

**REVUE
GERMANIQUE.**

TOME CINQUIÈME.

TOME V. — 31 JANVIER 1859.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.



REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME CINQUIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

—
1859

LA QUESTION DE L'ÂME

ET

LA PHYSIOLOGIE MODERNE EN ALLEMAGNE.

MM. J. Moleschott, L. Büchner, Ch. Vogt, G. Carus, H. Fichte, Beneke,
H. Lotze, Rud. Wagner, etc.

I

Comme l'indique déjà le titre restreint de cet article, notre intention n'est pas d'exposer les opinions qui se sont produites au sujet de l'âme dans l'histoire de la philosophie; nous ferions un livre. Nous ne pouvons même songer à rassembler ici toutes les manières de voir que la physiologie moderne, née d'hier cependant comme science positive, a engendrées sur ce sujet. Il ne s'agit que de la physiologie allemande, et dans cette physiologie même, des travaux les plus récents qu'elle nous a livrés.

Trois doctrines, le spiritualisme, le matérialisme et le dualisme, se partagent le champ de la philosophie. Ces doctrines, dont aucune, à notre sens, ne contient la philosophie, tandis que la philosophie les implique toutes trois en une mesure quelconque, ont diversement résolu, par la logique de leur principe, la question de l'âme. Appliquées à la science physiologique du corps vivant, ces théories prennent des noms techniques et s'appellent *organicisme*, *animisme* et *vitalisme*. Les partisans de la première se sont recrutés en France, surtout dans l'école physiologique de Paris. L'ensemble des organes, selon eux, produit l'ensemble des fonctions constitutives de la vie humaine, depuis

celles de l'ordre végétatif jusqu'à celles de l'ordre intellectuel. L'organisme lui-même, le corps vivant, d'où résultent ces fonctions, est né d'une combinaison d'éléments doués de propriétés chimiques et mécaniques, mais à la réunion desquels nulle force particulière et organisatrice n'aurait présidé. L'âme, dans cette théorie, est un produit complexe du corps organisé. Dans le système de l'*animisme*, le corps est considéré au contraire comme un produit de l'âme, reconnue pour force essentielle, distincte et dominatrice, régissant l'ensemble des éléments matériels qui composent l'organisme, et le maintenant après l'avoir engendré. Les adeptes de l'*animisme* font remonter la généalogie de leur opinion jusqu'à Aristote, et par saint Thomas la continuent jusqu'à Leibnitz et jusqu'à Stahl, qui doit être considéré comme son parrain au regard de la physiologie moderne. Le matérialisme physiologique peut opposer à cette généalogie de philosophes une lignée d'ancêtres non moins illustres, depuis Leucippe et Démocrite jusqu'à Lucrèce, de Lucrèce jusqu'à Gassendi et aux matérialistes du dix-huitième siècle. Les vitalistes occupent une position intermédiaire entre les matérialistes et les animistes; ils partagent la difficulté par moitié. Contre les organicistes ils soutiennent l'existence d'un principe ou d'une force vitale distincte du corps, mais qui ne présiderait qu'aux fonctions de l'ordre végétatif, à la nutrition, à la respiration, à la circulation. Contre les animistes ils admettent que cette force vitale est distincte de l'*âme pensante*, à laquelle ils remettent le soin d'engendrer et de régir les phénomènes de l'ordre intellectuel, la conscience et la volonté. La force vitale est chargée des soins du ménage inférieur; elle préside au *pot-au-feu* de l'économie vivante. Au principe supérieur, à l'*âme pensante*, le soin de gouverner les hautes sphères et d'y rayonner sans courir le risque de compromettre sa dignité aux soins vulgaires. Cette théorie, également opposée aux deux précédentes, dualise l'âme, et au lieu d'une seule, nous en offre deux, en même temps qu'une double difficulté pour accorder dans la pensée ce que la vie n'a point séparé.

La physiologie ne s'est guère préoccupée chez nous que de l'*organicisme* et du *vitalisme*, qui ont régné et règnent encore plus ou moins, pour les diviser sur ce sujet, dans nos deux grandes écoles médicales de Paris et de Montpellier¹. En Allemagne, au contraire, l'*animisme* a

¹ Il semble pourtant que l'*animisme* se dispose à gagner chez nous le terrain qu'il a récemment perdu chez nos voisins d'Allemagne. On lira avec fruit un excellent résumé de la question dans le travail de M. F. Bouillier: *De l'unité de l'âme pensante et du principe vital*.

régné, depuis Stahl, à peu près sans conteste jusqu'à ces derniers temps. Toutefois, quelques physiologistes marquaient dans leurs inductions une tendance à s'élever contre la doctrine générale; mais présentées avec réserve, sous forme dubitative et sur des points isolés, leurs opinions restèrent inaperçues ou négligées, noyées dans les détails d'ouvrages techniques fort peu accessibles au grand nombre des lecteurs même cultivés. Tandis que chez nous Paris et Montpellier, matérialistes et vitalistes, étaient aux prises depuis longtemps, la physiologie allemande semblait dormir paisible et pour jamais sur l'oreiller de théories traditionnelles.

Cependant un mouvement s'accomplissait dans les régions de la pure philosophie, qui devait amener un diapason d'idées plus approprié à l'avènement des conceptions contraires à la doctrine stahlienne. L'Allemagne s'était enivrée d'idéalisme avec Fichte, Schelling et Hegel. Une réaction finit par se produire, dont à plusieurs reprises déjà nous avons dit ici l'origine, la signification et la portée, ainsi que les hommes qui la commencèrent. A première vue, on est très-disposé à considérer le mouvement matérialiste qui s'est manifesté de nos jours dans la physiologie allemande comme une sorte d'embranchement de cette réaction générale, si rapidement poussée jusqu'à l'extrême, du réalisme contre la métaphysique transcendante. Il n'en est pas ainsi néanmoins. Cette réaction a sans doute disposé les esprits à mieux accueillir l'application du matérialisme aux sciences physiologiques, elle a hâté l'heure de son apparition, mais elle n'a fait que prêter un milieu favorable au germe déposé dès longtemps en des ouvrages scientifiques où il couvait peut-être à l'insu même de ses auteurs; dans ces conditions, il a fait explosion subitement. De cette explosion sont sortis les noms de MM. Moleschott, Vogt, Büchner, et de quelques autres moins connus du public, parce qu'ils se sont maintenus dans les pures régions de la science, et par un langage approprié ont tenu à distance la masse des esprits. Parmi ces derniers, plus réservés d'ailleurs dans la forme et moins concluants au fond, il faudrait citer d'abord M. Dubois-Reymond, qui s'est prononcé surtout dans la préface de son grand ouvrage sur *l'Électricité animale*, M. Ludwig et son *Traité de la physiologie de l'homme* (chap. 5, vol. I, p. 440, et le chapitre intitulé *Physiologie des organes animiques*, p. 452 du même ouvrage). Cette énumération, bien incomplète encore, le serait trop si nous ne citions comme appartenant à la même direction M. Hermann Burmeister, un des premiers zoologistes de notre époque, professeur à Halle, mais en ce moment au Brésil; M. Bernard Cotta, professeur à

l'académie forestière de Freiberg, géographe d'un grand mérite et qui s'est beaucoup occupé de phrénologie (*Pensées sur la phrénologie*, Dresde et Leipzig, 1845); enfin, les travaux de M. Czolbe, qui, l'an dernier, a publié un ouvrage sensualiste. Plus ou moins, ces auteurs appartiennent à la doctrine matérialiste. Il importe cependant de les distinguer de MM. Moleschott, Vogt et Büchner, en ce qu'ils n'ont pas quitté le domaine de la science proprement dite, et que l'on trouve chez eux une tendance plutôt qu'une affirmation péremptoire touchant le matérialisme physiologique. Ils se contentent d'admettre comme probable ce que les premiers affirment catégoriquement et dans un langage propre à répandre la doctrine et à la populariser.

S'ils ne l'ont ouverte, les derniers venus ont élargi la brèche, occupé la place, et planté hardiment le drapeau du matérialisme en vue de la foule, qui ne connaît qu'eux. Le moment était favorable, nous l'avons dit, et les hommes qu'il mit en évidence surent en profiter. Pendant longtemps, on n'a plus entendu que leur voix : l'idéalisme semblait vaincu définitivement dans sa propre patrie; le succès avait été rapide et semblait engager l'avenir. Ceux qui, à l'heure voulue, savent entrer dans la disposition dominante des esprits, fussent-ils même en minorité dans la science, entendront leurs voix répercutées par tous les échos devenus sonores pour eux seuls; il leur semblera que leur parole est seule à s'élever et qu'elle conservera jusqu'à la fin le même privilège. On peut mesurer aujourd'hui le terrain que le spiritualisme a perdu et les positions prises par ses adversaires. Si nous jugeons bien, la fusée matérialiste a fait explosion, déjà les ténèbres reviennent, et l'on commence à trouver moins efficace le *fiat lux* que les nouveaux pontifes de la matière avaient formulé avec enthousiasme : car l'Allemagne, on le sait, ne fait rien sans enthousiasme, pas même ce qui devrait conduire à l'anéantissement radical de l'enthousiasme lui-même. On peut dès maintenant saisir des souffles contraires au matérialisme, et voir se dessiner dans les esprits quelques velléités d'opposition; toutefois, le matérialisme reste encore très-favorisé, et son rival, qui avance contre le courant, est obligé de faire force de rames pour lutter avec une barque dont la voile est encore tendue sous le souffle de la popularité. Son heure reviendra cependant; il la peut hâter en ne cessant de mettre à profit la leçon salutaire qui l'a contraint à descendre des régions éthérées d'un idéalisme ivre de lui-même sur le terrain de la vie, au sein de l'observation scrupuleuse, constante, opiniâtre des faits. Il aura appris du matérialisme à le combattre avec ses propres armes. De cette lutte, déjà engagée par

MM. Fichte, Lotze, Carus, etc., il sortira, nous en avons l'espoir, une conception plus large, et capable d'embrasser en elle à la fois la vérité du matérialisme et celle de l'idéalisme, non pas dans un agrégat eclectique et superficiel, mais dans un organisme vivant, qui reproduira la vie par tous ses aspects, au lieu de la scinder comme le font les doctrines particulières dans leur antagonisme systématique.

En attendant qu'une conception pareille s'empare des esprits supérieurs et prépare une solution du problème psychologique conforme aux données essentielles de la science moderne, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de connaître les pièces les plus importantes qui, des deux parts, ont été versées récemment au dossier où réside ce grand procès touchant l'âme humaine. Notre rôle sera celui d'un rapporteur désireux d'exposer la situation d'une façon sommaire et complète tout à la fois. Nous commencerons par le matérialisme, resté à l'ordre du jour dans cette Allemagne qui naguère encore se perdait à la suite de Hegel et de Schelling dans les espaces incommensurables de la pensée.

II.

Dans ses principes fondamentaux et dans ses conséquences les plus essentielles, la théorie matérialiste peut s'exposer ainsi en quelques mots :

Il existe de toute éternité des substances premières et irréductibles : éléments ou atomes, peu importe la dénomination. Ces substances diverses se rencontrent en vertu des qualités qui leur sont inhérentes, qualités absolument invariables, indestructibles, éternelles, comme les substances elles-mêmes dont elles ne peuvent être séparées. De la rencontre entre les éléments naissent les combinaisons, les groupes, les systèmes. L'ensemble de ces combinaisons, de ces groupes et de ces systèmes, constitue ce que nous appelons le monde, la nature ou l'univers.

L'univers est donc à considérer comme le jeu mouvant des substances, de leurs combinaisons nécessaires et permanentes, basées sur les propriétés dont elles se trouvent douées dès l'origine. L'univers change sans cesse, et au fond il reste toujours le même; car sous la permanente métamorphose demeurent inaltérablement, en même nombre et en même qualité, les substances irréductibles avec leurs propriétés. Ces substances, hors lesquelles il n'y a nulle réalité, supportent tout, elles sont tout. Étant admises, le monde s'explique de

lui-même dans son principe, dans ses phases, dans son identité fondamentale et sa perpétuelle transformation.

C'est dans ce mouvement des éléments essentiels, dans cet édifice qui sans cesse se produit, s'anéantit, se réengendre de lui-même sous de nouvelles formes, qu'ont surgi dans la série des temps les groupes particuliers du monde inorganique, ceux du monde organique, du monde animal, du monde humanitaire. Impliqué inévitablement dans la série, l'homme a surgi de lui-même quand a sonné l'heure de son apparition au cadran universel, c'est-à-dire quand les positions respectives occupées par les substances en vertu de leurs précédentes évolutions ont été telles que l'organisme humain a dû se former nécessairement de l'association qu'un certain nombre d'entre elles devait contracter à ce moment de l'histoire planétaire.

L'homme est donc, comme l'univers tout entier, comme chaque système dans cet univers, comme chaque groupe dans chacun des systèmes et chaque individu dans chacun des groupes, une pure aggrégation d'éléments et de propriétés, une association non fortuite, mais au contraire absolument inévitable, de substances inaltérables impliquées de toute éternité dans l'ensemble qu'elles constituent. Entre le minéral, la plante, l'animal et l'homme, nulle différence essentielle. La seule différence est celle d'une composition plus complexe, d'un assemblage plus varié et plus riche des substances matérielles chez les existences supérieures.

Tels sont, envisagés d'un point de vue général et accessible à tous, les principes de la doctrine matérialiste.

De ces principes, quelles conséquences faut-il déduire?

1° Dieu est une hypothèse superflue. Les éléments ou atomes étant donnés avec leurs attributs respectifs, l'univers naît, se transforme, se régit et s'explique de lui-même. Reconnaître un principe universel, activité organisatrice, une, indivisible, est chose aussi inadmissible au regard du matérialisme, radicalement inhabile à rien admettre hors des substances multiples et limitées, que l'est, au regard de celui qui reconnaît dans l'ensemble des choses la présence d'une puissance générale, infinie, harmonique, la conception d'une Divinité extérieure au monde et à la conscience humaine.

La négation de la Divinité sous toutes ses formes est donc la première conséquence qui se doive tirer des principes matérialistes.

2° La seconde, qui rentre dans la première en plus d'un sens, c'est la négation de l'âme en tant que principe. Pour le matérialisme l'âme ne peut avoir d'autre existence que celle d'un phénomène transitoire,

né de l'assemblage corporel et destiné à disparaître avec lui, comme disparaît avec la cause l'effet qu'elle produit. Il n'y a, dit le matérialisme, que des substances multiples et limitées, par conséquent matérielles, munies de propriétés ou de forces qui leur sont propres. L'âme n'était pas avant que la combinaison organique ne se produisît; elle s'est manifestée avec elle, par elle; elle s'anéantira en même temps qu'elle. Ainsi naissent le son et la mélodie avec l'instrument; ainsi s'altèrent le son et la mélodie quand s'altère l'instrument; ainsi ils disparaissent à jamais quand l'instrument se brise ou se décompose dans ses parties essentielles.

Le double corollaire de cette négation, c'est que les manifestations principales de l'âme, la pensée et la volonté, qui sont les plus hautes aptitudes de la vie et son épanouissement le plus complet, se trouvent régies souverainement par la composition du cerveau, et ne se peuvent concevoir que comme des mouvements de la substance cérébrale, déterminés eux-mêmes par l'action des phénomènes extérieurs avec lesquels l'homme se trouve en relation par les sens.

Mais il est temps de donner la parole aux matérialistes eux-mêmes.

Voici d'abord M. Jacques Moleschott¹, physiologiste éminent et à coup sûr le champion le plus vigoureux des théories matérialistes. Il conçoit en savant, il expose, ou plutôt il prêche en apôtre. On est libre de combattre, de détester même ses doctrines; on ne l'est pas de refuser son estime à l'homme et au talent de l'écrivain. M. Moleschott est assuré du moins que si jamais le système lui échappe, il lui restera le dévouement efficace à la science et à l'humanité. Quels hommes furent au fond plus dévoués aux choses de l'esprit que les grands matérialistes si décriés de notre dix-huitième siècle? Le spiritualisme n'est pas un brevet d'honorabilité, pas plus que le matérialisme n'est une note d'infamie. Avec la plus ferme volonté de rester toujours l'esclave du fait et de l'observation, le très-humble serviteur de la balance, du scalpel et du creuset, M. Moleschott nous rappelle fort souvent qu'il est de race germanique et que sa pensée pratiqua Hegel. Il a beau s'en défendre, son esprit incline au système, et malgré lui il fait de la métaphysique. Il lui fallait une synthèse, un cadre général où il pût faire rentrer les phénomènes et les relier dans une vue d'ensemble. Cette synthèse, il nous l'a donnée, bien que fort incomplète, dans l'œuvre intitulée : *l'Evolution circulaire de la vie*². Publié en 1851, ce livre en est

¹ Aujourd'hui professeur à Zurich.

² *Kreislauf des Lebens*.

aujourd'hui à sa troisième édition. La théorie de l'évolution vitale, qui au lieu et place d'une migration de l'âme met une migration de la substance matérielle, n'est pas sans doute une apparition originale dans les domaines de la philosophie; mais il faut rendre cette justice à M. Moleschott, qu'il a su l'enrichir de tout ce que les plus récents travaux de la science, y compris ceux de l'auteur lui-même, pouvaient fournir d'observations à l'appui de l'évolution ascendante de la matière à travers la plante, l'animal et l'homme. « Un enchaînement de relations par lequel notre corps revit dans la parure des champs et la fleur des champs dans l'organe de notre pensée, a-t-il rien qui puisse nous révolter¹? » Quoi qu'il en soit, cette pensée de l'évolution matérielle ne fait point l'importance de l'œuvre qui a rendu populaire le nom de l'auteur; pas plus que dans le cadre, elle ne se trouve dans le prétexte du livre, conçu sous la forme de lettres adressées à l'illustre chimiste de Munich, Justus Liebig, et destinées surtout à combattre l'admission scientifique des causes finales dans la nature. La chose essentielle dans ce livre, c'est la théorie matérialiste elle-même, formulée carrément par un homme auquel l'Allemagne a fait, parmi les réputations scientifiques contemporaines, une place déjà considérable. Trois propositions supportent le livre de M. Moleschott, en même temps qu'elles forment les piliers naturels de la doctrine matérialiste :

1° Il n'y a pas de force sans substance, il n'y a pas de substance sans force. Burmeister, souvent invoqué par les matérialistes vulgarisateurs de la physiologie allemande, a formulé ainsi cette assertion fondamentale : « Les forces n'existent que dans leur inhérence à la matière, et l'expérience prouve qu'il n'existe aucune force qui se puisse dispenser d'une base réelle. Ainsi les forces spirituelles également ne peuvent exister que supportées par la matière; l'esprit serait une vaine abstraction si l'on voulait le dégager de la matière, et même le lui opposer. Les forces spirituelles par suite, dans leur distinction d'avec les autres forces que l'organisme met au jour, ne sont de même que des apparitions spéciales de certaines matières. »

2° Les substances, en quantité et en qualité, sont primitives, éternelles, invariables. « La quantité de matière existante reste toujours la même, a écrit Georges Forster². Il n'y a cependant sur la terre aucune forme constante, pas même celle de l'homme. La matière qui compose

¹ *De l'alimentation et du régime.*

² Né en 1754, d'une activité encyclopédique, mais remarquable surtout comme naturaliste.

les corps est dans un mouvement éternel. La même matière reparait toujours sous une autre forme. »

3° Le mélange, la forme et la force, sont toujours solidaires. Cette troisième proposition, qui découle des deux précédentes et les résume en une seule, est le livre de M. Moleschott tout entier.

Nous pouvons, après ces préliminaires, passer aux citations, que nous grouperons de manière à laisser entrevoir facilement au lecteur l'ensemble de la doctrine.

Voici en premier lieu la définition de la substance :

« La substance est toujours pondérable, remplit l'espace, est capable de mouvement ¹. »

« On n'a jamais observé une substance sans propriété, et c'est aussi pourquoi une pareille substance est impossible à concevoir. »

« Hors la substance, les propriétés existent aussi peu que la substance sans les propriétés. »

« Partout où deux substances sont assez rapprochées, elles exercent un effet l'une sur l'autre. Cet effet se révèle dans un phénomène de mouvement. C'est un des attributs les plus distinctifs de la substance qu'elle se montre susceptible, dans les conditions favorables, de se mettre en mouvement aussi bien que de communiquer le mouvement à d'autres substances. »

« La propriété de la substance qui rend possible son mouvement est précisément ce que nous appelons force. »

« Où que se trouve l'oxygène, il a de l'affinité pour l'hydrogène, pour la chaux. Mais que l'oxygène s'unisse avec l'hydrogène, ou avec

¹ Il ne faut pas que l'on perde de vue cette identité de la matière et de la substance, si l'on veut pénétrer dans le for de la doctrine matérialiste. Il ne faut pas oublier non plus, ce qui d'ailleurs se déduit aussitôt de cette identité, qu'il n'y a pour elle que des substances : car il est de l'essence de la matière d'être limitée, définie et circonscrite par une autre existence également limitée. Une substance universelle et générale serait illimitée, puisqu'elle ne connaîtrait rien hors d'elle-même, et dès lors elle ne répondrait plus à la définition et à la nature de la matière, qui réside dans la limitation et implique la pluralité. C'est déjà un abus de langage et une inconséquence lorsque le matérialiste emploie le mot de substance d'une manière générale. Il fait ainsi irruption dans les domaines de la métaphysique et de l'abstraction qu'il a déclarés chimériques. Pour lui, la *substance* est pure fiction ; il n'existe et ne peut exister à ses yeux que *des substances*, et c'est toujours d'une substance particulière et définie qu'il doit parler, de telle ou telle substance connue, expérimentée, vérifiée par l'observation dans des propriétés qui la déterminent et lui assurent la réalité, c'est-à-dire la spécialité de l'existence. Il n'y a en effet de réel pour la sensation, dont le matérialisme reconnaît l'autorité exclusive, que des existences spéciales et définies par les propriétés ou les puissances qu'elles manifestent dans leurs relations respectives.

la chaux, cela dépend avant tout de son voisinage avec l'hydrogène ou la chaux. »

« La propriété que possède l'oxygène de pouvoir se combiner avec l'hydrogène ne peut disparaître. Sans cette propriété, l'oxygène n'existe pas. S'il était possible de séparer cette propriété de l'oxygène, l'oxygène ne serait plus l'oxygène. »

« En aucun cas la propriété ne vient du dehors. Ou bien les substances agissent immédiatement les unes sur les autres; ou bien il est besoin entre elles d'une troisième substance comme intermédiaire. »

« La force n'est pas un dieu qui du dehors communiquerait l'impulsion; elle n'est pas un être séparé de l'essence matérielle des choses. Elle est la qualité inséparable, inhérente à la chose de toute éternité. »

« L'essence des choses est la somme de leurs propriétés. Et du nombre de ces propriétés est la force. »

« Mais si la force est une propriété inséparable de la substance, inhérente en elle de toute éternité, il faut que la force change avec la substance. C'est ainsi que nous arrivons à une proposition nouvelle non moins importante, à savoir : que la composition, la forme et la force ne se peuvent modifier que simultanément.

« La composition, la forme et la force sont des attributs inséparables de la substance, dont chacune détermine nécessairement les deux autres. »

« Ainsi la force change avec la substance. Et nous comprenons aussitôt comment à l'abondance des formes chez les plantes et chez les animaux doit répondre aussi la diversité des manifestations vitales. »

Résumons :

Il y a des substances, à ces substances sont inhérentes certaines propriétés; grâce à ces propriétés, les substances agissent les unes sur les autres; de cette action résultent les combinaisons infinies, les phénomènes dont l'ensemble toujours renouvelé constitue l'univers à chaque moment de son existence. Entre l'atmosphère, le minéral, la plante, l'animal et l'homme (pour s'en tenir à notre globe), la seule distinction à établir est donc celle qui se trouve fondée sur une combinaison plus complexe des substances, sur une composition plus riche, plus variée, plus mobile des éléments matériels. Aucune force générale, vitale, organisatrice ou typique, ne préside à la composition des éléments matériels dans l'ensemble du corps vivant. Cette composition se produit par le seul fait des propriétés respectives essentielles à ces éléments. Entre le cristal et l'homme, la différence réside dans le groupement plus ou moins complexe des atomes, et non dans l'existence d'une

énergie spéciale, âme ou force, qui régirait l'ensemble organisé et où se trouverait déposé le type général selon lequel aurait lieu l'association des substances que la mort rendrait à leurs affinités élémentaires.

« Celui, dit à ce sujet M. Moleschott, qui parle d'une force vitale, d'une force typique, ou quelque dénomination qu'il emploie, est contraint d'admettre une force sans substance. Une force sans agent matériel qui la supporte est une représentation absolument dénuée de réalité, une conception privée de sens et abstraite. »

« La seule différence fondamentale entre la matière organique et inorganique consiste en ce que la substance organique possède une composition beaucoup plus complexe. Dès que la substance a atteint un degré déterminé de composition, on voit se produire avec la forme organisée la fonction de la vie. La conservation de cet état de composition au sein d'un changement perpétuel des substances est ce qui détermine l'existence de l'individu. »

« Cette particularité de la combinaison n'est pas, comme on pourrait le supposer, la dérivation d'une affinité *spéciale* des éléments, qui leur ferait défaut en dehors de la vie. Il n'y a de changé que l'état des situations, la chaleur, le poids de l'air, le mouvement à des distances mesurables. »

« Pour défendre l'existence de la force vitale, on s'appuie toujours de nouveau sur ce que nous ne pouvons produire ni animal ni plante. Mais sommes-nous donc toujours en état d'engendrer à notre gré le minéral composé, alors même que nous connaissons parfaitement sa composition ? Et pourtant, personne n'attribue à la montagne une force vitale. »

« Si nous pouvions maîtriser la lumière et la chaleur, ainsi que le poids de l'air, comme nous maîtrisons les valeurs pondérables et proportionnelles des substances, nous ne serions pas seulement plus capables de provoquer des relations organiques, nous serions capables également de remplir les conditions nécessaires pour la création de formes organisées. »

A l'appui de sa thèse contre l'admission d'une force particulière qui engendrerait et conserverait l'organisme avec l'auxiliaire des éléments matériels, M. Moleschott cite son éminent collègue de Berlin :

« Matière et force, dit M. Dubois-Reymond, se complètent l'une par l'autre et se supposent réciproquement. Isolées elles n'ont aucune consistance, de sorte que notre faculté représentative, tandis qu'elle aspire à diviser l'essence des choses, ne trouve aucun point de repos, mais oscille sans trêve dans l'infini entre les deux abstractions.

.

« Dans les conceptions de force et de matière nous voyons revenir ce même dualisme qui se produit dans les représentations de Dieu et du monde, de l'âme et du corps. Ce n'est, sous une forme plus raffinée, que ce même besoin qui porta jadis les hommes à peupler avec des créations de leur fantaisie les buissons et la source, les rochers, l'air et l'Océan. »

« Il est clair que dans ces conditions il n'y a plus aucun sens à parler d'une force comme d'une chose existante par elle-même, se maintenant comme un être indépendant au regard de la matière, et qui, se trouvant en dehors de celle-ci, agirait sur elle lorsque par hasard elle entre dans le cercle de son activité. » — « La matière n'est pas semblable à un attelage, devant lequel les forces, comme des chevaux, pourraient être à volonté attelées, puis dételées de nouveau. Une particule de fer reste assurément une seule et même chose, soit qu'elle traverse l'univers dans le météore, qu'elle roule avec la locomotive sur les rails, ou qu'elle circule avec le sang dans la tempe d'un poète.... Les qualités des choses sont de toute éternité, elles sont indestructibles, inaliénables. »

Les prémisses posées de la sorte, M. Moleschott en déduit les conséquences au chapitre suivant, intitulé : « La Pensée. » Après avoir déroulé devant nous une série de faits qui tendent à établir la dépendance intime où la pensée se trouve vis-à-vis du cerveau, — faits qui pour la plupart ne se trouvent contestés par personne, étant d'expérience journalière, mais qui rencontrent leur contre-épreuve dans les faits non moins irrécusables établissant la domination du corps par l'esprit et la volonté, — l'auteur se croit autorisé aux affirmations suivantes :

« Jugements, conceptions et inductions remplissent la totalité de notre pensée. La conclusion naît de la conception, la conception du jugement, le jugement naît de l'observation au moyen des sens. Mais l'observation matérielle est la conscience de l'impression exercée sur nos nerfs par un mouvement de la substance, laquelle impression se transmet jusque dans le cerveau. »

« La pensée est un mouvement de la substance. »

« Charles Vogt, poursuit l'auteur, après avoir ainsi défini la pensée, a dit très-justement : « Tout naturaliste arrivera bien, j'imagine, avec quelque peu de logique, à cette opinion : que toutes les facultés que nous comprenons sous le nom d'activités de l'âme ne sont que des fonctions de la substance cérébrale; ou bien, pour m'exprimer avec une certaine grossièreté, que les idées sont au regard du cerveau à peu près dans le rapport de la bile au foie, ou de l'urine aux reins. » — « La

comparaison est inattaquable, ajoute M. Moleschott, si l'on veut bien comprendre où Vogt place le point de la comparaison. Le cerveau est aussi indispensable à la génération des idées que le foie à la préparation de la bile et les reins à la sécrétion de l'urine. Mais la pensée est aussi peu un liquide que la chaleur ou le son. La pensée est un mouvement, une transformation de la substance cérébrale, l'activité de la pensée une propriété du cerveau [aussi nécessaire, aussi inséparable que l'est dans tous les cas la force de la substance, où elle réside comme un caractère interne et inséparable. Il est impossible qu'un cerveau intact ne pense pas, comme il est impossible que la pensée appartienne à une autre substance que celle du cerveau, son dépositaire. »

La pensée est donc pour le matérialiste un mouvement de la substance cérébrale, une transformation de cette substance; elle reste inévitablement dépendante de l'état du cerveau, comme la fonction est dépendante de la nature de l'organe et de sa situation à chaque instant de son activité, comme l'effet en un mot est dépendant de la cause et ne peut prétendre en dehors de cette cause à aucune existence propre. Si telle est la pensée, que peut être la volonté, cette autre puissance de la vie intellectuelle et morale de l'homme ?

« Nous sommes plongés, dit notre auteur, dans une mer de substances en évolution, dès le moment de la génération. Déjà l'enfant nouveau-né est un fruit de causes nombreuses et des mouvements sans repos de la substance; il n'apporte pas au monde des conceptions innées, mais des aptitudes achevées, auxquelles beaucoup de générations ont travaillé, etc. »

« Ainsi l'homme représente le total de ses parents, de sa nourrice, du lieu et du temps, de l'air et de la température, du son et de la lumière, du régime et du vêtement. *La volonté est la conséquence nécessaire de toutes ces causes*, liée, comme la planète à sa route, comme la plante au sol, à une loi naturelle que nous reconnaissons par son apparition. »

« Un des actes les plus élevés de la volonté semble s'offrir quand le naturaliste dispose une expérience. Mais l'expérience est la suite d'une pensée, et la pensée un mouvement de la substance, qui est elle-même la suite d'une perception physique. »

Et ailleurs :

« Si le manger ¹ et le boire fournissent la matière qui en nous se

¹ *De l'alimentation et du régime*, par J. Moleschott, traduction de M. Ferdinand Flocon, librairie Victor Masson, place de l'École de Médecine.

décompose et se meut, qui en nous sent et pense, d'un autre côté, la nature et les hommes produisent sur nos sens une impression si continue, que la matière de notre corps n'a pas une seconde de stabilité. Dans ce mouvement perpétuel se pressent les sensations et les pensées, le vouloir et l'action. »

Mais comment, si la pensée est une simple fonction du cerveau, expliquer le mouvement de l'esprit humain, le développement continu de la pensée dans l'individu comme dans l'espèce? Voici la réponse de M. Moleschott :

« Le cerveau et son activité changent avec les temps, et avec le cerveau les mœurs, qui sont le miroir où se peint le degré du développement de la moralité générale. »

Que deviennent, dans cette théorie, le bien et le mal?

« C'est une nécessité de nature inhérente à l'espèce humaine, dit l'auteur, qu'elle rejette comme mauvais ce qui contrarie les exigences de l'espèce. »

« Le mal dans l'individu reste par conséquent, comme l'homme entier, un *phénomène de la nature*. Et ce n'est certainement une perte que pour les hommes de parti avides de persécution, ou pour le zèle amer de quelques têtes vaincues, non pour des hommes véritables, si cette notion nous dispose à la réconciliation à l'égard de tout péché et de toute faute. C'est là le sens du mot de madame de Staël : « Tout » comprendre serait tout pardonner. »

Comment accorder cette dernière affirmation très-catégorique avec la précédente qui ne l'est pas moins, à savoir « la nécessité inhérente à l'espèce humaine de rejeter comme *mauvais* ce qui contrarie les exigences de l'espèce! » L'auteur trouve sans doute la conciliation de ces deux passages dans celui qui suit :

« Si un homme d'État, ou plus vraisemblablement quelque savant de cabinet nous opposait que quiconque nie la liberté de la volonté ne peut conquérir la liberté, je répondrais que chaque individu est libre qui a acquis la conscience de la nécessité où se trouve son être vis-à-vis de la nature, des rapports de son existence, de ses besoins, de ses désirs et de ses exigences, des limites et de la portée de son activité. »

L'ouvrage de M. Moleschott possède un chapitre intitulé : « La matière régit l'homme. » Tout est là, l'alpha et l'oméga, le principe et la conclusion de la théorie, car le développement de cette formule est le matérialisme tout entier. Aussi l'auteur est-il parfaitement d'accord avec sa doctrine, lorsqu'il avance, p. 333, que : « La science de la vie

n'a point affaire avec autre chose qu'avec la chimie et la physique des corps vivants. »

M. Moleschott a une ombre, qui s'appelle M. Louis Büchner. M. Büchner a écrit deux ouvrages. L'un, « Force et Matière, » en 1855, l'autre, plus récent, sous le titre : « Nature et Esprit. » Dans le premier, l'auteur met en petite monnaie courante les dogmes matérialistes et les faits les plus généraux sur lesquels l'école moderne entend les appuyer. M. Büchner est un vulgarisateur assez superficiel; M. Moleschott expie dès ce monde ses péchés dans la personne de son disciple. Le *privat docent* de Tubingue est l'enfant terrible du matérialisme, il y a plaisir à le voir entasser les négations sans la plus minime déférence pour les objections sérieuses que des théories opposées pourraient faire valoir. M. Büchner ignore les objections; il enjambe d'une allure dégaagée tous les obstacles quelconques. Conformément à son rôle d'enfant terrible, il dit tout, et le dit en appelant la foule à haute voix dans tous les carrefours. Jamais écho ne fut plus sûr de lui-même. M. Büchner a rencontré ce succès passager que le vulgaire ne refuse pas aux vulgarisateurs. Étant donné ce succès, il nous est prescrit de ne point ignorer M. Büchner.

« Force et Matière », le livre de M. Büchner qui a le plus contribué à soulever autour de son nom un bruit illusoire, est une paraphrase délayée de l'œuvre de Moleschott, dont nous venons de donner par extraits une rapide analyse. Nous y retrouvons les propositions fondamentales de la doctrine, exposées, commentées et motivées presque dans le même ordre :

Pas de force sans matière, pas de matière sans force.

La matière et la force sont éternelles et inépuisables dans leur union.

L'univers est né de la rencontre nécessaire des éléments matériels et de leurs forces.

L'homme est le résultat d'un assemblage matériel d'atomes; l'âme, la pensée et la volonté, la vie sous toutes ses formes, un total de phénomènes résultant de cet assemblage, et destiné à disparaître avec lui.

M. Büchner termine son livre par une conclusion dont la première phrase est ainsi conçue : « La vraie science enseigne la modestie. » Or, la modestie n'est guère le fait de M. Büchner.

Le second ouvrage de l'auteur, « Esprit et Nature », a moins de notoriété que le premier, ses amis l'attribuent à l'impopularité de sa forme, qui est celle du dialogue. Mais ne serait-ce pas plutôt parce que l'auteur s'y est montré un peu plus philosophe, moins affirmatif et moins turbulent? Pour ce qui nous concerne, nous préférons de beaucoup ce

second travail, où nous trouvons des points de vue plus élevés et un horizon plus large, surtout une intention moins évidente de faire brèche dans la foule. M. Büchner est sorti par cette nouvelle publication du sillon de M. Moleschott, et bien qu'il rende hommage encore à la doctrine matérialiste, il semble avoir compris les objections qui pouvaient lui être faites, et désirer d'en tenir compte pour les résoudre de son mieux, avec attention et en toute conscience.

Aussi empruntons-nous de préférence à cette dernière œuvre les quelques citations qui doivent révéler au lecteur la manière dont M. Büchner résout les questions capitales de la vie, de l'intelligence et de la volonté, la question de l'âme en un mot.

« Qu'est-ce donc, dit-il ¹, qu'un organisme animal ou humain, sinon un amas de cellules? Une cellule, vésicule imperceptible, est son premier commencement; il s'en développe d'autres cellules; des cellules se forment les tissus, les organes, etc., jusqu'à ce que l'ensemble achevé soit devant toi. Tout ce qui est en lui, ses os, ses muscles, son cerveau, bref tout ce qui en lui vit et agit, est composé de cellules ou bien est sorti de cellules, et de la sorte l'organisme entier, considéré avec les yeux du physiologiste, n'est pas dans le véritable sens du mot autre chose qu'un amas de cellules. »

« L'esprit vient et disparaît avec la matière qui l'a recueilli et engendré; mais celle-ci ne vient pas et ne disparaît pas, car elle est éternelle et existante par elle-même. Elle est seule permanente et indestructible, et ce qui change en elle et se modifie, ce ne sont que ses formes ². »

« Un fait, fait irrécusable qui s'impose sans réplique à nos sens et à notre conviction, c'est que la matière est la seule chose qui ne s'anéantit pas dans l'existence, qu'il n'y a pas d'existence et de vie imaginables ou possibles sans elle, et que tout ce qui est, tout ce qui se forme et ce qui pense, est né d'elle et retourne à elle ³. »

« L'histoire de la terre est dans ses traits fondamentaux très-simple et uniforme. Il n'y a là rien d'une intention, rien d'une ordonnance ou d'un enchaînement ⁴. »

On n'en saurait plus douter : c'est M. Büchner qui a créé le monde.

« La richesse des formes que notre création présente n'est nullement comparable à la disette première des faunes et des flores anté-

¹ Page 23, *Natur und Geist*.

² Page 4.

³ Page 5.

⁴ Page 225.

rieures à notre monde. Tout cela indique avec certitude une loi de développement basée sur un solide plan fondamental, qui a dû sans doute, dans sa réalisation, rencontrer maintes difficultés et subir bien des modifications sous les influences de la nature extérieure¹. »

L'auteur a prévu la contradiction qui semble exister entre ce point de vue et le précédent, où il nie l'ordonnance universelle, le plan et l'enchaînement général. Il se hâte de les concilier dans un troisième, dont le lecteur appréciera la portée :

« On peut trouver, dit-il, de la raison dans la nature, et cependant nier les causes finales. La manière et le mode selon lesquels cette raison ou finalité apparente est agissante est une raison inconsciente, mécanique, et par conséquent sans direction vers un but et point intentionnelle². »

Donc une raison sans raison. Que M. Büchner prenne garde, il est à Hegel plus encore qu'au matérialisme, et M. Moleschott, sous l'égide duquel il a d'abord marché, pourrait bien renier le disciple et le déclarer entaché d'hérésie.

Du moins, lorsque M. Moleschott s'élève par une négation explicite, dans ses réponses physiologiques à Liebig, contre la théorie des causes finales, il est d'accord rigoureusement avec les prémisses qu'il a posées, et la logique n'a rien à reprendre :

« Cette opinion, dit-il³ (que la nature choisit toujours le chemin le plus court pour arriver à ses fins), était profondément liée à l'admission d'une sage ordonnance dans la nature.... Comme ces paysans qui, d'après le récit de Riehl, ornent les images de leurs saints, à certains jours de fête, de la blouse du laboureur, parce qu'elle leur semble le plus précieux vêtement d'apparat, de même l'humanité durant un très-long temps n'a pu se mettre à l'aise en face de cette nécessité qui traverse dans la nature la métamorphose la plus variée, et elle l'a revêtue des attraits irrésistibles d'une personnalité considérée comme ayant développé son activité en se concertant avec elle-même dans un sentiment humain et avec une raison humaine. »

Mais revenons à M. Büchner, qui va nous dévoiler enfin, cette fois en parfaite conformité avec la tradition matérialiste, le véritable secret de l'univers et l'essence même des choses.

« L'atome, ou la plus petite partie indivisible et fondamentale de la matière, est le Dieu auquel toute existence, la plus infime comme la

¹ Page 254, *Natur und Geist*.

² Page 283.

³ *Kreislauf*, page 334.

plus élevée, est redevable de sa naissance; existant de toute éternité, il prend part, dans une évolution éternelle et sans trêve, aujourd'hui à cette formation et demain à celle-ci, et il reste identique en toutes ces transformations, toujours le même, immuable. Le même atome qui aida jadis à former la pierre, l'air, l'eau, forme en cet instant une partie de ton corps, et prend peut-être part dans l'instant qui va suivre à la génération du travail intellectuel le plus compliqué, » — par exemple la démonstration de la théorie atomistique, — « pour rentrer ensuite, quittant ce théâtre de son activité, dans la circulation permanente de l'échange matériel, et y poursuivre les voies les plus diverses. Ne reconnais-tu pas ici quelque chose qui est partout condition et cause de toutes choses, sans laquelle ni la forme, ni la pensée, ni le corps, ni l'esprit, ni en général aucune existence ne serait possible, et qui par suite, dans l'éternelle métamorphose de tous les phénomènes est seule digne du nom de principe? Cette chose unique est l'atome ou la substance ¹ ! »

Le lecteur éprouve sans doute le besoin de reprendre haleine; M. Büchner s'est mis en frais d'imagination pour son Dieu. La théorie atomistique, renouvelée des Grecs et des Latins, est la dernière base sur laquelle a toujours reposé le matérialisme. Le matérialisme du dix-huitième siècle en a fait largement usage, et l'Allemagne de ce jour ne pouvait mentir à la tradition. Au fond, la théorie atomistique est celle de la multiplicité érigée en principe de l'univers : elle constitue donc la théorie matérialiste elle-même. Les atomes ne sont autres que les éléments indivisibles et primitifs dont la rencontre a engendré l'univers et l'homme, sans le secours d'aucune force générale et régulatrice. Autant d'éléments irréductibles et primitifs, autant de divinités indépendantes. Ceux qui aiment les atomes seront servis à souhait; *on en a mis partout*. L'atome est là pour résoudre toute difficulté. C'est le Saint-Esprit du matérialisme. Hors le Dieu-atome, point de salut. L'atome est Dieu, et M. Büchner est son prophète.

M. Charles Vogt est un homme d'infiniment d'esprit, et mieux que cela encore, un savant qui par ses travaux géologiques et ses recherches sur l'embryogénie s'est assuré dans la science un renom mérité ².

¹ Page 7, *Natur und Geist*.

² M. Vogt, aujourd'hui professeur de géologie à Genève, a écrit, outre ses travaux purement scientifiques, les *États des animaux* et les *Tableaux de la vie animale*, ouvrages remplis d'allusions fines et pénétrantes à l'adresse de la constitution sociale. Il n'y a chez nous que M. Thoussenel dont les écrits pourraient se comparer à ceux de M. Vogt en cette matière.

Il appartient également à la doctrine matérialiste, au service de laquelle il a mis en mainte occasion sa verve étincelante, ses mordantes saillies et les épigrammes de sa capricieuse humeur.

Touchant la question de l'âme, M. Vogt déclare souscrire sans réserve à l'opinion de Burmeister : « L'âme est une *résultante* de facultés et de forces qu'un organisme animal déterminé met au jour. »

A propos du livre de M. Moleschott, nous avons eu l'occasion de citer déjà le passage où M. Vogt établit entre la pensée et le cerveau un rapport analogue à celui qui existe entre le foie et la bile, etc., et en général entre l'organe et la fonction. Dans les « Tableaux de la vie animale » M. Vogt revient sur cette pensée, l'appuyant du commentaire justificatif de M. Moleschott, et répondant à une assertion où cette manière de voir était présentée comme délaissée et détestée par tout véritable naturaliste. Puis, M. Vogt poursuit et commente ainsi lui-même son opinion¹ : « Car ici le développement des facultés intellectuelles marche de front avec le développement de l'organe, le cerveau, avec le perfectionnement de ses parties, avec la consolidation de sa substance, absolument de la même manière que, en d'autres organes, le développement de la fonction marche de pair avec le développement de l'organe. Il faudrait par conséquent admettre pour ces fonctions la même théorie que pour celles du cerveau, et prétendre que les fonctions de la vue, de l'ouïe, de la circulation du sang et de la respiration ne sont pas non plus inhérentes aux organes, et qu'elles se maintiendraient après l'anéantissement des organes; de telle sorte que la vision, l'ouïe, la circulation et la respiration subsisteraient encore après la mort, alors même que l'œil et l'oreille, le cœur et les poumons seraient depuis longtemps anéantis et décomposés. Qu'il soit absurde d'admettre une pareille chose, cela sante aux yeux. Ainsi² la porte serait ouverte au simple matérialisme, — l'homme aussi bien que l'animal serait une machine, sa pensée, le résultat d'une organisation déterminée, — la libre volonté détruite par conséquent? — De même que le nerf d'un muscle spécial contracte celui-ci, lorsqu'un nerf sensitif déterminé se trouve excité, il faut aussi que la substance cérébrale d'un individu produise telle pensée ou telle autre, selon qu'elle est excitée d'une façon ou de l'autre. Chaque modification de la fonction supposerait donc dans l'organe un changement matériel qui la précéderait, ou qui plutôt aurait eu lieu en même temps qu'elle? » Et M. Vogt répond

¹ Page 444, *Bilder aus dem Thierleben*.

² Page 445.

bravement à ces questions qu'il a posées lui-même : « Je ne puis autrement que de dire : En vérité, c'est ainsi qu'il en est. Il en est vraiment ainsi. »

« La phrénologie serait donc vraie ? Son principe doit l'être, — le principe qui veut que des facultés diverses se rattachent à des parties diverses du cerveau, et qu'elles soient développées selon le développement de celles-ci et en proportion de ce développement. Mais de là à cette application insensée que nos phrénologistes ont fait de ce principe, il y a une distance infinie, etc. ¹ »

Après une profession de foi aussi explicite, nous avons peine à comprendre le passage suivant que nous rencontrons dans la préface aux *Lettres physiologiques* du même auteur ² : « La tâche de la physiologie est plus compliquée que celle d'aucune autre science. Ne serait-ce déjà que l'organisme en lui-même, qu'il soit seulement végétal ou animal, et par-dessus tout le dernier, est le *chef-d'œuvre de la pensée créatrice*, et son existence, sa vie possible seulement par l'action simultanée des forces les plus diverses. *L'ordonnance pleine d'art* du corps humain, au dehors comme au dedans, la multitude des organes divers que nous voyons en lui, *l'enlacement harmonieux* de ses muscles, de ses vaisseaux et de ses nerfs, apparaissent encore comme des rapports grossiers lorsqu'on pénètre avec le microscope dans la secrète structure des parties de ce corps, qu'on examine les mille et mille filaments dont un seul muscle, une mince fibre est tissée, quand les millions de cellules de l'épiderme et des liquides apparaissent aux yeux surpris, et que, dans les plus petites fractions, dont souvent même les éléments spéciaux échappent à nos instruments imparfaits, on reconnaît une *ordonnance* de construction, une *finalité* intérieure, qui dans l'observateur mis en face de cet organisme ne peut laisser que le sentiment de l'impuissance. »

M. Vogt est regardé comme un matérialiste aussi orthodoxe que M. Moleschott et M. Büchner, et l'on a vu d'ailleurs qu'il ne fait point mystère de ses convictions. Nous devons donc penser que M. Vogt est devenu matérialiste depuis la publication assez ancienne de ses « *Lettres physiologiques* », ou bien qu'il a seulement entendu faire dans le passage cité quelque concession, sans importance selon lui, au langage habituel. Nous aurions mauvaise grâce à insister sur une citation qui, après tout, est secondaire, puisque partout ailleurs l'auteur accepte

¹ Page 446, *Bilder aus dem Thierleben*.

² Page 4, 1^{re} édition.

sans réserve les propositions formulées par le matérialisme, aussi bien la négation de l'âme comme principe que la négation d'une puissance indivisible et infinie, d'où résulterait aux yeux de la raison la permanente harmonie et l'unité indissoluble de l'univers au milieu de cette diversité dont les sens nous imposent le témoignage.

III.

Si nous passons maintenant dans le camp opposé, nous y rencontrons d'abord, au nombre des physiologistes vivants, l'un des amis et correspondants de Goethe, M. Charles-Gustave Carus. M. Carus était digne de cette amitié par la délicatesse de son sens artistique, l'élévation de son esprit et le pur enthousiasme qui l'a toujours animé pour toutes les choses glorieuses du genre humain. Avec la tendance généralisatrice de son esprit, il devait aboutir à une conception essentiellement idéaliste. Sa théorie est au fond celle de Platon, mais vue à travers la *métamorphose des plantes* de Goethe, le système de Schelling, et par-dessus tout le prisme de la physiologie moderne. De l'esprit universel et créateur naissent les idées. L'apparition matérielle des idées appartient au temps et à l'espace, leur principe repose dans l'absolu, où elles possèdent l'éternité. Tout organisme manifeste une de ces idées, et sa métamorphose est l'avènement successif du type idéal, son passage graduel de l'ordre invisible à l'ordre phénoménal. Quand un organisme se développe, c'est donc une *idée* qui apparaît et s'engendre d'elle-même au dehors par la capacité organisatrice qui vit en elle. Les idées sont les formes essentielles, moules primitifs des choses, incorruptibles et impérissables, surgissant de l'entendement divin, où elles résident virtuellement, comme d'une matrice universelle. L'une de ces idées est celle de l'organisme humain, et cette idée spéciale, que le développement organique réalise transitoirement, est l'âme dans son essence indestructible. L'âme est par conséquent une idée; mais une idée active, l'idée indestructible du corps, où elle se manifeste à nos sens comme phénomène matériel. Cette idée arrive insensiblement, par l'effet du développement organique auquel elle préside à son propre insu, jusqu'à la conscience d'elle-même. Mais cette conscience, où s'épanouit l'âme au moyen du cerveau, reste limitée, incomplète, et laisse en dehors de son cercle de lumière tout un ordre de fonctions que l'âme continue d'accomplir avec le corps, sa manifestation phénoménale, tout en les ignorant. Ce double fait de la conscience et de

l'inconscience nous semble fort bien étudié et approfondi par M. Carus dans sa « Psyche ¹. » Ce livre est d'un philosophe autant que d'un physiologiste. L'auteur a écrit en outre un ouvrage « Physis ² » où il trace l'histoire de la vie corporelle : non en opposition à la « Psyche », histoire de l'âme dans son apparition phénoménale, mais en complément de ce premier travail. M. Carus appartient à la classe des physiologistes qui ne séparent point les phénomènes de la vie, tout en les distinguant, et qui attribuent à un seul principe toutes les fonctions de l'organisme, depuis la simple nutrition jusqu'aux phénomènes intellectuels les plus élevés.

En 1856, l'auteur a publié sous le titre : *Organon, pour servir à l'intelligence de la nature et de l'esprit*, un travail où il cherche à dominer le matérialisme par un ensemble de preuves tirées des faits de la physiologie humaine et de l'organisme général de la nature. Dans cette œuvre récente, nous trouvons confirmés par l'auteur tous les principes spiritualistes énoncés dans sa « Psyche ³. »

La physiologie moderne a mis hors de doute le fait capital de la formation par cellules ⁴ de tout l'organisme, aussi bien chez les animaux que chez les plantes. A la cellule primitive viennent s'en joindre d'autres, de nature semblable, et de ces éléments anatomiques qui se rangent pour ainsi dire bout à bout, se groupant selon des lois invariables en organes et en systèmes, naît par degrés le vivant assemblage qui marche à travers des métamorphoses déterminées vers son achèvement. Chacune de ces cellules hérite de la force plastique dont le développement organique dénote la présence.

« Que l'on se représente bien vivement la notion d'un développement pareil, dit M. Carus ⁵, et l'on reconnaîtra que par son secours on a fait un pas immense dans l'intelligence de la vie en général, et plus spé-

¹ Ame.

² Corps.

³ Un nouveau volume publié en 1857 sur « le Magnétisme vital et les influences magiques en général » est destiné à combattre, en les expliquant, les importations équivoques auxquelles, depuis Mesmer jusqu'aux tables tournantes, on a vainement tenté de donner droit de cité dans le domaine de la physiologie positive.

⁴ On donne le nom de *cellules* à des éléments anatomiques des plantes et des animaux, sphéroïdaux, polyédriques ou aplatis, dont les dimensions, généralement égales en tous sens ou à peu près, varient entre 5 millièmes de millimètre et 1 dixième, grandeur qu'elles atteignent ou dépassent rarement, et constitués par une *masse fondamentale* creuse ou pleine, granuleuse ou homogène, et pourvue souvent d'un ou plusieurs noyaux, avec ou sans *nucléole* dans le noyau. (*Dictionnaire de médecine*, de P. H. Nysten, 11^e édition, revue et corrigée par E. Littré et Ch. Robin.)

⁵ *Psyche*, page 24.

cialement dans celle du rapport qui existe entre l'âme et le corps organisé. — C'est faute d'avoir connu ce fait que des investigateurs anciens, et plus d'un encore parmi les nouveaux, se sont laissé conduire à rechercher absurdement un *siège de l'âme*, comme si l'âme n'était fixée dans l'organisme qu'en un seul point, — à la manière de l'araignée au centre de sa toile, — et que de ce point elle dût mettre en mouvement les rouages du corps. — Celui, par contre, qui a bien saisi cette vérité, à savoir : que toute forme essentielle de l'organisme repose sur une répétition à l'infini d'une seule forme essentielle, et que chaque cellule, reproduisant le premier germe, ne fait elle-même que réaliser toujours l'idée fondamentale qui lui donne une existence individuelle, se trouve conduit déjà à envisager d'un tout autre œil l'ensemble qui se construit de toutes ces répétitions. Mais c'est également à l'aide de cette représentation que tout organisme d'un développement supérieur, et spécialement l'organisme humain, s'élève dans notre esprit jusqu'à l'idée d'un véritable monde en réduction, d'un *microcosme*, conception qui par la plupart est entendue seulement comme une simple comparaison, et par suite d'une manière insuffisante. Si nous comprenons clairement que le premier principe de l'organisme ne se présente que comme une existence isolée, comme une monade qui dans son premier développement déjà engendre de son sein des milliers d'autres monades ; si d'autre part nous songeons qu'en son entier le corps qui se groupe autour de l'embryon ne se compose que de formes cellulaires, lesquelles constituent peu à peu, en se plaçant les unes près des autres, le cerveau et les nerfs, les muscles et les os, les organes des sens, les organes de la génération et de la nutrition, et tout cela d'après un plan supérieur où réside la totalité de l'idée, tandis qu'en même temps des millions de monades paraissant et disparaissant sans trêve, se meuvent et circulent comme corpuscules du sang ; si enfin nous réfléchissons que parmi ces cellules primitives, qui se groupèrent pour former des organisations plus étendues, il en est des milliers qui à chaque rotation de la terre sur son axe cessent d'appartenir à l'organisme, se détachent et sont détruites, alors que d'autres milliers se forment de nouveau et s'adjoignent à l'assemblage existant, et que dans chacune de ces cellules constituées par millions, l'idée vivante et originelle de l'organisme s'est réalisée d'une façon particulière : il surgit alors en nous une conception de la vie vraiment digne d'elle, et qui nous révèle dans le corps vivant, simple en apparence, paisible et stable, une mer toujours agitée, une mer de l'anéantissement perpétuel et du devenir permanent, un ensemble analogue à un système

d'astres, représentant enfin, comme je le disais plus haut, un monde en réduction, un microcosme. »

Tel est le rapport que M. Carus conçoit entre le corps et l'âme. L'organisme vivant est, selon lui, une idée divine, un type éternel sorti de l'entendement universel, et réalisé dans le monde des phénomènes sous la double condition du temps et de l'espace. Cette idée, qui produit le corps, dont le corps plutôt n'est que la manifestation pour les sens, anime ce corps dans toute son étendue, le relie, l'embrasse, et, rayonnant en lui, ne cesse de lui prêter son unité essentielle. « L'âme, a dit Stahl, bâtit son corps. » Appelez l'âme une *idée*, et vous aurez en son principe la doctrine physiologique de M. Carus. Cette idée qui constitue l'âme n'est pas aux yeux de l'auteur une idée abstraite, générale et indéfinie; elle est celle de tel organisme spécial; elle subsistait avant sa représentation phénoménale, elle ne peut disparaître avec celle-ci. L'immortalité existe donc en elle, et c'est une immortalité individuelle.

De cette manière de voir à celle de M. Hermann Fichte, il n'y a, selon nous, que la différence d'un vocabulaire à un autre, et d'un tempérament très-idéaliste à une constitution plus amoureuse, du moins en apparence, de faits et de réalités marquées au relief de la vie. Il existe dans la philosophie de M. Carus quelque chose d'éthéré et de contemplatif qui se transforme chez M. Fichte en une notion plus substantielle et plus voisine du creuset des matérialistes.

M. Hermann Fichte, né à Iéna en 1797, est le fils du philosophe qui illustra ce nom à côté des noms illustres de Schelling et de Hegel. Les opinions auxquelles il a consacré ses efforts, et dont il poursuit le triomphe dans un recueil périodique, « *Zeitschrift für Philosophie*¹, » en concours avec MM. Weise, Fortlage, Ulrici, Maurice Carrière, etc., ont été désignées en Allemagne sous le nom de *Théisme spéculatif*. Bien que née d'une réaction contre le panthéisme de Hegel, cette théorie n'a pu s'affranchir entièrement de l'ascendant exercé par le système qu'elle s'efforce de combattre. Le virus panthéistique a été implanté dans l'esprit de M. Fichte, et il a beau chercher à en purifier sa pensée par de fortes infusions chrétiennes, il semble toujours n'y réussir qu'à moitié. L'œuvre capitale de l'auteur, la « *Théologie spéculative* » (3 vol., Heidelberg, 1846-47), offre une transaction entre les doctrines chrétiennes de la personnalité divine et les conceptions que

¹ Recueil auquel on pourrait opposer celui que publie le parti opposé sous le titre de *la Nature*, et qui n'est pas un des moindres signes de la faveur dont jouissent encore les doctrines matérialistes de l'autre côté du Rhin.

le grand mouvement philosophique de l'Allemagne a versées dans la circulation intellectuelle.

C'est en 1834, dans un écrit portant pour titre : *l'Idée de la personnalité et de la permanence individuelle*, que M. Fichte exposa d'abord sa manière de voir touchant les questions de l'âme et de Dieu. Il revendiqua franchement dans cet écrit, et non sans une certaine puissance, la personnalité divine, et celle de l'homme avec son immortalité individuelle. A chaque ligne on sent la profonde horreur que lui inspire cette mer de l'infini, où le panthéisme hégélien engloutit tour à tour les existences phénoménales qui ont surgi de son éternel mouvement dans le temps et dans l'espace. Ce qui caractérise le système de l'auteur, c'est qu'il reconnaît Dieu comme infini en tant qu'il le trouve essentiellement immanent en toutes choses ; mais comme défini, limité en un sens et séparé de l'univers par la conscience qu'il possède de lui-même dans son opposition avec ce monde qu'il a créé. Quant à la théorie de la permanence individuelle, M. Fichte la fonde avant tout sur cette considération que l'âme, génératrice du corps selon lui, et produisant comme telle une organisation limitée, définie en soi et concrète, ne saurait être elle-même qu'une activité essentiellement individuelle. En se *corporisant* sous la forme qui nous la révèle, l'âme ne fait que manifester l'activité individuelle et individualisatrice qui lui appartient, ou qui plutôt est l'âme tout entière en son essence inaltérable. Elle se réfléchit dans l'ordre phénoménal par le moyen de l'organisme, qu'elle produit et entretient, qu'elle meut et qu'elle pénètre dans tous les sens et à chaque instant. De même que le corps, son produit, n'a rien ajouté à ses attributs essentiels, la dissolution de ce corps ne saurait davantage lui rien enlever de son être fondamental.

« L'âme¹ est un être réel, mais absolument individuel. A chaque corps organique et limité en soi il faut accorder la sienne ; chacune à l'inverse se forme un corps organisé, qui répond de la manière la plus étroite et la plus spéciale à ses particularités. Le corps n'est par suite que l'âme elle-même tournée vers le dehors², l'âme se manifestant dans le temps et dans l'espace. »

« L'âme humaine, de pair avec son organisation corporelle, et par le moyen de cette organisation qui représente l'auxiliaire qu'elle se composa elle-même, parcourt les degrés du développement qui la conduit à devenir un être unissant en lui des situations durables, en

¹ Page 172, *Anthropologie ou théorie de l'âme humaine établie par voie scientifique*, par Immanuel-Hermann Fichte. — Leipzig, Brockhaus, 1856.

² On pourrait dire l'envers matériel de l'âme immatérielle.

partie conscientes et en partie inconscientes. Mais elle serait incapable de ce développement vers la conscience, *si elle était en elle-même un être absolument simple*, si dès l'origine elle ne représentait pas *l'unité* (monadique) *d'une multiplicité*, et si, plus particulièrement en qualité d'âme humaine, elle n'était pas une monade spirituelle, c'est-à-dire capable d'atteindre à la conscience de son unité, etc. »

Que l'on veuille bien noter ce point très-important : l'âme n'est pas seulement une, pour M. Fichte comme pour M. Carus; elle est une et multiple tout ensemble; type complet et préexistant de l'organisme, elle doit être comme lui multiple et une à la fois, simple et complexe comme lui. Il est essentiel de remarquer, pour l'intelligence de ces deux systèmes d'ailleurs si voisins, qu'ils s'accordent pour s'écarter du spiritualisme ordinaire, en ce qu'ils ne se contentent pas de voir dans l'âme une essence absolument une et n'acquérant des propriétés multiples que dans ses rapports avec la multiplicité des éléments dont le corps est composé.

« Le premier point est de déterminer la relation de l'âme vis-à-vis de l'espace et du temps. Envisager l'âme comme absolument étrangère au temps et à l'espace, la poser de la sorte comme n'existant en aucun lieu et en aucun point de la durée, c'est une hypothèse qui nous offre une représentation si contraire à la nature et à l'expérience, et qui en même temps nous conduit, comme la suite de notre investigation ne le prouvera que trop, à admettre des choses si violentes pour tous les cas particuliers, que déjà pour ce motif elle devrait être regardée comme inexacte ou comme nécessitant une transformation. D'autre part, il nous a paru aussi contradictoire de localiser l'âme en une partie quelconque du corps, ou bien auprès de lui, ou, comme cela s'est vu également, de supposer qu'elle se joint plus tard à l'embryon en cours de formation. Nous serons donc contraint de nier au même titre l'existence d'une âme que l'on voudrait concevoir à la manière de la forme corporellement manifestée dans le temps et dans l'espace, et l'existence d'une âme sans aucun attribut d'espace et de temps.

» Dans le corps¹, ce phénomène si compliqué de substances hétérogènes et de forces multiples, il faut évidemment distinguer deux choses. D'abord les éléments matériels, qui forment son apparition extérieure. Comme le prouve la chimie analytique, ces derniers se peuvent réduire aux éléments simples que nous trouvons également en tous les autres

¹ Page 266.

corps organiques ou inorganiques. Ceux-ci sont donc communs au corps de l'homme et aux autres existences de la terre; seulement ils sont en lui, comme dans les corps organiques supérieurs, réunis en combinaisons particulières ternaires et quaternaires, ce qui ne fait pas néanmoins que ces éléments eux-mêmes se trouvent en des relations plus intimes avec le corps organique et lui appartiennent plus spécialement qu'à tout autre produit corporel pris dans l'ensemble de la nature. Au regard de l'âme, — soit que l'on prenne ce mot dans une acception plus stricte ou plus large, — ils restent par conséquent chose absolument étrangère et extérieure. Cet oxygène, cet azote et cet acide carbonique, ces bases et ces métaux, dont on démontre la présence dans le corps, n'expliquent pas plus l'existence simultanée d'une âme en lui qu'elles n'expliquent en cette dernière la capacité d'une représentation intellectuelle; de sorte que l'on doit à juste titre considérer cette tentative d'explication (matérialiste) comme l'une des plus grandes folies qu'ait pu engendrer un effort absolument stérile et vain.

» Ces éléments chimiques, de plus, changent constamment; ils entrent dans le cercle d'assimilation des corps, et ils en sortent de nouveau. Après un délai déterminé, ce corps *extérieur*, ce produit de leur assemblage, s'est si complètement renouvelé, que même la plus minime partie de cet ancien corps n'y est demeurée, et qu'il existe un corps parfaitement nouveau. Ce corps néanmoins reste pendant toute la durée de notre existence, aussi bien dans son type extérieur que dans le caractère fondamental de sa constitution organique interne, entièrement le même durant cette transformation permanente de ses éléments. Ce n'est donc pas dans les éléments matériels que l'on peut trouver cette permanence réelle, cette *substance unitaire* du corps qui se montre active pendant toute notre vie. Aussi peu la pourrait-on trouver dans la simple combinaison « mélange » de ces éléments; car ce serait, comme nous l'avons montré en d'autres endroits, une contradiction logique de faire résulter d'une simple combinaison une chose *nouvelle* qui ne se trouve exister *pour soi* en aucune partie isolée de cette combinaison. »

M. Flourens¹, dont les ingénieuses expériences ont fourni la démonstration du renouvellement corporel, cite dans un récent ouvrage, « la Vie et l'Intelligence, » ce passage tiré de Buffon :

« Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la nature,

¹ Selon les expériences de M. Flourens, il suffirait de sept années pour accomplir ce renouvellement intégral. Quelques physiologistes ont même admis un délai plus court.

c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux; ce qu'il y a de plus variable et de plus corruptible, c'est la substance qui les compose¹. »

« Cuvier, ajoute M. Flourens, semble s'être plu à développer cette belle idée : « Dans les corps vivants, dit-il, aucune molécule ne reste en place; toutes entrent et sortent successivement : la vie est un tourbillon continu, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante, ainsi que l'espèce des molécules qui y sont enchaînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes; au contraire, *la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus*, et cependant elle est *dépositaire* de la *force* qui *contraindra* la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve². »

S'appuyant sur cette découverte de la physiologie moderne, M. Fichte conclut :

« C'est ainsi que nous nous trouvons amené à reconnaître une seconde cause du corps, essentiellement différente. Cette chose qui dure en lui et qui unit ne peut se trouver dans le domaine de ses éléments, elle ne peut en général être plus rien de matériel; car elle est absolument souveraine à l'égard des éléments matériels, en ce qu'elle les oblige, les « assimilant », à fondre leur hétérogénéité dans l'harmonie de l'apparition corporelle, et qu'elle maintient debout cette unité durant la vie entière. C'est pourquoi elle ne peut être conçue que comme « force », mais comme force liée sans nul doute à une *base réelle*, à défaut de laquelle « la force » s'anéantirait dans une impossibilité idéaliste. Seulement, cette base ne peut elle-même être une substance matérielle, un élément simple, sans quoi nous rentrerions de nouveau dans le cercle bien connu des contradictions. »

M. Fichte ne tournerait-il pas dans ce cercle? L'extrême désir qui le possède de soustraire l'âme à la matière tout en lui laissant les bénéfices des attributs matériels³, l'espace et la limite, devait le faire

¹ Tome II, page 521, édition Flourens.

² Cuvier, *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles*, page 200.

³ La théorie de M. Fichte, qui considère l'organisme vivant comme l'expression matérielle de l'âme, ne peut admettre l'idée de quelques physiologistes qui ont cherché un siège de l'âme. A l'appui de la thèse qui soutient l'*ubiquité*, c'est-à-dire la présence simultanée de l'âme dans toutes les parties de l'organisme, M. Fichte cite, entre autres, l'opinion de A. W. Wolkmann et de J. Müller. Le premier déclare (*Traité de la vie corporelle de l'homme*, Leipzig, 1837, pages 160, 161) que, *déjà dans la première vie du germe, il faut admettre la présence de l'âme, qui s'y trouve seulement empri-*

aboutir nécessairement à quelque conception mixte entre le spiritualisme et le matérialisme, qu'il s'efforce de concilier. Cette conception, où se résume le système, M. Fichte la caractérise parfaitement dans sa nature bâtarde en lui donnant le nom de *corps interne*, *innerer Leib*. Il nous ramène ainsi à la notion d'une idéalité, mais conçue comme substantielle et active, qui serait à l'organisme que nous connaissons, à cet organisme un et multiple, ce qu'est l'antécédent au conséquent, ce qu'est le principe occulte au résultat où il se manifeste passagèrement sur la scène de notre monde. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les présomptions qu'il croit pouvoir établir par voie d'analogie touchant les existences antérieures et subséquentes de l'âme, les modes passés et futurs de ce « corps interne » doué de vertu organisatrice, et passant, en des milieux divers, par les phases successives de son évolution. La science n'a rien à démêler avec des tentatives de ce genre, où elle se montre également impuissante à prouver la négation comme l'affirmation. M. Fichte fera bien d'éviter avec soin, s'il veut rester sur le terrain de l'observation, les pentes glissantes qui mènent si aisément au mysticisme les hommes d'imagination. Nous terminerons par une dernière citation, qui a le mérite de condenser en quelques mots toutes les vues de l'auteur :

« L'âme est une essence individuelle et permanente, une substance finie. Son corps est son expression réelle, sa conscience son expression idéale, qui lui devient sensible à elle-même, et témoigne de cette individualité qui lui appartient. »

Avant d'arriver à M. H. Lotze, citons incidemment l'opinion que M. F. W. Beneke a exprimée dans son « Exposition physiologique¹ ».

« La physiologie nous apprend avec toute certitude que le cerveau est le siège et l'instrument de nos délibérations, ainsi que des impressions que nous transmettent les sens. Si nous enlevons le cerveau à un

sonnée comme dans un profond sommeil. J. Müller fait voir (Manuel de la physiologie de l'homme, 2 vol., 3^e édit., Coblenz, 1837-40, I, 817) « que l'on ne saurait en aucune manière voir l'activité de l'âme dans le cerveau seulement, puisque dans la génération précisément on voit comment par le germe et la semence l'animal tout entier se continue dans la descendance. Le germe et la semence, ou l'un des deux, doit par conséquent renfermer le principe animique tout entier et indivisiblement, mais d'une manière latente; sans quoi ce principe ne pourrait pas se révéler par la naissance du nouvel individu.

« Dans la cellule germinative, dit encore J. Müller, se trouve déjà présente, implicitement ou en puissance, l'organisation tout entière. »

¹ *Physiologische Vorträge, für Freunde der Naturwissenschaften niedergeschrieben, von Dr F. W. Beneke, etc.*

animal, il continue de vivre; il respire, il digère les aliments que l'on introduit dans sa bouche, son cœur continue de battre; mais il ne voit pas, il n'entend pas, il ne sent pas, il ne pense pas. La même chose absolument se rencontre chez l'homme dont le cerveau est paralysé ou détruit par l'effet d'une maladie. Nous ne connaissons pas la relation qui existe entre l'activité intellectuelle et le cerveau; Huschke la compare à merveille au rapport existant entre la lumière et la couleur : de même que cette dernière n'existe pas sans vibration de l'éther, celle-ci (l'activité intellectuelle, la pensée) n'existe pas sans les fibres cérébrales. Mais quoi qu'il en soit, cette vie du sentiment, cette activité intellectuelle, — la physiologie ne laisse aucun doute sur ce point, — meurt avec le cerveau. Néanmoins cet esprit, comme il semble, est différent de ce que nous appelons *âme*. L'âme — et ici je serais également disposé à suivre l'exposition de Huschke — apparaît comme le divin en nous, comme ce qui, individuellement uni avec toute existence, agit en nous aussi bien qu'en chaque partie de l'univers.... *Et cette âme ne meurt pas*; elle est ce qu'il y a d'éternel en nous : une partie d'une grande âme universelle, que nous adorons comme Dieu, comme une puissance agissant dans l'univers, et qui retourne après la mort du corps à son origine. Est-ce dans la permanence de sa particularité, est-ce dans une enveloppe nouvelle? Que chacun dans cette grande question suive sa foi; la science reste devoir là-dessus toute réponse, et ce n'est pas le lieu de réveiller ici la querelle qui dure depuis des siècles et que les siècles ne parviendront pas à terminer. J'ai dit que notre activité intellectuelle était différente de l'âme qui vit en nous; mais cela n'exclut pas un rapport très-direct entre les deux : il semble plutôt qu'il existe entre eux une correspondance intime. Ce que, dans les chefs-d'œuvre des grands artistes, nous appelons « l'étincelle divine » apparaît comme une émanation du divin par l'intermédiaire de l'action intellectuelle. »

On a remarqué sans doute chez les matérialistes la tendance permanente à identifier l'*âme* avec la *pensée*, en quoi d'ailleurs ils se conforment aux données du spiritualisme superficiel répandu dans les intelligences. La distinction que fait M. Bencke entre l'âme et la pensée est d'une grande importance pour ceux qui veulent s'élever jusqu'à une notion capable de leur permettre la justice envers les systèmes opposés. Elle permet de reconnaître en effet, avec les matérialistes, que la pensée est vis-à-vis du cerveau, son organe spécial, dans un état de dépendance intime; mais d'autre part elle refuse, en ce point d'accord avec les spiritualistes, de reconnaître le cerveau comme prin-

cipe de la pensée. La pensée est considérée ici comme une fonction du cerveau, le cerveau lui-même, ainsi que tous les organes, comme un *auxiliaire au moyen* duquel l'âme se manifeste en des activités diverses. L'âme ne pense pas sans le cerveau, mais le cerveau n'existe pas sans l'âme qui l'a formé avec tout l'organisme et y a placé son couronnement. Un cerveau isolé de l'ensemble organique ne pense pas : il ne saurait donc être le principe de la pensée; il n'en est que l'*auxiliaire*.

Avant d'achever cet exposé, dont se trouvent exclus forcément des auteurs et des écrits qui eussent figuré dans un cadre plus étendu, il nous reste à parler de M. Hermann Lotze¹. Dans sa « *Métaphysique* », publiée en 1841, on retrouve en partie les doctrines de Herbart², et si l'on voulait le classer, c'est à ce penseur et peut-être à Leibnitz, leur ancêtre commun, qu'il faudrait faire remonter la filiation de son système. M. Lotze s'est beaucoup occupé de physiologie, et l'on s'accorde volontiers à lui reconnaître une compétence positive en ces matières, bien qu'il ne leur ait pas voué des efforts exclusifs et soit demeuré philosophe, ainsi que M. Fichte, au milieu de ses travaux physiologiques. M. Lotze fut un des premiers qui, en Allemagne, combattit la notion dominante de l'existence d'une force particulière, intervenant pour les coordonner dans les phénomènes de la vie. Selon lui, cette représentation est pure chimère, et les propriétés physiques et chimiques dont les éléments constitutifs du corps se montrent doués hors de l'association organique suffisent entièrement pour motiver tous les phénomènes qui se produisent dans cette organisation. Dès 1842, il développait cette thèse dans son ouvrage de « *Pathologie et Thérapeutique, envisagées comme sciences naturelles mécaniques.* » Le corps, aux yeux de M. Lotze, représente, comme pour les matérialistes, une combinaison de substances, un *mécanisme* de forces, et s'il manifeste

¹ Né en 1817, nommé en 1844 professeur de philosophie à Göttingue.

² Voici le résultat sommaire de la métaphysique de Herbart, qui se rattache en plus d'un sens à la *monadologie* de Leibnitz : la diversité et la métamorphose du monde phénoménal ne se peuvent concevoir dans l'hypothèse d'une seule essence réelle, et l'on est conduit, en toute investigation de la science ou de la philosophie naturelle, à admettre une pluralité du réel, c'est-à-dire des monades dont les actions et les qualités respectives engendrent le temps et l'espace, et servent de principes à tout ce qui nous apparaît. Au nombre de ces monades, considérées par Herbart comme des activités génératrices du temps et de l'espace, et non comme des existences limitées par l'espace et le temps, se trouve l'âme, douée de propriétés particulières, et capable d'entrer en rapport avec d'autres activités monadiques, pour constituer avec elles l'organisme vivant dans un échange réciproque de qualités.

des propriétés spéciales, ce n'est aucunement par l'effet d'une force vitale ou animique, mais en vertu de la nature respective et permanente des substances groupées dans les situations où nous les présente l'organisme. « C'est fort bien, dit le matérialisme, et M. Lotze est des nôtres. — Non pas, répliquent les spiritualistes; vous oubliez que M. Lotze admet l'existence spéciale et distincte de l'âme en même temps que celle du corps. Cette âme, unité simple et absolument indivisible, ne construit pas son corps, il est vrai, comme dans la théorie de MM. Carus ou H. Fichte; elle est en échange avec le corps, qui lui envoie des impressions du monde extérieur, et auquel, à son tour, elle est susceptible de communiquer certaines modifications par le fait de sa volonté. Action du corps sur l'âme, réaction de l'âme sur le corps, influence réciproque et des deux parts limitée, telle est la théorie de M. Lotze. Elle incline vers le dualisme, comme on le voit, plus que vers aucune des doctrines que nous avons précédemment analysées, et qui peuvent se formuler ainsi : absorption de l'âme dans le corps, c'est-à-dire l'âme engendrée par l'organisme; — absorption du corps dans l'âme, c'est-à-dire l'organisme engendré par l'âme.

M. Lotze tient au matérialisme par sa physiologie (science du corps organisé), à l'idéalisme par sa psychologie (science de l'âme). Dans l'homme, qu'il appelle aussi un monde réduit (microcosme), il reconnaît la double existence de l'âme et du corps, avec des rapports qui nous obligent de concevoir entre eux une réciprocité, mais ne nous permettent pas de les considérer, quel que soit l'ordre où l'on place les termes, comme étant produits l'un par l'autre. L'âme à ses yeux n'est pas plus l'effet du corps que le corps n'est l'effet de l'âme. Il repousse en cela les matérialistes aussi bien que les animistes de l'école de Stahl. Que l'on se représente deux horloges parfaitement distinctes, dont l'une marquerait l'heure tandis que l'autre la sonnerait, mais qui auraient en Dieu un balancier commun et les points de leur coïncidence, on aura dans cette comparaison l'idée du rapport que M. Lotze tend à reconnaître entre le corps et l'âme. L'auteur nous paraît cependant s'être élevé dans ses derniers travaux à la représentation d'un rapport plus intime, plus homogène, entre les éléments corporels et l'élément animique. C'est dans le « *Microcosmus* »¹ (*Idées pour servir à l'histoire naturelle de l'humanité*) que nous trouvons au complet et dans ses dernières conséquences la théorie de M. Lotze.... Cet essai sur l'an-

¹ Leipzig, 1856, 2 vol.

thropologie accuse à merveille l'individualité de l'auteur, sa recherche impartiale, pleine de circonspection, de mesure et d'hésitation : recherche lente, ingénieuse, un peu microscopique et timide. M. Lotze se complaît dans les détails, et, il faut le dire, c'est là qu'il triomphe. Toute objection, quelque minime qu'elle puisse être, il la devine, la prévoit, la fait comparaître devant sa critique. On voit qu'il a peur de dogmatiser et de perdre pied dans l'océan des spéculations abstraites. M. Lotze ne jette pas l'épée de Brennus, le système dominateur et dédaigneux, dans les plateaux de la balance où se doivent peser les arguments contraires; il recueille jusqu'à l'objection la plus inaperçue pour en déposer le poids d'un côté ou de l'autre. La patience et la sagacité composent par moitié son talent.

Le passage que nous allons reproduire forme la conclusion métaphysique de l'ouvrage de M. Lotze; il doit nous offrir par conséquent le *summum* des scrupuleuses observations auxquelles il s'est adonné. Venant d'un philosophe qui n'a point pour habitude de s'aventurer en des témérités spéculatives, cette conclusion ne laisse pas que de surprendre d'abord quelque peu; mais en réfléchissant au point de départ de l'auteur et à la nécessité où il était de vaincre le dualisme entre le corps et l'âme sans absorber l'un des termes dans l'autre, on comprend fort bien qu'il se soit produit en son esprit une conception capable de motiver par l'*homogénéité* de nature la réciprocité incontestable, l'action et la réaction constante des éléments corporels sur l'âme, et de l'âme sur les éléments corporels.

« C'est maintenant dans l'image d'une société formée par un grand nombre d'êtres que nous avons à nous représenter la forme vivante et sa vie spirituelle. Placée en un point privilégié de l'organisation, l'âme régnante rassemble les impressions innombrables que lui apportent une foule de compagnons *de même nature essentielle*, mais, par la moindre importance de leur nature, moins doués qu'elle ne l'est. Elle conserve ce qu'elle a accueilli au dedans d'elle et en forme des impulsions qu'elle communique à ces compagnons, disposés pour les recevoir et pour réagir avec ensemble sous son influence¹. »

Cette dernière phrase fait penser tout naturellement à l'hypothèse leibnitzienne de l'harmonie préétablie, la seule conception métaphysique d'ailleurs qui cadre bien avec la notion d'existences animiques, — forces indivisibles ou monades, se régissant hiérarchiquement sous le contrôle d'une force supérieure et infinie qui les dominerait toutes.

¹ *Microcosmus*, vol. I, p. 400.

« Une intelligence et une sympathie collectives pénètrent cette réunion, et aucune expérience faite par l'une des parties ne se trouve nécessairement perdue pour l'autre; il n'y a que le plan spécial de l'ensemble qui puisse arrêter la diffusion des effets dans tous les sens. Je ne sais pas en quel point la satisfaction que semble procurer à mon esprit cette manière d'envisager les choses pourrait être surpassée par la conception qui commande la fusion complète de l'âme avec l'organisation corporelle.

Selon M. Lotze, si nous l'avons bien compris, il n'y aurait que des activités essentiellement homogènes, toutes douées de spiritualité, quoiqu'en mesure diverse, et produisant par leur rencontre ce que nous constatons sous le nom de phénomènes matériels. La matière serait l'apparence complexe pour nos sens des monades intellectuelles, simples et immatérielles; mais ces monades ou ces âmes, conçues par l'esprit comme essences spirituelles; sont-elles indestructibles? sont-elles distinctes radicalement, primitives, irréductibles et indestructibles, comme dans la théorie matérialiste; sont-elles, comme le voudrait la doctrine de l'identité absolue, des modes de l'activité universelle, de la substance unique et infinie, ou bien enfin des produits engendrés par cette intelligence universelle que le déisme donne pour cause première à l'ensemble des phénomènes?

M. Lotze paraît s'être arrêté à cette dernière hypothèse, car il admet que l'âme, bien que distincte du corps, a pu naître à un moment de la durée et sur un point de l'espace, et qu'étant née, elle peut aussi disparaître. N'est-ce point nier d'une part ce qu'on affirme de l'autre? Ou bien l'âme est une substance, un principe, et alors elle ne peut naître ni mourir : elle ne peut que changer le milieu de son activité, et avec lui les modes de son apparition. Ou bien elle est un phénomène, et alors il faut admettre avec le matérialisme qu'elle est née du corps, ne représente que l'ensemble de ses fonctions, et disparaîtra radicalement par la dissolution de l'organisme qui l'a engendrée. Principe ou phénomène, éternelle ou transitoire, ne faut-il pas opter? Mais si, comme le pense M. Lotze, l'âme humaine peut être engendrée et périr, à plus forte raison faudra-t-il admettre l'existence purement transitoire de ces forces inférieures à elle, bien que semblables de nature, et dans l'admission desquelles M. Lotze voit le support logique et la clef de toute cette diversité hiérarchique et de toutes ces métamorphoses que nous révèle l'univers phénoménal. Or, cette diversité anéantie en principe et réduite au rôle d'une apparence phénoménale, ne semble-t-il pas que le système de M. Lotze, échafaudé sur cette

diversité elle-même, c'est-à-dire sur l'association et la hiérarchie des forces animées, n'a plus de base, et va s'effondrer à son tour dans l'abîme béant de la substance infinie, dans la théorie de l'identité absolue où cesse toute diversité réelle, toute existence particulière, et qui accuserait de mensonge nos sens aussi bien que la conscience irrécusable que nous possédons de notre individualité?

La contradiction que nous serions tenté de reprocher à M. Lotze, sans porter d'ailleurs aucun jugement sur le système, ne l'a-t-il pas exprimée lui-même dans ce passage où il formule son opinion sur l'éternité de notre existence psychologique?

« Que nous devons considérer l'âme, dit-il, comme le *support durable et substantiel* des manifestations de notre vie interne, c'est la seule chose dont nos méditations aient pu nous convaincre. Mais que l'âme, pour ce motif qu'elle est la substance qui demeure en ces manifestations, doive posséder aussi une durée éternelle et indestructible comme prérogative de sa nature, c'est une conclusion que le sentiment impartial de l'homme ne pourra jamais atteindre avec une certitude absolue. »

.
 « Si, par la liaison de nos autres opinions, nous sommes très-fortement porté à ne voir en tout ce qui est fini que des *créations* de l'infini, il est encore moins possible que les destinées de tel individu nous apparaissent comme différentes de ce que l'ensemble leur commande d'être. *Cela seulement durera éternellement qui par sa valeur et sa signification demeure comme fraction permanente de l'ordre universel ; toute chose s'anéantira à laquelle cette valeur de conservation fait défaut.* »

Voilà qui est fort bien dit. Mais comment se représenter cet ordre général et éternel sans une multiplicité permanente, c'est-à-dire irréductible et indestructible? Et s'il en est ainsi, ne faudra-t-il pas que la multiplicité *essentielle* à l'ordre universel, se maintienne *essentiellement*, si l'ordre universel lui-même doit être conservé?

Nous terminerons cet aperçu général par quelques propositions empruntées à M. Rudolph Wagner, professeur de physiologie à Göttingue. M. Wagner a pris une position expectante à l'égard des différents partis; il se montre sceptique pour les uns et pour les autres, et dans une brochure qu'il a fait paraître sous le titre : « le Combat à propos de l'âme », il conclut à l'impossibilité de toute affirmation sur ce point dans l'état actuel de la science, comme aussi à l'incompétence de la physiologie, de la philosophie ou de la théologie pour résoudre isolément un problème qui réclame selon lui leur concours respectif. M. Wagner a des préférences sans doute, mais comme au fond il

n'affirme rien, il nous suffira de reproduire ici les doutes qu'il a fait valoir à la fin de sa brochure :

« Toutes les tentatives, dit-il, qui ont eu lieu jusqu'à ce jour pour pénétrer et expliquer de plus près la nature de l'âme, que ce soit du côté de la science naturelle, du côté de la philosophie ou de la théologie, sont à considérer comme insuffisantes. Néanmoins, les progrès qui ont été faits en ces derniers temps touchant les conditions anatomiques et physiologiques des phénomènes de l'âme présentent quelques points d'appui pour des tentatives nouvelles. »

» L'admission d'une âme spéciale, réelle, substantielle, appréciée du point de vue de la science naturelle, est une hypothèse, un dogme, mais contre lequel on ne peut absolument objecter *rien de sérieux* tiré de motifs scientifiques. »

« Admettre la *non-existence* d'une âme dans le sens du matérialisme est également une hypothèse, un dogme, contre lequel, aussi du point de vue de la science naturelle, on peut faire des objections *sérieuses*, précisément parce que l'apparition des phénomènes psychiques (phénomènes de conscience confus ou clairs) ne se laisse pas déduire des forces physiques et chimiques qui nous sont connues. »

« L'expression *immatérialité* de l'âme est une notion scolastique, dont la légitimité ou la non-légitimité dépend du développement et de la détermination de la notion de *matière* et des autres notions supérieures qui se rattachent immédiatement à celle-ci. »

« La science naturelle est absolument incapable de produire des preuves quelconques *pour* ou *contre* l'immortalité d'une âme substantielle. Elle laisse en ce sens à la foi, comme à toute autre science capable de s'emparer de ce sujet, une liberté entière et une parfaite justification. »

« Aucune de ces sciences, ni la *physiologie*, ni la *philosophie*, ni la *théologie*, n'est capable à elle seule d'embrasser la question par tous ses côtés et de la résoudre; il faut tranquillement attendre et voir si les efforts de la sagacité humaine parviendront à résoudre le problème de telle sorte qu'il en résulte une manière de voir et une conviction d'une valeur à peu près générale, c'est-à-dire partagée par le plus grand nombre des personnes capables de jugement. »

CHARLES DOLLFUS.

SPINOZA ¹.

VI.

LE TALMUD ET LE LATIN.

La main de Baruch tremblait quand il déposa le manuscrit sur sa table; son front était brûlant.

Quel chaos que la vie de l'humanité, divisée en races et en sectes ennemies! elles se haïssent et se persécutent les unes les autres, et chacune se croit la seule sage et la seule agréable à Dieu; leurs temples sont transformés en tentes guerrières, où les chefs donnent le mot d'ordre pour le salut des initiés et la perte des dissidents et des profanes.

Une voix plus forte et plus pénétrante que celle de la synagogue enjoignait maintenant à Baruch de prononcer la bénédiction sur la loi manifeste, quoique non écrite, qui proclame la charité universelle et le renoncement à tout égoïsme de secte ou de croyance. Malmonides lui-même n'avait-il pas dit : Les pieux de toutes les religions parviennent à la félicité éternelle?

Baruch n'était plus le fils d'Israël, il était le fils de l'humanité. Et ce ne fut pas seulement la conscience de son origine qui le transforma ainsi, quoiqu'elle eût été le premier mobile du changement; l'esprit de vie, l'esprit de Dieu le saisit, l'éleva au-dessus de toute limite, et le fit planer d'un vol libre et ferme dans la sereine immensité.

¹ Voir la livraison de décembre 1858. — Le lecteur remarquera sans doute une interruption dans la continuité des chapitres. Notre traduction omet l'histoire de la mère de Spinoza, contenue dans le document remis par le père à son fils. Ce récit est en quelque sorte un épisode à part, qui subsiste par lui-même et qui peut être retranché sans inconvénient. La seule chose qu'il importe de savoir et de retenir, au point de vue de ce qui suit, c'est que Spinoza acquiert la certitude que sa mère est Mauresque. Alfonso Spinoza l'a rencontrée et l'a aimée, au moment où elle disputait son père à l'inquisition espagnole, qui brûlait pêle-mêle Juifs, Maures et hérétiques.

Il ne revint un peu à lui que lorsque son père l'appela pour aller à la synagogue; il lui rendit le manuscrit et baisa sa main. Le père saisit fortement celle du fils. Baruch resta distrait, et sur le seuil de la maison de Dieu, il répondit à peine à ceux qui le félicitaient de sa dignité rabbinique. On le soupçonna d'être fier, et le soupçon parut se confirmer le dimanche suivant, quand, après le service du matin, il se rendit à l'école dite « la Couronne de la loi », chargé de son in-folio armé de tôle aux quatre coins.

Qu'il marchait autrefois d'un pas allègre! et maintenant il paraissait tout troublé et trébuchait à tout moment. Un sentiment mêlé d'orgueil et de découragement dominait son âme : devait-il à jamais faire ce même chemin, à jamais étudier, méditer les mêmes livres? Et que pouvaient-ils désormais lui offrir de nouveau? Il avait conquis la dignité rabbinique, la suprême récompense dans cette sphère, et néanmoins il devait rester élève, condamné à ressasser les mêmes matières et à dégrader son esprit dans l'exercice de vaines subtilités. Il savait tout ce qu'on pouvait apprendre à la Couronne de la loi. Pourquoi donc s'obstiner dans une immuable uniformité? Ce qu'il ressentait encore plus douloureusement, c'est qu'il était devenu un étranger. Les expériences de la veille l'avaient élevé au-dessus de toute habitude, de toute tradition. N'était-ce pas un mensonge de rentrer sous l'ancien joug, et de le porter comme si rien n'était arrivé?

La communauté juive et sa doctrine n'étaient plus pour lui le centre de la vie et de l'histoire, ni le reste seulement une enveloppe indifférente. Voici des maisons qui s'élèvent, des vaisseaux qu'on lance, des routes qu'on nivelle, et partout la vie qui déborde sans nul souci de la communauté isolée. Et des cloches retentissent, appelant les hommes à d'autres sanctuaires. Où est la force vitale du monde? Le courage désormais affermi du jeune homme eût volontiers pénétré dans le temple éternel, et ce qui s'ouvrait, ce n'étaient que les portes de « la Couronne de la loi ». Il ne pouvait en prendre son parti, ni comprendre que le monde ne fût pas devenu autre dès qu'il le voyait autrement. Puisqu'il avait le sentiment d'une nouvelle existence, pourquoi ne la vivrait-il pas?

Et la vie continuait de marcher dans l'ornière accoutumée.

Mais les blessures de la première jeunesse guérissent vite, et ses doutes s'apaisent facilement par l'oubli ou par la discipline de la volonté.

Quand Baruch entra dans la salle, il se trouva, par un entraînement juvénile, rendu à l'intérêt du moment, et tout le reste parut effacé.

Rabbi Saül Morteira lui assigna la place à sa gauche; Chisdaï occupait la droite par le privilège de l'âge. Les autres élèves étaient rangés selon leurs années et leurs connaissances, autour d'une longue table, « aux pieds du rabbi ». Le maître dit à Baruch de continuer la lecture du passage commencé le vendredi précédent. C'était le *Talmud*, traité Kiduschin, page 22. Baruch lut : « Il est écrit au cinquième livre de Moïse, xxi, 10 : Lorsque tu vas en guerre contre ton ennemi, et que le Seigneur le livre entre tes mains pour que tu l'emmènes en captivité, si tu aperçois parmi les prisonniers une femme belle de corps, que tu la désires et que tu la prennes pour femme.... »

» Cette indulgence a été accordée, parce que les Israélites l'auraient prise sans permission, et qu'il vaut mieux que ce soit permis, afin qu'ils ne pèchent point contre la loi. »

A peine Baruch eut-il lu quelques minutes, qu'une vive discussion s'engagea entre lui et Chisdaï.

« Je trouve étrange, dit-il, qu'on permette ici une chose par le seul motif qu'on la ferait sans permission; on pourrait se servir du même raisonnement dans toute espèce de cas.

— La punition de ceux qui épousent suit aussitôt après, dit Chisdaï d'un air triomphant que personne, sinon Baruch, ne sut interpréter; car le *Talmud* dit : « Immédiatement après ces versets vient l'histoire du fils apostat, parce que d'une pareille union il ne peut sortir que des impies. »

Baruch ne répondit rien. « En résumé, dit-il au rabbi, suit-il de ceci que le mariage avec une femme non juive n'est pas un péché?

— Tu le vois bien, répondit le rabbi; mais seulement en temps de guerre.

— Mais Dieu peut-il faire une loi pour la paix et une loi pour la guerre?

— Pourquoi non? Nous avons aussi beaucoup d'autres lois qui n'ont été données que pour la Palestine. Tiens-toi à la lettre. Il s'agit ici de la guerre, et non de la paix.

— Pardonnez, reprit Baruch, il faut que je vous fasse encore une question. Après les versets que nous venons de lire, il y a : « Quand un homme a deux femmes et qu'il en aime une et n'aime pas l'autre; » la permission d'avoir deux femmes était pour la paix et pour la guerre, pour la Palestine et les autres pays; pourquoi n'existe-t-elle plus?

— Tu sais bien que rabbi Gerschon, « la Lumière de l'exil, » a me-

né d'excommunication pour tous les temps tout homme qui épouserait plus d'une femme.

— Comment l'a-t-il osé, quand cela n'est défendu nulle part dans l'Écriture sainte, et que, d'après le Talmud, il était permis au roi Salomon d'épouser dix-huit femmes?

— Je crois vraiment, répliqua le rabbi, que tu t'imagines que le Sanhédrin de Mayence en savait moins que toi! Je ne puis pas tout t'expliquer maintenant, tu n'es pas seul ici, et tes questions indiscretes ne doivent pas arrêter les autres. Toi, Chisdaï, continue. »

Chisdaï obéit, et lut de ce ton monotone qu'on prend pour la tradition des synagogues, parce qu'il est généralement usité, et qui tient le milieu entre une psalmodie mélancolique et une récitation en manière de litanie; il serait tout aussi difficile de le ramener aux règles de la déclamation ou de la musique, que de trouver les éléments d'une grammaire dans la confusion babylonienne du Talmud. Chacun des élèves s'efforçait de démêler de nouveaux problèmes dans les questions insidieuses accumulées par le texte et par les nombreux commentateurs, afin de les résoudre ensuite par des syllogismes frappants ou d'autres tours de dialectique. Malgré la libre activité qui se manifestait sur les bancs, on ne pouvait méconnaître une certaine discipline. Le rabbi écoutait attentivement chaque question, et la donnait ensuite à résoudre, selon qu'il la trouvait aisée ou difficile, à tel ou tel des élèves. Chisdaï, le plus voisin du trône du rabbi, encourageait d'un geste protecteur les jeunes qui faisaient leurs premiers pas dans la dialectique. Il souriait comme le général qui, assuré de bientôt accomplir de plus hauts faits, tape avec bienveillance sur l'épaule du subordonné, vainqueur dans un engagement d'avant-garde. Quand il y eut une pause, il opposa l'une à l'autre deux assertions évidemment contradictoires du grand Maïmonides.

« Eh bien, Baruch, qu'en dis-tu? » demanda le rabbi. Baruch s'éveilla comme d'un songe : il s'était plongé dans de tout autres régions de la pensée. Le rabbi répéta : « Eh bien, que dis-tu, Baruch, de ce qu'avance Chisdaï? »

— Il a parfaitement raison, » se hâta-t-il de répondre.

Chisdaï donna le signal d'un rire brusque qui retentit tout autour de la table.

« Où erre de nouveau ton esprit? dit le rabbi, en modérant du geste son auditoire. Il ne faut pas seulement brider ses paroles, mais aussi ses pensées. Eh bien, qui sait une réponse à la question de Chisdaï? » Personne ne dit mot. Alors Chisdaï produisit d'une mine triomphante

une chaîne finement serrée de textes, d'arguments et de raisonnements qui résolvait de la manière la plus brillante l'antinomie apparente. Baruch appliquait toute la force de sa volonté à ramener ses pensées rebelles; il se répétait les paroles du texte avec une application pénible, mais rien ne servait; son esprit planait au-dessus des mots dans des directions excentriques. Il était bientôt revenu de l'application qu'il avait faite de tout le débat à la destinée de sa mère. Ce qui s'était levé en lui, c'était le doute sur la valeur invariable, sur l'immuabilité de la loi. Il crut enfin l'avoir étouffé dans son germe en se persuadant que le maître n'avait pas de connaissances assez profondes pour résoudre de pareilles questions, ou qu'il le tenait encore pour indigne de goûter à l'arbre de la science. Beaucoup de souvenirs presque effacés se redressèrent pleins de vie dans sa mémoire. Il fut content quand il vit ses condisciples fermer les gros in-folio, et le rabbi se lever avec un profond soupir.

De retour chez son père, ce fut boudant contre lui-même et contre tout qu'il s'assit à table. Il garda le silence. Son père le laissa faire; Miriam seule ouvrit des yeux étonnés. On parla du départ de Rodrigo Casseres, qui venait d'avoir lieu, et de l'agrément qu'auraient les deux familles à vivre l'une avec l'autre.

« Qu'as-tu donc aujourd'hui, Baruch? lui dit son père à la fin du repas. Jusqu'à présent, tu as toujours songé à ce que disent les pères, à savoir : que lorsque trois mangent à la même table et ne s'entretiennent point de la parole divine, c'est comme s'ils prenaient leur part d'un repas de mort. Faut-il te faire souvenir de nous lire avant la prière un chapitre de la Mischnah? »

Baruch alla chercher le livre, il en lut machinalement quelques versets. Pour la première fois il trouva désagréable de ruminer ainsi, presque en mangeant encore, toujours les mêmes prescriptions.

« J'ai pensé à toi, dit le père, je t'ai trouvé un maître de latin; continue ta lecture, je te conterai cela tout à l'heure. »

Le jeune homme lut plus vite qu'à l'ordinaire le nombre de versets prescrits; mais, pour ne pas montrer par son impatience combien l'idée du latin l'avait saisi, il lut deux paragraphes de plus; sa pensée était bien loin des mots que sa bouche prononçait. Il en rejeta la faute sur les discours du père, car il s'obstinait à ne pas s'avouer et il ne savait réellement pas encore quel immense changement s'était accompli en lui. Il ferma le livre, et interrogea du regard son père, qui lui ordonna de réciter à haute voix le long *Benedicite* en usage chez les juifs. Heureuse puissance de l'habitude! Si Baruch n'avait pas

répété cette prière plusieurs fois tous les jours depuis sa première enfance, on l'eût vu rester court ce jour-là; car tandis qu'il remerciait Dieu de la nourriture corporelle et invoquait son aide pour la reconstruction de Jérusalem, son esprit s'envolait vers les dieux de Rome et d'Athènes, et se délectait de la nourriture spirituelle que lui promettaient Aristote et les historiens romains.

Après l'examen, le père se leva, alluma un cigare, et dit :

« Quand j'aurai fini, nous irons ensemble chez Salomon de Silva; dans le principe, j'avais peine à te voir te mettre au latin, mais les choses se sont faites d'elles-mêmes; ce matin, en revenant du port, où j'avais accompagné Rodrigo Casseres, j'ai rencontré notre cher docteur qui m'a beaucoup parlé de toi. Je ne sais, mais il me semble qu'on fait beaucoup plus de cas qu'il ne convient de ton avancement; pourvu que tous ces discours ne te rendent pas vaniteux !

— Il n'y a pas de danger, » répondit Baruch sans lever les yeux.

— Il faut toujours aller en avant, voilà l'essentiel, continua le père. Et justement comme je parlais de cela au docteur, je me souvins de ma promesse, et Silva me dit qu'il connaissait un maître de latin comme il n'y en avait pas un autre en Europe. »

Baruch et son père se rendirent chez le médecin.

« Je vous attends depuis longtemps, leur dit celui-ci, et maître Nigritius nous attend sans doute depuis ce matin. » Le médecin adressa ensuite à Baruch quelques éloges qui furent doublement pénibles pour celui-ci, parce qu'il s'en croyait indigne après ce qu'il savait de l'état de son esprit et ce qui venait de se passer à la Couronne de la loi.

« Est-ce donc une nécessité que je devienne apostat? » se dit Baruch, et il frémit en touchant à l'accomplissement de son vœu le plus ardent. Mais, d'un autre côté, quelque chose ajoutait dans son esprit : « Dès que l'apostasie est une nécessité intérieure, qui pourrait y résister? »

« J'ai toujours eu de la répugnance, dit le père de Baruch pendant qu'ils marchaient ensemble, à faire apprendre le latin à mon fils, et surtout par un chrétien. Je connais la sentence du Talmud : « Maudit celui qui fait initier son fils à la science des Grecs ! » Ce n'est que cela qui a tourné la tête à Acosta; s'il n'avait de sa vie vu ni grec ni latin, il serait encore en vie, et, qui plus est, heureux, paisible et honoré au milieu de nous.

— Sans vous offenser, mon cher Benjamin, repartit le médecin, vous êtes un habile négociant, vous savez comment vous défaire au mieux du bois de rose et de la cannelle que la Compagnie des Indes vous

fournit; mais en fait de science, il faut vous en remettre à d'autres; d'ailleurs je ne puis croire que vous soyez un de ceux qui oublient complètement leur jeunesse, et qui voudraient voir introduire chez nous l'ignorance polonaise¹. L'estime et la considération dont nous jouissons (et ici le regard du docteur s'imprégna d'orgueil), nous les devons à notre connaissance des lettres profanes. Pour ce qui est de la religion, c'est sans doute une autre affaire; mais Baruch connaît si bien la Bible et le Talmud, qu'il saura bien citer dix textes contre un, si on veut lui faire voir le Messie dans Jésus. Les chrétiens croyants laissent volontiers chacun dans la foi qu'il préfère; les esprits forts sont bien plus à craindre parmi eux, car celui qui nie les bases de toute religion est le vrai séducteur. Mais à la fin la vraie science ramène toujours à la foi. »

Le savant médecin s'étendit longuement sur ce thème, qui lui permettait de montrer ses connaissances théologiques et philosophiques, très-rares chez un médecin; il voulait aussi faire oublier la rudesse de son début. Il parlait donc encore lorsqu'ils arrivèrent chez maître Nigritius. Tout en gravissant avec assez de bruit les cinq étages de la maison, il fit à ses compagnons diverses recommandations sur la manière d'aborder son savant ami. Ils s'arrêtèrent enfin tout en haut, sur un palier richement fourni de fentes; le docteur ouvrit la porte; un petit homme à figure jaune et ridée, enveloppé d'une robe de chambre à peu près de même nuance et tachetée d'encre, se précipita à sa rencontre en trébuchant sur quelques in-folio qui gisaient sur le plancher. « *Eureka! carissime amice*. Je l'ai trouvé, cher ami, s'écriait-il; c'est *Marsi* et non *Mauri* qu'il faut lire. Voyez-vous, Horace veut établir ici qu'Auguste descend du dieu de la guerre, et il dit :

Quem juvat clamor, galeaque leves,
Acer et Mauri cruentum
Vultus in hostem².

Or les Maures ne sont ni belliqueux ni braves. Voici un passage de Hirtius où il est dit que moins de trente Gaulois ont débusqué deux mille cavaliers maures; en second lieu, les Maures n'avaient pas de fantassins. De plus, ils ont toujours été les ennemis des Romains, et l'ennemi sanglant dont parle le poète serait un Romain. Combien ce serait maladroit et peu patriotique! C'est pourquoi je lis *Marsi*; les fantassins

¹ C'est-à-dire des Juifs Polonais.

² Celui que réjouit le bruit de la guerre, le reflet des casques brillants et le regard féroce du fantassin maure sur l'ennemi sanglant.

marses étaient les plus vaillants soldats des tribus italiques, comme le prouvent plusieurs passages de Strabon, d'Appien, de Virgile et d'Horace même. Rien qu'avec cette conjecture je ferai taire ce fanfaron de Caspar Barlæus sa vie durant. Ah! cher docteur, combien je suis heureux d'avoir un homme à qui je puisse raconter tout cela et qui sache apprécier une pareille trouvaille! Depuis ce matin je grillais de vous voir. Je ne comprends plus du tout à présent comment on a pu supposer un instant que le plus fin des Romains ait pu louer ces imbéciles de Maures. Asseyez-vous, cher docteur. » Ce disant, le magister déposa doucement par terre quelques volumes qui se trouvaient tout ouverts sur une chaise de bois. Seulement alors il donna quelque attention aux étrangers, qu'il semblait ne pas avoir vus jusque-là. Baruch avait ouvert des yeux fixes pendant la longue démonstration du magister; il était redevenu pensif et se mordait les lèvres. Il lui semblait que l'univers entier s'était donné le mot pour lui rappeler à chaque instant l'origine de sa mère.

« Que me veut-on? » demanda le magister avec aigreur. Le médecin l'apaisa et lui dit qu'ils avaient une prière à lui faire. « Mettez-vous là, fit le petit bonhomme, en indiquant à Alfonso Spinoza son fauteuil de cuir, et vous, jeune homme, asseyez-vous avec moi sur le lit.

— Avez-vous fini la potion, et comment va le rhume? demanda le médecin.

— *Optime*. J'ai toussé longtemps encore la nuit dernière, et quand j'eus éteint ma petite lampe, les lettres du passage brillèrent encore longtemps devant mes yeux. Tout à coup il me vint qu'il faut lire *Marsi* et non *Mauri*; je pousse un cri de joie, et, de peur de perdre par le sommeil cette magnifique trouvaille, je saute à bas de mon lit pour faire de la lumière; mais si ma vie en eût dépendu, je n'aurais pu trouver mon briquet; alors, et tenez on le voit encore, je l'ai écrit sur le plancher avec de la craie; puis j'ai dormi bien tranquillement, et ce matin je me suis réveillé en sueur et sans nulle trace de rhume.

— Il faut changer votre manière de vivre, dit le docteur; au printemps il faudra faire de fréquentes excursions hors de votre cellule. Autrement, si ce catarrhe vous reprend, je ne réponds pas que la joie vous l'enlève encore comme cette fois. »

Le savant sourit avec une douce incrédulité. Le médecin crut le moment opportun de présenter la requête de ses amis; Nigritius l'accueillit avec bienveillance.

« Quel âge a-t-on? demanda-t-il à Baruch.

— Quinze ans.

— Et l'on ne sait pas encore décliner?

— Non.

— Hem! hem! grommela le magister. *Ars longa, vita brevis*, dit Hippocrate; à quinze ans, Hugo Grotius avait déjà donné la savante édition de *Martianus Capella*, traduit en latin le Traité sur la navigation de Stevinus, et si bien complété les *Phénomènes* d'Aratus, qu'on ne savait pas qui était le plus cicéronien de Cicéron ou de lui; moi-même, *ut ad minora redeam*, j'avais déjà fait un *Carmen* à cet âge, et Virgile lui-même n'y eût pas découvert un germanisme ou une césure défectueuse. Quinze ans!... Enfin nous verrons : *diligentia est mater studiorum*, cela signifie qu'il faut être studieux. » Baruch le promet, et le magister continua : « On peut venir tous les jours vers ces heures-ci, mais ne point me réveiller si je dors. On n'a pas besoin d'apporter de livres, je les ai tous. »

Le médecin réitéra ses félicitations sur la savante conjecture du philologue, et partit avec Baruch et son père.

« Vous savez que je n'épargne rien pour l'éducation de mes enfants, mais je ne me fais pas plus gros que je ne suis; je ne suis pas riche, et voudrais bien savoir ce que demande le magister; je ne puis tout dépenser pour Baruch seul. Ah! si je gagne mon procès, j'y pourrai mettre un peu davantage; mais en ce moment il me faut penser que j'ai encore deux autres enfants. » Ainsi parla le père, et le médecin éclata de rire : « Eh bien, qu'ai-je dit de risible? demanda Alfonso d'un ton piqué.

— Rien, si ce n'est que vous prenez le magister pour un marchand; si demain il n'avait rien à manger, il mourrait de faim plutôt que de demander une obole de ses leçons. L'enseignement du latin et du grec est pour lui ce qu'est pour le rabbin celui de la Bible et du Talmud, une œuvre pie. Si misanthrope qu'il paraisse, il n'en aime pas moins tous les hommes; et si timide qu'il soit avec les visiteurs, si courageux, il faut même dire si audacieux est-il quand il a la plume à la main, et qu'il dispose de ses alliés toujours prêts, ses livres. Sa mémoire extraordinaire lui fournit à chaque moment toute une armée d'arguments. Ce Nigritius est un homme tout à fait extraordinaire.

— C'est cependant triste de vivre ainsi tout seul, sans une âme, et rien autour de soi que des livres, et toujours des livres; je ne voudrais pas être ainsi! dit Baruch.

— Je le crois bien, répliqua le médecin, et tu vois encore ici une des grâces cachées et incalculables de notre religion : il n'est pas du tout possible que de telles natures solitaires s'y puissent développer. A

moins d'abandonner tout à fait ses saintes coutumes, ce qui, Dieu merci, n'est jamais resté impuni parmi nous et qui ne doit pas l'être non plus, comment s'y prendrait-on pour vivre ainsi tout seul? Prier trois fois par jour dans une réunion d'au moins dix fidèles, visiter la synagogue tous les sabbats et tous les jours de fête, ce sont là des pratiques qui rendent la claustration impossible. On ne trouve pas non plus parmi les juifs de ces natures pédantesques, minutieuses, méticuleuses, comme on en rencontre si souvent en ce pays; cela vient de la promptitude de leur sang méridional. » Le médecin eût volontiers développé cette idée qu'il venait de trouver, mais la curiosité d'Alfonso l'interrompt par cette question :

« D'où est le magister, et de quoi vit-il?

— Il est d'Heidelberg, une ville allemande non loin du Rhin; il s'appelle, à proprement parler, Schwartz ¹, mais, comme tous les savants, il a latinisé son nom. Il ne parle pas volontiers de sa vie passée. Tout ce qu'il m'a appris autrefois dans une heure d'épanchement, c'est que dans cette guerre qui dure maintenant depuis près de trente ans, sa ville natale a été pillée et incendiée par les Impériaux. La bibliothèque de l'université fut enlevée et transférée à Rome; il fut toutefois assez heureux pour sauver les manuscrits qui lui appartenaient, mais bien embarrassé de sa personne. Il n'avait pas dépassé deux fois en sa vie la banlieue de sa ville natale. Dans l'Attique et dans le Latium il se fût parfaitement retrouvé; mais en Allemagne il était comme un enfant; il se joignit à d'autres émigrants, et arriva ici, où il demeure depuis vingt ans. La bibliothèque d'Heidelberg lui a racheté ses manuscrits, qu'il a enrichis de notes précieuses. Outre cela, il s'est chargé des corrections pour l'impression des travaux de son compatriote Gérard Vossius et d'autres; les meilleures restitutions des anciens classiques sont de lui; personne ne le sait, mais que lui importe? On ne se figure pas combien peu de chose il lui faut pour vivre. Le travail ne l'épuise pas; il est toujours gai et content; mais des choses de la vie il ne sait rien, et quoiqu'il ait plus de soixante ans, il est encore comme un enfant de dix ans. Il vous dira au juste le nombre de sesterces que possédait Crassus, mais s'il a vingt liards et qu'il s'agisse de les compter, il ne sait plus où il en est. Heureusement ses propriétaires sont d'honnêtes gens; Klaas Ufmsand et sa femme, la bonne Gertrui, le soignent comme leur enfant. Je te dis tout cela, Baruch, afin qu'il ne te prenne pas envie de te moquer de ses gauche-

¹ Noir.

ries. Il ne peut pas supporter la raillerie, et, bien que parfois il ressassé des choses insignifiantes, il est cependant tellement savant et tu peux tant apprendre de lui, que tu lui devras toujours du respect.

— Oui, oui, interrompit le père, si tu n'apprends pas le latin avec celui-là, il faudra y renoncer. »

Depuis lors, Baruch alla tous les jours chez le magister. Il sentit bientôt que ce n'était point là l'homme qui l'introduirait dans le temple vénéré de la sagesse classique; mais le souvenir de la menace paternelle ne lui permit point de laisser voir qu'il était déçu dans ses espérances. Il était forcé de se contenter de la nourriture indigeste que lui offrait la grammaire de Donat, où il ne trouvait même pas l'équivalent de la gymnastique subtile du Talmud. Un élève comme lui réclamait une méthode toute spéciale : un esprit qui s'était déjà essayé aux questions les plus ardues de la pensée, avait depuis longtemps dépassé les limites d'un enseignement qui ne s'adressait qu'à la mémoire, et ne retenait véritablement que ce qu'il pouvait s'assimiler par la réflexion. Le professeur tâchait de calmer l'impatience de son élève, en lui prouvant que ce n'était qu'à la condition de posséder toutes les règles qu'il marcherait, *inoffenso pede*, sur le terrain de la littérature classique.

Il fallut du temps pour que Baruch s'habitât à cette marche lente et méthodique, qui n'admettait aucune hâte, encore moins aucune discussion, et ce fut justement la sévérité de la discipline qui finit par l'attirer, par le contraste avec le papillotage étincelant de l'école talmudique. Il emboîta le pas; le maître apprécia son zèle, et se mit à aimer de plus son élève, se réjouissant d'avoir enfin trouvé un être sympathique; il lui promit même de lui laisser après sa mort le traité de Cicéron sur le souverain bien et le souverain mal, qu'il avait enrichi de nombreuses notes marginales.

Un jour, le magister reçut son élève avec une joie inusitée, et lui raconta qu'il venait de rétablir un des passages les plus difficiles de l'*Orateur* de Cicéron, pour lequel les scolastes et les philologues avaient toujours préféré la variante la plus facile, ce qui était plus commode, sans contredit, mais qu'un vrai philologue devait préférer la leçon la plus difficile, par la raison même qu'elle était la plus difficile et ne pouvait être comprise au premier abord de tout le monde.

« C'est singulier, répondit Baruch, c'est absolument comme si, en passant dans un champ d'orge, je disais, en voyant ça et là des gerbes : Ce sont assurément des gerbes d'avoine qu'on a apportées ici d'un autre champ, car supposer qu'on les a coupées dans celui-ci, ce serait par trop facile à comprendre. »

Le magister Nigritius parut étonné; cet emprunt fait à la sophistique talmudique le surprit, mais il réussit à faire comprendre à Baruch que les copistes avaient pu remplacer une leçon obscure et peu accessible à la généralité des lecteurs par une leçon facile et coulante; que c'était un devoir par conséquent de rétablir la phrase difficile, comme probablement la plus ancienne, dès qu'elle offrait un sens; Baruch approuva le raisonnement. La pénétration réclamée par la philologie l'attira, mais il ne cessait d'aspirer aux régions lumineuses qu'il s'était promises, et il sentait que son désir n'était pas satisfait.

Ce secret mécontentement de l'élève, la maladie de poitrine qui minait le professeur, rendirent désormais les leçons plus rares, irrégulières, et par conséquent peu profitables.

Vers ce temps, Rabbi Saül Morteira entama avec ses élèves le traité Erubin, et pour leur faciliter la solution des problèmes géométriques qu'il contient, il leur fit un cours complet de mathématiques d'après la traduction hébraïque d'Euclide. L'âme inquiète de Baruch trouva là une occupation suffisante; il se remit aussi avec ardeur à l'étude du Talmud, dans l'espoir d'y reconquérir sa quiétude passée; l'ancien charme avait sans doute disparu, et néanmoins il s'enfonçait dans le travail avec une âpre curiosité.

Il ne s'ouvrait à personne. Il en est du développement de la jeune intelligence comme de toute autre croissance; par sa force d'attraction, la jeune plante reçoit plus qu'elle ne dépense, augmente ses éléments de vie et les métamorphose en formes arrêtées. C'est ainsi que l'esprit du jeune homme grandissait en silence et dans un sommeil apparent, une surprise à lui-même et aux autres.

VII.

LE TRAITÉ DE PAIX.

Le respectable mynheer Dodimus de Vries inscrivait consciencieusement de sa plus belle écriture la date du 24 octobre 1648 dans son grand-livre, et marquait dessous combien de laine, de safran, de gingembre lui était arrivé ce jour-là, et combien de fromage, de sucre et de thé il avait expédié. Justement le thé de l'après-midi avait été excellent, et mynheer de Vries dit à madame son épouse qu'il en avait encore sept quintaux et demi de la même qualité en magasin, et que probablement la valeur en augmenterait chaque jour, puisque le célèbre docteur Beverocius venait de publier une dissertation où il prouvait

que le thé est la panacée universelle, laquelle dissertation la Compagnie des Indes faisait imprimer et distribuer à ses frais. Là-dessus il s'endormit doucement et eut en songe des sourires d'enfant, bien qu'il ne pressentît nullement la délicate surprise qui l'attendait au réveil. Madame de Vries avait fait dans le jardin une razzia d'oignons de tulipes des plus magnifiques espèces et de toutes les grosseurs; elle les dressa artistement en pyramide sur le bureau en face du dormeur, de manière qu'en ouvrant les yeux son premier regard tombât sur l'ingénieux monticule. Il serra sa grasse moitié contre son cœur joyeux, et se rendit au comptoir en gaieté et dans les meilleures dispositions. Ce fut un jour heureux, un jour comme tous les autres, avec pyramide d'oignons par-dessus le marché. Que pouvait encore le monde offrir d'extraordinaire après cela?

Cependant, voici que trois hérauts magnifiquement habillés galopent à toute bride, au son des trompettes, à travers les rues d'Amsterdam, et ne s'arrêtent que devant l'hôtel de ville. Le marteau s'arrêta soudain dans la boutique du forgeron, la navette du tisserand resta suspendue, le commis secoua sa plume, le changeur ajusta ses lunettes sur son nez, ferma vivement son coffre-fort et tira prudemment encore deux fois les cadenas pour s'assurer de leur solidité, et notre mynheer de Vries posa soigneusement son papier buvard sur la page qu'il venait d'écrire, ferma le grand-livre et le rangea dans son pupitre; puis *mevrow*¹ lui apporta sa perruque et sa canne.

« Ma colombe, ne l'as-tu pas deviné à mon air? Dès ce matin j'avais un pressentiment qu'il arriverait quelque événement de par le monde! » Ainsi parla mynheer de Vries; ensuite il prit son fils Simon par la main, et se rendit à l'hôtel de ville pour y apprendre ce qu'il avait pressenti.

Les choses ne se passèrent pas aussi tranquillement dans les maisons de messieurs les conseillers: là tout le monde fut en l'air pour chercher le costume officiel et en affubler l'imposante prestance du maître; rien ne voulut aller dans la précipitation. Et le conseiller de gronder contre le désordre des femmes, et jusque dans la rue il rajuste les diverses parties de son costume, pour faire mieux valoir sa dignité. Il faut toute la considération dont il jouit pour lui frayer un chemin à travers la masse compacte assemblée devant l'hôtel de ville. Ouvriers en tablier de travail et les bras nus croisés sur la poitrine, commis avec la plume à l'oreille et de l'encre aux doigts, portefaix assis sur

¹ *Mevrow*, féminin de *mynheer*. *Mynheer*, monsieur; *mevrow*, madame.

leurs charges, soldats, flâneurs, femmes et enfants, tout cela se poussait, se questionnait et se communiquait ses conjectures. Un badaud qui avait des prétentions louait le trot léger des chevaux et la coupe distinguée des pourpoints des cavaliers : sûrement ces pourpoints avaient été faits à Paris ou à Madrid; nul tailleur d'Amsterdam n'avait cet élégant coup de ciseaux. Les femmes s'extasiaient sur les broderies et les rubans. A droite de la maison de ville se tenait un long et maigre individu, les jambes négligemment jetées l'une sur l'autre et sifflant une chanson entre ses dents.

« Il est heureux que tu sois ici, dirent à ce personnage plusieurs portefaix; tu sauras nous dire ce qu'apportent dans leurs becs ces oiseaux dorés qui viennent de disparaître là dedans. N'as-tu pas nettoyé ce matin le menton de plus de dix conseillers? tu dois être au courant de ce qui se passe dans les Provinces-Unies. Avons-nous enlevé quelques galions, ou bien qu'y a-t-il? Que diable, tu fais une figure comme un mynheer qui vient d'apprendre qu'un de ses vaisseaux a sombré! » Voilà à peu près ce que criaient dix voix à la fois à l'oreille de l'artiste en barbes, le perruquier Flynnns, lequel fit d'un air dédaigneux un mouvement pour se soustraire à leur importunité.

« Holà, halte, cela ne se passera pas comme ça, s'écrièrent-ils tout d'une voix. Dehors, à la *Boule d'or*, devant un verre de genièvre, tu sais tout, aussi bien et mieux que le grand pensionnaire lui-même; tu veux nous raconter tout; maintenant, frère, montre ce que tu sais, et celui qui osera dire que tu mens, on lui tannera la peau de la bonne façon. »

Leurs poings fermés montraient qu'en effet ils étaient disposés à passer de la parole à l'action. Mais Flynnns ne répondait toujours pas, et cherchait à s'esquiver de cette société, avec laquelle il n'aimait pas se montrer en public.

« Laissez-le aller, dit l'un des portefaix; ce râcleur de menton n'a jamais fait que se moquer de nous; serait-il ici s'il en savait plus que nous? il lui faut faire le pied de grue comme nous autres, jusqu'à ce qu'on nous jette quelque chose de là-haut.

— Ah! ah! se mirent à rire les autres; n'est-ce pas, tu n'en sais pas plus que les autres, il faut que tu attendes aussi?

— J'attends seulement, dit enfin Flynnns, pour m'amuser de vous, quand il vous faudra partir sans autre chose dans vos oreilles que du vent; âmes de harengs que vous êtes, vous imaginez-vous qu'on vous servira les nouvelles toutes chaudes? ces régals ne sont point pour des gens de votre espèce; allez, si je ne savais ce que je vaudrais, je me mépriserais de m'être familiarisé avec vous. Voilà ce que l'on gagne à

être trop bon et à oublier ce que l'on doit à son état. Vous m'avez vu, et pour longtemps.

— Non, non, nous ne l'entendions pas ainsi, nous ne voulons pas que tu te fâches, s'écrièrent-ils tous. Gardons la paix et raconte-nous, car tu sais évidemment de quoi il retourne. »

Le barbier proclamé indispensable reprit alors sa position d'élégante nonchalance et commença en ces termes :

« Vous souvient-il de ce que je vous disais quand, hier soir en rentrant, nous avons vu du côté de l'orient des cohortes de feu se combattre dans le ciel ? Vous allez voir ce qui va venir. Toute la nuit cela ne m'est pas sorti de la tête. Ce matin, lorsque j'arrive chez le riche van Kampen pour le raser, je lui trouve un visage comme aux chats quand il tonne ; il est dur à la détente, celui-là, impossible d'en rien tirer ; mais moi, je m'y prends avec tant de finesse, qu'il m'apprend sans s'en douter que la guerre ne fait que commencer. L'Espagnol, nous ne le craignons plus, il est à bas ; mais, frères, c'est maintenant que vous allez écarquiller les yeux : on pavera des pays tout entiers avec des têtes coupées ; le Turc, ne l'ai-je pas toujours dit, n'a pas de repos ; il voudrait donner une leçon à l'Autriche. Mais voyez donc là-bas ce joufflu de Neuwerz, le maître cordier ! il est perché sur un tonneau et en fait accroire aux badauds qui l'entourent. C'est intolérable. Depuis qu'un de leurs ouvriers¹ est devenu un héros de la mer, quiconque sait faire un câble avec du chanvre s'imagine qu'il y a en lui l'étoffe d'un amiral ; chaque apprenti qui tourne la manivelle pense que nous lui sommes redevables des cent vaisseaux de guerre et des cent vaisseaux marchands que nous pouvons mettre en mer en un jour, et tous ces petits blancs-becs pérorent de droit et de liberté. Mais il faudrait qu'il n'y eût plus de Dieu dans le ciel, si tout cela ne changeait ; bientôt les gens d'éducation et de condition reviendront sur l'eau ; mon père était premier valet de chambre....

— Vas-tu réchauffer ta vieille histoire ? nous l'avons déjà entendue cent fois, et t'avons dit que nous ne voulons rien savoir d'une domination des Orange ; qu'ils soient stathouders, nous n'avons rien contre ; mais nous ne les voulons pas pour maîtres ; ils nous laisseraient mourir de faim, tandis que maintenant nous mangeons à bouche que veux-tu, pourvu que nous ne nous croisions pas les bras. » Ainsi parla Maessen Blutzauffer, et avant que l'artiste capillaire eût même eu le temps de répondre, son auditoire l'avait quitté.

¹ Michel Ruyter.

« Vivent les Provinces-Unies! » s'écria une voix, et, comme frappée par un choc électrique, la foule répéta : « Vivent les Provinces-Unies! » et ces cris firent trembler les vitres des maisons.

Aussitôt que le silence fut rétabli, on se pressa de nouveau autour du cordier.

« Frères, s'écria-t-il, l'obéissance est le premier devoir du vrai citoyen; obéissance à la loi, respect et confiance envers l'autorité que nous n'avons pas reçue de tyrans étrangers, mais que nous avons choisie nous-mêmes parmi nous. J'ai entendu beaucoup d'entre vous murmurer de ce qu'on laisse des citoyens libres de la république se morfondre dans la rue, tandis que ceux de là-haut discutent à huis clos les affaires de l'État qui nous concernent tous, les uns comme les autres. Vous le savez, frères, j'aime la liberté comme pas un; je mettrais ma meilleure corde autour du cou de mon propre fils, si je le savais traître à la liberté ou sur le point de le devenir; je hais comme le diable toute cette racaille aristocratique qui voudrait valoir mieux que nous. Vous pouvez donc être sûrs que j'ai de bonnes intentions quand je vous exhorte à rester tranquilles. Il peut se trouver des cas où les pères de la république font bien de ne pas trompeter les nouvelles aux quatre vents. Convenez-en vous-mêmes, ne peut-il pas y avoir des traîtres parmi nous?

— A bas les traîtres! Vive la liberté! cria la foule enflammée.

— Ainsi donc, frères, continua l'orateur, arrive que pourra, la paix ou la guerre, sur terre ou sur mer, nous tenons le manche et nous ne nous le laisserons point arracher; nous avons conquis la liberté, nous saurons la défendre. » Les cris de « Vive Hooft! Vivent les états généraux! » interrompirent ici le cordier. En ce moment en effet le vieux bailli Hooft paraissait sur le balcon de l'hôtel de ville, et autour de lui des conseillers tant que le balcon en pouvait tenir.

« Frères, dit le bailli, un petit incident nous a empêché de vous faire part aussitôt que nous l'eussions voulu d'une nouvelle qui remplit tous les cœurs de joie et de reconnaissance envers Dieu. Hier enfin se sont terminées, après trente ans, les horreurs de la guerre, et après sept ans les négociations de paix. Des conditions glorieuses et profitables pour les Provinces-Unies sont insérées au traité juré par toutes les puissances de l'Europe. Avant tout, l'Espagne, sous la garantie de l'Europe entière, a reconnu la pleine indépendance de notre république. Ceci est une question d'honneur, et rien de plus, car nous n'avons pas attendu qu'on nous octroyât la liberté, nous l'avons conquise avec l'aide de Dieu et de notre bonne cause. Nos acquisitions légitimes dans

le Brabant, la Flandre et le Limbourg nous demeurent, ainsi que le droit de fermer l'Escaut selon notre bon plaisir, et d'autres privilèges. Réjouissez-vous donc et remerciez Dieu, car c'est lui qui a inspiré aux hommes le désir de remettre enfin l'épée dans le fourreau, afin que la paix soit entre les chrétiens. Priez-le, pour qu'il la conserve; aimez Dieu, défendez la liberté. »

« Vive la liberté! » clama la foule, et ce cri retentit encore longtemps, jusqu'à ce que le peuple se fût écoulé et que les cloches solennelles le couvrirent de leurs joyeuses volées.

Oh! ce fut un magnifique et fortifiant aspect que la vie de ce peuple fondée sur la conscience d'une liberté heureusement conquise, joyeusement ressentie. Mais longtemps encore bien des esprits ne pouvaient s'habituer à croire la paix enfin revenue. Celui qui a gémi sous un fardeau croit souvent encore le sentir après qu'il en a été délivré.

Les pieux se laissèrent les premiers aller avec confiance au nouvel état de choses. N'avaient-ils pas manifestement trouvé, dans les prophéties de Daniel et dans l'Apocalypse de saint Jean, que cette année, dont les chiffres additionnés donnaient les nombres sacrés douze et sept¹, serait une année de paix et de béatitude. Ils rentrèrent donc chez eux, convoquèrent leurs enfants et leurs domestiques, et dirent : « Priez et faites pénitence, car il est venu le règne de mille ans, le règne du Seigneur; voici l'accomplissement de toutes les prophéties, et voici que le Seigneur s'en vient dans sa magnificence. » Ceux qui étaient moins croyants s'en rapportèrent aux sept sceaux et aux signatures des puissances européennes, et s'en contentèrent.

Lorsque mynheer de Vries reprit le chemin de sa maison, il dit à son fils Simon : « As-tu bien fait attention à tout ce que tu as vu et entendu? S'il plaît à Dieu, tu ne verras probablement plus rien de semblable dans ta vie. » De loin, on n'eût soupçonné ni au geste ni à la démarche de mynheer de Vries qu'il expliquait à son héritier le souverain bien de la liberté civile. C'était un calme, un flegme parfaits, sans nul mouvement perceptible, ce flegme qui donne la clef de l'invincible persistance des Néerlandais, et qui maintient même dans leurs élans de passion la gravité du *makkelyk*². Arrivé chez lui, mynheer Dodimus tomba ivre de joie dans les bras de sa chère moitié. « Tu vois, ma colombe, lui dit-il en montrant du doigt les oignons de tulipes, ils pourront fleurir en paix, et mon thé hausse d'un tiers, car les soldats

¹ 1648 : 1 + 6 = 7; 4 + 8 = 12.

² Tout doux.

qui vont rentrer en ont été privés pendant longtemps, et ils vont s'en donner! » Il se mit silencieusement à table, et compensa l'agitation extraordinaire de la journée en prenant le soir un demi-verre au delà de son habitude, en ne disant pas un mot pendant le repas et en s'endormant doucement encore avant le thé.

Heureusement que la maison de Vries ne se trouvait pas dans le voisinage de la *Boule d'or*. Les cris des buveurs auraient troublé le sommeil de ce juste. Tous les portefaix d'Amsterdam s'y étaient donné rendez-vous et s'emplissaient de genièvre. Ils avaient chanté tous les couplets de l'aimable : « *Het daghet uyt den Osten* ², et Mæssen Blutzauffer venait d'entonner le « *Wilhelmus van Nassawe!* » quand il fut interrompu par des vociférations effroyables. « Hé ! holà ! criaient-ils, voici le Judas, le faux prophète, lapidez-le ! crucifiez-le ! noyez-le ! » C'était Flynnns qui venait d'entrer. « Réponds, maintenant, pourquoi as-tu menti ce matin ? » demanda l'un. Flynnns ne se troubla pas et sourit d'un air protecteur. Son père n'avait pas été en vain le premier valet de chambre du prince Maurice de Nassau : il avait transmis à son fils le savoir-faire diplomatique. Flynnns les laissa donc s'époumonner. « Avez-vous fini ? dit-il alors tranquillement ; n'entendez-vous point la plaisanterie ? Je voulais seulement une fois vous faire prendre des vessies pour des lanternes.

— C'est lâche, c'est traître ! s'écria un petit homme qui avait déjà le plus crié contre Flynnns le matin.

— A bas, vilain taupier, reprit le barbier ; si tu aboies, je te broiera les os et je les vendrai pour de la mort-aux-rats.

— Paix, paix, pas de disputes ! s'écrièrent les autres tout d'une voix ; paix générale aujourd'hui ; donnez-vous la main. » Flynnns s'assit auprès de ses amis.

« Là, et maintenant restons ici, dit Mæssen Blutzauffer ; dix chevaux ne m'en tireraient pas. Et si l'empereur du Japon venait et me disait : Porte-moi cette cassette pleine d'or deux maisons plus loin et tu auras mille pièces, je lui dirais : Empereur, trinque avec moi, mais pour faire ta commission, impossible aujourd'hui ; mets-toi là, nous sommes des empereurs aussi bien que toi. Et si le grand pensionnaire lui-même te faisait chercher, tu n'irais pas, Flynnns ; nulle barbe ne doit être torturée aujourd'hui : qu'elles aient la paix comme tout le monde.

— Vous vous réjouissez tous de la paix, dit le barbier, et vous ne savez pas seulement le nom de l'enfant.

² Voici le jour qui vient de l'Orient.

— Eh bien, ce nom ?

— La paix éternelle.

— Vivat ! vive la paix éternelle ! » et tous les verres furent vidés d'un trait, et Flynn se mit à prophétiser le retour du joyeux temps de Jacques d'Arteveldt de Gand, lequel, à en croire son panégyriste, avait réussi par ses sages règlements et ses combinaisons commerciales à ne plus faire travailler les ouvriers que deux jours par semaine, ce qui leur permettait d'en passer cinq au cabaret ; c'était une amorce irrésistible, et chacun se plut à broder ce joli texte à sa guise ; Maessen Blutzauser, seul, déclara qu'il était encore plus impie d'avoir cinq dimanches que de n'en avoir pas du tout. Les joyeux compagnons ne se séparèrent que fort tard, et chacun regagna son logis comme il put, en chantant et faisant tapage.

Partout régnait le joyeux tumulte du bonheur, dans les églises et dans les tavernes, dans le cercle intime de la famille et dans les réunions du plaisir ; car la paix était partout dans la chrétienté, paix dans la religion, paix dans le ciel, paix sur terre.

Une âme toutefois avait perdu sa tranquillité, que nulle paix terrestre ne pouvait lui rendre ; car l'alliance divine, la loi de Moïse gisait déchirée devant elle. Dans la bibliothèque de la « Couronne de la loi, » Baruch Spinoza était seul, et le commentaire d'Ebn-Esra sur le *Pentateuque* était ouvert devant lui, quoique son maître l'eût dissuadé de l'étudier à cause de son obscurité et de sa grande difficulté. Deux passages surtout le préoccupaient. Dans l'histoire de « l'eau de la contradiction » (IV M., xx) qui jaillit du rocher à la voix de Moïse, le commentateur dit simplement : « Je me bornerai à indiquer, sans la développer, l'explication qui me paraît juste. Sachez seulement que lorsque la partie connaît le tout, elle s'identifie avec lui et peut opérer des miracles. » Le passage IV M., xviii : « Je ne puis négliger la parole du Seigneur, » était ainsi expliqué : « La créature ne peut changer l'œuvre du Créateur ni en altérer les lois ; le secret ici est que la partie ne peut changer la partie, la loi du tout peut seule changer celle de la partie. Je ne puis dévoiler davantage ce mystère, il est profond ; certainement l'ânesse a parlé. Si tu as compris le mystère des anges d'Abraham et de Jacob, tu saisisiras facilement ici de même la vérité. » Le passage où il est dit : « Si tu entends le mystère des douze, etc., » parut plus accessible à Baruch. Des affinités intimes l'attiraient ici ; il reconnut la prudence et l'obscurité cherchée du commentateur, et dans sa téméraire liberté, il conclut que la raison indépendante et la foi traditionnelle ne pouvaient être conciliées qu'au moyen d'une con-

trainte réciproque. Il vit manifestement que l'Écriture n'était pas dans tout son contenu l'œuvre d'hommes inspirés, le prestige s'évanouit, et le tout parut bientôt comme un ouvrage des hommes; sans cela qui eût osé plus tard souiller par des additions profanes une œuvre divine? Qui a rédigé la Bible? qui l'a remaniée? Doit-on exiger une réponse à ces questions, et qui peut la donner? Qui? Baruch lut ici le commentaire de I M., XII, 6, que le prudent Espagnol termine par ces mots : « Que celui qui a vu ici le mystère, se taise. » — Oui, je me tairai, se dit Baruch. Une autre explication d'Ebn-Esra le plongea dans de profondes réflexions : « Il n'y a qu'une substance qui est Dieu, et Dieu est la première des dix catégories d'Aristote, comme l'unité est la racine de tous les nombres. » L'explication du verset si obscur, Job XXIII, 13. « Il (Dieu) est dans l'Un, qui peut lui résister? » Le mot *dans*, dit Ebn-Esra, paraît ici inutile, et il ne l'est cependant pas; je ne puis en donner la raison, car il y a ici un grand mystère. »

Que signifient ces réticences? Pourquoi cette recherche minutieuse et subtile à propos d'un mot, d'une particule, si celle-ci est l'expression souvent imparfaite et obscure d'un esprit humain?

Baruch ferma le livre vivement et en feuilleta un autre : des pas s'approchaient de la bibliothèque.

Chisdaï Astruck et Éphraïm Cardoso entrèrent. Chisdaï tendit d'un air aimable au jeune Spinoza sa main toujours humide et rouge comme une écrevisse cuite, et jeta en même temps un regard oblique vers le livre ouvert devant Baruch, afin de voir quelles étaient ses lectures. Chisdaï avait la taille longue et une attitude un peu voûtée; ses longs sourcils noirs étaient constamment froncés; son front bombé ne manquait point d'intelligence, mais il était recouvert par les mèches mal peignées de ses cheveux noirs, et l'expression de ses grands yeux bruns voilée par de grandes lunettes. Ces lunettes avaient leur utilité particulière. Les orthodoxes, tant juifs que chrétiens, en défendaient l'usage comme une innovation déplacée. Je ne sais quelle raison alléguaient les chrétiens; quant aux juifs, si on les eût questionnés, ils auraient probablement répondu : C'est parce que Josué et Caleb n'en portaient pas, ce qui ne les empêchait pas de bien voir toutes choses. Auprès des orthodoxes, Chisdaï s'excusait sur sa vue basse, et en même temps il ne lui était pas désagréable d'être considéré par les gens éclairés, dont le nombre était considérable parmi les juifs d'Amsterdam, comme un jeune homme à la hauteur de son siècle. Dans la chaleur de la dispute, il avait constamment à faire pour maintenir à sa place son instrument optique, pour lequel son nez

ne semblait vraiment pas fait. Les lunettes tombaient sans cesse jusqu'à la bosse, à partir de laquelle le nez descendait en forme de bec vers les lèvres. La bouche assez grande ne souriait jamais qu'à demi, car Chisdaï ne pouvait oublier que les talmudistes défendent de rire à gorge déployée, aussi longtemps que Jérusalem sera en ruines, afin que la parole du Psalmiste fût accomplie : « Lorsque le Seigneur ramène les captifs de Sion, alors le rire emplira nos lèvres. » Les incessantes grimaces du visage contrastaient avec le menton rond et bien formé, et qui commençait à s'ombrager de poils, car Chisdaï avait quatre ans de plus que Baruch ; il ne se rasait pas. Outre les jours prescrits, il jeûnait encore les lundis et les jeudis, et se plongeait tous les vendredis neuf fois dans de l'eau de source, ce que ne laissait guère deviner la saleté de son extérieur. Il marmottait continuellement des versets de la Mischnah, ou quelque mélodie de synagogue, et quand il était assis, ses jambes croisées faisaient des mouvements convulsifs.

Lorsqu'il eut pris place, il dit à Baruch : « Il est heureux que nous te trouvions ici, tu jugeras entre Éphraïm et moi, mais promets-moi de ne pas donner de réponses évasives ou boutonnées, selon ton habitude. Pourquoi te renfermes-tu ainsi ? Ne sommes-nous pas frères ?

— Qu'est-ce que je renferme ? demande Baruch.

— Nous verrons cela une autre fois. Afin que tu sois tout à fait impartial, je ne te dirai pas nos opinions respectives. Ainsi donc prononce-toi franchement. Crois-tu à l'existence des anges ?

— Singulière demande, dit Baruch.

— Eh bien, je vais la modifier : sommes-nous obligés de croire à l'existence des anges ?

— C'est la même question : ne sommes-nous pas juifs ? Ne sommes-nous pas obligés de croire tout ce qui est dans la Bible, et dans cette belle rangée de livres, là derrière ce grillage ?

— Que dit la Bible au sujet des anges ?

— Tu le sais aussi bien que moi, répliqua Baruch.

— Mais quelle est la nature des anges d'après la Bible ? Sont-ils corporels ou incorporels ?

— Là-dessus tu as le choix, et peux te faire une opinion à ton goût : Abraham, Agar, Loth, Isaac, Abimélech et Jacob ont vu des anges. Le premier a tué un veau en leur honneur et leur en a servi la chair avec des gâteaux ; Jacob a lutté toute une nuit avec un ange, qui a fini par lui démettre la cuisse droite, et pour cette raison il nous est encore maintenant défendu de manger la partie postérieure d'un animal de

boucherie. Tous ces anges ne te suffisent-ils pas ? En veux-tu de plus corporels encore ? Un ange est apparu à Balaam, dont l'ânesse l'a aperçu la première ; Josué a vu un ange brandissant une épée ; la mère de Samson a reçu deux fois des messagers célestes, et c'est après leurs visites qu'elle a mis au monde son impie géant. Samuel, David, ont aussi vu des anges. En veux-tu une armée tout entière ? Il y a grande revue dans le premier chapitre d'Ézéchiel. Veux-tu des anges incorporels ? N'est-il pas écrit ps. CIV, 4 : « Des vents il fait ses anges. »

— Ne crois-tu pas non plus aux mauvais anges ? demanda Chisdai.

— Crois-tu, et toujours crois-tu ! *Qu'y a-t-il écrit ?* voilà ce qu'il faut demander, et en tant que je connais la Bible, je n'y trouve rien d'un Satan ou d'un diable comme l'entendent les chrétiens. L'histoire de Job est une fiction, si j'en crois le Talmud.

— Mais ne pourrait-il cependant pas y avoir de mauvais anges ?

— Non, car l'essence de l'ange, c'est d'être un instrument de Dieu sans libre arbitre : or, on dit que Satan est un ange tombé pour s'être révolté contre Dieu ; n'est-ce pas comme si Dieu se révoltait contre lui-même ?

— Le Misdrash donne une très-belle explication de l'origine des mauvais anges, dit Éphraïm, qui jusque-là avait écouté en silence : « Chaque fois, est-il dit, qu'un ange veut venir sur la terre, il faut qu'il absorbe un principe élémentaire, et il n'est permis à aucun d'eux de demeurer parmi nous plus de sept jours. Quelques-uns dépassèrent une fois ce délai, et absorbèrent une si grande quantité de principe élémentaire, qu'ils en devinrent trop pesants et ne purent plus s'élever vers le ciel, et telle est l'origine des démons, ce qu'indique aussi I Moïse, vi, 2. »

— C'est très-beau, dit Baruch, mais est-ce vrai ? Les anges peuvent-ils désobéir à leur loi ?

— Ainsi tu ne crois pas aux mauvais anges ? reprit Chisdai.

— Te voilà encore avec ton « Crois-tu, » repartit Baruch en s'emportant ; je sais aussi bien que toi que la prière Kadich est dite en chaldéen à la synagogue, parce que les mauvais anges ne comprennent pas cet idiome, et ne peuvent par conséquent parler contre nous auprès de Dieu. Je sais aussi bien que toi qu'on met Satan en déroute le jour de l'an en donnant du schophar¹. et qu'on veut ainsi préparer une bonne année à Israël. »

¹ Une sorte de cor avec lequel on ne peut jouer aucune mélodie ; on n'en tire tantôt qu'un tremolo, tantôt que des notes isolées ou des demi-tons. Ce sont peut-être d'anciens signaux de bataille.
(Note de l'auteur.)

Éphraïm déclara qu'il s'en tenait à l'opinion du savant Maïmonides, qui considérait les apparitions d'anges comme de simples visions prophétiques.

« Cela sent l'hérésie ! C'est condamnable, s'écria Chisdai.

— D'accord, repartit Baruch avec un singulier sourire. C'est un vain bavardage, quand Maïmonides prétend tirer de l'Écriture ses propres idées, et donne les visions surnaturelles pour des rêves. C'est de l'inconséquence ; il n'a pas le courage d'écrire : Ainsi dit l'Écriture, ainsi dit la raison. »

Baruch s'arrêta, il avait encore assez de sang-froid pour voir jusqu'où il s'était laissé entraîner. Il lut encore pendant un instant, et quitta la chambre.

« Le voilà qui part, dit Chisdai à Éphraïm. Tu le verras devenir un second Acosta.

— Tu as aussi été bien adroit à lui arracher de mauvaises paroles, répliqua Éphraïm. Laisse-le aller son chemin.

— Non, » dit Chisdai ; et il termina par ces paroles du Talmud : « En matière de religion, les Israélites sont solidaires les uns des autres. Sur moi, sur toi, sur nous tous est le poids des péchés commis par celui-ci. » Et il sortit en marmottant on ne sut quoi.

VIII.

LE CABBALISTE.

Il faisait presque nuit ; Baruch et Miriam étaient assis l'un à côté de l'autre, la vieille Chaje leur racontait une histoire merveilleuse. « Savez-vous aussi, leur disait-elle, que notre servante de sabbat, la vieille Elsje, est morte cette nuit d'une façon bien affreuse ? J'ai des éblouissements quand je pense que j'ai été si souvent assise auprès d'elle dans la cuisine. Autrefois il se passait bien plus de merveilles qu'à présent ; ma mère m'a souvent raconté qu'à Varsovie il y eut un jour le feu dans la synagogue, et que la flamme sortait déjà par la fenêtre ; mais que le rabbin, qui était un fameux Baal schem¹, jeta dans le feu un parchemin sur lequel il avait écrit des noms mystérieux, et que la flamme s'éteignit comme une lumière que l'on souffle. Dieu soit loué, qu'il surgisse encore de nos jours des hommes pieux qui savent dompter les schedim² !

¹ Exorciste. Mot à mot, maître du nom.

² Démon.

— Tu racontes de nouveau de telle sorte que personne n'y peut rien comprendre, interrompt Miriam; et Chaje répliqua :

— J'ai entendu toute l'histoire à la boucherie, et de la propre bouche de la noire Gudule; sa sœur n'est-elle pas en condition chez le pieux rabbi Isaac Aboab? Quelle délicieuse enfant, la Sarah du rabbi Aboab! j'ai toujours eu peur qu'on ne lui jetât un sort quelque jour; voilà qu'il y a tantôt un an, sa figure est devenue tout à coup noire comme du charbon, et au lieu de ne dire que paroles dorées, comme elle en avait coutume, elle n'a plus fait que pousser des cris et proférer des discours tels que oncques n'en proféra une jeune demoiselle de quinze ans depuis que le monde est monde. En même temps ses mains ne cessaient de s'agiter, comme celles d'une personne qui aurait des convulsions. Chacun l'a bien dit : on lui a jeté un sort et un sched est entré en elle. Ni médecin, ni apothicaire n'y pouvaient rien. Rabbi Isaac a pleuré et prié durant des nuits entières; il y avait de quoi attendrir la pierre dans la muraille. Depuis que ce malheur l'a frappé, il a jeûné d'un sabbat à l'autre; la nuit seulement il mangeait une soupe et quelques figues. Hier soir à la brune il est allé se plonger neuf fois dans la piscine de purification; puis, en entrant chez lui, il a mis son sargniss¹, a fait chercher son siège dans la synagogue et y a fait placer sa fille; quatre hommes l'y ont portée et attachée, tellement le sched se débattait en elle. Lorsque tout le monde a été parti, il s'en est allé attacher à chaque porte et à chaque fenêtre de la maison le psaume CXXX, et a prescrit rigoureusement qu'on ne laissât entrer personne pendant cette nuit-là, et que personne ne s'avisât d'ouvrir porte ou fenêtre, quelques instances qui pourraient être faites, sous peine d'être, Dieu nous en préserve! frappé de mort instantanément. Là-dessus il a empilé des livres saints tout autour de la chaise à la hauteur de Sara; puis il a pris un glaive de combat, brillant et sans ébréchure, l'a brandi neuf fois autour de la tête de Sara qui râlait très-distinctement, lui a mis un parchemin couvert de signes sacrés dans le creux de l'estomac et a posé le glaive à sa gauche. Lorsque tout cela a été accompli, il a ouvert l'arche sainte qui reposait dans le coin, a pris la Torah sous le bras gauche et a ouvert de l'autre main une fenêtre. Ensuite il a posé vivement la Torah sur la table, où brûlaient six bougies noires, et tandis qu'il la déroulait, il s'est s'incliné pardessus, s'est jeté à genoux et a invoqué le nom de Dieu et de tous les anges, de telle façon que tous ceux qui l'entendaient en ont eu un

¹ Chemise destinée à être portée dans le cercueil.

frisson glacé. Après cela, il s'est emparé du schophar, et a soufflé dedans comme au jour de l'an, au point qu'on aurait pu croire qu'il annonçait l'arrivée du Messie. A peine midi sonnait-il, qu'on a heurté à la porte, comme si cent hallebardiers y frappaient de leurs hal-lebardes.

« Ouvrez, ouvrez, je vous en supplie! disait une voix lamentable; ouvrez, soyez humains, je me meurs! c'est moi, c'est Elsje, ouvrez! »

C'est ainsi que l'on criait du dehors avec une voix lamentable, et le sched qui possédait Sara s'est mis à hurler de nouveau si fort, qu'on l'a entendu à dix maisons de là. Personne n'a eu l'audace d'ouvrir. Rabbi Aboab a continué de prier et de crier, il a invoqué Dieu et tous les anges, à en perdre presque la voix. Enfin tout est devenu silencieux dehors, Sara aussi est devenue tranquille, et lorsqu'on a jeté les yeux sur elle, on a vu une liqueur noire comme de l'encre lui sortir par l'oreille droite et tomber sur le glaive, qui, entièrement pur auparavant, portait alors une goutte de sang au milieu de la lame.

« Dieu soit loué! dit Rabbi Aboab, mon enfant est sauvée. » On porta Sara dans son lit, et ce matin elle s'est levée aussi fraîche, aussi belle et aussi bien portante que jamais; elle ne sait rien de tout ce qui s'est passé, mais elle s'imagine avoir dormi un long, un bien long temps. La vieille Elsje est arrivée hier à minuit à la maison, la bouche écumante, mais au moment même où elle a saisi la sonnette de sa chambre, elle est tombée roide morte. Vous pouvez croire tout ce que je vous dis là; la sœur de la noire Gudule, qui me l'a raconté, a vu par le trou de la serrure tout ce que faisait Rabbi Aboab. Dieu est grand de laisser surgir encore au milieu de nous des hommes pareils! Mais dites-moi, mes enfants, qui eût cru jamais que la vieille Elsje était une de ces maudites sorcières? Qui sait combien d'enfants elle a tués: elle serait morte de faim, si elle n'avait gagné quelques liards chez les juifs comme servante de sabbat; que de bons morceaux je lui ai octroyés par-dessus le marché! J'ai peur de rester deux minutes seule à la cuisine, je m'imagine toujours voir sortir la vieille Elsje de dessous la cheminée sous la forme d'un chat noir, ou même comme sorcière, avec des yeux flamboyants, avec des serpents sur la tête et un manche à balai dans sa maigre main. Brrr! j'en mourrais sur l'heure. »

Tout à coup un grand fracas se fit entendre au plafond de la chambre, toute la maison en trembla, on entendit comme des gémissements et de lointaines lamentations; la vieille s'écria: « Schema Israël! » Miriam saisit en tremblant la main de son frère; tous les trois firent silence et prêtèrent l'oreille au bruit.

« Allons, faites de la lumière, dit Baruch, il faut aller voir ce qui est arrivé. » Chaje alluma la lanterne d'une main tremblante, et Baruch fut obligé de céder à ses supplications et de prendre dans la main son Thephillin¹, afin qu'aucun mauvais esprit n'eût de pouvoir sur lui. Miriam, qui avait peur de rester seule dans la chambre, accompagna son frère et Chaje; Baruch lui-même ne put se défendre d'un léger frisson en montant l'escalier. Arrivés au grenier, ils virent gisante à terre une armoire qui depuis longtemps ne tenait plus que sur trois pieds.

« Voilà donc l'esprit! » dit en riant Baruch; au même moment un chat noir sortit en boitant de derrière l'armoire et s'élança par la lucarne : « Oh! nos péchés, c'est Elsje! » cria Chaje, et de frayeur elle laissa tomber la lanterne. Les trois furent dans les ténèbres; Chaje et Miriam eurent hâte de regagner leur chambre, elles s'accrochèrent à un pan de la robe de Baruch, et on redescendit l'escalier en trébuchant.

Baruch ne vit dans cet incident que ce qu'il fallait y voir; mais l'exorcisme énigmatique de Rabbi Aboab le confirma dans la résolution de tout mettre en œuvre pour pénétrer dans la doctrine occulte. La cabbale, dont on ne parlait jamais qu'avec étonnement et à mots couverts, contenait peut-être le mot de toutes les questions et de tous les doutes, et les initiés formaient sans doute une communauté de sachants.

Le lendemain, à midi, c'était un jeudi, il se rendit chez Aboab. C'était un homme dans ce qu'on est convenu d'appeler les meilleures années, de haute et riche stature. Ses jeûnes n'avaient guère nui à sa santé, qui paraissait florissante; sa face ronde, ses joues rouges et rebondies, sa barbe noire tombant sur la poitrine, tout cela faisait un ensemble avenant et majestueux, que déparait uniquement une grosse verrue placée sur l'œil gauche, et qui avait l'air de sauter et de bondir quand il parlait et surtout quand il riait. Il reçut Baruch avec cordialité; mais quand le jeune homme lui eut fait part de son désir, le rabbin lui déclara sans détour que cela était impossible.

« Ne sais-tu pas, lui dit-il, que Rabbi Ben Adereth a défendu, sous peine d'excommunication, d'initier qui que ce fût à la science de la cabbale avant l'âge de vingt-cinq ans? »

Baruch insista.

¹ Bandelette à laquelle sont attachées des amulettes et qui contient des passages de l'Écriture sainte.

« Sais-tu encore, reprit l'autre, que si tu as la moindre intention mondaine en étudiant la cabbale, tu exposes à un péril indicible ta propre vie et celle de tous les tiens ? As-tu le courage de courir à un tel danger, le veux-tu ? »

— Je le veux, » répondit Baruch d'une voix ferme.

Sans dire un mot, le rabbin prit la main gauche du jeune homme et en examina les lignes déliées avec une scrupuleuse attention ; puis il lui recula le chapeau hors du front, et contempla pendant quelques instants les traits de son visage. Son examen achevé, il se promena à grands pas dans la chambre ; sévérité, douceur, il employa tous les moyens pour dissuader Baruch de son dessein ; le jeune homme, presque touché aux larmes, fut néanmoins inébranlable. « Eh bien, soit, dit enfin le rabbin ; je serai ton guide, de peur que tu ne périsses. Dieu me conduira dans le chemin de la vérité. Viens me trouver ce soir après la prière. »

Le gardien de la synagogue, Elasar Merimon, ne put retenir son étonnement lorsqu'il vit le jeune homme venir à la Mikwé¹ avec le rabbin. « Schalom alechem², Rabbi Baruch, » dit-il en grinçant de curiosité. Le rabbin lui recommanda de ne parler à personne de la présence de Baruch, et de s'éloigner, parce qu'il n'avait pas besoin de lui ce soir-là. Il prit de ses mains la clef et la lanterne, et ouvrit lui-même la tour mystérieuse. La lumière blafarde de la lanterne éclaira d'un jour douteux les murs nus et noirâtres, et les bancs de bois placés tout à l'entour ; au centre se trouvait une espèce de trou creusé en forme de puits : c'était le bain. Le rabbin murmura tout bas une prière et se déshabilla, en observant soigneusement les prescriptions du « Livre de la pudeur ». Il ne s'était pas encore complètement dépouillé de ses vêtements, lorsqu'il saisit la lanterne et descendit rapidement les trente marches de pierre qui conduisaient au niveau de l'eau : « Des profondeurs de l'abîme je crie vers le Seigneur, il m'exauce de loin, le Seigneur mon Dieu ! » cria-t-il de toute sa force, et sa voix résonna d'une façon lugubre dans l'étroit espace. Baruch tressaillit en entendant ainsi dans le silence une âme humaine implorer le Dieu du ciel du fond des entrailles de la terre. Le rabbin posa la lanterne sur la dernière marche, et sauta dans l'eau qui clapota.

Alors Baruch, d'après les instructions qu'il avait reçues, se pencha sur le rebord de la piscine et cria « Koscher³ » quand il voyait apparaître

¹ Bain de purification.

² Paix avec vous.

³ Pur.

et replonger la tête du rabbin, ce qui arriva neuf fois. Aboab remonta à moitié vêtu et la tête couverte; sa longue barbe était ruisselante; ses cheveux collés à ses tempes donnaient à son visage, si riant d'ordinaire, un air étrange et hagard. Il présenta un petit livre à Baruch et lui dit d'en lire une prière; il y avait danger de mort à prononcer des lèvres et de la langue les noms d'anges qui s'y trouvaient mentionnés; il fallait se contenter de les prononcer en esprit. Baruch trembla de frayeur lorsqu'il descendit à son tour dans le noir précipice; mais il prit courage, et se jeta résolument à l'eau; le rabbin lui rendit le même service qu'il avait reçu de lui; lui aussi cria neuf fois la parole de purification dans l'orifice du puits.

Ils quittèrent enfin la Mikwé sans dire un mot. Quand ils furent dans la rue éclairée par la pleine lune, le rabbin s'arrêta tout à coup, secoua plusieurs fois la tête et regarda fixement l'ombre allongée qui suivait tous ses mouvements; il tourna ensuite les yeux vers le ciel et dit avec solennité la prière usitée seulement pour le réveil : « Je te remercie, Roi vivant et éternel, de m'avoir par ta grande grâce rendu mon âme. » Baruch n'osa point demander l'explication de cette scène, et probablement Rabbi Aboab ne lui eût pas dit encore que, d'après la cabbale, celui qui dans « la nuit des signes ¹ » voit son ombre entière au clair de lune, ne meurt pas dans le courant de l'année. Dans une de ces nuits, Rabbi Isaac Loria avait vu son ombre sans tête, et il mourut le dernier jour de l'année. Rabbi Aboab fut très-gai au souper, auquel Baruch prit part. Le novice se garda de lever les yeux sur la belle Sara, qui avait été possédée du démon, et qui, tout en servant les plats, jetait de timides regards vers le jeune homme pâle, dont la gloire était si grande dans la communauté.

Le rabbin resta fort longtemps à table, et ce ne fut qu'à une heure avancée qu'il se rendit dans son cabinet avec Baruch. Il prit la Torah et déroula le passage des dix Commandements. Baruch dut y poser sa main droite et prononcer les paroles suivantes : « Je t'implore, ô Dieu tout-puissant, Dieu caché, toi qui as découvert les secrets de ton Être à Adam, Énoch, Abraham et Moïse, qui nous les ont transmis jusqu'à nos jours. Que ton Esprit-Saint descende sur moi! conduis-moi, que je ne trébuche point dans la route que je veux suivre, et si jamais je pêche contre tes mystères, que toutes les terreurs tombent sur moi; que ma langue se sèche, que mes entrailles deviennent arides, que la lumière de mes yeux s'éteigne, que mon haleine devienne poison et

¹ Le 27 septembre entre autres.

tue ceux que j'aime, que l'herbe croisse devant la maison abandonnée de mon père; qu'enfin, perdu ici-bas, je souffre aussi toutes les tortures de la géhenne dans l'éternité. C'est pourquoi, ô Dieu, conduis-moi, afin que je me repose à l'ombre de tes ailes, et que je paisse dans l'éclat de ta gloire. Amen! amen! »

Un frisson parcourut tout son être, ses lèvres pâlirent lorsqu'il eut prononcé ces paroles, et, pendant qu'il parlait encore, une voix intérieure lui avait crié : « Malheur, tu as été sacrilège en pénétrant ici ! retourne en arrière. » Mais il était trop tard, le plus terrible était accompli, et le rabbin montra de ce moment plus de confiance à son élève.

Ils s'assirent à une table et l'enseignement commença. La raison mystique qui avait fait commencer l'Écriture sainte par la lettre Beth¹ lui fut dévoilée; chaque lettre, chaque point, chaque transposition avait un sens. Et pour preuve qu'il devait y avoir une doctrine secrète dans la Bible, on faisait remarquer qu'elle parle de bien des choses insignifiantes en apparence, comme dans le passage I M., xix, 11, où il est raconté que Rachel embrasse Jacob, comme aussi, IV M., vii, la nomenclature des dons égaux faits par les douze patriarches pour la construction de l'arche d'alliance. Tout cela recevait une interprétation mystérieuse.

Minuit venait de sonner au carillon de la Zuiderkerk. Le rabbin se leva, ôta ses souliers, répandit de la cendre sur sa tête et s'assit près de la porte². Il se couvrit le visage et dit avec larmes la confession alphabétique des péchés; d'une voix plaintive il répéta le psaume CXXXVII : « Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite m'oublie aussi. Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je ne place Jérusalem sur la tête de mes ennemis. » Il dit de même les Lamentations de Jérémie, puis il se leva en disant : « Sors de la poussière, lève-toi, Jérusalem captive; secoue les fers de ta nuque, fille captive de Sion (Isaïe, lII, 2). Sur tes murs, Jérusalem, j'établis des gardes tout le jour et toute la nuit. Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous reposez pas. Faites-vous entendre jusqu'à ce qu'il ait érigé Jérusalem pour la gloire de la terre (Isaïe, LXII, 6). »

Baruch fit comme son maître, mais sans comprendre le sens caché

¹ B : le premier mot de la Genèse est *Bereschith*, qui veut dire : au commencement.

² A l'endroit où une niche se trouve pratiquée, qui renferme un parchemin avec la *Schema*.

des paroles, des intonations et des gestes. Ils reprirent leurs souliers et se remirent à étudier jusqu'au jour, et c'est ainsi qu'ils passèrent chaque semaine la nuit du jeudi au vendredi.

Baruch parcourut le livre des « Secrets de Dieu » attribué à Adam, et celui de « la Création », dont on fait honneur au patriarche Abraham. Non-seulement son âme tout entière, mais son corps même travaillait dans cette étude; car la cabbale dit que, de même qu'il n'y a en général rien dans le monde supérieur qui n'ait son image dans le microcosme, les deux cent quarante-huit commandements de la religion juive correspondent à un nombre pareil de membres dans le corps humain, et tous ces membres doivent être sanctifiés et mis en activité pendant la sainte étude.

Baruch connut les noms et les attributs de tous les anges, et les formules qui les rendent serviables à l'homme; mais tout cela, aussi bien que la solution des problèmes chimiques et magiques, avait peu d'attrait pour lui. Le « mystère des mystères », voilà ce qui faisait le sujet continuel de ses méditations. La cabbale enseigne que toute vie physique et psychique est une image de l'archétype céleste, et que la chaîne des êtres et des activités remonte jusqu'à Dieu même; c'est l'échelle que Dieu fit voir en songe au patriarche Jacob, échelle sur laquelle montent et descendent les forces de la nature créée, sous la figure d'anges, et plus ou moins haut ou bas, selon leur liberté spirituelle ou leur pesanteur matérielle. L'échelle des essences repose sur terre et s'élève jusqu'au ciel, où se trouvent la Jérusalem céleste et le temple modèle du temple terrestre, et en esprit tout ce qui est ici-bas lié à la matière. La cabbale calcule la valeur numérique des lettres qui composent le mot *rouagh* (âme), et montre que leur somme est égale à celle des différents noms qui expriment Dieu en hébreu, et qu'ainsi l'âme est une partie de Dieu. La somme numérique des lettres du mot Messie est identique à celle du mot serpent; or, sous la figure du serpent, Satan a séduit Ève; donc le Messie écrasera un jour la tête du serpent et anéantira sur terre la mort et le péché. A l'Adam terrestre correspond un triple Adam dans le ciel, ce que prouvent les trois expressions différentes dont se servit le Créateur lors de la formation du premier homme. L'archétype de l'Adam terrestre est Adam Cadmon dans le ciel, l'image adéquate de Dieu, et son fils unique. Il y a quatre mondes qui, selon leur émanation plus ou moins immédiate de Dieu, tiennent moins ou plus de la matière. L'objet de la création c'est la loi; le monde n'a été créé qu'en vue de la révélation; car on lit dans Jérémie, xxxiii, 25, en divisant les mots d'une façon particulière : Ainsi dit le Seigneur :

« si mon alliance n'était point, je n'aurais point donné de lois au jour et à la nuit, au ciel et à la terre. »

Rabbi Aboab prit l'ouvrage espagnol d'Erira, qu'il avait traduit en hébreu, pour guide de cet enseignement, qui, d'après l'idée mère de la cabbale et le sens du mot, doit toujours être oral, et se transmettre uniquement d'esprit à esprit.

Ici enfin Baruch crut trouver des points d'appui pour s'élever à des régions supérieures; il s'efforçait sans cesse de dépouiller le noyau de la doctrine de son enveloppe étrange et bizarre; mais il découvrit avec douleur que cette enveloppe en était la partie constitutive, et que les idées générales mêmes, dès qu'il s'agit de descendre aux faits, et de résoudre l'énigme des destinées sociales et individuelles, ne suffisent plus, et que l'interprétation recourt aux hypothèses absurdes de la migration des âmes et de l'empire des démons, qui mettent la déraison et l'anarchie dans la nature et dans ses lois.

Le rabbin prenait plaisir à instruire un élève aussi zélé; mais il lui faisait souvent remarquer que, pour pénétrer dans les vraies profondeurs de la cabbale pratique, il faut renoncer aux désirs de la chair, qui sont une inspiration de Satan. « Le sixième jour, disait-il à Baruch, la femme fut créée, et avec elle tous les penchants malins et sensuels; c'est pourquoi les docteurs de la loi nous apprennent que l'homme doit se marier lorsqu'il a accompli trois fois six ans; vous avez justement atteint cet âge. » N'en doutons pas : les vues et les aspirations du rabbin étaient bien au-dessus des choses de la terre; mais cela ne l'empêchait pas de songer à un mariage entre sa fille Sara et Baruch. Le jeune cabbaliste ne s'aperçut de rien, pas même un jour que le rabbin le laissa, à dessein, seul avec la belle Sara.

Le rabbin lui apprit un jour que Jésus de Nazareth avait aussi été initié dans la cabbale par la secte des esséniens, dont il faisait partie; il ne se doutait point, le savant docteur, de ce qui résulterait de cette communication.

Déjà plus d'une fois Baruch s'était senti attiré dans la bibliothèque de son professeur Nigritius par un livre relié en noir; mais une crainte secrète l'avait toujours retenu. Et maintenant, il se demandait de nouveau: « Pourquoi y aurait-il, dans le champ libre de la connaissance, un arbre chargé de fruits riches et succulents dont toi seul tu ne pourrais goûter? Qui a le droit de dire, dès que le fruit défendu ne donne point la mort: Toi tu en mangeras, et toi tu n'en mangeras point? »

Baruch se hasarda à ouvrir en cachette le livre convoité.

Il lut le Nouveau Testament.

Ses mains tremblaient en tenant ce livre, par la puissance de l'habitude, qui lui faisait considérer cette lecture comme une apostasie, et néanmoins il persévéra. Une nouvelle puissance surgit en lui; il ne trouva point de solution pour les problèmes de la cabale, mais il trouva autre chose, de l'inattendu, de l'inespéré. C'était une nouvelle Bible qu'il parcourait, non pas comme un enfant qui suit le doigt du maître, mais avec le libre jugement d'un esprit indépendant.

Il ne fit pas grande attention aux miracles; les paraboles, auxquelles le Talmud l'avait habitué, ne l'arrêtèrent pas davantage. Il avait trop souvent appris pendant ses études talmudiques que l'insuffisance, la paresse ou la timidité du maître, s'entouraient volontiers des voiles de l'apologue. N'est-il pas dit que le Christ a livré à ses disciples la vérité sans voiles? N'est-il pas possible d'enseigner aux hommes l'idée pure? Faut-il absolument redevenir enfant et renaître? Le retour à l'innocence naturelle est-il l'unique ressource en un temps de dogmes extérieurs et pharisaïques? et l'ordre naturel ne peut-il être aussi établi par la science? Et la justice, fruit de la pensée libre, n'est-elle pas supérieure à l'amour?

On ne saurait dire dans quelle mesure l'esprit de contradiction talmudique se mêlait à toutes ces questions chez le jeune penseur. Il chercha à s'en délivrer. Ce qui lui parut de plus clair, — et alors il découvrit comme une révélation nouvelle et sublime, — c'est qu'il n'est dit nulle part, dans le Nouveau Testament, que Dieu est apparu à Jésus et lui a parlé par une voix ou par des signes, comme dans l'Ancien Testament; qu'il s'est, au contraire, manifesté immédiatement par le Christ et ses apôtres. Ce n'était plus une révélation extérieure, comme celle qu'avait reçue Moïse, c'était une manifestation intérieure.

Baruch ne connaissait que vaguement les dogmes que les églises chrétiennes avaient rattachés à la vie et aux enseignements de Jésus. Comme la plus haute définition donnée par Jésus de lui-même, il est écrit qu'il est un temple de Dieu, et saint Jean, pour l'exprimer avec plus de force, dit : « Le Verbe a été fait chair; » car c'est dans le Christ que Dieu s'est manifesté le plus immédiatement.

Le jeune Spinoza se sentit merveilleusement et sympathiquement attiré par la vie et la doctrine du Crucifié. Par la raison peut-être qu'il sortait d'un milieu hostile au Christ et constamment persécuté par les chrétiens, et justement parce qu'il était en dehors de toute discipline dogmatique, il aspira plus librement à la pure justice et s'étudia à

l'exercer envers une doctrine dont l'histoire lui était étrangère, bien qu'elle eût conquis les siècles et les peuples.

Combien d'éléments en apparence exclusifs et contradictoires sont appelés à concourir au développement d'un jeune esprit. En tourmentant, en sollicitant de toutes manières le jeune arbre, le vent du printemps le force à enfoncer ses racines plus avant dans le sol et suscite en lui une sève plus vigoureuse. Et comme dans la nature, bien des choses pénètrent dans l'âme qui ne se manifestent pas dans la croissance immédiate; elles attendent leur heure, germent et mûrissent.

De la bibliothèque du magister, Baruch dut retourner à ses études cabbalistiques, et il s'y adonna avec une visible ferveur. Les voiles mystérieux l'attiraient de nouveau: il leur demandait la solution des questions qui le tourmentaient; parfois une vive lumière lui apparaissait, il la saluait d'un cri de joie; mais ce n'était qu'un feu follet qui ne laissait point de traces.

Baruch finit par regretter le joug qu'il s'était imposé par ses visites régulières chez Rabbi Aboab; il en fut délivré tout naturellement.

Son professeur en cabbale se joignit à une colonie d'émigrants israélites qui se rendait dans le nord du Brésil. La légende raconte que des dauphins et toutes sortes de monstres marins entourèrent et menacèrent le navire où il prit passage. Tout tremblait, Aboab seul resta calme. « Voyez, dit-il: dans ces monstres sont entrées les âmes des méchants. Tenez-vous tranquilles, cria-t-il d'une voix puissante par-dessus les flots, et patientez encore, car le temps n'est pas venu où je pourrai vous délivrer. » Il jeta un parchemin dans l'eau, et aussitôt les monstres disparurent. Sa fille Sara ne vit pas le miracle de son père. Elle avait versé bien des larmes en quittant Baruch; elle l'aimait en silence et mourut pendant la traversée.

Peu de jours après le départ de Rabbi Aboab, Baruch se rendit à l'heure ordinaire chez Nigritius; madame Gertrui Ufmsand, la propriétaire, vint à la rencontre du jeune homme, et lui annonça qu'on venait de trouver le magister mort dans son fauteuil; sa lampe brûlait encore.

Baruch monta et contempla une dernière fois les traits du maître; une douceur enfantine était fixée sur le visage glacé; le livre favori du vieillard: *Cicero, De finibus bonorum et malorum*, était ouvert devant lui.

Ainsi le jeune homme fut privé à la fois des deux guides qui devaient le conduire aux trésors accumulés avant lui par les hommes. Combien de milliers en héritent sans fatigue, en jouissent paisiblement! et

Baruch désirait toujours, et ne se sentait pas entièrement heureux de ce qu'il possédait déjà.

Dans la naïve délicatesse de sa jeune conscience, il lui sembla que la perte de ses guides était la juste punition du dédain intérieur qu'il avait eu pour leurs précieuses leçons? Mais n'avait-il pas obéi à sa nature?

Le destin l'avait-il appelé à devenir comme un premier homme, débarrassé du fardeau du passé et de la science des siècles, et qui chercherait la sagesse dans les profondeurs de sa propre vie, dans la pénétration de la nature humaine et de ses lois?

(*Traduit de l'allemand de* BERTHOLD AUERBACH.)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

DU STYLE ET DES ÉCRIVAINS¹.

On peut dire qu'il y a trois sortes d'auteurs : premièrement, ceux qui écrivent sans penser; ils écrivent de mémoire, par réminiscence, ou simplement en copiant les livres d'autrui. Cette classe est la plus nombreuse. — Viennent ensuite ceux qui pensent en écrivant. Ils pensent pour écrire; ils sont fort abondants. — En troisième lieu, ceux qui ont réfléchi avant d'avoir pris la plume. Ils n'écrivent que parce qu'ils ont pensé, et sont fort rares.

Mais parmi le petit nombre même de ceux qui réfléchissent réellement avant d'écrire, il y en a encore fort peu qui pensent sur les choses elles-mêmes; le reste ne réfléchit que sur des livres, sur ce qui déjà a été dit par d'autres. Ils ont besoin, pour mettre leur pensée en mouvement, qu'elle se trouve sollicitée par l'excitation plus

¹ Nous donnons ici une traduction de quelques extraits empruntés aux écrits fragmentaires de M. Arthur Schopenhauer. L'auteur, demeuré longtemps à l'écart du grand mouvement philosophique qui a eu ses centres principaux de gravitation en Fichte, Schelling et Hegel, a fini par attirer l'attention sur son système, selon lui issu directement et exclusivement de la doctrine kantienne, système dont nous aurons quelque jour à entretenir nos lecteurs, et qui présente, comme son auteur, des côtés éminemment originaux et des qualités très-réelles. Aujourd'hui, nous n'avons d'autre but que de faire connaître quelques appréciations critiques empruntées à l'un des écrits que M. Schopenhauer a compris sous le titre général et fort érudit de *Parerga et Paralipomena*. Ces appréciations nous semblent frapper fort juste sur les parties faibles de la littérature contemporaine. L'auteur a eu plus spécialement en vue la situation littéraire de son pays; mais cette situation, par l'effet de causes analogues, se reproduit plus ou moins dans toute l'étendue de la littérature moderne. Il se trouve donc que des jugements qui visent à atteindre l'Allemagne frappent également d'autres pays, et, en plus d'un passage, la France littéraire d'aujourd'hui. C'est ce double intérêt, cette vérité du jugement de l'auteur répercutée dans les deux nations, qui nous a décidé à insérer le travail en question dans notre Recueil, après en avoir élagué toutefois ce qui nous a semblé porter un caractère trop personnel, ou se rapporter à des situations trop exclusives pour mériter une attention générale.

immédiate et plus puissante de pensées étrangères et déjà énoncées. Celles-ci deviennent dès lors leur thème actuel; de là vient qu'ils demeurent continuellement sous leur influence, et n'acquièrent jamais par suite une véritable originalité. Les premiers, au contraire, sont directement excités à la réflexion par les choses elles-mêmes, d'où vient que leur pensée se porte directement vers elles. Parmi eux seuls se rencontrent les hommes qui durent et deviennent immortels. — Il n'est question, bien entendu, que d'auteurs traitant des sujets élevés, et non de ceux qui écrivent sur la distillation-de l'eau-de-vie.

Celui-là seulement qui emprunte directement la matière à sa propre cervelle, est digne qu'on le lise. Mais les faiseurs de livres, les compilateurs, les historiens vulgaires et d'autres encore empruntent la matière directement aux livres : des livres elle descend dans les doigts sans avoir préalablement soldé aucune espèce de droits de transit ni subi de vérification dans la tête, bien moins encore quelque peu d'élaboration. De là, le vague qui règne si fréquemment dans leur discours, et qui fait que l'on se torture inutilement l'esprit pour savoir quelle est en définitive leur pensée. C'est que précisément ils ne pensent point. Le livre qu'ils copient est souvent composé de la même façon. Il advient de ces compositions comme des surmoulures en plâtre : à force de mouler, de surmouler et surmouler encore, il ne reste plus de l'Antinoüs qu'un contour de visage à peine reconnaissable. On devrait donc lire des compilateurs aussi rarement que possible, car les éviter entièrement est chose difficile, attendu que même les encyclopédies contenant l'abrégé du savoir accumulé par bien des siècles, appartiennent à l'espèce des compilations.

Un livre ne peut jamais être que l'empreinte des pensées de son auteur. La valeur de ces pensées git ou dans *le sujet*, c'est-à-dire dans la chose sur laquelle il a pensé; ou bien dans *la forme*, c'est-à-dire dans la manière avec laquelle il a travaillé ce sujet, par conséquent dans ce qu'il en a pensé.

On doit par suite distinguer avec soin, lorsqu'il s'agit d'un livre renommé, s'il l'est grâce au sujet ou grâce à la forme.

Des hommes fort ordinaires et plats sont capables de faire, grâce au sujet, des livres très-importants, si ce sujet n'a été abordable justement que pour eux : des descriptions de pays éloignés, par exemple, de phénomènes rares, de dessins nouveaux, de faits historiques dont eux

seuls ont été témoins, ou dont les sources à rechercher et à étudier spécialement leur ont coûté du temps et de la peine.

Lorsqu'il s'agit, au contraire, de la *forme* seulement, la matière étant à la portée de chacun, ou même déjà connue, lorsque par conséquent la *substance* de la pensée peut seule donner de la valeur au sujet, une intelligence éminente est seule capable de produire une chose digne d'être lue. Car les autres ne penseront toujours que ce que chacun peut penser aussi bien qu'eux. Ils donnent l'empreinte de leur esprit, dont chacun possède déjà l'original.

Le public cependant porte son intérêt beaucoup plus sur le sujet même que sur la forme qu'il a reçue, et reste par cela même inférieur dans la haute culture.

La vie réelle d'une pensée ne dure que jusqu'au moment où elle prend forme par la parole ; elle se pétrifie alors, elle est morte, mais reste indestructible, semblable aux animaux et aux plantes pétrifiés des mondes antérieurs. On peut encore comparer sa vie momentanée et particulière à celle du cristal au moment de sa formation.

Sitôt que notre pensée a rencontré le langage, elle n'est déjà plus intime, ni aussi profondément sérieuse. Là où elle commence à exister pour autrui, elle cesse de vivre en nous ; ainsi l'enfant se détache de la mère, lorsqu'il naît à sa propre existence. Le poète dit aussi :

« Ne me trouble point par la contradiction !

» A peine on a parlé, qu'on a déjà commencé à errer. »

Pour être immortelle, il faut qu'une œuvre contienne assez de qualités, pour qu'il ne se trouve pas facilement quelqu'un qui puisse toutes les comprendre et les apprécier, et que cependant en tous les temps telle qualité tantôt soit reconnue et vénérée par celui-ci, tantôt telle autre par celui-là ; par quoi le crédit de l'œuvre se perpétue à travers les siècles, malgré la variété de l'intérêt, parce qu'elle est tantôt comprise et approuvée dans un sens, tantôt dans un autre, sans être jamais épuisée.

Mais l'auteur d'une pareille œuvre, celui qui a droit de durée et vie au regard de la postérité, ne peut être qu'un homme non-seulement se distinguant de tout autre d'une manière très-essentielle, mais, alors même qu'il passerait comme le Juif errant dans un voyage perpétuel à travers les générations futures, subsistant néanmoins encore dans la même condition, un homme enfin, auquel à juste

titre s'appliqueraient les paroles de l'Arioste : *Lo fece natura, et poi ruppo lo stampo*. (La nature l'a fait, et puis elle a brisé le moule.) Car, sans cela, il serait difficile de concevoir pourquoi ses pensées ne périraient pas comme celles de tous les autres.

Presque en tout temps il règne dans l'art comme dans la littérature quelque faux aperçu fondamental, une certaine coutume ou manière que l'on admire. Les esprits vulgaires sont ardents à l'imiter et à se la rendre propre. L'homme intelligent la juge et la dédaigne, il se tient en dehors de la mode; mais il se trouve qu'après quelques années le public finit également par se désabuser et par reconnaître la mystification pour ce qu'elle est; il en rit alors, et les oripeaux de toutes ces œuvres maniérées tombent enfin comme un mauvais ornement de plâtre tombe du mur qu'il a décoré, et qui ressemble alors aux écrivains dont il s'agit.

Les journaux littéraires devraient être la digue contre ce barbouillage sans conscience de notre temps, contre ce déluge toujours croissant de livres inutiles et mauvais. Par un jugement incorruptible, juste et sévère, ils flagelleraient sans miséricorde chaque produit de celui qui n'a pas mission, chaque pitoyable écrit moyennant lequel la tête vide cherche à venir en aide à la bourse vide, par conséquent à peu près les neuf dixièmes de tous les livres; ils réagiraient ainsi, conformément à leur devoir, contre cette démangeaison d'écrire et cette prostitution de la plume, au lieu de les seconder par une vile tolérance en s'unissant avec l'auteur et l'éditeur pour voler au public son temps et son argent. Y en a-t-il ou y en eut-il par hasard un seul d'entre eux qui puisse se vanter de n'avoir jamais louangé le plus misérable griffonnage, de n'avoir jamais critiqué et déprécié ce qui était excellent, ou de l'avoir, par une ruse indigne, présenté comme insignifiant afin d'en détourner les regards? En est-il un seul qui ait jugé consciencieusement d'après l'importance des écrits, et non d'après des recommandations de compères, par égard pour des collègues, ou bien encore pour une honteuse rémunération de l'éditeur? Quand un livre est prôné ou fortement censuré, est-ce que tout individu qui n'est pas un novice ne regarde pas aussitôt et presque machinalement le nom de l'éditeur? Si, au contraire, il existait un journal littéraire comme celui que nous

réclamons plus haut, il en résulterait que, dans la prévision du pilori auquel serait bientôt exposée sa besogne, chaque mauvais écrivain, chaque insipide compilateur, chaque copieur de livres d'autrui, chaque philosophe creux affamé d'un emploi quelconque, chaque vaniteux poëtereau sentirait se calmer sa démangeaison d'écrire, et cela pour le plus grand bien de la littérature, dans laquelle le mauvais n'est pas seulement inutile, mais réellement pernicieux. Puisqu'il est incontestable que la majeure partie des livres est mauvaise, et qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas écrits, il s'ensuit que la louange devrait être aussi rare que l'est actuellement le blâme, sous l'influence d'égards personnels et de la maxime *Accedas socius, laudes lauderis ut absens*.

Il est tout à fait déplacé d'étendre à la littérature la tolérance que l'on se voit obligé d'avoir dans le monde pour les gens bornés dont la société fourmille; car sur ce domaine ils sont d'impudents intrus, et c'est un devoir envers le bien de rabaisser ce qui est mauvais. Pour celui au regard duquel rien n'est mauvais, rien également n'est bon. Un journal littéraire comme je le veux ne pourrait, à coup sûr, être écrit que par des personnes réunissant une probité incorruptible à des connaissances rares et à une puissance de jugement plus rare encore. L'Allemagne entière, par conséquent, pourrait tout au plus parvenir à former un seul journal littéraire de ce genre, mais qui serait alors un aréopage équitable, et dont chaque membre serait élu par tous les autres; au lieu qu'aujourd'hui les journaux littéraires sont travaillés par des coteries d'université ou de littérateurs, et peut-être en sous-main encore par des libraires au profit de la librairie, enfin, pour tout résumer, par une coalition d'intelligences médiocres formée pour empêcher le bien de se produire. Nulle part il n'existe plus de déloyauté que dans la littérature : Gœthe l'a déjà dit.

Le style est la physionomie de l'esprit, moins trompeuse que celle du corps. Imiter le style d'autrui, c'est porter un masque. Si beau qu'il soit, il devient insipide à la fin et insupportable par l'absence de vie, au point que le visage le plus laid, mais animé, est préférable. C'est pour cela que les auteurs qui écrivent en latin et qui imitent le style des anciens ressemblent réellement aux masques :

on entend bien ce qu'ils disent, mais on ne voit pas en même temps leur physionomie : le style ; tandis que l'on aperçoit très-bien cette dernière dans les écrits latins des esprits indépendants, qui ne se sont pas accommodés de cette imitation, comme par exemple : Scot, Érigène, Pétrarque, Bacon, Descartes, Spinoza, Hobbes, etc.

L'affectation dans le style peut se comparer aux grimaces. — La langue dans laquelle on écrit est la physionomie nationale : elle établit de grandes différences, depuis la langue grecque jusqu'à la langue des Karaïbes.

A un homme qui lui demandait quelle distance il avait encore à franchir jusqu'au plus prochain endroit, Eulenspiegel fit la réponse en apparence absurde : Marche ! dans l'intention de juger par sa manière de marcher jusqu'où, en un temps donné, il pourrait aller. Ainsi, en lisant quelques pages d'un auteur, je puis juger à peu près où il est capable de me conduire.

Aussi chaque personnage médiocre cherche-t-il à masquer le style qui lui est naturel. Il se trouve ainsi contraint d'abord à renoncer à toute naïveté, si bien que celle-ci reste le privilège des esprits supérieurs qui sentent leur valeur, et qui, par ce motif, se présentent avec confiance tels qu'ils sont en réalité. Ces personnages à intelligence fort commune ne se peuvent décider à écrire comme ils pensent, parce qu'ils ont le pressentiment que le résultat aurait un aspect par trop niais. Pourtant ce serait toujours quelque chose. S'ils se résignaient seulement à agir avec honnêteté, et à communiquer simplement le peu qu'ils ont vraiment pensé, et de la manière dont ils l'ont pensé, ils deviendraient au moins lisibles et même instructifs dans la sphère qui leur convient. Mais au lieu de cela, ils tendent à se donner l'apparence d'avoir pensé beaucoup plus qu'ils n'ont pensé en réalité, et plus profondément. Ils exposent, par conséquent, ce qu'ils ont à dire avec des tours de phrases forcés, pénibles, des mots nouvellement créés et des périodes fort étendues, tournant autour de la pensée, et l'obscurcissant. Les esprits médiocres font comme certains manipulateurs qui essayent par cent espèces de compositions diverses l'art de remplacer l'or.

Un auteur, tout au contraire, ne devrait se garder de rien avec

autant de soin que de la tendance à montrer plus d'esprit qu'il n'en a, parce que cela éveille dans le lecteur le soupçon qu'il en possède fort peu, puisque en toute chose on n'affecte que ce que l'on n'a pas.

En général, le naïf attire; ce qui n'est pas naturel, au contraire, provoque la répulsion. Aussi voyons-nous tout penseur sérieux s'efforcer d'exprimer ses idées aussi purement et aussi nettement que possible. Par cette raison, la simplicité a toujours été le caractère non pas seulement de la vérité, mais aussi du génie.

L'ennui que nous causent les écrits des esprits vulgaires, et la platitude réelle de leurs ouvrages, proviennent de ce que ces esprits n'écrivent jamais qu'avec une demi-conscience de ce qu'ils disent : ils ne comprennent pas bien eux-mêmes le sens de leurs propres paroles, ces paroles étant chez eux quelque chose d'appris à l'avance. Ils combinent des phrases toutes faites. Les gens intelligents, au contraire, nous parlent réellement dans leurs écrits; de là vient qu'ils nous animent et nous amusent. Eux seuls combinent les mots détachés, avec la parfaite conscience de ce qu'ils font, avec choix et intention. Leur diction est à celle des susdits comme une belle peinture à un mauvais pastiche. Là, chaque mot contient son intention spéciale, comme chaque touche de pinceau la sienne; ici, au contraire, tout est machinal et sans initiative. On peut observer la même différence pour la musique, car c'est toujours l'omniprésence de l'esprit en toutes les parties qui caractérise les œuvres du génie; elle est analogue à cette omniprésence de l'âme de Garrick, observée par Lichtenberg, dans tous les muscles de son corps.

Nos auteurs allemands devraient comprendre enfin que l'on peut penser comme un grand esprit, mais que l'on doit parler la langue de tout le monde. Nous les voyons, au contraire, se donner beaucoup de mal pour voiler des idées triviales sous des mots recherchés, et envelopper leurs pensées très-ordinaires dans des expressions extraordinaires, dans des phrases précieuses et baroques.

Vu la satisfaction qu'ils trouvent à ces phrases ampoulées, et en général au style boursoufflé et hyperbolique, on peut leur donner pour type l'enseigne Pistol, auquel son ami Falstaff criait un jour avec impatience : « Dis ce que tu as à dire comme un homme de ce monde.

On ne trouve pas d'expression bien exacte en allemand pour ce qu'on appelle en français *style empesé*, mais on trouve d'autant plus la chose elle-même.

Celui qui écrit *précieusement* ressemble à celui qui s'habille avec recherche pour n'être pas confondu avec la populace, danger que ne court jamais le gentleman, si mal habillé qu'il soit. Comme à un certain luxe, à une certaine manière d'être tiré à quatre épingles, on reconnaît l'homme d'une condition vulgaire, ainsi on reconnaît l'esprit vulgaire à un style précieux.

Néanmoins, c'est une autre tendance toute aussi fausse de vouloir écrire exactement comme l'on parle. Chaque style, au contraire, devrait laisser voir une certaine parenté avec le style lapidaire, qui est leur aïeul à tous.

Les mots servent à faire concevoir la pensée, mais seulement jusqu'à une certaine limite. Entassés au delà, ils ne font qu'obscurcir de plus en plus les idées que l'on veut communiquer, comme chaque excédant d'influence amène le plus souvent le contraire du but que l'on s'est proposé.

C'est la tâche du style et le fait de la puissance du jugement d'atteindre juste le point voulu : tout mot superflu va contre son but. C'est dans ce sens que Voltaire dit : L'adjectif est l'ennemi du substantif.

Par cette raison on doit éviter toute prolixité, toute addition de remarques ne méritant pas l'attention du lecteur. Il faut être économe du temps et de la patience de ce dernier; on conserve par cela chez lui la confiance que ce qui est écrit est digne d'être lu avec attention, et qu'on y trouvera la récompense de la peine qu'on se donnera. Il vaut encore mieux laisser manquer quelque chose de bon, que d'ajouter quelque chose d'insignifiant. Ainsi, autant que possible, rien que des quintessences, seulement des choses principales, rien de ce que le lecteur pourrait penser tout seul.

Dire beaucoup de paroles pour communiquer peu de pensées est le caractère infailible de la médiocrité; celui de l'esprit éminent est, au contraire, de renfermer beaucoup de pensées en peu de paroles. La

vérité est plus belle nue, et l'impression qu'elle produit est d'autant plus profonde que son expression est plus simple; en partie, par la raison qu'elle s'empare sans obstacle de l'âme du lecteur sans le distraire par des pensées secondaires; en partie, parce qu'il sent qu'il n'est pas trompé par des manœuvres de rhétorique, et que l'effet émane de la chose elle-même.

Quelle déclamation sur la vanité de l'existence humaine fera plus d'impression que ces paroles de Job : *Homo, natus de muliere, brevi vivit tempore, repletus multis miseriis, qui, tanquam flos, egreditur et conteritur, et fugit velut umbra.*

C'est justement pour cela que la poésie naïve de Goethe est supérieure à la poésie de Schiller empreinte de rhétorique; de là aussi le puissant effet de certaines chansons populaires. Comme en architecture il faut se garder de multiplier les enjolivements, il faut se garder aussi en littérature de tout ornement rhétorique qui ne soit pas nécessaire, de toute amplification inutile, en général enfin de toute expression superflue : il faut s'efforcer, par conséquent, d'avoir un style *chaste*. — Tout ce dont on peut se passer agit d'une manière défavorable. Puisque la loi de la simplicité et de la naïveté s'accorde avec ce qu'il y a de plus sublime, elle s'applique à tous les beaux-arts.

La concision et la richesse de l'élocution résultent de la fécondité et de la signification des pensées. Des pensées importantes et substantielles méritant qu'on les écrive, doivent livrer assez de matière pour remplir les périodes qui les expriment. Que, par conséquent, l'élocution reste brève et abondante, mais que la pensée y trouve son expression facile et intelligible, s'y meuve et s'y développe avec grâce. On ne doit donc pas resserrer les formes du langage, mais augmenter les pensées; comme un convalescent doit être en état de remplir ses vêtements par le rétablissement de son embonpoint, et non par le rétrécissement de son costume.

La *subjectivité* du style est une des fautes de notre temps, indigène seulement en Allemagne, mais devenant toujours plus fréquente par l'état de décadence de la littérature et par l'abandon des langues anciennes. Cette subjectivité réside en ceci, qu'il suffit à l'écrivain de savoir lui-même ce qu'il veut dire, le lecteur ayant tâche de le comprendre. Sans s'inquiéter de ce dernier, il écrit comme s'il débitait un monologue; tandis que ce devrait être un dialogue, d'autant plus clairement exprimé que l'on n'entend point les questions de l'interlocu-

teur. C'est pour cela que le style ne doit pas être subjectif, mais objectif, et, pour qu'il le soit, il est nécessaire de poser les mots de manière que le lecteur soit forcé de penser exactement ce qu'a pensé l'auteur. Mais ceci ne peut avoir lieu que si l'auteur est bien convaincu que les pensées suivent la loi de la pesanteur, en ce sens qu'elles font beaucoup plus facilement la route de la tête sur le papier, que du papier à la tête, et que dans ce deuxième chemin nous devons les aider par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Les mots agissent avec une vertu purement *objective*, comme une peinture achevée; tandis que le style subjectif produit le même effet que des taches d'encre sur un mur, où celui-là seulement dont la fantaisie a été par hasard excitée voit des formes distinctes, quand les autres n'y aperçoivent que des taches sans signification. Cela est vrai de l'ensemble et du détail.

Écrire négligemment, c'est avouer qu'on n'accorde pas grande valeur à ses pensées; — car de la seule conviction que nous avons de la vérité et de l'importance de nos pensées, il naît un enthousiasme capable d'imposer à notre esprit un soin infatigable dans le choix des expressions les plus claires, les plus belles, les plus énergiques; tout comme on emploie pour les reliques et les objets d'art précieux des réceptacles d'or et d'argent. Les anciens, dont les pensées vivent dans leurs propres paroles depuis des milliers d'années, et qui pour cela méritent le titre d'honneur de classiques, ont écrit avec un soin extrême; ainsi, on dit de Platon qu'il a rédigé et modifié sept fois l'introduction de sa République. — Les Allemands, au contraire, se distinguent des autres nations par la négligence du style comme par celle du vêtement, et ces deux nonchances tirent leur origine de la même source, du caractère national. Comme la négligence de l'habillement dénote peu de considération pour la société devant laquelle on se présente, ainsi un style superficiel prouve un dédain offensant pour le lecteur, dont celui-ci punit avec raison l'auteur en ne le lisant pas.

Les censeurs surtout sont amusants, critiquant, à tant la page, dans le style le plus négligé les œuvres d'autrui. C'est tout comme si un juge siégeait à l'audience en pantoufles et en robe de chambre.

Peu d'auteurs écrivent comme un architecte construit. Celui-ci trace d'abord son plan et combine jusqu'aux moindres détails. Mais la ma-

jeune partie écrit comme on joue aux dominos : moitié par hasard, moitié par combinaison, un dé se joint à l'autre. Il en est ainsi de la suite et de la continuité de leurs phrases. A peine s'ils savent quelle forme aura l'ensemble, et où cela doit aboutir. Beaucoup ne savent même pas cela, ils écrivent comme bâtissent les polypes : la période se joint à la période, et cela va Dieu sait où !

Le principe dominant de l'art du style devrait être que l'homme ne peut avoir nettement qu'une seule pensée à la fois ; on ne peut exiger de lui qu'il en ait deux ou encore plus. Celui qui introduit à plaisir des propositions incidentes dans la principale période et la divise ainsi, déconcerte son lecteur à dessein et exige de lui d'avoir plusieurs pensées simultanément. Ce sont principalement les auteurs allemands qui font cela. Que leur langue s'y prête mieux que les autres langues vivantes, cela motive la facilité de la chose, mais n'en fait pas le mérite. Aucune prose n'est aussi facile et aussi agréable que la prose française, parce qu'elle est ordinairement libre de cette faute. Le Français range ses pensées l'une près de l'autre le plus logiquement que possible, et généralement dans l'ordre naturel. Il les présente ainsi successivement à son lecteur pour un examen commode.

(*Traduit de l'allemand de M. ARTHUR SCHOPENHAUER.*)

COURSES ET AVENTURES

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Épisodes extraits de la relation de M. BALDUIN MÖELLHAUSEN ¹.

Vers la fin de l'automne de 1851, je revenais avec un compagnon des montagnes Rocheuses au Missouri. En longeant les rives désertes du Nébraska, nous eûmes plusieurs rencontres avec les Indiens, qui nous harcelèrent, nous dévalisèrent, et, ce qu'il y eut de plus fâcheux, nous tuèrent un de nos chevaux. Les fardeaux, jusque-là portés par quatre vigoureuses bêtes, ne le furent donc plus que par trois, deux chevaux et un mulet, lesquels, déjà fort affaiblis par un long manque de fourrage, épuisèrent bientôt leurs dernières forces. Il était facile de prévoir que le premier ouragan de neige nous les enlèverait et nous laisserait ainsi dans le plus affreux dénûment. Nos prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Nous étions parvenus, en nous traînant péniblement, jusqu'à la rivière de Sandy-hill, qui se jette dans le Big-blue, quand un ouragan, s'élevant soudain du nord, nous enterra presque dans la neige et nous tua notre dernier cheval. Force nous fut d'attendre tranquillement notre sort sous une petite

¹ *Du Mississipi à l'Océan Pacifique*. Voir le résumé général de cette relation dans la livraison d'octobre 1858. M. Möellhausen, attaché, comme nous l'avons dit, à l'une des expéditions américaines chargées d'étudier le tracé d'un chemin de fer entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique, a inséré dans le compte rendu de son voyage, sous forme de récits épisodiques, les souvenirs de ses excursions antérieures dans les déserts de l'Amérique du Nord. Ce sont ces récits que nous détachons ici.

tente d'Indiens, achetée à un trappeur au fort Laramie, n'ayant pour provisions que de la mauvaise chair de buffle, un peu de riz et du maïs. Nous avions déjà passé quelques jours dans cet état misérable, quand la poste, venant du fort Kearney, nous trouva sur son passage; mais, par malheur, il n'y avait place que pour un de nous dans le petit chariot attelé de six mules. Quant à l'autre, son unique ressource était de s'arranger sous la petite tente aussi confortablement que possible, et d'y soutenir sa vie comme il pourrait; une fois arrivé à la Mission catholique, où la poste passait et qui n'était qu'à quatre-vingts ou cent milles de la rivière de Sandy-hill, le premier devait rassembler des hommes et des chevaux pour venir chercher son compagnon, dont la perte, sans cela, était à peu près certaine. Ce fut sur moi que tomba cette malheureuse chance de rester seul au milieu du désert dans la plus triste situation, entouré de loups dont le nombre augmentait chaque jour, et qui, rendus furieux par la faim, semblaient n'attendre que le moment où mes forces ne me permettraient plus de leur résister pour se jeter sur moi, et me dévorer avec ma tente de cuir.

Après avoir vu disparaître le chariot emportant le seul être humain que je savais exister à des centaines de milles à la ronde, mon premier soin fut de préparer mes armes à feu et de les disposer dans mon étroit domicile pour le cas échéant. J'avais un fusil simple et un fusil double, une carabine à double canon, quatre pistolets et un revolver à six coups, sans compter une lourde hache et un long couteau. Avec ces instruments de mort je me voyais en état de combattre un nombre quelconque de sauvages, s'ils venaient m'attaquer à l'improviste; et, rassuré au moins de ce côté, je ne songeai plus qu'à me garantir au mieux d'un froid persistant et de la neige qui fouettait la tente et pénétrait par les interstices du cuir. Un rempart de neige fortement tassée entoura bientôt ma demeure improvisée; j'amassai devant la porte basse une provision de bois que j'avais apportée de la rivière voisine; un trou pratiqué dans le sol, devant mon lit de peaux de buffle et de couvertures, devait servir à la fois de poêle et de foyer. Mes provisions consistaient en quelques quartiers de buffle, en riz et en café; je les partageai en quinze rations, car je me flattais de l'espoir que, dans une quinzaine au plus tard, la Mission m'enverrait du secours.

L'homme qui sent le voisinage d'un de ses semblables, ne serait-ce qu'un enfant, peut à la rigueur ne pas se croire entièrement abandonné : la voix humaine, même triste et gémissante, est encore une

consolation. Jamais je ne le sentis mieux que dans cette première soirée ; j'essayai de me parler tout haut à moi-même, mais quel écho effrayant produit le son de votre voix, lorsqu'il n'y a là que votre oreille pour le recueillir ! Quand le soleil fut sur le point de disparaître derrière une masse de nuages gros de neige, j'entendis un concert qui, bien que peu nouveau pour moi, me parut particulièrement désagréable au sein de ce désert. Une troupe de loups de prairie poussait des hurlements ; les voix claires de dessus étaient couvertes par la basse puissante du loup gris et du loup blanc ; par intervalles, cette musique sauvage se taisait, un soliste élevait sa voix retentissante, puis le chœur reprenait de plus belle, et le vent promenait au loin sur la prairie ces mélodieux accents.

La fondrière où nous avons jeté les chevaux morts, dont il ne restait plus que des ossements blanchis, cette fondrière, dis-je, était le théâtre d'une lutte furieuse. Aux cris perçants qui déchiraient l'air, on pouvait deviner que les petits loups de prairie étaient obligés de céder la place aux gros ; je tâchai, pendant des heures, de compter d'après les voix le nombre d'animaux grouillants dans cette fondrière, mais je dus y renoncer à la fin. Cet exercice, tout monotone qu'il était, me procura pourtant quelque distraction dans cette nuit noire et orageuse. Enfin je m'endormis de lassitude, et la faim seule me réveilla quand le soleil était déjà haut dans le ciel : « Une nuit de passée, » me dis-je, en faisant une entaille dans un des pieux qui soutenaient la tente ! Il pouvait être entre le 16 ou le 18 novembre, et je calculai qu'à Noël je pourrais être rendu à la Mission ; je ne savais pas, hélas ! combien mes prévisions étaient mal fondées ! Le jour s'écoula lentement et tristement ; j'allai chercher de l'eau et du bois, et à mon grand effroi je remarquai qu'une faiblesse, une sorte d'engourdissement s'était emparée de mes pieds, ce qui me faisait chanceler comme un homme ivre.

J'étais donc assis dans une morne tristesse devant ma tente ; et, en attendant le dîner, je m'amusais à suivre les bouillonnements de l'eau dans la chaudière, et les grains de maïs tantôt soulevés, tantôt rejetés au fond par la vapeur. J'avais bourré ma petite pipe de terre avec des feuilles de saule séchées, et je soufflais machinalement des bouffées d'acre fumée, quand je vis poindre du côté du nord des cavaliers chassant devant eux des chevaux chargés de lourds fardeaux. Je les attendis, prêt à tout événement. Je ne tardai pas à les reconnaître pour des Indiens revenant de la chasse au castor, et se dirigeant vers leurs campements du Kansas. Je n'avais plus rien à craindre. Quand ils

furent parvenus à portée de fusil, l'un d'eux m'adressa la parole en anglais, et me rassura complètement en s'annonçant comme un Delaware. Bientôt il était assis à mes côtés, au foyer de mon étroite habitation, tandis que ses deux compagnons, un couple de jeunes garçons à la mine sauvage, se mettaient également à leur aise devant le feu qui brûlait en dehors. Il me fit de longues et pressantes instances, m'engageant à abandonner aux Indiens et aux ours mes affaires et celles de mon compagnon, et à venir avec lui dans son wigwam du Missouri : « Les loups, me dit-il, se presseront de plus en plus autour de toi ; tu n'auras de repos ni jour ni nuit ; et si les Pawnees, qui poussent leurs incursions jusqu'ici, découvrent ta retraite, tu seras dévalisé et scalpé par-dessus le marché. »

Je rejetai ces propositions ; je cherchai à lui prouver que dans deux semaines, au plus tard, mes libérateurs arriveraient avec des chevaux, et qu'ainsi je pourrais non-seulement sauver tout ce qui m'appartenait, jusqu'aux moindres objets, mais encore faire le voyage en voiture, tandis que, dans mon état actuel, j'étais incapable d'aller à pied ou même à cheval.

« Le secours des blancs te fera défaut, ajouta l'honnête Delaware ; de mauvais chevaux ne peuvent arriver jusqu'ici ; pour ce qui est de bons chevaux, et surtout de leur propre peau, ceux de la Mission n'iront pas les sacrifier pour sauver un homme qu'ils croient perdu, d'après le récit que ton compagnon leur aura fait ; mais je le vois, la parole d'un blanc a pour toi plus de prix que le bon vouloir et les actes d'un peau-rouge ; tu as le choix, puisses-tu ne pas te tromper ! » Je persistai dans ma résolution, et que de fois l'ai-je amèrement regretté ! En partant, l'Indien augmenta mes faibles provisions d'une cuisse fraîche d'antilope ; puis, me pressant la main, il poursuivit sa route dans la direction du sud sans retourner la tête, et je fus de nouveau seul. Il m'est impossible de décrire les souffrances des huit jours qui suivirent. J'étais si fortement engourdi, que je dus me traîner sur les genoux pour aller chercher de l'eau et de là pour rentrer sous ma tente. La tête me tournait comme dans l'ivresse, et ma mémoire commençait à déménager, par suite, je pense, de la rigueur du froid. Des tourbillons de neige passaient sur la prairie déserte et menaçaient de m'enterrer ; la nuit je ne pouvais fermer l'œil, car les loups devenaient de plus en plus nombreux, la faim excitant leur audace et leur rage. Les gros loups blancs surtout, poussant des cris furieux, retrécissaient le cercle autour de ma demeure. J'entendais la neige craquer sous leurs pas ; j'épiais avec anxiété le moindre

bruit, j'attendais que l'un d'eux essayât ses dents sur le cuir de ma tente; aussitôt je déchargeais à tout hasard mon revolver dans la nuit sombre. La troupe effrayée s'enfuyait, pour recommencer l'attaque au bout de quelques heures avec le même succès.

Le jour, quand ces animaux n'osaient se montrer, je pouvais prendre un peu de repos; mais quel repos! Parmi les objets amoncelés pêle-mêle autour de moi, j'avais découvert un flacon de laudanum qui, avec une boîte de quinine, avaient formé notre pharmacie de voyage. Grâce à une forte dose de narcotique que je prenais le matin, après un piteux déjeuner, je me procurais un sommeil factice qui durait plusieurs heures. Des images riantes et vagues voltigeaient dans mon rêve; je ne sentais ni le froid ni la douleur, j'étais insensible, j'étais heureux! Mais au réveil, la réalité se représentait à mon esprit avec tout son affreux cortège: je gisais là, les membres roides, presque paralysés; les lambeaux de vêtements que ces pillards de Pawnees m'avaient laissés, ne suffisaient plus à me garantir du froid en plein air; une bonne peau de buffle jetée sur mes épaules remplaça tout cela. J'avais ainsi vécu pendant neuf jours, mon calendrier comptait neuf entailles, quand un matin en m'éveillant je me sentis incapable de remuer, et dans l'impossibilité d'aller chercher ma provision ordinaire de bois. Je fis de tristes réflexions sur mon état: les remèdes ordinaires me semblaient complètement inutiles; sans bien savoir ce que je faisais, j'approchai de mes lèvres le flacon d'opium, j'en bus plusieurs gorgées, je le vidai presque entièrement, et je ne tardai pas à tomber dans un profond assoupissement, inaccessible même aux rêves. J'ignore combien de temps je restai dans cette situation, mais lorsque je revins à moi il était nuit sombre; l'orage grondait au dehors, menaçant d'enlever les poteaux de ma tente et dominant les hurlements des loups. Une soif brûlante me tourmentait et mes pieds étaient glacés de froid. J'eus beaucoup de peine à ranimer les charbons qui couvaient encore sous la cendre, et j'humectai mon gosier avec de la neige fondue. La première soif apaisée, ce fut le tour de la faim. Je me jetai comme un insensé sur la chair de buffle que le froid avait durcie et gelée. C'était en ce moment un mets délicat: sans penser à l'avenir, j'en jetai plusieurs morceaux sur les charbons ardents, et je consummai la ration de trois jours au moins.

Vers le matin, je me sentis plus à l'aise; le mal avait disparu comme par enchantement; la vie me sembla douce encore, même cette vie de privations et d'épreuves. Appuyé sur mon fusil, j'errai aux alentours. Cet exercice me fit du bien, et au bout de quelques jours j'étais en état

de gravir une éminence voisine de ma demeure, d'où je pouvais promener mes regards sur un horizon sans bornes comme sans espoir. A mesure que mes forces augmentaient, en dépit de ma détresse, mes provisions diminuaient; je dus aviser aux moyens de me procurer des vivres; car, attendre encore des nouvelles ou des secours de la Mission, c'était une folie, et j'étais résigné à passer tout l'hiver en cet endroit. J'avoue que cette pensée était peu riante; néanmoins il n'y avait pas à se désespérer, car les loups devaient me nourrir tant qu'eux-mêmes ne mourraient pas de faim. Jusque-là, je n'avais pas encore goûté de leur chair, mais la faim fait passer sur bien des choses, et pour la première fois je mâchai sans une trop vilaine grimace cette viande dure et coriace qui n'a pas un atome de graisse, et ne ressemble pas mal à des semelles de bottes. Quand j'eus terminé ce repas, que je trouvais passable, j'étais en joie et en bonne humeur, car mon garde-manger était approvisionné pour longtemps, et j'avais en abondance de la poudre ainsi que des balles. Au lever du soleil, il me suffisait d'écarter le petit rideau de ma tente, de me poster à l'affût, et comme l'ouverture donnait sur un des bords de la rivière, les loups qui rôdaient toujours dans les broussailles me fournissaient bientôt l'occasion de leur envoyer quelques balles dans la tête. Je ne gardais que la meilleure partie de l'animal tué. Je me suis convaincu d'ailleurs, en cette circonstance, d'un fait que je n'aurais jamais voulu croire, c'est que ces animaux mangent leurs camarades, car, des morceaux que j'avais rejetés, il n'en restait après la nuit que des os disséminés de tous côtés et proprement nettoyés.

Les jours s'écoulaient ainsi lentement et plus lentement encore les nuits. J'avais étendu peu à peu le cercle de mes excursions. J'étais en état, de nouveau, de chanter et de fumer, ce que je faisais pour m'égayer et tenir mon esprit en haleine, car j'avais surpris plusieurs fois du trouble dans mes idées, et cette découverte me causait un véritable souci. J'avais déjà marqué seize entailles sur mon calendrier, quand, un matin comme d'habitude, après un misérable déjeuner, je serrai ma peau de buffle autour de mon corps, je pris mon fusil sous le bras et me dirigeai vers ma colline habituelle. La tourmente de la nuit avait effacé l'empreinte de mes pas du jour précédent, et, pour atteindre le sommet, j'enfonçai jusqu'à mi-corps dans une neige épaisse. Pas un souffle dans l'air; j'étouffais sous ma fourrure, bien que ma respiration vint se condenser en perles sur la laine noire qui encadrait mon visage.

Quand je fus au sommet, je promenai mes regards de tous côtés, et, à ma grande frayeur, je remarquai deux formes humaines qui, du

nord, se mouvaient dans la direction de mon campement ; je dis à ma grande frayeur, car l'aspect d'un homme m'était devenu si étranger, que j'étais loin d'en ressentir de la joie, d'autant plus que ces deux individus, qui d'abord n'apparaissaient que comme des points sur cette brillante surface, venaient d'un pays qui ne pouvait être que celui des Pawnees. Si c'étaient en effet des Pawnees, ils ne devaient pas me surprendre dans ma tente : c'était moi qui les attendrais en plein air ; je chercherais à deviner leurs intentions et leurs vues, et je leur vendrais ma chevelure aussi cher que possible. J'avais près d'une heure devant moi pour faire mes préparatifs, car une fois parvenus à l'endroit d'où je les avais aperçus, et qui leur permettait de dominer mon petit royaume, il serait trop tard pour échapper à leurs yeux perçants. Je me hâtai de rentrer sous ma tente et de m'armer de tout ce que je pouvais emporter. Les armes que je laissai, après en avoir enlevé les capsules, furent cachées sous des couvertures. Je mis assez de bois sur un petit feu de charbon pour qu'il s'élevât toujours par l'ouverture une colonne de fumée, et je quittai la tente à reculons en fermant soigneusement le rideau qui servait de porte, mais de façon à laisser croire qu'elle avait été fortifiée en dedans par le propriétaire, reposant auprès du feu.

La rivière de Sandy-hill ne coulait qu'à cent ou cent cinquante pas de ma tente, autour de laquelle ses eaux décrivaient un demi-cercle. Ses bords élevés étaient couverts de buissons : ce fut là que je dirigeai mes pas pour y chercher une embuscade. J'eus grand soin de suivre les traces que j'avais laissées le matin dans la neige en allant puiser de l'eau, et j'atteignis ainsi sur la glace, unie comme un miroir, un endroit commode d'où le vent de la nuit avait chassé la neige pour la porter contre la rive, où elle formait de hautes murailles. Là, j'ôtai mes souliers, ou plutôt mes lambeaux de souliers, dont les clous auraient pu laisser sur la glace une empreinte qui m'eût trahi, et, marchant prudemment, je suivis jusqu'à une courte distance les sinuosités de la rivière, de façon à abréger l'intervalle qui me séparait de la tente, que je pouvais parfaitement observer. Je gravis l'escarpement de la rive entre deux blocs de neige, et m'établis là sur le bord, de manière à pouvoir jeter un coup d'œil sur le lieu de la scène, à travers les chaumes et les broussailles, sans être aperçu ni gêné dans le libre usage de mes armes. Je restai là longtemps, couché, l'oreille au guet, dans une attente fiévreuse qui m'empêchait de sentir le froid, bien que ma main fût presque gelée par son contact avec le canon de mon fusil. Enfin les têtes des deux

Indiens apparurent derrière la colline; en quelques minutes ils furent au sommet, d'où ils considérèrent mon campement avec attention, et aussitôt ils délibérèrent ensemble. Je suivais des yeux leurs moindres gestes, et je ne pus me défendre d'un mouvement de peur, quand je les vis rejeter en arrière leurs peaux de buffle, ramener en avant leurs carquois bien garnis, et tendre les cordes de leurs arcs. Leurs dispositions hostiles étaient évidentes; je devinai ce qui m'attendait si j'avais le dessous; mais j'étais armé, et je savais qu'une fois à portée de mon fusil leur vie m'appartenait. Les laisser échapper n'était pas possible, sous peine de voir revenir en quelques jours toute la bande de leurs camarades. Quand les deux sauvages eurent échangé quelques signes entre eux, ils se séparèrent, l'un pour suivre la trace que j'avais laissée à dessein sur la colline et qui menait à la tente, l'autre pour tourner autour de mon campement, les yeux fixés sur le sol. Il observa attentivement les traces qui conduisaient à la rivière, et parut satisfait quand il se fut convaincu que les unes indiquaient l'aller et les autres le retour; il s'approcha sans bruit de son camarade, qui, la main gauche armée de l'arc et une flèche dans la main droite, surveillait l'entrée de la tente. Pas un mot ne fut prononcé; le dernier venu leva un doigt, fit un signe pour indiquer le sommeil, en posant la main droite sur sa joue et en penchant la tête, montra la fumée qui s'échappait en tourbillonnant, posa l'arc à terre devant lui, prit la flèche qu'il tenait entre ses lèvres, fit avec ses mains le signe de tirer, après quoi, saisissant de nouveau son arc, il plaça, ainsi que son compagnon, la flèche sur la corde tendue. Un frisson parcourut tous mes membres: si j'avais été réellement sous la tente, j'étais perdu sans ressource. Je n'avais que trop bien compris leur pantomime: « Il n'y a ici qu'un homme, avaient-ils dit; il est couché près du feu et dort; quelques coups de flèches suffiront pour nous assurer un riche butin. »

Telles étaient leurs pensées. Tous deux se postèrent de manière à ce que leurs flèches, décochées coup sur coup, après s'être frayé un chemin à travers les minces rideaux de la tente, vinssent se rencontrer à angles droits sur la couche solitaire.

Donc j'étais derrière mon embuscade, je regardais à travers les chaumes dont les pointes sortaient de la neige, et j'étais témoin de l'acte perfide des deux Indiens. Le sang se figea dans mes veines, et j'entendis les battements de mon cœur au moment où chacun d'eux décocha sa flèche, suivie coup sur coup de deux ou trois autres. En cette occasion, je remarquai combien l'homme, dans les situations

les plus désespérées, tient encore à sa vie. Rien ne bougea derrière les minces parois de cuir. Les Indiens écoutèrent attentivement, et s'approchèrent de l'ouverture avec mille précautions. L'un mit son arc de côté, saisit son tomakawk et s'agenouilla devant l'entrée, tandis que l'autre faisait bonne garde à quelques pas de là avec une flèche sur son arc. Pendant ce temps, j'avais pris pour point de mire le crâne tondu de l'homme agenouillé, et comme il étendait sa main vers le rideau qui fermait mon habitation, j'armai la détente de mon fusil. Le bruit fut bien léger; il sembla pourtant que tous deux l'eussent entendu : ils s'arrêtèrent, promenant autour d'eux des regards inquiets. L'homme agenouillé étant alors moins dangereux pour moi, je changeai la direction de mon arme, la poitrine nue de son camarade prêt à tirer sa flèche devint mon but, et sans hésiter je fis feu. Au moment où je lâchais la détente, l'œil perçant de l'Indien dut m'apercevoir, car il sauta vivement de côté; mais la balle l'avait atteint, et il tomba sur le sol avec un cri aigu qui me pénétra jusque dans la moelle des os. L'autre s'était redressé, mais seulement pour recevoir toute une charge de gros plomb dans le visage et dans le cou et tomber roide à côté de son camarade, à qui la douleur arrachait des gémissements plaintifs. Mes ennemis étaient morts ou incapables de nuire, et pourtant un indicible sentiment de désespoir me saisit quand je songeai à ce qui venait de se passer et au sort qui m'était peut-être réservé. Après avoir rechargé mon arme, je m'approchai machinalement de la place sanglante; mais je ne pus y jeter un regard, et ce furent les gémissements du blessé qui me tirèrent de cet état d'insensibilité et de torpeur. Affreux spectacle : ils gisaient là devant moi baignés dans leur sang, ces deux hommes tout à l'heure encore si pleins de vie! Mais aussi, pourquoi s'attaquer traîtreusement à un homme qu'ils n'avaient jamais vu, qui ne leur avait fait aucun mal?

Le cadavre du plus jeune était étendu près de moi, le tomahawk s'était échappé de sa main froide, le plomb avait pénétré dans l'œil et dans le cou et horriblement défiguré son visage au teint bronzé. Je le tournai de l'autre côté, afin de ne pas avoir devant les yeux ce hideux spectacle, et je m'approchai du blessé.

C'était un homme plus âgé; de longs cheveux noirs couvraient presque entièrement sa figure, où l'on apercevait des yeux lançant des éclairs de haine et de vengeance. La balle était entrée dans la poitrine, au-dessous de l'épaule gauche. J'ignore si la blessure était mortelle ou non, mais la plaie béante et la contraction convulsive de ses dents excitèrent en moi un profond sentiment de pitié. Je me penchai vers

lui, et tâchai de me faire comprendre par signes et à l'aide de quelques paroles; je lui dis que je voulais le recueillir dans ma tente, laver et panser ses blessures, le réchauffer et le soigner, afin de gagner par là son amitié et sa confiance. Il saisit mon intention, une joie sauvage brilla soudain dans ses traits, et le cri indien qu'il poussa : Hau ! hau ! me fit comprendre qu'il consentait. J'étais joyeux, heureux, j'espérais sauver le blessé et m'en faire un ami fidèle, un compagnon dans mon affreuse solitude.

Déjà je me dirigeais vers ma tente pour y faire quelques préparatifs pour la réception du blessé, quand ses gémissements me rappelèrent; il me fit signe de me rapprocher de lui, et, du doigt de sa main gauche indiquant son bras droit retenu sous son dos dans une position gênante, implora mon aide pour que je le retirasse de là. Moi, sans défiance, je me penchai de nouveau vers lui; mais à peine avais-je touché son bras, que la main cachée jusque-là sortit tout à coup armée d'un couteau, et tandis que de l'autre il me saisissait par le flanc, il me porta l'un sur l'autre deux coups dans la poitrine. Les coups étaient dirigés avec adresse, mais sans vigueur. Je les parai de mon bras droit, et, saisissant mon couteau, que je portais par derrière dans ma ceinture à la mode indienne, je le plongeai à plusieurs reprises dans la poitrine du traître. Il poussa un faible râle, un flot de sang s'échappa de sa bouche, il se coucha... et je fus de nouveau seul, seul dans l'immense désert, avec ces deux cadavres ! Quand je me relevai, je sentis un sang chaud ruisseler le long de mon bras, et alors seulement je m'aperçus que j'étais blessé. Au premier coup que m'avait porté mon ennemi, et que je parai, comme je l'ai dit, avec le bras, le tranchant de la lame avait pénétré dans toute la longueur du coude; au second, la pointe avait touché le même endroit, mais plus légèrement.

Les blessures n'étaient pas dangereuses; elles furent bientôt guéries, et mieux que je n'aurais pu m'y attendre dans les circonstances où je me trouvais.

La nuit qui suivit ce jour néfaste fut une des plus horribles de ma vie; j'étais près de devenir fou : les deux cadavres n'étaient qu'à quelques pas de moi, et moi-même j'étais étendu sur mon lit, rafraîchissant mes blessures avec de la neige. Quant au repos et au sommeil, il n'y avait pas à y songer; les loups, attirés par l'odeur fraîche du sang, hurlaient de la façon la plus épouvantable et m'auraient empêché de fermer l'œil lors même que mon agitation intérieure n'eût pas suffi à chasser le sommeil. Plusieurs fois je déchargeai mon pistolet pour éloigner ces bêtes affamées; mais le meilleur parti à prendre était encore

de m'abandonner patiemment à mon sort et d'attendre la venue du jour. Aux premières lueurs de l'aube, je me hâtai de traîner plus loin les deux cadavres, afin d'écarter de mon voisinage la dangereuse société des loups; un autre de mes soins devait être d'anéantir tout vestige des deux Indiens, car j'ignorais si de nouveaux ennemis ne viendraient pas par la même route, et dans ce cas les traces sanglantes auraient sur-le-champ décidé de mon sort. Je m'approchai donc des cadavres, et, à mon grand effroi, je remarquai que l'un était dans une autre position et que les loups l'avaient à moitié rongé : mon cœur se souleva.

La faim me poussa à fouiller mes victimes, et je m'emparai de quelques morceaux de chair de buffle cachés dans leurs ceintures. Les autres objets qui auraient pu me trahir, je les joignis aux cadavres, que j'enveloppai dans des peaux de buffle; je les attachai solidement, et je les tirai l'un après l'autre jusqu'à la rivière avec les plus grands efforts. Là, j'agrandis l'ouverture pratiquée par moi dans la glace pour y puiser de l'eau, et je les poussai sous cette croûte épaisse pour que le courant les entraînât plus loin. Quand cette pénible besogne fut accomplie, j'allumai du feu dans l'endroit où le sang des Indiens avait coulé, afin de tromper le flair des loups. Pendant la nuit, l'orage sévit comme de coutume et anéantit les moindres vestiges qui auraient pu inspirer du soupçon. Le croassement aigu des corbeaux se mêlait aux hurlements des loups, mais je m'abandonnai de nouveau à des sentiments de confiance, d'autant plus que mes provisions venaient de s'augmenter d'un supplément inespéré.

La fête de Noël approchait; l'isolement était devenu presque une habitude pour moi. Je traînais machinalement une vie misérable; le désert avait perdu toute son horreur à mes yeux, et je pensais avec indifférence à l'avenir, dont je n'aurais même pas voulu lever le voile impénétrable. Bien plus, je ressentais une impression pénible quand je me demandais quelle pourrait être l'issue de mes aventures. Je me rappelais avec amertume le passé; j'errais en idée, loin, bien loin, jusqu'à cet heureux jour où j'avais vu pour la première fois, au milieu de figures amies, étinceler l'arbre de Noël. Aujourd'hui la fête était plus modeste : je mêlai un peu de thé parmi les feuilles de saule séchées, et pris plaisir à voir la fumée sortir de ma pipe en blanches spirales, tandis que, couché sur le dos, je tenais les yeux fixés sur l'ouverture de la tente qui me servait de cheminée. Par là, j'apercevais le ciel parsemé de milliers d'étoiles brillantes et étincelantes comme autant de petites lampes; de temps en temps même elles semblaient

grelotter de froid comme moi-même, et pourtant elles me contemplaient avec autant d'amour que jadis dans la douce patrie.

Le lendemain matin, quand je sortis, la première chose qui frappa mes yeux fut une troupe de coqs de bruyère blottis dans les broussailles, sur les bords de la rivière. Le cœur me bondit de joie à l'idée de l'excellent repas de Noël que ce gibier me promettait. Après de longues privations, après de tristes repas comme ceux que j'avais faits avec la chair coriace des loups, on peut avoir un mouvement de gourmandise. Pour le satisfaire, je visitai mon fusil, sachant bien que ces animaux, qui s'effrayaient de la moindre chose, ne me permettraient pas d'approcher assez près pour faire usage de ma carabine de chasse. Un magnifique coq de bruyère était à la portée de ma balle, mais un irrésistible sentiment d'avidité me fit changer de place pour avoir deux pièces au lieu d'une; soudain une branche sèche cachée dans la neige craqua sous mes pieds, et les coqs s'enfuirent à tire-d'aile.

Le temps s'écoula jusqu'aux premiers jours de janvier dans l'espoir et l'illusion, au sein des privations et des souffrances. Un jour, c'était pendant l'après-midi, j'étais étendu sur mon lit, dans un état qui tenait le milieu entre la veille et le sommeil, quand tout à coup je fus tiré de mes rêveries par un bruit de pas et en même temps par l'appel indien : *An-tarro-haou!* (Hé, mon ami!) Je saisis aussitôt mes armes et répondis de la même manière, mais avant que j'eusse atteint l'issue de ma tente, les paroles suivantes, prononcées en anglais, frappèrent mon oreille comme la plus agréable musique : « Tu es en mauvaise position, mon ami. — Entrez! » m'écriai-je plein de joie. Le rideau de ma tente se souleva, mais au lieu d'un blanc, chasseur de castors ou mormon voyageur, comme je m'y attendais, je vis ramper vers moi un Indien d'un aspect aussi sale que farouche, poussant devant lui un fusil long de cinq pieds. Sur un geste de défiance que je fis, il me cria : « Tu peux me parler anglais, je te comprendrai bien.

— Mais tu es Indien cependant, répliquai-je.

— Mon père était blanc, ma mère rouge, et moi je suis Indien par goût. Je suis de la tribu des Ottoës, et je reviens avec cinq compagnons et nos femmes de la chasse sur les bords du Nebraska. La fumée de ton feu nous a attirés. Mes compagnons vont me rejoindre; nous campons à deux milles d'ici, dans un ravin. Si tu veux, tu peux venir avec moi dans ma tente, et tu nous accompagneras dans notre village, au Missouri. La route est longue, nous avons beaucoup de neige et nous ne pouvons nous arrêter; nos femmes attacheront des mocassins à tes

pieds, pour que tu ne laisses pas de traces sanglantes sur la neige durcie. Dis si tu consens? mais d'abord donne-moi à manger, car j'ai faim.

— Je connais les Ottoës comme frères des blancs, et j'irais avec eux jusqu'au bout du monde. Pour ce qui est de ta faim, tu peux disposer de toutes mes provisions. Voici d'abord deux gigots de loup de prairie; ils ne sont pas des plus gras, mais si ton appétit vaut le mien, tu ne les dédaigneras pas; voici de plus un reste de buffle séché et un peu de maïs, et si tu veux du sel, tu n'as qu'à plonger la main dans le petit sac que tu vois suspendu là-bas.

— Les loups sont un pauvre régal, répondit Louis Farfar, le métis; nous autres peaux-rouges n'y goûtons qu'à toute extrémité; ordinairement, nous n'en usons que comme médecine, contre les maux de dents et les rhumatismes; mais j'ai faim, donne toujours. »

A ces mots, il se mit à couper de minces lanières sur lesdits gigots, et les étendit sur le feu, tout en mâchant les morceaux de buffle dur, mais savoureux, que j'avais mis à sa disposition. Il n'avait pas encore terminé son repas quand deux de ses compagnons pénétrèrent sous ma tente et la remplirent entièrement. Les nouveaux arrivés me tendirent la main par-dessus le feu, en signe d'amitié. Le premier, un vieux guerrier ridé, du nom de Wo-nes-hee, se frotta les mains, débarrassa ses épaules de la couverture qui les enveloppait, saisit son tomahawk et tira en même temps une bourse de cuir brodée de perles bleues. Il s'agissait de l'importante opération de fumer le calumet en signe de bienvenue et d'amitié; le marteau de fer de l'arme meurtrière était évidé en tête de pipe, un fin tuyau s'insérait au manche, et la hache mortelle se changeait ainsi, selon les circonstances, en instrument pacifique.

Pendant que Wo-nes-hee tirait de sa bourse du tabac et du kine-kenick¹, je tournai mon attention vers son compagnon plus jeune que lui. Celui-ci était un Indien de taille gigantesque, et malgré sa pose accroupie, je pus juger de la force et de la beauté sculpturale de ses membres. Ses cheveux étaient coupés assez court et se hérissaient en brosse, tandis que la longue tresse du sommet de la tête descendait jusqu'au milieu du dos. Des tatouages noirs coupaient sa figure et lui donnaient une expression farouche, qui ne m'empêcha pas d'admirer en lui le plus magnifique Indien que j'eusse jamais rencontré. Il s'appelait Wa-ki-ta-mo-née, c'est-à-dire le gros soldat, et était un des guer-

¹ Mélange végétal où il entre de l'écorce de saule.

riers les plus renommés parmi les Ottoës, comme l'attestaient les nombreuses chevelures qui surchargeaient son bouclier. De plus, il avait la réputation d'un grand docteur, médecin et enchanteur. Ma triste situation, et surtout les chétifs gigots de loup éveillèrent sans doute en lui un sentiment de pitié, car en même temps que le vieux Wo-nés-hee me tendait sa pipe allumée, Wa-ki-ta-mo-nee glissait sa main hors de la tente, et ramenait un quartier de cerf tout frais, qu'il avait prudemment laissé dehors, et qu'il jetait maintenant devant moi avec un geste affectueux. Ce fut alors un festin comme je n'en avais pas vu depuis longtemps. Le flair pénétrant de Farfar avait découvert, sous le pêle-mêle des objets qui encombraient ma tente, une provision de suif destinée au graissage de notre chariot; on en fit fondre une partie, on y jeta le quartier de cerf, et vraiment je trouvai le plat délicieux. Nous mangeâmes, fumâmes, et recommençâmes de manger, nous contentant d'échanger entre temps une parole ou un geste. A chaque succulent morceau que je me servais, je bénissais dans ma pensée mes sauveurs les peaux-rouges, qui, sans nulle idée de lucre, m'avaient dit en anglais intelligible en pénétrant sous ma tente : « Tu as faim, voici de quoi te rassasier; tu périrais ici, viens avec nous; tu es malade, nous te soignerons et te couvrirons. » Et cependant ces êtres charitables n'étaient aux yeux des missionnaires que des païens réprouvés, dont ils n'auraient pas voulu faire même leurs plus infimes serviteurs.

Après le repas, on servit le café de maïs torréfié, assaisonné à la ronde par la pipe fumante du vieux Wo-nés-hee. Puis nous arrêtâmes nos projets pour le lendemain, et il fut convenu que mes amis indiens viendraient avec tous leurs compagnons me chercher au point du jour, pour me conduire dans leur camp avec tous mes bagages. A partir de ce moment, je devais considérer leurs tentes comme ma patrie, et ces Indiens hospitaliers comme mes frères, comme de fidèles compagnons, à la vie et à la mort. Les honnêtes peaux-rouges me dirent un cordial bonsoir en retournant à leurs wigwams, et je me couchai avec la pensée consolante de n'avoir plus qu'une nuit à passer dans ce désert. Quoique ne pouvant savoir combien de temps je serais forcé de vivre avec ces sauvages, j'étais ravi d'avoir trouvé des hommes qui ne paraissaient capables d'aucune trahison et qui me recevaient parmi eux comme un frère.

Quand le lendemain matin la petite troupe des Ottoës vint pour me prendre, j'avais déjà réuni en paquets tous les objets de quelque valeur qu'abritait ma tente; je contemplai avec un vif intérêt ceux des mem-

bres de la caravane que je n'avais pas encore vus, et qui vinrent l'un après l'autre me tendre la main pour faire amitié avec moi. Il y avait là Schin-ges-in-ki-nee, jeune guerrier; Scha-ho-ka-ta-ko, adolescent de dix-huit ans, fils du vieux Wo-nes-hee, et le jeune Wa-ki-ta-mo-nee, fils du médecin, qui promettait d'atteindre aux proportions de son père. Un essaim de femmes suivait à une distance respectueuse: aussitôt arrivées, elles s'occupèrent de mes bagages, et se mirent d'elles-mêmes et sans qu'on l'eût ordonné, à les charger sur mon chariot. Je fus un peu étonné, car il n'y avait aucune bête de somme, mais je vis bientôt les jeunes gens et les femmes s'attacher au véhicule, qui devant, qui derrière, et tirant, poussant, criant et riant, le dirigea vers le campement de la caravane. Je suivis lentement avec les vieux guerriers, chargé uniquement de mes armes. La neige craquait sous nos pieds. La petite troupe qui nous précédait avait creusé un sentier qui facilitait notre marche, et cependant je sentis bientôt combien les forces m'avaient abandonné. Une lassitude sans bornes s'empara de moi, et je pensai avec terreur aux longues marches que j'aurais à endurer les jours suivants. Mes nouveaux compagnons s'aperçurent de mon état, et leur sollicitude modifia tout le plan de leur voyage dans l'intérêt de ma santé.

Leur petit camp, composé de deux vastes tentes, était disposé dans un profond ravin, parsemé de chênes rabougris, au bord d'un ruisseau couvert d'une croûte épaisse de glace. Les hauteurs environnantes le garantissaient du vent, et la tempête ne venait point ébranler les poteaux des tentes, ni chasser les neuf petits chevaux velus de la caravane, quand, d'un sabot laborieux, ils écartaient la neige pour arracher à la terre une chétive nourriture. Je ne sais quel sentiment d'agréable confort me saisit lorsque, en descendant la pente escarpée du ravin, je découvris mon futur asile. Mes compagnons m'avaient devancé, et déjà tout l'essaim cuivré était occupé à décharger le chariot, et à ranger mes bagages dans les vastes cavités des tentes. *An-tarro-haou!* me crièrent-ils tous. Les hommes me secouèrent fortement la main, les femmes et les enfants me regardèrent avec curiosité, et je crus lire dans quelques yeux l'orgueilleuse satisfaction de voir un blanc plus mal et moins vêtu que les peaux-rouges. Les enfants s'écartaient de moi avec une timidité farouche, ce qui m'étonna peu, car mon aspect ne devait être nullement engageant: ma peau était brunie par l'air, et plus encore par la fumée à laquelle j'avais été continuellement exposé; je ne conservais que des fragments d'habits, et des courroies retenaient à mes pieds les débris de mes souliers. Ce fut

dans ce costume assurément pittoresque que je parus devant les tentes des Ottoës : « Wigwam-pet-sche-pi-ke ! » me dit le médecin en m'indiquant l'ouverture de son habitation. « Il y a bon feu dans le wigwam, traduit Farfar ; entre et réchauffe tes membres, mange et bois avec Wa-ki-ta-mo-nee, et viens ensuite dans ma tente ; là tu habiteras et tu dormiras : ma maison a de la place et du feu pour deux. » Plein de déférence pour cet appel, je rampai dans la demeure du médecin, et pris place à côté du feu flamboyant. Autour de nous étaient étendus ou accroupis les autres habitants de la tente. La vieille mère, occupée aux préparatifs du repas, se tenait près de l'ouverture, ayant à ses côtés ses deux filles dont l'aînée pouvait avoir dix-huit ans, et la cadette seulement deux. Le père de famille, son fils et Schin-ges-in-ki-nee avaient, à la manière indienne, gardé les meilleures places pour eux. La pipe médicale avec sa tête en pierre rouge passait incessamment d'une bouche à l'autre. Je mis à profit le temps que prit la distribution des viandes du repas, pour prendre une connaissance plus exacte de l'intérieur d'une demeure indienne. Seize longs pieux formés de pins élancés décrivaient sur le sol un cercle d'un diamètre de seize à dix-huit pieds, tandis que leurs pointes se rapprochaient pour former le toit ; des peaux de buffle solidement cousues avec des boyaux recouvraient cette charpente primitive, de manière cependant à laisser en haut une ouverture pour la fumée. Des pieux plus petits renaient les peaux à ras du sol, de sorte que les parois bien tendues ne laissaient pénétrer ni la pluie, ni la neige fondue par la proximité du feu. Le long des pieux étaient rangés les objets composant le ménage. Au milieu de l'espace on voyait un trou pour le feu, avec des peaux de buffle tout alentour, étendues la nuit pour servir de lits, et roulées le jour pour servir de sièges. Au-dessus du feu était suspendue une grande chaudière, principal ustensile de la cuisine indienne. Des chiens, grands et petits, figuraient aussi parmi les habitants de la tente de Wa-ki-ta-mo-nee.

L'attention de la mère de famille était concentrée sur la chaudière et son contenu ; de grossières écuelles de bois étaient rangées devant elle. Armée d'un bâton pointu, elle pêchait dans le grand réservoir des quartiers de coati et des moitiés de dinde, et plaçait ensuite ces formidables portions dans les écuelles. Cette occupation la mit en conflit avec les chiens, et plus d'une fois elle dut laisser tomber son sceptre culinaire sur le crâne de ces bêtes affamées, pour arracher les morceaux à leurs crocs aigus. J'obtins pour mon compte une part si libérale, que, malgré ma longue abstinence, il m'eût fallu au moins

deux jours pour en triompher. Je trouvai la cuisine excellente, et le médecin ne se fit pas faute de m'inviter à y faire honneur; néanmoins je dus m'arrêter bien avant d'avoir fini, et j'écartai ce que je laissais, ce qui me fit à mon insu beaucoup baisser dans la considération de mes hôtes. On me laissa néanmoins sortir de la tente sans encombre, et presque sans me rien dire, pour entrer dans celle du métis Farfar. Celle-ci était plus grande et moins habitée que celle du médecin. Outre Farfar et sa jeune et jolie squaw¹ Sche-ne-lo-tœm, il n'y demeurait que le vieux Wo-nès-hee, sa femme, et Scha-ho-ka-ta-ko, dont je devins le camarade de lit. Wo-nès-hee fit faire la ronde à sa pipe. Pour la première fois depuis longtemps j'eus le plaisir de pouvoir converser dans les règles avec un de mes semblables, car j'ai dit que Farfar parlait anglais. J'eus bientôt lieu de voir, à ses paroles, qu'il avait des idées fort légères sur le droit, et que j'aurais à me tenir sur mes gardes, mais ce me fut néanmoins un grand bonheur de pouvoir échanger des paroles intelligibles. Je vis avec effroi les apprêts d'un nouveau festin, et je crus pouvoir dire à Farfar :

« Dis à tes femmes que je suis rassasié, et qu'il m'est impossible de prendre part à ce petit rafraîchissement, comme il te plaît d'appeler cette masse de viandes qu'elles préparent.

— Tu es l'hôte des Ottoës, répliqua Farfar, et tu feras bien de t'accommoder à leurs coutumes aussi longtemps que tu demeureras parmi eux. J'ai longtemps vécu parmi les blancs, et je me moque des folies des Indiens; mais voilà qu'il m'est venu à l'esprit de devenir Indien moi-même, j'ai pris une squaw, je me mêle aux danses de guerre et de médecine comme un vrai peau-rouge; on a confiance en moi et je suis considéré. Quand tu franchis le seuil d'un peau-rouge, la première chose qu'on t'offre est la pipe, la deuxième de la nourriture, et plus on voudra te montrer d'affection, plus la portion sera considérable. Le médecin s'est épris en toi du fort chasseur, il t'a par conséquent donné une portion imposante, comme Wo-nès-hee va tout à l'heure t'en faire passer une deuxième. Ton devoir était de répondre à cette déclaration d'amitié en consommant ta part tout entière. Tu as offensé Wa-ki-ta-mo-nee, en en laissant plus de la moitié. Tu feras mieux à l'avenir, et tout de suite ici sous cette tente, puisque maintenant tu connais nos coutumes.

— Me faudra-t-il mourir d'indigestion après avoir failli mourir de faim ?

¹ Femme.

— Non, et je vais t'indiquer un moyen. Quand tu es invité à dîner, mange ce que tu pourras, enveloppe le reste sans te gêner dans ta peau de buffle ou ta coiffure, et apporte-le ici.

— Et ce qu'on me donnera dans ta tente, dois-je le porter chez Wa-ki-ta-mo-nee ?

— Non, il suffit que tu en manges quelque chose et que tu places le reste derrière ta couche, de manière à ce que, t'éveillant la nuit, tu n'aies qu'à étendre la main pour en prendre. »

C'est ainsi que le halfbreed¹ m'instruisit des coutumes de sa nation adoptive. Le soir, un feu vif et gai réunit sous la tente tous les hommes de la caravane. Quant aux femmes, à l'exception d'une vieille squaw chargée de la cuisine, elles avaient toutes disparu. Un ragoût de buffle séché et de queues de castors cuisait dans la grande chaudière. Les vieux et les jeunes guerriers se tenaient assis en rond d'un air grave, et la pipe allait de bouche en bouche : il s'agissait de tenir conseil. Le médecin présidait, et le métis avait été nommé interprète à mon intention.

Wa-ki-ta-mo-nee aspira une longue bouffée de sa pipe ornée de têtes de canards et de becs d'oiseaux, fit passer lentement la fumée par ses narines, considéra les petits nuages bleuâtres et la manière dont ils s'élevaient et se réunissaient à la fumée du foyer, et tint ensuite un long discours que je savais me concerner, mais dont je ne compris pas un mot. Je n'en suivis pas moins avec attention les intonations de cette voix sonore, et il me semblait que les paroles allaient se confondant l'une dans l'autre comme les vibrations musicales. Le métis me les interpréta de la manière suivante :

« La distance à nos wigwams est longue encore, et quand les pieds se reposent, une neige profonde les ensevelit; le chemin est long de bois en bois; nos chevaux sont chargés de viandes et de peaux, nos femmes de leurs enfants; il nous faut partir, et l'Américain doit venir avec nous; la chair des loups a été longtemps sa nourriture, il est affamé et sans force, et n'atteindrait pas au soir le bois de la halte; il a dû longtemps fermer les yeux, car la neige l'aveuglait, et les ouvrir, car le loup blanc le menaçait. Il faut que l'Américain dorme et mange trois jours et trois nuits, qu'il mange de la viande fraîche et de la viande séchée; ensuite il pourra marcher, et les femmes et les enfants ne se moqueront pas de lui. Nos femmes attacheront des mocassins à ses pieds, avec de la peau de buffle dessous; autrement l'herbe sèche de la prairie blesserait sa peau blanche. L'Américain a un fusil court,

¹ Dénomination anglaise des métis indiens.

mais des balles qui vont loin; le Ponka que nous rencontrerons tirera d'abord sur le frère blanc; il faut que le frère blanc devienne un Ottoë. Rasons ses cheveux blonds, teignons en noir sa tresse à scalper, frottons son visage de vermillon, alors il sera un Ottoë, et pourra prendre pour femme une squaw des Ottoës ! »

Il était visible que ces bons sauvages avaient les meilleures intentions à mon sujet : aussi j'approuvais complètement la première partie du discours; les deux dernières propositions seulement me semblaient mériter réflexion. Je ne voulais en aucun cas me séparer de mes boucles blondes, bien qu'elles ressemblassent beaucoup à un tas de filasse crasseuse; marcher au grand air avec la tête rasée, en plein janvier, me paraissait encore plus dangereux que d'être exposé aux balles et aux flèches des Ponkas, et dès que je voyageais avec les Ottoës, ennemis des Ponkas, ma tonsure ne devait d'ailleurs pas me préserver. La question du mariage me rendait encore plus perplexe, car les cheveux repoussent, mais il n'est pas très-aisé de se débarrasser d'une femme indienne imposée par force. Il fallait de la prudence pour ne pas offenser mes hôtes et me conserver leurs dispositions bienveillantes. Farfar me tira d'embarras en adressant en mon nom le discours suivant à ses compagnons :

« L'Américain est un frère des Ottoës, il les aime, car ils l'ont sauvé; il fumera, mangera et chassera avec eux, et fera la guerre à leurs ennemis. Il a longtemps dormi dans la neige, et a été visité par maint songe heureux; il a vu en rêve des guerriers ottoës rasant sa chevelure, et de chaque cheveu naissaient des flocons de neige; la tempête chassait les flocons vers les wigwams des Ottoës, et les ensevelissait dans la neige. L'Américain est maintenant pauvre, il faut qu'il dorme dans les wigwams des Ottoës et mange dans leurs mains. Il veut prendre dans sa tente deux filles de Wa-ki-ta-mo-nee; mais il veut payer pour elles, donnant donnant, et dormir dans sa propre tente; il veut tuer trente buffles, et faire tanner par les squaws des Ottoës trente peaux pour s'en faire une tente; il veut voler six chevaux, deux pour lui, deux pour ses femmes, et deux pour acheter au grand médecin ses deux filles. »

Le docteur écouta avec attention et avec un contentement manifeste le discours improvisé par Farfar, et fut, comme le rusé métis l'avait prévu, si satisfait des sentiments chevaleresques qui m'étaient attribués, qu'il m'offrit incontinent ses deux filles pour femmes, à la condition bien entendu que je tiendrais ma parole quant aux chevaux. Pour mes cheveux et ma barbe, il n'était plus question de les raser,

parce qu'autrement le songe eût annoncé des malheurs aux Ottoës. Farfar me sauva ensuite du danger d'un mariage improvisé, en déclarant que ma médecine ne me permettait pas de contracter une liaison sans en avoir d'abord acquitté le prix. Je restai donc garçon, et loin de diminuer, ma considération augmenta parmi mes hôtes : presque tous les jours, Wa-ki-ta-mo-nee m'envoya, comme témoignage de son affection, des rations de viande comme un Indien peut en accabler un gendre de son choix.

Le conseil fut suivi d'un festin, après quoi tout le monde alla se coucher. Avec quel bonheur je m'étendis sur les couvertures, chauffé d'un côté par le foyer, et de l'autre par Scha-ho-ka-ta-ko, qui partageait son lit avec moi ! Mon sommeil n'eût rien laissé à désirer, si trop souvent les chiens n'étaient venus s'étendre sur mes membres amaigris. Soit qu'ils abusassent de moi parce qu'ils me savaient un étranger, un intrus, ou soit que j'occupasse leur place habituelle, toujours est-il que je vécus en guerre perpétuelle avec ces animaux, dont, en revanche, je goûtais fort la viande quand on en tuait un dans les grandes circonstances. Les trois jours se passèrent à manger, boire et dormir, et à dresser deux chevaux pour l'attelage de mon chariot.

Mon extérieur ne me distinguait plus guère de mes compagnons peaux-rouges ; mes habits étaient confectionnés à leur mode, et mon visage peint de la manière la plus fantastique de couleurs rouge et jaune. Quand je fus attifé ainsi, les Indiens me considérèrent comme un jeune homme de dehors agréables, et s'abandonnèrent tout à fait à l'espoir de faire de moi, avec le temps, un guerrier réputé parmi les Ottoës. Les enfants n'avaient plus peur de moi, et les femmes laissaient volontiers reposer leur regard étincelant sur l'arc-en-ciel de mes joues. Je me conformai sans gêne aux innocentes coutumes de ces Indiens ; et notamment pour le tatouage, je ne tardai pas à remarquer qu'une bonne couche de cette couleur grasse était un excellent préservatif contre le froid et les gerçures de la peau. Mes forces revinrent bientôt ; cependant, au bout des trois jours, le sage enchanteur médecin ne me trouva pas encore en état d'entreprendre le voyage, et on m'accorda un dernier délai de deux autres jours, après lesquels on se mit en route.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

HÉRO ET LÉANDRE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE FRANZ GRILLPARTZER¹.

¹ Le drame que nous publions sous le titre de *Héro et Léandre* a été joué en Allemagne sous un titre différent, mais qui eût posé en énigme pour le lecteur français. *Les flots de la mer et de l'amour* — c'était un peu trop métaphysique. L'auteur, M. Franz Grillpartzer (né à Vienne en 1790) est connu par plusieurs pièces qui ont été jouées avec grande faveur. En 1816, il débutait, à la remorque de MM. Zacharias Werner et Müllner, par une œuvre (*L'Aïeule*) dans laquelle l'élément fataliste dominait au point de réduire absolument à zéro la force opposée de la volonté humaine. Cette exagération devait contribuer à discréditer entièrement les productions de ce genre, vers lesquelles le public s'était d'abord porté avec une fiévreuse avidité.

Le talent de M. Grillpartzer n'était pas là : il le sentit malgré le bruit que fit sa première œuvre. Sympathique de nature aux beautés de la forme, il chercha dans le monde antique l'étoffe d'autres créations. C'est ainsi que naquit, après *Sapho*, la pièce dont nous donnons ici la traduction, et qui fut représentée pour la première fois en 1840. Cette œuvre gardera sa place dans le répertoire du théâtre moderne en Allemagne. Les quelques retranchements que nous avons cru devoir lui faire subir, afin de l'adapter entièrement aux exigences de la lecture, portent sur des points d'une importance très-secondaire, et ne sauraient nuire en rien par conséquent à l'essence du drame, à son allure, à l'ensemble qu'il offre à l'imagination et à la critique.

Les journaux allemands nous apprenaient il y a peu de jours que M. Grillpartzer, entré dans sa soixante-huitième année le 15 de ce mois de janvier, a terminé trois tragédies qu'il ne destine pas à la scène de son vivant. *Libussa*, *la Juive* et *Rodolphe II* ne seront représentés qu'après la mort de leur auteur. Rare exemple de prudence — ou de modestie.

Notre Théâtre-Français a été doté récemment d'un drame en un acte sur le sujet qui inspira aussi le poète allemand. En donnant la présente traduction, nous ne songeons à établir aucun parallèle entre des œuvres absolument différentes. M. Grillpartzer a entendu composer un drame complet ; M. Louis Ratisbonne n'a voulu mettre sur la scène qu'une étude antique, une élégie dramatique, et sculpter de son vers chaste et élégant ce groupe délicieux et attristé de Héro et Léandre. Le dessein si différent des deux auteurs doit exclure déjà par lui-même toute analogie entre leurs compositions.

PERSONNAGES :

HÉRO.

LE GRAND PRÊTRE, oncle d'Héro.

LÉANDRE.

NAUCLÉROS.

IANTHE.

LE GARDIEN du temple.

LES PARENTS d'Héro.

SERVITEURS, PÊCHEURS, PEUPLE.

ACTE PREMIER.

(Le vestibule du temple d'Aphrodite, à Sestos ; au milieu de la scène, un péristyle aux colonnes espacées ; au fond le temple où l'on monte par plusieurs degrés ; sur le devant à droite, la statue de l'Amour ; à gauche celle de l'Hyménée. Grand matin.)

HÉRO, tenant un panier de fleurs au bras, sort du temple et descend les degrés.

C'est fait : le temple est orné, semé partout de myrtes et de roses, prêt pour la fête de ce jour.... Et cette fête, c'est moi qui en suis l'objet, moi à qui les destins permettent de vouer au service de la sublime déesse mes jours, jusqu'à présent obscurs et sans but, semblables aux fleurs des prés que foule et brise le pied du voyageur. Ces pauvres fleurs, il m'est donné de les réunir et de les tresser pour en couronner la déesse, et pour la glorifier, elle et moi.... Comme je suis heureuse que ce jour soit enfin venu, et qu'il soit si beau, si tranquille, si aimable ! Pas un nuage au ciel bleu, et, sorti de son lit humide, Phébus inonde de ses rayons bénis cet asile sacré. Me reconnais-tu déjà comme l'une des vôtres, ô dieu ? As-tu appris que cette gaie Héro, — bien des fois tu l'as vue jouer sur les degrés du temple, — qu'invoquant le droit de ses ancêtres, le droit de donner des prêtres à ce sanctuaire, elle va devenir prêtresse elle-même ? Et c'est aujourd'hui, ce matin même, que le peuple la verra présentant les offrandes aux dieux ! Les bras se lèvent, les cœurs s'exhalent en cris de joie et de bénédiction, et l'honneur offert à la déesse rejaillit sur sa servante.... Mais quoi ! ce service tant désiré, je le commence par un oubli ! Voici encore des

fleurs, et voilà des statues qui réclament leur couronne. — Toi, Hyménée, qui lie les hommes, reçois ce diadème de fleurs, de mains qui veulent rester libres. Tu échanges, dit-on, les âmes? Dieux bons, conservez-moi la mienne! Qui sait si une autre me servirait autant? — A toi, Amour, la deuxième de mes couronnes! Tu es le fils d'Aphrodite, et moi je suis aussi son enfant : nous sommes parents, vivons en paix. Je veux t'honorer, comme on honore même ce qu'on ne comprend pas.... Et maintenant encore des fleurs sur le parvis.... Mais que vois-je? Ces ustensiles encore épars? Cet arrosoir et cet osier? C'est ainsi que vous faites votre devoir, servantes paresseuses de ce temple? Arrière, instruments vils, mon regard ne vous supporte pas! (Elle range les ustensiles.) Les voilà qui accourent, rouges de l'ardeur du jeu, pour faire ce qui n'est plus à faire.

IANTHE arrivant avec plusieurs Servantes.

Eh! belle Héro, quel zèle de si bonne heure!

HÉRO.

De si bonne heure, parce que d'autres n'en ont à aucune heure.

(Les Servantes achèvent de ranger.)

IANTHE.

Voyez donc! elle nous blâme de n'avoir pas rangé ces quelques ustensiles.

HÉRO.

Peu ou beaucoup, tu ne l'as pas fait.

IANTHE.

Nous étions à l'œuvre de grand matin, arrosant, nettoyant; puis l'envie nous est venue de courir dans l'herbe.

HÉRO.

Et vous avez couru, et.... Par le ciel, tu n'as donc plus pensé au vestibule de la déesse, et à ton œuvre inachevée? Assez! je ne vous comprends pas. Ne parlons plus!

IANTHE.

Parce que tu as l'humeur chagrine et solitaire, tu voudrais interdire toute joie aux joyeux?

HÉRO.

Je ne suis pas chagrine et mon humeur est plus gaie que la vôtre, mais je ne dégrade pas la joie du devoir en la mêlant à celle du plaisir.

IANTHE.

Pardonne ! nous sommes des êtres vulgaires et bas. Toi, sans doute , issue de la race des prêtres....

HÉRO.

Tu l'as dit.

IANTHE.

Appelée à des destins sublimes....

HÉRO.

Je réponds avec orgueil : Oui !

IANTHE.

Tu connais de tout autres joies et des jouissances plus élevées.

HÉRO.

Je ne sais pas railler. Raille toujours.

IANTHE.

Et cependant tu es venue avec nous, pour voir à travers la grille ces deux jeunes étrangers.

HÉRO.

Maintenant tais-toi.

IANTHE.

Je gage que tes yeux ont cligné un peu à travers les barreaux.

HÉRO.

Tais-toi, te dis-je ! J'ai laissé un libre cours à tes folies, mais mon oreille se ferme aux propos légers. Plus un mot, plus un geste ! Par les dieux, je dis tout à mon oncle, le Grand Prêtre, qui te punira comme tu le mérites. Je m'en veux de céder à la colère, mais je ne puis pas autrement quand j'entends de tels discours. Tu ne dois pas parler, te dis-je, pas ajouter un mot ! (Le Grand Prêtre, accompagné du Gardien, est entré par la droite ; Héro, allant au-devant de lui, continue.) Combien tu es le bienvenu, mon oncle vénéré ! Ton enfant se laissait emporter par la colère, aujourd'hui, à l'entrée de l'heure solennelle qui pour toujours.... Pardonne-moi, mon oncle !

LE GRAND PRÊTRE.

Et quelle fut la cause de ton emportement ?

HÉRO.

Les mauvaises paroles de ces filles légères, la coupable raillerie qui voudrait ravir toute estime à ce qu'elle ne sait pas estimer elle-même.

LE GRAND PRÊTRE.

Et laquelle, plus téméraire que les autres, a insulté de cette manière à la sainteté de ce temple ?

HÉRO après une pause.

Mon oncle, je ne te la nommerai pas, bien qu'elle ait mérité le châ-timent. Gronde-les toutes, seigneur, et dis-leur de nous laisser. La plus coupable se fera sa part dans la réprimande. (Au Gardien.) Et toi, veille à la grille extérieure. Que nul étranger....

LE GRAND PRÊTRE.

Est-ce que....

HÉRO.

Je t'en supplie.

LE GRAND PRÊTRE au Gardien.

Va donc !... (Aux Servantes.) Et vous, évitez de rencontrer la colère juste qui a des armes.

(Le Gardien sort par la gauche; les Servantes par la droite.)

HÉRO.

Maintenant je respire ! J'aurais pitié d'elles, si leur folie se consumait elle-même et ne cherchait pas des disciples et des applaudissements.

LE GRAND PRÊTRE.

Autant je t'approuve d'éviter cette troupe étourdie, et de dédaigner les amitiés vulgaires, autant je m'étonne, je m'afflige même de ne te voir attirée vers aucune âme égale à la tienne. La solitude imposée à la prêtresse est un lourd fardeau, dont une sainte amitié allégerait le poids.

HÉRO.

Mon sentiment est autre : le devoir, il faut l'accomplir seul et par soi-même. Et puis, comment peux-tu dire qu'une vie consacrée aux dieux soit une vie solitaire ? Ce temple est-il jamais désert ? Dès l'aurore, la foule tumultueuse y afflue de l'orient et de l'occident ; les théories solennelles, les pèlerins étrangers en encombrement le seuil, renouvelant sans cesse les offrandes et les sacrifices. Et quelle variété, quel labeur dans notre saint ministère ! Purifier, orner, conserver les urnes, le foyer du sacrifice, les guirlandes, les colonnes, le parvis et l'autel ! Où trouver le temps des confidences dans le sein d'une amie, et de ces jaserie que tu crois nécessaires ?

LE GRAND PRÊTRE.

Tu ne m'as pas compris.

HÉRO.

Soit ! Ce qu'on ne comprend pas, on ne peut le désirer. Laisse-moi donc comme je suis, et comme je me conviens.

LE GRAND PRÊTRE.

Mais le temps arrive et passe , modifiant les désirs et les penchants.

HÉRO.

Ne se plaint-on pas tous les jours de voir, malgré tout blâme et tout avis, les fous s'obstiner dans leur folie? Pourquoi la sagesse serait-elle moins constante? Ne suis-je pas ce que je veux, ce que nous avons choisi, si toutefois on peut appeler choix l'heureuse faveur de la fortune qui m'a transportée ici presque à mon insu, ici où je me suis réveillée du long rêve de l'enfance? C'est dans ce temple, c'est aux pieds de la déesse que j'ai commencé de vivre, que je me suis senti une destinée, un but. Demande au voyageur à peine échappé de la tempête, s'il regrette l'orageuse immensité des flots. Pour moi, ces statues et ces portiques sont plus qu'un spectacle mort et des ornements inertes. Je vis par leur aspect, et tout mon être repose sur ces appuis.

LE GRAND PRÊTRE.

L'homme a raison d'écarter de sa nature tout principe de trouble, mais il doit se garder de fermer son âme et de murer sa vie. Un tel excès est condamnable, à la fois monstrueux et mesquin, indice d'orgueil et de faiblesse. Tu le sais, de tout temps les dieux ont témoigné leur faveur à notre race par les honneurs du sacerdoce, par des signes et des oracles : ils ont aimé à parler par notre bouche. N'as-tu pas le désir de recouvrer ce beau privilège pour ta gloire et pour le bonheur des hommes? Souvent, je t'ai conseillé de t'approcher du sanctuaire dans le silence de la nuit, et d'y prêter l'oreille aux voix mystérieuses qui viennent d'en haut.

HÉRO.

Les dieux, qui varient leurs dons, ne m'ont pas formée pour être prophétesse. Et puis, la nuit appartient au repos et le jour à l'activité. Mon âme ne peut se réjouir qu'enveloppée de lumière.

LE GRAND PRÊTRE.

Aujourd'hui surtout....

HÉRO.

Aujourd'hui, je l'ai tenté. Avant que le soleil parût, j'étais dans ce temple, assise près du trône de ma déesse, et pensant. Nulle voix ne vint d'en haut. Alors je pris les fleurs que tu vois, et je tressai des couronnes à ma céleste souveraine et aux deux divinités de ce péristyle, et mon âme fut contente.

LE GRAND PRÊTRE.

Et tu pensais?

HÉRO.

A mon œuvre.

LE GRAND PRÊTRE.

A rien d'autre ?

HÉRO.

A quoi donc ?

LE GRAND PRÊTRE.

A tes parents.

HÉRO.

A quoi servirait-il ? Pensent-ils à moi ?

LE GRAND PRÊTRE.

Certes, et ils soupirent après ta vue.

HÉRO.

Je sais qu'il n'en est rien, et toi-même ne le crois pas. Ne leur étais-je pas un fardeau ? et faut-il me rappeler les orages de la maison paternelle : mon père voulant toujours ce que nul autre ne voulait, ma mère souffrant en silence, et mon frère.... De tous les hommes qui vivent, je n'en veux qu'à un seul, et c'est mon frère. Abusant de son âge et de ce que j'étais femme, il avait fait de moi le jouet de ses caprices. Mais je tenais bon, cachant ma blessure dans mon cœur profond.

LE GRAND PRÊTRE.

Ainsi tu es irritée contre tes parents.

HÉRO.

Irritée ? Oh non ! Je n'ai tâché de les oublier que pour mieux les aimer. Mon âme est transformée et calme, depuis que la déesse a étendu la main sur moi.

LE GRAND PRÊTRE.

Et s'ils venaient ?

HÉRO.

Oh ! ils ne viendront pas.

LE GRAND PRÊTRE.

Pour te ramener ?

HÉRO.

Moi ? Me ramener d'ici ? Jamais !

LE GRAND PRÊTRE.

Ta mère, tenant le fiancé par la main ?

HÉRO se tournant pour sortir.

Tu plaisantes, seigneur, et moi je ne plaisantais pas.

LE GRAND PRÊTRE.

Reste ! Oui, je plaisantais, mais les parents sont ici.

HÉRO.

Non ! Ici ?

LE GRAND PRÊTRE.

Depuis hier soir.

HÉRO.

Oh ! et tu me l'as caché !

LE GRAND PRÊTRE.

Eux-mêmes l'ont voulu, afin de ne pas troubler la sainteté de cette nuit, pour toi l'aurore de tant de jours. Mais tu es forte, et ils peuvent venir. Vois-les qui s'approchent. Vois ce vieillard qui marche, s'arrête, prend haleine et marche de nouveau.

HÉRO.

Mon père ! Oh ! combien courbé par l'âge !

LE GRAND PRÊTRE.

Et à ses côtés....

HÉRO.

Mère ! mère !

LE GRAND PRÊTRE.

Tu pâlis, et ta joie empressée ne s'élance pas vers ceux que tu aimes !

HÉRO.

Oh ! que je les regarde ! Il y a si longtemps que je ne les ai vus !

(Entrent les Parents d'Héro.)

LE PÈRE.

Mon enfant ! Héro ! Mon enfant !

HÉRO se précipitant vers sa mère.

Oh ! ma mère !

LE PÈRE.

Vois, nous avons fait ce long voyage,... le souffle me manque,... si loin de la maison, pour être témoins de ton bonheur voisin du ciel ; pour voir comment, suivant les traces de tes aïeux, tu t'investis du droit que tout le peuple nous envie, pour.... Que voulais-je donc encore dire ? (Au Grand Prêtre.) Eh ! bonjour, frère.

HÉRO.

Ma mère!

LE PÈRE.

Elle aussi! elle aussi! Quoique faible et malade, elle n'a pas voulu rester dans la maison vide, elle a voulu prendre part à ta félicité.

HÉRO.

Mais elle ne parle pas.

LE PÈRE.

Non? Demande-lui pourquoi. A la maison, elle n'a cessé de parler, à propos, ou hors de propos, tout le long du jour. Après tout, qu'elle se taise : quand on n'a rien de bon à dire, c'est ce qu'on peut faire de mieux.

HÉRO.

Bon oncle, dis à ton frère de se taire, pour que ma mère parle.

LE GRAND PRÊTRE.

Frère, laisse-la parler.

LE PÈRE.

Soit, mais du moins....

HÉRO.

Pas ainsi! Selon son cœur, comme elle voudra.

LA MÈRE à mi-voix.

Ma douce enfant!

HÉRO.

L'entends-tu? Elle a parlé. O douce, douce voix, si longtemps absente! O ma mère!

LE GRAND PRÊTRE se retirant vers le fond, à un Serviteur.

Viens ici.

LE PÈRE.

Voilà qu'elle se met à pleurer. Que la peste.... (Se retournant vers le Grand Prêtre.) Que fais-tu, frère?

LE GRAND PRÊTRE.

Un ramier s'est glissé dans ce buisson, peut-être pour y nicher. C'est défendu. Esclave, fouille ces branches.

LE PÈRE.

Et pourquoi donc?

LE GRAND PRÊTRE.

C'est la loi du temple.

LE PÈRE.

Et là-bas, elles parlent. Que peuvent-elles se dire ?

LE GRAND PRÊTRE.

Laisse-les.

HÉRO qui est venue sur le devant, à droite, avec sa mère.

Maintenant, mère, suspends tes larmes, et dis clairement ce que tu sens, ce que tu penses. Mon oreille et mon âme sont ouvertes et dociles. Je ne suis plus la farouche Héro que tu as connue dans la maison de mon père. La déesse a transformé mon cœur ; ma pensée est maintenant sereine et réfléchie, et....

LA MÈRE.

Enfant !

HÉRO.

Qu'as-tu ?

LA MÈRE.

Ils nous regardent.

HÉRO.

Qu'ils regardent ! Dans ce temple, la voix des femmes a aussi le droit de se faire entendre ; la douleur et les griefs peuvent s'exhaler librement. Mais si leur regard te tourmente, tiens, je me place entre eux et toi. Et maintenant, dis si j'ai bien deviné ! Tes intentions, tes désirs, ne sont pas les mêmes que ceux de ton époux, et si ta volonté prévalait, tu enlèverais ta fille au calme asile de son bonheur pour la ramener à la maison battue de tempêtes et de soucis. Est-ce ainsi ? Est-ce vrai ? Dis non, ma mère.

LA MÈRE.

Enfant, je suis vieille et seule.

HÉRO.

Seule, et n'as-tu pas ton époux ? — Lui, sans doute !... Et puis une riche maison, des servantes attentives, et, dieux bons, j'oubliais le meilleur, mon frère, qui te conduira la fiancée dans la maison, et te donnera des petits-fils où revivront les noms de nos pères.

LA MÈRE.

Ton frère, enfant, n'est plus avec nous. Après avoir cruellement tourmenté notre vieillesse, il nous a quittés, il a quitté sa fiancée qui le pleure ; il est allé aux pays étrangers, aux aventures, sur mer, sur terre, qui le sait ? qui peut le savoir ?

HÉRO.

Il vous a quittés! Oh! maintenant je rentrerais bien plus joyeuse sous votre toit; mais si ce n'est lui, ce seraient cent autres, de même esprit, de même nature violente et sauvage. Ne sont-ils pas tous incultes et cuirassés de brutalité? Plus confuse est leur pensée, plus prompte leur volonté; d'une main rude et aveugle, ils plongent dans les régions tranquilles où se jouent les rêves, où germent les pensées, où mûrissent les desseins à la douce lumière de l'étincelle divine; ils détruisent, ils dévastent. Et tu voudrais voir ton enfant parmi eux! Peut-être même....

LA MÈRE.

Pourquoi te le cacher? La femme n'est heureuse qu'appuyée sur un époux.

HÉRO.

Tu peux dire cela, toi, courbée sous le regard de ton maître; toi, réduite au silence devant lui, quoique tu vailles mieux que lui; tu ne peux dire une telle parole!

LA MÈRE.

Malheur! malheur! Ils ont détourné de moi une douce enfant, ils m'ont ravi son cœur avec leurs orgueilleuses doctrines, et son âme endurcie n'entend plus les conseils, les prières de ses proches.

HÉRO s'éloignant.

Moi, dans une sécurité joyeuse, je me tiendrai devant l'autel de ma déesse, de ma dame, faisant le bien, accomplissant le juste, non parce qu'on me l'ordonne, mais parce que c'est le juste et le bien, et que je l'ai reconnu. C'est mon droit, que nul ne me ravira.

L'ESCLAVE qui fouille le buisson au fond de la scène.

Ah!

HÉRO regardant.

Qu'est-ce?

LA MÈRE.

Tu ne le vois pas? De pauvres, d'innocents oiseaux, ils les troublent et pillent leur nid. Ainsi ravissent-ils l'enfant à la mère, l'âme à l'âme, et c'est leur plaisir. Oh! malheur à moi!

HÉRO.

Tu trembles, tu pâlis.

LA MÈRE.

Ne vois-je pas mon propre destin?

LE GRAND PRÊTRE au Serviteur qui a mis le nid dans un panier, sur lequel on voit la colombe assise.

Emporte-le.

(Le Serviteur s'éloigne.)

HÉRO.

Arrête et dépose-le, puisque celle-ci s'afflige. Donne, te dis-je. (Elle enlève le panier à l'Esclave.) Pauvre bête, tu trembles. Vois, mère, elle n'a pas de mal. (Caressant la colombe.) As-tu peur ?

(Elle s'assied sur le piédestal de la statue à gauche, sur le devant de la scène, et s'occupe de la colombe.)

LE GRAND PRÊTRE au Serviteur.

Eh bien ! qu'ai-je ordonné ?

(Le Serviteur s'excuse du geste en indiquant Héro.)

LE GRAND PRÊTRE à Héro.

Es-tu encore si novice ici, que tu ne connaisses pas les lois du temple ?

LA MÈRE.

Le cœur me manque.... O douleur !

LE GRAND PRÊTRE à la Mère.

A toi donc, femme sans cervelle ! qu'es-tu venue troubler cette heure, et pourquoi t'étonnes-tu de ce que tu connaissais depuis longtemps, de la sainte règle de cette maison divine ? Nul oiseau ne niche dans ces murs, nulle colombe ne roucoule sous ces rameaux sacrés, la vigne ici ne s'enlace pas à l'ormeau. Loin de nous, loin de ce parvis tout ce qui se cherche, tout ce qui se lie ! C'est notre loi, et ta fille la subit aujourd'hui.

HÉRO caressant la colombe.

Pauvre petite colombe, comme ils se disputent pour nous !

LE GRAND PRÊTRE.

Te parait-elle dure, cette loi, et te fait-elle trembler ? Que veux-tu ? Ta fille ? Prends-la donc ! Qu'a besoin la déesse et d'elle et de toi ? Son empire est vaste, et de puissants peuples lui obéissent. Va donc, et fais-lui sa couche dans les régions infimes où toi-même te consumes. Qu'elle soit la servante du valet qui la prendra, au lieu de marcher ici, la seule de son sexe abandonné, dans la carrière lumineuse des élus. Tu le veux ! elle est libre ; prends-la. Toi, Héro, adieu ! la déesse t'appelle, tu es femme, suis-la.

HÉRO se levant, à la colombe.

C'est ici, petit être, qu'il s'agit de parler. (Rendant le panier à l'Esclave.) Tiens, et rends-lui la liberté; et toi, mon oncle, ne t'emporte pas contre ma mère. Elle m'aime, et son intention est sainte. Toi, ma mère, écoute-moi. Que j'aïlle avec toi? Demeure plutôt ici, ou du moins viens t'y réfugier si les tiens te font souffrir. Ici règne la paix, l'âme reste sans blessures, la déesse est clément, et ces statues ont toujours pour moi le même regard. Connais-tu le bonheur de la liberté paisible? Tu ne l'as jamais possédé, ne me l'envie pas. Suis-moi plutôt, suis-moi d'un cœur joyeux à la fête où je vais triompher : triompher aujourd'hui, pour demain, l'amphore à la main, occupée autour des autels, reprendre le cours uniforme de mes jours tranquilles.... Viens donc, viens, si tu ne veux que je te porte dans mes bras, car je suis forte. Mais elle consent,... elle sourit.... Vois-tu, mon oncle? (A mi-voix.) Donne maintenant le signal. (Haut.) Suis-nous, ma mère. Le temps passe et tout se prépare. Viens... (Marchant et câlinant.) Et quand tu verras la parure, les riches vêtements et toutes les splendeurs qu'on m'a préparées, toi-même alors.... (Se retournant vers sa Mère qui la suit plus lentement.) Dépêche-toi donc un peu.

(Elles sortent.)

LE GRAND PRÊTRE aux Serviteurs.

La fête commence.

NAUCLÉROS derrière la scène.

Par ici! par ici!

LE GRAND PRÊTRE.

Qu'y a-t-il?

LE GARDIEN.

Ce sont deux étrangers qui, las de la longue attente, se frayent un chemin à travers les bosquets. — Ah! c'est vous?... Seigneur, ce sont les mêmes qui, ce matin, à la grille.... Et là-bas monte aussi le tumulte de la foule impatiente.

LE GRAND PRÊTRE.

Éloigne ces deux-là. (Le Gardien sort par la gauche.) Vous autres, ouvrez les portes qui conduisent à la ville. Laissez entrer le peuple, et veillez sur l'ordre, afin que nulle brutalité ne déshonore la beauté de notre culte. Veillez aussi sur vous; la joie a son jour comme le soleil, et son soir comme lui, le repentir.

(Il sort.)

LE GARDIEN derrière la scène.

Non, vous dis-je, non!

NAUCLÉROS de même.

Écoute donc, bon seigneur !

LE GARDIEN entrant.

Me voici, et si tu oses, téméraire jouvenceau, si tu oses franchir l'espace que je défends....

NAUCLÉROS qui est entré aussi.

Je ne le franchis pas, je l'occupe avec toi, et me voici. Viens, Léandre.

(Arrive Léandre.)

LE GARDIEN.

O présomption de la jeunesse ! Ne savez-vous donc pas...

NAUCLÉROS.

Nous ne savons rien, nous sommes étrangers, seigneur. Nous venons des rochers d'Abydos, pour voir votre fête.

LE GARDIEN.

On n'apprend donc pas la réserve chez vous ?

NAUCLÉROS.

Si fait, et beaucoup d'autres choses, comme : « Ne sois pas timide, » si tu ne veux garder ta faim. »

LE GARDIEN.

Mais moi....

NAUCLÉROS.

Vois donc, pendant que tu perds ton temps avec nous, le peuple là-bas se précipite par torrents.

LE GARDIEN.

Arrière, entendez-vous !

(Il se retourne vers le fond, et range le Peuple qui afflue par la gauche, près des marches du temple.)

NAUCLÉROS à Léandre.

Qu'as-tu à me tirer ? Nous y sommes et nous y restons. Qui ose, gagne. Nous avons la meilleure place. Je m'installe sur ce piédestal, et attends qui veut me chasser. Et vois donc toute cette magnificence, le temple, le portail, les colonnes ! Jamais tu ne verras rien de si beau à Abydos. Tiens, on place un autel au milieu, sans doute pour y sacrifier. Mais où as-tu les yeux ? Voilà qu'il regarde à terre. Par les dieux ! ta tristesse va-t-elle te reprendre ici ? Je te dis, moi.... (Le Peuple s'est

rangé peu à peu, le long du côté gauche, et arrive jusqu'à l'endroit où sont placés les deux amis.) Hé! l'ami, vous pressez fort. (A Léandre.) Entends-tu? Je te dis que si ce soir tu ne me racontes pas par le menu tout ce qui va se passer ici, et si tu ne vides pas par-dessus une grande coupe de vin, je te fais mes adieux, car toute cette mélancolie.... Mais vois là-bas, ces deux jeunes filles! Tiens, ce sont celles que nous avons vues ce matin à la grille. Elles clignent par ici. Laquelle préfères-tu? Parle donc.

(Ianthé et une autre Servante ont apporté un autel portatif, et le placent à droite sur le devant, devant la statue de l'Amour.)

IANTHE bas à sa compagne, en mettant l'autel en place.

Les voilà! A droite, le plus grand, le blond; le brun paraît triste. Que peut-il avoir?

NAUCLÉROS.

Elles tardent à dessein.... Oh! quel regard!

LE GARDIEN s'avancant, aux jeunes filles.

Ah! et vous aussi? Cela se trouvera. (Les jeunes filles sortent. Aux deux jeunes gens.) Vous me semblez prompts à tout ce qui est défendu.

NAUCLÉROS.

Nous prenons les choses comme elles viennent. Qui hésite, perd.

(On a apporté un deuxième autel, qu'on place à gauche, devant la statue de l'Hymen. Un troisième autel se trouve déjà au milieu de la scène, au bas des degrés.)

LE GARDIEN.

Place maintenant, vous deux, place pour l'autel!

NAUCLÉROS.

Pourvu qu'on m'en laisse ce qu'il me faut, je partage volontiers.

LE GARDIEN.

Observez-vous et ne vous permettez rien. (On entend des flûtes.) Voici le cortège. Arrière! dégagez le milieu.

(Il écarte le Peuple, qui se range sur la gauche.)

NAUCLÉROS.

Ils viennent. Suis tout avec attention, et quand la prêtresse sera près de toi, tâche de frôler son vêtement. On dit que c'est un remède contre la mélancolie. Entends-tu?

(Marche de flûtes. Le cortège arrive par le côté droit. Servants des sacrifices portant des vases. Les Magistrats de Sestos. Servantes du temple, parmi lesquelles Ianthe. Prêtres. Héro en costume sacerdotal, à côté de son oncle. Ses Parents suivent.

CHANT.

Mère des mortels,
Habitante des cieux,
Abaisse sur nous un œil favorable
Et protecteur.

(Le cortège se range à droite, vis-à-vis du Peuple. Le milieu de la scène reste vide.)

LES PRÊTRES en se rangeant.

Honneur aux dieux!

LE PEUPLE répondant.

Salut aux hommes!

NAUCLÉROS.

Voici la prêtresse : une belle femme! Viens, mettons-nous à genoux maintenant. Mais non, voyons d'abord comment ils font leurs cérémonies, là-bas, dans le fond.

HÉRO debout dans le fond, près de l'autel du milieu; deux Servants sont agenouillés devant elle, tenant de l'encens dans des vases magnifiques.

Me voici, un rejeton nouveau, dans ton antique maison. Sois-lui propice au delà de ses mérites!

(Elle verse de l'encens sur la flamme, et s'avance sur le devant.)

LES PRÊTRES.

Honneur aux dieux!

LE PEUPLE.

Salut aux hommes!

NAUCLÉROS.

Ils approchent. Maintenant, à genoux, Léandre.

(Ils s'agenouillent, Léandre tout près de la statue de l'Hymen, Naocléros un peu en arrière. Le Peuple est également à genoux.)

HÉRO s'est approchée de la statue de l'Amour et verse de l'encens sur la flamme de l'autel. Le Grand Prêtre est à ses côtés.

Toi qui donnes l'amour, reçois tout le mien. Je te salue, et je prends congé de toi.

(Elle s'éloigne.)

LES PRÊTRES.

Honneur aux dieux!

LE PEUPLE.

Salut aux hommes!

HÉRO près de la statue de l'Hymen.

Ton frère m'envoie....

NAUCLÉROS bas à Léandre.

Tu ne regardes pas ?

(Léandre, qui avait jusqu'alors les yeux fixés à terre, lève la tête.)

LE GRAND PRÊTRE.

Quoi ! tu t'arrêtes ?

HÉRO.

Seigneur, j'ai oublié.... (Elle reprend.) Toi, qui donnes l'amour....

LE GRAND PRÊTRE.

Ce ne sont plus ces paroles. N'importe ! au sacrifice ! (Héro verse de l'encens sur l'autel ; une flamme plus vive se dégage.) Assez ! trop !... Au temple maintenant, viens !

(Ils s'éloignent. Au milieu de la scène Héro regarde par-dessus son épaule droite, comme si quelque chose manquait à sa chaussure. Son regard rencontre les deux jeunes gens ; ses Parents la rejoignent. La musique reprend. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Bois sacré à Sestos. A gauche, vers le fond, un banc de repos entouré de feuillage.)

NAUCLÉROS entrant par la gauche.

Viens, Léandre, et dépêchons-nous.

LÉANDRE paraissant du même côté.

Je viens... me voici.

NAUCLÉROS.

Oui vraiment, et voyez donc quelle hâte! Dis, combien de temps me faudra-t-il, pour l'expiation d'un méfait que j'ignore, semblable à l'enfant qui traîne son maître aveugle par les rues, te mener encore à travers les cités bruyantes des hommes, de fête en fête, du marché à l'autel, à la recherche de ton contentement? et, fatigué de parler, rester vis-à-vis de toi des heures entières, à sonder ton regard pour voir si l'étincelle de la joie s'y allume enfin, et chaque fois y lire un éternel non, non, non?... Dis, réponds-moi!

LÉANDRE.

Je suis las.

NAUCLÉROS.

Ah! oui, le grand travail! Passer la journée dans un lieu nouveau, parmi des étrangers, des visages souriants, regarder, écouter et dire un seul petit mot! Bon Dieu! qui pourrait y résister?

LÉANDRE qui s'est assis.

Et malade!

NAUCLÉROS.

N'aie pas de souci, la maladie passera. Sois seulement chez toi, dans ta petite cabane baignée par la mer; ôte-moi ce beau vêtement et revêts ta forte tunique de pêcheur, et parions que la santé te reviendra. Viens seulement, Abydos est loin, le temps passe et les amis s'en retournent.

LÉANDRE.

Ce feuillage est si ombreux, restons encore. Nous trouverons facilement un bateau; je tiendrai les rames.

NAUCLÉROS.

Oui, tenir les rames, voilà son affaire ! Comme son œil brille maintenant ! Gouverner une barque, ces jolis bras dodus se mouvant en avant, en arrière, à gauche, à droite, et glisser en cadence sur le sentier humide, là tu te sens un héros, un dieu, un homme enfin ! Pour tout le reste, à d'autres. Mais, bel ami, il s'agit ici, non pas de ramer, mais de choses autrement sérieuses. Apprends que nous sommes sur un sol défendu, dans le bois sacré qui s'ouvre seulement pour la fête que nous quittons. A tout autre moment, des gardiens sondent incessamment les profondeurs de ses bosquets, arrêtent les indiscrets, et les livrent au Grand Prêtre de leur temple, qui les punit, et souvent du châtement suprême. Tu dis ?

LÉANDRE.

Je n'ai rien dit.

NAUCLÉROS.

Viens donc, car à midi expire la liberté de la fête, et déjà les rayons du soleil tombent presque à plomb. Je n'ai pas envie de faire connaissance avec les cachots de Sestos pour l'amour de ton indolence. Entends-tu ? — Pas encore ? — Eh bien, dieux bons, détournes-vous de lui comme il se détourne de vous ! — Voyez-le donc mollement étendu, les membres languissamment affaissés. C'est qu'il est beau, quoique pas grand et trop brun ! Ses tresses sombres se jouent autour de son front, et son regard, quand les cils ne le voilent pas, étincelle et brûle comme un charbon qu'on attise ; ses épaules sont larges, ses bras forts à la fois et gracieusement arrondis : non plus un Amour, mais la fidèle image de l'Hymen. Toutes les filles le regardent, et lui.... Dieux ! où avez-vous laissé l'âme d'un si gentil corps ? Il est, — comment dire ? — timide, farouche, honteux. Certes, j'en vaudrais d'autres ; je ne donnerais pas cette chevelure dorée pour une noire, si sombre fût-elle, et au lieu du bronze indien qui le colore, une blancheur éclatante rit autour de ces muscles. Je suis plus grand aussi, comme il convient au maître. Et pourtant, que nous allions ensemble parmi le peuple, chez les jeunes filles, aux fêtes, aux jeux, aux danses, jamais je n'attrape une œillade, et lui, elles le dévorent toutes ! Ça remue, ça se penche, ça rit, ça cligne, ça chuchote, et tout cela pour lui, uniquement pour lui. C'est dit : elles raffolent de ces songeurs confus, de ces hères langoureux. Mais lui, il ne voit rien du tout, on si enfin il aperçoit quelque chose, oh ! comme il devient rouge. Dis, cher ami, est-ce pur hasard, ou bien le sais-tu, que tu te fais dix fois plus joli quand tu

t'appliques ces fraises pudiques sur les joues? — Et aujourd'hui, au temple, bons dieux! n'était-ce pas à croire que la terre avait retiré dans son sein toute la vie qu'elle a engendrée pour en former des filles, rien que des filles! Y en avait-il de ces essaims pressés et confondus de la Thrace et de l'opulent Hellespont! Une débauche de fleurs, des roses, des œillets, des tulipes, des violettes, des lis, — par-ci par-là aussi quelque ortie fourvoyée, — mais en somme un spectacle à ravir jusqu'à l'ivresse, une mer agitée avec des têtes charmantes, de blanches épaules et des flancs arrondis pour vagues. Eh bien! demandez-lui ce qu'il a vu, si c'étaient des filles ou des cygnes sauvages? Il ne le sait pas, il a regardé sans voir! Et c'était lui cependant qu'elles regardaient toutes, la prêtresse elle-même!... Une femme splendide, admirable, qui eût mieux fait, dans la joie de ce jour, de jurer fidélité à l'Amour, que, pauvre autant qu'avare, de lui dire un adieu funèbre, elle, la favorite accomplie des Grâces et d'Uranie, l'œil de l'aigle, le doux roucoulement de la colombe, le front si noble et la bouche si doucement souriante, semblable en tout à une royale enfant couronnée dès le berceau. — Et puis! c'est à moi qu'il faut demander ce qu'est la beauté! Que sais-tu du port superbe de cette large nuque amoureusement caressée par des tresses rebondies, de ces épaules qui s'effaçaient, humiliées dans leur beauté, et reculaient en arrière pour faire place à deux opulentes sœurs, de ces fines chevilles et de ce pied léger, et de tous les trésors de ce corps divin? Qu'en sais-tu, te dis-je? Tu n'as rien vu, et elle t'a vu, elle. Je l'ai bien remarqué, comme nous étions là agenouillés, moi en arrière, toi devant, aux pieds de l'Hymen, le dieu puissant, et qu'elle vint pour répandre l'encens, elle s'arrêta, la main suspendue en l'air, et, te contemplant, elle demeura immobile un, deux, trois instants, courts, éternels! Elle accomplit enfin son office sacré, mais en partant elle te jeta encore un long regard, révolte contre la froide destinée qui l'enlevait à l'amour. Il disait : « Quel dommage! » et : « Celui-là, je l'aurais bien pris. » Hein? tu souris, tu es flatté, pauvre fat! Tu caches ton visage; à bas les doigts, pas d'hypocrisie, et dis que tu es flatté. (Il lui a retiré la main des yeux.) Mais, Dieu! ce sont des larmes. Quoi, Léandre, tu pleures?

LÉANDRE qui s'est levé.

Laisse-moi, et ne me tourmente pas, et ne parle pas légèrement de sa beauté. Oh! je suis trois fois misérable!

NAUCLEROS.

Léandre misérable?... Heureux! tu aimes!

LÉANDRE.

Que dis-tu? je souffre, je suis malade à mourir.

NAUCLÉROS.

Tu es un fou, mais un fou fortuné. Soyez bénis, dieux, de l'avoir enfin visité! Et maintenant, jetez sur lui vos flèches enflammées, jusqu'à ce qu'il crie : « Assez! arrêtez! je veux supporter ce que souffrent les hommes! » Ta main, Léandre, mon ami, maintenant surtout mon ami, trop tard converti par de trop doux triomphes, homme régénéré, heureux! — Mais, halte-là, j'aperçois une vilaine tache sur le manteau de notre jubilation. — Viens à la ville, toutes les filles que tu as vues à la fête y sont encore rassemblées; fais-y le choix que tu voudras, car la vierge qui maintenant te possède, elle est prêtresse, elle a juré ce matin de se dérober à jamais aux hommes, et terrible est ce qui la menace si elle oublie son vœu, elle et l'homme qui l'oublierait avec elle.

LÉANDRE.

Je le savais bien.... Viens donc, nuit, et que tout soit fini!

NAUCLÉROS.

Tout fini? De nouveau, et avant d'avoir commencé? Pourquoi? comment? Compagnon pacifique, risques-tu si peu pour le ravissement suprême? Et peux-tu me le faire croire, quand je vois ta pâleur sombre et le frémissement de tes membres? Maintenant, tu resteras, tu resteras ici et tu lui parleras. Qui sait? son lien n'est peut-être pas si étroit qu'un prompt repentir ne le puisse rompre; peut-être aussi ton amour se montrera-t-il moins enflammé qu'il ne paraît en ce moment. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le moment de désespérer quand il faut agir. Connais au moins ton destin, sache le porter, et qu'une volonté d'homme remplace enfin tes velléités enfantines. Viens, nous sommes étrangers ici : qui nous blâmera d'avoir perdu le chemin, de questionner, de chercher? Nous finirons peut-être par pénétrer dans cette maison murée, dans ce temple; nous la verrons et nous entendrons ses paroles. Tiens, je vois venir une jeune fille avec une amphore dans chaque main. Nous allons l'interroger, et sans doute.... Mais, Léandre, enfant du bonheur, pourquoi me tires-tu en arrière! Reste, c'est elle, la vierge, la nouvelle prêtresse. Elle vient puiser de l'eau à la source sacrée : c'est son office. Saisis le moment, parle, et ne sois ni trop hardi ni timide, entends-tu? Moi, pendant ce temps, je fouillerai les buissons tout alentour, pour voir si tout est tranquille

et s'il n'y a pas de danger. Viens par ici, et quand je dirai : Maintenant ! avance et parle. — Mais silence avant tout, elle approche.

(Ils se retirent.)

HÉRO, sans manteau et vêtue à peu près comme au commencement du premier acte, entre par l'avant-gauche ; elle porte deux amphores vides, et traverse la scène en chantant.

Et le Dieu dit :
Viens vers moi,
Dans mes nuages,
A mes côtés.

(Léandre, poussé par Naocléros, a fait quelques pas, puis il s'est arrêté, la tête baissée. Héro sort à droite, sur le devant.)

NAUCLÉROS avançant.

Eh bien donc, soit ! tu l'as voulu. Si tu ne sais pas conquérir, saisir le bonheur, apprends à t'en passer. Et après tout, cela vaut mieux. N'appartient-elle pas aux dieux, et son approche n'est-elle pas mortelle ? Aussi bien, je plaisantais à moitié quand je te conseillais de tenter l'épreuve. J'enrage cependant de voir un homme qui désire, espère, n'a qu'à étendre la main pour saisir la couronne, et ne l'étend pas. Enfin, cela vaut mieux ainsi. Tu as bien fait, et ton cœur timide t'a mieux inspiré cette fois que la prudence de Nestor et le courage d'Achille. Viens, et songeons au retour. Mais ne te permets plus jamais....

LÉANDRE.

Elle revient !

NAUCLÉROS.

Eh bien, montre-toi.

LÉANDRE.

Pas moi !

NAUCLÉROS.

Et qui donc ?

LÉANDRE.

L'approcher, lui parler... oh !

(Ils se retirent de nouveau en arrière.)

HÉRO revient, portant l'une des amphores sur la tête et tenant l'autre de la main droite à l'anse. Elle chante :

Et elle caresse
Les doux flocons.

Mon oncle dit que je ne dois pas chanter la chanson de Leda et du Cygne. (Continuant à marcher.) Quel mal peut-il y avoir ? (Comme elle est arrivée

au milieu de la scène, Léandre se précipite soudain en avant et tombe à ses pieds, la tête inclinée vers la terre.) Dieux, qu'est cela? Quelle peur! les genoux me tremblent! (Elle dépose les amphores.) Un homme! un second! Étrangers, que voulez-vous de moi, de la prêtresse dans le bois sacré? Je ne suis pas sans protection; on veille sur moi; et si j'élève la voix, les gardiens vous feront repentir de votre audace. Allez donc pendant qu'il est temps, et emportez comme châtiment la conscience de votre faute et de votre défaite.

NAUCLÉROS.

O vierge, notre esprit n'est point tourné au mal; nous venons au contraire pour la guérison d'un mal profond et caché qui s'est emparé de mon ami, de celui que tu vois là.

HÉRO.

Pourquoi me le dire à moi? Allez vers les prêtres du temple d'Apolon : ce sont eux qui guérissent les maladies.

NAUCLÉROS.

Pas celle-ci : c'est dans votre temple, à votre fête qu'elle l'a saisi, et elle ne le quittera qu'au même endroit.

HÉRO.

A la fête de ce jour?

NAUCLÉROS.

Oui, et ce sont tes yeux qui l'en ont frappé.

HÉRO.

C'est ainsi que vous l'entendez, et voilà ce que vous osez! Mais ne le savais-je pas? l'âme de la foule est sans frein, sans respect, sans pudeur. Je vous laisse, et vais envoyer des serviteurs pour me rapporter ces amphores, et s'ils vous trouvent encore, ils vous diront quel a été votre crime.

NAUCLÉROS.

Oh! pas ainsi, pas encore! Regarde-le d'abord, lui que tu accables de si dures paroles.

LÉANDRE levant les yeux vers elle.

Oh! demeure!

HÉRO.

Tu es le même, je le vois, qui était ce matin à genoux à côté de l'autel de l'Hymen. Tu paraissais alors pieux et doux, et je m'afflige de te trouver autrement.

LÉANDRE, qui s'est levé, avec un geste suppliant.

Oh! pas autrement!... Demeure!

HÉRO à Naocléros.

Que veut-il donc?

NAUCLÉROS.

Je te l'ai dit, il est suspendu à ton regard, et tes paroles sont pour lui la vie et la mort.

HÉRO.

Tu as pris le mauvais parti, pauvre étranger, et ton cœur ne t'a pas conduit dans le bon chemin; car, si indulgente que se fasse ma pensée, elle doit s'avouer que la tienne incline vers moi. Or, je suis la servante de la déesse, et toute union m'est interdite par mon serment; il est périlleux de me poursuivre, et qui l'ose encourt la mort. Laissez-moi donc prendre mes amphores, et partez; il m'affligerait qu'il vous arrivât malheur.

(Elle fait un mouvement pour prendre les amphores.)

LÉANDRE.

Eh bien donc, précipitez-moi dans l'abîme des flots!

HÉRO.

Pauvre étranger, combien je te plains!

NAUCLÉROS.

Fais mieux que le plaindre. Sois-lui secourable, ô prêtresse! à celui qui t'aime.

HÉRO.

Que puis-je faire? Tu sais tout maintenant.

NAUCLÉROS.

Prononce au moins une parole qui le guérisse. Viens, ce feuillage nous défend contre le regard, et je vais déposer tes amphores à l'ombre. Viens donc, et permets que nous échangions quelques paroles. Ne veux-tu pas t'asseoir ici?

HÉRO.

Le devoir le défend.

NAUCLÉROS.

Par pitié pour ses souffrances!

HÉRO à Léandre.

Assieds-toi donc aussi.

NAUCLÉROS.

Oui, ici, et toi à ses côtés.

(Léandre est assis au milieu, le dos appuyé contre un tronc d'arbre, les mains sur les genoux, regardant à terre. Héro et Naucéros des deux côtés et un peu avancés, de façon que leurs regards se rencontrent.)

HÉRO à Naucéros.

Je l'ai déjà dit et le répète maintenant : que nul vivant n'aspire à mon amour, ne demande ma main; la loi que j'ai acceptée m'interdit de connaître un époux. Hier encore, quand vous vîntes, j'étais libre; aujourd'hui je l'ai promis, et je le tiendrai. (A Léandre.) Ne cache pas tes yeux dans tes mains, jeune étranger. Non, retrouve-toi, donne à une autre femme ton âme, et réjouis-toi en paix de ce qu'il nous est défendu de connaître.

LÉANDRE, se levant en sursaut.

Que la terre m'engloutisse, que mes yeux, que mon cœur se ferment à tout ce qu'elle offre de bon et de charmant, si jamais une autre femme, un autre amour....

HÉRO à Naucéros.

Dis-lui de ne pas faire ce serment. A quoi peut-il lui servir ou peut-il servir à moi? Pourquoi se tourmente-t-il ainsi? Il est si beau, si jeune, si bon! Je lui désire toute joie, toute félicité. Qu'il retourne....

LÉANDRE.

Retourner? Ici sont mes racines; ici je me tiendrai nuit et jour comme ces arbres, contemplant le faite de ce temple.

HÉRO.

Les gardiens le trouveront, le tourmenteront. Dis-le-lui. (A Léandre.) Jeune homme, retourne dans ta patrie, et que le tumulte, les peines et les joies de la vie effacent de ton souvenir tout ce qui dépasse la mesure. Conserve le reste. Je ferai ainsi; et quand l'année prochaine et toutes les suivantes ramèneront la fête d'aujourd'hui, reviens, place-toi dans le temple, que je puisse te voir, et je me réjouirai de te trouver apaisé.

LÉANDRE tombant à ses pieds.

O créature céleste!

HÉRO.

Pas cela, pas cela! nous ne le devons pas. Oh! et voici mon oncle qui approche! Il me grondera, et avec justice.... Pourquoi vous ai-je cédé?

NAUCLÉROS.

Prends ton amphore, et tends-la-moi que j'en boive. C'est le meilleur prétexte.

LÉANDRE, le repoussant et éclatant.

Pas toi!... moi, moi!

HÉRO lui présentant l'amphore qu'il porte à ses lèvres en restant à genoux.

Bois donc, et que chaque goutte te soit une consolation. Que cette onde sacrée rende heureux ton avenir.

LE GRAND PRÊTRE entrant.

Que fais-tu là?

HÉRO.

Vois! un malade!

LE GRAND PRÊTRE.

Ton service n'est pas de guérir les malades. Qu'ils aillent au temple d'Apollon.

HÉRO.

Je le leur ai dit.

LE GRAND PRÊTRE.

Mais avant tout, malade ou bien portant, nul étranger, nul homme ne viole impunément le bois de la déesse, l'ombre du toit sacré. Donc, si je vous laisse aller, remerciez ma bonté; une autre fois, la loi vous atteindrait.

NAUCLÉROS.

Tout à l'heure j'ai vu le temple et le bois fourmiller d'hommes et de femmes.

LE GRAND PRÊTRE.

La fête avait ouvert nos portes, mais à midi la loi reprend son empire.

NAUCLÉROS.

Eh bien donc, le soleil brûle sans doute, mais il ne tombe pas encore d'aplomb sur nos crânes.

LE GRAND PRÊTRE.

Réjouis-t'en, et mets à profit le délai qu'il t'accorde; car dès que, parvenu au milieu de sa course, il boira l'ombre, tu entendras les trompettes sacrées annoncer la fin de la fête et ton danger. On me dit aussi que vous venez d'Abydos, dont le peuple nous est hostile; en toute occasion vos pêcheurs, vos marins, maltraitent les pieux citoyens de Sestos. Pesez cela aussi, et que l'outragé prend souvent sa vengeance double quand il l'a différée.

NAUCLÉROS.

Et moi, seigneur, je dis : Homme contre homme, et c'est ainsi que j'en ai toujours usé envers les pieux citoyens de Sestos, lesquels ne manquent pas, du reste, de nous tendre des embûches sur leurs bords. Nous le leur rendons quand ils viennent de notre côté.

LE GRAND PRÊTRE.

Il ne me convient pas de contester, de m'expliquer avec toi. J'ai dit le nécessaire; tais-toi sur le reste. (A Héro.) Et toi, prends tes amphores, et viens. (Aux jeunes gens qui veulent aider la prêtresse.) Laissez, voici des servantes. (Il fait un signe à gauche, à la cantonade.) Suis-moi; le temple réclame encore ton service.

(Il sort par la gauche, emmenant Héro par la main.)

IANTHE, qui est entrée pendant ce temps.

Qu'avez-vous fait, beaux étrangers? Je vous ai bien vus de loin. Maintenant, hâtez-vous! Mais comment votre prompte audace a-t-elle pu s'adresser à la prêtresse déjà vouée au temple? Si j'étais homme, je chercherais qui pût me répondre.

(Elle sort, emportant les amphores.)

NAUCLÉROS criant après le Grand Prêtre.

Despote avare, cruel oppresseur, c'est ainsi que tu cloîtres la douce merveille, que tu ravis au monde le bonheur de ses chauds rayons, en colorant d'un saint prétexte ton acte indigne! Depuis quand les dieux connaissent-ils l'amertume et l'envie? Abydos les honore aussi, mais quand le pontife de Jupiter descend parmi le peuple, il y répand la joie et, béni lui-même, le trésor de ses bénédictions. Mais vous, dans les profondeurs de l'Orient, vous avez cherché le culte triste et jaloux des esclaves indiens, vous vous enveloppez de nuit et d'horreur. Mais c'est ainsi! c'est pourquoi, viens, malheureux!

LÉANDRE.

Malheureux! parles-tu de moi?

NAUCLÉROS.

De qui donc? Heureux si tu veux, mais de peu! Viens.

LÉANDRE.

Je suis prêt.

NAUCLÉROS.

Quoi! tu ne jettes pas un dernier regard sur ce lieu que tu vas quitter à jamais?

LÉANDRE.

A jamais?

NAUCLÉROS.

Non ? tu voudrais ?... Dis, comment l'entends-tu ?

LÉANDRE.

Écoute ! N'a-t-on pas donné le signal ? Partons.

NAUCLÉROS.

Hypocrite, que veux-tu me cacher ? Tu voudrais revenir ici, où la prison, la mort....

LÉANDRE.

Vrai, j'entends le signal. Les amis nous attendent ; rejoignons-les ! Ma vie si pauvre, quel n'en serait pas le prix ! Ce qui peut arriver ? Qui peut le savoir ?... Et qui le dira ?

(Il sort rapidement.)

NAUCLÉROS.

Léandre ! écoute !... Fiez-vous donc à ces langoureux transis ! Transi ? Eh ! on vient de le voir !... Mais j'aurai l'œil sur toi, et si tu reviens sans ma permission, je veux que... Mais attends-moi donc !... Entends-tu ?... Léandre !

(Il le suit en le rappelant à lui du geste. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

(Appartement dans la tour d'Héro. A droite, dans le fond, dans une large embrasure, une haute fenêtre, à laquelle on monte par des degrés; à côté, un grand lampadaire. A gauche, dans le fond, une porte étroite, qui est l'entrée principale. Sur la droite, à distance égale du fond et du premier plan, une autre porte, voilée par un rideau. Du même côté, sur le devant, une table et une chaise.)

(Après le lever du rideau, un serviteur entre avec une lampe, qu'il place sur le lampadaire, et sort. Aussitôt après, entrent le Grand Prêtre et Héro, vêtue du manteau sacerdotal, comme à la fin du premier acte.)

LE GRAND PRÊTRE.

Ton saint ministère est terminé. Voici le soir, franchis donc le seuil qui est le tien à partir d'aujourd'hui, le seuil tranquille de la prêtresse.

HÉRO regardant autour d'elle.

Ici donc... ici!

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, ici. Cette tour où se voûte ta demeure, elle s'élève au bord de la mer, isolée, séparée de tout édifice profane, unie seulement à notre temple par des galeries; ses pieds inébranlables plongent dans les flots, sa tête est dans les nues, dominant la mer, la terre et l'air. — Ainsi de toi dans ton nouvel avenir : isolée, unie à nous, alliée avec les hommes et les dieux, tu régneras sur toi-même et sur les autres, tu vivras de deux vies; un être choisi, fortuné!

HÉRO.

Ici donc... ici!

LE GRAND PRÊTRE.

Je vois qu'on a déjà réuni dans ces murs tout ce qui orne les demeures saintes : ici les rouleaux chargés des trésors de la sagesse; là, le style pour graver les pensées et les tablettes pour les recevoir; cette lyre que je retrouve, tu l'hérites de ma sœur, jadis prêtresse en ce lieu comme tu l'es à présent; les fleurs ne manquent pas, et voici la couronne que tu portais aujourd'hui. Tout ici élève la pensée, satisfait l'âme sans irriter le désir, et rapproche des dieux ceux qui les servent. (Indiquant la porte latérale.) Et cette autre chambre, elle abrite ton lit, le

même qui t'a reçue dès le premier jour, il y a sept longues années, qui t'a vue croître, qui a vu se former et fleurir ta beauté et tes tranquilles vertus, et se jouer autour de tes joues roses des rêves désormais réalisés.... Mais ne rêves-tu pas encore à présent?

HÉRO.

Je t'écoute, bon oncle.

LE GRAND PRÊTRE.

Te l'avouerai-je? je t'eusse voulue plus joyeuse au soir de ce jour heureux. Nos désirs satisfaits, nos espérances comblées devraient te ravir, et tu m'écoutes froide et muette!

HÉRO.

Mon oncle, tu le sais, nous ne pouvons toujours gouverner nos pensées; il y a des moments où elles vont et viennent, naissent sans cause et meurent sans trace. Le grand, le beau suprêmes, quand ils nous apparaissent autres que ne les avaient vus nos songes, ils nous effrayent un peu, comme toute grandeur effraye. Permets-moi seulement une nuit de repos et de recueillement, et tu trouveras celle que tu as connue. Ce lieu est tranquille, et l'air à peine agité par un souffle. Ici tombe plus facilement le flux des pensées, et le tumulte des flots expire sur la rive.

LE GRAND PRÊTRE.

Encore un mot : garde ton âme contre toute occasion de lutte.... Le fleuve qui porte des vaisseaux et fertilise la terre, il peut se frayer sa voie à travers les rochers et les écueils, entraîner avec lui le limon de ses rives; limpide ou troublé, il remplit son destin, accomplit sa mission.... Mais la source où se mirent la lune et les étoiles, où se penche le pèlerin pour se désaltérer, la prêtresse pour y puiser l'onde sacrée, qu'elle garde immobile et pure sa nappe transparente; le plus léger mouvement la trouble et déshonore sa beauté. Et maintenant, dors en paix ! Si jamais tu cherches un conseil, cherche-le près de moi, près de ton second père.... Et si tu repoussais la voix d'un ami (étendant le bras), du moins trouverais-tu toujours l'homme prêt à répandre son propre sang par ces veines ouvertes, s'il y soupçonnait une seule goutte chargée d'injustice, empoisonnée de mal !

(Il sort par la porte du fond.)

HÉRO après une pause.

Je le vois bien, cette rencontre dans le bois, ces étrangers l'ont tourné contre moi. — Et vraiment il a raison. Que je l'avoue : si je n'étais Héro, la prêtresse vouée au culte pieux des Uraniens, le plus

jeune, le brun peut-être me plairait-il — peut-être? — Eh bien oui, je sais maintenant que ce qu'ils appellent penchant, désir, est quelque chose de réel, qu'il faut éviter, et je l'éviterai avec soin. Combien une journée peut vous apprendre, et combien peu apporte et efface une année.... Allons, il est loin, et de ma vie probablement ne le reverrai. C'est donc fini.... C'est bien! (Elle dépose le manteau.) Toi, voilà ta place! Autre tu m'as vue ce matin, quand je te pris, autre tu me vois ce soir; tu caches une vie dans tes plis; garde ce que tu sais, je le dépose avec toi.... Mais que faire maintenant? Le sommeil ne vient pas. (Saisissant la lampe et l'élevant.) Que je voie cette chambre!... Que c'est vaste et vide! Non, je ne vous regarderai pas ce soir, murailles mornes, j'aurai assez le temps de vous contempler tant de longues années.... Du bruit!... Non, ce n'est rien.... Seule, seule, seule! (Elle a posé la lampe sur le bord de la fenêtre, dans un coin, et se tient auprès.) Que la nuit est calme! Les flots se balancent avec un doux murmure, comme de sages enfants qu'on entend à peine dans leur contentement tranquille. Nul bruit, nulle lueur tout alentour; rien que ma lampe dardant ses rayons blafards à travers l'air sombre. Viens, que je t'avance, et que le voyageur attardé se ranime à la pensée qu'une âme veille avec lui. Par-dessus tout l'Hellespont, et jusqu'à la rive opposée, sois une étoile, et resplendis dans la nuit.... Mais non, on te verrait. Viens, que nous dormions, pâle lumière, tranquille amie... (Elle remporte la lampe.) et comme j'éteins ton doux rayon, que s'éteigne ce qui couve encore ici, et que nul autre soir jamais ne le rallume.... (Elle a posé la lampe sur la table; elle retire les bijoux de ses cheveux, en chantant à mi-voix :)

Et Lédæ caresse

Les doux flocons.

L'éternelle chanson! Comment ne cesse-t-elle de me revenir.... Ah! il n'y a plus de dieux pour s'élancer dans les tours abandonnées, plus de cygnes, plus d'aigles pour consoler les délaissées! La solitude reste seule, et ne se transforme pas. (Elle s'est assise.) Ils m'ont donné une lyre : je n'ai pas appris à en jouer, et je voudrais le savoir maintenant. Des pensées troubles, bizarres, montent et descendent dans mon esprit, et la musique les apaiserait plus facilement.... Eh bien donc, oui, bel étranger, si doux, si soumis, je pense à toi dans cette heure nocturne, et, je le sens, ma pensée est pure et ne cache nul mal dans ses replis. Je fais des vœux pour toi, heureuse pourtant que tu sois si loin, et si ma voix pouvait aller jusqu'à ton oreille, je te saluerais et te crierais : Bonne nuit.

LÉANDRE, qui paraît au fond, à la fenêtre.

Bonne nuit!

HÉRO.

Ah! qu'est cela?... Écho, est-ce toi qui parles? Viens-tu me visiter ici dans ma solitude? Je te salue, charmante nymphe.

LÉANDRE.

Nymphe, je te salue.

HÉRO.

Ce n'est pas un écho! Une tête... deux bras! Oh! un homme à la fenêtre! Il se soulève, il vient!... Il a les genoux sur l'embrasure. Arrière! tu es perdu si j'appelle.

LÉANDRE.

Ne me souffre qu'un instant, un seul!... Les pierres s'émiettent sous mes pieds; si tu ne veux pas me voir, je me précipite; donne-moi un instant, et je redescendrai.

(Il entre.)

HÉRO.

Reste là, et ne bouge pas! pas un mouvement! Malheureux, comment es-tu venu?

LÉANDRE au fond, près de l'entrée.

Mon cœur était dans les ténèbres et appelait la lumière; j'ai vu le clair éclat de ta lampe resplendir dans la nuit, et je suis venu.

HÉRO.

Ton compagnon? ton complice?... Qui t'a prêté son bras? qui t'a tenu l'échelle?

LÉANDRE.

Personne!... Je n'ai pas eu d'aide, pas d'échelle. Posant le pied dans les jointures des pierres, m'aidant des genêts, me soulevant au lierre qui s'élève jusqu'à toi, je suis monté.

HÉRO.

Et si le pied t'avait manqué!... si....

LÉANDRE.

J'eusse été heureux.

HÉRO.

Et si on t'eût vu?

LÉANDRE.

Je ne crois pas qu'on m'ait vu.

HÉRO.

Les gardiens du temple font leur ronde à cette heure. Malheureux ! ne t'avait-on pas ordonné, ne t'avais-je pas prié de ne plus venir ?

LÉANDRE.

J'étais dans ma cabane, et ne pouvais trouver le repos ; alors je me suis jeté à la nage et je suis venu.

HÉRO.

Quoi !... de la côte lointaine d'Abydos ? Deux rameurs s'épuiseront au trajet.

LÉANDRE.

Tu le vois, je l'ai pu, et si je mourais, si les vagues me gardaient, je mourais plus près de toi et plus doucement.

HÉRO.

Ta chevelure est humide, humides tes vêtements ; tu trembles....

LÉANDRE.

Non de froid ; c'est une flamme qui m'agite.

(Il reste au fond de la scène, mais veut se jeter à genoux.)

HÉRO.

Laisse cela et demeure, repose-toi un moment. Bientôt, bientôt, il faudra que tu repartes. Ainsi donc, c'est ma lumière, ma lampe, qui t'a appelé et guidé ?... C'est un avertissement pour que je la cache à l'avenir.

LÉANDRE.

Oh ! pas cela, ne fais pas cela ! Je ne viendrai plus, si tu te courrouces, mais ne me refuse pas le doux éclat de cette lampe.... Quand cette nuit, chassé de ma couche par l'insomnie, j'ouvris la porte de ma cabane et me plongeai dans l'obscurité morne, je vis devant moi la mer sombre, immense, gémissante ; un voile de deuil et de désespoir couvrait l'espace. Déjà le noir vertige s'emparait de moi, quand à l'horizon parut soudain une petite étoile, une dernière espérance, et de ses rayons enveloppa le monde comme d'un réseau d'or.... Mon cœur m'avertit par des bonds puissants ; il m'entraîna au rivage, je m'élançai, je nageai, ce phare adoré devant les yeux, et j'atteignis cette rive.... Je ne reviendrai pas si tu te courrouces, mais ne me ravis pas cette étoile de mon espérance, la consolation de cette lumière.

HÉRO.

Doux étranger, ne me crois pas le cœur inflexible, si je ne réponds que faiblement à tes paroles ; mais un abîme est entre nous, je te l'ai

déjà dit ! Je suis vouée à un culte sévère dont la prêtresse ne doit pas connaître l'amour. Avant-hier, quand tu vins, j'étais libre encore ; aujourd'hui, il est trop tard. Va donc, et ne me revois plus.

LÉANDRE.

Vos lois sont-elles donc si dures, votre peuple si cruel?... On dit que ses mœurs sont douces.

HÉRO.

Les Mèdes et les Bactriens, dans l'Orient lointain, ils tuent la prêtresse du Soleil dont le regard s'est reposé sur le jeune homme aimé. Mon peuple, moins sanguinaire, ne prend pas la vie de la coupable, mais il la repousse et la méprise, elle et toute sa maison, tous les siens. Cela ne doit pas arriver à Héro, tu le sens bien. Va donc, et supporte le destin.

LÉANDRE.

Il me faut donc partir ?

HÉRO.

Il le faut, mais par un autre chemin ; celui qui t'a amené est plein de dangers. Prends cette porte, et puis la galerie, qui te conduira hors de la tour. (S'arrêtant et prêtant l'oreille.) Mais, sois sur tes gardes, car.... Écoute!... Par les noms de tous les dieux ! j'entends des pas dans la galerie ; on vient... on approche.... Heure maudite !

LÉANDRE.

N'as-tu pas une cachette, un abri ? (Indiquant la porte latérale.) Ah ! là-bas !

HÉRO.

La chambre où.... Non ! pas là!... Non ! tu resteras ici ! Puisque tu as osé venir, qu'ils te trouvent!.... Meurs!... C'est moi qui vais là !

LÉANDRE.

Ils viennent !

HÉRO indiquant elle-même la porte latérale.

Là!... là.... Entre ! cache-toi!... et prends la lampe ! Qu'ils trouvent ici les ténèbres!... Entends-tu?... Mais vite ! N'avance pas, tiens-toi près de la porte!... Vite, te dis-je, vite !

LÉANDRE.

Et toi ?

HÉRO.

Tais-toi!... Sauve-toi ! (Léandre prend la lampe et sort par la porte latérale ; la chambre est obscure.) Maintenant, soyez miséricordieux, ô dieux !

(Elle s'affaisse sur la chaise, la main sur les genoux, le front sur la table.)

LE GARDIEN, du dehors.

Quelqu'un veille-t-il encore ici ?

IANTHE de même.

Tu le vois, tout est sombre.

(La porte s'ouvre à moitié.)

LE GARDIEN.

Cependant, j'ai vu de la lumière.

IANTHE.

Tu te l'es imaginé.... Et puis, c'est ici la demeure de la prêtresse, tu le sais bien.

LE GARDIEN.

Ce que j'ai vu, on me le contestera point. (La porte se ferme.) Et quand viendra le jour on verra bien si....

(Les paroles se perdent avec les pas dans le lointain.)

HÉRO.

O honte et confusion !

LÉANDRE sortant de la porte latérale.

Ils sont donc partis ?... Où restes-tu ! Es-tu encore ici, jeune fille ?

(Il effleure son épaule en cherchant dans les ténèbres.)

HÉRO se levant en sursaut.

Où est la lumière ? La lampe, où est-elle ? Apporte la lampe d'abord, te dis-je !

(Léandre recule.)

HÉRO.

Oh ! tout ce malheur sur ma coupable tête !

LÉANDRE, qui revient avec la lampe.

Voici ta lumière. (Il la pose près d'elle.) Et rends grâces aux dieux avec moi....

HÉRO.

Rendre grâces, dis-tu ? Grâces ? Pourquoi ? De ce que tu vis encore ? Est-ce là ton bonheur ? Homme méprisable ! infâme ! Pourquoi es-tu venu ici, ne songeant qu'à toi seul ? pourquoi as-tu troublé la paix de mes tranquilles journées, empoisonné le repos qui vivait dans mon sein ? Ah ! pourquoi la mer n'a-t-elle englouti ton corps, lorsque tu plongeais dans ses flots ! Pourquoi ne s'est-elle pas détachée, échappant à ta main, la pierre à laquelle tu te cramponnais en escaladant la tour, et toi... image affreuse !... Léandre, ah !...

LÉANDRE.

De quelles malédictions tu m'accables !

HÉRO.

Entends-tu, Léandre ? ne reprends pas le chemin qui t'a conduit ici, il est plein de dangers.... Affreux ! épouvantable ! Qu'est-ce donc qui obscurcit ainsi le jugement de l'homme, qui le rend étranger à lui-même, à son propre moi, et le fait l'esclave d'un moi étranger?... Lorsqu'ils vinrent tantôt, à trois pas d'ici, et qu'ils me trouvèrent, qu'ils me virent... je tremblai,... mais non pour moi!... Perversité ! je tremblais pour lui !

LÉANDRE.

Le puis-je croire ?

HÉRO.

Laisse cela ! Ne me touche pas !... Ce n'est pas chose bonne celle qui bouleverse ainsi le fond le plus intime de notre nature, qui éteint la lumière que les dieux nous donnèrent pour nous conduire, comme l'étoile polaire guide le nautonier.

LÉANDRE.

Tu l'appelles mauvaise ? Et tous les hommes la proclament dans l'ivresse du bonheur... (S'agenouillant devant elle.) C'est Amour qu'ils l'appellent.

HÉRO.

Pauvre jeune homme ! Ainsi ce mot brillant est parvenu jusqu'à toi, et toi, tu le répètes et tu te dis heureux ? (Divisant les cheveux de Léandre avec sa main.) Et tu vas nager encore à travers la mer furieuse, où chaque vague cache la mort ; et si tu atteins le rivage, des espions sont là qui t'attendent, et des assassins sans pitié....

(Jetant un regard en arrière et tressaillant.)

LÉANDRE se lève vivement.

Qu'y a-t-il ?

HÉRO.

Ah ! chaque bruit me semble un pas d'espion. Mes genoux tremblent.

LÉANDRE.

Héro ! Héro ! Héro !

HÉRO.

Laisse cela ! ne me touche pas ! Il faut maintenant que tu partes. Je te conduirai moi-même par un chemin sûr ; mais s'ils venaient, s'ils allaient te trouver ici, s'emparer de toi....

(Se retenant au dossier du siège.)

LÉANDRE, après une courte pause.

Et pourrai-je revenir ?

HÉRO.

Toi !

LÉANDRE.

Jamais donc ! jamais ? plus jamais ? Connais-tu ce mot et son étendue terrible ? Eh bien ! n'importe : tu as tremblé pour moi. Le sais-tu ? il faut que je me fraye un retour à travers la mer qui mugit courroucée ; ne croiras-tu pas que je suis descendu dans son abîme et y ai trouvé la mort, si mon chemin reste ignoré de toi ?

HÉRO.

Envoie un messenger.

LÉANDRE.

Je n'ai de messenger que moi-même.

HÉRO.

Eh bien donc, messenger charmant, viens donc, viens ! Mais pas ici, en ce lieu de mort. Au rivage, un banc sablonneux s'avance dans la mer : viens-y en sûreté, cache-toi dans les broussailles ; en passant j'entendrai tes paroles.

LÉANDRE.

Mais laisse brûler pour moi la lampe à cette place, qu'elle m'indique les chemins de mon bonheur. Dis, quand reviendrai-je ?

HÉRO.

Le jour de la fête prochaine.

LÉANDRE.

Tu plaisantes sans doute ? Quand reviendrai-je, dis ?

HÉRO.

Quand de nouveau s'emplira la lune.

LÉANDRE.

Jusque-là se traîneront dix longues journées ! Supporteras-tu l'incertitude jusque-là ? Moi je ne pourrai ! Je craindrai que l'on ne nous ait découverts, tu me verras mort dans ta pensée, et non sans raison ! car si la mer ne me ravit point, c'est le souci qui me tuera, la crainte, la douleur. Dis : après-demain ; dis : après trois jours, la semaine prochaine, dis ?

HÉRO.

Viens donc demain !

LÉANDRE.

O félicité ! ô joie !

HÉRO.

Et au retour, Léandre, en traversant encore la mer dans la nuit comme tu le fis, préserve bien cette tête, et ces lèvres, et ces yeux. Entends-tu bien ? promets-le moi ! (Reculant, tandis qu'il veut l'entourer de ses bras.) Non, non !... Mais suis-moi maintenant ! Je te conduis.

(Elle s'approche de la table pour y prendre la lampe.)

LÉANDRE, la suivant des yeux.

O femme adorée, divine !

HÉRO.

Que ne viens-tu ?

LÉANDRE.

Faut-il que j'abandonne ainsi cette bienheureuse demeure des dieux ? N'emportant avec moi aucun signe de ta bienveillance, nul pauvre gage pour calmer mon désir ?

HÉRO.

Que veulent dire tes paroles ?

LÉANDRE.

Pas même la main ?... Et puis... ceux qui s'aiment, ils posent lèvres contre lèvres... je l'ai bien vu... et ils murmurent ainsi ce qui est trop secret pour être confié aux indiscretions de l'air. Que ma bouche soit ma bouche, que la tienne soit ton oreille ! Prête-moi ton oreille pour mon muet langage !

HÉRO.

Non, cela ne sera pas.

LÉANDRE.

Faut-il que je sacrifie tant, toi rien ? Moi, au sein des périls et de la mort, toi refusant toujours ? (Avec une moue d'enfant.) Je descendrai au fond de la mer, s'il faut que je reprenne dans la tristesse le chemin du retour.

HÉRO.

Ne blasphème pas !

LÉANDRE.

Et toi accorde !

HÉRO.

A la condition que tu partiras ensuite.

LÉANDRE, un genou en terre.

Sûrement !

HÉRO.

Et que tu ne me querelleras pas d'avoir trop complaisamment touché ta joue; mais que tu m'en seras reconnaissant plutôt et m'obéiras avec douceur.

LÉANDRE.

Tu hésites encore?

HÉRO.

Croise tes bras en arrière, comme un prisonnier, prisonnier de l'amour, mon prisonnier.

LÉANDRE.

Vois, c'est fait.

HÉRO plaçant la lumière sur le plancher.

Il ne faut pas que la lampe le voie.

LÉANDRE.

Mais tu ne viens pas.

HÉRO.

Es-tu si impatient? Alors, que jamais... et pourtant, si cela te rend heureux... tiens, prends et rends! (Elle l'embrasse rapidement.) Mais il faut que tu partes maintenant!

LÉANDRE se relève soudain.

Héro!

HÉRO.

Non! non!

(Elle s'enfuit par la porte.)

LÉANDRE.

Je t'en supplie, Héro!... Malédiction! envieuse félicité! (Écoutant à la porte.) Mais j'entends des pas de ce côté à travers le corridor, on marche doucement sur la pointe des pieds.... Elle revient donc?... Dieux éternels!

(La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

(Une place ouverte. Au fond , la mer. En arrière , du côté gauche , la tour d'Héro , avec une fenêtre à demi tournée vers la mer et une étroite entrée où conduisent quelques marches. Tout auprès , sur le rivage , des broussailles hautes. En avant , du même côté , des arceaux et des colonnes , dénotant le voisinage de quelques habitations. Un banc de pierre placé obliquement sur la scène.)

(Après le lever du rideau , on entend derrière la scène , à droite , le son d'une trompe ; puis Héro se présente sur le devant du théâtre.)

HÉRO.

Il est de l'autre côté ! Grâce en soient rendues à tous les dieux ! Il semblait que tout se fût conjuré pour le retenir ici jusqu'au grand jour ! C'était un aller et venir sans trêve. Et il était là , blotti en silence , dans sa cachette ; enfin arriva le moment favorable.... Mais il est parti , et me voici de nouveau tranquille.

(Du même côté , plus au fond , arrive le Gardien du temple , une trompe en attache autour du corps et une lance sur l'épaule gauche ; il suit Héro dans tous ses mouvements.)

LE GARDIEN.

Tu l'as bien vu.

HÉRO.

Qui donc ?

LE GARDIEN.

L'étranger. Il vient à l'instant de se jeter à la mer.

HÉRO.

Maintenant seulement ? Avec tant de hâte ?

LE GARDIEN.

A peine à trois pas de toi.

HÉRO.

Et je ne l'ai point vu !

(Elle s'avance vers la tour.)

LE GARDIEN.

Assurément tu l'as vu , et tu devais le voir.

HÉRO s'éloignant encore.

Devais-je le voir , en vérité ? Suis-je donc gardien comme toi ?

LE GARDIEN.

Non pas gardien.... Si pourtant est gardien qui veille.... Tu as veillé assez longtemps près de ta lampe.

HÉRO.

Eh ! tu vois tout.

LE GARDIEN.

Sans doute je vois, sans doute !

LE GRAND PRÊTRE arrive du côté gauche.

Trouvé-je des querelles ici ?

HÉRO sur les marches de la tour.

Cet homme ici est hors de sens.

LE GARDIEN.

Si je voulais parler, ah !

HÉRO.

Il parle et parle toujours. Je m'en vais.

LE GRAND PRÊTRE.

Où ?

HÉRO.

Dans la tour.

LE GRAND PRÊTRE.

Pour quel dessein ?

HÉRO.

J'y vais dormir.

(Elle entre dans la tour.)

LE GARDIEN.

Dormir, oui... après avoir longtemps veillé.

LE GRAND PRÊTRE.

Que s'est-il donc passé ici ?

LE GARDIEN se tournant vers la demeure d'Héro et comme s'il parlait à celle-ci.

Eh ! ne m'appelles-t-on insensé que parce que je ne suis qu'un serviteur et vous d'une race plus haute ? Penses-tu que l'on hérite du sens de père en fils, comme de l'argent et du bien ? Eh ! je suis assez sensé, et assez rusé, et vigilant encore.

(Il plante sa lance dans le sol.)

LE GRAND PRÊTRE.

Apprendrai-je donc...

LE GARDIEN feignant toujours de parler à Héro.

Oui, certainement oui !

LE GRAND PRÊTRE se disposant à s'éloigner.

Tu te tiens compagnie à toi-même, comme je vois; je ne veux pas t'en priver, et je t'abandonne.

LE GARDIEN.

Maitre! à l'instant un homme s'est précipité du rivage dans les flots.

LE GRAND PRÊTRE.

C'était donc cela?

LE GARDIEN.

Et Héro n'était pas loin.

LE GRAND PRÊTRE.

N'étais-je pas moi aussi dans son voisinage?

LE GARDIEN.

Et là, dans cette tour, une lumière a brûlé toute la nuit.

LE GRAND PRÊTRE.

Sans doute cela n'aurait pas dû être. Mais à peine Héro sait-elle que nous évitons de montrer par des lumières et des feux le chemin aux malveillants et aux ennemis, à travers la ceinture d'écueils dont se protège le rivage. C'est pourquoi avertis-la.

LE GARDIEN.

Eh! que se rit-elle de moi? Elle le savait bien, et cependant la lumière brûlait. Cela fait qu'elle veillait, maitre!

LE GRAND PRÊTRE.

En vérité?

LE GARDIEN.

Jusqu'au matin. Et là-haut tout était en rumeur et pourtant si mystérieux, murmures, frémissements de côté et d'autre. Toute la contrée paraissait éveillée, en mouvement : quelque chose semblait remuer étrangement au plus profond du feuillage, comme un souffle du vent, et pourtant nul vent ne soufflait; l'air était sonore, le sol résonnait, et ce qui avait résonné et vibré, ce n'était rien. La mer s'élevait en mugissant le long du rivage, les étoiles scintillaient comme des yeux qui clignoteraient pour nous faire signe, la nuit semblait un mystère à demi dévoilé. Et la tour était le centre et le but de tout ce mouvement confus et de ce désordre muet. Plus de vingt fois je me hâtai vers elle, pensant qu'enfin je découvrirais l'énigme; je regardais en haut, mais je ne voyais que la lumière qui brûlait toujours et toujours à la fenêtre d'Héro. Une fois seulement, quelque chose comme l'ombre

d'un homme courut du rivage vers la tour. Je suivis, et arrivé, ce n'était encore rien, seulement tout alentour un murmure et un mouvement comme auparavant.

LE GRAND PRÊTRE.

Il semble en vérité que tout le miracle, cause et effet, reposait en toi.

LE GARDIEN.

Eh! maître, pourquoi donc brûlait la lumière, pourquoi toute la nuit, et jusqu'à l'instant avant que je vous avertisse? Quand tout ce mystère m'eut presque mis hors de moi, j'entrai dans l'intérieur de l'édifice, de l'autre côté, où confine à la tour la demeure des serviteurs. Et c'est Ianthe qui d'abord frappe ma vue, vêtue et ornée comme si c'était de jour.

LE GRAND PRÊTRE.

Le mot de l'énigme s'offre de lui-même. Interroge toi-même la jeune fille. Appelle-la. Tu la connais, et tu sais combien de fois déjà elle a troublé l'ordre au milieu de nous.

LE GARDIEN.

Je pensai de même et la morigénai vertement; mais la lumière? la lumière à cette fenêtre! Et puis un instant avant mon arrivée dans le bois, cet homme qui saute dans la mer écumante, et dans ce même instant Héro sortant des broussailles, à peine à trois pas de distance?

LE GRAND PRÊTRE.

Si tu veux faire des conjectures, cherche un autre appui; que tes soupçons frappent ce qui te ressemble.

LE GARDIEN.

Ce qui me ressemble?... Eh! je vois ce que c'est! un serviteur ne peut avoir ni jugement ni raison.

LE GRAND PRÊTRE.

Appelle Ianthe.

LE GARDIEN.

Mais la lumière, maître?

LE GRAND PRÊTRE.

Appelle Ianthe, te dis-je!

LE GARDIEN.

Et cet homme qui sauta à la mer et nagea vers Abydos?

LE GRAND PRÊTRE.

Comment dis-tu, vers Abydos?

LE GARDIEN.

Certainement.

LE GRAND PRÊTRE.

Abydos!... Appelle Ianthe.

LE GARDIEN.

Soit.

LE GRAND PRÊTRE.

Et dis à Héro.... (Au serviteur qui l'a accompagné et qui est demeuré à distance.) Va plutôt toi-même, et amène Ianthe ici; vite, sans tarder.... Mais informes-en Héro, dis-lui que j'ai congédié sa servante. (Le serviteur pénètre dans la tour.) Abydos!... qu'est-ce donc, et pourquoi ce nom pénètre-t-il ainsi en moi? N'est-ce point d'Abydos qu'étaient les deux étrangers qui récemment dans le bois sacré... Folie d'y songer seulement!... Et pourtant, leur âge n'est-il pas téméraire, et reste-t-il à moitié chemin quand il y a quelque défense à enfreindre? Si elle tentait de poursuivre l'aventure que mon intervention a troublée?... Et c'est dans l'ignorance d'elle-même qu'elle porterait, Héro, la science de sa faute; et puis elle est encore jeune et neuve dans la vie, inhabile à éviter le danger, même à le reconnaître.... Assez, assez! un dieu s'éveille en moi, qui m'avertit de prévenir le mal avant qu'il soit trop tard. (Le serviteur revient.) Eh bien?

LE SERVITEUR.

Héro retient encore Ianthe auprès d'elle. La prêtresse repose, appuyée sur le doux édredon; la jeune fille est agenouillée devant elle, cause et badine.... On te fait prier, maître....

LE GRAND PRÊTRE.

Elles hésitent? Comment!... Appelle Ianthe auprès de moi, qu'elle vienne à l'instant même.

(Le serviteur s'éloigne.)

LE GARDIEN.

Mais alors....

LE GRAND PRÊTRE.

Que la folie s'empare de la femme tranquille et sensée, c'est pour jeter en elle un désordre plus grand encore que le sauvage délire qui agite l'insensé.

(Ianthe survient.)

LE GARDIEN.

Eh! viens toujours, approche, belle et parée!... On te demande ici pourquoi tu veilles si tard?

LE GRAND PRÊTRE.

Écoute avant tout.... Je t'ai toujours trouvée instruite de ce qui a pu se passer de mauvais en cette maison, instruite par la complicité, ou tout au moins par la curiosité.... On nous apprend que cette nuit des choses douteuses se sont passées aux environs de la tour; cet homme aussi t'a trouvée rôdant dans les corridors, et tandis que tout dormait, toi veillant encore et habillée. C'est pourquoi réponds-lui et dis ce que tu sais.

(Il s'éloigne.)

IANTHE.

Par tous les dieux, maître...

LE GRAND PRÊTRE se retournant.

Laisse les dieux, et prends soin avant tout de voir comment tu suffiras aux exigences humaines!

IANTHE.

Mais je ne sais rien! J'ai seulement entendu qu'il y avait du mouvement, que l'on allait et venait.... La nuit était ardente; j'ai écouté à la porte, et suis allée dormir.

LE GARDIEN.

Devant la porte, à la hauteur de deux escaliers? Je t'ai trouvée dans le corridor devant la chambre d'Héro.

IANTHE.

J'étais si craintive, toute seule, et je voulais demander à Héro si elle avait entendu du bruit comme moi, et si elle avait eu peur également.

LE GRAND PRÊTRE se rapprochant de nouveau.

Mais je t'enjoins, moi, d'avouer le fait, car ton agitation inquiète me dit assez que tu le connais.

HÉRO- arrivant.

Qu'y a-t-il donc? Pourquoi nous fait-on appeler?

LE GRAND PRÊTRE.

Voici Ianthé, — tu la connais aussi bien que moi; — cette nuit, dans les ténèbres....

HÉRO.

On lui fait tort certainement.

LE GRAND PRÊTRE.

Tu sais donc...

HÉRO.

Maître, je sais seulement que l'homme accuse trop volontiers, et que, de plus, cet homme que voici est hors de sens.

LE GRAND PRÊTRE.

Et pourtant, il est certain qu'un homme est entré dans la tour.

HÉRO après une pause.

Eh bien, maître, peut-être l'un des dieux ! N'as-tu pas conté toi-même comment dans les anciens temps un dieu descendait souvent auprès de mortels bienheureux ? Un dieu vint vers Lédæ, vers Admète du sang des rois, vers Danaé, si rigoureusement gardée.... Pourquoi donc plus aujourd'hui vers elle, vers nous, n'importe vers qui ?

(Elle se rapproche du banc de repos.)

LE GRAND PRÊTRE.

Est-ce l'ironie qui profère ces paroles, ou te semble-t-il qu'elles soient choses saintes ? (A Ianthé.) Et maintenant, insensée ou coupable, fais tes aveux.

IANTHE.

Interroge donc Héro elle-même ; elle demeure dans la tour : s'il y a eu du bruit, elle a bien dû l'entendre également.

LE GRAND PRÊTRE s'approchant d'elle.

Tu as compris ?

HÉRO, qui s'est assise, chantant à mi-voix, la tête appuyée dans sa main.

Elle était si belle
Et fille de rois.

(Parlant.) Eh bien, dieu de lumière, t'es-tu envolé vers les étoiles brillantes ?

LE GRAND PRÊTRE.

Héro !

HÉRO en sursaut.

Qu'y a-t-il ?... qui me saisit ?... Que veux-tu ?

LE GRAND PRÊTRE.

As-tu oublié déjà ?

HÉRO.

Non pas !... Je sais ce dont on accuse celle-ci, sans motif. Ne t'alarme pas, Ianthé, prends courage ! Si tous t'abandonnent, tous ceux-ci, en mon cœur il y a pour toi une chaleureuse caution. (L'embrassant à plusieurs reprises.) S'ils te tourmentent, ma bonne Ianthé, viens à moi ; mais va maintenant ; ils se rient de nous deux.

LE GRAND PRÊTRE.

Toi, reste. (Ianthé se retire. — A Héro.) Tu n'aimais pas cette jeune fille autrefois ; d'où vient ta sympathie soudaine ?

HÉRO, qui s'est relevée.

Que me questionnes-tu ? Elle est blessée, faut-il un autre motif ?

LE GRAND PRÊTRE.

Mais pour qui ce désordre nocturne ?

HÉRO.

Pourquoi donc pour elle ?

LE GRAND PRÊTRE.

Pour qui donc autrement ?

HÉRO.

Les airs le savent, mais ils le taisent aussi.

LE GRAND PRÊTRE.

Pour toi, alors !... On a vu de la lumière dans la tour durant toute la nuit.

HÉRO.

Nous avons assez d'huile.

LE GRAND PRÊTRE.

Mais le peuple le voit, et il en tire les conséquences qu'il lui plait.

HÉRO.

Qu'il en soit donc ainsi.

LE GRAND PRÊTRE.

Je t'ai conseillé aussi d'éviter l'apparence, l'ombre même de l'apparence ! bien plus encore un véritable motif de soupçon.

HÉRO.

Nous l'évitons ; mais lui.... Quelle est l'heure ? combien y a-t-il encore jusqu'au soir ?

LE GRAND PRÊTRE.

Que t'importe ?

HÉRO.

L'avouerais-je ?... je suis lasse !

LE GRAND PRÊTRE.

Parce que tu as veillé ?

HÉRO.

C'est ainsi. Le vent vient de l'ouest, je crois, et la mer est calme. Bonne nuit donc !

LE GRAND PRÊTRE.

Bonne nuit... au grand jour !... Héro ? Héro ? Héro ?

HÉRO.

Qu'ordonnez-vous ?

LE GRAND PRÊTRE.

Prends pitié de moi-même !

HÉRO.

Je le vois bien, il se passe autour de moi beaucoup de choses qui me concernent ; elles se rapprochent ; mais je ne puis les comprendre, et mon esprit en est troublé. Le sommeil rafraîchira ma pensée.

LE GRAND PRÊTRE.

Écoute d'abord ! Tu ne peux rentrer encore dans ta demeure ; il y a plus d'un soin à prendre.

HÉRO.

Plus d'un soin ?

LE GRAND PRÊTRE violemment d'abord, puis radouci.

C'est le fardeau de ta nouvelle vocation.

Entre chez le robuste artisan du temple, et de là expédie des serviteurs qui l'aillent querir.... Fais-toi montrer ensuite la provision que l'on est en train de rassembler pour le service de la déesse. La dernière fête a dénudé nos temples : l'encens fait défaut, avec l'orge du sacrifice et la toile de lin ; je te saurais gré d'en rapporter. (Tandis qu'Héro, dépitée, se dispose à partir.) La nouvelle halte du pèlerin, que l'on bâtit d'après mes ordres, n'est pas loin ; peut-être notre homme se tient-il là le plus souvent. Des pèlerins s'y sont rassemblés, dit-on, qui se dirigeront ensuite vers notre temple. Pénètre au milieu d'eux et dis-leur une parole salutaire, assiste aux sacrifices qu'ils vont faire, et quand tu auras ainsi accompli ton saint devoir, si le retour devait encore te laisser quelque temps....

HÉRO.

Assez, maître ! J'ai presque dit : c'est trop. (Caressante.) Te l'avouerai-je ? je demeurerais plus volontiers.

LE GRAND PRÊTRE tranquillement.

Il faut que cela soit néanmoins.

HÉRO.

Faut-il?... Eh bien donc, qu'il en soit ainsi.

LE GRAND PRÊTRE.

Prends avec toi Ianthé, cette nouvelle amie qui te plaît tant, cela abrège la route.

HÉRO.

Tu as raison; ainsi ferai-je. Viens, Ianthé! et montre-moi le chemin; que ta causerie joyeuse l'abrège; et prête-moi ton bras si je me fatigue. Mais toi, paisible demeure, adieu! Avant que le soir arrive, je t'aurai revue.... Où es-tu, Ianthé? Ah! marchons sans hâte, et, en cheminant, raconte-moi une de ces légendes comme tu en sais tant. (La menaçant du doigt.) Mais oui, oui!... Je ne veux pas être trop sévère. (Enlaçant le cou de Ianthé.) Comment se mettre en route?... Allons, toi d'abord! Marcher, c'est marcher! Ah! que ne suis-je déjà de retour!...

(Elle sort avec Ianthé par la droite.)

LE GRAND PRÊTRE.

Ainsi je l'éloigne, et durant son absence va s'étendre ici un filet qui d'un coup rapide enlacera le coupable aussi bien que la complice. Plus de doute, les signes concordent. Un homme dans le voisinage du temple, et Héro le sait.... Et c'était un de ces jeunes gens — Léandre et Naocléros sont leurs noms — que j'ai trouvés dans le bois sacré et venant d'Abydos. Y a-t-il longtemps qu'elle se cache sous un art hypocrite, ou bien est-ce seulement d'aujourd'hui, de cette heure même, que sa faute... Naocléros et Léandre... lequel? (Étendant les mains devant lui.) Je pèse vos destins dans la même balance.

 Malheureux! pourquoi tendais-tu la main vers mon enfant, vers celle qui appartient à mes dieux? (Se retournant.) Ah! vieux gardien, c'est toi? Montons à la tour! scrutons jusqu'au moindre indice capable de révéler l'obscur vestige de l'action encore voilée. Vienne ensuite la nuit, et que tu voies encore de la lumière.... Qui sait pourtant si nous ne nous sommes pas trompés? Si la confiance est aveugle, la méfiance volontiers voit trop de choses. (Vivement.) Je t'ordonne du moins de douter, jusqu'à ce que je te dise : Crois.... Ne t'épouvante pas! Précède-moi et ouvre cette porte. (Le Gardien s'avance vers la tour, le Grand Prêtre se disposant à le suivre.) Que le repos se rétablisse dorénavant; que l'œuvre de la folie soit dissipée! (S'arrêtant.) Que l'aurore ne la trouve point!

(Il entre dans la tour avec le serviteur ¹.)

.

¹ Nous supprimons ici une scène qui remplit l'intervalle entre le départ et le retour de Héro. Elle se passe à Abydos entre Naocléros et Léandre, qui veut revenir à Sestos, et se jette à la nage.

(Héro revient, la main appuyée sur l'épaule de Ianthé; des serviteurs suivent avec des vases sacrés.)

HÉRO.

Portez les vases là-haut; dites... mais vous savez ce qu'il faut dire....
Je reste ici.

(Elle s'assied.)

.

IANTHE.

Tu as marché si vite.

HÉRO.

Enfin, me voici de retour.

IANTHE.

Ne préfères-tu pas remonter dans ta demeure?

HÉRO.

Non, non, ici seulement. N'est-ce pas encore le soir?

IANTHE.

A peine.

HÉRO la tête appuyée dans sa main.

Eh bien, eh bien! qu'importe?

LE GARDIEN DU TEMPLE arrive par la gauche.

Te voilà donc revenue? Nous t'attendions depuis longtemps.

HÉRO.

Depuis longtemps?... longtemps? Je crois que vous vous riez de moi!
Ne suis-je pas allée incontinent querir le messenger, qui m'échappait
toujours? Vous le fîtes à dessein; sais-je pourquoi?

LE GARDIEN.

Le messenger arriva ici par d'autres chemins, à peine tu étais partie.
Il est auprès de ton oncle.

HÉRO.

Et vous m'avez laissé l'ignorer, comme toujours? Une autre fois, je
serai plus habile.

LE GARDIEN.

Ton oncle attend dans le temple.

HÉRO.

Vraiment? Il attendra encore, car je reste ici.

LE GARDIEN.

Cependant, il a ordonné....

HÉRO.

Il te l'ordonne, fais-le donc; je songe à me régir moi-même désormais. Va seulement. (A Ianthé.) Et toi également, va.

IANTHE.

As-tu quelque ordre encore à me donner?

HÉRO.

Non, pas moi.... Et pourtant, si cela te plaît, monte et dispose la lampe, mets-y de l'huile, assez pour un long temps; et quand viendra la nuit... mais je m'en chargerai moi-même.

(Le Gardien et Ianthé s'éloignent.)

HÉRO seule.

Et quand viendra la nuit... mais elle vient en réalité. Ma tour est là, et des vagues légères murmurent ici, et hier il y fut, et aujourd'hui il a promis d'y être.... Était-ce donc hier? Il me semble qu'il y a si longtemps. Ma tête est pesante, des images confuses se croisent. L'ardeur du jour, le souci de la nuit passée, qui ne fut pas une nuit, mais un jour dans les transes et la veille... cela pèse comme le plomb sur mon esprit attristé. Un point lumineux surgit pourtant en ces ténèbres : il viendra. Sûrement? Oui, encore cette seule fois, et puis il restera éloigné... Qui sait?... pour longtemps. Et tard seulement, tard!... Il faut que je sois vigilante!

(Toujours la tête dans sa main. — Le Grand Prêtre arrive avec le Gardien du temple.)

LE GRAND PRÊTRE.

Elle ne vient donc pas?

(Le Gardien désigne en silence Héro qui repose.)

LE GRAND PRÊTRE s'approchant d'elle.

Héro!

HÉRO effrayée.

Est-ce toi, mon ami?

LE GRAND PRÊTRE.

C'est moi, et je suis ton ami.

HÉRO se levant.

Sois le bienvenu!

LE GRAND PRÊTRE.

Sais-tu que le messenger de tes parents...

HÉRO.

Je le sais.

LE GRAND PRÊTRE.

Il a apporté des lettres; elles sont dans ta demeure.... Ne veux-tu pas les chercher?

HÉRO.

Je les lirai demain.

LE GRAND PRÊTRE.

Pas aujourd'hui?

HÉRO.

Pas en cet instant.

LE GRAND PRÊTRE.

N'es-tu point curieuse de savoir comment ils se portent?

HÉRO.

Il n'y a que peu de temps qu'ils partirent; ils sont en bonne santé.

LE GRAND PRÊTRE.

En es-tu si certaine?

HÉRO.

Je le suis, maître. Sur la foi d'un sentiment de divin repos qui me pénètre et transfigure mon être, j'affirme que tous ceux qui me sont chers sont heureux et en bonne santé.

LE GRAND PRÊTRE.

Que de fois un sentiment a trompé!

HÉRO.

Qu'est-ce qui ne trompe jamais? Si le choix me reste, je choisis la méprise qui est plus douce.

LE GRAND PRÊTRE.

Où est Ianthé?

HÉRO.

Elle me quitte à l'instant.

LE GRAND PRÊTRE.

D'après ce qui s'est passé ici récemment, elle ne peut demeurer en notre maison.

HÉRO.

Je t'ai dit que tu lui faisais tort.

LE GRAND PRÊTRE.

Mais comment le prouves-tu?

HÉRO.

Je le crois.

LE GRAND PRÊTRE.

Sur la foi d'un sentiment aussi ?

HÉRO.

Aussi sur la foi d'un sentiment.

LE GRAND PRÊTRE.

Mais j'exige que l'on soit claire, et que l'anthe nous quitte.

HÉRO.

Pardonne ! tu sais que cela ne peut avoir lieu sans mon assentiment. Les vierges sont vouées à la prêtresse, et je connais mes droits comme aussi mes.... Je connais, maître, mon droit.

LE GRAND PRÊTRE.

Comme aussi mes devoirs ; c'est ainsi que tu voulais dire.

HÉRO.

Je le voulais ainsi, maître, et je le dis maintenant : je connais également mes devoirs, si c'est un devoir tout ce qu'un cœur, d'accord avec lui-même et avec le monde, oppose au droit des autres hommes.

LE GRAND PRÊTRE.

Non pas au droit des dieux ?

HÉRO.

A quoi bon les subtilités ? Donne sa part à ton frère et à toi-même ; les dieux sont placés trop haut pour nos droits.

LE GRAND PRÊTRE.

Tu as mûri.

HÉRO.

Maître, le soleil luit, et la lune aussi fait croître l'herbe et les gazons.

LE GRAND PRÊTRE.

Puisque tu tiens si rigoureusement à tes droits, il faut que je te prie de me pardonner d'avoir rompu le sceau attaché à la lettre de ta mère.

HÉRO.

Ce qui est à moi est à toi également.

LE GRAND PRÊTRE.

J'aimerais te voir lire cette lettre, à cause d'un conseil qu'elle renferme.

HÉRO.

Je le ferai demain, sûrement.

LE GRAND PRÊTRE.

Non, aujourd'hui ! Si ce n'était trop, je te prierais de l'aller chercher de suite.

HÉRO.

Tu me tourmentes. Mais afin que tu voies.... N'est-ce pas déjà le soir ?

LE GRAND PRÊTRE.

Il s'en faut de peu.

HÉRO.

Je vais donc chercher cet écrit, (avec une expression d'abandon) afin que tu voies combien je me plais à t'obéir.

(Elle entre dans la tour.)

LE GRAND PRÊTRE.

Mon cœur est ému quand je la vois ! Si belle, si paisible, si mesurée en tout, et toujours il me semble qu'il faut que je lui dise : Lève les yeux, le désastre est béant, un gouffre est près de toi ! Et pourtant, non : elle est trop assurée, trop imperturbable. Si je lui laisse du temps et que sa claire intelligence sorte des ténèbres qui l'obscurcissent maintenant, si elle pense seulement aux moyens de le sauver et parvient à soustraire le coupable à nos lacets, elle est perdue, perdue d'autant plus sûrement. Frappons donc un coup qui la puisse avertir et sauver. Oh ! que ne puis-je croire en elle, supposer qu'un hasard a créé ces possibilités et nous a leurrés par l'apparence du mal.... (La lampe paraît dans la tour.) Qu'y a-t-il là ? La lampe rayonne. Malheureuse ! Elle éclaire ton châtiment, elle rayonne sur ta faute !

LE GARDIEN arrivant.

Vois-tu la lumière ?

LE GRAND PRÊTRE.

Je la vois. As-tu parlé aux pêcheurs ?

LE GARDIEN.

Oui, maître. Ils ne sortiront pas en mer ce soir, comme tu l'as ordonné ; la mer est d'ailleurs trop houleuse.

LE GRAND PRÊTRE.

Tant mieux ! Toi, suis-moi. Elle vient.

HÉRO arrive avec un rouleau.

Voici ta lettre. Ne la prends-tu pas?... Où est-il allé?... Il reviendra sans doute. (Elle met la lettre dans sa ceinture.) Comme tu brûles adorable-

ment, ma lampe, mon amie! Il ne fait pas nuit encore, et pourtant tout rayonne, et le monde entier est illuminé tout à l'entour par toi, soleil de ma nuit. Comme sur un sein maternel, tout est suspendu à l'orbite de ta lumière, aspirant ton rayon. C'est ici que je veux m'asseoir, que je veux veiller sur toi, afin que le vent n'éteigne pas ta flamme envieusement. La fraîcheur règne ici; dans la tour, l'air est pesant et chargé de sommeil; l'épaisse atmosphère presse les yeux pour les fermer; mais cela ne sera pas, il faut veiller. (Elle s'assied.) Ils m'ont tourmentée tout le long du jour avec leurs allées et leurs venues, non sans dessein! Mais pourquoi? pourquoi? Je ne le sais pas. (La tête inclinée.) Qu'importe! dès que mon front se dégagera des vapeurs qui l'obsèdent, je sais d'avance que je les comprendrai. Et alors... alors même... si seulement.... (En sursaut.) Qu'y a-t-il? qui vient?... Je suis seule. Le vent seulement se lève avec plus de force du côté de la mer.... Tant mieux, tu pousseras plus tôt mon bien-aimé au rivage. La lampe brûle encore clairement. Fi donc! qui pourrait rêver? Allons, vivement debout! à l'œuvre pour la veillée de l'amour. (Inclinant de nouveau la tête sur sa main.) A voir la chose de près, je voudrais qu'il ne vint pas. Leur méfiance est éveillée; ils guettent, ils espionnent. S'ils le trouvaient... dieux miséricordieux! Il vaudrait mieux pour cela qu'il ne vint pas. Mais il l'a désiré, il a supplié, il m'a priée. Il le veut. Viens donc, viens donc, cher bien-aimé, viens! je veux veiller sur toi comme veille la poule sur la jeune couvée, et personne ne s'approchera, personne que moi seule, et non pour ton malheur, les dieux m'en gardent!... Je suis lasse pourtant; le pied me fait mal. Personne ne déliera-t-il mes souliers? (Elle soulève l'un de ses pieds sur le banc de repos et prend une attitude à demi couchée.) Quelle douceur, quel bien-être!... Viens, vent de la nuit, et rafraîchis mes yeux, mes joues brûlantes! Ne viens-tu pas d'au delà de la mer, ne viens-tu pas de sa demeure! et ton murmure et les frémissements des feuilles, ils touchent mon oreille comme des paroles, de lui à moi, de lui, de lui. Étends tes ailes, enveloppe-moi de tes ailes, mon front et ma tête, mon cou, les bras si fatigués, enveloppe-les, embrasse-les! Je t'ouvre mon sein,... et s'il vient, dis-le-moi.... Léandre... est-ce toi?

(Pause. — Le Gardien arrive sur la pointe des pieds en épiant; après lui le Grand Prêtre.)

LE GRAND PRÊTRE, se plaçant devant Héro, d'une voix assurée mais sourde.

Héro?... Elle dort.... La lumière rayonne au haut de la tour, que la tempête des dieux éteigne sa flamme!

(Il entre dans la tour.)

LE GARDIEN.

Qu'est-ce qu'il médite donc? L'angoisse me saisit. Si je n'avais point parlé... et pourtant, pouvais-je faire autrement?

(Des Pêcheurs avec des filets; ils paraissent dans le fond. Le Gardien les écartant par des gestes.)

Que faites-vous là? Ne vous fut-il pas ordonné de rester cette nuit loin de la mer, dans vos cabanes bien fermées? (Les Pêcheurs s'éloignent.) Ils pensent qu'il y aura de l'orage. Eh bien, dieux, régnerez! (Regardant vers la tour.) On agite la lampe. Lui-même!... Infortunée! S'éveille-t-elle? Non. Ainsi, nul songe ne l'avertit?

(La lampe s'éteint. — Héro fait un mouvement, et retombe ensuite en un plus profond sommeil. La tête glisse de la main qui lui servait d'appui et repose sur l'arrière-bras, tandis que la main descend inerte le long de la hanche.)

LE GARDIEN.

Le frisson me gagne... malheur!

LE GRAND PRÊTRE revient.

Qui parle! Est-ce toi?... Suis-moi; la nuit tombe et couve sur des choses non accomplies encore. Et maintenant, hôtes célestes, faites votre œuvre! La mer et le sommeil enchaînent les coupables; et ainsi l'œuvre de votre prêtre est accomplie. Le bois est entassé et la hache est levée; je me détourne. Frappez vous-mêmes la victime, dieux!

(La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

(Place devant la tour d'Héro comme à l'acte précédent. Matin.)

(Au lever du rideau, Héro se tient au milieu de la scène, se tordant les mains et regardant le banc de pierre. Arrive Ianthé : à sa vue Héro tressaille et s'éloigne de quelques pas.)

IANTHE.

Tu me fuis ? Puis tu t'arrêtes de nouveau, les yeux fixes sur un point ? Viens avec moi dans le bosquet ; la colère des vents est tombée et la mer est tranquille ; mais as-tu entendu la tempête de cette nuit ?

HÉRO.

Si je l'ai entendue ?

IANTHE.

Tu as si longtemps erré dehors, et quand enfin des pas ont retenti au-dessus de ma tête, je n'ai cependant pas vu de lumière dans ta retraite.

HÉRO.

Pas de lumière !... pas de lumière !

IANTHE.

Un secret te torture. Si tu le confiais, tu le porterais plus facilement.

HÉRO.

L'aurais-tu déjà pénétré ? Et tu me questionnes encore ? Je devais veiller ici, et j'ai cédé au sommeil. La nuit était profonde quand je fus réveillée par la tempête, tout noir autour de moi, éteinte la lampe. Les cheveux épars, secoués par le vent, je courus dehors. Pas de lumière ! pas d'aide, pas de consolation. A genoux, sanglotant, désespérée, c'est ainsi que m'a trouvée le jour, et cependant, cependant....

IANTHE.

Pauvre amie !

HÉRO.

Pauvre ? Et cependant.... Vois, les dieux sont bons. Ce sont eux qui ont éteint la lumière à mon premier sommeil. Aux lueurs du jour

naissant, je l'ai visitée d'une main rapide, d'un œil brûlant; l'huile était presque intacte, à peine noircie la mèche. C'était clair, clair comme le jour, la lumière s'était éteinte dès que j'eus fermé les yeux. Les dieux sont si bons! Plus tard, oh! plus tard (S'éloignant et se parlant à elle-même.) l'ami se confiait à la mer farouche, la tempête le dévorait, il m'était ravi! Mais nul signal ne l'a attiré; il est resté sur l'autre bord; il est sauvé, il vit!

IANTHE.

Tu parais si sûre de ton espoir.

HÉRO.

Mon cœur est infailible. Les dieux sont si bons! Nos fautes, nos oublis, ils les effacent d'un doigt compatissant; ils enlèvent à la mort son butin, sa joie. Aussi moi, dès à présent, et dans tout l'avenir, je leur serai une enfant reconnaissante, et bien des choses blâmables peut-être et qu'ils ont vues d'un œil mécontent, je veux les changer, les réformer, ou tout au moins en bannir le mensonge, car les dieux haïssent le mensonge et aiment la décision. Maintenant, jeune fille, avance vers la rive, et vois si ton œil peut apercevoir la côte opposée, bienheureuse où... si tu peux découvrir Abydos! Je l'ai tout à l'heure essayé du haut de ma tour, mais mon regard n'a pu encore vaincre le brouillard. Le jour est plus clair maintenant, n'est-ce pas? Veux-tu?

(Elle s'assied.)

IANTHE allant vers le fond.

Vois donc, la tempête a brisé le buisson qui croît aux pieds de la tour, et son branchage enchevêtré arrête mes pas.

HÉRO.

Soulève les rameaux. Es-tu si paresseuse?

IANTHE.

Ils sont encore tout mouillés. Et voilà des herbes marines, des coquillages abandonnés par les flots. C'est toujours en cet endroit que la tempête entasse les marques de sa colère.... Un linge maintenant! Oh! qu'il est lourd! On le dirait retenu par un fardeau.... C'est vraiment un voile, et presque pareil à ceux que tu portes. (L'élevant en l'air des deux mains.) Vois, peut-être le reconnais-tu? Je vais te le jeter. Attrape la balle. (Elle a pressé le voile en ballon et le lance; il tombe aux pieds d'Héro.) Tu n'as pas fait attention, tu l'as manqué. (Battant des mains.) Un gage! un gage!

HÉRO.

Ne joue pas, et soulève les rameaux.

IANTHE.

Ils sont si humides. Oh ! ma belle robe, toute mouillée ! Maintenant, je pense, je maîtrise les branches. Oui, elles cèdent, je les tiens, vois !

(Elle a saisi et soulevé le branchage ; on voit Léandre étendu mort sur la rive.)

HÉRO se levant.

Je viens.... Un homme !... Léandre !... Oh ! (Se précipitant sur le devant.) C'est une erreur, un jeu de ma vue ! Est-ce vrai ? vrai ?

IANTHE.

O dieux compatissants !

LE GRAND PRÊTRE entrant par la droite.

Quel cri de douleur a traversé l'air !

HÉRO à Iante.

Lâche les branches. (Les branches retombent et couvrent Léandre, Héro fait quelques pas au-devant du Grand Prêtre et s'efforce de le tenir à distance.) C'est toi, mon oncle ?... de si grand matin ?... Mais la journée est belle. Nous voulions justement... dans notre joie... notre gaieté....

(Elle tombe évanouie.)

LE GRAND PRÊTRE.

Que s'est-il passé ici ?

IANTHE se tordant les mains et indiquant le branchage.

O seigneur !... mon seigneur !...

LE GRAND PRÊTRE.

Soulève les rameaux. (Elle les soulève.) Dieux justes, vous l'avez pris, il est tombé par votre main !

IANTHE tenant toujours les rameaux.

Personne n'aura-t-il pitié ? Du secours ! de l'aide !

LE GRAND PRÊTRE.

Laisse cela et viens ! (La saisissant.) Entends-tu ? Et tais-toi ! Si tu dis une seule parole sur ce que tu sais.... (S'éloignant et à haute voix.) Cet homme est un étranger, un inconnu que la mer a jeté sur ces côtes, et cette prêtresse s'est affaissée parce qu'elle a vu le malheur d'un homme. (Le Gardien et plusieurs Serviteurs sont entrés par la droite.) Un mort gît sur la rive. Allez, emportez-le, que ses amis viennent et le reconnaissent.

(Les Serviteurs se dirigent vers l'endroit désigné ; pendant que le dialogue continue, on les voit occupés à travers le feuillage ; enfin on soulève et on affermit le buisson, et la place paraît alors vide.)

C'est donc...

LE GARDIEN à voix basse.

Tais-toi !

LE GRAND PRÊTRE.

LE GARDIEN.

Je ne voulais parler que pour te dire que nous avons trouvé, dans l'excès de la douleur et cherchant son ami sur la côte, l'aîné de ces deux jeunes gens que tu connais bien. On s'est assuré de lui.

LE GRAND PRÊTRE.

Qu'on l'amène ici ! Nos lois le frappent dans sa liberté, dans plus encore. Je lui laisse tout, s'il nous débarrasse du mort. (A Héro qui s'est levée avec l'aide d'Ianthe et a fait quelques pas en avant.) HÉRO !

HÉRO.

Qui m'appelle ?

LE GRAND PRÊTRE.

C'est moi ; écoute-moi.

HÉRO regardant avec terreur en arrière, à Ianthe.

Où est-il, Ianthe ? où est-il ?

IANTHE.

Malheur !

LE GRAND PRÊTRE.

Ce qui est irrévocable....

HÉRO.

Irrévocable ? Non !

LE GRAND PRÊTRE.

C'est irrévocable : les dieux, par ce coup, ont hautement manifesté la grandeur de leur courroux et de ta faute ; acceptons le châtiment avec humilité, et, pour que le sanctuaire soit gardé de toute atteinte, qu'un silence éternel couvre ce qui est accompli.

HÉRO.

Le silence ! Moi, taire ma félicité, mon désastre, et vivre dans le mensonge parmi des coupables ! Non ! Mes cris raconteront à la terre ce que j'ai souffert, ce que j'ai possédé, perdu, ce qui m'a frappé, et comme ils m'ont accablée. Je veux te maudire, que les vents l'entendent et portent ma malédiction devant le trône des dieux ! C'est toi, toi qui trahissement as tendu le filet, moi qui l'ai fermé. Nous l'avons tué... tué ! Où est-il ? où l'avez-vous caché ? Je veux le voir ? O jeune homme, tu cherches ton ami ? Il gisait là, mort ; ils l'ont ravi à mes yeux !

(Le Gardien et plusieurs Serviteurs ont amené Naocléros.)

NAUCLÉROS.

O douleur!

HÉRO.

Tu te tords les mains, tu te consternes, tu te lamentes? Oui, paresseux, aveugle ami, il s'est confié à la tempête, nul ne l'a préservé, nul dieu ne l'a secouru! La mer me l'a jeté mort! — Et qui, dis-tu, qui l'a tué? Vois-tu, c'est celui-là, et moi, la prêtresse. — Vraiment? Oui, lui et moi, Héro, la fille de Ménandre, nous avons commis le crime. — Oh! ses artifices ne m'ont pas laissé de repos, il a su fatiguer, lasser mon esprit, détourner ma vigilance; et moi je l'ai servi, j'ai cédé au sommeil. La tempête est venue, a éteint la lampe, et soulevé la mer pendant qu'il nageait dans les ténèbres, les nuages se sont abaissés sur les flots, les flots ont monté aux nuages, les étoiles se sont voilées : la nuit, partout la nuit... et lui, le doux nageur porté par l'amour, il a appelé la pitié, et la pitié n'est pas venue; il a tendu la main vers les dieux, ils ne l'ont pas entendu! — Ils dormaient peut-être? — Il s'est soulevé encore une fois sur les flots, puis encore une fois, tant forte était son ardeur, mais trop puissant contre lui le complot de la haine et de l'amour! La mer l'a couvert de ses vagues, et l'a tué. Oh! je veux pleurer, pleurer, et m'ouvrir les veines, et m'entourer d'une mer de sang et de larmes aussi profonde, aussi épouvantable, aussi mortelle que celle qui l'a englouti!

NAUCLÉROS.

Léandre... mon doux ami!

HÉRO.

Ton ami! il était plus, il était tout; ce qui reste, ombres vaines, fantômes, néant! Son souffle était l'air embaumé, son regard le soleil, sa vie la vie, la tienne, la mienne, celle de l'univers! Quand nous l'avons laissé mourir, nous sommes morts avec lui! Oh! toucher encore une fois son corps, ce noble corps animé d'un feu divin! sucer de sa bouche le conseil et la consolation; et puis.... Ah! et puis!... Vers lui! vers lui! (Au Gardien qui est revenu.) Tu veux me retenir? Je veux voir mon ami! qui m'empêchera? Toi? (Elle fait un violent mouvement, puis la tête et les bras s'affaissent; Ianthé veut la soutenir.) Laisse-moi, la mort est forte, et c'est moi qui l'ai tué.

(Elle sort par la gauche.)

LE GRAND PRÊTRE à Ianthé.

Suis-la. (Ianthé sort. — A Naucéros.) Toi, reste. Ta vie nous appartient, mais je te la donne, si tu emportes ce mort et promets un silence éternel. Es-tu venu seul?

NAUCLÉROS.

Des amis m'ont suivi.

LE GRAND PRÊTRE.

Tiens-les prêts. (Au Gardien.) Où l'avez-vous transporté?

LE GARDIEN.

Au temple, seigneur.

LE GRAND PRÊTRE.

Pourquoi au temple?

LE GARDIEN.

L'usage le veut.

LE GRAND PRÊTRE.

Si l'usage le veut, soit! il faut respecter les coutumes anciennes; elles sont bonnes. Et maintenant, à Héro! Une fois l'objet du trouble enlevé, le temps ne tardera pas à verser son baume sur la blessure, cet amour, étouffé dans son germe, préservera d'une seconde faute cette âme fragile; — et sainte désormais.... Allons, suivez-moi tous.

(Tous sortent. La scène change. L'intérieur du temple; le fond est caché par un rideau qui traverse toute la scène. A droite du rideau, une statue de l'Amour à l'un des bras de laquelle est suspendue une guirlande de fleurs. Des jeunes filles entrent, et s'occupent à ranger des vases et à détacher des guirlandes. Deux d'entre elles s'approchent du rideau.)

IANTHE survenant.

Oh! laissez-la, laissez son court repos à ce cœur déchiré. Hélas! elle a trouvé sans guide le lieu où on l'avait transporté; elle est tombée à genoux, a éclaté en sanglots, et s'est efforcée de le rappeler à la vie par ses pleurs, par son haleine. Hélas! il était mort à jamais. Alors elle s'est jetée sur lui, couvrant de son sein ce sein adoré, la main de la main, la bouche de la bouche. Depuis, ses sanglots ont cessé, mais sa douleur, je le crains, prend des forces pour de nouveaux éclats.... Oh! jamais, ni à présent ni plus tard, je ne chercherai l'amour. Posséder est charmant, mais perdre!...

(Entrent par la droite le Grand Prêtre, le Gardien, et Naocléros suivi de plusieurs amis.)

LE GRAND PRÊTRE.

Où est-elle?

IANTHE.

Là.

LE GRAND PRÊTRE.

Tirez le rideau.

IANTHE.

Seigneur!

LE GRAND PRÊTRE.

Tirez-le, vous dis-je, et tenez le peuple à distance.

(Le rideau est tiré : on voit au fond le sanctuaire de la déesse, auquel on monte par de nombreux et larges degrés. Léandre est étendu sur une civière basse; Héro à quelque distance sur les degrés du sanctuaire, moitié étendue, moitié appuyée sur le bras droit, et les yeux fixés sur le mort.)

LE GRAND PRÊTRE.

Héro!

HÉRO.

Qui m'appelle?

LE GRAND PRÊTRE.

C'est moi... viens près de moi.

HÉRO.

Pourquoi?

(Elle se lève et se place aux pieds de la civière.)

LE GRAND PRÊTRE.

Tu as assez pleuré sur cet étranger. Que fais-tu maintenant?

HÉRO.

Je songe, seigneur.

LE GRAND PRÊTRE.

Tu songes?

HÉRO.

Au peu qu'est la vie! Il était si beau, si jeune, si débordant de force, et le voilà froid et mort. Je l'ai essayé, j'ai mis la main sur sa poitrine, et j'ai senti le froid pénétrer en moi jusqu'aux sources de la vie. Dans son œil fixe il n'y a plus d'étincelles. Je frissonne... oh!

LE GRAND PRÊTRE.

Ma forte, ma courageuse enfant! tu redeviens mon Héro. (A Naocléros.)
Reconnais-tu ton ami?

NAUCLÉROS.

C'est lui... ce fut lui!

LE GRAND PRÊTRE.

Viens maintenant.

HÉRO.

Pourquoi?

LE GRAND PRÊTRE.

Ils l'emportent.

HÉRO.

Déjà ?

LE GRAND PRÊTRE.

Il le faut.

HÉRO.

Où vont-ils le porter ?

LE GRAND PRÊTRE.

Dans sa patrie.

HÉRO.

Donne-moi un manteau.

LE GRAND PRÊTRE.

Pourquoi ?

HÉRO.

Pour le suivre. Je veux vivre sur la grève où il reposera.

LE GRAND PRÊTRE.

Impossible !... Tu resteras ici !

HÉRO.

Ici ?

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, prêtresse.

HÉRO.

Enterrez-le donc sur ces bords, où il a succombé, où j'ai trouvé son cadavre, au pied de ma tour, et sur sa tombe je verrai fleurir des roses et des lis.

LE GRAND PRÊTRE.

Cela non plus !

HÉRO.

Quoi ! non plus ?

LE GRAND PRÊTRE.

C'est impossible.

HÉRO.

Impossible ?

LE GRAND PRÊTRE.

Oui !

HÉRO.

Eh bien donc, j'ai appris à porter le destin.... Les dieux ont vu mon bonheur, et se sont vengés.... Emportez-le ! Adieu, mon amour, ma splendeur ! Je voudrais bien encore une fois saisir ta main, mais je

n'en ai pas le courage, elle est si froide! Pour dernier signe, pour gage d'adieu, prends seulement cette couronne, ma ceinture que je détache, et emporte-la au tombeau. Belle image de ce qui n'est plus, à toi tout ce que je possédais, tout ce que j'étais, à toi ma vie et mon âme!... Et maintenant, adieu, adieu! (On s'approche du cadavre.) Mais non, arrêtez, pourquoi vous hâtez-vous?... Non! non, pas encore! (Se rapprochant de la civière.) Ne plus te voir, plus une fois, plus jamais, toi qui m'es apparu enveloppé de nuit et qui as répandu la lumière dans mon âme; toi qui as fait germer mes meilleures, mes plus douces pensées! Te voir emporté aux lieux solitaires, sombres, où mon œil altéré ne boira plus ta vue! Le jour reviendra, et la nuit tranquille, et le printemps et l'automne, et les longues joies de l'été; et toi, plus jamais, Léandre!... Entends-tu? plus jamais! jamais! jamais!

(Elle se jette sur le corps et se cache la tête dans les mains.)

NAUCLÉROS.

Ayez pitié, seigneur.

LE GRAND PRÊTRE.

J'ai pitié, et c'est pourquoi je la sauve. (A Héro, s'avançant vers elle.) Assez!

HÉRO se levant avec l'aide du Grand Prêtre.

Assez, dis-tu?... assez? Mais que faire maintenant, que dois-je faire? On ne le laisse pas ici, et je ne dois pas le suivre. — Je veux consulter ma déesse. Ianthe, conduis-moi vers son trône; jusque-là, ne le touches pas. (A Naocléros.) Promets-le-moi, et donne-moi la main comme gage de ta parole.... Ah! tu frissonnes, tu trouves ma main froide! C'est celui-là, c'est ton ami qui l'a glacée.... La tienne est si chaude et me fait tant de bien!... Il est cependant bien doux de vivre. — Mais laisse-moi maintenant. — Qui donc me réchauffera la main? — Viens, Ianthe; mais ôte-moi d'abord ce voile des yeux.

IANTHE.

Nul voile n'est sur tes yeux.

HÉRO.

Ah! viens donc... et vous, ne le touchez pas!

IANTHE, après avoir touché Héro, au Grand Prêtre.

O seigneur, le froid de la mort est en elle.

LE GRAND PRÊTRE.

Si de la mort ou de la vie, le médecin le dira....

IANTHE conduisant Héro.

Par ici... lève le pied.... Tu chancelles.... Ici maintenant.

(Héro, conduite par Ianthe, monte les degrés du sanctuaire; long cortège de jeunes filles derrière.)

LE GRAND PRÊTRE à mi-voix.

Emportez-le maintenant.

NAUCLÉROS.

Songe....

LE GRAND PRÊTRE.

Il le faut, et qu'à son retour tout vestige ait disparu.... Ta vie...

NAUCLÉROS à ses compagnons.

Allons!

(Des porteurs saisissent la civière.)

HÉRO, arrivée au haut des degrés, crie au même instant, la tête tournée vers le sanctuaire.

Léandre! (Elle se retourne, la taille haute, la tête jetée en arrière, les bras étendus.)
Léandre!

IANTHE, la soutenant, aux porteurs.

Arrêtez!

LE GRAND PRÊTRE.

Marchez!

IANTHE.

Elle glisse, elle s'affaisse!... Arrêtez! son cœur bat à se rompre.

LE GRAND PRÊTRE.

Le cœur qui bat, vit; et, s'il bat fort, c'est que la vie est forte.... Emportez-le.... Celui-là n'est pas médecin qui redoute les menaces des malades.

IANTHE.

N'y a-t-il pas de secours ici, pas de salut? Elle se meurt!... (Le cortège des Serviteurs traverse la scène en suivant le cadavre.) Déjà la voûte me le cache, et ses amis d'Abydos s'approchent pour le recevoir.... Du bruit!... des flambeaux!... La porte extérieure s'ouvre.... Malheur! elle retombe!... Les ténèbres envahissent la galerie.... Ils l'ont reçu... ils le gardent; il ne reviendra plus.... (Héro, jusque-là appuyée contre le genou de Ianthe, glisse tout à fait et gît sur les degrés.) Héro!... Malheur!... Qui viendra au secours de cette infortunée?

LE GRAND PRÊTRE revenant.

Ils l'emmènent, leur barque les reçoit; bientôt la mer va séparer les victimes d'un funeste amour.

IANTHE se levant après une pause et descendant les degrés.

Il n'est pas besoin de la mer : la mort aussi sépare, unit. .. Viens et vois ! C'est ainsi que sont les morts dans ce pays.

LE GRAND PRÊTRE.

Est-ce la démence qui parle ?

IANTHE.

Non, elle écoute.... Fou cauteleux, voilà les œuvres de ta prudence !

LE GRAND PRÊTRE.

Et quand même ! n'aurais-je pas donné ma propre vie contre le crime et l'injustice ? Mais elle n'est pas....

(Il enjambe les degrés et s'agenouille auprès d'Héro.)

IANTHE.

Fais attendre les porteurs, nous avons encore besoin de leurs bras ! Une tombe et deux cadavres !... Oh ! permets-le, accorde-leur cette suprême faveur. (Le Grand Prêtre redescend les degrés.) Homme, tu t'en vas ; tu confesses donc qu'elle est morte ?... Arrête ! une servante te demande sa liberté, je retourne au foyer de mes parents. (Le Grand Prêtre se voile et sort.) Tu pars, tu te tais !... Que ce silence soit ton châtiment !... Vous, ayez soin d'elle, comme j'aurais fait moi-même, mais l'horreur me chasse de votre temple. (Elle enlève la couronne à la statue de l'Amour.) Placez cette couronne sur son corps. (Elle la jette au groupe occupé autour d'Héro, et s'adressant à l'Amour :) Tiens-tu parole ainsi, fanfaron de promesses ?

(La toile tombe.)

ÉTUDES

sur

LA LITTÉRATURE DANOISE.

HOLBERG, SA VIE ET SES ŒUVRES.

PREMIER ARTICLE.

Comme étendue et comme population, le Danemark est un des pays les moins considérables de l'Europe; mais ses habitants sont parvenus à un degré de bien-être et d'instruction que n'atteindront pas avant de longues années certains autres peuples plus puissants. C'est un fait merveilleux que le développement de la littérature dans ce petit royaume, qui semble physiquement se détacher de l'Allemagne pour se tourner vers les États scandinaves. Poètes, auteurs dramatiques, savants, romanciers, y vivent avec une originalité distincte, un caractère qui, n'étant déjà plus allemand, n'est pas absolument scandinave. La France, qui sort enfin de l'admiration exclusive qu'elle avait vouée à sa littérature, et qui sait honorer Goethe, Schiller, Herder, Hoffmann, les Grimm, Tieck, à mesure qu'elle apprend à les connaître, ne doit pas s'arrêter en deçà de l'Elbe et de l'Eider; et pendant qu'elle est en train de s'habituer à d'autres idées et à d'autres formes que les siennes, il faut qu'elle s'initie complètement aux littératures du Nord.

Déjà des travaux intéressants et consciencieux ont pu lui donner une idée favorable de la littérature danoise. MM. Ampère, X. Marmier et Lefèvre-Deumier, ont publié des ouvrages qui lui sont tout entiers ou en partie consacrés. Mais quelles que soient leur gratitude pour l'hospitalité gracieuse et cordiale de notre pays, leur connaissance approfondie

de la langue et leur estime sincère pour notre littérature, il leur est impossible de pénétrer jusqu'aux moindres détails de son histoire, d'en apprécier le caractère, d'en faire éclater les nuances diverses avec autant d'exactitude, de justesse et de prédilection, que s'ils avaient le Danemark pour patrie. Notre enfance et notre jeunesse se sont écoulées à Copenhague; les ouvrages des auteurs les plus anciens du Danemark occupent une grande place parmi nos souvenirs les plus chers de la patrie absente, et les livres nouveaux qui nous arrivent de l'île de Seeland sont pour nous comme ces lettres des amis sédentaires si longtemps attendues et toujours réclamées aux postes restantes par les voyageurs, dont l'esprit se partage entre le charme du nouveau et l'incomparable et mélancolique attrait de la patrie absente.

Aujourd'hui, c'est le plus ancien et le plus respecté de nos auteurs, le fondateur du théâtre danois, Louis Holberg, que nous présentons aux lecteurs de la *Revue germanique*. Nous commencerons par faire rapidement l'histoire de sa vie et de ses ouvrages, puis nous essayerons de caractériser son talent.

Holberg naquit à Bergen en Norvège le 6 novembre 1684. Son père était colonel d'infanterie, et destinait naturellement son fils à la carrière où il s'était lui-même distingué. Holberg fut donc par privilège, dès l'âge de dix ans, incorporé dans un régiment comme caporal libre, c'est-à-dire qu'il continua de vivre dans sa famille tout en figurant sur les états de l'armée; mais cet honneur prématuré n'inspira à l'enfant aucun goût pour la vie militaire. Le colonel, au lieu de s'entêter à plier son fils à une décision malencontreuse, eut assez d'intelligence et de bonté pour l'envoyer à l'université de Copenhague. Les études théologiques succédèrent donc à l'exercice peu avancé des armes : le jeune Holberg, trouvant dans un tel sujet de quoi occuper sa curiosité et mettre en jeu les facultés les plus actives de son esprit, se forma à cette subtilité d'argumentation, à cette vivacité de repartie, à cette agilité de pensée, à cette verve de raillerie qui se venge de l'ennui par le rire éclatant et inépuisable, à cette puissance grossissante de l'imagination qui reproduit en les centuplant les côtés saillants de la gravité prétentieuse ou de la sottise joviale.

En sortant de l'université, Holberg retourna en Norvège et devint précepteur dans une famille; il donnait, en outre, des leçons particulières dans d'autres maisons, et il put ainsi, dans le cercle intime du foyer, étudier d'une manière un peu traîtresse, mais sûre, les mille petites comédies qui s'y jouent depuis le matin jusqu'à la nuit et où toutes les personnes figurent, depuis l'enfant jusqu'au grand-père.

Il n'y a point de précepteur qui ne se soit imposé un rôle dans une pareille pièce. N'est-ce pas déjà être acteur, entrer en scène, que d'accepter cette profession, dont à coup sûr nous ne voulons point dire de mal, mais qui certainement agace à chaque instant, tourmente et surexcite ce qu'il y a chez un homme intelligent de plus vif et de mieux tourné au rire intérieur, tandis que la figure se façonne à l'admiration et la bouche aux expressions les plus respectueuses? — Ce début dans la société était excellent pour notre auteur; mais cette expérience, courte et limitée, ne lui suffit pas. Il voyagea, non pas aux rives prochaines, n'ayant point sans doute à cette époque le motif qui, suivant la Fontaine, aurait dû l'empêcher d'aller chercher fortune au loin.

Holberg s'embarqua en 1705 pour la Hollande, avec soixante écus (environ cent soixante-dix francs) : c'était toute sa fortune. « Arrivé à Aix-la-Chapelle », dit-il dans quelques notes sur sa vie qui respirent la plus vive franchise et la plus grande jovialité, « la gêne me poussa à une » action qui jamais ne me fût venue à l'idée auparavant : je cherchai à » partir sans payer ma chambre. » Nous aimons à croire qu'il espérait pouvoir dédommager plus tard et amplement la personne qui l'aurait ainsi logé gratis malgré elle. Mais cette tentative n'eut point de succès : il fut obligé de payer, et comme alors il ne lui restait presque plus d'argent, il se vit forcé de se rendre à Amsterdam à pied. « Cependant, dit-il, j'y arrivai frais et bien portant. » Après un court séjour dans cette ville, il trouva enfin le moyen de retourner en Norvège, où il descendit et se logea à Christiansand, parce qu'il craignait que le bruit de ses aventures ne le fît tourner en ridicule dans sa ville natale. A Christiansand, il gagna pendant quelque temps sa vie à donner des leçons de langue; mais bientôt il souleva contre lui, et par sa faute, une opposition très-dangereuse. Dans un petit écrit, il voulut soutenir « que les femmes ne sont pas des êtres humains ». Ce paradoxe renouvelé du moyen âge lui attira tant de désagréments, qu'il jugea à propos de remédier au mal. Il composa donc peu de temps après un autre petit ouvrage, où il prétend que les défauts des femmes ne proviennent que d'une mauvaise éducation, que sans cette influence fatale elles arriveraient incontestablement à un haut degré de science et se rendraient dignes de remplir les plus importantes fonctions de l'État; il ajouta même que les privilèges des hommes sont plutôt une usurpation qu'un droit naturel. Cet éloge, malgré la pointe satirique qui doit le rendre suspect, reunit Holberg en faveur auprès des dames, et depuis ce temps il a toujours pris leur défense envers et contre tous.

A cette époque, il se lia intimement avec un étudiant nommé Christen

Brex, qui devait partir pour l'Angleterre; il suivit cet ami jusqu'à Oxford. Il eut d'abord de la peine à vivre; mais, grâce à son habileté à jouer de la flûte, il finit par se faire connaître, et s'assura une existence aisée en donnant des leçons. Pendant son séjour à Oxford, il profita des ressources que lui offraient les riches bibliothèques pour étudier profondément l'histoire, et il n'y a aucun doute que la fréquentation des Anglais n'ait contribué beaucoup à développer chez Holberg cette sagacité calme et sûre avec laquelle il a apprécié tous les rapports de la vie humaine, et en conséquence aussi cette exposition facile et populaire qui caractérise toutes ses œuvres. Après un séjour de deux ans à Oxford, il revint à Copenhague; mais il trouva, selon ses propres paroles, que « la profession de maître d'école était désormais au-dessous de sa dignité. » Cependant, comme il lui fallait absolument gagner sa vie, il annonça un cours de littérature, pour lequel un grand nombre de personnes se firent inscrire. « Mais le jour du paiement arrivé, dit-il, tous disparurent comme par enchantement. » Force fut donc au jeune savant de reprendre ses leçons particulières jusqu'à nouvel ordre. En attendant, il termina (1711) son « Introduction à l'histoire des États européens » et les « Exploits de Christian IV et de Frédéric III », ouvrages qui lui valurent le titre de professeur extraordinaire de l'Université, et bientôt après une subvention du gouvernement pour voyager pendant quatre ans à l'étranger.

Cette fois il se rendit à Paris.

Nous avons tiré les détails suivants sur le séjour qu'il y fit de trois lettres écrites en latin, où il raconte les événements les plus remarquables de sa vie.

« Arrivé à Paris, dit-il, je cherchai pendant plus d'une heure une chambre; mais, comme je prononçais fort mal le mot logis, j'eus beaucoup de peine à en trouver un. Une servante se permit même, avec un air de pitié, une fâcheuse observation : « Il parle français comme un cheval allemand, » propos qui était bien difficile à digérer pour un ancien maître de langue française. Du reste les Parisiens disent plutôt chambre garnie que logis, et le plus souvent, à cause de ma prononciation, on croyait que je demandais quelque jeune fille du nom de Lucie. Les lettres *g* et *ch* devant *i* et *e* sont très-difficiles à prononcer, et quand un jour je demandai à un libraire les œuvres de Duchesne, il me remit les œuvres de Lucianus, en français Lucien. »

Holberg raconte ensuite comment il passa son temps dans les bibliothèques, et les distractions innocentes qu'il cherchait. A l'entrée de la bibliothèque Mazarine, les étudiants se battaient alors tous les matins

à qui aurait le premier le Dictionnaire de Bayle, qui faisait fureur. Il fit la connaissance du fameux abbé Bignon, qui entretenait dans sa maison quatre secrétaires, un bibliothécaire, quatre musiciens et une chanteuse.

« Je l'ai entendu plusieurs fois, dit-il, parler à l'Académie des sciences, et j'ai alors cru entendre les Muses parler français. De même lorsqu'il prêchait à Saint-Germain l'Auxerrois, on ne pouvait entrer ni sortir sans avoir ses habits déchirés. »

Holberg avait rencontré un de ses compatriotes, M. Wensloew, qui jouissait à Paris d'une grande réputation comme médecin. Il aimait à l'accompagner à l'église Saint-Sulpice, où un jésuite se faisait fort de défendre les doctrines de la religion catholique contre tous ceux qui voulaient soutenir la thèse contraire. « Ces discussions, dit Holberg, faisaient souvent retentir toute l'église d'éclats de rire, et elles ressemblaient plutôt à une représentation théâtrale qu'à un exercice religieux. » Un jour un étudiant danois très-érudit arriva à Paris, et, fort de son habileté en polémique, il résolut d'engager un combat avec le jésuite. Seulement, comme il parlait fort mal le français, Holberg fut envoyé en avant comme héraut pour déclarer la guerre et mettre les deux parties d'accord sur la langue dans laquelle on discuterait. On convint que ce serait le latin. Le premier jour, l'abbé, un peu brouillé avec le latin, quitta la chaire en colère, et provoqua son adversaire à un autre combat où il chercha à entraîner l'étudiant danois dans des questions subtiles sur l'Église ; mais ce dernier sut fort bien se tirer du labyrinthe, et finit par convaincre le jésuite qu'il ne savait pas plus l'hébreu que le latin. Par malheur, dans un dernier combat, le jeune Danois eut moins de succès : il ignorait complètement l'histoire de l'Église, et son adversaire profita de cette circonstance pour lui poser une quantité de questions auxquelles il ne sut que répondre.

« Aussi, dit Holberg, lorsque l'abbé descendit de la chaire, les Parisiens lui témoignèrent autant d'admiration que les Carthaginois à Annibal après la bataille de Cannes. »

De Paris Holberg partit pour Rome, et dans ce trajet il échappa à un grand danger. Le navire qui le transporta fut poursuivi non loin de Livourne par un corsaire, et ce ne fut qu'au moment où tous les passagers étaient déjà armés et prêts à se défendre que l'ennemi prit une autre direction. A Rome, Holberg étudia avec soin l'histoire de l'antiquité, et il s'enfonça tellement dans cette étude qu'on le trouva souvent tenant d'une main un livre et tournant de l'autre sa soupe qui bouillait sur le feu. — Ajoutons qu'elle brûla plus d'une fois.

En 1718, Holberg retourna à Copenhague. Il négligea tout à fait la théologie pour s'occuper de philosophie morale et du droit populaire et naturel. Après la publication de plusieurs ouvrages sur ces sciences, il fut nommé professeur de métaphysique, « quoique, dit-il, je n'aie jamais su combien de *prédicaments* et de *predicabilia* la logique peut mettre sur pied en temps de guerre, ignorant les stratagèmes et les machines dont on se sert pour donner l'assaut à une chaire de professeur, et tout à fait étranger à la philosophie expérimentale, à moins de faire valoir ma connaissance de la musique instrumentale, qui, sous certains rapports, appartient à la philosophie. » Aussi échangea-t-il bientôt la chaire de métaphysique contre celle de rhétorique, et dans cette nouvelle position il se trouva fort à l'aise pour déployer toute sa verve satirique et son entrain comique.

Quant à la poésie, il l'estimait si peu que le plus beau poème, comme il le dit lui-même, ne put jamais obtenir de lui qu'un long bâillement, et pourtant le voilà qui tout à coup, à l'âge de trente ans, devient poète. Il est vrai qu'il prétendait ne recourir aux vers que pour pouvoir plaisanter et moraliser d'une manière agréable, et cependant il se plaça bientôt au rang des meilleurs poètes. Sa première œuvre fut *Pierre Paars*, épopée comique qui parut en 1719. Paars est un brasseur de Callundbarg qui va rejoindre sa fiancée en Jutland. L'auteur parodie Homère et Virgile, mais en même temps il fait ressortir avec une gravité comique les défauts, le pédantisme et les superstitions de son temps et de sa nation. Ce poème obtint un succès extraordinaire, mais attira en même temps à l'auteur une foule d'ennemis puissants qui croyaient se reconnaître dans les personnages les plus ridiculisés. Un d'eux, le conseiller d'État Rostgaard, accusa même Holberg devant la chancellerie du royaume, d'avoir injurié l'Université, les professeurs, l'évêque, les prêtres et les chantres; d'avoir blasphémé la parole de Dieu et la religion chrétienne; d'avoir méprisé l'autorité et les lois. Il conclut à ce que l'écrit fût confisqué et brûlé par le bourreau, et à ce que l'auteur eût la gorge coupée ou bien fût condamné aux fers, après avoir été dégradé ou avoir perdu l'honneur, suivant le texte de la loi danoise. Mais le comte de Daneskjold prit la défense de Holberg devant le roi, qui convoqua son conseil intime pour juger l'affaire. Le roi présida lui-même, et la décision fut que *Pierre Paars* était un écrit amusant et innocent, mais que l'auteur aurait mieux fait de se tenir tranquille.

Après cette sentence, Holberg, loin de se regarder comme battu, publia une quantité de satires où il attaqua bravement ses adversaires,

tout en se plaignant de ce que la versification lui coûtait « tous les jours un énorme mal de tête, et douze sous de café pour le mettre à la porte. » Ce mal de tête ne diminua en rien son activité. En 1722 il publia ses premières pièces de théâtre, et en 1724 il en avait déjà composé vingt.

Épuisé enfin par tous ces travaux, il chercha une distraction dans les voyages, et quitta le Danemark en 1725. La France l'attira une seconde fois.

Dans ce nouveau séjour, Holberg fréquenta assidûment le café des Marionnettes, ainsi appelé parce qu'il appartenait à une vieille femme du nom de Marion, et là il engagea plusieurs discussions, surtout avec la Motte. Le poète danois vit aussi plusieurs fois le célèbre Montfaucon, avec lequel il discuta sur la prononciation du latin. Il eut aussi maille à partir avec les savants pères Hardouin et Tournemine, au sujet des Évangiles. La preuve qu'il était habile théologien ressort d'une discussion très-vive qu'il eut un jour avec un prêtre qui voulait à toute force le convaincre de la supériorité de la religion catholique. Ayant beaucoup de peine à échapper à cet homme, Holberg défendit enfin sa manière de voir par des arguments piquants et originaux dont nous citerons ici quelques-uns.

« Supposons, dit-il, que la plupart des doctrines des protestants soient problématiques, leurs erreurs mêmes ne peuvent déplaire à Dieu. Car de même que les catholiques croient que chaque bonne action recevra sa récompense, de même les protestants ne demandent ou n'espèrent aucune espèce de rétribution pour leurs œuvres méritoires. Un prince ne se fâche pas contre un de ses sujets qui, tout en ayant fait de grands exploits, ne se croit aucun droit à des récompenses, et qui reçoit les honneurs non pas comme une dette, mais comme une faveur, et il doit en être de même pour les protestants; leurs erreurs, fondées sur une grande humilité, ne peuvent déplaire au Seigneur. — Les catholiques invoquent les saints, qu'ils regardent comme leurs patrons, et avec raison peut-être; mais les protestants croient mieux faire de ne pas les invoquer; ils s'adressent directement à Dieu, qui ne se fatigue jamais d'entendre aucune prière, et les saints ne peuvent s'en fâcher, car ils cesseraient aussitôt d'être saints. — Les catholiques ne jugent pas nécessaire de communier sous les deux formes; les protestants pensent le contraire, car personne n'a jamais nié que le Fils de Dieu ait communiqué sous les deux. — Les catholiques ferment les portes du paradis aux enfants non baptisés; les protestants prétendent que le sage Créateur du monde est trop juste pour punir

un innocent. — Un bon catholique ne doit lire aucun écrit qui pourrait l'induire en erreur; les protestants peuvent tout lire, car il vaut mieux avoir une croyance erronée que de n'en pas avoir du tout; ceux qui croient sans examen et sans réflexion ne croient réellement à rien; ils sont obligés d'invoquer cet axiome de droit : Ce qu'un homme a fait par un autre homme, il est réputé l'avoir fait par lui-même. — Je crains qu'un homme cité devant le tribunal de Dieu ne fasse un faux calcul en croyant obtenir sa part de la félicité éternelle par cette réponse : « J'ai cru ce que croyaient tous ceux qui habitaient la même rue que moi; » je pense au contraire qu'il excuserait mieux ses erreurs en disant : « J'ai choisi cette croyance après un profond examen et une réflexion sérieuse. »

Nous n'avons pas le temps de discuter ces raisons; il vaut mieux recueillir les autres faits qui peuvent intéresser l'histoire du temps.

A cette époque, les subsistances alimentaires devinrent à Paris d'une cherté incroyable; une livre de pain coûtait dix sous. Des troubles éclatèrent, et plusieurs personnes y perdirent la vie. Holberg demeurait alors dans la rue Saint-Jacques, près du jardin du Luxembourg; « mais, dit-il, il était fort désagréable de s'y promener à cause de la grande quantité de mendiants. Des hommes assez bien vêtus tendaient la main en s'écriant : « Nous mourons de faim! » J'ai même un jour vu une femme élégante, en robe de soie, tomber évanouie sur le chemin. On la porta chez elle, dans une mansarde, et on apprit que depuis longtemps elle ne vivait que de pommes et de choux. Cette misère n'empêchait pas l'aristocratie d'étaler un luxe effrayant. »

Ce qui ne frappa pas moins Holberg, ce fut l'ignorance au sujet des pays étrangers. Un curé soutenait avec obstination qu'on ne baptisait pas les enfants dans le Nord. Un avocat demanda à Holberg s'il ne fallait pas traverser la Turquie pour aller en Danemark, et un Piémontais lui soutint qu'il ne pouvait être Norvégien, parce que ce peuple était extraordinairement laid, et que les hommes avaient des yeux de porc et la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Ces petites aventures amusaient le poète; mais il se fâcha plus sérieusement quand il vit refuser ses pièces, dont il avait lui-même traduit quelques-unes en français. Il s'emporta alors, avec une mauvaise humeur trop partielle, contre le mauvais goût des Parisiens, et n'espérant plus être joué en France, il se résigna à retourner à Copenhague.

A son retour il composa un poème intitulé *Métamorphoses*. Faisant la contre-partie d'Ovide, il transforme les arbres et les animaux en

hommes, une pie en barbier, un bouc en philosophe, etc. Cette idée, toute satirique, montre une fois de plus comment Holberg savait rester original en s'inspirant des poètes anciens. Quelque temps après, il écrivit encore sept nouvelles comédies; mais soudain son activité prit une tout autre direction. On le vit s'occuper d'écrits historiques et philosophiques auxquels il donna une forme populaire. Il publia successivement une Histoire du Danemark (1732-35), une collection de Lettres latines qui contiennent sa biographie, une Histoire universelle de l'Eglise, une Vie des héros et des héroïnes, une Histoire des Juifs, des Pensées morales, une Histoire maritime du Danemark et de la Norvège, des Fables morales, et, en dernier lieu, des Épîtres historiques, politiques et morales, qui forment une espèce de journal populaire.

Cependant l'esprit satirique de Holberg n'était qu'endormi : il se réveilla tout à coup, et, fortifié par quelques années de repos, il éclata avec une vigueur nouvelle en 1741, dans le Voyage souterrain de Niels Klim. La pensée de cet ouvrage était sans doute venue à Holberg en Angleterre, à la lecture de Gulliver. S'il n'a pas créé le genre, il a du moins le mérite d'avoir marché avec esprit et même avec originalité dans les traces de son grand modèle. Niels Klim est un étudiant norvégien qui, après avoir fait ses études à l'Université de Copenhague, retourne à Bergen, en Norvège. Là, l'envie le prend de visiter une caverne située au sommet d'une montagne où d'antiques traditions placent une foule d'événements merveilleux. Mais la corde à laquelle il s'est prudemment attaché, et que tiennent en dehors quatre de ses compagnons, casse bientôt, et Niels Klim tombe dans l'abîme et pénètre bien malgré lui jusqu'aux entrailles de la terre, où il rencontre des nations bizarres avec des mœurs tout à fait originales.

Voici le pays de Potu dont les habitants ne sont que des arbres à figure humaine. Celui qui devient père de six enfants est exempt de toute espèce d'impôt. Nul fonctionnaire ne peut exercer deux emplois à la fois, et cette loi est tellement sévère, qu'un médecin ne doit jamais s'occuper que d'une certaine spécialité de maladies, de même que, sous peine correctionnelle, un musicien ne doit pas jouer de plusieurs instruments. « Quelle différence, s'écrie l'auteur, entre ces mœurs et les nôtres ! Chez nous, le médecin veut souvent guérir à la fois toutes les maladies des hommes et celles de l'État, et il finit par aggraver les souffrances des deux côtés; un musicien devient conseiller municipal, et détruit tout accord dans le conseil. Nous admirons stupi-

dement ceux qui sont revêtus de diverses fonctions en même temps, et nous les croyons bien capables, tandis qu'ils sont des ambitieux téméraires qui veulent tout faire parce qu'ils ne savent rien faire convenablement. »

Les habitants du royaume de Potu ne sont pas divisés en deux classes, la noblesse et le peuple. Autrefois, il est vrai, cette division était établie, mais comme elle ne produisait que la discorde dans l'État, les princes l'ont abolie. Ce n'est pas à la naissance des arbres, mais à leur vertu et à leur mérite que se mesure l'estime publique. Ce qui détermine la supériorité des individus, c'est la quantité de leurs branches; plus le nombre en est grand, plus l'arbre est capable de réussir dans le commerce et dans l'industrie.

Comme on le voit, la satire et les allusions ne manquent pas. Que pensent de la religion ces arbres qui ont secoué tant de préjugés? A Potu, celui qui entame des discussions religieuses est exilé au firmament, et toute personne qui veut déterminer l'être et les qualités de Dieu, l'état des âmes et des esprits, est d'abord saigné, puis enfermé dans un hospice. La loi dit que c'est une folie que d'aspirer à voir et à montrer de plus près à tous ce qui déjà de loin nous frappe et nous aveugle, comme l'éclat du soleil éblouit le regard de la chouette.

Tout le monde est d'accord pour adorer un Être suprême qui a créé le monde, et dont la providence conserve l'univers; du reste il est permis à chacun de penser ce qu'il veut de cette providence. Niels Klim, étonné de cette liberté et de cette sagesse, dit à quelques arbres de ses amis qu'avec ces principes ils perdraient assurément la félicité éternelle. Mais ils lui répondirent que pour vouloir forcer un autre à adopter ses idées, il fallait être convaincu de posséder à soi seul toute la sagesse, et que c'était là jouer le rôle des fous, qui prétendent être seuls sages, et accusent tous les autres de folie.

Notre voyageur n'est pas à bout de surprises. Lorsque le peuple de Potu revient vainqueur d'une bataille, au lieu d'éclater en cris d'enthousiasme et de chanter un *Te Deum*, il passe plusieurs jours dans la tristesse et le silence, comme s'il regrettait une victoire pour laquelle il lui a fallu sacrifier un si grand nombre de ses frères.

Le gouvernement de Potu est absolu, mais le chef de l'État s'efforce toujours de maintenir l'égalité entre ses sujets. Autrefois, l'ambition était poussée si loin, que dans les repas et les occasions solennelles un buisson d'épines se trouvait à la place d'honneur et un palmier ou un cèdre au dernier rang; des arbres à qui la nature n'avait donné que deux ou trois branches demandaient et obtenaient le titre d'arbres à

dix ou à douze branches; un personnage bossu ou contrefait recevait le titre de gracieux seigneur; bref, toutes les affaires du pays allaient de mal en pis, parce que tous les habitants aspiraient à des titres et à de vaines distinctions plutôt qu'ils ne cherchaient à mériter des honneurs raisonnables par leurs services. A cette époque, un citoyen de la ville de Keba proposa une loi pour abolir tous ces abus, mais il fut conduit à la grande place la corde au cou. Cependant, avant de l'exécuter, on tint conseil et on alla aux voix : le résultat, qu'il ne pouvait guère espérer, surprit la population furieuse et surprendra nos lecteurs. Quoique le malheureux eût la corde au cou, sa proposition fut, à ce moment suprême, adoptée comme utile à l'État, et lui-même, couronné de fleurs, traversa la ville en triomphe, et, pour comble de réparation, fut investi des fonctions de kadski ou grand chancelier.

Le prince royal, enfant charmant et intelligent, avait été élevé dans les principes suivants :

« On ne doit ajouter foi ni à une recommandation ni à une accusation, qu'après l'avoir bien examinée avec toutes les circonstances qui s'y rattachent.

» Avant de condamner un coupable, on doit comparer ses bonnes actions aux mauvaises, et modifier le jugement d'après la compensation exacte.

» Un prince doit surtout avoir confiance en ceux qui osent le contredire; car celui qui s'expose en proclamant la vérité est un bon patriote.

» Le prince ne doit admettre dans son conseil que ceux qui possèdent de grandes propriétés, parce que leur bien-être est intimement lié à la prospérité de l'État; tandis que ceux dont l'intérêt n'est pas fixé au sol même du pays cherchent souvent à dévorer la fortune publique. »

Dans l'organisation de la justice, ce qui a surtout frappé Niels Klim, c'est le soin avec lequel on garde le secret des noms. Les deux parties sont désignées par A et B, et presque toujours les affaires sont renvoyées dans une province fort éloignée du domicile du demandeur et du défendeur. Le gouvernement prévient ainsi, autant que possible, la partialité des juges. Niels Klim ne peut retenir une exclamation et un souhait qui n'ont rien d'honorable pour les juges danois de son temps.

Ces bons habitants de l'intérieur de la terre s'occupent aussi de ce qui se passe chez nous; quelques-uns de leurs compatriotes ont voyagé en Europe. Voici quelques fragments d'un journal tenu par Fanian

pendant son voyage sur la terre; on en doit la traduction à S. Exc. Tomopoloko, général au service de S. M. le roi de Tanagui.

Nous commençons par l'Allemagne :

..... « Ce pays est appelé l'Empire romain, quoique la monarchie romaine n'existe plus déjà depuis bien des siècles. L'empereur porte le titre d'Invincible, quoique les Français et les Turcs le battent tour à tour. La langue est bien difficile à comprendre; ce qui, dans les autres langues, se trouve au commencement y est toujours rejeté à la fin, et souvent, pour saisir le sens d'une phrase, il faut lire toute une page. On a écrit mille commentaires sur la constitution de l'Allemagne, mais toute cette besogne est restée inutile, car.... etc., etc. »

Passons à la France :

« La capitale de ce royaume s'appelle Paris, et l'on pourrait sans crainte la nommer la capitale de l'Europe. Elle exerce un certain pouvoir législatif sur tous les autres pays; ainsi, par exemple, elle a le droit exclusif de déterminer la manière dont on doit vivre et s'habiller, et quelque ridicule ou incommode que soit un costume, on le trouve charmant dès qu'il vient de Paris. Je ne connais pas l'origine de ce droit des Parisiens. Du reste, les Parisiens se distinguent par leur intelligence mobile, leur curiosité, et surtout par la fertilité de leur esprit inventif. »

Nous arrivons à Rome, et ici nous éprouvons le besoin de rappeler que ce voyageur sorti des entrailles de la terre a un interprète protestant :

..... « De Bologne nous partîmes pour Rome. Cette ville appartient à un ecclésiastique qui règne à la fois sur le bien, le corps et les âmes de ses sujets. Les Européens croient que c'est lui qui garde les clefs du paradis; aussi avais-je grande envie de les voir, mais je ne pus même parvenir à voir la caisse qui doit les renfermer. Cet homme, nommé le pape, dont la puissance est immense, car il peut absoudre et condamner, a le droit de créer une immense quantité de divinités, qu'il baptise du nom de saints. Lui-même est élu par des prêtres appelés cardinaux....

» Dans plusieurs pays d'Europe, on se sème sur la tête et sur les habits une espèce de farine que la nature a destinée à la nourriture¹.

» On publie une énorme quantité de livres, on les lit et commente; mais celui qui se permet d'avoir des idées différentes de celles de tout le monde est enfermé, fouetté et souvent brûlé².

¹ On a sans doute reconnu l'usage de la poudre.

² Il ne faut pas oublier le temps où écrivait Holberg.

» On y rencontre partout de grands personnages qui prêchent contre les fautes qu'ils commettent eux-mêmes tous les jours.

» La manie des titres est devenue une véritable folie; c'est à un tel point, qu'un nain demanderait volontiers le titre de géant et un vieillard celui de jeune homme.

» Une grande partie des Européens méprisent ceux qui marchent à pied dans les rues; ils se font rouler dans une grande boîte carrée à quatre roues, tirée par deux animaux grands et robustes.

» Le premier jour de l'an, les Européens attrapent une maladie des plus étonnantes; ils courent comme des enragés d'une maison à l'autre, et il leur faut ordinairement quinze jours pour recouvrer la santé.

» Les Anglais préfèrent la liberté à toute autre chose, seulement ils sont esclaves de leurs femmes. Tous les jours ils changent de religion; l'influence du climat de leurs îles brumeuses doit y être pour beaucoup.

» Les Européens sont parvenus à un certain degré de perfection dans les vices; le nombre de leurs potences et de leurs échafauds est énorme. Chaque ville a son bourreau, sauf en Angleterre, où le plus souvent les habitants se pendent tout seuls.

» Je soupçonne les Européens d'être anthropophages. Ils enferment dans des cellules appelées monastères des hommes jeunes et bien portants qui y engraisseront sans faire aucune espèce de travail.

» Les animaux, en Europe, sont divisés en deux classes : ceux qui habitent la terre et ceux qui habitent la mer. Pourtant il y en a qui vivent dans les deux éléments, c'est-à-dire les amphibies, tels que les grenouilles, les phoques et les Hollandais, qui habitent des marais. »

Ce livre eut un succès inouï; il fut en peu de temps traduit en sept langues, et quoique l'auteur lui-même, se trouvant un jour en butte à mille attaques, ait déclaré que ce n'était qu'une folie, il y a dépensé tant d'imagination et de verve, il a mêlé tant de fantaisie à la réalité dans la peinture qu'il fait des défauts et des ridicules des différentes nations, que son ouvrage amuse les enfants aussi bien qu'il intéresse les lecteurs les plus âgés. En passant, il parodie les récits mensongers des voyageurs, les exagérations des auteurs romantiques et les erreurs commises par les savants. Si la censure ne tua pas Niels Klim comme mécréant dès sa naissance, il ne dut son salut qu'à la plaisanterie souvent indulgente et à la gaieté toute-puissante qui dut dérider ses juges et les bien disposer.

Malgré cette indulgence de la censure, Holberg ne pardonna jamais à cette institution et il la poursuivit avec une rare constance.

« Le Nord, dit-il, produit des génies féconds, mais ils ne se développeront que quand ces muselières seront détruites. Un livre pourvu de l'*imprimatur* ne contient ordinairement que des bagatelles, ou de vieilles naïvetés réchauffées, ou des panégyriques insipides qui dégoûtent tout cœur libre et honnête. »

Les inimitiés jalouses qui s'étaient soulevées autour de Holberg contribuèrent sans doute au succès de ses œuvres, et sa fortune s'accrut en même temps que sa réputation. Il songea enfin au repos; mais au moment où il cessait de critiquer les folies des autres, il déclara qu'il allait lui-même en commettre une énorme. En effet — qui l'eût pensé et qui eût été capable de ne pas éclater de rire? — ce railleur qui avait si longtemps ridiculisé l'aristocratie et les distinctions nobiliaires, se laissa affubler du titre de baron en 1747. Était-ce une dernière plaisanterie? voulait-il se moquer de cet honneur en l'acceptant? C'eût été trop de finesse vraiment. Quel qu'ait été son motif, le voilà baron, mais tenant plus au fond qu'à la forme, c'est-à-dire aux propriétés qui faisaient la baronnie, qu'au titre honorifique lui-même, comme le prouve l'anecdote suivante.

Le célèbre savant allemand Wolf venait d'être nommé baron sans posséder aucun bien, et Holberg, nommé quelque temps après, dit un jour : « Maintenant nous pourrions marcher de pair; lui a un domaine dans la lune et moi j'en ai un sur le sol seelandais; c'est plus solide, quoique moins élevé. »

Holberg riait lui-même de sa situation nouvelle, pour empêcher les autres de s'en fâcher ou de s'en moquer avec trop d'acharnement. On peut lui pardonner cette faiblesse en considération du nouveau service qu'il rendit au théâtre. La salle de Copenhague était depuis longtemps fermée, et Holberg accepta les fonctions de directeur lors de la réouverture. Il composa à cette époque encore quelques pièces, puis il se retira dans sa terre, près de Soroë, où il mourut le 28 janvier 1754, laissant presque toute sa fortune à l'académie de cette ville.

Les hommes éminents sont presque toujours poursuivis et attaqués dans leur vie privée. On a surtout accusé Holberg d'être misanthrope, et cependant il était d'un commerce agréable, fidèle ami et très-serviable, quoiqu'il ne voulût pas le paraître. Honnête et consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs, il se montra toujours ennemi des flatteurs, partisan intrépide de la morale et de la vérité. Facile à irriter, très-vif dans ses emportements, il reprenait bientôt le calme qui convenait à son caractère réfléchi; il eut souvent besoin de présence d'esprit et se tira toujours avec habileté des positions difficiles

où il se trouvait engagé. Un soir, plusieurs personnes assez mal intentionnées pour avoir formé le complot d'administrer au poète un certain nombre de coups de bâton, s'étaient réunies dans un endroit où elles savaient que Holberg devait se rendre. A quelques mots hostiles, Holberg, qui n'avait point été reconnu, s'aperçut qu'elles avaient quelque méchante intention, et s'éloigna promptement en disant à quelqu'un qui venait à sa rencontre : « Bonsoir, monsieur Holberg ! » Le dos du malheureux fut pris pour celui de Holberg ! La ruse était peu généreuse ; elle fait plus d'honneur à l'esprit qu'au courage de son auteur. Mais n'acceptons pas le reproche d'avarice qui lui a été si souvent adressé. Il vivait d'une manière si sobre et si modeste, que ses ennemis y trouvèrent un excellent prétexte d'accusation ; mais il ne faut pas oublier par quelles épreuves il avait passé dans sa jeunesse, et comment la sobriété fut longtemps pour lui une vertu nécessaire et rudement imposée par la pauvreté. D'ailleurs Holberg faisait beaucoup de bien aux pauvres étudiants, se souvenant que lui-même avait passé par la misère. D'autres auraient vécu plus largement pour eux-mêmes, en restant plus parcimonieux envers leur prochain. Il y avait encore une raison à ce régime sévère qui excluait le luxe et la dépense : Holberg se défiait autant des médecins que Molière ; et il avait si bien étudié son tempérament qu'il ne recourait jamais à leurs conseils. Quelque temps avant sa mort, il pesait lui-même ce qu'il devait manger, mais il riait aussi de fort bon cœur de cette manie. Rions donc avec lui de ses balances comme de son titre de baron.

Plus heureux que Molière, il ne se maria pas. La pauvreté l'éloigna d'abord de la pensée du mariage ; devenu riche, il se dit qu'une femme supporterait difficilement ses caprices ; enfin, troisième et dernier motif, il lui manquait cette tendresse du cœur si vive chez certains poètes, ce besoin si doux d'une faiblesse qui charme notre force et la soutienne ; rien du moins ne le révèle dans ses œuvres ; pas un mot de ses comédies n'exprime ce tressaillement involontaire, cet élan spontané de l'âme à la vue d'une femme aimée. Il a même écrit des pièces où on ne parle pas d'amour (*Plutus*, *Jeppe sur la montagne*, *Ulysse d'Ithaque*, *la Poudre arabique*, *Sorcellerie ou Fausse alarme*, et *le Paysan en gage*). Chose plus extraordinaire encore, après avoir mené une vie errante et aventureuse, Holberg n'a dans aucune de ses lettres laissé de souvenirs sur ses relations avec les femmes. Aucun des livres où il est question de sa vie et de ses œuvres ne contient non plus de détails à ce sujet. Holberg serait-il une curieuse exception à la loi commune ? Des philosophes pourtant n'ont pu s'y soustraire : Descartes faillit au

moins une fois; Pascal devint fou pour n'avoir pas failli, suivant toute apparence; Molière fut malheureux dans ses amours, avant et après son mariage. Quant à Shakspeare, nous savons peu de chose de sa vie, et si nous ne connaissons aucune amourette de lui, nous pensons que son mariage en est la meilleure explication. D'ailleurs, à défaut d'autres renseignements, le charme de ses conversations d'amour, sa Miranda, sa Juliette, Prospéro, Roméo, Othello, nous feraient au besoin concevoir qu'il avait dû ressentir au moins une fois un profond amour. Rien de semblable chez Holberg. Sur ce point tout est muet, ses œuvres, et lui-même et ses admirateurs comme ses critiques; du moins nous n'avons pu trouver nulle part de renseignements sur ce sujet délicat.

Holberg, du reste, semble avoir prévu l'objection et l'étonnement des lecteurs : « Comme je ne laisserai point d'enfants, je fais des livres; du moins j'accomplis ainsi une partie de mon devoir, si je ne puis le faire tout entier. »

Il faut bien accepter l'explication; mais n'est-il pas évident que Holberg se sentait un peu coupable?

Lorsque Holberg mourut, les Danois n'appréciaient pas encore l'homme qu'ils avaient perdu. On n'eut pas besoin d'obtenir par prière un peu de terre pour lui comme pour Molière, mais personne ne chanta sur sa tombe à peine fermée l'hymne de la gloire. Aujourd'hui enfin, les Danois savent et disent que Holberg est une de leurs plus grandes illustrations nationales.

F. SOLDI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE DU SIÈCLE APOSTOLIQUE JUSQU'À LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM (*Geschichte des apostolischen Zeitalters bis zur Zerstörung Jerusalems*), par Henri Ewald, professeur de l'Université de Göttingue, 1 volume grand in-8, x, 753 pages. — Göttingue, Dieterich, 1858.

Encore un ouvrage nouveau et des plus importants qui vient s'ajouter à la riche littérature des travaux critiques par lesquels la théologie allemande s'efforce d'éclairer les origines du christianisme. Il faut sans conteste admirer ce labeur infatigable et déjà fécond en résultats, mais il faut convenir en même temps que plus les volumes s'accumulent, moins il semble possible d'entrevoir une conclusion définitive et qui satisfasse tout le monde. La critique biblique fait un peu en Allemagne la besogne de Pénélope : ce qu'elle achève d'une main, elle le défait tout aussitôt de l'autre ; les solutions s'opposent aux solutions, et les brouillards à peine dissipés s'amassent de nouveau, du moins pour les profanes, qui ne savent plus à qui entendre parmi tant de juges également compétents et qui sont loin de s'accorder. La difficulté très-considérable de la matière est certainement pour beaucoup dans cet état de choses ; le manque de données positives laisse le champ libre à l'induction, l'hypothèse a beau jeu, et la critique est trop souvent obligée de donner le plausible en place du vrai, du réel ; mais il semble qu'au lieu de se plaindre de cette latitude fâcheuse, elle s'y complaise un peu trop. On ne saurait se refuser à voir un peu de parti pris dans la multitude des systèmes qui se produisent. Chacun a son hypothèse de prédilection, qui doit éclairer tout, et devant laquelle nulle autre ne doit subsister. Nous pouvons nous tromper, mais nous croyons que si la France avait apporté à l'élucidation de ces matières la science, la pénétration et l'admirable assiduité que l'esprit allemand y dépense sans épuisement et même sans lassitude, la besogne serait un peu plus avancée. Dans l'école de Tubingue même, si féconde en travaux solides et brillants, et qui a le grand mérite d'avoir établi dans cette partie de la critique sacrée la vraie méthode et les vrais principes, on en est encore à s'entendre sur bien des points essentiels : un peu, nous ne pouvons nous défendre de le penser, parce que chacun veut se distinguer de son devancier, et faire mieux ou du moins autrement que lui. En dehors du cercle de cette école, tout ce qu'elle produit est d'avance frappé de suspicion, non-seulement par l'orthodoxie et le piétisme, mais par des savants très-distingués, très et même trop indépendants, puisqu'ils ne peuvent se résoudre à accepter que ce qu'ils ont découvert eux-mêmes. Voici justement, par exemple, M. Ewald, un critique éminent, un

philologue d'une renommée européenne, un maître enfin comme on n'en trouve pas beaucoup, même en Allemagne, et dont les grandes qualités sont obscurcies par deux défauts, une recherche extrême de l'originalité, et l'horreur particulière de tout ce qui vient de M. Baur, de ses amis et de ses disciples. Jusqu'à présent la lutte qu'il a engagée ne lui a pas été des plus favorables; ses nombreux travaux sur le Nouveau Testament n'ont pas obtenu le succès à peu près général si légitimement acquis à ses recherches sur l'Ancien, et nous ne croyons pas que son nouvel ouvrage fasse pencher la balance en sa faveur. Il faut s'entendre cependant : un critique de la force de M. Ewald ne produit jamais rien de médiocre ni d'inutile. Comme tout ce qu'il a écrit, son *Histoire du siècle apostolique* a des parties très-brillantes; on y trouve aussi d'ingénieuses nouveautés et des redressements qu'il faut approuver. Comme l'a dit notre collaborateur, M. Nicolas, dont le lumineux article nous dispense de rappeler ici l'état de la question¹, le reproche qu'on peut faire à l'école de Tubingue, c'est d'exagérer des principes vrais. Elle a vu et très-bien établi que le grand fait des premiers temps du christianisme a été l'antagonisme entre les universalistes et les judaïsants, entre saint Paul et ses aînés parmi les apôtres. C'est une grande découverte sur laquelle il n'y a plus à revenir, mais sur laquelle cependant l'école de Tubingue, précisément parce qu'elle a l'honneur de l'avoir bien mise en lumière, a peut-être trop exclusivement insisté. Sans doute, la plupart des écrits du Nouveau Testament sont des écrits de polémique et de tendance, mais ils sont aussi autre chose : à côté de la réflexion, il y a la spontanéité; à côté des idées, les sentiments sur lesquels ils reposent. Le parti pris des apôtres de Jérusalem fut, dans une certaine mesure, indépendant de leur volonté, et avait sa raison d'être dans le milieu où ils vivaient. C'est ce que l'école de Tubingue sait très-bien, mais ce qu'elle ne fait peut-être pas assez ressortir; elle montre bien la marche des idées, pas assez celle de l'esprit populaire; elle fait voir la direction prise par les écrivains sacrés mieux que la nécessité à laquelle ils obéissaient. Elle n'embrasse que les idées et laisse un peu les hommes de côté. C'est ici que l'ouvrage de M. Ewald nous paraît un correctif très-bien venu. On sait que dans les temps de fermentation et de révolution, les chefs obéissent aussi souvent aux masses que les masses sont entraînées par les chefs. Tel aurait été, d'après M. Ewald, le cas de saint Jacques, le chef de l'église de Jérusalem, forcément maintenu dans le judéochristianisme par l'attachement naturel de ses ouailles à la loi de Moïse. Toute la part que M. Ewald fait ainsi à l'esprit général, au sentiment des masses, peut être considérée comme une restitution de la vérité de l'histoire. Il possède à un haut degré un mérite éminent, l'intuition historique; il ne sait pas seulement, il sent, il voit; aussi, pour le dire en passant, son récit de l'insurrection juive est-il un chef-d'œuvre. Mais à côté de cela, combien d'opinions qui viennent heurter les faits les mieux acquis, et qui n'ont d'autre mérite que la singularité : M. Ewald ne veut pas, par exemple, que les *Actes des apôtres* soient une œuvre de transaction, de conciliation, entreprise dans le but de rapprocher dans le souvenir des fidèles saint Pierre et saint Paul, si divisés de leur vivant; et comme il n'est guère possible de comprendre ce livre autrement, il lui faut admettre qu'il est resté inachevé, et que saint Luc, auquel il persiste à l'attribuer, n'a pas jugé convenable de mettre à profit les Épîtres de saint Paul. La

¹ *La Théologie des Apôtres*, dans la livraison de décembre 1858.

critique moderne a très-bien montré que les adversaires de saint Paul ont désigné cet apôtre, pour le dénigrer et le rendre odieux, sous la figure de Simon le Magicien; M. Ewald ne l'admet pas et veut que saint Pierre ait réellement rencontré ce Simon à Rome; il veut de plus, ressuscitant une erreur surannée, que saint Paul se soit rendu en Espagne, et qu'il soit revenu à Rome assez promptement pour succomber dans la persécution de Néron. M. Ewald n'est du reste pas plus orthodoxe que les adversaires qu'il a surtout en vue; il interprète fort librement des faits très-essentiels au point de vue du dogme, tels que la Résurrection et l'Ascension, et n'en laisse réellement rien subsister.

Le nouveau livre de M. Ewald fait suite à son ouvrage capital, *l'Histoire du peuple d'Israël*, dont il forme le sixième volume, et qu'il ne termine pas encore.

A. N.

ALBUM HISTORIQUE (*Historisches Taschenbuch*), publié par M. Frédéric de Raumer, troisième série, dixième année. — Leipzig, Brockhaus, 1859.

Cette publication, qui paraît depuis 1830, n'a pas son analogue en France. On ne saurait en rien la comparer à nos annuaires historiques, résumant, comme l'indique leur titre, les événements de l'année dont ils portent la date. L'*Album* de M. de Raumer est une sorte de keepsake plus sérieux que les autres, uniquement consacré à des travaux historiques et dédaignant le secours de l'illustration. Les articles qui composent le volume de 1859 sont tous des plus intéressants, et nous rencontrons tout d'abord un excellent résumé des dernières recherches sur l'histoire de Philippe II et de son fils don Carlos, le héros de la tragédie de Schiller. Ce résumé est dû à M. Helfferich. On sait que les travaux de MM. de Raumer, Ranke, Prescott, Gachard, sur cette partie de l'histoire espagnole, ont eu pour effet de redresser des erreurs accréditées depuis plusieurs siècles, et, sans précisément faire apparaître Philippe II dans un jour plus favorable, d'enlever à l'infant don Carlos l'auréole infiniment trop poétique dont Schiller, autorisé d'ailleurs par la tradition, l'avait entouré. Le fils de Philippe II était un pauvre caractère, un esprit faible et obscurci; il n'avait donné que les marques de la plus triste extravagance. Sa mort fut naturelle. Ce sont là des points acquis aujourd'hui, et sur lesquels il est inutile d'insister. Mais un épisode plus lugubre et beaucoup moins connu se rattache, assez indirectement du reste, à l'histoire de don Carlos, et jette une lumière effrayante sur le caractère de Philippe II. Il y avait alors à Madrid deux gentilshommes belges, MM. de Bergen et de Montigny, allié aux Montmorency. Ils étaient injustement soupçonnés d'avoir noué des relations avec l'infant. De plus, ils étaient fort riches, et la confiscation de leurs biens promettait un butin fructueux au trésor espagnol. Ils furent enveloppés dans le désastre des comtes d'Egmont et de Horn, et on leur fit leur procès à Bruxelles. Bergen était mort en Espagne de consommation et de nostalgie; la justice du duc d'Albe n'en suivit pas moins son cours à son égard, et ses biens furent confisqués. Quant à Montigny, prisonnier à Ségovie, il fut condamné à mort à Bruxelles et le jugement exécuté en Espagne de la manière qu'on va voir.

La plupart des membres du conseil de Philippe II avaient opiné que l'exécution publique produirait trop mauvaise impression dans les Pays-Bas, et qu'il fallait

par conséquent empoisonner le condamné; mais le roi jugea plus convenable de le faire étrangler de nuit dans sa prison et de répandre le bruit qu'il était mort naturellement. Ensuite de cette résolution, Philippe ordonna tout lui-même, jusqu'à la solde des huit gardiens qui devaient transférer Montigny de la citadelle de Ségovie à Simancas. Le licencié don Alonzo de Arellano, conseiller à la cour judiciaire de Valladolid, fut chargé de l'exécution de la sentence. Les instructions qu'il reçut sont trop curieuses pour ne pas être citées :

« C'est la volonté de Sa Majesté que l'exécution de Floris de Montmorency, baron de Montigny, ne soit divulguée sous aucun prétexte. Il faut donc procéder avec la plus grande dissimulation (*disimulacion*), n'admettre dans le secret que les personnes dont le concours sera absolument nécessaire, et qui devront toutes s'engager au silence le plus rigoureux. En conséquence, le licencié don Alonzo se rendra sur-le-champ de Madrid à Valladolid, après avoir prévenu le commandant de la forteresse de Simancas, don Eugenio de Peralta, de l'attendre au passage, afin de se concerter avec lui sur l'exécution des ordres royaux. Après quoi, don Eugenio se rendra de sa personne à Valladolid, où il informera le président de la cour de la mission qu'il a reçue, afin que celui-ci lui prête assistance et lui fournisse notamment l'ecclésiastique et les serviteurs dont il sera besoin. Il sera bon que don Alonzo quitte Valladolid le soir avant un jour de fête, afin d'arriver de nuit à Simancas, en compagnie seulement d'un secrétaire sûr, de la personne chargée de l'exécution et d'aussi peu de domestiques que possible. Don Eugenio désignera l'endroit par où ils pénétreront dans la forteresse et le lieu où ils pourront y séjourner en secret. Aussitôt arrivés, ils se rendront à la chambre dudit Floris de Montmorency, et lui notifieront, en présence d'une ou deux personnes sûres et dudit secrétaire, le jugement du tribunal et les ordres du roi. Cela fait et toutes mesures prises pour écarter tout obstacle et empêcher ledit Floris de Montmorency d'attenter à sa vie, et quand préalablement don Eugenio aura consolé et réconforté le prisonnier par toutes sortes de paroles amicales, ils se retireront et le laisseront seul avec le ou avec les ecclésiastiques, s'il y en a plusieurs.

» L'exécution n'aura pas lieu cette nuit ni le jour suivant, qui sera un jour de fête, afin que ledit Floris de Montmorency ait tout le temps de se confesser, de recevoir les sacrements s'il y a lieu, de se repentir et de revenir à Dieu. On apportera toute diligence à ne rien omettre dans cet acte important, et à fournir au prisonnier toute l'assistance nécessaire.

» Une ou deux heures après minuit de ce jour, et de façon que M. le licencié puisse encore retourner de nuit à Valladolid, l'exécution aura lieu en présence du ou des ecclésiastiques qui auront préparé le condamné à la mort, de don Eugenio, du secrétaire, du bourreau et, si on l'a jugé convenable, d'une ou de plusieurs personnes sûres. Il faudra bien veiller à ce que les gens chargés de l'enterrement ne soient pas les mêmes que ceux qui auront assisté à l'exécution, et n'aient aucune connaissance du genre de mort du défunt.

» L'ecclésiastique qui sera chargé du salut de l'âme du prisonnier devra être un homme aussi savant et aussi prudent que possible, et être préalablement informé du soupçon qu'on a lieu d'avoir, que ledit Floris de Montmorency n'est pas entièrement pur dans les choses de la foi, afin qu'il se base et se guide là-dessus, et détourne le prisonnier des erreurs et hérésies auxquelles il a été ou est encore attaché, en quoi il devra mettre en œuvre toute sa prudence et toute son habileté.

« Il ne sera pas permis au prisonnier de faire un testament, parce que tous ses biens sont confisqués et que celui qui a été reconnu coupable de tels crimes ne peut plus ni tester, ni même posséder. Cependant, s'il veut faire mention de dettes qu'il peut avoir ou d'obligations contractées, il lui sera permis de le faire, mais sans allusion à la sentence du tribunal et à son exécution, et uniquement comme un malade qui se sent près de la mort. En général, il ne pourra écrire ni lettres ni quoi que ce soit, qu'à la condition de s'y représenter comme un malade qui sent les approches de la mort et en s'abstenant de toute allusion mal-séante. Tout ce qu'il pourra ainsi écrire sera d'ailleurs séquestré, pour n'être délivré ou publié que lorsqu'on se sera convaincu qu'il n'y a pas d'inconvénient. Tout ce qui appartient audit Floris de Montmorency, son argent comptant, ses bijoux, parmi ceux-ci le collier de la Toison d'or, ses papiers et tout ce qu'on trouvera chez lui sera inventorié et mis sous séquestre, pour en être fait rapport à Sa Majesté, qui en disposera.

« L'exécution faite et la mort annoncée avec le secret le plus entier sur l'exécution, on donnera des ordres pour l'enterrement, qui aura lieu provisoirement dans l'église de Simancas, avec une pompe modérée, mais conforme d'ailleurs au rang de la personne, en attendant les dispositions ultérieures. Il serait aussi convenable de fournir des habits de deuil à ses domestiques, dont le nombre est d'ailleurs peu considérable, et l'argent dont ils pourraient avoir besoin, si le défunt n'en a pas laissé.

» DR. VELASCO.

« Fait à Madrid le 1^{er} octobre 1570. »

Ces ordres inouïs furent exécutés de point en point. Le dominicain Fray Hernando Castillo fut expressément désigné par le roi pour s'occuper de l'âme du condamné, et reçut de Montigny la déclaration solennelle qu'il mourait dans la foi catholique, apostolique et romaine. L'alcade fit valoir l'exécution secrète comme une faveur spéciale du roi, ce que le condamné aurait reconnu, d'après un rapport adressé le 2 novembre au duc d'Albe. Déjà depuis plusieurs jours le médecin avait dû voir plus fréquemment le condamné, faire porter ostensiblement des médicaments à travers la cour et répandre le bruit que Montigny ne passerait pas la semaine.

Le 16 octobre, à deux heures du matin, l'alcade, le secrétaire et le bourreau retournaient à Valladolid, ces deux derniers après s'être engagés au secret sous peine de mort. La victime fut enveloppée d'une robe de franciscain, afin de dissimuler les traces du supplice, et enterrée tout aussitôt. Montigny avait désiré que sept cents messes fussent dites pour le salut de son âme, et ce désir fut ponctuellement exécuté, mais on ne délivra point les legs qu'il avait faits à ses domestiques. Dans une lettre officielle, Peralta annonce au roi que Montigny est mort de la fièvre, après une consultation médicale et avec les secours de la religion. On le crut pendant près de trois siècles, et ce n'est que de nos jours qu'un érudit belge, M. Gachard, a découvert la vérité et publié les pièces secrètes dont nous avons donné un échantillon.

Nous nous sommes arrêté un peu à cet épisode, parce qu'il caractérise mieux que tout ce qu'on savait la figure et le règne de Philippe II. Ce sombre article est suivi d'un amusant travail de M. Henri Düntzer, déjà très-avantageusement connu par ses recherches sur la grande période littéraire de l'Allemagne.

M. Düntzer a cette fois mis en lumière une figure très-curieuse, moitié d'un fou, moitié d'un charlatan, comme la fermentation générale des esprits qui précéda la révolution française en produisit quelques-unes. Christophe Kauffmann est une manière de Cagliostro allemand, contemporain du Sicilien, qui, après avoir mystifié, exploité et fatigué princes, philosophes et écrivains, finit par chercher dans la communauté des frères moraves le repos d'une vie infiniment trop agitée. Lavater le considéra beaucoup trop longtemps comme un être supérieur et illuminé; Herder, Hamann crurent en lui; Goethe lui-même ne vit pas immédiatement le peu qu'il valait. Aujourd'hui, un pareil aventurier, si nul et uniquement gonflé de vanité, ne trouverait accès nulle part; mais à la fin du siècle dernier on était, en Allemagne encore plus qu'ailleurs, singulièrement disposé à l'enthousiasme. Des apparitions comme celles de ce Kauffmann furent les mauvais résultats de l'immense action que Rousseau y exerça, et qui en eut aussi de bons et d'excellents.

L'espace ne nous permet plus que de mentionner purement et simplement les autres matières de l'*Album historique*, qui d'ailleurs, à l'exception d'un article de M. Waagen, l'éminent directeur du musée de Berlin, sur Raphaël et ses œuvres principales, appartiennent au domaine de la politique contemporaine. M. Frédéric de Raumer raconte l'histoire de Rome de 1848 à 1850; M. Biedermann traite de l'histoire des constitutions politiques en Allemagne, en Angleterre et en France, et un publiciste distingué, M. Zinkeisen, des antécédents et de l'état actuel de la question d'Orient.

A. V.

LETTRES SUR LE HAUT ET LE BAS ALLEMAND (*Briefe über Hoch deutsch und Platt deutsch*), par le docteur Klaus Groth. — Kiel, Schwersche Buchhandlung, 1858.

La langue suit le peuple dans toutes ses phases; elle est l'image qu'il frappe sans cesse à sa propre effigie. Les premières formes, lorsqu'elles sont abandonnées, tendent de plus en plus à s'ossifier; le langage primitif, au début si vivant, si pittoresque, si plein de physionomie et de mobilité, tourne au fossile. La grammaire a ses périodes géologiques; elle a ses mastodontes, ses faunes et ses flores ensevelies sous les couches subséquentes. Faire revivre, autrement que par la science et l'imagination, ces formes incrustées dans l'histoire est chose impossible, et tout effort s'y brisera. L'esprit humain ne remonte pas; il n'antidate jamais la vie; il n'a pas de puissance rétroactive. Les couches nécessaires du langage peuvent s'offrir simultanément chez un peuple. Ainsi, dans une même nation nous rencontrons des périodes fort différentes, des restes du moyen âge en bas et le dix-neuvième siècle à la surface. Chaque état de civilisation a un sous-sol sur lequel il repose. Chaque civilisation traîne à sa remorque des débris du passé encore vivants dans la conscience populaire. Les patois, où se réfléchit dans son expressive naïveté l'énergie organique et spontanée du langage, restent dans la bouche du peuple longtemps après que la langue savante et littéraire s'est formée dans les régions supérieures et s'est donné le droit de cité. Il en est de ces diversités comme de celles du costume: elles se fondent et se perdent peu à peu, à mesure que la langue se centralise et que les extrémités rentrent davantage dans l'orbite du foyer central d'où rayonne la civilisation. Au point de vue de l'art,

du pittoresque et de la vie, on peut regretter que les costumes s'absorbent avec les mœurs dans cette teinte uniforme que la civilisation répand partout et en toutes choses. On peut regretter également que les dialectes primitifs, si colorés et si chauds, soient envahis successivement par le langage abstrait, méthodique et algébrique, qui correspond nécessairement à une concentration plus élevée de la pensée. On peut regretter surtout les abus que la langue littéraire entraîne par les alliances toujours plus faciles qu'elle contracte dans le commerce avec des langues voisines, et qui jettent en elle des produits bâtards qu'elle ne peut s'assimiler, qui nagent à sa surface sans être assimilés, et menacent d'en troubler toujours davantage la nationalité et le type. C'est d'un regret semblable qu'est né le petit livre que nous avons sous les yeux. L'auteur, qui joint la pratique à la théorie, et qui a publié en bas allemand de charmantes poésies déjà connues des lecteurs de la *Revue*¹, est amoureux de la langue populaire dans sa spontanéité; il revendique en faveur des patois décriés du nord de l'Allemagne un peu de cet honneur que l'on semble réserver au langage raffiné et roide des académies et des salons. Son plaidoyer a lui-même quelque chose d'animé et de pittoresque qui plaît; on sent que M. Groth a retrempé son langage aux sources aimées. Il conseille aux écrivains de sa patrie d'en faire autant, et il croit que la langue n'y pourra que gagner : comme un bouquet desséché que l'on retremperait dans l'eau vive, il pense qu'elle y retrouvera de la fraîcheur et de l'éclat, qu'elle reprendra du coloris, de la spontanéité et du parfum. M. Groth sait bien qu'on ne peut faire refluer une langue, et il ne forme pas le projet insensé de déposséder, au profit du bas allemand, la langue de Luther, de Lessing, de Goethe et de Schiller. Il veut bien consentir à ne point dépouiller cette dernière des prérogatives souveraines dont elle jouit; mais il croit que d'une part il serait bon de se défendre contre les importations de mots étrangers non conformes au génie allemand, et, d'autre part, que l'étude sympathique des sources primitives, remise en honneur, contribuerait à maintenir la langue nationale dans l'intégrité de son type, et pourrait même l'y ramener en plus d'un sens. M. Groth nous paraît accorder un peu trop sur ce point. Quoi qu'il en soit, sa brochure est d'une lecture instructive, facile et intéressante. On ne la ferme pas sans un profit réel. Mais comment se fuit-il que l'auteur, si orthodoxe en matière philologique, ne craigne pas d'employer lui-même quelque-une de ces importations qu'il blâme si fort chez les autres, et qu'il permette au mot « coulant » de figurer tel quel dans sa phrase germanique?

C. D.

THECLA, poème en neuf chants, par Paul Heyse. — Cotta, 1858.

M. Paul Heyse, un des poètes que le roi de Bavière a réunis autour de lui, a conquis dans ces dernières années, surtout par ses *Nouvelles* et par sa tragédie des *Sabines*, une renommée qui concilie d'avance l'attention publique à chacune de ses productions². Son nouveau poème, *Thecla*, donnera peut-être lieu à des interprétations erronées de la part de ceux mêmes qui connaissent sa position

¹ *Quickhorn* (livraison de mars 1848).

² La *Revue Germanique* publiera prochainement quelques-unes de ses œuvres.

personnelle. On sait en Allemagne que les poètes protestants appelés du Nord à Munich n'y ont pas une situation des plus agréables. Les ultramontains et les patriotes exclusifs, les *know-nothings* bavarois, sont également leurs ennemis et voudraient les voir éloignés; et il faut dire que, devant cette hostilité, plusieurs de ces hôtes ont tenu une conduite qui a pu sembler une concession aux exigences religieuses de leur patrie d'adoption. Voici maintenant que M. Heyse publie un poème dont le contenu tout entier n'est pas autre chose qu'une légende chrétienne, dont l'héroïne est une martyre et dont les épisodes reposent en partie sur des manifestations miraculeuses. Quoi de plus simple que de penser que M. Heyse a voulu à son tour faire une concession à l'esprit bavarois et s'accommoder au milieu qui l'entoure? On aurait tort cependant : l'auteur a traité le sujet comme l'eût traité, même à Berlin, la capitale du protestantisme et de la philosophie en Allemagne, tout poète initié à l'histoire et usant de son droit de chercher des motifs où il peut en trouver. Les chrétiens sont les héros du poème, parce que ce sont eux qui souffrent et qui combattent, qui commencent une ère nouvelle et ouvrent des espaces nouveaux à l'humanité. Les Romains et les Grecs, leur philosophie et leur religion, sont le fond sombre du poème, parce qu'à ce moment, au premier siècle de l'ère chrétienne, ils représentent le vieux monde mort et décomposé qui fait obstacle à l'évolution sociale, au progrès humain. C'est pourquoi M. Heyse a peint les premiers chrétiens en poète; les Romains et les Grecs, au contraire, en historien; ceux-là dans leur bel enthousiasme, leur courage de conviction et leur ardeur de dévouement; ceux-ci dans leur corruption et dans cet aveuglement sénile qui s'imagine arrêter le cours des temps par les accusations, les persécutions, le fer et le feu. Même en un temps absolument incrédule, il serait toujours possible de poétiser les premiers chrétiens comme les représentants d'idées persécutées et de temps nouveaux. Il faut donc se garder de voir en M. Heyse une sorte de Guido Gærres. On pourrait plutôt lui reprocher d'avoir favorisé les Romains aux dépens des Grecs : du moins croyons-nous qu'en cela son sens historique n'a pas vu parfaitement juste. La peinture qu'il nous fait des deux peuples est de nature à communiquer au lecteur des idées fausses. Or, dans le poème, dont la scène est à Iconium, ce sont les Grecs qui sont les persécuteurs, et ce sont les Romains qui éprouvent quelque pitié pour les persécutés. Dans l'arène de l'idée, les Grecs aimaient à combattre avec l'arme de l'idée; ils disputaient, ils philosophaient avec leurs adversaires. Les Romains étaient avant tout des administrateurs, des politiques, des bureaucrates, et comme tels ils ne connaissaient contre les idées hostiles d'autre arme que la répression. Pour pardonner à M. Heyse ce que nous considérons comme une erreur historique, nous devons admettre qu'il a voulu montrer que les excès du zèle clérical se sont un peu ressemblés dans tous les temps et dans tous les pays, en Grèce comme en Égypte, en Bavière comme dans la *Gazette évangélique* de Berlin. Mais ce n'est pas ici le lieu de trop insister sur ces considérations de tendance. La *Thecla* de M. Heyse veut être jugée avant tout comme un poème, et à ce point de vue nous y reconnaitrons une charmante épopée de dimensions restreintes, riche en descriptions plastiques et en scènes émouvantes. Le poète a choisi l'hexamètre ancien, rythme qui paraît si facile en allemand que tout le monde s' imagine pouvoir le manier, et qui cependant ne réussit qu'aux maîtres. M. Paul Heyse en a très-heureusement surmonté presque toutes les difficultés; la construction de son vers n'est nullement pédantesque, et il a fait, dans une juste mesure, la

distinction entre le grec et l'allemand. Son hexamètre est généralement coulant, aisé, harmonieux; Homère ne sommeille qu'en de rares passages; parfois même le véritable Homère s'éveille en des endroits où il eût mieux fait de rester endormi, comme dans les comparaisons qui s'étendent avec une ampleur et un luxe auxquels notre goût n'est point habitué.

M. DURAND.

HISTOIRE POLITIQUE DES TEMPS MODERNES (*Staatengeschichte der neuesten Zeit*), premier et deuxième volumes, Histoire de France de 1814 à 1852, par M. A. L. de Rochau. — Leipsig, Hirzel, 1852.

Les Allemands tiennent à montrer qu'ils ne sont pas aussi enfoncés dans la poussière du passé et dans les nuages de l'idée qu'on s'est plu souvent à le leur reprocher. Les intérêts de la vie présente ne les trouvent pas, ou du moins ne les trouvent plus étrangers. A côté de l'*Histoire du dix-neuvième siècle* publiée par M. Gervinus, voici que s'annonce une collection volumineuse qui sera consacrée à l'histoire de tous les peuples de l'Europe depuis les traités de 1815. La plupart des écrivains qui concourent à cette vaste entreprise portent des noms qui sont des garanties : c'est ainsi que M. Mordtmann, depuis longtemps consul des villes anséatiques à Constantinople, et déjà connu par de nombreux travaux historiques et statistiques sur l'Orient, s'est chargé de la Turquie; M. le professeur Arendt, Allemand naturalisé Belge, et qui a conquis une place si honorable dans le haut enseignement de sa patrie adoptive, de la Belgique; M. A. L. de Rochau enfin, publiciste distingué qui a longtemps vécu parmi nous, de la France. C'est lui qui ouvre la marche, et son histoire politique de la France au dix-neuvième siècle est devant nous. Elle nous paraît réunir toutes les principales qualités qu'on est en droit de demander à une œuvre de ce genre. La narration est claire et rapide, sans rien omettre d'essentiel. On ne trouve pas non plus chez M. de Rochau cette gallophobie de mauvais goût dont tous ses compatriotes ne sont pas encore complètement débarrassés. Ces deux volumes nous paraissent d'un heureux augure pour le succès de la collection.

TH. D.

DUPLESSIS-MORNAY. — *Tragédie*, par G. Flammberg. Francfort, Brœnner, 1859.

Le seizième siècle, qui n'est ni la plus glorieuse ni la plus heureuse époque de l'histoire de France, est peut être la plus féconde en caractères fortement trempés. Il y a là des figures beaucoup plus hautes et plus fières que celles de leurs successeurs, les brillants satellites de Louis XIV. Les ligueurs étaient d'autres personnages que les frondeurs; le protestantisme a eu des caractères admirables, comme Coligny et Duplessis-Mornay. Nous comprenons très-bien que la tentation puisse venir à un poète de mettre en relief une de ces personnalités et d'en faire le pivot d'une action dramatique; l'intention est louable, mais elle ne suffit pas, et on ne peut guère savoir gré que de l'intention à M. Flammberg. Il a intitulé sa pièce une tragédie, et elle n'en est pas une. Cette noble forme a des lois dont M. Flammberg n'a pas tenu compte. Nous ne voulons pas,

bien entendu, parler de la règle surannée des trois unités. Que l'action se passe en un lieu et en un jour, ou qu'elle embrasse des années et se déplace à chaque scène, toujours faut-il que tous ses fils, toutes ses complications se rattachent au personnage principal, si on veut composer un drame et non accoupler des scènes décousues, et que le principal personnage succombe dans une lutte où les vœux des spectateurs eussent voulu le voir triompher, si le drame doit être une tragédie. M. Flammberg a fait tenir dans sa pièce le règne de Henri III et celui de Henri IV, jusqu'à la capitulation de Paris. Il en avait le droit, et s'il avait réussi à nouer en une action unique tous les événements qu'il embrasse, il faudrait, loin de le blâmer, le féliciter d'avoir triomphé d'une très-grande difficulté. Mais on ne peut apercevoir dans sa pièce qu'une succession d'incidents sans nœud véritable et sans dénouement; l'affliction passive que cause à Duplessis-Mornay la conversion de Henri IV ne peut pas passer pour la conclusion d'une tragédie. En somme, *Duplessis-Mornay* est bien moins un drame qu'une chronique dialoguée, où même la vérité historique laisse parfois trop à désirer.

A. V.

CASPAR HAUSER, court récit de son apparition et de sa mort, appréciation des indications concernant son origine, communication de faits nouveaux, et examen critique des opinions de Feuerbach, Eschricht et Daumer (*Caspar Hauser, kurze Schilderung seines Erscheinens und seines Todes, etc.*), par F. K. Broch, brochure in-8°, 88 pages. — Zurich, Meyer et Zeller, 1858.

Par quel mystère l'histoire de Caspar Hauser revient-elle sur le tapis après avoir dormi près de trente ans? Toujours est-il que voici, après les publications de MM. Eschricht et Daumer, un nouvel opuscule qui prétend jeter quelque jour sur la question. M. Broch s'occupe surtout de l'origine de Caspar; il diffère sur ce point avec M. Daumer qui le cherchait en Angleterre, et s'accorde avec le jurisconsulte Anselme de Feuerbach à la placer dans une des maisons régnautes de la Confédération germanique. Le nom de cet éminent jurisconsulte, si considéré en Allemagne, et qui d'ailleurs a dirigé l'enquête à laquelle a donné lieu la mort de Caspar Hauser, est certainement de nature à jeter un certain poids dans la balance, et d'un autre côté, M. Broch publie des documents assez curieux et qui éclairent d'un jour assez louche un personnage qui aurait joué un rôle dans cette affaire. Mais cependant, on doit s'avouer que l'hypothèse de Feuerbach a contre elle de fortes invraisemblances. La suppression d'un prince légitime ne nous semble guère possible au temps où nous vivons. M. Broch lui-même est loin de considérer la question comme tranchée. S'il se produit de nouveaux documents, nous ne manquerons pas d'en faire part à nos lecteurs.

T. D.

Nous avons reçu vers la fin du mois dernier, trop tard pour en faire mention dans notre dernier numéro, une réclamation de M. le professeur Frohschammer, de Munich, au sujet d'une critique déjà un peu ancienne (livraison d'octobre) que nous avons faite de son livre : *Introduction à la philosophie et esquisse d'une*

métaphysique pour servir à la réforme de la philosophie. Bien qu'elle ne soit pas conçue dans les termes les plus agréables, nous l'insérerions volontiers, si nous n'avions pas à sauvegarder avant tout les droits de la critique. Nous ne pouvons avoir l'obligation d'entrer en polémique avec les auteurs dont nous apprécions les ouvrages. Il est toutefois un point, non de discussion, mais de fait, sur lequel nous donnerons avec plaisir satisfaction à M. Frohschammer. En disant que, d'après lui, la philosophie n'avait été jusqu'à présent qu'un froid et vain étalage de formules, nous avons, sans intention, donné à sa pensée une portée trop générale. M. Frohschammer a eu surtout en vue la philosophie moderne de son pays.

Voici la phrase de sa préface à laquelle nous avons voulu faire allusion :

« Nous tenons pour certain que la méthode et les vues que nous essayons d'établir sont seules propres à tirer la philosophie de la stérilité du vide et de l'étalage de formules où elle est tombée, et à lui restituer de l'importance et de la fécondité pour la vie pratique. »

A. N.

En parlant, dans notre dernière livraison, de l'*Histoire grecque* de M. le docteur Schmitz, nous nous sommes rendus coupables d'une omission que nous avons à cœur de réparer. Les chapitres supplémentaires sur la civilisation, les arts, etc. de la Grèce, appartiennent à M. C. Knight-Watson; c'est donc à cet écrivain que revient l'éloge que nous avons cru pouvoir donner à cette partie de l'ouvrage.

BULLETIN PHILOLOGIQUE.

*Littérature homérique. — Publications posthumes de K. F. Hermann
et de A. Schwegler.*

La littérature homérique, en comparaison avec le nombre et l'étendue des publications qui se rapportent à d'autres auteurs grecs et latins, est sans contredit la plus riche de toutes. Elle l'était déjà dans l'antiquité. Les ouvrages publiés sur Homère dans les temps modernes, si on les réunissait ensemble, formeraient une bibliothèque d'environ mille volumes. Les poésies d'Homère, en passant d'une époque à l'autre, d'un peuple à l'autre, n'ont rien perdu de leurs attraits; l'intérêt qu'elles inspirent est également grand chez les anciens et chez les modernes, mais il diffère par sa nature. Pour nous, nous y voyons à la fois un des monuments les plus précieux de l'histoire ancienne, et le modèle le plus accompli du génie poétique. Pour les Grecs, leur point de vue, à la vérité, variait suivant les époques, mais quelles que fussent les considérations historiques et esthétiques, ils y cherchaient avant tout un haut enseignement moral. Homère, c'était leur Bible, dans le sens exact du mot; de plus, c'était le livre d'école par excellence, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez les Romains. Le premier livre d'école romain a été une traduction d'Homère. On peut donc dire que tous les grands hommes de l'antiquité grecque et la plupart de l'antiquité romaine y ont puisé leurs premières inspirations. La vénération dont jouissaient ces poésies devait être égale à l'importance qu'elles avaient pour la vie publique et privée. Ceci est vrai surtout pour l'époque primitive qui s'étend jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse. Plus tard, lorsque la foi simple et naïve des temps héroïques eut reçu les premières atteintes et que le doute se plaça entre l'homme et la nature, on s'aperçut que les poésies d'Homère ne se trouvaient pas toujours en parfaite harmonie avec la loi morale. Les écoles des philosophes se mirent tantôt à les critiquer sous ce point de vue, tantôt à les interpréter de manière à les mettre d'accord avec leur système. Les œuvres de Platon fournissent des exemples nombreux des deux manières. Les stoïciens et les néoplatoniciens ont poussé ce genre d'interprétation jusqu'à l'absurde. Rien ne ressemble plus à cette manière de voir étroite, toujours préoccupée de l'effet moral, que les explications proposées par les théologiens du moyen âge du Cantique des cantiques. Enfin, le moment arriva où une véritable critique littéraire, en même temps que la critique du texte, purent se faire jour, sous le règne des Ptolémées. C'est de là que les poésies d'Homère, dans leur forme actuelle, sont parvenues

jusqu'à nous. C'est aussi sur cette époque que se concentrent les travaux critiques des temps modernes. Nous sommes loin de savoir, pour chaque cas en particulier, quelles ont été les raisons qui ont motivé les arrêts des grammairiens alexandrins; mais en général il n'est pas douteux qu'ils ne prétendaient point dépasser, ni sous le rapport des formes grammaticales, ni pour la critique des mots, les meilleures éditions qui existaient avant eux. Ils se contentaient de choisir les leçons qui leur semblaient préférables et de noter les vers d'une authenticité suspecte. Bientôt un critique d'un immense mérite parut, qui imposa son autorité à tous. L'édition d'Aristarque a causé la perte de ses rivaux; en revanche elle nous a légué un texte complet d'une pureté qui ne laisse rien ou peu de chose à désirer. C'est elle qui se trouve dans tous les manuscrits, c'est à elle que se rapporte l'immense majorité des Scholies et d'autres notices parvenues à nous. C'est la *Vulgate* d'Homère. Il s'ensuit tout d'abord que les efforts de la critique moderne, faute d'un nombre de documents suffisants, ne sauraient, en règle générale, aller au delà des leçons adoptées par Aristarque. Notre but au contraire doit être de rassembler et de reconstruire, en tant que c'est possible, les travaux critiques et exégétiques des écoles alexandrines et particulièrement de l'école d'Aristarque. Voici les principales publications récentes qui viennent de contribuer à cette tâche : une nouvelle édition des Scholies de l'Odyssée, faite par M. W. Dindorf¹, a ajouté aux Scholies de l'Odyssée, éditées par M. Buttmanu en 1821, le texte de deux manuscrits les plus importants de tous. Une exposition détaillée du contenu, de la valeur et de l'origine de ces Scholies, se trouve dans un rapport de l'Académie de Vienne, par M. Max de Karajan². De plus, nous avons à mentionner deux essais faits en vue de séparer de la masse des Scholies et de reconstituer les travaux critiques de deux des quatre grammairiens principaux de l'école d'Aristarque : ceux de *Didymus Chalcenteros*³ et ceux d'*Aristonicus*⁴. Le même savant qui a publié cet essai, M. Sengebusch, est l'auteur de deux dissertations remarquables qui se trouvent en tête de la quatrième édition de l'Iliade et de l'Odyssée, par M. W. Dindorf, chez Teubner, à Leipzig. La première de ces dissertations traite de l'histoire des poésies homériques dans l'antiquité⁵. Il y est question d'abord des différentes biographies d'Homère qui nous sont parvenues de l'antiquité et qui, en général, présentent assez peu d'intérêt. De là l'auteur nous fait passer aux travaux des grammairiens alexandrins et de leurs contemporains. Ensuite, remontant dans les âges, il cherche les premiers vestiges d'une critique naissante dans les ouvrages d'Aristote, d'Héraclide du Pont, de Dicéarque, d'Aristoxène et d'autres, et il poursuit les traces de la poésie homérique jusque dans les œuvres des historiens

¹ *Scholia græca in Homeri Odysseam ex codicibus aucta et emendata*, edidit Guilielmus Dindorfus, II tomi. Oxonii ex typographico academico, 1855, LXII-844 p.

² *Ueber die Handschriften der Scholien zur Odyssee*, von Max von Karajan. *Aus den Sitzungsberichten der Kais. Akademie der Wissensch.*, von 1856. Publié à Vienne, 1857.

³ *Didymi Chalcenteri grammatici Alexandrini fragmenta quæ supersunt omnia*, collegit et disposuit Mauricius Schmidt, Lipsiæ, sumptibus et typis B. G. Teubneri, 1854, x-423 p.

⁴ *Aristonica frustula nonnulla servata ex primo libro operis ab Aristonico scripti* (επι Ἀριστάρχου ἑταίου Ὀδυσσεύς), collegit et supplevit Maximilianus Sengebusch. *Osterprogramm des berlinischen Gymnasiums zum grauen Kloster*, 1855, 33 p.

⁵ *Maximiliani Sengebusch Homericæ dissertatio prior*. En tête de *Homeri Ilias*, edidit Guilielmus Dindorf. Editio quarta correctior, Lipsiæ, sumptibus et typis B. G. Teubneri, 1855, 214 p.

qui ont vécu avant le quatrième siècle, et dans celles des rhéteurs et des sophistes attiques. Il s'arrête un instant à Platon. Ce philosophe, d'après les observations judicieuses de M. Sengebusch, devait posséder une connaissance singulièrement approfondie des poésies d'Homère. Ce qui est surtout fort curieux, c'est que tous les passages d'Homère cités par Platon se retrouvent dans nos textes, à l'exception d'un seul qu'on lit dans le deuxième Alcibiade, dialogue suspect de non-authenticité. Cette coïncidence des citations platoniciennes avec le texte d'Aristarque devient encore plus frappante, si l'on ajoute que ce dernier n'a pas hésité à s'approprier un grand nombre des jugements émis par le premier sur une foule de passages de l'Iliade et de l'Odyssée. Le langage lui-même des œuvres de Platon se ressent, jusque dans les formes grammaticales, de cette prédilection pour les poésies homériques. Mais les témoignages de l'influence des poésies d'Homère sur la littérature grecque ne s'arrêtent pas là. Ils se répandent, comme une trainée de lumière, à travers tous les âges. M. Sengebusch les retrouve et les signale, en reculant toujours, d'un côté dans Hérodote et dans les logographes, de l'autre côté dans les poètes tragiques, comiques et dans les trois poètes épiques Panyasis, Chœrilus et Antimaque. Ce dernier était en même temps un poète distingué et un des premiers éditeurs du texte d'Homère. Ceci fournit l'occasion de passer en revue les différentes éditions d'Homère antérieures au temps des Alexandrins. On les divise en deux classes : celles qui étaient dues aux soins d'un seul savant ($\kappa\alpha\tau' \acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha$) et celles qui étaient adoptées et autorisées pour ainsi dire par une ville entière ($\kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \pi\acute{o}\lambdaιν$) comme texte officiel. On en mentionne sept de ces dernières ; à Crète, à Argos, à Lesbos, à Marseille, à Sinope, en Chypre et à Chios. Aucune de ces éditions ne remonte, d'après M. Sengebusch, au delà du milieu du cinquième siècle, et il n'est pas certain que les Alexandrins aient connu des textes plus anciens.

La deuxième dissertation de M. Sengebusch¹ nous transporte du monde des faits dans celui des conjectures. Il y traite de l'origine des poésies homériques et de l'âge dans lequel devrait avoir vécu le poète. Partant de l'opinion d'Aristarque, qui a cru qu'Homère avait été un Athénien et qu'il avait vécu du temps de la migration des Ioniens d'Athènes dans l'Asie Mineure, il se demande sur quoi est fondée cette opinion. Il pense qu'elle était exprimée déjà dans les écrits de Théagène qui a vécu au sixième siècle. Théagène lui-même ne pouvait l'avoir puisée ailleurs que dans la tradition orale et celle-ci se rattache étroitement aux écoles des Homérides, corporations religieuses qui perpétuaient les chants épiques connus sous le nom d'Homère. M. Sengebusch croit avoir démontré l'existence de douze de ces écoles, outre celle de Chios, la plus célèbre de toutes. Passant de là à la date de la vie du poète, M. Sengebusch pose en principe, que chaque ville et chaque école ont rapporté, dans sa tradition plus ou moins légendaire, cette date à l'époque où elles ont eu connaissance de ses poésies. Athènes, entre autres l'a placée, pour cette raison, au temps de la migration ionienne.

Quant au nom d'Homère, M. Sengebusch le dérive de la racine $\delta\mu$ - (l'équivalent du latin *cum*) et du suffixe $\rho\omicron\varsigma$ réunis ensemble par une voyelle de liaison. Il croit voir d'autres formes du même mot dans les noms Ταμύρας, Όμύρης,

¹ Maximiliani Sengebusch *Homerica dissertatio posterior*. En tête de *Homeri Odyssea*, éditit Guil. Dindorf. Editio quarta correctior, Lipsiæ, sumptibus et typis B. G. Teubneri, 1856, 119 p.

Τάμυρις qui tous signifient « le poète ». Remarquant enfin que dans la généalogie d'Homère, outre *Thamyris*, on trouve encore d'autres noms de poètes d'origine thrace, il en vient à conclure que les premiers éléments de la poésie homérique ont été importés par des Thraces à Athènes, et que de là, par la migration ionienne, ils se sont transplantés dans l'Asie Mineure, à Ios, à Smyrne, etc., et que c'est là que l'Iliade et l'Odyssée ont été composées. Ceci restera toujours une conjecture sans probabilité plus grande que beaucoup d'autres. Au contraire, la dérivation du nom d'Homère, que l'on propose ici, se recommande par une foule d'analogies dans toutes les langues. Elle n'en a pas moins été contestée. Ainsi M. Hoffmann, dans sa publication sur Homère et les Homérides de Chios¹, quoiqu'il approuve l'interprétation du nom d'Homère par « poète », le dérive cependant d'une manière différente, de δμ- et de ἀρ- « qu'il joint ensemble. » Mais il est au moins étrange qu'à côté de cela il tienne à conserver au nom des Homérides la racine de δμης et qu'à l'aide d'une interprétation forcée de ce dernier mot il arrive à dire qu'Homère est le « représentant mythique d'un mélange de deux races². »

Nous avons dit que la critique du texte d'Homère, faute d'un nombre suffisant de témoignages directs et antérieurs, ne saurait généralement dépasser la recension d'Aristarque. Elle a été dépassée cependant, contre toute attente, sur quelques points, grâce aux inductions ingénieuses tirées soit d'une étude plus approfondie de la langue grecque, soit de la connaissance plus exacte des conditions essentielles de la poésie épique et du milieu d'où elle surgit, soit enfin par le moyen de la comparaison avec d'autres littératures étrangères et par la grammaire comparée. Une des découvertes les plus curieuses qui soient dues à l'induction savante, est celle du rôle qu'a joué le *digamma* dans la langue homérique. Le *digamma* est une ancienne lettre de l'alphabet grec. Il fut appelé ainsi parce que son signe (F) ressemblait à un double *gamma* (¹). Le son du digamma devait s'approcher de celui du V latin et du W allemand, auxquels il correspond dans le même mot (par exemple dans Φοῖνος, vinum, wein). Cette lettre existait encore du temps de la rédaction définitive de l'Iliade et de l'Odyssée. Plus tard, elle s'est perdue en laissant une trace dans les nombreux hiatus et dans certaines fautes de prosodie qui, dans un grand nombre de vers d'Homère, ne sont point dissimulées ou à peine, au moyen d'une orthographe ou d'une émendation arbitraire. Le célèbre Bentley a eu le premier le grand mérite de découvrir la véritable source de ces irrégularités, et de rétablir le digamma, du moins dans ses conjectures. Bientôt cette découverte fut confirmée et portée jusqu'à l'évidence par la grammaire comparée. Aujourd'hui, personne n'hésite plus sur le point de savoir si cette lettre a existé dans le texte primitif ou non; et pour preuve, voilà une nouvelle édition qui vient d'être publiée il y a quelques mois, par M. Immanuel Bekker³, philologue consommé et nullement novateur, mais qui cependant n'a pas craint de recevoir cette ancienne exilée, avec sa figure quelque peu étrange, non pas seulement dans les notes, qu'il a rejetées à la fin du volume,

¹ *Homer und die Homeridensage von Chios*, Wien, 1856, iv-106 p.

² Un compte rendu exact des publications dont nous venons de parler se trouve dans les *Jahrbücher für Phil. u. Pæd.* du 17 janv. 1858. Nous y renvoyons pour plus de détails.

³ *Carmina Homérica* Immanuel Bekker emendavit et annotavit, volumen prius, *Ilias*, Bonnæ. a. 1858.

mais en pleine lumière du texte lui-même. Désormais le doute au sujet de cette lettre ne portera plus que sur l'usage plus ou moins fréquent qu'il convient d'en faire. Sous ce rapport, M. Bekker, on peut le croire, a été fort sobre, en se renfermant dans certaines limites que d'autres peut-être élargiront un jour. Nous remarquons à cette occasion une dissertation pleine d'intérêt, dans la *Zeitschrift für vergleich. Sprachforsch.*, vol. VII, cah. 3, sur les groupes de lettres homériques δF et xF, par M. Leo Meger. Aucune de ces formes n'a été admise dans le texte de M. Bekker. Cependant elles ne sont guère douteuses et elles serviront à corriger un assez grand nombre de vers défectueux.

La critique littéraire d'Homère, dans les temps modernes, date de la publication des *Prolegomena* de l'illustre Fr. A. Wolf. Tout le monde connaît sa fameuse théorie de l'origine à peu près impersonnelle des chants épiques, théorie qui a divisé le monde savant en deux camps, et qui l'a tenu en haleine jusqu'à nos jours, les uns défendant leur foi dans un Homère seul et unique, les autres se récriant contre cette tendance réactionnaire. Cependant la solution du problème n'avancait guère, jusqu'à Lachmann, qui serra la question de plus près en la transportant sur un autre terrain. Il venait d'appliquer avec beaucoup de succès la théorie de Fr. A. Wolf aux *Nibelungen*, en montrant que cette épopée avait été composée originairement de plusieurs chants (*lieder*) séparés l'un de l'autre et réunis seulement plus tard. Cette réunion avait été en même temps une refonte. Quoique préparée d'avance, ou, pour mieux dire, prédestinée, parce que tous ces chants isolés se tenaient par une donnée d'ensemble et par une forme absolument identique, elle exigeait cependant un certain remaniement et surtout des intercalations nombreuses pour dissimuler les jointures. Tout cela pouvait être le travail lent et presque inconscient de plusieurs générations. La même chose se remarquait du reste dans la mythologie : qui dira que l'Olympe tout entier soit sorti de la tête d'un seul homme en un seul jour? N'est-il pas plutôt le produit de l'enfantement intellectuel d'une longue série de siècles et d'un peuple tout entier? Ne sommes-nous pas en état aujourd'hui de démembrer un à un les dieux de cet Olympe, de suivre leur filiation et de montrer jusqu'aux transfigurations qu'ils ont dû subir afin de pouvoir se prêter aux accointances nécessaires à l'unité de la grande épopée divine? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les poésies d'Homère? Pourquoi leur création, comme celle de l'Olympe, ne serait-elle pas due à la grande et magnifique synthèse des temps primitifs? M. Lachmann, fortifié, ainsi que nous venons de le dire, par ses études sur les *Nibelungen*, s'est hardiment avancé, transportant les mêmes principes qui l'avaient guidé dans l'épopée allemande, à l'épopée grecque, et pour donner l'exemple ici comme ailleurs, il a décomposé l'Iliade en plusieurs chants isolés, tels qu'il pensa qu'ils avaient existé avant la rédaction sous Pisistrate¹. La discussion n'est point terminée encore, elle ne le sera probablement jamais. Cependant on peut dire qu'aujourd'hui la théorie de Wolf et de Lachmann est assez généralement admise, sauf à contester son utilité et à discuter son application. La nouvelle édition de M. Bekker est très-instructive aussi sous ce dernier rapport. En effet, nous remarquons un nombre considérable de vers rejetés en bas de la page, qui, dans les éditions précédentes, faisaient partie du texte, quoique

¹ *Ueber die zehn ersten Bücher der Iliade in den Denkschr. der Berl. Akad. der Wissensch.* de 1837, p. 155, etc., et de 1841, p. 1, etc.

signalés pour la plupart comme des interpolations. Nous pouvons donc dire que M. Bekker a résumé dans son édition les résultats les mieux acquis et les moins contestables du travail critique qui s'est fait pendant les quarante dernières années. En acceptant les résultats certains, il s'est défendu de toute conclusion systématique, et il pense, ainsi qu'il le dit dans sa courte préface, que nous ne pourrons jamais arriver, quant à la composition primitive des poésies homériques, à un résultat quelque peu exact. Du reste il nous promet sur les deux points l'emploi du digamma et la théorie littéraire, ainsi que sur quelques autres changements introduits dans son texte des explications détaillées dans une publication à part qui doit paraître prochainement.

Une autre source féconde pour une interprétation plus exacte et moins étroite de la poésie d'Homère, c'est la connaissance de plus en plus intime du fond même d'où elle est sortie, en d'autres mots, des antiquités homériques. Ici nous avons d'abord à signaler les deux chapitres importants qui se rapportent à ce sujet, dans l'Histoire des antiquités grecques de M. G. F. Schömann¹, et dans l'Histoire de la Grèce par M. G. Grote². Le contraste qu'on remarque entre ces deux mémoires, qui traitent du même sujet sur un plan à peu près identique, est très-significatif. M. Schömann réunit l'exactitude scrupuleuse d'un antiquaire à la délicatesse du pédagogue qui a soin avant tout d'interpréter son auteur dans le sens le plus favorable au principe moral. M. Grote, tout en négligeant beaucoup de détails, atteint mieux, selon nous, le véritable but de l'histoire, qui consiste à nous donner une idée d'ensemble de telle et telle époque comparée à la nôtre. Nous choisirons quelques exemples. L'ordre social est le même, à des nuances près, partout où il y a absence complète de lois politiques, civiles et religieuses. Dans cet état des choses, les qualités personnelles, contenues seulement par les mœurs, prédominent dans la société publique et privée. C'est ce qu'on appelle l'état patriarcal. Pour cette raison, aussi bien qu'à cause de leur parenté d'origine, les institutions de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Germanie se ressemblent d'une manière frappante. Des deux côtés nous apercevons le même ordre, la même classification politique : un roi à la tête de sa tribu, qui, pour conserver cette place, doit être le premier soit dans la guerre, soit dans les arts de la paix. Immédiatement au-dessous de lui il y a les nobles qui forment une espèce de conseil et qui ordinairement n'obéissent qu'aux besoins urgents d'une direction unique en temps de guerre. Il est vrai que la guerre, à cette époque, était l'état normal. Après les nobles viennent les hommes libres qui formaient l'assemblée du peuple, et les esclaves qui ne comptaient pas. M. Grote fait très-bien remarquer que le conseil des nobles et l'assemblée populaire n'étaient autre chose que les organes naturels pour transmettre la volonté du roi, sans pouvoir de l'influencer sensiblement. Ce qui n'a pas empêché que plus tard, sous l'empire de certaines circonstances peu connues, la liberté politique et civile des oligarchies et des démocraties grecques ne soit sortie de ces deux organes. Et si, chez les peuples d'origine germanique, le développement politique s'est fait dans un autre sens, c'est parce qu'il a dévié de sa pente naturelle par suite du mélange des institutions romaines. Pour compléter cet aperçu, peut-être

¹ *Griechische Alterthümer* von G. F. Schömann, 1 vol., Berlin, 1853.

² *Griechische Mythologie und Antiquitäten*, etc., übersetzt aus G. Grote's *Griech. Geschichte* von Dr. Theodor Fischer, vol. II, p. 54, etc.

faudrait-il encore ajouter que dans l'Orient le mouvement politique, partant du même point que dans l'Occident, c'est-à-dire de l'état patriarcal, n'a jamais abouti, comme ici, à la liberté civile, mais à la théocratie. Si M. Grote et M. Schömann sont d'accord sur les faits politiques et sociaux, ils diffèrent complètement dans leurs appréciations. M. Schömann pense, qu'à tout prendre, l'état des mœurs dans la société homérique valait bien celui des époques suivantes, et que le sentiment religieux qui dominait toute la vie pouvait suppléer largement au défaut d'institutions positives et de lois écrites. M. Grote est d'un avis contraire. Il relève les traits de cruauté, de dureté, de violence, qui caractérisent cette époque; le meurtre souvent impuni, les brigandages glorifiés, le serment violé sans scrupule, les faibles opprimés et maltraités par les forts et les puissants. Jusque-là, M. Grote a certainement raison d'être sévère, mais quand il conclut de ces faits que le sentiment de la dignité personnelle n'existait point encore chez les Grecs du temps d'Homère, et qu'il n'est dû qu'au développement des institutions démocratiques et oligarchiques de l'époque suivante, nous craignons qu'il ne se soit laissé égarer par un jugement personnel. Tout au contraire, c'est l'exubérance même du sentiment de la dignité et de l'indépendance personnelle qui fait la grandeur et la faiblesse en même temps de cette époque, comme ce même sentiment fait la force de tout peuple destiné à jouer un grand rôle politique. Une nation capable d'un mouvement d'indignation, tel qu'il est admirablement exprimé dans la réponse d'Achille à Agamemnon, au premier livre de l'Iliade, n'a jamais été dépourvue de cette qualité essentielle sans laquelle il n'y a rien de grand, rien de durable dans l'histoire. Le vers de l'Odyssée (xvii, 322), qui nous apprend « que le sort au jour de l'esclavage, quand il atteint un homme, le dépouille de la moitié de sa valeur, » en dit assez du reste pour nous dispenser à cet égard de toute réflexion ultérieure.

Les deux auteurs s'accordent encore dans leurs opinions sur l'état peu avancé des arts et de la culture de cette époque. Ils signalent l'absence complète de l'écriture, la pauvreté des connaissances techniques, géographiques, etc. Les parallèles historiques que M. Grote ajoute à cette occasion sont surtout très-intéressants. Ainsi, il nous semble d'une importance capitale de constater que l'époque d'Homère est l'âge du bronze, en ce sens que la plupart des armes et des outils fabriqués plus tard en fer et en acier, ici sont faits de bronze ou de cuivre qu'on avait l'art de durcir. C'est le même fait qui caractérise une certaine époque du Nord germanique, et de plus on remarque que, dans les deux pays, l'absence de l'écriture et de l'argent monnayé, de même que l'habitude de brûler les morts au lieu de les ensevelir, coïncide avec l'emploi presque exclusif du bronze ou du cuivre. Il n'y a pas de doute que ce parallèle ne s'étende encore plus loin, par exemple à la culture de la terre, à l'exercice des métiers, etc. M. Grote a préféré une autre comparaison qui ne manque pas d'un certain à-propos : « Je ne connais rien de plus propre, dit-il, pour faire connaître ce que c'était que les *δημιουργοί* d'Homère, que la description suivante des institutions d'un village dans les Indes ¹. Le village indien, comme corporation politique, ressemble à une communauté municipale. Les magistrats ordinaires et les employés sont les suivants : le *potail* ou maire qui est juge de paix, qui reçoit les impôts, etc.; le *kurnum* qui surveille la culture des champs; le douanier, le garde des étangs et des

¹ Mill, *History of British India*, II, c. 5, p. 266.

fleuves; le *brahma* qui préside aux cérémonies du culte; le maître d'école, le *brahma* du calendrier, qui fait connaître les jours heureux ou malheureux pour semer, pour battre le blé, etc.; enfin le forgeron, le maçon, le blanchisseur, le barbier, le vacher, le potier, le médecin, la danseuse pour les jours de fête, le musicien et le poète. Homère appelle *δημιουργοί* le maçon, le forgeron, le sellier, le médecin, le devin, le poète, le pêcheur. » Il est évident, que des comparaisons semblables, quand elles sont contrôlées par la critique, fournissent des lumières inattendues et donnent de l'importance aux détails les plus petits, les plus insignifiants en apparence. Mais il s'en faut de beaucoup que nous embrassions dès maintenant toutes les antiquités homériques sous un coup d'œil d'ensemble, et c'est pour cette raison que le jugement de M. Friedländer¹ sur l'ouvrage de M. J. B. Friedreich², nous paraît beaucoup trop sévère. Il est vrai, M. Friedreich n'est pas philologue de son métier, il est amateur, il néglige volontiers les accents sur les mots grecs, il manque assez généralement de critique et de méthode, mais tout cela n'empêche pas que son livre ne soit le Trésor le plus complet des antiquités homériques qui ait paru jusqu'à présent, et, nous le répétons, faute de la science, la polyhistorie et les compilations conservent leur valeur.

En revanche, M. Friedländer fait les plus grands éloges des dissertations de M. Rumpf, sur la construction des maisons dans Homère³. Certes, voilà un travail très-savant, et que nous désirerions beaucoup voir rendu accessible à tout le monde par une édition particulière, parce que les programmes qui le contiennent ne se trouvent plus dans la librairie. Ce que nous reprochons à ce travail, c'est qu'il soit surchargé d'un appareil de notes et de citations, dont l'utilité quelquefois nous échappe, tandis que le rapport qui existe entre la manière de bâtir et l'état de civilisation de cette époque, pourrait être mieux accentué. Chaque peuple et chaque époque ont leurs maisons particulières, dont les différentes parties ne correspondent que très-imparfaitement. L'histoire de la maison, ainsi comprise, est en même temps l'histoire écrite en pierres des mœurs de la famille et du peuple lui-même. Pour lui conserver ce caractère d'une portée historique, il faut avant tout soigneusement distinguer les époques et insister sur leur caractère particulier. C'est parce que nous doutons que M. Rumpf, dans ses dissertations, ait toujours eu en vue ce but, que nous nous défions un peu de ses résultats, malgré toute la solidité de son érudition.

Nous terminerons ce Bulletin par quelques mots sur les publications posthumes de deux morts illustres, qui ont occupé et qui occuperont toujours une place distinguée dans les annales de la science : nous voulons parler de M. K. Fr. Hermann et de M. A. Schweigler, tous les deux morts à peu de temps l'un après l'autre, victimes glorieuses d'un infatigable amour du travail. Le second volume de « l'Histoire de la culture des Grecs et des Romains », que K. Fr. Hermann avait laissé en manuscrit, vient d'être publié par un de ses élèves, M. K. G. Schmidt. Cet ouvrage est remarquable à double titre, parce que c'est le premier essai d'une histoire complète de la civilisation dans l'antiquité

¹ Dans les *Jahrbücher für Phil. u. Paed.*, cah. du 29 avril 1858.

² *Realia aus Homer*, Erlangen, 1851, 1 vol., 770 p.

³ *Programm des großherzogl. hessisch. Gymnasiums zu Gießen. De aribus Homericis.* Scripsit Henricus Rumpf. I pars, 1844; II pars, 1857; III pars, 1858.

classique, et parce qu'il représente une vie tout entière vouée et sacrifiée au culte de l'érudition, le résultat solide d'un savoir immense, la plus haute expression d'une pensée virile s'il en fut jamais. Dans son origine, c'était une simple esquisse, destinée à servir de base à un cours académique qui fut professé pour la première fois en 1834, à l'université de Marbourg, sous le titre de « Encyclopédie de l'antiquité classique ». Le savant professeur, jeune encore à cette époque, s'était proposé de faire apprécier dans un ensemble facile à saisir, et avec cette exactitude qu'on lui connaissait déjà, tous les éléments principaux de l'histoire politique, littéraire et artistique de l'antiquité grecque et romaine. Ce cours eut un succès immense et réunit les suffrages de tout le monde, excepté ceux de l'auteur. C'est que les faits en eux-mêmes lui semblaient avoir peu de valeur, sans la pensée qu'ils nous cachent trop souvent. Complétant donc, pendant vingt ans, les riches matériaux qu'il possédait déjà, et les remaniant sans cesse, il en fit une œuvre nouvelle, une histoire à la place d'une encyclopédie, un tableau historique empreint de la vie et du mouvement des idées. C'est ici que vinrent se fondre ensemble, comme dans un vaste centre de lumières, tous ses autres travaux, si justement renommés, sur l'histoire de la littérature, de la philosophie, de l'archéologie, etc. C'est en se plaçant à la hauteur de ce point de vue général, ambitionné depuis longtemps, que sa pensée, un peu embarrassée ordinairement par la masse des faits, a regagné cette liberté du mouvement, ce développement large et aisé qui annoncent le maître et que nous admirons ici. « Ce que l'antiquité, par sa propre force, a accompli de plus grand, » dit-il dans son introduction, en citant Droysen¹, c'est la chute du paganisme : une tragédie universelle et qui de plus a cela de commun avec un véritable chef-d'œuvre, que la grandeur du héros est sa faiblesse en même temps, et que la cause de sa perte sort de la même source qui a produit ses actions immortelles. Ce qui fait que l'antiquité est classique, c'est le développement le plus haut, le plus libre de toutes les forces que le Créateur a mises dans l'homme seul, jusqu'à la perfection la plus accomplie des formes, qui serviront toujours à l'expression la plus conforme aux idées fondamentales de l'esprit humain. Cette plénitude, cette pureté des formes des œuvres classiques les fera toujours rechercher comme modèles et comme exemples, quelle que puisse être la pensée qui les remplace dans le progrès des temps. Du reste, jusqu'à présent, nous n'avons guère devancé les anciens, si ce n'est par une connaissance plus complète et par un emploi plus étendu de la nature et de ses forces. Dans l'antiquité, l'homme se plaçait d'un côté ; de l'autre côté, opposé au sien, il trouvait ensemble Dieu et la nature. C'est qu'en effet ses dieux n'étaient autre chose que les forces divinisées de la nature, et en s'émancipant de la dépendance où il se trouvait vis-à-vis de la nature, il s'émancipait de la religion en même temps. Cette révolution s'était accomplie dans ses parties essentielles, lorsque le christianisme se présenta avec de nouveaux principes basés sur les lois morales. Le point de vue général avait changé. Désormais et pendant tout le moyen âge, l'homme avec la nature ensemble se voyait d'un côté, et la Divinité de l'autre. C'est seulement depuis le commencement des temps modernes que l'homme s'est élevé à la conscience de sa ressemblance avec Dieu, et que, par un développement parallèle, il s'est assujéti la nature, de sorte qu'aujourd'hui, pour la première fois, la nature

¹ *Geschichte des Hellenismus*, Bd. II, § 7.

paraît isolée vis-à-vis de l'homme et de l'être divin. Nous n'avons pas à montrer ici qu'il serait également faux, et de vouloir, à cause de notre supériorité acquise sur la nature, nier notre dépendance de Dieu, ou, à cause de cette dépendance fatale, de nous laisser aller à renoncer au développement ultérieur de nos forces dans une sphère où l'antiquité classique nous a précédés. Qu'il nous suffise de dire que c'est ce principe d'une civilisation purement humaine qui distingue les œuvres de l'antiquité classique de celles de tout autre peuple, soit ancien, soit moderne. Tout ce que l'Orient a produit porte le cachet de la servitude. Le classicisme le premier a brisé les chaînes de l'esprit humain, et plus les moyens dont il disposait étaient petits, plus il faut lui savoir gré d'avoir donné l'exemple de produire de grandes choses avec des forces minimales. » L'espace nous manque pour suivre le développement de ces idées que nous venons de traduire, à travers un ouvrage entier qui contient autant de faits que de mots. Il serait à désirer qu'une exposition complète s'en chargeât.

Les deux premiers volumes de l'Histoire romaine de M. A. Schwegler, si nous ne nous trompons pas, ont été annoncés déjà aux lecteurs de cette Revue. Nous n'avons que peu de chose à ajouter. Cet ouvrage, souvent opposé dans ses résultats aux recherches aussi savantes qu'ingénieuses de M. Th. Mommsen, se distingue, surtout dans sa première partie, par un aperçu complet et par un examen détaillé de toutes les sources et de toute la littérature qui s'y rapporte. Ainsi que le titre¹ l'indique, ce troisième volume qui vient de paraître après la mort de l'auteur, embrasse la période depuis l'établissement du Décemvirat jusqu'à la législation Licinienne exclusivement, c'est-à-dire depuis 451 jusqu'à 376. Les matières, distribuées dans sept livres, se suivent ainsi : le premier décemvirat et les lois des Douze Tables; le deuxième décemvirat et les *leges Horatiæ Valeriæ*; l'histoire intérieure depuis la chute du décemvirat jusqu'à l'invasion gauloise; l'histoire extérieure pendant la même époque (livre iv et v); l'invasion des Gaulois; enfin, l'histoire intérieure depuis la reconstruction de la ville jusqu'à la législation Licinienne. L'éditeur a ajouté un registre dont tout le monde sera satisfait. Un ami du défunt a consacré à sa mémoire, à la tête du volume, quelques pages touchantes. Mais le plus beau monument, qu'il s'est élevé lui-même, c'est cet ouvrage, qui dans son ensemble suppose des études tellement vastes et approfondies, qu'on ne doit pas craindre de lui promettre une autorité durable.

¹ *Römische Geschichte im Zeitalter des Kampfs der Stände. II Hälfte, vom ersten Decemvirat bis zu den licinischen Gesetzen. Nach des Verfassers Tode herausgegeben von Dr. F. F. Baur, Tübingen, 1858, XLII-380.*

J. HUNZIKER.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 20 janvier.

Encore un deuil littéraire. La mort fauche et fait ses moissons d'hiver. Hier, c'était Varnhagen d'Ense; aujourd'hui, c'est Élisabeth (Bettina) d'Arnim, qui, aux lauriers de Goethe sexagénaire, mêla les roses poétiquement bizarres d'un amour de vingt ans.

Bettina d'Arnim a été un produit de serre chaude, l'enfant prodigue de l'amour, ou plutôt de la fantaisie d'amour. Nature improvisée et improvisante, elle a surgi hâtivement d'un rayon des tropiques tombé dans les brumes du Nord. Son culte pour Goethe, et surtout la manière dont elle l'a proclamé, l'ont rendue célèbre. La « Correspondance de Goethe avec une enfant » nous donne l'image de cette âme généreusement turbulente et noblement excentrique, amante déréglée, mais passionnée de toute beauté et de toute poésie. Il est des individualités dont on peut suivre et calculer l'évolution; d'autres, au contraire, qui, à la manière des comètes, apparaissent tout à coup dans le ciel littéraire pour dérouter l'astronomie. Bettina fut du nombre de ces dernières, et la critique, surprise par cette subite apparition, sembla peu disposée à lui pardonner son irrévérence. Une pareille organisation échappe à la règle et à l'équerre; par ses zigzags elle déroute l'observateur calme et patient; la fantaisie règne en souveraine sur elle, et s'il n'y avait quelques grains de génie logés en cette cervelle, des jets subits de lumière et d'amour, il la faudrait renvoyer aux Petites-Maisons de la littérature. Ceux-là s'abusent qui cherchent un véritable portrait de Goethe dans la Correspondance publiée par Bettina. La critique a peu de chose à voir dans ces improvisations incandescentes d'un cœur fantaisiste. Ce qu'il y faut chercher et ce que l'on y découvre réellement, ce n'est pas Goethe à propos de Bettina, mais Bettina à propos de Goethe. Bettina s'était créé un Goethe à elle; elle eut assez de puissance d'imagination pour le conserver en présence de la réalité et pour maîtriser par l'imagination les corrections que les oreilles et la vue auraient dû lui imposer. Mais c'est le propre des âmes puissantes par la fantaisie de ne voir que ce qu'elles veulent voir, et de reconnaître dans la fiction engendrée par elles la seule réalité. Bettina a vu Goethe comme elle le voulait voir, et sa volonté, c'était son désir, c'était elle-même. Non que l'image qu'elle nous en a laissée soit pure invention, beaucoup de traits y sont empruntés à la vérité et tracés avec une vigueur et un relief saisissants; mais pour les reconnaître et ne pas se méprendre,

il est nécessaire d'avoir étudié au préalable le poète dans sa vie et ses œuvres, avec le sang-froid et la sympathie intelligente de la vraie critique.

Ce n'est pas le moment d'examiner la valeur positive des œuvres de Bettina d'Arnim, ni de chercher la clef de cette nature compliquée, de ses défectuosités et de ses qualités peu vulgaires. Laissons la tombe répandre d'abord son silence sur elle : la vérité sort toute seule des tombeaux avec le temps, et la mort, cette grande justicière, rend aux choses et aux hommes leurs véritables proportions en leur donnant la perspective, le cadre et le lointain.

Élisabeth d'Arnim naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1787. Sœur du poète Clémens Brentano, elle fut l'épouse d'un autre poète, Louis Achim d'Arnim, écrivain original qui publia, en concours avec le premier, un recueil d'anciennes poésies populaires¹. Bettina passa une partie de son enfance au couvent, elle montrait dès cette époque les singularités de son caractère, les tendances enthousiastes mais bizarres de son esprit. Attachée d'une amitié fervente à la dame fondatrice du couvent, mademoiselle de Gunderode, le suicide de celle-ci causa dans son âme une impression qui ne la quitta plus. Caroline de Gunderode, éprise d'amour pour le philologue Creuzer, et ne voyant point d'issue à sa passion, chercha la liberté dans une mort volontaire². L'amour de Bettina pour Gœthe fut moins trogique. L'admiration qu'elle lui avait vouée la fit s'insinuer dans l'intimité et les caresses de sa mère, établie à Francfort dans la demeure patriarcale. C'est par son intermédiaire que commença la correspondance avec Gœthe, en 1807. Gœthe a mis en sonnets quelques-unes de ces lettres, où brille souvent un contenu vraiment poétique. Il chercha par le calme et la sérénité de son génie, maître de lui-même, à éconduire cette électricité pétillante échappant par tous les pores à cette fille étrange, qui vint un jour, comme une bombe d'amour, faire explosion dans sa vie méthodique et apaisée.

Les circonstances sociales et politiques de ces dernières années jetèrent Bettina dans une nouvelle voie. Son activité littéraire se tourna entièrement vers les questions du jour. Tout en répandant autour d'elle les soulagements d'une charité infatigable, elle chercha à découvrir les causes du paupérisme et à en signaler les remèdes. Les deux ouvrages, « Ce livre appartient au roi » (Berlin, 1843, 2 vol.) et « Ilius Pamphilus et Ambrosia » (2 vol., Berlin, 1848), renferment la correspondance, un peu revue sans doute, de Bettina avec un manufacturier éminent de l'Allemagne. Ces deux livres portent témoignage en faveur de cet enthousiasme pour l'humanité qui restera le mérite principal de leur auteur; mais ils sont un témoignage aussi de cette impuissance pratique qui s'attache à toute exagération. La mesure et le frein que les vigoureux esprits empruntent à la réalité leur donnent seuls la puissance d'action et la fécondité réelle.

Pour que les gens du monde, qui ne peuvent profiter des cours trop spéciaux de l'Université, ne restent pas étrangers au mouvement de la science, on a eu, vous le savez, l'excellente idée à Berlin et ailleurs, d'instituer des lectures publiques qui, par l'intérêt plus général des sujets, par le tour plus littéraire donné aux leçons et par le renom des maîtres qui ont pris en main cet enseignement, attirent un auditoire aussi distingué que nombreux. Cette année, ces cours ont été inaugurés

¹ *Des Knaben Wunderhorn* (3 vol., Heidelberg, 1806-8; 2^e édit., 1819).

² Bettina a publié en 1840 deux volumes : « Gunderode », recueil de lettres échangées entre elle et cette infortunée.

par une leçon qui intéressera particulièrement vos lecteurs. M. Hettner, le savant historien de la littérature du dix-huitième siècle, s'était proposé de caractériser les écrits et la vie de Voltaire. On ne se rend peut-être pas bien compte en France des difficultés d'un pareil sujet, traité devant un auditoire allemand. Si Voltaire a en France des détracteurs acharnés, il compte aussi de chauds partisans : en Allemagne, par les causes les plus opposées, l'impopularité de Voltaire est à peu près universelle. Les hommes des partis les plus contraires s'accordent pour le rabaisser ; le parti qu'on est convenu d'appeler religieux, bien que la politique soit le mobile de toutes ses actions, a fait du nom de Voltaire l'équivalent d'immoralité et d'athéisme ; les philosophes le traitent de bel esprit superficiel et de sceptique inconséquent ; les poètes ne peuvent lui pardonner la dictature que la France a exercée longtemps sur la littérature allemande et qui avait semblé se personnifier en lui. Chose curieuse ! le peuple, qui ne connaît guère Voltaire, partage ici cette aversion générale ; il s'est formé à Berlin, depuis le séjour qu'y a fait l'ami de Frédéric II, une tradition qui le dépeint sous les couleurs les plus étranges ; par une sorte de jalousie naïve, on lui garde rancune d'avoir occupé une si grande place dans le cœur du roi. C'est au milieu de ces préventions, dont il a fait tomber un bon nombre, que M. Hettner a pris la parole. Après avoir tracé à grands traits la vie de Voltaire, il a établi les principaux points de sa philosophie, ceux sur lesquels il n'a jamais varié et qu'il a maintenus contre la témérité de ses disciples. En exposant la doctrine philosophique de Voltaire, M. Hettner a fait remarquer avec raison que l'école allemande a changé la méthode, mais n'a pu ni ruiner les principes établis par Voltaire, ni en augmenter la portée. En politique, Voltaire est le représentant des classes bourgeoises, partisan des réformes pacifiques, défenseur de la tolérance et du progrès ; M. Hettner a justement distingué la polémique sensée de Voltaire contre les abus de son siècle, de la guerre aveugle que d'autres écrivains du même temps, pleins d'un idéal chimérique, ont faite aux institutions essentielles de la nation.

Passant du portrait de l'écrivain à celui de l'homme, l'orateur nous a semblé se ressentir davantage des préventions dont nous parlions plus haut. Peut-être la nature mobile et passionnée de Voltaire, son indépendance d'allures et sa fermeté unies à tant de souplesse dans les mouvements, ses convictions les plus énergiques exprimées souvent de la façon la plus enjouée, toutes ces contradictions apparentes sont-elles faites pour dérouter une nation d'un génie tout différent. Peut-être aussi, en ce qui concerne la vie privée de Voltaire, M. Hettner a-t-il puisé à une source qu'il eût mieux valu négliger. Certains livres, dictés par l'esprit de parti, et dont en France le sentiment public fait aussitôt justice, acquièrent parfois à l'étranger une regrettable autorité. Il semble que M. Hettner lui-même ait eu regret d'avoir voulu diminuer l'estime qu'il venait de nous inspirer pour Voltaire, et il a terminé sa leçon en retraçant d'une façon éloquente, devant son auditoire vivement ému, la chaleur de dévouement que Voltaire mit au service de la cause de Calas, sa persévérance passionnée et le succès éclatant qui couronna ses efforts de trois ans pour le redressement d'une grande iniquité.

Remercions M. Hettner des nobles pensées et des excellents sentiments exprimés dans sa leçon : il a donné un bon exemple à l'Allemagne, dont la critique, si habile à découvrir et à analyser le mérite des littératures étrangères, par une exception singulière, n'a guère fait, en ce qui concerne la France, que répéter depuis nombre d'années les attaques surannées de Lessing.

Je ne puis que vous confirmer ce que je vous écrivais le mois dernier des espérances auxquelles nous autorise tout ce qui se rattache au libre développement des intérêts de la science et de l'esprit. Un symptôme qui, il faut bien le dire, a réjoui tout le monde, c'est l'éloignement de M. le professeur Hengstenberg de la commission de l'enseignement supérieur. M. Hengstenberg, dont je ne veux du reste pas attaquer les convictions, est un des personnages les plus impopulaires d'ici. Il a usé de toute l'influence que les circonstances lui avaient si largement livrée pour comprimer le mouvement scientifique inhérent au protestantisme. Le prince de Prusse a ouvert la présente année par un autre acte qui n'a étonné personne de sa part, mais qui a réjoui tout le monde. Il s'est, le 1^{er} janvier, rendu de sa personne à la modeste habitation de M. Alexandre de Humboldt : hommage éclatant, éloquent, rendu à la science dans la personne de son plus illustre, de son plus vénéré représentant.

Le savant M. Brugsch est à la veille d'entreprendre un nouveau voyage scientifique en Égypte. On annonce le retour en Allemagne d'un autre voyageur, le prince Paul de Wurtemberg, qui vient d'explorer la Nouvelle-Hollande.

Mademoiselle Wagner, la grande cantatrice que toutes les grandes scènes de l'Europe nous envient, et que notre Opéra était menacé de perdre parce qu'elle voulait quitter le théâtre, vient de renouveler son engagement pour quelques années. Elle se marie en avril prochain, mais ne renoncera au théâtre qu'en 1863.

J'apprends de Dresde qu'une tragédie de M. Alexandre Schnetger, *Mahomet et Irène*, qui s'annonçait avec assez de succès, a été interrompue au milieu de la première représentation par une maladie subite de la principale actrice, madame Bagez-Burck; et de Vienne, que la direction du Théâtre-Impérial a refusé, peut-être un peu légèrement, un drame de M. Frédéric Hebbel, *la Mort de Siegfried*. C'est la première pièce d'une série que M. Hebbel se propose de puiser dans l'épopée nationale des *Nibelungen*, d'où M. Geibel a déjà tiré l'an dernier sa *Brunhild*. Il est difficile de croire qu'un auteur du talent de M. Hebbel ait produit quelque chose d'indigne de la scène, et la décision de la direction paraît avoir produit quelque sensation à Vienne.

F. W.

L'exploration de l'Afrique intérieure continue avec une grande activité. Plusieurs voyages sont en cours d'exécution ou se préparent en ce moment. Le voyageur anglais Burton est arrivé le 7 mai de l'année dernière au grand lac intérieur de l'Afrique, et devait être de retour en septembre à Zanzibar. Le voyageur allemand Albert Roscher a débarqué à Zanzibar, avec l'intention de se rendre également dans l'intérieur; M. Mac Carthy se rend à Tombouctou par l'Algérie; enfin deux Anglais, MM. Frith et Wendham, dont le premier est connu par de magnifiques vues photographiques de l'Égypte et de la Palestine, ont résolu d'entreprendre au mois de mai une nouvelle exploration du Nil Blanc. Ils ont fait construire à cet effet un bateau à vapeur en fer, de trente-six pieds de long et ne tirant qu'un pied d'eau.

Nous trouvons dans un des derniers numéros du *Journal de Géographie* de M. Petermann un rapport de M. Louis Becker à la Société philosophique de Mel-

bonne, duquel il résulterait qu'une partie du continent australien subit un mouvement d'exhaussement considérable et continu. A Hobson-Bay le fond de la mer s'est élevé de quatre pouces en un an, et dans l'Australie du sud le chemin de fer s'est élevé de la même hauteur dans le même laps de temps. Ce qui est très-curieux, c'est que le capitaine Flinders, faisant en 1852 des sondages à Lacedpede-Bay, ne trouva plus qu'une profondeur de sept nœuds, au lieu de dix qu'il aurait dû trouver d'après les mesures de 1796 admises jusque-là dans la marine. Ainsi, en cinquante-six ans, le fond se serait élevé de dix-huit pieds, ce qui coïnciderait justement avec cet exhaussement des quatre pouces par an. M. Louis Becker croit à une naissance relativement très-récente du continent australien.

M. Petermann fait des réserves contre ce rapport, et se demande si les différences constatées dans la hauteur de la mer ne proviennent pas d'ensablements.

M. Ch. Lyell a donné communication à la Société géologique de Londres d'observations de M. Georgio Gemmilaro, constatant un exhaussement assez notable d'une partie de la côte orientale de Sicile (13 1/2 mètres pendant la période actuelle).

M. le professeur Holmboë à Christiania, (Norwége), a fait une trouvaille archéologique qui donnera sans doute lieu à bien des conjectures, et qu'il considère comme une antiquité indo-perse. Il s'agit d'une tête de roi surmontée d'un casque, et accompagnée d'un serpent se dressant sur l'une des épaules. M. Holmboë croit reconnaître une figure fréquente dans les légendes persanes, celle du tyran Zohak. Le casque porterait une inscription dans la plus ancienne forme de l'alphabet indien, dans celle qu'ont révélée les inscriptions de Priyadasi qui sont du troisième siècle avant notre ère.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Le premier mois de l'année 1859 ne s'est pas mis en frais de nouveautés, et nous ne voyons guère à signaler que ce qu'on appelle, en langue théâtrale, des reprises et des rentrées. L'*Odéon* a joué à la mémoire de Diderot le mauvais tour de ressusciter *le Père de famille*, et la *Porte-Saint-Martin* nous a rendu les émotions un peu vicillies, mais encore puissantes, de *Richard d'Arlington*. Si nous allons du théâtre aux livres, nous rencontrons là encore un revenant de 1830, un contemporain de cet ambitieux Richard, magnifiquement habillé du reste, et d'humeur conquérante. Par un jeu piquant du hasard, le saint-simonisme et le romantisme reparaissent de compagnie, et nous pouvons nous croire rajeunis d'une trentaine d'années, ce qui n'est jamais désagréable. Le public a fait très-bon accueil à l'œuvre fiévreuse de M. Alexandre Dumas, et la critique s'est généralement accordée pour placer ce drame exagéré mais passionné, cette action invraisemblable mais entraînante, au-dessus des calques du monde et du demi-monde où se complaît le théâtre d'aujourd'hui. Elle a eu raison : l'art a sans doute une égale horreur du faux et de la réalité prosaïque ; mais s'il faut qu'il s'égare, il vaut mieux que ce soit pour monter trop haut, et même pour donner à côté, que pour descendre trop bas et se confondre avec la vie réelle. Nous voulons avant tout qu'il nous élève et nous transporte dans une sphère supérieure au monde de tous les jours. Le théâtre surtout, précisément parce que ses conditions le maintiennent infiniment plus près de la réalité que la musique ou la poésie lyrique, comporte, appelle même une assez forte dose d'exagération dont tous les maîtres et toutes les écoles ont compris ou senti la nécessité. Rien n'est moins près de la réalité que le théâtre des anciens, qui exagéraient même physiquement leurs personnages. La vérité historique elle-même, la couleur locale dont le romantisme s'est d'ailleurs tant et pas toujours heureusement préoccupé, n'est au théâtre qu'un mérite secondaire. Shakspeare n'en a pas eu plus de souci que Paul Véronèse dans les Noces de Cana, sans que la gloire de l'un ni de l'autre en soit diminuée. Il y a dans *Richard d'Arlington* des invraisemblances qui sautent aux yeux de tout le monde ; par exemple, et pour n'en citer qu'une seule, la vraie ambition politique ne s'attache pas en Angleterre à courir après un siège à la Chambre des lords ; le titre de pair, quand il n'est pas donné par la naissance, est habituellement la récompense de services éclatants rendus dans l'armée ou dans la magistrature ; quant aux hommes d'État qui ne l'ont pas trouvé dans leur héritage, ils considèrent la Chambre haute plutôt comme une retraite que comme une récompense. Richard n'est donc pas un ambitieux anglais, il n'a aucune notion des mœurs politiques de son pays, mais c'est incontestablement un ambitieux que sa passion tue, après lui avoir fait

commettre des choses énormes, et cela suffit à l'intérêt dramatique. Donc, la pièce de M. Alexandre Dumas a réussi de nouveau, bien que M. Frédérick-Lemaître manque au rôle principal dont il avait fait, dit-on, une de ses créations les plus étonnantes.

Par mille raisons, il est moins aisé de constater l'effet d'un livre que celui d'une pièce de théâtre. La bruyante destinée d'un drame se décide en une soirée, celle du livre est moins prompte, et dépend de juges qui prennent leur temps et n'opinent pas tous au même instant. Nous sommes donc plus perplexe vis-à-vis de M. Prosper Enfantin que vis-à-vis de M. Alexandre Dumas, et nous croyons qu'il serait vraiment présomptueux de calculer dès à présent les chances de sa tentative. Quant à la juger, il semble que cela nous soit encore moins permis, car nous ne pouvons réussir à nous placer au point de vue de l'auteur, ce qui serait la première condition pour nous rendre compte de son œuvre. Dans le beau volume où M. Enfantin vient de réunir ses vues personnelles sur la nature et la destinée de l'homme à quelques Mémoires inédits de Saint-Simon¹, il y a des propositions que nous signerions des deux mains et d'autres que nous serions enclin à discuter très-vivement, si la discussion n'était exclue par la position même que prend l'auteur. En effet, M. Enfantin ne propose pas, il impose, et c'est là l'originalité qui le distingue de tous les penseurs contemporains. Ce qu'il nous offre est non pas un système, mais un dogme. Bien différent de son illustre maître, qui soumettait ses vues et ses solutions aux savants de son temps, et appelait avec instance, presque avec importunité, les commentaires, les critiques et les lumières, M. Enfantin développe une doctrine absolue avec laquelle il n'y a pas à transiger. Il y a, d'après lui, des héraults privilégiés de Dieu, qui ont le droit de se moquer de la science; il construit, par exemple, la physiologie de toutes pièces, et c'est à la fois modestie et inconséquence de sa part s'il appuie ses opinions de nombreuses citations de Cabanis. Il faut être foudroyé, illuminé comme saint Paul, comme Constantin, comme Clovis, comme lui-même, ou croire sans comprendre, ou ne pas s'en mêler. Nous constatons le fait sans aucune intention de critique, nous honorons toutes les convictions, et il faut assurément une grande force de conviction, une grande confiance, pour prendre une telle position, si manifestement contraire au courant des esprits. Le dix-neuvième siècle paraît devoir, dans sa seconde moitié, ressembler au dix-huitième beaucoup plus qu'on ne l'eût pensé dans la première. Il était au début possédé d'une véritable fièvre de reconstruction philosophique et religieuse; indépendamment de ce qu'ils pouvaient valoir par eux-mêmes, le saint-simonisme et les systèmes analogues étaient vraiment des enfants de leur temps. Aujourd'hui, nous sommes devenus moins impatients, plus sceptiques, et difficiles aux constructions dogmatiques. C'est encore un fait que nous constatons sans l'apprécier, mais qui entoure évidemment de difficultés nouvelles la manifestation hardie de M. Enfantin. Le terrain est moins facile qu'en 1830, et l'auteur a déjà pu saisir un signe remarquable de cette disposition rétive des esprits : la première protestation contre son œuvre est sortie du sein même de son ancienne école. En dehors de l'école, les objections abondent de la part de gens moins attentifs que nous à respecter le point de vue où s'est placé M. Enfantin, et ne voyant dans son livre, au lieu d'un

¹ P. Enfantin, 1838. — H. Saint-Simon, 1813. *Science de l'homme, physiologie religieuse*, 1 volume in-4°; Paris, Victor Masson, 1838.

dogme tout fait, qu'un ensemble d'opinions discutables. Ceux-mêmes qui sont disposés à trouver excellent tout ce qu'on peut dire sur l'unité de la nature humaine, se demandent cependant si cette nature est égale en toutes ses manifestations, et s'il est possible de détruire toute hiérarchie de fonctions et de facultés. Que l'homme soit considéré comme une batterie galvanique, on peut l'admettre, comme une image dans tous les cas partielle et imparfaite, mais le cerveau doit-il déchoir de la dignité qui lui a été de tout temps attribuée, et céder le pas ou du moins accorder l'égalité à l'autre extrémité de la pile? Est-il vrai que Newton, pour n'avoir usé que de son esprit, soit tout aussi coupable que les vieux pécheurs qui ont abusé de leur corps? Et si au lieu de découvrir les lois de la gravitation, il eût doté l'Angleterre d'une légion d'enfants, eût-il autant servi sa gloire et les intérêts de la science, qui sont ceux du genre humain? Est-il d'ailleurs besoin de tant chercher pour trouver ce qui constitue la dignité humaine, et dès qu'il s'agit de définir l'homme, le bon sens ne dit-il pas qu'il faut insister davantage sur ce qui l'éloigne des bêtes que sur ce qui l'en rapproche? Voilà les doutes qui se manifestent. On convient volontiers que la vie de Newton n'a pas été une vie normale, que les existences parfaitement équilibrées sont les meilleures, et que l'homme ne doit ni comprimer ni exagérer aucune des virtualités de sa nature. Si M. Enfantin se fût borné à de telles propositions, il eût rencontré peu de contradicteurs. Mais c'est en défenseur d'une cause opprimée qu'il revendique les droits de la matière; on trouve qu'il va trop loin, et que la matière tient fort bien, trop bien, sa place à côté de l'esprit. Des caractères même faciles, et peu enclins à se lamenter sur la corruption des temps, estiment cependant que la protestation de M. Enfantin n'aurait de raison d'être qu'en face d'un ascétisme depuis longtemps évanoui. Demander que la chair soit réhabilitée, c'est supposer qu'elle est condamnée. Or elle ne l'est plus, elle ne se tient plus pour telle, et l'Église elle-même a tempéré par de nombreuses indulgences ses anciennes rigueurs. Ce qui fortifie encore les contradicteurs de M. Enfantin, c'est l'appui qu'ils trouvent dans Saint-Simon; ils remarquent, en effet, dans les travaux de ce penseur, et dans ceux-mêmes que M. Enfantin vient de revoir et de publier, une tout autre manière de considérer le point dont il s'agit. Saint-Simon ne conteste pas la prééminence du cerveau : « J'ai travaillé, dit-il quelque part, directement sur le cerveau, je me suis » attaché à donner une idée de *ses sublimes fonctions*, mais ce n'est pas le moment » de parler de ce qu'il y a de particulier dans la structure et l'action de cet » organe, puisqu'il s'agit de constater ce qu'il a de commun avec les autres. » Ce passage et quelques autres embarrasseront certainement le lecteur disposé à prêter l'oreille au nouvel Évangile, et dès que, du droit de son autorité dogmatique, M. Enfantin s'est décidé à quelques suppressions, il eût peut-être bien fait d'y comprendre ces divergences.

Ces suppressions sont encore un point où quelques esprits trouvent à redire. Elles paraissent toutes naturelles dès que l'on se rend compte de la position prise par M. Enfantin : Saint-Simon aurait eu le droit incontestable de les effectuer lui-même; or il n'est pas mort, il vit dans son successeur, et le nouveau Saint-Simon exerce naturellement tous les droits de l'ancien. Mais les curieux, les critiques regretteront toujours qu'on leur ait retenu quelque chose d'une pensée aussi intéressante à connaître, à étudier que celle de l'auteur du *Nouveau Christianisme*.

Tels qu'ils nous sont donnés, ces travaux commandent l'attention et captiveront tout lecteur capable de s'intéresser à l'effort d'un éminent et rare esprit. On peut rendre pleine justice au comte de Saint-Simon, sans appartenir à l'école qui revendique son nom comme un drapeau; on peut même, et c'est dans notre opinion la bonne manière de lui rendre justice, reconnaître qu'il s'est trompé en bien des points, et n'en pas moins saluer en lui une intelligence d'une trempe supérieure. Il ne faut jamais demander la vérité absolue à un homme ni à un livre. Certaines erreurs sont glorieuses, toutes sont excusables, honorables même, dès qu'elles sont le résultat d'un sincère effort de l'esprit. Il faut distinguer dans Saint-Simon le penseur et l'utopiste; le penseur a de très-belles parties, et l'utopiste toujours de bonnes intentions. On ne peut qu'approuver son point de départ : faire tourner l'histoire et la physiologie, l'étude de l'humanité et celle de l'homme au profit, à la rénovation pratique du présent et de l'avenir, et fonder l'ordre humain sur les lois de la nature et du progrès, c'est un beau programme où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître la marque d'un esprit synthétique et pénétrant. Il faut mettre sur le compte du temps, du milieu, de l'état de certaines sciences qu'on croyait alors bien avancées et qui commençaient à peine de naître, des opinions tout à fait insoutenables sur l'origine du langage, et sur la perfectibilité des bêtes. Mais une illusion qui appartient en propre à Saint-Simon, qui caractérise l'utopiste au premier chef, et qui est bien une faiblesse de nature, puisque l'étude de l'histoire, au lieu de la dissiper, n'a fait que la fortifier en lui, c'est ce rêve si sérieusement caressé d'une transformation instantanée de la société. Si l'histoire est bonne à quelque chose, c'est avant tout à montrer que rien de sérieux ne s'est jamais improvisé. Les péripéties subites qu'on y croit découvrir à première vue, un examen plus profond les montre toujours préparées de longue main et par un enchaînement presque incalculable de circonstances. Les idées sont très-lentes à se transformer en faits durables. On ne peut donc que s'étonner de voir un esprit si positif et si réservé en d'autres points demander la mise au concours et la solution à bref délai du problème tout entier des destinées terrestres. Assurément, il eût bien gagné les vingt-cinq millions que Saint-Simon réclamait pour lui, l'enchanteur qui en quelques mois, et dans la plus anxieuse époque, de 1814 à 1815, eût par un simple effort de la pensée triomphé des difficultés si compliquées de la situation, et d'un coup de baguette improvisé l'ordre définitif. Une autre erreur, c'est la confusion du sacerdoce et de la science. De ce que, chez certains peuples de l'antiquité, la caste cléricale avait été en même temps la caste savante, Saint-Simon concluait que les savants de son temps devaient constituer une nouvelle caste cléricale, et il les invitait à se réunir à Rome à l'effet d'élire un pape de la science; c'est assez dire qu'il ne pouvait concevoir la science sans une sorte de caractère ésotérique. Il la considérait comme l'apanage de quelques-uns, chargés de faire le bonheur de tous.

Nous retrouvons une manière de voir assez semblable dans deux ouvrages qui relèvent d'un autre système, et remarquables tous les deux par un grand accent de conviction, une foi véritable. MM. C. de Blignières ¹ et A. M. de Lombrail ², disciples de M. Auguste Comte, ne vont pas jusqu'à demander la nomination

¹ *Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positivistes*, un vol. in-8°. — Paris, Chamerot.

² *Aperçus généraux sur la doctrine positiviste*, un vol. in-12. — Paris, Cape'le.

d'un pape scientifique; ils ont confiance dans la force de l'opinion, ils n'admettent d'autre propagande que la persuasion, et ne revendiquent pour la science et pour ce qu'ils appellent le pouvoir spirituel, qu'une autorité librement acceptée. Mais ils parlent néanmoins beaucoup, et un peu trop à notre sens, de l'ascendant des « docteurs, » des « chefs intellectuels et moraux » sur le vulgaire, de la confiance en des « hommes supérieurs », de « dogmes scientifiques », et même de sacrements. Pour M. de Lombrail, M. Comte n'est pas un simple penseur, c'est un révélateur; et ce que M. de Blignières admire le plus dans l'ancienne Grèce, c'est l'autorité « de ces chefs spirituels que toute une ville, sans contrainte obéissant à leurs lois, prenait pour législateurs, ces philosophes que suivaient de nombreux disciples, et pour qui, *le maître l'a dit*, était l'argument sans réplique. » Ce qu'il désire, ce qu'il appelle de tous ses vœux pour les intérêts intellectuels et moraux de l'humanité, « c'est une organisation à peu près analogue à celle qui fut réalisée au moyen âge, d'Hildebrand à Boniface VIII. » Franchement, ce n'est pas de ce côté que le positivisme nous paraît attrayant. Les écoles de l'antiquité, qui se sont bornées à répéter « ce que le maître avait dit, » n'ont pas fait faire un grand pas à l'esprit humain, et toute pensée expire bientôt sans action, qui se reproduit fastidieusement au lieu de croître, de se développer et même de se varier avec la spontanéité de la vie. Le progrès, c'est Platon sortant de Socrate, Aristote continuant et complétant Platon en s'opposant à lui, Descartes produisant Spinoza. Le dogme catholique lui-même ne s'est pas formé autrement; il n'a pas été l'œuvre d'une seule inspiration, il n'a pas été promulgué en une heure ni en un jour : il nous apparaît comme le produit de luttes ardentes, de conflits séculaires de la pensée, et jusque dans ce moyen âge qu'on nous veut donner pour le type de l'avenir, l'unité est beaucoup plus dans les faits et dans la hiérarchie que dans les idées. Une seule parmi les grandes conceptions dogmatiques qui ont marqué dans l'histoire, est sortie faite et parfaite du cerveau de son fondateur; c'est l'islamisme, et ses destinées ne sont pas de nature à conférer un grand prestige aux systèmes immobiles.

Heureusement qu'il y a dans le positivisme autre chose que ce côté religieux et dogmatique sur lequel nous trouvons que MM. de Blignières et de Lombrail appuient un peu trop. Il y a une pensée fondamentale qui est vraie et qui exprime, sous une forme originale, la conscience que le genre humain a obtenue de lui-même et de son passé, une méthode qui se recommande pour le moins comme une excellente discipline de l'esprit, une belle systématisation des connaissances humaines et une philosophie de l'histoire, dont les grandes divisions se sont acceptées par la force de l'évidence. La distinction entre ce que l'esprit humain peut embrasser et ce qu'il lui est interdit d'aborder est fondée au moins en un sens, puisqu'elle n'est autre que celle du fini et de l'infini. C'est sans doute une autre question de savoir si l'esprit acceptera la circonscription qu'on lui trace et cessera de s'élancer vers l'infini, par cela seul qu'on lui aura démontré que la connaissance exacte et positive expire aux limites finies des choses. L'humanité, pour se mieux posséder elle-même, se croira-t-elle dispensée d'affirmer d'une manière quelconque son rapport avec la vie universelle? On peut dire des conceptions métaphysiques tout ce qu'on voudra, si ce n'est qu'elles ont été de pures créations de la fantaisie. Toutes ont eu évidemment leur raison d'être dans un profond besoin de la nature humaine. Ce besoin disparaîtra-t-il? C'est ce que résoudra l'expérience, une autorité que le positivisme ne peut pas récuser.

Il y a quelque part, chez M. de Blignières, une toute petite phrase qui réfute bien des pages de son livre et tout ce qu'il dit de la nécessité d'une direction spirituelle : « La jouissance de nos droits, c'est le libre accomplissement de nos » devoirs. » Belle formule, à coup sûr; mais qu'est-ce que le devoir, si ce n'est la conscience d'une nécessité morale affranchie de toute incitation extérieure? La transformation du pouvoir spirituel en autonomie spirituelle, voilà la grandeur de l'esprit moderne, sa radicale, son irrévocable rupture avec le moyen âge. Nous affirmons que l'homme a sa lumière en lui, qu'il est capable de se conduire, de reconnaître et de réaliser le bien, et coupable, ne le réalisant pas. Il y a sans doute des degrés dans cette autonomie, et des âmes encore mineures et obscures; il n'y en a pas où ne se puisse allumer la sainte étincelle, et qui ne gravitent naturellement vers les sphères lumineuses de la liberté morale. Le développement de la conscience, l'affermissement, l'affirmation de plus en plus énergique de la personnalité humaine, voilà le sens et la marche du progrès considéré au point des individus. Qu'ils croient ce qu'ils voudront, mais qu'ils croient par eux-mêmes, et non « parce que le maître l'a dit ».

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques lignes admirables sur le devoir, par lesquelles M. Renan termine l'étude qu'il a placée en tête de sa traduction du Livre de Job ¹ : « Un mot, que ni Job ni ses amis ne prononcent, » a acquis un sens et une valeur sublimes : le devoir, avec ses incalculables conséquences philosophiques, en s'imposant à tous, résout tous les doutes, concilie toutes les oppositions et sert de base pour réédifier ce que la raison détruit ou laisse crouler. Grâce à cette révélation sans équivoque ni obscurité, nous affirmons que celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. Celui-là sera immortel; car ses œuvres vivront dans le triomphe définitif de la justice, le résumé de l'œuvre divine qui s'accomplit dans l'humanité. » Elle est très-belle en toutes ses parties, cette introduction dont M. Renan a fait précéder le vieux poème, et elle présente, comme les précédentes œuvres de l'auteur, un assemblage de qualités éminentes qui n'ont pas l'habitude de se trouver réunies : une noble philosophie, comme on vient de s'en convaincre, une forme brillante et solide, et une érudition sûre d'elle-même, sobre, et qui sait toujours paraître agréable. M. Renan a réussi à condenser en bien peu de pages la substance de bien des volumes écrits sur Job, et si, dans la discussion des hypothèses qui se sont produites sur l'origine et la composition du livre, il n'a pas dégagé toutes les inconnues, c'est qu'il y a dans ces matières des inconnues qui ne se dégagent pas, et où la science est forcée de se contenter d'inductions et de probabilités. Les inductions de M. Renan sont en général fortement motivées; nous ne nous permettrons une objection qu'en ce qui touche le prologue et l'épilogue, considérés par beaucoup de critiques comme distincts du poème, et que M. Renan y rattache, bien qu'il convienne que les idées de ces deux morceaux sont à beaucoup d'égards en contradiction avec celles du livre. « Mais, dit-il, le poème est intelligible sans le prologue et l'épilogue. » Oui, si le personnage de Job est une fiction du poète; non, s'il existait antérieurement dans la légende, ce qui ne paraît guère douteux. On peut admettre alors que son histoire a fourni le thème de compositions diverses. La traduction, cela va sans dire et dit tout, est telle qu'on pouvait l'attendre de l'auteur de *l'Histoire générale des langues sémitiques*.

¹ 1 volume in-8°; Paris, Michel Lévy.

Une autre traduction, qui est aussi la très-bien venue, est celle des œuvres complètes de Shakspeare, par M. François Hugo ¹, œuvre aussi grande que difficile, aussi utile que grande, qui réclamait un jeune courage armé de beaucoup de science : M. Hugo la mènera à bonne fin. Le premier volume, qui vient de paraître, nous donne les deux *Hamlet* : la première conception du poète, d'après le manuscrit appartenant au duc de Devonshire, et le drame complet, définitif, que tout le monde connaît et admire. Pour le dire en passant, cette double élaboration d'un même sujet prouve que Shakspeare n'improvisait pas ses pièces, comme on l'a prétendu quelquefois. La nouvelle traduction réalise tout ce qu'il est permis d'obtenir en français; il n'est pas besoin d'avoir l'original sous les yeux pour en sentir la vivante fidélité. Dans le cours de ses travaux fructueux sur le théâtre anglais, M. François Hugo a été amené à traduire le *Faust* de Marlowe ²; mais pourquoi veut-il établir entre le drame du vieux poète anglais et le chef-d'œuvre de Gœthe un parallèle qui nous semble impossible, parce que les deux pièces sont trop foncièrement dissemblables? Marlowe a naïvement dramatisé la vieille légende germanique; Gœthe s'en est servi comme d'un cadre heureux où il a fait tenir un monde de sentiments et de pensées. Gœthe s'entendait fort bien en couleur locale, et s'il eût voulu faire un drame moyen âge, on peut, sans le surfaire, croire qu'il y eût aisément réussi.

Une question dont beaucoup de savants se croyaient débarrassés, celle de la génération spontanée, vient de jeter une certaine animation dans les débats de l'Académie des sciences. L'opinion favorable à la génération spontanée passait depuis longtemps pour une hérésie, une erreur très-voisine de la quadrature du cercle, et des expériences célèbres, faites en Allemagne il y a quinze ans, semblaient lui avoir porté le dernier coup, et avoir définitivement établi qu'un milieu inorganique était absolument incapable de développer de la vie organique. Voici qu'un observateur français très-distingué, M. Pouchet de Rouen, refait les mêmes expériences et, au lieu d'un résultat négatif, fait savoir qu'il a obtenu un résultat positif. Plusieurs membres de l'Académie ont vivement protesté en alléguant d'autres expériences. La génération spontanée, telle que ses partisans l'admettent aujourd'hui, nous offrirait, sur une échelle infiniment réduite, et dans la sphère des existences microscopiques, une image de ce qui a dû se passer lors de la naissance de la vie organique sur la terre, car il serait difficile d'appliquer à ces périodes primitives l'axiome classique : *Omne rium ex ovo*.

L'Institut se prépare à décerner le grand prix triennal, et déjà on met en avant quelques noms. Nous avons entendu prononcer ceux de M. Marcelin Berthelot, pour ses découvertes dans la chimie organique, et notamment pour ses travaux sur les carbures d'hydrogène; et de M. A. Mariette, pour ses travaux sur l'Égypte. A l'Académie des sciences morales et politiques, il y a trois fauteuils à donner dans la section d'administration de finances et de politique, par suite des décès de MM. Mesnard et Pelet, et du passage de M. Laferrière dans la section de jurisprudence à la place de M. Portalis. Parmi les candidats qui paraissent devoir être nommés, on cite M. Delangle, ministre de l'intérieur, et M. Sylvain Dumon, ministre des travaux publics avant 1848.

¹ Tome I; 1 volume in-8°, Pagnerre, éditeur. La traduction complète aura 15 volumes

² 1 volume in-12, Pagnerre.

Les derniers jours de l'année dernière ont vu mourir un artiste, un compositeur modeste, étranger à toute académie, connu de bien peu de personnes, et qui cependant laisse un vide regrettable. En M. Boely, ancien organiste de Saint-Gervais, Paris a perdu le dernier représentant de la grande école de S. Bach. M. Boely ne croyait pas au progrès indéfini en musique; pour lui, Beethoven et Weber étaient déjà des hérétiques; nous ne lui en faisons pas un titre, mais ces amants des formes anciennes ont leur valeur dans un art si dominé et si vite entraîné par la fantaisie et la mode. On a de M. Boely trois suites d'études pour piano, des quatuors pour instruments à cordes, des concertos pour piano, des sonates, des messes, etc.

Terminons par deux bonnes nouvelles, dont l'une intéresse les arts et l'autre les bibliophiles. La première, c'est la publication de la *Gazette des beaux-arts*, qui, à sa deuxième livraison, est déjà en pleine voie de succès. Cette élégante revue veut être le Moniteur de l'art européen, et son habile directeur, M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, saura lui promptement assurer cette place. L'autre nouvelle est la vente d'une importante collection de livres provenant de la bibliothèque célèbre de M. Quatremère et des doubles de la bibliothèque royale de Munich. Elle commencera le 3 février, à la librairie Franck.

A. NEFFTZER.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Bibliotheca chemica.** Verzeichniss der auf dem Gebiete der reinen, pharmaceutischen, physiologischen u. technischen Chemie in dem J. 1840 bis Mitte 1858 in Deutschland u. im Auslande erschienenen Schriften. Von E. A. Zuchold. Mit Sachregister. In-8°. Göttingen, 5 fr. 35.
2. **Catalogue annuel de la librairie française pour 1858.** In-8°. Paris, 8 fr.
3. **Catalogue of the manuscripts preserved in the library of the universsiy of Cambridge.** Vol. III, in-8°, cloth, 31 fr. 25.
4. **Demogeot (J.).** Tableau de la littérature française au dix-septième siècle, avant Corneille et Descartes. In-8°. Paris, 6 fr.
5. **Dictionnaire de bibliographie catholique,** présentant l'indication et les titres complets de tous les ouvrages qui ont été publiés dans les trois langues, grecque, latine et française, depuis la naissance du christianisme, en tous pays, mais principalement en France, pour et sur le catholicisme, etc., par F. Perennès; suivi d'un Dictionnaire de bibliologie, par M. Brunet, de Bordeaux. T. I. Gr. in-8°, 7 fr.
6. **Feugère (L.).** Caractères et portraits littéraires du seizième siècle. 2 vol. in-8°. Paris, 14 fr.
7. **Feuillet (A.).** Flânerie littéraire à travers quelques œuvres récentes, in-18, 2 fr.
8. **Fischer (H.).** Nibelungenlied oder Nibelungenlieder? Eine Streitschrift. In-8°. Hannover, 4 fr.

9. **Frère (E.).** Manuel du bibliographe normand, ou Dictionnaire historique et bibliographique, etc. T. II, 1^{re} livr. (Gad-Lar.) Gr. in-8°. Rouen, 4 fr.

10. **Revue contemporaine et Athenaeum français.** 7^e année, 2^e série, 1858. Gr. in-8°. Paris, 50 fr.

11. **Rinne (K. Fr.).** Speculation u. Glauben. Die Faustsage nach ihrer Entstehung, Gestaltung u. dichter. Fortbildung insbesondere durch Goethe. In-8°. Zetz, 2 fr. 75.

12. **Terquem.** Bulletin de bibliographie, d'histoire et de biographie mathématiques. T. IV. In-8°. Paris, 2 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

13. **Acta martyrum P. Theodorici Ruinart** opera ac studio collecta, selecta atque illustrata. Accedunt praeterea in hac editione acta SS. Firmi et Rustici ex optimis codicibus Veronensibus. Editio juxta exemplar Veronense novis curis quam emendatissime recusa. In-8°. Regensburg, 9 fr. 25.

14. **Anselme (H. d').** Le Monde païen, ou De la mythologie universelle. T. 1, 2^e partie. In-8°. Paris, 3 fr.

15. **Berton (C.).** Dictionnaire du parallèle entre diverses doctrines philosophiques et religieuses, d'une part, et la foi catholique, de l'autre. Gr. in-8°, 7 fr.

16. **Blanc (H.).** De l'inspiration des camisards, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes à la fin du

dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes; précédé d'une lettre adressée à l'auteur par le T. R. P. Ventura de Raulica. 1 vol. gr. in-18, 2 fr.

17. **Bulletin** de la Société de l'histoire du protestantisme français. Documents historiques inédits et originaux, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. 7^e année. T. VII, 1858. In-8°. Paris, 13 fr.

— Départements, 15 fr.

18. **Bungener** (F.). Rome et la Bible. Manuel du controversiste évangélique. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

19. **Chantelaure** (De). Le Père de la Chaise, confesseur de Louis XIV; études d'histoire religieuse. In-8°. Paris, 7 fr.

20. **Chodzko** (A.). Légendes slaves du moyen âge. 1169-1237. Les Némania. Vies de saint Siméon et de saint Sabba. Traduction du paléo-slave en français, avec texte en regard. Paris, in-4°, 15 fr.

21. **Chrysostomus**, des heil. Johs., Homilien üb. das Evangelium d. heil. Matthäus. Aus d. Griech. übers. v. Dr. *Ant. Weber*. 2. Bd. In-8°. Trier, 5 fr. 35.

22. **Chrysostomus** (J.). Homilien üb. die Briefe d. heil. Paulus. Aus d. Griech. übers. v. Dr. *W. Arnoldi*. 1. Bd. Homilien üb. den Brief d. heil. Paulus an die Römer. 2. Aufl. In-8°. Regensburg, 12 fr.

23. **Coquerel** (A.). Méditations sur des textes choisis de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'usage du culte de famille. Paris, in-18, 5 fr.

24. **Crétineau-Joly** (J.). L'Eglise romaine en face de la Révolution. Ouvrage composé sur des documents inédits et orné de portraits. 2 vol. in-8°, 15 fr.

25. **Dictionnaire** encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, etc.; publié par les soins du docteur Wetzer, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur Welte, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue. Approuvé par Sa Gr Mgr l'archevêque de Fribourg. Traduit de l'allemand par I. Goshler. T. III. (Béranger-Cap de Bonne-Espérance.) In-8° à 2 col. Paris, 6 fr.

26. **D'Orient** (A.). Accomplissement des prophéties faisant suite au livre des Destinées de l'âme. T. VII, contenant l'Histoire de la persécution révolutionnaire. 3^e partie. In-8°, 5 fr.

27. **Duplessis** (P.). Les Mormons. 2 vol. in-18. Paris, 7 fr.

28. **Enfantin et Saint-Simon**. Science de l'homme. Philosophie religieuse, 1858. Gr. in-8°. Paris, 9 fr.

29. **Félix**. Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris. Année 1858. In-8°. Paris, 4 fr.

30. **Fichte** (J. H.). Zur Seelenfrage. Eine philosophische Confession. In-8°. Leipzig, 5 fr.

31. **Gatien Arnoult** (A. F.). Histoire de la philosophie en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. T. I, période gauloise, in-8°. Paris, 7 fr. 50.

32. **Jaarboeken**, Nieuwe, voor wetenschappelijke theologie onder redactie van Dr. D. Harting, met medewerking van anderen. 1^o deel. 1858. In-8°. Utrecht, 10 fr.

33. **Livres** (Les) sacrés de toutes les religions, sauf la Bible, traduits ou revus et corrigés par MM. Pauthier et G. Brunet. T. II et dernier, comprenant les livres sacrés des Indiens, les livres religieux des Bouddhistes, les livres religieux des Parsis, les livres religieux des Chinois et les livres religieux des divers peuples. Gr. in-8°. Les deux vol., 15 fr.

34. **Martin** (A.). Le Prêtre devant le siècle. In-8°. Charleville, 6 fr.

35. **Pirie** (W. R.). An inquiry into the constitution, powers, and processes of the human mind. In-8°, cloth, 18 fr. 75.

36. **Raskol** (Le). Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 1 vol. in-8°, 6 fr.

37. **Ravignan**. Entretiens spirituels recueillis par les enfants de Marie (couvent du Sacré-Cœur de Paris, 1855), suivis d'un choix de ses Pensées. In-8°. Paris.

38. **Saint Grégoire**. S. P. N. Gregorii, episcopi Nyssenii, opera quæ reperiri potuerunt omnia. (Ed. Morell. 1638.) Nunc denuo correctius et accuratius edita et multis aucta. Tomus tertius. Gr. in-8°. Veneunt tria volumina 33 francis gallicis.

39. **Studach** (J. L.). Die Urreligion od. das entdeckte Uralphabet. In-8°. Stockholm, 8 fr.

40. **Veuillot** (L.). De quelques erreurs sur la papauté. 1 vol. petit in-12. Paris, 2 fr. 25.

41. **Wood** (G.). Future life; or, scenes in another world. New-York, cloth, 7 fr. 50.

42. **Zeischwitz** (G.). Profangræcitat u. biblischer Sprachgeist. Eine Vorlesung üb. die bibl. Umbildg. hellenischer Begriffe besonders der psychologischen. Mit Anmerkgn. In-8°. Leipzig, 2 fr.

DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE ET STATISTIQUE.

43. **Amé**. Étude économique sur les tarifs de douanes. In-8°. Paris, 5 fr.

44. **Bonnet**. Manuel du capitaliste, ou Comptes faits des intérêts à tous les taux, pour toutes sommes, de 1 jusqu'à 366 jours. Nouv. édit., augmentée d'une Notice sur

l'intérêt, l'escompte, etc., par M. J. Garnier; revue pour les calculs par M. X. Ryukiewicz. Paris, in-8°, 6 fr.

45. **Capps** (E.). The national debt financially considered. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

46. **Commercial enterprise** and social progress; or, gleanings in London, Sheffield, Glasgow, and Dublin. By the author of "the Autobiography of a beggar boy." In-8°, cloth, 3 fr. 25.

47. **Delattre** (E.). Tribulations des voyageurs et des expéditeurs en chemin de fer. Conseils pratiques. Paris, in-18, 3 fr. 50.

48. **Deville neuve et Gilbert**. Jurisprudence du dix-neuvième siècle, ou Table générale alphabétique et chronologique du Recueil général des lois et des arrêts (1791 à 1850), présentant sur toutes les matières du droit des résumés de la législation et un parallèle de la jurisprudence et de la doctrine des auteurs. T. III. In-4°. Paris.

49. **Doubleday** (T.). A financial, monetary, and statistical history of England, from the revolution of 1688; derived principally from official documents: in seventeen letters addressed to the young men of Great Britain. 2d edit. with an additional letter, which brings it down to the present time. In-8°, cloth, 15 fr.

50. **Peuillide** (C. de). La Quatrième aux doctrinaires. L'Enseignement. In-8°. Paris. 1 fr.

51. **Gibbons** (J. S.). The banks of New York, their dealers, the clearing houses, and the panic of 1857; with a financial chart. In-8° (New York) with numerous illustrations, cloth, 12 fr. 50.

52. **Gilbart** (J. W.). The Logic of banking: a familiar exposition of the principles of reasoning and their application to the art and the science of banking. In-8°, cloth, 15 fr. 75.

53. **Gillet et Demoly**. Analyse des circulaires, instructions et décisions émanées du ministère de la justice (12 janvier 1791, 6 octobre 1858); suivie d'une table alphabétique, analytique et raisonnée des matières. 2° édit., in-8°. Paris, 11 fr.

54. **Heel** (C. J.). De geschillen over banken van leening, nu twee eeuwen geleden in Nederland gevoerd. Proeve van onderzoek. In-8°. 'sGravenhage, 3 fr. 50.

55. **Hefferich** (A.). Entstehung u. Geschichte d. Westgothen-Rechts. In-8°. Berlin, 8 fr.

56. **Hélie** (F.). Traité de l'instruction criminelle, ou Théorie du Code d'instruction criminelle. T. VIII. Paris, in-8°, 9 fr.

57. **Jahres-Bericht**, allgemeiner, f. 1857 der Central-Commission f. die Rhein-Schiffahrt. In-4°. Mainz, 8 fr.

58. **Journal des économistes**, revue de la science économique et de la statistique. 2° série, 5° année, 1858. In-8°. Paris, 36 fr.

59. **Koch** (W.). Deutschlands Eisenbahnen. Versuch e. systemat. Darstellung der Rechtsverhältnisse aus der Anlage u. dem Betriebe derselben. 2. Thl. Die Rechtsverhältnisse aus dem Betriebe der deutschen Eisenbahnen. In-8°. Marburg, 10 fr. 75.

— Prix de l'ouvrage complet, 14 fr. 75.

60. **Lagemans** (E. G.). Recueil des traités et conventions conclus par le royaume des Pays-Bas avec les puissances étrangères, depuis 1813 jusqu'à nos jours. T. I. In-8°. La Haye, 15 fr.

61. **La Varenne** (C. de). Lettres italiennes. Victor-Emmanuel II et le Piémont en 1858. Paris, in-18, 3 fr.

62. **Lipse** (J.). Lettres inédites concernant ses relations avec les hommes d'État des Provinces-Unies des Pays-Bas, principalement pendant les années 1580-1597. Publiées, avec une introduction et des notes, au nom de l'Académie royale des sciences à Amsterdam, par G. H. M. Delprat. In-4°. Amsterdam, 6 fr.

63. **Maistre** (J. de). Mémoires politiques et correspondance diplomatique, avec explications et commentaires historiques, par A. Blanc. 2° édit. Paris, in-8°, 5 fr.

64. **Moore** (A.). A handbook of railway law: containing the public general railway acts from 1838 to 1858 inclusive, and statutes connected therewith; with an introduction, containing statistical and financial information, etc.; notes, forms, and a copious analytical index. 13 fr. 25.

65. **Bomberg** (E.). Compte rendu des travaux du congrès de la propriété littéraire et artistique, suivi d'un grand nombre de documents et d'un appendice contenant les lois de tous les pays sur les droits d'auteur, avec notices historiques. 2 vol. in-8°, 10 fr.

66. **Bondelet** (A.). Du spiritualisme en économie politique, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales. 1 vol. in-8°. Paris, 6 fr.

67. **Schutz der Arbeit! Schutz der Freiheit! Ein Beitrag zur Lösung der Gewerbefrage.** In-8°. Bremen, 2 fr.

68. **Tomasehek** (J. A.). Deutsches Recht in Oesterreich im 13. Jahrhundert. Auf Grundlage d. Stadtrechtes v. Iglau. In-8°. Wien, 8 fr.

69. **Ventura de Baulica**. Essai sur le Pouvoir public, ou Exposition des lois naturelles de l'ordre social, pour faire suite à l'ouvrage le Pouvoir politique chrétien, par le même auteur. In-8°. Paris, 7 fr.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

70. **Abich** (H.). Beiträge zur Paläontologie d. asiatischen Russlands. Taf. In-4°. St. Petersburg, 5 fr.

70 bis. Vergleichende geologische Grundzüge der kaukasischen, armenischen u. nordpersischen Gebirge. Prodrömus e. Geologie der kaukasischen Länder. Nebst, 8 Taf. In-4°. Ebd., 10 fr.

71. **Aigneres** (C. d'). Tables sans fin donnant les résultats de la multiplication, de la division et de l'extraction des racines carrées et cubiques de tous les nombres imaginables. 1 vol. in-4°. Paris, 8 fr.

72. **Babinet**. tudes et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques. 5° vol., petit in-12. Paris, 2 fr. 50 c.

73. **Cahagnet** (L. A.). Magie magnétique, ou Traité historique et pratique des fascinations, miroirs cabalistiques, apports, suspensions, pactes, talismans, charme des vents, convulsions, possessions, envoiements, sortilèges, magie de la parole, etc., 2° dit. In-18, Paris, 7 fr.

74. **Chenu** (H.). Manuel de conchyliologie et de palontologie conchyliologique. T. I. 1° partie. Gr. in-8°. Formera 2 vol. Chaque volume paraîtra en 2 parties, à 12 fr. 50 chacune.

75. **Ebray** (T.). tudes géologiques sur le département de la Nièvre. 2° fascicule. In-8°. Paris, 1 fr. 50.

76. **Egger** (J. G.). Die Ostrakoden der Miocn-Schichten bei Ortenburg in Nieder-Bayern. Mit 6. Taf. In-8°. Stuttgart, 2 fr. 25.

77. **Entomologist's annual** for 1859. In-12, boards, 3 fr. 25.

78. **Filippi** (P. de). Lettres sur la création terrestre, ou Exposé sous forme familière des principaux faits relatifs à la constitution générale du globe et  l'économie de la nature, traduites et annotes par M. A. Pommier. 1 vol. in-12, 3 fr.

79. **Fischer-Ooster** (C.). Die fossilen Fucoiden der Schweizer-Alpen, nebst Erörterungen b. deren geologisches Alter. Mit 18. Taf. In-4°. Bern, 17 fr.

80. **Fries** (Th. M.). Monographia Stereocaulorum et Pilophorum. In-4°. Upsale, 8 fr.

81. **Harting** (P.), das Mikroskop. Theorie, Gebrauch, Geschichte u. gegenwärtiger Zustand desselben. Deutsche Originalausg. vom Verf. revidirt u. vervollständigt. Aus d. Holland. bertragen v. Med.-R. Dr. Fr. Wilh. Theile. Mit 410 Holzschn. u. 1 Taf. In-8°. Braunschweig, 20 fr.

82. **Jahrbuch**, Berliner astronomisches, f. 1861. Mit Genehmhaltg. der konigl. Akademie der Wissenschaften hrsg. v. Dir. J. F. Encke unter Mitwirkg. d. Hr. Prof. Wolfers. In-8°. Berlin, 13 fr.

83. **Kirschbaum** (C. L.). Die Athysanus-Arten der Gegend v. Wiesbaden. In-4°, 1 fr. 25.

84. **Latham** (R. G.). Ethnology of India. In-8°, cloth, 20 fr.

85. **Latham** (R. G.). Descriptive ethnology, 2 vol. in-8°, 40 fr.

86. **Recht** (G.). Die Elemente der niedern Analysis u. der Gleichungen. In-8°. München, 3 fr. 75.

87. **Robida** (P. K.). Magnetismus. Fortsetzung u. Schluss der Vibrations-Theorie der Elektrizität. In-8°. Klagenfurt, 1 fr. 35.

88. **Schenck** (A.). Die Grabwespen d. Herzogthums Nassau. In-8°. Wiesbaden, 1857, 4 fr.

89. **Schott** (H.). Aroide. 6 Hfte. In-fol. 60 Taf. Vindobone, 1853-57, 200 fr.

90. **Schott** (H.). Genera Aroidearum. 10 Hfte. In-fol. m. 98 Steintaf., 170 fr.

91. **Schott** (H.). Icones Aroidearum. 3 Hfte. gr. in-fol. 30 Taf. Vindobone, 1857, 170 fr.; color., 230 fr.

92. **Schott** (H.). Synopsis Aroidearum complectens enumerationem systematicam generum et specierum hujus ordinis. I. Bd. In-8°. Ebd., 1856, 10 fr.

93. **Sternkarten**, akademische. Zone O. Uhr. Blatt 1. u. Zone IX. Uhr. Blatt. 10. Kpfrst. Gr. in-fol. Mit Text in-fol. Berlin, 5 fr.

94. **Tschudi** (F. de). Les Alpes. Description pittoresque de la nature et de la faune alpestre. 1 vol. in-8°, orné de 20 pl. Paris, 16 fr.

95. **Willkomm** (M.). Deutschlands Laubhölzer im Winter. Ein Beitrag zur Forstbotanik. Mit 103. Holzschn. In-4°. Dresden, 6 fr.

96. **Zanardini** (J.), Plantarum in Mari Rubra hucusque collectarum enumeratio. Cum tabulis XII ab auctore delineatis. In-4°. Venedig, 21 fr. 35.

97. **Zepharovich** (V. Ritter v.). Mineralogisches Lexicon f. das Kaiserthum Osterreich. In-8°. Wien, 15 fr. 50.

SCIENCES MÉDICALES.

98. **Becquerel** (A.). Traité clinique des maladies de l'utérus et de ses annexes. 2 vol. in-8°, avec atlas in-8°, 18 pl. Paris, 20 fr.

99. **Bernard** (C.). Leçons sur les propriétés physiologiques et les altérations pathologiques des liquides de l'organisme. Paris, 2 vol. in-8°, 14 fr.

100. **Edwards** (H. M.). Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux, faites à la Faculté des sciences de Paris. T. IV. 1° partie. De la circulation du sang. In-8°. Paris, 5 fr.

101. **Fick** (L.). Neue Untersuchungen b. die Ursachen der Knochenformen. I. Vom Gesichtsskelett. Experimentaluntersuchung. II. Ueber die Suturen u. ihr Verhältniss zur

Hirnform. Mit 4 Taf. in-fol. Marburg, 5 fr. 35.

102. **Frey (H.)** Histologie u. Histochemie d. Menschen. Lehre v. den Form- u. Mischungs-Bestandtheilen d. Körpers. Für Aerzte u. Studierende. Mit 250 Fig. 1. Hälfte. Gr. in-8°. Leipzig, 5 fr. 35.

103. **Hager (H.)**. Manuale pharmaceuticum seu promptuarium, quo praecepta ad paranda medicamenta in pharmacopoeas vulgo non recepta, atque etiam complura adjuvamenta et subsidia operis pharmaceutici continentur. In-8°. Lissa, 7 fr. 35.

104. **Hoffmann (H.)**. Beobachtungen u. Erfahrungen üb. Seelenstörung u. Epilepsie in der Irren-Anstalt zur Frankfurt a. M. de 1851 bis 1858. In-8°. Frankfurt a. M., 3 fr. 35.

105. **Hyril (J.)**. Das arterielle Gefäß-System der Rochen. Mit 5 Taf. In-4°. Wien, 6 fr. 50.

106. **Journal de pharmacie et de chimie**. par MM. Boullay, Bussy, Soubeiran, Henry, F. Boudet, Cap. Boutron-Charlard, Frémy, Guibourt, Barreswil, Buignet, Gobley et Léon Soubeiran, contenant une *Revue médicale*, par M. le docteur Vigla, et une *Revue des travaux chimiques* publiés à l'étranger, par M. J. Nicklès. 3^e série. 17^e année. T. XXXIV. 1858. In-8°. Paris.

— Il paraît 2 volumes par an. Prix : 15 fr.
— La collection forme aujourd'hui 33 vol.

107. **Lafosse (L.)**. Traité de pathologie vétérinaire T. I. In-8°. Paris, 8 fr.

108. **Sabbatier (J.)**. La Médecine traditionnelle et l'homéopathie. Procès intenté au journal l'*Union médicale* par douze homéopathes. Précédé des mémoires et des notes diverses publiés par les parties au cours des débats, et recueillis par M. J. Sabbatier. In-8°. Paris, 3 fr. 50.

109. **Morin**. Le Camp de Châlons en 1858, au point de vue hygiénique et médical. Hygiène des camps en général. In-8°. Paris, 3 fr. 50.

110. **Pulvermacher (J. L.)**. Médecine physique. — Électricité médicale à l'usage de tout le monde. T. I. In-8°, et 52 grav. Paris, 1 fr.

111. **Scanzoni**. Précis théorique et pratique de l'art des accouchements. Trad. de l'allemand par le docteur P. Picard. 1 vol. gr. in-18, 5 fr.

112. **Siebenhaar (F. J.) u. F. G. Lehmann**. Die Kohlendunstvergiftung, ihre Erkenntniss, Verhütung u. Behandlung. Eine monograph. Skizze, zum Gebrauche f. ausübende Aerzte, Medinalpolizeibeamte u. Gerichtsärzte. In-8°. Dresden, 3 fr. 25.

113. **Stadelmann (H.)**. Bemerkungen zur Lehre v. der operativen Behandlung der Necrose. 1. Lfg. Necrosis interna. Mit 3 Taf. color. Abbildgn. In-4°. Nürnberg, cart., 3 fr. 75.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE, LANGUES ORIENTALES.

114. **Avesta**. Die heiligen Schriften der Parsen. Aus dem Grundtexte übers., m. steter Rücksicht auf die Tradition v. Dr. *Frdr. Spiegel*. 2. Bd. : Vispered u. Yaçna. Mit 4 Taf. Abbildgn. In-8°. Leipzig, 10 fr.

115. **Boilat**. Grammaire de la langue woloffe. Ouvrage couronné par l'Institut. 1 vol. in-8°. Paris, 20 fr.

116. **Bresslau (M. H.)**. English and hebrew dictionary, biblical and rabbinical : containing the hebrew and chaldean roots of the Old Testament, and post-biblical writings. Vol. 3, in-12, sewed, 3 fr. 75.

117. **Cobet (C. G.)**. Novae Lectiones quibus continentur observationes criticae in scriptores graecos. In-8°. Leyden, 1858. 20 fr.

118. **Corpus poetarum epicorum Graecorum** consilio et studio *A. Koechly* editum. Vol. VII, XVI et XVII. In-8°. Leipzig, 1857-58, Teubner, geh., 13 fr. 75.

— Il a paru les tomes IV, VII, X, XVI, XVII. Prix : 16 fr. 50.

119. **Corpus poetarum epicorum Graecorum** consilio et studio *A. Koechly* editum. Vol. II. In-8°. Leipzig, 1858, 1 fr.

120. **Curtius (G.)**. Grundzüge der griechischen Etymologie. (In 2 Thln.) 1. Thl. In-8°. Leipzig, 10 fr. 75.

121. **Hennings (P. D. Ch.)**. Ueb. die Telemachie, ihre ursprüngliche Form u. ihre späteren Veränderungen. Ein Beitrag zur Kritik der Odyssee. In-8°. Leipzig, 2 fr. 75.

122. **Hippolyti Romani** quae feruntur omnia graece e recognitione *Pauli Ant. de Lagarde*. Gr. in-8°. Leipzig, 5 fr. 35.

123. **Matthes (B. F.)**. Makassaarsche spraakkunst. In-8°. Amsterdam, 8 fr.

124. **Menachem b. Salomo e domo Meir**. Chiddusche ha-Meiri al Beza Novellae in tractatum talmudicum Beza (de diebus festis) e codice manuscripto nunc primum edidd. *N. A. Goldberg et E. Herz*. In-4°. Berlin, 6 fr.

125. **Mose e Nehemiah B. Meschulam Phœbus**. Nethiboth ha-schalom (Semitæ pacis), opus bipartitum : a) Orchoth Chajim (Viæ vitæ) Novellæ in Eben ha-Eser. b) Orchoth Mischpat (Viæ juris) Novellæ in Choschen Mischpat. In-4°. Berlin, 9 fr. 50.

126. **Farrat (H. J. Fs.)**. Nouveau système de traduction des hiéroglyphes égyptiens au moyen de la langue chaldéenne, avec l'explication des signes. In-fol. Porrentruy, 1857, 8 fr.

127. **Ritha al Rosch ha-schana**, i. e. *R. Jomtob b. Abraham*. Novellæ in tractatum talmudicum Rosch ha-schana e codice manuscripto nunc primum ed. *Zebi Hirsch Lapidoth*. In-4°. Berlin, 4 fr. 75.

128. **Sadi** (Le Boustân). Texte persan avec un commentaire persan publié sous les auspices de la Société orientale d'Allemagne par *Ch. H. Graf*. In-4°. Vienne, 1858, 26 fr. 75.

129. **Schulze** (Rud.). *Quæstiones Hermesianactæ*. Dissert. philol. In-8°. Leipzig, 1 fr. 35.

130. **Scriptores** (erotici) græci recognovit *Rud. Hercher*. T. I. Parthenium, Achillem Tatium, Jamblichum, Antonium Diogenem, Longum, Xenophontem Ephesium continens. In-8°. Leipzig, 3 fr. 75.

131. **Speculum Ecclesiæ**. Altdeutsch. Hrsg. v. *J. Kelle*. In-8°. München, 1858, 8 fr.

132. **Walther v. Lille**, genannt v. Châtillon, zehn Gedichte. Nach der Pariser Handschrift berichtigt u. zum ersten Male vollständig hrsg. v. Dr. *W. Müldener*. Gr. in-8°. Hannover, 2 fr.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES ET ANTIQUITÉS.

133. **Arneth** (A.). Prinz Eugen von Savoyen. Nach den handschriftlichen Quellen der kaiserl. Archive. 2. Bd. 1719-1736. In-8°. M. Portr. u. Facsimiles. Wien, 10 fr. 75.

— L'ouvrage complet en 3 vol., 32 fr.

134. **Barb** (H. A.). Geschichte v. 5 Kurfürsten-Dynastien. Gr. in-8°. Wien, 1 fr. 25.

135. **Beiträge** (Neue) zur Geschichte Alterthums. Hrsg. v. dem Hennebergischen alterthumsforschenden Verein durch *G. Brückner*. 1. Lfg. In-8°. Meiningen, 4 fr.

136. **Belgien** unter Maria Theresia. Aus dem Vlām. des L. van Ruckelingen (*Ludw. Mathot*) übers. von Prof. Dr. *Mor. v. Stubenrauch*. In-8°. Wien, 5 fr.

137. **Bessell** (W.). Ueb. Pytheas v. Massilien u. dessen Einfluss auf die Kenntniß der Alten vom Norden Europa's insbesond. Deutschlands. In-8°. Göttingen, 5 fr. 35.

138. **Bordier** (H.) et E. **Charton**. Histoire de France, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque. T. I. Paris.

— L'ouvrage se composera de 2 vol. in-8° publiés en 150 livr. à 2 col., contenant un grand nombre de grav. sur bois. Prix : 18 fr.

139. **Borel d'Hauterive**. Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe. 16^e année, 1859. In-18. Paris, noir, 5 fr.; col., 8 fr.

140. **Bouillevaux** (C. E.). Voyage dans l'Indo-Chine, 1848-1858, avec une carte du Cambodge et d'une partie des royaumes limitrophes. In-18, Paris, 3 fr. 50.

141. **Budding** (Dr S. A.). Neêrlands-Oost-Indië. Reizen gedaan gedurende het

tijdvak van 1852-1857. Met platen. 1^e afl. In-8°. Rotterdam, 2 fr.

142. **Bund** (Der Schwäbische) in Ober-Franken od. d. Hauses Sparneck Fall 1523. Akten zur Fränkischen Geschichte in 5 alten Holzschndr. von K. Frhr. v. R. In-4°. Weimar, 2 fr. 75.

143. **Cartulaire** de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux de Cernay, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, composé d'après les chartes originales conservées aux archives de Seine-et-Oise, enrichi de notes, d'index et d'un dictionnaire géographique; par MM. L. Merlet et A. Moutié, sous les auspices et aux dépens de M. H. d'Albert, duc de Luynes. Paris, 16 fr.

144. **Castille** (H.). Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff. In-32. Paris, 50 c.

145. **Catherine II**. Mémoires de l'impératrice Catherine II, écrits par elle-même; et précédés d'une Préface, par A. Herzen. In-8°, br., 13 fr. 25.

146. **Chézy** (H. v.) Unvergessenes. Denkwürdigkeiten aus dem Leben derselben. Von ihr selbst erzählt. 2 Thle. In-12. Leipzig, 12 fr.

147. **Colletta** (P.). History of the kingdom of Naples, 1734-1825. Translated from the Italian by S. Horner; with a supplementary chapter, 1825-1836. 2 vol. in-8°. Edinburgh, cloth, 30 fr.

148. **Cornet** (E.). Paolo V e la repubblica Veneta. Giornale dal 22 Ottobre 1605-9. Giugno 1607 Corredato di note e documenti tratti i. r. Biblioteca in Vienna. dalla Marciana, dal Museo Correr, e dall' Archivio ai Frari in Venezia. Gr. in-8°. Wien, 8 fr.

149. **Corwallis** (Marquis). Correspondence. Edited, with notes, by Charles Ross. 3 vol. in-8°, cloth, 78 fr. 75.

150. **Cuvillier-Fleury**. Dernières Études historiques et littéraires. 2 vol. in-18 Jésus. Paris, 6 fr.

151. **Du Prat**. Histoire d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne (1545-1568). Paris, in-8°, 9 fr.

152. **Elliot** (G. D.). Journal of my life during the French revolution. In-8°, cloth, 13 fr. 25.

153. **Garrucci** (R.). Vetri ornati di figure in oro trovate nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma. 1 vol. in-fol., avec fig., 50 fr.

154. **Gladisch** (A.). Herakleitos u. Zoroaster. Eine historische Untersuchung. In-8°. Leipzig, geh., 3 fr. 35.

155. **Goodrich** (F. B.). Women of beauty and heroism from Semiramis to Eugenie: a portrait gallery of female loveliness, achievement, and influence. Illustrated with 19 engravings on steel from original designs by Champagne and Wandersforde. In-8°. New York, morocco elegant, 78 fr. 75.

156. **Heequard**. L'Albanie. Histoire de tous les districts et leurs tribus, descrip-

tion, géographie, mœurs, établissements religieux. 1 vol. in-8°, avec une carte. Paris, 8 fr.

157. **Henry V.** Memorials of Henry the Fifth, king of England. By C. A. Cole. In-8°, half-bound, 10 fr. 75.

158. **Huillard-Bréholles** (A.). Introduction à l'histoire diplomatique de l'empereur Frédéric II. 1 vol. in-4°. Paris, 12 fr.

159. **Jaeger** (Dr. Alb.). Die Fehde der Brüder Vigilius u. Bernhard Gradner gegen den Herzog Sigmund v. Tirol. In-4°. Wien, 4 fr.

160. **Krapf** (Dr. J. L.). Reisen in Ost-Afrika ausgeführt in den J. 1837-55. Zur Beförderung der Ost-afrikanischen Erd- u. Missionskunde. 2 Thle. (in 1 Bde). In-8°, mit 1 Karte. Cornthal, 14 fr. 75.

161. **Le Roux de Lincy.** Les Femmes célèbres de l'ancienne France; continué par C. Leynadier. 2^e partie. Depuis le seizième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. In-4° à 2 col. et portraits, 60 fr.

162. **Malte-Brun.** Géographie universelle, revue, rectifiée et complètement mise au niveau de l'état actuel des connaissances géographiques, par E. Cortambert. T. X. Gr. in-8°. Paris, 5 fr.

— L'ouvrage se compose de 8 vol., divisés en 16 tomes, avec 80 grav. Prix de chaque vol., 10 fr.

163. **Masson** (D.). The life of John Milton, narrated in connection with the political, ecclesiastical, and literary history of his times. Vol. 1, 1608-1639. In-8°, cloth, 22 fr. 50.

164. **Metropulos** (Charalambes P.). Geschichtliche Untersuchungen üb. die Schlacht bei Mantinea um die Mitte d. peloponnesischen Krieges, inbesond. üb. die Staerke der beiden feindl. Heere in dieser Schlacht. In-8°. Göttingen, 1 fr. 25.

165. **Metropulos** (Ch. P.). Geschichtliche Untersuchungen üb. das lacedamonische u. das griechische Heerwesen überhaupt. Als Fortsetzg. der Untersuchgn. üb. die Schlacht bei Mantinea. In-8°. Göttingen, 2 fr. 75.

166. **Monumenta Serbica** spectantia historiam Serbiae, Bosnae, Ragusii ed. Fr. Miklosich. In-8°. Wien, 1858, 15 fr. 50.

167. **Noel** (A.). Les Reines de France nées Espagnoles. In-8°. Paris, 4 fr.

168. **Osburn** (H. S.) Palestine, past and present; with biblical, literary, and scientific notices. With original illustrations, and new map of Palestine. In-8°, cloth, 26 fr. 25.

169. **Pardoe** (Miss). Episodes of french history during the consulate and the first empire. 2 vol. in-8°. cloth, 26 fr. 25.

170. **Peetz** (H.). Christian, Markgraf zu Brandenburg, u. seiner beiden loblichen Städte Bayreuth u. Culmbach Freud u. Leid. 1603-1655. Darinnen zu finden, was sonderbare Schicksale sothane Städte in Läuften

d. 30 jähr. Krieges bestanden, etc. Br. in-8°. Bayreuth, 4 fr.

171. **Pfismaier** (A.). Geschichte d. Hauses Tschao. In-4°. Wien, 3 fr. 75.

172. **Porter** (W.). A history of the knights of Malta, or the order of the hospital of St. John of Jerusalem. 2 vol. in-8°, cloth, 30 fr.

173. **Pückert** (W.). Die kurfürstliche Neutralität während d. Basler Concils. Ein Beitrag zur deutschen Geschichte v. 1438-1558. In-8°. Leipzig, 8 fr.

174. **Schmidt** (A.). Zeitgenössische Geschichten. I. Frankreich v. 1815 bis 1830. II. Oesterreich v. 1830 bis 1848. In-8°. Berlin, 14 fr. 75.

175. **Simonis** (C.). Versuch e. Geschichte des Alarich, Königs der Westgothen. 1. Thl. Dissertation. In-8°. Göttingen, 1 fr. 25.

176. **Sinding** (P. C.). History of Scandinavia, from the early times of the Norsemen and Vikings to the present day. In-8°. New York, cloth, 18 fr. 75.

177. **Steinmetz** (A.). Japan and her people. In-8°, cloth, 6 fr. 25.

178. **Thomson** (T.). The comprehensive history of England, civil and military, religious, intellectual, and social, from the earliest period to the close of the Russian war. Vol. 1, in-8°, cloth, 26 fr. 25.

SCIENCES MILITAIRES ET MARINE.

179. **Brieven** over de militaire geneeskundige dienst. In-8°. Leyden, 1 fr. 50.

180. **Chambers's** History of the Indian revolt, and of the expedition to Persia, China, and Japan, 1856-7-8, with maps, plans, and wood engravings. In-8°, cloth, 17 fr. 50.

181. **Cleef** (H. M. F. van). Het ijzeren schip. Geschiedkundig overzicht van zijn oorsprong tot op heden, en beschrijving van de meest gebruikelijke wijze van samenstellen. In-4°. 's Gravenhage, 24 fr.

182. **Didion** (J.). Cours élémentaire de balistique. 3^e édit. Paris, pet. in-4°. 3 fr. 50.

183. **Douglas** (H.). On naval warfare with steam. In-8°, cloth, 10 fr. 75.

184. **Du Jarrys** (Frhr) v. **La Roche** Gedanken üb. die Anordnung u. Ausführung v. Feld-Uebungen kleiner Infanterie-Haufen. Mit 9. Plänen. In-12. Karlsruhe, 4 fr.

185. **East India register** and army list for 1859. Compiled by permission. In-12 sewed, 12 fr. 50.

186. **Hodson** (W. S. R.) Twelve years of a soldier's life in India: being extracts from the letters of the late major W. S. R. Hodson; including a personal narrative of the siege of Delhi, and capture of the King

and princes. Edited by his brother, the Rev. G. H. Hodson. In-8°, cloth, 13 fr. 25.

187. **How to fortify London** and nullify Cherbourg. In-12, sewed, 1 fr. 25.

188. **Militär-Kalender**, österreichischer, f. d. J. 1859. Hrsg. v. Dr. J. Hirtenfeld. 10. Jahrg. In-8°. Wien, 2 fr.

189. **Nautical Magazine** and naval chronicle for 1858 : a journal of papers on subjects connected with maritime affairs. In-8°, boards, 17 fr.

190. **Schubert** (Général T. F. de). Exposé des travaux astronomiques et géodésiques exécutés en Russie dans un but géographique jusqu'à l'année 1855. Avec un atlas et un supplément. In-4°. Saint-Petersbourg, 55 fr.

191. **Schuster** (Major G. H.). Lehr- u. Handbuch der militärischen Stylistik, umfassend den militär. Brief-, Geschäfts- u. Lehrstyl, die kriegsgeschichtl. Schreibart u. die militär. Beredsamkeit. 7., m. Rücksicht auf das „Organisirungs-Statut f. die k. k. Armee“ verm. u. verb. Aufl. In-8°. Wien, 5 fr. 35.

TECHNOLOGIE ET AGRICULTURE.

192. **Armengaud aîné**. Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère. T. XI. Gr. in-8°. Prix, avec atlas de 40 pl. in-fol., 35 fr.

193. **Bauer** (A.) u. **Hinterberger** (Fr.). Lehrbuch der chemischen Technik. Mit 325. Holzschn. In-8°. Wien, 15 fr. 50.

194. **Brouwer de Hogendorp** (De). Le Chemin de fer néerlandais. Lettre à S. Exc. M. le ministre des finances. In-8°. La Haye, 1 fr. 50.

195. **Chauveau** (A.). Essai sur le régime des eaux navigables et non navigables sous le double point de vue théorique et pratique. In-8°. Toulouse, 4 fr.

196. **Description** des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 juillet 1844, publiée par les ordres de M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. T. XXX. 15 fr.

197. **Figuier** (L.). L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger. 3^e année. 2 vol. in-18, grav. et carte. Paris, 7 fr.

198. **Gournerie** (J. de la). Traité de perspective linéaire, contenant les tracés pour les tableaux, plans et courbes, les

bas-reliefs et les décorations théâtrales, avec une théorie des effets de perspective; ouvrage conforme au Cours de perspective qui fait partie de l'enseignement de la géométrie descriptive au Conservatoire des arts et métiers. 1 vol. in-4°, avec atlas in-folio de 45 pl. Paris, 40 fr.

199. **Heikmeijer** (W. J. E.). De Hollandsche veearts, of de kunst om de ziekte van paarden, rundvee, schapen, geiten en varkens te kennen en te genezen. In-8°. Tiel, 3 fr. 50.

200. **Liebig** (Just. v.). Ueber das Verhalten der Ackerkrume zu den in Wasser löslichen Nahrungstoffen der Pflanzen. In-8°. München, 1858, 2 fr. 25.

201. **Malaguti**. Cours de chimie agricole professé en 1858. In-12. Paris, 1 fr.

202. **Marin** (A. G.). Anleitung zur Anlage u. Wartung der stationären Dampfkessel. Nebst e. Anh. enth. die in Betreff der zur beobachtenden Sicherheitsmassregeln gegen die Explosion bei Dampfkesseln aller Art erlassenen Verordngn. In-8°. Brünn, 9 fr. 75.

203. **Moncel** (T. de). Revue des applications de l'électricité en 1857 et 1858, accompagnée de 75 grav. sur bois et de 3 pl. gravées. In-8°. Paris, 10 fr.

204. **Sainte-Claire Deville** (H.). De l'aluminium, ses propriétés, sa fabrication et ses applications. In-8°, avec fig. dans le texte et une pl. Paris, 3 fr. 50.

205. **Schacht** (H.). Madeira u. Tenerife m. ihrer Vegetation. Ein Bericht an das Königl. Preusz. Ministerium f. die landwirtschaftl. Angelegenheiten nebst e. Anh. : Eine kurze Schilderg. meiner Reise u. meines Aufenthaltes auf den Inseln. Mit 6. Taf. u. 10 Holzschn. In-8°. Berlin, 6 fr. 75.

206. **Ysabeau** (A.). Le Jardinier de tout le monde, traité complet de toutes les branches de l'horticulture. 1 vol. gr. in-18 Jésus. Paris, 4 fr. 50.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

207. **Aimard** (G.). Les Pirates des prairies. In-8°. Paris, 3 fr. 50.

208. **Ancelot** (M^{me}). La Fille d'une joueuse. In-18. Paris, 3 fr. 50.

209. **Anciens** (Les) Poètes de la France. Nouvelle série de la Bibliothèque elzévirienne, publiée sous les auspices de S. E. M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, et sous la direction de MM. F. Guessard. — Gui de Bourgogne, Otinel, Floovant. Gui de Bourgogne. Chanson de geste. In-16. Paris, 5 fr.

210. **Arago** (F.). Œuvres complètes, publiées sous la direction de M. J. A. Barral. Tome VIII. Notices scientifiques. Tome V et dernier. In-8°. Paris, 7 fr. 50.

211. **Banville** (T. de). Esquisses parisiennes, scènes de la vie. In-12. Paris, 3 fr.

212. **Bowman** (A.). The Kangaroo Hunters; or, adventures in the bush. In-12, cloth, 4 fr. 50.

213. **Bréhat** (A. de). Les Filles de Boër, souvenirs du cap de Bonne-Espérance. In-18. Paris, 2 fr.

214. **Bussy-Rabutin**. Histoire amoureuse des Gaules; revue et annotée par M. P. Boiteau; suivie des Romans historico-satiriques du dix-septième siècle, recueillis et annotés par M. Ch. L. Livet. Tome III. In-16. Paris, 5 fr.

215. **Byron**. Œuvres complètes, traduites par Benjamin Laroche. Nouvelle édition. 1^{re} série. Poésies diverses. Child-Harold. In-18. Paris, 2 fr.

216. **Charles** (P.). Le Vieux Médecin, pour faire suite aux Souvenirs d'un médecin, d'après Samuel Warren, Grabbe, Grattan, etc. In-18. Paris, 1 fr.

217. **Currie** (J.). The elements of musical analysis. In-8°. Edinburgh, cloth, 5 fr. 75.

218. **Dickens** (C.). Bleak-House. Roman anglais, trad. par madame H. Loreau. Paris, 2 vol. gr. in-18, 4 fr.

219. **Dickens** (C.). Les Temps difficiles. Roman anglais, trad. par M. Hugues. In-18 jésus. Paris, 2 fr.

220. **Disraeli** (P.). Sybil. Roman anglais, traduit par P. Lorain. Paris, in-12, 2 fr.

221. **Féerie** (La) illustrée, journal fantastique. Romans et contes fantastiques inédits. Légendes, voyages imaginaires, chroniques populaires, courrier diabolique. Tome I. In-4°. Paris, 2 fr.

222. **Féval** (P.). Le Capitaine Simon. — La Fille de l'émigré. Paris, gr. in-18, 1 fr.

223. **Foudras** (De). Jacques de Brancion. 2 vol. in-18. Paris, 2 fr.

224. **Gautier** (T.). Émaux et Camées. Poésies. 2^e édit. augmentée. 1 vol. in-8°, 3 fr.

225. **Gautier** (T.). Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans. 3 vol. in-12. Paris, 9 fr.

226. **Gavaroi**. D'après nature. Texte par MM. J. Janin, P. de Saint-Victor, E. Texier, E. et J. de Goncourt. In-folio; 40 dessins. Paris, 32 fr.

227. **Geoffroy** (M. A.). Lettres inédites de la princesse des Ursins, recueillies et publiées avec une introduction et des notes. In-8°. Paris, 7 fr.

228. **Granier de Cassagnac**. La Reine des prairies. Paris, gr. in-18, 1 fr.

229. **Granier de Cassagnac**. Danaé. Paris, in-18, 1 fr.

230. **Hauch**. Robert Fulton, roman historique. Traduit par D. Soldi, avec une notice historique, par A. de Roy. In-18. Paris, 3 fr. 50.

231. **Heigel** (C. W.). Eine Geschichte aus der Zeit Max Emanuels. 12. Hannover. 3 fr. 25.

232. **Héro et Léandre**, poème amoureux, traduit librement en français et mot à mot en latin, par B. Barbé. Texte grec en regard. Paris, in-16, 2 fr.

233. **Hübner** (J.). Bilder-Brevier der Dresdner Gallerie. Mit 26 Original-Radi-
rungen v. H. Burkner u. A. 2. Folge. In-8°. Dresden, in engl. Einb, 13 fr. 50.

— Aug. in gr. in-8°. u. in engl. Einb. m. Goldschn, 20 fr.

234. **Jacquemin** (R.). L'Art et le Costume du quatrième au dix-neuvième siècle, ou Collection de types puisés aux sources les plus authentiques et inédites, traduisant les différentes phases de la civilisation. 1^{re} et 2^e livraisons.

235. **Karr** (A.). Promenades hors de mon jardin. Paris, in-18, 1 fr.

236. **Kock** (H. de). Les Mystères du village. 3 vol. in-18. Paris, 10 fr. 50.

237. **Latheulade** (De). De la dignité humaine. In-18. Paris, 3 fr.

238. **Lettres du comte d'Avayx à Voivre**, suivies de pièces inédites extraictes des papiers de Conrart et publiées par A. Rovx. Petit in-8°. Paris, 6 fr.

239. **Maran** (De). La Rouge et la Noire. Banques de jeux. Sceaux, gr. in-18, 1 fr.

240. **Mémoires d'un policeman**, traduits par Perceval, publiés par A. Dumas. In-18. Paris, 3 fr. 50.

241. **Miracle** arrivé dans la ville de Genève en ceste année 1609, d'une femme qui a faict un veau, à cause du mespris de la puissance de Dieu et de madame sainte Marguerite. Paris, juxte la copie, imprimée à Tonon, près Genève, 1609, papier vergé, 2 fr.

242. **Mirecourt** (E. de). Les Contes de la famille; illustrés par J. A. Beaucé. Gr. in-8°. Paris, 10 fr.

243. **Murger** (H.). Propos de ville et propos de théâtre. Nouvelle édit. In-18. Paris, 1 fr.

244. **Murger** (H.). Scènes de la vie de Bohème. Nouv. édit. In-18. Paris, 1 fr.

245. **Newill**. Nouveaux Contes excentriques. In-18. Paris, 2 fr.

246. **Norden** (M.). König Wilhelm der Dritte u. seine Zeit. Historischer Roman. 3 Thle. In-16. Dresden, 6 fr.

247. **Pécontal** (S.). Légendes. (Poésies.) In-18. Paris, 3 fr.

248. **Photographic art annual** for 1859. In-folio, cloth, 26 fr. 25.

249. **Poë**. Nouvelles Histoires extraordinaires. Traduction C. Baudelaire. Paris, gr. in-18, 1 fr.

250. **Poets** (The) of the West: a selection of favourite american poems; with memoirs of their authors. Illustrated by

F. O. C. Darley, J. Cropsey, J. H. Hill, Birket Foster, etc. In-8°, cl., 13 fr. 25.

251. **Pressensé** (M^{me} E. de). Rosa. Paris, gr. in-18, 1 fr. 50.

252. **Rasetti** (E.). Théâtre des salons. Comédies et proverbes. 1^{re} série. Paris, in-16, 3 fr.

— Ni l'un ni l'autre (Arthur Ponroy). — Sabine (M^{me} Marie de Navery). — Un Coup de fouet (M^{me} A. R. de Beauvoir). — Aristote (A. Ponroy). — La Grand'Tante (M^{me} Berton). — La Comtesse est marquise (M^{me} Lefèvre-Deumier). — Physionomies de certains salons (H. Monnier). — Qui a bu boira (Ernest Rasetti).

253. **Ratisbonne** (L.). Héro et Léandre, drame antique en un acte, en vers. In-18. Paris, 2 fr.

254. **Rau** (H.). Beethoven. Historischer Roman. 4 Tble. In-8°. Frankfurt a. M., 24 fr. — Vol. 1-2 ont paru.

255. **Revue de l'art chrétien**, recueil mensuel d'archéologie religieuse, dirigé par M. l'abbé J. Corblet. 2^e année, 1858. T. II. In-8°. Paris, 12 fr.

256. **Reynardus Vulpes**. Poëma ante annum 1280 a quodam Baldwino e lingua teutonica translatus. Ex unico adhuc superstite exemplo quod, circa annum 1473 Ultrajecti per Nic. Keteker et Ger. de Leempt impressum, in bibliotheca publica Daventriensi adservatur, recudi curavit M. F. A. G. Campbell. In-8°. Haag, 2 fr. 75.

257. **Reynolds** (J.). Notes and observations on pictures, chiefly in the Venetian School : being extracts from his Italian Sketch Books ; also the Rev. W. Mason's observations on sir Joshua's method of colouring, and some unpublished letters of Dr. Johnson, Malone, and others ; with an appendix containing a transcript of sir Joshua's Account-Book, showing what pictures he painted, and the price paid for them. Edited by William Cotton. In-8°, cloth, 6 fr. 25.

258. **Robert-Houdin**. Confidences d'un prestidigitateur. 2 vol. in-8°. Blois, 12 fr.

259. **Robrbach** (C.). Shakespeare's Hamlet erläutert. In-8°. Berlin, 4 fr.

260. **Roquette** (O.). Erzählungen. In-8°. Frankfurt a. M., 6 fr.

261. **Rubens** (P.). Original unpublished papers illustrative of the life of sir Peter Paul Rubens as an artist and a diplomatist, preserved in H. M.'s state papers office ; with an appendix of documents res-

pecting the Arundelian collection, the earl of Somerset's collection, the great Mantuan collection, the duke of Buckingham, Gerbier, Honthorst, etc., etc. Collected and edited by W. Noel Sainsbury, of H. M.'s state paper office. In-8°, cloth, 20 fr.

262. **Saint-Germain** (J. T. de). La Feuille de coudrier. Vol. in-24. Paris, 60 c.

263. **Schalek** (E.). Erlebnisse eines Rockes. Humoreske. In-8°. Frankfurt a. M., cart., 3 fr. 35.

264. **Schrader** (A.). Radetzky. Historischer Roman. 4 Bde. In-8°. Leipzig, 24 fr. — Le 1^{er} vol. a paru.

265. **Shakespeare's complete works**. Revised by Samuel Phelps. 2 vol. in-8°, half-bound, 52 fr. 50.

266. **Shakespeare**. The complete works of Shakespeare : with memoir by Barry Cornwall : illustrated by Kenny Meadows. 3 vols. imp. in-8°, cloth, 52 fr. 50.

267. **Shakespeare** (W.). Œuvres complètes. Tome I. Les Deux Hamlet. Traducteur, F. V. Hugo. In-8°. Paris, 3 fr. 50.

268. **Shakespeare's Romeo u. Julia**. Eine kritische Ausgabe d. überlieferten Doppeltextes m. vollständ. Varia Lectio his auf Rowe. Nebst e. Einleitg. üb. den Werth der Textquellen u. den Versbau Shakespeares. Von T. Mommsen. Gr. in-8°. Oldenburg, 13 fr. 35.

269. **Soulié** (F.). Le Château des Pyrénées. Tome I. In-18. Paris, 1 fr.

270. **Soulié** (F.). Un Été à Meudon. In-18. Paris, 1 fr.

271. **Souvestre** (E.). Les Réprouvés et les Élus. 1^{re} et 2^e séries. 2 vol. in-18. Paris, 2 fr.

272. **Souvestre** (E.). En famille. In-18. Paris, 1 fr.

273. **Sternberg** (A. v.). Dorothee v. Kurland. Ein biographischer Roman. 3 Bde. In-8°. Leipzig, 20 fr.

— Le 1^{er} vol. a paru.

274. **Toussenel** (A.). L'Esprit des bêtes. — Le Monde des oiseaux. Ornithologie passionnelle. 1^{re} partie. 2^e édit. In-8°. Paris, 6 fr.

275. **Unprotected females in Sicily, Calabria, and on the top of Mount Etna : Travels**. With coloured illustrations. In-8°, cl., 9 fr. 50.

276. **Waring** (J. B.). The arts connected with architecture : being examples of stained glass, fresco ornaments, marble, and enamel inlay. In-folio, 157 fr. 50.

— Exempl. sur gr. pap., 262 fr. 50.

JEAN MULLER,

SES TRAVAUX ET SES DOCTRINES PHYSIOLOGIQUES ¹.

PREMIER ARTICLE.

Je me propose, dans cette étude, de présenter l'exposition complète des travaux auxquels Müller a consacré sa vie, et des doctrines physiologiques qu'il a introduites dans la science. J'aurais voulu faire plus. Lorsqu'un homme vient à mourir, après avoir, dans le cours de sa carrière, atteint un de ces sommets élevés qui dépassent de si haut le niveau des vies ordinaires, aucun des souvenirs qu'il laisse après lui n'est indifférent pour l'humanité. J'aurais aimé à suivre Müller dans sa chaire, dans son laboratoire, à le montrer aidant de ses conseils et enflammant de son amour de la science les nombreux auditeurs qui, de toutes les parties de l'Allemagne, venaient se presser à ses leçons. Malheureusement, je n'ai connu Müller que par les immenses travaux qui lui ont assuré, dès sa jeunesse, la réputation de l'un des premiers physiologistes de notre époque. Nous devons espérer d'ailleurs que des savants, plus heureux que moi, évoqueront un jour cette grande

¹ Rud. Virchow, *Johannes Müller. Eine Gedächtnissrede gehalten bei der Todtenfeier am 24 Juli 1858 in der Aula der Universität zu Berlin.* — Un autre éloge de J. Müller a été lu par M. Dubois-Raymond, dans une des séances de l'Académie de Berlin. Il ne nous est pas encore parvenu.

mémoire, et feront revivre Müller, tel que l'ont connu ses parents, ses amis et ses élèves. Mais si l'homme nous échappe presque complètement, le savant nous reste : sa biographie scientifique est tout entière dans les innombrables dissertations ou mémoires qu'il a publiés sur toutes les parties de la physiologie, et à ce titre, elle est accessible à tous.

Jean Müller naquit à Coblenz, le 14 juillet 1801. Sa famille était pauvre ; son père était cordonnier. Tout enfant encore, il devait entrer chez un sellier, comme apprenti. Heureusement ses dispositions naturelles attirèrent l'attention du directeur de l'école secondaire¹ de sa ville natale, Jean Schultze, qui devint plus tard conseiller intime au ministère des cultes en Prusse, et qui, durant le cours de sa carrière administrative, eut, à plusieurs reprises, occasion de rendre à Müller d'importants services. Ce fut, d'après les conseils de Schultze, que les parents de Müller se décidèrent à donner à leur fils une instruction qui pût lui ouvrir l'accès d'une profession libérale, et à faire, dans ce but, tous les sacrifices nécessaires. En conséquence, Müller entra en 1810 à l'école secondaire de Coblenz, et, tout d'abord, il s'y fit remarquer par son assiduité au travail. Toutefois rien ne pouvait encore faire prévoir sa destinée. Élevé, par les soins d'une mère pieuse, dans les idées et les pratiques d'un catholicisme fervent, peut-être aussi encouragé dans cette disposition par un état particulier du système nerveux qui déterminait en lui de fréquentes hallucinations de la vue, et imprimait à sa pensée un tour mystique, Müller se destinait à la prêtrise. C'était le but de tous ses efforts ; il y tendait d'autant plus, qu'ayant de bonne heure perdu son père, il avait compris, tout enfant encore, les devoirs que lui imposait sa situation de chef de famille, et qu'il considérait ses succès futurs comme le moyen de les mieux remplir.

Quels furent les motifs qui, au sortir de l'école secondaire, déterminèrent Müller à quitter la théologie pour la science ? Nous les ignorons. Dès le collège le goût de l'histoire naturelle s'était éveillé en lui : il avait mis à profit pour des études d'entomologie et de botanique ses promenades dans les campagnes pittoresques des environs de sa ville natale. D'ailleurs il avait lu Goethe. Ce grand poète, qui fut aussi un grand naturaliste, a peint mieux que personne les impressions morales que fait éprouver le spectacle de la nature physique, parce qu'il les ressentait à la fois en savant et en artiste. Les écrits de Goethe firent

¹ Coblenz faisait alors partie de la France, comme chef-lieu du département de Rhin-et-Moselle.

sur l'esprit de Müller une impression tellement profonde qu'il y trouva plus tard le germe de plusieurs de ses travaux scientifiques. On peut donc croire qu'ils ne furent point étrangers à la résolution que prit Müller d'embrasser l'étude des sciences naturelles. Toutefois ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitations qu'il renonça à une carrière à laquelle il s'était préparé dès son enfance. La lutte fut longue. Après avoir, au sortir de l'école secondaire, servi pendant un an, comme enrôlé volontaire, dans une compagnie de pionniers, pour satisfaire à la loi du recrutement, et sur le point de partir pour l'université de Bonn, il resta, dit-on, huit jours à prendre un parti entre la théologie et la médecine, qui représentait pour lui l'étude des sciences naturelles. Enfin il se décida pour ces dernières; et depuis cette époque, jusqu'à sa mort, tous les efforts de sa pensée furent invariablement consacrés aux sciences qui s'occupent, à un titre ou à un autre, de l'organisation et de la vie des animaux. Il avait alors dix-huit ans.

Müller arriva à l'université de Bonn en 1819, cette année si néfaste pour l'Allemagne, dans laquelle les hommes éminents, qui avaient été à la tête du glorieux et patriotique mouvement de 1813, succombèrent aux coups d'une réaction exagérée, et furent obligés de quitter les universités et les ministères. L'université d'Iéna, où quelques désordres avaient eu lieu pendant la fête de la Wartbourg, fut frappée la première, en la personne d'Oken, l'un des plus illustres disciples de Schelling, et qui cherchait à appliquer à l'histoire naturelle les vues du grand philosophe de la nature. Puis ce fut le tour de l'université de Bonn; Arndt, le célèbre auteur du chant patriotique de l'Allemagne, et les deux Welcker, étaient emprisonnés. Ces mesures, qui ne s'arrêtaient devant aucune des gloires scientifiques et littéraires de l'Allemagne, et qui atteignaient Guillaume de Humboldt dans le conseil même du roi de Prusse, avaient produit une grande irritation parmi les élèves des universités. Ils ne manquaient aucune occasion de manifester leur hostilité contre le pouvoir. Müller suivit d'abord l'exemple de ses condisciples, et il entra dans l'association des étudiants qui eut tant de célébrité sous le nom de *Burschenschaft*. Mais les discussions politiques et les vives émotions de la vie des sociétés secrètes n'allaient point à l'âme de Müller, qui n'avait renoncé aux études théologiques, et aux contemplations mystiques de son enfance, que pour ces nobles et paisibles jouissances de l'esprit qui donnent un si grand attrait au culte désintéressé des sciences. Müller abandonna peu à peu la politique, pour se livrer exclusivement et avec ardeur à l'étude de la médecine et des sciences qui s'y rattachent. Ses progrès furent rapides.

Bientôt il se sentit assez de confiance en ses propres forces pour oser aborder un travail original.

L'université du Rhin, dont la création était toute récente, avait fondé en 1820 son premier concours. Le premier sujet mis au concours par l'Académie était une grave question de physiologie, qui divise les esprits depuis Hippocrate et Aristote : le fœtus respire-t-il, et s'il respire, comment respire-t-il ? Müller concourut et remporta le prix. Son travail, qu'il publia quelques années après, est très-remarquable à beaucoup de titres ¹. Partant des travaux récents de Lavoisier et de Spallanzani sur la respiration, Müller établit d'abord que la fonction respiratoire existe chez tous les animaux ; il montre ensuite que les œufs, dans toutes les classes du règne animal, sont le siège de phénomènes respiratoires ; et que, par conséquent, on doit supposer que le fœtus respire, et qu'il ne fait point exception à une règle si générale. Les expériences qu'il fait alors, et qui prouvent dans ce jeune étudiant une grande hardiesse de pensées, sont très-remarquables, et semblent confirmer sa manière de voir. En retirant des fœtus vivants de l'utérus de mammifères femelles, il voit ces fœtus périr beaucoup plus vite, lorsqu'il les plonge dans un bain d'huile, ou qu'il les place sous le récipient de la machine pneumatique, que lorsqu'il les laisse à l'air libre. Il constate du reste, avec un grand étonnement, que, sous le récipient de la machine pneumatique, un fœtus peut vivre pendant quinze à vingt minutes. Mais comment s'accomplit cette respiration fœtale ? Ici commençaient les difficultés. On ne pouvait alors que présumer que le placenta est l'organe de cette respiration. Müller chercha à l'établir par toutes les preuves indirectes que peut fournir l'étude des conditions anormales de la grossesse, car on ignorait alors que les phénomènes d'oxydation ou de combustion lente qui sont le fond même de la respiration, ne s'accomplissent point dans le poumon, mais bien dans tout l'organisme. Du reste, il avait bien compris quel était le nœud de la difficulté ; et il indique des expériences de Humphry-Davy qui paraissaient indiquer que l'acide carbonique est dissous dans le sang, et que c'est par conséquent dans le sang qu'il se forme et que les phénomènes de la combustion respiratoire doivent se produire. On verra plus tard que Müller avait été très-préoccupé de cette pensée, et qu'il fit dans la suite des expériences pour l'établir d'une manière plus complète. D'autre part, l'idée que le fœtus dans la matrice ressemble ana-

¹ *De respiratione fœtus commentatio physiologica in Academia borussica Rhenana præmio ornata. 1823.*

tomiquement et physiologiquement à un animal inférieur, avait conduit d'anciens anatomistes à croire que la respiration du fœtus pourrait être plus ou moins comparable à la respiration des poissons, et s'effectuer à l'aide des eaux de l'amnios. Le célèbre Winslow avait déjà soutenu cette hypothèse. On avait supposé, et cette opinion, reprise par Mayow, avait été soutenue, depuis les découvertes de Lavoisier, par un chimiste allemand nommé Scheel, que les eaux de l'amnios contenaient du gaz oxygène en dissolution. Müller prouva par ses expériences qu'il n'en est point ainsi; que les eaux de l'amnios ne contiennent point de gaz respirable, et que les poissons que l'on plonge dans ce liquide y périssent très-rapidement par défaut de respiration ¹.

Aussi, bien que le travail de Müller n'ait point complètement résolu le problème, il n'en était pas moins remarquable, car il apportait de nouveaux éléments pour sa solution, et il indiquait la marche à suivre pour arriver à la solution complète. Müller s'y montre déjà tel que nous le verrons dans toute sa carrière, à la fois profond érudit, habile et audacieux expérimentateur. On y trouve de plus l'adepte de la *philosophie de la nature*, le disciple fervent des doctrines de Schelling et d'Oken, qu'il ne tardera pas à répudier de la manière la plus formelle; mais dont la grandeur avait séduit et captivé sa vive imagination.

Il s'est trouvé, dans tous les temps, des penseurs audacieux qui, ne pouvant se plier aux conditions de notre faculté de connaître et à l'imperfection nécessaire des notions que nous acquérons si lentement et au prix de si pénibles efforts, ont tenté de s'élever d'un seul bond, et par la simple force de l'imagination, à la connaissance complète des choses. Dans l'intelligence divine, la science est infinie; car Dieu possède les lois générales, les premiers principes dont tous les faits de détails ne sont que des conséquences plus ou moins éloignées. Si nous possédions nous-mêmes ces premiers principes, rien ne serait plus facile que d'en faire l'application à toutes les existences particulières. Mais où et comment les trouver? La méthode vulgaire est celle de l'observation et de l'expérience qui, partant de l'étude des faits, étend par l'induction et par l'analogie les résultats qu'elle a obtenus aux faits semblables et analogues, et qui, par une série de généralisations successives, et dont le cercle s'étend de plus en plus, s'élève peu à peu et par degrés à la connaissance des lois générales. La *philosophie de la*

¹ Cette hypothèse sur la respiration du fœtus à l'aide des eaux de l'amnios a été reprise, il y a quelques années, par Geoffroy Saint-Hilaire, qui n'avait aucune connaissance du travail de Scheel et de celui de Müller.

nature procède tout autrement. Elle dit aux observateurs : « Ces lois générales, ces premiers principes des choses que vous cherchez avec tant de peine, vous les possédez en vous-même. Toutes les existences matérielles ne sont, dans l'acte de la création, que les manifestations, que les réalisations de la pensée de Dieu : il en est de même de votre intelligence. La nature et l'intelligence ont entre elles des analogies nécessaires, puisqu'elles ne sont l'une et l'autre que la pensée divine réalisée. Au lieu de vous confiner dans les limites étroites de l'observation et de l'expérience, cherchez en vous-mêmes : vous trouverez dans votre intelligence les premiers principes des choses, tels qu'ils existent dans l'intelligence divine ; et si la pensée de Dieu est une pensée créatrice, qui se réalise au moment même où elle est pensée, vous aussi, vous arriverez (ce sont les expressions mêmes des *philosophes de la nature*), à *repenser la grande pensée de la création*. Vous atteindrez ainsi la véritable science qui, partant de l'absolu, vous conduira jusqu'aux plus petits détails des êtres qui composent le grand Tout. »

Cette doctrine, qui remonte aux temps les plus anciens, et qui s'est plusieurs fois reproduite, sous des formes plus ou moins diverses, aux différentes phases de l'histoire de la philosophie, venait, entre les mains de Schelling, de prendre un grand essor. Elle régnait alors presque sans partage dans les universités allemandes ; et elle y avait été accueillie avec enthousiasme par un grand nombre de naturalistes, auxquels les écrits scientifiques de Goethe, et l'enseignement de Kiehmeyer avaient inspiré le goût des idées générales. De toutes parts on s'était mis à l'œuvre, pour dépasser les régions métaphysiques où Schelling avait laissé planer sa doctrine, et pour en faire l'application aux détails infinis des choses ; et chacun, prenant à la lettre le mot célèbre du maître que *philosopher sur la nature c'est créer la nature*, s'était mis à l'œuvre pour refaire en quelque sorte le monde à l'image de ses pensées et de ses conceptions. Assurément tous les efforts tentés dans ce but ne furent point stériles. Il faut bien reconnaître que la philosophie de la nature a joué un grand rôle dans l'histoire des sciences naturelles, au commencement de ce siècle. Elle a contribué, de la manière la plus efficace, à faire comprendre aux naturalistes que leur science n'est point condamnée à l'étude des variétés presque infinies de détail que présentent les êtres organisés, et qu'elle doit dépasser ce domaine restreint pour chercher les lois générales de l'organisation et de la vie. Beaucoup de travaux scientifiques, de la plus haute importance, ont été accomplis sous son inspiration ; et le zèle avec lequel les physiologistes allemands en particulier ont été chercher, dans les pre-

miers temps des formations embryonnaires, l'explication des analogies que présentent les formes diverses de l'organisation animale, montrent combien cette inspiration est loin d'avoir été stérile. Mais qu'on ne s'y méprenne point, vouloir appliquer à l'étude des sciences naturelles le principe des philosophes de la nature, c'est méconnaître les conditions mêmes de l'intelligence humaine, et substituer à une marche lente, mais sûre, une méthode qui doit infailliblement conduire à l'hypothèse, et par conséquent à l'erreur.

Comme tant d'autres, Müller se laissa d'abord séduire à la grandeur imposante du système. Il se délassait de ses études médicales par la lecture des écrits des grands philosophes, et faisait succéder aux rêveries mystiques de son enfance la méditation des cosmogonies philosophiques de Platon, dans le *Timée*, de Bruno, que Schelling lui-même reconnaissait comme un de ses prédécesseurs, et de Spinoza. Ces études laissèrent dans son esprit une trace profonde, et lorsqu'il écrira la partie métaphysique de la physiologie, dans son célèbre *Manuel de physiologie*, l'influence de ces grands philosophes, même lorsqu'il les combat, se retrouvera à chaque page. Les écrits d'Aristote furent également pour lui l'objet d'études qu'il continua pendant tout le cours de sa vie, et plusieurs de ses travaux ultérieurs ne furent en quelque sorte que le commentaire de certains passages du grand philosophe grec. Il trouvait d'ailleurs parmi ses camarades de l'université des sentiments et des goûts semblables aux siens, et les doctrines des philosophes de la nature étaient discutées avec beaucoup d'ardeur dans une petite société d'histoire naturelle, dont Müller était le secrétaire et dont le président était le célèbre botaniste Nées d'Esembeck. Ce fut sous l'inspiration de ces idées que Müller écrivit sa thèse pour l'obtention du grade de docteur en médecine. Il avait pris pour sujet la locomotion animale. La découverte de la pile, bientôt suivie de celle de la polarisation de la lumière, avaient donné une très-grande vogue aux idées de polarité; et la philosophie de la nature s'en était emparée, pour leur faire jouer un grand rôle dans tous les phénomènes physiques. Le physicien Ritter, qui fit en 1800, à la même époque que Carlisle et Nicholson, la mémorable découverte de la décomposition de l'eau par la pile, et qu'une mort prématurée arrêta à trente-quatre ans dans une carrière qui avait débuté d'une manière si brillante, avait été conduit à appliquer ces idées de polarité à l'organisation; il comparait l'économie animale à une pile voltaïque, et il voyait dans l'extension et la flexion alternative des muscles, les deux pôles de cette pile. Müller défendit ces idées dans sa thèse. Mais ce travail, où

l'obscurité de la pensée est encore augmentée par l'obscurité du style, n'était en réalité qu'un jeu de l'esprit, et Müller ne tarda pas à le comprendre. Dans aucun de ses ouvrages postérieurs il n'a cité le traité de *phoronomia animalium*¹.

Comment Müller parvint-il à se soustraire aux doctrines des philosophes de la nature, et à la fâcheuse influence qu'elles avaient exercées sur lui? On peut croire d'abord qu'un esprit aussi net que le sien avait pu être momentanément ébloui; mais la méthode des philosophes de la nature lui était essentiellement contraire. Il ne tarda pas d'ailleurs à se trouver en rapport avec un homme qui rectifia ses premières idées, et qui contribua de la manière la plus efficace à le faire sortir de la route où il s'était fourvoyé sur les traces de Schelling et d'Oken. Si la révélation d'un génie qui s'ignore lui-même est l'un des plus grands services qu'un homme puisse rendre à l'espèce humaine, il faut aussi reconnaître que celui qui empêche un grand génie de faire fausse route, acquiert, par cela même, des droits incontestables à la reconnaissance de tous. Ce sera là assurément l'un des plus beaux titres de Rudolphi. Esprit exact et positif, Rudolphi avait été pendant toute sa vie l'adversaire opiniâtre des philosophes de la nature, et l'un des rares savants qui avaient su résister à l'entraînement général. Même il allait trop loin; car, dans son amour exclusif des faits, il avait une prédilection marquée pour l'anatomie, et redoutait la physiologie qu'il considérait comme trop hypothétique et comme ouvrant trop facilement la porte aux jeux de l'imagination. Il faut ajouter qu'à cette époque la physiologie, par le peu de précision des méthodes qu'elle employait généralement, justifiait à certains égards les préventions de Rudolphi. Tel était l'homme qui devait exercer une si heureuse et si puissante influence sur la destinée scientifique de Müller.

Appelé à Berlin pour y subir ses épreuves professionnelles, Müller y séjourna pendant une année et demie; et, tout en suivant avec assiduité les leçons philosophiques de Hegel, qui, après avoir débuté obscurément à Iéna, occupait à Berlin, depuis 1818, avec le plus grand succès, la chaire de Fichte, il s'adonnait avec ardeur à l'étude de l'anatomie comparée, sous les auspices de Rudolphi qui mettait à la disposition du jeune docteur, non-seulement tous les moyens de travail dont il pouvait disposer, mais encore ses conseils et son expérience. Lorsque, dix ans plus tard, Müller monta dans la chaire de Rudolphi,

¹ *Dissertatio inauguralis physiologica sistens commentarios de phoronomia animalium quam scripsit et defendet. Johannes Müller. Dec. 1822.*

il s'exprima sur le compte de son prédécesseur en des termes qu'on nous saura gré de reproduire ici : « On a souvent remarqué, dans les savants les plus illustres, un amour de l'isolement qui les empêchait de communiquer leurs méthodes à d'autres et de perfectionner des talents qui seraient un jour capables de les remplacer. Rudolphi rendit à cet égard un grand service : non-seulement ses leçons, mais son âme tout entière appartenait à ses élèves. Il était facilement accessible aux jeunes gens; et, même sans avoir obtenu auprès de lui aucun appui particulier par des recommandations, tout homme qui pouvait se recommander à lui par de bonnes qualités, trouvait, sans autre forme d'introduction, l'accès à tout ce qu'il possédait. Les étudiants nationaux ou étrangers, médecins et naturalistes, étaient dans sa bibliothèque comme chez eux; et là, il attirait les jeunes gens par son enseignement, il les enflammait par ses conseils, il mettait à leur disposition, avec la libéralité d'un Banks, le secours de sa bibliothèque, et les moyens de travail que lui fournissait le musée anatomique et celui qu'il avait lui-même formé : c'est ainsi il ne faisait défaut à aucun des étudiants studieux qui, sous sa direction particulière, se perfectionnaient dans l'anatomie. Son enthousiasme pour la science, son amour de la vérité, son caractère noble et désintéressé, sa vive opposition aux idées fausses, étaient un attrait irrésistible. De telles qualités imprimaient à la jeune intelligence de l'élève une impulsion qui ne s'arrêtait point, et qui durait toute la vie. En ce qui me concerne, je n'ai jamais oublié l'impression que Rudolphi a produite sur moi : il a en partie affermi mon penchant pour l'anatomie, et l'a décidé pour toujours. J'ai joui, pendant un an et demi, de son enseignement, de ses conseils, de son amitié paternelle; quand je le quittai, il me fit présent de plusieurs instruments de travail pour la science. Sa sympathie m'a encore accompagné depuis cette époque, même lorsque nos idées s'étaient bien écartées et qu'il n'avait pas vu volontiers que j'eusse travaillé dans le domaine plus abstrait de la physiologie des sens, et qu'il eût préféré me voir me restreindre à des recherches sur l'anatomie des organes des sens, comme celles que j'ai faites sur les yeux des insectes et des araignées ¹. » Heureux le savant qui a su mériter un pareil hommage ! Mais pour compléter cet éloge, il faut ajouter que Müller, devenu quelques années plus tard successeur de Rudolphi, donna à tous l'exemple de qualités qu'il savait si dignement apprécier. Tous les jeunes savants,

¹ *Gedächtnissrede auf Carl Asmund Rudolphi in der öffentlichen Sitzung der Akademie der Wissenschaften zu Berlin am 6 aug. 1835 gehalten von Johann. Müller. 1837, p. 12.*

qui suivaient les cours de l'université de Berlin trouvèrent dans Müller, non-seulement un savant professeur, mais aussi un conseiller plein de zèle et de bienveillance, toujours prêt à les encourager et à leur fournir libéralement les moyens de travail.

C'est sous la sage et prudente direction de Rudolphi que Müller se mit à l'étude de l'anatomie comparée, et qu'il publia son premier mémoire sur cette science. C'est un travail anatomique sur le développement de certains insectes dans l'œuf, et sur une communication vasculaire qu'il avait cru découvrir entre les ovaires de ces animaux et le vaisseau dorsal, qui, dans les animaux de cette classe, représente à lui seul tout l'appareil de la circulation ¹. Je dois ajouter que cette découverte n'était qu'une illusion de l'auteur; mais cette illusion s'explique facilement quand on se rappelle l'époque où Müller composa ce travail, et les notions très-incomplètes et très-inexactes que l'on possédait alors sur la manière dont se fait la circulation chez les insectes.

Mais si Müller, quittant Berlin, ne rapporta pas à Bonn un bagage scientifique bien considérable, il en revenait tout autre qu'il en était parti. Il avait rompu, avec regret peut-être, mais d'une manière définitive, avec la philosophie de la nature. Il lui avait fallu quelque courage assurément pour renoncer à tout jamais à des doctrines qui avaient depuis quelques années entièrement dominé son esprit, et qui étaient encore enseignées dans presque toutes les chaires. Toutefois, Müller n'hésita point; il ne cessa, dans toutes les occasions, de combattre comme fausses les idées qui se rattachaient à la philosophie de la nature, et à rappeler les esprits à l'observation et à l'expérience, seul point de départ possible des théories dans les sciences naturelles. Ses déclarations à cet égard sont formelles.

Voici comment il s'exprime, dans son traité de physiologie, au sujet de la méthode philosophique de Schelling. Il est impossible de trouver une condamnation plus nette et plus explicite.

« Nous avons à nous demander jusqu'à quel point la pensée correspond à ses objets, et s'il lui est impossible d'arriver à une connaissance absolue des choses. Le grand développement que la philosophie a pris par les spéculations de penseurs tels que Bruno, Spinoza, Schelling, Hegel, a fait soutenir que nous pouvons nous élever à une connaissance absolue, et que la pensée pure, en s'analysant elle-même, pro-

¹ J. Müller, *Über die Entwicklung der Eier im Eierstock bei den Gespenthschrecken und eine neuentdeckte Verbindung des Rückengefäßes mit den Eierstocken bei den Insecten*. Dans les *Nova acta Naturae curiosorum*. T. XII, p. 2.

duit des idées qui correspondent parfaitement aux choses de la nature. Il faut chercher la source de cette proposition dans le passage de Bruno, où il dit qu'entre l'intelligence créatrice universelle et la production des choses naturelles, il existe le même rapport qu'entre notre intellect et nos conceptions de genres et d'espèces. L'esprit humain peut sans doute exercer dans certaines limites des modifications sur les choses; et quiconque a le talent de saisir ce qu'il y a d'essentiel dans le variable et dans l'accidentel, ou de trouver des lois et des faits d'où l'on ait la possibilité de déduire un grand nombre de phénomènes, est celui qui les connaît le mieux; mais ce n'est pas là ce qu'on peut appeler une connaissance absolue des choses. On n'est point encore parvenu, en prenant pour point de départ l'idée de l'existence absolue, même en s'aidant de l'expérience dans le sens que Hegel attache à ce mot, à se procurer une connaissance absolue de la lumière, de l'électricité, de la vie; il faudrait pour cela la connaissance d'un infini absolu autre que celui sur lequel la philosophie est obligée d'appuyer ses spéculations. L'analyse de l'idée philosophique en elle-même ne peut donc être, même entre les mains des plus grands penseurs, qu'un essai plus ou moins heureux du talent spéculatif, suivant une méthode qui ne conduit pas à des preuves rigoureuses¹.

Et tout en condamnant la méthode, Müller n'était pas moins sévère pour les conceptions fausses que cette philosophie avait données de certaines lois naturelles, et qu'il avait d'abord adoptées lui-même. Après avoir, dans ses premiers écrits, accepté avec enthousiasme cette pensée, dont l'origine remonte peut-être à Anaximandre, et qui, reprise au seizième siècle par Harvey, et depuis Harvey par plusieurs autres, était devenue l'un des principes fondamentaux des philosophes de la nature, que le fœtus humain, pendant la vie embryonnaire, parcourt une série de phases organiques qui le font ressembler successivement aux animaux inférieurs, puis aux animaux supérieurs, il combattit plus tard cette doctrine avec une grande énergie. « Il n'y a pas encore fort longtemps, dit-il dans sa *Physiologie*, qu'on soutenait avec un grand sérieux que le fœtus humain, avant d'arriver à son état parfait, parcourt successivement les divers degrés de développement qui persistent pendant la vie entière chez les animaux inférieurs.

¹ *Manuel de physiologie*, t. II, p. 496. Toutes les citations que j'ai faites de cet ouvrage, sont empruntées à l'excellente traduction qui en a été donnée par M. Jourdan, à qui les anatomistes et les physiologistes doivent un si grand nombre d'excellents ouvrages scientifiques de l'Allemagne moderne.

Cette hypothèse n'a pas le moindre fondement.... Jamais l'embryon humain ne ressemble réellement à un radiaire, à un insecte, à un mollusque, à un ver¹. » Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il resta étranger aux spéculations de l'anatomie philosophique; mais il n'admettait ces spéculations qu'autant qu'il y voyait le résultat de la comparaison des observations.

Mais Müller ne se contenta point de s'exprimer de la manière la plus formelle sur le compte de la philosophie de la nature; bientôt il joignit l'exemple au précepte, et par une nombreuse série d'observations anatomiques, ainsi que d'expériences physiologiques ingénieuses et souvent hardies, il montra comment on devait procéder dans les sciences de l'organisation animale pour leur imprimer de rapides progrès. C'est assurément l'un des principaux titres de Müller, d'avoir, tout jeune encore, comme professeur dans sa chaire et comme expérimentateur dans son laboratoire, donné le signal de la réaction contre la doctrine de la philosophie de la nature, et entraîné la science allemande hors des voies où elle s'égarait, pour la replacer dans une direction, beaucoup plus humble, il est vrai, mais la seule qui fût véritablement scientifique.

Ainsi Müller revenait à Bonn tout autre qu'il en était parti, et bientôt après il y commençait sa carrière de professeur. Il avait eu pendant quelque temps la pensée de se livrer à la pratique de la médecine. Le premier malade qu'il fut appelé à soigner était un de ses amis qui succomba à une inflammation du péritoine, suite d'une perforation intestinale. Cet accident, contre lequel la médecine est malheureusement impuissante, dégoûta à tout jamais Müller de la profession médicale, qu'il abandonna pour se livrer exclusivement à l'enseignement et aux recherches scientifiques. Et le 14 octobre 1824 il ouvrait, en qualité de *privat docent*, un cours d'anatomie et de physiologie.

C'est là l'avantage de l'Allemagne. Tandis qu'en France, les jeunes savants qui se sentent de l'avenir se trouvent le plus ordinairement dans l'impossibilité presque complète de faire leurs preuves dans l'enseignement supérieur, qui devient, par la force même des choses, et tend à devenir de plus en plus, une position de retraite, l'Allemagne, grâce au nombre de ses universités, à la liberté de l'enseignement supérieur, et aussi, il faut bien le dire, à la diffusion beaucoup plus grande dans le public de l'amour désintéressé des choses de l'intelli-

¹ *Man. de physiol.*, t. II, p. 705.

gence, fournit aux jeunes docteurs, par l'institution des *privat docenten*, la possibilité de créer leur réputation comme professeurs, en même temps qu'elle donne les meilleures garanties pour le recrutement des chaires officielles.

On ne peut d'ailleurs méconnaître que l'enseignement n'exerce sur l'intelligence des hommes de science l'influence la plus salutaire. Le savant qui travaille dans l'isolement de son cabinet ou de son laboratoire est malgré lui, et quoi qu'il fasse, entraîné à se méprendre sur ses propres travaux. Quand on vit toujours renfermé dans un certain cercle d'idées, il est impossible qu'on n'y attache pas une importance beaucoup plus grande que celle qu'elles ont réellement; que par conséquent on ne finisse par les voir sous un point de vue faux, parce qu'il est exclusif. Mais donnez au savant une chaire, un auditoire, le professeur intelligent verra dans l'attention, dans le maintien de ses élèves l'approbation ou l'improbation la plus certaine de ses idées, et trouvera ainsi dans son enseignement même un guide souvent nécessaire et toujours utile à consulter. D'ailleurs, la nécessité d'embrasser dans un nombre restreint de leçons toutes les matières qui constituent les éléments d'une des parties de la science oblige le professeur à revoir constamment ces éléments dans leur ensemble, à en chercher la liaison et l'enchaînement, par conséquent à en trouver les imperfections et les lacunes. Son esprit est donc toujours ramené vers la recherche des théories scientifiques, qu'il serait souvent conduit à négliger pour s'abandonner à l'attrait irrésistible des travaux de pure observation et d'expérience. Aussi, parmi les hommes qui se sont illustrés dans la science, y en a-t-il peu qui se soient formés en dehors du professorat, et il est certain que beaucoup de théories scientifiques ont pris naissance dans la chaire même du professeur aussi bien que dans le laboratoire du savant.

On doit donc signaler dans la vie de Müller cette heureuse circonstance, qu'il ait pu, tout jeune encore, aborder l'enseignement supérieur, et penser qu'il y puisa les germes de cette ardeur infatigable qui, jusqu'au jour de sa mort, l'entraîna à étudier sans repos toutes les sciences qui, de près ou de loin, se rattachent à la vie animale. Peu d'hommes ont travaillé comme lui, dans des directions plus diverses, avec autant de zèle et une activité aussi continue; car nous le verrons, dans sa carrière malheureusement trop courte, donner un exemple que peu de savants ont présenté. Assurément, tous les sciences qui s'occupent de l'organisation animale ont un but commun, la connaissance de la vie, et ne sont, à vrai dire, que les aspects divers d'une science

unique. Mais si les questions dont elles s'occupent sont au fond et essentiellement les mêmes, elles sont cependant nécessairement diverses par suite de la diversité des procédés d'investigation dont elles se servent. L'observation et l'expérience, en quelque genre que ce soit, exigent un apprentissage plus ou moins long, plus ou moins pénible, et il y a peu de savants qui aient pendant leur vie le courage de changer leurs méthodes de travail. Tel ne fut pas Müller. Nous le voyons dès le début, et c'est là, si l'on peut parler ainsi, l'un des traits caractéristiques de cette grande figure scientifique, employer successivement toutes les méthodes les plus diverses parce qu'il les croit nécessaires à l'accomplissement de ses travaux ; et quand il a, par tous les moyens possibles, observé et décrit la disposition anatomique des organes ; quand il a, par des vivisections, puis par l'emploi d'expériences chimiques et physiques très-bien faites, étudié les phénomènes qui s'accomplissent dans ces organes, nous le voyons aborder les sommets les plus élevés de la philosophie pour étudier les questions psychologiques qui se rattachent aux phénomènes des sensations, ou pour se rendre compte de la nature ou des propriétés du principe immatériel qui anime les corps organisés. Enfin, ce grand expérimentateur et ce grand penseur fut aussi un profond érudit ; suivant d'ailleurs un exemple que la science allemande a toujours donné, Müller n'a jamais partagé cette orgueilleuse pensée de certains savants qui, laissant complètement de côté les travaux de leurs prédécesseurs, ont eu la prétention de faire sortir la science tout entière de leur intelligence. Comme Goethe, qui disait, dans son *Traité des couleurs* : « L'histoire de la science est la science elle-même, » il croyait avec raison que les découvertes scientifiques se suivent dans l'histoire selon un ordre nécessaire, parce que c'est un ordre logique, et que laisser de côté tous les travaux de ses prédécesseurs, ce n'est pas seulement commettre une injustice, c'est de plus ne pas profiter des idées heureuses de nos devanciers et s'exposer aux mêmes erreurs. Lorsque, dans son premier discours d'ouverture, Müller trace le portrait du physiologiste tel qu'il le conçoit, lorsqu'il le montre à la fois physicien, chimiste, zoologiste, médecin, érudit, et tout en s'appuyant toujours sur la base de l'observation et de l'expérience, s'élevant aux plus hautes spéculations métaphysiques, il est impossible de ne pas reconnaître que personne n'a mieux que lui réalisé l'idéal qu'il se proposait au début de sa carrière.

Les premiers résultats de ce travail infatigable furent deux ouvrages très-remarquables à divers titres, qu'il publia en 1826 : un *Traité sur*

les hallucinations de la vue, et un livre beaucoup plus considérable *Sur la physiologie comparée du sens de la vue*¹.

Le *Traité sur les hallucinations de la vue* a son origine dans l'état particulier de santé de Müller qui, doué d'un tempérament nerveux très-prononcé, avait été dès son enfance sujet à ces sortes d'accidents. Il a décrit dans son livre les phénomènes bizarres qu'il éprouvait : « Cette plasticité de l'imagination dans le champ visuel éclairé ou obscur m'a souvent fatigué dans mes années d'enfance. Je me rappelle de la manière la plus vive une de ces apparitions. De la fenêtre de la chambre que j'occupais dans la maison paternelle, je regardais une maison de la rue, d'un aspect déjà ancien, sur les murs de laquelle la chaux était très-noircie en beaucoup d'endroits, tandis que sur d'autres points elle était tombée en lambeaux de formes très-diverses, en laissant apercevoir une couche de couleur ancienne et certainement très-ancienne. Lorsque je n'avais pas franchi le seuil de la porte, et que pendant plusieurs heures du jour je restais à la fenêtre à penser de choses et d'autres, j'apercevais toujours, en regardant par la fenêtre, la paroi enfumée de la maison voisine, et alors il m'arrivait d'apercevoir, à la ligne de séparation des morceaux de chaux détachés et de ceux qui ne l'étaient pas, des visages en grand nombre qui, lorsque je les examinai à plusieurs reprises, finissaient par avoir tout à fait l'air de parler. La maison voisine avec ses parois était pendant plusieurs heures le seul objet spécifié dans mon champ visuel éclairé qui reparaisait toujours dans son uniformité : quoi d'étonnant, si l'imagination créatrice apportait enfin une sorte de vie dans ce tableau uniforme. Si d'ailleurs je voulais fixer l'attention des autres pour les contraindre à voir ces visages dans les places où la chaux était tombée, jamais personne ne pouvait me donner raison, tandis que je les voyais avec une complète évidence. Cette satisfaction refusée à mon imagination ne faisait qu'augmenter mon opiniâtreté dans ma croyance, et alors cette apparition de visages devenait pour moi quelque chose de mystérieux, bien que j'eusse très-certainement dans l'œil ces créations de mon imagination. Dans les années suivantes, cela ne m'arriva plus aussi fréquemment, et bien que j'aie eu certainement, et de la façon la plus évidente, mes figures dans l'œil, je ne pouvais plus les retrouver dans les contours sur lesquels je les avais vues se produire. »

Ainsi, excité par l'incrédulité de son entourage et, d'autre part, ne

¹ *Über die phantastischen Gesichterscheinungen. — Zur vergleichenden Physiologie der Gesichtssinnes.*

pouvant pas ne pas croire à la réalité des sensations qu'il éprouvait, Müller fut conduit dès son enfance à en faire une étude attentive. Personne d'ailleurs n'a possédé au même degré que Müller la faculté de se prendre pour sujet d'observations physiologiques, et il était arrivé à exercer sur son organisation physique un empire dont peu de personnes sont capables. Très-maladroit dans son enfance, il était parvenu, par une série d'études sur l'association des mouvements, à soumettre à sa volonté un certain nombre de muscles qui, bien qu'animés par des nerfs moteurs, sont immobiles chez la plupart des hommes, par suite de l'inaction complète à laquelle on les condamne; par exemple, les muscles de l'oreille externe et ceux qui meuvent les osselets de la chambre tympanique. Les hallucinations de la vue devinrent pour lui le sujet d'observations continuelles.

« Il est rare, dit-il, qu'avant de m'endormir je ne voie, l'œil fermé, dans l'obscurité du champ visuel, de nombreuses figures brillantes. Dès ma première jeunesse je me rappelle ces apparitions, et je parvins toujours à les distinguer des images particulières du rêve, car j'ai pu réfléchir sur elles avant de m'endormir. Une observation personnelle longtemps répétée m'a mis en mesure de provoquer et de compléter leur apparition. Les nuits sans sommeil me devinrent plus courtes, lorsqu'à demi éveillé je pouvais en quelque sorte me promener à travers les images particulières de mes yeux. Lorsque je veux étudier ces formes brillantes, je les aperçois, les yeux immobiles et complètement fermés, dans l'obscurité du champ visuel; avec une sensation de relâchement et de plus grande inaction des muscles oculaires, je m'enferme de plus en plus dans le repos apparent de l'œil ou dans l'obscurité du champ visuel. J'éloigne toute pensée, toute réflexion, je veux, dans un repos complet de l'œil, comme de tout l'organisme, relativement aux impressions extérieures, observer seulement ce qui, dans l'obscurité de l'œil, doit apparaître comme le reflet des états organiques dans d'autres parties. » Et ailleurs : « J'ai été autrefois fort sujet à ce phénomène, pour lequel j'éprouve aujourd'hui moins de disposition; mais j'ai contracté l'habitude, toutes les fois qu'il se représente, d'ouvrir les yeux sur-le-champ et de les diriger contre la muraille : les images persistent encore quelque temps et ne tardent pas à partir; on les voit là où l'on tourne la tête, mais je ne les ai pas vues se mouvoir avec les yeux. »

Avant Müller, la nature des hallucinations n'avait été que très-imparfaitement comprise. Pendant longtemps on avait considéré l'hallucination comme un phénomène surnaturel, tout à fait en dehors des

conditions de la réalité, et qui par conséquent dépassait le cercle des investigations scientifiques. Plus tard, lorsque les progrès de la raison eurent modifié ces idées d'un premier âge, on considéra les hallucinations comme des faits purement morbides, et, sans chercher à connaître leur nature propre, on les tint en dehors de la physiologie, pour y voir le symptôme le plus frappant de la plus terrible maladie qui puisse affliger l'espèce humaine, l'aliénation mentale. Telle était l'opinion généralement admise, lorsque Müller, parlant de ce qu'il avait observé sur lui-même et rappelant aussi des observations très-précieuses rapportées par diverses auteurs, Aristote, Cardan, Spinoza, Goethe, fut conduit à en donner une autre interprétation.

Müller décrit les diverses conditions dans lesquelles ces phénomènes se produisent. C'est d'abord immédiatement avant de s'endormir, dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Ils se reproduisent également pendant la veille complète, si l'on est dans l'obscurité. Les images que l'on voit en rêve sont des phénomènes du même genre, car celles que l'on continue de voir flotter devant les yeux au moment du réveil ne diffèrent pas de celles qu'on apercevait pendant la durée même du rêve. Maintenant quelle est la nature de ces images? Doit-on y voir de pures idées, les produits d'une imagination exaltée? Müller ne peut croire que ces images, qu'il avait contemplées et étudiées avec tant d'attention, ne fussent que des produits de l'imagination. Déjà Cardan avait dit : « *Video quæ volo oculis non vi mentis.* » Müller répète avec Cardan que l'hallucination de la vue a pour siège non l'intelligence, mais l'œil lui-même, ou plutôt le nerf optique qui anime l'œil. « En s'observant soi-même avec attention, dit-il, on demeure bientôt convaincu que ce ne sont pas de simples idées, et qu'il y a réellement là des sensations.... Ce sont réellement des états du sens de la vue, dans lesquels ces phénomènes ont un fondement aussi vrai que toutes les visions objectives excitées par des objets extérieurs. Ce qui se passe alors est l'inverse de ce qui a lieu pour des phénomènes de vision ayant trait à des objets extérieurs : ici les parcelles de la rétine sont conçues les unes à côté des autres dans un état actif; là, au contraire, c'est une idée conçue qui détermine les états de ces parcelles du nerf optique. L'action que l'organe matériel de la vision qui a de l'étendue dans l'espace exerce sur l'âme, et d'où résulte l'idée d'un objet ayant lui-même de l'étendue, n'est pas moins surprenante que l'idée d'un objet étendu sur l'organe, de sorte que les hallucinations de la vue ne sont pas plus

en droit que la vision ordinaire de nous causer de l'étonnement ¹. » Ces phénomènes, comme le dit encore Müller, ne sont donc point des illusions des sens, mais des vérités sensorielles. Et leur fréquence est beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement, surtout pendant l'enfance et la jeunesse. Il n'est peut-être personne qui ne les ait éprouvés, et si chacun de nous pouvait se rappeler d'une manière exacte tous les souvenirs et toutes les impressions de son enfance, nous arriverions à reconnaître que tous nous avons, avec plus ou moins de vivacité, éprouvé des phénomènes analogues. D'où viennent ces terreurs involontaires, souvent si vives, qui saisissent les enfants dans l'obscurité, si ce n'est que l'activité créatrice de leurs nerfs peuple l'obscurité de fantômes et de figures effrayantes? Les aveugles eux-mêmes n'échappent point à cette condition de notre nature; que de fois n'arrive-t-il pas que les ténèbres dans lesquelles ils vivent s'illuminent de vives clartés et s'animent de visions fantastiques. Si, dans l'état habituel, ces phénomènes sont peu apparents, c'est d'abord que peu de personnes ont l'habitude de réfléchir aux sensations qu'elles éprouvent; c'est aussi que l'excitabilité de nos yeux décroît avec l'âge, et enfin c'est que ces apparitions disparaissent presque toujours sous l'influence de la lumière extérieure, et ne laissent pas de trace dans notre souvenir. Dans les vieilles idées superstitieuses, les fantômes disparaissent au chant du coq, c'est-à-dire au lever du soleil. Traduit en termes scientifiques, cet ancien aphorisme signifie que les hallucinations qui se présentent principalement la nuit ne supportent pas le plus ordinairement le contact de la lumière solaire, qui fait pâlir les lueurs fugitives produites dans nos organes, comme elle éteint cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

L'hallucination n'est donc point un phénomène pathologique, comme on l'a cru longtemps : ce n'est point l'élément principal de l'aliénation mentale. Assurément, c'est surtout dans le délire, de quelque nature qu'il soit, que les hallucinations se pressent et se multiplient; c'est alors que l'intelligence, obsédée par les visions qui se reproduisent sans cesse, et souvent avec la plus opiniâtre ténacité, finit par perdre le sentiment de la distinction entre les sensations déterminées par des objets réels et les sensations subjectives, et alors la folie fait explosion. Mais heureusement pour nous, il nous est toujours donné de réagir contre elles. En effet, il peut arriver que ces hallucinations se multiplient, qu'elles augmentent de nombre et d'in-

¹ *Manuel de phys.*, p. 536.

tensité, qu'elles se produisent, en plein jour, pendant la veille, avec une ténacité désespérante, et cependant l'intelligence pourra n'en pas être affectée. Elle pourra, dans bien des circonstances, tout en étant la victime d'hallucinations, les reconnaître comme telles, en apprécier la nature et se rendre compte qu'elles ne sont déterminées par aucun objet extérieur. Trop d'exemples l'attestent, pour que le fait puisse être aujourd'hui mis en doute.

Tel est le fait suivant que rapporte Bonnet, dans son *Essai analytique sur les facultés de l'âme* :

« Je connais un homme respectable, plein de santé, de candeur, de jugement et de mémoire, qui, en pleine veille et indépendamment de toute impression du dehors, aperçoit de temps en temps devant lui des figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de bâtiments, etc. Il voit ces figures se donner différents mouvements, s'approcher, s'éloigner, fuir, diminuer et augmenter de grandeur, paraître, disparaître, reparaitre; il voit des bâtiments s'élever sous ses yeux, et lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure; les tapisseries de ses appartements lui paraissent se changer tout à coup en tapisseries d'un autre goût et plus riches. D'autres fois, il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différents paysages. Un autre jour, au lieu de tapisseries et d'ameublements, ce ne sont que des murs nus, et qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts.... Toutes ces peintures lui paraissent d'une netteté parfaite, et l'affectent avec autant de vivacité que si les objets eux-mêmes étaient présents; mais ce ne sont que des peintures, car les hommes et les femmes ne parlent point et aucun bruit n'affecte son oreille.... Ce qu'il est très-important de remarquer, c'est que ce vieillard ne prend point, comme les visionnaires, ces visions pour des réalités; il sait juger sainement de toutes ces apparitions et redresser toujours ses premiers jugements. Ces visions ne sont pour lui que ce qu'elles sont en effet, et sa raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre quelle vision s'offrira à lui. »

Cette observation, que rapporte Müller, rappelle involontairement l'histoire d'un des premiers naturalistes de notre époque, l'illustre Savigny, mort, il y a quelques années, à la suite de l'un des plus longs martyres scientifiques qui se puisse imaginer. Voici ce qu'écrivait Savigny en 1823, en parlant de cette maladie effroyable qui le retint dans les ténèbres pendant vingt-sept ans :

« C'était la funeste névrose connue des médecins sous le nom d'exaltation de la sensibilité, liée dès son principe au sentiment d'une invin-

cible terreur. Quoique commune à tous les organes des sens, cette nouvelle affection avait son siège principal dans l'organe de la vue. Elle ne pouvait, quelle que fût sa violence, amener la cécité, dans l'acception rigoureuse du mot; mais elle rendait peu à peu mes yeux incapables de supporter la lumière, et, dans l'obscurité toujours plus profonde où elle me forçait de me tenir, elle faisait briller une foule d'images vivement colorées, dont les apparitions successives, réitérées à l'infini, me fatiguaient, m'obsédaient sans cesse. A ces premières apparences en succédèrent bientôt de plus formidables encore. Bientôt des phénomènes impétueux, lumineux, ardents, immenses, remplissant nuit et jour tout l'espace sous mille aspects divers, provoquèrent les crises les plus intenses, les plus déplorables. D'autres phénomènes, distingués des précédents moins par leurs formes et leurs couleurs que par leur redoutable influence, vinrent périodiquement en accroître, en aggraver les effets. Aux sensations propres à la vue s'unit un entraînement rapide en haut, en bas, en tous sens; une odeur fétide, des sifflements aigus, des sons harmonieux ou discordants, des voix humaines chantant, ou parlant et déclamant, et d'autres bruits non moins étranges. Le sommeil suspendait rarement ces détestables illusions, sans qu'il se produisît au réveil des visions menaçantes, incompréhensibles. Je citerai comme une des plus fréquentes la voûte spacieuse formée d'innombrables faces humaines, toutes également expressives, prenant je ne sais quel air inflexible et fixant sur moi des regards sinistres.... Les années se succédèrent, se multiplièrent sans amener autre chose qu'une diminution presque insensible, s'opérant à travers d'inexprimables tourments, et ne me laissant dans ma solitude de distractions possibles, pour faire diversion à tant de maux, que l'étude et la description quotidienne de ces mêmes tourments; journal unique, insensé peut-être, que j'ai dicté avec constance, en affrontant mille angoisses, dans la pensée qu'il donnerait la juste intelligence des causes de si affreuses tortures. »

Assurément, quand on lit ces détails, s'il y a quelque chose qui puisse contre-balancer l'effet qu'ils produisent sur l'âme, c'est le spectacle de ce noble courage qui, au lieu de céder sous la pression du mal, lutte corps à corps avec lui, et ne voit dans la maladie qu'un sujet d'observations et d'études! Et certes, après avoir lu ces lignes, il n'est pas possible d'admettre que l'hallucination détermine nécessairement la folie.

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que ces hallucinations de la vue n'ont pas toujours été, comme on pourrait le croire, des phénomènes

aussi redoutables que ceux dont nous venons de rappeler l'effrayante histoire. Beaucoup d'hommes les ont éprouvés sans en ressentir aucune atteinte dans leur santé comme dans leur raison. Tel fut Goethe. Très-sujet, dans son enfance, comme Müller, aux hallucinations de la vue, il prit un grand intérêt aux observations de Müller, et désira pouvoir en conférer avec lui. Peu de temps après la publication de son livre, Müller se rendit à Weimar, près du patriarche de la littérature allemande. « J'ai eu l'occasion, dit Müller, en 1828, de m'entretenir avec Goethe sur ce sujet, qui avait un égal intérêt pour nous deux. Sachant que, quand j'étais tranquillement étendu sur mon lit, les yeux fermés, sans cependant dormir, j'apercevais fréquemment des figurés que je pouvais très-bien observer, il était fort curieux d'apprendre ce que j'éprouvais alors. Je lui dis que ma volonté n'avait aucune influence ni sur la production ni sur la métamorphose de ces figures, et que jamais je ne distinguais rien de symétrique, rien qui eût le caractère de la végétation. Goethe, au contraire, pouvait établir à volonté le thème, qui se transformait ensuite, d'une manière en apparence involontaire, mais toujours en obéissant aux lois de l'harmonie et de la symétrie : différence entre deux hommes, dont l'un possédait l'imagination poétique au plus haut degré de développement, tandis que l'autre consacre sa vie à l'étude de la réalité et de la nature. ¹ »

Goethe a raconté, dans un écrit peu connu ², comment ces figures, d'abord vagues et indécises, qui se jouaient devant ses yeux, prenaient peu à peu un corps; comment il se figurait voir une fleur, et comment il voyait cette fleur, se déformant suivant des lois régulières, revêtir successivement différentes formes, mais qui toujours se rattachaient à la première. « Lorsque je fermais les yeux, dit-il, et qu'en baissant la tête je me figurais voir une fleur dans le milieu de mon organe visuel, cette fleur ne conservait pas un seul instant sa forme primitive; elle se décomposait aussitôt, et de son intérieur naissaient d'autres fleurs à pétales colorés et parfois verts; ce n'étaient pas des fleurs naturelles, mais des figures fantastiques, régulières cependant, comme les rosaces des sculpteurs. Il m'était impossible de fixer cette création; mais elle durait tant que je voulais sans croître ni diminuer. De même lorsque je me figurais un disque chargé de couleurs variées, je voyais continuellement naître du centre vers la périphérie des formes nouvelles

¹ *Manuel de physiol.*, p. 539.

² *Das Sehen in subjectiver Hinsicht von Purkinje*. 1815. Cet article, publié à l'occasion d'un ouvrage de M. Purkinje, a été publié par Goethe dans son ouvrage *Zur Morphologie*, t. II, p. 114.

comparables à celles que fait apercevoir un kaléidoscope. » Quand on lit cette phrase, il est impossible de ne pas penser à cet ouvrage si curieux de la *Métamorphose des plantes*, où Gœthe, donnant un admirable commentaire d'un aphorisme de Linnée (*Principium florum et foliorum idem est*), montre toutes les parties de la fleur naissant par quelques modifications de la feuille elle-même, et où, devançant de vingt ans les travaux des botanistes ses contemporains, il pose les bases de la morphologie végétale :

Alle Gestalten sind ähnlich, und keine gleichet der andern.
Und so deutet das Chor auf ein geheimes Gesetz
Auf ein heiliges Räthsel ¹....

On a souvent, dans ces derniers temps, appelé l'attention sur le rôle que les hallucinations ont joué dans l'histoire; on a souvent raconté les nombreuses épidémies de délire auxquelles elles ont donné lieu, et les faits historiques de toute nature auxquels elles ont été liées. De nos jours le rôle des hallucinations est tout autre; mais il n'est pas moins grand. Elles ont été pour Gœthe, et nous allons voir qu'elles ont été aussi pour Müller le point de départ de théories scientifiques très-remarquables, en fixant leur attention sur des phénomènes qu'ils éprouvaient avec une grande vivacité, et dont ils cherchaient à se rendre compte; tant est grande, même sur les génies les plus puissants, l'influence de l'organisation physique. Seulement chacun d'eux réagit contre elle avec les qualités propres de sa nature morale. Gœthe, qui a observé les hallucinations en poète et en artiste, cherche avant tout la forme des images qui lui apparaissent, et qui se déduisent les unes des autres d'une manière régulière; Müller, qui les observe en physiologiste, ne se préoccupe que de leur nature même et des causes qui les produisent.

Si les hallucinations sont des sensations véritables, il en résulte évidemment que l'organe de la vue possède en lui-même la propriété de produire des images sans y être sollicité par aucune autre cause extérieure. Mais, si cette seconde proposition est elle-même vraie, on est invinciblement conduit à se demander si toutes les images que nous voyons dans notre œil, aussi bien les images qui correspondent à une

¹ Ces vers de Gœthe font partie de son poème si curieux sur la *Métamorphose des Plantes*. N'est-ce pas aussi à ces hallucinations de la vue qu'il faisait allusion lorsqu'il commençait ainsi le prologue de *Faust* :

Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,
Die früh sich einst dem trüben Blick gezeigt.

réalité extérieure que les images subjectives qui constituent les hallucinations, ne seraient pas également le produit de notre organe visuel. En d'autres termes, l'étude des hallucinations conduisit Müller à une théorie générale de la vision, théorie reposant sur cette idée, que la lumière et que les images colorées sont produites par l'organe de la vue, aussi bien dans la vision objective que dans la vision subjective. Et cette théorie de la vision devait s'appliquer à tous les organes des sens, et devenir une théorie générale de la sensation. Elle se trouve déjà très-nettement indiquée, et dans toute sa généralité, dans son ouvrage sur la *Physiologie du sens de la vue*.

Le traité de la *Physiologie comparée du sens de la vue* est d'ailleurs fort remarquable à beaucoup d'égards, d'autant plus remarquable qu'il est l'œuvre d'un savant de vingt-cinq ans. Quand on lit cet ouvrage, on est réellement étonné du nombre et de la variété de connaissances de toute nature qu'il suppose chez son auteur. Soit qu'il étudie en mathématicien les conditions de la vue simple avec deux yeux ; soit que, par une série de dissections fort bien faites, il décrive les diverses parties des yeux composés des insectes, et, qu'étudiant ensuite ces organes en physicien, il y trouve les éléments d'un appareil optique construit d'après de tout autres principes que celui de l'homme ; soit qu'il cherche, par des expériences bien imaginées, à combattre l'idée généralement accréditée de l'achromatisme absolu de l'œil ; soit qu'il décrive en physicien, en physiologiste, en médecin, les diverses variétés du strabisme ; soit enfin qu'il étudie les mouvements de l'œil, et qu'il recherche les conditions anatomiques et physiologiques du regard et de ses différentes expressions, en les contrôlant par les observations des poètes et des peintres, toujours il intéresse autant qu'il étonne, en ajoutant au nombre et à la nouveauté des faits les considérations les plus ingénieuses et souvent aussi les plus élevées.

Plusieurs de ces questions méritent un examen particulier. C'est ainsi que faisant connaître en détail l'organisation des yeux composés des insectes dont Swammerdam avait jadis indiqué la conformation singulière, et que trouvant dans ces organes une structure entièrement différente de celle de l'œil humain, Müller cherche à se rendre compte de la manière dont ces yeux peuvent servir d'organes de vision, et il arrive à cette conclusion remarquable que la vision chez les insectes s'exerce à l'aide de conditions physiques tout autres que celles par lesquelles s'accomplit la vision chez tous les animaux à yeux simples ; que d'ailleurs la construction de ces yeux multiples, qu'il serait plus exact de désigner sous le nom d'*yeux*

à facettes, est, au point de vue optique de la formation des images, beaucoup moins favorable que la construction des yeux simples¹. D'autre part, l'étude des conditions physiques et mathématiques de la vue y est traitée avec un très-grand soin, et conduit à des résultats d'une grande importance. Müller, après Comparetti, démontre par de nouvelles expériences, contrairement à l'opinion généralement admise, que l'œil n'est point absolument achromatique, et que, dans certaines conditions qu'il détermine avec une grande exactitude, les images qui se produisent sur la rétine sont des images colorées. Une autre question fort remarquable également est celle de la vue simple avec deux yeux. Ce problème avait jusqu'alors embarrassé beaucoup les physiciens et les physiologistes; Müller ne l'a point résolu complètement, car il n'est pas possible en physiologie, comme dans une science quelconque, d'arriver à une connaissance complète et définitive; mais il a fait faire un grand pas à la question en démontrant ce qui avait été soupçonné déjà, mais ce que l'on ne savait que d'une manière très-imparfaite, que la vision simple à l'aide des deux yeux résulte de l'existence sur les deux rétines de points identiques, c'est-à-dire de points qui agissent de la même manière, et qui sont de telle nature que lorsqu'ils reçoivent l'image d'un même point de l'objet, ils donnent une sensation unique. Cette disposition n'est point acquise, comme quelques auteurs l'ont prétendu; elle est originelle, et doit avoir sa cause dans l'organisation même des nerfs optiques qui s'entre-croisent, comme on le sait, entre l'œil et le cerveau. Müller a fait connaître, avec beaucoup de soin et de science, les conditions mathématiques qui font que les points identiques pourront être influencés dans l'œil par les rayons lumineux provenant d'un point conique. Lorsque ces conditions n'existeront point, ces rayons viendront agir en des points différents sur les deux rétines, et alors la vue sera double. C'est ce qui arrive dans le strabisme. Müller donne sur cette affection des détails très-intéressants, et entièrement nouveaux, en montrant comment les changements de direction dans les axes

¹ Je dois dire toutefois que j'ai entendu, il y a plus de dix ans, un de nos savants les plus distingués, M. Dujardin, professeur à la Faculté des sciences de Rennes, élever des doutes très-sérieux contre la théorie de Müller sur la vision des insectes, et chercher à montrer qu'il n'y a point de différence essentielle entre la vision chez les insectes et chez l'homme. Malheureusement le travail de M. Dujardin n'a pas été publié, et n'est connu que par un bien court extrait publié dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* en 1847. C'est un regret pour tous les amis de M. Dujardin, qu'il n'ait pas publié ce travail, non plus que tant d'autres travaux qu'il possède en portefeuille, et qu'il ait cru, depuis plusieurs années, devoir se renfermer dans un silence complet.

visuels déterminent les positions différentes de ces points identiques. Du reste, Müller est loin d'avoir épuisé toutes les questions qui se rattachent à la vision binoculaire, et la merveilleuse invention du stéréoscope, par M. Wheatstone, en nous montrant que le concours des yeux est nécessaire pour nous donner la notion du relief des objets, et que les couleurs complémentaires, vues séparément par chacun des yeux, se recomposent dans le *sensorium* pour produire la lumière blanche, est venue proposer de nouveaux problèmes à la sagacité des physiciens et des physiologistes.

Mais si l'ouvrage de Müller sur le sens de la vue a une grande importance par suite du nombre considérable de questions de détail qui y sont élucidées, il est bien plus remarquable encore par la pensée même du livre, c'est-à-dire par cette théorie nouvelle de la vision, théorie qui peut s'appliquer à tous les sens. Et, en effet, dans ce livre même, Müller a rédigé un chapitre dans lequel il montre que sa théorie s'applique à l'explication des phénomènes auditifs. Plus tard, lorsqu'il publiera son *Manuel de physiologie*, il en fera l'application à tous les phénomènes des sensations. Comme dès cette époque la théorie était complète dans son esprit, c'est ici le lieu de l'exposer dans son ensemble. Mais il ne faut point oublier, pour la comprendre, qu'elle a eu son point de départ dans les phénomènes de la vision, dont l'étude a devancé celle de tous les autres sens, et sur laquelle on a eu, par conséquent, beaucoup plus tôt que pour les autres, des notions très-avancées.

Comment connaissons-nous le monde extérieur? Par quel mécanisme l'intelligence peut-elle, en quelque façon, sortir d'elle-même pour se mettre en rapport avec les réalités matérielles, et s'en faire des notions plus ou moins exactes? Important et difficile problème qui s'est imposé à la pensée humaine depuis l'époque où elle a commencé à réfléchir, c'est-à-dire à chercher à se rendre compte de sa nature propre et de ses relations avec les existences qui lui sont étrangères, mais dont la solution complète nous échappe et nous échappera probablement toujours, parce qu'elle exige impérieusement le concours de toutes les sciences qui s'occupent du monde physique et du monde intellectuel, et que ces sciences, comme toutes les autres acquisitions de l'espèce humaine, n'ont pu être obtenues que lentement et progressivement. Les philosophes en étudiant les lois de l'intelligence, les physiciens en faisant connaître les propriétés de la matière, les physiologistes, enfin, en déterminant les conditions dans lesquelles nos organes servent d'intermédiaires entre la matière et l'intelligence,

apportent successivement les matériaux de l'édifice, et ce n'est que par leur concours que l'on pourra espérer d'en obtenir l'achèvement, si cet achèvement est dans la destinée de notre espèce

Pour bien connaître la doctrine de Müller, pour bien comprendre les éléments nouveaux qu'il a introduits dans la théorie des sensations, il est indispensable d'apprécier jusqu'à quel point elle avait été conduite avant lui.

Nous savons tous, par une expérience personnelle, que les différentes parties de notre corps sont *sensibles*, c'est-à-dire que lorsqu'elles sont en rapport immédiat ou médiat avec certaines existences extérieures, elles donnent à notre intelligence la connaissance de ces rapports, et que cette connaissance, souvent indifférente, s'accompagne dans bien des cas d'états particuliers que nous désignons sous le nom de bien-être et de douleur. Dès l'antiquité on avait reconnu que, si les différentes parties de notre corps sont sensibles, elles ne possèdent point cette sensibilité par elles-mêmes, et qu'elles la doivent à des organes particuliers, répandus en plus ou moins grande abondance dans les diverses parties de notre corps, et que l'on désigne sous le nom de *nerfs*. Ce fait était déjà bien connu de Galien. De nos jours on a été plus loin; les travaux de Charles Bell et de Magendie, travaux dont Müller a plus tard démontré l'exactitude, ont prouvé que la sensibilité n'appartient même pas à toutes les parties du système nerveux, et qu'il est dans cet appareil certaines parties auxquelles elle est exclusivement dévolue.

Mais comment le nerf est-il sensible, et comment peut-il donner à l'intelligence la notion du monde extérieur?

Les chefs de la philosophie atomistique, Démocrite, puis Épicure, avaient imaginé, pour expliquer le phénomène de la sensation, une hypothèse assez singulière, mais qui, chose plus singulière encore, s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec peu de modifications. D'après Démocrite et Épicure, les corps matériels émettent constamment des émanations matérielles, mais d'une très-grande ténuité, émanations qui viennent frapper nos sens, et qui, par des voies inconnues, pénètrent jusqu'au *sensorium* ou centre commun des sensations. Ces émanations, que l'on a désignées sous le nom d'*images* ou d'*espèces représentatives*, constituaient, il faut bien le reconnaître, une hypothèse assez fondée en apparence, à une époque où la physique n'avait point fait de progrès. Un grand nombre de phénomènes naturels, encore inexpliqués, paraissaient donner l'idée de ces émanations matérielles, intermédiaires aux sens et aux objets. C'est ainsi que les images qui

se forment sur toutes les surfaces qui reflètent la lumière, devaient, avant que les lois de la réflexion fussent connues, avoir donné la pensée qu'il sortait des corps quelque chose de matériel, et en même temps d'une ténuité excessive qui, par conséquent, ne pouvait être considéré comme un corps. Pour se faire une idée de cette doctrine il faut lire le quatrième chant du poème de Lucrèce : on y verra comment, à l'aide de ces images, l'école épicurienne croyait pouvoir expliquer tous les phénomènes des sensations, et même aussi des hallucinations et des rêves :

..... Ea quæ rerum simulacra vocamus,
 Quæ quasi membranæ summo de corpore rerum
 Direptæ volitant ultro citroque per auras
 Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
 Terrificant, atque in somnis....

Mais ne nous y trompons point; si les progrès de la physique, en nous donnant des idées plus exactes des phénomènes naturels, nous font regarder aujourd'hui ces explications comme puériles, il ne nous est point permis de méconnaître que tout en s'épurant et en se modifiant, et en revêtant d'autres formes, la théorie des images représentatives s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ainsi la théorie de l'émission de la lumière, qui nous représente la lumière comme une matière subtile versée incessamment dans l'espace par les corps lumineux en torrents d'une vitesse effrayante, cette théorie, bien qu'appuyée sur l'autorité du grand Newton, est, au fond, la même que celle de Démocrite et d'Épicure, bien qu'elle en diffère considérablement par l'appareil scientifique dont elle est revêtue ¹.

Que pouvaient être les sens dans cette théorie? Des instruments essentiellement passifs, n'ayant pas d'autre usage que celui d'être en rapport avec les images représentatives, ou, si la sensation n'a pas lieu dans les organes des sens eux-mêmes, devant conduire cette image jusqu'au *sensorium*. Aussi, pendant longtemps, tous les efforts des physiiciens et des physiologistes eurent-ils pour but de chercher à connaître et à déterminer d'une manière exacte les conditions dans lesquelles nos sens peuvent se mettre en communication avec les émanations des corps. Pour la plupart des sens, la question ne présentait pas de difficultés. Il y en avait pour l'organe de la vue; mais

¹ La phrase suivante de Newton prouve qu'il croyait à l'existence des espèces représentatives : « Le *sensorium* des animaux n'est-il pas le lieu où est présente la substance qui sent, et où les espèces sensibles des choses sont apportées à travers les nerfs et le cerveau, afin qu'elles y soient perçues par l'esprit présent en ce lieu-là? »

l'illustre Kepler, mettant à profit les idées de deux de ses prédécesseurs, Porta et Maurolyc, parvint à établir, au moins dans ses conditions les plus générales, la marche de la lumière dans l'œil et les conditions de la formation des images sur la rétine. Dans ce système, l'œil n'était plus qu'un appareil d'optique, qu'une chambre obscure en quelque sorte, mais une chambre obscure intelligente, et jouissant de la propriété de connaître les images auxquelles elle donne naissance. L'assimilation de l'œil à un appareil optique fut même portée si loin, que la construction optique de l'œil fut prise pour servir de modèle à des instruments nouveaux. On sait qu'Euler partit de l'achromatisme de l'œil pour établir, contre Newton, la possibilité de la construction de lentilles achromatiques, et qu'il fut ainsi l'auteur d'un progrès extrêmement important dans la fabrication des instruments d'optique.

Mais il arriva une époque où l'examen attentif des faits conduisit à reconnaître que la doctrine physiologique de la passivité des nerfs est une doctrine incomplète et insuffisante. En effet, condamner les organes des sens à un rôle purement passif, celui de recevoir des émanations ou des images, et les nerfs attachés au service de ces organes à un rôle également passif, celui de transmettre au *sensorium* ces émanations et ces images, c'est s'exposer à laisser inexpliqués un grand nombre de phénomènes qui ont leur siège dans les organes des sens. Aussi, dès l'antiquité même, cette doctrine avait déjà rencontré des contradicteurs.

C'est ainsi qu'Empédocle, partant, selon toute apparence, de ce fait connu de tout le monde, qu'un coup sur l'œil ou sur la tête détermine une vive sensation de lumière, avait cherché à expliquer le phénomène de la vision, en admettant que l'œil produit de la lumière et que la vue résulte du conflit de la lumière externe avec celle qui est produite par l'œil. Cette théorie se retrouve dans *Le Timée* de Platon, où on lit cette page remarquable :

« Avant tous les autres organes, les dieux formèrent les yeux, producteurs de la lumière.... Ils surent faire que cette portion du feu qui n'a pas la faculté de brûler, mais celle de produire cette douce lumière qui ne manque jamais de nous éclairer tous les jours, devint un corps. Car, comme un feu pur et semblable à celui-là existe au dedans de nous, ils firent en sorte que ce feu formât à travers les yeux un courant composé tout entier de parties fines et pressées, mais ils resserrèrent surtout au milieu le tissu de l'œil, afin qu'il ne laissât rien échapper de la lumière la plus grossière et qu'il laissât passer comme dans un filtre

seulement cette lumière parfaitement pure : lors donc que la lumière du jour rencontre le courant du feu visuel, alors le semblable s'applique ainsi sur son semblable, et s'unit si étroitement à lui qu'en s'identifiant ils forment un corps unique suivant la direction des yeux, où la lumière qui arrive de l'intérieur rencontre celle qui vient des objets extérieurs. Ce corps de lumière éprouvant donc les mêmes affections dans toutes ses parties à cause de ses similitudes, s'il touche quelque objet, ou si quelque objet le touche, il en transmet le mouvement dans tout le corps jusqu'à l'âme, et produit ainsi cette sensation que nous nommons la vue. Mais à l'arrivée de la nuit ce feu semblable se retire, et le corps de lumière se trouve dissous; car le feu interne ne rencontrant rien à sa sortie que de dissemblable, s'altère lui-même et s'éteint, parce qu'il ne peut plus s'unir à l'air environnant et ne contient plus de feu. L'œil ne peut donc plus voir, et appelle lui-même le sommeil. En effet, ces protectrices de la vue que les dieux ont formées, les paupières, lorsqu'elles sont closes, arrêtent l'effet du feu extérieur, ce qui calme et adoucit les agitations du feu intérieur, et, en les apaisant, produit le repos; lorsque ce repos est très-profond on est saisi par un sommeil peu troublé de songes, mais lorsqu'il reste encore quelques agitations trop fortes, suivant leur nature et les parties du corps où elles se prolongent, il en résulte une plus ou moins grande diversité d'images semblables à des objets soit intérieurs, soit extérieurs, et dont le souvenir se conserve après le réveil ¹.

Débarrassée des formes mystiques dont Platon aimait à revêtir sa pensée, cette phrase veut dire d'abord que la vue exige le concours actif de l'œil, et que l'œil concourt à produire la lumière; puis, que la vision résulte du conflit produit par la rencontre des deux lumières, la lumière extérieure et celle de l'œil. Cette théorie fut adoptée par plusieurs savants de l'antiquité, et entre autres par Euclide et par Ptolémée. Mais Platon n'avait apporté aucun fait à l'appui de sa doctrine.

Aristote fut beaucoup plus explicite. Dans son petit traité des *Rêves*, qui contient des observations exactes sur les images subjectives de la vue, et des opinions tout à fait comparables à celles que Müller avait soutenues dans son livre sur les hallucinations, il dit en propres termes : « L'œil n'est pas seulement passif dans l'acte de la vision, mais il agit aussi dans une certaine mesure. » Il appuie cette proposition par des considérations très-justes. Quand un mobile se meut sous une

¹ *Le Timée*. Trad. de M. H. Martin (de Rennes).

impulsion, le mouvement se continue dans le mobile même après qu'il a cessé d'être en contact avec le moteur. Il en est de même pour les organes des sens. L'action exercée par un corps quelconque sur un de nos sens se continue même après que la cause a cessé d'agir. C'est ainsi que plusieurs phénomènes visuels nous montrent des images colorées se succédant dans l'organe de la vue, lorsque nous plaçons nos yeux dans certaines conditions. Quand on fixe pendant quelque temps le soleil, ou un objet vivement éclairé, et qu'ensuite on détourne les yeux sur un autre objet, on aperçoit l'image du soleil ou de l'objet précédemment observé se colorer de teintes diverses jusqu'au moment où elle s'évanouit. Mais quelle est la cause de ces teintes diverses, sinon l'activité même de l'œil? Aristote avait donc entrevu la véritable théorie physiologique de la vision, de même que dans un autre de ses ouvrages, son *Traité de l'âme*, il en avait entrevu les conditions physiques. Il admet en effet, dans ce traité, que pour que l'œil puisse apercevoir la lumière, il faut qu'il y ait entre la lumière et l'œil l'interposition d'un milieu particulier qui serve d'intermédiaire entre l'objet et l'organe, exactement comme dans l'audition, l'air doit servir d'intermédiaire entre le corps sonore et l'oreille. Quand on lit ce petit traité des *Rêves*, où de si fines observations et des considérations physiologiques si justes sont réunies en quelques pages, on ne peut trop admirer ce ferme et puissant génie qui avait embrassé toutes les parties de la science humaine, et laissé dans toutes une ineffaçable empreinte; et l'on se demanderait avec étonnement comment des idées scientifiques si saines et si exactes ont pu être méconnues pendant un temps aussi long, si l'histoire des sciences ne nous montrait, presque à chacune de ses pages, qu'un homme de génie ne peut impunément devancer son siècle, et que la vérité elle-même a besoin, pour être acceptée et pour acquérir cette évidence qui frappe tous les regards, de n'être proclamée qu'au moment précis où l'on sent l'insuffisance des doctrines généralement admises, et la nécessité de doctrines nouvelles.

Müller, dans un grand nombre de passages de ses ouvrages, s'est plu à revenir sur ces doctrines d'Aristote, pour lequel il professait l'admiration la plus vive. Il a même publié en entier, à la suite de son livre sur les Hallucinations de la vue, l'opuscule d'Aristote *Sur les rêves*. Malheureusement il n'a pas poussé plus loin l'historique de sa théorie. Nous devons ici réparer un oubli d'autant plus important pour nous qu'il s'agit d'un des plus grands noms de la philosophie française, de Descartes. Entre autres titres de gloire, Descartes eut aussi celui d'être un

grand physiologiste, et il a publié dans sa *Dioptrique* des idées sur le mécanisme des sensations qui présentent une analogie remarquable avec celles d'Aristote, avec cette différence toutefois que Descartes va plus loin qu'Aristote, et qu'il applique aux sens, dans toute leur généralité, les conséquences qu'Aristote avait déduites de ses études pour le sens de la vue. « Et premièrement, dit-il, touchant la lumière et la couleur qui toutes appartiennent proprement au sens de la vue, il faut penser que notre âme est de telle nature que la force du mouvement qui se trouve dans les endroits du cerveau d'où naissent les petits filets des nerfs optiques lui fait avoir ce sentiment de la lumière, et la façon de ces mouvements celui de la couleur, ainsi que les mouvements des nerfs qui correspondent aux oreilles lui font ouïr les sons, et ceux des nerfs de la langue lui font goûter les saveurs, et généralement ceux des nerfs de tout le corps lui font sentir quelque chatouillement quand ils sont modérés, et quand ils sont trop violents quelque douleur, sans qu'il doive en tout cela y avoir aucune ressemblance entre les idées qu'elle conçoit et les mouvements qui causent ces idées : ce que vous croirez facilement, si vous remarquez qu'il semble à ceux qui reçoivent quelque blessure dans l'œil qu'ils voient une infinité de feux et d'éclairs devant eux, nonobstant qu'ils ferment les yeux ou bien qu'ils soient dans un endroit fort obscur; *en sorte que ce sentiment ne peut être attribué qu'à la seule force du coup, laquelle meut les petits filets du nerf optique, ainsi que ferait une violente lumière; et cette même force touchant les oreilles pourrait faire ouïr quelque son, et touchant le corps en d'autres parties y faire sentir de la douleur.* Et ceci se confirme aussi de ce que si quelquefois on force les yeux à regarder le soleil ou quelque autre lumière fort vive, ils en retiennent après un peu de temps l'impression, en telle sorte que nonobstant même qu'on les tienne fermés, il semble qu'on voie diverses couleurs qui se changent et passent de l'une à l'autre à mesure qu'elles s'affaiblissent; car cela ne peut procéder que de ce que les petits filets du nerf optique, ayant été mus extraordinairement fort, ne se peuvent arrêter sitôt que de coutume; mais l'agitation qui est en eux après que les yeux sont fermés n'étant plus assez grande pour représenter cette forte lumière qui l'a causée, représente des couleurs moins vives, et ces couleurs se changent ou s'affaiblissent, ce qui démontre que leur nature ne consiste qu'en la diversité des mouvements, et n'est point autre que je l'ai ci-dessus supposée ¹. »

¹ *Dioptrique*, discours sixième. Dans le premier discours de son *Traité des météores*,

Pour qui est au courant de l'histoire des sciences, l'origine de cette doctrine physiologique de Descartes est facile à comprendre. Descartes avait été conduit, par ses travaux sur la physique, et particulièrement sur l'optique, à concevoir la nature de la lumière d'une façon tout autre que ses contemporains. On sait qu'il est l'auteur de la célèbre hypothèse des ondulations ou vibrations, hypothèse déjà entrevue par Aristote, mais complètement oubliée depuis. Dans cette hypothèse, la lumière n'est point une matière subtile, comme les anciens le supposaient; elle est le résultat de vibrations produites dans un milieu particulier, qui remplit tout l'espace et pénètre tous les corps, et que l'on appelle l'*éther*. Or, comment ces vibrations peuvent-elles agir sur les organes des sens? On ne peut le concevoir que d'une seule façon; il faut admettre que ces vibrations, en venant frapper l'extrémité des nerfs sensoriaux, y mettent en jeu, d'une manière qui nous est inconnue, il est vrai, et qui le restera probablement toujours, une activité particulière; mise en jeu dont le résultat, s'il est connu par l'âme, sera le phénomène de la sensation. Mais s'il en est ainsi, et si les vibrations lumineuses n'agissent sur l'extrémité des nerfs optiques qu'en excitant leur activité propre, on voit de suite que rien n'empêchera ces nerfs de se mettre en action sous l'influence de toute autre cause que les vibrations lumineuses. En d'autres termes, la sensation résulte de phénomènes d'une nature spéciale et complètement inconnue jusqu'à présent, qui se développent dans les nerfs, le plus souvent à la suite de mouvements extérieurs à notre corps, mais qui n'ont pas nécessairement cette origine; car on peut concevoir comment, dans cette théorie, une cause quelconque agissant sur les nerfs optiques,

Descartes reproduit les mêmes idées pour la chaleur : « Je suppose ici que pour le froid et le chaud il n'est point besoin de concevoir autre chose, sinon que les petites parties des corps que nous touchons, étant agitées plus ou moins fort que de coutume, agitent aussi plus ou moins les petits filets de ceux de nos nerfs qui sont les organes de l'atouchement, et que, lorsqu'elles les agitent plus fort que de coutume, cela cause en nous le sentiment de la chaleur, au lieu que, lorsqu'elles les agitent moins fort, cela cause le sentiment de la froideur. » La *Dioptrique* et le *Traité des météores* furent publiés en 1628. Dans les *Principes de la philosophie*, publiés en 1644, Descartes revient sur les mêmes idées d'une manière très-explicite : « L'expérience nous montre quelquefois très-clairement que les seuls mouvements excitent en nous non-seulement du chatouillement et de la douleur, mais aussi des sons et de la lumière. Car si nous recevons en l'œil quelque coup assez fort, en sorte que le nerf optique en soit ébranlé, cela nous fait voir mille étincelles de feu, qui ne sont point toutefois hors de notre œil; et quand nous mettons le doigt un peu avant dans notre oreille, nous oyons un bourdonnement dont la cause ne peut être attribuée qu'à l'agitation de l'air que nous y tenons enfermé. » (4^e partie, 198.)

provoquera la mise en jeu de leurs propriétés particulières, et produira par conséquent une sensation lumineuse.

Descartes avait donc raison. Mais il éprouva le même sort qu'Aristote, dont il avait, très-certainement à son insu, reproduit, complété et étendu la doctrine. Sa théorie physiologique des sensations, après avoir été acceptée par l'école cartésienne, comme on peut s'en assurer en lisant le premier chapitre de la *Recherche de la vérité* et le quatrième *Entretien sur la métaphysique* de Malebranche, fut enveloppée dans la proscription commune qui, au commencement du siècle dernier, frappa tous les travaux de cette école. D'ailleurs les découvertes, à jamais mémorables, de Newton donnèrent un nouvel éclat à l'hypothèse de l'émission de la lumière, hypothèse dans laquelle les sens, ainsi que nous l'avons vu, se trouvent réduits à un rôle purement passif. Aussi les idées de Descartes furent-elles complètement oubliées, et l'on arriva même à ne plus attacher d'importance aux faits physiologiques qui formaient la base de cette doctrine. On en jugera par l'étonnement qu'excitèrent au milieu du siècle dernier les publications dans lesquelles on revint sur cet ordre de faits, tant les hommes, même les plus savants, sont disposés à se laisser entièrement dominer par les doctrines généralement admises, et tant il leur est difficile d'échapper à leur influence, même lorsqu'il ne s'agit que de constater des faits.

Ce fut seulement en 1738 qu'un physicien anglais, nommé Jurin, rappela l'attention des savants sur les apparitions de lumière subjective. Il chercha à les expliquer par la mise en jeu des propriétés vitales de la rétine, mais son explication est incomplète et très-obscur. « Ces phénomènes et plusieurs autres de même espèce, dit-il, paraissent dépendre de ce principe, que, lorsque nous avons été pendant quelque temps affectés d'une sensation, aussitôt que nous cessons d'en être affectés, il s'en élève une autre contraire, quelquefois par la cessation même, ou d'autres fois par des causes qui dans un autre temps ne produiraient pas la même sensation, ou du moins ne la produiraient pas au même degré, etc.¹ »

Quelques années après, en 1743², Buffon, qui n'avait pas eu connaissance du travail de Jurin, étudia avec soin certaines apparitions de couleurs subjectives, et il montra que ces couleurs *accidentelles*, comme il les appelait, sont soumises, dans leur apparition, à des lois remarquables ; que, par exemple, lorsque l'on regarde attentivement pen-

¹ Le travail de Jurin est consigné dans une note du *Traité d'optique* de Smith.

² Buffon, *Mémoire sur les couleurs accidentelles*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* pour 1745.

dant un certain temps un carré de papier coloré d'une certaine couleur et appliqué sur un papier blanc, on voit ce papier coloré s'entourer d'une auréole produite par la couleur complémentaire. Cette couleur complémentaire n'est visible que pour l'observateur; elle n'existe donc que dans l'œil de l'observateur. Mais Buffon n'alla pas plus loin; et ce génie si audacieux, qui, d'après l'expression de M. Villemain, *dans un traité où l'immensité des faits accable, ajoutait sans crainte l'immensité des hypothèses*, n'osa pas publier ni faire connaître les idées que ces faits lui avaient suggérées, tant ils lui paraissaient étranges. « Je n'entreprendrai pas, dit-il, de donner ici les idées qui me sont venues sur ce sujet; quelque assuré que je sois de mes expériences, je ne suis pas assez certain des conséquences qu'on doit en tirer pour oser rien hasarder encore sur la théorie de ces couleurs. » Les expériences de Buffon furent répétées et variées de beaucoup de manières par divers savants, et particulièrement par le jésuite Scherffer (1763-1765)¹, qui essaya d'en donner la théorie. Il part de ce principe : que la rétine n'est pas seulement sensible à la lumière, comme le rideau de la chambre obscure, et que, comme toutes les autres parties de notre corps, elle est sujette à la fatigue. Une lumière trop vive produit l'éblouissement, c'est-à-dire une cécité passagère. L'impression prolongée d'une couleur produit, si l'on peut parler ainsi, un éblouissement spécial qui rend la rétine temporairement insensible à cette couleur. Dans ces conditions, la lumière blanche nous paraîtra colorée par la couleur complémentaire, parce que nous ne voyons point dans la lumière blanche la couleur qui a produit cet éblouissement passager, tandis que nous voyons la couleur qui résulte du mélange de toutes les autres. Toutefois cette intervention des propriétés vitales de la rétine n'était admise encore que d'une manière très-imparfaite, et comme il convenait à un partisan de l'émission. La sensibilité de la rétine était partiellement détruite d'une manière temporaire, mais c'était tout.

Quelques années après Scherffer, un médecin anglais nommé Robert Waring Darwin, très-peu connu aujourd'hui, et qui cependant mériterait de l'être, reprit la question et compléta l'explication que Jurin avait donnée, mais d'une manière tout à fait insuffisante². La sensation de la couleur complémentaire tiendrait, d'après lui, à ce que la rétine, impressionnée pendant un certain temps par une certaine couleur, se

¹ Scherffer, *Über den Zufälligen Farben*. Vienne, 1765.

² Robert Waring Darwin, *New experiments on the ocular Spectra of Light and Colours Transactions philosophiques*, t. 76, p. 313, nov. 1785.

mettrait d'elle-même, par un fait de réaction, comme il y en a tant dans l'organisation animale, dans un état particulier directement opposé au précédent, et qui donnerait lieu à la sensation de la lumière complémentaire. Ici, comme on le voit, mais seulement dans un cas particulier, la sensation deviendrait un phénomène actif, au lieu d'être un phénomène purement passif. Ce qu'il y a surtout d'intéressant dans le travail de Darwin, c'est qu'il fut conduit par sa théorie à se demander si son explication ne pourrait pas être appliquée à la vision et même aux autres sens d'une manière générale; et, bien qu'elle se fondât sur des théories physiologiques au moins contestables, cette opinion mérite d'être rappelée ici. « Ces actions musculaires de la rétine, dit M. Darwin, ne pourraient-elles pas constituer la sensation de la lumière et des couleurs, et leur répétition volontaire, lorsque l'objet est éloigné, ne pourrait-elle pas constituer le souvenir que nous en avons? Et enfin les lois de la sensation de la lumière, qui viennent d'être étudiées ici, ne pourraient-elles pas constituer les lois de tous nos autres sens, et contribuer beaucoup à éclaircir maints phénomènes des corps animaux dans l'état de santé et de maladie, et rendre ainsi cette recherche très-digne de l'attention du physicien, du métaphysicien et du naturaliste? »

Enfin, au commencement de ce siècle, Goethe reprit cette étude, et, prenant son point de départ dans les travaux de Darwin, là même où Darwin l'avait laissée, et très-probablement attiré vers cette question par les apparitions lumineuses qu'il éprouvait, et dont il aimait à s'entretenir avec Müller, chercha dans ces phénomènes le point de départ de toute une théorie de la vision. Ces phénomènes ne sont plus une exception, un *accident*, comme on le croyait avant lui, ils sont la règle même. Ils nous prouvent que l'œil possède en lui-même la faculté de produire la lumière et les couleurs. Si les objets colorés agissent sur notre œil, cela tient simplement à ce qu'ils agissent sur notre œil de façon à exciter en lui certaines actions particulières. Ainsi, dans ce beau livre du Traité des couleurs (*die Farbenlehre*), livre que quelques objections mal fondées contre les travaux de Newton sur l'optique ont souvent empêché d'être apprécié à sa juste valeur, on peut considérer Goethe comme ayant à peu près établi la véritable théorie de la vision, car nous verrons bientôt en quoi cette théorie était defectueuse; et ce sera peut-être un nouveau titre à ajouter à tous ses titres littéraires et scientifiques. Il est curieux d'ailleurs de voir que, tout en procédant dans son livre avec un véritable appareil scientifique, il en était arrivé à s'exprimer dans des termes

qui rappellent le passage déjà cité du *Timée* de Platon. « L'œil, dit-il, doit son existence à la lumière. De tous les organes équivalents qui appartiennent aux animaux, la lumière appelle à elle un organe qui lui soit analogue; et ainsi l'œil se forme par la lumière et pour la lumière, de telle sorte que la lumière intérieure vienne réagir contre la lumière extérieure. Ceci nous rappelle l'ancienne école ionienne, qui se représente toujours à nous avec une si grande autorité : le semblable n'est connu que par le semblable; comme aussi la pensée d'un ancien auteur mystique que nous pourrions exprimer en vers allemands de la manière suivante :

« Si l'œil n'était pas lumineux,
 » Comment pourrions-nous regarder la lumière ?
 » Si la force propre de Dieu ne vivait pas en nous,
 » Comment le Divin pourrait-il nous exalter ? »

« Cette affinité intime de la lumière et de l'œil n'est niée par personne; mais il est plus difficile de les considérer comme n'étant qu'une seule et même chose. Cependant cela devient compréhensible, si l'on pense qu'il existe dans l'œil une lumière latente qui peut être excitée par la plus faible impulsion de l'intérieur ou de l'extérieur. Nous pouvons dans l'obscurité, par les excitations de l'imagination, faire apparaître devant nous les images les plus brillantes. Dans les rêves, les objets se montrent à nous comme en plein jour. Dans l'état de veille, les actions lumineuses les plus faibles sont visibles pour nous, et même, lorsque l'organe éprouve une action mécanique, cette action fait apparaître en nous la lumière et les couleurs. » Goethe, en s'exprimant ainsi, s'était approché bien près du but. Toutefois, il ne s'était pas rendu exactement compte du phénomène, et il croyait, avec Platon, que l'œil produit réellement de la lumière, et que la vision résulte du conflit de la lumière interne avec la lumière extérieure. Il croyait, d'après certains faits mal interprétés, comme nous le verrons bientôt, que l'œil est phosphorescent, et qu'il possède la propriété de s'éclairer dans l'obscurité, par la lumière qu'il produit lui-même. La question n'était donc pas entièrement résolue, lorsque Müller la reprit de nouveau. Nous savons comment il y était arrivé. Comme Goethe, il avait été conduit à s'occuper de ces questions par les hallucinations qu'il éprouvait dans son enfance; de plus, le sentiment de vénération profonde qu'il éprouvait pour Goethe lui avait fait faire une étude spéciale du *Traité des couleurs*, et l'on voit par les expressions qu'il emploie à son égard que c'est à regret qu'il a été obligé de ne point accepter plu-

sieurs des doctrines du grand poète. D'autre part, doué d'une grande instruction physique et mathématique, Müller était mieux que personne en mesure d'embrasser la question dans sa plus haute généralité. C'est ainsi qu'il imagina la théorie des sensations, et bien que cette théorie se trouve déjà dans Descartes, et que j'aie dû rappeler ce fait, qui n'était probablement connu de personne, comme ce point de la doctrine cartésienne avait été complètement oublié, cela n'ôte assurément rien au mérite de Müller. C'est en effet le sort commun des théories scientifiques. Pour qu'une théorie puisse entrer définitivement dans la science, il ne suffit pas qu'elle rende un compte exact des faits; il faut encore qu'elle ne contredise point les idées qui ont cours dans la science au moment même où elle est admise. La doctrine de Descartes sur la sensation est une conséquence nécessaire de la théorie de l'ondulation de la lumière. Or cette dernière théorie, imaginée par Descartes et perfectionnée par Huygens, fut, au siècle dernier, abandonnée par tous les physiciens, à l'exception d'Euler. Ce fut seulement au commencement de ce siècle que les travaux de Young, d'Arago et de Fresnel démontrèrent l'insuffisance de l'hypothèse de l'émission pour expliquer les faits nouveaux dont l'optique venait de s'enrichir, et rappelèrent l'attention sur la théorie des ondulations, qu'ils complétèrent. Cette théorie physique de la lumière doit nécessairement faire reparaitre la théorie physiologique de Descartes sur les sensations; et Müller était trop bon physicien pour n'avoir pas senti la liaison de ces deux doctrines, et n'avoir pas été conduit à reproduire les idées de Descartes, sans même savoir qu'elles appartenaient à Descartes. Il avait trop de bonne foi, et il met dans tous ses travaux trop de soin à faire l'histoire de la science pour qu'on puisse lui imputer un oubli volontaire. Et, de même que la théorie des ondulations, longtemps contestée, paraît aujourd'hui devoir s'établir définitivement dans la physique, car elle est la seule qui rende un compte exact et suffisant des faits; de même, et par une conséquence nécessaire, la théorie de l'activité des organes des sens dans les sensations semble entrer définitivement en physiologie; car elle seule rend compte de faits qui sans elle seraient inexplicables. Ce sera certainement, aux yeux de la postérité, l'un des plus beaux titres de gloire de Müller d'avoir attaché son nom à cette théorie, et de lui avoir donné en quelque sorte droit de cité dans la science.

Voici, aussi succinctement que possible, les principes sur lesquels elle repose.

La sensation, de quelque nature qu'elle soit, dépend uniquement

d'un état particulier des nerfs sensitifs. Nous ne pouvons avoir, par l'effet des causes extérieures, aucune manière de sentir que nous n'ayons également sans ces causes. Cela est de toute évidence pour le sens du toucher. Nous savons tous, par une expérience personnelle, que les nerfs du toucher peuvent nous donner par eux-mêmes, et sans y être sollicités par des causes extérieures, la sensation du froid et du chaud, de la douleur et du bien-être, ainsi qu'un très-grand nombre de sensations vagues qui ne sont ni la douleur ni le bien-être, mais qui contiennent les mêmes éléments, lesquels seulement n'y sont point portés à l'extrême. Pour l'odorat, le fait est moins fréquent : toutefois certaines personnes à système nerveux très-irritable peuvent éprouver des sensations olfactives en l'absence de toute cause externe. Il en est très-probablement de même pour le goût : seulement ici la distinction est assez difficile à établir, parce que l'on pourrait attribuer la sensation à une modification dans la nature chimique de la salive ou du mucus buccal. Quant à la vue et à l'ouïe, il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Il a été trop souvent question dans ce travail des sensations subjectives de lumière pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Or l'organe de l'ouïe nous donne par lui-même des sensations sonores aussi fréquentes et aussi remarquables que l'organe de la vue, sensations qui même ont reçu dans le langage vulgaire des noms particuliers, *bourdonnements* et *tintements* (ou *tintouins*, comme on disait en vieux français).

Il faut donc admettre que chaque organe des sens, et chacun des nerfs sensoriels qui est affecté à son service, possède la propriété, lorsqu'il entre en activité, de déterminer en nous une sensation spéciale ; et cela quelle que soit la cause, interne ou externe, qui le sollicite à entrer en action.

Maintenant on doit concevoir, et cette proposition est la réciproque de la première, dont elle dérive nécessairement, que toutes les fois qu'une cause quelconque, externe, c'est-à-dire de nature physique, ou interne, c'est-à-dire de nature physiologique, exercera son action sur nos organes des sens, elle ne pourra que mettre en jeu les activités ou *énergies* spéciales de ces organes, et qu'elle produira par conséquent des effets différents suivant la différence même des sensations que détermine la mise en jeu de ces activités spéciales. Proposition paradoxale au premier abord, mais qui se vérifie parfaitement par l'observation et l'expérience. Nous connaissons tous l'action déterminée dans les nerfs tactiles par un choc, un coup, une pression quelconque. Que cette action s'exerce sur l'œil, on éprouve une sensation lumineuse ;

sur l'oreille, une sensation sonore. Un choc violent de la tête pourra déterminer à la fois ces trois sortes de sensations en excitant simultanément l'activité des nerfs tactiles, du nerf optique et du nerf acoustique. Le courant électrique détermine un éclair dans l'organe de la vue, un son dans l'oreille, l'odeur de phosphore dans le nerf olfactif, des picotements plus ou moins forts dans les nerfs tactiles. Voilà pour les causes physiques. Quant aux causes physiologiques ou pathologiques, qui ne sait que dans les congestions et les inflammations, l'afflux de sang vers les organes des sens détermine des sensations lumineuses dans l'œil, sonores dans l'oreille, plus ou moins douloureuses dans les nerfs tactiles ? Qui ne connaît les hallucinations diverses de l'ouïe, de la vue, du toucher, que produit l'injection dans le sang de certaines substances médicamenteuses ou toxiques : l'alcool, le haschich, l'opium, la belladone ?

Il n'existe donc aucune relation nécessaire entre la sensation et la cause qui la détermine. Les sens ne sont point, comme on l'a cru longtemps, comme beaucoup le croient encore, exclusivement appropriés à certaines impressions venant du dehors. Mais chaque nerf sensoriel possède un mode d'activité qui lui est propre, une *énergie*, comme disait Aristote, dont la mise en jeu détermine tous les phénomènes, quels qu'ils soient, qui se produisent dans nos organes des sens. Maintenant où se passent ces phénomènes ? Est-ce dans les organes des sens eux-mêmes ? Ou bien n'est-ce que dans les nerfs qui sont affectés à leur service ? Et, dans ce dernier cas, toutes les parties du nerf sont-elles également propres à produire le phénomène de la sensation ? Ici, jusqu'à présent, la physiologie est muette. Tout ce que nous savons, c'est que les nerfs peuvent nous donner des sensations, même lorsque leur partie terminale est détruite, et qu'ils sont réduits à leur extrémité centrale. La paralysie de la rétine n'est pas un obstacle à la production des sensations lumineuses subjectives. Les chirurgiens ont eu plusieurs fois occasion d'observer que, dans l'amputation de l'œil, la section du nerf optique détermine des sensations lumineuses. C'est un phénomène analogue à celui qui se produit chez les amputés lorsqu'ils accusent des sensations très-nettes et très-précises dans les membres qu'ils ont perdus. Ainsi rien ne s'oppose à ce qu'un sourd entende des sons, à ce qu'un aveugle voie la lumière ; leur infirmité les rend seulement insensibles aux impressions sonores et lumineuses qui ont leur origine dans le monde extérieur.

Il y a là, il faut bien le dire, quelque chose qui choque, au premier abord, les idées généralement admises. Dans la pensée de tout le

monde et dans le langage, qui n'en est que la traduction extérieure, on confond deux choses très-distinctes : la sensation et la chose qui la produit. Prenez pour exemple la lumière ou le son, et demandez à un homme, le premier venu, ce que veulent dire ces deux expressions : il est évident que le premier élément dont il tiendra compte sera la sensation que ces causes font éprouver. Pendant longtemps, on n'a su apprécier les phénomènes physiques que par les sensations qu'ils produisent en nous, et l'on a été ainsi conduit à confondre la sensation avec sa cause. Mais la sensation, phénomène tout physiologique, est, par cela même, essentiellement mobile et changeante. Lorsque l'on a voulu connaître d'une manière plus exacte et plus complète la nature des phénomènes physiques, il a fallu chercher d'autres sources d'information que les impressions sensibles ; et l'on a été conduit peu à peu à remplacer les indications fugitives et trompeuses des sens par les indications plus précises que pouvaient nous fournir des instruments construits exclusivement dans ce but. Les expériences des physiciens, en nous faisant apprécier, sans faire intervenir les impressions sensibles, la nature même des phénomènes physiques, nous ont démontré, de la manière la plus nette, que ces phénomènes pris en eux-mêmes ne ressemblent en rien aux sensations qu'ils nous font éprouver. Déjà dans l'antiquité les travaux de l'école de Pythagore avaient appris que le son est produit par des vibrations, c'est-à-dire par des mouvements particuliers qui se développent dans les corps au moment même où ces corps produisent en nous des sensations sonores. Or il n'y a évidemment aucune ressemblance entre ces mouvements que l'on observe dans les corps sonores et la sensation particulière qu'ils déterminent en nous. De ce que les mouvements ondulatoires, se succédant avec une rapidité plus ou moins grande, produisent le son avec ses différentes modifications d'intensité, de ton et de timbre, il ne s'ensuit pas que ces deux phénomènes soient de même nature. Ce qui s'est produit pour le son a eu également lieu pour la lumière, et les vibrations transversales de l'éther, auxquelles on s'accorde aujourd'hui à attribuer la production de la lumière, n'ont pas plus de ressemblance avec la sensation de lumière que les mouvements vibratoires des corps sonores n'ont eux-mêmes de ressemblance avec la sensation du son. Pareil fait se retrouve quand on étudie la chaleur. Les merveilleuses analogies que plusieurs physiciens, et particulièrement W. Herschell et Melloni, ont signalées entre les phénomènes de la chaleur et de la lumière, bien qu'ils n'aient pas conduit à reconnaître une identité de nature entre ces deux agents physiques,

nous montrent du moins que l'hypothèse de mouvements vibratoires peut s'appliquer à la chaleur aussi bien qu'à la lumière, et que, par conséquent, les sensations de chaleur et de froid n'ont aussi aucune analogie avec la cause qui les produit. Les sons ne nous donnent donc point, comme on l'a cru pendant longtemps, dans la théorie des images représentatives et dans celle de l'émission qui en est la conséquence, la notion immédiate des propriétés des corps. Dans la sensation nous ne connaissons directement qu'une seule chose, c'est l'état particulier de notre système nerveux lorsqu'une cause quelconque vient la mettre en action. Et, par conséquent, le son, la lumière, la chaleur, du moins lorsque l'on emploie ces mots dans leur acception vulgaire, ne sont en réalité que des phénomènes physiologiques, que les créations mêmes de nos nerfs. « Sans l'oreille vivante, dit Müller¹, il n'y a point de son au monde, mais seulement des vibrations. Sans l'œil vivant, il n'y a au monde ni clarté, ni couleurs, ni obscurité; mais seulement les oscillations d'une matière impondérable, la lumière, ou l'absence de celle-ci². »

Cette croyance instinctive, mais fausse, de l'existence d'une analogie entre la sensation elle-même et la cause de la sensation, a produit dans certains cas des méprises singulières. Lorsque l'on a voulu, pour la première fois, faire entrer dans la théorie de la vision la notion des sensations lumineuses subjectives, sensations que les coups portés sur l'œil ou sur la tête ont fait connaître aux premiers hommes, et dont le mode de production a été si long à trouver, on a été conduit à admettre, et nous avons vu cette théorie dans Platon et jusque chez Goethe, que la vision résulte du conflit de deux lumières, l'une produite par les objets et l'autre par l'œil. On en a conclu que l'œil peut par lui-même développer de la lumière, et on a cru pouvoir démontrer ce fait par certaines observations mal interprétées. Les yeux de certains animaux sont brillants dans l'obscurité. On a pensé que cette clarté était produite par la lumière même des yeux. Mais, en admettant ces idées, on n'a pas fait attention que la lumière subjective, phénomène purement physiologique, ne peut être visible pour d'autres que pour celui qui la perçoit, et que pour celui-là même elle ne peut, en aucune façon, faire apercevoir les objets. Müller fut consulté à ce sujet pour un cas fort curieux de médecine légale. Il s'agissait d'un homme qui, battu la

¹ *Manuel de physiol.*, t. II, p. 261.

² Descartes et les philosophes de son école ont insisté, à plusieurs reprises, sur la différence qui existe entre la sensation et sa cause. C'était une conséquence nécessaire de l'activité qu'ils attribuaient aux organes des sens dans le phénomène de la sensation.

nuit par des voleurs, prétendait avoir reconnu l'un de ses agresseurs à la clarté de la lumière que les coups avaient produite dans ses yeux. Müller, se fondant sur les principes relatifs aux sensations subjectives, n'hésita point à se prononcer pour l'impossibilité du fait. Quant à l'émission de lumière dans l'obscurité par l'œil de certains animaux, les chats, par exemple, ce phénomène, ainsi que Prévost l'a démontré en 1810, est au moins le plus souvent une illusion. Si l'on voit briller les yeux de ces animaux, c'est quand une certaine quantité de lumière incidente vient à être réfléchie par l'organe brillant et dépourvu de pigment qu'ils portent au fond de l'œil, et que l'on appelle le *tapis*. Aussi ce fait n'a jamais lieu dans l'obscurité complète. Müller dit à ce sujet : « Qu'on se place avec un chat, comme je l'ai fait, dans un endroit obscur, et l'on se convaincra sans peine que ses yeux n'envoient point de lumière; seulement il ne faut pas s'en laisser imposer par la sensation purement subjective de lumière qui résulte d'un mouvement rapide de nos propres yeux et d'un tiraillement du nerf optique. Une nouvelle expérience, que j'ai faite récemment en présence de plusieurs témoins, a donné un résultat négatif. La personne chargée de tenir le chat avait été placée par moi dans un coin de la cave que les autres ne connaissaient pas, mais qu'elles n'auraient pu manquer d'apercevoir s'il s'était échappé de la lumière des yeux de l'animal. Nul assistant ne vit rien, si ce n'est un qui prétendit avoir aperçu deux cercles de feu : je lui fis aussitôt étendre le bras vers le point où il disait les avoir distingués, on ouvrit la porte, et l'on reconnut que le bras était dirigé du côté opposé à celui où se trouvait le chat, ce qui causa une hilarité générale. Évidemment la personne qui avait vu les deux cercles de feu n'avait vu que sa propre sensation ¹. »

Maintenant, il faut bien le reconnaître, cette théorie des sensations, toute séduisante qu'elle est, présente quelques difficultés. Si le son, si la lumière, si la chaleur, ne sont que des sensations, que des phénomènes physiologiques; si toutes les sensations que nous éprouvons n'ont d'autre principe que la mise en jeu des propriétés vitales de nos nerfs sensoriels; et si, d'autre part, cette mise en jeu peut être déterminée par des causes internes, comment pouvons-nous acquérir l'idée de l'extériorité, la notion d'objets existants, ou de phénomènes se produisant en dehors de nous? Comment, en d'autres termes, arrivons-nous à la connaissance du monde extérieur? Cette difficulté ne

¹ *Manuel de physiol.*, t. I, p. 84. Voir aussi les *Archives de Müller*, t. I, p. 140, 1834.

pouvait pas ne pas se présenter à l'esprit si sagace et si ingénieux de Müller. Il a cherché à la résoudre; et, il faut bien le reconnaître, les explications qu'il essaye de donner ne sont pas de nature à nous satisfaire. Mais qu'est-ce à dire? et devons-nous y voir un motif pour rejeter sa théorie? Évidemment non: car, lorsque l'on y regarde de près, on voit que cette difficulté n'appartient pas en particulier à la théorie de Müller, et qu'on la retrouve au fond de toute étude physiologique ou philosophique sur les sens.

On pourrait croire en effet, au premier abord, que la doctrine physiologique de Müller ne serait, sous une autre forme, que la reproduction des doctrines philosophiques de Berkeley et de Hume, de ce scepticisme idéaliste qui ne voyait dans le monde que des idées dont la production ne serait pas nécessairement déterminée par des objets extérieurs semblables. Mais cette conformité n'est qu'apparente. Dans les anciennes théories philosophiques, les idées ou les images, par l'intermédiaire desquelles nous étions supposés connaître les objets, n'étaient que les émanations mêmes de ces objets, que leurs propriétés ou qualités sensibles. La lumière n'était autre chose qu'une matière très-ténue émise par les objets lumineux. Du moment que nous ne connaissions les corps que par ces intermédiaires, il était tout naturel de conclure logiquement à l'existence seule des idées, de nier par conséquent l'existence de la réalité objective. On sait que ces exagérations, que ces conséquences extrêmes de la philosophie des idées représentatives, conduisirent, au siècle dernier, l'illustre chef de l'école écossaise, Th. Reid, à combattre l'existence de ces *idées*, de ces intermédiaires entre la pensée et l'objet. La théorie de Müller est au fond quelque chose de bien différent, puisqu'elle repose sur ce principe qu'il n'y a aucune analogie entre la sensation et la cause qui la produit, et que la sensation est simplement une réaction du système nerveux contre toutes les influences quelconques, du dedans ou du dehors, qui viennent exercer leur action sur lui.

Non, la difficulté n'est point dans telle ou telle explication, dans telle ou telle théorie; elle appartient au sujet lui-même, du moment que l'existence des sensations subjectives est démontrée; mais quand on y regarde de près on reconnaît que cette difficulté n'existe qu'en apparence. Il est certain que les sensations subjectives peuvent reproduire toutes les modifications que présentent les sensations objectives; mais il est certain également que, quelque nombreuses que soient les ressemblances que présentent ces deux sortes de sensations, nous ne les confondons jamais, lorsque nous sommes éveillés, lorsque nous

faisons attention à ce qui nous arrive, et que d'ailleurs nous jouissons de la plénitude de nos facultés intellectuelles; en d'autres termes, lorsque nous ne sommes sous l'empire d'aucun de ces trois états que l'on appelle rêverie, sommeil et folie. Le fait est inexplicable, peut-être est-il inexplicable. Mais c'est un fait, et ce serait heurter toutes les notions du bon sens que de ne point s'y soumettre et ne point l'accepter. La croyance à la réalité du monde extérieur ne se démontre point : elle nous est imposée par une conviction plus forte que tous les raisonnements.

De la théorie de Müller sur les sensations découlent deux conséquences remarquables et qui doivent être signalées, car elles se rattachent intimement à des idées qui ont eu plus ou moins de vogue dans ces dernières années.

De ce qu'un nerf sensoriel ne peut nous donner qu'un certain ordre de sensations, il en résulte évidemment cette conséquence que les sens ne peuvent, comme on l'a cru, comme quelques personnes le croient encore, se suppléer les uns les autres. Ces idées ont été quelquefois soutenues par des savants, et elles étaient, à l'époque où Müller écrivait la *Physiologie comparée du sens de la vue*, vivement discutées par les physiologistes. C'est ainsi que l'on croyait trouver dans l'anatomie comparée la preuve que le même nerf, qui dans certaines espèces donne lieu à certaines sensations, produisait dans d'autres espèces des sensations différentes. L'exemple le plus remarquable que l'on alléguait à l'appui de cette doctrine est celui de la taupe. On avait cru que l'œil microscopique de la taupe ne possède point de nerf optique véritable, et que ce nerf est remplacé par une des branches de la cinquième paire. La théorie de Müller aurait démontré *à priori* l'impossibilité d'une pareille transposition, quand bien même Koch et Henle en Allemagne, et Bailly en France, n'auraient pas démontré l'existence de ce nerf optique de la taupe. En dehors de la science véritable, qui ne sait que l'une des prétentions des partisans du magnétisme animal a été d'opérer le phénomène de la transposition des sens, par exemple, de faire voir par l'extrémité des doigts ou le creux de l'estomac ?

Une autre question importante trouve également sa solution dans la doctrine de Müller, c'est celle de savoir si le nombre des sens est nécessairement limité, et si des sens nouveaux pourraient nous faire connaître de nouvelles propriétés de la matière. Cette question était déjà discutée dans les écoles de la philosophie grecque. On la trouve dans les ouvrages de Sextus Empiricus. Montaigne a presque reproduit les expressions de Sextus dans la phrase suivante : « Je meis en

doute que l'homme soit pourvu de tous sens naturels.... Que sait-on si le genre humain fait quelque sottise, à faute de quelque sens, et que par ce défaut la plupart du visage des choses nous soit caché? Que sait-on si les difficultés que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? Et si plusieurs effects des animaux qui excèdent notre capacité sont produits par la faculté de quelque sens, que nous ayons à dire? Et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen et entière que la nôtre¹? » Cette question pouvait être posée dans l'ancienne théorie des sensations; elle ne signifie évidemment rien dans la nouvelle. Un sens nouveau ne nous apprendrait rien de plus sur le monde extérieur que les sens que nous possédons; ce ne serait qu'un mode particulier et nouveau de réaction de notre système nerveux contre les agents extérieurs. « L'essentiel d'un nouveau sens, dit Müller, ne tient pas à ce qu'il procure la perception d'objets extérieurs qui n'agissent point ordinairement sur les sens, mais à ce que les causes extérieures provoquent un mode spécial de sentir qui ne se trouve pas encore contenu dans les sensations de nos cinq sens. Un mode particulier de sentir dépendrait des forces du système nerveux; sans doute, on ne saurait affirmer *à priori* qu'il n'existe rien de semblable chez aucun animal, mais nul fait connu ne nous autorise à le penser, et d'ailleurs il est absolument impossible de rien apprendre touchant la nature d'une sensation sur d'autres que sur soi-même². »

Telle est, d'une manière très-générale, la nouvelle théorie des sensations, théorie qui, indiquée par Aristote et ébauchée par Descartes, a été, de nos jours, reproduite de nouveau par Müller, qui l'a conçue dans son ensemble d'une manière beaucoup plus scientifique que ses devanciers, et qui l'a poursuivie dans toutes ses conséquences. On peut croire aujourd'hui qu'elle est entrée définitivement dans la science et qu'elle y portera désormais le nom de Müller, qu'elle place certainement au premier rang des physiologistes, à côté de Haller. Ce titre seul aurait suffi à l'illustration d'une vie; mais le jeune *privat docent* de 25 ans qui en était l'auteur ne trouva dans le succès de son livre qu'un motif de plus pour aborder de nouvelles études.

CAMILLE DARESTE.

¹ Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII. *Apologie de Raymond de Sebonde*.

² *Manuel de physiologie*, t. II, p. 274.

DE L'ART ALLEMAND

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Geschichte der bildenden Künste im neunzehnten Jahrhundert, von Anton Springer. — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1858; 1 b. in-8°.

Die Deutsche Kunst in unserem Jahrhundert, von dr Hagen professor an der Universität zu Königsberg. — Berlin, H. Schindler, 1857; 2 b. in-8°.

PREMIER ARTICLE.

Les Allemands à Rome. — Overbeck et les Nazaréens.

I.

L'exposition universelle et historique de l'art allemand que nous avons vue à Munich ne sera point ici l'objet d'une étude spéciale. Le tort principal de cette collection nombreuse, mais fort incomplète, d'objets d'arts provisoirement réunis, est de n'avoir point justifié son titre. Prenons-la donc simplement comme un document pour servir à l'histoire de la peinture contemporaine, et n'y cherchons pas le grand événement annoncé, puis célébré avec transport par des critiques trop patriotes, comme le triomphe de l'art germanique.

Faut-il entreprendre sur ce sujet une polémique tardive? Non certes. L'école allemande possède la foi qui transporte les montagnes, qu'elle la garde précieusement! Nos critiques ne sauraient l'ébranler dans la croyance à sa propre supériorité, et une querelle de préséance d'école à école nous semble d'une puérilité sans seconde aujourd'hui. N'est-il pas visible que les beaux-arts s'acheminent, par la

dispersion des écoles et l'individualisme excessif, vers une unité nouvelle, que les circonstances plutôt qu'une loi nécessaire rejettent dans un avenir indéterminé?

Art français, art belge, art italien, art allemand, quelles sont les œuvres qui, demain peut-être, entreront rigoureusement dans l'une ou l'autre catégorie, et que signifient ces divisions géographiques, lorsque partout l'on se livre aux mêmes études et l'on vit à peu près de la même vie?

Au lieu donc de signaler des différences de physionomie purement extérieures que chacun saisit au premier coup d'œil et qui vont s'effaçant de jour en jour, nous nous élèverons plus haut dans cette rapide analyse de l'art allemand au dix-neuvième siècle, en montrant les analogies réelles, profondes, qui existent entre les deux premières écoles de notre temps, leur but commun, leur mission unique : car cette unité seule est l'avenir de l'art en Europe, comme la raison d'être et la grandeur de son état présent.

Le dix-neuvième siècle voit reverdir pour la troisième fois la souche antique, toujours vivace, qui produisit l'art italien du seizième siècle et l'art français de Louis XIV. Notre Renaissance française aussi à son origine, attachée au nom de Louis David, puis devenue européenne, est inférieure à ses deux aînées, en ce qu'elle ne présente pas comme elles un ensemble de chefs-d'œuvre en tout genre, une activité aussi spontanée, un nombre aussi considérable d'hommes de génie; mais la renaissance du dix-neuvième siècle ouvre une ère nouvelle. Elle s'efforce de tirer du néant l'histoire et la philosophie de l'art : travail ingrat si l'on compare la peine à la gloire qu'y trouvent les artistes de notre temps, mais d'une portée immense si l'on considère que l'histoire de l'art, une fois liée comme elle doit l'être à l'histoire générale, permettra aux artistes de jouer un rôle plus grand et plus actif qu'ils n'en eurent jamais dans le mouvement de la civilisation européenne.

Ces paroles sont obscures sans doute, mais le sujet que nous traitons n'est-il pas lui-même obscur dans son ensemble? Comment retrouver dans quelques individus de l'école allemande les caractères généraux et si complexes de l'art du dix-neuvième siècle, lorsque l'opinion n'est nullement fixée sur ces caractères? Comment nous, qui ne pouvons lever qu'un coin du rideau, ferons-nous goûter à nos lecteurs un spectacle imprévu, inachevé, où le progrès se cache humblement sous le masque antique, tandis que la décadence s'agite afin de paraître jeune, et, payant d'audace, invoque à grand bruit l'avenir? Nos ressources sont à peu près nulles. L'histoire de l'art, telle que nous la

comprenons, aura beaucoup de peine à se dégager de la masse des systèmes, des théories, des idées préconçues, des classifications arbitraires que les découvertes ébranlent chaque jour, mais qui n'en ont pas moins imposé leur vocabulaire confus à une science encore dans l'enfance.

Depuis cinquante ans, grâce à d'importantes découvertes archéologiques, à la philosophie du beau ou esthétique, à l'invention de la photographie et autres procédés analogues (trois faits scientifiques dont chacun est une révolution), sur tous les points de l'Europe, dans tous les rangs de la société, l'on s'occupe des arts plastiques. Les livres illustrés se multiplient à l'infini, les monuments de toutes les antiquités circulent de main en main, les exhibitions succèdent aux exhibitions; c'est la curiosité universelle, et cependant, ce qui semble contradictoire, jamais société ne fut moins artiste en ses tendances.

Demandons au peintre ou au statuaire de nous expliquer cette contradiction? Il nous dira que, travaillant pour nous, qui n'avons ni dieux, ni héros, ni enthousiasmes, et vivant à un âge de transition, il sait qu'il sera surpassé par ceux dont il prépare la venue. Il nous dira qu'il est seul, et que, dans sa solitude, il ne trouve plus d'inspirations libres. L'artiste, qu'il veuille ou non trafiquer de son talent, est condamné aux travaux forcés dans l'atelier qui a cessé d'être pour lui le sanctuaire de la fantaisie.

Non-seulement le sentiment esthétique, mais le simple goût, est banni de notre vie, et quel que soit notre point de vue, nous sommes toujours amenés à considérer l'art non plus comme étant à lui-même son but et sa fin, mais comme le moyen d'exprimer une idée étrangère à lui. Tout ce qui se produit actuellement dans le domaine des arts relève d'une de ces trois sciences : l'histoire, la philosophie ou la physiologie. Si l'archéologie n'avait pas renouvelé l'école traditionnelle ou classique, si la philosophie moderne n'avait pas cherché les principes de l'esthétique, si des procédés mécaniques ou physiques perfectionnés, tels que la photographie, n'étaient venus nous livrer des études de la nature par la nature et des reproductions fidèles des ouvrages de l'homme; en un mot, si la science n'avait pas intéressé indirectement au maintien des arts différentes classes d'esprits étrangers par nature au culte des Muses, assurément ce culte était abandonné par une société qui se transforme, comme il fut abandonné sous l'empire romain longtemps avant l'invasion des Barbares.

Les beaux-arts, en effet, ne succombent pas, comme on le dit, au vandalisme : ils périssent en pleine civilisation. On le verrait si l'on

confrontait l'histoire des idées morales, politiques et religieuses, avec l'histoire des monuments, au lieu d'envelopper toujours les arts et les idées dans la même notion de progrès. Beaucoup de causes sans doute peuvent amener la décadence des arts, mais toutes se manifestent de même par l'indifférence de la société pour ce qui n'est que beau. Le délaissement des arts de la forme, suite nécessaire de cette indifférence, voilà ce qui étouffe le génie, ce qui a fait périr l'art des anciens et mis l'art moderne en grand danger au dix-huitième siècle. L'indifférence est le seul mal irréparable, inévitable aussi à un certain degré du progrès.

Que les Barbares brûlent ou pillent quelques monuments, peu importe, si le génie est resté vivant ! Que le fanatisme tranche la vie de l'artiste, le crime est inutile. Du coup qui frappe Jean Goujon, la Saint-Barthélemy ne détruit pas la statuaire française. L'école de peinture hollandaise n'est-elle pas née au sein de convulsions religieuses et sociales qui auraient dû anéantir toute une race d'hommes, et les artistes espagnols, si habiles à exprimer l'extase sur le front du martyr en même temps que l'horreur des chairs meurtries et sanglantes, n'ont-ils pas admirablement idéalisé les spectacles peu esthétiques où les conviait la sainte Inquisition ?

Pour justifier notre optimisme touchant l'avenir des beaux-arts en Europe, il faudrait écrire des pages d'histoire, car la diversité des milieux où l'art a vécu est notre espérance. Le génie, c'est le secret d'en haut ; il se retrouve dans toutes les religions. Aussi doit-on se garder d'assigner à certaines croyances déterminées une influence dominante sur les œuvres de la statuaire et de la peinture. Chez les peuples doués du génie des arts, ce génie a toujours su figurer des dieux, dût-il altérer leur essence. Les religions les plus opposées ont passé par une phase esthétique plus ou moins longue, sans s'y arrêter définitivement. La plus plastique des religions, le polythéisme d'Athènes, a dégénéré (à notre point de vue particulier) en polythéisme alexandrin.

Au sein du christianisme même et du christianisme occidental que de tendances contraires ! Quel abîme entre la peinture catholique d'Espagne et la peinture catholique d'Italie ! Et le protestantisme, ne le trouvons-nous pas iconoclaste en Écosse et parfois en Allemagne, bon vivant, joyeux et buveur comme les Hollandais, naturaliste avec l'héroïque vieillard Bernard Palissy, mythologique avec Jean Goujon, souriant aux amours, aux nymphes de la Seine, et surprenant aux bois les belles chasseresses ? Enfin, que signifient les palais féeriques

du Caire, de Cordoue et de Grenade, cet effort prodigieux de l'imagination arabe qui, ne trouvant pas d'issue, décore sa prison des sentences mêmes de ce Coran qui l'a condamnée? Ils signifient que la pensée de l'homme libre sait interpréter la loi la plus rigoureuse. Ainsi fait l'art du dix-neuvième siècle : tout par la science et pour la science ; telle est la loi sévère à laquelle il doit se soumettre maintenant, mais non pour toujours, et parce qu'il s'y soumet avec grand courage, ses fautes et ses malheurs présents ne peuvent nous alarmer.

Nous reconnaissons qu'aujourd'hui la foi religieuse n'est qu'individuelle, que si elle dirige le talent d'un homme, elle ne peut diriger une école ; nous reconnaissons aussi que les religions ont dépassé l'âge où elles inspirent immédiatement les arts ; mais en même temps nous voyons que les philosophies et les idées morales ont dépassé l'âge où elles dédaignent et combattent l'amour du beau ; aussi pouvons-nous affirmer qu'il n'y aura plus de ces longues éclipses qu'on nomme décadence, mais que le talent se maintiendra toujours à un niveau moyen au-dessus duquel s'élève l'homme de génie, lorsqu'il plaît aux dieux de le faire naître.

Ce sont les Winckelmann, les David, les Lessing, qui ont ainsi renouvelé les conditions d'existence de l'art moderne, en devinant d'abord, puis en retrouvant l'antiquité, non pour l'accommoder au goût d'un temps, comme firent les deux siècles classiques, mais pour la connaître telle qu'elle fut en vérité. Cette révolution artistique, à la fois enthousiaste et réfléchie, a pris en France et en Allemagne des formes diverses. Tandis que l'artiste français accomplit par l'action ce qu'il appelait la réforme de son art, les savants allemands préparaient la même réforme par l'érudition et la spéculation. Associés sans le savoir, les artistes, les esthéticiens, les archéologues, non contents de mettre les monuments à l'abri des vandalismes et de la mort physique par d'admirables restitutions, ont sauvé le principe même qui donna la vie aux chefs-d'œuvre antiques en rendant les penseurs et les lettrés dépositaires de l'idée du beau, jusqu'au jour où la société tout entière sentira le besoin de la réaliser.

Jusqu'à ce jour, lointain peut-être, les œuvres d'art qui se produiront sont condamnées à n'être que fort incomplètes, à ne satisfaire qu'un petit nombre d'amateurs, à se nommer classiques, romantiques, idéalistes, naturalistes, françaises, anglaises, allemandes, etc. ; jusqu'à ce jour aussi, faute d'unité, il y aura toujours un élément barbare dans notre civilisation et dans les monuments qu'elle laissera après elle.

C'est encore là une des contradictions apparentes de notre temps. Nous apprécions, nous respectons l'antiquité comme jamais elle ne fut respectée; cependant nos hommages ont la lourdeur et la gaucherie que l'instruction ôte rarement à l'homme rustique. De race véritablement et essentiellement artiste, quel que soit l'état où elle est tombée, il n'y a en Europe que la race italienne; tant que son concours est nul dans le progrès des arts, ce progrès ne peut être complet.

Le goût et l'intelligence française peuvent enfanter des merveilles; le sentiment poétique de l'Allemagne a su se tracer une voie jusque dans les arts du dessin; mais qui sait peindre et sculpter comme le rossignol chante, qui doit communiquer aux autres ce don de la nature? L'Italie!

Il faut le dire en toute franchise : Anglais, Français, Allemands, qui nous piquons d'avoir un art national, nous nous vantons de notre barbarie. L'art périssait sur le sol de la Grèce et de l'Italie. Nous, les barbares modernes, nous l'avons brusquement arraché, cultivé grossièrement, et à peu près acclimaté sous les brumes du Nord. Nous avons bien fait de porter une main profane sur la plante sacrée qu'il fallait sauver à tout prix; mais sachons lui créer une atmosphère chaude, ou rendons-la au doux climat qui la vit naître, si nous voulons la faire revivre dans toute sa splendeur et sa majesté.

L'école française est celle des écoles modernes qui tient le moins à sa nationalité, se voue avec le plus de persévérance à l'étude de la tradition antique et l'interprète avec le plus de fidélité, de grâce et d'intelligence. L'école française est d'ailleurs la plus active; aussi compte-t-elle des *réalistes* et des *romantiques*; mais s'il faut caractériser chaque nation par sa tendance dominante, nous appellerons la France classique, l'Allemagne idéaliste, l'Angleterre réaliste, car c'est dans ce dernier pays que le réalisme (déguisé sous le nom de préraphaélisme) a produit les ouvrages les plus remarquables et les plus étranges.

Bien que le réalisme progresse en Allemagne, nous n'en parlerons pas, parce qu'en touchant le sol germanique il s'atténue sensiblement. L'école qui se condamne et s'amoindrit en se nommant *réaliste*, et que nous appellerions plutôt naturaliste ou *physiologique*, peut faire du bien en s'associant aux deux autres. Seule, que veut-elle? S'affranchir de l'idéal abstrait et des tendances morales d'où naissent les fautes de l'école philosophique? ou pense-t-elle qu'il suffit de renoncer à la tradition pour la supprimer et inventer des choses neuves? Quelle erreur et quelle folie de prétendre que nous, les possesseurs de Phidias et de

Raphaël, nous nous intéressions à une petite originalité sauvegardée par l'ignorance !

Les défauts de l'école philosophique allemande ou de l'école traditionnelle française, nous ne les taisons pas. Nous n'admettons pas qu'on soit peintre parce qu'on couvre des panneaux d'idées personnifiées. Les écoles allemandes négligent trop les ruisseaux, les prairies, les amours, les odalisques, et toutes les choses qui ne signifient rien ; elles veulent tracer de grands symboles qui révèlent à l'humanité des vérités philosophiques, historiques ou morales ; et comme la foule ne comprend pas, il faut expliquer les fables, expliquer les allégories, les apparitions, expliquer tout ce qui est et tout ce qui n'est pas sur les fresques d'un Cornélius, et ces explications font un chef d'école d'un homme qui redoute le pinceau et confie à ses élèves le soin d'exécuter ses tableaux.

Quant à l'école classique française, avouons-le, elle se refroidit au dernier degré sous la surveillance des archéologues. Ceux-ci, sujets à confondre les impressions historiques avec les émotions esthétiques, s'enthousiasment parfois pour des fragments antiques médiocrement beaux qu'ils imposent à l'admiration publique, et, au nom de vieux textes et d'inscriptions problématiques, ils exigent des artistes des imitations serviles, timides, sans charme et sans force, tandis que l'inspiration vivante et libre de l'artiste retrouverait la vérité vivante aussi dans le passé.

Mais les deux grandes écoles traditionnelle et idéaliste, après s'être combattues en France sous le nom de classique et romantique, sont enfin unies dans les deux pays, progrès notable, qui a déjà produit ses bons effets. Ces deux écoles ne pouvaient demeurer longtemps ennemies ; elles ont la même tendance : s'assurer l'avenir par la possession du passé. Toutes deux ont compris que l'artiste de ce temps-ci a besoin de nourrir son génie de très-fortes études, et elles les lui imposent. Sans doute plus d'une imagination délicate et poétique succombe aux longues épreuves de l'éducation artistique ; nous le voyons sans cesse, mais qu'y faire ? C'est ainsi. Il n'y a que les forts qui survivent à leurs contemporains. Marcher droit et sans fléchir, en portant sur ses épaules le fardeau du passé, telle est aujourd'hui la tâche de l'artiste. Il est le *saint Christophe* d'Hemmelinck, chargé de l'enfant-Dieu ; faible géant, il va succomber, mais il ose regarder l'enfant redoutable : il reconnaît en lui son Seigneur et son maître, et, l'adorant, retrouve soudain la force de porter son Dieu aux rives de l'avenir.

II.

LES ALLEMANDS A ROME.

Après avoir nié l'avenir des différentes écoles nationales, nous pouvons considérer l'activité artistique de l'Allemagne durant ces soixante dernières années comme quelque chose de complet en soi.

Le point de départ de l'école moderne est facile à marquer : entre l'époque des Dürer, des Kraft, des Vischer, et notre siècle, il y a une grande lacune. Nous trouvons au dix-huitième siècle de médiocres artistes français occupant tous les postes officiels ou lucratifs au delà du Rhin; sans compter Falconet à Saint-Pétersbourg, Larchevêque à Stockholm, ce sont Guibal et Lejeune à Stuttgard, Casanova, directeur de l'Académie de Dresde, Blaise Lesueur, directeur de celle de Berlin, etc.

Passant à ces dernières années, voici que les théories esthétiques se sont exprimées aussi complètement, aussi directement qu'il soit possible dans la peinture, la sculpture et l'architecture, et que l'impulsion un peu artificielle donnée aux beaux-arts par le roi Louis de Bavière s'est ralentie. On ne peut toujours entasser monument sur monument, et la capitale de l'art allemand, la moderne Athènes, bien pourvue de temples et de portiques, n'attend plus que des Athéniens. Aussi les maîtres qui ont embelli Munich se sont-ils dispersés à Stuttgard, à Berlin, à Francfort, à Dresde, à Vienne, etc.

D'ailleurs, les jeunes artistes d'outre-Rhin sont attirés de plus en plus vers Paris; aussi leur talent (il n'en est pas de même de leurs sentiments) est-il de moins en moins germanique. Assez habiles à manier la brosse, ils progresseraient encore s'ils perdaient l'horreur du nu. C'est chose surprenante pour des yeux habitués aux expositions françaises et aux musées italiens de rencontrer dans le Palais de Cristal de Munich à peine un petit nombre d'ouvrages, que l'on pourrait compter, où l'artiste ait voulu célébrer la beauté de la figure humaine.

Le peu d'entraînement vers les belles formes sortant des mains de la nature, la production féconde de tableaux de genre et de portraits auxquels il ne manque que la parole, en un mot le progrès des tendances réalistes bourgeoises se combine en Allemagne avec la réaction contre les études en Italie et une surexcitation de l'amour-

propre national que des critiques distingués entretiennent dans leurs écrits ¹.

Tantôt, selon ces critiques, l'Allemagne est le seul oracle de l'antiquité; elle a pénétré l'essence du génie grec, dont la France ne connaît que l'apparence et en quelque sorte le vêtement extérieur; tantôt l'Allemagne, au contraire, ne doit rien à personne, elle n'a jamais subi aucune influence étrangère, enfin elle a surgi avec son art entièrement original, comme une île au sein de l'Océan.

Que nos voisins, méconnaissant le goût français, professent la gallophobie même en peinture, peu nous importe; mais que les prétendants à la succession d'Albert Dürer parlent de Rome avec moins de respect qu'Alaric, nous ne pouvons le souffrir sans murmurer.

Rappelons-le donc à ceux qui de bonne foi pensent n'avoir pas besoin d'étudier en Italie : jamais l'art allemand n'a fleuri qu'après avoir cherché la vie au soleil. Cette fois encore ce sont des classiques par l'éducation ou par une vocation naturelle, des classiques établis à Rome, qui ont relevé dans le Nord la pratique des beaux-arts. Au milieu de la Rome païenne, Asmus Carstens mourut; dans la Rome chrétienne, Overbeck a passé la plus grande partie de sa longue carrière; c'est là qu'il semble vouloir l'achever. A Rome aussi le sculpteur danois Thorwaldsen, les peintres Wächter, Schick et Joseph Koch, groupés autour de Carstens mourant, formèrent le premier noyau de l'école germanique du dix-neuvième siècle. Jamais ces fils adoptifs de l'antiquité ne se crurent obligés par leur naissance de choisir, comme a fait la génération suivante, les sujets fort peu pittoresques de la mythologie et des légendes populaires du Nord.

Nous devons nous arrêter d'abord devant la figure originale de Carstens, génie gracieux et riant, égaré pour son malheur sur les bords glacés de la Baltique. Ne croirait-on pas, à voir ces aquarelles, la *Danse d'Apollon et des Muses* et la délicieuse idylle de l'*Age d'or* ², que l'auteur, heureux berger de l'Arcadie, passait ses jours à dessiner des bergères sur les rochers voisins?

Rien ne ressemble moins à l'existence de celui que nous considérons comme le précurseur de l'art germanique au dix-neuvième siècle. Quelques personnes donnent ce nom de précurseur à Raphaël Mengs (1728-1779), à tort, selon nous, car s'il chercha par ses écrits à répandre l'amour de l'antiquité, ses peintures ne prêchent pas

¹ M. Anton Springer, entre autres, dans son *Histoire des arts plastiques au dix-neuvième siècle*, ouvrage qui n'est pas admis sans réserve en Allemagne.

² Ces aquarelles sont la propriété du baron de Lixküll.

d'exemple. Elles restent entre la naïveté de l'ignorance et la connaissance exacte, qu'on ne pouvait avoir alors, des anciens modèles.

Angelica Kaufmann, un peu plus jeune que Mengs, douée d'un sentiment plus vrai et plus délicat du beau, n'appartient pas non plus à la nouvelle école. Le prestige, tout personnel, qui s'attache d'ordinaire à une femme de talent, embellit et anime sa vie au détriment de son influence à venir. Ce n'est donc pas à l'amie de Winckelmann qu'il a été donné de réaliser et de propager ses idées en Allemagne : la tâche était réservée au très-grec et très-païen Carstens.

Autant la vie des artistes est douce et enviable aujourd'hui de l'autre côté du Rhin, autant les circonstances furent acharnées contre le pauvre Asmus Carstens. Et ce qui le grandit à nos yeux, c'est que son caractère trop entier, rendu plus âpre encore par la destinée, n'a point troublé la sérénité de ses inspirations.

Né dans un moulin du Schleswig en 1754, mort à Rome en 1798, Jacob-Asmus Carstens eut à lutter dès l'enfance contre la pauvreté qui devait triompher bientôt de son génie. Sa mère avait de l'ambition pour lui ; elle lui montra le peu qu'elle savait de dessin, puis, faute de ressources, l'envoya à Kiel chez un marchand de vins. Servant le jour, il passait ses soirs et ses nuits à composer et dessiner. Ses premiers essais ayant été remarqués par un connaisseur, Carstens fut admis comme élève à l'Académie de Copenhague, où il prit l'horreur de l'enseignement académique et malheureusement aussi le mépris de l'étude d'après le modèle. Carstens, ce classique d'intuition, qui ne cessa depuis de protester contre le classicisme officiel, ne se fit pas seulement tort à lui-même par son antipathie excessive contre les académies, mais en renonçant à exercer le professorat, où il excellait, assurent ses élèves, il manqua l'occasion de fonder une bonne école traditionnelle à Berlin.

Le Nord et Carstens furent toujours incompatibles. Sa vraie patrie c'était l'Italie. Vers elle la voix intérieure l'appelait impérieusement. Le jeune artiste se met en marche ; sans argent, vivant de son travail, il atteint Mantoue, mais à peine a-t-il admiré Jules Romain, que le dénuement l'oblige à passer les Alpes une seconde fois. De retour à Zurich, il trouve dans le poète Gessner un premier protecteur qui lui fait vendre quelques dessins et l'aide à gagner Lubeck. Carstens s'y adonna aux portraits (malgré sa répugnance extrême pour ce genre d'ouvrages), en même temps qu'à l'étude de la philosophie et de la littérature. Homère, Shakspeare, Lessing, Winckelmann, Kant, lui devinrent familiers. Bientôt Carstens, plus connu, fut attiré à Berlin

et nommé professeur à l'Académie des beaux-arts, où son enseignement eut beaucoup de succès. Cependant le roi de Prusse, connaissant le désir constant de l'artiste, lui accorda un subside pour aller à Rome, où il arriva en 1792. Les circonstances politiques n'étaient point propices. On ne songeait guère alors à encourager le talent; Carstens vécut tout absorbé dans son art, seul, sans fortune, sans compagnon et sans protecteurs. En 1795 il exposa un grand nombre d'esquisses, dessins, aquarelles de sa composition, dont nous avons vu quelques-uns à Munich, entre autres : *Homère lisant ses poèmes aux Grecs*; *la Nuit avec ses enfants*, *le Sommeil et la Mort*; *Némésis*, *les Parques et le Destin*¹; *le banquet de Platon*, scène pleine d'animation et d'intérêt : la composition est d'une simplicité antique, ce qui ne veut pas dire pauvre, comme la plupart des peintures que l'on fait aujourd'hui sur des sujets grecs et romains. La figure de Socrate est admirablement retracée. Alcibiade couronnant Socrate manque peut-être de l'exquise noblesse et de la beauté rayonnante qui conviennent au Lion d'Athènes.

Un récit de Lucien, *le Voyage du tyran Megapentes aux enfers*², a fourni à Carstens deux motifs très-originaux, où il a mêlé le comique à un doux fatalisme, et su combiner une action très-vive avec la pureté des lignes, si rare dans l'art allemand. On ne peut analyser des esquisses; elles sont d'un maître ou ne sont pas : celles-ci charmeraient même en Italie. Dans la première, le jeune Megapentes, enlevé avant l'heure à une vie de délices, plein de regrets et d'ardeur, s'échappe de la barque des morts. Clotho, le voulant ressaisir, envoie à la poursuite du fuyard un philosophe et un cordonnier, également rassasiés des tristesses de la terre. Le beau tyran lutte, mais en vain, contre ses deux compagnons de voyage.

Dans le second dessin, Megapentes est attaché au mât de la barque, qui se trouve surchargée et ne peut porter tous les passagers. Dans cet embarras, Clotho décide de laisser sur la rive le malheureux cordonnier. A son tour celui-ci se lamente, supplie, se désespère de revenir à la vie, et obtient enfin une place de faveur sur les épaules du jeune tyran.

L'exposition des ouvrages de Carstens à Rome eut du retentissement jusqu'à Berlin, où quelques dessins, envoyés par le maître, ranimèrent dans beaucoup d'esprits l'intérêt en faveur des beaux-arts. Cependant l'artiste inspiré oubliait sous le ciel d'Italie les obligations

¹ Au grand-duc de Weimar.

² Appartenant au grand-duc de Weimar.

de professeur qui le rappelaient à Berlin : non-seulement il n'écrivait aucun *rapport* ou *compte rendu* à son Académie, comme il le devait, prétendant avec raison qu'il avait mieux à faire, mais il ne cessait de s'élever en paroles contre l'influence funeste des académies. De Berlin on le rappelle à l'ordre, et les trois années de son séjour à Rome expirées, on le menace, s'il ne revient exercer ses fonctions, de supprimer sur l'heure la pension.

Que répond imprudemment au ministre Heinitz l'artiste blessé ?

« Je dois dire à Votre Excellence que je n'appartiens pas à l'Académie de Berlin, mais à l'humanité ; je n'ai jamais eu l'idée de me vendre corps et âme, ma vie durant, à ladite Académie, moyennant une somme qu'elle m'a octroyée pour développer mon talent. Mes facultés m'ont été données par Dieu, c'est à lui que j'en suis responsable. Le jour où il me demandera compte de mon administration, je ne veux pas avoir à répondre : Seigneur, le talent que tu m'as donné, je l'ai enfoui à Berlin. »

Pour une telle boutade épistolaire, le grand Colbert eût-il privé un artiste éminent des pensions royales ? Cela est douteux ; le Mécène prussien, plus ménager des deniers publics, ne se contenta pas de faire cesser tout secours, il ôta au peintre en détresse le pain quotidien en exigeant la restitution de 1,500 thalers environ que, durant trois années, il avait coûté à l'État.

Deux ans plus tard, Asmus Carstens terminait à Rome, et le crayon à la main, son existence, abrégée par les privations et la misère (1798).

La protection du ministre Heinitz contraste avec le procédé plus princier du roi Louis de Bavière, allant, à la tête des artistes de Munich, recevoir M. Cornelius, revenu d'Italie, et le ramenant dans sa voiture comme un triomphateur.

Les temps avaient changé ! ou plutôt les dispositions du public ; car il a fallu bien peu d'années pour amener la société allemande au respectueux intérêt qu'elle voue aux arts, et à la considération dont elle entoure les artistes. Il est fort regrettable qu'un homme possédé du feu sacré comme Carstens soit venu trop tôt pour se développer dans un milieu si peu préparé.

Si Carstens eût vécu jusqu'au jour où ses jeunes compatriotes ont retrouvé le secret de la fresque, il aurait utilisé tous les dons de sa riche nature ; n'ayant guère eu d'occasion d'exécuter en grand ses esquisses, il ne doit pas être comparé, comme on le compare quelquefois, à Louis David. D'une part, l'insuffisance de l'éducation de Carstens est sensible dans quelques-unes de ses figures. D'autre part,

son amour exclusif pour les sujets de l'antiquité, son sentiment grec plutôt que latin, sa poésie intime, une imagination de solitaire et jusqu'aux difficultés de sa vie sont des analogies lointaines avec Nicolas Poussin, mais nullement avec le chef de l'école française moderne.

Joseph Koch, né dans le Tyrol en 1768 (l'année de la mort de Winckelmann), fut le disciple et le meilleur ami de Carstens. Il recueillit avec le dernier soupir de son maître son classicisme anti-académique, et peut-être aussi son humeur sombre. Koch eut toujours des haines vigoureuses; il ne pouvait pardonner à Goethe d'avoir méconnu le talent de Carstens, et dans un écrit satirique où il ne ménage pas l'auteur des *Propylées*, Koch n'a pas assez de malédictions pour la critique d'art, cette « *Kunstschreiberei*, semblable aux pleureuses de l'antiquité, payées pour se lamenter en portant l'art en terre. »

Les paysages historiques de Joseph Koch rappellent la composition linéaire de l'école française du dix-septième siècle. L'imagination du disciple allemand de Poussin et de Claude a été moins bien inspirée par la *Divine Comédie*¹ que par les sujets de l'antiquité, de la Bible, ou la nature grandiose des environs de Rome.

Eberhard de Wächter, né à Stuttgard en 1762, mort en 1852, étudiait la peinture à Paris lorsque la révolution éclata; il se rendit à Rome, où il s'attacha à Carstens et à Koch. Il doit être nommé, moins à cause de son talent que parce qu'établi à Vienne il devint le professeur d'Overbeck et de quelques autres jeunes gens qu'il entraîna dans la révolte contre l'Académie de cette ville. Durant sa très-longue carrière, Wächter a beaucoup contribué à répandre les idées de Carstens.

Gottlieb Schick, élève de Louis David, ne vint à Rome qu'après la mort de Carstens; mais il se lia intimement avec Koch et Wächter. Schick regrettait amèrement les années qu'il avait *perdues* à apprendre à dessiner chez David. Nous ne pouvons nous associer à son regret; car ce qui attire dans son tableau d'*Apollon chez les bergers*², c'est d'abord le choix du sujet, où domine le nu, puis l'art tout français de composer, de grouper les personnages, d'arranger les accessoires et les draperies, la fermeté du modelé, et le dessin accentué qui contraste avec la rondeur des formes et la mollesse des types allemands.

Il est vrai que dans cet ouvrage l'imitation de Louis David est trop

¹ Peinte à fresque à la villa Massimi.

² Au roi de Wurtemberg.

sensible. Mais Gottlieb Schick étant mort à l'âge de 31 ans (1811), nous ne savons pas ce qu'aurait produit son génie, qui commençait à peine à s'exprimer. On peut affirmer, d'après ses débuts, qu'il n'a pas assez vécu pour sa gloire. Il rendit à un cercle d'artistes allemands, venus à Rome après lui, le service important d'introduire l'usage tout nouveau pour eux du modèle vivant. Guillaume Schadow, critique éminent et peu suspect de partialité pour la France, envoyait beaucoup à Schick les qualités de praticien qu'il avait acquises à Paris. Ce que Schadow écrit, d'autres l'ont pensé en comparant l'Apollon et les bergers avec certaine Iphigénie de M. Cornélius, et certains torsos des cartons de M. Kaulbach.

Nous devrions peut-être mentionner ici Thorwaldsen à cause de son intimité avec les quatre peintres précédents. Mais étudier Thorwaldsen à Munich, ne serait-ce point parler des marbres d'Égine dont le roi Louis lui confia la restauration ? Et pourrions-nous admirer l'habileté de ce travail sans soulever une forte objection contre le principe même de la restauration ? Cela nous entraînerait hors de notre sujet. Les marbres d'Égine restitués ne sont pas le seul ouvrage de Thorwaldsen à Munich ; outre les statues du musée, l'on voit à l'église Saint-Michel le monument du prince Eugène Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

Monument, tombeau, statue, pourquoi ces trois mots sont-ils devenus à peu près synonymes ; pourquoi la statuaire aujourd'hui ne cesse-t-elle d'être lugubre qu'en cessant d'être statuaire ? Nous voici à Munich devant le tombeau du prince Eugène, par Thorwaldsen ; deux jours auparavant, nous visitions à Strasbourg le tombeau du maréchal de Saxe, par Pigalle. Un guerrier français illustré par un artiste allemand, un guerrier allemand figuré par un artiste français, c'est à peu près la même donnée. Peut-on voir cependant contraste plus parfait ? Qui a raison de Pigalle ou de Thorwaldsen ? Ici c'est une figure debout, seule, au repos, tenant tristement sa couronne à la main. Est-ce donc la couronne que regrette Eugène, ou va-t-il la déposer sur son cercueil pour se pleurer lui-même ? Voilà l'éternelle Clio inscrivant les hauts faits du mort, voilà les éternels génies aux torches renversées. Ils sont bien faits. Les lignes du monument n'ont rien de choquant. L'arrangement est bon. Mais, grands dieux ! est-ce là de la gloire et de l'immortalité ? Certes mieux vaut Pigalle. Il n'a pas longtemps médité la philosophie de son sujet, cela est certain. Ni lui ni son modèle ne connaissaient les idées de Feuerbach sur la mort : l'amour c'est la mort, la mort c'est l'amour ; qu'en pense Maurice de Saxe ? Pigalle en bon Français dit : « La mort, c'est la vie. »

Voyez donc ce grand squelette comme il rit en entr'ouvrant la souricière sur la voie du héros. Maurice, les yeux levés, d'un air altier, descend légèrement et en cadence les degrés qu'il ne regarde pas. Arrête, lui crie la France. Il n'écoute pas. Où va-t-il ? à la gloire ? Il ne paraît pas occupé de Clio et de ses écritures. Il va souper là-bas. Dans la tombe ? Soit ! Avec don Juan, avec cette belle France éplorée, ou, faute de meilleure compagnie, avec cette vieille maigre Mort dont l'échine perce le manteau.

Combien il doit envier, le joyeux maréchal, ce pauvre vice-roi d'Italie, emprisonné dans la froide église des Jésuites de Munich !

Devant ces monuments, on est bien tenté de croire que la sculpture n'est plus du tout notre fait, puisqu'elle exprime tristesse et ennui lorsqu'elle n'envahit pas le domaine pittoresque. Qu'elle soit donc pittoresque avec Pigalle et avec Rauch, plutôt que funèbre avec Thorwaldsen. Il ne faut pas croire cependant que le maître danois n'ait élevé que des tombeaux ; s'il en a fait beaucoup, il a aussi composé de charmantes statues inspirées de l'antique ; mais son œuvre est si considérable et si connue que nous n'en parlerons pas davantage. Abandonnons le « scultore Danese, » le « cavaliere Alberto, » le successeur reconnu de Canova, à sa célébrité européenne, pour nous en tenir aux artistes du Nord que l'Italie n'a pas adoptés en supprimant leur nom tudesque.

L'influence des artistes dont nous venons de parler n'a pas laissé de traces dans les œuvres de leurs successeurs. Pour comprendre comment l'école traditionnelle, qui a ressuscité l'art en Allemagne et qui a continué d'être représentée par des hommes éminents, ne forme pas un corps exerçant l'autorité, il faut savoir qu'il n'existe pas en Allemagne une école dans le sens strict du mot¹, c'est-à-dire un maître qui fait part de son expérience de métier à des jeunes gens, les place au point de vue qu'il trouve le vrai, pour étudier la nature et l'antique, et juge les premiers essais de leur invention. Dans l'école ainsi comprise, l'élève commence toujours par une imitation trop servile du maître, que celui-ci le veuille ou non, puis, à mesure que l'individualité apparaît et se dégage, une pensée propre se joue dans les formes apprises. Les débuts des plus grands artistes, qui ont reçu une instruction régulière, nous font connaître le professeur même inférieur qui les dirigea.

L'imagination allemande repousse la discipline de l'école. Combien

¹ L'école de Dusseldorf peut être considérée comme une exception.

d'artistes, et des plus timides, prennent un jour l'attitude de révoltés ! Ils redoutent aussi pour leurs idées pittoresques le contact de la nature, et abusent dans leurs ouvrages du dessin de mémoire.

Il résulte nécessairement de cette fausse indépendance que la figure humaine devient un signe de convention à peu près comme les pions de l'échiquier, dont ceux-là seuls comprennent la marche qui savent les règles du jeu.

Ce que les artistes, d'accord avec la critique et le public allemand, demandent au chef d'école, ce ne sont pas des exemples, ce sont des préceptes. Or les doctrines qu'un artiste n'exprime pas par son talent, mais seulement dans ses discours et dans ses écrits, ce sont des doctrines de circonstance, des impressions reçues du dehors, et qui fuient à l'heure de l'inspiration.

Le public allemand, par son indulgence excessive, encourage la négligence pratique de ses peintres préférés. Trop souvent ce public instruit voit dans un parti pris et un système hautement professé un idéal réalisé en chair et en os, et dûment averti de ce que le maître a voulu faire, ne lui demande ni s'il l'a fait, ni comment il l'a fait.

Cependant, si l'individualisme des artistes allemands se refuse à un bon enseignement spécial, la vanité ne semble pas chez eux irritable comme elle l'est chez nous. Soit par bonté de cœur ou élévation de caractère, soit par l'effet d'une culture étendue qui donne aux intelligences plusieurs points de contact, soit par la communauté des sentiments religieux, philosophiques ou patriotiques, il se forme des associations d'artistes qui n'ont aucune affinité de talent, mais dont l'intimité, le travail en commun, a toute l'apparence d'une école.

Nous en pouvons citer un noble et respectable exemple, celui de MM. Cornélius et Overbeck, qui vivent ensemble à Rome aujourd'hui comme aux jours de leur première jeunesse et de leurs premiers enthousiasmes, sans que leur fraternité souffre de la rivalité des situations.

III.

OVERBECK ET LES NAZARÉENS.

En 1810 Frédéric Overbeck, âgé de vingt et un ans, ses amis Cornélius, J. Schnorr, et quelques autres mécontents du faux classicisme de l'Académie de Vienne, d'où ils se firent renvoyer, instruits par Wächter et Koch dans les principes de Carstens, allèrent s'établir à

Rome dans les cellules abandonnées du couvent de San-Isidor, où les joignit bientôt le peintre Guillaume Schadow, qui fuyait de son côté l'Académie de Berlin, puis Philippe Veit et son frère, venus de Dresde.

Augmentée peu à peu de nouvelles recrues, la petite colonie allemande vécut, animée, ce semble, par l'esprit des moines qu'elle remplaçait, travailleuse, unie dans la poursuite constante d'un but idéal, et plus encore par des sympathies et des antipathies communes.

Ces jeunes artistes se gardèrent de lier commerce avec l'école française de Rome; d'une part la confusion du mot *académie* les rendait hostiles à l'enseignement réformé de Louis David, comme au style rococo des académies d'Allemagne; d'autre part le nom français se rappelait trop vivement et trop péniblement à eux dans la patrie qu'ils avaient abandonnée, comme dans celle où ils avaient pris refuge, pour qu'il y eût aucune pénétration réciproque des intelligences et des caractères.

Comment catholicisme, romantisme, patriotisme allemand arrivèrent à ne former qu'un sentiment, et surtout une loi esthétique, ce serait long à expliquer, s'il ne suffisait, pour le faire comprendre au lecteur, de nommer Frédéric Schlegel. Le grand critique entraîna, comme on sait, par son exemple, maintes conversions au catholicisme, entre autres celle de Dorothee Mendelssohn¹, mère des deux Veit, qui se fit baptiser avec ses enfants au Dôme de Cologne. Ces tendances nouvelles, apportées du pays, se combinèrent dans la pensée des hôtes de San-Isidor avec les impressions qu'ils recevaient journellement à Rome.

Patriotes, artistes, hommes de foi et d'instinct religieux, Overbeck, les Veit et leurs amis, ressentaient triplement la triple impiété française qui frappait à la fois la terre natale, les chefs-d'œuvre antiques arrachés d'Italie, et le chef spirituel de l'Église universelle.

Dans une gracieuse composition², Overbeck a représenté « Germania » la blonde et sa sœur « Italia » tendrement enlacées, mais échangeant des regards tristes et plaintifs. En ce temps-là, sans doute, elles pouvaient se croire sœurs. Même souffrance, même espérance, mêmes pressentiments d'avenir. L'Allemagne et l'Italie, le pape et l'Apollon du Belvédère avaient un commun maître. Un jour les portes de la patrie se rouvrent pour tous. Le vénérable successeur de Pierre revient à Rome avec le cortège pacifique des dieux païens, ses compa-

¹ Dorothee Veit, née Mendelssohn, une des femmes les plus distinguées d'Allemagne, était, par son intelligence et son talent, bien digne de la famille à laquelle elle appartenait.

² N° 9 de la pinacothèque nouvelle à Munich.

gnons d'exil. A ce spectacle imposant, les plus enthousiastes de nos jeunes artistes, entre autres Overbeck et Schadow ¹, tombent à genoux, abjurant aux mains du cardinal Ostini l'austère christianisme du Nord pour le culte italien de la Madone (1814). En Allemagne on les surnomma *Nazaréens*, et bientôt l'on vit en effet que chez eux le zèle soumis du néophyte dominerait les inspirations de l'artiste. Cinq ans s'étaient à peine écoulés (1819) que les néo-catholiques, dans une fête d'adieu offerte au prince Louis de Bavière revenant de Naples, renièrent l'antiquité en la figurant sur une peinture symbolique comme les écuries d'Augias, que la jeune école allemande allait nettoyer.

C'est ainsi que, tout en reconnaissant pour maîtres et pour guides Winckelmann et Lessing, on brûlait les dieux qu'ils avaient adorés. Cornélius, cependant, avait pris pour idéal l'imagination homérique de Carstens, Guillaume Schadow ne voulait pour modèle que les idylles antiques de G. Schick. Et tous imitant Michel-Ange ou Raphaël, les fils bien-aimés d'Athènes, comment osaient-ils dédaigner Athènes leur mère?

La contradiction dans l'esprit et le cœur, le trouble et l'inégalité dans le talent, ces deux choses se tiennent, à moins que l'artiste ne porte gaiement et naïvement ses propres inconséquences. Or, la jeunesse allemande dont nous parlons était grave et réfléchie. Il n'y avait pas dans son changement de religion purement et simplement un éclair de la grâce, un entraînement subit, il y avait (chez Guillaume Schadow surtout) une conviction d'artiste, l'idée préconçue de mettre la logique et l'harmonie dans la conduite et le talent. Les révoltés contre l'académie de Vienne et de Berlin étaient déjà ce que sont devenus beaucoup d'artistes en ce temps-ci, des *chercheurs*.

Leur programme était tracé d'avance. Ils arrivaient à Rome avec la résolution bien ferme de fonder l'art allemand moderne sur la morale et la religion ². Ils voulaient créer un art monumental et original, aussi se mirent-ils sur-le-champ à la recherche du procédé de la fresque tombé en désuétude, et ils le retrouvèrent.

En 1816, l'occasion de réaliser leur idéal se présenta. Le consul général Bartholdy venait d'acquérir une maison à Rome. Il leur en confia la décoration, et peu après le marquis Massimi leur demanda aussi des peintures murales. Dans la villa Massimi comme dans la casa

¹ Peter Cornelius est de famille catholique.

² Hagen, quatrième leçon.

Bartholdy, c'est l'œuvre d'Overbeck, assure-t-on, qui brille au-dessus de toutes les autres.

Nous le croyons sans peine; car Overbeck, associé par ses idées et les actes de sa jeunesse avec ses compatriotes, doit être mis par son talent en dehors de ces *chercheurs* infatigables. A l'exception d'un seul de ses tableaux, le *Triomphe de la religion dans les arts*, on ne sent jamais dans ses œuvres le vouloir et l'effort, qui se lisent sur la plupart des tableaux de la même école. Aussi croyons-nous reconnaître la pression extérieure de son milieu dans cet ouvrage symbolique et philosophique, où l'exécution n'est pas à la hauteur ordinaire du maître. Le *Triomphe de la religion dans les arts* est le plus connu des ouvrages d'Overbeck; c'est tout simple, nulle peinture ne fait plus de bruit (dans le monde germanique surtout) que la peinture à la fois historique, symbolique et philosophique : les idées qu'elle est censée représenter sont une mine précieuse où la « *Kunstschreiberei* » puise incessamment, discutant l'univers entier à propos d'une toile, et répétant le nom de l'artiste en écho indéfini, tandis qu'une louange laconique a raison d'un tableau qui est tout simplement beau et bon.

C'est ainsi qu'Overbeck n'occupe pas la presse allemande à beaucoup près autant que son contemporain Cornélius, dont les peintures passent pour si riches d'idées. On croirait celui-ci beaucoup plus jeune, car son règne n'est pas encore achevé, tandis qu'Overbeck semble appartenir au temps passé. C'est que, peu soucieux de former des élèves, d'aller chercher le succès dans son pays, le pieux disciple de Fra Beato a consacré sa vie à la seule chose nécessaire; que pour lui religion et art, poésie et travail ne font qu'un. Aussi lui reproche-t-on d'être « *einseitig* », reproche élogieux dont nous dirons avec Schadow : « Heureux l'homme qui possède une telle uniformité ! »

Cette uniformité, c'est-à-dire cette concentration de ses forces, c'est le bonheur et la supériorité d'Overbeck; toujours égal à lui-même (sauf l'exception mentionnée), qu'il retrace l'image de la Madone ou les traits si beaux de Vittoria Caldoni, jamais son pinceau ne se hâte en vue de telle ou telle exposition, jamais il ne tremble devant les arrêts de la critique. Mais, fidèle à son bon génie, l'artiste croyant s'est laissé guider vers un paradis où les vertus sont des grâces, les anges de suaves et virginales beautés. Ne nous laissons pas prendre à une imitation extérieure des maîtres de la renaissance. Au premier aspect, les madones d'Overbeck rappellent la première manière de Raphaël; ce coup de pinceau régulier, tranquille et lent paraît timide auprès des fresques audacieuses de l'école de Munich. Mais regardons-y de plus

près : la timidité est du recueillement et du respect ; l'imitation n'est que la conformité des sentiments. Le talent d'Overbeck lui appartient en propre. Il est marqué au sceau de notre temps. Nous en trouvons la preuve dans les quarante dessins de la *Vie de Jésus*¹. Cet évangile, selon Overbeck, ne pouvait être écrit et compris avant le dix-neuvième siècle. Non, ce Christ abandonné de son peuple pour Barrabas n'est pas le Christ espagnol ; ce docte Enfant-Dieu parmi les docteurs ne s'offense point de la recherche du vrai, et cette Madone miséricordieuse ! oh ! que de larmes elle versait à la vue des supplices qu'on inventa contre ses blasphémateurs !

La gravure qui a reproduit la série de la vie de Jésus ne rend pas la délicatesse des dessins originaux : bien que pâles et blonds, ces dessins sont parfaitement modelés, et colorés d'ombre et de lumière dans une proportion qui s'harmonise avec chacun de ces divers sujets. Nous ne pouvons les énumérer tous : si c'est une grande joie pour le critique de ne critiquer point, c'est là surtout que l'insuffisance de la plume se révèle. Il faut signaler l'*Annonciation*, l'*Ange ordonnant à Joseph la fuite en Égypte*, le *Massacre des Innocents*, chef-d'œuvre de pathétique muet que l'on admire même après avoir vu le *Massacre des Innocents* par Rubens. On imagine bien que les deux ouvrages ne se ressemblent point. Rubens a retracé une lutte héroïque ; il a insisté, comme dans ses tableaux de chasse, sur les instincts féroces de l'homme. On frissonne à la vue de ces mères, lionnes en furie, déchirant de leurs ongles et de leurs dents les assassins qui saisissent leurs nouveau-nés. On doute encore de l'issue du combat entre l'homme armé de fer et ces créatures sans nom qui ne sont plus que rage et désespoir, ou plutôt on se refuse à croire qu'une froide lâcheté triomphe de tant de passion et d'une telle puissance de vie. L'invraisemblance historique de l'action est si frappante dans le tableau de Rubens, qu'Overbeck a dû reculer devant le choix du même moment.

Quoi ! dans un combat si long et si acharné, pas un père, pas un frère ne s'avisera de défendre sa famille ?

Dans l'ouvrage d'Overbeck le crime est consommé. Un groupe de femmes qui pleurent et embrassent leurs fils égorgés occupe le premier plan. Toutes les nuances de la douleur passive sont là. Quelle expression sinistre sur cette figure de femme qui s'éloigne d'un pas ferme ! Elle va mourir, on n'en peut douter. Au fond du tableau le drame est brièvement expliqué. Une mère croit avoir sauvé son fils,

¹ Ils appartiennent au baron de Lotzbeck.

mais le bourreau l'atteint. On entrevoit dans le vague lointain la sainte famille sur la route d'Égypte.

Le *Christ parmi les docteurs* révèle une connaissance profonde du génie de l'enfance. Comme ces sages vieillards sont de bonne foi ! comme ils étudient curieusement cette petite intelligence qui bondit hors des entraves de la logique ! ils sont interdits. Que répondre aux objections imprévues d'une pensée neuve et fraîche qui ne connaît ni école, ni formules ? L'enfant, car c'est vraiment un enfant, est assis négligemment sur des in-folio. Son entretien avec les docteurs est d'un intérêt si vif qu'à la vue de Marie et de Joseph, qui viennent l'interrompre, on partage le mécontentement que l'Évangéliste met dans la bouche de Jésus.

L'*Enfant prodigue* est une composition touchante et parfaite dans la sobriété de ses moyens. Qu'il y a de tendresse dans les embrassements du père et du fils ! Quelle curiosité chez ces petits pâtres ! Et comme ce fils aîné, à qui l'on raconte l'aventure, montre bien son mécontentement, et ces sentiments mesquins de la vie de famille, que Jésus combattit sans cesse comme incompatibles avec la loi morale du dévouement qu'il apportait sur la terre !

Non moins touchante et non moins tendre, mais plus douloureuse, est la scène du *Jardin des oliviers*. Jésus trouve ses trois apôtres endormis : « Quoi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? » Le Christ d'Overbeck semble ajouter : « Je le savais ! » Son âme divine connaît toutes les souffrances humaines, moins la déception. Qu'attendait-il de ces hommes grossiers ? Un lourd sommeil, puis l'abandon. Il le savait, voilà pourquoi de tout son être rayonne une vertu de pardon : pardon aux apôtres, pardon aux bourreaux, pardon à tous ceux qui ne savent ce qu'ils font.

Le professeur Hagen remarque avec raison comme un signe caractéristique de l'imagination d'Overbeck qu'il n'a jamais représenté Judas. Dans la *Cène* on ne voit que le tabouret du traître déjà sorti.

Le *Renoncement de saint Pierre* possède des qualités tout hollandaises : le mouvement des groupes, les jeux de la lumière ; mais Overbeck a obtenu cet effet avec les seules ressources du crayon, et sans sacrifier la noblesse qui lui est familière.

N'oublions pas la plus inventée de toutes ces compositions, *Barrabas*. Jésus et Barrabas, condamnés à mort, sont présentés au choix du peuple, qui sauve à grands cris le brigand. Soulevé par quatre hommes, porté en triomphe, Barrabas fait éclater sur son ignoble physionomie la joie de vivre. On entrevoit derrière lui un personnage à la mine

pharisaïque, satisfait d'avoir soufflé à la multitude ce qu'elle croit sa volonté à elle. Quant au Christ, les yeux baissés, il s'absorbe dans la pensée du sacrifice suprême, oubliant les clameurs et les ingrattitudes populaires. La *Réconciliation de Pilate et d'Hérode* présente un contraste piquant entre l'obséquieux empressement du prince juif et la tenue dédaigneuse, même dans sa condescendance toute politique, du citoyen romain. Au-dessous de la terrasse où ils se rencontrent passe le Christ, qui va sceller de son sang l'hypocrite amitié des deux chefs ennemis.

La *Résurrection*, la *Parabole des vierges folles et des vierges sages*, mainte autre composition intéressante nous entraînerait dans de trop longues descriptions.

Overbeck, le plus illustre des « Nazaréens », n'est pas le seul qui ait droit à notre examen. Nous devrions parler aussi des deux *Marie au tombeau du Christ* par Philippe Veit, et des ouvrages de Steinle; car, nous l'avouerons, les « Nazaréens », bien qu'ils soient accusés d'archaïsme et condamnés à cette heure, ont pour nous le mérite de s'approcher de très-près de leur idéal; Veit et Overbeck surtout ont mis un accent individuel et tout nouveau dans ces sujets évangéliques, que l'on croit à tort épuisés ou fixés par les maîtres d'Italie.

Bien loin de partager cette opinion, nous considérons au contraire l'Évangile comme mieux interprété à différentes époques en Allemagne qu'en Italie, et à plus forte raison en France.

La beauté des lignes et des types, loi suprême de la peinture italienne comme de la statuaire grecque, l'accent dramatique qui fait de l'art français une vivante pantomime, ne sont pas les qualités les plus nécessaires au peintre de l'Évangile. Aussi, à l'exception d'Eustache Lesueur, notre école n'a-t-elle point compris ces sujets, et l'école italienne a-t-elle excellé dans les tableaux de sainteté, les Madones, les Saintes Familles, les visions du Paradis, le Jugement dernier, etc., plutôt que dans les actes de la vie de Jésus.

Le mâle génie d'un Michel-Ange ou d'un Poussin, en qui les images se frappent d'un coup comme une médaille de bronze, et qui veut laisser son effigie sur tout ce qu'il touche, préférera toujours le caractère historique, rude et vigoureux de l'Ancien Testament au caractère moral et didactique du Nouveau.

De même, les personnes pieuses préféreront les sujets évangéliques traités par les peintres des écoles primitives de Bruges, de Nuremberg, de Cologne, aux toiles resplendissantes d'un Véronèse, à l'Assomption de Titien, et, si elles osent l'avouer, à la Transfiguration de Raphaël. Cette préférence est justifiable, même au point de vue

esthétique. Non que la pensée chrétienne soit plus dégagée des traditions païennes dans ces écoles allemandes de la fin du moyen âge, qui s'appliquaient toujours à copier les modèles de la basse antiquité, mais parce que les ressources illimitées, les perfections de la peinture à l'huile, les proportions vivantes de la taille humaine, l'art devenu la possession assurée de l'homme ne laisse plus aucune échappée sur l'infini. Tandis que l'incorrection d'une école dans son enfance, ou bien l'exiguité des proportions, ou bien encore l'inachevé des esquisses d'un Overbeck, des eaux-fortes d'un Rembrandt, en atténuant la réalité, interprètent plus fidèlement ces textes sacrés qui, depuis des siècles, se plient à toutes les pensées, et ne veulent pas être arrêtés dans les limites que leur impose le génie d'un homme.

Ainsi l'imagination allemande, qui aime à se figurer les objets aux contours vagues et indécis, à chercher des nuances dans les ténèbres, plutôt que d'animer une création historique en lui donnant tout le relief et toute la vie possibles, a dû réussir à illustrer les sujets évangéliques. Ces sujets sont d'ailleurs les plus faciles à rendre; connus de tous, ils permettent à l'artiste, sûr d'être compris, de laisser librement errer sa fantaisie.

M. Richter, moins bien inspiré que les « Nazaréens » dans son tableau de la Résurrection de la fille de Jaïre, a méconnu son sujet à la manière des Français, qui veulent tout dire et toujours dramatiser. C'est par ses qualités mêmes que le peintre allemand a péché : en composant un tableau de grandeur naturelle, d'une habileté supérieure, M. Richter a dû nécessairement donner un caractère individuel à chacun de ses personnages; mais pourquoi l'artiste distingué qui se sent la force de peindre en quelques traits un caractère et une destinée ne s'attaque-t-il pas, comme l'auteur de Jean Huss, à l'histoire proprement dite? Que Michel-Ange sur la figure d'un esclave endormi trace toute une vie, passé, présent et avenir, que Nicolas Poussin dans un paysage sublime mette la nature en deuil de Phocion, qu'Homère d'un seul mot crée un homme et un héros, voilà bien ce qu'il y a de plus difficile et de plus élevé dans l'art.

Si M. Richter place ses ambitions si haut, comme son talent lui en donne le droit, qu'il marche hardiment vers l'histoire et ne suive pas les voies des humbles « Nazaréens ». Dans la Résurrection de la fille de Jaïre comme dans la plupart des drames évangéliques, il ne s'agit point du choc des caractères. En quoi Jaïre et sa famille nous intéressent-ils? Nullement comme des individus, mais comme des témoins d'un miracle, des spectateurs de la lutte entre le bien et le mal, entre la vie et

la mort. Voilà ce que Rembrandt a si admirablement compris. Son Lazare ressuscité n'est point un type fixe ; mais une situation, une expression, un moment. Aussi Rembrandt en trois ébauches : l'Ecce Homo, la pièce des Cent florins et la Crucifixion, a-t-il raconté l'établissement du christianisme dans les âmes, ce que le tableau de M. Richter, avec sa couleur locale, sa fidélité dans les costumes et toutes ses intentions historiques, n'a point laissé deviner. Overbeck se rapproche plus de Rembrandt ; il n'a pas son génie étendu et puissant, le développement social du christianisme ne se lit pas dans son œuvre, qui représente seulement le christianisme de l'imitation de Jésus-Christ. Comme Rembrandt, Overbeck montre le côté psychologique et la solution morale de chacune des scènes de l'Évangile ; ses personnages ne jouent que le rôle passager qui leur convient. Soit que le Christ agissant représente le bien idéal, opposé à une des innombrables formes du mal ; soit que le Christ parle, et que la vérité qu'il enseigne se modifie en chacun de ses auditeurs, toujours Overbeck sait nous attacher à la scène sans préoccupation de ce qui précède et de ce qui doit suivre. Chez lui le sentiment et l'expression l'emportent sur le caractère, la passion sur l'action. On a remarqué qu'Overbeck compose mieux les figures de femmes que les figures d'hommes. Où il excelle, c'est à représenter le sommeil, la vision, le rêve. Plusieurs de ses personnages endormis nous ont frappé par leur ressemblance avec un buste de Bouddha qu'on voit à la glyptothèque de Munich. Les nobles proportions de ce Bouddha, ses paupières abaissées, son nez droit et long, sa narine immobile, ses joues fermes, sa lèvre tombante et silencieuse, sa majestueuse beauté, attirent d'abord, puis bercent et engourdissent les pensées. Cette extase éternelle et divine, que rien ne peut troubler, ne serait-elle point le bonheur entrevu par le contemplatif Overbeck ?

Ils seront en petit nombre les adorateurs français du dieu indien. Plus belle à nos yeux est la vierge guerrière, Pallas-Athênê, dont l'image se dresse non loin de Bouddha, rappelant par les analogies du type une commune origine. Oui, Pallas, l'héroïne invincible, armée de pied en cap, est bien l'idéal de cet art français, toujours actif, toujours en lutte avec les dieux, les hommes et la nature, abandonnant au génie allemand, plus poétique, les douceurs du rêve qui fait oublier les joyeux combats de la vie.

C. DE SAULT.

SPINOZA¹.

IX.

LE LUCIANISTE.

Baruch devait apprendre par expérience qu'une nouvelle manière de penser ne change pas immédiatement notre vie accoutumée ; il faut encore se débarrasser de maintes choses, et la séparation devient douloureuse, parce que c'est seulement alors que nous ressentons avec force combien l'habitude en nous est devenue intime et résistante.

Au jour de « réconciliation » dans la synagogue, Baruch avait adressé cette prière à Dieu d'une âme déchirée : « Seigneur Dieu, fais-moi mourir avant que je devienne un des enfants du péché ou de l'impiété. » Mais il resta en vie, et perdit encore son plus fidèle ami, celui qui l'avait toujours soutenu en chacune de ses détresses. Trois fois par jour, dans la synagogue et hors du temple, soit qu'il mangeât une pomme ou un morceau de pain, soit qu'il commençât ou fînt ses lectures à l'occasion du plus minime événement, il ne manquait jamais de réciter les prières prescrites en cette occasion, et le soir, dans son lit solitaire, il disait tout le registre alphabétique des péchés, et à chaque parole se frappait la poitrine avec componction ; puis il s'endormait paisible et rassuré jusqu'au lendemain matin. Mais, dans le silence de la nuit, le doute s'approchait de lui, invisible, sans bruit, et murmurait à son oreille : « Pourquoi te brises-tu la poitrine pour des péchés que tu n'as jamais commis ? As-tu dérobé, volé ? As-tu péché de ton plein gré ? As-tu donné sciemment des conseils menteurs, comme il est dit dans cette liste dont se régale l'enfer ? »

¹ Voir les livraisons de décembre 1858 et janvier 1859.

— Ce n'est pas pour moi seul que je prie, répondait-il, je prie pour tout Israël, pour la rémission des péchés de l'humanité entière.

— Crois-tu pouvoir expier par quelques paroles les crimes que d'autres ont commis ? » répliquait la voix ; et il interrompait sa prière et s'endormait.

« Lorsque tu pries, ne doute point, » dit le sage Jésus Sirach ; mais comment dominer le doute ? Et lorsque Baruch se retrouvait dans la synagogue, le livre des prières matinales ouvert devant lui, le tentateur s'approchait de nouveau, et lui disait : « As-tu obéi, cette fois encore, au son de la cloche ? Comment peux-tu mettre sur tes lèvres des mots inspirés à David ou à d'autres hommes dans leurs angoisses ? Tes sentiments de piété ont-ils besoin d'être réveillés par la puissance d'une parole étrangère ? » Il résolut dès ce moment de ne plus prier qu'avec des formules à lui, et quand il se sentirait porté à la prière par une contrainte intérieure et invincible. Durant longtemps, il s'abstint, et, quand il voulut prier de nouveau, il reconnut que cette longue interruption l'avait écarté des rapports avec son Créateur ; il ne le trouva plus aussi facilement qu'autrefois. Qu'est-il besoin de mots ? se dit-il alors ; la pensée doit suffire, si Dieu est omniscient, s'il est... malheur ! il ne pouvait plus prier.

Cette impuissance lui devint encore plus pénible auprès du lit de son père malade et souffrant ; de profonds soupirs soulevaient sa poitrine oppressée, des larmes brûlaient ses yeux, et il ne pouvait plus pleurer.

« Calme-toi, mon fils, lui dit son père, aie confiance dans le Dieu tout bon, il viendra à notre secours. »

Il ne savait pas que ses paroles entraient dans le cœur de son fils comme un poignard à deux tranchants. Devenu incapable d'aucune pensée, Baruch restait assis, froid et muet.

Le barbier chirurgien Flyns sifflait dans la chambre voisine la mélodie de la chanson : « Guillaume de Nassau », tout en fabriquant ses emplâtres ; le malade tenait la main de son fils dans les siennes et gémissait sans cesse. Tout à coup Flyns cessa de chanter au dehors, Miriam ouvrit la porte, et Salomon de Silva, conduisant un étranger, entra dans la chambre ; le chirurgien les suivait avec son emplâtre et sa trousse.

« Je ne peux plus prendre le cas sous ma seule responsabilité, dit Silva, et j'ai donc prié mon honoré collègue que voici, le docteur van den Ende, d'assister à l'opération. Vous trouvez-vous assez fort en ce moment, et êtes-vous prêt ?

— Je le suis, répondit le malade ; ma vie est dans la main de Dieu. »

Une contraction rapide agita le coin des lèvres du médecin étranger. Baruch, qui l'examinait attentivement depuis son entrée, crut lire dans ce fugitif sourire l'arrêt de mort de son père. Il se trompait.

Van den Ende demanda en latin à son confrère s'il pouvait s'entretenir dans cette langue devant le fils du malade. Silva répondit affirmativement, Baruch ne comprenant encore que peu de latin.

Les deux médecins s'entretenaient alors longuement; mais, dans la physionomie de van den Ende, on lisait une ironie évidente. Flyns écoutait avec dévotion la conversation des médecins, faisant de temps en temps des signes d'approbation à l'un ou à l'autre, comme s'il eût compris quelque chose; mais en réalité il n'y comprenait rien du tout. Baruch n'était guère plus avancé que lui; pourtant un mot arrivait par-ci par-là à son oreille, comme porté par un souffle; son regard attentif ne quittait pas le médecin étranger. L'être et le maintien de ce petit homme avaient une expression rare de repos et de sérénité qui devait attirer Baruch plus particulièrement dans sa situation présente. Il avait croisé sur la pomme d'or de son bambou ses mains, entièrement couvertes par ses manchettes tuyautées; le haut du corps reposait commodément sur le dossier rembourré de sa chaise; son petit ventre arrondi semblait presque avancer trop pour les pieds courts et mignons dont les boucles et les rubans bariolés excitaient le regard; mais on ne pouvait s'empêcher de relever les yeux bientôt vers la tête : sa perruque artistement frisée ondulait jusque sur ses épaules, encadrant une figure ronde et joviale, qu'on n'aurait certes pas soupçonnée d'avoir déjà vu cinquante printemps, si quelques plis autour des yeux, visibles seulement lorsqu'il riait, comme aussi le rouge foncé du nez et des parties voisines n'eussent indiqué un âge assez avancé. Les yeux gris, à demi cachés, étaient dans un perpétuel mouvement; du reste, le calme extérieur du petit homme ressortait avantageusement au milieu des gestes excessifs de Silva, qui tantôt empoignait le manteau de son collègue, et tantôt lui frappait, sans s'en apercevoir, sur le bras ou sur la cuisse, pour procurer à ses paroles l'attention nécessaire. Baruch, qui avait examiné l'étranger scrupuleusement, lui eût certainement envié la facilité avec laquelle les phrases latines coulaient de ses lèvres, s'il avait pu songer à ses études auprès du lit de douleur de son père.

L'opération réussit au delà de tout espoir. Van den Ende venait presque tous les jours voir le convalescent, et s'entretenait alors le plus souvent avec Baruch. Son coup d'œil pénétrant lui révéla bientôt les tourments intérieurs du jeune homme, ainsi que son vigoureux

esprit. Le père reconnaissant consentit volontiers au désir qu'il avait manifesté d'achever l'instruction classique du fils.

Baruch accompagna un jour le médecin chez lui, au bout de la rue de Warmoes, près de l'église de Saint-Olaf, et de la chapelle bâtie sur le modèle du temple de Jérusalem. Une fois qu'il avait passé par là avec Chisdaï, celui-ci avait craché trois fois par terre; Baruch avait seulement remarqué que les architectes avaient été fort irrévérencieux envers l'original; mais on a peine à comprendre qu'il puisse en être différemment, alors que ceux-là mêmes qui comprennent le Talmud ne peuvent se faire une idée exacte de l'aspect intérieur et extérieur du temple de Jérusalem, dont le prototype n'est que dans le ciel. Au moment, d'ailleurs, où Baruch entra dans la maison du médecin, il se souciait fort peu de l'architecture du temple dans le ciel ou sur la terre. Il pénétrait dans une tout autre atmosphère que celle qu'il avait respirée jusqu'alors. Des trilles joyeux échappés à la voix d'une jeune fille, et accompagnés des sons de l'orgue, charmèrent son oreille dès le seuil. Le médecin fit entrer son élève dans une salle et le laissa seul un instant. Les murs étaient couverts de tableaux dont les fraîches couleurs sollicitaient à l'envi le regard : ici une Lédà au bain; là une Vénus naissant de l'onde dans toute la splendeur de sa perfection; auprès d'elle une Sémélé sur laquelle s'abaisse un nuage; du côté opposé, c'étaient des intérieurs flamands, des fleurs et des fruits, des paysages d'une variété de ton et d'un naturel inimitables. De petits bustes de marbre blanc et rosé ornaient les bahuts finement sculptés. Des canaris répétaient dans des cages dorées des airs consciencieusement appris, les entrecoupant souvent des notes éclatantes et vigoureuses de leur chant naturel. Des roses, des tulipes, des œillets, des lis et des anémones fleurissaient dans des vases élégants sous les fenêtres. Le médecin revint et fit remarquer à Baruch les beautés de ses tableaux; il en décrocha même quelques-uns et y passa l'éponge humide, afin que son visiteur pût mieux les contempler. Il s'arrêta surtout auprès d'une solitude due au pinceau d'un contemporain de Jacques Ruysdael, et auprès d'un riche paysage d'un autre contemporain de Ruysdael, Nicolas Berghem. Après cela, il conduisit Baruch dans une autre pièce plus merveilleuse encore peut-être. Les murs y disparaissaient sous des tableaux anatomiques; des vitrines remplies de papillons et de scarabées fixés méthodiquement remplissaient les intervalles de leur éclat varié, des oiseaux empaillés étaient penchés sur de petits arbres sculptés, adaptés au haut des armoires. A l'un des bouts de l'appartement, on voyait des cornues et des alambics; une haute pile

de papiers gris se trouvait dans un des coins, d'où sortait çà et là une tige ou une feuille des plantes desséchées ; un grand squelette était debout, entre les doigts duquel on avait mis un sceptre de papier doré. Un buste en marbre se trouvait sur le bureau de travail, et une guirlande de lauriers décolorés ceignait le front de ce visage malicieux emprunté à l'art grec.

Baruch examina attentivement tout cet entourage, au milieu duquel régnait, en dépit d'une variété presque encombrante, un ordre qui vous mettait à l'aise.

La vie peut donc être remplie par autre chose que par des versets de la Bible, des commentaires et des pratiques de religion ; il y a ici un tout autre monde : c'est ainsi que Baruch se parlait à lui-même, et le médecin n'interrompit point ses réflexions, car il s'était mis à chercher un livre dans sa bibliothèque. Il prit enfin Cicéron *De officiis*, et en fit traduire un passage à Baruch. Van den Ende reconnut bientôt qu'il fallait employer avec son jeune élève une méthode d'enseignement toute particulière : il s'agissait ici d'un arbre déjà formé, qui avait vu tomber les fleurs et les fruits de plusieurs saisons, et qui demandait à être transplanté maintenant dans un terrain nouveau.

Cependant les progrès ne furent point aussi rapides qu'on aurait pu s'y attendre, les leçons étant presque toujours interrompues par des digressions sur d'autres sujets.

Baruch avait confiance en son professeur, et il lui raconta un jour innocemment par quel enchaînement de circonstances il en était arrivé à ne plus pouvoir prier ; le médecin rit si immodérément, qu'il fut obligé de se tenir les côtes, mais il s'aperçut combien cela déplaisait à son élève.

« Il me faut pardonner, dit-il, je ne me moque pas de vous, ah ! ah ! ah ! nous possédions dans la maison des aliénés à Milan un exemplaire admirable d'un Narcisse théologien et philosophe. Il se couvrait le visage d'un mouchoir, passait ses journées à genoux et priait sans cesse : « Saint Christophe, secours-moi et pardonne-moi mes péchés. » Ah ! ah ! ah ! et quand on lui demandait : Qu'est-ce donc que saint Christophe et où est-il ? il se levait, se découvrait le visage, et s'écriait d'un ton majestueux : « Regardez ; voyez-vous l'auréole autour de mon front ? Agenouillez-vous et priez ; je suis saint Christophe. » Ah ! ah ! ah ! Mais si l'on y réfléchit bien, il y avait beaucoup de méthode dans cette folie. Quel est le but définitif de la prière ? Agir sur Dieu ? Les hommes à demi cultivés avouent eux-mêmes qu'il serait contraire au bon sens de croire que Dieu se laisse déterminer par nous, et puis le

proverbe ne dit-il pas : *Ora et labora*? Ainsi toutes nos prières ne servent finalement qu'à relever et à réconforter notre âme, comme on l'appelle, brisée ou troublée par le chagrin et la douleur. Mais si j'atteins ce résultat par une anecdote qu'on me raconte, par un fond emprunté à la logique et à la physique, cela revient absolument au même. Ergo, ne vous chagrinez point de ce que vous soyez devenu indépendant, n'inclinez pas la tête d'un air si découragé, soyez gai et dispos; je le suis bien aussi, moi qui, depuis plus de vingt ans, n'ai pas songé à la prière. Que ne peut-on persuader à la jeunesse de ne point perdre mal à propos ses plus belles années dans un fatras inutile ! »

Ainsi parla le médecin, et ses petits yeux gris flamboyaient. Baruch ne sut rien opposer à sa théorie, mais de ce moment il devint plus réservé vis-à-vis de lui; il étudia assidûment les livres d'histoire naturelle et de mathématiques que van den Ende lui avait prêtés, et le questionnait sur les difficultés particulières, mais il se garda avec soin de lui exposer de nouveau l'état de son âme.

Le médecin cependant sut, par des procédés affectueux, se concilier de nouveau la confiance de son élève.

« Il fut un temps, lui dit-il un jour, où j'étais emprisonné comme vous dans des doutes contraires, et je sais aussi comment on subit l'ascendant de l'habitude; maintenant encore, tout en me croyant indépendant, je me trouve souvent disposé encore à cet esprit d'exclusion que vous inspire la conviction de posséder la vérité unique. Je ne suis pas arrivé, comme vous, à la liberté par la Bible même. Ce fut un incident singulier et en apparence fort peu important qui m'y conduisit. En ma qualité de fervent catholique, je m'étais rendu à l'université de Leyde; un soir, je m'en souviens, c'était la veille de l'Ascension, j'avais étudié jusqu'à ce que ma chandelle fût consumée; tandis que j'étais tranquillement couché surgit une question comme l'éclair en mon esprit : qu'est devenue cette puissance de lumière? Le feu, me dis-je, a dévoré son aliment et s'est perdu dans le tout. Quoi, s'il en était de même de notre âme? Mes professeurs me fortifièrent dans cette idée assez généralement répandue, que la vie n'était qu'un phénomène de combustion. On peut l'appeler ainsi, sans avoir rien expliqué pour cela; ce que nous appelons âme, pensée, sensation n'est autre chose qu'une élaboration des éléments, palpables ou impalpables, dont la vie se nourrit et en lesquels elle se convertit de nouveau. Tel homme a un faible pouvoir de digestion, tel autre digère avec plus de facilité, avec plus ou moins de jouissance.

— Et quel serait donc alors notre avantage sur les animaux ?

— Qui vous dit que nous devons avoir un pareil avantage ? Mais cet avantage est indubitable, parce que nous sommes plus abondamment pourvus des éléments plus subtils, et c'est pourquoi les substances qualifiées d'impalpables, le son, la couleur, la parole, agissent sur nous avec plus de puissance. La cervelle de l'homme dépasse souvent en poids la cinquantième partie de tout son corps, et c'est pour cela aussi qu'il est le plus doué de ce que l'on appelle raison et esprit. Chez le bœuf, par exemple, la cervelle égale à peine la huit centième partie de son poids total, et c'est pour cela qu'il est bête ; l'éléphant est massif, mais il est intelligent, parce que sa cervelle est comparativement très-forte. Que votre cerveau éprouve une lésion, vous devenez idiot ; que rabâchez-vous donc toujours de votre autre monde et de votre immortalité ?

— Notre destinée serait donc d'élaborer ou, comme vous dites, de digérer le plus d'éléments possible ?

— Sans nul doute.

— Je ne vous aurais pas cru aussi égoïste, répliqua Baruch.

— Je ne le suis pas, répondit le médecin ; je sacrifierais avec joie mon bien et mon sang pour le bien public, pour l'État ; mais pour la religion et la foi, je ne me laisserais pas courber un cheveu de ma perruque. Le bonheur le plus réel et le plus élevé de l'homme consiste dans le bien-être de l'État ; affermir ce bien-être, voilà la destination de l'homme ; en tout le reste, on ne fait que passer d'un nuage dans un autre.

— Vos préoccupations pour la patrie et l'humanité n'auraient pour but, après tout, que de donner à quelques-uns, à tous même, si vous le voulez, le moyen de bien manger, de bien boire et de satisfaire leurs passions ; en se développant, ces progrès ne s'élèvent pas, ils ne font que se généraliser.

— Je veux vous parler à cœur ouvert, dit le médecin en rapprochant sa chaise avec abandon de celle de Baruch, tandis que son visage prenait une expression profondément sérieuse : il faut que chacun traverse la crise dans laquelle vous êtes maintenant. Moi aussi, je rêvais autrefois, quand j'avais votre âge, aux soi-disant facultés supérieures ou spirituelles de l'humanité, et je croyais qu'on ne les pouvait séparer des aspirations pour le bien de l'État ; j'étais sur ce point, mais sur ce point seulement, un très-bon catholique. C'était l'époque des grandes discussions religieuses. J'ai vu l'avocat monter sur l'échafaud, parce qu'il ne voulait point accepter la vieille croyance orthodoxe du Judaïsme, qui, transmise aux chrétiens, fait maintenant de ceux que la

grâce a touchés une espèce de gardes du corps de Dieu; j'ai vu, appuyé sur son bâton, Oldenbarnevelt, septuagénaire, monter sur l'échafaud. « O Dieu, s'écria-t-il, où l'homme en est-il venu? » Et tout autour la foule imbécile ouvrait des yeux avides, et poussa des cris de joie lorsque cette noble tête roula sur la terre. C'est alors que j'appris à mépriser la multitude, c'est alors que je compris qu'il fallait se garder avant tout de toucher en rien à ce qu'elle appelle la religion. La superstition ressemble à une dent creuse; elle peut vous laisser longtemps en repos, mais un courant d'air, une croûte de pain suffit pour faire revenir la rage. Essayez de l'extraire, le patient vous frappera au visage; si vous y laissez un éclat, vous ne le sortirez qu'au risque d'arracher en même temps les gencives ou de léser un nerf de la tête. Celui qui, malgré cela, veut soulager le patient, lui dira qu'il ne veut que visiter la dent, introduira adroitement les pinces dans la bouche, et voilà la dent partie; le mieux cependant est de ne pas soulager du tout qui n'a pas le courage de se faire aider.

— A votre avis, l'aspiration vers la perfection et le développement du fond idéal de l'humanité est luxe de l'esprit?

— Oui, quand elle n'a pas un but réel. Je ne vous en veux pas, à vous autres Israélites, si vous cherchez à vous construire un royaume dans le ciel, la terre vous faisant défaut. Pourquoi riez-vous? n'ai-je pas raison?

— On lit dans le Talmud que le meilleur des médecins va en enfer, il paraît que de tout temps vos confrères ont eu des idées semblables aux vôtres.

— Que m'importe votre Talmud? Votre Moïse fut un grand politique; mais c'est le sage Salomon qui est mon homme; il a compris la vie, lui, et c'est pourquoi aussi il dit dans l'Ecclésiaste : « Abandonnons-nous à la joie; il n'y a rien de mieux pour l'homme sous le soleil que de boire, de manger et d'être joyeux. »

— Ce sont les animaux dès lors qui accomplissent le mieux leur destinée, et les mollusques, qui ne représentent qu'un estomac, seraient les plus parfaites des créatures.

— Non; je vous concéderai que l'animal peut être heureux aussi; mais l'homme reste néanmoins privilégié, non pas en ce qu'il sait se tenir debout sur ses jambes, lire et écrire, afin d'apprendre ce qui s'est passé avant lui et rendre compte de ce qui s'est passé à son propos, mais parce que *l'homme seul sait rire*. Démocrite et Lucien étaient les deux hommes les plus sensés de la Grèce; les autres n'ont attrapé que du vent. Croyez-moi : je suis un vieux praticien, il n'y a pas de

jouissance plus durable que le rire, et avec cela on digère parfaitement bien et l'on reste frais et bien portant.

— Chose singulière que vous vous trouviez de nouveau d'accord avec le Talmud, car il dit aussi : « Le rire est le privilège de l'homme. »

— Vraiment ? Il y a donc quelque chose de sensé dans vos gros livres ? Mais je vais plus loin encore, et je dis que nous avons un avantage sur les dieux, car celui qui n'est étonné de rien ne saurait rire de rien.

— Bornons-nous à l'humanité, interrompit Baruch ; selon votre manière de voir, que deviendront les pauvres qui arrosent de leurs larmes leur pain durci, les vieillards, les malades et les affligés, tous ceux qui n'ont pas de quoi jouir et de quoi s'égayer ? Où trouveront-ils de la joie et de la consolation ?

— Que ceux-là croient, et s'estiment heureux dans l'espérance divine.

— Mais s'ils arrivent à la connaissance de la vérité et qu'ils mettent tout sens dessus dessous ?

— Ce n'est pas à craindre ; nous n'en arriverons jamais là. A toutes les époques, il n'y aura qu'un petit nombre d'hommes vraiment éclairés ; la multitude aura la foi, et il faut qu'il en soit ainsi, parce que la culture de l'esprit et la force du jugement lui manqueront toujours, et qu'elle ne pourrait autrement être retenue sous le frein. »

« Et voilà ce qu'on appelle des hommes libres ; et l'incrédulité a donc aussi sa troupe d'élection ! » Voilà ce que Baruch se disait, avec mainte autre chose encore, lorsqu'il s'en retourna chez lui.

Une autre fois encore, tandis que les livres étaient étalés devant le professeur et l'élève, et que tous deux s'entretenaient de nouveau de choses étrangères à celles qu'ils avaient sous les yeux :

« Croyez-moi, disait le médecin en clignant de ses petits yeux gris comme quelqu'un qui serait initié dans le plus profond des mystères, croyez-moi, maintes fois déjà j'ai soulevé le rideau ; je sais sur le bout des doigts l'histoire conjugale de ce couple qu'on nomme la matière et l'esprit, et qu'on a béni et marié par un acte religieux.

— C'est chose singulière que chacun réclame d'autrui une croyance entière, répondit l'élève ; mais si c'eût été là ma volonté, je serais resté avec mes rabbins ; peut-être aurais-je réussi à superposer un nouvel étage sur cette construction babylonienne du Talmud, qui doit finir dans le ciel ; mais c'est la science que je veux, c'est la certitude.

— Vous ne la trouverez que dans la matière ; pour tout le reste, je vous prouverai que cela existe tout aussi bien que cela n'existe pas.

— Dans mon être où s'enchaînent, dans une série non interrompue,

les sensations, les sentiments et les pensées, je me conçois cependant comme une unité spirituelle, indépendante du corps et douée d'une existence particulière. Le suicide, quelque abominable qu'il soit, ne prouve-t-il pas l'empire que l'esprit exerce sur le corps, et qui s'étend jusqu'à la destruction de ce dernier ?

— Toujours l'orgueil humain, repartit le médecin, voilà bien le péché originel qui s'attache à tous. Ce dont vous parlez peut aussi bien être le résultat d'un instinct physique, semblable à celui que l'on admet chez les animaux, soi-disant privés d'intelligence. Il y a des exemples de martres ou de rats qui, pris au piège par un pied, se sont coupé la patte avec leurs propres dents, et se sont délivrés ainsi. Mais un exemple plus évident encore me revient en mémoire. En parcourant l'Italie méridionale, j'ai souvent vu des paysans se procurer la cruelle distraction de jeter un scorpion au milieu d'un cercle de charbons ardents. La pauvre bête voulait fuir et faisait des bonds précipités dans tous les sens, mais partout elle rencontrait le cercle enflammé; elle levait alors la tête comme pour demander grâce; mais ses bourreaux riaient, et personne ne songeait à lui ouvrir un passage. Alors, poussée par la peur et le désespoir, elle bondissait furieuse dans le cercle, et osait même toucher de ses pinces les charbons ardents; mais elle se retirait aussitôt et agitait tout son corps dans un frémissement convulsif. Enfin, ne voyant plus d'issue, elle gagnait lentement le centre du cercle, loin du brasier. Sans mouvement et comme morte, elle restait étendue; mais soudain on la voyait dresser l'aiguillon dont sa queue est munie, se cabrer de toute sa puissance, se transpercer elle-même et rester morte. Dites-moi, maintenant, ce scorpion se sentait-il aussi comme unité spirituelle et indépendante ? »

Baruch allait répondre affirmativement et reconnaître ainsi dans toutes les sphères de la nature une libre activité de l'esprit, mais il sentit qu'il ne pouvait mettre la force de ses réflexions personnelles en balance avec un fonds si riche de faits et d'expériences, s'offrant à lui d'une façon si nouvelle, qu'il ne savait d'abord que leur opposer. Une voix intérieure contredisait la manière de voir qui lui était proposée, mais il était incapable de motiver par le langage et pour les autres cette voix intérieure. Il se tut. Son professeur ne douta point qu'il n'eût gagné en lui un prosélyte, et invita le jeune homme à venir le trouver le lendemain soir, ajoutant qu'il lui découvrirait les secrets d'une science qui le remplirait d'étonnement et d'admiration.

Baruch fut exact au rendez-vous. Van den Enden le conduisit dans son cabinet de travail, tira soigneusement le verrou derrière lui,

abaissa les stores des fenêtres, et prêta l'oreille pour reconnaître si nul indiscret ne se trouvait dans le voisinage. Baruch eut presque envie de rire en voyant la mine sérieusement comique du docteur, qui s'en alla placer enfin une lumière entre les doigts osseux du squelette.

« Connaissez-vous la légende du prieur de Saint-Dominique à Tiel ? lui dit-il, tandis qu'il furetait dans une armoire.

— Non, répondit Baruch.

— Écoutez donc. Le prieur reçut un jour la visite du diable pendant qu'il était justement occupé à lire un livre pieux. Le diable, voulant distraire le moine de sa sainte occupation, sauta sur la table et se mit à faire devant lui toutes sortes de grimaces grotesques ; mais le prieur força l'esprit malin à lui tenir la chandelle jusqu'à ce qu'elle fût consumée, après quoi il lui octroya généreusement un congé. Vous voyez ce maître-là, c'est lui qui va nous éclairer pendant que nous lirons le testament du diable. Bien, voici la clef. Regardez de plus près ce squelette ; tout cela fut un jour couvert de chair ; ici se trouvait un estomac qui a reçu bien des friandises de la table du prince Maurice d'Orange ; les os de la mâchoire et du front étaient recouverts d'une peau semée d'escarboucles ; dans ces cavernes siégeaient des yeux bien dociles et usaient souvent du privilège humain de pouvoir se tourner vers le ciel ; au-dessus de ces dents se trouvaient des lèvres qui prêchèrent avec ardeur contre les hérétiques, et qui s'exerçaient à la tempérance en dégustant un précieux vin du Rhin. Ce fut, en un mot, le gros moine qui a le plus tonné contre ce pauvre Oldenbarnevelt et le plus contribué à le conduire sur l'échafaud. Il était prédestiné à être volé par moi après sa mort ; j'ai mis ma vie en danger dans cette entreprise ; c'est une charmante histoire que je vous conterai quelque autre jour. Grand saint Laurent ! voici encore un disciple qui vient à vous pour recevoir la sagesse de votre savante cervelle. Réjouissez-vous, car bientôt le nombre en sera aussi grand que celui des grains de sable au bord de la mer et que les étoiles au firmament. » En disant ces derniers mots, van den Ende croisa ses bras sur sa poitrine, et s'inclina par trois fois devant le squelette. Il monta ensuite sur une chaise, ouvrit avec la petite clef qu'il tenait en main la partie supérieure du crâne, en tira un écrit, et dit en descendant du siège : « Pendant tout le temps qu'il a vécu, il n'y eut jamais rien d'aussi sensé dans cette tête-là que ce que je lui donne maintenant à garder. Jurez-moi que vous ne divulguez à personne que vous avez vu cet ouvrage chez moi, ma position comme citoyen en souffrirait.

— Comment dois-je jurer ? » dit Baruch, décidé à ne rien apprendre

plutôt que de prononcer encore un serment aussi terrible que celui des cabbalistes. Le médecin interpréta différemment son hésitation.

« Vous avez raison, dit-il; si vous pouviez jurer, vous ne pourriez pas entendre ce que je vais vous lire. Admirez ces caractères ronds et fermes; c'est ainsi qu'on écrit dans la chancellerie du diable; le livre est un héritage d'un frère dominicain qui l'a rapporté d'Augsbourg. Un empereur d'Allemagne, Frédéric II, de la maison de Hohenstaufen, en est l'auteur; vous en comprendrez bien le titre : *De tribus impostoribus*¹. Il n'y a que vingt-neuf paragraphes. Asseyez-vous, je vais vous le lire en hollandais. »

Baruch frissonna devant l'impiété désespérée, devant la froide analyse de toute croyance que lui révéla cet écrit, et lorsqu'il entendit le passage du vingt et unième paragraphe, où il est dit : « Quid enim Deus sit, in revelatione qualicunque obscurius longe est quam antea², » il lui sembla qu'on tentait d'arracher de l'âme avec des pinces de feu le noyau de toute conscience religieuse

« Mon jeune ami, dit le médecin en se levant, lorsque vous aurez appris à connaître mieux la vie, vous verrez que la morale qui court les rues n'est guère puisée dans les encriers. Votre judaïsme et notre judaïsme ont fait leur temps; votre judaïsme n'est plus qu'une momie que le moindre air peut réduire en poussière; le nôtre a été pure barbarie jusqu'au commencement du dernier siècle; il s'est inoculé l'esprit classique, qui sera sa destruction. Entrez donc dans le temple vaste et rayonnant de la sagesse antique; vous y apprendrez la jouissance, l'ironie et le silence.... »

« Horrible labyrinthe! » se dit Baruch au fond du cœur lorsqu'il partit; mais, je le sens, il faut qu'il se trouve une issue.

X.

BENEDICTUS SIT!

La jeune fille se lève avec l'aurore
 Pour chercher son bien-aimé;
 Elle le chercha sous les tilleuls,
 Et n'y put trouver son bien-aimé.

Ainsi chantait Olympia van den Ende en s'accompagnant de l'orgue,

¹ Des trois imposteurs.

² Ce qu'est Dieu, reste chose beaucoup plus obscure après qu'avant toute révélation quelconque.

dont elle tirait des sons puissants et prolongés, lorsque son père entra dans la chambre.

« Tu t'es de nouveau perdue tout entière aujourd'hui dans les célestes régions de la musique et du chant, lui dit-il, et tu ignores complètement ce qui se passe en bas sur notre terre peu harmonieuse. Je t'amène enfin M. de Spinoza, dont je t'ai si souvent parlé, et sur ce, je vous présente ma fille, jeune homme; elle est mon premier servent dans ma sainte mission de professeur; il faut que vous vous mettiez dans ses bonnes grâces.

— Mon père m'a parlé de vous souvent, aussi souvent qu'il sortait de votre maison, dit Olympia, et je suis heureuse de voir enfin mon souhait accompli. Mais je vois maintenant qu'en dépit de tout ce que l'on m'a appris sur vous, je me suis représenté votre personne autrement qu'elle n'est en réalité. Dites-moi donc, vous qui êtes un philosophe, ne dois-je point considérer cela comme une preuve que toutes nos idées des choses et des personnes qui se meuvent au delà de notre sphère immédiate doivent se trouver inexactes? »

Quelle femme était cela, qui dès la première phrase jetait à Baruch un problème à résoudre, et qui la première le saluait du nom de philosophe?

Baruch baissa les yeux, croyant sentir les regards scrutateurs de la jeune fille sur son visage; il se contenta de s'incliner en silence, car il ne savait ce qu'il devait répondre.

« En ma fille vous trouverez un demi-philosophe avec lequel vous pourrez discuter à l'aise, » dit le médecin pour tirer Baruch d'embarras; mais celui-ci ne s'aperçut pas de l'intention qu'il mettait à ces paroles.

« Voici Oldenbourg qui m'a envoyé aujourd'hui une charmante romance, » dit Olympia à son père en lui tendant le morceau de musique; puis se tournant vers Baruch : « Êtes-vous musicien, monsieur de Spinoza?

— Non!

— Mais vous chantez les psaumes, j'en suis sûre; il faudra qu'un jour vous me chantiez un psaume en hébreu, n'est-ce pas? Je suis curieuse de voir comment cela sonne à l'oreille. Possède-t-on encore les mélodies du roi David?

— Nous en avons de beaucoup plus anciennes encore, car presque tous nos chants religieux datent, selon la tradition, du mont Sinaï, quoique les paroles aient été ajoutées bien plus tard; les mélodies les ont précédées en passant de bouche en bouche.

— C'est charmant! mais ce serait tout comme si les habits s'en allaient promener sans corps, ou bien comme si un arsenal voulait livrer une bataille sans soldats.

— Je parlais simplement de l'origine qu'on leur attribue de père en fils, répondit Baruch.

— Oh! la tradition est fort belle. Que cela devait être superbe, continua Olympia; le roulement du tonnerre et le retentissement des innombrables trompettes formaient un accompagnement grandiose, très-*furioso* à coup sûr, mais cela devait être. Oh! chantez-moi donc quelque chose de l'oratorio du Sinaï, si toutefois mes oreilles chrétiennes ne sont pas indignes de l'entendre. »

Baruch s'excusa sur ce qu'il ne savait pas chanter; mais Olympia insista toujours davantage, de telle sorte que le pauvre jeune homme ne sut plus comment se tirer d'affaire.

« C'est là du fanatisme musical, dit van den Ende; attends au moins que M. de Spinoza te donne le diapason de sa foi; ton humeur bizarre met dans un embarras terrible tous ceux qui ne te connaissent pas. »

Olympia pria Baruch d'excuser sa véhémence, lui disant que la musique l'avait surexcitée, mais qu'il ne devait pas la mal juger pour cela. Baruch prit congé au bout de peu d'instant, le cœur serré à un degré qu'il n'avait jamais connu; il croyait qu'Olympia s'était moquée de lui, et non pas seulement de lui personnellement, mais encore des Israélites en général. Un pareil sentiment blesse bien plus encore celui qui sort de la retraite d'une vie exclusive; elle l'offense alors même qu'il a la conscience de son divorce de vie et d'idées vis-à-vis de la communauté.

Telle avait été sa première entrevue avec Olympia, le jour où le médecin l'avait pour la première fois introduit dans sa maison. Depuis lors il avait souvent revu la jeune fille, avait échangé quelques paroles fugitives avec elle, mais du reste il se préoccupait peu de sa personne; il aurait pu dire avec Job (xxxı, 1) : « J'avais formé un pacte avec mes yeux, afin de ne pas même regarder une vierge. » Cependant le temps était venu où forcément il allait prêter son attention à une femme, où même il écouterait avec ferveur chaque parole qui tomberait de ses lèvres. Le médecin avait dû s'absenter, et avait remis à sa fille le soin de poursuivre l'instruction de Baruch.

A l'instar de son homonyme Olympia Morata de Ferrare, qui avait excité l'admiration du siècle précédent par ses poésies grecques et latines, Olympia van den Ende s'était familiarisée avec le monde

classique, toutefois elle inclinait davantage vers les investigations de la science, de telle sorte qu'elle aurait bien pu prétendre arriver quelque jour au chapeau de docteur; mais elle savait que le petit bonnet de velours noir, garni de fines dentelles de Bruxelles, seyait bien mieux à l'abondance de ses cheveux blonds et à sa peau blanche et délicate, que le chapeau pointu en velours rouge des docteurs de ce temps. Tullia, la propre fille de Cicéron, n'aurait pas répondu aux lettres que lui adressait son éloquent père, en latin plus élégant que celui de la fille du médecin d'Amsterdam. Aussi sa jolie main blanche portait-elle souvent des traces de son encre savante; elle en usait sévèrement avec ses élèves, et ne tolérait aucune expression qui n'eût conquis le droit de cité à Rome. Son front charmant se plissait quand elle rencontrait un barbarisme; mais son œil d'un bleu limpide rayonnait, et sa bouche, qui au repos avait une certaine expression de dureté, souriait doucement et de façon engageante quand elle s'apercevait que ses élèves avaient respecté la césure dans leurs vers latins.

Le jeune homme, durant les premières leçons, se tenait plein de mauvaise humeur en face de son professeur, qui s'efforçait de lui faire entendre les finesses de la syntaxe latine, dans l'histoire d'Alexandre de Quinte-Curce. Olympia s'impatiait de la gaucherie du jeune Israélite, qui répondait à toutes ses questions d'un air visiblement contraint; elle se levait et parcourait la chambre d'un air pensif. Baruch contemplait sa taille svelte et élancée, sa démarche tout ensemble gracieuse et imposante, et, au lieu de suivre en esprit les expéditions d'Alexandre, il cherchait à lire sur la physionomie d'Olympia, dont la syntaxe, composée de nonchalante rêverie et de vigueur intellectuelle, lui paraissait aussi difficile à déchiffrer que celle des périodes enchevêtrées de Quinte-Curce.

Ses leçons lui parurent donc d'abord aussi ingrates que celles du vieux magister Nigritius. Depuis la première entrevue, Baruch ne s'était approché d'Olympia qu'avec une certaine répugnance, mais celle-ci sut bientôt trouver entre leurs esprits si différents des rapports qui rendirent son commerce de plus en plus attrayant. Encore cette fois, il fut heureux de voir les questions s'éloigner de la grammaire latine.

Il causa avec Olympia des lois qui régissent l'histoire, et des destinées des hommes et des États. Les idées de Baruch sur ces choses étaient très-particulières, souvent même étranges, car il avait coutume de les considérer en quelque sorte du point de vue de l'histoire juive et de les juger d'après leurs rapports avec celle-ci. Il en résultait sou-

vent pour Olympia les perspectives les plus plaisantes, mais tout ce que Baruch lui disait était si peu ordinaire, témoignait d'une activité interne si profonde, qu'elle se laissa aller à négliger l'enseignement plus qu'il n'aurait fallu peut-être. Leur esprit remonta jusqu'aux régions les plus lointaines et jusqu'aux temps les plus reculés, et c'est là qu'ils se retrouvèrent vraiment, car une même ardeur les animait de pénétrer jusqu'à l'origine de l'histoire et de l'existence universelle. Baruch attendait maintenant avec anxiété l'heure de ses leçons, et se mettait en route bien avant que l'heure eût sonné; et il n'était pas rare de voir Olympia regardant par sa fenêtre à ce moment, et le saluant de loin avec amitié.

Un jour qu'ils venaient de lire, dans le huitième chapitre du septième livre, le discours bien connu des envoyés des Scythes à Alexandre, Olympia rappela, comme un trait caractéristique, la réponse du roi à Aristarque, lequel lui avait dit qu'il y avait, d'après Démocrite, des mondes en quantité innombrable. « Hélas! s'écria le roi, et moi, infortuné, qui n'en ai même pas encore conquis un seul. »

« On trouve aussi dans le Talmud les plus merveilleuses légendes sur cet Alexandre de Macédoine, pour qui le monde était trop étroit, reprit Baruch.

— Oh! racontez, racontez, dit Olympia en suppliant; ces fleurs éclatantes qui ont surgi sous le brûlant soleil de l'Orient me sont chères entre toutes. »

En ce moment on frappa à la porte : « Entrez! » s'écria Olympia. Un homme grand et de belle tournure, au profil finement découpé, entra dans la chambre. Avec une aisance tranquille il s'avança vers Olympia, s'empara de sa main et la porta à ses lèvres. « Je me félicite, dit-il, du bonheur qui m'est échu de baiser une main qui manie avec un art égal le plectrum et le burin de l'histoire, et qui a déjà guidé tant d'esprits dans les champs divins de l'Attique et du Latium.

— Il serait grand domnage que vous ne fussiez pas entré dans la carrière diplomatique, repartit Olympia.

— Et si je n'y étais entré, je n'aurais pas non plus le plaisir de vous annoncer maintenant que votre favori, le pieux général Cromwell, a été promu par l'armée à la dignité de lord protecteur d'Angleterre. Ce n'est pas en vain qu'il a dispersé le parlement avec cette parole d'une si haute éloquence : « A la porte les ivrognes. »

— Moquez-vous de son talent d'orateur tant qu'il vous plaira, ce n'est pas un Démosthènes, dit Olympia, mais un vigoureux caractère et un coup d'œil profond; je me réjouis de le voir parvenu si haut.

Mais comment vont les choses chez nous ? ne sauriez-vous pas me dire combien de personnes ont péri dans la dernière tempête ?

— Non ; mais ici encore le burlesque s'est mêlé au tragique. Je vous ai souvent dit que mes compatriotes de la basse Saxe offraient, dans leurs habitudes et leur manière de voir, des ressemblances frappantes avec les vôtres ; sur un point cependant ils diffèrent essentiellement, c'est leur façon d'être vis-à-vis des juifs. Jamais, dans ma patrie, on ne leur eût permis d'équiper un vaisseau et de le lancer à la mer sous ce nom : « l'Israélite » ; la mer du Nord n'est-elle pas une mer chrétienne ? C'est pourquoi l'Océan a englouti le juif d'abord. J'ai entendu ce matin de ma fenêtre comment un vieux matelot, contant le malheur à son camarade, le déduisait tout entier de la fréquentation des juifs. »

En voyant entrer l'étranger, Baruch s'était levé ; il avait mis son livre sous le bras, et se disposait à prendre congé d'Olympia ; déjà deux fois il s'était préparé pour faire sa révérence, et la présence de l'étranger avait toujours distrait de la sienne ; il s'avança en ce moment, mais l'étranger se plaça de nouveau entre lui et Olympia.

« Il faut cependant que je vous apprenne encore, dit-il, ce qui m'amène chez vous à une heure si inusitée. Vous irez sans doute ce soir à la salle de déclamation¹ ; je voulais vous prévenir de passer d'abord au jardin botanique ; vous y verrez ce que peut-être vous n'avez jamais vu : un palmier en fleur ; il porte quelques fleurs si grandes, que dix familles de sylphes y pourraient loger à leur aise. »

Ici il se fit une nouvelle pause, et Baruch put réussir enfin à s'incliner devant Olympia et à balbutier quelques paroles.

« Vous ne pouvez partir encore, monsieur de Spinoza, dit-elle ; il faut que vous me contiez d'abord la légende en question.

— La croyance des matelots pourrait bien être la bonne ; je préfère donc m'éloigner, dit Baruch en jetant un regard de côté sur le personnage étranger.

— Ah ! dit celui-ci en se levant, mon ami Gaspard Barlæus avait raison ; il avait beaucoup fréquenté les juifs, et était plutôt prévenu en leur faveur, parce qu'il les tenait tous pour gens d'esprit ; mais il se plaignait néanmoins d'un de leurs défauts, la susceptibilité ; le plus innocent regard, la plaisanterie la plus candide est interprétée par eux comme une ironie. Je puis vous assurer que je n'avais pas le

¹ En même temps une sorte de théâtre.

moindre dessein de vous offenser, et mademoiselle Olympia vous garantira mes tendances antichrétiennes en ce qui concerne les juifs.

— Certainement, repartit Olympia, et c'est moi qui, après tout, suis cause de ce malentendu, car j'aurais dû vous présenter l'un à l'autre. Vous connaissez maintenant M. de Spinoza, et voici M. Oldenbourg, un échantillon de l'ambassade de Brême. Je vous en prie, contez-nous maintenant la légende, ou je me considérerai comme la cause d'une méprise qui me ferait beaucoup de peine. »

Baruch s'en défendit.

« Permettez-moi de vous donner un conseil, dit Oldenbourg; mettez-vous dans la tête que mademoiselle Olympia prie chaque jour : « Que ma volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Faites donc franchement votre récit, car, en fin de compte, il faudrait toujours vous y résigner. »

Baruch raconta alors la légende bien connue de l'arrivée d'Alexandre avec son armée aux portes du paradis terrestre. Oldenbourg dit à son tour ce qu'il savait des vieilles poésies du moine Lamprecht et d'Ulrich d'Eschenbach, de ces légendes merveilleuses dont le génie poétique allemand a revêtu les exploits d'Alexandre. Une heure se passa fort agréablement dans cette causerie sur le plus grand héros de l'antiquité, qui n'a pas trouvé son Homère, il est vrai, mais que l'imagination de tous les peuples d'Orient et d'Occident a orné de ses fleurs les plus brillantes. Oldenbourg vint dès lors plus souvent lorsqu'il savait rencontrer Baruch chez Olympia, et celle-ci se réjouissait de voir que les deux jeunes gens entraient de jour en jour dans une plus grande amitié.

« Voilà que bientôt vous aurez achevé votre cours de latin, dit un jour Olympia à Baruch; qu'en penseriez-vous, si vous me donniez en échange maintenant des leçons d'hébreu ?

— En ce cas, je vous recommanderai l'œuvre polyglotte d'Origènes, dit en riant Oldenbourg, qui était présent, vous pourriez là sauter d'une langue à l'autre, au gré de son esprit inquiet. Adressez-vous à moi, je vous procurerai la chaire de Casaubonus ou de Scaliger. Je vois d'ici les étudiants affluer au cours, quand la très-savante Olympia van den Ende commentera le Cantique des cantiques dans la langue originale.

— Songez, ajouta Baruch, que c'est la langue sacrée que vous voulez apprendre.

— Êtes-vous donc un saint ? répondit-elle d'un ton piqué ; je suis sûre pourtant que vous portez un nom hébreu. Quel est-il ?

— Baruch.

— Bârûch! répéta Olympia, qui put à peine modérer son rire; hou! j'en ai le frisson; cela ressemble à un appel de fantômes. Ce nom irait bien pour le lugubre en musique; je l'accompagnerais toujours en mineur, comme ceci, écoutez. » Et elle se mit à son orgue et chanta : Bâaruchh, en s'accompagnant des tons les plus sombres. « Pour l'amour du ciel, renoncez à ce nom-là, continua-t-elle, il vous porterait malheur. J'avais une amie qui avait un ami dont le nom était Balthazar Pompronius; elle fut très-malheureuse. Comment dire « cher Balthazar! » ce n'était pas supportable; nul être humain ne peut dire cela, cela ne veut pas sortir de la bouche et vous déchire les oreilles. Oh! mon amie fut très-malheureuse; elle se contentait de dire : « Cher, » et à la fin elle ajouta un autre nom dans sa pensée. Ce nom absurde a été pour beaucoup dans son malheur, j'en suis fermement convaincue.

— Vous n'êtes donc pas aussi incrédule que vous vouliez bien le dire, fit Baruch.

— Baâruûchh, répétait sans cesse Olympia en rassemblant toute l'étendue de ses tons les plus bas, Baâruûchh, non, cela ne va pas, je songe à la femme que vous aurez; tremblez qu'il ne lui arrive comme à ma pauvre Mathilde; c'est pourquoi, suivez mon conseil, prenez un autre nom; ce soupir de chouette a-t-il une signification?

— Sans doute, cela signifie « béni ».

— Bravo, c'est charmant! s'écria Olympia en frappant des mains; donc Benedictus! c'est un nom magnifique; et si vous devenez pape, vous serez le quatorzième; soixante-quinze ans après votre mort on vous canonisera, et on fera des pèlerinages à la tombe miraculeuse de saint Benedictus. « Cher Benedict », écoutez donc comme c'est doux et tendre à la fois; mais Baruch, quelle horreur! Donnez-moi la main, et promettez-moi de vous appeler désormais Benedictus; vous êtes un savant, il faut donc vous donner un nom latin; vous deviendrez célèbre, et je serai au moins pour quelque chose dans un nom que la postérité répètera. Et puis il ne faut pas non plus ôter à ses adversaires toute possibilité de faire de l'esprit; je vois d'ici lancer un anathème sur vous commençant par : *Benedictus est Spinoza quem rectius maledictum dixeris*¹. Les Romains ont fait Bénévent de Malevent dans la basse Italie, et le magister avisé qui vous baptisera si spirituellement n'aura commis après tout qu'un plagiat; mais je le vois d'ici se caressant le menton, s'arrangeant son bonnet noir sur son docte front, et se complimentant de

¹ Spinoza est appelé le Béni, c'est le Maudit qu'il faudrait dire.

vous avoir stigmatisé d'un mot. Mais le vrai mérite est toujours méconnu. C'est à moi que revient l'honneur de toutes ces inventions sublimes; sans moi vous vous appelleriez Baruch jusqu'à la fin des siècles, et Aristophane lui-même ne pourrait qu'en rire et n'y trouverait pas l'élément d'un bon mot. »

Ainsi parla Olympia, et tout ce que put dire Baruch ne servit de rien.

« Si vous ne vous soumettez pas de bonne grâce à ma décision, reprit Olympia, je ne vous appelle plus à partir de ce moment que rabbi Baruch, et j'achète un perroquet auquel je dirai rabbi Baârûchh, jusqu'à ce qu'il le prononce distinctement, je le suspends à la fenêtre, et chaque fois que vous viendrez, il vous assourdira. Je vois d'ici les gens s'attrouper devant la maison pour voir la figure du personnage dont le nom ressemble à un croassement de corbeau. Je vous demande maintenant pour la dernière fois, voulez-vous suivre mon conseil ?

— Ne vous l'ai-je pas dit le premier jour de notre connaissance, fit Oldenbourg, que jufrow¹ Olympia est l'entêtement incarné ? Obéissez promptement, ou je vous prédis les tortures les plus choisies. »

Baruch tendit la main à la jeune fille en signe de consentement; elle la serra affectueusement.

« Asseyez-vous, dit-elle, et vous, monsieur Oldenbourg, approchez; vous serez témoin du baptême. »

Elle posa alors ses deux mains sur la tête de Baruch, et dit : « Au nom d'Aristote, de Bacon et de Descartes, je te donne le nom de Benedictus, afin que ce nom devienne grand, et lorsque tu l'écriras, songe à celle qui te l'a donné. *Benedicite! in sæcula sæculorum. Amen.* L'ai-je bien fait ? dit-elle en retirant ses mains et en passant comme involontairement l'une d'elles sur la joue de Bénédict.

— Si bien, dit Oldenbourg, que si mon nom d'Henri ou Hendrik, comme on dit ici, vous paraît désagréable à l'oreille, je m'empresserai d'en prendre un autre de votre choix, sans craindre qu'on nous accuse de blasphème. J'aimerais bien savoir ce qu'on éprouve sous vos mains bénissantes. »

Olympia rougit et se passa la main sur le front pour cacher son embarras.

¹ *Mademoiselle*; mot à mot : *jeune fille*.

XI.

LE NOUVEL HOMME.

De la région lumineuse et riante où on l'appelait Benedictus, il fut obligé de revenir dans la région froide et isolée où il avait nom Baruch et où il lui fallait penser et agir comme tel.

« Pourquoi le nom de Benedictus est-il plus harmonieux que celui de Baruch ? C'est le résultat du préjugé des enfants du siècle à qui la langue sacrée paraît dure à l'oreille, parce qu'ils ne la connaissent pas. Cependant un tel changement de nom n'est-il pas un signe qui oblige à mettre sa vie et sa pensée à l'unisson du monde pensant ? N'est-ce point bien significatif que nos pères Abraham et Jacob ont changé de nom en recevant une nouvelle mission ? Mais es-tu autorisé à chercher des excuses dans la Bible ? Et puis toujours la Bible... »

Telles étaient les réflexions de Spinoza quand il quitta la maison de van den Ende. Son nom de famille, on n'avait pu le lui ôter, et avec lui subsistaient ses liens indissolubles avec son passé et son origine, liens qui, tant qu'ils sont ressentis, ne permettent à personne de suivre librement l'appel d'une pensée. La couronne dont l'entourait la dignité de rabbi semblait tombée de sa tête ; une main douce, une prêtresse d'un autre culte avait touché son front et lui avait donné un autre nom.

En quittant Olympia, il se rendit à la Couronne de la loi, et ce lui sembla une ironie qu'il fût question de couronne dans cette oppression des âmes. Tout lui parut plus sec, plus froid encore que cela n'était réellement. Les gaies saillies, la douce voix d'Olympia résonnaient dans ses souvenirs, et la litanie monotone des élèves éparpillés autour des tables lui fut affreusement discordante. Il s'assit dans un coin et ouvrit un livre, afin de pouvoir se livrer à ses rêveries ; Chisdaï vint le trouver pour demander l'explication d'un passage difficile du Talmud. Baruch n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

« Je l'ai toujours prédit, commença Chisdaï, que tu deviendrais un second Samson en esprit et en connaissances ; mais, pour l'amour de Dieu et de sa miséricorde, ne te laisse pas enjôler par cette Dalila que tu hantes ; moi je ne l'ai jamais vue, le ciel m'en garde ! mais, d'après ce que j'entends dire, elle n'est plus jeune et elle doit ne pas être bien belle.

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit Baruch de mauvaise humeur.

— Ce que je veux dire ? Comme tu sais bien feindre ! Je veux parler de la fille du médecin ; comment s'appelle-t-elle donc ? ah ! Olympia van den Ende, je crois. Elle est si savante, qu'on dit qu'elle parle sept langues. Sois sur tes gardes. Quand ces gens-là croiront bien te tenir, fais comme Samson, prends les renards, lie-leur les queues, allume-les, et envoie-les dans les moissons mûres des Philistins. Tu me comprends bien, je pense. Mais j'ai bien peur, bien peur, Dieu nous préserve ! qu'ils ne te crèvent les yeux, ne te prennent de force et ne fassent de toi l'objet de leurs railleries.

— Quel dommage, répliqua Baruch, que tu n'aies pas réservé pour ton sermon de demain cette application de l'histoire de Samson à la controverse religieuse ! Mais pour te fournir une conclusion, j'ajouterai que, s'ils pouvaient ou voulaient ce que tu crois, j'aurais aussi le courage de m'écrier avec Samson : « Que mon âme meure avec les Philistins, » et d'agir en conséquence. »

C'était pour lui une véritable profanation d'entendre le nom d'Olympia prononcé par Chisdaï et de voir sa belle image dégradée dans ce fond sombre ; son antipathie pour ce jeune homme s'en accrut ; il vit qu'il y avait parti pris chez lui d'épier chacune de ses pensées, de ses paroles ; il fallait qu'il y eût un but à tout cela, puisque la rudesse même ne réussissait pas à le tenir à distance.

Chisdaï fit, le sabbat suivant, ses débuts comme prédicateur. Ce fut une chute complète.

« Je ne voyais pas avec déplaisir les attentions de Chisdaï pour ta sœur Miriam, dit ce jour-là le père à Baruch en sortant de la synagogue ; il a de la fortune et de belles espérances ; il n'est pas tant laid, et je ne sais pourquoi Miriam déclare qu'il lui inspire un dégoût invincible. Mais je vois maintenant qu'il ne sera pas l'homme considérable qu'il promettait de devenir, et si je ne dois pas avoir la joie de donner ma fille à un savant célèbre, j'aime mieux la donner à Samuel Casseres. » Baruch approuva. « Il est temps maintenant, continua son père, que toi aussi tu te fasses entendre ; je voudrais te voir devant l'autel avant de mourir. »

Baruch ne répondit pas ; il lui sembla que le vertige le prendrait lorsqu'il se verrait là-haut, comme les autres qui parlaient avec tant d'assurance, comme s'ils avaient regardé dans le jeu du bon Dieu et savaient au juste pourquoi il avait joué telle et telle carte, et lesquelles il jouerait à l'avenir.

« Pourquoi es-tu si pensif? reprit le père; je crois que tu deviens timide, toi qui étais autrefois si courageux. Te rappelles-tu comme tu faisais consister la félicité suprême à paraître là haut, et à répandre en paroles vivantes l'esprit de Dieu sur la communauté?

— Je suis malade, dit-il enfin; je souffre de violentes palpitations; il n'y a pas longtemps que j'ai craché le sang, tu le sais.

— Bah, bah, ce sont des subterfuges; j'ai déjà parlé avec notre cham Aboab; il te laissera prêcher d'aujourd'hui en quinze, et si notre médecin, Silva, ne te le défend pas, tu céderas à mon désir, ou je ne te le pardonnerai de ma vie. »

Qu'y avait-il à répondre à cela? Le médecin le permit, et Baruch dut préparer son sermon. Qui démêlerait tous les sentiments confus qui surgirent en lui pendant son travail, et les idées malignes qui l'assailaient quand, allant chez Olympia, il se familiarisait dans de communes lectures avec la joyeuse sagesse des anciens, ou se délectait de l'humeur joviale et polie d'Oldenbourg, et qu'ensuite il revenait à son sermon?

Le jeune prédicateur avait rassemblé autour de lui une foule de livres, pour chercher des preuves, des questions et des comparaisons. Une de ses mains reposait sur un ouvrage de Maïmonides, ses yeux étaient fixés sur les volumes rangés devant lui dans la bibliothèque. « Là dedans, se dit-il, vit la pensée d'esprits disparus, qui, eux aussi, ont lutté, douté, désespéré, et ont cependant fini par reconquérir la paix. N'est-ce point un crime de ne voir qu'illusion dans leur vie et leurs leçons? Les milliers d'hommes qui t'ont précédé ont été plus sages que toi. Change ta fierté en humilité, et tu entreras dans la béatitude céleste, et tu seras l'héritier de la félicité qui a été le partage de ceux qui t'ont précédé dans cette voie. Tu le veux, tu le peux; il le faut. Où trouveras-tu la force nécessaire pour suivre un chemin où nul ne t'accompagnera que ta propre conscience? Les esprits de tes aïeux se lèvent de leurs tombeaux; ils te bénissent, te reçoivent dans leur sein..... »

L'histoire est une force capable de raffermir bien des fois les esprits ébranlés; des puissances depuis longtemps évanouies reparaissent, relèvent et fortifient l'âme accablée.

Un saint enthousiasme brilla dans les yeux de Baruch; sa main gauche se porta sur sa poitrine, où la paix venait de nouveau d'entrer. Mais cette paix sera-t-elle durable? L'histoire, la tradition garderont-elles la victoire, ou s'éveilleront-elles de nouveau, ces aspirations de l'âme qui ne peuvent être satisfaites que par elles-mêmes?

Le sabbat fixé pour son début arriva. Un silence plein d'attente régna dans la synagogue quand Baruch monta à l'autel. Quel démon présenta en cet instant même à son imagination l'image d'Olympia lui répétant : Rabbi Baruch ! rabbi Baruch ! Il rassembla toute son énergie morale pour chasser cette image de ce moment, de ce lieu. On le voyait pâle au haut des degrés, essuyant la sueur froide de son front. Enfin il commença d'une voix tremblante :

« Le Seigneur est près de tous ceux qui l'implorent, de tous ceux qui l'implorent en vérité. » (Ps. cxlv, 18.) Il peignit avec de vives couleurs les angoisses de l'incrédule, qui n'a Dieu ni dans le ciel ni dans son cœur ; puis il passa à la seconde partie de son discours, où il décrivit les félicités de la foi innée à tous les hommes, le bonheur de ceux qui dès cette vie sont unis par la foi à leurs pères, attachés à conserver, à agrandir ce que ceux-ci ont fondé. Sa parole devenait plus brûlante, sa voix plus puissante, quand tout à coup il sentit une oppression violente ; il s'arrêta, et du sang coula de sa bouche sur son mouchoir trempé de sueur.

Un silence de mort régnait dans l'assemblée ; les assistants se regardaient et reportaient leurs yeux compatissants sur le pauvre jeune homme. Son père ouvrait déjà la bouche pour lui dire de descendre de l'autel, lorsqu'il se redressa et finit par une courte prière. Toute l'assemblée s'écria comme d'une seule voix : « *Jejascher coach* (que le Seigneur te fortifie) ; » ce qui est le bravo usité dans les synagogues.

Baruch se rendit immédiatement chez lui avec son père. Quand ils passèrent devant la chaise de Chisdaï, celui-ci demanda d'un ton aimable s'il pouvait les accompagner ; Baruch remercia. L'accident arrivé au jeune rabbin devint le sujet de toutes les conversations du sabbat ; quelques vieilles femmes voulurent y voir les plus sombres pronostics ; Chisdaï, qui ne faisait ordinairement jamais attendre son avis, se contentait de hausser les épaules quand on lui en parlait. Il avait ses raisons pour ne pas émettre franchement son opinion.

Baruch put quitter le lit après trois jours ; il voulut aller voir Olympia.

« Non, lui dit son père avec une humeur non déguisée, j'ai appris de belles histoires sur le compte du petit docteur ; c'est Satan en personne à ce qu'il paraît. Le fils du marchand d'indigo, Grönhof, qui est mort il y a huit jours, a confessé avant de mourir que jusqu'alors il n'avait eu aucune foi, que c'était la faute du docteur, que celui-ci fondait toute une secte, on m'a dit le nom, mais je ne me le rappelle plus. Bref, en deux mots, tu ne passeras plus le seuil de sa maison. »

Baruch chercha à faire changer son père d'avis, mais celui-ci reprit :

« Non, non, tu ne me persuaderas pas; la fille est encore plus dangereuse que le père, m'a-t-on dit; elle en ferait accroire au diable lui-même en sept langues. Je ne me laisse pas facilement influencer par les bavardages, mais il paraîtrait que cette demoiselle est continuellement entourée d'un essaim de savants qui lui rendent hommage. Crois-moi, je connais le monde mieux que toi; on rit, on badine, on discute avec enthousiasme, on s'amuse aux gentilles paroles et aux sentiments raffinés. Un cœur pur comme le tien ne voit dans tout cela que la liberté tant vantée du monde classique; il me semble l'avoir entendu nommer ainsi; mais réellement c'est un dévergondage d'esprit qui ne connaît ni loi ni limite. Tes parents ont-ils renoncé à leur belle patrie, à tout orgueil et à toute pompe, pour que leurs enfants se fassent un jeu frivole des choses les plus saintes? Tu connais les Écritures de notre religion mieux que moi, mais moi je connais le monde bien mieux que toi. Que mon expérience ne te soit pas inutile; tu te trouveras pauvre et abandonné si tu te laisses entraîner par les brillantes séductions du monde. Reste dans le temple tranquille des sciences saintes, et sois heureux de pouvoir y vivre en paix, comme tu viens de le proclamer toi-même dans la synagogue. »

La voix du père était profondément émue. Qui sait combien de douleurs obscures se cachaient sous ses paroles hâtives? Transplanté sur un sol étranger, il avait rapidement vieilli : peut-être regrettait-il toujours au fond du cœur la belle patrie et son air splendide, et peut-être se cramponnait-il avec d'autant plus de force aux jouissances intimes de la piété, et était-il d'autant plus anxieux de les conserver à son fils.

L'esprit d'Alfonso n'était pas un. L'exaltation qu'il avait ressentie lorsque la dignité rabbinique fut conférée à Baruch, avait été mêlée d'enthousiasme religieux et d'orgueil mondain. Son âme de ce jour-là n'avait pas été celle de tous les jours; il avait toujours encore à lutter avec les souvenirs du passé, surtout depuis la mort de sa femme; il en était encore à se faire à sa vie nouvelle, et maints soucis le tourmentaient beaucoup. Il était un émigré, et son cœur n'avait jamais secoué le regret de la patrie, sacrifiée pour la foi et pour assurer à ses enfants le libre exercice de cette foi. Il n'en devait que mettre plus de zèle à écarter les tentations extérieures qui auraient pu troubler la paix de son fils. Le jeune homme, à qui le médecin avait défendu de se fatiguer en parlant, s'efforça doucement et avec des paroles prudentes de donner à son père une opinion différente d'Olympia et de ses amis. En ce moment on frappa à la porte et Oldenbourg entra. Un

étranger le suivait. Oldenbourg marcha vers Baruch et lui tendit la main :

« C'est bien à vous, dit-il, de ne vous être pas encore inscrit pour l'autre monde; nous étions très-inquiets parce que vous ne donniez pas de vos nouvelles. Mademoiselle Olympia vous fait saluer bien affectueusement. Elle prétend avoir remarqué déjà depuis quelque temps que vous étiez souffrant; ce n'est que d'après sa prière que j'ai pris la liberté de venir vous voir, et comme nous croyions que vous étiez dangereusement malade, j'ai amené mon ami, le docteur Louis Meyer, qui d'ailleurs désirait faire depuis longtemps votre connaissance.

— Oui, je craignais beaucoup pour mon fils, dit le père. Oldenbourg s'inclina devant lui.

— Vous êtes le père de notre jeune philosophe? dit-il; n'étiez-vous pas chez moi tout récemment à cause de ce que vous avez à prétendre sur la maison Trosten?

— Oui.

— Excusez-moi si vous m'avez trouvé un peu laconique; j'étais fort occupé en ce moment-là, et j'ai regretté depuis de ne pas vous l'avoir dit; néanmoins vos intérêts n'ont pas souffert; j'ai écrit à Brême et j'ai donné ordre de faire une saisie si vous n'étiez pas remboursé dans un mois. »

Le père de Baruch exprima ses remerciements à Oldenbourg et s'entretint longtemps avec lui. A sa grande surprise et malgré lui il se sentit séduit par les manières franches et l'esprit droit de l'attaché d'ambassade. Toutes les allures d'Oldenbourg répondaient à l'expression de sa voix, pleine, tranquille et sympathique. Il raconta que Baruch était le premier juif qu'il eût connu intimement; qu'il n'admirait pas seulement sa force d'esprit et sa nature élevée, qu'il lui devait encore de la reconnaissance pour l'avoir guéri d'un préjugé que son éducation première et la puissance de l'habitude lui avaient laissé jusqu'alors. Le père vit toute la tendresse de cette âme et son amour plein d'admiration pour Baruch, et on eût pu voir son visage s'illuminer de joie. Le cœur du vieil Espagnol se sentit réchauffé par l'apparition chevaleresque d'Oldenbourg, c'était comme un souvenir de sa belle jeunesse.

Meyer causait pendant ce temps avec Baruch de l'accident du dernier sabbat.

« Vous auriez dû imiter notre rude mais brave docteur Luther, dit le jeune médecin à la figure bronzée et aux yeux noirs étincelants.

— Comment faisait-il donc? demanda Baruch.

— Il dit un jour : « Quand je monte en chaire, je ne vois plus des hommes, je me figure que ce sont des bûches plantées là devant moi, et je leur proclame la parole de Dieu. » Dans un certain sens, mais pas dans le sien, je suis tout à fait de son avis. Étudiez Luther, il a une bonne portion de foi qui me manque, mais c'est une nature foncièrement honnête, je m'occupe beaucoup de lui.

— Ah ! je suis enchanté de voir que vous vous occupiez de théologie.

— Dans le fait, je mène une vie d'amphibie entre la théologie et la médecine.

— Oui, monsieur de Spinoza, fit Oldenbourg se mêlant à la conversation, Meyer a la médecine pour femme et la théologie pour maîtresse ; vous pourrez vous en donner de discuter avec lui, il sait la Bible par cœur. »

Le père accompagna Oldenbourg et Meyer jusqu'à la porte de la rue, et il ne parut pas fâché de montrer aux passants quelles étaient les personnes qui étaient venues le voir. La joie brillait encore sur ses traits lorsqu'il revint auprès de son fils. « Ce M. Oldenbourg a fort bonne opinion de toi, lui dit-il, je sais distinguer la bienveillance protectrice de la vraie cordialité. Tu peux te féliciter d'avoir pour ami un homme tel que lui.

— Et néanmoins vous voulez que je l'évite, lui et ses amis ? demanda Baruch.

— Je t'ai prémuni contre les pièges qu'on pourrait tendre à ta bonne foi ; tu es assez intelligent pour t'éloigner à temps si tu apercevais un danger. Je ne te verrai pas avec déplaisir dans la société d'Oldenbourg. »

Spinoza reprit donc sans obstacle le cours de ses visites chez Olympia. Il se lia de plus en plus avec Oldenbourg, et il entra avec Meyer dans un commerce intellectuel qui prit ce caractère de bonne amitié qu'amène ordinairement un voyage où la jouissance du nouveau et de l'étrange forme souvent un lien durable, même entre étrangers. Meyer était, au moins par portions, familier avec les nouvelles découvertes de la science. L'histoire des peuples, l'étude de la physique dont on s'occupait dans ce moment-là avec un redoublement de zèle, mais surtout la philosophie cartésienne, ouvrirent à nos deux amis de nouveaux horizons de science où ils se sentirent bientôt à leur aise.

Les Lettres de Descartes et son *Traité de l'homme* venaient de paraître peu d'années après sa mort ; ces œuvres retenaient encore, pour ainsi dire, la chaleur de la vie, et la philosophie elle-même, bien qu'elle ait la prétention de rejeter tout ce qui est matériel et passager,

produit néanmoins une impression d'autant plus vive que « le maître » se trouve plus près de nous. Mais ce fut surtout le *Discours sur la méthode* qui procura de promptes lumières à Baruch; le philosophe y rattache l'histoire du développement de son propre esprit aux principes de la philosophie en général et de la sienne en particulier; et ce fut justement ce côté concret qui facilita à Baruch l'accès de la théorie générale.

Oldenbourg aussi bien que Meyer furent bien souvent surpris de ce que le premier appelait de la naïveté philosophique et le second de la virginité d'esprit du jeune philosophe. Cela paraît au premier abord un contre-sens de parler de naïveté philosophique, et cependant c'est la seule expression qui puisse faire comprendre quelle est la base de l'indépendance philosophique, surtout comme elle se manifesta chez Spinoza.

Il ne voulait et il ne pouvait marcher dans l'ornière tracée par ses devanciers, où il était resté lui-même malgré toute la science dont il s'était rempli, et son esprit saisissait les choses du monde visible et du monde spirituel comme s'il avait été le premier à en observer les phénomènes et à en étudier les lois.

(*Traduit de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.*)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES SUR SCHILLER¹.

PREMIER ARTICLE.

I.

La tendance au grandiose n'est pas tout d'abord favorable à l'artiste et au poète. La poésie veut représenter la vie : la mesure de la vie est donc aussi la sienne. Plus ses créations sont vivantes et plus frappantes ses peintures, plus elle est parfaite. La tendance à la grandeur, au sublime, à l'extraordinaire, peut aisément la fourvoyer dans le

¹ Ces études sont de M. Kuno Fischer, professeur de philosophie à l'université d'Iéna, dont la *Revue germanique* a déjà eu plusieurs fois occasion de prononcer le nom (voir notamment l'analyse de son *Bacon de Verulam* dans la livraison d'avril 1858). Elles se composent de deux leçons publiques faites par M. Fischer à Iéna, en dehors de son enseignement académique, devant une réunion de gens du monde, et qui ont été ensuite publiées à Francfort (librairie Hermann, deux petits volumes in-12). Nos lecteurs confirmeront certainement le succès qu'elles ont rencontré en Allemagne : Schiller est assez connu en France pour que tout le monde soit en état de suivre cette fine analyse en tous ses détails, et, d'un autre côté, ceux mêmes qui s'imaginent le connaître le mieux le connaîtront mieux encore et l'aimeront davantage, s'ils se confient à M. Fischer. La vraie critique, malheureusement si rare, n'est jamais stérile, et nous osons donner ces deux études pour des modèles de critique lumineuse et pénétrante.

La première, celle que nous publions aujourd'hui, est intitulée en allemand : *Confessions (Selbstbekenntnisse) de Schiller*, et on se convaincra aisément que ce titre est pleinement justifié par le thème et par la méthode de M. Fischer. Nous n'avons pas néanmoins cru devoir le conserver en français, parce que, dans notre langue, plus précise, il eût peut-être éveillé chez le lecteur une attente de confessions inédites et de révélations curieuses qui n'eût pas été remplie. Les confessions dont il s'agit ici sont des confessions involontaires, la révélation du poète par ses œuvres.

La seconde étude est intitulée : *Schiller philosophe*.

démessuré, et, par là, menacer l'art dans ses conditions naturelles. Représentons-nous un homme que sa puissante nature pousse à agrandir ses sentiments, ses conceptions, et à ne se complaire que dans les plus grands; un homme dont l'imagination s'efforce de donner en même temps à ces sentiments la forme et l'expression : dans une telle organisation, la force qui conçoit entrera aisément en lutte avec la puissance plastique. La première appartient au poète, la seconde à l'artiste. Nous voyons alors dans le même esprit s'établir une lutte entre le poète et l'artiste, dans laquelle aucun des deux ne doit succomber, et qui forme une des actions les plus grandioses et les plus saisissantes du génie humain, si tous les deux parviennent à vaincre en s'équilibrant.

C'est un tel spectacle que je voudrais présenter ici. Je voudrais montrer comment Schiller a traversé les phases de cette lutte intérieure, et comment il a élevé en lui le poète jusqu'à l'artiste. Je ne veux pas dire qu'il ait eu besoin d'un effort artificiel, ni que la faculté plastique ait été moindre en lui que la faculté poétique : elles furent également puissantes et primordiales ; mais la première devait d'abord succomber à la seconde, parce qu'elle n'en pouvait élever les conceptions démesurées aux formes pures et transparentes de l'art. Et cependant elle s'y efforça, et cependant elle voulut s'emparer de la forme la plus vivante qui soit, la forme dramatique. Le poète s'absorbait dans ses conceptions, que l'impétuosité de sa nature poussait au grand et à l'excessif. L'artiste voulait non-seulement les exprimer, les formuler, mais encore en dégager des caractères qui, ainsi conçus, ne pouvaient être autre chose que les porte-voix, les images multipliées du poète.

Le développement poétique de Schiller embrasse une des époques les plus inquiètes, les plus travaillées de l'histoire : ce sont les années de 1780 à 1790. Au début de cette période surgit en Allemagne la philosophie de Kant ; la fin est marquée par les commencements de la Révolution française. Ces deux événements marquent juste les limites entre lesquelles s'écoule l'histoire du génie poétique de Schiller. Ce sont ses *années de voyage*¹ : elles commencent par sa fuite, à laquelle il se résout pour rester poète et surtout pour le devenir ; elles finissent après beaucoup d'agitations et de tempêtes, en lui donnant une nouvelle patrie et un foyer domestique. En 1780, il est élève de l'école Charles à Stuttgart ; en 1790, professeur à Iéna.

¹ Expression empruntée, comme on sait, au roman de *Wilhelm Meister* ; plus exactement : *Années de compagnonnage*.

Dans certaines conditions, qui ne se rencontrent pas à toutes les époques, l'homme est naturellement porté à la contemplation de sa propre nature; la force plastique prend alors pour sujet l'âme elle-même, et cherche à rendre sensible ce qui l'émeut et la passionne. Dans une telle situation, la poésie, quelle que soit d'ailleurs la forme préférée, prend toujours un caractère confessionnel. Elle devient la confession intime du poète et sa révélation par lui-même. Il exprime ce que tous les cœurs émus sentent avec lui et ce qu'il sent plus puissamment qu'eux. « Et quand la douleur étouffe la parole dans l'homme, un Dieu lui inspire de dire ce qu'il souffre. » Ce caractère confessionnel de la poésie n'est pas un accident : il naît de l'esprit d'une époque. Et justement, il est très-marqué et très-significatif aux origines de notre poésie moderne. La confession lyrique y est devenue un besoin, une irrésistible nécessité; c'est une loi que la poésie subit, c'est le ton fondamental sur lequel elle se module. Pour comprendre une poésie montée à ce diapason, il faut avoir pénétré dans le caractère du poète, et dans la modalité de sentiment qui lui sert de base. C'est l'unique point de vue où l'on doive se placer pour expliquer des œuvres de ce genre. Il est plus psychologique qu'esthétique; il considère dans le poète l'homme plutôt que l'artiste. C'est donc ce point de vue que je choisis pour considérer les poésies qui appartiennent aux « années de voyage » de Schiller. Elles sont toutes le reflet de sa vie intérieure. Leur seule règle, l'unique loi de leur succession, est l'évolution de sa vie. Je n'y trouverai donc que l'âme du poète; je n'expliquerai leur développement que par le sien : il est l'original, elles sont les copies. D'œuvres de cette nature, déterminées par l'esprit des temps modernes, on ne pourra sans doute pas dire ce qu'a dit Schiller lui-même de l'univers, le chef-d'œuvre divin : « On n'aperçoit pas l'artiste : modeste, il se dérobe derrière les lois éternelles ! » Mais on ne doit pas non plus appliquer à cette poésie cette mesure de l'art accompli. Ici on voit l'artiste, il perce partout, c'est lui et toujours lui qu'il veut manifester devant tous. Par les œuvres de notre Goethe et de notre Schiller, nous recevons l'impression la plus nette et la plus vive d'eux-mêmes. Peut-on dire la même chose des poèmes d'Homère, des tragédies de Shakspeare ? Leurs œuvres sont claires, leurs personnes sont obscures ! Chez eux, on peut bien dire qu'on n'aperçoit pas l'artiste et que, modeste, il se dérobe derrière les lois éternelles. Et il est à remarquer que le seul personnage de Shakspeare doué de la vocation confessionnelle, Hamlet, est précisément celui par lequel Goethe s'est d'abord emparé du poète anglais, se l'est rendu clair, et l'a

rendu clair à ses contemporains. Je fais cette remarque sans nulle intention de critique; je ne puis songer à blâmer Goëthe et Schiller de n'avoir pas été des Homère ni des Shakspeare. Je conçois très-bien, au contraire, qu'ils ne pouvaient l'être. L'esprit de l'époque dans laquelle ils vivaient, et qui vivait en eux, devait faire de leur poésie la révélation de leur âme, et l'action de cette poésie fut irrésistible, fatale comme sa naissance. Commençons par étudier de plus près la disposition générale d'où elle est sortie.

II.

Si on pouvait découvrir des sentiments comme on découvre les lois de la nature, je dirais que le dix-huitième siècle a découvert une nouvelle manière de sentir. Disons plutôt qu'il l'a fait naître : elle nous apparaît en effet comme l'inévitable résultat des conditions intellectuelles de l'époque.

Les vues philosophiques et tout l'ensemble de la direction scientifique, intimement liés au protestantisme, se fondaient, avant tout, sur l'investigation de la nature. Vers la nature, comme vers la seule vérité réelle et normale, se tournait le besoin de connaître, éveillé de nouveau parmi les hommes. Le regard infatigable de l'observateur parcourait le monde depuis les étoiles du ciel jusqu'aux étamines de la fleur, et, rassasié du spectacle des grandes masses de la mécanique céleste, il fouillait la nature microscopique jusque dans ses dernières ramifications, dans ses plus imperceptibles organismes. La vérité naturelle devint la mesure de toutes les autres, et on voulut étendre à tout l'accord avec la nature. L'âme humaine aussi devait apporter au monde avec elle certaines vérités imprescriptibles, lois de la vie intellectuelle et morale, et comme conséquence de ces « vérités innées », on réclamait un droit naturel, une religion naturelle. En poursuivant cet accord avec la nature, on arrivait bien vite à dédaigner les mœurs traditionnelles, et ce dédain devait forcément aboutir à un conflit avec les puissances de l'histoire. Cette contradiction devait se passionner, à mesure que se passionnaient les esprits pour la direction où ils se trouvaient engagés. Plus on s'absorbait dans la nature, plus on devenait indifférent, puis hostile aux traditions de l'histoire. Supposons cette direction suivie jusqu'à son point extrême : on se trouvera alors complètement livré à la nature, complètement étranger à l'histoire, et telle est la manière de sentir dont je parle. Il est difficile de la réaliser

tout à fait et de s'y absorber tout entier, parce qu'il est difficile de s'affranchir entièrement des puissances de l'histoire et de l'éducation traditionnelle. J'irai même plus loin : une telle séparation, sérieusement accomplie, n'est pas seulement difficile, elle est contre nature, car l'habitude historique est pour l'homme une seconde nature. Mais le génie d'une époque ne s'arrête pas, il va jusqu'au bout ; et ici, à ce point de vue exalté, le monde de l'histoire doit apparaître comme une caricature, et la nature comme une sirène. Celle-ci n'est plus alors un objet d'observation scientifique, mais d'abandon passionné ; elle n'est plus étudiée, elle est aimée, et d'autant plus violemment aimée que l'on se sent plus repoussé par la vie historique et par les conventions sociales. Elle est la vérité unique ; l'histoire, un mensonge. Pour conférer à la nature cet empire exclusif, il faut tout simplement la diviniser. Mais la nature divinisée n'est plus un objet de la pensée ni de l'investigation, elle appartient au sentiment et à l'imagination. Ainsi vivait-elle dans le sentiment et dans l'imagination de J. J. Rousseau. Il avait atteint cette limite extrême où tendait le siècle. La passion de la nature ne pouvait aller plus loin que ce sentiment pathologique, et ce sentiment ne pouvait plus devenir en nul autre plus exclusif qu'en Rousseau. Il a trouvé son interprète dans ce caractère remarquable et tragique. Ce ne sont plus ici les lois naturelles qui allument la curiosité scientifique de l'esprit, c'est la puissance magique, élémentaire de la nature qui l'enchanté ; c'est la nature solitaire, la nature sans l'homme, qu'il repeuple des enfants de son imagination ; ce sont les rochers de Meillerie, au lac de Genève, où Saint-Preux pense à sa Julie ; l'ermitage et les bois de Montmorency, où Rousseau crée son Héloïse ; le lac de Bienne, où, persécuté, il se réfugie pour demander la sécurité à la solitude. Là, il abandonne au jeu du vent et des vagues sa barque isolée, et, plongé dans les songes de sa fantaisie¹, il s'écrie avec passion : « O nature ! » « ô ma mère ! ici nous sommes seuls, ici je suis heureux ! » Dans cette jouissance dévorante et solitaire de la nature, les seuls objets qui l'occupent, ce sont ses sentiments. Ce que son imagination enfante, ce sont des hommes qui sentent comme lui ; et plus il aime ces êtres imaginaires, plus il fuit les hommes réels, par lesquels il se croit partout trompé et persécuté. Rien d'étonnant que ses sentiments lui deviennent si chers, qu'ils lui apparaissent comme « uniques ». Souvent

¹ L'allemand *phantasie*, traduit selon les nuances, tantôt par *imagination*, tantôt par *fantaisie*, n'est complètement rendu ni par l'un ni par l'autre mot. C'est proprement l'imagination avec plus de force et un sens plus précis : l'imagination créatrice.

lorsqu'il exprime, dans ses *Confessions*, une émotion vive, un sentiment passionné, il ajoute : « Personne n'avait encore senti de la sorte ! »

Mais, dans un tel ordre de sentiments, que reste-t-il du monde humain ? Rien que le penchant de l'individu vers l'individu, de l'homme de la nature vers l'homme de la nature ; rien de grand ni d'enviable que l'amitié et l'amour. L'amitié et l'amour gagnent tout ce que perd le reste du monde humain ; ils deviennent les biens suprêmes qui seuls rendent la vie désirable ; ils occupent et consomment toutes les forces de l'âme. Tout le problème de la vie paraît résolu, atteint le but le plus élevé de l'existence, lorsque les cœurs se saisissent, lorsque le sentiment répond au sentiment. Certes, l'amitié et l'amour n'étaient pas des manifestations nouvelles du cœur humain : ils sont aussi anciens que le cœur lui-même ; mais jamais ils n'avaient paru si jeunes, si séduisants, si magiques, que l'on eût reconnu en eux seuls la vraie et pure nature de l'homme, l'idéal humain. C'est précisément cette exagération qui constitue le nouveau mode de sentiment que je veux caractériser. Rousseau le révéla au monde dans un roman qui, à proprement parler, raconte, non des faits, mais des émotions ; c'étaient les lettres de deux amants, et il nomma ce roman d'un nom très-significatif : *la Nouvelle Héloïse*. Si monotone qu'il fût, il agit magiquement sur les âmes ; il tombait dans un monde insouciant et frivole, accoutumé à badiner avec ces passions que l'auteur de *l'Héloïse* présentait comme la flamme la plus profonde de la vie. Dans le bruyant tourbillon de la vie sociale, ces passions se jouaient comme un agréable feu d'artifice ; dans le roman du lac de Genève, elles brûlaient comme un brasier dévorant. Ce contraste agit d'une manière stupéfiante. Le livre paraît à Paris au commencement du carnaval. Une princesse le reçoit au moment de se rendre au bal de l'Opéra ; elle l'ouvre pour abrégér la dernière heure d'attente ; elle lit. A minuit, elle commande la voiture et lit encore. On annonce que la voiture est prête ; elle ne répond pas. Les domestiques l'avertissent qu'il est deux heures : « Rien ne presse », dit-elle ; et elle lit toujours. Sa montre s'est arrêtée ; elle s'informe et apprend qu'il est quatre heures. « Alors, il est trop tard pour le bal ; qu'on renvoie la voiture ! » *La Nouvelle Héloïse* la captive, et elle lit toute la nuit.

Mais que devient l'ensemble de la vie dans la théorie de Rousseau ? — La vie, répond Rousseau, doit être mise en accord avec l'idéal naturel, par une nouvelle éducation et par un nouvel ordre de choses. — Mais cet idéal est indéterminé ; il n'existe que dans le sentiment et dans la fantaisie ; c'est un paradis qu'il faut imaginer pour le posséder,

créer pour en jouir. Ainsi toute la vie de l'esprit émigre dans un monde fantastique : disposition de l'âme très-poétique sans doute, mais très-périlleuse, si on la considère au point de vue des vrais intérêts de la vie pratique. L'esprit enivré conçoit et varie à plaisir l'image d'un monde nouveau, fortuné, sans trop se demander s'il compose une innocente idylle, ou s'il aura la témérité de substituer son rêve au monde réel, s'il se révoltera contre l'histoire, ou s'il se réfugiera dans l'Arcadie primitive. Les âmes surexcitées arrivent à un état de tension passionnée, où une juvénile intempérance d'innovations alterne avec des sentiments idylliques, où d'impétueux projets d'avenir rivalisent avec des rêves enivrants de bonheur et d'amour. On voit sans peine qu'en dépit de sa passion et de ses ardeurs, cet effort de l'imagination ne peut trouver de satisfaction réelle et durable. Ces désirs sont vagues et confus, comme nos premières sensations de printemps, et, comme elles, pleines de pressentiments et de séductions. Mais le cœur humain se consume nécessairement dans cette tension passionnée; de chaque contact sérieux avec le monde et les hommes, il lui faut toujours revenir désabusé à ses fantaisies. Il débute par l'enthousiasme brûlant et aimable, pour finir par l'hypocondrie impuissante et morose. Ce fut le sort malheureux et très-compréhensible de Rousseau. Il eût fallu une force morale et poétique bien supérieure à la sienne pour se réconcilier avec le monde tel qu'il est, le saisir avec amour et s'emplir de sa riche beauté, au lieu de s'isoler dans l'amertume de son âme et de dévorer sans cesse ses propres fantaisies, déjà tant de fois absorbées. « Celui-là » seul craint les hommes qui ne les connaît pas, et quiconque les fuit » bientôt ne les connaîtra plus », dit le prince dans le *Tasse* de Goethe. Ce fut le cas de Rousseau, et c'est ainsi que Rousseau a péri. L'opposition permanente moitié tragique, moitié idyllique contre le monde, ne ruine pas seulement le cœur, elle appauvrit aussi l'imagination. La destinée du poète est donc de toutes manières attachée à cette question : s'il aura la force de renoncer à temps à un bonheur impossible et faux, par conséquent de laisser tomber son monde fantastique devant le monde réel, d'abandonner la position où s'était fixé Rousseau, cherchant en vain à jeter le monde hors de ses gonds, et ne réussissant qu'à se placer lui-même en dehors de toutes les conditions de la vie; s'il saura fuir la sirène qui l'attire inévitablement dans l'abîme, et voir dans l'histoire autre chose qu'un monde déchu, défiguré, infidèle à son idéal? En un mot, la question vitale pour le poète est de savoir s'il pourra concilier sa vue idéale du monde avec la vue historique.

III.

Que je le dise tout de suite : cette question a été résolue. Le génie de la poésie est venu vers nous pour passer du monde des songes, où l'avait confiné Rousseau, dans le monde réel, non sans douleur ni sans déchirement, mais avec une force d'autant plus grande, et un plus noble élan vers un but d'autant plus élevé. C'est notre Schiller qui a effectué le passage, et en a révélé toutes les phases dans les poésies de ses « années de voyage ». Il a redressé, épuré l'imagination, et l'a élevée à une conception du monde à la fois poétique et positive, et qui embrasse l'histoire avec amour. Nul n'a plus fortement que lui subi le charme de Rousseau, nul ne l'a plus éprouvé dans sa vie, plus exprimé dans ses œuvres, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'énergie de le rompre. Son évolution commence par un hymne à Rousseau, et finit par un hymne à la gloire de l'histoire. Et comme son imagination tend naturellement au grand, à l'inaccessible, Rousseau lui apparaît au début comme le plus grand des hommes, en comparaison duquel tous les autres sont petits, et petits surtout ses persécuteurs :

« Et qui sont-ils ceux qui jugent le sage ?
Scories impures qui s'abiment dans les profondeurs,
Ombres que dissipe le regard lumineux du génie,
Rebut de la création ;
Contre le géant Rousseau des nains enfants,
Pour qui jamais n'alluma sa flamme Prométhée. »

Comme Rousseau, Schiller est perdu dans l'adoration passionnée de la nature. Dans sa jeune effervescence, il ne cherche qu'à élever ses sentiments aussi haut, à les exprimer aussi violemment que possible, pour leur donner la force de saisir d'autres âmes et de les pénétrer. Son sentiment est plus pour lui que toute réalité. Il en a conscience, et le confesse à haute voix. Lorsqu'il s'agit de jouer son second drame, il fait imprimer et placarder près de l'affiche un avertissement au public, où il dit : « Une seule grande émotion, si ma fiction téméraire réussit à la soulever dans la poitrine de mes auditeurs, l'emporte pour moi sur la plus stricte justice historique. » Et, dans ce même avertissement, il ajoute, au sujet du héros de son drame : « Fies-que, que je ne puis mieux recommander d'avance qu'en rappelant que J. J. Rousseau le portait dans son cœur. »

Cette exubérance de sentiment et d'imagination, cette exaltation de la

nature, cette opposition passionnée à l'ordre historique, prennent involontairement, dans l'âme énergique de Schiller, la forme dramatique, et les premiers nés parmi ses drames ont leur raison d'être dans cette tension d'esprit moitié tragique, moitié idyllique. L'appréciation esthétique convient moins ici que l'appréciation psychologique. On ne peut expliquer ces œuvres par leurs personnages, il faut expliquer les personnages par Schiller. Ils sont les projections de son imagination, des esquisses qui mettent devant nos yeux ou lui-même ou son contraire. Ce sont des confessions sous forme dramatique. La forme dramatique est la méthode dont il se sert pour s'affirmer et se dépeindre. Elle lui est indispensable ; cette puissante nature veut se manifester de la façon la plus vivante, la plus énergique, et se doubler, pour ainsi dire, dans cette exposition d'elle-même ; le drame est sa loi, son élément, et nul ne pourra se refuser de découvrir dans ces œuvres juvéniles une force qui annonce le premier génie dramatique de l'Allemagne. Mais la valeur et la signification de ces drames changent beaucoup, si l'on en considère les personnages en eux-mêmes, et si l'on y cherche des caractères. La matière d'un drame est une action qui se réalise par des personnages, mais les personnages doivent porter en eux la loi de leur conduite. « Quand j'ai saisi le fond d'un homme, dit Schiller lui-même dans son *Wallenstein*, je connais aussi sa volonté et ses actes. » Or, il faut que tout personnage possède un tel fond, qui constitue véritablement le caractère. S'il ne l'a pas, il n'est pas dramatique. Que maintenant un poète n'éprouve que le besoin de se manifester lui-même, et de faire jour aux émotions de son âme, il pourra nous entraîner avec lui, si son souffle est puissant ; mais une chose lui manquera, la force et la maturité de produire des caractères autres que lui, consistants, fondés en eux-mêmes ; il ne représentera que lui dans les images grossissantes de sa fantaisie ; il ne nous montrera que des copies de son âme, jamais un caractère original, indépendant, vivant de sa propre vie. Suivons ses créations jusque dans leur dernier principe, et nous ne trouverons que l'âme du poète, passant de forme en forme dans un monde imaginaire, et se révélant dans tous les caractères qu'elle fait agir. Nous observerons alors si le poète se dirige d'après les caractères qu'il représente, ou s'il dirige ceux-ci d'après lui-même, s'il les dégage de sa vie ou s'il les conduit par la lisière du sentiment propre. Dans le dernier cas, les personnages seront des enfants, et ne feront pas un seul pas sans leur père, des enfants puissants sans doute, étant nés d'un tel père, mais des enfants.

IV.

Représentons-nous maintenant le jeune Schiller sympathisant avec Rousseau, vivant dans l'idéal de la nature et du passé, passionnément excité contre l'ordre historique, qui lui paraît factice, et souffrant de circonstances qui favorisent et stimulent ces sentiments. Qu'entreprendra une imagination ainsi montée, pleine de force, avide d'action ? Elle se créera un type de puissance humaine dans l'ordre naturel, et une caricature de dépravation humaine dans l'ordre d'une civilisation illusoire et corrompue ; son idéal sera un déshérité auquel il ne reste que le sentiment de sa force ; vis-à-vis de l'État historique fondé sur les lois, elle constituera un État naturel des forces déchaînées, sans lien, sans nul rapport avec le monde social et civilisé. Ces tableaux prendront les couleurs les plus vives dans la fantaisie du poète : voilà les forêts de la Bohême, voilà Karl Moor enivré de nature, fanatique des temps primitifs, fils déshérité, chef de brigands, adversaire armé de l'ordre établi. Sa première parole est sortie de l'âme du poète : « Le dégoût me prend de ce siècle paperassier, lorsque je lis dans mon Plutarque la vie des grands hommes ! Ils se barricadent contre la saine nature par des conventions absurdes. Il me faut emprisonner mon corps dans un corset, ma volonté dans des lois. » — « La loi fait ramper comme des limaces les esprits nés pour voler comme des aigles. » — « La loi n'a encore formé nul grand homme, mais la liberté enfante des colosses ! » Sentiments héroïques à coup sûr, mais qui, au lieu de jaillir d'un caractère, ne jaillissent que de l'imagination du poète. Cette exaltation n'est pas réelle, car l'idylle suit immédiatement. Près des réminiscences de Plutarque vient se placer le souvenir du lieu natal, et le vol de l'aigle est oublié. Maintenant Karl soupire après l'ombre des bois paternels et l'enlacement de son Amélie, comme tout à l'heure après les victoires d'Annibal et de Scipion. Le pathos héroïque et le pathos idyllique alternent en lui comme dans le sentiment du poète. Repoussé, banni par les viles intrigues de son frère, il s'abandonne à une colère indomptable, et, par un serment terrible, il se fait bandit dans la plus effroyable acception du mot. Mais le métier de bandit est bas et abominable dans la réalité : Karl se fait par l'imagination brigand idéal. « La représaille sera son métier, la vengeance son état. » Il voudrait improviser la justice qu'il ne trouve pas dans les relations sociales, mais ses fantaisies de droit naturel, il les voit démenties, détruites par ses compa-

gnons, qui sont de vrais brigands, et commettent de gaieté de cœur des atrocités sans nombre. Moor est confondu ; il est obligé de s'avouer qu'il n'est pas l'homme pour tenir le glaive vengeur du tribunal suprême. Son imagination l'a enflammé contre la société organisée, qui lui paraissait mauvaise, et voilà qu'il s'est environné de la plus détestable. Du brigandage réel, il lui faut se réfugier de nouveau dans sa fantaisie, dans les sentiments héroïques et idylliques. L'aspect du soleil couchant l'émeut jusqu'aux larmes : « Ainsi meurt un héros ! » dit-il, perdu dans cette contemplation. Les pensées de l'enfance revivent, et avec elles les ardeurs inassouviées de l'amitié et de l'amour, et le regret du toit paternel, et les vallées verdoyantes d'autrefois. Mais à leur tour les sentiments tendres, idylliques, après avoir chassé le sentiment héroïque, ne tiennent pas devant lui. Les brigands se sont battus comme des lions, ils ont accompli un exploit de haute imagination ; ils n'ont perdu qu'un seul des leurs, et ils ont tué trois cents assaillants ! Cette magnifique action subjugué son sens héroïque, les souvenirs d'enfance disparaissent, et, par les ossements de son Roller, il jure de ne jamais quitter les brigands ses compagnons.

Tel est ce mobile jeune homme : toute impression puissante l'entraîne, la sensation du moment le subjugué irrésistiblement. Tout à l'heure, dominé par l'impression de leurs crimes, il voulait fuir les brigands ; maintenant, vaincu par celle de leur vaillance, il veut ne les jamais quitter. Pourvu que les impressions soient fortes, puissantes, imposantes, il leur obéit comme une fantaisie de poète ; rien de plus naturel, car il n'est lui-même qu'une telle fantaisie. Il lui manque le fond propre, qui seul constitue le caractère. Et telles les impressions qu'il reçoit, telle aussi celle qu'il produit : il impose involontairement. Kosinsky arrive cherchant « le grand comte de Moor ». Il le trouve, et à peine l'a-t-il aperçu que déjà il l'a reconnu : « J'avais toujours souhaité voir l'homme au regard mortel, tel qu'il était assis sur les ruines de Carthage. Maintenant je ne le souhaite plus ! » Moor est cet homme. Qu'à présent on se le rappelle, rêvant tout à l'heure de bonheur, d'enfance, de candeur et de frais vallons, fondant à la vue du soleil couchant, voulant acheter, au prix de la fatigue du journalier, la béatitude d'une larme, et on ne pourra vraiment donner à ce tendre et enthousiaste jeune homme une tête de Marius. C'est la fantaisie de Schiller, qui, tantôt héroïque, tantôt idyllique, va de Plutarque à Rousseau dans l'espace d'un instant ; elle sent avec l'âme de Karl Moor, elle voit avec les yeux de Kosinsky : nulle part des caractères propres, surtout des reflets du poète. Vis-à-vis de l'adolescence de Kosinsky, Moor

se montre comme un homme qui connaît la vie et qui a le droit d'avertir les autres; il repousse le novice qui voudrait devenir membre de son État naturel, mais d'un seul mot celui-ci renverse toutes les puissantes objections de Moor. Il lui raconte la malheureuse histoire de son amour, et le seul nom d'Amélie, la seule musique de ce nom si cher, décontenance le héros, et ramène comme par magie devant son âme l'idylle du pays natal. Kosinsky est enrôlé, et le mot d'ordre est : « Elle pleure ! elle pleure ! elle passe sa vie dans la douleur ! Sus ! vite ! tous en Franconie ! » Ainsi les sentiments héroïques alternent avec les sentiments idylliques, comme les forêts de Bohême avec la Franconie.

Rendu enfin au pays natal, il devient tout sentiment, tout extase. Le héros, le brigand a disparu ; toute son âme se fait idyllique et enfantine, et se fond en sympathie pour la patrie.

« Terre de la patrie, soleil de la patrie, ciel de la patrie, et plaines » et collines, et fleuves et bois, soyez tous, tous, salués du fond du » cœur ! Qu'il souffle délicieusement, l'air des montagnes de la patrie ! » Élysée, monde poétique ! arrête-toi, Moor, ton pied foule le parvis » d'un temple saint ! » Les tableaux de son enfance redeviennent vivants à ses yeux. Les jeux de son enfance aussi avaient erré de l'héroïsme à l'idylle : « Les voici, les nids d'hirondelles, dans la cour du » château, et la petite porte du jardin, et ce coin de la haie où, si souvent tu te mettais aux aguets, et plus bas, dans la vallée, la prairie » où toi, le héros Alexandre, tu conduisais les Macédoniens à la bataille » d'Arbelles, et là-bas la colline couverte de gazon, d'où tu renversais » les satrapes de la Perse. » Tout comme la bataille d'Arbelles peut s'unir à une vallée de la Franconie dans la capricieuse fantaisie d'un enfant, l'héroïsme et l'idylle, Plutarque et Rousseau, s'unissent dans l'esprit de notre héros. Il est resté enfant ; son imagination se joue dans les tableaux qui l'occupaient alors, et son âme ne vit que dans ces fantaisies. Tout à l'heure il jouera Plutarque sur la guitare, comme son Amélie Homère. Ce ne sont pas les adieux d'Hector et d'Andromaque ; lui-même est Hector, elle est Andromaque, et ils ne se servent de l'Iliade que pour transposer leur églogue dans le mode héroïque. Quand Hector-Moor dit : « Tous mes désirs, toutes mes pensées, je veux les » plonger dans les tranquilles eaux du Léthé, mais non pas mon amour, » c'est tout simplement une déclaration d'amour exprimée en style héroïque. Et la rencontre de Brutus et de César dans les enfers, après la bataille de Philippes, est le jeu d'une fantaisie qui sympathise tantôt avec Brutus, tantôt avec César, et dont l'enthousiasme juvénile s'adresse

moins à des caractères précis qu'à la grandeur et à la force en général. Le banditisme de Moor n'est lui-même qu'un jeu d'imagination mal inventé. Il s'était idéalisé brigand, il voulait jouer au brigand, et sa vraie tragédie consiste en ce qu'on ne joue pas avec la vie réelle, avec l'histoire et les relations sociales. Cette expérience termine sa carrière de fantaisie. Au dénouement, il lui faut faire cet aveu : « O vain enfantillage ! » Me voici au bord d'un abîme épouvantable, éprouvant avec des hurlements et des claquements de dents que deux hommes comme moi feraient crouler le monde moral. » En cela seulement, la fantaisie se maintient encore et l'illusion de sa propre grandeur, qu'il se figure le monde moral si facile à détruire.

Karl Moor n'est point un caractère précis, ayant son principe en lui-même : c'est une création de fantaisie et en même temps le reflet du Schiller de ce temps. Toutes les nombreuses absurdités de cette figure, choquante lorsqu'on la considère comme un personnage dramatique, se résolvent quand on la prend pour ce qu'elle est, pour une confession involontaire du poète. Ces fantaisies avec leur jeu perpétuel, leur effort vers le grand, leur grandeur informe, il n'y faut pas chercher le principe d'un caractère ; il y faut voir les manifestations d'un poète qui se cherche, et d'une nature puissante.

Que ce poète ait mis ses sentiments au-dessus de tout, que, cédant à l'impétuosité de sa fantaisie, il ait sans réserve livré ce qui vivait en lui, qu'en un mot, il ait été complètement vrai envers lui-même, et ait entassé toutes les contradictions plutôt que de diminuer une seule fois cette vérité, c'est là ce qui donne tant de valeur psychologique à son poème, et, mieux qu'une œuvre plus correcte, annonce la plénitude et la force de son génie. Lorsque l'œuvre est devant lui, achevée, il fait la grande expérience que cette image ne lui ressemble pas, et ne doit pas lui ressembler. Le brigand Moor qui, finalement, s'effraie devant lui-même, c'est encore une confession du poète, épouvanté devant sa fausse image.

V.

L'invention dramatique est une œuvre virile, impossible au jeune esprit qui n'a pas encore maîtrisé ses impressions et ses sentiments. La fantaisie jouant avec sa propre grandeur a un charme puissant qu'on ne rompt pas en une fois. Le rêve pastoral et l'élan héroïque luttent encore dans le jeune poète, et de longtemps le conflit ne sera pas apaisé. Le premier appelle le bonheur, l'amitié, l'amour. Le

second ne réclame pas moins impérieusement l'honneur, la renommée. L'un et l'autre exigent satisfaction avec la même impétuosité de nature.

Le brigand Moor n'était pas la figure où une telle imagination dût se complaire et s'arrêter. Il faut qu'elle se reproduise en une forme plus ressemblante. Pour cela, elle choisit un homme pourvu de tous les talents et de toutes les passions qui poussent vers la grandeur et rendent capable d'y atteindre, doué en même temps de toutes les qualités qui rendent aimable et désirable, un homme en qui l'énergie héroïque est égale à la capacité de jouissance et de bonheur, propre à la fois à conquérir les États et les cœurs. Comparé aux héros de l'antiquité, ce ne sera ni un Hector ni un Brutus; ce sera un Alcibiade, dont la dangereuse grandeur se revêt de la séduisante enveloppe de la grâce; un personnage politique qui, sous le masque d'une oisiveté voluptueuse, sous le voile de jouissances frivoles, guette l'instant où il pourra satisfaire la plus grande de ses passions, l'ambition, et se mettre à la tête des choses qu'il feint de regarder avec indifférence. Au fond, à l'insu de tous, il ne vivra que pour ses plans, qu'il rattache au grand but par des fils invisibles. Tout ce qu'il fera sera calculé, même les choses secondaires et insignifiantes. Tandis qu'il fera montre d'une vie voluptueuse, insouciant, inactive, il sera, en secret, tendu, attentif, actif. Rien n'échappera à son œil scrutateur. Quelque chose qui advienne, il l'utilise et le détourne à ses plans, auxquels il subordonne tout. Il faut qu'il arrive, l'instant de la récolte dont il sera le prompt moissonneur. Il a déjà préparé le mot d'ordre que doit donner l'esclave au dénouement; ses concitoyens s'informeront de ce qu'il médite, de ce qu'il veut, et l'esclave répondra : « Gênes est à genoux, et son maître se nomme » Jean-Louis Fiesque ! »

Tel devait être ce caractère, mais tel il n'est pas. Si le poète l'eût représenté ainsi, il eût dégagé de son être un véritable personnage dramatique. Il ne l'a pas représenté ainsi. Sa nature a été plus forte que son dessein. Involontairement, la création projetée a attiré à elle le propre sentiment du poète, et s'est, elle aussi, métamorphosée en reflet théâtral.

Ce Fiesque est donc, comme son poète, un jeune homme de génie, d'imagination, mais sans consistance, que toute grande impression entraîne, et qui n'est rien moins que fait pour jouer le rôle politique dont Schiller l'a chargé. Il doit toujours se conduire avec mesure et calcul; mais il n'est pas homme à résister à la puissance du moment,

et il est continuellement en danger de perdre ses desseins. Pour conduire de semblables plans pivotant sur la politique, dangereux et lointains, pour les mener à bien avec une certitude inflexible, il faut une force virile, une froideur, une ténacité dans l'intrigue, une insensibilité pour toute distraction séduisante, une force de volonté ferme, concentrée, silencieuse, que nous n'irons pas chercher dans une nature jeune, irritable et mobile, surtout quand cette nature se berce de chimères idéales de grandeur et de bonheur. Il faut être pleinement maître de ses impressions, et, si violemment que les projets fermentent dans l'âme, pouvoir leur commander à tout instant comme Richard III : « Plongez, pensées ! » et qu'à tout instant les pensées obéissent, pour que nous reconnaissons un caractère politique, tel que Schiller avait conçu son Fiesque. Il l'a esquissé d'après un modèle, exécuté d'après un autre. Le poète ému et mobile et le héros de sa tragédie politique, ils ont aussi peu l'un que l'autre la puissance de comprimer leurs passions et de leur dire : « Plongez, pensées ! » Fiesque se comporte avec ses plans comme Schiller avec le plan de Fiesque. A chaque instant sa trame artificielle est rompue par quelque puissante explosion de sentiment naturel, ou submergée par quelque bouillonnement de l'âme. A chaque impression séduisante il laisse, sans le vouloir, échapper les fils du complot. Pour endormir les Doria et donner le change à Gènes, il veut jouer un roman d'amour calculé avec la comtesse Impériali, mais cette « passion de théâtre », c'est elle qui se joue de lui. Son imagination, si ce n'est son cœur, se prend sérieusement au charme. Dans l'intention du poète, l'amour de son héros pour Julia Impériali n'est qu'une feinte, un masque ; mais Fiesque, saisi par l'entraînement de la situation et le désir enflammé qui l'irrite, dépasse les limites du froid calcul. Dans son intrigue avec la comtesse, il y a des moments où la présence de cette femme passionnée et dominatrice anime et absorbe Fiesque bien plus que le jeu de sa trame perfide et compliquée, et l'enivrant désir du succès. Aussi le poète est-il obligé de recourir aux moyens dramatiques les plus violents pour rompre la chaîne que Fiesque a trop serrée entre lui et la sœur de Doria. Il faut que la princesse se rende désagréable par ses importunités, basse et exécrable par le plus vil des crimes, pour que Fiesque reçoive l'impression opposée à celle qui l'a subjugué. Ni la liaison ni la rupture ne se rattachent uniquement au plan dissimulé du conspirateur. Dans les deux cas, Fiesque est personnellement entraîné, et il faut qu'il en vienne à ressentir pour elle du mépris et du dégoût, pour que, finalement, il l'anéantisse. D'une

manière incompréhensible, il a réuni en secret tout ce qui peut donner le change à ces candides Doria, mais il n'a pas de pensée précise tournée vers le bien public, pas même un projet ambitieux bien déterminé. La conjuration des Génois mécontents, il l'a, du moins en apparence, laissée faire son chemin sans y prendre part. Il attend que son heure sonne, et, lorsqu'elle sonnera, qu'arrivera-t-il ? Il surgira tout à coup comme un demi-dieu, et l'effet sera immense, le contraste inouï, lorsque, à la surprise de tous, il se trouvera le chef d'une conjuration faite sans lui, un Alcibiade soudain métamorphosé en Brutus. D'abord il sera pleinement satisfait de l'effet produit, quand tous ceux qui l'avaient abandonné comme le fils perdu et dégénéré de la patrie reconnaîtront avec étonnement en lui le plus grand homme de Gènes. Le contraste augmente l'effet, Fiesque exagère le contraste. Encore un moment il joue l'Alcibiade, et l'instant d'après le Brutus. Les conjurés veulent le réveiller de son prétendu sommeil par une impression puissante et esthétique à la fois, tout à fait calculée en vue de sa prompte imagination; ils font dévoiler devant lui le tableau de la mort de Virginie. Il le voit, mais il ne laisse agir sur lui que l'impression sensible, sa fantaisie ne s'exalte que pour la jeune fille romaine, et il ne pense ni au père, ni au décemvir. Il se plaît dans cet enthousiasme partagé entre la nature et l'art : « Je pourrais rester ici et contempler, et ne pas entendre un tremblement de terre ! Remportez votre tableau ! Pour vous payer cette tête de Virginie, il faudrait que je misse Gènes en gage. Remportez-le ! » C'est l'apogée de la fantaisie idyllique qui se satisfait dans la jouissance. Maintenant c'est à la fantaisie héroïque à se faire jour, maintenant il éclate pour jouir de son prodigieux triomphe : « Pensiez-vous que le lion dormît parce qu'il ne rugissait pas ? Avant que vous eussiez entendu le bruit des chaînes, Fiesque les avait déjà brisées ! » Il verse sa cassette, comme un dieu la corne d'abondance : « Voici des soldats de Parme, voici de l'argent français, voici des galères du Pape. — Assez ! Gènes me connaît en vous ! Mon désir le plus immense est satisfait ! »

Il devient le chef avoué d'une conjuration puissante. Il dépend entièrement de lui d'être ce qu'il veut, le citoyen ou le maître de l'État renouvelé. Un esprit politique eût depuis longtemps résolu cette question en lui-même, dans un sens ou dans l'autre. Il n'en est point ainsi de Fiesque. Il ne se décide que d'après la fantaisie, et la fantaisie ne se décide que d'après la disposition du moment, et sous l'empire de l'impression la plus puissante. Il vient de savourer l'admiration de ses concitoyens; toute sa vie est encore concentrée dans cette impression,

dans l'ivresse de cette jouissance; il voudrait la conserver à tout prix, à tout prix il voudrait être aimé de la terrible Gènes. Il s'exalte à cette perspective séduisante et idyllique d'être le favori admiré de Gènes, l'homme le plus vertueux de l'État, un second Timoléon! Le clair de lune favorise cet enthousiasme, et la grande question : « Fiesque républicain, Fiesque duc? » reçoit une solution conforme à cette impression momentanée : « Sois libre, Gènes! s'écrie-t-il à la fin de son monologue; et moi, ton citoyen le plus fortuné! » Telle est son idylle politique : une rêverie au clair de lune. Mais déjà l'aurore qui suit lui inspire d'autres pensées. Aux approches du matin, qui éveillent et exaltent le sentiment du moi, au majestueux aspect de Gènes et de la mer, et lorsque le soleil s'élève royalement sur la mer et sur la ville, Fiesque sent remuer en lui ses talents monarchiques, et les impressions du clair de lune sont oubliées : « Ville majestueuse! » s'écrie-t-il; régner sur elle, m'élever au-dessus d'elle comme le » jour splendide, l'étreindre d'une étreinte royale! » Maintenant la conquête d'une couronne lui paraît d'une grandeur indicible, et son parti est pris. Soit; qu'il enveloppe au moins jusqu'au dénouement d'un silence impénétrable cette résolution hardie. Mais le silence lui est absolument impossible. Le grand mot erre continuellement sur ses lèvres. Il ne peut pas même dissimuler devant son fourbe de domestique. Si le Maure lui rend quelque service important et inattendu, il lui dira, comme s'il lui devait du retour ou voulait lui imposer davantage : « Ce dont le comte te reste redevable, le duc te le revaudra. » Ce que l'entraînement du moment lui a fait divulguer au Maure, il pourra encore moins le taire à sa femme : « Mettez-vous au lit, comtesse; demain, je réveillerai la duchesse. » — « Les comtes de Lavagne sont éteints, les princes commencent. » Le contraste est trop fort, il faut l'exprimer, et se repaître de son expression. Son imagination joue avec ces images, précisément parce qu'elles ne sont pas des résolutions mûres et profondes. Pourvu qu'il ne survienne pas d'autres pensées, qui charment à leur tour sa fantaisie et l'éloignent à son insu de ses projets du moment! Fiesque est facile à entraîner, pour peu que l'on sache toucher son imagination. C'est à quoi s'entend parfaitement la sensible Léonore. Avec une ardeur enthousiaste, elle étale devant lui l'idylle du bonheur et de l'amour, elle fait en couleurs vives et profondes, et avec toute l'éloquence de la poésie, le tableau du contentement pastoral. Il est ému et désarmé; ses projets du matin s'évanouissent devant ces images séduisantes; il se laisse tomber sans force entre les bras de sa femme :

« Qu'as-tu fait, Léonore ? Je ne me présenterai plus aux regards d'aucun Gênois ! » Et si dans cet instant n'avait retenti le coup de canon, signal de l'action, l'idylle eût triomphé du héros, et Verrina n'eût pas eu besoin de noyer Fiesque.

Pour conclure, encore un fait qui témoigne d'une manière frappante que Fiesque n'est pas assez maître de lui pour sacrifier à ses grands projets l'impression du moment; qu'il est tout, hormis ce qu'il devrait et voudrait être : un caractère politique. Il a livré son secret au Maure, puis il l'a maltraité, et le Maure l'a trahi auprès du doge. Mais le doge suit l'exemple d'Alexandre remettant à son médecin la lettre par laquelle on l'avertissait de se tenir en garde contre lui. Il fait plus encore : il renvoie le Maure, lié, à son maître, et annonce qu'il passera la nuit sans gardes. La magnanimité est grandiose, l'effet en sera irrésistible, et de nouveau le contraste vient encore l'augmenter; le message surprend Fiesque au milieu des conjurés, lorsque tout est déjà disposé pour l'explosion qui doit renverser le doge. Que dit Fiesque ? « Un Doria m'aurait vaincu en générosité ? Une vertu man-
» querait dans la race des Fiesque ? Non, aussi vrai que je suis moi-
» même ! Séparez-vous, je me rends chez le doge, et j'avoue tout. » Et Fiesque se rend en effet chez le doge, mais au fond ce n'est que pour l'amour de la fantaisie. Il n'en veut pas moins renverser Doria, mais auparavant il veut l'avertir, bien qu'il sache que son ennemi méprise et le danger et l'avertissement. Il lui découvre sa trahison; il lui dit « qu'il y a un homme plus redoutable que la mer en fureur, Jean-
» Louis Fiesque. » Et pourquoi lui dit-il tout cela ? Simplement pour se donner la satisfaction de pouvoir ajouter : « Je rends magnanimité
» pour magnanimité; nous sommes quittes, André ! »

Cette scène pleine d'effet dramatique, je devrais plutôt dire théâtral, séduisit à un tel point l'imagination de Schiller, qu'il négligea audacieusement toutes les conditions extérieures. On ne pouvait vraiment mettre en présence d'une manière plus naïve Fiesque et André. Le comte de Lavagne se présente, la nuit, devant le palais, et il prend, il faut en convenir, la manière la plus simple et la plus courte pour parler au doge. Il sonne. Sur-le-champ le doge se présente lui-même au balcon et demande : « Qui a sonné ? » C'est en petit tableau de genre que commence l'entretien destiné à finir d'une manière si grandiose : « Ne sais-tu pas qu'André Doria a quatre-vingts ans, et que Gênes est
» heureuse ! »

VI.

L'imagination rêve et n'agit pas. Aux grandes actions qui saisissent, renouvellent et transforment la vie, il faut de grandes natures pratiques, réfléchies et persévérantes, connaissant les hommes et le monde, passionnées, mais non changeantes. Karl Moor et Fiesque sont juste la contre-partie de tels caractères. Les héros réels ont d'autres moteurs encore que le sentiment et la fantaisie. Tant que le poète vit dans l'idéal de Rousseau, il fera bien de renoncer à les peindre. Il se satisfera davantage en créant des personnages chez lesquels le besoin idyllique d'amour et de bonheur ne soit pas troublé par le besoin héroïque de grandeur et de renommée, où rien n'éclate que le pur sentiment, la passion des cœurs, comme Rousseau la rêvait. Ici un sentiment unique, une seule passion, régit le cœur humain, et il est facile de renoncer aux biens du monde, car il n'existe qu'un seul bien désirable, unique, choisi, sur lequel se concentrent les préférences de l'âme. Tout le reste devient indifférent et sans accent. La passion est résolue de tout sacrifier à ce bien suprême. Qu'elle soit aussi heureuse qu'elle est exclusive et forte, et nous aurons une idylle dans les meilleures conditions du genre.

Mais le poète ne peut se figurer ce pur sentiment naturel qu'en opposition tranchée avec la vie historique, avec les rapports établis. Il est obligé de le concevoir, de le créer dans cette opposition, sans laquelle le fond manquerait pour exalter si démesurément, pour exagérer si passionnément un sentiment naturel et simple. L'âme satisfaite jouirait, au lieu de s'égarer dans l'infini. Le contraste agit comme pression, fait monter la passion et la pose en face des puissances positives du monde, comme grandeur négative. D'un côté le pur sentiment, de l'autre son extrême opposé, le pur égoïsme; là le cœur seul décide; ici l'intérêt, évalué par le calcul inexorable. Ainsi l'opposition devient un contraste dramatique, et l'idylle une tragédie. L'amour lutte contre la cabale, et comme la force extérieure et brutale l'emporte, l'amour est empoisonné par la cabale. Un gentilhomme et une fille de bourgeois, ils deviendront les héros d'une tragédie, puisqu'ils ne peuvent être les personnages heureux d'une idylle. Leurs âmes, leurs imaginations se sont pénétrées, l'exaltation du poète a passé tout entière en elles, et les romans d'amour à la manière de Rousseau les ont montées au diapason voulu. Ferdinand et Louise ne sont rien et ne veulent être rien que deux amants. Ils en appellent tous deux au droit naturel de

la passion contre la contrainte des distinctions sociales. « Qui peut détacher le lien de deux cœurs ou diviser les tons d'un accord ? s'écrie Ferdinand ; voyons donc si mes lettres de noblesse sont plus anciennes que le plan de l'univers infini, et mes armoiries plus authentiques que cette promesse du ciel dans les yeux de Louise : Cette femme est destinée à cet homme ! »

C'est dans le contraste entre la cabale et l'amour que le poète révèle ici son âme ; il oppose aux deux amants un monde hideux peuplé de monstres qui conspirent contre la passion des cœurs.

Je résiste avec peine à l'attrait d'abandonner un instant le point de vue où je me suis placé, et d'examiner la pièce dans ses détails. Parmi les poèmes dramatiques de cette période de Schiller, c'est-à-dire parmi ceux qui précèdent *Wallenstein*, *Cabale et Amour* est l'œuvre la mieux réussie, au sens dramatique. Ici, le plan et l'exécution s'accordent, l'action marche, les personnages se posent comme Schiller les avait esquissés. Il est complètement maître de son sujet, et le développe sans en modifier la conception originale. Il n'est pas entraîné contre sa volonté, et détourné du plan de sa composition. Dans les deux drames antérieurs, *les Brigands* et *Fiesque*, comme plus tard dans *Don Carlos*, les principales figures se métamorphosent involontairement sous la main du poète, lequel se combine avec elles et se manifeste inopinément au milieu de ses créations. Mais de ce que les personnages de *Cabale et Amour* possèdent une vie propre, indépendante, il ne faut pas conclure qu'ils soient en rapport moins étroit avec l'âme du poète lui-même. C'est une tragédie bourgeoise. Le sujet, les personnages, l'action, tout était plus rapproché du milieu que l'auteur connaissait, familier à son expérience, compris dans son horizon poétique, et bien plus accessible à son imagination. Ses dons dramatiques pouvaient donc se déployer ici avec une liberté plus aisée. Il est plus dans son élément, plus *chez lui*, pour ainsi dire, parmi les figures de son drame. Les deux amants parlent son langage ; le monde, leur ennemi, est dépeint sous les couleurs les plus chargées, sous les traits de la plus vile méchanceté, de l'extrême ridicule ; il porte l'empreinte de la fantaisie de Schiller, qui en réverbère les figures comme par un miroir concave ; mais, lorsque le poète veut donner un type de vraie et bonne vie bourgeoise, il crée, d'une imagination sympathique et concrète, un caractère véritable, le musicien Miller, l'une des figures les plus vivantes et du plus franc relief dont s'honore notre littérature dramatique, et en même temps un modèle qui a suscité jusqu'à nos jours une foule de copies, mais qu'on n'a jamais égalé.

En général il est conforme à la nature de Schiller de sentir et de créer par contrastes tranchés. C'est une particularité très-marquée de sa manière. Son inspiration opère comme une lame à double tranchant, sous laquelle les sentiments se divisent et s'opposent ; les contrastes saillissent d'une manière surprenante, non comme le résultat d'une laborieuse analyse de l'entendement, mais comme un jeu facile et libre de la fantaisie. Cette faculté logique de l'antinomie est un des éléments de sa puissance dramatique ; elle concourt à expliquer deux particularités qui mériteraient chacune un examen à part. Le contraste exagère d'un côté le sentiment de la force morale, et, de l'autre, rapetisse jusqu'à l'anéantissement ce qui lui est contraire. Il devient de la sorte involontairement satirique et agit comme force comique, en se traduisant tantôt en *humour*, tantôt en caricature. De là cette puissance de comique singulière, irrésistible, que possède Schiller et qu'il développe sans le vouloir dans ses compositions dramatiques, dans l'*humour* sauvage des brigands, dans l'*humour* énergique et sainement satirique du musicien, dans la caricature grotesque du maréchal de la cour, Kalb, à laquelle il fait dire enfin son dernier mot dans le sermon du capucin¹, pour ne presque plus la laisser reparaitre à l'avenir.

Mais ce qui ne s'accommode pas avec cette exagération et ces contrastes accentués, c'est le sentiment féminin. Aussi les caractères de femmes sont-ils ce que le génie dramatique de Schiller a le moins réussi à représenter. Dans les œuvres de sa jeunesse surtout, ils sont les produits arbitraires d'une imagination toute virile, et qui n'a pas encore trouvé son harmonie, des êtres fantastiques sans nul trait vivant. Ce qui manque à cette Amélie, à cette Léonore, à cette Louise, c'est le naturel et le naïf. Ce qu'elles ont de commun, c'est cet enthousiasme exalté et très-monotone au fond, qui tantôt s'épanche en sentimentalité, tantôt éclate en élans héroïques, mais qui conserve toujours les allures viriles du poète.

VII.

Avec *Cabale et Amour* nous touchons à l'extrême limite où est parvenue l'imagination de notre poète, influencée par l'idéal de Rousseau. Dans les héros de ses tragédies, il nous a révélé ses dispositions et ses passions personnelles. Elles étaient toutes en lutte avec le monde con-

¹ Dans le *Camp de Wallenstein*.

stitué, historique; elles sont toutes venues se briser contre des réalités hostiles, plus puissantes qu'elles-mêmes. Elles ont vainement cherché à renouveler le monde, à le subjuguer, à en jouir; les plans sublimes aussi bien que les rêves idylliques ont tragiquement échoué. Une grande crise se prépare dans l'âme du poète. Il est arrivé à un point difficile où plusieurs voies se présentent à lui. S'il garde fermement la croyance à son idéal, il faut qu'il désespère; s'il y renonce, que devient le poète? Il ne peut se décider pour l'un ni pour l'autre, ou il ne serait pas le grand poète qu'il est. S'il ne doit pas, comme Rousseau, se perdre dans une vie de contemplation morne, et aboutir à l'impuissance en dernier résultat, il faut qu'il s'éloigne de lui, en s'élevant à une hauteur d'où il le puisse dominer entièrement.

Qu'ont perdu les héros de ses tragédies dans leur lutte avec le monde? Le bonheur qu'ils ont cherché. L'aspiration au bonheur est un droit inhérent à la nature de l'homme, et tout idéal conçu d'après la seule nature et dirigé vers elle exclusivement, cherche d'instinct le bonheur, et, par une nécessité de la nature même, sa satisfaction immédiate. Le poète doit-il rester sous le joug de cette impulsion naturelle, si vivement qu'il la ressente? Pour lui aussi, le bonheur perdu sera-t-il la perte de l'énergie? Doit-il désespérer également parce qu'il n'a pas su arriver à la jouissance? Non; il faut nous demander plutôt où il retrouvera la force créatrice, s'il la dissipe dans la jouissance, s'il la prodigue dans le rêve du bonheur. Conçu à l'état permanent, tel que la nature le poursuit et tel que le désirent les poètes servilement liés à la nature, ce bonheur serait la ruine de toute grandeur humaine, car il serait l'énervement et l'épuisement de toutes les énergies de l'homme. Or, quiconque veut devenir un grand poète, doit avant tout rester un grand homme. C'est dans le sentiment de cette grandeur, où réside sa propre nature, que Schiller renoncera au bonheur, conçu comme une situation durable et comme but de la vie humaine. Il renoncera par conséquent à l'idylle de la nature qui l'avait séduit. Il se choisira un idéal plus grand, qu'il puisse atteindre malgré la privation du bonheur, et qu'il ne pourra même atteindre que par cette privation. Le tableau de la vie historique va s'éclairer à ses yeux, maintenant qu'il comprend que sa vocation est d'agir au sein de l'histoire et pour elle. Qui veut semer sur ce terrain doit avoir le courage de renoncer à la récolte. Les grandes destinées historiques ne comptent point au nombre des destinées heureuses, et ne s'offrent pas à ceux qui convoitent le bonheur. Toutes les confessions que nous avons surprises dans les œuvres tragiques de Schiller se sont trouvées d'accord sur ce point :

« J'ai voulu le bonheur et ne l'ai point trouvé ! » La nouvelle confession nous dit : « Je ne cherche plus le bonheur, et je sacrifie librement la » félicité de la vie au génie que je sers ! » C'est là une renonciation douloureuse et fière. Qu'il reste dans l'Arcadie de la nature celui qui peut être heureux ; mais qu'il arrache sa volonté à la recherche du bonheur, celui qui se sait appelé à agir dans le monde et pour le monde ! C'est dans cette fière conscience de lui-même que Schiller renonce une fois pour toutes au bonheur idyllique, qu'il avait si ardemment souhaité ;

« Moi aussi, j'étais né en Arcadie ; à moi aussi la nature avait promis des joies » à mon berceau ; moi aussi, j'étais né en Arcadie, et cependant le court prin- » temps ne m'a donné que des larmes.

» Déjà me voici sur le pont ténébreux qui mène vers toi, redoutable éternité ! » reçois la promesse de bonheur que tu as signée dans mon âme. Le sceau n'est » pas rompu ; je te la rapporte intacte : je ne sais rien de la félicité. »

Le présent est seul l'objet de la jouissance. A celui qui renonce à la jouissance, il ne reste que l'avenir, et l'espoir que le temps accomplira ce qu'il a voulu et commencé de grand : il ne lui reste que la foi en l'histoire, foi nouvelle que va confesser le poète :

« Qu'il jouisse, celui qui ne peut croire ; le précepte est éternel comme le » monde. Que celui qui peut croire renonce : l'histoire universelle est le juge- » ment universel ¹. »

VIII.

L'œuvre dramatique où s'exprime cette croyance, c'est *Don Carlos*, achevé à cette époque ; et le premier héros qui agit sous l'empire de cette croyance, c'est Posa. Dans les *Brigands* et dans *Fiesque*, les passions idylliques et héroïques s'alliaient en un mélange informe ; elles se com-

¹ Ainsi doit être comprise la pièce de Schiller intitulée *Résignation*. Considérée superficiellement, elle peut ressembler à l'expression d'un désespoir illimité, qui éteint la dernière espérance, la croyance à la vie future et à ses rémunérations. C'est plutôt le douloureux désistement par lequel le poète renonce au bonheur en général, non-seulement, comme cela va de soi, au bonheur d'à présent, mais au bonheur qui pourrait venir un jour, non-seulement à la jouissance, mais également à l'espérance du bonheur. La renonciation est complète. Au lieu de jouir ou d'espérer la jouissance, ce qui est aussi jouir, nous devons nous sacrifier, et, par la volonté, supporter ce sacrifice exclusivement pour lui-même. Ce grand principe moral, que Schiller se confesse à lui-même dans cette poésie avec un mouvement douloureux, est celui que pose à la même époque la philosophie de Kant.

(Note de l'auteur.)

battaient réciproquement, et les unes et les autres périssaient. Dans *Amour et Cabale*, l'amour, dégagé de tout alliage héroïque, se présentait comme la passion exclusivement dominante; la contradiction avec les conditions réelles de la vie l'élevait seule à la grandeur héroïque et tragique; la tragédie entraînait d'elle-même par là dans la sphère bourgeoise. Dans *Don Carlos*, l'amitié et l'amour sont tous deux sacrifiés à un but historique et universel, et la tragédie s'élève ainsi des régions de la sphère bourgeoise à la sphère historique. Cette tragédie révèle le poète engagé dans la crise dont la résignation exprime le résultat définitif. Elle est si peu fondée sur des caractères définis, qu'elle ne se contente même pas de réfléchir le caractère du poète au moment donné où se transforme son sentiment, mais qu'elle varie d'après cette transformation, en accompagnant en quelque sorte pas à pas, et en accomplissant les phases du développement où se trouve engagé le poète. C'est là ce que Schiller nous atteste lui-même dans ses lettres sur *Don Carlos*.

Le nœud de la tragédie est formé par l'amitié et l'amour, qui tous les deux doivent être sacrifiés à l'idéal historique, où se trouve le point de mire de l'action dramatique. Il s'agit de mettre au théâtre un caractère qui, destiné par toutes les conditions intérieures et extérieures à résoudre un grand problème historique, n'est arrêté dans sa voie que par une seule passion; ce caractère, on nous le montrera se purifiant de cette passion et immolant volontairement son bonheur personnel à son grand but. C'était là le dessein arrêté du poète. La résignation plane sur l'ensemble. Toute tendance idyllique est rejetée dans l'ombre et dévolue à l'abandon. Le ton général qui règne dans cette tragédie est tout entier dans les mots qui la commencent : « Les beaux jours d'Aranjuez sont maintenant finis ! »

Mais qu'est-ce donc qui pouvait porter l'infant d'Espagne, le fils de Philippe II, restreint comme il l'était par le despotisme spirituel, politique, domestique de son père, à former des plans pour le bonheur du monde ? Il fallait que ces idéalités fussent de bonne heure déposées dans l'âme du prince, et pour cela le poète n'a trouvé qu'un moyen : l'amitié. L'idéal historique, la grandeur des princes, le bonheur des peuples et la rénovation du monde, tout cela est présenté comme un plan issu d'une amitié exaltée : rêve de deux jeunes gens, suscité comme une flamme par un enthousiaste dans l'âme de l'infant qui doit occuper le premier trône du monde. Placé en face du fils royal, cet ami se trouve en des conditions toutes différentes : c'est une âme où l'idéalisme est inné, préoccupée de bonne heure de

grands desseins, et qui, sous la sévère discipline d'un ordre, s'est accoutumée à sacrifier ses inclinations personnelles au but commun; une âme qui, par les voyages et l'expérience du monde, a appris à connaître l'état de l'humanité, et qui considère toutes choses avec l'imagination de l'optimiste croyant fermement au bien dans le monde, et dans l'homme à ce qu'il y a de meilleur. Une audace impatiente d'agir et une virile expérience de la vie accompagnent cette fantaisie juvénile pour lui donner une certaine expression de réflexion et de maturité, sans la troubler dans ses heureux projets. C'est de la réunion de ces conditions, unies aux aspirations du cosmopolite, que surgit dans l'imagination de Schiller le chevalier de Malte, marquis de Posa. Placé d'abord près de l'infant comme un personnage auxiliaire, dont le poète avait besoin pour implanter et maintenir dans le prince l'idéal historique, il exerce son prestige de plus en plus, à mesure qu'il se développe, sur l'imagination de son auteur. Le cosmopolite la captive avec plus de puissance que le prince; elle trouve en lui une ressemblance pleine d'affinité avec elle-même, et le poète suit la sympathie qui l'anime et obéit à ses propres aspirations poétiques, c'est-à-dire à lui-même, plus qu'au plan de la tragédie. La figure accessoire se convertit involontairement en figure principale; contrairement à la disposition originale de la pièce, on voit Carlos s'effacer et Posa se placer au centre de l'action. Est-il besoin d'une preuve plus forte, — confirmée d'ailleurs par le propre témoignage de Schiller, — pour nous assurer que c'est le poète qui se dépeint dans ses personnages dramatiques, et que sa tragédie est sa propre confession?

Le caractère de Posa porte en effet partout les traces d'une fantaisie qui vient à peine d'abandonner le paradis de l'imagination pour mettre le pied sur le théâtre sérieux de l'histoire. Il a rejeté la nature imaginaire, mais il a conservé la fantaisie. Il transporte l'idylle de la nature dans le monde historique; il la reporte dans l'avenir de l'humanité. Mais la nature n'est pas l'histoire. Celle-ci n'a pas exclusivement pour but le bonheur du monde, et quand même ce bonheur serait généralement possible ou seulement désirable, il ne saurait être réalisé subitement et d'un seul coup. Or, Posa le veut immédiatement. A ce point de vue, son idéal historique n'est qu'une « étrange rêverie ». Qu'on ne m'objecte pas la déclaration qu'il fait lui-même : « Ce siècle » n'est pas mûr pour mon idéal, je suis citoyen des siècles qui viennent! » Autre est ce qu'il dit, autre ce qu'il fait. C'est en présence du roi qu'il formule cette déclaration. Il trouve dans son opinion politique les motifs d'une certaine réserve vis-à-vis du monarque; autre-

ment, il serait plus que malhabile; mais il subit aussi l'attrait de l'illusion; il jouit du contraste entre son idéal et le siècle, en se plaçant dans un sentiment d'orgueil sur les hauteurs de l'avenir. Il ne serait pas sans cela le rêveur cosmopolite.

Mais en admettant même qu'un plan universel à la manière de celui que Posa imagine fût chose possible, encore Posa ne serait-il pas l'homme pour l'exécuter. Il devrait avant tout s'emparer des seuls moyens capables de le faire réussir d'une main ferme, sans aucune indécision. Le succès de ses rêves dépend de don Carlos; c'est ce prince héritier du plus puissant empire, qui doit les réaliser. Le plan repose donc en son entier sur cette amitié entre le marquis, citoyen du monde, et l'infant. Rien ne devrait par suite se passer qui, même pour un instant, pût ébranler la foi de Carlos dans son Posa; encore moins Posa devrait-il susciter ce doute par sa propre faute. Mais l'imagination de Posa est plus puissante que son projet, et cette imagination est trop jeune et trop mobile pour résister à la sollicitation d'une heure imprévue et séduisante. Il porte encore en lui quelques traits qui rappellent Fiesque. Tout le plan échoue de la sorte, par la seule puissance d'un moment qui a dominé l'imagination de Posa. — Le roi appelle auprès de lui le chevalier de Malte. Chargé de soucis qui touchent le monarque moins que l'homme, tourmenté au plus profond de son âme par les doutes qu'il a conçus touchant la fidélité de la reine, ébranlé par la crainte d'un malheur qui le déshonorerait, le roi éprouve une disposition inaccoutumée, inquiète, où il se sent plus que d'ordinaire rapproché de l'humanité. Il aspire ardemment vers un homme, vers un ami auquel il puisse se fier tout à fait. Parmi ses courtisans, il n'en trouve aucun au dévouement duquel il ajoute foi. Lerma, Domingo, Alba, lui sont devenus suspects. Il lit sur ses tablettes le nom de Posa : c'est un homme qui a rendu à l'État des services importants et n'en a jamais demandé la récompense, c'est le plus vaillant des chevaliers de Malte, qui a défendu contre Soliman le fort Saint-Elme et l'a abandonné le dernier. Les grands le connaissent, chacun fait son éloge. Tout cela, dans la disposition d'esprit où se trouve le roi, séduit son imagination. Posa pourrait bien être l'homme qu'il cherche, l'homme dont il a besoin. C'est à coup sûr un être à part, et certainement un caractère désintéressé. Toute la sympathie humaine, et je pourrais dire toute l'attention dont le roi peut disposer en faveur d'un homme et de ses conceptions poétiques, se tourne en cet instant, et avec une curiosité ardente, vers Posa. Et voilà dans quelles conditions le chevalier se trouve mis en présence du plus puissant sou-

verain de la chrétienté. Il est involontairement saisi par la puissance de ce moment exceptionnel, par l'attrait de ce contraste prodigieux : lui, le citoyen de l'univers, il se trouve en face du plus grand despote de l'univers et dans un entretien où le roi lui-même fait régner l'intimité. Il ressent involontairement aussi la disposition extraordinaire du monarque; elle se communique fatalement à lui. Toujours plein de son idéal, poursuivi toujours par l'image d'un prince qui, d'une main puissante, exécuterait ce qu'il ne fait que penser, il se voit tout à coup devant l'homme qui peut dire : « Dans mon empire, le soleil ne se » couche jamais. » C'est là cette heure qui subjugue son imagination. Rien ne lui ressemble mieux que ces paroles : « Sire, je vous prie de me » congédier. *Mon sujet m'emporte. Mon cœur est plein, et la tentation trop » puissante de me trouver devant le seul homme auquel je pourrais l'ouvrir.* » Son sujet l'emporte en effet; il ouvre son cœur au roi, et Philippe trouve ce qu'il cherchait : un homme qui lui montre et un complet désintéressement, puisqu'il ne veut rien de lui, et une pleine confiance, puisqu'il lui a révélé le plus intime de sa pensée. Cet homme, il ne peut que le craindre ou l'aimer. Sa confiance désarme en lui la crainte. Il veut l'aimer, il en veut faire son ami; il dépose en ses mains ses soucis les plus secrets, l'honneur et le sort de sa maison. « Le chevalier sera à l'avenir admis sans être mandé. » — « Il faut que le » signe de ma faveur royale repose avec éclat sur son front. »

Ce moment a changé toute la situation de Posa. Il se trouve tout d'un coup le plus voisin du roi, plus voisin même que Carlos. Maintenant, il peut devenir lui-même l'homme puissant que Carlos seul pouvait être; maintenant, il peut exécuter ce qu'il a projeté, et par la voie la plus prompte, par le roi lui-même. Son imagination est remplie et soulevée à l'aspect de cette grandeur soudaine qui favorise ses desseins : « Je tiens son sceau, et ses Albe ne sont plus! » Don Carlos en ce moment recule dans l'ombre. Posa fait son choix entre lui-même et l'infant, entre sa politique et son amitié, et durant un instant son âme se donne à sa politique plus qu'à son amitié. Il ne dit rien à son ami de son entretien avec le roi, rien de ses projets; il s'enveloppe dans une obscurité mystérieuse, suspecte à l'amitié; il agit seul, et Carlos, qui se croit abandonné du seul homme auquel il se soit livré, se confie maintenant à la princesse d'Éboli, qui l'a trahi. Dès ce jour, il semble qu'il soit perdu par la faute indirecte de Posa. Pour le sauver, il ne reste en apparence qu'une seule issue : que Posa devienne le coupable aux yeux du roi, qu'il assume sur lui les apparences qui accusent don Carlos dans son attitude vis-à-vis de la reine. Il faut qu'il

se sacrifie pour l'ami, et dans l'ami pour son idéal. C'est le but qui d'ailleurs avait de tout temps flotté devant lui, et qu'il saisit en ce jour avec l'ardeur de sa passion : « *Mourir pour quelque grande entreprise!* » Ce désir confus de courir à la mort pour quelque grande entreprise l'avait poussé jeune homme vers Malte, sur le sommet de Saint-Elme; il le pousse maintenant au sacrifice prompt et irrésolû. Il meurt pour son ami, songeant à la Flandre et au Brabant. Sa mort n'était pas nécessaire, mais elle était logique au point de vue du poète; cet holocauste devait attirer irrésistiblement l'imagination de Posa. La reine a pénétré son âme lorsqu'elle déclare devant lui :

« Vous vous êtes précipité dans cette mort, que vous appelez sublime, ne me démentez pas. Je vous connais; depuis longtemps vous aspiriez vers elle. Que mille cœurs se brisent, cela ne vous importe, pourvu que votre orgueil se repaîsse du sacrifice. Oh! maintenant... maintenant, j'apprends à vous comprendre : vous n'avez brigué que l'admiration. »

Et Posa est contraint de se faire cet aveu à lui-même : « Je n'étais pas préparé à cela. » Philippe voit tout aussi clairement que ce n'est pas pour Carlos seul que Posa est mort. Schiller a voulu mettre dans la bouche de ce « connaisseur d'hommes » son propre jugement sur le héros de la pièce :

« Et pour qui ce sacrifice? Pour l'enfant, pour mon fils? Jamais... Je ne le crois pas; un Posa ne meurt point pour un enfant. La pauvre flamme de l'amitié ne remplit point le cœur d'un Posa. Ce cœur battait pour toute l'humanité. Il gravitait vers le monde et toutes les générations à venir. »

Posa ne meurt pas en Caton. Il meurt pour l'idéal d'un monde taillé dans l'histoire, mais entrevu à travers le rêve d'une idylle cosmopolite. Mais pour une imagination idyllique, subissant les aspirations de sa nature vers le bonheur, quelque soit l'élan de son héroïsme, la vie conserve toujours son attrait. Aussi Posa ne quitte-t-il pas le monde avec une résignation froide et stoïque, mais avec un regard douloureux jeté en arrière. Tel est le sens de sa suprême confession, au moment où il quitte la reine pour aller à la mort :

« O reine! la vie est belle pourtant! »

IX.

Dans son hymne à la *résignation*, Schiller a sacrifié l'idéal naturel à l'idéal historique, le bonheur idyllique à la grandeur humaine. Dans son Posa, il a tragiquement confirmé ce sacrifice. Sa fantaisie a émigré

sur le théâtre de l'histoire, où s'accomplissent les grandes destinées de l'humanité. Mais, de même que Posa va à la mort avec cet aveu : « La vie est belle pourtant ! » de même l'imagination du poète jette encore un regard sur l'idéal de jeunesse qu'elle abandonne, sur la nature divinisée à laquelle elle fait un dernier et douloureux adieu. Cette nature, elle n'est plus le sentiment intime qui domine le poète, elle n'est plus sa croyance; elle s'est placée déjà loin de lui, dans la perspective de l'histoire. C'est une croyance étrangère, évanouie, qu'il ne peut ni ne veut partager, mais dont il sent encore le charme agir sur lui comme un souvenir de jeunesse. Dans cette disposition qu'inspire l'adieu, il estime heureux l'âge où l'on pouvait vivre dans cette foi et déifier la nature, et le poème *les Dieux de la Grèce* surgit dans son imagination.

Ce poème n'est point un hymne en faveur du paganisme, comme on l'a cru par erreur, c'est une élégie plutôt : chaque son y est plaintif. Le poète lui-même ne trouve pas la joie dans la possession de la beauté grecque : à chaque tableau de ce monde de la Grèce où fourmillaient les dieux, il sent en même temps que ce monde n'existe plus, qu'il ne peut plus exister. Ce qui l'émeut au dedans, ce n'est pas la contemplation satisfaite de cet heureux idéal, c'est le contraste entre ce monde et le sien, entre *alors* et *à présent*. « Combien il en était » autrement, lorsque l'on couronnait encore ton temple, Vénus » Amathusia ! » Ce contraste, ressenti dans le mode élégiaque, constitue le ton fondamental de tout le poème. Celui qui l'éprouve avec une telle vivacité, qui compare la nature divinisée avec celle qui ne l'est plus, uniquement pour faire ressortir l'opposition et se la rendre plus saisissante à lui-même, un pareil esprit, quelque douloureusement qu'il ressente encore le divorce de ces deux mondes et la privation du bonheur qu'il attribue au premier, a perdu depuis longtemps la naïveté de cette foi antique, avec le paradis qu'elle ouvre à l'imagination. *Les Dieux de la Grèce* sont le poème du paradis de la Grèce, mais de son paradis perdu. En employant une expression dont Schiller se servira plus tard, je pourrais dire : « Le ton qui règne dans *les Dieux de la Grèce* n'est pas naïf, mais sentimental. » Ce n'est pas la jouissance, la vive aspiration vers un monde disparu et la conscience de sa perte, qui remplissent la fantaisie du poète et la disposent. Ce qui s'empare de lui, c'est moins le caractère religieux que le caractère esthétique et plastique de cette mythologie : ce n'est pas la foi, c'est la fantaisie qu'il réalise dans ces créations. L'élément religieux et essentiellement païen est chose presque accessoire ici et secondaire. Et quelle

est la chose capitale ? Schiller trouve ou croit trouver dans ce monde détruit de l'imagination ce qu'il a vainement cherché lui-même : une idylle complète représentée par des personnages héroïques, une épopée du bonheur ! Cette fusion de l'élément idyllique et de l'élément héroïque, afin de les faire se compléter, était alors son aspiration la plus intime, et devint plus tard le but défini de ses efforts. C'est pourquoi il a fait des dieux de la Grèce une élégie ; c'est pourquoi il tentera plus tard de faire d'Hercule le héros d'une idylle, cherchant à résoudre ainsi le problème qu'il pose lui-même à l'artiste dans sa dissertation sur la poésie naïve et sentimentale : « Qu'il s'efforce de résoudre le » problème d'une idylle capable de conduire jusqu'à l'Élysée l'homme » qui ne peut plus être ramené à l'Arcadie. » Il a déjà renoncé à l'Arcadie, mais il soupire après le monde où les héros vivent idylliquement, où les dieux étaient encore humains et les hommes plus divins. Et les *Dieux de la Grèce* sont la confession intime de ce sentiment, le premier et le plus puissant de tous en Schiller. On le reconnaît clairement par le poème lui-même. Lorsque, dans la contemplation des divinités de la Grèce, lui apparaît cette alliance de l'élément héroïque et de l'idylle dans la plus grande plénitude de la vie, et pour ainsi dire la plus dramatique, sa capacité poétique se remplit entièrement de cette image attrayante, l'élégie se tait pour un instant, et le poème se transforme à ce moment en un hymne véritable. Il place l'apparition devant lui comme une image plastique, entraîné lui-même, et heureux par le tableau de cette vie qui se déploie à ses yeux dans sa force et dans sa diversité. Les passages les plus vivants et les plus enflammés dans les *Dieux de la Grèce*, ceux qui transportent l'écrivain lui-même dans la pleine possession de sa puissance poétique, ce sont les jeux et les fêtes de Bacchus.

« Vos temples étaient riants comme des palais ; les jeux héroïques vous célébraient ; à ces fêtes de l'isthme fécondes en couronnes, les chars comme la foudre roulaient vers le but. Des danses pleines d'âme tournaient, en s'entrelaçant, autour de l'autel éclatant ; des palmes triomphantes ornaient vos temples, des couronnes votre chevelure embaumée.

« Le thyrsé joyeux d'Évolé et le magnifique attelage de panthères annonçaient le dieu qui porte la joie. Faunes et satyres le précédaient en chancelant ; autour de lui bondissaient les ménades en délire. Leurs danses font l'éloge de son vin, tandis que ses joues invitent gaiement à saisir la coupe. »

On conçoit bien comment Schiller aspirait, par une nécessité intérieure et purement humaine, vers l'heureuse union de l'idylle avec l'épopée. Cette union devait, en effet, lui apparaître comme un autre

monde digne d'envie; son imagination vivait en réalité dans le contraste de l'une et de l'autre, et s'obstinait à le reproduire sous des formes nouvelles et tragiques. C'est un trait frappant du caractère poétique de Schiller, et qui ne l'a jamais abandonné : il ne peut représenter l'élément héroïque sans l'élément idyllique; il lui faut les unir, en les opposant l'un à l'autre et en les complétant l'un par l'autre. C'est ainsi seulement que s'achève et s'accomplit pour lui la représentation poétique. Ce contraste, cette compensation réciproque, sont et restent inhérents à son mode de sensibilité poétique. Il choisit avec prédilection des sujets et des personnages qui les renferment; et s'ils ne les renferment pas, il ajoutera par la composition l'élément idyllique à l'élément héroïque. C'est ainsi qu'il créera à côté de Wallenstein et d'Octavio, Max et Thécla, deux amants heureux, placés sur la sombre scène où luttent les puissances ennemies et destructives. Ainsi encore, la fable d'Héro et Léandre est un sujet plein d'attrait pour son imagination : deux amants heureux, mais l'Hellespont entre eux. « Celui-là n'a jamais goûté le bonheur, qui n'a » point cueilli le fruit céleste sur les bords noirs et horribles du » fleuve des enfers ! » Ou bien c'est un personnage idyllique et féminin auquel est assignée une tâche héroïque, une héroïne qui, au sein de la victoire, se voit désarmée tout à coup par un sentiment purement féminin : la Pucelle d'Orléans. Ou bien c'est une reine, Marie Stuart, qui se trouve, avec tous les talents et toutes les passions d'une nature féminine, trop femme pour une reine, qui ne sait que charmer, mais non régner, et ne devient héroïque que dans la souffrance.

X.

Mais revenons aux *Dieux de la Grèce* et à la confession exprimée par la disposition fondamentale de ce poème. Le contraste est douloureusement ressenti entre le temps passé et le temps présent, entre le monde artistique d'une époque passée, créé par l'imagination, et le monde réel, tel qu'il se réfléchit dans la raison de l'époque présente : double opposition qui pénètre le sentiment de Schiller et que fait éclater l'analyse de son œuvre. Le monde grec en opposition avec le nôtre est le premier thème du poème. De ce premier contraste résulte l'autre immédiatement. Aux yeux du poète, le monde grec est le monde par excellence de l'imagination poétique; partant de là, il pousse l'op-

position plus loin, et la pose non plus seulement entre deux mondes définis, mais entre la fantaisie et la réalité en général, entre la poésie et la vie. C'est le deuxième contraste, où finit le poème : « Ce qui est » destiné à l'immortalité dans les chants du poète, doit s'anéantir dans » la vie ! »

Le poète va-t-il donc prendre possession de cette vie immortelle par l'imagination, par la poésie, par l'art, et se détourner sur les ailes de l'élégie ou de l'ironie, selon son humeur, du présent et de la vie réelle ? De même qu'autrefois il opposait énergiquement la nature à l'histoire, va-t-il maintenant retrancher la poésie de la vie et chercher, froidement et sans succès, à séparer sa propre existence de celle de son espèce ? Devra-t-il sérieusement sacrifier à l'art sa croyance à l'histoire ? Non ! dans l'âme d'un tel poète, cet état de discorde ne saurait durer : cette âme parviendra à unir la mission de l'artiste, dans son sens le plus élevé, avec la croyance à l'histoire, qui ne repousse pas le présent de son sein. Grand artiste, il considérera la vie humaine elle-même comme une tâche dont l'art doit s'occuper, comme une matière qu'il doit former et façonner ; il ne gémira pas sur le présent, mais il le charmera, l'ennoblira, l'élèvera au-dessus de lui-même. L'art véritable, bien compris et renfermé dans ses justes limites, n'exige autre chose que la beauté, qui rend l'homme capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus élevé. Dans la grande éducation de l'humanité, que nous nommons l'histoire universelle, l'art consacre, favorise, achève chaque progrès de la civilisation humaine. Schiller aspirera à devenir l'artiste qui, un type pour tous, saurait unir la vocation poétique à la mission historique, et agir selon les paroles que lui-même adresse aux artistes : « La dignité de l'humanité est » remise en vos mains, gardez-la ! Avec vous elle s'affaisse, avec vous » elle se relèvera. La sainte influence de l'art est au service d'un plan » du monde rempli de sagesse ; qu'elle mène l'humanité en silence vers » l'océan de la grande harmonie ! »

Par cette confession, Schiller achève ses « années de voyage » dans les domaines de la poésie. C'est la confession de l'artiste ! Une seule année s'est écoulée entre elle et *les Dieux de la Grèce*, elle lui a suffi pour se réconcilier avec l'histoire et avec le présent, et pour résoudre, dans une complète harmonie, la dernière dissonance qui troublait encore son génie.

« Les Dieux de la Grèce » finissent par la plainte sur la beauté évanouie, sur le monde déserté par les dieux. Les « Artistes » commentent par des paroles triomphantes sur la beauté vivante, et exaltent la

dernière œuvre de l'histoire comme le plus grand succès. Voici la strophe finale des « Dieux de la Grèce » : « Ils partirent, et ils emportèrent avec eux *tout ce qui est beau, tout ce qui est élevé*, ils prirent toute couleur et toute sonorité à la vie, ne nous laissant que la parole inanimée ! » Ici, dès les premiers mots : « *Que tu es belle, humanité, avec ta branche de palmier, debout au déclin du siècle*, dans ta virilité noble et fière, avec ton entendement ouvert, avec la plénitude de ton esprit, remplie d'une gravité douce, dans un calme fécond et tranquille, ô toi, la fille accomplie du temps ! »

Pour mieux mesurer la période de développement que Schiller traversa durant les dix années d'épreuve, et qui se réfléchit dans ses confessions poétiques, comparons le point de départ avec le point d'arrivée.

La première confession, c'est le drame « les Brigands », la dernière, c'est le poème « les Artistes ». Là, le premier mot est celui-ci : « Le dégoût me prend en face de ce siècle paperassier ! » Ici, le premier mot : « *Que tu es belle, humanité, avec ta branche de palmier, debout au déclin du siècle !* »

Si grande est la distance entre le poète d'alors et le poète d'à présent. Dans toutes les poésies de ce temps orageux, Schiller s'est cherché lui-même ; voilà pourquoi ces poésies furent ses confessions. Il s'est vainement cherché dans Franz Moor, le perturbateur de la société, dans le cosmopolite Posa, et il s'est trouvé enfin en réalité dans l'Artiste. Maintenant le poète se résout dans l'artiste qui cherche seulement la beauté, dans l'artiste classique, qui élève et ennoblit tout ce qu'il touche. Par les proportions de la beauté, il a adouci la grandeur, et il a confirmé dans chaque parole ces mots que son grand ami a jetés à sa suite dans l'éternité : « Et derrière lui, réduite à une vaine apparence, gisait ce qui nous enchaîne tous — la vulgarité ! »

XI.

Je cherche un dernier trait qui nous représente complètement le poète, tel qu'il a été et tel qu'il est devenu, qui ressemble au génie de Schiller autant que son buste par Dannecker, et je n'en trouve aucun qui réponde d'une manière plus grandiose à la puissance poétique maîtresse d'elle-même et apaisée que nous a révélée « l'Artiste », que ces vers composés par lui peu de temps avant sa mort. Ce sont

précisément les paroles que notre auguste grande-duchesse ¹ a jointes au buste du poète, auquel Son Altesse Impériale a donné une place dans le château ducal de Weimar.

« Nul espace ne me retient, nulle barrière ne m'enchaîne; libre, je m'élance
» par tout le ciel. Mon incommensurable empire est la pensée, et mon instru-
» ment ailé est la parole. Ce qui se meut dans le ciel et sur la terre, ce que la
» nature crée au plus profond du mystère, doit s'ouvrir à moi et se dévoiler, car
» rien ne restreint la libre puissance de la poésie. Il n'y a rien cependant qui soit
» plus beau à mes yeux qu'une âme belle manifestée dans la beauté de la forme. »

¹ S. A. I. la grande-duchesse Maria Pawlowna, à laquelle l'auteur a dédié ce travail.

(*Traduit de l'allemand de M. KUNO FISCHER.*)

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE¹.

QUATRIÈME ARTICLE.

L'AFRIQUE AUSTRALE.

Vue générale des explorations du Continent africain.

Livingstone et ses découvertes.

Lichtenstein. Peters. Bleek. Krapf et Rebmann.

L'ETHNOLOGIE AFRICAINE ET SA PLACE NOUVELLE DANS LA SCIENCE.

XII.

De toutes les parties du globe livrées à l'activité scientifique de nos voyageurs, c'est l'Afrique qui leur présente encore le champ d'exploration le plus vaste à la fois et le plus difficile. Il a été plus aisé aux navigateurs des mers arctiques de pénétrer la ceinture de glaces éternelles qui défend l'approche du pôle, qu'il ne l'est aux explorateurs européens de s'ouvrir les routes de l'Afrique intérieure à travers l'immensité des déserts et l'hostilité des peuples sauvages. Aussi, de combien de victimes ont été semées ces routes meurtrières ! — triste

¹ Pour les articles antérieurs, voir les livraisons de juin, août et octobre 1858.

privilege réservé aux découvertes africaines. Ni l'Océan immense et ses écueils, ni les forêts du nouveau monde, ni les frimas des mers polaires et les steppes glacées de l'Asie boréale, n'offrent des périls comparables à ceux de l'Afrique. Dans les autres parties du monde, la science enregistre comme une triste exception la perte des explorateurs morts à la tâche; en Afrique, c'est la mort qui est la règle, et le salut l'exception.

Mais le sort de ceux qui succombent semble exciter, loin de l'abattre, l'ardeur de ceux qui viennent après eux. Vainement les brusques variations d'une température extrême ou les pernicieuses exhalaisons des pays de marécages minent et détruisent les constitutions les plus robustes; vainement la rapacité féroce des musulmans du désert ou la barbarie des populations païennes sèment de périls incessants les pas des voyageurs: ni les dangers du climat, ni la crainte des habitants, n'amortissent l'impatience des découvertes. Lorsque le soldat, sur le champ de bataille, est frappé par le fer ennemi, les rangs se resserrent et la ligne se reforme: ainsi en est-il de la phalange intrépide des explorateurs africains, ceux-ci poussés en avant par le génie de la spéculation commerciale, ceux-là pieusement incités par le prosélytisme religieux, d'autres n'obéissant qu'au pur amour de la science, — tous, jour par jour, apportant leur pierre à l'édifice lentement élevé de la reconnaissance de l'Afrique.

Bien lent en effet a été jusqu'à ces derniers temps le progrès des connaissances acquises sur la géographie de ce grand continent; car si incomplètes que soient encore aujourd'hui les notions que l'Europe en possède, les premières explorations connues n'en remontent pas moins à plus de six cents ans avant l'ère chrétienne. Les premières tentatives sont toutes attribuées aux navigateurs phéniciens de Tyr et de Carthage, les plus grands marins de l'ancien monde, et la tradition les rattachait aux noms du pharaon Nékho, du roi de Perse Xerxès, et de l'amiral carthaginois Hannon¹. Tous ces souvenirs géographiques reposent indubitablement sur des faits réels, bien qu'aucun d'eux, sauf la navigation de Hannon, ne nous soit arrivé dans une relation authentique et quelque peu circonstanciée, qui lui puisse donner le caractère et la valeur d'un fait scientifique. L'histoire attri-

¹ Circumnavigation de l'Afrique rapportée au règne de Nékho, roi d'Égypte, entre 610 et 600 (Hérodote, IV, 42); tentative de Sataspès, sous le règne de Xerxès, vers 484 (*Id.*, IV, 43); voyage de Hannon au sud du détroit de Gadès, probablement vers l'année 470. Une entreprise analogue, celle d'Eudoxe, est mentionnée au temps de Ptolémée Physcon et de Ptolémée Lathyre, entre les années 145 et 115 avant notre ère.

buera toujours à Vasco de Gama l'honneur immortel d'avoir doublé le premier, en 1498, le cap redoutable qui termine au sud le continent africain, et d'avoir ainsi ouvert aux navigateurs une communication directe entre l'océan Atlantique et la mer des Indes.

Les quinze siècles écoulés entre le commencement de notre ère et l'époque mémorable de Vasco de Gama ne fournissent qu'un fait important, l'entrée des Arabes musulmans dans l'Afrique centrale; mais ce fait tient une grande place dans l'histoire géographique du continent africain. C'est depuis lors seulement que la Nigritie, restée inconnue aux anciens, a pris rang sur la scène historique.

La suite ininterrompue des navigations portugaises, qui, depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'aux premières années du seizième, contournèrent l'Afrique à partir du détroit de Gibraltar jusqu'à l'entrée de la mer Rouge, avait donné aux marins la carte nautique du continent; mais sur bien peu de points les notions acquises avaient dépassé la côte. Les trois cents ans compris entre le temps de Gama et la fin du dix-huitième siècle n'ajoutèrent pas à cet égard une bien grande somme d'informations aux découvertes portugaises. Les Portugais eux-mêmes avaient fondé des établissements, tout à la fois commerciaux et religieux, sur les deux côtes de l'Afrique australe; mais la regrettable politique du gouvernement de Lisbonne, comme autrefois celle des Phéniciens, était de cacher aux autres peuples la connaissance de leurs entreprises et de leurs colonies. Les missionnaires italiens et français donnèrent à l'Europe des informations plus étendues sur le Congo et le pays de Benguéla; encore ces informations, en ce qui se rapporte à la géographie positive, sont-elles d'une nature assez vague, et dépourvues à peu près complètement de tout caractère scientifique. On en peut dire autant, à peu d'exceptions près, des notions fournies par les voyageurs et par les missionnaires sur d'autres parties du pourtour africain, aussi bien que sur l'Abyssinie et le haut bassin du Nil. Quand on examine les bases sur lesquelles la plupart de ces informations reposent, on ne peut qu'admirer la sagacité déployée par l'illustre d'Anville, le prince des géographes modernes, dans l'élaboration des matériaux informes qui ont servi à la composition de sa grande carte d'Afrique de 1749.

C'est en effet sur cette carte, si remarquable pour l'époque, qu'il faut étudier l'état précis de la géographie africaine au milieu du dix-huitième siècle.

Mais la fin de ce siècle a été une grande époque dans l'histoire géographique de cette partie du monde.

C'est à cette époque, en 1788, que se forma en Angleterre l'Association pour l'avancement des découvertes africaines ¹.

Ce qui donne une grande importance à cette Association, ce n'est pas seulement la forte impulsion qu'en reçoivent les voyages et les reconnaissances, c'est surtout le caractère nouveau qu'elle imprime aux investigations. Les observations des explorateurs ont dû prendre depuis lors une direction essentiellement scientifique. A l'histoire naturelle et à la description toujours un peu superficielle des populations, les voyageurs ont dû joindre une étude plus générale et mieux coordonnée de la conformation du pays et des autres conditions climatologiques. On s'est attaché aux déterminations astronomiques, si importantes pour donner au moins, dans le canevas des cartes, quelques points fixes auxquels on puisse rapporter les itinéraires des caravanes et ceux des voyageurs. L'étude des populations est devenue plus exacte et plus approfondie. Les types des différentes races ont été décrits et représentés avec une fidélité étrangère aux anciennes relations. On a scruté leurs idées morales et leurs croyances religieuses; on a comparé leurs mœurs et leurs usages; on a recueilli autant qu'on l'a pu leurs faibles traditions. Une étude toute nouvelle, celle des idiomes africains, a été on peut dire créée, et déjà les rapprochements qu'on a tirés de cette étude ont conduit à des résultats tout à fait neufs et complètement inattendus pour la distribution des races qui se partagent l'Afrique, et la délimitation des groupes qu'on y peut reconnaître. Enfin, dans les contrées riveraines de la Méditerranée, dans la longue vallée du Nil, la Cyrénaïque et ses oasis, dans les pays de Tripoli, de Tunis et d'Alger, on a étudié avec la rigueur archéologique les monuments des anciens âges et leurs inscriptions; et de cette étude que le dix-huitième siècle avait à peine entrevue, est sortie pour l'Égypte une nouvelle science, celle des hiéroglyphes, qui compte déjà de grandes illustrations, et qui a conduit, dès son début, à des résultats immenses pour l'ancienne histoire du monde.

Quelques-unes de ces recherches, particulièrement celles qui se rapportent à la glossologie comparée, appartiennent aux explorations de notre époque même, devenues de plus en plus élevées dans leur but et rigoureuses dans leurs résultats; mais déjà les expéditions suscitées par l'Association africaine de 1788 présentent ce grand caractère de recherches scientifiques qui les place fort au-dessus de la plupart des

¹ *Association for promoting the discovery of the interior parts of Africa*, Association pour activer la découverte des parties intérieures de l'Afrique.

relations antérieures. Les noms de Brown, de Ledyard, de Hornemann à la fin du dernier siècle, et surtout les grands noms de Mungo Park et de Burckhardt au commencement du siècle actuel, disent assez quelle a été la gloire de cette première époque de l'Association, et quels services elle a rendus aux explorations africaines.

Les voyages entrepris sous ce haut patronage devaient se trouver ralentis ou suspendus pendant la conflagration générale des premières années du siècle; le rétablissement de la paix du monde, en 1815, leur donna une nouvelle impulsion. Les explorations commencées furent poursuivies; beaucoup d'explorations nouvelles furent entreprises. Des reconnaissances importantes eurent lieu sur toute la partie du littoral africain que baigne la Méditerranée, ainsi que sur les côtes de l'Atlantique et sur celles de la mer des Indes et de la mer Rouge. Le périple tout entier du continent fut renouvelé avec la précision qu'exige la science nautique. Les marins de la France et de l'Angleterre rivalisèrent de zèle et d'activité dans l'accomplissement de cette tâche immense, de même que les explorateurs des deux nations s'efforçaient à l'envi d'élargir le cercle des connaissances acquises sur les parties intérieures. Il faut cependant reconnaître que dans cette émulation généreuse des deux nations, qui avait succédé aux luttes sanglantes des champs de bataille, la plus large part d'entreprises et de résultats a longtemps appartenu à l'Angleterre, plus particulièrement incitée par les prévisions commerciales qui chez elle se séparent rarement des vues scientifiques. Il est deux grandes régions, notamment, dont l'exploration lui a été dévolue d'une manière à peu près exclusive : au nord, le bassin central du lac Tsad et les parties inférieures du bassin du Niger; au sud, les vastes contrées intérieures qui s'étendent au-dessus de la colonie du Cap, dans la direction de l'Équateur. La reconnaissance directe, et l'on peut dire la découverte du lac Tsad (1823), a placé les noms de Clapperton et de Denham au premier rang parmi les modernes explorateurs de l'Afrique.

Mais depuis dix ans surtout un redoublement d'efforts s'est manifesté dans les explorations africaines, et ces efforts ont été déjà récompensés sur plusieurs points par des découvertes extrêmement importantes, qui elles-mêmes ouvrent la voie à des résultats plus grands encore et plus décisifs. Attaquée à la fois sur tous les points de son immense pourtour,* l'Afrique a dû céder chaque jour quelques-uns de ses secrets aux explorateurs européens. Différentes expéditions ont considérablement ajouté à nos connaissances sur la région inférieure du grand fleuve de la Nigritie, aussi bien que sur les États nègres de

la côte de Guinée. On doit au gouverneur actuel de notre colonie du Sénégal, M. le colonel Faidherbe, indépendamment de ses rapports officiels si honorables pour nos armes et d'un si grand avenir pour nos relations dans le nord-ouest de l'Afrique, quelques morceaux très-courts, mais d'un extrême intérêt, sur les races qui se partagent cette région. La science ici donne la main à la politique. La connaissance intime des populations, de leurs origines, de leurs filiations, de leurs rapports et de leurs antécédents, n'importe pas moins aux gouvernements qu'aux études purement historiques.

Au milieu de cette activité prodigieuse qui semble vouloir regagner en quelques années tant de siècles perdus pour la connaissance de l'Afrique, c'est surtout notre établissement de l'Algérie qui aura produit les plus grands résultats tout à la fois pour la science et pour la civilisation. Et ici nous voyons se manifester une des différences les plus profondes qui existent entre les temps actuels et l'antiquité. Chez les nations modernes, l'esprit d'investigation scientifique est partout. C'est le souffle généreux qui élève, qui ennoblit toutes les grandes entreprises. Chez les anciens, c'est un sentiment qui existe à peine, ou qui n'apparaît qu'à de rares intervalles et par des exceptions tout à fait individuelles. Les Romains ont eu pendant près de six siècles la possession du nord de l'Afrique; qu'en est-il sorti comme étude sérieuse du pays et des populations? Ils ont tracé des routes, fondé des colonies, élevé des monuments, exécuté de grands et beaux travaux; cela était nécessaire pour faciliter l'administration, pour occuper l'armée, pour maintenir la soumission des indigènes, et aussi pour laisser partout l'empreinte du nom romain. Mais qu'ont-ils fait pour mieux connaître ces belliqueuses tribus que leurs armes avaient domptées? Ont-ils seulement pensé qu'elles méritassent d'être connues? Salluste, un des grands écrivains et des historiens illustres dont Rome se glorifie, conçoit en Afrique même le dessein d'écrire l'histoire de Jugurtha. Vivant au milieu des Numides, dont César l'avait fait gouverneur, et par conséquent en position de bien connaître le pays et les habitants; ayant de plus, c'est lui qui nous l'apprend, la possibilité de recourir aux livres écrits en langue punique par le roi Hiempsal, père du prince qui venait d'être détrôné, il avait ainsi sous la main toutes les facilités possibles de s'entourer d'informations exactes: eh bien, qu'est-ce que Salluste a tiré de tout cela? quelques légendes puériles sur les origines prétendues mèdes et persanes de la nation numide, et puis c'est tout. De la position du pays, de ses conditions physiques, de sa géographie, des tribus qui l'occupaient et de leurs rapports véritablement histori-

ques, pas un mot. L'historien ne paraît pas même se douter que tout cela puisse avoir le moindre intérêt pour ses contemporains. Il a hâte de sortir de ce sujet dont à peine il a effleuré le seuil : Le temps me presse, dit-il, passons à autre chose, *alio properare tempus monet*.

Dans ce beau pays qui est aussi devenu une de nos provinces, comme il fut une province romaine, combien nos préoccupations sont différentes ! Moins de trente ans se sont écoulés depuis que nous sommes entrés en Algérie, et déjà, au milieu même des combats presque incessants qui ont accompagné ou suivi notre prise de possession, quelle masse énorme d'acquisitions de tout genre la science a faite ! Nous aussi nous avons ouvert des routes et fondé des villes ; mais au milieu même des soins d'une vaste organisation, que de travaux déjà pour retrouver le passé de ce peuple dont l'avenir nous appartient ! La vaste collection qui se poursuit sous le titre de *Description scientifique de l'Algérie*, sans parler d'autres publications officielles ou particulières, renferme une prodigieuse quantité d'informations et de documents de toute nature sur la géographie physique, sur l'histoire naturelle, sur l'ethnographie et les antiquités, outre un grand nombre de relations, de mémoires, de travaux individuels, pleins de faits nouveaux et d'utiles enseignements. L'étude de la géographie positive marche de front avec les recherches physiques, ethnographiques et archéologiques, et d'excellentes cartes, dues au labeur ininterrompu de nos ingénieurs, forment l'utile complément des publications officielles. Enfin, la traduction du grand monument historique des peuples berbères, l'Histoire d'Ibn-Khaldoun, nous met en possession de ce que cette nation énergique sait d'elle-même et de son passé ; en même temps que des études approfondies sur la langue berbère et ses dialectes ouvrent la voie la plus sûre qui puisse conduire à la solution du problème encore très-obscur des origines de la race.

A l'orient de l'Algérie et de Tunis, la côte libyque, jusqu'au Delta du Nil, a été l'objet de plusieurs explorations savantes, entre lesquelles nous devons surtout rappeler celle du docteur Barth en 1845, non pas sa mémorable expédition de l'Afrique centrale, qui n'a eu lieu que cinq ans plus tard, mais un premier voyage par lequel M. Barth préludait en quelque sorte à la grande entreprise qui devait bientôt après immortaliser son nom. Dans l'histoire géographique de cette zone du nord, l'oasis de Siwah, si célèbre dans l'antiquité par l'oracle d'Ammon, forme un épisode d'un intérêt particulier. Sans parler de l'Égypte, qui est à elle seule un monde à part, nous trouvons encore, parmi les régions du pourtour africain qui sont devenues de nos jours un champ

de fructueuses études pour les explorateurs, toute la Nubie et les hauts pays du Nil, l'Abyssinie et les contrées limitrophes, et enfin les parties australes que baigne la mer des Indes. Il n'est aucune de ces contrées qui n'ait été de notre temps l'objet de relations importantes, et parmi ces relations il en est dont la place est marquée au nombre des grands monuments scientifiques de notre époque.

XIII.

Dans ce remarquable mouvement qui depuis la fin du dernier siècle a poussé les nations de l'Europe vers les explorations africaines, si la France a eu, en Égypte, en Algérie, et sur d'autres points encore¹, l'initiative des grandes études à la fois historiques, physiques et géographiques; si l'Angleterre a déployé ici la persévérance et l'activité qu'elle apporte en toutes ses entreprises, et marqué son passage dans presque toutes les contrées du continent, l'Allemagne aussi a conquis une large place dans ce vaste champ d'investigations. Nulle part ses voyageurs savants n'ont fait de plus nombreuses découvertes et accompli de plus beaux travaux. Plusieurs régions, et des plus importantes, sont devenues le domaine presque exclusif de ses explorateurs. Avec Barth et ses infortunés compagnons, Overweg et Vogel, elle a livré à l'Europe le Soudan tout entier; avec Hornemann, Ehrenberg et Minutoli, elle a ouvert les routes du Fezzan, exploré l'oasis d'Ammon, et scruté les secrets de la nature africaine; avec Lepsius et Brugsch, elle a étudié les vieux monuments de l'Égypte et de la Nubie, elle a pénétré, en déchiffrant leurs mystérieuses inscriptions, dans les profondeurs des temps pharaoniques, et elle a ainsi confirmé, en la complétant, l'immortelle découverte de Champollion; avec Seetzen et Burckhardt, avec Rüppell et Russegger, avec Heuglin et Metzinger, elle a suivi le cours du Nil et du fleuve Bleu jusqu'au fond du Sennâr, elle a parcouru la terre classique de Méroé, elle a donné des notions précises sur la contrée qu'on nomme le désert Nubien, entre le Nil et la mer Rouge, et elle a fait connaître les nombreuses tribus qui occupent cette région pastorale depuis l'Égypte jusqu'à la frontière d'Abyssinie; avec Ferdinand Werne, elle a remonté le fleuve Blanc jusqu'au point le plus élevé que l'on y ait encore atteint, et elle a donné la première description que l'on ait eue de ce grand

¹ Notamment dans la Sénégambie, dans le Soudan occidental et dans la Cyrénaïque.

fleuve, qui est la branche principale et la véritable tête du Nil ; avec Isenberg et Krapf, elle a visité quelques-unes des provinces les moins fréquentées de l'Abyssinie, et elle a donné sur les idiomes de leurs habitants des notions précieuses pour l'ethnographie générale de l'ancienne Éthiopie ; avec Krapf encore, elle s'est avancée dans les contrées inconnues qui bordent la côte orientale de l'Afrique du Sud, et elle y a signalé, non loin de l'Équateur, l'existence de montagnes neigeuses qui renferment les sources du fleuve d'Égypte, ou qui du moins alimentent quelques-uns de ses premiers tributaires.

On peut juger par ce seul aperçu de la variété d'informations que fournissent les relations allemandes sur une partie considérable de l'Afrique, en particulier sur les contrées du nord. Avant de toucher, cependant, à la riche moisson que nous réservent les récents explorateurs de la haute Nubie, de la vallée du Nil et des contrées du Soudan, — moisson d'autant plus riche que pour nous, Français, elle est connue à peine et à peu près intacte, — nous voudrions nous arrêter un moment aux grandes découvertes qui ont été faites depuis quinze ans dans l'Afrique australe. L'Allemagne, il est vrai, n'a participé à ces explorations du sud que pour la moindre partie, et elle n'y apporte qu'un petit nombre de noms parmi lesquels se distingue celui du docteur Krapf ; mais si les découvertes du docteur Krapf se renferment dans un espace relativement limité, elles ont cela de particulièrement intéressant qu'elles se rattachent à la grande question des sources du Nil, à ce problème soulevé depuis tant de siècles et dont la solution est maintenant si proche.

Si l'on jette les yeux sur une carte qui date seulement de vingt ou trente ans, on est frappé des vastes espaces entièrement vides qui occupent la presque totalité de l'Afrique australe. A partir de huit à dix degrés de latitude nord, jusqu'aux environs du vingt-cinquième degré de latitude sud, l'intervalle d'une côte à l'autre, entre l'Atlantique et la mer des Indes, est tout à fait blanc ou peu s'en faut. C'est une longueur d'au moins neuf cents lieues, sur plus de six cents lieues de largeur. De ce vide immense tout n'est pas rempli, à beaucoup près. Il y a encore, notamment, une double zone de deux à trois cents lieues de largeur, aux deux côtés de la ligne équinoxiale, où l'on chercherait vainement un seul nom de ville, de rivière ou de peuple. Mais plus loin dans le sud, depuis les environs du dixième parallèle jusque vers le vingt-cinquième, à la hauteur du Congo d'un côté et de la côte de Mozambique de l'autre, les choses se sont bien amendées. On y voit maintenant tracé fort en détail un grand fleuve de plus de

cinq cents lieues de développement (le Zambézi, qui va déboucher par un large delta dans le canal de Mozambique), et autour de ce fleuve de nombreux affluents qui constituent dans cette région australe un des grands systèmes d'eaux du continent. Une foule de noms de peuples et de tribus remplissent cet immense bassin, avec leurs villes et leurs bourgades dont beaucoup sont fixées par de bonnes observations astronomiques; si bien que ce grand espace, tout à fait vide il y a quelques années à peine ou qui n'offrait que des noms douteux jetés presque au hasard, forme maintenant une des bonnes parties de la carte d'Afrique.

Ce progrès extraordinaire, un des plus remarquables que l'on ait jamais eu à enregistrer dans l'histoire de la science, est, à bien dire, l'œuvre d'un seul homme, le révérend David Livingstone, et il a été accompli dans l'espace de cinq années, de 1852 à 1856.

Le docteur Livingstone est un simple missionnaire anglican. Arrivé en Afrique en 1840, il y remplit obscurément, pendant près de dix années, les fonctions de dévouement et d'abnégation que lui imposait son caractère apostolique; mais une pensée fermentait en lui. C'est une de ces natures froidement énergiques prédestinées aux grandes entreprises. Étendre au loin dans le cœur de l'Afrique le champ de la prédication chrétienne, et en même temps reculer les bornes de nos connaissances géographiques, telle était celle que le courageux missionnaire voulait accomplir.

Il s'y était préparé de longue main. Aux connaissances indispensables en géologie et en histoire naturelle, il avait joint la pratique, plus difficile, de l'observation des astres; sa longue résidence au milieu des tribus africaines l'avait d'ailleurs familiarisé avec leurs idiomes. Il réunissait ainsi toutes les conditions qui pouvaient rendre ses expéditions fructueuses pour les sciences naturelles, pour la géographie positive et pour l'ethnologie.

La station missionnaire de Kolobeng, résidence habituelle du docteur Livingstone, est située au milieu du continent et au cœur du pays des Betchouanas, autrefois exploré par Lichtenstein¹, par 20° 40' au sud de

¹ Au milieu du nombre infini de relations anglaises qui, depuis le commencement du siècle, ont été publiées sur la région du Cap et le pays qui lui confine au nord, celle de Lichtenstein tient un rang très-honorable. Lichtenstein est d'ailleurs le seul voyageur allemand qui se soit avancé dans cette direction; c'est aussi le premier explorateur, sauf la course un peu antérieure de MM. Truter et Somerville, qui ait poussé ses observations au nord du Garib ou rivière Orange. Son voyage, riche surtout en observations d'histoire naturelle et d'ethnographie, a eu lieu de 1803 à 1805. Le livre est intitulé : *Reisen im*

l'équateur, à 900 milles vers le nord-est de la ville du Cap. Ce point était, il y a dix ans, à peu près la limite extrême des reconnaissances européennes au nord de la province du Cap; c'est de là que sont parties les explorations de M. Livingstone.

La première remonte à 1849, et déjà elle fut signalée par une découverte importante. Le missionnaire avait souvent entendu parler parmi les indigènes d'un grand lac situé à *une lune* de distance de Kolobeng, dans la direction du nord-ouest; une occasion qui s'offrit de se rendre près d'un chef dont le territoire touche au lac permit enfin à M. Livingstone d'entreprendre ce voyage. Le lac est connu sous différents noms parmi les tribus environnantes; le plus général et le plus répandu est celui de *N'gami*. C'est une nappe d'eau d'une quarantaine de milles dans sa plus grande étendue, quelque chose comme le lac de Genève. Bien que le lac reçoive plusieurs cours d'eau considérables de l'ouest et du nord-ouest, il n'a pas d'écoulement extérieur; il y a d'ailleurs dans cette région de vastes terrains à la fois salins et marécageux, tout à fait analogues aux sibkhas du sud de l'Atlas. Le N'gami et les rivières qui s'y écoulent ou qui le contournent forment, entre l'Orange et le Zambézi, un système d'eau particulier d'une grande étendue.

La découverte du N'gami était un premier pas vers l'exploration des régions centrales; elle eut un grand retentissement dans le monde géographique. Le nom de M. Livingstone acquit dès lors une grande notoriété¹. Un peu plus tard (de 1850 à 1853), un nouvel explorateur, M. Francis Galton, et un jeune naturaliste suédois, M. Andersson, sont allés au lac Ngami en partant de la côte occidentale, et en ont publié des relations fort intéressantes², qui sont comme un appendice, et un appendice important, de celle de M. Livingstone.

südlichen Afrika in den Jahren 1803, 1804, 1805 und 1806. Berlin, 1811-12, 2 vol. in-8°. M. Depping en a donné une traduction abrégée aux tomes XVII et XVIII de l'*Histoire des voyages* commencée par M. Walckenaer, et malheureusement interrompue avec le vingt et unième volume.

¹ Deux compatriotes du missionnaire, M. Murray et M. Oswell, que la perspective d'une grande exploration avait séduits, accompagnaient le docteur Livingstone et ont partagé l'honneur de la découverte.

² La première notice des courses de M. Galton et de celle de M. Andersson a été donnée dans les pages du Journal de la Société de géographie de Londres: *Recent expedition into the interior of South-Western Africa*, 1850-51, by Fr. Galton, vol. XXII, 1852, p. 140-163; et *Explorations in South Africa*, 1853, by Ch. J. Andersson, vol. XXV, 1855, p. 79-107. Chacune de ces deux notes est accompagnée d'une carte. Les deux voyageurs ont publié bientôt après leurs relations. Celle de M. Galton a pour titre: *The Narrative of an Explorer in Tropical South-Africa*. Lond., 1853, petit in-8°.

Celui-ci, après son heureuse excursion au grand lac du nord, n'en était devenu que plus impatient de pousser plus loin ses découvertes. Dans une nouvelle course, en 1850, il ne put dépasser le N'gami. L'année suivante, une troisième tentative le conduisit jusqu'au Zambézi; mais ce fut seulement en 1852 qu'il lui fut possible de réaliser dans toute son étendue le projet qu'il nourrissait depuis si longtemps. C'est dans ce quatrième voyage, en 1852, qu'il remonta, en se portant au nord jusqu'au delà du douzième degré de latitude, toute la partie supérieure de la vallée du Zambézi, et que, tournant ensuite à l'ouest, il arriva à Loanda, la capitale des possessions portugaises de la côte occidentale¹. Cette traversée, de près de 2,000 milles anglais depuis Kolobeng, n'avait pas duré moins de onze mois. Elle avait eu, nous l'avons déjà dit, de magnifiques résultats pour l'étude physique d'une immense région jusque-là absolument inconnue, pour la connaissance des populations, et aussi, du moins c'était l'espoir du zélé missionnaire, pour la propagation de la parole évangélique. M. Livingstone, cependant, ne regardait pas sa tâche comme accomplie. Il avait effectué du sud au nord, depuis le Cap jusqu'à Loanda, la traversée d'une grande partie de l'Afrique australe, ce qu'aucun Européen n'avait fait avant lui : son rêve maintenant était d'achever une traversée analogue de l'ouest à l'est.

C'est surtout, en effet, en partant de la côte orientale et en remontant la vallée du Zambézi qu'il sera possible d'ouvrir une route régulière et facilement praticable vers la région intérieure, non-seulement pour les explorateurs et les entreprises scientifiques, mais pour les besoins pratiques du commerce et pour la prédication de l'Évangile. Plein de cette pensée, M. Livingstone revint de Loanda à Linyanti,

M. Andersson, qui accompagnait M. Galton dans la course de 1850, et qui est retourné seul au N'gami en 1853, a donné d'abord en anglais la relation de ses deux voyages (*Lake N'gami; or explorations and discoveries during four years' Wanderings in the Wilds of South-Western Africa*. London, 1856, in-8°), puis, avec plus de développement, en suédois, sa langue maternelle. Une traduction allemande a été faite en 1858 de la rédaction suédoise (*Reisen in Sudwest-Afrika bis zu See N'gami, in den Jahren 1850 bis 1854, von Ch. J. Andersson. Aus dem Schwedischen von Dr H. Lotze*. Leipzig, Costenoble, 1858, 2 vol. in-8°.)

¹ Un jeune naturaliste hambourgeois, qui accompagna, comme médecin du bord, une expédition commerciale que le consul général de Portugal à Hambourg, M. Ribeiro dos Santos, organisa en 1841 dans le port de Hambourg, pour les escales portugaises de l'Afrique occidentale, a donné une relation intéressante de Loanda et des parties maritimes de l'Angola et du Benguela. Le livre a pour titre : *Die portugiesischen Besitzungen in Sud-West-Afrika. Ein Reisebericht, von G. Tams, Dr Med. et Chir. Mit einem Vorworte von Prof. Dr Carl Ritter*. Hamburg, 1845, in-8°.

résidence d'un chef ami, près de la partie moyenne du Zambézi. La marche fut lente, néanmoins, pendant ce retour, parce que le voyageur y fixa par des observations astronomiques la position d'un grand nombre de lieux. Vers la fin d'août 1855, il était de retour à Linyanti, et il en repartait au milieu de novembre pour descendre jusqu'à la mer la moitié inférieure de la vallée du grand fleuve; ce fut un voyage de près de sept mois à travers un pays qui est non-seulement un des plus riches et des plus peuplés, mais aussi un des plus accidentés de l'Afrique, et souvent des plus pittoresques. Dans un avenir prochain peut-être, les touristes iront visiter les chutes imposantes que forme le Zambézi près de Mosiotounia. Le Zambézi lui-même est une des plus belles rivières de l'Afrique. Écoutons un instant le voyageur; voici ses paroles, lorsqu'à la fin de juin 1851 il voit pour la première fois la partie moyenne du fleuve, à 350 lieues de son embouchure :

« Nous y arrivâmes à la fin de la saison sèche, époque où le niveau des rivières est au plus bas, et cependant le lit du fleuve renfermait un cours d'eau profond et rapide qui n'avait pas moins de 3 à 600 mètres de large. M. Oswell n'avait jamais vu un aussi beau fleuve, lui qui arrivait des Indes. A l'époque de son débordement annuel, le Zambézi s'élève de plus de 18 pieds, et se répand sur une largeur de 15 à 20 milles. » Le fleuve a d'ailleurs pour l'ethnologue un grand intérêt : c'est de marquer la limite générale où finit le domaine des peuples *négres* de l'Afrique centrale, où commence le territoire des deux races distinctes qui occupent au sud l'extrémité du continent, les *Beljouanas* et les *Hottentots*. Cette limite oscille entre les quinzième et dix-neuvième degrés de latitude australe, à peu près à distance égale de l'équateur et du cap de Bonne-Espérance. Les établissements portugais ont autrefois remonté le Zambézi jusqu'à une centaine de lieues (au delà de 300 milles anglais) de la côte de Mozambique, et cependant leur nom n'éveille aucune sympathie parmi les noirs. C'est à d'autres qu'il appartient de reprendre, si elle est possible, l'œuvre de civilisation chrétienne parmi ces races déshéritées. Il y a déjà cependant chez plusieurs de ces populations une certaine civilisation relative. On avait vendu à un chef une certaine composition magique qui avait, dit-on, la propriété de rendre invulnérable aux balles. A l'instigation de Livingstone, on fit sur un veau l'épreuve du fameux préservatif; l'animal, attaché à un arbre, servit de but aux tireurs, et se trouva bel et bien fusillé. « On est plus heureux d'être trompé que détrompé, » dit le chef à ce propos. Le mot n'est pas du tout d'un sauvage.

Une immense renommée est désormais acquise au docteur Living-

stone; sa place est marquée, à côté du docteur Barth, parmi les illustres explorateurs du globe. Tous deux ont accompli dans le même temps, l'un au nord, l'autre au midi, les plus vastes et les plus fructueuses explorations de notre époque. Leur nom a été partout acclamé avec enthousiasme; les corps savants de l'Europe leur ont décerné leurs récompenses les plus solennelles. Cette gloire est belle, et elle est de celles qui grandissent avec les siècles¹.

XIV.

Depuis le commencement du siècle actuel, c'est la colonie anglaise du Cap qui a été la porte principale de l'Afrique du Sud, et le point de départ des établissements missionnaires qui se sont avancés graduellement vers l'intérieur; c'est ce qui explique comment cette partie du continent africain est devenue le domaine presque exclusif des explorateurs anglais. Très-peu de voyageurs étrangers, français et allemands principalement, se sont portés dans cette direction. Parmi ces derniers, néanmoins, quelques-uns ont utilement contribué à l'étude scientifique de l'Afrique australe. Nous avons déjà nommé Lichtenstein, le premier qui ait porté l'observation scientifique au nord de la rivière

¹ La relation du docteur Livingstone a pour titre : *Missionary Travels and Researches in South-Africa; including a Sketch of sixteen years Residence in the interior of Africa, and a Journey of Cape of Goode Hope to Loanda on the West Coast; thence across the Continent down the river Zambesi to the Eastern Ocean*, by Dr Livingstone. London, 1858, gr. in-8°. Les *Mittheilungen* de Petermann (*voy. cah.* de 1858, p. 177 et suiv.) ont réuni en un long article ce que la relation contient de résultats scientifiques pour la géographie physique et astronomique, la géologie, l'histoire naturelle et l'ethnologie. Cet article est accompagné d'une très-belle carte à grand point de l'Afrique australe à partir du 8° degré sud, carte dressée par M. Petermann avec son habileté bien connue, et où se trouvent rapportées, avec les résultats des voyages du docteur Livingstone, ceux que l'on doit aux autres explorations récentes de M. Moffat (missionnaire anglican connu depuis longtemps par d'excellentes recherches dans le sud de l'Afrique), de M. Galton et de M. Andersson. La relation de M. Livingstone a eu en Angleterre un immense succès; et nous pouvons ajouter que, par une exception aussi rare qu'honorable dans les habitudes de notre librairie, qui a renoncé depuis si longtemps à reproduire dans notre langue les livres de voyages étrangers même les plus éminents, la maison Hachette vient d'en donner une traduction intégrale, qui reproduit non-seulement les deux cartes, mais aussi les nombreuses illustrations de l'original (*Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, et voyages à travers le continent de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure du Zambese, de 1840 à 1856, par le Rév. Dr Dav. Livingstone, traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1859, un vol. gr. in-8° de 759 pages*). Nous désirons, plus que nous n'osons l'espérer, que cet excellent exemple, qui met à la portée de tous un livre remarquable, retrouve chez nous des imitateurs.

Orange. Un naturaliste prussien, M. Wilhelm Peters, soutenu par la munificence du roi Frédéric-Guillaume et muni des directions de l'Académie de Berlin, a passé cinq ans (de 1843 à 1847) sur les côtes de Natal, de Mozambique et de Zanguebar, a étudié le bassin inférieur du Zambézi, et de ses longues observations a tiré une série de Mémoires zoologiques et botaniques qui ont été successivement communiqués à l'Académie¹. Un autre naturaliste, M. Wahlberg, compatriote de M. Andersson, a passé de longues années dans le sud de l'Afrique (il est arrivé au Cap en 1839 et il est mort en 1856, en revenant du lac N'gami), et y a réuni, en même temps que de riches collections, fruit de ses courses et de ses chasses, des notes sur la géographie, sur la nature physique du pays, et sur les tribus qui l'habitent². Enfin, il y a lieu d'attendre d'intéressantes communications d'un troisième voyageur, le docteur W. Bleek, de Bonn, qui a visité la terre de Natal, et depuis plusieurs années s'occupe de recherches sur les Cafres et sur les Hottentots. Mais quelque intérêt que puissent avoir, pour l'histoire naturelle et pour l'ethnographie, les travaux de ces collecteurs, elles sont loin d'égaler en importance les découvertes et les études du docteur Krapf et du révérend Rebmann, son compagnon de travaux.

XV.

Au-dessus de Zanzibar en se portant vers le nord, non loin de la ville de Mombaz que les anciennes expéditions des Portugais sur ces

¹ M. Peters a aussi commencé la publication séparée des résultats de son voyage d'Afrique. Un premier volume a paru en 1852 sous ce titre : *Naturwissenschaftliche Reise nach Mosambique, auf Befehl Sr. Maj. des Königs Friedrich Wilhelm IV, in den Jahren 1842 bis 1848, ausgeführt, von C. H. W. Peters*. Ed. 1. Mammalia. Berlin, in-4°, avec un atlas in-folio. — On peut voir dans le Bulletin (*Monatsberichte*) de la Société de géographie de Berlin (t. V, 1847, p. 261) un aperçu historique des voyages de M. Peters, communiqué par le voyageur lui-même.

² Il ne parait pas que M. Wahlberg ait laissé un journal proprement dit. M. le comte Gustave de Duben, au commencement de 1857, a publié en suédois une Notice sur ce voyageur, principalement d'après ce qu'on a pu réunir de sa correspondance. Cette Notice, traduite en allemand par M. Wilh. Peters, a été reproduite dans le Journal de géographie de Neumann (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, nouv. série, t. II, 4^e cah., avril 1857, p. 329). On peut voir d'autres extraits de la correspondance de Wahlberg dans les *Monatsberichte* de la Société de Berlin, 2^e série, t. I, 1844, p. 127, et dans les *Mittheilungen* de Petermann, 1857, IV, p. 207, et 1858, X, p. 414. On trouve entre autres, dans ces différents morceaux, des détails intéressants sur la tribu betchouana des Bassoutos, qui habite au nord-est de la colonie du Cap.

plages orientales ont rendue célèbre, il s'est formé en 1843 une mission de l'Église anglicane. Le fondateur de cette mission, le révérend Lewis Krapf, était déjà connu par un long séjour en Abyssinie et par des travaux utiles à la science; c'est un de ces hommes, si fréquents dans les anciennes missions françaises, en qui le zèle évangélique n'a pas étouffé le goût des fortes études et l'ardeur des découvertes. Dans sa nouvelle position à Rabbaï-M'pia (c'est le nom de l'établissement), où il fut rejoint en 1846 par un autre missionnaire d'origine suisse, le révérend Rebmann, le docteur Krapf voyait s'ouvrir un nouveau champ d'investigations presque sans limites. Ces parages orientaux du sud de l'Afrique, défendus par un climat dangereux pour les Européens et par la réputation de férocité des peuples de l'intérieur, étaient, nous l'avons dit, restés jusqu'alors une des régions du monde les plus complètement ignorées. Au delà des côtes, on ne connaissait rien. Jamais voyageur n'avait tenté de franchir cette redoutable zone.

M. Krapf, aidé de son compagnon de travaux, a montré que cette double appréhension était pour le moins exagérée.

Après deux ou trois années consacrées aux premiers labeurs de l'établissement, après s'être familiarisés avec les tribus voisines de Mombaz et avoir acquis la pratique de leurs idiomes, les deux missionnaires se hasardèrent à des excursions dans l'intérieur. Ces excursions se sont graduellement étendues, et de 1847 à 1852 elles sont devenues de véritables voyages. Nous n'avons pas à raconter ces courses laborieuses; il nous suffira d'en noter quelques incidents.

Les deux premières excursions appartiennent à M. Rebmann¹; la

¹ Voici, par ordre de dates, l'indication des courses successives des deux missionnaires, qui ont toutes pour point de départ l'établissement de Rabbaï-M'pia. Les relations de ces voyages ont été imprimées, intégralement ou par extraits, dans le Journal de la Société des Missions de Londres, le *Church Missionary Intelligencer* :

1^o Au mois d'octobre 1847, première excursion de M. Rebmann jusqu'au canton de Teita, à environ 90 milles (anglais) de Rabbaï, vers l'ouest. La relation n'en est pas rapportée.

2^o 1848, d'avril à juin. Nouveau voyage de M. Rebmann dans la même direction, mais beaucoup plus loin dans l'intérieur, jusqu'au pays des Djagga et aux approches du mont Killimandjaro. *Church Miss. Intell.*, vol. I, 1850, p. 12 et suiv.

3^o 1848, de juillet à août. Voyage de M. Krapf au pays d'Ousambâra, dans le sud-ouest de Mombaz, imprimé en neuf articles successifs au premier volume du Journal (le premier commence à la page 37).

4^o 1848-49, de novembre à février. Deuxième voyage de M. Rebmann au Djagga, imprimé en deux articles au premier volume du Journal (le premier commence à la page 272).

seconde le conduit jusqu'à l'entrée du pays de Djagga, à soixante-dix heures effectives de la côte en se portant à l'ouest. Ce nom de Djagga rappelle celui d'une horde dont les dévastations, dans le cours du seizième siècle, remplirent de terreur tout le sud de l'Afrique, et que l'on regardait comme originaire d'une contrée voisine des sources du Nil. Si les gens du Djagga visité par M. Rebmann descendent de ces terribles Djaggas dont il est question si souvent dans les premières relations portugaises du Congo, leurs mœurs se sont bien adoucies, car le missionnaire les trouva tout à fait inoffensifs. Comme la plupart des autres États nègres de l'Afrique, celui-ci est gouverné par un chef absolu, dont l'autorité sans contrôle maintient autour de lui une sorte d'ordre, le seul que connaissent ces peuples incultes, presque étrangers à la loi morale. Le contact des musulmans de la côte a pourtant introduit parmi eux certaines formes hiérarchiques qui flattent l'orgueil de ces majestés noires. Il est question de ministres, de vizirs, de gouverneurs, grossières imitations des monarchies orientales : mais cela

5° 1849, d'avril à juin. Troisième voyage de M. Rebmann au pays de Djagga, imprimé en deux articles au premier volume du *Journal*, p. 327, 376.

6° 1849, de novembre à décembre. Voyage de M. Krapf au pays d'Oukambani, dans le nord du Djagga; imprimé en quatre articles au premier volume du *Journal* (le premier commence à la page 398).

7° 1851, de juillet à septembre. Second voyage de M. Krapf à l'Oukambani, imprimé au troisième volume du *Journal*, 1852, p. 36 et suiv.

8° 1852, de février à avril. Second voyage de M. Krapf au pays d'Ousambara, imprimé en trois articles au quatrième volume du *Journal* (le premier commence à la page 91).

Une esquisse des pays visités dans les excursions de 1847 et 1848 a été tracée par M. Rebmann, et publiée dans le *Church Missionary Intelligencer*. Cette esquisse n'a aucune prétention scientifique; elle se borne à indiquer à peu près la position relative des cantons et des localités dont il est question dans les relations, et les distances prises par estime. M. Rebmann l'a retouchée et augmentée en 1850, et, sous cette nouvelle forme, elle se trouve au quatrième volume (1854) du *Journal of the American Oriental Society*, p. 454. Enfin, un des auxiliaires subséquents de la mission de l'Afrique orientale, M. Jacob Erhardt, a tracé à son tour, sur des documents et des renseignements beaucoup plus étendus, une nouvelle esquisse de la partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au 13° degré de latitude sud, en se portant dans l'intérieur jusqu'à une distance de 12 à 13 degrés depuis la côte; et de cette esquisse M. Petermann a fait une carte qui fait partie du premier cahier des *Mittheilungen* pour 1856, carte à laquelle on ne peut reprocher que la précision illusoire de ses détails topographiques. Ce n'en est pas moins un bon point de départ pour les études et les explorations ultérieures.

Ajoutons, pour clore ce relevé bibliographique, que M. Krapf, pendant son récent séjour en Europe, a réuni ses diverses relations, et en a publié une édition allemande qui a pour titre : Dr J. L. Krapf, *Reisen in Ost-Afrika, ausgeführt in den Jahren, 1837-55. Zur Beförderung der Ost-Afrikanischen Erd-und Missionskunde*. Kornthal, 1858, 2 parties in-8°.

est tout à la surface. Il ne faut pas gratter beaucoup cette écorce d'emprunt pour retrouver la nature brute du nègre. Au christianisme seul, et à la notion morale que son enseignement développe, il sera donné de tirer ces pauvres âmes de leur condition abjecte, et d'éveiller en elles, au moins dans une certaine mesure, le sentiment de la dignité humaine. Le progrès sera limité, sans doute, car ces natures inférieures ne sauraient atteindre à un bien grand développement intellectuel ; mais l'homme, à quelque race qu'il appartienne, est au moins susceptible d'un degré de culture morale auquel les peuples nègres sont loin d'être arrivés. C'est au christianisme à les y conduire. Sous ce rapport on ne saurait accorder trop de sympathie aux apôtres dévoués, qui, au mépris de toutes les fatigues, de tous les périls, de tous les dégoûts, vont en porter les premiers germes à cette terre rebelle. Faire accepter — que dis-je ? faire comprendre à ces êtres dont les idées sont si peu développées, la pensée qui conduit au milieu d'eux des hommes dont ils reconnaissent la supériorité intellectuelle ¹, n'est pas chose facile. C'est bien moins à leur esprit que le missionnaire doit s'adresser d'abord, qu'à leurs yeux et à leurs sens. « Pour leur expliquer le grand objet de mon voyage, dit M. Rebmann, je leur montrais ma Bible, et je leur disais que ce livre contenait la parole de Dieu, qui nous montre le chemin du ciel ². — Je traduirai ce livre dans votre langue, ajoutais-je, j'apprendrai à vos enfants à y lire, et j'en ferai connaître le contenu aux vieux et aux jeunes. — Nos pères, leur disais-je encore, ont vécu comme vous vivez jusqu'à ce qu'ils aient reçu ce livre, qui a changé leurs ténèbres en lumière. » Les nègres, sans doute, ne comprenaient que bien imparfaitement le sens élevé de ces paroles ; mais ils sentaient vaguement qu'il y avait là quelque chose de bien pour eux, et ils se montraient satisfaits. Nous trouvons dans les relations de M. Krapf un exemple encore plus remarquable de cet art, que doit avant tout posséder le missionnaire, de gagner par des choses sensibles l'esprit et la confiance de ceux qu'il veut instruire. Un des chefs les plus puissants de ces contrées, le roi Kméri, voulant reconnaître les présents que lui avait fait le Msoungou (l'Européen) à son arrivée, lui fit offrir de l'ivoire, des esclaves et des bestiaux, —

¹ M. Krapf fait remarquer que le terme *Ouasoungou* par lequel tous les peuples de l'Afrique orientale désignent les Européens, se forme régulièrement du mot *msoungou*, qui, en souahéli (c'est-à-dire dans l'idiome dominant de la région littorale), signifie connaissance, sagesse, habileté. Chez les populations cafres du sud, on dit *Basoungas*.

² Dans la plupart des dialectes de cette région de l'Afrique, le même mot désigne le soleil, le ciel et Dieu (le Grand Esprit).

tout ce qui constitue la richesse de ces peuples. « En aucune façon, je n'accepterai des esclaves, répondit M. Krapf, car l'esclavage est contraire à la loi de Dieu. Quant à l'ivoire et au bétail, je n'ai pas besoin de ces choses; je ne suis pas venu dans l'Ousambâra pour y chercher des biens terrestres. Que le roi me donne quelques enfants intelligents qui ne soient pas esclaves, j'accepterai et les emmènerai à Rabbaï-M'pla pour leur instruction. Quand ils seront instruits je les renverrai au roi, et il verra alors, ce que maintenant il ne peut pas bien comprendre, quelle est mon affaire ici. » Des paroles si opposées à celles auxquelles ses rapports avec les trafiquants de la côte l'avaient accoutumé, ne pouvaient manquer de faire impression sur l'esprit du chef; et sans doute la requête du missionnaire eût été accordée, si des gens dont elle contrariait les intérêts ne se fussent mis à la traverse. Mais la semence est jetée; c'est au temps à la développer.

Le royaume d'Ousambâra, sur lequel règne Kméri, est un des plus considérables de l'Afrique orientale; il commence à une vingtaine de lieues au sud de Mombaz (entre les quatrième et cinquième degrés de latitude sud), et s'étend jusqu'à cinquante lieues environ dans l'intérieur. C'est un pays fertile et bien arrosé. M. Krapf, qui y a fait deux voyages, le regarde comme une des portes principales des contrées du centre.

M. Krapf est allé deux fois aussi au pays d'Oukambâni, grande contrée intérieure située au-dessus des Djaggas, entre le premier et le troisième degré au sud de l'Équateur. Ces deux derniers voyages sont particulièrement importants par leurs résultats pour la géographie physique.

M. Rebmann avait déjà signalé, lors de ses deux excursions au pays de Djagga, l'existence dans cette région d'une montagne couverte de neiges permanentes et qu'on lui désigna sous le nom de Kilimandjaro, ce qui signifie la Grande Montagne. D'après une estime déduite des marches du voyage, cette montagne serait à peu près sous le troisième degré de latitude méridionale, à un peu plus de trois degrés de la côte en ligne directe¹. L'annonce de cette découverte fit grand bruit en Europe il y a dix ans. Il se trouva même des gens — de ces esprits tristement négatifs qui mettent leur importance à atténuer ce que font les autres — qui en contestèrent la réalité. Non-seulement la découverte a été confirmée bientôt après par le témoignage oculaire de

¹ A quatre-vingt-dix heures de marche effective dans la direction ouest-nord-ouest de Mombaz. Tout ceci n'est qu'approximatif.

M. Krapf; mais celui-ci a vu encore plus au nord, à un degré seulement en deçà de l'Équateur d'après ses estimos de marches, une seconde montagne plus élevée encore à ce qu'il semble que le Kilimandjaro, et, comme celle-ci, surmontée d'une couronne de neiges éternelles. Cette seconde montagne est appelée Kénia. Il y a dans la langue de cette contrée un mot pour désigner la neige, et ce mot (kibô) est employé quelquefois comme nom propre du Kilimandjaro. Les habitants des territoires environnants donnent aussi à ces deux grandes montagnes, dans leurs idiomes respectifs, des noms qui signifient littéralement la montagne Blanche ¹. Sous cette latitude équatoriale, la permanence des neiges indique une hauteur de quatorze à quinze mille pieds au minimum au-dessus du niveau de la mer.

Il est certainement à regretter que ni M. Rebmann, ni M. Krapf, n'aient été munis dans leurs courses d'instruments propres à déterminer la situation précise des lieux par l'observation des astres, et le relief du sol par l'observation des hauteurs barométriques ². L'exemple du révérend Livingstone montre qu'on peut être tout à la fois un excellent missionnaire et un bon observateur. Il n'en résulte pas moins clairement des circonstances consignées dans leurs journaux par M. Rebmann et M. Krapf, de l'ascension peu sensible, mais continue, à travers le pays accidenté que l'on traverse depuis la côte, surtout du froid très-piquant que même en plaine l'on éprouve pendant la nuit aux approches des grandes montagnes ³, — il résulte, disons-nous, de ces circonstances que le pays où sont situés les pics neigeux de Kilimandjaro et de Kénia est par lui-même une région très-élevée, indépendamment de la hauteur propre de ses montagnes au-dessus des plaines. Toutes les rivières qui descendent à la côte orientale, entre le deuxième et le sixième degré de latitude australe, ont leurs sources dans cette région, à la distance de trois à quatre degrés de la mer, notamment l'Osi, le Sabaki ou rivière de Mélinde, et le Loufou ou rivière de Pangani, qui sont les trois plus considéra-

¹ Sur ce nom de Montagne Blanche, on peut voir Rebmann dans le *Mission. Intelligencer*, vol. I, p. 452, et Krapf, dans une lettre adressée en 1854 au professeur Rödiger, *Zeitschr. der deutschen Morgenl. Gesellsch.* T. VIII, p. 563.

² Nous croyons cependant que le docteur Krapf avait une boussole de poche.

³ Au commencement de janvier, le soleil étant au voisinage du tropique du sud, M. Rebmann se plaint d'éprouver pendant la nuit un froid aussi sensible que celui de novembre en Europe. On était alors dans le Djagga, mais à une distance encore assez considérable du Kilimandjaro.

bles¹. Ni M. Rebmann ni M. Krapf n'ont d'ailleurs rien vu dans la haute région de Djagga et d'Oukambâni qui ressemble à une chaîne de montagnes proprement dite; ce sont de vastes plaines plus ou moins accidentées, d'où surgissent sur différents points des pics isolés d'une grande élévation. Cette disposition physique rappelle l'Abyssinie méridionale, où ces pics isolés, qui servent parfois de prisons d'État, sont assez fréquents. Il semblerait que le Kilimandjaro et le Kénia rentre- raient eux-mêmes dans cette catégorie; cependant on ne peut rien assurer de positif à cet égard, les missionnaires n'ayant pu arriver jusqu'à ces montagnes mêmes et les examiner de près. Il faut ajouter que toute cette contrée est une région volcanique. M. Krapf, dans sa route à l'Oukambâni, traversa aux environs de l'Adi, non loin d'une montagne (le Djoulou) qui n'est probablement qu'un cratère éteint, une plaine couverte de pierre ponce et de fragments de lave; il y a d'ailleurs plus haut des volcans encore en activité, des montagnes de feu selon l'expression des gens du pays.

On voit par là quel beau champ d'étude ces parties de l'Afrique australe réservent aux voyageurs qui pourront en faire une exploration circonstanciée. M. Krapf et son compagnon de travaux, M. Rebmann, sans être entrés dans cette voie des études purement scientifiques que les instructions du comité de Londres éloignaient, nous devons le dire, bien plus qu'elles ne les encourageaient², n'en auront pas moins le mérite, disons plus, la gloire d'avoir à la fois montré le but et frayé la voie qui peut y conduire.

Les découvertes de M. Rebmann et de M. Krapf (pour nous en tenir au groupe des montagnes Neigeuses) seraient déjà d'un bien grand intérêt lors même qu'elles n'auraient eu pour résultat que de faire connaître une région physique si remarquablement caractérisée; mais

¹ Ces rivières portent des noms différents dans les différentes parties de leur cours. L'Osi, qui descend du mont Kénia, s'appelle Dana dans le haut pays; le Sabaki vient de la même région sous le nom d'Adi, et reçoit le Tzavo que lui envoie le Kilimandjaro; le Loufou, qui vient aussi de cette dernière montagne, s'appelle d'abord Gôna.

² Il faut voir particulièrement une allocution du secrétaire du comité, lors du départ de M. Krapf pour son retour en Afrique, au commencement de 1851, *Church Mission. Intellig.*, vol. II, 1851, p. 39 et suiv. Le zélé missionnaire ne s'est heureusement pas renfermé dans les instructions excessives qui lui étaient tracées. Nous devons dire, pour être juste, que nous soupçonnons fort ce programme antiscientifique d'avoir été nécessité par des considérations d'une nature toute politique, bien plutôt qu'il ne serait la véritable et sincère expression des vues du comité. Une lettre de M. Krapf, adressée en 1853 au président de la société Orientale Américaine, présente à cet égard un grand intérêt. *Journal of the American Oriental Soc.*, vol. IV, 1854, p. 449.

elles prennent un intérêt bien plus grand encore et plus général par les rapports qu'elles ont avec quelques-uns des problèmes les plus importants de la géographie africaine, et en particulier avec le plus célèbre de tous, celui des sources du Nil. Sans entrer à présent dans des détails qui viendront mieux à leur place quand nous aurons à esquisser l'histoire géographique du bassin du Nil, nous rappellerons seulement que Ptolémée, le seul des auteurs anciens qui en ait indiqué les sources (d'après des informations dont nous apprécierons la nature et la valeur), met ces sources très-loin dans le sud au milieu de ce qu'il nomme les montagnes de la Lune, avec une série de lacs qui alimentent ou que traversent les branches supérieures dont se forme le fleuve. Cette notion, répétée plus tard par les principaux géographes arabes, a été confirmée dans ses traits essentiels par tout ce que les Européens ont pu recueillir parmi les Africains des deux côtes, depuis le seizième siècle jusqu'à présent, sur la géographie intérieure de l'Afrique du Sud. On a toujours parlé de grands lacs situés au milieu du continent, et ces lacs, au rapport des nègres, seraient le point de départ de plusieurs grandes rivières qui s'écouleraient à l'est vers la mer orientale, à l'ouest vers la mer du couchant, au nord vers la Nubie et la terre d'Égypte. Parmi ces lacs, on en cite un surtout d'une immense étendue, une véritable mer intérieure, que les indigènes désignent sous le nom d'Ouniamési. On sait ce que valent, en général, les rapports des nègres sur les choses de géographie; ceux-ci, néanmoins, sont tellement nombreux et tellement concordants, ils ont été répétés, depuis trois siècles et demi, par tant de milliers d'indigènes, non-seulement par les habitants des contrées littorales, mais par les esclaves venus de tous les points de l'intérieur, qu'il est impossible que ces rapports n'aient pas un fond de réalité. Ce que l'on connaît jusqu'à présent de la disposition physique du continent est d'ailleurs tout à fait d'accord avec ces données. L'Afrique est à la fois le pays des déserts et le pays des grands lacs. Tout indique qu'il y a une remarquable analogie entre les deux grandes divisions du continent africain que sépare la zone équatoriale. De même que l'Afrique du Nord a son lac Tsad, la Caspienne du Soudan, l'Afrique du Sud doit avoir aussi, entre le bassin du Zambézi et l'équateur, sa mer intérieure, son lac sans écoulement, l'Ouniamési, indépendamment des lacs de moindre étendue qui alimentent de grandes rivières.

A cet égard, les informations recueillies par Ptolémée sur l'origine du Nil paraissent avoir eu un degré d'exactitude bien supérieur aux autres parties de sa carte d'Afrique, en faisant abstraction, toutefois,

de ses notations de latitude, qui sont ici en erreur d'au moins dix degrés. Les renseignements qui furent donnés à M. Rebmann et à M. Krapf pendant leur séjour dans le Djagga et dans l'Oukambani s'y accordent de la manière la plus remarquable, aussi bien qu'avec ceux qui ont été recueillis à diverses époques relativement aux lacs intérieurs, et aussi avec les résultats des expéditions poursuivies depuis vingt ans pour l'exploration du haut Nil. Les gens du pays, interrogés par les deux missionnaires, furent unanimes à rapporter qu'au delà des montagnes Neigeuses (c'est-à-dire à l'ouest) il y a de vastes marais et des lacs dont les eaux s'écoulent au nord. On parla aussi à M. Krapf d'un lac situé au pied du mont Kénia, du côté de l'orient, d'où sortent plusieurs rivières qui s'écoulent soit vers la mer orientale, soit vers un autre lac beaucoup plus grand appelé Baringo, situé à douze ou quatorze journées du premier dans la direction du nord ou du nord-est. Cette indication doit conduire à une certaine distance, peut-être un degré, au nord de l'équateur. Une de ces rivières fut désignée à M. Krapf sous le nom de Toubhiri. Or, nous voyons dans la curieuse et importante relation que M. Ferdinand Werne a donnée de l'expédition égyptienne de 1840 au fleuve Blanc (relation sur laquelle nous reviendrons en son lieu), qu'au point extrême où s'arrêta l'expédition (vers le quatrième degré de latitude nord), les Baris, riverains de cette partie du fleuve, lui donnent le nom de Toubirih, et Lakono, le chef des Baris, ajoutait que le Toubirih avait ses sources à un mois de là, dans un pays où il se partage en quatre bras. Il est impossible de ne pas être frappé du parfait accord de ces informations, puisées par les deux explorateurs à des sources si différentes. Entre le point du fleuve Blanc où s'est arrêtée l'expédition égyptienne dont faisait partie M. Werne et la position approximative du mont Kénia donnée par M. Krapf, l'intervalle en ligne directe est de sept à huit degrés du nord-ouest au sud-est : cet intervalle représente bien les trente jours indiqués par Lakono. Les anciens géographes arabes qui ont reproduit les données de Ptolémée sur la situation des sources du Nil, mais en y ajoutant des circonstances nouvelles qui proviennent évidemment d'informations contemporaines, disent aussi qu'aux lieux où naît le fleuve il y a une montagne qui, vue de loin, présente un aspect blanchâtre provenant des neiges qui en couvrent le sommet¹. C'est identiquement ce que

¹ Ce témoignage est d'autant plus remarquable, qu'Aboulféda, qui le rapporte sur la foi d'un certain Nassireddin, le regarde comme peu digne de foi, à cause, dit-il, de l'extrême chaleur de la région où se trouve cette montagne, qui ne permet pas d'admettre qu'on y voie de la neige. Cette objection, qui rappelle la méthode critique de Strabon,

M. Krapf, neuf cents ans plus tard, nous rapporte du mont Kénia, d'où sort la Toubiri.

Ces faits sont tout à fait concluants. Bien que l'exploration européenne ait encore à compléter son œuvre sur une assez grande étendue, déjà nous pouvons dire en toute assurance que l'on connaît les sources du Nil. Indubitablement une des branches du fleuve Blanc, la branche principale selon toute apparence, sort des neiges du mont Kénia, la montagne blanche des Ouakouafi. Il est plus que probable que d'autres bras du fleuve viennent plus directement du sud, et que le domaine des sources se prolonge de l'est à l'ouest sur une largeur de plusieurs degrés; mais nous ne pensons pas que sur aucun point elles descendent beaucoup au sud de l'équateur. Dans tous les cas, le champ des recherches futures est maintenant bien délimité; et quels que soient les obstacles qu'on y ait rencontrés jusqu'ici, la reconnaissance définitive de l'intervalle encore inexploré ne paraît pas devoir être désormais bien longue ni bien difficile. Que l'on parte de l'extrême limite des reconnaissances effectuées sur le fleuve Blanc pour arriver au mont Kénia en remontant le Toubirih, ou que, pénétrant dans l'Oukambani sur les traces du docteur Krapf, on descende de là au lac Baringo pour rejoindre par le Toubirih la partie reconnue du fleuve Blanc, il ne semble pas, d'après ce que l'on connaît de la disposition des peuples environnants, que l'exploration puisse rencontrer des empêchements sérieux. Le voyage de Timbouktou accompli par le docteur Barth à travers une immense étendue de pays inconnus, a présenté cent fois plus de difficultés et de périls que n'en peut avoir ce couronnement suprême d'une recherche commencée depuis tant de siècles, et qui serait certainement achevée, depuis vingt ans que l'attention y a été ramenée avec insistance, si l'Égypte était dans les mains d'un gouvernement européen.

Nous savons bien qu'on ne pourra regarder comme complète et définitive la solution de cet antique problème des sources du Nil que lorsqu'on aura remonté et reconnu toutes les branches supérieures, qui, depuis le neuvième degré de latitude septentrionale, concourent à la formation du fleuve, qu'on les aura comparées, et qu'on aura pu en tracer sur la carte le réseau tout entier; mais ce qu'on peut affirmer dès aujourd'hui en présence des faits acquis, c'est que le problème n'a plus rien du caractère indéterminé qu'il présentait encore il y a peu

ressemble fort, on le voit, à celles qu'on a voulu élever récemment contre la découverte du docteur Krapf. Le fait cité par Aboulféda n'était donc pas donné par la théorie, mais bien par l'observation.

d'années, c'est que les inconnues en ont été progressivement écartées ou réduites, c'est que l'objet et la limite des dernières investigations à poursuivre sont bien déterminés, c'est enfin que dans le vaste épanouissement des branches multiples qui forment la tête du fleuve, celle que la tradition des siècles, d'accord avec la raison physique, désigne comme la branche mère et la source principale, est maintenant suffisamment indiquée pour que l'on n'ait plus qu'à marcher droit au but sans hésitation.

Cette tâche accomplie, et le temps n'en saurait être bien éloigné, il en restera une autre bien autrement longue et difficile : c'est une ligne d'exploration qui partirait, comme la précédente, de la région du Kilimandjaro ou du mont Kénia, mais qui se porterait obliquement au nord-ouest pour aller se rattacher, vers le sud du lac Tsad, aux reconnaissances récentes de l'Adamâoua et de la Bénoué. C'est une traversée de plus de six cents lieues en ligne directe. Le hardi voyageur qui osera se lancer dans ces espaces inconnus aura sûrement à affronter d'immenses fatigues, probablement à surmonter de grands dangers; mais si l'entreprise est hasardeuse, quelle gloire dans la réussite! Des dernières lacunes qui restent à combler dans la géographie africaine après les découvertes de Barth, de Livingstone et de Krapf, celle-ci, outre qu'elle est la plus vaste, est celle qui promet les plus beaux résultats, parce que c'est là, dans la zone équatoriale, que se concentrent les plus grandes questions qui sont encore à résoudre. C'est là qu'ont leur origine toutes les rivières importantes dont l'exploration est inachevée : non-seulement les affluents supérieurs de la gauche du fleuve Blanc, mais le Châri, la Bénoué, et beaucoup d'autres. Ce rayonnement de rivières considérables qui s'écoulent vers toutes les mers environnantes indique assez qu'une région élevée existe au voisinage de l'Équateur : il faudra reconnaître la nature de cette région et déterminer la hauteur de ses montagnes, auxquelles il faut sûrement rapporter, si elle a quelque part une application réelle, la vieille appellation des montagnes de la Lune.

Rappeler ce qu'on attend de ces expéditions futures, c'est ajouter à l'honneur de ceux qui en ont préparé les voies, c'est faire encore mieux ressortir l'extrême importance des découvertes du révérend Rebmann, et surtout du docteur Krapf, qui ont posé les premiers jalons sur cette route des explorations intérieures, dont les parties de la côte orientale qui touchent à l'équateur du côté du sud ont été considérées avec raison comme un des points de départ les plus favorables.

XVI.

Par leurs communs efforts pour répandre la connaissance du christianisme parmi les populations de l'Afrique orientale, les deux zélés missionnaires de Rabbaï ont associé leur nom dans le mérite de cette œuvre commune; mais à un point de vue purement géographique, bien que l'honneur de la première découverte du Kilimandjaro appartienne au révérend Rebmann, ce sont surtout les relations du docteur Krapf qui fixent l'attention de l'homme de science. M. Krapf, nous l'avons dit, n'est ni un savant ni un géographe dans la stricte acception du mot; c'est un homme instruit, un observateur judicieux, un narrateur exact, et nous connaissons peu de relations qui renferment plus de faits que les rapports simples et concis qu'il adresse au Comité des Missions. Il a surtout une aptitude particulière pour l'étude des langues indigènes et les investigations ethnologiques. Ces qualités avaient été remarquées déjà dans ses publications sur l'Abyssinie; elles se sont encore développées depuis son établissement sur la côte orientale. Les devoirs de la prédication l'obligeaient de se rendre familiers les idiomes des tribus avoisinantes. C'est une tâche qui est commune à tous les missionnaires; mais cette fois il est sorti de l'étude de M. Krapf des résultats d'une importance inattendue.

On sait quel est en général le prodigieux morcellement des langues et des dialectes dans les pays d'une civilisation peu développée. Les deux Amériques, l'Australie, l'Asie septentrionale et d'autres parties de l'ancien monde, offrent à cet égard des faits bien connus. Beaucoup de contrées de l'Afrique sont dans le même cas, et l'on devait surtout penser qu'il en était ainsi de l'Afrique australe, partagée comme elle l'est entre une multitude de petits États et de peuplades à demi sauvages. Néanmoins une curieuse exception fut signalée au commencement du siècle actuel : c'est à Lichtenstein, dont nous avons eu déjà plusieurs fois à citer le nom, qu'en est due la première remarque. D'après la comparaison qu'il avait pu faire d'un certain nombre de vocabulaires, Lichtenstein fut amené à cette conclusion bien imprévue que tout le sud de l'Afrique, depuis Benguéla d'un côté et Quiloa de l'autre jusqu'à la pointe extrême du continent, en d'autres termes, depuis le dixième degré de latitude sud environ jusqu'au Cap, qui est à peu près sous le trente-quatrième, était, à l'exception des Hottentots, habité par une seule et même race d'hommes dont les Cafres sont le

type¹. La limite ici posée par le savant voyageur embrasse, avec la Cafrerie proprement dite dans sa plus large extension, le bassin tout entier du Zambézi avec le pays de Mozambique, et la plus grande partie de la côte occidentale au sud du Zaïre. Vater, dans le *Mithridates*, adopte cette donnée²; et un peu plus tard, Marsden, en Angleterre, est amené par ses propres remarques à une conclusion analogue, sans avoir connu, à ce qu'il semble, ni le mémoire de Lichtenstein ni l'exposé de Vater³. Pour la première fois, et presque simultanément il y a douze ans, ce sujet curieux a été pris à fond, en Allemagne par un savant philologue, le professeur Gabelentz, en France par M. Eugène de Froberville, qui, à une étude tout à fait spéciale des peuples et des langues de l'Afrique du Sud, joint l'avantage d'avoir examiné personnellement, dans notre colonie de l'île Bourbon, un très-grand nombre d'esclaves africains originaires de toutes les contrées de l'Afrique australe. M. Gabelentz, comme M. de Froberville, fait parfaitement ressortir, par des rapprochements caractéristiques, l'analogie fondamentale, aussi bien dans le mécanisme grammatical que dans le vocabulaire, des principaux groupes de langues de l'Afrique méridionale, représentés par les langues du Congo, par le sêchouana, qui est la langue mère de ce qu'on nomme la race cafre, et par le souahéli, qui est la langue des tribus littorales en remontant au nord depuis la côte de Mozambique⁴. M. de Froberville n'est pas moins explicite. Après avoir mentionné une douzaine de tribus qui habitent depuis la baie Delagoa (latit. 26° S.) jusqu'à la hauteur de l'île Monfia (latit. 8° S.), et qui s'étendent sur certains points jusqu'à près de cent

¹ Lichtenstein's *Reisen*, I, p. 243, 408, etc. Lichtenstein a développé ses vues à ce sujet dans un mémoire spécial inséré au tome I des *Ethnographisch-Linguistischen Archiv* de Bertuch et Vater, sous le titre de *Bemerkungen über die Sprachen der Südafrikanischen Wilden Völkerstämme*. Berlin, 1808.

² T. III, p. 267 et suiv., 1812.

³ Les aperçus de Marsden sur l'analogie des langues du Congo avec les langues cafres et l'idiome de la côte de Mozambique, sont déposés dans une lettre qui fait partie des instructions remises en 1816 au capitaine Tuckey pour l'exploration du Zaïre, et surtout dans ses remarques ultérieures sur les vocabulaires recueillis par l'expédition : *Narrative of an Expedition to explore the river Zaïre*, p. 386, 388. Lond., 1818, in-4°.

⁴ H. C. von der Gabelentz, *Ueber die Sprache der Suaheli*, dans le journal de la Société orientale d'Allemagne (*Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*), t. I, 1847, p. 238. Un autre philologue d'une grande autorité, dont les travaux se sont particulièrement dirigés sur les analogies étymologiques, le professeur Pott, s'est exercé sur le même thème. Son mémoire, qui est imprimé au tome II du même journal, p. 5 (1848), a pour titre : *Verwandschaftliches Verhältniss der Sprachen von Kaffer- und Kongo-Stämme unter einander*.

cinquante lieues dans l'intérieur, il ajoute : « La comparaison de la langue des Souhâilis¹ avec celle des diverses nations que nous venons d'énumérer démontre que toutes parlent des langues sœurs, et en rapprochant ces idiomes du sêchouana et des langues parlées sur la côte occidentale, on reconnaît qu'ils sont dérivés d'une source commune. » M. de Froberville dit encore : « Il est désormais incontestable que toutes les langues parlées en Afrique à partir des environs de l'équateur jusqu'au cap de Bonne-Espérance (celle des Hottentots seule exceptée), appartiennent à une seule et même famille. » L'auteur, enfin, rend ce juste hommage aux missions africaines, en même temps qu'il exprime un vœu qui est maintenant en partie réalisé : « Vienne l'étude approfondie des traditions et des mœurs de ces tribus dans leur patrie, et l'on peut prédire que le tableau dont l'œil suit déjà l'esquisse première ne fera que s'enrichir de détails plus arrêtés et de nuances plus accentuées. C'est aux courageux missionnaires qui portent l'Évangile au milieu des nations barbares et dotent les sciences de tant de connaissances nouvelles, qu'il appartient de dévoiler un jour les mystères de la géographie de l'Afrique. Sans leurs fervents travaux, nous ne saurions rien des pays et des peuples de l'Afrique australe; sans leur aide patiente, nous ignorerions en grande partie les curieux idiomes, les mœurs singulières et l'origine des nations qui vivent sur le littoral oriental et dans l'intérieur du continent africain². »

Si les publications du docteur Krapf sur les langues de l'Afrique

¹ Ce mot, qu'on trouve écrit diversement, mais dont l'orthographe régulière est *Soudhéli* (comme écrit M. Krapf), vient de l'arabe *sâhel*, la côte. Ce sont les gens de la côte, les Riverains. C'est donc une appellation d'origine étrangère, et non pas un ethnique proprement dit; cependant l'usage en est devenu commun sur une grande partie de la côte orientale, et cet usage est admis par les aborigènes eux-mêmes, au moins dans leurs rapports avec les Arabes et avec les Européens. La convenance d'avoir une désignation générale pour un ensemble de populations dont la commune origine est attestée par l'analogie des dialectes, rend d'ailleurs commode l'emploi du nom de *Soudhéli* dans son acception d'ensemble. L'application qu'on en fait est du reste assez variable; celle qui répond le mieux à la nature même des choses est précisément la plus étendue. Elle commence vers le 3° degré de latitude australe, là où finit la terre des Gallas, et s'étend jusque vers le C. Delgado par 10 degrés et demi sud, où commence la côte de Mozambique, qui est une terre cafre. Les Gallas, cette nation intérieure si connue par ses rapports avec le sud de l'Arabie, sont descendus jusqu'à la côte, au midi des Somâlis, depuis les environs de l'équateur jusque vers le 3° degré de latitude sud.

² Extrait d'un mémoire de M. E. de Froberville sur les langues et les races de l'Afrique orientale au sud de l'équateur, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, février 1847, p. 216 et suiv.

orientale n'ont pas révélé un fait qui était connu depuis longtemps et si nettement établi, elles ont contribué du moins à l'affermir et elles en ont encore étendu l'application. Ce qui était constaté déjà pour les tribus littorales qui demeurent au sud du Zanguebar, nous voulons dire l'analogie de leurs idiomes avec la langue des peuples cafres plus méridionaux, les études du missionnaire l'ont mis également en pleine lumière pour les tribus du Zanguebar même et de la contrée intérieure qui s'y appuie. Par l'étude pratique de ces idiomes congénères, par des vocabulaires dressés avec soin¹, par un bon travail grammatical sur le souâhéli², M. Krapf a mieux fait connaître la nature propre de cette langue et ses limites du côté du nord. Familiarisé de longue date avec la langue des Gallas, il assure qu'elle ne présente avec le souâhéli aucun rapport essentiel. Un autre fait curieux est ressorti de ses études locales. Au delà du Djagga vers l'intérieur, à l'ouest et au sud des montagnes Neigeuses (entre le deuxième et le cinquième degré de latitude australe) habitent deux peuples nombreux, les Masaïs et les Ouakouafis, que leur humeur belliqueuse a rendus très-redoutables aux tribus de l'est. M. Krapf a pu étendre ses recherches à la langue des Ouakouafis³ (elle est de même souche que celle des Masaïs); et non-seulement il a reconnu qu'elle n'appartient pas à la famille souâhéli, mais, bien plus, il a trouvé que le vocabulaire offrait des rapports frappants avec l'arabe et l'éthiopien, quoique les grammaires n'aient pas d'analogie. L'infatigable investigateur a consigné ce fait, intéressant à plus d'un titre, dans sa lettre déjà citée au professeur Rödiger⁴. C'est une tradition chez les Ouakouafis que leurs ancêtres

¹ *Vocabulary of six East-African Languages, by the Rev. Dr J. Lewis Krapf. Tübingen, 1850, in-4° de x et 64 pages.* Les six dialectes ici réunis sont le kisuâhéli, le kinika, le kikâmba, le kipokômo, le kihiaou et le galla. Sept autres dialectes de la même région sont signalés par M. Krapf comme appartenant à la même catégorie; mais il n'en avait pas fait un examen assez particulier pour les comprendre dans son travail. Ce sont les idiomes kiteita, kidjagga, kiparé, kisambâra, kiségghedjou, kiségoûa et kimakoûa. Il n'est pas inutile de noter ici la signification du préfixe *ki*, ainsi que d'autres particules formatives qui se représentent dans tous les noms de peuples et de pays de l'Afrique orientale. Le préfixe *m*, devant un nom propre, indique le singulier; le préfixe *oua*, le pluriel (chez les peuples cafres, c'est *va* ou *ba*). *Ki* marque une forme adjectivale ou dérivée; *ou* forme le nom du pays. Ainsi, *Oukâmba* est le pays des *Ouakâmba*, lesquels parlent la langue *kikâmba*. Un individu isolé est un *m'kâmba*.

² *Outline of the Elements of the kisouahéli language, with special reference to the kinika dialect. Tübingen, 1850, in-8°.*

³ Il en a fait l'objet d'un travail spécial, *Vocabulary of the Engûtuk Eloikob, or of the Language of the Wakuaf-Nation in the interior of Equatorial Africa. Compiled by the Rev. Dr J. L. Krapf. Tübingen, 1854, in-8°, 144 p.*

⁴ *Zeitschr. der deutsch. Morgenl. Ges.* VIII, 1854, p. 563.

sont venus d'une contrée du Nord; la génération actuelle se souvient encore que les tribus habitaient autrefois aux environs de la montagne Blanche (le mont Kénia), à dix ou douze journées de leur demeure actuelle. On peut juger par là de la vaste étendue des territoires où s'est propagée, au sud de l'Abyssinie, l'action de la race éthiopienne, et de ce qui forme, à bien dire, le domaine propre de cette race du côté des peuples souahélis.

Cet ensemble d'études nouvelles, — dont nous ne pouvons présenter qu'une idée bien sommaire et bien imparfaite, — si incomplètes qu'elles-mêmes soient encore sur une foule de points de détail, n'en a pas moins donné une face nouvelle à l'ethnologie de toute une moitié de l'Afrique. L'œil et la pensée peuvent embrasser déjà d'un regard assuré au moins les grandes divisions et la distribution générale des races du Sud, là où naguère encore tout était vague et confus. Nous voyons clairement qu'une seule et même race occupe une grande partie de la côte orientale, depuis les environs de l'équateur jusque vers le trentième parallèle sud, bien que cette race n'ait pas d'appellation générale qui lui soit propre, et qu'elle ait reçu des Arabes deux dénominations distinctes : au nord, celle de Souahélis ou habitants des côtes; au sud, celle de Kâfirs ou mécréants, ce dernier nom distinguant les tribus qui n'avaient pas accepté l'islam des peuples qui s'étaient faits musulmans. Tous les Souahélis reconnaissent la loi de Mahomet. Au point de vue physique, cet ensemble de peuples, Souahélis ou Cafres, présente les caractères évidents d'une race métis. On y reconnaît l'élément nègre à différents degrés, et, sur ce fond africain plus ou moins effacé, plus ou moins dominant, l'empreinte d'une race supérieure qui l'a relevé et ennobli. Quelle est cette race adventice? A quelle époque remonte son immixtion au sein des peuples noirs aborigènes? — Ce sont là des questions auxquelles il est difficile, auxquelles il serait imprudent peut-être de répondre dès à présent. Quelques lucurs encore bien indécises peuvent jaillir çà et là du sein des ténèbres; mais il faut attendre que la suite des recherches et des explorations commencées ait apporté de nouveaux faits, ouvert de nouvelles vues, dégagé de nouvelles lumières. Il n'en importe pas moins de recueillir avec soin et de coordonner tous les indices qui pourront servir un jour à résoudre cette grande question d'histoire ethnologique. Si, par exemple, on reconnaît dans les vocabulaires des tribus cafres beaucoup de mots qui soient évidemment berbères ¹, il y

¹ Dans les vingt-six mots kosas et betjouanas que donne Vater, quatre ou cinq au moins se rapprochent beaucoup de mots berbères de même signification. Un des premiers,

a là un indice qui est au moins de nature à éveiller l'attention de l'ethnologue, et à appeler de ce côté une étude particulière. Quoique M. Krapf n'ait reconnu aucun rapport direct entre la langue galla et les langues du Sud, c'est un sujet d'examen qui n'est pas épuisé. On sait d'une part qu'un philologue anglais, M. Newmann, a signalé dans le galla des traces notables du berber, et d'une autre part, outre les raisons qui se peuvent tirer de la connexion géographique, M. Krapf rapporte lui-même une légende souahéli qui ferait descendre de deux frères les Souahélis et les Gallas. On sait ce que valent ces sortes de traditions légendaires chez les peuples primitifs; dans plus d'un cas, cependant, on y a pu reconnaître la trace d'un lointain souvenir que l'histoire elle-même a quelquefois consacré.

Quoi qu'il en soit de l'avenir de ces questions, on voit quels horizons nouveaux les récentes explorations de l'Afrique australe ouvrent à la science, et combien les faits qu'elles y apportent agrandissent de ce côté le cercle des études historiques.

XVII.

Au moment même où nous traçons ces lignes, une des énigmes de la géographie des parties centrales est sinon résolue, du moins en voie de solution. Le capitaine Richard Burton, un de ces officiers instruits, entreprenants et zélés pour les découvertes, comme il s'en est trouvé un si grand nombre dans les rangs de l'armée des Indes, après avoir mis à profit un séjour de plusieurs années dans le Sindh pour réunir sur ce pays les éléments d'une des meilleures études que nous en possédions¹, après une esquisse spirituelle des Nilghtris, le grand *sanitarium* de l'Inde méridionale², après son voyage aventureux aux deux villes saintes de l'Arabie, Médine et la Mekke³, enfin, après s'être ouvert, éclaireur intrépide, la route de Harar, la cité des Somâlis, fermées jusqu'alors à l'accès des Européens⁴, le capitaine Burton,

ammaansi, eau, est du pur berber (*amman*, eau). Ces rapports nous ont frappé à première vue. Nous n'en voudrions tirer aucune conséquence actuelle, mais nous disons qu'il y a là une veine qui mérite d'être suivie.

¹ *Sindh, and the races that inhabit the valley of the Indus*, 1851. M. Burton a donné en outre deux autres volumes sur la même région.

² *Goa, and the Blue Mountains*, 1851.

³ *Personal Narrative of a Pilgrimage to el Medinah and Meccah*. 3 vol., 1855-56. Voyez notre deuxième article au cahier d'août 1858 de la Revue.

⁴ *First Footsteps in East-Africa, or an Exploration of Harar*, 1856. Cette excu-

disons-nous, après cette longue suite d'études savantes et de périlleuses explorations qui auraient suffi à l'activité de plusieurs voyageurs ordinaires, conçu, vers la fin de 1856, un projet plus hasardeux encore et plus difficile, celui de pénétrer jusqu'au grand lac central du sud de l'Afrique. Plusieurs Européens l'avaient essayé déjà; aucun n'y avait réussi. Burton lui-même, bien qu'il eût pour second un de ses compagnons d'armes, le capitaine Speke, rompu comme lui aux rudes épreuves du climat africain, échoua dans une première tentative. Les lettres qu'on a reçues tout récemment nous informent que la persévérance des deux voyageurs a surmonté enfin tous les obstacles. Partis de Zanzibar, ils avaient suivi la route ordinaire des caravanes indigènes, qui se porte directement à l'ouest, et ils étaient ainsi arrivés aux bords de la grande mer intérieure. Nous saurons bientôt sans doute quelle a pu être l'étendue de leurs explorations, qui, dans tous les cas, ne pourront qu'ajouter un chapitre d'un haut intérêt à l'histoire géographique de l'Afrique australe.

Un projet analogue a été formé par un jeune Allemand de Hambourg, M. Albrecht Roscher, et ce projet a été favorisé par la munificence du roi de Bavière. M. Roscher a fait, il y a deux ans, son entrée dans le monde scientifique par un écrit dont le sujet témoignait au moins d'une bonne direction d'études : ce n'était rien moins que l'éclaircissement de l'Afrique de Ptolémée, sujet bien important, en effet, mais aussi bien difficile. Nous avons vu ce mémoire mentionné dans les termes les plus louangeurs par des personnes haut placées dans la science; nous ne pouvons, en conscience, ranger de pareils éloges que parmi ceux qu'on accorde trop souvent, hélas! sur la foi du titre ¹. La vérité est qu'on ne peut louer dans ce travail que la bonne intention. C'est une élaboration purement systématique, où l'on ne trouve pas trace d'une discussion véritablement critique des éléments de la question. Nous croyons que de pareils essais doivent être jugés sans vains ménagements, dans l'intérêt même des études, mais cela ne nous empêche pas de faire des vœux sincères pour la réussite des plans d'exploration que s'est tracés M. Roscher. Il a péché comme critique : puisse-t-il se racheter comme voyageur.

sion, importante par ses résultats et très-curieuse par ses détails, aurait mérité plus qu'une simple mention, si le temps et l'espace nous l'eussent permis.

¹ *Ptolemæus und die Handelsstrassen in Central-Africa*. Gotha, 1857, in-8° de 154 pages.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE DANOISE.

HOLBERG, SA VIE ET SES ŒUVRES.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

Holberg a composé vingt et une pièces, pour lesquelles Montaigne, Scarron, Boileau, et surtout Molière, lui ont servi de modèles. Elles furent jouées dans une salle de spectacle qu'il avait fait construire lui-même avec le concours de deux comédiens français, Montaigu et Pilloy. Malheureusement pour l'auteur, ses rôles principaux restèrent longtemps confiés à des interprètes incapables; vainement de nouveaux acteurs faisaient leurs débuts, le succès ne venait pas, et le génie d'Holberg courait risque d'être méconnu, lorsque enfin un homme qui avait toujours été son ardent admirateur, Rosenstand Goiske, se chargea de la direction du théâtre. Le public, attiré par deux actrices de talent, mesdames Gjølstrup et Knudsen, apprécia enfin les qualités du poète. Bientôt la vogue s'en mêla; l'admiration devint de l'enthousiasme; le peuple, comme si une lumière éclatante l'avait éclairé subitement, comprit tout ce qu'il y avait de force et de fécondité dans ce génie, qui faisait paraître sur la scène, en les caractérisant si bien pour les juger avec sévérité, tous les défauts, tous les ridicules, toutes

¹ Voir le premier article dans la précédente livraison.

les folies de l'époque. Holberg conquiert dès lors une popularité qu'il ne perdra jamais.

Suivant Aristote, la comédie est l'imitation des caractères vicieux ou imparfaits; elle ne met pas en scène toutes les espèces de vices, mais seulement les défauts ou les habitudes ridicules qui ne causent ni ruine ni grande douleur. Cette définition, qui indique un choix à faire dans les caractères comiques, paraît avoir servi de règle à Holberg; il punit les défauts en les ridiculisant, en faisant même ressortir leurs conséquences plus ou moins graves; mais jamais il ne nous présente ses personnages comme dignes d'une peine afflictive ou infamante, suivant le code.

Molière a pu sans doute livrer à la justice des exempts et de l'enfer Tartuffe et don Juan, personne ne réclame en leur faveur; mais Holberg se contente de l'épreuve qu'il inflige comme punition à Hermann de Brème, par exemple, lorsque, pour quelques instants, on nomme bourgmestre ce brave père de famille qui a quitté ses pots d'étain pour renverser l'autorité dont les actes l'exaspèrent; Holberg n'a pas souvent voulu flageller des gens odieux; il préfère poursuivre de ses plaisanteries piquantes des personnages extravagants, grotesques, pédants ou imbéciles. Les sots et les originaux de toute nature lui appartiennent, et en outre, quand il a saisi un caractère qui lui paraît un type, il aime à le présenter sous ses divers aspects, avec les modifications que doivent nécessairement produire l'âge, la profession du personnage, le milieu dans lequel il vit, les circonstances particulières de l'action où il se trouve mêlé.

Prenons pour exemple ce type de Jérôme, le Géronte de la scène française, qui figure dans un certain nombre de pièces de Holberg avec une physionomie toujours différente. Vous allez le voir sévère et partisan des vieux usages dans *le Bal masqué* :

Mon fils, vous êtes d'âge à commencer à vous raisonner et à abandonner cette vie de petit-maitre vers laquelle vous penchez. Dans ma jeunesse, on vivait tout autrement, bien qu'on eût le double d'argent. Il n'y avait pas quatre carrosses dans la ville. Lorsque les personnes de rang revenaient d'une soirée, elles se faisaient éclairer par leur servante, qui portait une lanterne à la main: si les rues étaient sales, on mettait des bottes, mais on ne se servait presque jamais de voitures. Aujourd'hui, au contraire, on a honte de faire trois pas sans être accompagné d'un vaurien de laquais, et il faut un carrosse pour traverser une rue.

Dans *Pernille, ou la Servante maitresse* (acte I, scène III), le voici égoïste, avare et rival ridicule de son fils :

Vingt mille écus! c'est un morceau trop gras pour ce coquin. Une telle somme

ferait grand bien à moi-même; je possède déjà quarante mille écus, et quarante mille et vingt mille feraient soixante mille. Mais si, au lieu de faire la cour pour mon fils, je lui jouais le tour de la faire pour moi-même, tout le monde crierait après moi. Mais, malgré tout, qu'est-ce qu'on ne fait pas pour vingt mille écus? C'est une tentation diabolique pour un honnête homme! Vingt mille écus ne poussent pas sur un arbre.... Ah! mon bon Jérôme, c'est une affaire à prendre en considération.

Dans *Jean de France* (acte I, scène 1), nous le trouvons grave et sérieux :

C'est bien beau de voyager lorsque non-seulement on est riche d'âge et d'expérience, mais qu'on possède aussi un capital suffisant pour vivre de ses rentes, ou si l'on voyage pour apprendre une profession à laquelle on ne peut s'exercer chez soi. Mais ici c'est presque devenu un droit pour tous les fils des pauvres bourgeois, de ruiner leurs parents par leurs voyages à l'étranger, sous le prétexte d'apprendre une langue qu'ils auraient tout aussi bien apprise chez eux pour une vingtaine d'écus. Du reste, la plupart se perdent, et reviennent seulement initiés à de nouvelles modes et à des débauches qu'ils rapportent dans leur patrie, avec l'oubli de toutes les bonnes choses qu'on leur a enseignées à l'école.

Dans *la Chambre de Noël* (scène v), le poète nous le présente comme un bonhomme grognon et superstitieux qui veut faire partager à sa femme sa ridicule crédulité :

Le prix n'y fait rien, mon amour, mais ces maudites nouvelles inventions, ces dentelles, ces falbalas, que nos ancêtres ne connaissaient pas, sont cause de tout le mal qui se fait dans le monde. Nous ne voulons jamais croire au péché, à moins de quelque signe fâcheux qui nous le découvre, et alors il est souvent trop tard.... Nouvellement, un veau est venu au monde tout garni de falbalas et de dentelles.... Qu'il m'arrive malheur si ce n'est pas vrai! Pernille et quelques autres braves gens l'ont vu eux-mêmes.

De même le grotesque érudit Stygotius, le flatteur et jaloux Rosiflengius, et ce Rasmus Montanus que l'amour-propre a rendu imbécile, offrent trois types très-divers de pédanterie:

STYGOTIUS. (*Jacob de Tiboë*, acte II, scène iv.)

Je vous jure, *per Jovem!* madame, que depuis dix ans il s'est fait un tel changement *in re litteraria*, que je crains une nouvelle *barbarie*. Autrefois, on ne voyait que des *dissertationes* savantes sur des matières rares. Les *baccalaurei* savaient discuter quatre ou cinq fois le même sujet. Aujourd'hui, au contraire, on ne voit *ab ipsis magistris* rien que quelques *thèses* de trois ou quatre feuilles. Je prouverai à madame et à mademoiselle *Justi Matthiadis* *quinque dissertationes de veritate complexa sive enunciative*, et il n'était pas même *baccalaureus*.... Mais maintenant... *o tempora! o mores!* l'*ignorantia* se répand tellement partout, qu'aujourd'hui il y a de vieux *academici* qui ignorent combien de *prædicamenta* ou *prædicabilia* contient la *logica*.

ROSIFLENGIUS. (*Le Naufrage heureux*, acte I, scène v.)

Votre bonté, et non pas mes mérites, m'ouvre la route à un si grand bonheur. Du reste, j'espère que votre progéniture, je veux dire mademoiselle votre fille, sera heureuse. Mes parents ne m'ont laissé, il est vrai, aucune fortune, mais je baise leurs cendres pour la bonne éducation qu'ils m'ont donnée.... J'avais à peine deux fois huit hivers, que, pour parler poétiquement, j'avais déjà dormi maintes nuits sur le Parnasse avec les neuf Muses, et j'avais bu à la source d'Hippocrène, c'est-à-dire que je m'étais distingué en faisant des vers en l'honneur des honnêtes gens, de sorte que la poésie me fait maintenant vivre richement, et il ne se passe point de jour qui ne me rapporte au moins dix écus.

ÉRASMUS MONTANUS (acte II, scène 1).

Il n'y a qu'un jour que j'ai quitté Copenhague, et je m'ennuie déjà. Si je n'avais pas emporté mes chers livres, je ne pourrais pas vivre à la campagne. Il me semble qu'il me manque quelque chose : depuis trois jours je n'ai pas discuté. Je ne sais si dans cette petite ville il y a quelques savants ; je leur donnerais de la besogne. Pour vivre, il faut que je discute. Je ne puis presque pas parler avec mes propres parents ; ce sont des niais qui ne possèdent que leur science d'école.

Citons enfin quelques types non moins variés de forfanterie, espèces de Matamores ou de Scudérys du Nord : Jacob de Tyboë, Didrick Menschenschreck et l'Officier, dans *la Chambre à coucher*.

JACOB DE TYBOË (acte III, scène iv).

..... Je dépose ici à vos pieds, mademoiselle, cette épée qui a précipité un million d'âmes dans la tombe. Si le roi de Hollande me voyait dans cette attitude, il me dirait : « Honoré monsieur de Tyboë, où est votre ancienne valeur, cette antique valeur herculéenne ? » Mais je lui répondrais : « Hercule, qui a vaincu les cinq parties du monde, se laissa charmer et enchaîner par Dalila. Lorsque Vénus dit à son fils Cupidon : En avant, marche ! les plus grands géants tremblent.... » Mais il me semble qu'il vient ici une étrange odeur, une odeur de pédant, quelque chose de rance comme du latin ou du grec ; j'ai l'odorat si fin, que la présence seule d'un Donat me monte au nez.... Sans doute quelque magister moisi est entré dans la maison....

L'OFFICIER (dans *la Chambre à coucher*, acte IV, scène iii).

J'avais hier soir une affaire avec un officier étranger, que, soit dit entre nous, j'ai traversé d'un coup d'épée. Nous avons eu une discussion, et nous avons quitté la place du tir pour aller nous battre. Je vous assure que j'ai manqué de tuer mon adversaire ; la pointe de mon épée n'était pas plus loin de son cœur que la largeur d'un doigt. — Mais vous l'aviez tué tout à l'heure ? — Comment, j'ai dit que je l'avais tué ?... Si je l'ai dit, c'est que c'est vrai.

DIDRICK MENSCHENSCHRECK ¹ (scène XX).

..... J'ai épousé cette chouette à cause de sa fortune, mais je ne la traite que comme une femme de ménage. C'est une bête jalouse comme une diablesse, mais je ne m'en inquiète guère. Vous allez voir, messieurs, la charmante figure de cette dame dont je viens de faire la conquête; allons, chère Hyacinthe, ôte ton voile et que je t'embrasse. (*Il ôte le voile à la dame et reconnaît sa femme, qui prend une canne et le bat; l'officier se jette à genoux.*) Pardon!... ah! ah! pardon! Épouse de mon âme, ne me tue pas!

Les Henri et les Pernille de notre poète, ces deux types si originaux de la domesticité, qui correspondent aux Mascarille, aux Frontin, aux Frosine du théâtre français, forment ensemble un véritable monde de la cuisine et de l'antichambre, qui offre aux bons comédiens un répertoire aussi riche que varié de rôles excellents, propres à faire valoir la souplesse de leur talent.

En dehors de ces types, auxquels il revient avec prédilection, Holberg a su rendre ses divers personnages aussi intéressants que franchement comiques; tout en conservant l'empreinte de leur nationalité et de leur époque, ils ont un attrait plus général qui doit les faire accepter partout et en tout temps. Ses pièces ont été jouées avec un grand succès en Suède, en Allemagne, en Hollande et même en Italie. Elles sont bien moins connues en France; néanmoins j'ai lu dans un almanach de théâtre de 1801 (an IX), la notice suivante assez curieuse : « On vient de jouer à l'Ambigu-Comique une jolie petite pièce intitulée : *le Chaudronnier homme d'État imaginaire*; c'est une heureuse » imitation d'une comédie *suédoise*. » Voilà un compte rendu qui, pour être bref, n'en est pas plus exact.

De son côté, Cailhava a mentionné comme « dignes du plus grand éloge » quelques comédies inférieures de Holberg, et qu'il ne connaissait que par une mauvaise traduction allemande. Holberg a été mieux apprécié dans son pays. Oehlenschläger, cet illustre poète, a dit de lui : « Il a su peindre si fidèlement la vie bourgeoise de Copenhague en son » temps, que si jamais cette ville était engloutie, et qu'au bout de deux » cents ans on y retrouvât les comédies de Holberg, on apprendrait par » elles à connaître cette époque aussi bien que nous connaissons, par » Pompéïa et Herculanium, les anciens temps de Rome. » Cependant, il ne faut pas croire que Holberg, en peignant son époque, n'a pas aussi peint la nôtre et l'humanité de tous les temps. Si cet excellent auteur

¹ Terreur des hommes.

nous amuse, nous intéresse à un si haut point en retraçant des folies qui ne sont pas absolument les nôtres, parce qu'elles sont éloignées de nous de plus d'un siècle, ce qui nous touche, c'est la peinture fidèle et vive d'un caractère général et toujours existant, que nous apercevons partout à travers la draperie mobile et transparente du temps et du lieu. Holberg, autant que les plus grands poètes, est le peintre de la nature; ses caractères sortent pour ainsi dire des entrailles de l'humanité; ils sont tels qu'on en retrouvera toujours le modèle dans le monde, et que l'observateur pourra sans cesse en vérifier la fidélité par la comparaison. En un mot, chez un grand nombre d'auteurs comiques, le personnage n'est qu'un individu, ou tout au plus le type d'une espèce éphémère, tandis que chez lui, c'est le type permanent d'une race qui ne saurait périr.

Frédéric II de Prusse assistait un jour à une représentation du *Cercle*, comédie de Poinsinet jouée à Berlin par les comédiens français. Tous les Français qui entouraient le roi souriaient à cette foule de traits plus ou moins ingénieux d'épigrammes locales dont la pièce est semée; on s'extasiait de la fidélité du tableau; on alla même jusqu'à remarquer « que l'auteur avait dû écouter aux portes. » Frédéric, étonné de ne pas éprouver un plaisir aussi vif, demanda à un des Français ce qui le charmait tant dans *le Cercle*. « Sire, répondit celui-ci, pour bien sentir toutes les beautés de cette pièce, il faudrait que Votre Majesté connût Paris comme nous. — Bien, je vous ai compris, repartit le roi; cependant je n'ai pas besoin d'aller jusqu'à Paris pour goûter les beautés de *Tartuffe* et du *Misanthrope* : il me suffit de connaître le cœur humain. » Dès ce jour, on cessa de jouer *le Cercle* à Berlin.

Telle est la différence entre les auteurs comiques ou satiriques qui s'imaginent être des peintres de mœurs en dessinant la surface seule des choses humaines, les folies de certains moments, les défauts ou les travers d'une époque, d'un petit pays ou d'une ville, et qui ainsi ne travaillent que pour un point du globe, pour un court espace de temps; telle est la différence entre ces auteurs qui n'ont que du talent et ceux qu'inspire le vrai sentiment de leur art; ceux-ci, tout en peignant aussi les mœurs contemporaines, tout en sacrifiant même parfois au goût du jour, portent plus loin leur regard scrutateur; ils voient jusqu'au fond de la nature humaine, ils la reproduisent à nos yeux telle qu'elle a toujours été, telle aussi qu'elle ne cessera jamais d'être; c'est ainsi qu'ont procédé les grands maîtres, Cervantès, Molière, et à leur suite Holberg; pour eux, les détails de la vie contemporaine ou locale n'ont été qu'un accessoire, une sorte de draperie servant à

encadrer leur tableau; mais à travers ce voile diaphane, leur génie a su peindre l'homme tel qu'il est, avec ses passions toujours renaissantes et toujours les mêmes. Voyez cette œuvre admirable qu'on ne se lasse point de relire, *Don Quichotte* : certes, nous y trouvons une foule de détails qui ne sont ni de notre pays ni de notre époque; mais ce qui appartient à tous les temps et à tous les lieux, c'est le caractère fanatique et crédule de ce plaisant chevalier qui s'en va combattre les moulins à vent, et qui, prenant les moutons pour des géants, se met à les pourfendre. Holberg, lui aussi, a eu ce rare mérite qui est le propre du génie, ce coup d'œil observateur qui, pénétrant au delà des siècles, a vu jusqu'au cœur de l'humanité tout entière. Ses divers personnages tels qu'il nous les a présentés au théâtre, si, après avoir lu ses comédies, vous doutez qu'ils existent encore aujourd'hui, jetez les yeux autour de vous. Holberg a si bien dépeint, si heureusement retracé ce qui se passe encore de nos jours, qu'en méditant ses œuvres on le regarderait presque comme un prophète. Il n'a pourtant pas eu besoin d'étudier l'avenir: il lui a suffi de scruter à fond le cœur humain pour être toujours dans le vrai.

Une autre qualité non moins précieuse, et qui caractérise les œuvres du poète danois, c'est qu'elles sont toujours ou vivement intéressantes ou extrêmement amusantes; et ce mérite ne tient pas seulement au sujet même de la pièce, mais bien plus à la manière habile dont ce sujet a été traité. Les mêmes ridicules, les mêmes folies qui sous la plume d'autres auteurs ont fait bâiller le lecteur ou le spectateur, le dérident et le charment lorsque Holberg les lui montre avec son entrain léger et son intarissable gaieté. Un exemple le prouvera mieux que notre affirmation. J. G. Schlegel, dans *l'Oisif affairé*, a traité le même sujet que Holberg dans *l'Affairé*, un vrai chef-d'œuvre.

Comparons *l'Affairé* de Holberg à la pièce de Schlegel; une courte analyse des deux comédies nous aidera à comprendre comment le même sujet, traité par deux auteurs de talent, a pu produire une impression si différente.

Certes, l'œuvre de Schlegel ne manque pas de mérite, car voici ce qu'en dit Moïse Mendelssohn : « J'ai lu *l'Oisif affairé* : les caractères » me semblent parfaitement dessinés; nous voyons tous les jours de » tels oisifs, de telles mères folles de leurs enfants, de telles visites » banales et des marchands de fourrures aussi stupides; c'est ainsi que » la classe moyenne pense, parle et agit chez nous. Le poète a fait » son devoir; il nous a peints tels que nous sommes, et néanmoins » j'ai constamment bâillé d'ennui. »

Voici maintenant, et réduite à ses détails essentiels, la pièce de Schlegel :

Fortunat — l'oisif affairé — est un jeune avocat qui vient de quitter l'université. Il pense à se créer une clientèle, jusqu'à ce que, suivant les promesses d'un ministre, il soit nommé secrétaire dans quelque haute administration. Mais l'étude de la jurisprudence et les travaux sérieux ne sont pas du goût de notre homme; il fait de la musique, des vers; il dessine, il monte à cheval, le tout au grand déplaisir de son père, M. Sylvestre, marchand fourreur, et de sa mère, qui l'adore et le gâte. Les parents désirent le marier avec Lieschen, fille de madame Richard, jeune personne sage, ponctuelle et rangée. Un certain jour, Fortunat doit débiter en plaidant pour un parent de sa future; il doit le même jour se rendre chez le ministre, dont il a obtenu une audience pour cette place de secrétaire qui lui est promise; enfin, dans l'après-midi, il doit se hâter de rentrer dans sa famille, où se trouveront madame Richard et sa fille, invitées à venir prendre le café pour fêter son double succès et pour conclure les derniers arrangements du mariage. Fortunat, au lieu de songer à ces trois affaires si importantes, s'occupe de mille bagatelles; il néglige son procès, et le perd; il manque l'audience du ministre, et il se fait longtemps attendre chez lui par les convives réunis. Enfin il revient, présente ses excuses, et engage son aimable et jolie future à renouveler sa visite; mais celle-ci apprend bientôt que Fortunat a perdu son procès et que sa négligence lui a fait manquer le poste de secrétaire, qui a été donné à sa partie adverse. Tout est rompu; la jeune fille accueille les hommages de l'avocat qui a gagné la cause, et l'épouse. Fortunat, pour se consoler, va terminer un dessin représentant *le Renard et les Raisins*. Telle est la pièce de Schlegel.

Disons d'abord que ce jeune homme à la mode, cet oisif affairé propre à tout, qui fait tout, excepté ce qu'il doit faire, que ce caractère, tel qu'il est ici traité, conviendrait fort bien à un rôle secondaire, mais ne suffit point au rôle principal d'une pièce. Ce personnage ne saurait produire de l'effet que pour quelques instants, soit par des répliques amusantes, soit par des actions plus ou moins risibles; il lui manque l'importance dramatique, et surtout l'intérêt comique. Ce genre d'intérêt exige que chaque scène contienne quelque chose de nouveau, qui, tout en satisfaisant le spectateur, stimule et augmente sa curiosité, remue ses sympathies et le conduise ainsi jusqu'au dénouement. Il ne saurait exister dans une pièce dont les scènes, au lieu de s'enchaîner les unes aux autres, ne sont qu'une série d'incidents

fortuits, où nous ne voyons aucun contraste dans les caractères, aucune lutte contre les événements. Fortunat perd son bonheur par sa propre inertie, par son étrange insouciance; mais ce qui achève de détruire l'intérêt, c'est que ce bonheur même auquel il semblait aspirer, il n'y tient guère réellement, puisqu'il paraît peu s'inquiéter de gagner son procès, qu'il ne témoigne aucun regret d'avoir manqué sa nomination, et qu'enfin il se console bien vite de la perte de sa fiancée.

Examinons maintenant *l'Affaire* de Holberg. Celui-ci se nomme Vielgeschrei¹, et avant de l'avoir vu paraître, nous savons déjà, par trois scènes d'introduction, que c'est un homme dont le corps et l'esprit sont toujours en mouvement, sans profit pour lui-même et au préjudice de tous ceux qui l'entourent. Nous traduisons cette introduction.

FERNILLE seule.

Quoiqu'on fasse de nos jours tant de comédies, personne n'a encore songé à mettre en scène un homme affairé. Si quelqu'un voulait se charger de cette besogne, je lui fournirais un sujet excellent en lui offrant mon maître. On dit, il est vrai, que ces caractères sont rares, mais moi je trouve qu'il y a dans ce pays un tas de gens affairés, qui, à propos de rien, font un tapage du diable; j'y connais même des gens ayant à la fois différentes choses dans la tête, et qui vous semblent tout à fait oisifs. Lorsque j'étais au service d'un juge, il y a quelques années, je me souviens d'avoir accompagné madame dans un voyage. Chemin faisant, nous sommes entrées chez une bonne femme qui ne savait comment faire pour bien nous recevoir. Tantôt elle était dans la chambre, tantôt elle courait à la cave; la voilà sur une planche, la voilà sous la table; un instant elle gronde les servantes, l'instant d'après elle querelle les garçons. Nous avons eu beau la prier de ne pas se donner tant de mal, parce que quelques tartines nous suffisaient, elle nous répondit en essuyant la sueur sur son front, et nous pria de patienter une demi-heure. Madame m'assura que si elle avait prévu que son arrivée causerait tant d'embarras, elle eût préféré entrer dans un café, se faire servir quelque chose, d'autant plus qu'elle n'aimerait pas avoir grande obligation à cette femme, qui plaidait devant M. le juge, mon maître. Enfin la table fut servie, et je m'attendais à voir pour premier plat un pâté délicieux.... Je crois bien! tous ces préparatifs n'avaient abouti qu'à un méchant morceau de bouilli, suivi de huit œufs durs. Toutefois, c'était quelque chose! Si mon maître, avec tout le bruit qu'il fait, savait produire un œuf, je le trouverais moins étonnant. S'il se donnait tout ce mouvement pour se guérir de la fièvre ou du scorbut, je dirais encore : Cela sert à quelque chose. J'ai vu un vieux docteur monter du bois de la cave dans sa chambre, puis le descendre de sa chambre dans la cave, jusqu'à ce qu'il fût assez échauffé pour n'avoir plus besoin de feu. Mais mon maître ne travaille à rien, il se préoccupe de rien et il n'arrive à rien. Moi, je suis la seule personne de la maison qu'il loue de son travail; cependant il n'y a personne qui fasse moins de besogne que moi, quoique j'aie toujours l'air d'être occupée.

¹ Qui crie beaucoup.

Avant-hier, lorsqu'on lui demanda combien de personnes il employait, il répondit : « Une ! Pernille me sert de bonne, de cuisinière, de valet de chambre, de secrétaire, de femme. » Mais cela, c'est un mensonge. Ce n'est pas que je sois plus vertueuse qu'une autre, mais monsieur n'a pas le temps de me courtoiser, et je ne suis jamais plus belle à ses yeux que lorsque j'ai la plume derrière l'oreille, en attendant qu'il me dicte. Mais voilà Magdelone, la femme de ménage, qui arrive.

Magdelone, vieille fille de cinquante ans, se plaint de Vielgeschrei, qui a promis de la marier depuis nombre d'années, mais que ses grandes affaires ont toujours empêché de réaliser cette douce espérance ; Pernille répond qu'il n'a pas le temps de se marier lui-même, encore moins par conséquent de marier sa femme de ménage ; depuis une année M. Léandre ne l'a jamais trouvée libre assez longtemps pour lui demander convenablement la main de sa fille. Puis arrive Léonore, qui ne doute pas que son père, lorsqu'il aura vu Léandre et qu'il aura appris son rang et sa fortune, ne consente volontiers à leur mariage. Dans la quatrième scène paraît Vielgeschrei, l'affairé lui-même.

SCÈNE IV.

VIELGESCHREI, LARS DINTFASZ¹, CHRISTOPHE FEDERMESSER²,
JENS SANDBUCHS³, CHRISTEN GRIFFEL⁴, PERNILLE.

(Pernille s'assied et commence à tailler des plumes ; Vielgeschrei entre, suivi de ses quatre commis, portant tous des plumes d'oie derrière l'oreille.)

VIELGESCHREI se promenant de long en large, les yeux fixés sur un papier.

Lars Dintfasz !

LARS accourt.

Me voici, monsieur !

VIELGESCHREI va de l'autre côté.

Lars Dintfasz !

LARS.

Me voici, monsieur !

VIELGESCHREI.

Christophe Federmesser !

CHRISTOPHE accourt.

Voilà, voilà ! monsieur !

VIELGESCHREI.

Que me veux-tu ? ne vois-tu pas que je suis occupé ?

CHRISTOPHE.

Monsieur m'a appelé.

¹ Dintfasz signifie encrier. — ² Federmesser, canif. — ³ Sandbüchs, sablier. — ⁴ Griffel, crayon.

VIELGESCHREI.

Ce n'est pas vrai; attends que je t'appelle. Où est Jens Sandbüchs; il n'est donc pas venu aujourd'hui?

CHRISTOPHE.

Si, il est ici.

VIELGESCHREI.

Jens Sandbüchs!

JENS.

Me voici, monsieur!

VIELGESCHREI *va de l'autre côté et l'appelle encore une fois.*

As-tu mis au net la copie des dépenses de la semaine passée?

JENS.

Oui, monsieur. La voici.

VIELGESCHREI.

L'as-tu comparée au brouillon?

JENS.

Oui, monsieur. Moi et Christen Griffel nous avons fait ce travail ce matin de bonne heure.

VIELGESCHREI.

Pourvu que vous ne l'ayez pas fait comme la dernière fois. Désormais, avant de laisser passer quelque chose, je le vérifierai moi-même.... Que fais-tu, Pernille?

PERNILLE.

J'arrange les plumes pour ces messieurs.

VIELGESCHREI.

A la bonne heure. Cette fille-là m'est plus utile à elle seule que vous tous ensemble, affreux fainéants que vous êtes! Lève-toi, Pernille! nous allons comparer.... Christen Griffel, commence! tu lis le mieux.

CHRISTEN.

Dépense du 21 : 1° Payé au tailleur pour façon d'un vêtement brun à monsieur, trois écus deux marcs¹; 2° pour une paire de pantoufles à Pernille, quatre marcs.

PERNILLE.

Ah! c'est vrai, j'ai oublié d'en remercier monsieur.... Grand merci, mon cher maître; je les userai en faisant des vœux pour votre santé.

VIELGESCHREI.

Remercie-moi une autre fois, Pernille, mais non pas maintenant, que je suis accablé de besogne. Ton interruption nous a déjà fait perdre pas mal de temps.... Continue.

CHRISTEN.

3° Quatre livres de veau, trois marcs; 4° quatre pots de lait, un marc; 5° pour-boire pour le panier de poires pourries dont on nous a fait présent, un marc; total : cinq écus cinq marcs. 6° Une livre de café, un écu; 7° deux sous pour du thé; 8° trois sous, une chanterelle pour la guitare de mademoiselle.

¹ Un marc danois vaut 45 cent.

VIELGESCHREI.

Arrêtez!... Qu'est-ce qui vient après les deux sous de thé?

CHRISTEN.

Trois sous pour une chanterelle.

VIELGESCHREI.

Que le diable emporte vos copies et vos vérifications!... Après deux sous de de thé vient un sou donné à un mendiant.

PERNILLE.

Quelle négligence d'oublier cela! Maintenant, toute l'addition va être fausse.

VIELGESCHREI.

Ah oui! Pernille, ne suis-je pas bien à plaindre avec des employés pareils? Au lieu de me faciliter mon travail, ils me le rendent plus pénible encore!... Refaites ce compte, fainéants que vous êtes! prenez-en chacun une copie; j'espère au moins que de cette manière il n'y aura plus d'erreur possible.

PERNILLE.

Monsieur ne veut-il pas prendre son thé?

VIELGESCHREI.

Est-ce que j'ai le temps de boire et de manger!... Il faut que j'écrive deux lettres. Certes, cela ne paraît rien aux gens qui ne savent pas ce que c'est; ils ne songent pas que pour écrire une lettre il vous faut du papier, des plumes, de l'encre, une bougie, un cachet; n'y a-t-il pas souvent de quoi perdre la tête?

PERNILLE.

Et vous oubliez encore la cire à cacheter.

VIELGESCHREI.

Je te dis, Pernille, cela n'en finit pas.... Voyons, que faites-vous là-bas? travaillez-vous?

LES QUATRE COMMIS.

Oui, monsieur!

VIELGESCHREI.

Où est mon écritoire?

PERNILLE.

Voilà, monsieur! et voici du papier à lettres, un cachet et de la cire à cacheter.

VIELGESCHREI.

Cette fille m'est devenue indispensable! Quelle mémoire!... (*Il s'assied, mais se relève aussitôt.*) Pernille!

PERNILLE.

Monsieur?

VIELGESCHREI.

Avez-vous donné à manger aux poules?

PERNILLE.

Non! monsieur a l'habitude de le faire lui-même.

VIELGESCHREI.

Où sont les croûtes de fromage que j'ai coupées hier?

PERNILLE.

Là... dans le tiroir.

VIELGESCHREI *prend des croûtes de fromage et les jette par la fenêtre.*

Tip! tip! tip!

Et voilà notre homme qui, oubliant l'importance de ses deux lettres, donne à manger aux poules. N'est-ce pas là l'homme dont Pernille avait esquissé le portrait? Holberg a rendu ce type le plus comique possible, et les exagérations étaient nécessaires pour qu'il pût produire immédiatement son effet sur la scène. Vielgeschrei, il ne faut pas l'oublier, est un personnage grave, qui met dans sa manie d'homme affairé une importance, un point d'honneur, une fierté vraiment comiques, et cette activité apparente, au lieu d'avancer ses affaires, ne fait que les retarder. Notons ici un contraste particulier entre les deux comédies : *l'affairé*, dans la pièce de Holberg, n'est point un jeune homme, c'est un honorable père de famille; Vielgeschrei a une fille, la fille a un soupirant, et il est question de mariage. Léandre vient rendre visite à son futur beau-père, et il espère obtenir la main de sa chère Léonore; mais nous pressentons déjà que les mille occupations de notre *affairé* permettront à peine au jeune amoureux de lui parler; c'est en effet ce qui arrive. Un détail que nous n'avions pas prévu est vraiment d'un excellent comique : Vielgeschrei, objectant que l'amoureux ignore la tenue des livres, et ne pourrait pas, une fois devenu son gendre, l'aider dans la comptabilité de ses affaires si importantes, voit là un obstacle sérieux au mariage projeté, et prononce un refus formel. Puis, par une conséquence naturelle de cette bizarrerie, il déclare qu'il préférerait comme gendre Erich Madsen, excellent teneur de livres, quoique ce dernier lui soit personnellement inconnu. Léandre, désolé, ne se tient pas pour battu; il jure que jamais sa bien-aimée n'épousera ce cuistre, et il ne se retire qu'après avoir fait à Vielgeschrei une déclaration de guerre en bonne et due forme.

Voilà donc l'action bien engagée; elle va marcher à grands pas; mais avant de la suivre, signalons un rapport parfait entre l'action scénique et le caractère du personnage. Un passage de la Poétique d'Aristote, mal interprété, a causé cette erreur trop propagée que, « dans la comédie, l'action n'est qu'une chose secondaire, et que les

» *caractères* suffisent à la constituer, tandis qu'à ce double point de vue, » ce serait le contraire dans la tragédie. » Sans doute, la tragédie a besoin d'une action fortement nouée; on peut en dire autant, et avec plus de raison encore, de nos drames modernes; mais la comédie proprement dite, outre le mérite spécial des caractères qu'elle nous offre, a besoin aussi d'une action progressive, qui, sans être aussi fortement conçue, ait du moins son importance, c'est-à-dire qui permette aux personnages de se mouvoir dans un cercle assez large pour que le caractère qui leur est propre puisse aisément s'y développer. En résumé, si dans nos meilleures tragédies *l'action* tire sa vie et sa force des *caractères*, de même dans la comédie les *caractères* ne peuvent se déployer à l'aise et se montrer avec leur véritable physionomie que sous l'influence de *l'action*; seulement, il faut qu'ils servent à la produire et à la rendre de plus en plus rapide et attrayante.

Appliquons maintenant ce principe bien simple à la pièce de Holberg. Supposons que Vielgeschrei pour s'opposer au mariage de Léandre ait une raison quelconque autre que « ses occupations excessives », qui lui font désirer un gendre *teneur de livres*, dès lors le sujet nous attache beaucoup moins. Supposons encore (et ici nous anticipons un peu sur l'analyse) que l'intrigue qui plus tard rendra Léonore à Léandre soit fondée sur des incidents plus ou moins habiles, mais sur tout autre chose que ces mêmes « occupations excessives du père », qui doit être puni par où il a péché, l'intrigue nous laissera encore bien plus indifférents; tandis qu'en voyant se développer ainsi le caractère de Vielgeschrei et sa manie devenir un obstacle au bonheur des jeunes amants, nous donnons déjà à ceux-ci toutes nos sympathies, sans que le poète soit obligé de recourir à quelque scène sentimentale; il nous suffit de savoir leur amour traversé, leur bonheur entravé par l'idée fixe de Vielgeschrei, d'entendre ce père obstiné n'opposer à toutes les supplications de sa fille que les exigences de ses affaires; nous attendons avec un vif sentiment d'intérêt l'issue de cette lutte bizarre, et nous nous associerons de grand cœur au projet élaboré par la rusée et dévouée Pernille, qui profitera des occupations mêmes de l'affairé pour unir les deux amants.

C'est dans cette disposition d'esprit que nous voyons commencer le deuxième acte, où se succèdent plusieurs scènes du meilleur comique. Voici d'abord notre homme, Vielgeschrei, en train de faire à la hâte des invitations pour un mariage qui n'aura pas lieu, celui de sa fille avec ce teneur de livres, Erich Madsen, le gendre de son choix, qu'il ne connaît même pas.

VIELGESCHREI.

Prenez vos plumes!... Allez, commencez! Y êtes-vous?

LES COMMIS.

Oui!

VIELGESCHREI.

Écrivez!... Comme il a plu au ciel... virgule.... Ça y est-il?

LES COMMIS.

Comme il a plu au ciel....

VIELGESCHREI.

Bien!... D'unir par un amour pur et sincère les deux jeunes gens... virgule!... Y êtes-vous? (*Les Commis répètent après lui.*) C'est-à-dire ma fille Léonore et le sieur Erich Madsen, teneur de livres... virgule!... Répétez! (*Les Commis répètent.*) Je vous invite par la présente.... Tiens! voilà que les poules entrent dans la cuisine; quelle coquine de fille que cette cuisinière! (*Il sort, et revient bientôt; en attendant, les commis s'amusent à se jeter des boulettes de papier.*) Elle n'a presque rien à faire, et cependant elle ne fait jamais attention à la porte de la cuisine; il faut que je sois partout... j'ai toute la maison sur le dos.... Où en étions-nous? Relis ce que j'ai dicté, Christen Griffel. (*Christen relit.*) A honorer de votre présence les fiançailles et la signature du contrat... un point!... Y êtes-vous!... Cette solennité aura lieu le 1^{er} avril prochain... un point.... Répétez!... (*Il va à la porte appeler la cuisinière.*) Annette!

ANNETTE.

Que désire monsieur?

VIELGESCHREI.

Écoute, Annette, ne laisse pas la petite poule noire avec les autres; toutes lui en veulent... entends-tu? Tu sais que c'est ma poule favorite. A Noël dernier, elle a pondu plus de quarante œufs. Dis donc, Christophe, toi qui tiens la comptabilité des poules, des oies et des pigeons, regarde dans le grand-livre combien d'œufs la poule noire a pondus l'année passée.

CHRISTOPHE.

C'est comme monsieur vient de dire, plus de quarante. Elle a peut-être fourni autre chose encore, mais on ne l'a pas enregistré.

VIELGESCHREI.

Quelle poule!... Annette, aie bien soin d'elle.

ANNETTE.

Je n'y manquerai pas, monsieur. (*Elle sort.*)

VIELGESCHREI.

Voyons, mes garçons, je ne me rappelle plus où nous en sommes; ne perdons pas de temps.... Relisez-moi le tout, Jens!... C'est cela; ajoutez : Certaines circonstances m'obligent à hâter ce mariage.... Y êtes-vous?... Je suis votre très.... Qu'est-ce qui vient là?

Ainsi, cette lettre importante et difficile n'occupe pas assez Vielgeschrei pour l'empêcher de s'apercevoir de la présence des poules dans la cuisine, d'appeler Annette et de lui parler de la poule noire.

Comme on le voit, Vielgeschrei est conséquent avec lui-même, et la situation de cette scène est d'un vrai comique, qui ne manque jamais son effet sur les spectateurs.

Bientôt surviennent deux personnages inconnus à Vielgeschrei, et qui se présentent chez lui pour lui demander à tenir des livres; l'un d'eux, c'est Léandre lui-même, qui a pris un déguisement; l'autre, c'est son confident Oldfux. Vielgeschrei n'a point le temps de regarder et par conséquent de reconnaître Léandre; il l'accepte sans réflexion pour un vrai teneur de livres, et lui adresse une série de questions sur la comptabilité. Léandre, qui n'y entend rien, compromet par une réponse maladroite le succès de l'entreprise; mais heureusement Pernille vient à son aide, et détourne l'orage en rappelant à Vielgeschrei ses affaires urgentes.

Bientôt le poète introduit le favori de Vielgeschrei, ce teneur de livres qui n'a pas encore vu sa future; Pernille lui présente une simple femme de ménage comme étant la fille de Vielgeschrei; l'amoureux s'empresse de faire sa cour, épris d'une vive passion pour l'argent qui doit accompagner la belle.

Les deux scènes suivantes ne manquent pas d'originalité; Oldfux vient de la part de Léandre menacer Vielgeschrei d'un procès, s'il persiste à refuser de tenir la promesse dont Léandre a en main une preuve écrite. Vielgeschrei a donc besoin de consulter un avocat, mais comme il lui est impossible de sortir un seul instant, il charge Pernille d'aller en querir un et de le lui amener. Bientôt arrive le prétendu avocat : c'est encore Oldfux, qui, sous ce nouveau déguisement, s'efforce d'embrouiller de plus en plus cette affaire déjà si fâcheuse pour notre infortuné Vielgeschrei, qu'il est sur le point d'en perdre la tête.

OLDFUX.

J'ai appris que monsieur avait besoin d'un avocat, et j'ai pris la liberté de me présenter chez lui.

VIELGESCHREI.

Je vous suis obligé.

OLDFUX.

Quels sont les désirs de monsieur?

VIELGESCHREI.

Je désirerais vous consulter.

OLDFUX.

Ce mot consulter vient du latin, *consulere*, qui a une double signification. Il signifie : donner un bon conseil à quelqu'un, et en ce cas il gouverne en latin le datif, *consulere alicui*; ou il signifie : demander un bon conseil à quelqu'un, et en ce cas il gouverne l'accusatif : *consulere aliquem*.

VIELGESCHREI.

On dirait que ces gens savants ne jouissent pas tout à fait de leur raison. Monsieur, je ne vous ai pas envoyé chercher pour vous consulter sur l'orthographe, mais....

OLDFUX.

Monsieur, notre discours ne concerne en rien l'orthographe; ne confondez pas l'orthographe avec *syntaxi*. *Orthographia est ars vocabula recte scribendi*, c'est l'art ou la science d'écrire les mots d'une manière exacte; mais je ne parle pas de cela. J'ai corrigé, monsieur, votre style; *non orthographiam, sed phrases corrigo*.

VIELGESCHREI.

Pardon, monsieur, je vous prie de vous retirer; j'ai autre chose à faire que de passer ma journée à bavarder.

OLDFUX.

Les docteurs comme les avocats se rendent volontiers aux ordres de chacun, mais la loi leur alloue une indemnité pour chaque démarche ou chaque consultation.

VIELGESCHREI.

Vous voulez que je vous paye parce que vous me faites perdre un temps précieux par un bavardage inutile?

OLDFUX.

Enfin, que voulez-vous de moi, monsieur?

VIELGESCHREI.

J'ai besoin de vous consulter sur quelques articles.

OLDFUX.

Monsieur, le mot article est tout à fait étranger à nous autres jurisconsultes; on ne s'en sert que dans *Foro theologico*. Le droit romain ne le cite jamais; il est divisé par *libros, capita et paragraphos*. Parcourez, monsieur, les *Codicem, Pandectas, Institutiones, Novellas*, et regardez si jamais vous y trouvez le mot article. J'aimerais mieux résigner mes fonctions, que de me servir de ce mot: article!... Du reste, monsieur, de quoi s'agit-il?

VIELGESCHREI.

Un jeune homme s'est fiancé secrètement à ma fille, et je lui ai fait espérer mon consentement. Mais j'ai changé d'idée, et au moment où je vais donner la main de ma fille à un autre, qu'elle consent à épouser, le premier me menace d'un procès, alléguant qu'il a ma parole.... Qu'en dites-vous, monsieur l'avocat? Je pense que ces menaces ne signifient rien; aussi, pour l'effrayer, j'ai dressé un écrit qui....

OLDFUX.

Pardon, monsieur, le mot *dresser* a plusieurs significations: voulez-vous dire dresser avec une plume?

VIELGESCHREI.

Cet homme doit être Lucifer sous la robe d'un avocat.... Oui, monsieur, j'ai écrit une lettre.

OLDFUX.

Il faut qu'une telle lettre soit écrite avec beaucoup d'esprit, si vous voulez éviter un procès. Voyons cette lettre. (*Vielgeschrei lui donne la lettre, qu'il lit.*)

VIELGESCHREI.

Est-ce assez fort?

OLDFUX.

Ces arguments ne valent rien; je vais vous dicter une lettre qui sera plus efficace.

VIELGESCHREI.

Je ne demande pas mieux.

OLDFUX.

Nous allons procéder dans notre dictée à la manière espagnole, adoptée par les avocats en général; c'est plus court et plus résumé.

VIELGESCHREI.

Tant mieux, mon temps est précieux, car je suis très-affairé.

OLDFUX.

Si monsieur connaît déjà cette manière, nous irons très-vite. (*Il lui tape sur l'épaule.*) Y êtes-vous?

VIELGESCHREI.

Vous ne m'avez rien dit.

OLDFUX.

Eh! monsieur, lorsque je vous tape sur l'épaule, cela signifie que vous devez écrire le nom et le titre de votre homme.

VIELGESCHREI.

Seigneur! qu'est-ce qu'on n'invente pas! Enfin, il est bon de le savoir.... J'y suis.

OLDFUX.

Continuez. Puisque le sieur Léandre.... Y êtes-vous?

VIELGESCHREI.

Oui, monsieur.

OLDFUX *siffle.*

Avez-vous compris?

VIELGESCHREI.

Quoi?

OLDFUX.

Eh, monsieur, lorsque je siffle, cela signifie virgule.

VIELGESCHREI.

Quelle maudite invention!... Ça y est.

OLDFUX.

Fils du sieur Jérôme, domicilié à.... (*Il crache.*)

VIELGESCHREI.

Domicilié où?

OLDFUX.

Eh ! monsieur, lorsque je crache, cela signifie que vous devez mettre le nom de la ville de votre adversaire. Je vois bien que vous ne connaissez pas la vraie manière espagnole de dicter ; mais vous l'aurez bientôt apprise, et alors vous dicterez avec beaucoup plus de facilité aux autres.... Où en êtes-vous ?

VIELGESCHREI.

Puisque le sieur Léandre, fils du sieur Jérôme, domicilié dans cette ville....

OLDFUX.

Bien. (*Il siffle.*)

VIELGESCHREI.

Virgule !

OLDFUX.

Prétend, l'année passée, avoir.... (*Il lui tire les oreilles.*) Comprenez-vous cela ?

VIELGESCHREI se lève en colère.

Pourquoi m'avez-vous tiré les cheveux ?

OLDFUX.

Cela signifie : entre parenthèses.

VIELGESCHREI lui donne un soufflet.

Et voilà qui signifie : *claudatur parenthesis* !

OLDFUX.

Vous venez de vous porter contre moi à des voies de fait. Je vous ferai assigner.

VIELGESCHREI.

Et moi, je vous ferai une assignation reconventionnelle.

OLDFUX.

Je prouverai que je n'ai agi que légalement, d'après les usages adoptés par les plus grands avocats.

VIELGESCHREI.

Et moi, je prouverai que vous et tous les autres qui s'en servent ne sont que des chenapans !

OLDFUX pince l'oreille à Pernille.

Antestaminor !

PERNILLE crie.

Ah ! ah ! ah !

VIELGESCHREI.

Comment, des violences dans ma maison !

OLDFUX.

Comment, vous êtes un homme instruit, et vous ne savez pas que, suivant le droit romain, lorsqu'on prend quelqu'un par l'oreille en disant : *Antestaminor*, cela signifie : Je vous prends pour témoin.

VIELGESCHREI.

Et ne savez-vous pas que, d'après le droit romain, on jette à la porte des coquins comme vous qui viennent molester les gens chez eux ? (*Oldfux se sauve.*)

On sent peut-être ici des réminiscences du *Mariage forcé* et des *Plai-deurs*. Vielgeschrei se plaint maintenant de toutes les malheureuses circonstances qui viennent l'interrompre au milieu d'affaires de la plus haute importance. La discussion avec l'avocat l'a fatigué et indigné ; comment se remettre tranquillement à la besogne ? Pernille lui témoigne toute sa sympathie ; elle conçoit ses tourments et avoue que cette journée paraît une journée fatale. Cependant Oldfux a eu le temps de se déguiser une seconde fois, et revient chez Vielgeschrei comme homme d'affaires.

OLDFUX *d'un air servile.*

Pardon, mon très-gracieux seigneur, pardon, si je viens vous déranger.

VIELGESCHREI.

Que voulez-vous?... Comment osez-vous pénétrer ainsi dans l'intérieur d'une maison ?

OLDFUX.

Je n'ai pas osé frapper à la porte... c'eût été trop hardi.

VIELGESCHREI.

Trop hardi!... Enfin, que voulez-vous ?

OLDFUX.

On m'a appris que monsieur est accablé d'occupations.

VIELGESCHREI.

Et c'est pour cela que vous venez me faire perdre mon temps ?

OLDFUX.

Que Dieu m'en préserve ! monseigneur ; *per contrarium ! per contrarium !*... monseigneur !

VIELGESCHREI.

Je n'ai aucun droit à ce titre.

OLDFUX.

Ne dites pas cela... monseigneur... ne dites pas cela !

VIELGESCHREI.

C'est donc encore le diable qui m'envoie cet homme ?

OLDFUX.

Je suis un érudit, très-érudit ; je connais vingt-quatre langues.

VIELGESCHREI.

L'autre jour, j'ai rencontré un individu qui prétendait savoir vingt langues... tandis qu'il n'en savait pas une seule.

OLDFUX.

Mais moi, monsieur, il n'en est pas ainsi ; sans me flatter, je suis un homme capable, très-capable ; je suis patricien de naissance....

PERNILLE.

Qu'est-ce qu'un patricien ?

OLDFUX *baise le tablier de Pernille.*

Serviteur très-humble, digne et gracieuse demoiselle!

PERNILLE.

Voilà un galant homme!

OLDFUX.

Mille excuses, si je n'ai pas présenté plus tôt mes hommages respectueux à mademoiselle.

PERNILLE.

Je vous pardonne.

OLDFUX.

Il vous faudra convenir que j'ai fait des études extraordinaires. Un homme qui est gradué par les universités de Wittenberg, Helmstadt, Francfort, Prague, Leipzig, Rostock, Königsberg, Nuremberg, Heidelberg, Cracovie, Landau, Tübingen, Uri, Suisse, Unterwalden, Francfort-sur-le-Main, Francfort-sur-l'Oder, Francfort-sur-la-Meuse, Mecklenbourg, Grubenhagen, Kiel, Zerbst, etc., etc., sans compter plusieurs gymnases... un homme, dis-je, qui a étudié dans un si grand nombre d'universités, doit avoir des connaissances extraordinaires.... J'ose demander l'avis de mademoiselle.

VIELGESCHREI.

J'entends, monsieur, que vous vous connaissez en pédanterie, et que....

OLDFUX.

Mille excuses, noble et vertueux seigneur! songez que j'ai fait plus de cinquante cours *tam privata quam privatissima*, tels que *Collegia practica, didactica, tactica, homiletica, exegetica, ethica, rhetorica, oratorica, metaphysica, chiromantica, necromantica, logica, talismanica, juridica, parasitica, politica, astronomica, geometrica, arithmetica*....

VIELGESCHREI.

Cessez donc, démon que vous êtes!

OLDFUX.

Chronologica, horoscopica, metascopica, physica tam theoretica quam practica. .

VIELGESCHREI.

Pernille, donne-moi ma canne.

OLDFUX.

Sur les *Institutiones, Codicem, Pandectas, jus naturæ, jus civile, jus municipale, jus feudale, jus gentium, jus jusculum* et d'autres sciences.

VIELGESCHREI.

Monsieur, sortez!;

OLDFUX.

Monsieur, ne vous emportez pas. Je suis venu dans de bonnes intentions; je vous offre mes services, car on m'a dit que vous avez beaucoup à faire. C'est aux affaires que vous verrez quel homme je suis.

VIELGESCHREI.

Je vous connais, vous et vos pareils: une fois qu'on vous donne quelque chose entre les mains, on ne peut plus le ravoïr.

OLDFUX.

Je ne demande pour mon travail que la nourriture.... Je ne sers que par honneur, par honneur seulement!

VIELGESCHREI.

Et de quelle manière pensez-vous pouvoir m'être utile?

OLDFUX.

Je m'engage à remplir une feuille de papier tout entière en dix minutes.

VIELGESCHREI.

En effet, voilà qui est fort.... Je vais essayer. Voilà une feuille de papier. (*Oldfux s'assied et fait semblant d'écrire.*) Je suis curieux de savoir comment il s'y prendra.... Je vais voir où il en est.

OLDFUX va à la rencontre de Vielgeschrei.

Regardez, monseigneur, j'ai fini plus tôt que je ne le pensais.

VIELGESCHREI.

Ciel! que vois-je! il n'a fait que barbouiller tout le papier avec de l'encre.... Ma canne! ma canne!... (*Oldfux, en se sauvant, renverse la table où se trouvent tous les papiers de Vielgeschrei.*) Pernille! au secours!... Quel malheur! tous mes papiers sont par terre.... Je ne vaudrai plus rien maintenant!

C'est plus qu'il n'en faut pour épuiser le courage de Vielgeschrei. Il tombe presque défaillant sur une chaise; son désespoir est complet, et il ne lui reste qu'à se rendre aux conseils de Pernille, qui, poursuivant ses combinaisons stratégiques, l'engage d'abord à prendre une demi-heure de repos sur son lit et à hâter ensuite le mariage de sa fille avec Erich Madsen, pour éviter le scandale d'un enlèvement auquel Léandre serait capable de recourir.

Au troisième acte, il faut l'avouer, l'intérêt, jusqu'alors si vif, si soutenu, diminue sensiblement. Le poète, en voulant trop charger l'intrigue, a un peu négligé les caractères. Malgré ce défaut, plusieurs scènes de ce dernier acte ont toujours été trouvées amusantes et spirituelles. Le dénouement, que nous rendrons textuellement quelques pages plus loin, sauve tout et satisfait les plus difficiles : Léonore et Léandre voient enfin combler leurs vœux, tandis que l'ambitieux teneur de livres épouse, bon gré, mal gré, la femme de chambre qu'il avait eu la maladresse de courtiser. Vielgeschrei, en donnant son consentement à ces deux mariages, y met une condition, dernier trait caractéristique : il exige que Léandre, devenu son gendre, étudie immédiatement la tenue des livres, et il lui recommande avec un sérieux plaisant de prendre des leçons de ce même Erich Madsen, son rival éconduit.

Les lecteurs français ont, dans cette rapide analyse du chef-d'œuvre de Holberg, reconnu sans doute de nombreux traits de ressemblance avec *le Malade imaginaire* de Molière et d'autres pièces françaises. Il est impossible de ne pas le remarquer, mais le génie toujours original de Holberg ne se révèle peut-être jamais mieux que dans ces imitations; car il lui a fallu localiser, nationaliser pour ainsi dire des idées nées dans un pays si différent du sien.

J'ai toujours admiré dans Holberg cette sagacité de jugement avec laquelle tantôt il corrige et convertit au dénouement ses personnages, tantôt il les conserve et les laisse tels qu'ils se sont montrés dans toute la pièce. Ainsi, tous ceux dont les folies ne sont que risibles, sans être réellement funestes ni à eux-mêmes ni à autrui, tels que Stygotius, Tyboë, Menschenschreck, Geert, Westphalen, Vielgeschrei, gardent leur manie, et en général ils finissent par quelque trait saillant qui convient à leur nature. Ceux, au contraire, dont les vices ou les travers peuvent menacer la société d'un véritable danger, tels que Hermann de Brême, qui néglige son travail pour ses fantaisies politiques; l'alchimiste Polidor, qui s'obstine à fondre, à mélanger, à distiller, jusqu'à ce qu'il trouve au fond de ses creusets et de ses alambics la pauvreté; Jérôme, dans *l'Honnête ambition*, que sa bonne et raisonnable femme nous rend doublement intéressant, ceux-là comprennent la leçon; ils reconnaissent leurs torts, ils s'en repentent, et par conséquent ils peuvent se corriger. Cependant Holberg connaissait trop bien le cœur humain pour tenter de faire accepter la conversion d'un ignoble flatteur, d'un délateur comme Rosillengius, ou d'un usurier, d'un escroc tel que Studenstrup.

Holberg n'est certainement pas l'égal de Molière dans la haute comédie; il n'a point écrit de pièces en vers, et il n'a donc point ce mérite d'une poésie forte et vivante où excelle le grand poète français; mais il faut reconnaître que l'auteur danois possède à un très-haut degré cette verve comique, ce jet naturel et franc qui constitue une des grandes conditions de la comédie.

F. SOLDI.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA CLOCHE.

Voici la cloche : il est midi. Que jadis il était charmant à cette heure, le son de la cloche ! Il faisait l'envie de cent villages à la ronde.

Hélas ! ce n'est plus le timbre d'autrefois, qui, doux et sonore, réjouissait le cœur.... Elle aussi vieillit et se brisa !
— C'est le glas funèbre qu'on entend....

ZEITLOSEN.

Je trouvai les lettres suivantes, pendant un court séjour en Allemagne, dans une vieille maison de Francfort, en cherchant mes papiers que j'y avais déposés en 1849 et que je voulais emporter à l'étranger. Elles formaient un petit paquet avec cette suscription : *Max*. Lorsqu'elles me tombèrent entre les mains, une toute vieille histoire, depuis longtemps oubliée, surgit dans mon souvenir, et ce fut dans mon âme comme si j'entendais le son mélancolique d'une cloche de village. Je les lus, et il se trouva que leur ensemble formait un récit étrange, un peu énigmatique peut-être ; je me décidai à les copier, j'en supprimai quelques-unes, et je les présente aujourd'hui au public comme si c'était une nouvelle de moi : c'est le droit du conteur. Une fois l'histoire achevée, il pourra intéresser le lecteur d'apprendre que ces lettres ont été écrites par un jeune homme qui est actuellement une des plus entreprenantes sommités de l'industrie autrichienne.

3 avril 184....

« Mon ami, si nous ne prenons pas plus au sérieux un jour nos serments d'amour qu'à présent nos serments d'amitié, je plains nos futures amantes, et je crains pour nous de grands châtiments. Mais j'espère que Jupiter a fait aussi peu d'attention aux serments des étu-

dians qu'aux protestations de l'amour. « Écris-moi bientôt ! » me criais-tu encore lorsque déjà j'étais en voiture ; et je mettais la main sur mon cœur, comme pour dire que je me faisais de t'obéir le devoir le plus sacré. Voici cependant que des mois se sont écoulés, tu n'as pas vu mon écriture et je n'ai pas vu la tienne. Je devine ce que tu as à répondre : tu étais occupé de ton examen. Sache donc que, moi aussi, j'ai subi des examens, et soutenu de difficiles épreuves. Je vais te l'expliquer en peu de mots. Mon frère est mort. Lorsque j'ai reçu la lettre qui me rappelait de l'université, il était déjà enterré depuis plusieurs semaines. Ma mère n'avait pas voulu que je connusse plus tôt ce malheur, ni que je revinsse plus tôt à la maison, parce qu'elle désirait m'épargner le spectacle de la tristesse des premiers temps. D'après les termes de la lettre, mon rappel devait se borner, tu t'en souviens, à un séjour de quelques mois ; mais à peine arrivé dans mon village, je m'aperçus bien que j'avais pour toujours dit adieu à la science, ou plutôt à l'université et à vous, — à vous, mes chers amis. La carrière du droit, à laquelle mon père m'avait destiné, était finie pour moi : je devais remplacer mon frère défunt, seconder mon père dans son négoce et dans l'administration de l'usine et faire près de lui un apprentissage qui me rendit apte à me charger des affaires de la propriété. Il me faut aussi remplir le vide qui s'est fait dans la maison, et consoler par ma présence la profonde affliction de ma bonne mère. Le tout est parfaitement juste et sage, et c'est pour moi un impérieux devoir de me conformer spontanément et de bon cœur aux dispositions de mon père.

» Mon frère, de qui me séparait une grande distance d'âge, m'était toujours resté à peu près étranger. Lorsqu'il revint, il y a quelques années, de l'École polytechnique, je partis pour l'université. Je l'ai donc seulement vu, dans mon enfance, lorsqu'il venait passer les vacances à la maison ; dans ma jeunesse, lorsque je venais les y passer à mon tour. Sa mort m'affligea profondément, mais plus profondément encore la douleur qu'elle causait à notre mère. Mais elle a un caractère énergique, et sait porter les peines inévitables. Puis, cette circonstance qu'elle n'a jamais eu qu'un fils auprès d'elle, contribue évidemment, depuis mon retour, à rendre pour elle l'impression du vide moins sensible. Ainsi donc, après le grand et soudain malheur qui nous a frappés, voici, au bout de cinq mois, la situation assez supportable, et il est à espérer que les blessures sont en voie de cicatrisation. Ce fut pour mon père une distraction bienfaisante que la préoccupation de m'initier aux secrets des affaires et de l'administra-

tion, — secrets très-faciles à pénétrer d'ailleurs, mais que le bon vieillard tient pour excessivement importants. Tout est si bien organisé que cela va de soi-même, comme un chapelet glisse entre les doigts, et moi je n'ai rien, — entends-tu, — absolument rien à faire, et c'est à ce loisir, désagréable au plus haut point, que tu dois cette première lettre, je l'avoue ouvertement, effrontément.

» Mon cher Georges, si tu as, depuis notre séparation, fait quelques progrès satisfaisants dans la connaissance peu satisfaisante du cœur humain, tu dois avoir déjà deviné que je veux te demander quelque chose. Eh bien ! je te demande des livres ; oui, oui, des livres, beaucoup de livres, et non pas des romans ou quoi que ce soit de ce genre, mais des livres purement scientifiques. Depuis que j'ai quitté la science, elle m'est devenue chère, non pas la science juridique, qui est un *caput mortuum* en dehors de l'exercice professionnel, mais la science en général. Je veux étudier les langues, l'histoire, la littérature des peuples, car je vis dans l'angoisse continuelle de devenir complètement paysan, et je m'ennuie. Dans la maison, il y a toujours une atmosphère de tristesse, et quant à des relations au dehors, il n'y a pas à y songer. Le village et la vallée sont situés au milieu des bois, et ne sont habités que par des paysans idiots et de grossiers forgerons. En vain j'ai passé mon temps à chercher la poésie de la vie champêtre ; en vain je suis allé de maison en maison, tâchant de découvrir des génies rustiques à la Hofschulze¹ et à la Burmeier². Décidément je ne crois pas à cette poésie. Notre paysan s'est abruti dans le travail et la misère ; ce qui lui est resté d'esprit s'est métamorphosé en ruse ; il est beaucoup plus immoral que le citoyen tant décrié. Le dimanche et les jours de fête, je vois, par extraordinaire, des gens qui ont l'air d'hommes civilisés, mais ils n'en ont que l'air : ce sont les petits fonctionnaires de la petite ville voisine, avec leurs femmes et leurs filles ; ils courtisent en nous les riches du pays. Dans leur société, je soupire après les paysans que j'ai tout à l'heure calomniés. Sais-tu ce qui, selon moi, manque avant tout à ces gens ? La grâce, la grâce qui, à ce que veut nous persuader la poésie, doit se trouver de préférence à la campagne, comme étant la sœur, ou la fille aînée, ou je ne sais quelle proche parente de la naïveté. Les femmes et les filles des employés sont, dans leurs manières, minaudières ou guindées, et toujours ridicules ; dans leur caractère, mesquines, méchantes, envieuses et possédées de la manie des commérages. Les paysannes sont lourdes,

¹ Personnage du chef-d'œuvre d'Immermann : le *Baron de Munchhausen*.

² Personnage d'un roman de M. Auerbach.

grossières de corps, d'esprit et de sentiments — supposé qu'il puisse seulement être question d'esprit et de sentiments. Le Ciel sait comment je pourrais, dans ce coin de terre, passer par cet épisode réservé à tout homme de mon âge, je veux dire l'amour ! O mon ami, si tu savais combien gagnent à mes yeux toutes les modistes avec lesquelles nous avons passé de si joyeux jeudis chez le maître de danse ! Adèle, Agnès, Hedwige, Olympia, où êtes-vous ? Il n'est pas jusqu'à la grosse Rosalie ou la longue Juliette qui ne se parent dans mon souvenir de charmes enchanteurs. Il me reste uniquement l'espoir que moi, infortuné citadin, je finirai par m'*empaysanner* ; mais tu conçois qu'on se débâte aussi longtemps que possible contre une semblable métamorphose. Cette lutte devra m'être facilitée par les livres. Je remarque que les hommes qui s'occupent de choses abstraites, qui lisent, qui poursuivent toutes sortes d'études, conservent, même à la campagne et dans le milieu le plus rustique, quelque chose de la délicatesse des villes, leur peau ne tourne pas à celle de l'éléphant, leurs mains restent belles, et leurs mouvements même maladroits ne deviennent pas cependant trop paysans et trop rudes.

» Ainsi, mon ami, des livres, des livres, et, pour la troisième fois, des livres ! J'ai soif de livres ! Débarrasse-moi de l'ennui, préserve-moi de l'empaysonnement : que je reste digne d'être

» Ton ami,

» MAX. »

28 avril.

« Tu es un excellent ami ! J'étais affamé de livres, je t'ai appelé à mon secours, et tu m'as vite fait passer ce qui me paraissait alors l'aliment nécessaire de ma vie. Combien t'étonneras-tu que j'aie à peine daigné jeter un regard sur tes historiens, et sur tous les auteurs que tu m'avais choisis avec tant de goût et une si judicieuse critique, et que je sois aujourd'hui tout prêt à contester ce que je considérais, il n'y a pas un mois, comme vérité irréfutable : qu'on ne trouve à la campagne que grossièreté et lourdeur, que l'on doive nécessairement *s'empaysanner*, qu'on ne puisse se passer de livres, que l'ennui soit le compagnon inséparable d'un *Beatus ille procul negotiis* ; rien de cela n'est vrai aujourd'hui. Je suis prêt à soutenir la thèse opposée avec tout ce qu'il y a en moi de faconde d'avocat, et avec toute la poésie des auteurs que tu m'as envoyés. Je n'ai pas encore vingt-deux ans, et cependant j'ai déjà reconnu que l'on ne peut poser aucune vérité

comme absolue, ni déterminer sa vie quinze jours à l'avance. Une seule petite découverte a comblé ce vide de l'existence, a détruit cette uniformité qui bâillait dans ma dernière lettre et te montrait de si larges mâchoires !

» J'étais allé chasser à l'oiseau ; — pour se distraire, l'homme ennuyé, sur le trône comme dans la cabane, devient persécuteur, — et j'errais çà et là, derrière le village, sur les rochers. A ce moment sonnait la cloche de midi, qui, dit Byron, est *the tocsin of the soul*¹, et qui, dans nos mœurs patriarcales, est le signal du dîner. Je me hâtai de descendre des rochers, qui fumaient sous l'influence des rayons printaniers, et j'arrivais à l'endroit où sont les dernières maisons, lorsque j'entendis une douce voix qui appelait quelque chose avec les paroles les plus caressantes et les plus séduisantes : « Jacob ! Jacob ! reviens donc, reviens, mon bon garçon ! Kobi ! Kobi ! Koberl ! reviens, mauvais garçon ! Regarde, Kobi ! une tartine ! une tartine avec du beurre ! » Je ne m'appelle certainement pas Jacob, et cependant je suivis la direction de la voix ; je vis une charmante petite tête blonde qui regardait, à travers la haie du jardin, dans le champ et sur un arbre. Je dirigeai mes yeux sur ce même arbre, et je constatai que ce tendre appel s'adressait à un corbeau qui n'était autre que le susdit Jacob, également nommé Kobi ou Koberl. C'était un corbeau apprivoisé : je le reconnus aux regards et aux croassements qu'il dirigeait vers la jeune fille, comme pour répondre à ses invitations. « Dois-je tirer ? » demandai-je en m'approchant. « Non, pour l'amour de Dieu ! s'écria-t-elle interdite, en levant les yeux vers moi ; il reviendra bien de lui-même, quand il aura faim ! » Elle rougit et fit mine de retirer sa jolie tête derrière la haie. J'éprouvais le besoin de la retenir, et j'y réussis en commençant instinctivement à m'occuper du corbeau. Elle s'intéressait à mes efforts, et riait de temps en temps des croassements querelleurs que le burlesque animal m'envoyait du haut de son arbre lorsque j'essayais de le faire déguerpir pour le chasser dans le jardin. Ce que j'aurais préféré, c'eût été de le prendre : je l'aurais rapporté à sa maîtresse, comme dans le « *Nachtlager von Granada* » ; nous aurions chanté un duo et tout aurait été pour le mieux. Enfin, puisque cela n'était pas faisable, malgré ma disposition prononcée à chanter à cette belle créature les plus tendres romances, je restais au pied de l'arbre, je le secouais, je menaçais le corbeau de la crosse de mon fusil, et comme, en dépit de toutes mes tentatives, il ne bougeait toujours pas, je pris le parti de

¹ Le tocsin de l'âme.

grimper entre les branches. Pendant ce temps il s'échangeait entre la jeune fille et moi toutes sortes de paroles, avis, protestations de bonne volonté, remerciements, exclamations. Enfin, j'étais à cheval sur une grosse branche, juste en face du corbeau, j'étendais la main pour le saisir, et j'espérais déjà la réalisation de la poésie d'opéra susdite, lorsque le maudit animal prit son essor devant mon nez, en droite ligne vers sa maîtresse, et s'envola sur sa tête. Elle se mit à rire, étendit en dehors de la haie une petite main charmante, bien qu'un peu rouge, me cria un cordial : « Merci ! » et disparut derrière la haie. De la hauteur où j'étais placé, je la regardai, vive et gracieuse comme un chevreuil, poursuivre sa course à travers le jardin, vers la cour où je la perdis de vue. Au même instant, un homme à longues moustaches blanches entra dans la cour et dans la maison. Je lui portai envie, au vieux maréchal des logis, car c'était lui, le sonneur du village, et je restai comme un hébété, perché sur mon arbre, ne me rendant pas compte de ce qui m'était arrivé, ne sachant à qui j'avais eu affaire, et me figurant que j'entrais dans une ère nouvelle et inconnue. Depuis longtemps la cloche avait cessé de sonner, mes parents devaient m'attendre, et je dus redescendre à terre, bien à contre-cœur. Ma mère se réjouit de me voir si gai à table, tandis que je n'étais qu'un peu exalté, et me demanda si j'avais fait une bonne chasse. « Je le crois ! » pensai-je à part moi, car il me semblait que je n'étais plus tant seul dans le village.

» Ce qui me préoccupait avant tout, c'était la curiosité : je connais tout le monde ici, et je n'avais jamais vu cette jeune fille. Elle devait être étrangère. Son visage, son élocution, ses manières, sa taille, son maintien, son regard, son accent même, tout était si différent de ce qu'on rencontre dans ce pays ! tout était en elle si fin, si distingué, si délicat !... Quant à l'homme chez lequel elle habitait, je le connaissais bien. C'est un enfant du village, et après trente ans de service il s'y est retiré, jouissant d'une petite pension, comme soldat invalide, et il exerce, comme c'est son droit traditionnel à titre d'invalide, toutes les petites fonctions de la paroisse, qui rapportent aussi peu que possible : il est sonneur, il tambourine les objets perdus, il colle sur une planche devant l'église les arrêtés du magistrat de la ville voisine, sous la juridiction duquel nous sommes placés. Hors de là, on ne le voit ni ne l'entend. Il est toute la journée chez lui, façonne son jardin et lit de vieilles histoires du pays ou quelque autre livre. On ne parle pas de lui, mais on le respecte, et les plus fiers paysans lui tirent leur chapeau, cependant, ils sont tenus de lui envoyer chaque année un quart de

setier de froment, et à Noël un gâteau. Tout autre, dans ces conditions, serait traité par eux avec une morgue aristocratique et regardé de haut en bas. Il doit donc y avoir en lui quelque droit à cette considération : une honorable fierté, un caractère viril. Mais, en résumé, que m'importait le vieillard ? Ce qui m'intéressait, c'était de savoir quelle était la gracieuse jeune fille qui s'épanouissait dans son austère voisinage, comme une douce fleurette près d'un chêne nouveau. Je ne voulais faire de questions à personne, et à force d'avoir réfléchi, je pris, dans la nuit, la résolution de m'adresser à la meilleure source, à elle-même ; mais comment m'y prendre ? Évidemment elle ne sortait pas, car je l'eusse déjà rencontrée dans le village.... Et tomber dans la maison, cela m'était possible à moi, au riche fils de la riche famille, partout, excepté chez le vieux maréchal des logis, qui se renferme fièrement devant tout le monde. Mais il est sonneur, il lui faut chaque jour se rendre trois fois au vieux château, car c'est là, dans le milieu du jardin, que l'église est située ; pour y arriver, il traverse tout le village, et la sonnerie dure plus d'un quart d'heure : j'ai donc en tout une demi-heure devant moi pour chercher l'occasion de parvenir jusqu'à la jeune fille. Demain, à midi, à l'heure où la connaissance a été faite, elle sera continuée.

» Ainsi résolu, ainsi fait. Vers midi, j'étais, comme le roi Artus, installé dans le même arbre que la veille, épiant ce qui se passait dans le jardin et dans la cour du vieux Haller, notre sonneur. La jeune fille travaillait dans le jardin, et je dois avouer qu'elle n'était pas poétiquement occupée à cultiver des fleurs, mais que, en vraie ménagère, elle disposait une future couche de choux et de carottes. Elle avait relevé par devant sa robe bleue et retroussé ses manches jusqu'au-dessus des coudes. Je pus voir un petit pied, un bras blanc aux contours arrondis, une toute charmante main, à laquelle la bêche seyait aussi peu que le travail de la terre à ce profil fin et réfléchi. De temps en temps, elle se redressait, essuyait la sueur de son front, et regardait le ciel qui, d'un bleu déjà printanier, — mais non pas plus bleu que ses yeux, — souriait à la terre, et semblait lui envoyer dans ce sourire les promesses d'un bel avenir. Je t'assure, mon cher ami, que mes désirs s'élançaient par-dessus la haie, comme si ce petit jardin eût renfermé mon bonheur, et lorsque le vieillard quitta la maison, je fus en deux bonds à la haie. Le cœur me battit, et mes mains tremblèrent lorsque je voulus écarter le buisson pour avancer ma tête à la même place où la veille elle passait la sienne. Elle entendit le mouvement, regarda dans cette direction, et aussitôt mes yeux se rencontrèrent avec les

siens. « Bonjour ! » lui criai-je avec quelque embarras. Ma position devait lui paraître comique en quelque chose, car elle éclata de rire; cependant, elle se remit bien vite, laissa retomber sa robe, baissa ses manches, et, par cet instinct de coquetterie particulier aux jeunes filles, passa les deux mains sur ses cheveux pour les lisser, après avoir enfoncé la bêche en terre. « Ne puis-je vous aider à rien aujourd'hui ? demandai-je. — Merci; à rien du tout. — Peut-être cependant au travail du jardin, » répliquai-je, et, par un mouvement brusque, je pénétrai à travers la haie : j'étais près d'elle.

» Te souviens-tu, cher ami, que vous m'aviez nommé effronté, il y a plusieurs années déjà, à cause de l'assurance avec laquelle je me comportais dans la société des femmes, au bal et en soirée? Eh bien, votre effronté camarade restait comme un jeune sot devant cette fille de la campagne; et pourquoi? parce qu'elle fronçait un peu le sourcil au spectacle de son effronterie actuelle, et regardait devant elle d'un air mécontent. Je ne proférai pas une parole, bien que j'éprouvasse le plus grand besoin de m'excuser, et ainsi nous restions là tous deux, les yeux baissés, et moi, le cœur me battant. Je n'avais pas même le courage de la fuite. A ce moment, la cloche sonna. Je me sentis comme délivré d'un cauchemar; nous respirâmes tous deux; elle sourit; ma main s'étendit involontairement vers la sienne : elle ne voulut pas le voir, et je demandai, sans savoir ce que je demandais et d'une voix très-humble : « Comment vous appelez-vous ? » Elle me regarda un instant et dit : « Marie. » Puis, nouveau silence. La cloche sonnait et sonnait toujours. La bêche, qui n'avait été qu'à demi enfoncée, tomba; je la relevai et la lui tendis. Elle la prit, me remercia d'un signe de tête, et se dirigea vers la maison. Je fis quelques pas avec elle; elle s'arrêta, et je dis :

« On ne vous voit jamais dans le village, mademoiselle Marie ?

» — Je suis complètement étrangère ici.

» — Moi aussi ! » répondis-je.

» Elle me regarda avec étonnement.

« Comment ! n'êtes-vous pas M. Max K..., le fils du fabricant et propriétaire ?

» — Si, mais je suis devenu étranger ici; j'y suis tout à fait isolé. »

» Elle me regarda, et son regard était plein de compréhension; puis, elle fit de nouveau quelques pas jusqu'à l'entrée du jardin. Je m'arrêtai, comme si j'avais quelque chose à dire, et je ne dis rien. La cloche cessa de sonner; nous tressaillîmes tous deux : le temps avait passé effroyablement vite. « Adieu ! » dis-je, et j'aurais voulu ajouter :

« Au revoir ! » mais je n'en eus pas le courage, et m'en allai à grands pas.

» J'étais très-mécontent de moi et de mes procédés; mais, au fond, très-heureux. Au souvenir de ce jour, tout bouillonne en moi et mes mains tremblent.... Je ne puis écrire davantage, et laisse aller ma lettre, quoique j'aie encore beaucoup à raconter, car ce jour est suivi d'un second et d'un troisième. Demain, je reprendrai mon récit.

» Que si maintenant tu crois avoir fait une découverte en t'écriant : « Il est épris ! » je te dispute la priorité, car cette découverte, je l'ai faite depuis longtemps. Oui, j'ai encore découvert davantage : je ne suis pas épris, mais j'aime ! »

29 avril.

« Le lendemain, lorsque la cloche de midi sonna, Marie n'était pas dans le jardin. J'allai tout droit jusqu'à la porte de la maisonnette ; elle était près du foyer et préparait le dîner de son oncle et le sien.... Et de nouveau, le lendemain, j'étais assis près d'elle au foyer.

» Je ne veux pas te dire tout d'abord comment j'ai franchi l'espace énorme entre la porte et le foyer, comment j'ai perdu mon temps entre une cloche de midi et l'autre, comment je n'ai tenu aucun des discours que j'avais apportés tout préparés dans mon esprit, comment enfin je ressens un coup douloureux lorsque le dernier son de la cloche se perd et qu'il faut partir. Je veux seulement te dire ce que j'ai appris par Marie sur elle-même, et quelles circonstances me facilitent le rapprochement.

» Marie est la nièce du sonneur, la fille de sa sœur, qu'il avait mariée à un camarade. Ce camarade, alors maréchal des logis, fut plus heureux que Haller : il parvint au grade d'officier, et devint plus tard maître de poste dans une petite ville.

» Un tel maître de poste, c'est un homme qui a une botte aux lettres suspendue à sa porte ; il la vide chaque jour, ou seulement deux ou trois fois la semaine, et en envoie le contenu au véritable bureau de poste le plus voisin ; il fait, en outre, distribuer par un homme, dans la petite ville, les trois ou quatre lettres qu'il reçoit du bureau en retour par cette occasion.

» Les fonctions, tu le vois, ne sont pas très-importantes, mais celui qui les exerce n'en est pas moins fonctionnaire impérial ; avec ou sans raison, il est appelé par la population : « Monsieur le maître de poste. » Il appartient aux notables de l'endroit, aux Messieurs, comme on dit chez nous, et s'il a une fille, cette fille est une demoiselle. Marie a donc grandi en demoiselle, elle a fait partie de la société distinguée

de son pays; et délicatement formée, de corps et d'âme, par la nature, ayant en outre profité, avec des dispositions excellentes et avec tout le tact féminin, des moyens d'éducation qu'elle a rencontrés sur sa route, elle est devenue par le fait une jeune fille qui pourrait facilement se mesurer avec nos aimables citadines en tout ce qui concerne la grâce et la délicatesse des procédés; je ne dis rien de cette nature réfléchie par laquelle elle surpasse les femmes les plus distinguées.

» Une telle personne doit nécessairement se trouver très-isolée ici, et elle ne pouvait faire autrement que de s'y exiler, son père et sa mère étant morts, et le sonneur étant son seul parent sur terre. Le remarques-tu, que, tous deux isolés, nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre? Le sens-tu, ce qui m'a facilité le chemin de la porte au foyer? Je t'en prie du fond du cœur, rends-toi tout cela bien clair et bien présent, peins-toi le malheur de l'isolement sous les plus vives couleurs, reconnais combien il est nécessaire à une créature aimante, tendre, riche en sentiments délicats, de s'attacher, de s'épancher, d'être aimée, peut-être aussi d'aimer; retrace tout cela, je t'en conjure, à ton esprit et à ton cœur, afin que tu ne donnes pas asile à la plus petite pensée injurieuse lorsque je te dirai que, Marie et moi, nous sommes aujourd'hui de bons, d'intimes amis, dont tout le bonheur se concentre dans cette heure si courte de la sonnerie de midi. Représente-toi aussi combien le besoin d'attachement a été grand en moi, et combien il a dû me rendre importun, persuasif peut-être. Une excellente créature se trouve désarmée contre une importunité si bienveillante, si pleine de bonnes intentions. D'ailleurs, je lui apporte des livres, je lui raconte le monde, je réponds à ses questions avides de savoir, et je suis certainement pour elle une source de distraction et d'occupation intellectuelle. La vertu qui voudrait interdire une semblable intimité ne serait-elle pas bien cruelle?... Et cependant, il nous faut la cacher, nous borner à quelques instants.... Il est vrai qu'il y a également sonnerie le matin et le soir; mais le matin, il est trop tôt, et le soir, il fait trop obscur. Si notre bonheur est un secret, il voit du moins le grand jour : il ne doit pas se cacher comme un crime sous le voile de l'obscurité. Tel est le sentiment de Marie, et je ne veux la contrarier en rien de ce qui répugne à son âme, excessivement impressionnable.

» A présent, tu sais à peu près tout. Adieu! Je t'en prie, ne condamne pas une jeune fille parce qu'elle a un rendez-vous.

» Ton ami,

» MAX. »

25 mai.

« Le bonheur de l'amour est silencieux comme la mort; peut-être le sont-ils tous deux, parce que tous deux ont trop à dire. Je suis heureux, heureux d'un bonheur digne de ce ravissant mois de mai. Quel grand changement peut produire dans notre âme une petite modification de quelque petite circonstance! Un pas sur le seuil de la chambre m'a fait avancer de mille pas dans mon bonheur.

» C'est donc dans la chambre que je passe maintenant notre heureuse demi-heure; je ne puis t'exprimer quel bonheur j'éprouve, quelle délicieuse impression je ressens, lorsque je m'y assieds près de Marie, ou bien que, le bras autour de son cou, je me promène dans cet espace un peu obscur, et fais connaissance avec tous les objets qui se trouvent en sa présence chaque jour et à chaque heure. C'est si propre, si charmant, dans cette chambre! Certes, toute jeune fille ne saurait pas la tenir ainsi. Les meubles ne diffèrent guère de ceux que l'on voit d'ordinaire dans nos maisons de village : une table massive, brune, un peu échancrée, avec une petite peinture très-primitive dans le milieu; derrière, un banc rouge, à dossier de même couleur; à côté, un fauteuil non rembourré, quelques chaises ordinaires, un poêle noir, qui se termine par une espèce de flèche et touche le plafond; le lit de l'oncle, aussi simple qu'un lit de camp, mais ombragé de rideaux bleus qui tombent en plis gracieux. Aux murs, dans des cadres de bois noir, quelques images de batailles, estampes qui ne sont, à vrai dire, que les illustrations des ballades et des chansons guerrières imprimées autour en écriture gothique. Là, c'est le prince Eugène et le siège de Belgrade; ici, le général Landon et la surprise des Prussiens à Ollmütz; plus loin, la bataille de Leipzig, avec Napoléon d'un côté et les alliés de l'autre. Il y a aussi quelques images de saints et un petit bénitier sur lequel s'appuient de frais rameaux de buis bénit. Tu sais que je n'aime pas les attributs de la piété; mais ici, le petit bénitier lui-même me plaît, tout comme les pots de réséda sur la fenêtre étroite et basse par laquelle ne pénètre qu'un jour un peu sombre. Le lieu que je te décris est la pièce principale; la chambre à coucher de Marie est sous le toit.

» Tu vois donc maintenant où je me tiens avec elle : pendant que j'y suis, la cloche sonne, et je suis très-heureux. Mon seul chagrin, c'est de ne pouvoir me permettre un séjour plus long que la sonnerie, pas même aussi long, car, dès que la plus petite cloche commence ce carillon si court que l'on nomme l'*Ave Maria*, Marie me presse de partir, et je lui

dis souvent avec douleur : *Ave, Maria, gratia plena...* ce dont elle me réprimande fortement, comme d'un blasphème. Elle est très-pieuse, et avec quelle sagesse, quelle intelligence, quelle netteté, elle juge les choses du monde ! Comme elle devine vite, par la plus petite indication, ce qui peut concourir au développement intellectuel, en même temps qu'elle garde une fidélité persévérante à tout ce que son enfance apprit à aimer. Je considère cela comme un signe de stabilité, et me plais à transporter ce symptôme sur notre amour.

» Cependant ce mysticisme couvre de nuages quelques minutes de mon heureuse demi-heure. Souvent Marie se fait des reproches de ce que ces sons sacrés, qui appellent les autres au recueillement, soient profanés par elle dans les entretiens d'un amour humain ; mais ces ombres se dissipent vite, car elle dit elle-même que ces reproches de la conscience naissent de l'habitude, et qu'au fond elle se sent heureuse et nullement coupable dans son amour et dans son bonheur.

» Plus durables sont les remords qu'elle se fait par rapport à son oncle. Que le brave et digne vieillard donne lui-même le signal de notre rendez-vous, cela lui semble perfide, et, dans le fait, lorsque je le considère de sang-froid, elle a raison. Il y a là quelque chose de comique, qui, vis-à-vis d'un si bon, d'un si brave homme, devient un péché. Mais, après tout, est-ce bien notre faute ? S'il connaissait notre amour, nous laisserait-il ensemble, si tranquilles et si heureux ? Ne repousserait-il pas chacun de nous dans son triste isolement, dans son désolant abandon ? Ne troublerait-il pas, par la prohibition et par la surveillance, notre liaison si pure, et le soupçon ne viendrait-il pas la souiller ? Et devrions-nous sacrifier à cette petite considération notre grand, notre immense bonheur ? Le sacrifice ne serait pas en proportion avec le but.

» Tu vois que notre tableau resplendissant a bien quelques ombres. Mais où n'y en a-t-il pas ? Le peintre qui, le premier, peignit avec des ombres, éleva l'art au plus haut sommet ; car ce sont les ombres qui font ressortir la lumière. Aussi ne veux-je pas me plaindre, je serais le plus ingrat des hommes si je me plaignais. A côté de toutes les joies qu'il me procure, cet amour me donne tant d'expérience sur moi-même et sur les sentiments humains, il m'enseigne si bien la beauté de la limite et de la mesure, il me révèle si éloquemment cette haute alchimie qui tire d'une apparence médiocre l'or pur et la pierre précieuse, que je possède en lui une mine de trésors. En outre, toutes les conditions de cette liaison semblent être combinées exprès pour moi. Ce n'est que dans le calme et la solitude, ce n'est qu'à deux que je

pouvais devenir si heureux. Dans le monde, avec ma nature jalouse, un amour aussi vif m'aurait engagé dans une série d'inquiétudes exécrables, et m'aurait rendu la vie amère. Ici, je n'ai à m'irriter contre rien, si ce n'est contre la cloche de l'*Ave Maria*, qui nous sépare.

» Tout ce qui appartient à cet amour, tout ce qui joue un rôle dans cette histoire, vieille de six semaines à peine, mais déjà riche en souvenirs, tout est beau, même le son de cette cloche. Dans sa plénitude et dans sa force, dans sa gravité et dans sa profondeur, il est vibrant et clair comme l'argent pur, et remplit d'harmonie toute la vallée entourée par les bois; dans certaines conditions de l'atmosphère, il passe en frémissant, doux et mélancolique, par-dessus les forêts et les collines, et parvient jusque dans les villages voisins, qui nous envient ce trésor. Il faut dire aussi que ce n'est point une cloche de village ordinaire : ce fut le présent d'un prince-archevêque de Prague, qui naquit ici au dix-septième siècle. Le bon archevêque ! Que Dieu ait son âme ! Combien de générations son présent n'a-t-il pas déjà réjouies ! combien n'en réjouira-t-il pas encore ! Il n'avait certes d'autre intention que d'inviter les croyants à la prière, et il ne pensait pas qu'un jour sa cloche saluerait de ses sons et favoriserait un amour humain. Puisse cette profanation ne pas le troubler dans sa tombe ! Mon amour est aussi profond que la prière la plus fervente, et celui de Marie est de même, j'en suis certain.

» Lorsque autrefois j'étais en route pour venir passer les vacances dans ma famille, je me sentais déjà à la maison quand j'entendais de loin la cloche sonner. Quoi d'étonnant qu'il me semble, près de Marie, être pour toujours entré dans le port ?.... Adieu.... »

10 juin.

« La nouvelle que je suis dans la chambre, près de Marie, et que, le bras autour de son cou, je vais et viens avec elle, t'a effrayé, et tu m'arrives avec des avertissements, fidèle Eckart¹. Tu es un bon ami, tu fais ton devoir, et, à ton sens, tu as raison. Mais ceux qui pensent autrement, parce qu'ils sentent autrement, ont aussi raison.... Tu viens trop tard, et, fusses-tu venu plus tôt, tu n'aurais pas réussi davantage. L'amour, un amour vrai, suit son cours, irrésistible comme le sort. Celui qui fait des détours ou qui se laisse barrer le chemin par

¹ Type d'amitié dans les légendes allemandes.

le raisonnement, les considérations, les circonstances extérieures, celui-là n'a jamais existé. La tendance suprême de l'amour, c'est l'union; ce n'est que par elle que le cercle se ferme, et que se produit cet infini, cet incommensurable que l'on nomme l'amour et qui seul mérite ce nom. Tout ce qui précède n'est que préparation, initiation. L'homme n'arrive pas auparavant à ce calme qui seul le fait vraiment homme, qui lui donne la force de prendre et d'exécuter des résolutions. La femme le sait, elle se sacrifie, et malheur à celui pour lequel, à partir de cet instant décisif, elle n'est pas sacrée. Je suis un autre homme; je sais que Marie est à moi. Je sens quelque chose de plus accompli dans mon être. Libre à toi de nommer Marie ma maîtresse : je la considère déjà comme ma femme. J'attends ta réponse avec calme. »

15 juin.

« Certainement, je l'épouserai ! Il n'est pas vrai que l'on se fatigue d'une « telle liaison ». Ce que tu dis « d'estime », de « pureté », de « profanation », ce sont des sornettes. Tu es un homme inexpérimenté, qui se fait un mérite de sa vertu négative, et tire sa sagesse de livres d'une fausse morale, où les sentiments vrais sont calomniés.

« Se fatiguer ? s'éteindre ? » Je sens en moi une provision de chaleur avec laquelle, quand même il s'agirait de dépenser et non de recevoir constamment, je marcherais hardiment jusqu'à l'âge le plus avancé, sans craindre un refroidissement. Oui, je sens en moi assez d'ardeur pour réchauffer à mes feux la froide vieillesse. « L'estime ? » Je sais parfaitement quelle femme pure je possède en Marie. Je t'en prie, n'abuse pas de toutes les sornettes reçues. Le soleil reste immobile, et nous disons, parce que c'est l'usage, qu'il se lève et qu'il se couche. Dans le monde moral, les illusions sont encore plus grandes. Je me souviens avec dégoût de mon vertueux amour d'étudiant : une Adèle qui me disait : « Soyons comme frère et sœur ! » Et c'est avec le respect le plus profond que je songe à Marie. A quelque chose que je puisse penser, sa pensée, à elle, est toujours à côté : elle accompagne toutes mes autres idées; je pense double.

» Cher ami, ne sois pas vertueux à la façon des livres, et ne dépense pas tant de pathétique pour me convaincre. Pourquoi m'as-tu donné le désagrément de proférer, après chacune de tes phrases, un involontaire : Connu ! connu ! comme si j'eusse lu un livre banal ? Que me parles-tu pathétiquement de mon père et de ma mère ? Dois-je sacrifier à leurs préjugés une excellente créature, meilleure que toutes les

belles-filles que ma mère aurait pu se choisir, qui se donne sincèrement à moi, qui comble de bonheur et de beauté tous les instants de ma vie? Ne vaut-il pas mieux vaincre ces préjugés? Allons, rentre en toi-même, et écris-moi, avec ton aimable style, que tu as voulu faire ton devoir dans les formes usitées, et que tu as fait une sottise.

» Encore un récit pour que tu reconnaises comme tout revêt dans nos rapports une forme particulière, et comme cet amour, qui a pour signal les sons les plus harmonieux, est fidèle à cette origine mystérieuse et grandiose à la fois.

» C'était un jour de chaleur tropicale, qui semblait étrange à tout le monde, parce qu'elle avait subitement succédé à une pluie de quinze jours, pendant laquelle les paysans avaient conçu pour leurs blés de sérieuses inquiétudes. Jusque vers deux heures, le ciel avait été comme un airain brûlant; il ne doit pas être autrement dans les déserts africains. Tout à coup cette splendeur se changea en une coloration soufrée, et l'air devint d'une pesanteur singulière, comme si l'on eût dû craindre une grande commotion de la nature. L'horizon entier présentait aux regards les nuages les plus sombres, tandis que le soleil, sur sa hauteur, était encore entouré d'une large auréole, et continuait à envoyer à la terre des rayons enflammés. Les nuages montaient toujours davantage, et il semblait que ce fussent des armées se réunissant pour un grand combat. Ça et là, des côtés les plus différents, un coup de tonnerre isolé roulait dans l'espace, un éclair perdu sillonnait la nue, sans que le soleil, dans son étendue de plus en plus restreinte, cessât de brûler et d'éblouir. Les paysans de tout le village se rassemblaient, comme toujours lorsqu'ils sont dans l'embarras, devant la maison de mon père, et, muets, ils regardaient le ciel. Ils craignaient une violente pluie d'orage, qui, à la suite de ces quinze jours où les nuages n'avaient cessé de se fondre, anéantirait le reste de leurs espérances. Tout à coup l'un d'eux demanda pourquoi l'on ne sonnait pas les cloches afin de dissiper les nuées orageuses. Aussitôt plusieurs autres se mirent en mouvement pour aller chercher le vieux Haller. En ma qualité d'homme instruit, je voulais réclamer contre cette antique superstition; mais il me vint à la pensée que je pourrais voir Marie à une heure inaccoutumée, un peu plus longtemps peut-être que d'ordinaire, et je les laissai aller.

» C'est qu'aussi je ne l'avais pas vue depuis quatre jours. J'arrivais avec mon père d'un voyage d'affaires, et, si l'on n'eût sonné à cause de l'orage, il aurait fallu attendre encore jusqu'au lendemain midi. Je laissai donc les paysans dans leur superstition, et pris un autre chemin

à travers les jardins pour m'approcher de la maison du sonneur. Les arbres avec leurs feuilles et leurs fleurs, les plantes sur leurs tiges délicates, tremblaient convulsivement; de place en place, un arbre isolé s'inclinait un peu plus profondément que les autres, comme s'il avait une vie particulière. Le gazouillement des oiseaux s'était tu; quelques abeilles attardées volaient en droite ligne à leur ruche, avec un long bruit. Tout était plongé dans l'angoisse. Je songeais combien devait y être profondément enfoncée cette jeune fille si sensible, si impressionnable, à qui toute chose inexplicable donne un frisson d'horreur, et je n'eus plus la patience d'attendre pour parvenir à elle et la tranquilliser. Aussitôt que les cloches furent en branle, car on les sonnait toutes deux, la belle grande cloche et la petite cloche de l'*Ave* et de l'agonie, je m'élançai du jardin dans la maison. Le temps était devenu tout à fait sombre, de sorte que je pouvais à peine distinguer les objets dans la chambre du sonneur. J'appelai : « Marie ! » Pas de réponse, elle n'était pas là; dans la cuisine, pas davantage. Je me trouvais près de l'escalier qui conduit à sa chambrette, je m'appuyai à la rampe, et, surexcité comme je l'étais par l'atmosphère orageuse, par les phénomènes météorologiques, par l'espérance de la revoir, par la témérité de l'aller chercher dans sa chambre, je tremblais aussi fort que les arbres du jardin. Je n'avais pas le courage de monter l'escalier. Cependant, un violent coup de tonnerre se fit entendre; son roulement n'était pas encore achevé et déjà j'étais auprès de Marie. Elle s'appuyait à sa petite fenêtre et contemplait, épouvantée, ce monde lugubre que la ruine menaçait. Elle se détourna avec un cri de joie, et se jeta dans mes bras : « Que c'est bon, que c'est aimable d'être venu ! dit-elle de ses lèvres pâles; je mourais d'angoisse. C'est vraiment une effroyable journée ! mais maintenant je n'aurai plus peur. » En parlant ainsi elle se serrait à moi, elle m'enlaçait de ses bras; je sentis dans cette pression étroite que j'étais réellement beaucoup pour elle : son ami, sa sauvegarde, son secours, sa consolation, et je me jurai de l'être toujours ! Je lui caressais la tête comme on fait à un enfant craintif, et ne pouvais, d'émotion, proférer une parole. Sans doute, elle lisait mes impressions dans mes yeux; elle me regardait, elle souriait, et un affectueux embrassement nous faisait oublier le tonnerre et le monde entier. Puis, j'examinai la petite chambre autour de moi. Mon ami, il n'y a rien de plus beau, de plus émouvant que la chambrette d'une femme pauvre et douée de sentiments supérieurs, cette chambrette où la pauvreté et l'insuffisance sont voilées par la grâce et ordonnées avec harmonie. Les fleurs avaient été reti-

rées de la fenêtre pour les sauver de l'orage, et étaient mises dans un coin, cachant le vieil ami Jacob, qui se blottissait derrière elles et n'osait faire entendre sa voix peu musicale. A l'un des murs, des vêtements peu nombreux étaient suspendus les uns près des autres, et recouverts d'un drap blanc. Je remarquai un petit miroir, à peine aussi grand que le visage de Marie; nous cherchâmes cependant à nous y voir tous deux ensemble, joue contre joue. « Maintenant tu t'y es vu aussi », dit-elle, comme si elle voulait dire : « A présent, le miroir a du prix » ! et elle poursuivit dans le même sens : « Maintenant tu as été aussi dans ma chambre. » Mais je continue ma revue : à gauche, vis-à-vis de la fenêtre, un petit, tout petit lit, avec une grande couverture; auprès, une petite table supportant la silhouette de sa mère, quelques livres à moi, et un crayonnage que j'avais laissé dans un des livres : un baiser pour cette place d'honneur qui lui était donnée, et un encore meilleur pour les fleurs des champs que je rapportai un jour de la chasse, et qui, desséchées, pendent au-dessus du lit, retenues par un ruban. Nous étions assis tous deux devant ce lit, et la chambre devenait de plus en plus sombre, et les tonnerres grondaient comme mille batailles, et les éclairs bleus et jaunes nous plongeaient dans des torrents de lumière, et les cloches sonnaient avec frénésie, et nous n'entendions rien et nous ne voyions rien. Nous n'entendions et nous ne voyions que l'amour, le bonheur et la jeunesse. Le monde luttait, et craignait, et tremblait; nous étions dans une île fortunée, oubliant le monde et oubliés du monde, n'appartenant qu'à nous, et nous perdant dans la félicité de recevoir et de donner. »

Plus tard.

» J'ai encore beaucoup à te dire; mais, lorsque je songe à cette après-midi, toutes les autres pensées disparaissent à mes yeux. Ces heures ont eu pour moi de si grandes joies, que je ne les ai pas encore épuisées dans mes réflexions. Lorsque je me les rappelle, je ne suis propre à rien, au moins pour les décrire. Ce souvenir me restera à jamais, et tout ce qui a suivi en est complètement digne. »

22 juin.

» Tu continues avec constance à être un Philistin. Je te pardonne, parce que tu pratiques aussi dans l'amitié cette vertu de la constance. Tu trouves de la légèreté, de la frivolité, à ce que nous soyons si heureux, à ce que nous puissions tout oublier tandis que les éléments se

déchaînent, que la nature est dans l'angoisse et que les espérances de milliers d'hommes sont menacées. Tout cela sonne très-bien, surtout dans un sermon. Mais je te plains de ne pas connaître ce haut recueillement qui se lie à un grand bonheur. Vraiment, je te l'assure, il n'y a rien de si pur, rien qui nous élève tant au-dessus de nous-mêmes, que le bonheur. L'élément du plus grand bonheur est certainement le plus grand recueillement. Je suis complètement tranquille sur tes reproches; Marie est sereine : ce m'est assez. S'il était quelque part, dans ces heures heureuses, une minute flétrissante, un nuage aurait voilé le pur miroir de cette âme; mais elle est sereine et heureuse, sans souillure.

» Continue tes exhortations tant que tu voudras; il est seulement une chose que je t'interdis sèchement : je ne tolère pas le plus léger soupçon sur Marie; pas le plus léger, tu m'entends bien ? pas même la supposition d'un calcul chez cette créature désintéressée et dévouée. Elle aime, et c'est tout. Tu as beau parler de sacrifices que je devrais lui faire : comme si c'était si facile de lui en faire, à elle, qui est prête à les accomplir tous et qui n'en veut accepter aucun ! Je lui parlai de mariage. Elle secoua la tête : « Les positions sont trop différentes, dit-elle, cela ne convient pas pour s'unir.

» — Crois-tu que je ne pourrais vaincre l'opposition de mes parents ?

» — Je crois que tu pourrais y réussir; mais tu ne dois lutter, pour moi, avec aucune difficulté; tu ne dois pas t'engager, à cause de moi, dans le moindre conflit. Je ne veux pas faire surgir le plus léger nuage dans ta famille et dans ta vie.

» — N'as-tu pas droit, ma chère Marie, à ce que je fasse et souffre tout pour toi ?

» — Oui, j'ai ce droit, et je t'en fais remise. A quoi bon des fâcheries, et des discours sur ceci, et des commentaires sur cela et toutes sortes de vilaines choses ? Ne sommes-nous pas heureux ? »

» Si tu la connaissais, mon ami, si tu la regardais seulement en face une seconde, tu verrais que tout cela est aussi naïf, aussi sincère, aussi vrai que le balbutiement d'un enfant; trop vrai, malheureusement pour moi, car je suis bien résolu à en faire ma femme, et je ne crains les obstacles que de son côté ! C'est un caractère particulier. Chaque pensée, chaque sentiment qu'elle conçoit, chaque détermination qu'elle prend, forme en elle de si promptes et si fortes racines, enserme tout son être avec une telle énergie, qu'elle appartient à cette pensée, à ce sentiment, à cette détermination, et ne peut plus se sous-

traire à cette puissance. La connaissant ainsi et sachant qu'elle appartient actuellement tout entière à son amour, je n'ai que trop lieu de craindre qu'elle ne puisse renoncer à notre bonheur tel qu'il est, qu'elle n'en puisse accepter une autre forme, quelle qu'elle soit. Il faut avouer que notre situation est aussi charmante que possible. Nous avons passé les derniers jours de la manière la plus délicieuse.

» Le vieux général comte B. a invité tous ses compagnons de guerre de l'an XIII, encore vivants dans ce pays, à se réunir à son château, situé à six milles d'ici, pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Le vieux maréchal des logis Haller, autrefois l'un des favoris du général, ne pouvait manquer à cette convocation. Il s'est donc mis en marche avec sa croix ornant son habit d'invalides, après avoir confié ses cloches à un autre vieux soldat, et il est resté absent cinq jours pleins. Ces cinq jours ont été pour moi cinq siècles de bonheur.

» Dès le premier jour, je pris congé de mes parents, sous le prétexte d'une excursion géologique, et je me rendis près de Marie. Dès que j'eus mis le pied sur le seuil de sa demeure, je rejetai tout d'un coup le monde derrière moi, à peu près comme fit Tell du vaisseau du gouverneur, en s'élançant à terre. Je poussai le verrou, et mon univers fut clos. Il est bien rare de voir, sous cette lune changeante, un couple plus heureux. Le plus beau, c'était le calme avec lequel nous nous réjouissions. Le bonheur d'être ensemble nous suffisait. Comme Philémon et Baucis, nous étions tranquillement assis, l'un à côté de l'autre, sur le banc, auprès du poêle, et nous laissions au dehors, sans nous en soucier, le soleil resplendir, les fleurs embaumer, les oiseaux gazouiller. Ce que nous avions si longtemps souhaité en vain, de pouvoir causer sans hâte, sans limite de temps, de jouir l'un de l'autre, de lire quelque chose ensemble, tout cela nous était enfin donné ! Aussi avons-nous goûté, silencieux et pensifs, cette grande joie d'être l'un à côté de l'autre, nous plongeant dans le bonheur. Que de fois j'ai pensé, avec une certaine satisfaction maligne, à toi et à tes doutes : si une fille de la campagne, comme celle-ci, avec son éducation et ses manières, pourrait me convenir à moi, et à la société dans laquelle je suis destiné à vivre ? Elle se mettait avec une telle intelligence à la hauteur du poète que je lui lisais, que je me répétais cent fois combien il lui faudrait peu de temps pour confondre toutes les dames de votre haute société. La grâce pour laquelle, comme pour ses pieds et ses mains, elle pourrait faire envie à toutes les duchesses, m'était depuis longtemps connue ; et maintenant il m'était donné de

constater de plus en plus en elle cette aptitude à l'éducation, ou même cette éducation innée de l'esprit et du cœur.

» Vers midi, elle allait préparer un petit repas et j'y coopérais de mon mieux. A ce moment, la cloche se faisait entendre. Par une vieille et chère habitude, on s'embrassait tant que durait la sonnerie, et, lorsque venait l'*Ave*, on souriait de n'avoir pas à se séparer. Nous nous mettions à table, et je devais me laisser servir sans bouger de ma place. Nous mangions avec un appétit d'enfants jouant au dîner. Puis nous montions dans cette chère petite chambre, que je n'avais pas revue depuis notre heureux jour d'orage. Je devais m'avouer que maintenant je suis encore plus heureux, et je pensais involontairement à Goethe, qui comprend cette suprême poésie du bonheur calme, si souvent méconnue par ceux qui ne savent pas que le calme indique la profondeur, que l'infini ne se saisit que dans la mesure, et que la passion agitée ne représente que le moment périssable :

« Calme profond comme celui qui attend l'âme pieuse après le dernier combat.
» Calme profond comme celui dans lequel un jeune amour croit se plonger après
» le premier baiser.... »

» Un semblable calme, ressenti par elle comme par moi et dont à cause de cela la jouissance était doublée et triplée, donnait le ton et la disposition à nos journées. Je ne sais à laquelle donner la palme. Seule la dernière se prête au récit.

» Suivant nos conventions, je me levai avant l'aube, et, lorsque je vins trouver Marie, je la trouvai déjà habillée et toute prête à partir. Notre dessein était de sortir du village sans être vus et de passer la journée dans les bois et les champs. Tous les paysans étaient encore plongés dans le sommeil lorsque nous nous glissâmes le long des dernières maisons. Le murmure de la source et le gazouillement des hirondelles se faisaient seuls entendre. Un jeune veau, qu'on laissait paître la nuit en liberté, mugit amicalement à notre approche et fit devant nous des gambades joyeuses. Marie me pressait le bras et riait de ravissement. Elle était fraîche et florissante comme je ne l'avais encore jamais vue. Elle portait sa robe de mérinos bleu, sa robe des dimanches, et sur sa tête elle avait jeté une sorte de voile noir, qui s'attachait par devant, sous le menton, à la manière de nos paysannes. L'assemblage du noir et du bleu me paraissait la plus belle combinaison de couleurs imaginable, depuis surtout que je connaissais ses yeux bleus, avec les cils et les sourcils noirs, car elle a de longs cils noirs et de fins sourcils noirs, malgré sa chevelure blonde.

» Nous arrivâmes, en courant, en plein champ; déjà les alouettes

chantaient et la rosée commençait à étinceler, bien que le petit ruisseau babillât encore aussi haut qu'il le fait d'ordinaire dans la nuit. Nous nous hâtions toujours, pour arriver aussi loin que possible du village, et nous parlions peu; seulement nous nous regardions de temps en temps, et nous riions, et nous ne pouvions assez vanter la bonne idée de cette promenade. Chacun de nous cherchait à déferer à l'autre le mérite de l'invention.

» Arrivés sur une hauteur, nous nous arrêtâmes, contemplant, en nous détournant, toute la contrée et notre village sur lesquels planaient nos regards. Notre pays n'est pas beau, il a un caractère mesquin, rien en lui n'élève l'âme. Mais à cette lueur matinale, enveloppé encore çà et là d'un voile de brouillard, il avait cependant quelque chose de romantique, et un souffle de paix s'exhalait de tous les recoins du paysage. La maison de mon père, avec son toit rouge et sa tourelle, dominait le village, plus orgueilleusement que le petit château; à gauche dans la vallée, ses forges s'étendaient les unes auprès des autres, longeant le ruisseau; à côté, c'était le grand et vieux bâtiment d'administration qui, depuis un siècle passé, resplendit de sa peinture rouge et blanche, et offre aux regards ses larges fenêtres cintrées. Sur une colline plus éloignée, vis-à-vis de nous, s'étalait une importante métairie, également la propriété de mon père. « Vois-tu, dis-je à Marie, sur l'épaule de laquelle mon bras s'appuyait; vois-tu, tout cela sera à toi! — Éloigne-toi de moi, tentateur! » murmura-t-elle. Puis elle haussa les épaules et devint triste. Par bonheur, la cloche se mit à sonner précisément dans cet instant; notre charmante habitude ne pouvait résister à ce signal — et Marie fut dans mes bras, tant que la cloche sonna, pour la première fois, à la sonnerie du matin.

» Puis nous redescendîmes la colline, et le toit disparut; nous nous trouvâmes dans un pays tout nouveau, tout étranger, loin de notre monde à nous. Il y avait encore au delà une rangée de collines auxquelles succédait un bois magnifique, qui nous enveloppait de son crépuscule, alors même que le reste du monde commençait à être éclairé par le plus beau soleil. Pour nous, il ne nous apparaissait qu'en rayons affaiblis, ou dans le reflet d'une goutte de rosée, ou sous la forme de petites feuilles d'or couchées sur le chemin. Dans les branches, on entendait des glissements rapides, de légers frôlements et des chants. Des scarabées et des mouches se cherchaient un passage dans quelque chaud rayon, et bourdonnaient, impatients de ce que leur vol en zigzag déviait toujours du sentier lumineux. Puis, comme s'ils prenaient une résolution soudaine, ils s'élevaient tout à coup et

s'en allaient, bourdonnant de leur plus fort, avec un air de triomphe, de l'ombre dans le grand soleil.

» Marie voyait et entendait tout. Il n'était pas le plus petit événement dans la vie des feuilles, des herbes et des moindres insectes qui lui échappât. Elle devinait tous leurs désirs, toutes leurs destinées, et en parlait avec conviction, comme une enfant heureuse, et avec une pénétration fabuleuse, comme si elle eût été la fée de ce bois. Jamais l'explication de n'importe quel phénomène ne la mettait dans l'embarras, et elle émettait mainte gracieuse absurdité qui me faisait rire tout haut. C'est quelque chose de merveilleux, à quel point, chez elle, auprès de la raison la plus nette, l'imagination et le sentiment poursuivent leur travail et lui rendent significatif tout ce qui entre dans sa vie, fût-ce la circonstance la plus étrangère, l'événement le plus fortuit. Elle tient cela de sa mère; je le conclus de divers récits. Celle-ci mourut, parce que, dans une visite à la tombe de son mari, elle trébucha et tomba sur la pierre. Elle prit cela pour un présage, et mourut la même année, après avoir tout ordonné avec calme, et léguant à sa fille la règle de se tenir loin du monde, parce que chaque contact avec lui, chaque changement dans la vie, ont des suites fatales que l'on ne peut ni calculer ni prévenir.

» Il est des êtres qui sont armés contre les plus grands événements. D'autres succombent à une piqure d'épingle, au bonheur même aussi bien qu'au malheur : Marie appartient à cette dernière classe. Qu'un corbeau ait été le médiateur de notre connaissance, cela lui a déjà causé plus d'une heure sombre; le pauvre oiseau a perdu son amitié, et a fini par être donné. En vain je m'élève contre cette manière de voir les choses : elle est profondément enracinée en Marie, comme tout ce qui a été une fois admis dans son âme. Si j'avais eu à l'élever, peut-être que, père intelligent et soigneux, je lui eusse donné une éducation purement mathématique, pour offrir un contre-poids à cette nature et la protéger contre elle-même.

» Maintenant j'écris de sang-froid; mais, pendant cette excursion dans le bois, je n'aurais arrêté pour rien au monde ses exagérations de symbolisme : elles m'enivraient, elles m'enveloppaient d'une atmosphère telle, que je croyais vivre dans un conte de fée; elles me doraient le monde, elles l'élevaient à mes yeux, si bien qu'il m'en devenait cher et que je le voyais sous un jour qui jusqu'alors ne m'était jamais apparu.

» Le soleil était déjà haut, lorsque nous arrivâmes à une clairière d'où l'on pouvait, de deux côtés, embrasser le pays du regard. Marie était

fatiguée : il avait fait chaud, et elle s'était levée de grand matin. Nous nous étendîmes donc sur la mousse, à l'abri d'un vieux chêne noueux. Elle penchait sa chère petite tête sur ma poitrine, causait toujours de plus en plus, et, tandis qu'elle causait, le sommeil, qu'elle avait trop tôt quitté ce matin, s'approchait, faisait valoir ses droits, et appuyait doucement la main sur les deux chères étoiles bleues de ses yeux. Pendant qu'elle dormait, j'avais assez à faire de contempler ce charmant visage; mais plus je le contemplais, plus je devenais triste, sans savoir pourquoi. A côté d'un calme ravissant, il y avait sur ses traits une nuance de mélancolie qui m'allait au cœur, et, comme une inspiration démoniaque, cette pensée se présenta à moi à plusieurs reprises : « C'est là l'air qu'elle aurait, si elle était morte ! » Au sein de la plus complète jouissance du bonheur, je me rappelais toutes les calamités qui remplissent ou menacent la vie, et un sommeil pacifique et éternel me semblait infiniment désirable pour elle et pour moi. Semblable au chœur de la tragédie grecque qui, à l'apogée du bonheur, avertit les héros de se tenir en garde contre la jalousie des dieux, ainsi, quelque chose d'étrange chantait un chant de douleur et de mort près de moi et hors de moi. Je frissonnai d'horreur, et Marie s'éveilla. Un regard dans ses yeux, c'en fut assez pour que ce singulier malaise s'évanouît.

» Nous reprîmes notre route, son bras sous le mien, en bas de la montagne, à travers une large vallée. C'était « l'heure des esprits » de midi, alors que les objets n'ont aucune ombre et paraissent, pour ce motif, plus dépourvus de réalité et, pour ainsi dire, abstraits. Tout se taisait. Les blés, qui bordaient notre route à droite et à gauche, se tenaient droits et immobiles, et les épis étaient ardents. On eût en vain épié un son. Dans un champ, un voyageur s'était étendu, le visage tourné vers la terre, et dormait; sur ses tempes, que nous pouvions apercevoir, coulaient de grosses gouttes de sueur. Marie marcha sur la pointe des pieds en se serrant étroitement à moi, et nous nous dirigeâmes vers une métairie agréablement cachée derrière des tilleuls. Sous un des arbres une table et un banc étaient préparés; nous nous assîmes, et, le chien nous ayant annoncés, nous fûmes très-hospitalièrement reçus par une jeune et jolie femme, une vraie fermière de Goethe. Je présentai Marie comme ma sœur, et, sur cette donnée, elle inventa immédiatement toute une histoire qu'elle débita du ton le plus assuré : comme quoi notre père, intendant du comte P., était transféré d'une propriété dans l'autre, — la fermière avait justement entendu parler de ce changement; — comme quoi nos bagages étaient trans-

portés sur la grande route, mais nous avons préféré prendre à travers champs, à l'écart de la route, pour visiter, par cette occasion, les ruines du château de l'empereur Charles IV, etc.; comme quoi moi, le frère, qui avais été destiné à être avocat, j'allais maintenant entrer aussi dans l'économie rurale, parce que j'avais fait à l'Université toutes sortes de folies et n'avais rien appris. Là-dessus venait la longue file de mes incartades, qu'elle inventait avec l'imagination la plus extravagante, et dans la narration desquelles elle ne se laissait troubler par rien. Mais, petit à petit, mes fredaines devinrent de vrais exploits, et, d'un vaurien, je devins un héros romantique qui avait fait les choses les plus inouïes et s'était toujours sacrifié avec la plus extrême générosité pour ses amis.

» C'est ainsi que tout dans cette tête — invention ou réalité — finit par tourner au sérieux et au romanesque.

» En reconnaissance de ces récits, la bonne femme nous hébergea aussi bien qu'elle le put, mettant à notre disposition tout ce que contenait la métairie. Enfin, elle nous apporta son enfant, un joli petit garçon de trois ans, qui prit aussitôt une vive amitié pour Marie. En le tenant sur ses genoux, elle avait l'air d'une madone d'avant Raphaël; je la voyais jouer avec lui, se mettre à raconter des histoires, et j'avais toutes sortes de graves et belles pensées. Peut-être son esprit se rencontrait-il avec le mien, car de temps en temps elle interrompait ses récits et ses jeux, regardait l'enfant longuement et sérieusement, et rougissait sans se tourner vers moi. Enfin les ombres s'allongeant, nous dûmes nous remettre en marche. Nous prîmes un congé cordial de la fermière, et, en nous en allant, nous entendîmes longtemps encore le petit crier après Marie; elle s'arrêta plusieurs fois visiblement émue, et se retourna pour lui faire encore un signe.

» Nous suivîmes le ruisseau qui, de la vallée transversale, conduit dans la vallée principale à l'extrémité de laquelle notre village est situé. Effectivement ç'avait été notre intention, comme Marie l'avait dit à la fermière, de visiter le château de l'empereur Charles IV; mais maintenant il n'y avait plus à y songer, et, dans le fait, nous n'avions besoin d'aucun but, d'aucun objet extérieur pour raccourcir ou remplir la journée. Je devais parler à Marie de mon passé, de notre vie domestique, de ma mère; mais aussitôt que je venais à notre avenir et que je voulais rêver avec elle des jours futurs, elle détournait la conversation sur le passé.

» Le soir était venu avant que nous nous y attendissions; mais nous n'avions nul besoin de nous hâter davantage pour cela. Nous mar-

chions en flânant, et nous n'atteignîmes le village que bien avant dans la nuit. J'étais avec Marie à la porte de sa maison ; elle chercha la clef, cachée sous le seuil, et ouvrit. Debout dans la porte, elle mit les deux mains sur mes épaules, et dit d'une voix tremblante : « Max, mon ami, mon cher Max, quel bonheur!... » Les sanglots l'arrêtèrent. Je voulais la calmer, mais avant que j'eusse dit un mot la porte était fermée et le verrou poussé. »

Fin de juin.

« Mon ami, ce serait affreux si ce beau jour avait été le sommet de notre bonheur, s'il devait maintenant aller en descendant dans de sombres ravins, sans soleil et sans fleurs ! C'est un des plus tristes côtés de la vie, qu'il n'existe pas, d'une heure à l'autre, la moindre certitude. Ceci est un lieu commun, mais lorsqu'on en fait soi-même l'expérience, elle est toujours nouvelle et toujours triste. Je dois avouer que rien de positif ne m'autorise à ces jérémiades, mais je suis de mauvaise humeur. Depuis que je t'ai écrit, j'ai à peine vu Marie. L'oncle est revenu de sa fête d'invalides, et, fatigué d'une si longue marche, il a laissé, pour un temps indéfini, les fonctions de sonneur à son suppléant. Ainsi donc, les cloches sonnent actuellement sans utilité et sans but pour moi ; je reste à la fenêtre, à m'impatiser, tant que dure la sonnerie. Je n'ai pu parler à Marie qu'un seul instant, dans le jardin, et elle ne m'a rien dit qui fût propre à me rendre courage. Le vieux général comte P... ayant appris par Haller qu'il existe encore une fille de son lieutenant, veut s'occuper d'elle. Sa fille, la baronne L., doit la prendre chez elle, à la ville, — dès l'hiver prochain sans doute, — pourvoir à son éducation et peut-être lui chercher un mari. Il est vrai que tout cela est dit en l'air. L'oncle laisse à Marie pleine liberté d'accepter ou de refuser, et je pourrais bien arrêter là les projets. Cependant, cela me contrarie que des étrangers s'introduisent, avec leurs plans, dans notre vie, et il est terrible pour moi de ne pouvoir apprendre de Marie ses pensées sur ce sujet. Comme je l'interrogeais, elle m'a répondu avec des phrases entrecoupées : « Qui sait?... Ce serait peut-être le mieux... du moins pour toi. Ne songeons pas à l'avenir. » Elle a été obligée de me quitter, et je suis là, et je m'irrite, et je ne puis m'attendre à la voir, à l'embrasser, et à submerger toute la sombre humeur de cette journée dans un moment heureux. »

14 juillet.

« J'ai gardé le silence une éternité, et cependant je ne t'écris pas dans une disposition meilleure. Le lendemain de ma dernière lettre a

été le jour de ma délivrance; mais le hasard a voulu qu'il ait été mal choisi. L'oncle a repris sa charge dans une occasion malheureuse. Tout le village était dans le deuil : une paysanne, jeune, belle, aimée de tous, mère de quatre enfants, venait d'être subitement enlevée par la mort. La petite cloche funèbre plongeait toute la paroisse dans le plus grand abattement; ce n'étaient que plaintes et que larmes, qui se renouvelèrent encore lorsque, trente-six heures plus tard, les deux cloches se mirent en branle pour accompagner, par les sons du lieu natal, le cercueil qui, suivi de la moitié du village, devait être porté au cimetière de la ville voisine, puisque nous n'avons pas dans la paroisse de cimetière à nous. Dans ces circonstances, la sonnerie se prolonge jusqu'à ce qu'on ait reconnu, du haut de la tour, que l'enterrement est achevé dans ce lointain champ du repos, c'est-à-dire qu'elle dure à peu près deux heures, un semblable cortège marchant très-lentement.

» Je n'avais pas vu Marie depuis de bien longs jours. Son récit des projets du vieux comte, joint à la manière dont elle les avait accueillis, m'inquiétait au point de me jeter dans un état de surexcitation fiévreuse, de sorte que je fus à peine ému de la douleur du village, et ne pensai à rien, si ce n'est que je pourrais arriver jusqu'à Marie. Quoi donc de surprenant qu'entendant la sonnerie funèbre et sachant l'oncle retourné à ses cloches, je me sois mis bien vite en marche pour aller la trouver?

» Mais la porte était fermée; je frappai, la fenêtre s'ouvrit, et le cher visage parut derrière les pots de réséda.

» Je le savais, que tu viens aussitôt que les cloches sonnent, dit-elle d'un ton de reproche; aujourd'hui, c'est une sonnerie funèbre, et c'est pourquoi je me suis enfermée. Il ne faut pas entrer, mon cher Max.... Vois donc : on enterre cette bonne et belle Marianne!

» — Quoi! m'écriai-je, après tant de jours passés sans nous voir et sans nous parler, tu as le courage de me laisser ainsi devant ta porte? Tu pousses le verrou à mon approche!

» — Hélas! soupira-t-elle en mettant la main sur son cœur, tout le village est si triste.... Et les pauvres enfants.... Tout le monde en cet instant médite sur la mort et sur la douleur... et nous, nous serions heureux! Mais c'est sans cœur, c'est d'une impitoyable dureté! »

» En parlant ainsi, elle avait un air de bonté et d'amabilité si indicible que je lui tendis involontairement les bras; mais elle se retira dans la chambre, et moi, irrésistiblement attiré, je sautai par la fenêtre, par-dessus les pots de réséda. Pleine d'inquiétude, à la pensée subite que j'allais tomber, me blesser peut-être, dans mon trop grand

empressement, elle me recueillit dans ses deux bras, et, à demi souriante, à demi grondeuse, elle me dit : « Ce n'est pas bien, Max, ce n'est certainement pas bien !

» — Méchante fille ! m'écriai-je, tout heureux de la tenir encore une fois dans mes bras, peux-tu bien me traiter ainsi, après cette séparation, pendant laquelle je n'ai fait autre chose que réfléchir douloureusement sur ta froideur en m'annonçant les projets du vieux comte ! Cette journée dans le bois était-elle donc un adieu ? »

» Quoique tout cela fût dit en plaisantant, elle reconnut cependant le sentiment intime qui me faisait parler ainsi, et elle renonça à me pousser vers la porte. J'étais si joyeux de me trouver avec elle, qu'une sorte d'enivrement s'empara de moi. Je la pris dans mes bras et la portai comme un enfant, de long en large dans la chambre.

« Certainement, reprenait-elle, ce n'est pas bien d'être si heureux ! Un bonheur dont les cloches de mort sont le signal, n'est-ce pas un péché ?

» — Quand cela serait, demandai-je, ne peux-tu pécher pour l'amour de moi ? »

» Cet argument la trouva sans défense. Un vague désir de me convaincre qu'elle n'était pas perdue pour moi, un besoin ardent de confirmer à mes propres yeux que j'étais le maître de ses inquiétudes, de ses sentiments, l'ivresse dans laquelle me plongeait sa grâce triste et voilée, c'en était assez pour que je m'oubliasse, et pour que j'oubliasse en même temps ses scrupules aussi pleins de cœur qu'ils étaient légitimes. Je n'entendais même plus les sons funèbres.

» Lorsque, une heure plus tard, elle me poussa définitivement vers la porte, elle dit, debout sur le seuil, calme mais pâle, et portant la main à son front :

« Aujourd'hui nous avons commis un péché : j'en prends sur moi le châtiment. »

» Je revins le lendemain. Il n'y eut pas un instant de joie véritable dans cette entrevue ; Marie était mélancolique. Elle s'assit sur le banc, me prit la main, et garda le silence tant que la cloche sonna.

» Je suis inquiet, comme si je sentais l'approche d'une lutte avec des ombres. »

17 juillet.

« Mon ami, un malheur !... une bagatelle, une folie, un pur hasard, et cependant je ne puis l'appeler autrement, quelque chose me le répète sans cesse... c'est un malheur !

» La cloche sonnait. J'étais chez Marie, qui avait repris son calme ordinaire. Elle était assise devant le foyer, et moi, j'étais auprès d'elle, le bras autour de son cou. Nous causions. Tout à coup un bruit étrange, lugubre, hideux, nous interrompt... la cloche se brisait! Marie tressaille; je sens son corps frémir dans toutes les fibres. La dernière goutte de sang quitte ses joues. Elle met vivement ses deux mains sur le front et les tempes, et me regarde fixement avec des yeux épouvantés. Un soupir profond s'échappe de son sein. Redevenu maître de moi, je cherche à la calmer; mais elle n'entend pas, et répète avec un douloureux sourire : « Le vois-tu maintenant, le vois-tu? Je prends tout sur moi. »

» En la quittant, je trouvais tous les paysans dans l'agitation. La cloche chérie, l'orgueil du village, son plus beau joyau, n'était plus! Tout le monde se rendait à l'église pour contempler la fêlure, à peine visible. On se redisait que, depuis deux cents ans, cette cloche avait tinté les douleurs et les joies du village. Depuis lors, on ne parle que de l'accident. Chacun ajoute ses réflexions personnelles, et nul ne sait ce que cette cloche fut pour moi, et il me semble qu'une belle harmonie est enlevée à ma vie pour jamais. »

21 juillet.

« Le son de la cloche est affreux. On continue à la sonner, puisqu'on n'en a pas d'autre. Quelquefois on essaye la petite cloche funèbre, avec laquelle autrefois, dans les usages journaliers, on carillonnait seulement l'*Ave Maria*. Et la cloche fêlée et la cloche de l'*Ave Maria*, — j'aime mieux me souvenir de sa destination la plus gaie, — donnent le ton à notre amour, — sont devenues le diapason de notre harmonie. N'est-ce pas effroyable? Quand je suis près de Marie, nous épions involontairement le son : si c'est la cloche fêlée qui se fait entendre, nous pensons tous deux que notre bonheur a reçu une brèche, si c'est la cloche de l'*Ave Maria*, nous ne pouvons plus, par une ancienne habitude, songer qu'à la séparation.

» L'oncle est devenu maussade; dans le cours des années, une liaison intime s'était formée entre lui et la belle cloche, et il ne peut se consoler de sa mort. Il se figure que la tristesse de Marie provient de la vie ennuyeuse qu'elle mène avec lui, et parle de la présenter prochainement au vieux comte, afin qu'il l'envoie à la ville, chez sa fille. J'ai proposé à Marie de mettre fin à ce malaise en communiquant à mes parents mon amour pour elle et ma résolution de l'épouser.

« Au nom de Dieu, n'en fais rien ! s'est-elle écriée d'un ton décidé ; pourquoi ajouter encore le chagrin de tes parents à mon malheur ? »

» — Ainsi, tu es malheureuse, Marie ?

» — Pas par toi, pas par notre liaison ; je le suis par moi-même. Tu es malheureux aussi depuis quelque temps, et tu l'es par moi. Vois-tu, telle serait notre union. Le son des cloches ne l'a pas favorablement saluée ! Et cependant je ne puis vivre sans toi. »

» Elle se tut ; puis elle poursuivit :

« Te souviens-tu du charmant enfant avec lequel j'ai joué à la métairie ? Le bonheur de la fermière ne sera pas mon partage.... Peut-être est-ce une punition, peut-être est-ce une destinée.... »

» C'est ainsi que quelques mots trahissent ses plus intimes pensées, auxquelles elle n'ose donner un libre cours. Le souvenir de cette heure fortunée et coupable où l'on enterrait la pauvre Marianne ne l'a pas quittée. De cette pensée constante il résulte en elle un sentiment de mort, de péché, de punition, de malheur, qui tisse un voile de mélancolie autour de sa vie, qui fait surgir des fantasmagories devant ses yeux. Tous mes efforts pour l'arracher à cet état sont infructueux ; chaque point d'appui se dérobe sous moi. La contagion de ses idées me gagne peu à peu. Ainsi, j'en suis arrivé à espérer beaucoup de l'érection d'une nouvelle cloche. Lorsque la liste de souscription a été présentée à mon père, je l'ai poussé à s'inscrire pour une forte somme afin que l'affaire se terminât plus promptement. Si seulement la petite cloche funèbre et le râle de l'ancienne cloche se taisaient, — funestes sons qui nous poursuivent comme des fantômes, — peut-être que sous l'influence d'un timbre nouveau Marie s'épanouirait et retrouverait sa sérénité.

» Mais ce ne sera plus le timbre d'autrefois, je le crains, je le sais. »

19 août.

« J'ai encore gardé un long silence, et cette fois ce n'est pas parce que j'étais trop heureux.

» D'abord j'avais pris une résolution : je ne voulais te la communiquer qu'exécutée, et j'espérais te l'annoncer en joyeux fiancé. Malheureusement, cela ne s'est pas réalisé, et j'ai craint de t'ennuyer de mes plaintes. — Marie devenait de plus en plus mélancolique. Il n'y a, me suis-je dit, qu'une démarche décisive qui puisse la tirer de cette situation ; il a toujours été salutaire de changer une situation vague en situation nettement définie. Je restai donc, — il y a aujourd'hui cinq

jours, — après que la pauvre cloche eut cessé de sonner, et j'attendis l'oncle de pied ferme. Marie, qui ne m'avait pas encore adressé dix paroles, me regarda d'un air interrogateur, mais me laissa faire. En me trouvant dans la chambre, Haller fut un peu surpris, retira son vieux képi de soldat, et, après avoir articulé son « Parbleu ! » l'un des quelques mots qu'il a rapportés de France, et qu'il emploie fréquemment, il me demanda avec politesse ce que je voulais.

« Parbleu ! m'écriai-je à mon tour, nous allons régler la chose brièvement, militairement : j'aime votre nièce, mademoiselle Marie.

» — Parbleu, reprit l'oncle en regardant sa nièce, tranquillement debout dans la porte; parbleu ! répéta-t-il, je le crois bien; une charmante fille, parbleu ! et alors ?

» — Alors, je voudrais l'épouser.

» — La fille d'un brave officier, parbleu !... Et vos parents ?

» — Je ne suis pas inquiet de leur consentement, pourvu que vous ayez promis le vôtre. »

» Le vieux maréchal des logis se caressa la moustache, promena sur moi un regard d'examen et grommela :

« Parbleu ! un charmant garçon, un bon parti ! je n'ai rien contre, parbleu ! Mais c'est l'affaire de Marie. »

» Je me tournai vers Marie. Elle me prit la main, m'attira sur le seuil, et ferma la porte derrière elle. Elle enlaça ses deux bras autour de mon cou, et un torrent de larmes se précipita de ses yeux.

« Merci, mon ami, mon cher ami, dit-elle en sanglotant; mais laisse-moi te dire ce qui est en moi, ferme et inébranlable. Tu ne serais pas heureux avec moi. J'ai surpris toutes tes pensées; je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu dois vivre dans le monde, tu dois jouir de la vie et la passer dans l'activité, dans le tumulte du monde et des entreprises. Autrement il n'est pas de bonheur pour toi. Moi, je suis faite pour la retraite, uniquement pour celui que j'aime et pour moi. Nous ne pouvons nous unir. De même que tu t'es ennuyé ici avant que nous nous soyons rencontrés, tu t'ennuierais bientôt avec moi. Je vois clairement tout cela; mais il y a encore beaucoup de choses que je ne vois pas clairement, et qui sont aussi importantes, et qui nous séparent aussi impérieusement, plus impérieusement peut-être. Ma part de bonheur, en ce monde, je l'ai maintenant; ce qui me reste encore j'en jouirai, puis ce sera fini. Je ne sais pas bien encore comment, mais je sais que cela finira. Je te remercie de tant de bonheur qu'il n'est pas donné à d'autres de rencontrer dans tout le cours d'une longue vie, et quand même tu me repousserais mainte-

nant, je te serais reconnaissante jusqu'à la mort. Quelque chose qui puisse arriver, ne te fais jamais de reproches à mon sujet : je suis heureuse de prendre toute la faute sur moi.

» — Quelle faute ? demandai-je , frappé d'une émotion profonde.

» — Hélas ! ensevelissons-la dans le silence, ne la nommons pas, dit-elle ; puis elle détourna la question : Nous serons encore aussi heureux, et aussi longtemps que cela se pourra, poursuivit-elle ; tu peux maintenant venir quand tu veux, mais ne pense pas au mariage, mon ami. Un jour tu te marieras, et tu seras heureux , je te le promets. Pour moi, je suis contente d'avoir été, en attendant, le bonheur de ta jeunesse : c'était ma destinée. »

» Elle avait proféré ces paroles avec tant d'animation et de décision qu'il m'avait été impossible de l'interrompre. Enfin, la fatigue l'arrêta ; elle reprit péniblement sa respiration, laissa tomber sa tête sur ma poitrine, et je lui dis :

« Mais, enfant, quelle faute ? Quels mauvais rêves te tourmentent ? »

» Elle releva la tête, me regarda avec de grands yeux pleins de reproche, et répondit en frissonnant :

« Ne penses-tu pas à cette heure ? Les cloches funèbres tintaient, on portait en terre une femme bonne et aimée, quatre orphelins étaient dans notre voisinage ; chacun pleurait, le frisson de la mort passait sur toutes les âmes, la compassion et la charité remplissaient tous les cœurs. Et nous, cependant, nous oublions Dieu et les hommes, toutes les lois, toutes les douleurs des autres, nous nous réjouissions, nous étions heureux. N'est-ce pas une faute ? Mais c'est pire qu'un meurtre. Cela doit certainement être expié ! c'est certain, oh ! oui, c'est certain ! »

» Je reconnus avec effroi le mal dont souffrait cette âme tendre et impressionnable. Elle se méprit sur l'expression de mon visage, et dit en souriant, d'un ton qui voulait me calmer :

« Sois tranquille, la victime expiatoire est choisie ! »

» Mon ami, le ver à soie qui tombe de la branche à laquelle il voulait attacher son délicat tissu ne fait pas une seconde tentative pour remonter, il se roule sur lui-même et meurt. Il fait de même si l'on touche rudement son travail. On raconte aussi de l'hirondelle et d'autres oiseaux qu'ils interrompent la construction de leur nid si une main étrangère y apporte quelque matière impure. Il est des âmes semblables, qui se renoncent elles-mêmes lorsque dans le pur édifice, dans la trame délicate de leur vie, quelque chose est jeté qui leur est étranger, qui est une faute ; c'est même assez de l'apparence d'une

faute. Tu ne peux discuter avec l'hirondelle et avec le ver à soie, tu ne peux les convaincre de recommencer un nouveau nid, une nouvelle trame, une nouvelle vie. Leur nature le commande : ils renoncent à l'édifice et à l'existence.

» Et voilà pourquoi je t'écris triste et sans espérance, moi qui avais espéré t'écrire en fiancé heureux. »

1^{er} septembre.

« Malheur, si tu viens seul, sois le bienvenu ! C'est un proverbe et c'est un mot bien vrai. Mais le malheur ne croît que par famille, comme certains arbres : lorsqu'il y en a un qui germe, on est sûr d'en voir prochainement un autre sortir de terre à côté. C'était assez pour Marie de ce funeste jour d'enterrement et de notre pauvre cloche fêlée. Eh bien ! ce ne devait pas être tout. Tu te souviens de la belle fermière dont nous avons fait la connaissance dans notre délicieuse promenade ? Mais avant d'arriver au fait, je dois te raconter comment nous l'avons revue.

» La cloche fêlée a été retirée du clocher, et Haller a été envoyé à la ville avec elle et la somme recueillie, pour s'occuper de l'échange et de l'acquisition chez le fondeur. Nous nous sommes donc retrouvés seuls, toute la journée, seuls comme autrefois ; nous étions heureux, mais maintenant c'était un bonheur recouvert d'un voile épais. Nous ne nous abandonnons plus à l'espérance comme jadis. Marie est toujours pleine d'amour, de bonté, de grâce, toujours souriante même, mais toujours aussi comme dévouée à un sort. J'espérais réveiller en elle les dispositions anciennes en la replaçant dans les mêmes conditions, et je lui proposai de faire visite à la fermière et à son enfant, dont elle n'avait cessé de me parler affectueusement. Elle accepta avec joie, et je disposai les choses de façon que tout se retrouvât comme dans notre première promenade. Nous partîmes à la pointe du jour, et je m'appliquai à reprendre les mêmes chemins. La journée était aussi chaude, seulement les blés manquaient : nous rencontrions d'endroit en endroit de tristes chaumes. Il n'y avait plus dans la nature la même plénitude de vie, et Marie n'était plus si prodigue de contes. Nous parlions beaucoup et gravement sur des sujets qui ne nous concernaient pas. Nous sentions la différence entre *alors* et *à présent*, et, en dépit de quelques plaisanteries, nous étions tous deux opprimés. Comme pour me demander pardon, Marie me donnait de temps en temps un baiser, et, comme pour me dire qu'elle n'était pas plus

éloignée de moi maintenant qu'autrefois, elle se pressait contre moi, suspendue à mon bras, et me nommait des noms les plus affectueux.

» A midi, nous nous retrouvions assis sur le banc qu'ombrageaient les tilleuls. Nous annonçâmes notre présence en frappant dans nos mains. La fermière vint, mais qu'elle était changée! pâle, maigre, vieillie de dix ans.

« Que vous est-il arrivé? » s'écria Marie effrayée, en courant à elle; puis elle ajouta vivement : « Où est votre enfant ? »

» — Vous l'avez déjà deviné, répondit la jeune femme en joignant ses mains d'un geste de résignation. Mon enfant est mort. Quinze jours à peine après votre visite, je l'ai perdu. »

« Marie se tourna vers moi par un mouvement véhément. Je reconnus à son regard qu'elle rattachait encore ce malheur à sa destinée! Elle secoua la tête avec un sourire amer et se mit sur le banc, auprès de la pauvre mère dont elle avait pris la main. Nous restâmes longtemps assis en silence; nous nous séparâmes en silence, et nous reprîmes en silence notre marche. Il faisait grand jour à notre entrée dans le village : Marie le remarqua à peine et elle croisa à mon bras les hommes et les femmes qui nous regardaient, étonnés, et nous saluaient en souriant.

« Un beau couple! s'écria une commère; à quand la noce? »

» Marie n'entendit pas. Elle était absorbée en elle-même, pâle et muette.... Mon ami, son âme est dangereusement malade, et il est désolant de voir survenir à chaque instant une circonstance qui aggrave le danger. L'air me paraît rempli de mauvais esprits. Je me suis déjà demandé si n'importe quelle forte crise, peut-être même une maladie salubre, ne serait pas à souhaiter. Mais non, cependant. Que Dieu l'en garde! Ce délicat édifice ne pourrait résister à la présence d'un hôte malfaisant, se déchaînant dans son sein. Je t'en supplie, écris-moi bientôt et donne-moi un conseil. Je suis poussé sur une mer houleuse, et les rames se brisent, l'une après l'autre, dans mes mains. Si j'avais affaire chez Marie à des défauts, à des passions, à de la déraison, la lutte me trouverait prêt; mais contre ces pressentiments, cette mélancolie, ce je ne sais quoi d'insaisissable, je me trouve sans secours et sans armes.

» Maudites soient les tendances romantiques de notre éducation qui nous ont tous si profondément pénétrés, et qui concèdent plus de pouvoir au bruissement d'une feuille, au murmure d'une source, au timbre d'une cloche, qu'aux plus sages pensées. Combattez donc contre

des ombres qui sont immortelles et dont les membres se rejoignent après chaque coup d'épée qui les a séparés !... Adieu. »

20 septembre.

« Tu me presses, tu veux des nouvelles, et je n'ai en vérité rien à te dire ; ou plutôt, ce que j'ai à dire, je ne sais comment le rendre par des mots. Le jour vient et le jour s'en va, et rien ne change, si ce n'est que la température devient toujours plus automnale et que Marie devient toujours plus pâle, plus douce et plus suave, en même temps qu'elle s'opiniâtre et s'endurcit de plus en plus dans ses idées fixes. Nous sommes debout à la fenêtre, elle s'appuie sur mon bras, et nous regardons les feuilles tomber au branle de la cloche.

» Il faut que tu saches qu'en retirant la vieille cloche, on s'est aperçu que le beffroi se pourrissait et que, pour la cloche neuve, il fallait un beffroi nouveau. On y travaille en ce moment et le bruit de la hache du charpentier retentit dans la tour. Pendant ce temps, la petite cloche mortuaire, qui remplit actuellement toutes les fonctions, a été suspendue dans les grands tilleuls, non loin de la maison de Marie. Lorsqu'elle est mise en branle, les tremblantes feuilles d'automne tombent à terre et accompagnent de leur frémissement le son funèbre. Nous contemplons ce spectacle par la fenêtre, et vraiment il n'a rien d'égayant.

» Voilà toute notre vie. Adieu. »

2 octobre.

« Maintenant d'autres ont compris ce que je sais depuis longtemps : que Marie est très-malade, car elle est au lit et a l'air d'une mourante. J'ai raconté à ma mère l'histoire de mes derniers six mois : l'excellente femme est assise avec moi au chevet de la malade, qu'elle soigne comme sa fille. Elle voulait la prendre chez nous pour être à même de s'en occuper encore davantage ; mais Marie ne veut pas quitter sa chambrette.

» Mon ami, quels jours et quels nuits je passe, il m'est impossible de l'exprimer. Il est des moments, lorsque surtout Marie parle de mon avenir avec tant d'amour et d'espérance, où il me semble que mon cœur va éclater, et je voudrais qu'il éclatât.

» L'oncle me regarde comme un ennemi. Cependant il me serre quelquefois la main, comme s'il voulait dire : « Cela va bien mal.... Cela va bien mal pour nous deux ! »

15 octobre.

« Tu *peux* venir et tu me demandes si tu le *dois* ? Je ne t'appellerai plus mon ami, mais mon bienfaiteur. Tu me seras cher toute la vie si tu l'as vue, si elle a pu te serrer la main, à toi qu'elle connaît depuis si longtemps.

» Il faut que ton oncle laisse là sa clinique et qu'il vienne avec toi. Il connaît intimement mon père : dis-lui qu'il s'agit de sa belle-fille, de ma fiancée. Mais hâte-toi... viens bientôt ! »

Avril 184....

« Je te souhaite beaucoup de bonheur pour ton dernier examen, mon ami. Il est temps maintenant de te faire connaître la pensée que je garde depuis longtemps en moi-même. La carrière que tu as choisie ne vaut rien pour toi. Tu es pauvre, et il te faudrait traverser des années de privation pour arriver à un sort seulement un peu passable. Pendant ces semaines néfastes qui ont précédé, et plus encore pendant celles qui ont suivi la mort de Marie, tu m'as fait tant de bien que je ne le reconnaitrai qu'indignement en t'offrant en échange une vie sans inquiétude, une position bonne et lucrative. Je resterai toujours ton débiteur et je ne m'en défends pas, bien que j'aie déjà un fardeau de dettes envers la pauvre Marie, à porter jusqu'à mon dernier jour. Tu viendras avec nous. Nous sommes à la tête d'une grande entreprise dans laquelle tes connaissances juridiques seront très-utiles. Tiens-toi au positif, mon ami ; ce n'est que dans des occupations ayant un but réel et direct que se trouve la félicité. J'ai horreur de tout ce vague, de tous ces crépuscules d'imagination et de sentiment, au sein desquels on vit comme dans les nuages et dans les espaces.

» J'étudie à force l'économie rurale, la géologie, les forges, les machines. J'espère qu'avec le temps il finira par sortir de moi quelque chose de bon, surtout en ta société. Viens vite !

» Il y a aujourd'hui un an que j'ai fait la connaissance de Marie et bientôt les fleurs pousseront sur sa tombe !

» Viens vite, encore une fois, viens vite trouver ton

» MAX. »

(Traduit de l'allemand de M. MAURICE HARTMANN.)

BULLETIN PHILOLOGIQUE.

EXTRAITS

des recueils philologiques allemands de l'année 1858.

I.

Leipziger Repertorium. xvi^e année. Vol. II, cah. 5. [2741] La Rime dans la poésie grecque, par *Fr. Dörr*, est le premier travail complet sur cette matière. — [2741] *Gratii Luciniani quæ supersunt emendationa*, edid. *philologorum Bonnen-sium heptas*. Le critique blâme les prétentions de ces éditeurs. — [2745] *Annæi Senecæ oratorum et rhetorum sententiæ, divisiones, colores*. *Conr. Bursian* emendavit. — [2746] La philosophie d'Héraclite le Noir d'Ephèse, par *Ferd. Lasalle*. Le critique croit que M. Lasalle, en prétendant blanchir et rendre transparente la philosophie sombre et obscure d'Héraclite, s'est peut-être un peu trop avancé. — [2747] La Vie, la Doctrine et la Mort de Socrate, exposées d'après les témoignages des anciens, par *E. de Lassaulx*. On y trouve un parallèle intéressant entre le sage grec et le fondateur du christianisme.

Vol. III, cah. 1. [3210] *Xenophontis de Socrate commentarii*, par *R. Kühner*, 1858. Le critique constate peu de progrès depuis l'édition de 1841. — [3212] *Cornelii Taciti libri qui supersunt. Iterum recognovit C. Halm*. On signale des progrès notables dans la critique du texte. — [3215] Le Calendrier de Charlemagne, édité d'après le ms. original de Paris, par *F. Piper*, est signalé comme un des ouvrages les plus remarquables de l'archéologie du moyen âge.

Vol. III, cah. 3. [3822] *Hyperidis oratio funebris recens reperta*. Rec. *G. Cobet*. Cette troisième édition de l'Oraison funèbre d'Hypéride, après les éditions de Babington et de Kayser, se distingue par un appareil critique plus complet et par plusieurs corrections dues à la sagacité bien connue du philologue hollandais.

Vol. III, cah. 4. [4113] *Italiker und Græken*. Question : Si les Romains parlaient grec ou sanscrit? Lettres adressées à un ami, par *L. Ross*. Ce livre, persiflage peu sérieux, mais parfois assez spirituel, de la linguistique comparée, par un philologue d'ancien style et de mauvaise humeur, a provoqué des réfutations nombreuses de la part des sanscritistes. Le *Repertorium*, de son côté, cherche à le défendre. — [4115] *Grammaire de la langue éthiopienne*, par *A. Dillmann*. Le journal reconnaît les services rendus par l'auteur à l'étude de la langue éthiopienne, qui lui doit d'être entrée de nouveau dans le cercle des études orientales.

Vol. IV, cah. 1. [4941] Les Antiques de Göttingue, éditées et expliquées par *Fr. Wieseler*. Dissertation écrite à l'occasion de l'anniversaire de Winckelmann. — [4942] De usu epexegetis in Homeri carminibus, par *L. A. A. Aulin*. Dissertation dont on loue la grande exactitude et la méthode sévère. — [4944] Quatuor leges scenicae Græcorum poeseos ab Horatio in Arte poetica latæ. Illustravit *Fr. Fritzsche*. Dissertation couronnée par l'université de Rostock. Le premier chapitre traite de l'emploi d'un quatrième acteur dans le drame grec et de l'emploi d'un cinquième dans la comédie latine. Le deuxième chapitre expose la disposition des différentes parties de la tragédie grecque. Le résultat, c'est qu'aucune tragédie grecque n'est parvenue à nous qui ne comprenne pas au moins deux actes, et aucune qui en offre plus de cinq : la règle est qu'il y avait trois ou quatre actes, outre le prologue et l'épilogue. Le troisième chapitre, sur le *deus ex machina*, n'est qu'esquissé.

Vol. IV, cah. 2. [5230] M. le professeur *Anger*, de Leipzig, annonce la découverte d'une traduction éthiopienne de *Hermas* par M. Antoine d'Abbadie, et il ajoute quelques passages de cette traduction. Le manuscrit s'est trouvé dans le cloître de Guindaguinde, en Abyssinie. M. d'Abbadie ne l'a pas vu lui-même; il en a obtenu une copie pendant qu'il était à Gualà. M. Dillmann, auquel M. Anger a communiqué ses renseignements et les extraits de la part de M. d'Abbadie, pense que le manuscrit, si la copie est exacte, ne peut pas être très-ancien; au contraire, si le copiste s'est permis certaines corrections, il y aurait d'autres raisons qui feraient supposer que le texte éthiopien provient directement du texte grec, et que la traduction date de peu de temps après la conquête de l'Égypte par les Arabes. M. Anger exprime le désir que M. d'Abbadie veuille bien donner promptement une édition complète.

Vol. IV, cah. 3. [5536] Sur l'idée de la justice dans Eschyle et dans Sophocle, par *Platner*. L'auteur cherche à concilier l'idée de la justice avec la fatalité qui forme le nœud de la tragédie grecque. — [5539] Scholia Horatiana quæ feruntur Acronis et Porphyryonis post Georgium Fabricium nunc primum emendatiora edidit *Fr. Pauly*. — [5541] Zaleukos, Charondas, Pythagoras. Etudes sur l'histoire de la culture dans la Grande Grèce, par *Frz. D. Gerlach*. Le point de vue de cet auteur est connu; il se rapproche beaucoup des idées de M. Rôth.

II.

Rheinisches Museum für Philologie. xiii^e année. cah. 1. *W. Pierson*. Caractéristique comparée des idées politiques de Platon et d'Aristote; 1^{re} partie, p. 1-48; 2^e partie (cah. 3), p. 209-247 : exposition des idées politiques de Platon. La théorie de Platon se divise en trois parties. La première se rapporte à l'État idéal, la seconde à l'État tel qu'il existe, la troisième à l'État tel qu'il pourra devenir (réalisation de l'État idéal). Toute la philosophie de Platon est fondée sur le principe du souverain bien (Dieu), qui est à la fois la raison elle-même (νοῦς) et qui comprend en lui tout ce qui existe. Ainsi donc le doute, c'est-à-dire la contradiction entre le principe moral et la réalité, se trouve exclus tout d'abord. L'homme, par sa raison, participe de l'essence divine, et sa destination, c'est de se rapprocher d'elle de plus en plus. Mais outre la raison (λόγος), il a de plus une volonté (θυμός) et des affections sensuelles (ἐπιθυμίαι). Assujettir la volonté

et les sens à la raison, les diriger au gré de celle-ci, et produire ainsi une juste harmonie de tempérament, voilà, selon Platon, le but de l'éducation. D'un autre côté, l'homme est incapable de faire son éducation par lui-même. De là la nécessité d'un ordre politique qui supplée à la faiblesse de l'individu. Il est vrai que l'état social tel qu'il existe n'est point parfait non plus. Pour concevoir l'idée de l'état parfait et pour tâcher de l'appliquer, il faut qu'un homme intervienne doué d'une intelligence supérieure, un homme divin, comme dit Platon. C'est là le véritable philosophe. Considérant que l'organisation sociale doit correspondre à l'organisation individuelle et la reproduire sur une plus grande échelle, il commencera par diviser tous les citoyens en trois classes : ceux qui représentent plus particulièrement la faculté intellectuelle et qui seuls pourront participer au gouvernement; ceux qui se distinguent par l'énergie de la volonté et par le courage, les guerriers; enfin ceux qui n'auront d'autre but que celui de satisfaire aux besoins et aux affections du corps, les artisans et les esclaves. La vertu du premier ordre, c'est la sagesse; celle du second, la bravoure; celle du troisième, la modération. L'harmonie de ces trois qualités forme le juste tempérament (*δίκαιοσύνη*) d'un état bien ordonné et qui a pour principe : « A chacun le sien. » Pour perpétuer cet ordre de choses et pour le développer de plus en plus, il faut que l'éducation publique se charge de former le caractère des jeunes gens et de les douer des qualités nécessaires au salut de la chose publique. Le système d'éducation, chez Platon, ne comprend que les deux classes supérieures des sages et des guerriers; les artisans et les esclaves ne sauraient qu'en faire. Cette éducation, du reste, s'adresse d'une manière égale au corps et à l'esprit; elle se compose de la gymnastique et de la musique. La musique, chez les Grecs, comprenait en même temps ce que nous appelons les lettres. Platon voudrait y ajouter les sciences. La censure sévère à laquelle il assujettit les beaux-arts, la poésie et la musique proprement dite, est assez connue pour qu'il nous soit permis de ne pas en parler. Cette première éducation dure jusqu'à l'âge de trente ans; mais déjà de bonne heure il faudra choisir parmi les jeunes gens les plus capables, et les initier, outre la gymnastique et la musique, aux premiers éléments de la philosophie, qui se trouvent compris dans les mathématiques, dans l'astronomie et dans la théorie musicale. On les leur fera connaître d'abord en jouant. Plus tard, à vingt ans, après avoir passé par un examen encore plus sévère, ils entreront dans le deuxième cours, qui comprend la théorie comparée des différentes disciplines déjà connues. Un troisième cours, composé d'un petit nombre de jeunes gens qui auront montré le plus de talent, commence à trente ans. Il dure cinq ans et embrasse, à côté des exercices militaires et de la gymnastique, l'art dialectique. C'est la haute école du raisonnement philosophique et de l'art de parler. A trente-cinq ans, ces jeunes gens prennent le commandement de l'armée ou d'autres emplois qui exigent la force et l'énergie de la jeunesse. Enfin, à l'âge de cinquante ans, après avoir passé tous les examens pratiques et théoriques, ils sont admis dans le cercle des sages, qui ont la double fonction de gouverner l'État et d'élever la jeunesse. Deux mesures importantes ont pour but de donner aux classes supérieures le loisir nécessaire pour s'occuper exclusivement des affaires publiques et de les soustraire aux préoccupations de la vie privée : c'est l'obligation de la classe inférieure de fournir de son côté les moyens de subsistance pour tous, et, de l'autre côté, la communauté des biens et de la famille parmi les membres des classes supé-

rieures. Les magistrats auront soin, par un assortiment convenable des jeunes gens à marier, de contribuer à l'amélioration graduelle de la race. L'administration de la justice, la surveillance continuelle des intérêts des pauvres et la défense absolue de toute guerre injuste ou de conquête, préservera l'État des fléaux de l'avarice, du luxe et de la rivalité des citoyens. Enfin il faut une religion d'État pour consacrer l'ordre établi, même aux yeux de ceux qui ne le comprennent pas. Le culte d'Apollon, du dieu dorique, dieu de la raison, de la lumière et des arts, doit prédominer dans cet État. La Pythie, en son nom, réglera les cérémonies publiques et le reste des cultes locaux et privés. Les deux dogmes fondamentaux de l'immortalité de l'âme et de la rétribution finale des récompenses et des peines dans la vie future, sont réputés nécessaires pour la conservation de l'ordre social. Telle est la première partie de la politique platonicienne, celle qui se rapporte à son état idéal. Quant aux institutions politiques réelles, telles qu'elles existaient alors, Platon les regardait comme des déviations successives de son état idéal, dans l'ordre suivant : timocratie ou oligarchie militaire (États doriques), oligarchie du cens ou de l'argent (Argos? Carthage?), démocratie (Athènes), tyrannie ou domination d'un seul (Syracuse), etc. Toutes ces institutions sont plus ou moins éloignées de l'idéal d'un État parfait. Pour les y ramener, il faut que le philosophe soit investi du pouvoir souverain, ou du moins qu'il en dispose par son influence sur un prince jeune, généreux, docile (rêve qui a poursuivi tous les philosophes de l'antiquité, depuis Platon jusqu'à Boèce). Celui des États existants qui s'approche le plus, d'après Platon, de la parfaite *politie*, c'est l'oligarchie militaire des États doriques de Sparte et de Crète. C'est pourquoi Platon, dans le but de démontrer les moyens de réalisation de ses idées politiques, s'attache de préférence aux institutions doriques, qu'il voudrait ramener graduellement, par des modifications contenues dans les *lois*, à la perfection suprême. C'est ce qui forme la troisième partie de la politique platonicienne, dans l'exposition de M. Pierson, et embrasse les chapitres suivants : la vertu, principe de l'ordre social ; égalité de la possession des biens héréditaires ; le commerce et l'industrie interdits aux citoyens ; esprit de corps ; lois maritales ; lois criminelles et civiles ; éducation publique ; religion d'État ; les trois pouvoirs représentatifs de l'assemblée du peuple, du conseil et des magistrats ; la cour suprême, garantie d'un progrès conservateur.

— A. Mommsen. Sur l'ancienne chronologie et sur l'histoire de Rome, p. 49-57. Le résultat de cette dissertation est contenu dans les mots suivants : « Pour décider la question de la priorité de la chronologie grecque ou de la chronologie égyptienne dans l'historiographie romaine, il faut se rappeler les tendances politiques du collège pontifical. Ce collège avait d'excellentes raisons pour faire un secret de tout ce qui se rapportait au calendrier. La science était séparée par un abîme des pratiques de plus en plus vénales de ceux qui faisaient commerce des jours d'intercalation. Ces derniers, les pontifes, quoiqu'ils se servissent déjà depuis longtemps de l'année égyptienne, et quoiqu'ils eussent connaissance, sans aucun doute, de la période de la *Sothis*, ne se donnaient cependant aucune peine pour découvrir la date la plus sûre de la fondation de la ville : bien au contraire, ils faisaient tout leur possible pour ne pas répandre une lumière trop claire sur l'ordonnance des fastes et du calendrier. Ainsi, il se peut que les Romains aient longtemps compté les jours et célébré leurs victoires d'après les périodes égyptiennes de quatre ans, tandis que la science, sur les traces des

Grecs, calculait les solstices de certaines anciennes dates pour fixer l'époque de la fondation de Rome. Ce n'est que plus tard, lorsque les archives pontificales étaient devenues accessibles, qu'on put concevoir la pensée d'une période caniculaire romaine, en prenant pour point de départ le 1. *Thoth* = *prid. K. Mart. Kal. Mart. Jul. postnumerando.* »

— *E. Alberti.* Sur l'*Isagoge* d'Albinos. Dialogues de Platon, p. 75-110. C'est un examen détaillé du livre de *M. Suckow.* « La forme scientifique et artistique des Dialogues de Platon » et une réfutation de l'essai fait dans ce livre de prouver que déjà Albinos avait proposé un arrangement des écrits platoniciens analogue ou préférable à l'arrangement de ces écrits par Schleiermacher. — *H. Göll.* Du tribunal populaire sous l'Empire, p. 111-128. L'auteur établit d'abord, d'après les sources, que toutes les différentes attributions que les tribuns avaient eues sous la République sont tombées dans l'oubli l'une après l'autre au temps des empereurs. Ensuite, il passe à la question de savoir de quelles nouvelles fonctions ils furent chargés à cette époque. Il y en avait surtout deux : la direction des fêtes, *augustalia*, et la surveillance, partagée avec les édiles, des quatorze régions de la ville. La dissertation se termine par quelques remarques sur les distinctions accordées aux tribuns à cette époque. — Critiques et exégèses, p. 129-153. *O. Ribbeck*, sur Sophocle. — *J. Frey*, sur Aratus. — *Fr. Ritschl*, Deux fautes de calcul dans l'*Anabase* de Xénophon (1, 2, 9, et 1, 7, 10). — *K. Schwenck*, sur Apollodore et sur Hésychius. — *W. Fröhner*, sur Catulle. — *O. Ribbeck*, sur Juvénal. — *K. Schwenck*, sur Hygin. — *F. Bücheler*, sur l'orthographe du verbe *pedicare* (au lieu de *padicare*), p. 153. *Fr. Ritschl* réfute d'une manière fort piquante la prétendue trouvaille d'un fragment d'Hérodien faite par *M. Giovanni Veludo.* Ce fragment, tiré de la bibliothèque d'*Anthimos Gazes* (vol. II, p. 50), devait, d'après M. Veludo, combler la lacune qui existe dans le quatrième chapitre du quatrième livre d'Hérodien. M. Ritschl démontre que ce fragment n'est autre chose qu'une citation défigurée de Dio Cassius (LXXVII, 2). Il ajoute une rectification pareille sur les fragments de Cicéron *De fato* publiés par *Aloysius Chrysostomus Ferruci*, mais qui semblent dater d'un écrivain du moyen âge. — *F. G. Welker.* Supplément d'une dissertation du vol. XII, p. 612, « Sur les auteurs anciens qui ont traité du site d'Ilion. »

Cah. 2. *F. Bücheler.* Sur les fragments de *Nigidius Figulus* contenus dans les scholies de Germanicus, p. 177-188. — *F. G. Welker.* Sur les « Suppliantes » d'Eschyle. Le savant auteur des « Tragédies grecques en rapport avec le cycle épique » explique les raisons qui portent à croire que les *Θαλαμοποιοί* ont été la deuxième pièce de la trilogie dont les Suppliantes formaient le premier drame, et les Danaïdes le dernier. — *P. Langen.* Sur la métrique de Phèdre, p. 197-208. Application des principes établis par Bentley pour la métrique de Plaute et de Térence aux fables de Phèdre. — *W. Pierson.* Caractéristique comparée des idées politiques de Platon et d'Aristote (suite, voyez cah. 1). — *J. Becker.* Sur les divisions de l'armée romaine stationnées dans la Grande-Bretagne, p. 248-267. Dépouillement de quelques inscriptions latines trouvées et publiées en Angleterre. — Sur la critique des Suppliantes d'Eschyle, par l'éditeur des Euménides, à Gotha, p. 268-283. Critique peu favorable de l'édition des Suppliantes par I. Schwerdt. — *H. A. Koch.* Remarques sur les discours de Cicéron, p. 284-289. — *J. Becker.* Sur le mot IEVRV dans les inscriptions gallo-romaines, p. 291-297. M. Becker, d'accord avec quelques savants français, pense que ce mot, d'origine

celtique, est l'équivalent de la formule dédicatoire latine V. S. L. M. — *I. Vahleni*. *Adnotationes ad Ciceronem et Petronium*, p. 396, etc. — *Fr. Ritschl et H. Usener*. Sur la Stichométrie dans Diogène Laërce, p. 309-315. — *R. Köhler*. Sur les Cypries, p. 316. Parallèle fort intéressant d'un mythe indien dans le Mahabharata, avec un fragment des Cypries (*Welker, Cycle épique*, II, p. 508). — *Ritschl*. Sur les Images de Varron, p. 317. Addition à une dissertation dans le programme de l'université de Bonn, été 1858. — *Erotemata philologica*.

Cah. 3. *C. Prien*. Sur la composition symétrique des odes d'Horace, p. 321-376. L'auteur croit avoir remarqué que toutes les odes d'Horace sont symétriquement composées de manière que chaque ode se divise en deux moitiés, qui correspondent l'une avec l'autre et qui comprennent un nombre égal de vers et de strophes. Quelquefois une strophe d'introduction ou une strophe finale s'y ajoutent; il est rare que la composition soit plus compliquée. Il en résulte la suppression d'un assez grand nombre de strophes, que M. Prien suppose provenir d'interpolations. — *A. von Gutschmid*. Essai critique sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς, p. 377-408. Extraits d'un ouvrage manuscrit intitulé : « Recherches sur le Διαμερισμὸς τῆς γῆς et sur d'autres recensions du tableau des peuples de Moïse. » — *A. Mommsen*. Méton et son cycle, p. 428-447. M. Mommsen veut prouver que le cycle et le calendrier de Méton ont été en usage à Athènes depuis 432 av. J. C., contre M. C. H. O. Müller, qui avait nié que ce cycle ait jamais servi dans la vie civile. — *Th. Bergk*. Sur le serment prêté par les archontes d'Athènes à leur entrée en fonction, p. 448-456. Les archontes juraient, d'après l'interprétation ordinaire des auteurs, d'être fidèles aux lois et de ne pas se laisser corrompre, ou, dans le cas d'une contravention, de consacrer à Delphes, à Olympie et à Athènes, une statue d'or d'une grandeur égale à leur propre taille (ἰσομέτρητος). Cette amende semblait par trop énorme pour être probable, et on cherchait en vain une explication satisfaisante. M. Bergk croit l'avoir trouvée. Faisant observer que la corruption était frappée d'une amende dix fois plus grande que la somme reçue, et que dans les anciens temps la valeur de l'or était généralement dix fois plus grande que celle du même poids d'argent, il en conclut que le sens du serment des archontes était que celui qui serait convaincu de corruption payerait le même poids d'or qu'il aurait reçu en argent. Il semblerait du reste que les Athéniens eux-mêmes, à une époque plus récente, ne comprenaient plus le sens de la loi. M. Bergk ajoute quelques remarques sur la place où se prêtait ce serment. — *Dom Comparetti*, De Liciniani annalium scriptoris ætate epistula, p. 556, etc. M. Comparetti suppose, d'après Martial (*ep.* I, 62), que Licinien a été le contemporain de ce poète. — *L. Mercklin, H. Brunn, F. Ritschl*. Lettres sur les Images de Varron, p. 460-477.

Cah. 4. *A. von Gutschmid*. La Sothis, l'ancienne chronique et les 3,555 ans de Panodore, depuis Héphæstos jusqu'à Nektanebo, p. 481-496. Cette dissertation a pour but de prouver que le chiffre de 3,555 ans donné par Syncellus (p. 97, 21, ed. Bonn) pour la durée de l'histoire de l'Égypte provient du pseudo-Manéthon. — *A. Mommsen*. Réformes du calendrier chez les anciens, p. 497-516. Cette dissertation fait suite à celle (cah. 2) sur le cycle de Méton. L'histoire grecque connaît quatre styles chronologiques, un style primitif basé sur un cycle de huit ans, celui de Méton depuis 432, celui de Callippe depuis 330, et enfin celui d'Hipparque. Les deux derniers ne différaient que peu dans leurs résultats, au contraire, les évaluations chronologiques d'après Méton et d'après Callippe diffé-

rent beaucoup, et c'est précisément la question de savoir lequel des deux styles doit être employé pour certaines dates que discutent M. A. Mommsen¹ et M. C. O. Müller. — *K. L. Roth*. Études sur Suéton II, *vita Horatii*, p. 517-532. Classification des manuscrits, histoire du texte, indication complète des variantes. — *D. Comparetti*. Observationes in Hyperidis orationem funebrem, p. 533, etc. — *J. Vahlen*. Sur la critique de Sénèque le rhéteur, p. 546-564. — *Th. Mommsen*. La *lex curiata de imperio*, p. 565-572. Restitution d'un passage mutilé dans Festus (p. 351, 352, Müller), où il est question des consuls Fabius et Marcellus, dont le commandement aurait été continué (en 540) sans qu'il y ait eu une nouvelle *lex curiata de imperio*. — *Fr. Bücheler*. Conjectanea critica. — *F. G. Welcker*. Sur ma « Mythologie grecque, » p. 605-638. Réponse à la critique publiée dans le « Philologus » (p. 564), par M. H. D. Müller. Ce dernier, élève passionné d'Otfried Müller, avait exprimé ses regrets de voir la méthode mythologique dévier complètement depuis la mort d'O. Müller, à tel point que les ouvrages de Stuhr, Schwenck, Heffter, Eckermann, Stoll, Rinck, Lauer, Braun, Preller, Gerhard, Welcker, sur la mythologie grecque, éloignaient plus qu'ils ne rapprochaient l'espoir de la voir se constituer en science. M. Welcker répond qu'O. Müller, s'il vivait encore, serait le premier à reconnaître ce qu'il y avait d'incomplet dans ses conceptions et en quoi il a été dépassé par ses successeurs. Ses études ethnographiques l'avaient conduit à chercher dans la mythologie des éléments historiques. C'est la raison pour laquelle les légendes historiques lui semblaient avoir plus d'importance que la mythologie des dieux, et c'est parce que la légende historique se rattache nécessairement à un fait isolé et localisé, qu'il a voulu ramener la mythologie entière à d'anciens cultes locaux. — Critiques et exégèses, p. 640, etc. (*Ueberweg*, Plato, Tim., p. 35. — *C. Jessen*. Theophrast. *Hist. plant.* lib. VIII, cap. 2, § 3, 4).

¹ Nous avons déjà dit que les vues de M. Auguste Mommsen sur la chronologie des anciens ont provoqué une opposition assez vive de la part de son frère Théodore Mommsen.

J. HUNZIKER.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 24 février.

Notre carnaval est fort brillant; du haut en bas de l'échelle sociale, ce ne sont que danses, fêtes et mascarades. L'une des dernières fêtes de la cour a été malheureusement, comme les journaux vous l'ont sans doute appris déjà, attristée par le plus funeste accident, la mort subite de l'une des dames invitées. Comme originalité, je vous signalerai le bal des architectes. Ces messieurs avaient organisé une mascarade représentant l'achèvement d'une maison. Nous avons eu aussi la fête de notre société de chant (*Liedertafel*), la première de ce genre qui ait été fondée en Allemagne et qui a servi de modèle et d'exemple à toutes les autres. C'est de Berlin que s'est répandu dans toutes les villes allemandes le goût de la musique chorale. Notre société est donc vraiment une société mère. L'un de ses fondateurs, M. Hallwig, est encore aujourd'hui en état de jouir de la prospérité et des développements de son œuvre, et vous devinez s'il a été fêté. Nos peintres ont en ce moment un autre sujet de contentement : un de nos compatriotes, M. Aufermann, songe à organiser à New-York une exposition internationale de peinture, dans laquelle l'art allemand occupera naturellement une place prépondérante. La question d'intérêt ne peut jamais être que très-subordonnée quand il s'agit d'art; mais enfin l'art lui-même, si idéal, si éthéré qu'il soit, ne peut que se féliciter de trouver de nouveaux débouchés; comme il doit, d'un autre côté, applaudir à la sentence que vient de rendre le tribunal de Dusseldorf : il s'était établi un trafic interlope de copies de l'école de Dusseldorf données pour des originaux, et le tribunal de cette ville a prononcé, dans une affaire de ce genre, une condamnation à trois mois de prison.

Je n'ai rien de bien intéressant à vous signaler dans le monde littéraire. La plus importante nouvelle du moment n'est encore qu'une promesse, mais une promesse dont la réalisation ne se fera sans doute pas longtemps attendre. Je veux parler de la publication du huitième volume des *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*, de Varnhagen von Ense. Ce volume de l'écrivain célèbre et regretté doit contenir le portrait du prince de Metternich, tracé de cette plume fine et juste qu'on a tant admirée dans les précédents portraits. C'est là ce qui allèche tant la curiosité. Au théâtre, nous avons eu presque en même temps, au Grand Opéra, *Lohengrin*, de M. Richard Wagner, et, sur une de nos scènes secondaires,

un charmant opéra français, fort bien exécuté, *Jean de Paris*, de Boïeldieu. Mademoiselle Ungar a été un charmant page, et mademoiselle Pollack une princesse de Navarre tout à fait convenable. Quant à l'œuvre de M. Richard Wagner, elle a trouvé le public assez partagé et la presse généralement peu bienveillante. Il est à remarquer cependant que, malgré toutes les oppositions qu'elle rencontre, et qui ont même récemment motivé la démission de M. Liszt de ses fonctions de directeur de l'Opéra de Weimar, cette « musique de l'avenir » fait peu à peu son chemin. La voilà installée sur presque toutes les scènes allemandes, et, grâce aux promptes variations du goût et de la mode en musique, elle sera peut-être devenue classique avant dix ans.

On nous annonce un nouveau drame, *Dans la montagne*, de M. Griepenkerl, auteur d'un *Robespierre* qui a fait du bruit dans son temps.

Dans le monde scientifique, on se félicite beaucoup de la nomination du physiologiste Remak à une chaire de professeur extraordinaire. M. Remak était *privat docent* depuis quinze ans, et déjà plusieurs fois la Faculté l'avait proposé pour une chaire; mais il est israélite, et ce fut longtemps un motif d'exclusion. Aujourd'hui, vous voyez qu'il n'en est plus ainsi. Une autre mesure, à laquelle tout le monde applaudit, est celle qui ouvre l'accès gratuit de nos musées tous les jours de la semaine, excepté le mardi.

La science allemande vient de faire une perte regrettable dans la personne de M. Wurm, professeur au Gymnase de Hambourg. M. Wurm était une autorité en matière de droit. On lui doit un excellent mémoire sur la liberté des mers, et au moment où une mort prématurée l'a ravi, il préparait une Histoire d'Angleterre, entreprise où il était inévitablement destiné à réussir.

F. W.

DE L'ORIGINE DES GRECS MODERNES.

Au sujet de l'article de M. Marc Monnier, *Que les Grecs sont des Slaves*, nous avons reçu la lettre suivante d'un ancien membre de l'École française d'Athènes :

« Vous avez publié un article très-curieux et plein d'intérêt sur les travaux trop peu connus en France du savant et spirituel M. Fallmerayer. Peut-être ses opinions, si vivement combattues jadis, seraient-elles mieux accueillies aujourd'hui; mais, comme vous l'avez vous-même remarqué, n'y aurait-il pas aussi quelque danger à ne pas reconnaître ce qu'a de trop absolu et d'un peu paradoxal la thèse qui ne veut plus admettre en Grèce un seul Grec? Le célèbre *fragmentiste* ne nous met-il pas lui-même un peu en garde contre ses assertions, quand il exagère dans l'antiquité l'importance du Péloponnèse, et qu'il va jusqu'à déclarer que Sparte seule a sauvé la Grèce. Cette première injustice m'en ferait volontiers soupçonner quelque autre, et je crains que M. Fallmerayer n'ait pas toujours su garder une juste mesure dans l'exposition d'une théorie d'ailleurs fort originale et très-ingénieuse. Il est un point sur lequel la victoire lui est évidemment restée; son adversaire le plus heureux et le plus sérieux, M. Zinkeisen, est parvenu à démontrer l'inexactitude de quelque citation; mais il n'en reste pas moins acquis à cet important débat que les Slaves ont, à diverses reprises, occupé la Grèce entière. M. Finlay le reconnaît lui-même dans son Histoire de la Grèce au moyen âge, et s'il n'adopte pas toutes les conclusions de M. Fallmerayer, il n'en admet pas moins l'existence

de nombreuses invasions. Du reste, il faudrait être aveugle pour songer à le nier. Encore aujourd'hui, la Grèce est occupée en grande partie par des populations qui n'ont de grec ni la physionomie, ni le costume, ni le langage. Les Albanais, qui habitent un quartier d'Athènes, au pied même de l'Acropole, remplissent l'île de Salamine; ils ont des villages entiers dans le Péloponnèse comme dans la Grèce centrale; plusieurs îles, celles précisément qui se sont signalées par les plus grands efforts pendant la guerre de l'indépendance, sont uniquement peuplées d'Albanais, Hydra, par exemple, ainsi que la Thessalie et les montagnes de l'Épire. Partout d'ailleurs s'offrent au voyageur le moins attentif des traces de nombreuses invasions étrangères; le monastère de Daphis, près d'Athènes, renferme le tombeau d'un duc d'Athènes français; dans l'île d'Égine, une inscription placée sur la porte d'une chapelle abandonnée rappelle la domination des Vénitiens; Sparte s'est appelée pendant plusieurs siècles *Slavochori* (ville des Slaves), et on voit encore aujourd'hui à Mistra les restes de l'église construite par Ville-Hardouin. La chronique catalane de Muntaner, ainsi que la chronique flamande, dont la traduction en grec moderne a été remise en lumière par le regrettable Buchon, témoignent également du nombre prodigieux de races diverses qui se sont succédé dans ce malheureux pays. Enfin les curieux rapprochements faits par M. Fallmerayer lui-même entre certains noms qu'il trouve également en Grèce et dans les provinces allemandes qu'ont occupées les Slaves, ne laissent aucun doute sur le fait même de l'invasion.

» Aussi n'est-ce pas là le point que l'on pourrait contester. L'erreur de M. Fallmerayer est plutôt de n'avoir pas tenu assez compte du caractère des différentes populations ainsi mêlées les unes aux autres par les événements, et surtout d'avoir méconnu l'énergie de la race grecque. C'est là-dessus que je vous demanderai la permission d'insister.

» La Grèce a souvent changé de maîtres depuis l'antiquité; mais, à travers toutes ces dominations, elle a su maintenir sa physionomie particulière et son caractère exclusif. Ne parlons pas des Turcs, qui n'ont su nulle part se mélanger aux populations qu'ils opprimaient; peut-être serait-il facile de prouver que la race grecque est de toutes les races soumises celle qui a le mieux résisté à leur influence; mais les Romains nous offrent un argument bien plus frappant. Le génie de Rome est l'unité; elle attirait à elle toutes les nations soumises, faisait de tous les royaumes des provinces de son empire, leur imposait ses dieux, ses lois, son langage. L'Europe presque entière, une partie de l'Asie et de l'Afrique, subirent, quoiqu'à des degrés différents, cette terrible uniformité. La France est encore aujourd'hui toute romaine par son administration. La Grèce seule a résisté; en face de Rome elle a gardé ses habitudes d'isolement, ses institutions municipales, ses lois et son langage. Au moment où l'on pouvait croire que la religion ferait ce que la politique n'avait pu accomplir, quand le christianisme, également reconnu en Orient et en Occident, semblait enfin apporter au monde l'unité morale, la Grèce ne s'est pas soumise. Fidèle aux traditions de l'Église telle qu'elle était née en Grèce, elle a multiplié les hérésies pour échapper à la domination romaine, et, plutôt que de la reconnaître, elle s'est précipitée dans le schisme qui devait la perdre, en la privant, au jour du danger, des secours de l'Europe catholique. Quelle trace reste-t-il aujourd'hui en Grèce, ailleurs que sur le sol et dans quelques monuments, des invasions des Catalans, des Français ou des Vénitiens? En quoi la domination de l'Angleterre sur les îles

Ioniennes a-t-elle modifié les habitudes, les passions, les préjugés des habitants de ces îles, tous restés Grecs par le cœur comme par le langage? L'éducation même est impuissante à modifier ce caractère. Prenez un Grec qui aura depuis son enfance habité l'Allemagne ou la France, qu'il ait fait son droit à Paris ou à Munich, sa médecine à Pise ou à Édimbourg; pendant qu'il habitera avec nous, il adoptera sans peine nos mœurs, nos usages, nos idées; retrouvez le même homme cinq ans après médecin à Corfou, juge à Athènes, simple propriétaire à Léondari ou à Calamata, peut-être portera-t-il encore notre costume; il parlera notre langue et lira nos journaux, mais au bout de cinq minutes (j'en ai fait l'expérience) l'Européen aura disparu, et vous vous trouverez en face d'un Grec aussi attaché aux préjugés les plus étranges de son pays et de sa religion que s'il n'avait jamais quitté le Pirée. C'est là, je crois, l'histoire de la Grèce à toutes les époques. Les populations qui se sont établies sur son territoire ou en ont complètement disparu, comme les Catalans, les Français, les Vénitiens et les Turcs, ou n'ont pu y rester, comme les Slaves, qu'à la condition d'être pour ainsi dire absorbées par la nation vaincue. La Grèce tient avant tout à sa langue et à sa religion; c'est par ces deux choses qu'elle vit dans le temps présent, qu'elle se rattache au passé et qu'elle espère conquérir l'avenir; elle a imposé aux barbares sa langue et sa religion. Le grec moderne, en effet, se rapproche du grec ancien beaucoup plus qu'on ne se l'imagine. Le voyageur, troublé par une prononciation d'ailleurs beaucoup plus rationnelle que celle de nos écoles, également surpris par quelques constructions ou quelques mots parasites, se refuse à reconnaître dans ce grossier patois la langue d'Homère ou de Démosthène; mais au bout d'un ou deux mois de séjour il reconnaît sans peine des mots avec lesquels l'usage l'aura familiarisé, et il sera frappé au contraire de rapports vraiment extraordinaires. M. Beulé, dans une excellente thèse latine, a rapproché un nombre considérable de mots qui se retrouvent dans les deux langues; un point peut-être plus étonnant encore, c'est la persistance de ces accents qui embarrassent tant nos écoliers, et qui n'a pas varié depuis l'antiquité. Bien souvent, au fond du Péloponnèse ou dans les petits villages de la Grèce centrale, en relisant la note du paysan qui m'avait donné asile ou vendu quelques œufs, j'ai eu l'occasion de constater que si l'orthographe était déplorable, l'accentuation était au contraire d'une parfaite exactitude. Je reconnais volontiers avec M. Fallmerayer que les Slaves ont fourni aux Grecs une ou deux formes du verbe; mais ces modifications, faites par l'ignorance à une langue trop savante, n'empêchent pas que le fond même n'ait pas varié.

» Pour la religion, le fait n'a pas même besoin d'être démontré. La Grèce est un pays où les hérétiques ne seraient pas soufferts; elle doit trop à la France et à l'Angleterre pour ne pas tolérer les catholiques et les protestants; mais la haine des Grecs contre les cultes étrangers est trop connue pour que nous ayons besoin d'insister. Les Grecs modernes n'ont pas seulement gardé la religion de leurs ancêtres, ils l'entendent de la même manière; si l'intolérance était bannie du reste de la terre, elle aurait en Grèce un asile où se réfugier. Ce sentiment, gravé dans tous les cœurs, atteste mieux que tous les témoignages l'unité morale imposée par la Grèce aux différentes races qui l'occupent; elle indique clairement que si les Slaves sont partout en Grèce, ils sont devenus Grecs par les mœurs, par le langage et par la religion: c'est là un fait assez important pour que l'histoire s'empresse de le constater, et c'est ainsi qu'en admettant la plupart des faits

présentés par M. Fallmerayer, nous croyons pouvoir rejeter quelques-unes de ses conclusions.

» Si ces observations vous paraissent pouvoir offrir quelque intérêt à vos lecteurs, je serai heureux, Monsieur le directeur, que vous vouliez bien les accueillir dans votre *Revue*.

» J'ai l'honneur, etc.

» HERMILE REYNALD,

» Ancien membre de l'École française d'Athènes,
» professeur de rhétorique au lycée de Brest (*Finistère*). »

LES MANUSCRITS EN VIEUX ALLEMAND DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG (*Die altdeutschen Handschriften der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek zu Sanct-Petersburg*), par M. Rudolf Minzloff, bibliothécaire supérieur. — Saint-Pétersbourg, in-8°.

Formée par des acquisitions dans toutes les parties du monde, la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg se distingue par la variété de ses trésors. Principalement riche en manuscrits orientaux, elle possède une masse de documents précieux relatifs à l'histoire de France sous l'ancien régime, tels que les papiers les plus intéressants des archives de la Bastille, achetés à vil prix et recueillis avec soin par un amateur russe qui se trouvait à Paris à l'époque de sa démolition. Elle abonde également en pièces allemandes. Un des conservateurs de cette bibliothèque, homme d'érudition et de goût, a rendu récemment un vrai service à l'Allemagne lettrée en lui communiquant la liste des anciens manuscrits allemands qui y sont conservés. M. Minzloff ne s'est pas contenté, dans la monographie que nous signalons ici, de donner la description exacte de ces manuscrits; il anime leur catalogue par des citations qui révèlent leur valeur au point de vue religieux et philologique; il en explique les passages obscurs, comble les lacunes que le temps ou la négligence du copiste y ont apportées, et complète enfin la joie de ses lecteurs en joignant au fruit de ses recherches un excellent spécimen des curieux monuments, qu'il invite à étudier. Nous y avons surtout remarqué un texte complètement inédit de la chronique de *Barlaam et Josaphat*, par Rudolph von Ems, dont les poésies sont si essentielles pour la connaissance des origines de la langue allemande; une traduction de 1412 du fameux *Voyage de maître Jehan de Mandeville*; plusieurs livres d'*Heures* et des *Psaumes* où le traducteur a religieusement observé l'harmonie du rythme original.

M. Minzloff a dédié son travail à M. le baron Modeste de Korff. Rien n'était plus juste que d'en faire remonter l'honneur à cet homme d'État, vastement et profondément savant, qui a mis la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg sur un tel pied, qu'elle peut désormais lutter avec les plus anciens et les plus beaux établissements de ce genre.

A. G.

CULTUR STUDIEN AUS DREI JAHRHUNDERTEN (Études de mœurs touchant les trois derniers siècles), par W. H. Riehl, 1 vol. in-8°. — Stuttgart, Cotta, 1859.

Avouons tout d'abord que nous n'avons pas la prétention d'avoir traduit le titre de cet ouvrage. Ce titre est intraduisible. Si nous avons dit : Études de cul-

ture, le lecteur eût pensé à quelque élucubration agricole, et nous l'eussions fourvoyé. Les Allemands font en ce moment un terrible usage de ce mot. Ils ont des histoires de culture, des romans de culture, et si on cherchait bien, on trouverait peut-être aussi des poésies de culture. Nous n'avons pu encore bien clairement démêler ce qu'ils entendent par ce mot universel. C'est évidemment quelque chose comme la civilisation, mais ce n'est pas tout à fait cela. Il nous semble, si nous en jugeons par les œuvres qui illustrent jusqu'à présent ce genre nouveau, que la culture est à la civilisation à peu près ce que le bric-à-brac est à l'art : le menu, le détail, le curieux dans la manière d'être des hommes et des peuples. Si M. Guizot, par exemple, au lieu d'écrire l'histoire de la civilisation, eût écrit l'histoire de la culture, il n'eût pu se dispenser d'étudier à fond le musée Dusommerard. Nous estimons qu'il a mieux fait d'écrire l'histoire de la civilisation. Quoi qu'il en soit, la culture est en ce moment de mode en Allemagne, et rien n'est mieux porté que de l'enseigner. M. Riehl est professeur de culture, et il s'en trouve fort bien. Nous ne voudrions pas du reste qu'on se méprit sur notre pensée : sans croire que ce genre, dont l'Allemagne s'est engouée, produise jamais une œuvre comparable en grandeur et en utilité aux *Idées* de Herder ni à aucune philosophie de l'histoire, nous sommes loin de nier l'importance et l'intérêt de ces recherches archéologiques, et nous nous empressons de rendre justice à l'érudition et au talent de M. Riehl. Il a une vocation évidente pour les études qu'il a choisies, et qu'il a plus que personne contribué à populariser. Il excelle à faire revivre le passé par ses faces originales et curieuses. Ses études ne sont pas de grands tableaux d'histoire et n'ont pas la prétention de l'être; ce sont, d'après des analogies qu'il indique lui-même, de petits tableaux de genre, des intérieurs vivement compris, finement achevés. Nous avons particulièrement remarqué dans son nouveau livre une belle et complète étude sur Augsbourg, une des villes allemandes les plus intéressantes par leur histoire et leurs souvenirs; des lettres pleines d'attrait sur la musique, considérée au point de vue social; de piquants aperçus sur le style rococo et sur celui de l'Empire, etc. Pour mieux faire connaître l'auteur et sa manière, nous tâcherons, dans une de nos prochaines livraisons, de détacher l'un ou l'autre de ces fragments.

A. N.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Les circonstances ont imposé un rôle à madame la duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklenbourg-Schwerin, contre le vœu de la nature qui semblait l'avoir destinée à toutes les félicités paisibles du foyer domestique. « Oh ! que la mère bourgeoise est heureuse ! » s'écrie-t-elle dans une de ses lettres les plus touchantes. Une fatalité cruelle s'est appesantie sur cette noble femme. La nature l'entraînait doucement vers les joies discrètes d'épouse et de mère; la destinée l'a emportée dans un sens opposé, et jetée comme une épave vivante sur la rive étrangère. Elle eût désiré le doux abri d'une affection tranquille, sans échos au dehors; le sort en décida autrement; il la contraignit, sous les coups répétés de l'épreuve, à se manifester au grand jour dans sa force et dans sa pureté. Ainsi sort peu à peu du fourreau la lame qui, sans la provocation des événements, eût continué d'y reposer et d'y cacher aux yeux sa trempe et son pur éclat.

Cette destinée faite de larmes vient de nous être retracée. Écrit avec un respectueux attendrissement, le livre fait passer dans les cœurs l'émotion dont il est rempli. Nos meilleures fibres en sont remuées, et l'on admire en la plaignant cette femme qui se montra plus forte à chaque appel nouveau de l'infortune. Nous n'avons pas à envisager madame la duchesse d'Orléans sous le côté politique : c'est la femme et non le personnage que nous voulons voir ici; entre les deux d'ailleurs c'est de beaucoup la femme qui domine. Elle a su être digne en restant simple, courageuse sans ostentation, naturelle, remplie d'aménité après avoir bu tout le fiel de la vie et senti toutes les épines de l'exil. Elle a su marier aux tendresses et aux grâces du sentiment les plus grandes austérités de la volonté. Frappée mortellement comme épouse, on l'a vue ressusciter sous le souffle maternel; frappée aussi dans son attachement de mère, elle s'est retrouvée la femme qu'elle était, et qu'elle est restée jusqu'à la dernière heure; car la destinée qui lui a tout pris n'a pu l'enlever à elle-même. A mesure que tombait l'appareil des grandeurs officielles, on a vu mieux apparaître la grandeur naturelle déposée dans l'âme. Il semble que la destinée ait voulu, se riant d'elle-même, placer sous nos yeux cette âme, pure comme le diamant, et parée seulement de l'austère poésie du devoir et de la dignité morale.

Dans ce cœur emporté par la tourmente, blessé, meurtri, abreuvé d'amertume, il était resté comme un mystique parfum de son origine. Toutes les tendresses germaniques le remplissaient. Il adorait les enfants, la musique, les prés, les forêts et le ciel, s'épanouissait avec les fleurs chéries aux premiers souffles de

mai. A lire certaines lettres de cette biographie, on croit voir, enchâssé dans un cadre de fer, quelque pastel suave et attendri.

« Vous savez, écrit-elle à une amie, que la nature a eu de tout temps une grande influence sur moi. Je trouve que nous ne pouvons pas assez nous identifier avec elle par l'observation, car elle est une de ces manifestations admirables par lesquelles Dieu parle à notre cœur. Je crois qu'il est bon de favoriser ce goût dans les enfants; car, en admirant la nature, ils apprennent à aimer son Créateur. Aussi vous pensez bien que je ne laisse pas échapper un beau couchant, un clair de lune, sans le faire remarquer à mon enfant, sans lui parler de celui qui a fait ces merveilles. Il faut que le sentiment du beau se développe sous toutes ses formes dans ces jeunes âmes....

» L'âme des enfants s'ouvre plus facilement lorsque nous sommes seuls avec eux. Je tâche d'être, autant que possible, seule avec mon fils. Aujourd'hui je l'ai ramené à Neuilly : il s'endormit dans mes bras, je le couchai sur son lit, je lui rendis mille petits soins. Vous eussiez dû voir comme il était caressant et tendre. Oh ! que la mère bourgeoise est heureuse ! »

Plus tard, après le premier coup qui la frappa, elle écrivait ces lignes poignantes : « Ma douleur est comme une glace dans laquelle se reflète chaque objet.

» . . . Rien de nouveau dans notre intérieur calme et triste. Les beaux jours de printemps font sourire mes enfants et me font, à moi, un mal affreux. Cette saison, il l'aimait tant ! Nous faisons des promenades ensemble, nous allons rejoindre les enfants à Neuilly. Là, il me faisait des bouquets des premières fleurs; il ne voulait plus en mettre lui-même à sa boutonnière comme jadis : « Ce n'est pas assez grave pour un homme qui a passé trente ans. »

» Voilà encore un printemps, encore cet air doux qu'il respirait si volontiers, ces fleurs, ces oiseaux qu'il observait, qu'il me faisait remarquer; encore ces enfants si heureux qui courent dans la prairie; mais tout est changé. Ce monde n'est plus le même pour moi. Ce ciel, ce soleil n'ont plus d'éclat, ou plutôt leur éclat me fait mal; je voudrais me cacher, ne pas voir ce réveil qui ne réveille que ma douleur.... »

Et quelques semaines plus tard : « Vous avez raison de croire que ce mois qui se terminait par le plus beau jour de ma vie (non qu'il fût plus beau par lui-même, mais par ses promesses), vous avez raison de croire qu'il me fait repasser par toutes les comparaisons les plus déchirantes. Ce soir, il y a six ans, je vis pour la dernière fois le coucher du soleil sur la terre natale. La confiance qui m'avait animée pendant tout le voyage me manqua un moment. Je ne sais si vous vous rappelez la peine que vous eûtes alors à me remettre, à me donner courage. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai, ce dernier soir passé en Allemagne. Je sentais, au milieu de l'espoir qui m'animait, une douleur indéfinissable que j'attribuais alors à la solennité du moment et qui me semble aujourd'hui comme un pressentiment de mon malheur; mais, si mon malheur est immense, mon bonheur a été sans pareil.... Je tâche de devenir reconnaissante, non-seulement des biens qui me restent encore, mais aussi de ceux que j'ai possédés. »

La vie lui a donné une compensation suprême en se retirant d'elle sans secousse. La transition à peine s'est fait sentir de la vie à l'éternité. La terre de l'exil recouvre cette frêle dépouille où vécut tant de simplicité héroïque et de malheur. Le vent qui vient des côtes de France lui apporte-t-il, en passant sur

sa tombe, un murmure de cet autre tombeau, élevé comme un premier monument au seuil de cette odyssée de malheurs ?

M. Jules Barni, qui a déjà donné à la France philosophique une traduction de « la Raison pratique, » de Kant, n'a pas laissé chômer sa plume; il nous offre aujourd'hui une œuvre qui ne peut qu'exciter à un très-haut degré la curiosité et l'intérêt de tous les esprits qui ne s'enferment pas obstinément dans les étroites frontières d'un pays intellectuel, taillé la plupart du temps sur le patron et la dimension de leur cerveau particulier. Les « Considérations sur la Révolution française, » de J. H. Fichte, méritaient de rencontrer un traducteur qui pût aborder en philosophe et en écrivain les nombreuses difficultés que présente nécessairement le texte allemand, alors surtout qu'aux embarras ordinaires de la langue viennent s'ajouter ceux d'un idiome philosophique souvent bardé de constructions et de termes qui semblent défier toutes les exigences de sobriété et de clarté dont notre langue est jalouse. L'important travail de M. Barni est précédé d'une introduction où il discute avec une parfaite droiture de jugement les opinions de son auteur touchant les questions qu'il aborda avec tant d'éloquence et d'élévation philosophique, en un temps où c'était un péril d'être philosophe et éloquent. M. Barni nous annonce la publication assez prochaine d'une nouvelle traduction, celle de la « Critique de la raison pure, » d'Emmanuel Kant. Espérons que bientôt, grâce à des efforts si honorables, la France possédera dans sa langue toutes les œuvres monumentales dont le génie philosophique et littéraire de l'Allemagne a doté la civilisation.

M. Créteineau-Joly ne juge pas tout à fait comme l'éminent philosophe de Iéna les faits et gestes de la Révolution française dans les deux volumes qu'il vient de publier sur « l'Église romaine en face de la Révolution. » Allez à confesse, et tout vous sera donné par surcroît : telle est la conclusion de cette œuvre d'un homme d'esprit. Nous ne voulons y voir qu'un ingénieux paradoxe où l'histoire n'existe pas, mais la parodie de l'histoire. Avec de la volonté, il est facile d'appliquer la loupe sur un œil, tandis que l'on tient l'autre soigneusement fermé. L'œuvre de M. Joly révèle une préméditation de ce genre. Néanmoins, en la prenant au rebours, on ne la lira pas sans profit. Elle nous offre d'ailleurs, et c'est son mérite le plus incontestable, quelques documents inédits qui jusqu'à cette heure n'étaient pas sortis du greffe de l'Église, et qui jettent une lumière assez vive sur l'attitude secrète ou officielle que Rome crut devoir observer vis-à-vis de la Révolution française.

Il fait bon, sortant d'une lecture de ce genre, reprendre pied solidement sur le terrain des faits et de la vie moderne. Les « Études sur le régime des manufactures, » de M. Louis Reybaud, nous ont procuré cette jouissance saine que l'on éprouve à voyager en compagnie d'un homme de sens, plein d'une sympathie efficace pour le progrès, en même temps que d'expérience et de mesure au regard des réformes possibles. Ce travail de l'éminent publiciste, entrepris par procuration de l'Académie des sciences morales et politiques, dont il est membre, traite spécialement de la condition des ouvriers en soie. Il sera sans doute suivi d'études complémentaires, qui nous permettront de passer en revue, dans le même but, les autres branches les plus importantes de notre système industriel. Nul n'était mieux que l'auteur à même de servir de rapporteur en ces recherches, inaugurées par M. Villermé dès 1835, et auxquelles se sont attachés successivement, pour les rendre plus respectables encore et plus fécondes, les noms éminents de Blanqui

ainé, Michel Chevalier, Charles Dunoyer, Léonce de Lavergne. M. Reybaud a justifié sous tous les rapports le choix que l'Académie fit en sa personne, et que le public impartial ne pourra que ratifier.

Ajoutons à ce consciencieux travail celui de M. Michel Chevalier, sur la « Baisse prochaine de l'or ». Ces études ont paru en grande partie dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le nom de l'auteur nous dispense de toute appréciation élogieuse. Il a marqué d'avance le rang et l'efficacité des travaux de notre vaillant économiste.

Nous avons sous les yeux un travail de M. Charles-Louis Chassin, concernant Edgard Quinet, sa vie et son œuvre. C'est un de ces livres écrits avec amour; l'auteur ne s'en cache pas. Il faut aimer les hommes et les choses pour les bien comprendre, mais il y a une différence à établir entre l'intelligence d'un homme, que l'on acquiert surtout par la sympathie, et la faculté de juger cet homme avec sang-froid et équité. Il y a dans le jugement quelque chose de plus que dans la simple compréhension. Pour comprendre il suffit de s'identifier avec son sujet, pour le juger il faut le dominer. Qui se comprend mieux que l'homme lui-même, et pourtant qui se juge plus mal la plupart du temps? Cela tient à ce qu'il faut, pour se bien juger, commencer par se séparer de soi-même, ou, comme dirait l'Allemagne, s'objectiver au regard de son propre individu comme s'il était un autre : divorce très-difficile toujours, très-douloureux le plus souvent. Se trop identifier avec un homme par la sympathie, c'est donc s'exposer à devenir, par les mêmes motifs, aussi mauvais juge que lui-même de sa personne. Le critique complet réside dans une double faculté : celle d'entrer dans son sujet, de le reproduire en quelque sorte par l'assimilation; celle d'en sortir ensuite pour se placer à distance de perspective, et le considérer dans ses proportions véritables, c'est-à-dire dans ses rapports avec l'ensemble où il a vécu, pensé et agi. Juger, c'est mesurer. La vraie critique exige beaucoup de ceux qui l'entreprennent; elle veut une justesse de coup d'œil qui suppose la chose la plus rare de ce monde, l'équilibre du sentiment et de la raison. Pas trop loin et pas trop près : tel est son précepte essentiel. Certes, nous apprécions à un haut degré les éminentes facultés de M. Quinet et nous serions le dernier à lui marchander une influence remarquable sur la jeune génération qui s'élève. Plus d'un germe qu'il sema a fructifié, et si beaucoup ont avorté, ce fut la faute du sillon et non celle de l'infatigable semeur. Nous entendons dire seulement que, en dehors des mérites, et surtout des intentions qui recommandent l'ouvrage de M. Chassin, le jugement destiné à fixer l'individualité, la place et l'action d'Edgard Quinet reste encore à compléter, sinon à entreprendre sur de nouveaux frais. Rien ne peut se passer du temps en ce monde, et, de tous les auxiliaires de la critique, il reste le plus indispensable et le plus sûr.

Nous ne pouvons que mentionner aujourd'hui la réimpression que M. J. J. Ampère a faite de ses intéressantes études sur « la Grèce, Rome et Dante ». Cette nouvelle édition, revue et corrigée avec un soin d'artiste et d'érudit, n'attend pas notre recommandation pour prétendre, comme son aînée, à tout le succès que lui assure son heureuse paternité.

Le second volume des « Mémoires » de M. Guizot vient de paraître. C'est là une publication trop importante pour que nous en parlions incidemment aujourd'hui; nous tenterons d'apprécier succinctement dans notre prochaine chronique, non pas l'homme d'État, que nous n'avons pas la mission de juger ici, mais l'écrivain et le philosophe.

Heureux les voyageurs qui font voyager les gens à peu de frais, et qui, sans que nous quittions le coin du feu, nous transportent avec Du Camp sur le « Nil », ou avec Barthélemy Saint-Hilaire, de Marseille à Alexandrie et d'Alexandrie à Thèbes ! Les livres font ainsi du chemin en même temps que les lecteurs, et personne ne se plaint du trajet. Bon voyage donc à la seconde édition des « Lettres sur l'Égypte » du savant traducteur d'Aristote, et puissent-elles à leur troisième apparition nous annoncer quelque bonne nouvelle touchant la grande entreprise du canal de Suez.

Le roman de M. Laurent Pichat, « la Sibylle, » nous fait également faire du chemin. C'est au delà des Alpes, à Turin, que l'auteur a transporté le théâtre de son récit. M. Pichat appartient à la littérature militante ; son style est armé, et ses livres obéissent à une tendance, depuis les belles poésies qu'il nous a données sous le titre de « Chroniques rimées » jusqu'au roman qu'il vient de publier. Nous ne pouvons et ne voulons juger ici que l'écrivain ; nous trouvera-t-il trop sévère si nous lui reprochons d'avoir mis dans son style et dans l'ordonnance de son œuvre quelque chose d'un peu artificiel, une coloration trop voulue, trop cherchée ? L'imagination de M. Pichat trouverait peut-être quelque profit à se détendre parfois et à s'abandonner à des allures plus naturelles. Nous voudrions trouver dans un livre qui, par la générosité dont il déborde, offre un intérêt incontestable, un peu plus de cette naïveté contemplative qui, en des sujets aussi ardents, repose et rafraîchit, quelque'un de ces souffles de la nature qui calment et rafraîchissent le cœur surexcité, aigri au contact de l'homme. La nature enseigne mieux que la société à être simple, et à retrouver un peu de cette naïveté qui possède tant de séductions, ignorées d'elle-même, et tant de puissance réelle. Les natures enthousiastes courent un grand risque en ce milieu un peu factice que la civilisation nous fait malgré elle. Elles deviennent impressionnables à l'excès, et leur sensibilité extrême les jette en un mouvement précipité, où la pensée ne trouve plus guère ces intervalles de repos, de contemplation en apparence oisive, qui pourtant lui seraient salutaires. Il y a un régime pour l'esprit comme pour le corps, et un peu de diète est parfois nécessaire à l'imagination. Le calme n'exclut pas la puissance réelle et la sympathie féconde : il les retrempe au contraire et les rajeunit.

Quelque peu de science naturelle, ne fût-ce qu'à titre de frein, est bonne pour tout le monde, et nous ne pourrions que féliciter toujours ceux qui s'ingénieront à en rapprocher les résultats de la moyenne des esprits, incapable, par une raison ou par une autre, de pénétrer dans le sanctuaire de la déesse. Mais il est indispensable de n'offrir à ces esprits que des résultats généraux ratifiés par les représentants autorisés de la science et appuyés sur des expériences qui les ont mis hors de doute. C'est ce que M. le Dr Ph. de Filippi a très-bien compris et réalisé dans le petit volume que la traduction de M. Armand Pommier nous fait connaître : « Lettres sur la création terrestre, ou Exposé sous forme particulière des principaux faits relatifs à la constitution générale du globe et à l'économie de la nature. » Les matières de cet ouvrage nous semblent très-convenablement choisies, disposées dans un ordre convenable, et exposées dans le langage le mieux approprié au but.

Ce mois de février, selon les prophéties de M. Babinet, nous menaçait de froids sibériens. C'est du théâtre, sans doute, que l'éminent astronome des *Débats* entendait parler. Il pouvait prévoir, en effet, avec une certitude assez grande,

l'éclipse prolongée des chefs-d'œuvre en ces régions supérieures. Les chefs-d'œuvre ne paraissent guère répondre à l'orthodoxie de la scène actuelle. Mais le froid rigoureux n'empêche pas les tempêtes.... On a parlé ces jours derniers d'un naufrage sur les récifs de l'Odéon, accompagné des sifflements obligés en tout ouragan qui veut être pris au sérieux. Mais nous n'en voulons rien croire; venant de si loin, la médisance a eu le temps d'atteindre les proportions de la fiction. Tandis qu'il échouait, dit-on, au pays latin, *Louis XI* ressuscitait sur les planches du Théâtre-Français, aux risques et périls de Casimir Delavigne. Le talent de cet écrivain n'est pas de ceux qui émeuvent beaucoup et vont au fond de l'âme. « *Louis XI*, » néanmoins, doit être considéré, tel quel, et avec toutes les imperfections qu'un jugement même sympathique y devrait signaler, comme une des meilleures œuvres de son auteur, et des plus capables de se maintenir au répertoire. Il nous a semblé que M. Beauvallet, chargé du principal rôle, accusait trop, selon sa tendance générale, le côté mélodramatique de son personnage, et le rendait quelque peu en charge. Cette figure de Louis XI est des plus complexes, mais elle a un côté de finesse narquoise, de bonhomie cauteleuse et dévote, que l'acteur, selon nous, a médiocrement réussi à reproduire. C'est un peu de la faute de l'auteur sans doute; mais on peut admettre aussi, sans injustice, que ces notes manquent dans le clavier de M. Beauvallet. Son jeu ne connaît guère l'art des nuances et des transitions naturelles; ce qui lui convient, c'est le contraste, l'antithèse du geste, de l'accent, de la physionomie. Il reproduit ses personnages au repoussoir, et les accuse ainsi avec un relief souvent exagéré.

Le rideau se lève et tombe, hélas! pour chacun tour à tour sur ce grand théâtre que copie la rampe. Il vient de descendre prématurément sur une existence qui semblait digne d'être conservée aux arts : M. Léon Benouville, élève de M. Picot et grand prix de Rome en 1845, est mort, il y a quelques jours, d'une fièvre typhoïde. L'auteur de *Saint François d'Assise* et des *Martyrs entrant dans le cirque* est unanimement regretté de ceux qui l'ont personnellement connu; il l'est aussi de tous ceux dont la sympathie est acquise aux tentatives sérieuses, nobles et soutenues, dans les voies aujourd'hui si difficiles et si délaissées du grand art de la peinture.

CHARLES DOLLFUS.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

DES ÉCRIVAINS POPULAIRES

SUR

LA BOTANIQUE

EN ALLEMAGNE ET EN DANEMARK.

Initier les gens du monde aux sciences physiques ou naturelles n'est point une tâche facile. Toute notion scientifique suppose des notions antérieures acquises, des connaissances préliminaires indispensables : en physique et en chimie, celle des propriétés des corps ; en histoire naturelle, celle des êtres qui composent le règne organique. Parler zoologie à des personnes qui ne connaissent que de vue les animaux qui nous entourent et quelques-uns de ceux dont les dépouilles figurent dans les musées, et qui n'ont aucune idée de leur anatomie, de leur physiologie et de la place qu'ils occupent dans la série animale, sera toujours chose difficile. En botanique, les mêmes obstacles se reproduisent. L'homme du monde sait les noms des plantes qui ornent habituellement les parterres, des arbres les plus communs dans le pays qu'il habite, et des principaux végétaux cultivés dans les champs et dans les jardins. Une intelligence même imparfaite des fonctions de la racine, de la tige et des feuilles, de la structure et de l'usage des diverses parties de la fleur, un aperçu de la classification du règne végétal, sont déjà des connaissances exceptionnelles qu'on ne trouve que chez les agriculteurs, les médecins, les pharmaciens et les amateurs d'horticulture. Il ne saurait en être autrement. La plupart des hommes éclairés se livrent à des études ou à des occupations qui les éloignent de la nature, et la classe la plus nombreuse, vouée aux

travaux de la campagne, est déshéritée des bienfaits de l'instruction. L'homme des champs ne comprend pas les phénomènes qui se passent autour de lui et ne connaît pas les êtres qui l'entourent. Toute plante qu'il ne cultive pas est une mauvaise herbe, et il l'extirpe; tout animal, excepté celui qu'il exploite, est un ennemi, et il le tue, poursuivant d'une haine aveugle ceux qui lui nuisent et ceux qui lui rendent des services qu'il ignore.

Néanmoins, quelles que soient les difficultés de la tâche, il faut que les sciences naturelles deviennent populaires, non-seulement en raison de leur utilité pratique, mais en raison des progrès ultérieurs de la civilisation intellectuelle; il faut qu'elles mettent tous les hommes en communion avec ce règne organique dont ils font partie; il faut qu'elles révèlent à tous, à l'ignorant comme au savant, des vérités que l'histoire et la philosophie sont impuissantes à dégager; il faut qu'elles achèvent de détruire certaines erreurs traditionnelles que les générations se transmettent et qui finissent par devenir sacrées, parce que leur origine se cache dans la nuit des temps. La possession de ces vérités, l'affranchissement de ces erreurs, ne sauraient être plus longtemps le privilège exclusif des naturalistes : ces conquêtes intellectuelles font partie de l'héritage scientifique que nous devons transmettre à nos descendants.

L'ère de la popularisation des sciences s'ouvre devant nous. A mesure que le niveau intellectuel s'élèvera, à mesure que l'instruction deviendra plus commune et plus positive, la tâche sera plus facile et le succès plus rapide. En dépit de lui-même et de ceux qui le mènent, l'homme apprend toujours, car une vérité n'est pas plus difficile à acquérir qu'une erreur. Quand on songe au nombre incalculable de préjugés, de notions fausses, faussées ou incomplètes, de croyances absurdes, inutiles ou dangereuses, qui remplissent la tête du paysan le plus déshérité sous le point de vue de l'instruction, on gémit de voir tant d'intelligences obtuses qui auraient pu se développer, tant d'esprits malades qui devraient être sains, et l'on ne s'étonne plus que le bon sens soit le partage d'un petit nombre d'élus.

En France, Buffon est le premier qui ait popularisé les sciences naturelles; après lui, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre inspirèrent à leurs contemporains le sentiment des beautés de la nature dont ils étaient pénétrés. A la même époque, la philosophie botanique de Linné, avec son style nerveux et imagé, provoquait les méditations des plus puissants esprits. Goethe, l'un des admirateurs du grand naturaliste, disait qu'après Shakspeare et Spinoza, Linné était l'homme

qui avait fait sur lui l'impression la plus profonde¹. En 1790, Goethe publiait sa *Métamorphose des plantes* : la forme en était si limpide et si attrayante, que ses contemporains prirent pour un badinage littéraire ce mémoire scientifique, qui devançait de trente ans les idées des botanistes de son temps. Concurrément Cook, Bougainville, la Peyrouse et les navigateurs en général ranimaient par leurs récits le goût des voyages, éteint depuis l'époque des grandes découvertes du dix-septième siècle. Au commencement du nôtre, de Saussure faisait aimer les Alpes et la flore alpine en les décrivant, et de Humboldt esquissait ses inimitables tableaux de la nature tropicale. Les grands naturalistes que le mouvement intellectuel de 89 a fait surgir en France n'étaient pas des vulgarisateurs. Laurent de Jussieu, Cuvier, Lamarck, Desfontaines, de Candolle, Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, n'ont point écrit pour le peuple. Frappés de l'immensité des découvertes à faire, ils marchaient en avant sans se préoccuper de savoir si l'esprit humain pouvait les suivre dans leur course rapide. Il en était de même en Allemagne : ses zoologistes et ses botanistes écrivaient souvent en latin ou sous une forme peu faite pour séduire les profanes. Ce temps n'est plus, et depuis quelques années il a paru en Allemagne un grand nombre d'ouvrages où l'on a popularisé la science. Les hommes les plus éminents n'ont pas dédaigné de travailler à cette œuvre ; c'est un dévouement méritoire et fécond en résultats excellents. Un nom célèbre excite la curiosité du public et lui inspire de la confiance : lorsque la science lui est exposée par ceux qui la font, il comprend qu'on ne lui offre pas du savoir de seconde main, mais qu'il peut admettre en toute sécurité les faits qui lui sont présentés. L'expérience lui a appris à se défier de ces traités élémentaires dont les auteurs n'appartiennent pas à la phalange des travailleurs dans le champ de la science : simples compilateurs ignorants de ce qu'ils écrivent, incapables d'analyse et de critique, ce sont eux qui perpétuent indéfiniment de vieilles erreurs cent fois réfutées, et n'admettent les vérités que lorsqu'elles sont tombées, pour ainsi dire, dans le domaine public. Ces écrivains, utiles dans une certaine mesure, ne m'occuperont pas ; je ne parlerai que de ceux qui sont à la fois des inventeurs et des vulgarisateurs.

Le premier qui se présente est le Danois Frédéric Schouw : né en 1789, à Copenhague, il est mort après avoir joué un grand et noble rôle dans les affaires politiques de son pays. Météorologiste et botaniste

¹ Voyez ma traduction des Œuvres d'histoire naturelle de Goethe, p. 191.

tout à la fois, il a constamment associé deux sciences dont les liens sont si intimes, qu'on ne saurait les isoler dans l'étude de la plante considérée comme un être vivant. En 1833, Schouw publia un petit volume accompagné d'un atlas, et intitulé *l'Europe, tableau de géographie physique*¹ : c'est en effet un tableau. Commencant par la presqu'île scandinave, l'auteur dessine d'abord le relief du sol, indique la hauteur des montagnes, la longueur des chaînes, l'étendue des plaines, la surface des plateaux ; puis il fait connaître le climat, les variations de température, la sécheresse ou l'humidité de l'air, les vents régnants, les quantités de pluie ; enfin il peint la végétation, conséquence et résultat de ces conditions physiques. C'est ainsi qu'il nous déroule le tapis végétal qui revêt l'Europe depuis l'extrémité de la Laponie jusqu'aux promontoires de la Grèce. Les arbres sont la partie caractéristique de ce tapis si varié. L'extrémité de la Laponie, l'Islande et les Feroe sont seules dépourvues de végétation arborescente : le bouleau nain, ensuite le grand bouleau, apparaissent bientôt ; le pin sylvestre et le sapin leur succèdent, formant les grandes forêts de la Suède et de la Norvège. Le chêne ne se hasarde guère au delà du 60° degré de latitude ; le hêtre est encore plus frileux ; mais entre le 50° et le 55°, ces deux beaux arbres forment l'essence de ces grandes forêts de l'Allemagne, de la Belgique et du nord de la France, dans lesquelles on trouve des arbres qui ont vu nos ancêtres combattant contre la domination romaine. Le châtaignier est un fils de la Sicile ; il craint les hivers rigoureux et ne s'avance pas au delà du parallèle de Paris ; dans le Sud, il devient prédominant. Le chêne s'avance avec lui jusqu'en Provence, en Espagne et en Italie, région des forêts toujours vertes, composées de chênes verts, de chênes-lièges, de lauriers, de myrtes, de pins parasols et de cyprès.

Les grandes cultures sont également un des traits les plus caractéristiques de la végétation. Elles forment des zones correspondantes, jusqu'à un certain point, à celles des arbres forestiers. Dans le Nord, là où les arbres meurent, il n'y a point de culture ; l'orge et l'avoine apparaissent d'abord, puis les autres céréales, le seigle, le froment, les pommes de terre. Cette zone est aussi celle des arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, pêchers et néfliers. Mais au sud du 50° degré de latitude, la culture de la vigne devient prépondérante, et le maïs se substitue en partie aux céréales. L'olivier se montre en Provence, dans le bas Languedoc et dans les trois péninsules, avec

¹ *Europa, physisch-geographische Schilderung*. Kopenhagen, 1833.

le figuier et l'amandier; c'est seulement dans les localités privilégiées de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce, que l'oranger résiste aux hivers rigoureux; il faut aller jusqu'en Sicile pour le trouver cultivé sur une grande échelle, avec le colon. Le dattier au port africain orne les paysages de Nice, de Naples, de la Sicile, de Valence et de l'Andalousie, mais ses fruits n'y mûrissent jamais.

Voici dans quels termes Schouw fait ressortir les contrastes du nord et du midi de l'Europe : « La partie méridionale de cette grande presque-île, dit-il, est montagneuse et n'a point de plaines étendues; le nord du continent présente deux grandes dépressions, celle de l'Allemagne et celle de la Russie. De là une grande uniformité dans les paysages et les habitudes, de là un commerce considérable par voie de terre. Les populations qui couvrent ces vastes plaines ne voient jamais la mer et restent étrangères à toute occupation maritime. Le plateau le plus étendu et le plus élevé de l'Europe se trouve dans le Midi, en Espagne; dans le Nord, le plus remarquable est celui de la Bavière. Les Alpes sont la chaîne de montagnes la plus élevée. Dans le Sud, les montagnes sont plus hautes que dans le Nord; ainsi, la Sierra-Nevada, l'Etna, les Apennins et les sommets de la Corse dépassent les massifs de la Scandinavie et des Carpathes.

» En s'élevant sur ses montagnes, l'habitant du midi de l'Europe trouve les climats et les végétaux du Nord, tandis que la nature méridionale est inconnue aux habitants des parties septentrionales du continent. L'Italien et l'Espagnol rencontrent à mi-côte de leurs montagnes les bois de hêtres, de noisetiers, les champs de seigle et les prairies du Nord; plus haut, ils trouvent la flore de la Laponie et des neiges éternelles. Mais l'Allemand, le Suédois et le Russe ne connaissent ni le laurier, ni le myrte, ni les bois toujours verts, ni les champs d'oliviers, ni les jardins d'orangers, ni les hivers mitigés et la transparence de l'air des régions méridionales.

» Les plaines du nord de l'Europe étant fort éloignées de la mer, tandis que le Sud est profondément découpé par elle, le contraste entre les climats orientaux et occidentaux s'efface à mesure qu'on descend vers le sud. Dans le Nord, ce sont les côtes et les îles de l'Océan qui jouissent des climats les plus doux; dans le Sud, les côtes océaniques, au contraire, sont moins chaudes que les rivages méditerranéens. La différence de température entre le Nord et le Midi est plus marquée en hiver qu'en été; ainsi l'hiver de Vienne est, en moyenne, de 11 degrés centigrades plus froid que celui de Palerme; l'été de Vienne n'est que de 3 degrés moins chaud que celui de Palerme. L'alternative des hivers

froids suivis d'étés chauds, qu'on observe dans le Nord, a une heureuse influence sur la végétation; celle-ci s'arrête complètement pendant quelques mois, pour recommencer avec une nouvelle vigueur et une activité favorisées par la longueur des jours, qui augmente à mesure qu'on s'avance vers le pôle. Cette différence entre les saisons prête au printemps du Nord un charme qui disparaît dans le Midi. Dans le Nord, un air tiède succède brusquement aux vents après de l'hiver, les rivières et les lacs dégèlent, le linceul de neige qui pesait sur la terre disparaît et découvre un tapis verdoyant, les arbres et les arbrisseaux poussent de jeunes feuilles, les oiseaux arrivent et les insectes bruissent. Rien de semblable dans le Midi : la transition est insensible, les occupations du cultivateur ne sont pas interrompues, car en hiver il façonne sa vigne ou ses oliviers comme dans les autres saisons de l'année.

» Dans le Nord, la pluie est distribuée d'une manière à peu près égale entre les diverses saisons; dans le Midi, les étés sont secs, et il pleut surtout au printemps et en automne.

» Ces différences se traduisent dans la végétation. Dans le Midi, une plus grande variété d'espèces, surtout parmi les arbres et les arbrisseaux, des formes tropicales, des plantes grimpantes, bulbeuses ou aromatiques, des bois composés d'essences à feuilles persistantes. Le Nord s'enorgueillit de ses prairies veloutées et de la fraîche verdure de ses forêts; elle se maintient même au fort de l'été, dans une saison où les chaleurs dessèchent les campagnes du Midi que le soleil colore de ces tons jaunâtres dont l'éclat fatigue les yeux habitués à se reposer sur les verts tapis des pays septentrionaux.

» Le seigle est la céréale caractéristique du Nord, le froment celle du Midi; il est, avec le maïs et le riz, la base de la nourriture des populations. La pomme de terre, le blé-sarrasin, sont rarement cultivés dans le Midi. La bière est la boisson de l'homme du Nord, le vin celle de l'homme du Midi. La limite de la vigne remonte plus haut que le grand massif des Alpes; mais la ligne qui sépare les pays à beurre de ceux à huile coïncide avec cette barrière naturelle. Les légumes et les fruits abondent dans l'Europe méridionale; à mesure qu'on s'avance vers le pôle, leur proportion diminue : de là des différences tranchées dans le mode d'alimentation. L'homme du Nord mange du pain noir, du beurre, beaucoup de viande et peu de légumes; l'habitant du Sud a du pain blanc, des galettes de maïs, de l'huile, beaucoup de légumes et de fruits, et consomme moins de viande; il boit habituellement du vin, mais s'enivre rarement. »

Cet extrait donne une idée de l'esprit du livre et de la manière de l'auteur : il n'était pas écrit uniquement pour les gens du monde ; mais en 1851, Schouw fit paraître un volume qui ouvre l'ère des publications réellement populaires, dont nous avons à parler. Le livre est intitulé : *La Terre, les Plantes et l'Homme, tableaux de la nature*¹. C'est une suite d'articles détachés où l'auteur traite des sujets de géographie botanique d'un intérêt général. Je signalerai au lecteur le chapitre sur l'apparition des végétaux actuels, les plantes figurées ou retrouvées à Pompéi, la flore alpine, les courses de montagnes dans le Nord et le Midi, et des notices sur les principaux végétaux utiles. Forcé de choisir, je traduis l'article sur les plantes caractéristiques des peuples :

« Quand on étudie la distribution des végétaux à la surface du globe, on les classe d'après les zones terrestres, les climats, les continents et les montagnes plus ou moins élevées qu'ils habitent ; on se demande entre quels degrés de latitude croissent les palmiers, quelles sont les limites de la culture de la vigne, et à quelle altitude commence la végétation alpine. Négligeant ces points de vue, nous allons considérer les plantes dans leurs rapports avec les races humaines, et chercher quelles sont les espèces qui jouent un rôle important dans leur existence.

» Sous le beau ciel dont jouissent les îles de l'océan Pacifique, entre les tropiques, l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*) constitue la nourriture principale des habitants de l'Océanie. Ce bel arbre porte un grand nombre de fruits farineux, dont le goût, quand ils sont cuits, rappelle complètement celui du pain de froment. Trois arbres nourrissent un homme pendant huit mois de l'année, car ses fruits se renouvellent sans cesse. Dans les quatre mois où l'arbre est stérile, les Océaniens mangent des fruits conservés en terre dans des trous, où ils subissent une espèce de fermentation. La vie, dit Cook, est facile dans ces îles fortunées : dix arbres suffisent à l'entretien d'une famille, car leur bois sert à la construction des canots, et l'écorce est employée à tisser des vêtements. Le cocotier joue également un grand rôle sur les îles formées par des coraux. Le tronc fournit le bois ; le fruit, sa graine au goût d'amande, de l'huile et du lait ; l'enveloppe osseuse sert de vase ; les filaments qui l'entourent peuvent se tresser ; les feuilles sont utilisées pour couvrir les cabanes ; le bourgeon terminal se mange, et le tronc donne le vin de palme.

¹ *Die Erde, die Pflanzen und der Mensch, populäre Naturschilderungen*, von J. F. Schouw, 1851.

» Le lin de la Nouvelle-Zélande (*Phormium tenax*) est la plante caractéristique de cet archipel; ses longues feuilles fournissent une fibre résistante, utilisée par les habitants pour tous leurs besoins.

» Les îles de l'archipel Indien étaient appelées îles aux Épices : c'est là que croissent le giroflier, le muscadier, le poivre et le gingembre.

» Le maïs, originaire d'Amérique, était principalement cultivé au Pérou. Il mûrissait à de grandes élévations, même près du temple du Soleil, bâti sur une île du lac de Titicaca, à 3,915 mètres au-dessus de la mer. Ses grains se distribuaient aux populations, qui les considéraient comme un trésor des plus précieux. Nous devons encore à l'Amérique la pomme de terre, qui nourrissait aussi les peuplades aborigènes.

» Avant l'arrivée des Européens, on cultivait sur les plateaux du Mexique le manguay (*Agave potatorum*). Cette plante fleurit dans son pays natal au bout de huit à dix ans seulement : au moment où la hampe doit pousser, on la coupe, et trois fois par jour on recueille un suc qu'on laisse fermenter; c'est la boisson connue sous le nom de *pulqué*, et que les Mexicains préfèrent aux meilleurs vins. Les champs d'agave ne produisent, en général, qu'au bout de quinze ans. La consommation du *pulqué* est telle qu'on l'estime un million de piastres¹ pour les seules villes de Mexico, Puebla et Taluca. Les fibres d'une autre espèce (*Agave americana*) sont employées pour tisser des étoffes.

» Au-dessus de la zone où croît l'agave, plus haut que celle de l'orge et du seigle, les Mexicains se nourrissent des graines féculentes du *Chenopodium guinea* : on en fait des bouillies et un chocolat appelé *chocolat de montagne*.

» L'existence de quelques peuplades sauvages est intimement liée non pas à des plantes cultivées, mais à des végétaux sauvages comme elles. Pendant la saison des pluies, les parties inférieures du cours de l'Orénoque, habitées par les Guaraunes, sont complètement inondées; alors ces sauvages vivent comme des singes sur les arbres. Plusieurs espèces de palmiers du genre *Mauritia* suffisent à tous leurs besoins. Avec les pétioles des feuilles, ils tressent des hamacs, qu'ils suspendent d'un arbre à l'autre; ils mangent ses fruits, préparent un vin avec sa sève, et une espèce de pain avec sa moelle féculente et analogue au sagou.

» Tournons nos regards vers l'Afrique. Sa partie septentrionale nous présente une large zone dépourvue de plantes; mais le palmier-dattier y

¹ 5,400,000 francs environ.

prospère admirablement. Dans le midi de la péninsule arabe, le café est l'arbuste caractéristique du pays. L'Hindou vit presque exclusivement de riz, et confectionne ses vêtements avec le coton qu'il cultive. Une mauvaise récolte de riz est suivie de famine. La plante caractéristique des Chinois n'est pas difficile à deviner : c'est le thé, qui remplace la bière, le vin et l'eau-de-vie de l'Europe. Les peuples qui occupent l'Europe et l'Asie occidentale appartiennent à la race indo-caucasique; le froment, le seigle et l'avoine sont la base de leur nourriture; toute l'agriculture de ces immenses contrées repose sur ces trois graminées. L'olivier est l'emblème de l'Europe méditerranéenne; il fournit à la fois la matière grasse, sans laquelle toute alimentation est insuffisante, et un liquide combustible pour l'éclairage. La vigne est encore l'héritage de cette zone privilégiée. Le Lapon de race mongole n'a point de plante caractéristique, à moins de considérer comme telle le lichen jaune (*Cenomyce rangiferina*), qui nourrit ses rennes pendant l'hiver.

» Nous venons d'esquisser la distribution originaire des plantes caractéristiques; mais l'Européen a modifié profondément cet ordre initial; il s'est approprié toutes les plantes qui pouvaient réussir en Europe, et le commerce lui apporte les produits de celles qu'il n'a pu naturaliser. Son rôle est de contribuer puissamment à la diffusion des espèces utiles et de les importer partout où elles ont chance de réussir. L'Européen du Nord, en particulier, a dû tout acquérir. Le chou, la carotte, la rave et l'asperge étaient les seuls végétaux alimentaires indigènes, et encore a-t-il fallu les perfectionner par la culture pour développer leur volume et les rendre mangeables. C'est une preuve de la supériorité intellectuelle et de l'énergie morale de ces populations; elles ont fait ce que nous voyons tous les jours dans le monde: le fils intelligent d'un homme pauvre s'élever à force de travail et dépasser le riche héritier qui avait sur lui une avance considérable. »

M. François Unger, professeur à l'université de Vienne, est l'un des botanistes les plus distingués de l'époque; la science lui doit de nombreuses découvertes. Il s'est voué principalement à la paléontologie végétale, il a étudié les végétaux fossiles. Moins communs, moins nombreux, moins bizarres aux yeux des gens du monde que les animaux antédiluviens, ils complètent l'enseignement que nous devons à ces races perdues. Ils nous montrent que le globe terrestre existe depuis un nombre d'années réellement infini, que de nombreuses créations se sont succédé depuis que la surface qui entoure son noyau incandescent est complètement refroidie. Ces créations sont diverses, mais obéissent à une loi, le *progrès*. Dans les couches les plus profondes du

globe, des animaux inférieurs sont entourés de plantes qui le sont également; puis, à mesure que le type animal s'élève, le type végétal se perfectionne également. Enfin, lorsque l'homme apparaît sur la scène du monde, il la trouve parée de la végétation brillante et variée dont elle est revêtue. Ce sont ces créations successives que M. Unger a fait représenter, d'une manière pittoresque, dans une série de quatorze belles lithographies intitulées « Tableaux physiognomoniques de la végétation des différentes périodes géologiques ¹ », avec un texte allemand et français. Je voudrais pouvoir mettre sous les yeux du lecteur ces beaux paysages, je lui montrerais d'abord la terre couverte par l'Océan; çà et là surgissent quelques flots où s'établissent des cryptogames vasculaires gigantesques, ressemblant à nos fougères et à nos lycopodes. Une autre planche nous introduit sous les ombrages d'une forêt houillère, composée de grands arbres croissant dans des marais où apparaissent les premiers reptiles. Ces arbres, renversés, entassés les uns sur les autres pendant des siècles, ont formé la houille, soit qu'ils tombassent sur place et subissent une transformation analogue à celle des mousses qui se changent en tourbe dans les marais des pays froids, soit qu'entraînés par de puissants courants ils vinssent s'accumuler à l'embouchure des fleuves de cette époque. Quoi qu'il en soit, l'industrie moderne exploite cette mine inépuisable, cachée depuis des millions d'années dans les profondeurs de la terre. Ainsi, à une époque tellement éloignée de nous que l'imagination recule devant ces nombres effrayants, à une époque où aucun être actuellement vivant n'existait encore à la surface de la terre, à une époque où des reptiles analogues aux crocodiles étaient les animaux les plus parfaits, les rois de la création, la végétation houillère préparait et assurait les miracles que la vapeur accomplit sous nos yeux.

Depuis la période houillère jusqu'à celle de la craie, le caractère de la végétation reste le même : ce sont toujours des plantes cryptogames qui occupent le sol; mais, après le dépôt de la craie, des arbres semblables aux nôtres se mêlent aux formes primordiales. Dans la période tertiaire, qui correspond aux terrains des environs de Paris, les végétaux primitifs auxquels nous devons la houille ont complètement disparu; le paysage a l'aspect de celui des pays chauds et des zones tempérées. Enfin, dans la période tertiaire la plus récente, ce sont des arbres voisins de nos acacias, de nos érables, de nos peupliers, qui

¹ *Die Urwelt in ihren verschiedenen Bildungsperioden.*

ombragent le sol ; c'est l'aurore de la végétation actuelle, de celle qui devait orner la terre à l'apparition de l'homme.

La végétation qui nous entoure a-t-elle paru simultanément sur tous les points de la surface du globe où nous la voyons établie ? C'est une grave question encore irrésolue ; la science moderne incline vers la négative. Les forêts de l'Amérique du Nord, les arbres du Japon, ont les caractères d'une végétation plus ancienne que celle de l'Europe. L'Australie paraît être une création à part ; pour le botaniste comme pour le zoologiste, tous les types organiques y sont d'un ordre inférieur, depuis la plante jusqu'à l'homme. Le peuplement végétal des îles Gallapagos ne saurait être contemporain de celui des côtes voisines du Chili, tout est différent dans les îles et sur le continent ; enfin, aujourd'hui encore, sous nos yeux, des îles de coraux de la mer Pacifique s'élèvent au-dessus du niveau des eaux et se couvrent peu à peu d'une végétation dont l'origine et le développement appellent les investigations des savants qui suivront Péron, Darwin et Dana dans cette voie féconde en résultats inattendus.

Le professeur Unger a publié encore un élégant petit volume intitulé *Lettres botaniques*¹. Dans cent soixante pages il a résumé l'anatomie, la physiologie et l'organographie végétales : c'est une esquisse largement dessinée, où la nomenclature et le détail disparaissent, mais où la pensée domine. En attendant que ce volume trouve un traducteur, je vais en donner une idée en extrayant le chapitre consacré aux transformations chimiques qui s'opèrent dans la plante, et que l'auteur appelle avec raison Chimisme de la plante : *Chemismus der Pflanze* :

« Le merveilleux, dans le développement de la plante, c'est qu'elle n'emprunte qu'à l'atmosphère et au sol un petit nombre de principes élémentaires, origine de toutes les substances si variées dont elle se compose. Toutes ces transformations chimiques se font dans la cellule, laboratoire microscopique où s'accomplissent des combinaisons et des transformations que la chimie moderne, avec tous ses appareils, n'imité qu'imparfaitement. La cellule est donc un alchimiste qui travaille sans relâche, en toute saison, la nuit comme le jour. De l'extérieur, la plante ne reçoit que quelques éléments : l'acide carbonique, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote. Le soufre, le phosphore, l'iode, la soude, la potasse et la chaux ne jouent qu'un rôle secondaire et par conséquent négligeable. L'eau est surtout nécessaire à la plante, parce que ses opérations chimiques se font toutes par la voie humide ; le feu, ce

¹ *Botanische Briefe.*

puissant moyen d'analyse et de combinaison, lui est interdit. Quand on songe qu'un arpent couvert de céréales ou de prairies exige, pendant la durée de la végétation, trois millions de kilogrammes d'eau, et qu'une forêt en réclame encore plus, on se demande d'où peut venir une quantité aussi énorme : elle est, il est vrai, la somme de l'eau fournie par la neige, la pluie, la rosée et les gelées blanches. Aussi, partout où le ciel n'épanche pas sur la terre son urne bienfaisante, il n'y a point de végétation ; ce n'est point parce que le sol du Sahara, du désert Libyque, de la côte occidentale de Bolivie, se compose de roche ou de sable que ces contrées sont condamnées à une éternelle stérilité, c'est parce qu'il n'y pleut que tous les dix ans environ, et que la rosée y est inconnue.

» Après l'eau, c'est l'acide carbonique qui est l'élément le plus nécessaire, car le carbone est la base du végétal. La quantité d'acide carbonique contenue dans l'air varie de $\frac{3}{10000}$ à $\frac{2}{10000}$ de son volume ; mais cette quantité, si petite relativement à celle de l'oxygène et de l'azote, est énorme si l'on songe à l'immensité de l'atmosphère, et suffit aux besoins de la végétation. Le troisième élément est l'oxygène, il entre dans la composition de tous les tissus. Le quatrième, l'azote, est indispensable au développement de la cellule ; c'est lui qui se trouve dans le noyau de cette cellule, tandis que les autres en occupent la périphérie. Introduits dans l'économie végétale, ces éléments s'y transforment suivant des conditions et des lois que la science n'a point encore éclaircies. Le chimiste est incapable, dans l'état actuel de nos connaissances, d'imiter le travail qui s'opère dans l'intérieur de la cellule végétale ; mais il peut analyser ses produits, qui se divisent en corps neutres non azotés, corps neutres azotés, acides végétaux et alcaloïdes végétaux. De ces groupes, auxquels se subordonnent une foule de substances variées, les deux premiers se retrouvent dans tous les végétaux, les autres n'existent que dans certaines plantes ou certains genres de plantes limités.

» Les corps neutres non azotés, qui se retrouvent dans tous les végétaux, sont la cellulose, appelée autrefois le ligneux ou la fibre ligneuse, l'amidon ou fécule, le sucre, la gomme et la gélatine végétale. Le chimiste transforme avec la plus grande facilité ces corps les uns dans les autres ; la plante le fait également par des moyens plus simples, mais inconnus jusqu'ici.

» Au moment de sa germination, le végétal ne possède encore aucun des organes qui serviront à sa nutrition ; il est obligé de les fabriquer de toutes pièces, c'est-à-dire de créer des cellules : il en trouve les

matériaux dans la graine; celle-ci contient la cellulose sous forme de fécule, d'huile, etc. Lorsque la plante germe, cette fécule se transforme en sucre, ce sucre en albumine végétale qui s'organise sous forme membraneuse et sert d'enveloppe à la cellule. Dès lors, la base de l'édifice végétal est posée et la plante se développe. Que l'oxygène soit en excès dans ces corps neutres non azotés, et nous voyons apparaître les acides végétaux, ceux des fruits : acide malique dans la pomme, citrique dans les oranges et les limons, etc., l'acide tannique de l'écorce du chêne, l'acide gallique de la noix de galle. Si c'est l'hydrogène qui domine, le végétal nous donne des huiles grasses : celle du fruit de l'olivier, des graines du colza, de la navette, de la noix, du pavot, etc. Le groupe des corps neutres azotés, abondant surtout dans les parties jeunes des plantes, engendre le gluten, la légumine, tous corps compris sous la dénomination commune de protéine.

» Ces métamorphoses sont non-seulement la base de l'organisation végétale, mais celle du règne animal, dont l'existence repose sur celle des végétaux; ces substances se changent en chair, en sang, en lait. Aussi Liebig a-t-il pu dire avec pleine raison : L'organisme animal est une plante d'un ordre plus élevé, dont le développement commence avec les matériaux dont la production met un terme à la vie du végétal.

» Jetons un dernier regard dans l'intérieur de la cellule végétale, cette officine microscopique où s'élaborent tant de substances variées. Non-seulement dans le tissu cellulaire d'un même végétal, mais souvent dans deux cellules voisines, le travail est complètement différent. Voici une cellule remplie de sève aqueuse, tenant en dissolution de la gomme ou du mucus; une autre, près de la première, contient en outre du sucre; une autre, des grains de fécule; une autre encore, des gouttes d'huile. Là nous voyons des groupes de cellules remplies de matières colorantes, rouge, jaune, bleue; d'autres hérissées de cristaux; un certain nombre renferment encore le noyau qui les a produites. Un végétal n'est donc point un édifice où une pierre ressemble à l'autre, mais chaque cellule a ses attributions particulières, et l'ensemble harmonique de leurs travaux s'appelle la végétation. »

M. le docteur Hermann Schacht a publié en 1853 un livre d'un genre différent, il est intitulé *l'Arbre, études sur l'organisation et la vie des végétaux supérieurs*¹. La forme de M. Schacht est moins littéraire que

¹ *Der Baum, Studien ueber Bau und Leben der hoeheren Gewaechse.* In-8°, 400 p. Berlin, 1853.

celle de M. Unger, mais l'ouvrage est aussi instructif et plus complet, parce qu'il est plus limité. L'auteur décrit successivement la structure anatomique, la germination, les bourgeons, le tronc et les branches, la feuille, la racine, le bois et l'écorce, la fleur et le fruit des divers arbres européens, les périodes de la vie des végétaux ligneux, leur association en forêts et leur rôle dans la nature. M. Schacht est connu par de bons travaux d'anatomie végétale, et son livre est l'expression de la science allemande; toutefois, on peut lui reprocher de ne pas connaître les travaux publiés en France sur les arbres et les forêts. J'extraits de son ouvrage le récit d'une excursion au Wurzelberg. On nomme ainsi l'un des sommets les plus élevés (845 mètres au-dessus de la mer) du *Thuringer-Wald*, la plus belle et la plus ancienne forêt montagnaise des duchés saxons : elle s'étend des sources de la Werra jusqu'à Eisenach, sur une longueur de 115 kilomètres et une largeur moyenne de 20.

« Le 6 août 1852, dit M. Schacht, je visitai cette forêt en compagnie du forestier Berninger, qui me donnait obligeamment tous les renseignements que je pouvais désirer. Le Wurzelberg ne dépasse pas de beaucoup les sommets voisins : le Farmdenkopf est même plus élevé de quelques mètres; le terrain se compose de schistes anciens appartenant au système silurien. Le chemin monte graduellement et s'élève à travers de belles forêts de hêtres; en quelques heures on arrive à une hauteur dont les noirs sapins sont visibles de fort loin. Au sommet du Wurzelberg se trouve un pavillon de chasse princier, entouré de cuisines et d'écuries. Construit vers l'an 1740, il servit annuellement de rendez-vous de chasse, jusqu'en 1788, à la cour ducale de Schwarzburg-Rudolstadt. A l'intérieur de la grande salle octogone, entourée de huit chambres, sont suspendues des tablettes sur lesquelles sont inscrites les dates de ces rendez-vous; elles tombent toutes entre le 1^{er} et le 10 octobre. Une rose des vents est tracée sur le plafond; son aiguille communique avec une girouette qui s'élève au-dessus du toit : l'aiguille indiquait aux chasseurs assis autour d'une table en fer à cheval quelle était la direction du vent, renseignement d'une grande importance avant d'entrer en chasse. De magnifiques bois de cerf ornaient autrefois cette salle, actuellement nue et abandonnée. Les cuisines sont occupées par un bûcheron qui y sèche des cônes de pin.

» Si le pavillon de chasse est un souvenir des anciens temps, les sapins qui l'entourent sont ceux d'une époque encore plus reculée, puisqu'on admire en eux les derniers restes d'un bois qui couvrait autrefois toute la montagne. Cette haute futaie, venue spontanément et

non aménagée, se composait originairement de hêtres et de sapins. Le sapin, partout où il pousse vigoureusement, finit par étouffer le hêtre, qui, à cette élévation au-dessus de la mer, ne peut vivre qu'à l'abri du sapin. Parmi les arbres contemporains de la forêt primitive, il en est que trois hommes ont de la peine à embrasser; leur flèche dépasse tous les autres arbres de la forêt; leur tronc, droit, cylindrique, s'élève nu comme une colonne jusqu'à 30 mètres, mais à cette hauteur il déploie ses branches comme un oiseau déploie ses ailes; sa verte coupole s'élève dans les airs, portée par un tronc à écorce blanchâtre et mouchetée par des lichens et des mousses; aux branches des pins voisins, rassemblés comme des nains autour d'un géant, sont suspendues de longues chevelures de mousse qui souvent atteignent plusieurs pieds de longueur. Des fraises odorantes, des framboises, des myrtilles, couvrent le sol; d'épais coussins de mousse cachent le pied des arbres abattus; çà et là pourrissent des troncs également revêtus de mousse, et si décomposés qu'ils s'écroulent au moindre choc. Ces débris d'anciens colosses, témoins d'une époque où le bois avait si peu de valeur qu'on négligeait de les abattre, sont surmontés de jeunes pins qui germent sur tous les troncs de sapins abattus; avec le temps, ce tronc finit par disparaître, mais il est remplacé par le pin qui s'est développé à ses dépens. Les racines du nouvel arbre restent alors saillantes au-dessus du sol et isolées comme celles des *Pandanus* et des mangliers tropicaux¹.

» Les hêtres et les pins sont évidemment plus jeunes que les vieux sapins : le pin s'est multiplié à l'époque où l'on a éclairci la forêt de sapins. Les pins sont souvent renversés ou brisés par le vent; c'est pourquoi ils n'atteignent ni la taille ni l'âge des sapins; ceux-ci résistent, quoique isolés et entourés seulement de petits arbres.

» Le climat du Wurzelberg est rude. Un brouillard froid et humide couvrit les montagnes jusqu'à midi; enfin le soleil le perça de ses rayons, le ciel s'éclaircit, notre vue s'étendit au loin à travers les collines boisées de la Thuringe jusqu'au Harz. Nous distinguâmes très-bien l'auberge qui se trouve au sommet du Brocken.

» Voici les dimensions des plus grands sapins du Wurzelberg, telles qu'elles ont été déterminées en 1837 par l'inspecteur général des forêts Schinzel. Le plus petit avait 5^m,98 de circonférence sur 47 mètres de haut, le plus gros 8^m,70 de circonférence sur 52 mètres de haut. En

¹ On peut encore voir les mêmes substitutions dans les environs de la Grande Chartreuse. Je dis encore, parce que la nouvelle route d'exploitation est une menace pour cette admirable forêt.
(Traducteur.)

comptant le nombre de couches ligneuses à la base du tronc, après avoir abattu l'arbre, on a trouvé que leur âge était de trois cent cinquante à quatre cents ans. Dans les montagnes de la Suisse, on a abattu des sapins dont les dimensions étaient encore supérieures à celles-ci. En redescendant la montagne, j'entendis un bruit dans les branches d'un sapin élevé, je crus qu'il était produit par un écureuil; c'était un *Kustelnsteiger*, un bûcheron, occupé à ramasser des cônes de sapin. Ces hommes grimpent avec une agilité extraordinaire au sommet des arbres; l'exercice leur inspire une confiance telle, qu'ils dédaignent de redescendre pour monter d'un arbre sur un autre. Embrassant le sommet flexible du sapin, ils lui impriment un mouvement d'oscillation et s'élancent sur l'arbre voisin en se cramponnant à ses branches. »

Nous terminerons cette revue par l'examen de l'ouvrage du professeur Schleiden, intitulé *la Plante et sa vie*¹. Ce livre en est à sa cinquième édition, et la beauté du papier, de l'impression et des gravures en font un spécimen remarquable de la typographie de Wilhelm Engelmann, à Leipzig. Le mérite de l'ouvrage est au niveau de son exécution. Le docteur Schleiden, professeur de botanique à Iéna, est l'un des savants les plus remarquables de l'Allemagne. L'anatomie et la physiologie végétales ont été l'objet principal de ses études; son nom acquit rapidement une grande célébrité par une nouvelle théorie de la fécondation végétale² que l'auteur produisit en 1837. C'était le renversement de toutes les idées reçues : l'étamine devenait l'organe femelle, car elle contenait et déposait l'embryon dans l'ovule, qui n'était plus qu'un organe excipient. Dans l'ancienne théorie, au contraire, l'embryon se développe dans l'ovule où il existe virtuellement, et le pollen de l'étamine agit uniquement comme organe excitateur en se soudant avec le sac embryonnaire. La théorie de M. Schleiden n'était pas une simple vue de l'esprit; elle était appuyée sur des observations nombreuses et des dissections d'une délicatesse infinie. Accueillie avec faveur en Allemagne, adoptée, professée par des hommes éminents, elle fut reçue en France avec défiance. Le temps a donné raison aux physiologistes français : le pollen de l'étamine n'est pas l'embryon; mais M. Schleiden, par les nombreux faits qu'il a découverts, a avancé la science, et, en les généralisant même prématurément, il a remué des idées. Les théories, en physiologie, n'ont qu'une importance secondaire; elles sont faites pour passer, car elles sont l'expression transitoire de l'état

¹ *Die Pflanze und ihr Leben, populaere Vortraege. Dritte Auflage, 1858.*

² *Ueber Bildung des Eichens und Entstehung des Embryos bey den Phanerogamen. 1837.*

de la science à l'époque où elles sont nées. Les faits bien observés resteront toujours. Dans son grand *Traité de botanique*¹, Schleiden a réuni l'ensemble de ses découvertes, qu'il défend avec la chaleur d'une conviction profonde, conviction telle, qu'elle ne lui permet pas de juger ses devanciers ou ses contradicteurs avec l'indulgence à laquelle ils ont droit : les premiers, parce qu'ils ont précédé M. Schleiden et lui ont ouvert la voie dans laquelle il marche avec tant d'assurance ; les seconds, parce que tout travail consciencieux mérite des égards, quelque défectueux qu'il puisse être. Nous n'entrevoyons tous qu'une portion de la vérité, et M. Schleiden, qui l'a éprouvé par lui-même comme tout le monde, ne devrait pas l'oublier quand il s'agit des autres. Ceci dit, nous n'avons que des éloges à donner à ses leçons populaires, et nous sommes réellement embarrassé dans le choix d'un chapitre pour en faire jouir le lecteur. Nous hésitons entre les leçons intitulées l'OEil et le Microscope, la Morphologie des plantes, la Mer et ses habitants, la Nourriture de l'homme, les Sucs laiteux des plantes ; nous choisirons ce dernier comme le plus piquant et le plus original :

« Tous nos lecteurs connaissent ce suc blanc et laiteux qui s'écoule des euphorbes indigènes, et que la crédulité populaire croit propre à la guérison des verrues. Quel est celui d'entre nous qui, dans son enfance, n'a pas remarqué le suc orangé qui s'échappe des tiges et des feuilles de la chélidoine, lorsqu'on les déchire ? qui n'a observé que la laitue, lorsqu'elle monte, laisse couler par la plus légère blessure un liquide blanchâtre ? Mais l'existence de ces suc laiteux n'est point limitée à un petit nombre de plantes ; c'est sous cette forme que le règne végétal nous offre ses produits les plus utiles et les plus vénéneux.

» Un grand nombre de végétaux appartenant à trois grandes familles, les Euphorbiacées, les Apocynées et les Urticées, se distinguent par une structure anatomique toute spéciale. Dans leur écorce et dans leur moelle se trouvent une foule de vaisseaux ramifiés et anastomosés entre eux, assez semblables aux veines des animaux. Cette analogie a conduit le docteur Schultze, de Berlin, à établir une grande théorie sur la circulation du suc de ces vaisseaux, qu'il a désigné sous le nom de suc nourricier. Couronné par l'Académie des sciences de Paris, son mémoire fit une grande sensation ; mais une critique éclairée dut repousser cette théorie comme un fantôme engendré par l'imagination de l'auteur. Dans ces vaisseaux ramifiés se trouve un suc de la consistance

¹ *Grundzuege der wissenschaftlichen Botanik*. In-8°, dritte Auflage, 1849.

d'un lait crémeux : on le désigne sous le nom de *latex* ; il est ordinairement blanc, quelquefois rouge ou jaune, rarement bleu. Semblable au lait des animaux, il se compose d'une partie liquide et de granules. Sa composition chimique varie ; on y trouve toujours plus ou moins de caoutchouc à l'état granuleux. Si on laisse reposer du latex, les granules de caoutchouc montent à la surface, comme la crème du lait, et l'on ne peut plus les séparer, de même qu'on ne peut plus séparer les particules butyreuses de la crème. Quoique fort éloignées l'une de l'autre dans l'ordre des familles naturelles, les Euphorbiacées, les Apocynées et les Urticées ont pour caractère commun de posséder des plantes à sucs lactescents.

» Le groupe des Euphorbiacées est le plus important. Le port de Para, dans l'Amérique du Sud, la Guyane et les États voisins expédient annuellement en Europe des quantités énormes de caoutchouc ; le célèbre la Condamine est le premier savant qui ait attiré l'attention sur cette substance dès l'année 1736. Il apprit à l'Europe qu'elle découlait d'un grand et bel arbre qui atteint jusqu'à 20 mètres de hauteur, et que Persoon a désigné sous le nom de *Siphonia elastica*. Les Indiens entament profondément son écorce lisse, et un suc blanc s'écoule de ses blessures. Avant qu'il se soit desséché, on l'étend sur de petits moules de terre ayant la forme d'une fiole, et on le sèche ensuite à la fumée : c'est elle qui donne à ce caoutchouc impur la couleur noire que l'on connaît, tandis que le caoutchouc pur est blanc ou jaunâtre et demi-transparent. Fresneau, en 1851, et plus tard Dupetit-Thouars donnèrent de nouveaux renseignements sur l'origine du caoutchouc. Ses usages sont innombrables. En 1833, on en importait déjà 89,338 kilogrammes en Angleterre. Il existe à Greenwich une fabrique qui en distille journellement 400 kilogrammes. Le résidu est une substance résineuse toujours élastique, dont on enduit le filin employé dans la marine anglaise. Le produit de la distillation consiste en une huile volatile jouissant de la propriété de dissoudre le caoutchouc et de l'abandonner ensuite en s'évaporant, sans lui enlever une seule de ses propriétés. Grâce à cette solubilité, on a pu donner au caoutchouc toutes les formes imaginables et en enduire des étoffes connues sous le nom du premier fabricant, M. Mackintosh. On est ensuite parvenu à le laminier et à le réduire en fils qu'on entoure de soie ou de coton, qu'on tresse en rubans, etc. Enfin on a trouvé qu'en se combinant avec le soufre, son élasticité est accrue et ne varie pas suivant les changements de température : c'est le caoutchouc vulcanisé qui est maintenant d'un usage habituel dans une foule d'industries.

» D'autres Euphorbiacées fournissent des substances alimentaires. Le suc de l'*Euphorbia balsamifera* des îles Canaries est un liquide d'une saveur agréable, d'un goût semblable à celui du lait sucré; on l'utilise sous forme de boisson ou de gelée. Signalons une autre exception remarquable pour une famille dont presque toutes les plantes sont vénéneuses. Dans toute l'Amérique du Sud, le blanc comme le noir, le maître comme l'esclave, se nourrissent de manioc, appelé aussi farine de cassave : elle est fournie par la racine d'une Euphorbiacée (*Manihot utilisima*). On cultive le manioc doux (*Juca dolce* des Espagnols); le manioc amer (*Juca amarga*) vient sauvage. Le premier peut se manger impunément sans préparation; le second en exige une et sert à la nourriture du sauvage de l'Amérique tropicale. Transportons-nous un instant dans les forêts vierges de la Guyane, près du campement d'une famille indienne. Les hamacs sont suspendus entre des troncs de *Magnolia*. Le chef repose à l'ombre des larges feuilles de bananier, fumant nonchalamment, tandis que sa femme pile la racine de manioc dans un tronc creux; ensuite elle enveloppe cette bouillie dans une toile tressée avec les fibres de feuilles de Liliacées, et suspend la toile à un bâton soutenu par deux fourches. Une lourde pierre exprime le suc, qui coule dans une calebasse provenant du *Crescentia cujete*. Le fils plonge les flèches de son père dans le latex vénéneux qui s'écoule de la bouillie. Pendant ce temps, la femme allume du feu pour sécher sa bouillie et lui enlever entièrement le suc dangereux; puis elle broie cette galette entre deux pierres, et la farine de cassave est préparée. Celle qui se dépose au fond de la calebasse se nomme tapioca; on la lave encore et on la sèche pour obtenir cette blanche fécule que nous connaissons tous. Malheur au sauvage insouciant s'il s'endort sous un mancenillier (*Hippomane mancinella*)! une pluie subite découlant de ses feuilles sur ses membres nus le couvrirait de phlyctènes douloureuses, suivies d'inflammation et d'ulcérations redoutables. Mais ces accidents sont rares, car une peur superstitieuse et exagérée éloigne les sauvages de ces arbres perfides. Leur contre-poison croît dans le voisinage : c'est le bois trompette (*Bignonia leucoxydon*). Partout les Euphorbiacées ont des propriétés toxiques. Au Cap, le planteur tue les hyènes en garnissant les pièges de morceaux de viande saupoudrés avec les fruits broyés de l'*Hyaenanche globosa*. Les sauvages de l'Afrique méridionale, les Éthiopiens, empoisonnent leurs flèches avec des espèces d'euphorbe. Enfin notre buis, arbrisseau innocent en apparence, devient si vénéneux dans une contrée de la Perse, que les chameaux s'empoisonnent en mangeant ses feuilles, dont ils sont fort avides. Martius, l'habile

explorateur du Brésil, nous apprend enfin que le suc de l'*Euphorbia phosphorea* jette une lueur phosphorescente lorsqu'il coule de l'arbre pendant les nuits chaudes de ce pays.

» Si la famille de plantes dont nous venons de parler ne se distingue pas par la beauté de ses fleurs, mais seulement par la bizarrerie des formes du tronc et des branches, qui rappellent ceux des plantes grasses, une autre famille à suc lactescent, celle des Apocynées, est remarquable par la beauté de ses fleurs. Quel amateur ne connaît pas celles des *Carissa*, des *Allamanda*, des *Cerbera*, des *Plumeria* ou au moins celles des pervenches, des lauriers-roses et des *Stapelia*? Le meilleur caoutchouc connu, celui de Pulo-pinang, provient d'une apocynée du genre *Cynanchum*; celui de Sumatra, de Madagascar, de l'Inde, est fourni par des végétaux du même groupe. Comme dans les Euphorbiacées, certaines espèces ont un suc doux, sucré et inoffensif, tandis qu'il est acre et vénéneux au plus haut degré chez les autres. Dans les forêts de la Guyane anglaise croît un arbre que les indigènes nomment hya-hya (*Tabernæmontana utilis*); son écorce et son bois sont si riches en lait sucré, qu'un tronc de médiocre grosseur coupé par le docteur Arnott sur le bord d'un ruisseau l'avait coloré en blanc au bout d'une heure. Le suc de l'arbre à la vache de Ceylan, le kiriaghuma (*Gymneura lactiferum*), est encore plus agréable et sert, suivant Burmann, exactement aux mêmes usages que notre lait de vache. Terribles au contraire sont les effets du poison woorarée, composé en prononçant des formules magiques par les sauvages de l'Orénoque. Trois apocynées en fournissent les principaux éléments : ce sont le suc de l'*Echites suberecta* et l'écorce du *Strychnos guyanensis* et du *Strychnos toxifera*.

» Pœppig, dans ses courses aventureuses, a vu les effets du woorarée. Les sauvages fabriquent de petites flèches d'un pied de long, dont la pointe est trempée dans le venin, l'autre extrémité enveloppée de coton, afin de remplir exactement un tube creux; ainsi armés, ils s'approchent sans bruit de leur ennemi et l'atteignent à trente pas de distance. Quelque légère que soit la blessure, la victime succombe bientôt en proie à d'horribles convulsions. Les graines des Apocynées sont également vénéneuses; parmi elles, la fève de saint Ignace (*Ignatia amara*) et la noix vomique (*Strychnos nux vomica*) fournissent la brucine et la strychnine, que la thérapeutique utilise à très-petites doses.

» Chez les Malgaches, le fruit d'une autre apocynée, la *Tang hinia venenifera*, sert à une espèce de jugement de Dieu : l'accusé en avale le fruit en présence du grand prêtre; s'il le vomit, il est reconnu non

coupable; mais si son estomac ne le rejette pas, il est coupable et meurt empoisonné.

» Les familles végétales dont nous venons de parler ont une uniformité de caractères telle, qu'il est toujours facile de les reconnaître. Il n'en est pas de même des Urticées, composées des végétaux les plus disparates en apparence : l'humble mercuriale, l'ortie, la pariétaire, l'orme, le chanvre, le mûrier, les figuiers et l'arbre à pain, tels sont les végétaux que leur physionomie éloigne les uns des autres aux yeux de l'homme du monde, mais que leur structure rapproche aux yeux du botaniste. Elles ont un caractère commun : c'est l'existence dans leur écorce de fibres textiles utilisées dans le chanvre et le mûrier à papier. Le caoutchouc de la Nouvelle-Espagne provient en grande partie de l'*Ule di papantla* des Espagnols (*Castilloa elastica*), et les nombreuses espèces de figuiers de l'Inde en fournissent des quantités considérables. Tel est, entre autres, le figuier des Banians (*Ficus religiosa*), dont le tronc colossal émet à 5 mètres de terre des branches horizontales de 30 mètres de long, d'où descendent verticalement des racines qui, semblables à des colonnes, s'implantent dans le sol. Dans le royaume de Siam, ces arbres sont consacrés au dieu Fô. Le bonze contemplatif construit sa demeure dans leurs branches et passe ses jours à dormir et ses nuits à rêver. Quelques-unes de ces plantes ont un suc sucré : tel est l'arbre à la vache de Caracas, si bien décrit par de Humboldt, qui lui imposa le nom significatif de *Galactodendron utile*.

» Nos orties appartiennent aux Urticées vénéneuses. Le mécanisme par lequel elles piquent est le même que celui par lequel un serpent vénéneux instille son poison dans la plaie que sa dent vient de faire. Chaque poil se compose d'une seule cellule terminée inférieurement par un renflement rempli d'un suc acre. Le plus léger contact brise la pointe du poil, qui s'introduit dans la piqûre et y laisse couler le suc qu'il contient. Aussi le botaniste sait-il toucher l'ortie sans en être piqué; en serrant brusquement la feuille entre le pouce et l'index, il écrase par la pression les poils et les vessies dont ils sont le prolongement, étonnant ainsi, par son audace, les dames témoins de ce haut fait. Il ne serait pas si hardi en présence des redoutables orties de l'Inde (*Urtica stimulans*, *U. crenulata*), car elles occasionnent les brûlures les plus vives et les plus persistantes, les inflammations les plus douloureuses. Une espèce de Timor (*Urtica urentissima*) donne lieu, après le plus léger attouchement, à des douleurs qui persistent pendant des années et dont l'amputation du membre peut seule quelquefois délivrer le malade.

» Si l'on réfléchit que le principe toxique qui peut produire de tels effets est en très-petite quantité dans le suc laiteux, on arrive à cette conclusion que les orties fournissent les plus terribles poisons connus. On peut calculer d'après la grandeur des poils urticants que chacun ne verse dans la plaie qu'un trois-millième de milligramme, c'est-à-dire une quantité qui échappe à tous nos moyens d'estimer le poids des corps.

» Il nous reste à parler d'un poison dont les terribles effets ont excité de tout temps l'étonnement et la curiosité : je veux parler de l'Upas de Java. Grâce à l'esprit éclairé du gouvernement hollandais, les productions naturelles de cette île, appelée à devenir la reine de l'Archipel Indien, ont toujours été étudiées par des naturalistes. Swammerdam, Leuwenhoek, Rheede, Rumph, Reinwardt, Blume, Horsfield, nous ont fait connaître les plantes de ce curieux pays.

» Dans le seizième siècle on parlait déjà d'un poison des Célèbes, si terrible, que non-seulement il tuait instantanément, mais qu'une demi-heure après la mort les chairs se séparaient des os. Neuhof a donné en 1682 la première description de l'arbre. Mais les récits de cette époque sont empreints d'exagération. A la fin du dix-septième siècle, Gervaise prétendait que le seul contact de l'arbre était mortel. Au commencement du dix-huitième, Camel assurait que ses émanations font tout périr à une grande distance, et que les oiseaux qui se perchent sur ses branches tombent foudroyés. Rumph s'assura que l'arbre se trouvait à Sumatra, à Bornéo et à Bali. C'est le chirurgien hollandais Föersch qui mit en circulation toutes les fables qui ont été répétées depuis. Sa Lettre, publiée en 1781, fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, et ses contes admis comme vrais dans tous les ouvrages d'histoire naturelle. Cependant, dès 1789, les commissaires hollandais Van Rhyn et Palm traitèrent de mensongères les assertions de Föersch, et nièrent même l'existence à Java d'un arbre aussi vénénéux. Stanton, Barrow, la Billardièrè confirmèrent ce témoignage, tandis que Deschamps affirmait que l'Upas existait bien réellement à Java, dans le district de Palembang.

» Déjà en 1712 Kaempfer terminait sa Relation sur les propriétés vénéneuses de l'arbre des Célèbes par cette réflexion judicieuse : « Les récits des Orientaux sont toujours entremêlés de fables qu'il est difficile d'éliminer. » Les recherches de Leschenault (1810), Horsfield (1802-1818) et Blume dans ces derniers temps ont éclairci tous les doutes et fait la part de toutes les exagérations.

» Pour pénétrer jusqu'aux arbres vénénéux de Java, il faut s'ouvrir

un chemin à travers la forêt vierge, détruire par le fer et le feu les innombrables lianes, les *Paullinia*, qui portent des grappes de fleurs rouges de plusieurs pieds de longueur; les *Cissus*, sur les racines desquelles croît en parasite la plus grande fleur connue, la *Rafflesia*. Il faut abattre des palmiers épineux, des roseaux à feuilles tranchantes, et se défier des orties brûlantes. De grosses fourmis noires mordent le voyageur poursuivi par un essaim d'insectes malfaisants. Ces obstacles surmontés, le pionnier est arrêté par d'énormes bambous dont l'écorce lisse et remplie de silice fait rebrousser les haches les plus tranchantes. Enfin il parvient à se frayer une voie, et alors seulement il se trouve sous les ombrages majestueux de la forêt primitive. L'arbre à pain, le teck (*Tectona grandis*), si propre aux constructions; les Légumineuses, chargées de fleurs magnifiques; les *Barringtonia*, les figuiers, des lauriers, sont les colonnes qui supportent le dôme de verdure. Des troupes de singes s'élancent de branche en branche, provoquant le voyageur en lui lançant des fruits. Le mélancolique orang-outang se lève de son siège de mousse et s'éloigne en s'appuyant sur un bâton. La vie, le bruit sont partout, tandis que le silence règne dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord. Un arbrisseau grimpant, de la grosseur du bras, entoure un arbre; son tronc est dépourvu de branches; ses grandes feuilles alternent avec des vrilles au moyen desquelles il se cramponne; ses rameaux portent des bouquets de fleurs blanches et odorantes : c'est le tjettek des indigènes (*Strychnos tienté*), dont on retire l'*Upas radja* ou poison des princes. Une petite flèche trempée dans son suc fait périr un tigre en quelques minutes; mais la plante elle-même est inoffensive, son suc seul est vénéneux. Plus loin s'élève un bel arbre au tronc élancé, cylindrique, nu jusqu'à une hauteur de 20 à 30 mètres et couronné d'une cime arrondie qui domine les arbres voisins. Malheur à celui dont la peau serait aspergée par son suc ! des ulcères incurables en seraient la conséquence : c'est l'*Antiaris toxicaria*. C'est lui qui fournit principalement le suc qui sert à empoisonner les flèches. Son usage était autrefois général dans toutes les îles, mais l'introduction des armes à feu l'a relégué actuellement parmi quelques tribus sauvages réfugiées dans les montagnes volcaniques dont l'île est remplie. Ces volcans sont ignés ou boueux; leurs éruptions imprévues couvrent souvent de grands espaces de lave ou de limon. Des sources sulfureuses, acidules, siliceuses, pétrifiant tous les objets voisins, jaillissent du sol. Quelquefois du haut d'une colline le voyageur étonné découvre tout à coup une vallée sans végétation, calcinée par le soleil. Des squelettes d'animaux de tout genre gisent sur le sol; leur posture

prouve qu'ils ont été saisis subitement et pleins de vie : le tigre, au moment où il saisissait sa proie ; le vautour, lorsqu'il s'abattait sur ces cadavres pour les dévorer. Des milliers d'insectes, fourmis, coléoptères, couvrent le sol ; c'est une *vallée de la mort*. L'acide carbonique s'échappe par les fissures du sol, et, en vertu de son poids spécifique, il reste invisible au fond de la vallée : phénomène analogue à celui de la grotte du Chien, près de Naples, et de la *Dunsthoehle*, près de Pyrmont. L'homme seul peut traverser ces vallées de la mort, parce que sa tête s'élève au-dessus de la couche d'acide carbonique. Les Indiens qui franchissent les cols de l'Himalaya, dont quelques-uns sont à 5,000 mètres au-dessus de la mer, attribuent aux émanations des plantes environnantes le malaise et la difficulté de respirer dus à la raréfaction de l'air ; de même les Javanais accusaient les émanations d'arbres vénéneux des effets désastreux dus à un gaz irrespirable. On le voit, le même soleil qui mûrit les épices et le café engendre des poisons. Aimons donc la nature pâle, mais modérée, qui nous entoure ; si elle plait moins à l'imagination, elle parle au cœur ; elle est le berceau de la civilisation et de la philosophie, dont les bienfaits se répandront peu à peu, portés par la vapeur, sur le monde entier. »

Traducteur plutôt que critique, j'ai cherché à donner une idée des livres populaires sur la botanique publiés en Allemagne dans ces derniers temps. Si j'ai éveillé chez quelques lecteurs le désir de connaître les ouvrages originaux, mon vœu sera rempli, car j'aurai contribué pour ma faible part à cette diffusion des sciences naturelles que je regarde comme un devoir pour tous ceux qui les cultivent.

CHARLES MARTINS.

SPINOZA¹.

XII.

LE NOUVEL ALLIÉ.

Olympia était assise à la fenêtre et regardait dans la rue par une de ces petites glaces qu'on appelle *espions*, et qui sont un témoignage indéniable de la nonchalance² et de la curiosité hollandaises. Un jeune homme se tenait à ses côtés. Il était de taille moyenne; son visage un peu long et qui, surtout de profil, pouvait passer pour beau, avait une certaine ressemblance avec celui d'Olympia, sauf qu'on n'apercevait rien dans son regard de cette flamme inquiète qui éclatait dans celui de la jeune fille. Sa main gauche reposait sur la poignée dorée d'une épée d'apparat; de la droite il caressait sa barbe blonde; parfois aussi il abaissait les paupières pour examiner tous les détails de sa mise. Il n'y trouvait rien à reprendre : la fraise blanche était dans la position requise, le manteau noir du plus fin velours de Venise se drapait en plis majestueux, le gland de fil d'or mat se jouait gracieusement sur la poitrine à chaque mouvement du corps, la culotte bouffante de satin était nouée artistement aux genoux; les bas de soie, les souliers aux boucles d'or, tout enfin était irréprochable.

« Voyez-vous, dit Olympia à l'homme au beau costume, voyez-vous là-bas ce jeune homme qui vient à nous d'un air si pensif ? »

¹ Voir les livraisons de décembre 1858, janvier et février 1859.

² Parce que ces miroirs, dont nous croyons que l'usage subsiste encore dans quelques-uns de nos départements, permettent à la personne assise près de la fenêtre de voir ce qui se passe dans la rue sans se lever de sa chaise.

Le visiteur tira vivement un étui de maroquin rouge qui contenait une lorgnette ornée de brillants.

« Est-ce celui-là, fit-il, qui a la taille moyenne et le teint foncé? N'est-ce pas un juif?

— Sans doute, reprit Olympia. Il descend d'une noble famille espagnole; mon père en fait grand cas, et moi... moi, je l'aime comme un de mes meilleurs amis. Précisément parce qu'il est né dans une religion qui a l'univers entier pour ennemi, sa pensée s'est élevée à une hauteur, à un dédain de tout préjugé vulgaire, à un sentiment de justice inflexible, qu'on est obligé d'admirer souvent avec confusion.

— Mais que pensez-vous de mon talent de physionomiste? reprit l'étranger en tortillant sa moustache, pendant qu'il se regardait avec complaisance dans les carreaux qui reflétaient son image. Du reste, en ce qui me concerne, je trouve également les juifs très-intéressants; ils sont une espèce de relique historique, et c'est justement à vous que je dois le goût de l'histoire. Je considère les juifs comme les débris d'une tribu asiatique qui peuvent quelquefois nous intéresser par la singularité de leurs caractères.

— Les hantiez-vous beaucoup à Hambourg? demanda Olympia.

— Vous plaisantez, fut-il répondu; mais je ne les en connais pas moins à fond. *En détail*¹, il peut y avoir parmi eux beaucoup d'honnêtes gens. J'en connaissais un vieux dans ma ville natale à qui je vendais ma vieille défroque. Il me donnait souvent à rire; il supportait tout, pourvu qu'il pût faire un bon profit; mais, en dépit de son amour du gain, j'ai eu diverses preuves de sa probité. Considérés *en gros*, les juifs sont pour moi des coupeurs de bourse, une race sordide et répugnante, et qui finiront malheureusement, comme le disait assez feu mon père, par tirer à eux tout le commerce de notre ville. Croiriez-vous que j'ai eu un ami, un compatriote, qui avait la noble passion d'aimer une juive, au point de songer sérieusement à un mariage avec sa belle Rachel. Je ne puis encore concevoir aujourd'hui qu'un homme de bonne famille puisse supporter seulement l'idée d'avoir pour beaux-frères un tas de Moïse et d'Itzig, qui tous sentent l'ail. La jeune fille, j'en conviens, paraissait au-dessus de sa graisseuse parenté. Un jour, mon ami se trouvait au Cuxhaven; on venait de retirer un cadavre de l'eau; il le reconnut : c'était sa Rachel. Il fallut le retenir de force pour l'empêcher de se détruire. J'éprouvais une vraie com-

¹ Ce mot est en français dans le texte.

passion pour la douleur de mon ami. Il jura par tout ce qu'il vénérât de ne jamais appartenir à nulle autre; mais on connaît ces serments. Il fut plus tôt guéri qu'on ne croyait; au bout d'un an il était l'heureux époux d'une fille de sénateur, et quand on lui rappelle son ancienne passion, il se contente de sourire en silence. Je suis certain que jufrow Olympia plaisante ou veut faire un paradoxe, quand elle honore un juif du titre enviable de son meilleur ami. »

Pendant ce discours, Olympia s'était approchée de son orgue, sur lequel elle préludait doucement; elle regardait tranquillement l'étranger, qui accentuait fortement chacune de ses paroles, en les scandant en quelque sorte de l'index et du pouce arrondis en cercle.

« Vous avez beaucoup d'expérience de la vie, dit-elle enfin; mais vous oubliez que vous êtes en Hollande, où il n'y a ni religion dominante ni religion dominée. Je crois qu'Amsterdam peut s'estimer fière d'être la seule ville du monde où la liberté religieuse soit complète, et qui permette même les conversions de chrétiens au judaïsme. Il faut que vous fassiez la connaissance de M. de Spinoza; croyez-moi, c'est un homme remarquable. Vous n'avez pas autrement mauvais cœur: faites-lui donc bon accueil pour l'amour de moi; mais silence, le voici. »

Spinoza entra.

« Voici enfin M. Kerkring, lui dit Olympia, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler, qui a été mon élève il y a quelques années, et que la mort de son père avait empêché jusqu'ici de nous revenir.

— Vous approuverez certainement, monsieur de Spinoza, dit Kerkring, la résolution que j'ai prise de venir retrouver jufrow Olympia, pour recevoir de ses lèvres de miel la sagesse de l'antiquité.

— Un compliment manqué, reprit Olympia: vous me donnez des lèvres jaunes et vous me reprochez mon âge. »

Kerkring resta court; Spinoza le tira d'embarras en disant:

« Vous avez probablement oublié, monsieur Kerkring, que, pareille à l'Être suprême, mademoiselle Olympia veut qu'on ne fasse d'elle aucune image en rien de ce qui est dans le ciel et sur la terre.

— Oh! hérétique que vous êtes! dit Olympia, et ses yeux ardents brillaient comme s'ils eussent pu réellement allumer un auto-da-fé. Vous permettrez, j'espère, ajouta-t-elle après une pause, que M. Kerkring prenne part à nos entretiens latins, car je n'ose plus nommer cela des leçons. »

Spinoza consentit. En ce moment entra Oldenbourg. Il examina un instant Kerkring, qu'Olympia lui présenta; puis, se tournant vers

Spinoza, il lui dit : « J'aurais dû savoir que je te trouverais ici, cela m'eût dispensé de te chercher chez toi.

— Toi ? demanda Olympia. Oh ! la cordiale parole, toi ! Que les hommes sont heureux de dire ainsi ce mot intime et sans façon à ceux qu'ils aiment. Les Romains ne se doutaient pas de l'avantage qu'ils avaient de ne pouvoir se parler qu'en se tutoyant. Pour moi, je suis fière de vous voir si vite devenus de si bons amis ; car c'est moi qui ai été la médiatrice entre vous deux.

— Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, dit Spinoza en souriant.

— Et pourquoi pas à une quatrième ? reprit Olympia. Nous sommes ici les quatre représentants des quatre grandes puissances ; faisons une quadruple alliance : vous, monsieur de Spinoza, vous représenterez Moïse ; vous, monsieur Oldenbourg, votre Calvin ; monsieur Kerkring sera ici pour son Luther, et moi... je représenterai le pape. Il n'y peut rien objecter, je m'appelle Olympia MARIA Honoria. Monsieur Kerkring, donnez la main à ces messieurs ; nous sommes unis depuis longtemps entre nous ; formons maintenant à nous quatre le grand cercle qui enferme et réconcilie toutes les religions.

— Je crains, répliqua Oldenbourg, que ce ne soit ici le problème renversé de la quadrature du cercle. » Puis il ajouta : « Vous allez encore plus loin que Hugo Grotius, qui rêvait aussi une paix éternelle entre les religions, mais qui avait tout simplement oublié les juifs dans son projet d'union. »

Pour toute réponse, Olympia prit la main de Kerkring, et la plaça dans celles des deux amis.

« Toujours des extravagances et des choses forcées, dit Oldenbourg à Spinoza en sortant. Les femmes ne peuvent s'empêcher de fabriquer des unions. Sont-elles mariées, elles veulent aussitôt préparer à d'autres le même bonheur ; ont-elles un ami, il faut qu'un autre soit lié avec lui, qu'ils se conviennent ou non. Que nous fait ce Kerkring, qu'elle traite du reste comme un automate ?

— De pareilles liaisons ne devraient pas tant te déplaire, lui répondit Spinoza ; ton seigneur et maître Descartes y verrait une nouvelle preuve que sans la médiation extérieure et incessante d'une substance supérieure, aucune existence réelle ne serait possible, et que la création s'anéantirait. »

XIII.

LE MÉTIER.

Pendant que Spinoza s'abîmait dans ses réflexions sur l'existence réelle des choses, sur la raison intérieure des phénomènes et sur leurs déterminations nécessaires et contingentes, et qu'il pesait les démonstrations mathématiques de Descartes à ce sujet, son père réfléchissait de son côté sur la raison suffisante de l'existence réelle, et ses conclusions n'étaient pas moins fondées sur des chiffres et des quantités que celles du philosophe.

« Es-tu toujours décidé, dit-il un jour à son fils, à ne point devenir rabbin ? As-tu bien réfléchi quel mal tu nous feras à tous deux ? Ah ! je vois ma joie suprême descendre dans la tombe avant moi !

— Mon père, répondit Baruch d'une voix oppressée, il est dit dans les « sentences des Pères » : « Rabbi Zadoc dit : Ne fais pas de la science de la loi une couronne pour t'en glorifier, et n'en fais point une pioche pour lui demander ta subsistance. C'est une triste condition pour une religion quand ses apôtres reçoivent leur récompense en espèces sonnantes. »

— Bien ; je suis de l'avis de rabbi Zadoc ; mais comment faire quand on n'a pas d'autre pioche ? Tu sais, je te parle toujours à cœur ouvert : Notre Miriam est maintenant fiancée à Samuel Casseres ; celui-ci va s'associer avec le mari de Rebecca, et agrandir l'atelier pour la taille des diamants. Il prétend avoir de nouveaux procédés. Mes filles sont donc casées, avec l'aide de Dieu ; toi seul tu restes encore. Pourquoi te le cacher : mon procès va mal, ce que je te laisserai après ma mort est si peu de chose que tu n'en pourras vivre, et que Dieu préserve mes enfants et mes petits-enfants de jamais dire avec un triste retour sur eux-mêmes, dans leurs prières quotidiennes : « Fais, Seigneur, que nous n'ayons pas besoin des dons de ceux qui sont de sang et de chair, comme nous. » Dis-moi donc, que penses-tu faire ?

— Veux-tu que je devienne négociant ?

— Non ; c'est ce que je ne souffrirais pas moi-même ; tu n'as jamais eu de dispositions pour les affaires.

— Rabbi Gamaliel dit : « L'étude de la loi est belle quand on y joint une occupation de la vie ordinaire : ce double effort fait fuir le vice ; mais l'étude sans travail tourne à l'oisiveté et conduit au péché. »

Baruch ajouta encore d'autres exemples pour montrer que les plus grands Pères de la synagogue avaient été des ouvriers, et conclut par ces mots : Je voudrais apprendre un métier.

— Il est inutile de me citer tant de passages du Talmud ; je ne m'oppose pas à ce que tu apprennes un état honorable. »

Spinoza fut content de voir que son père ne s'était pas seulement laissé déterminer par ses citations, dont il ne s'était servi en quelque sorte que comme d'une fraude pieuse. Il était fermement résolu de ne jamais suivre la routine ordinaire, et de ne pas vendre sa science et sa conscience pour le pain quotidien. Si le travail de ses mains lui assurait l'existence, ses convictions restaient libres, et il n'était pas obligé de les accommoder aux exigences et aux besoins de tous les jours. Ou bien les esprits supérieurs éprouvent-ils aussi ce vide, ces aspirations violentes qui nous saisissent, nous autres qui nous servons toujours et toujours de la plume pour animer la parole morte, pour exhumer et ciseler de nouvelles pensées, de nouveaux sentiments ? Connaissent-ils aussi de ce besoin irrésistible d'une fatigue musculaire, pour rétablir l'équilibre troublé par l'excitation et la fatigue prolongées de l'appareil nerveux ?

Ce fut pour notre ami un fécond sujet de méditations que le choix d'un état. Il se rappelait maintenant combien de fois il s'était arrêté devant les ateliers des tailleurs de diamants, combien de fois il avait observé les chevaux du manège inférieur, dont la marche se communiquait aux outils des étages supérieurs. La taille et le polissage du diamant étaient le secret de ses coreligionnaires ; ceci déjà avait excité l'intérêt de l'enfant, ainsi que la confidence qu'il avait reçue que la poudre du diamant seule pouvait entamer le diamant. Combien de fois, en allant à l'école du Talmud, ou chez son professeur Nigrilius, s'était-il oublié à rester devant le vitrage des ateliers où il voyait les ouvriers penchés sur leur tâche ! Le regard pensif du jeune garçon était comme fasciné par la vue de ce travail, et le désir d'une activité semblable était alors vivement entré dans son cœur. Maintenant seulement il crut reconnaître que ce qu'on nomme communément une résolution libre de la volonté, n'est au fond que le résultat d'une impression reçue qui se développe souvent par une gradation imperceptible. Mais cette pensée, qui plongeait dans les abîmes de l'esprit, ne l'arrêta qu'un instant, car son imagination voyait s'ouvrir en ce moment les innombrables ateliers où la puissance humaine cultive, façonne et transforme les produits de la nature. Celui-là seul vit véritablement qui donne une nouvelle forme et de nouveaux rapports aux produits de la vie. Et quelle bénédiction

inépuisable dans le travail lui-même et dans ses résultats ! La main saisit la main, la pensée naît de la pensée dans le travail universel. Toute l'activité humaine n'est qu'un atelier fraternel ; mais ici encore les uns s'étaient violemment séparés des autres. Comme les Églises dans le domaine de la pensée et de la foi, les corporations avaient leurs élus dans le travail des mains ; il est vrai que la loi n'excluait les juifs d'aucune industrie, mais l'habitude et une tradition commode rendaient les maîtres intolérants et exclusifs.

Ce fut encore Descartes qui donna une impulsion décisive aux résolutions de Spinoza. Notre jeune philosophe étudiait alors la dioptrique du grand maître ; il apprenait pour la première fois la loi de la réfraction et la vraie explication de l'arc-en-ciel.

On reprochait alors généralement, et Huygens tout le premier, à Descartes d'avoir tiré cette loi de la réfraction du manuscrit de Snellius, alors répandu en Hollande, et son explication de l'arc-en-ciel d'Antonio de Dominis et de Kepler, sans avoir nommé ni l'un ni les autres. Ces faits avaient alors peu d'importance pour notre chercheur, et pourtant ce fut pour lui une singulière impression de penser qu'il pût y avoir aussi des fraudes dans le domaine de la pensée. Et la maxime pour lui si obscure jusque-là du Talmud : « Celui qui proclame un mot, une pensée, au nom de son auteur, apporte le salut au monde », lui apparut alors comme l'éclatante loi de la sincérité.

Ce fut un pur élan religieux quand Spinoza arrêta la résolution de subvenir à sa vie par son propre travail et sans nul héritage, et de trouver en même temps dans la pensée la vérité en soi. Un jour donc, il déclara à son père qu'il voulait apprendre l'art de tailler les verres optiques. « Mais c'est un métier qui ne nourrit qu'avec peine son homme, répondit le père ; et comment nourriras-tu un jour une famille, ou bien le nom glorieux de nos ancêtres doit-il s'éteindre avec toi ? »

Spinoza s'abstint de répondre à cette question ; peut-être espérait-il et pressentait-il qu'il immortaliserait ce nom d'une autre manière ; mais il toucha une autre corde très-douloureuse à son père, en affirmant de nouveau son instinct d'indépendance, et en répétant qu'en recevant une rétribution et des cadeaux impossibles à refuser, le rabbin devenait le serviteur des particuliers. Une satisfaction mélancolique vint illuminer la figure du père pendant que son fils parlait, et quelques signes d'approbation prouvaient que le vieil Espagnol était heureux de voir revivre en son fils la fierté qui n'était pas encore éteinte dans sa propre âme. Quand on ne peut dominer le monde par

l'ascendant et par la force, on fait bien de se détourner de lui et de l'oublier dans la solitude. Telle fut la pensée confuse du père, et dans les contradictions, dans les puissances opposées qui luttèrent dans son esprit, on eût pu reconnaître de nouveau les éléments hétérogènes qui se réunissaient chez Spinoza en une libre et forte harmonie.

« Soit, dit enfin le père; quand j'examine tous les métiers, je n'en vois point de meilleur pour qui n'a point de grand capital à sa disposition. »

Ils allèrent donc ensemble chez maître Christian Huygens, qui passait pour habile dans son art. C'était l'oncle du grand mathématicien Huygens, mais il ne semblait du reste avoir aucune affinité avec le génie poétique de son frère ni avec le génie scientifique de son neveu.

Dans le cours de la conversation, Spinoza exposa au maître qu'il connaissait déjà les lois de l'optique, qu'il savait assez bien les mathématiques, et finit par lui demander s'il pouvait apprendre son état en six mois.

A ces mots, maître Huygens, qui jusque-là avait écouté tranquillement toutes les propositions du jeune homme, sauta si vivement de sa chaise, que ses lunettes dégringolèrent jusque sur le bout du nez.

« Six mois ! s'écria-t-il enfin ; que le diable l'emporte ! Il vous prend des envies de vous faire catholique quand on voit les frasques de la jeunesse d'aujourd'hui. Voilà quarante-sept ans que je fais mon métier, je puis donc dire que je m'y entends et que je suis capable de l'enseigner. Eh bien, j'ai là dans mon atelier des ouvriers qui travaillent depuis six ou sept ans ; je vais défaire le microscope que voici, et je m'engage à l'avalier comme il est là s'il y en a parmi eux un seul qui sache le rajuster convenablement. Vous croyez comme ça qu'on peut tout apprendre dans les livres, je ne donne pas un liard de ces histoires, le papier est patient et souffre tout. Moi aussi, j'ai une fois fait un microscope suivant les prescriptions d'un livre, et ma foi, il ne valait rien. Qui n'a pas mis la main à la pâte ne saura jamais comment on taille la véritable ovale dans le verre. Laissez-moi donc tranquille avec vos histoires de savant. »

La femme de maître Huygens survint en ce moment pour compléter le discours de son mari. « Oui, oui, dit-elle en agitant violemment son pince-nez qu'elle tenait à la main, si les choses pouvaient s'apprendre comme cela en moins de rien, le premier morveux venu se mettrait opticien du jour au lendemain. »

Il fallut quelque temps aux bonnes gens pour se calmer.

« Je suis doux comme un mouton , reprit enfin maître Huygens , et qui ne peut s'accorder avec moi ne s'accordera avec personne.

— Oui , il n'est que trop bon pour le monde , ajouta la femme , et quand il a comme cela cédé à chacun , il veut se rattraper sur moi.

— C'est bon , ma femme ; on sait que tu ne te laisses pas marcher sur le pied. Quant à vous , continua maître Huygens en se tournant vers Baruch et son père , je veux vous parler franchement et sans détour , pour que vous ne disiez pas plus tard que j'aurais dû vous prévenir. Premièrement , le métier est très-malsain ; tel que vous me voyez , j'ai déjà avalé plus de trois quintaux de verre ; je sais bien que ça n'ira plus longtemps ; mais , à la grâce de Dieu.

— Ne blasphème pas , Christian , interrompit dame Huygens ; quand on a depuis longtemps passé la soixantaine , et que depuis trois ans on n'a pas donné un rouge liard au médecin ni au pharmacien , on peut remercier le bon Dieu. Il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'il dit , mes bons messieurs.

— Laisse-moi donc parler , je sais ce que je dis , répondit maître Huygens en se donnant un air d'importance. Deuxièmement , le métier est mauvais , on ne gagne rien.

— Oh ça , c'est vrai , confirma dame Huygens ; quand nous nous sommes établis , il n'y avait que nous et feu Greenwond , près de l'ancien hôtel de ville ; aujourd'hui nous sommes vingt-trois ; c'est à peine si l'on gagne assez pour manger du pain , et si nous continuons les affaires , c'est plutôt par point d'honneur. Nous ne sommes que deux vieillards , nous nous contentons de peu , nous économisons et liardons , et nous avons toutes les peines du monde à joindre les deux bouts ; je ne sais pas comment font les gens qui ont une demi-douzaine d'enfants , pour vivre d'un semblable gain. »

Le père , ébranlé par ces représentations , voulut retirer son consentement ; mais le fils resta ferme , et il fut enfin convenu que , moyennant une modique rétribution , Spinoza pourrait apprendre aussi longtemps qu'il voudrait.

Notre philosophe entra donc dans un nouveau milieu , et dans un milieu rempli de verre en poussière et d'odeur de poix. Il passa désormais une grande partie de ses journées à l'atelier , apprenant à manier le diamant aigu , qui , fixé au bout d'un compas , découpe les lentilles dans le disque de verre ; mais la section ne répondait pas entièrement à l'intention de la main , et montrait des arêtes cristallines dont il s'agissait , avant tout , de faire disparaître la trace. C'était le premier degré de la noble industrie des verres optiques. Le morceau découpé

se fixait au moyen de la poix sur un écrou terminant un levier; le pied droit faisait marcher le tour. Celui-ci communiquait le mouvement à un pivot qui supportait une assiette tout à fait plate en plomb; l'assiette tournait, la main gauche y appliquait le fragment de verre et l'y maintenait jusqu'à ce que le frottement lui eût donné la forme voulue. Il fallait continuellement l'application d'un sable fin et mouillé pour combattre l'échauffement produit par la rotation, et rendre en même temps le plomb plus rugueux. Tel était le premier degré. Spinoza avait cru sans nul doute le métier moins fatigant, et surtout plus propre; mais précisément ces accidents du travail aidèrent sa pensée à mieux pénétrer les conditions de la vie. Les hommes sont enclins à rabaisser comme vil tout travail rude et sans attrait. Spinoza s'accoutuma de plus en plus à considérer les faits dans leur essence et non selon les impressions de l'habitude. Son travail n'était malpropre que dans sa phase première et incomplète : l'ouvrier seul est couvert de sable, mais son travail tend à la suprême netteté.

Au second degré, on décidait si le verre devait être concave ou convexe, et, selon le cas, le cylindre recevait une plaque en laiton creuse ou bombée; on fixait ensuite alternativement sur les deux faces du verre une vis qui tournait dans son écrou et sur la plaque au moyen d'une pointe, et le mouvement du premier degré recommençait. Il ne fallait pas non plus oublier d'appliquer au moyen d'un pinceau du sable encore plus fin sur la plaque, tenue toujours dans un état d'humidité suffisante. Les deux côtés ainsi préparés, on passait au troisième degré. On chauffait la plaque de métal, sur laquelle on polissait enfin le verre au moyen d'une rondelle enduite d'un côté de mastic, et de l'autre d'oxyde de fer.

Quand le verre avait traversé ces trois degrés, et que la loupe n'y trouvait plus ni stries, ni brisures, il était parfait.

Spinoza eut bientôt vaincu les difficultés manuelles, et son œil resplendit de joie la première fois qu'il put offrir au maître un verre que seul, et sans secours, il avait travaillé depuis la première taille jusqu'à sa perfection.

Quant aux calculs mathématiques et aux combinaisons des verres, il les saisit plus vite que n'avait cru le maître. Les livres n'étaient donc cependant pas tout à fait inutiles.

Mais pendant que Spinoza taillait ainsi, d'une main déjà exercée, des verres pour les yeux du corps, sa pensée affinait les oculaires les plus subtils à l'usage de l'esprit de son temps et de la postérité. Il était heureux que le bruit continu du travail ne permît que de rares con-

versations entre les ouvriers. Il pouvait ainsi mieux suivre le fil de ses pensées.

Il y avait dans l'atelier un jeune ouvrier gai, aux traits fins et nobles, encadrés par des cheveux bruns bouclés naturellement. Bien qu'il ne marchât qu'à l'aide de béquilles, car ses pieds étaient retournés en arrière, c'était toujours en riant et en chantant qu'il ouvrait la porte. Pendant qu'il déposait ses béquilles, qu'il retroussait ses manches pour mettre en ordre son établi, dont il faisait tourner la roue avec les genoux, il débitait presque toujours quelque discours, moitié sérieux, moitié comique. « Ne suis-je pas plus heureux que le roi Nabuchodonosor? dit-il un jour; celui-là n'avait que des pieds d'argile, et jamais il n'aurait pu marcher sur notre mauvais pavé. Moi, du moins, j'ai pris deux bras d'un arbre et j'en ai fait des jambes. La première fois qu'il me tombera un aigle sous la main, je lui arracherai des plumes pour m'en faire des ailes. Je puis bien prétendre à des ailes, puisque le bon Dieu m'a donné des pieds qui ne me servent à rien! Vous en verrez de belles alors, mes bons amis; vous pourrez faire le lundi cinq jours de la semaine, car on n'aura plus besoin de télescope. Un de ces savants messieurs est-il curieux de ce qui se passe dans les étoiles, me voilà, moi, Peter Blyning. Moyennant un pourboire, j'y vole et fourre le nez partout. Peut-être aussi resterai-je là-haut, sans plus revenir, si quelque jolie fille veut m'épouser dans la lune, car ici-bas je ne trouverai jamais à me marier. »

Des rires et des bravos accueillaient toujours ses paroles, et il saisissait chaque occasion de faire montre de ses talents oratoires. « Au fond, dit-il une autre fois, nous ne sommes tous ici-bas que des fabricants de béquilles; il nous faut corriger ce que le bon Dieu a gâté. S'il avait donné aux gens de meilleurs yeux, on n'aurait besoin ni de télescopes ni de lunettes. Que Dieu me le pardonne, mais je suis parfois terriblement monté contre lui. Qu'est-ce que je lui ai fait, par exemple, pour m'envoyer dans le monde à demi complet? Si dans la vie future il ne veut pas me donner de meilleurs pieds, je la lui laisse pour compte. »

A de pareils discours, tout l'atelier le regardait la bouche béante. Spinoza seul cherchait à le convaincre que la douleur et les défauts corporels n'ont rien de réel; il ajoutait que la véritable mission de l'homme est de vivre conformément au but qui lui est assigné, et dans la mesure des forces que Dieu lui a départies, et que hors de là il n'y a nul bonheur, nul vrai contentement.

« Ah! il vous est aisé de parler, répliquait Pierre, et sa voix trem-

blait alors d'une mélancolique émotion, il vous est aisé de parler; mais moi, est-ce que je demande donc plus que ce qui m'appartient comme homme? Voyez-vous, une seule fois dans ma vie, je voudrais danser, une seule fois; je vous jure que je mourrais volontiers aussitôt après. Quand j'entends une valse, ou seulement quand je songe à la danse, je ne me connais plus; je voudrais m'arracher les cheveux de honte, et je me suis déjà souvent grisé de crainte de pleurer devant tout le monde. »

Spinoza cherchait à adoucir les regrets du pauvre perclus; il gagnait sa confiance en lui demandant quelquefois un des petits secrets du métier. Mais, en le consolant, notre philosophe s'aperçut bien souvent combien il est difficile de descendre des hauteurs escarpées d'un idéalisme général, pour appliquer le système aux questions et aux besoins journaliers de la vie vulgaire.

On avait bientôt appris dans l'atelier de maître Huygens que Spinoza était un grand savant; les ouvriers étaient fiers d'un pareil apprenti et s'en vantaient dans les tavernes; mais, dans leurs rapports avec lui, ils ne lui en faisaient pas moins voir sans détour qu'il n'était qu'un juif, en le traitant avec un certain orgueil nobiliaire et une bienveillante condescendance. Spinoza, comprimant toute susceptibilité, ne se souvenait que de leur bienveillance; sa contenance simple, mais digne, prévenait toute brutalité, et il fut bientôt traité par les ouvriers avec une sorte de considération tacitement convenue. Un seul mot de lui, bref et frappant, agissait longtemps dans l'esprit de ceux qui l'avaient entendu. Maître Huygens et sa femme finirent aussi par beaucoup s'attacher au doux et modeste jeune homme. Les hommes parmi lesquels il vivait alors n'étaient pas des pâtres ni des pêcheurs, vivant dans des conditions primitives et en continuelle communion avec la nature éternelle, auxquels il pût se mêler comme faisaient les anciens sages, enrichissant ses propres connaissances et répandant ensuite de nouvelles lumières parmi eux. C'était, au contraire, un monde dont la vie était loin de la simplicité primitive, des hommes dont la journée s'écoulait dans le tumulte et le bruit, et dont le repos du soir ouvrait difficilement l'âme à une parole plus profonde. Et pourtant, près du torrent qui mugit ou de la machine qui siffle, l'esprit humain est toujours semblable à lui-même, comme l'air qui porte les ondulations sonores les plus diverses; et le sacerdoce qui sert la loi éternelle, il se manifeste et se renouvelle dans tous les milieux. Comme la nature où tout germe pour soi, où chaque plante vit pour elle seule, ne s'en résout pas moins dans la pensée de

l'homme en une grande harmonie; de même le travail humain est partagé en mille vocations que les individus accomplissent sans penser au tout, mais devant l'esprit du penseur tout se confond dans une tumultueuse et magnifique unité.

Spinoza se sentait surtout heureux de vivre parmi ceux qui renouvellent la vie par l'œuvre de leurs mains. La nature accomplit silencieusement et aveuglément sa loi. L'homme travaille; il reconnaît la loi de l'existence et y satisfait librement, et de la terre s'élève une symphonie majestueuse où se confondent la voix de l'orateur, et le petit bruit de la plume sur le papier, et le choc des marteaux, la sape, le ciseau et la vapeur. La nature vit, l'esprit pense. Le travail unit la vie et la pensée.

Spinoza était d'accord avec lui-même, gai et content.

Olympia le fut moins quand il lui raconta son nouveau genre de vie.

« Certes, dit-elle, c'est faire trop ou trop peu que de passer tout le jour à suivre ses propres pensées ou celles d'autrui, et je me réjouis de me rencontrer aussi sur ce point avec vous; je plonge alors si avant, si avant, que l'air finit par me manquer, et que je suis tout heureuse de m'interrompre pour compter les points de ma broderie; c'est du reste en brodant que j'ai mes meilleures idées. Voyez-vous cette guirlande de roses là-bas? Elle renferme en ses méandres des histoires plus folles et plus longues que les *Gesta Romanorum*. Ah! que j'étais heureuse à ces moments de savoir occuper mes mains!

— Mais moi je ne travaille pas simplement pour occuper mes mains, je travaille aussi pour me mettre quelque chose sous la dent.

— Pourquoi alors avez-vous réuni tant de connaissances? J'espère que ce n'est pas par égoïsme. Mon père veut agrandir son institution, et vous y réserve une chaire principale; ne voulez-vous pas être mon collègue?

— Je regrette d'être obligé de refuser. Appelez-moi égoïste si vous voulez, j'ai mes premiers devoirs à remplir envers moi-même, et je dois d'abord en avoir fini avec moi. Si ensuite je puis enseigner quelque chose qui soit utile aux hommes, j'y réfléchirai; mais jamais je ne vendrai la plus légère conviction pour un bien périssable.

— Vous venez toujours comme le *Deus ex machina*, dit Olympia à Oldenbourg, qui ouvrait en ce moment la porte. Savez-vous que votre filleul philosophique se prépare à devenir maître bourgeois d'une corporation de métiers?

— Apôtre de l'univers, vous voulez dire.

— Encore, reprit Olympia, si c'était une occupation comme en avaient les sages et les généraux de l'antiquité, l'agriculture, par exemple, je comprendrais. Il y a quelque chose de grand de réunir ainsi les extrêmes, et d'accomplir avec l'esprit le plus cultivé le rude travail de l'homme de la nature; le pêcheur et le charpentier même ont encore quelque chose de poétique; mais tailler des verres dans un coin sombre rempli de poussière, cela vous atrophie et paralyse l'âme et le corps. Pour moi, j'ai des crispations rien que d'y penser : la main d'un philosophe tournant la roue d'une machine et se fatiguant à manier de sots outils, quelle image répugnante!

— Ne méprisez pas l'outil, répondit Spinoza gravement; c'est un attribut de l'humanité. La nature a donné aux animaux les outils qu'il leur faut pour bâtir leur abri, pour trouver leur nourriture, pour attaquer et pour se défendre; mais l'homme a su se faire des outils des produits de la nature. Il n'a ni l'aile légère de l'oiseau ni le pied agile du cerf, mais la flèche et la poudre sont plus rapides encore. Ses mains ne pourraient que difficilement creuser le sol; il fond le fer, il forge la houe et la charrue, soumet au joug la force des animaux, taille et approprie la pierre et le bois. Les outils paisibles, les instruments du travail créateur sont le plus noble héritage de l'humanité, des traditions saintes. Qui lègue un outil perfectionné à la postérité lui tend une main secourable, et dans la continuité du travail humain il y a des milliers d'esprits immortels qui vivent et agissent sans nom. Si, par la pensée ou par l'action, je pouvais produire quelque chose qui servit aux hommes pour la connaissance et l'ornement de la vie, je serais heureux; surtout il ne faut jamais oublier que toute tradition n'est que l'outil de créations nouvelles.

— Tout cela est beau et profond, dit Olympia; mais, ajouta-t-elle en s'attachant, à la manière des femmes, à une seule des pensées effleurées, vous pouvez penser toutes ces belles choses sans pour cela vous faire ouvrier. Pourquoi vous charger de haches, de pioches et de limes sacrées?

— Parce que, pour me servir de vos termes, je suis chargé d'un corps sacré qui demande sa nourriture.

— Quand es-tu né? interrompit Oldenbourg.

— Singulière question, mon cher parrain, répondit Spinoza; mais enfin, si tu ne le sais pas, je suis né en novembre 1632.

— Cela se trouve juste, continua Oldenbourg; tu n'as peut-être jamais entendu parler de l'apôtre de Görlitz, continuellement plongé dans les

nuages apocalyptiques¹? Il était cordonnier de son état, et je vais te prouver par l'Apocalypse que sept ans après sa mort devait naître un philosophe qui serait également ouvrier.

— La comparaison cloche, dit Olympia : votre apôtre Jacques Boehme était cordonnier et devint philosophe, tandis que notre Maledictus veut de philosophe se faire ouvrier.

— La comparaison ne cloche pas, dit Spinoza; elle a, au contraire, une jambe de trop; de 24 à 32, on compte huit ans.

— Oh! cela ne fait rien; tu me feras grâce d'une année. Mais pour parler sérieusement, tu offenses tes amis par le but que tu poursuis; c'est pour moi une question tellement simple, que j'en parlerais aussi bien devant le premier venu que devant notre amie. Ne m'as-tu pas dit toi-même qu'entre amis tout doit être commun? Sommes-nous de nature si immatérielle que nous ne puissions partager que des mots sonores et des sentiments, et non pas aussi des espèces sonnantes?

— Je reconnais là ton noble cœur, et c'est ma meilleure manière de te montrer ma reconnaissance, répartit Spinoza; mais je t'ai déjà dit que jamais je n'accepterai rien d'un ami tant que je puis vivre du travail de mes mains. »

Ils partirent, et Spinoza retourna à l'atelier.

XIV.

L'INEFFABLE.

« Comment vous plaît Kerkering? demanda Olympia un jour que ce dernier n'assistait pas à la leçon.

— Mais, comme à vous, répondit Spinoza.

— Vous avez peut-être trop de confiance dans la similitude de nos idées. Voyons, que trouvez-vous à blâmer en lui? »

Spinoza rougit à cette question directe. Peut-être confondait-il Olympia et Kerkering dans le même blâme? Peut-être Olympia attribuerait-elle ce qu'il allait dire à la jalousie. Ces pensées s'étaient rapidement croisées pendant qu'Olympia avait repris, après une petite pause :

« Kerkering a un cœur foncièrement excellent; sa loquacité est un défaut national de tous les Hanséates.

¹ Jacob Boehme, mort au mois de novembre 1624.

— Je vois au moins, répondit Spinoza, que les juifs n'ont pas seuls le privilège d'être jugés dans leur généralité d'après un seul échantillon. Voyez la fermeté et la constante élévation de notre Oldenbourg. Pourquoi ne faites-vous pas de lui le type des Hanséates?

— L'observation est juste, reprit Olympia; mais vous ferez en sorte que je finirai par ne plus me permettre le moindre jugement. Je me détermine suivant les objets immédiats, et vous saisissez invariablement l'ensemble dans ses contours les plus arrêtés.

— N'appellez pas ce que je vais dire orgueil masculin, mais vous ne faites que confirmer une observation que j'ai mainte fois eu occasion de faire à propos de mes sœurs et de leurs amies. Les femmes paraissent rarement se complaire dans la pure justice; elles jugent plutôt l'individu que le fait, et suivant leurs sympathies.

— Soit. Nous ne sommes pas nées pour être philosophes. Mais vous êtes cependant d'accord avec moi sur ce point, que vous n'aimez pas non plus qu'on fasse toujours bruyamment sonner ses pensées comme des jetons; c'est une monnaie que le continuel usage finit par user, et qui ne conserve plus qu'une valeur nominale. Eh bien, c'est là l'ami Kerkerling; il n'a point de vraie richesse intrinsèque.

— Tout se compense : il a d'autant plus de matière sonnante. »

Olympia ne paraissait pas vouloir suivre la conversation dans cette direction, car elle continua ainsi en clignant des paupières d'une façon singulière :

« Oldenbourg veut toujours qu'à l'exemple de mon homonyme Olympia Morata, je m'essaye à la poésie; mais il faut que j'avoue que les poètes m'inspirent au moins autant de pitié que de respect, pour la faculté qu'ils ont et la fatalité qu'ils subissent d'exposer au public l'essence intime de leur être. Il me semble que si j'avais donné ainsi au monde ma vie intérieure, ce qui est moi, je ne me posséderais plus, j'appartiendrais à un autre; pour moi-même, je ne serais plus qu'une ombre à la merci d'un souffle. J'aime mieux faire comme les philosophes de l'antiquité, qui ne faisaient jamais de leur âme l'objet de leurs expositions.

— Je suis assez d'accord avec votre point de départ, reprit Spinoza, et si j'étais théologien je pourrais rappeler allégoriquement, à l'appui de votre thèse, que dans le temple de Jérusalem le grand prêtre ne pénétrait qu'une fois par an, et au péril de sa vie, dans le saint des saints, pour prononcer de là le nom ineffable de Jéhovah, sur quoi le peuple au dehors tombait la face contre terre. Au moyen d'une petite fraude pieuse, on pourrait tirer de ce fait l'idée que vous venez

d'exprimer d'une autre manière; mais je n'aime pas ces interprétations forcées, c'est le plus souvent se tromper soi-même, et pis encore.

— Ne vous attachez donc pas à une précision si barbare. C'est un symbole magnifique. Oui, une fois seulement, quand le divin s'unit à l'humain, le saint des saints du cœur doit s'ouvrir, et l'ineffable se matérialiser en paroles. Ne dit-on pas même que, dans la vie ordinaire, ceux qui nous entourent pressentent parfois, à certaines fissures qui s'ouvrent, ce qui est enfermé dans nos cœurs et ne veut pas être exprimé.

— Le pressentiment même le plus assuré contient encore de l'illusion.

— Pas dans ce cas, non certainement pas dans ce cas. Oh! c'est un doux ravissement de pouvoir dédaigner la parole, et de savoir cependant avec une certitude inflexible que, dans les profondeurs où nul regard ne plonge, les racines de notre âme sont fraternellement enlacées à une autre. Quoi de plus grand que de se regarder tranquillement, profondément dans les yeux, au milieu du tumulte de la vie, et de se dire : La même puissance, la même harmonie indestructible vit là comme en moi-même. »

C'était un regard d'un désir profond, ineffable qu'Olympia jetait en ce moment sur Spinoza, un sombre incarnat frissonnait sur ses joues, ses lèvres tremblaient, tout son être semblait élan, abandon. Spinoza la regardait avec une tranquille assurance. Lui, qui possédait un tact si fin pour suivre les plus imperceptibles traces de la pensée et du sentiment, ne comprenait pas qu'il y avait là une âme aspirant à s'unir à la sienne. Ne sentait-il rien pour Olympia, ou sa forte volonté étouffait-elle un penchant qui ne pouvait leur apporter que chagrin et malheur?

« L'ineffable dont vous parlez, dit-il enfin après un silence pénible, doit rester tel le plus souvent. Si je ne me trompe, d'après ce que nous pensons de Dieu et de la nature, souvent on ne se comprend qu'à demi, ou pas du tout. »

Il était clair que Spinoza avait saisi la pensée d'Olympia, et qu'il voulait lui donner un autre cours.

« Je ne vous verrai pas demain, continua-t-il; ma sœur Miriam se marie avec le jeune Casseres. Dieu veuille qu'elle soit bien heureuse. Elle me comprend encore le mieux, elle! nous passions quelquefois la moitié des nuits à causer. »

Olympia ne se laissa pas aller à cette digression.

« Vous êtes pourtant bien plus heureux que moi, dit-elle; je suis si isolée. Je n'ai jamais connu ma mère, et vous ne pouvez savoir ce que c'est pour une jeune fille de ne pas avoir connu sa mère. J'y ai déjà souvent réfléchi. Certes, je serais devenue tout autre si je n'avais grandi au milieu d'hommes, et sous la seule direction de mon père. La guerre m'a enlevé mon frère unique; il était fiancé à ma cousine Cécile, qui habite notre maison depuis le départ de mon père. Ah! vous seriez certainement lié avec mon Cornélius, peut-être plus qu'avec moi.

— Pour ceci, non; mais il est singulier que vous ayez tous deux des noms si païens. »

Soit qu'elle ne les eût pas entendues, soit qu'elle n'y voulût pas répondre, Olympia, sans faire attention à ces paroles, continua :

« Je me suis souvent dit que, puisque l'un de nous deux devait mourir, il eût mieux valu que ce fût moi. Il aurait pu être utile au monde et jouir de la vie; mais moi, que puis-je faire? »

La cousine Cécile entra sur ces mots; elle venait à point pour les délivrer d'une conversation qui devenait pénible. Spinoza prit congé et rentra chez lui. Il était satisfait de s'être vaincu lui-même, car il croyait avoir étouffé avec une force virile les premiers germes de l'attachement d'Olympia; mais il ne put se défendre en même temps d'un mouvement de triomphe secret d'avoir obtenu l'amour d'une telle jeune fille sans l'avoir recherché.

Olympia se sentit mal disposée toute la soirée, et quand elle fut au lit, elle mouilla son oreiller de ses larmes. « Voilà donc, se disait-elle, où tu en es venue de te jeter à la tête d'un homme dont les bras tombent avec indifférence. » Elle soupira profondément, et quand Cécile lui demandait ce qu'elle avait, elle ne répondait pas, et faisait semblant de dormir, bien qu'au contraire elle ne pût trouver de repos : « C'est un être sans cœur, se dit-elle ensuite, un égoïste, une raison glaciale! » Mais non, elle ne pouvait se le figurer ainsi; sa modestie d'enfant, son inébranlable sincérité, ses traits si profondément empreints de bienveillance et d'amour, le doux sourire de sa bouche aimable et l'insondable feu de ses yeux noirs, elle ne pouvait faire de tout cela une caricature.

Le lendemain, Olympia se leva fredonnant et chantant; elle se mit devant sa glace et sembla dire à son image : « Non, non, je n'en suis pas encore venue là, et fût-il un dieu et se crût-il élevé au-dessus de toutes les passions humaines, il y va de mon honneur et de ma dignité, il faut qu'il tombe à genoux devant moi; et quand je l'aurai vaincu, eh

bien, je verrai ce que je ferai. » Et elle procéda à sa toilette avec un agréable contentement d'elle-même.

Il s'en fallait de beaucoup que Miriam, la sœur de Spinoza, mît avec autant de joie ses vêtements de noces, car la tradition religieuse des juifs a entouré cette toilette nuptiale de toutes sortes de contrastes bizarres et fortement accentués. Sous la robe éclatante, la fiancée porte la chemise avec laquelle on la couchera un jour dans la terre, la chemise mortuaire; à partir de ce jour, Miriam devait cacher ses beaux cheveux noirs sous le voile et le bonnet; elle eut à réciter la longue prière du jour du Grand-Pardon, avec le long registre des péchés; aucune nourriture ne devait passer sur ses lèvres jusqu'à ce que, sous le dais nuptial, le fiancé lui offrit la coupe d'amour, ce verre que le fiancé devait ensuite briser de sa main.

La fête de famille, l'unique joie demeurée aux juifs depuis leur dispersion parmi les nations, déploya alors toute la plénitude des jouissances promises; l'émotion produite par le mariage et les graves cérémonies qui l'avaient précédé s'apaisa dans les cœurs et fit place à une libre gaieté. Les couples se serraient la main, renouvelant ainsi à l'occasion de la nouvelle union des alliances plus anciennes; les jeunes gens et les jeunes filles se regardaient en rougissant; celles-ci se réfugièrent bientôt dans le silence, et les premiers dans le tumulte, pour cacher le mouvement de leurs cœurs. Un bruit de voix confuses régnait dans l'assemblée, et retentissait comme une harmonie aux oreilles de chacun. On se poussait, on se pressait, et la joie éclatait sur toutes les figures. Et quand une fois on fut à table, on se réjouit de la cordialité de la fête et de la ferme union de la communauté; on se le dit, on se porta des toasts, et la joie redoubla par son expression même. On loua les fiancés en vantant leur beauté, leur bon cœur; on parla de leur bonheur futur, et chacun en eut comme un reflet dans son propre cœur.

Au milieu de cette expansion générale, Baruch se sentait plus triste et plus isolé. Était-ce l'image d'Olympia qui l'appelait, ou lui souvenait-il que sa pensée avait rompu ses liens avec la communauté?

Le repas était terminé; la fumée des cigares tourbillonnait; la société s'était partagée en groupes d'où partait un bruit confus de voix, mêlé de joyeux éclats de rire. Baruch était resté à table; son visage était enflammé; comme les autres, il avait largement bu du « doux feu »; son regard fixe et rêveur plongeait au fond de son verre.

Chisdaï, pour ne pas laisser voir ses anciennes prétentions à la main de Miriam, avait assisté au repas de noces; il s'approcha avec Éphraïm

Cardoso du siège de Baruch : « Le vin réjouit le cœur de l'homme » (ps. CIV, 15), récita-t-il en élevant gaiement son verre avec un pathos jovial.

— C'est pour cela sans doute, riposta Baruch, que les talmudistes défendent « de boire le vin vivant », et veulent « qu'on le tue d'abord » en y versant de l'eau. » Il avait dit ces mots en quelque sorte dans son verre; il ne parut pas que Chisdaï les eût entendus.

« Oui, ajouta Éphraïm en trinquant avec Baruch, oui, nos pères entendaient aussi la vie. Le Talmud ne dit-il point : « L'esprit divin ne repose sur l'homme que dans la joie? » J'étais présent un jour, quand feu le professeur Barlaeus disait à rabbi Menassé ben Israël : « Les Grecs ont été le seul peuple, sans excepter même les Romains, qui ait su vivre agréablement. Quant aux juifs, ils se sont éternellement occupés d'approfondir Dieu, comment il est et de quelle façon il faut le servir. » Je voudrais le voir ici en ce moment, le bon professeur, il verrait si nous ne savons pas vivre gaiement, quoique toujours dans la crainte de Dieu.

— Tu es un bon cœur, Éphraïm, dit Baruch; et il vida son verre avec un geste d'amitié.

— Et quand le chrétien aurait dit vrai, s'écria Chisdaï en frappant sur la table, ne donnerions-nous pas tous les plaisirs et la vie même pour la faveur de posséder seuls la révélation de la vraie nature de Dieu? Nous seuls sommes exempts de toute erreur, de toute illusion.

— Oh! oh! dit Baruch, c'est aller un peu loin. Ne sais-tu pas ce que le traité « Sabbath » (page 32, ajouta-t-il à la manière des docteurs juifs) raconte de rabbi Samuel? Ce talmudiste ne traversait jamais un pont sans être accompagné d'une personne d'un autre culte, parce que, disait-il, le tentateur est impuissant contre deux religions à la fois. »

Chisdaï, tout en caressant sa jeune barbe, demanda : « Voyons, tu étudies maintenant les Grecs et les Romains; dis-moi, n'y a-t-il point dans le judaïsme tout, et même plus que ce que la science de tous les peuples a jamais pu découvrir? »

— A bien voir les choses, dit Baruch, tu trouveras dans la Bible aussi peu ou autant de pure vérité que dans les autres livres. Considère la chose sans parti pris, sans orgueil judaïque : est-ce qu'on n'y parle point de l'âme comme se trouvant tantôt dans le sang, tantôt dans le souffle? Bien plus, Dieu est-il donné dans tous les passages comme un être incorporel? On dit, je le sais, que la Bible, parlant aux hommes, s'est servie de leur langage, mais songe donc qu'elle conçoit Dieu dans

l'espace, puisqu'il descend sur le Sinaï dans un nuage de feu. Dans la vision où il apparut aux yeux de Moïse, l'escabeau de ses pieds était comme du saphir blanc. Il se trouve certes dans la Bible, sur Dieu, des idées pures et sublimes; mais quant à son essence, et comme il est dans les choses et en dehors d'elles, comment il les crée et les conserve, je ne trouve que des assertions et pas de preuves. Le point même sur lequel nous insistons le plus, l'expression de Dieu un, unique, ne suffit pas et ne peut être employée qu'improprement, parce que nous ne pouvons avoir ni une idée ni une expression qui embrasse toute l'essence divine.

— Et les prophètes, répliqua Chisdaï en crispant les poings sous la table, ils ne savaient probablement rien non plus?

— Les prophètes, répondit Spinoza, étaient des hommes grands et justes, et quelques-uns d'un esprit qui tendait à embrasser l'infini et le tout; des hommes touchés tout d'abord, il est vrai, du sort d'Israël, mais aussi de celui du monde entier, comme Isale, par exemple, pleurant sur Jaeser. Mais ils n'en étaient pas moins des hommes comme nous, et, sous certains rapports, plus ignorants que nous, puisque souvent les premières notions d'histoire naturelle leur faisaient défaut. Si l'esprit de Dieu avait sans cesse parlé par leur bouche, comment des choses si simples leur fussent-elles restées cachées? » Il parla encore longtemps sur ce sujet, et dans, les exemples qu'il citait, devenait de plus en plus précis et incisif. Chisdaï resta calme et froid, sauf que par moments il grinça des dents; enfin, quand il en eut entendu assez, il s'éloigna avec Éphraïm sans dire un mot.

Spinoza resta seul à table; il n'avait pas le courage de se lever, tout lui semblait pénible et à charge. Il venait d'avalier un verre de vin pour chasser ses pensées, quand sa sœur Miriam s'approcha de lui :

« Qu'as-tu fait? lui dit-elle. Chisdaï, cet oiseau de malheur, jette feu et flamme contre toi. Je me trouvais avec Chaïe dans la cuisine, et je lui rappelais comment elle avait autrefois rêvé de mes noces, quand j'entendis Chisdaï s'écrier : « Maudit soit l'air que respire ce réprouvé! Tu l'as entendu, Éphraïm, comme Baruch blasphème contre Dieu et les prophètes. Oh! pourquoi une main n'est-elle pas descendue du ciel pour lui arracher sa langue sacrilège! Mais je ne reposerai pas ma tête en paix qu'il ne soit exterminé de la terre. » Éphraïm cherchait à le calmer. « Tant mieux que tu aies été là, continuait Chisdaï; un seul témoin ne suffit pas. Tu iras avec moi devant le sanhédrin; nous l'accuserons : il lui faut la grande excommunication. Je lui mettrai le pied sur la nuque. — Je ne déposerai pas contre lui, répondait Éphraïm,

je n'ai rien entendu. — Ah! tu ne veux pas, a repris Chisdaï en le saisissant au bras. Eh bien, il te faudra jurer que tu n'as rien entendu, et si tu le fais, vous irez ensemble dans les griffes de Satan. » J'ai tout entendu sans être vue. Mais, mon pauvre frère, c'est le plus effroyable des malheurs que tu attires sur notre maison. J'aimerais mieux mourir aujourd'hui, le jour même de mes noces, que de jamais voir quelque chose de pareil. »

Spinoza tranquillisa sa sœur sans réussir à se tranquilliser lui-même : « Que tu te semblais grand hier, se disait-il, quand tu disais à Olympia que la conception des choses suprêmes devait reposer ineffable dans l'âme. Tu viens d'en faire l'épreuve. » Et tout le jour il resta plongé dans la tristesse.

Les efforts de Chisdaï n'eurent pas le succès espéré. Partout on eut égard à Benjamin Spinoza et à ses nombreuses et importantes connexions; puis on n'avait encore contre Baruch que des paroles, et pas de faits. Chisdaï dut donc remettre son projet à des temps plus propices; et la patience lui devint aisée, car peu après le mariage de Miriam, le père de Baruch retomba dangereusement malade. Personne n'aurait voulu rapporter au vieillard souffrant les propos qui couraient sur son fils.

XV.

PANTHÉISME.

De jour en jour, cependant, Olympia déployait plus librement, aux yeux de Spinoza, les trésors de son esprit et de son âme. Il se sentait heureusement stimulé par l'élastique vitalité de cette brillante nature. Elle avait ce courage, si rare aux femmes, d'exiger toute franchise et d'accepter tout redressement. Et puis, nulle idée n'était perdue pour elle; celles mêmes qu'elle semblait avoir oubliées reparaissaient soudain, au moment voulu, à la surprise et à la joie de celui qui les avait communiquées. Il advint ainsi que la pensée de Spinoza fut de plus en plus facilement attirée vers Olympia, et qu'il devint même plus communicatif avec elle qu'avec ses amis.

Cet abandon, n'était-ce pas de l'amour ?

Spinoza se savait libre de tout désir de possession, il avait tant à blâmer en elle ! Et l'amour trouve-t-il jamais un défaut dans l'objet de son adoration ? Il se croyait fondé à condamner en elle la franchise naïve et cruelle avec laquelle elle revenait sans cesse sur tous les

riches, les brillants, les heureux souvenirs de sa vie passée; si avec lui une nouvelle vie avait commencé pour elle, pourquoi tant ressusciter les morts? Tout le passé ne devait-il pas s'évanouir sans trace devant la félicité du présent? Olympia s'était flattée peut-être de lui imposer, de l'éblouir; mais lui, en la blâmant, ne montrait-il pas qu'il n'était pas aussi supérieur au désir qu'il s'en flattait, puisqu'il était jaloux même du passé?

Spinoza et Oldenbourg se trouvaient un jour chez Olympia.

« Le ciel, dit Oldenbourg, ne nous sera pas propice aujourd'hui, il fait une figure si larmoyante que nous devons renoncer au plaisir de passer une gaie journée à votre charmante maison des champs.

— Le ciel, répéta Olympia en riant, c'était là une belle invention. Voyez-vous ce prophète là-bas (elle montrait le baromètre), c'est lui qui nous gouverne aujourd'hui. Le ciel ne peut plus faire ce qu'il veut, depuis que Toricelli lui en a remontré. N'est-ce pas désespérant que nous n'ayons plus ni ciel, ni enfer. Plus heureux que les Titans, Copernic et Galilée ont pris l'Olympe d'assaut. Les étoiles, vues de près, sont des corps obscurs comme la terre, et la terre, vue de loin, scintille comme les petites étoiles; adieu le tapis constellé des cieux! Où placer maintenant le trône du Seigneur? L'enfer a disparu aussi. Là-bas, bien bas, croyait-on autrefois, les impies étaient bouillis et rôtis; Colomb cingla vers l'ouest, et maintenant nous savons qu'au-dessous de nous vivent des hommes comme nous autres. Mais où logerons-nous nos saints et nos réprouvés?

— Jufrow Olympia, reprit Spinoza, n'étiez-vous pas d'accord avec moi vendredi dernier, quand je vous disais que la forme extérieure de ces idées a été justement abandonnée et que cependant on peut maintenir les idées elles-mêmes? Cette élévation de l'esprit où l'harmonie de l'individu se confond avec l'harmonie universelle et avec l'essence divine, appelez-la le ciel et sa béatitude, si vous aimez cette expression. L'enfer! mais en est-il de plus terrible que de se sentir détaché de soi-même, arraché de ses gonds sans centre de gravité au dedans, sans point d'appui au dehors, ébranlé par le plus léger souffle et dépouillé de la conscience de l'unité dans l'infini?

— Soit, dit Olympia, mais j'aimais pourtant mieux mes premières croyances.

— Je le crois bien, dit Oldenbourg; on ne peut se jeter comme cela dans les bras de ces idées métaphysiques; mais ce n'est pas la faute de l'ami Spinoza.

Oldenbourg n'avait voulu mettre aucun double sens dans ses paroles,

et cependant elles firent presque cet effet. Olympia rougit ; il y eut un silence, mais elle chercha bientôt à renouer le fil du discours.

« Vous vous figurez à peine, commença-t-elle, combien je fus malheureuse quand, à l'âge de dix ans, — je vous défends de calculer la distance, — j'entendis pour la première fois qu'il n'y avait point de ciel, et que la terre tournait dans l'espace sans bornes. Il me semblait qu'à chaque instant je pouvais tomber dans le vide. Mon père m'eut bientôt tranquillisée sur le mouvement de la terre, mais je ne pouvais me consoler de la perte du ciel. C'était pourtant beau quand il formait encore une voûte solide ; maintenant la sphère azurée n'est qu'une réfraction de la lumière. Oh ! notre beau ciel bleu ! »

Spinoza se rappela en ce moment la douleur qu'il avait éprouvée à la mort de son oncle Immanuel. Et ce lui fut une nouvelle sympathie de savoir qu'Olympia avait, à sa manière, traversé des luttes semblables aux siennes. Ce fut Oldenbourg qui répondit pour lui :

« Je regrette profondément, dit-il, que vous ayez perdu la charmante espérance de jamais faire retentir votre voix mélodieuse dans le chœur des anges, et de chanter du matin au soir des Hosanna sans fin, en vous balançant sur des ailes resplendissantes de toutes les magnificences de l'arc-en-ciel.

— Je crois toujours que les messagers du ciel n'emploient pas des flatteries aussi usées que les députés des villes hanséatiques », répondit Olympia d'un mouvement prompt ; puis se tournant vers Spinoza elle continua : « Voyez-vous, j'ai un exemple sous la main qui peut vous montrer ce que vaut l'ancien ciel. Ma cousine Cécile, qui n'est pas encore revenue de la messe aujourd'hui, était fiancée à mon frère Cornélius. Depuis sa mort elle voit avec plaisir s'éteindre ses grâces, et sa prière quotidienne est que Dieu veuille bientôt la réunir à son fiancé dans le ciel. Le jour de sa naissance elle lui écrit chaque fois une lettre, lui raconte tout ce qu'elle a éprouvé dans l'année écoulée, et se réjouit de s'être approchée d'un an de l'époque où finira la séparation. Je me sens quelquefois mal à l'aise dans sa compagnie. C'est comme si j'étais avec une somnambule qu'un cri imprudent précipiterait de la hauteur où elle se meut avec sécurité. »

La cousine Cécile entra sur ces mots : elle portait le grand deuil qu'elle n'avait jamais quitté depuis la mort de son fiancé ; sous la faille noire qu'elle portait, suivant la coutume du pays, et qui descendait depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, on apercevait une figure noble, mais pâle, où les regrets et la douleur avaient fortement empreint leur marque ; les paupières fatiguées s'abaissaient sur des

yeux bleus dont la flamme était presque éteinte. La surprise gênante et pénible, qui s'empare d'une réunion à l'apparition soudaine de la personne dont on vient de parler, devint ici presque de la frayeur. Le rosaire à la main, et avec sa figure douloureuse et résignée, Cécile ressemblait à une pénitente transfigurée. Olympia se reprocha en elle-même ce que les deux amis avaient déjà tacitement désapprouvé : d'avoir si ouvertement livré le secret d'une âme brisée. Personne ne put trouver le vrai mot pour renouer la conversation interrompue; Oldenbourg lui-même, l'ennemi né de toute tristesse, ne put se défendre d'un certain frisson en regardant Cécile; celle-ci sentit qu'elle avait produit un trouble, et s'éloigna bientôt en prétextant une visite oubliée.

« J'envie souvent à Cécile la béatitude de sa foi, dit Olympia.

— Vous pouvez la posséder comme elle, répondit Spinoza.

— Non, je ne puis, reprit vivement Olympia; je m'ouvris un jour de mon malheur à mon oncle Boniface, qui était prêtre ici à l'église Saint-Jean; il me conseilla de lire la Bible. Je lui obéis, mais sans profit. Il me répétait sans cesse qu'il fallait la lire avec la foi, mais c'est justement la foi que j'y cherchais; et si je l'avais eue, la Bible était superflue. Je me sens souvent bien triste, bien accablée quand je me vois si impuissante à comprendre l'harmonie et la marche du monde.

— Je crois que Descartes pourrait vous délivrer de vos doutes.

— Oldenbourg, tu deviens un zélé enrôleur pour ton capitaine en philosophie, dit Spinoza. Crois-tu que jufrow Olympia puisse s'accommoder de l'idée que l'âme et le corps sont deux êtres indépendants, qui ne se suivraient pas, si l'assistance continue de Dieu ne les maintenait incessamment dans une obéissance réciproque?

— Ce serait là un mariage forcé. Je les hais à la mort, dit Olympia.

— Parle sans détour; trouves-tu la doctrine cartésienne si foncièrement insuffisante? demanda Spinoza.

— Ce n'est pas ma manière de découvrir les défauts des autres.

— Donne-nous donc au moins ta solution du problème éternel. J'ai déjà remarqué qu'au lieu de dire avec Descartes : « Je pense, donc je suis », tu dis : « Je suis pensant. » La pensée et l'être se confondent; l'éclair et le tonnerre sont un, bien que perçus l'un après l'autre et par deux sens différents. »

Spinoza approuva en souriant; puis, après de nouvelles instances, il parla ainsi :

« Le rapport établi par Descartes entre ses deux substances au

moyen d'une troisième est purement extérieur. Or il ne peut y avoir deux substances indépendantes l'une à côté de l'autre, car où cesse l'une, l'autre commence; elles sont donc entre elles dans un rapport de limitation et de négation; l'une détruit par conséquent l'indépendance absolue de l'autre. Il ne peut y avoir non plus deux substances également parfaites l'une à côté de l'autre; ou elles sont dissemblables en tout ou en partie, et alors aucune des deux n'est parfaite puisqu'à chacune il manque certaines perfections de l'autre; ou elles sont totalement semblables, et alors elles se confondent. Donc, les deux substances de Descartes ne sont pas unies au moyen d'une troisième, elles ne sont que les manifestations d'une seule et même substance, et nous ne pouvons concevoir qu'une seule substance absolue et parfaite, qui est Dieu. L'esprit, la matière, la pensée et l'étendue ne sont que les manières d'être diverses d'un être un et identique.

— Dieu est donc ? demanda Olympia.

— Dieu seul est; l'idée de Dieu implique aussi nécessairement l'existence, que celle du triangle l'égalité des trois angles à deux angles droits.

— Pouvons-nous alors nous faire de Dieu une idée aussi claire que du triangle ?

— Assurément, mais non pas une image aussi exacte. Notre pensée peut reconnaître Dieu, mais notre imagination ne peut le saisir. Il est la somme infinie et l'unité de tous les attributs; nous le reconnaissons par des manifestations partielles, que nous rapportons à lui comme à leur centre. Mais nous sommes impuissants à saisir ce centre, à l'épuiser par une idée, par une expression quelconque. Les mots, *un*, *unique*, par lesquels on pourrait désigner Dieu comme la seule substance existant par elle-même, reposent encore sur des conceptions humaines. Dieu est une grandeur incommensurable qui ne peut avoir aucun rapport avec nulle autre, puisque rien n'est en dehors d'elle; *un*, *unique*, même quand on les prend uniquement dans le sens d'exclusion, supposent toujours un rapport avec autre chose.

— Dieu n'est donc en rapport ni avec la nature, ni avec l'histoire ?

— Rien n'est qui ne soit en lui et ne procède de lui; tout ce qui se fait, se fait par lui; tout ce qui est, est lui; la forme seule change : l'éternel, l'infini, sont immuables.

— Oh ! c'est magnifique, s'écria Olympia, tout se réunit ici d'une si heureuse manière, le sens ancien et le sens moderne, et l'esprit de toutes les religions, la gaie nature antique avec son riant essaim de divinités mystérieuses, le judaïsme et le christianisme avec leurs saints

frissons et leur prostration. En nous est Dieu, et sur les lèvres de pourpre de la rose, dans les doux yeux de la violette, dans le chant suave du rossignol parle le même esprit qui est en moi ; ils me connaissent, me voient, m'entendent, comme je les vois et les entends. Nous sommes une partie du même tout ; oui, et je crois que les corps inertes eux-mêmes possèdent une vie propre, ce que nous appelons une âme et que nous ne pouvons comprendre. Un maladroit peut fausser, par exemple, la flûte dont il joue, le son n'est plus pur, et cependant on ne remarque pas la moindre altération dans la matière : c'est l'âme qui est blessée ; les soins attentifs et intelligents d'un bon maître seuls peuvent lui restituer sa voix juste, et le corps de l'instrument est toujours le même. Hélas ! l'âme humaine aussi peut être ainsi faussée, et elle se réjouit quand elle retrouve sa véritable harmonie. »

Après cet élan passionné, qui visait un certain but, il fut difficile de revenir à la rigueur de la pensée spéculative. Oldenbourg cependant tenait à maintenir son ami dans son humeur plus expansive que d'ordinaire, et il voulut prudemment d'abord s'assurer de son alliée et la maintenir à son pas. Il se tourna donc vers Olympia, en disant : « Les dames aiment à se figurer les idées par des images, et c'est en quoi elles ressemblent souvent aux enfants. Mais si la philosophie se peut comparer à un art, c'est à la sculpture plutôt qu'à la musique. Riez toujours : les idées sont froides et décolorées comme le marbre ; les créations du ciseau, comme celles de la pensée abstraite, ne sont pas des portraits ; elles s'élèvent d'autant plus qu'elles deviennent des types : là des types de beauté, ici des types de vérité. Oui, le philosophe est un sculpteur, bien que j'aie l'air de dire un paradoxe. »

Olympia parut disposée à revenir au débat, mais au lieu de répondre à Oldenbourg, elle se tourna vers Spinoza, en disant :

« Divers chemins conduisent à Rome, et aussi à la Rome de la pensée libre et libératrice. Chacun élabore le fonds qui lui est livré d'après les habitudes et les besoins de son esprit. Je vais vous montrer que je vous comprends. Quand vous disiez que nous pouvions avoir de Dieu une idée aussi claire, mais non pas une image aussi nette que d'un triangle, je me traduaisais cela en ces termes : Il n'y a pas de son pur ; chaque ton de la gamme en renferme plusieurs ; il nous serait même impossible de saisir le ton pur, il serait trop fin pour nous, et de même nous ne pouvons avoir qu'une notion, mais non pas nous faire une image de la pure idée de Dieu.

— Pour moi, je reste fidèle au drapeau de mon général en chef, dit

Oldenbourg, et je te demande : N'est-ce pas un matérialisme raffiné dans lequel tu retombes ?

— Il serait justifié s'il était rationnel ; mais j'arrive à une conclusion bien différente : cette substance qui seule existe, ce n'est pas pour moi la masse inerte, qui cependant n'en est pas exclue ; non, je ne matérialise pas l'esprit, je spiritualise la matière.

— Mais alors, avec cette substance éternelle et unique, comment expliques-tu l'origine de l'univers ?

— L'idée de cause et d'effet nous est innée, et, de plus, confirmée par l'expérience des phénomènes extérieurs. Remonte maintenant l'échelle des effets et des causes, et tu t'arrêteras toujours à une cause première, qui ne peut être l'effet d'aucune autre, et qui porte en elle-même la raison de son existence ; elle est à la fois cause et effet : c'est Dieu, révélé comme monde. Le commencement du monde est le commencement de Dieu même ; on ne peut concevoir l'un sans l'autre, car le monde est la seule manifestation de Dieu. Si Dieu a le pouvoir de créer le monde, il faut qu'il le crée, car il n'est pas de force en lui qui ne soit immédiatement action ; une puissance contenue, inactive, serait une imperfection que nous ne pouvons attribuer à Dieu, l'ensemble de toutes les perfections. Sans doute, pour ceux qui s'imaginaient Dieu comme un être planant au-dessus du monde, dans le vide imaginaire, pour ceux-là, Dieu fut avant le monde, il l'a tiré du néant, et continue de planer au-dessus de lui dans le firmament ; mais Dieu n'est pas la cause extérieure, il est la cause immanente de l'univers. Tout en lui, tout est un acte de libre nécessité.

— Un corbeau blanc ! voyez donc un corbeau blanc ! » s'écria Olympia en se levant et se dirigeant vivement vers la fenêtre. Oldenbourg quitta son siège aussi pour voir ce qui avait inspiré à Olympia cette saillie intempestive. Spinoza seul resta tranquillement assis ; il souriait pendant qu'Olympia avait de la peine à ne pas éclater de rire.

« Habile diplomate ! dit-il enfin, qui ne comprends pas qu'on m'accuse d'une mésalliance entre deux grandes familles d'idées ! Mais rassieds-toi, je te vengerai de la railleuse. J'avais choisi à dessein cette expression de nécessité libre. Voulez-vous me dire ce que vous appelez nécessaire ?

— Il y a longtemps que j'ai été confirmée, et je ne devrais pas me laisser demander mon catéchisme ; mais enfin, j'appelle nécessaire tout ce qui doit être.

— Définition incomplète : Nécessaire est tout ce qui, eu égard à sa propre nature, ne peut pas ne pas être. Je viens de vous montrer

qu'on ne peut concevoir en Dieu de puissance latente; en tout ce qu'il est, fait et produit, il agit par une nécessité intérieure, qui est en même temps la suprême liberté, car être libre, c'est n'être déterminé par aucun mobile extérieur. Dieu donc, en dehors de qui rien n'est, et qui tire toutes ses manifestations de sa propre spontanéité, agit toujours dans une liberté parfaite. Les hommes mêmes ne sont pas, comme on le croit communément, libres quand ils agissent contre les lois de leur nature; cette opinion est fausse, car, dans ce cas, ils cèdent toujours à une impulsion qui ne vient pas de leur nature. L'homme véritablement libre est celui qui se conforme à la nécessité, disons plutôt aux lois de sa nature, car alors il n'obéit qu'à lui-même.

— Mais, objecta Oldenbourg, si tout se fait dans les limites et suivant les lois d'une volonté universelle ou divine, le mal est donc aussi nécessaire que le bien, et ceux qui s'y abandonnent ne sont plus responsables. Tous sont donc appelés à la béatitude, et c'est un mensonge quand l'Écriture dit : « Dieu punit le méchant », car le mal est nécessaire, et pourquoi Dieu l'a-t-il créé ?

— Si l'Écriture parle ainsi, c'est qu'elle a voulu enseigner aux hommes, non la philosophie, mais l'obéissance et la droiture, et qu'elle s'est par conséquent servie du langage ordinaire pour parler aux hommes. Mais Dieu a créé ce que dans nos idées reçues nous appelons des imperfections, parce qu'il avait en lui, pour tout dire d'un mot, les éléments de tout ce qui est, depuis le premier jusqu'au plus infime degré de la perfection; ou, pour être plus précis, les lois de sa nature sont si vastes qu'elles ont suffi à la création de tout ce qui ne peut être compris que par une raison infinie. Les hommes peuvent être excusables et néanmoins être privés de la félicité, et être visités par la douleur et la misère. Je réponds avec saint Paul, ajouta Spinoza d'un ton plus acerbe : « Leur nature les fait agir comme les serpents, ils seront donc exterminés comme les serpents. » Celui qui a été mordu par un chien enragé n'est-il pas excusable ? Et néanmoins on fait bien de le cautériser. Celui qui ne sait pas vaincre ses passions et les refréner par respect pour la loi, est excusable dans sa faiblesse; pourtant il ne peut éprouver cette quiétude de l'âme, cette connaissance, cet amour de Dieu, qui sont les seuls biens véritables : il est dans sa nature de périr, qu'il périsse.

— Tu parles de l'amour que nous éprouvons pour Dieu, répliqua Oldenbourg, et de celui dont Dieu nous entoure; mais si, comme tu l'as démontré, Dieu agit toujours fatalement, il ne fait donc rien par amour et tout par nécessité. Et, puisqu'il ne peut pas agir comme il

agit sans renoncer à son essence, il ne peut donc prétendre à notre amour, et nous ne pouvons le lui offrir ?

— L'objection me plaît, répondit Spinoza. Faut-il donc que l'amour soit contraire à la nature ou le résultat d'une détermination arbitraire pour qu'il soit digne de ce nom, et pour qu'il éveille la réciprocité ? N'était-ce pas de l'amour que ton père ressentait pour toi, et l'en aimais-tu moins parce que son amour était dans la loi naturelle ? Tout ce que dans la vie ordinaire nous appelons les miracles de l'amour, n'est que le résultat de cette détermination intérieure et partant libre, de cette suprême nécessité que la nature a placée dans nous ; et c'est là le véritable amour, avec l'ineffaçable cachet de la Divinité. Tout acte extérieur, tout travail, tout chef-d'œuvre est d'autant plus parfait et plus libre que la volonté individuelle s'y efface davantage pour mieux laisser paraître la loi intérieure dont il procède, et le poser comme un libre produit des forces naturelles. La conscience de ce qui veut, de ce qui doit se manifester par nous, voilà la rédemption, et c'est pourquoi l'amour de Dieu est la rédemption, ou, comme je voudrais dire, la béatitude suprême. »

Olympia n'avait suivi qu'avec peine et malgré elle les deux amis jusqu'aux régions glacées de la métaphysique où ne croît plus nulle fleur, où ne chante plus nul oiseau ; où le regard, privé d'horizon, plonge dans le brouillard sombre des idées générales. Elle admirait, elle vénérât la puissance d'esprit de Spinoza, qui l'avait portée jusque-là, et lui avait ouvert une échappée sur l'infini ; pourtant elle se sentait mal à l'aise, et il lui semblait que son orgue, sa bibliothèque bien rangée et ses gais oiseaux étaient si loin, si loin, quand soudain les dernières paroles de Spinoza vinrent frapper son oreille comme la douce bienvenue de la patrie soudain retrouvée. Elle n'eut plus peur de cet esprit titanique : l'amour pouvait-il être étranger au cœur qui savait trouver de telles paroles ? Ses joues étaient brûlantes, son regard lumineux était vague et fixe, toute son âme était profondément agitée et soulevée. Les deux amis ne s'en aperçurent point d'abord, tant ils étaient absorbés par leur débat sur la grande, l'universelle, l'indissoluble harmonie. Enfin Spinoza leva la tête, Olympia se tourna vers lui, leurs regards se rencontrèrent.

« Où étiez-vous encore ? dit-il d'un ton de doux reproche.

— Hélas, partout ! répondit-elle comme en s'éveillant.

— Excepté avec nous, dit Spinoza, sans se douter combien ces paroles faisaient mal à Olympia.

— C'est encore une preuve palpable, interrompit Oldenbourg d'un

air triomphant, que l'âme et le corps sont des êtres complètement indépendants; votre âme errait dans les espaces et nous avait complètement oubliés.

— Si vous savez tirer profit de tous les petits hasards du moment avec la même promptitude, je ne puis que féliciter la bonne ville de Brême d'avoir un tel ambassadeur.

— Rassurez-vous, reprit Spinoza, il plaisante, et ne voulait que se venger du corbeau blanc.

— Je ne plaisante pas du tout. Ce sont ces exemples tirés des faits immédiats qui nous gardent le mieux de toute spéculation vague.

— J'ai seulement dit, répliqua Spinoza, que l'âme et le corps sont inséparables, et dans une relation de dépendance réciproque, qu'on n'y peut voir que les manifestations différentes d'un seul et même être.

— Je ne devrais pas protester ici, dit Oldenbourg, car je n'ai jamais entendu dire avec plaisir que « la chair se révolte contre l'esprit. » Cet ilotisme de notre corps, poursuivi avec conséquence, peut non-seulement excuser le suicide, mais en faire le devoir suprême comme chez les Hindous.

— Paradoxe! répliqua Spinoza; l'homme qui se tue est, dans tous les cas, un faible d'esprit, puisqu'il se laisse anéantir par les accidents contraires à sa nature, à sa loi. A tous les degrés de l'être, la conservation de soi-même est la loi fondamentale de l'individu, et la vertu consiste précisément à nous conserver conformément aux prescriptions de la raison. Ce n'est pas là un principe égoïste, car la conservation de soi-même implique celle de tous. Ce qui venant du dehors répond à notre nature et à notre instinct de vie, est bon, à plus forte raison ce qui est dans notre nature même; mais il ne faut jamais perdre de vue que le vrai bien consiste dans la connaissance de Dieu et de notre nature. Nul homme, ni le voleur, ni le meurtrier, ni le débauché, ne veut le mal en tant que mal; il croit, au moment où il pèche, travailler à sa conservation et à son bien; son erreur consiste à suivre ses passions au lieu d'obéir aux lois de sa nature.

— Ne peut-on pas exiger de vos idées qu'elles bannissent la douleur de la terre, guérissent et réconfortent les malades et les misérables?

— Je ne vous entends pas.

— Je veux dire comment expliquez-vous l'existence du mal physique. Vous nous avez parlé de votre joyeux compagnon Peter Blyning. Qu'a-t-il fait pour avoir des pieds bots?

— Vous entremêlez tellement vos questions que je me permettrai de

les séparer. Quelle consolation l'opinion ordinaire offre-t-elle à Blyning : « Qui aime bien châtie bien » ; ou bien : « La vie d'ici-bas n'est qu'une préparation à une carrière supérieure. » Il se demandera toujours pourquoi cette préparation lui a été rendue si pénible. Le meilleur moyen, le plus aisé de se débarrasser de ces questions, c'est de dire : « Les voies de Dieu sont impénétrables » ; autrement dit, ce sont des problèmes qu'il faut laisser tels quels. Mais la vraie solution est ailleurs. Toutes nos idées de perfection et d'imperfection, de beauté et de laideur, n'ont pas plus d'existence réelle que les intentions que nous attribuons à la nature ; ce sont des vues que nous reportons de nous sur elle, parce que notre esprit établit entre les choses des relations qui n'existent pas. Tout est parfait en soi, parce que toute chose ne doit être comparée qu'à elle-même. Notre erreur provient de ce que nous mesurons les choses d'après un idéal de convention. Trouverez-vous le bœuf imparfait parce qu'il n'est pas devenu aigle ? A chaque degré de son existence l'homme peut se sentir un avec lui-même et avec le tout, se soutenir et de s'élever par ce sentiment. La connaissance de son harmonie ou de sa contradiction avec sa nature, sa foi qu'il possède cette connaissance, qui s'appelle conscience....

— La conscience est un bas élastique qui s'accommode à tous les pieds ; le sauvage croit de son devoir de tuer son père vieux et valétudinaire ; le juif a des remords quand il mange du porc, et le catholique se frappe la poitrine quand il a manqué la messe. » Ainsi parla le vieux van den Ende, entrant à l'improviste. Spinoza répondit avec calme que la conscience ne s'évanouissait pas au souffle d'un sophisme, et que cette voix intérieure qui nous avertit quand nous avons offensé les lois de notre nature et de l'harmonie universelle était aussi sûre, aussi infaillible que le sentiment même de notre existence.

« Oui, cher père, ajouta Olympia, je devrai une éternelle reconnaissance à M. de Spinoza pour les grandes idées qu'il vient de nous communiquer. » Puis elle exposa à van den Ende les principaux points qu'on venait de discuter. Spinoza eut bien, par-ci par-là, à compléter sa pensée, mais en somme il éprouva une joie indicible quand il vit comme Olympia avait pénétré si avant dans le fond de ses vues ; cette joie ne resta pourtant pas sans nuages, car le rire inextinguible du vieux van den Ende lui donna de l'humeur. Le sarcasme est le poison le plus violent qui menace le germe d'un caractère ou d'une idée. Mais notre philosophe était déjà assez éprouvé pour attendre sans danger et pour repousser les flèches acérées que van den Ende décochait contre lui.

Il fut singulièrement saisi lorsqu'au moment de se quitter, Olympia lui dit :

« Je suis reconnaissante maintenant à cette pluie qui nous a enfermés entre quatre murs. Un système d'idées comme celui que vous venez de développer ne pourrait naître et se montrer au milieu de la nature ; les couleurs, l'harmonie et les parfums protesteraient ! Il faut pour cela être seul chez soi. Les sages de la Grèce n'y sont point arrivés parce qu'ils vivaient et enseignaient sous la voûte du ciel. Venez demain à notre campagne, Socrate et Platon vous attendent sous les bosquets verts. »

Spinoza n'eut pas le temps de s'expliquer le singulier écho que ses paroles éveillèrent en lui, il se rappelait cette parole des rabbins : « Quand deux hommes marchent ensemble et s'entretiennent de la révélation, celui qui s'interrompt pour dire : « Que ce champ ou que cet arbre est beau ! » a commis un péché mortel. »

La pensée suprême demanderait-elle un détachement absolu du monde extérieur ?

Les deux amis quittèrent silencieusement la maison. Ils rencontrèrent la cousine Cécile devant la porte. Spinoza serra la main d'Oldenbourg et ils se séparèrent

Après de telles discussions, il lui fallait aller à la synagogue.

(*Traduit de l'allemand de BERTHOLD AUERBACH.*)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES

sur

LA PÉDAGOGIE ALLEMANDE.

Jean Amos Comenius. — J. Bernard Basedow. — Henri Pestalozzi.
— M. de Fellenberg.

I.

Voici un germe abandonné dans sa croissance aux hasards du sol, de la lumière et de l'air. On le verra prospérer ou avorter, selon que les influences qui l'environnent seront ou non conformes aux lois de son développement. La culture de la plante et celle de l'âme se ressemblent. Il faut à chaque plante pour se développer un ensemble de conditions, dont les unes s'appliquent à tout le règne végétal, dont les autres, plus spéciales, se modifient selon les différents groupes, et plus particulièrement encore selon les individus dont ces groupes sont composés. Étudier ces conditions d'après les indications de l'expérience, afin de les appliquer dans la mesure des possibilités, c'est éliminer le hasard pour une part proportionnelle à cette application; c'est créer pour les âmes le milieu le plus approprié à leur croissance normale. Cette tendance, qui la pousse à se maîtriser elle-même par l'éducation, a été toujours le noble souci de l'humanité, et en ce sens on peut dire que l'histoire est l'homme aspirant à l'éducation de lui-même.

L'histoire se constitue par une série d'expériences que l'espèce tente sur elle-même pour découvrir la loi de son progrès, la réaliser, et

parvenir ainsi à s'emparer de ses propres destinées. L'homme se cherche pour se gouverner. Toutes ses tentatives, grandes et petites, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, se réduisent à un effort vers la liberté. La pédagogie, science de la culture humaine, est partout au moins à titre d'aspiration. En même temps qu'il proclamait le principe de toute philosophie, Socrate indiquait la base de l'éducation. Il faut que l'homme se connaisse dans ses rapports avec lui-même, avec la société et avec la nature environnante, pour devenir capable de diriger son développement. L'intelligence ne peut triompher qu'avec la nature, à laquelle elle continue d'appartenir au sein de la plus grande liberté. Impuissant à détruire ou à modifier l'essence des choses, issu lui-même du sein de la nature, l'esprit ne peut que reconnaître les lois régulatrices et les appliquer pour l'avènement de ses desseins. L'intelligence humaine est la loi reconnue, la liberté humaine est la loi consentie, la puissance est la loi pratiquée. Dégager la loi du développement humain, c'est fonder la théorie de la culture humaine, dont la pédagogie poursuit la réalisation. Toute école publique ou privée doit s'étudier à former des hommes pour la liberté.

La pédagogie moderne repose sur le respect de la nature humaine, d'où résulte l'obligation d'observer cette nature et de n'adopter d'autre méthode que celle dont les fondements reposent sur ses décrets, reconnus au moyen de l'expérience. Imparfaits ou erronés, les systèmes ne peuvent rien contre le principe qu'ils proclament tous aujourd'hui, et qui reste leur juge souverain. Les théories peuvent crouler en tout ou en partie, la base reste acquise; elle demeure pour l'édification de doctrines mieux étudiées, de méthodes plus conformes aux faits et à la vérité. C'est là ce qui ressortira de cette étude générale sur la pédagogie allemande. Si l'on doit y trouver l'exposé de grands efforts suivis de résultats relativement médiocres, et peu de choses d'une efficacité vraiment pratique et générale, du moins l'on verra toujours surgir la racine d'où sont sortis tour à tour les systèmes et les méthodes. Pour trouver cette racine, il faut remonter jusqu'au grand effort émancipateur qui délivra l'esprit humain du joug de la scolastique.

La tradition a une tendance à usurper par prescription les droits de la nature et de l'individu. Le temps et l'inertie sont ses complices, mais l'esprit échappe toujours à cette pétrification qui le menace. C'est contre le formalisme que se lèveront toujours les véritables réformateurs, et leur devise sera éternellement la même : la lettre tue, l'esprit vivifie. L'esprit, c'est la nature vivante et progressive; affranchir l'esprit, c'est invariablement faire retour vers la nature. Les

grands réformateurs sont les marteaux que soulève par intervalles l'invincible levier de la pensée. Ils frappent sur les formes cristallisées, ouvrent les brèches, et l'esprit rendu à son essor se répand de nouveau comme la libre atmosphère de l'idée, pour vivifier les germes épars des progrès à venir.

La pédagogie moderne est fille de ce réveil éclatant qui eut lieu au seizième et au dix-septième siècle; elle porte encore aujourd'hui en Allemagne, il est facile de le reconnaître, l'empreinte de toutes les gloires qui environnèrent son berceau. Restée classique en dépit de tout, elle est marquée au coin de la renaissance littéraire; elle porte en elle un souffle protestant, c'est la part de la réformation religieuse; elle incline puissamment à faire, à côté des belles-lettres, une place très-large aux sciences naturelles et aux applications qui en résultent, c'est la part de Bacon; elle se montre dominée enfin, en dehors des réactions accidentelles, par un esprit toujours plus vaste de liberté philosophique, c'est la part de Descartes. Tous ces éléments que la pédagogie a trouvés à sa source, elle les a entraînés dans son cours jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, donnant plus ou moins de prépondérance à l'un ou à l'autre, mais se montrant incapable d'en éliminer aucun.

Au seuil de la pédagogie allemande nous rencontrons un homme d'un grand sens et d'une puissante originalité, Jean Amos Comenius, né en Moravie en 1792. Il faisait partie de la secte des « frères moraves » si ardente à fonder des écoles. Toute sa vie fut vouée au perfectionnement des méthodes d'éducation et d'enseignement. Ce qu'il fallait, il le sentit bientôt, et dominant le fatras qui encombrait les écoles, il se mit résolûment à étudier la nature dans le but de découvrir une méthode qui répondît à ses exigences. Ses efforts ont ouvert la voie au mouvement pédagogique dans la direction qu'il a suivie jusqu'à ce jour sans déviation essentielle. En parcourant ses écrits, si on les dépouille de leur enveloppe un peu mystique, on croirait entendre une voix d'aujourd'hui.

« L'homme, dit-il dans ses *« Dictatica magna, »* vit d'une triple vie : une vie végétative, animale et intellectuelle ou spirituelle; il a une triple patrie : le sein maternel, la terre, le ciel. Par la naissance il entre dans la seconde patrie, par la mort et la résurrection dans la troisième, éternelle. De même que l'enfant, dans le sein de la mère, est préparé pour la vie terrestre; de même, durant la vie terrestre, l'âme se forme par l'auxiliaire du corps pour l'éternité. Heureux est celui qui, sortant du sein maternel, apporte au monde des membres bien

formés; mille fois plus heureux celui qui dans la mort emporte une âme bien formée.

» Faits à l'image de Dieu omniscient, nous aspirons à la science. La capacité de notre esprit est insondable.

» La semence de la vertu et de la religion, non ces dernières elles-mêmes, se trouve originairement déposée dans l'homme; il faut qu'elle soit développée par la prière, par l'instruction, par l'exercice; l'homme n'arrive à l'existence véritable que par l'action.

» *Tous* les hommes ont besoin d'instruction. L'enseignement doit commencer de bonne heure.

» *Tous* les enfants, riches et pauvres, de classe élevée ou inférieure, garçons ou filles, doivent être instruits dans les écoles; en tous il faut que l'image divine soit restituée.

» Nous n'avons point d'écoles qui répondent à leur but. En beaucoup d'endroits elles font entièrement défaut, en d'autres on n'a pris soin que des enfants des gens aisés; le mode d'enseignement y est rebutant, ennuyeux, obscur, la partie morale négligée. On n'enseigne aucune science réelle, on dépense au latin quinze et jusqu'à vingt années, et on n'aboutit à rien malgré cela. Mes plus belles années d'enfance n'ont-elles pas été sacrifiées misérablement à suivre cette routine stérile de l'école! »

» *L'enseignement sera fécond dans la mesure où la méthode d'enseignement suivra la nature.* Tout ce qui est naturel marche de soi.

» Que l'enseignement commence dans la première jeunesse, alors que le sens est encore indépendant, et qu'il s'élève par degrés selon les progrès de la compréhension.

» Les écoles enseignent par erreur d'abord la langue, pour passer ensuite aux choses; par des arts purement oratoires, on tient les enfants durant quelques années, et c'est ensuite seulement qu'on leur communique les connaissances positives, telles que les mathématiques, la physique, etc. Et pourtant c'est la chose même qui est la substance, le mot est l'accident; la chose est le corps, le mot le vêtement. La chose et le mot doivent par conséquent être enseignés en même temps, mais surtout la chose même en tant qu'elle est l'objet de l'intelligence et du discours.

» C'est par erreur que l'on commence l'enseignement des langues par la grammaire, au lieu de le commencer par un auteur ou par un vocabulaire convenablement disposé.

» Les exemples doivent également précéder les règles abstraites; bref, il faut que partout la substance précède la forme.

» Qu'on ne s'occupe pas de plusieurs choses à la fois, mais de l'une après l'autre.

» Que l'on divise l'enseignement en classes avec grand soin, de telle sorte que la classe inférieure prépare entièrement à la suivante; que par contre la classe supérieure confirme et assure ce qui a été appris dans la classe inférieure. La nature est en continuel mouvement de progrès, mais de telle sorte qu'elle n'abandonne pas ce qui précède en commençant le nouveau, continuant plutôt ce qui a été commencé, l'augmentant et le menant à la perfection.

» La jeunesse ne saurait être éclairée d'abord par des controverses; nul jamais ne pénétrera la vérité, si sa première instruction s'est faite au sein des discussions.

» Des parents et des maîtres bienveillants, affectueux, des salles claires, des places de jeu auprès des maisons d'école, un enseignement naturel qui stimule, tout doit agir de concert pour combattre la répugnance ordinaire pour l'école.

» La plupart des maîtres sèment des plantes, au lieu de semences de plantes; *au lieu de partir de principes simples et élémentaires, ils introduisent d'emblée l'élève en un chaos de livres et de disciplines traditionnelles.*

» Il faut que la grammaire d'une langue étrangère, celle du latin par exemple, soit accommodée à la langue maternelle de chaque élève, les différentes langues maternelles se trouvant en des rapports différents à l'égard du latin.

» Que l'on apprenne à connaître d'abord ce qu'il y a de plus rapproché, puis à mesure les choses plus éloignées.

» *Que l'on exerce d'abord les sens, ensuite la mémoire, l'intelligence après, en dernier lieu le jugement. Car la science débute par la perception matérielle, qui s'imprime dans la mémoire par l'imagination; l'induction tirée de perceptions isolées permet à l'intelligence de former ensuite les vérités générales (conceptions); enfin la certitude résulte du jugement formé au moyen de choses suffisamment comprises.*

» Toutes les études doivent former autant que possible un tout et sortir d'une racine commune.

» Qu'on n'enseigne pas seulement à comprendre, mais en même temps à exprimer et à pratiquer ce que l'on a compris. Que chacun apprenne à formuler les choses dans la mesure exacte de ce qu'il comprend, et, à l'inverse, qu'il apprenne à comprendre ce qu'il dit. *Le discours et la connaissance de la chose doivent marcher de front.*

» Que l'on enseigne en même temps la lecture et l'écriture.

» On doit proposer à la jeunesse non des ombres de choses, mais

des choses mêmes, *capables d'agir sur les sens et sur l'imagination. L'enseignement doit commencer par une contemplation réelle*, et non par des descriptions verbales. Du sein de cette contemplation se développe une science positive.

» Ce que les sens ont perçu se fixe le mieux dans la mémoire, mieux que des descriptions et des récits cent fois répétés. C'est pourquoi les images sont très-fort à recommander.

» Un objet doit être envisagé d'abord dans sa totalité, ensuite seulement dans ses parties; c'est une règle qui a sa valeur pour l'œil corporel comme pour celui de l'esprit.

» Tout art s'apprend par l'exercice.

» Dans l'exercice, il faut commencer par les premiers éléments et passer graduellement aux choses plus difficiles et plus composées.

» Que l'on étudie d'abord la langue maternelle, puis celle d'un peuple voisin; alors seulement le latin, le grec, l'hébreu; une langue toujours après l'autre.

» Chaque langue s'apprend mieux par l'usage, par l'ouïe, par des lectures, par des copies répétées, etc., que par des règles; celles-ci cependant viennent au secours de l'usage et lui donnent de la sûreté. Les règles pour l'étude des langues doivent être simplement grammaticales, et non pas subtilement philosophiques.

» Il n'y a que la langue maternelle et le latin qu'il soit nécessaire d'apprendre jusqu'à la plus grande perfection possible. »

L'esprit de Bacon circule partout dans les œuvres de Comenius. Il faut retrouver la vie et la vérité que recouvre la poussière d'un dogmatisme étroit et pédant; s'emparer de l'esprit par l'imagination, en fournissant à l'enfant des représentations frappantes des choses elles-mêmes; suivre la marche indiquée par le développement naturel des facultés, en passant de la représentation directe ou figurative des objets aux rapports qui les rattachent ou les distinguent entre eux; monter ainsi sans secousse, par des transitions scrupuleusement ménagées, échelon par échelon, jusqu'à des conceptions plus vastes impliquant un nombre toujours plus grand de rapports ou de différences; il faut procéder, en un mot, de la sensation à l'idée, du particulier au général, des existences concrètes à l'abstraction idéale, sans qu'aucun anneau se trouve supprimé dans l'enchaînement progressif du savoir : tel est le programme que s'est posé dès son origine la pédagogie moderne. Ce programme n'a pas varié sensiblement depuis Comenius; ce qui a constitué le progrès, ou, si l'on préfère, la diversité des systèmes, c'est moins la donnée du problème que les méthodes tour à tour pré-

conisées pour sa solution. Encore doit-on signaler dans ces méthodes bien des concordances, engendrées nécessairement, et malgré les différences individuelles, par celle des termes dans lesquels on avait formulé les questions à résoudre.

C'est ainsi que nous retrouverons chez Bernard Basedow et chez Pestalozzi la même idée, qui consiste à frayer à travers l'imagination de l'enfant les voies qui conduisent à la science, en disposant selon l'ordonnance la mieux appropriée un ensemble de figures et de représentations empruntées à la réalité. Comenius a créé le premier une encyclopédie d'images et de figures destinées à conduire l'enfant par les représentations graduelles des choses à la vivante conception de leurs rapports. Cette œuvre remarquable, « *Orbis sensualium pictus* », offrait les mots accompagnés d'images explicatives. Elle venait en complément pratique du « *Janua linguarum reserata* » (la porte des langues), livre reproduit dans presque toutes les langues et souvent réimprimé, dans lequel Comenius avait réussi à rassembler en mille phrases tous les mots usuels, de manière à donner à la fois, dans un délai relativement très-court, la connaissance des mots avec celle des choses, selon le précepte essentiel qu'il avait proclamé comme base de l'enseignement. Ce précepte trouvait sa légitimation dans ce fait incontestable, que l'esprit de l'enfant, c'est-à-dire l'esprit dans la première phase de son développement, apparaît avant tout sous forme d'imagination : de là la nécessité de le frapper par des reproductions aussi exactes que possible, à défaut des représentations immédiates que ne pourrait pas fournir la nature elle-même. Les langues se sont élevées peu à peu, réfléchissant au dehors les métamorphoses de l'esprit, jusqu'aux conceptions abstraites ; elles sont devenues de plus en plus métaphysiques ou algébriques. Or, l'esprit de l'enfant, s'il doit se développer régulièrement, devra suivre et refaire, mais dans un temps infiniment plus court, par la grâce de la méthode, le chemin qui conduit du spectacle des réalités concrètes à la notion de leurs relations respectives, c'est-à-dire à la science et à la forme de langage qui lui correspond.

Tel est, au fond, la raison philosophique dont se peuvent prévaloir les hommes qui recommandent, comme le fit Comenius dès le commencement du dix-septième siècle, de ne jamais séparer, dans l'enseignement élémentaire, le signe verbal de la chose qu'il représente, et de faire servir l'imagination, si docile chez les enfants et si impressionnable, aux progrès prudemment ménagés de l'intelligence scientifique.

Les idées de Comenius, imparfaitement comprises, n'entrèrent pas jusque dans le vif des esprits et de la pratique. Elles avaient devancé l'heure, et l'on ne sentit toute leur portée réformatrice que lorsque la vérité, après avoir cheminé à petits pas dans les intelligences durant plus d'un siècle encore, eut formé autour d'elles un milieu mieux disposé pour les développer et les répandre. Le souffle qui éveilla leur puissance génératrice devait venir de l'étranger, et d'un homme demeuré étranger aux théories nouvelles qui s'étaient insinuées en Allemagne depuis l'époque de la Renaissance. Ce souffle vint de Jean-Jacques Rousseau; souffle de la France ou de la robuste Helvétie? Je ne sais; mais il m'a toujours semblé qu'il circulait dans les écrits de Jean-Jacques, et jusque dans ses plus violents paradoxes, quelque chose de l'air des Alpes, si âpres dans leur liberté. Le monument de Rousseau, c'est *l'Émile*; là est son âme, largement épanchée, forte et vibrante au sein même du sophisme.

L'Émile appartient à Rousseau, mais non pas à lui seul. Quelque chose en revient à l'Angleterre par Locke¹, quelque chose à la France par Michel Montaigne². Montaigne avait recommandé déjà sans rhétorique, et avec un sens exquis, d'écouter la nature et de suivre ses conseils pour l'éducation et l'enseignement des enfants. Locke a laissé, on le sait, un traité complet sur l'éducation, œuvre un peu superficielle, à fleur d'âme, et dans laquelle la critique moderne, en dépit d'un dogmatisme sûr de lui-même, rencontre bien des lacunes et des imperfections, mais qui n'en renferme pas moins en germe toute la théorie postérieure de Rousseau. La différence des œuvres est dans les individualités qui les marquèrent de leur empreinte, plus que dans les notions fondamentales sur lesquelles elles reposent. Locke était réaliste avant tout, et dès les premiers pas l'on reconnaît dans sa théorie pédagogique ce peuple anglais si jaloux de tout ramener au positif, oubliant parfois que ce qu'il y a de plus positif dans l'homme, est ce rêve de l'idéal qu'il poursuit en dépit des mécomptes. Locke et Rousseau invoquent tous deux l'observation de la nature; ils veulent qu'elle soit consultée avant tout dans la culture de l'homme; tous les deux également, au nom de la nature, s'élèvent contre la tradition routinière et les formules stériles des pédants. Mais Locke est médecin, Anglais, et quelque peu aristocrate: il observe donc la nature en cette triple qualité, et se montre disposé à prendre en grande considération

¹ Pensées sur l'éducation des enfants. 1693.

² Voir le chap. XXV des *Essais*, « De l'institution des enfants », à madame Diane de Foix, comtesse de Gurzon.

la société établie dans ses plans de réforme. Tout à l'inverse de Rousseau, il se passionne pour la nature, mais en haine de la société. La nature doit le venger de la société. L'homme, selon lui, est naturellement bon, la société est radicalement mauvaise. Cette antinomie est le pivot de sa pensée; elle a engendré tous ses écrits. Le vice, je dirais volontiers le péché originel de Rousseau, c'est la notion qu'il s'est formée de la nature humaine; notion qui provient de la séparation radicale, grossièrement fictive, qu'il établit entre la nature primitive et véritable de l'homme et sa nature sociale. Né ou devenu misanthrope, il n'a pas voulu voir que l'homme n'a d'autre nature que la nature sociale, puisque la société est née de sa nature : le regard fixé avec une opiniâtreté morose sur les ombres de la civilisation, il réagit violemment, et, par une représaille outrée, arrive à se former l'idéal d'un être conçu de tous points comme contradictoire avec l'être social. C'est sur ce type, nécessairement arbitraire sous plusieurs aspects, qu'il s'attache à modeler son système. L'idéal d'humanité qu'il a ainsi conçu, il s'agit de le réaliser. Il en résulte que le principe incontestable que d'abord il a posé, c'est-à-dire l'observation de la nature comme fondement d'une théorie de l'éducation, se trouve à son insu, et dès l'origine, entaché d'une croyance préconçue et opposée à ce principe même. Quand Rousseau s'approche de la nature morale de l'homme pour l'expérimenter dans l'enfant et la suivre en son développement normal jusqu'à l'âge de maturité, il regarde déjà à travers un système caché dans les plus intimes replis de sa pensée, et il se trouve le plus souvent observer sa propre image dans ce miroir de la nature où il nous engage à contempler avec lui la vérité. Entre cette nature et lui, il y a une hypothèse inconsciente qui opère comme un mirage sur les yeux de son esprit.

C'est ainsi que je m'explique ce mélange de profondes vérités et de profondes erreurs qu'il a semées pêle-mêle à chaque page de ses œuvres, et qui, à un plus haut degré que partout ailleurs, se retrouvent dans son traité de l'éducation, pour attirer et repousser tour à tour le lecteur qui les juge de sang-froid.

En dépit de tout ce qui s'y trouve de fictif et d'illusoire, l'*Émile*, presque à chaque ligne, nous excite fortement à penser. Il oblige, quoi qu'on en ait, à sortir de l'ornière; il vous tire avec force du sommeil de l'optimisme, comme ferait un tocsin d'alarme. Il faut écouter cette voix pleine de chimères et d'éloquence. Cette nature qu'il invoque partout, Rousseau l'a trahie bien des fois au profit des fictions; mais que de fois aussi il a déchiré d'une main hardie les voiles épais

dont l'ignorance et le temps l'ont revêtue, pour nous la montrer brillante, forte et toujours jeune, sous les oripeaux dont nous croyons la parer, et qui nous font dire qu'elle est vieillie, alors que les vêtements seuls sont fripés dont nous l'avons recouverte pour la masquer à nos propres yeux. L'*Emile* d'ailleurs portait en lui son propre correctif : faisant appel à la nature seule, c'est la nature qu'il prenait pour juge au regard de ses adversaires. S'il fermait la porte d'un côté, déclarant son système la vérité, il la rouvrait de l'autre en proclamant que cette vérité n'a pour caution que l'expérience, dont elle doit faire passer les préceptes dans nos esprits et dans nos actes. En toutes ses erreurs, la théorie pédagogique de Rousseau se réfute d'elle-même avec le temps ; l'expérience a passé à son crible sévère les idées qu'elle renferme. Elle a condamné l'ensemble du système péremptoirement ; elle l'a approuvé dans le fondement qu'il a posé, et l'a développé en plusieurs de ses détails. C'était beaucoup alors d'invoquer la nature et le respect qu'elle commande à l'homme envers lui-même. Rousseau le fit avec puissance ; dans toute l'Europe sa voix eut des échos. Elle en eut surtout en Allemagne. Toute la pédagogie allemande a subi profondément l'influence de l'*Émile*, et s'est animée du souffle véhément qui y règne, de l'esprit de révolte contre la routine des traditions scolastiques. L'impulsion que Rousseau a communiquée à la pédagogie allemande pourrait être suivie jusque dans les travaux les plus récents.

II.

C'est par J. Bernard Basedow¹ que cette impulsion s'est transmise à l'Allemagne. A considérer seulement les résultats immédiats dont Basedow a doté la pratique, on ne comprendra pas les proportions que prit cette bruyante renommée. Génie de polémique et de propagande avant tout, le service incontestable que Basedow a rendu a été de stimuler de nouveau la discussion, et de provoquer de nouvelles expériences en signalant les voies nouvelles. Il a été ce que l'Angleterre appellerait un agitateur. Or, il est bon que par intervalle surgissent des hommes pareils, de peur que l'esprit ne vienne à croupir dans les formules. Pour déterminer exactement la situation de sa doctrine au regard du passé, il faut la voir au point de rencontre entre les idées de Comenius et celles de Rousseau : ces deux courants, partis à un

¹ Né à Hambourg en 1723, mort en 1790.

demi-siècle d'intervalle, l'un de l'Allemagne réformée, l'autre de la France philosophique, viennent se joindre dans ce personnage quelque peu excentrique, dont Goethe nous a laissé un portrait frappant dans ses mémoires.

C'est en l'année 1774 que Basedow se rendit à Francfort et visita le jeune auteur de *Werther*, qui venait de recevoir également pour la première fois la visite de Lavater.

« Basedow arriva, écrit Goethe, et s'empara de moi par un autre côté. Il était impossible de voir un plus grand contraste que celui entre Lavater et Basedow. Déjà l'aspect de Basedow indiquait ce contraste. Tandis que les traits de Lavater se livraient franchement à l'observateur, ceux de Basedow étaient contractés et comme tirés au dedans. L'œil de Lavater, limpide et pieux, rayonnait sous des sourcils très-larges; celui de Basedow, enfoncé profondément sous le front, noir, pénétrant, étincelait sous des sourcils hérissés. La voix violente, rude, de Basedow, ses jugements précipités et pénétrants, un certain sourire ironique, un rapide changement de la conversation, et tout ce qui pouvait encore le signaler, était l'opposé des qualités et de la manière d'être par lesquelles Lavater nous avait gâtés. Basedow était également très-recherché à Francfort, et l'on admirait ses grandes capacités intellectuelles; mais il n'était pas l'homme pour édifier les cœurs, ni pour les diriger. Son unique préoccupation était de mieux cultiver ce vaste champ qu'il s'était désigné, afin que l'humanité pût s'y installer plus commodément dans l'avenir, et en plus grande conformité avec les prescriptions de la nature. Il courait droit à ce but. Je ne pouvais sympathiser avec ses plans, ni même parvenir à me rendre tout à fait intelligibles les projets dont il poursuivait l'exécution. Qu'il voulût rendre toute instruction vivante et conforme à la nature, il y avait là sans doute de quoi me plaire; que les langues anciennes dussent être pratiquées en tenant compte du présent, cela me semblait digne d'éloge, et je reconnaissais volontiers ce qu'il y avait dans ce dessein de favorable au développement de l'activité et d'une conception plus vivante du monde; mais il me déplaisait de voir que les dessins de son *Traité élémentaire*¹ ne pouvaient que distraire encore plus de la nature que les objets eux-mêmes, en ce que, dans le monde réel, il n'y a de voisin que les choses dont le rapprochement est possible, et que par suite, malgré sa diversité et son apparente confusion, il conserve toujours, en toutes ses parties, quelque chose de réglé et de méthodique.

¹ Œuvre assez semblable à celle de Comenius.

Cette œuvre élémentaire disperse absolument la nature, car des choses qui ne se trouvent nullement concorder dans la représentation réelle de l'univers sont rassemblées ici à cause de la parenté des conceptions : d'où il suit aussi que l'ouvrage manque des qualités d'une méthode fondée sur la sensation, que nous sommes contraints de reconnaître dans les travaux semblables d'Amos Comenius. — Ce qu'il y avait néanmoins de bien plus curieux et de bien plus difficile à comprendre que sa doctrine, c'était la manière d'être de Basedow. Le but de son voyage était de gagner les gens par sa personnalité à l'exécution de son entreprise philanthropique, et non pas seulement d'ouvrir les cœurs, comme on le pourrait croire, mais tout uniment les bourses. Il s'entendait à parler de son projet d'une façon grandiose et persuasive, et chacun lui concédait volontiers ce qu'il affirmait; mais de la plus singulière façon il blessait le sentiment intime des gens desquels il sollicitait un appui; il les offensait même sans nécessité, en ce qu'il ne pouvait contenir ses opinions et ses saillies touchant les objets de la religion. En ceci également, Basedow apparaissait comme l'opposé de Lavater. Alors que celui-ci admettait la Bible textuellement et dans tout son contenu, même mot pour mot et comme applicable au présent, celui-là éprouvait l'envie la plus irrésistible d'innover en tout et de transformer les dogmes de la foi en même temps que les pratiques extérieures de l'Église. Il se déclarait avec dureté, devant chacun, l'ennemi le plus acharné de la Trinité, et ne pouvait cesser d'argumenter contre ce mystère, généralement convenu.

» Je m'emparais des armes du paradoxe, je dépassais ses opinions, et j'osais combattre ses témérités par des témérités plus grandes encore. Cela communiquait à mon esprit de nouvelles impulsions, et comme Basedow était beaucoup plus riche en lectures et connaissait bien mieux que moi l'escrime de la controverse, je me voyais obligé à de plus grands efforts à mesure que nous arrivions à traiter des points importants.

» Quelle différence quand je songeais à la douceur qui émanait de Lavater! Propre comme il l'était, tout ce qui l'entourait tendait à se conformer à sa personne. On devenait virginal à côté de lui, pour ne pas le choquer par quelque propos désagréable. Basedow, par contre, beaucoup trop confiné en lui-même, ne pouvait être attentif à ces choses extérieures. Déjà son habitude de fumer sans discontinuer un tabac détestable importunait au suprême degré, et cela d'autant plus, qu'après avoir achevé sa pipe il battait aussitôt le briquet pour allumer un affreux morceau d'amadou, malproprement pré-

paré, prompt à s'enflammer, d'une odeur affreuse, et qui, dès les premiers coups de briquet, empestait l'air d'une façon insupportable. J'appelais cette préparation une puanteur à la Basedow, et je prétendais qu'elle fût introduite sous ce titre dans l'histoire naturelle, ce qui le faisait beaucoup rire et l'excitait à m'exposer bien en détail cette préparation répugnante, tandis qu'il jouissait avec un ironique plaisir de mon aversion ; car c'était là une des particularités les mieux enracinées de cet homme si excellemment doué, qu'il aimait à plaisanter et à taquiner les gens les plus innocents. Il ne pouvait voir personne se reposer : par une saillie mordante, et d'une voix rogue, il vous excitait au réveil, vous embarrassait par une soudaine interrogation, et riait amèrement lorsqu'il avait atteint son but ; mais il se déclarait volontiers satisfait lorsque, venant promptement à la réplique, on lui rendait en échange quelque parole bien décochée. — Je passais toujours une partie de la nuit avec Basedow ; il ne se mettait jamais au lit, et dictait sans interruption. Parfois il se jetait sur sa couche et sommeillait, tandis que son secrétaire, la plume à la main, restait assis tout tranquillement, prêt à écrire sitôt que son maître, à demi éveillé, donnait de nouveau libre cours à ses pensées. Tout cela avait lieu dans une chambre hermétiquement fermée, remplie de tabac et du parfum de l'amadou. Chaque fois que je manquais une danse (Goethe s'était rendu aux bains d'Ems avec Lavater et lui), je grimpais en toute hâte chez Basedow, qui se montrait immédiatement disposé à causer et à discuter sur n'importe quel problème, et lorsque après quelque temps je courais de nouveau à la danse, je n'avais pas fermé la porte derrière moi que déjà il reprenait en dictant le fil de sa dissertation, aussi tranquillement que si rien ne l'avait interrompue. »

Après lecture de cette page vivante, on a vu Bernard Basedow ; on a entendu, on a fréquenté ce fils un peu étrange de la Germanie. Il y a quelque peu de Diderot dans ce personnage pétulant, mais c'est un Diderot qui a passé le Rhin pour s'envelopper d'un double nuage de tabac et de métaphysique. Le tabac était le plus médiocre, à ce qu'il paraît ; la philosophie valait mieux sans doute, bien qu'elle ne fût pas en tout point de première qualité. — Néanmoins on ne peut refuser la verve et la puissance à cette pensée, des intentions excellentes à cette volonté infatigable et fervente. Des rayons de lumière ont percé à travers les brumes de cet esprit tumultueux.

« Cet homme ainsi bâti » avait consigné sa théorie dans un « *Traité élémentaire, ou Recueil méthodique des connaissances nécessaires à l'instruction de la jeunesse* » (4 volumes, Dessau, 1774). Mais il n'avait

garde de s'en tenir à des écrits : il voulait agir ; la pratique était le but ardemment poursuivi de cette organisation si peu faite pour la pratique. Le réformateur entendait prouver au monde entier, par l'épreuve du fait, la valeur intrinsèque et l'efficacité du système. Il avait voyagé pour sa doctrine comme d'autres pour leur marchandise. Il s'était institué à la fois pontife et missionnaire de la nouvelle Église pédagogique, et chargé de se répandre lui-même. Le voyage qu'il fit à travers l'Allemagne, et qui l'avait conduit à Francfort auprès de Goethe, ne fut pas sans résultat. En dépit de son peu de goût pour le mystère de la Trinité, Basedow parvint à ouvrir bien des bourses, et même il sut gagner à sa cause le prince d'Anhalt-Dessau.

Avec ce concours, il fonda dans la ville de Dessau l'établissement devenu célèbre en Allemagne sous le nom de *Philanthropin*. Le *Philanthropin*, c'est le système vivant et fonctionnant. Si nous consultons Basedow, l'institution de Dessau est la souveraine merveille, l'agent rénovateur du globe ; et si l'univers veut souscrire, l'univers est sauvé. Basedow convie donc l'Occident et l'Orient à le seconder dans son œuvre et à lui envoyer des élèves. Il s'empare à cet effet du porte-voix de la publicité et se fait à lui-même des réclames enthousiastes avec la meilleure foi du monde. Voici un spécimen tiré d'une feuille périodique publiée par l'illustre pédagogue, sous le titre : « Archives philanthropiques, adressées par de fraternels amis de la jeunesse aux tuteurs de l'humanité..., également aux pères et aux mères qui ont l'intention d'envoyer des enfants au *Philanthropin* de Dessau. — Dessau, 1776. — » La préface du 1^{er} février 1776 porte en tête : « Tuteurs, Avocats, Bienfaiteurs de l'humanité, Cosmopolites intelligents ! »

Dans la seconde partie, le ton s'est élevé au suprême diapason du dithyrambe. Il dédie ses archives, au nom du *Philanthropin*, à quatre souverains. Premièrement à Joseph II, « père de la Germanie. » « Je l'adore, est-il écrit, comme le plus distingué de tous les citoyens de l'univers et comme l'un des meilleurs, comme mon souverain et protecteur immédiat, comme la raison de mon espoir en des temps meilleurs pour l'Allemagne », etc. Dans la dédicace au roi de Danemark, Basedow s'appelle lui-même un Cimbre ; à l'impératrice Catherine il promet de fonder un « Catharineum pour des citoyennes de l'univers. »

Le *Philanthropin* avait dix-sept mois d'existence lorsque parut la première livraison des « Archives. » Basedow invita, pour les 13, 14 et 15 mai de cette année 1776, professeurs, familles, enfants et souverains, à assister à un grand examen destiné à foudroyer l'incrédulité par

l'évidence suprême des résultats obtenus. « Envoyez des enfants, s'écriait-il, pour une heureuse vie d'enfance au milieu d'études dont le succès est infaillible. Cette entreprise n'est pas catholique, luthérienne ou réformée, mais chrétienne.... Nous sommes philanthropes ou cosmopolites. Dans notre enseignement et notre jugement, la souveraineté de la Russie ou du Danemark n'est pas placée après la liberté helvétique. » C'était assurément le meilleur moyen d'allécher les quatre parties du monde à ce ragoût cosmopolite¹.

« Le but de l'éducation doit être de former un Européen², dont la vie puisse être aussi inoffensive, aussi utile et aussi heureuse qu'il est possible de l'espérer avec le secours de l'éducation.... »

« Le soin d'élever chaque élève dans la religion paternelle est abandonné au clergé de cette ville; mais nous nous chargeons nous-mêmes de la religion naturelle et de la morale, partie essentielle de la philosophie.... »

En d'autres termes, le Philanthropin repose, quant à la religion, sur le déisme du « Vicaire savoyard » dont Rousseau traça pour son élève la profession de foi; quant à la morale, sur la philanthropie; quant à la politique, sur le cosmopolitisme des nations civilisées. Il y aurait certainement beaucoup d'objections à élever contre un pareil programme de culture morale appliquée à l'enfance. Mais le but est ici moins de juger les idées, que de les exposer dans leur ordre historique et leur enchaînement rationnel. Une pareille exposition d'ailleurs ne renferme-t-elle pas déjà un jugement? « L'histoire universelle, a dit Schiller, est le tribunal universel. » Cette grande vérité reste applicable partout, et il n'est point de domaine qu'elle n'embrasse dans la vie de l'esprit humain. Ce qui juge souverainement le fait antérieur, c'est le fait postérieur; l'avenir, avec une équité infaillible, absout ou condamne le passé, en formant de chacun de ses jugements un nouvel échelon pour le progrès. L'avenir de la pédagogie saura dégager du passé ce qui doit lui revenir; il fera le triage que nulle main ne peut encore accomplir avec assurance dans le présent.

La pédagogie allemande a proclamé, par la voix de tous ses représentants, l'union nécessaire de l'éducation et de l'enseignement. Fille de la philosophie, elle a compris que scinder la nature humaine en parquant l'intelligence d'un côté, le sentiment et la volonté de l'autre,

¹ Les pensionnaires payaient 250 thalers. — *Archives*, p. 38.

² « Par Européen, dit-il, nous entendons un homme vivant au milieu des nations civilisées douées de mœurs et d'institutions pareilles à celles qui se trouvent être presque générales en Europe. »

c'était faire œuvre de barbare, œuvre impie et funeste. Le vrai développement est l'équilibre dans le progrès; il ne sépare point les facultés, bien qu'il les distingue et les dirige chacune selon son aptitude spéciale, les appelant à concourir, comme la nature l'a fait, à un résultat commun. Si l'éducation proprement dite est faite pour former avant tout le caractère par la culture de la conscience et de la volonté, on ne peut oublier qu'il n'y a point de conscience humaine et point de volonté morale sans intelligence. Le développement de l'intelligence, objet plus spécial de l'instruction, s'offre donc en complément nécessaire à l'éducation.

Le Philanthropin ne pouvait mentir à l'axiome fondamental de toute pédagogie rationnelle. Il unissait l'enseignement et l'éducation, et insistait avec force sur cette union. Nous venons de voir comment il comprenait l'éducation moderne, et les moyens qu'il jugeait les plus propres à développer l'homme dans l'enfant. C'est surtout la doctrine de Rousseau que nous avons reconnue comme dominante de ce côté. Toute la pensée de Basedow en est imprégnée. Du côté de l'enseignement, c'est surtout la théorie de Comenius que l'on retrouve, bien qu'en plusieurs parties encore certains préceptes de l'*Émile* reparaissent sous des formes mieux adaptées aux besoins de la pratique et d'un enseignement en commun. Nous emprunterons à Charles de Raumer¹ l'exposé succinct du programme d'études suivi dans l'établissement de Dessau. Un système d'études n'étant au fond qu'une méthode appliquée, c'est la méthode de Basedow qui ressortira de ces indications.

« Dans l'enseignement des langues, dit M. Raumer, on se rattachait à Comenius, en ce que l'on joignait autant que possible à l'enseignement des mots employés dans les langues étrangères la vue des choses mêmes désignées par ces mots. — Le mot devait s'imprimer dans la mémoire par la contemplation, celle-ci se fixer par le mot. Comme antérieurement l'*Orbis pictus*, le *Traité élémentaire* visait à un enseignement parallèle des choses et de leurs désignations dans les différentes langues.

» Un second point sur lequel l'enseignement des langues différait, dans le Philanthropin, de celui que l'on pratiquait ailleurs, c'était que l'on enseignait d'abord la langue étrangère verbalement, ensuite par la lecture des auteurs, faisant intervenir assez tard la grammaire, par laquelle on commençait invariablement dans les autres écoles. Cela aussi n'est pas absolument nouveau. C'est ainsi que

¹ *Histoire de la pédagogie.*

Montaigne apprit le latin; Ratichius faisait précéder la grammaire de la lecture de Térence; Locke désirait quelque chose de semblable¹; mais Basedow et Wolke (professeur au Philanthropin), invoquaient surtout plusieurs passages de l'*Isagoge* de Gesner, où celui-ci soutenait qu'il était cent fois plus aisé d'apprendre une langue sans grammaire, par l'usage et par l'exercice, que par la grammaire seulement.

» L'enseignement de l'arithmétique devait être fort bon; du moins les traités de Busse, professeur de mathématiques au Philanthropin, ont su mériter une grande estime. Pour la géométrie, on semble avoir suivi les vues de Rousseau, qui insistait sur un dessin correct et aussi exact que possible des figures géométriques, et cela à bon droit. Nulle part à coup sûr le spiritualisme, si infatué de lui-même, ne convient moins que dans l'enseignement de la jeunesse. Ce spiritualisme dédaigne la représentation matérielle et exige immédiatement la notion; mais la jeunesse a besoin de l'image la plus belle et la plus fidèle comme symbole de la notion la plus claire et la plus vraie.

» Je possède une collection de figures géométriques sur carton, dont on se servait pour l'enseignement dans le Philanthropin. Rien n'y est négligé de ce qui peut rendre la représentation plus facile à saisir et la démonstration plus palpable. Même les enluminures des portions correspondantes de la figure ne sont pas dédaignées; des triangles isolés, en carton, peuvent être détachés, afin de montrer comment ils se superposent sur d'autres triangles de la figure, etc.

» Touchant l'enseignement de la géographie, de l'histoire naturelle et de la physique, on peut extraire quelques notions du « *Traité élémentaire* » de Basedow. L'enseignement géographique y est partagé en deux classes; il n'offre rien de particulier. — Quant à la méthode, il y est dit : « C'est chose essentielle de passer du tracé d'une chambre, » d'une demeure, d'une ville et d'une contrée connue, aux divisions » principales du globe. » Ceci à la manière de Comenius et de Rousseau. Je n'ai pu voir, dit M. Raumer, si réellement l'on suivait cette méthode.

» Le *Traité élémentaire* nous offre quelques notions disséminées sur les trois règnes, plus encore sur la physique et l'astronomie. On y prend en considération aussi la structure du corps humain. Beaucoup de parties faibles sont à imputer à la situation où les sciences natu-

¹ On connaît les méthodes plus récentes de l'Anglais Hamilton et de Jacottot, basées sur des principes semblables.

relles se trouvaient alors. — Une « Technologie, ou description des arts et métiers les plus ordinaires », y trouve également sa place. »

Si l'on ajoute les exercices gymnastiques, auxquels on accordait une grande importance, et qui sont restés en honneur dans les établissements de l'Allemagne et de la Suisse, on aura devant les yeux une esquisse générale du Philanthropin, et par suite du système qu'il avait mission de réaliser. Cet établissement se soutint durant une période de dix années (1774-1785). Ce seul fait devrait le préserver d'une condamnation radicale. Mais un fait plus significatif encore, selon nous, parlerait en faveur d'un examen attentif de ses doctrines : c'est le concours que Basedow trouva dans des hommes fort éminents, tels que Wolke, Trapp et Salzmann. Ce dernier, d'abord pasteur à Erfurt, obtint dès 1784 l'appui du duc de Gotha, et quitta le Philanthropin pour fonder l'établissement de Schnepfenthal, encore prospère aujourd'hui. Olivier de Lausanne, pédagogue fort estimé, professa également au Philanthropin depuis 1781, ainsi que le poète Matthison. Henri Campe, l'auteur du « Robinson Crusoé des enfants », surnommé le *Berquin de l'Allemagne*, homme lucide, d'un sens droit et pratique, contribua beaucoup à dégager de leurs excentricités les idées basedowiennes. Ses œuvres pédagogiques se sont inspirées du même esprit, avec plus de mesure et de sagesse. Lui-même, après avoir professé quelque temps au Philanthropin, fonda un établissement du même genre à Hambourg, pour en abandonner plus tard la direction à Trapp, son ancien collègue à Dessau.

En 1782, le Philanthropin possédait cinquante-trois pensionnaires. On en envoyait depuis Riga et Lisbonne. L'individualité bizarre de son fondateur contribua sans doute plus que le système lui-même à sa ruine. Des excès de boisson, un procès avec Wolke, son émule dans l'enseignement de l'institution, contribuèrent à discréditer Basedow et assombrèrent les dernières années de sa vie. Son activité fiévreuse le suivit jusqu'au bout. En 1785, il rééditait encore son « Traité élémentaire » et écrivait l'ouvrage : « De la méthode d'enseignement du latin par la connaissance des choses », plus un opuscule sur l'enseignement de la lecture. En 1786 parut son dernier ouvrage sous ce titre : « Nouvelle Méthode pour apprendre à lire, pour connaître Dieu et enseigner les langues avec la plus grande exactitude. »

Au mois de juillet 1790, une hémorragie surprit Basedow à Magdebourg, où depuis 1785 il s'en allait enseigner chaque année, durant quelques mois, dans une école de filles. « Il sentit venir sa fin, nous apprend M. de Raumer, dicta encore quelques suppléments à son testa-

ment, prit tendrement congé de son plus jeune fils, et mourut en pleine connaissance le 25 juillet, à l'âge de près de soixante-sept ans. » Il ne laissait d'autre héritage que son corps, dont il disposa au moment de mourir : « Je veux, dit-il, qu'on me dissèque pour le bien de mes semblables. »

A l'égal de Fichte, qui plus tard s'enthousiasmait à propos de l'institut fondée par Pestalozzi à Yverdon, Kant avait cru voir dans le Philanthropin de Dessau un établissement modèle, destiné à couvrir l'Europe de ses rejetons et à transformer le monde par l'éducation des générations à venir. Il écrivait en 1771, dans la *Gazette de Königsberg* :

« Une pareille école n'est pas seulement faite pour ceux qu'elle élève, mais, ce qui est infiniment plus important, pour ceux également auxquels elle fournit l'occasion de se former peu à peu et en grand nombre dans son sein comme professeurs, selon les indications de la vraie méthode d'éducation ; c'est une semence qui, soigneusement cultivée, peut produire en peu de temps une foule de professeurs entendus, qui bientôt couvriront le pays de bonnes écoles. Les efforts de tous les peuples pour le bien général devraient se proposer pour but, avant tout, d'appuyer une pareille école modèle, afin de lui permettre d'arriver rapidement à la perfection dont elle renferme les principes. »

Kant avait trop espéré. Il écrivit plus tard dans sa Dissertation sur la pédagogie : « On s'imagine, il est vrai, que des expériences ne sont pas nécessaires en matière d'éducation, et qu'il est possible de juger par la seule raison de ce qui sera bon ou ne le sera pas. Mais l'on se trompe beaucoup en ceci, et l'expérience nous apprend que souvent, à l'épreuve, s'offrent des résultats tout opposés à ceux que nous attendions. On voit par conséquent que, la chose reposant sur l'expérience, aucune génération n'est capable de présenter un système complet d'éducation. La seule école d'expérimentation qui commença, en quelque sorte, à ouvrir la voie, fut l'institut de Dessau. Il faut lui laisser cet honneur, en dépit des nombreuses fautes qu'on pourrait lui reprocher ; fautes qui d'ailleurs se retrouvent en tout ce qui procède de l'expérimentation, et qui font voir que de nouveaux essais restent toujours nécessaires. C'était en un certain sens la seule école où les maîtres eussent la liberté de travailler d'après des méthodes et des plans personnels, et où ils se trouvaient en relation aussi bien entre eux qu'avec tous les savants de l'Allemagne. »

III.

Peu de noms méritent autant de vénération què celui de Henri Pestalozzi. Ce fut un apôtre ; il a eu le génie de l'amour, et cet amour s'est concentré sur ce qu'il y a au monde de plus digne de l'exciter : les enfants et les pauvres. Pestalozzi a uni ces deux tendances en une seule, et il a aimé jusqu'à la plus complète abnégation l'enfant pauvre, l'orphelin de la société. Il a sondé la plaie de misère, et il l'a vue avant tout dans le dénûment moral et intellectuel. Il a compris que l'éducation était le véritable remède, le plus sûr à employer même pour améliorer la seule condition matérielle du pauvre et de l'artisan. Il a donc cherché à réformer l'enseignement élémentaire, à lui assurer des fondements solides. Son cœur orientait sa pensée. Dès qu'il eut aperçu le but, il n'en détacha plus son regard ni sa volonté. — Pour atteindre ce but, ou du moins pour s'en rapprocher, il fallait se frayer un chemin nouveau, puisque les anciennes voies n'y conduisaient pas. Dans les domaines de l'esprit, un chemin c'est une méthode. Pestalozzi chercha cette méthode à travers toutes les vicissitudes de sa destinée. L'a-t-il trouvée ? on en pourra juger par l'exposition de sa doctrine. Mais il est certain que nul n'a cherché la vérité avec plus d'amour. On ne saurait passer à côté de tant de cœur et de tant d'infortune sans leur payer le tribut qui leur est dû. Ce qui a manqué à cet homme remarquable, ce n'est pas la hardiesse féconde des conceptions, c'est la faculté de les appliquer. Il n'a pas su combler cette distance, impossible à supprimer, qui sépare en toutes choses l'idée vierge du fait où elle doit se réaliser. Toute idée est obligée de transiger avec le milieu de son application. La pratique est un compromis incessant entre l'idée et le fait. Enfermé dans le cercle intérieur de la méditation, Pestalozzi connaissait mal et tendait à négliger toutes les diverses résistances qu'une situation établie oppose à l'avènement de l'idée nouvelle, et avec lesquelles il faut nécessairement transiger, si l'on ne veut pas qu'elles vous infligent de cruels mécomptes. Dans ses Mémoires, Pestalozzi a fait lui-même, avec une franchise touchante, l'aveu réitéré de son incapacité dans les régions de l'application pratique. S'il se fût borné à répandre des idées fécondes et capables d'être accommodées progressivement aux exigences pratiques entre des mains plus habiles à manier la réalité, cet homme éminent eût moins compromis son autorité aux yeux des gens qui inclinent trop volontiers à juger sans appel un homme ou une doctrine sur les résultats fournis par des expériences souvent prématurées.

Mais, comme tous les grands cœurs, Pestalozzi avait la fièvre de l'application. L'amour tend toujours à se convertir en activité directe. Pestalozzi voyait le mal, il voulait le guérir. Ce fait attristant qui s'obstinait à rester devant ses yeux, l'asservissement de l'enfance pauvre à la misère intellectuelle et morale, le remplissait de douleur et appelait à son aide un autre fait ; car, pour le saisir et lutter avec lui, il fallait descendre dans les régions mêmes où il se produisait. La découverte intellectuelle peut suffire à l'esprit. Le cœur pousse à vouloir, et la volonté porte à agir. Alors que la nature de Pestalozzi eût dû le maintenir dans les régions de l'investigation théorique, son ardente tendresse pour le pauvre le portait sans relâche vers l'enseignement personnel, immédiat, enthousiaste. Il courait à l'expérience, et presque toujours pour rencontrer la déception. Mais rien ne put abattre cette généreuse énergie. Du sein des mécomptes, l'espoir reverdissait dans le cœur de cet homme de bien ; jusqu'au dernier soupir, la cause sainte qu'il avait poursuivie embrasa sa pensée et le jeta en de nouvelles épreuves.

Pestalozzi est né à Zurich en 1790. Il n'avait que six ans lorsque son père, qui était médecin, mourut et l'abandonna aux soins de sa mère et d'une servante dévouée. « Je grandis, dit-il, sous l'égide de la meilleure des mères, un enfant de femme et de mère, autant qu'il est possible de l'être. De toute l'année, je ne sortais guère de derrière le poêle ; tous les moyens enfin et tous les stimulants capables de développer la force virile, la pensée et l'expérience, me firent d'autant plus défaut qu'elles m'eussent été particulièrement nécessaires, vu les particularités et les faiblesses de mon organisation. » — « Je vis le monde, dit-il encore, dans les limites de la maison maternelle et dans celles tout aussi étroites de l'école ; la vie réelle m'était presque aussi étrangère que si je n'avais pas vécu dans ce monde où j'existais. »

Mourant, un des amis de Pestalozzi l'avait appelé à son chevet : « Je meurs, lui dit-il, tu vas être abandonné à toi-même ; ne te jette en aucune carrière qui pourrait devenir funeste à une nature bonne et confiante comme la tienne. Cherche quelque carrière tranquille, et n'entreprends jamais rien de quelque importance sans avoir auprès de toi un homme calme, de sang-froid, connaissant les choses, et sur lequel tu puisses t'appuyer en toute sûreté. Sans ce concours, une entreprise importante deviendrait dangereuse pour toi d'une manière ou de l'autre. »

Cette prédiction, toute la vie de Pestalozzi en est la douloureuse réalisation.

Voué d'abord à l'étude de la théologie, puis à celle du droit, Pestalozzi se décida, après une grave maladie, à brûler tous ses livres, et à aller vivre loin des villes pour y étudier l'agriculture et les moyens d'améliorer la condition du peuple des campagnes. Il passa quelque temps dans le canton de Berne, auprès d'un agronome de renom : c'est là que germa son premier projet, presque aussitôt réalisé. Ayant appris qu'il y avait à vendre, près du village de Birr, dans le canton d'Argovie, un vaste terrain que son aridité avait empêché d'utiliser jusqu'alors autrement que pour le pâturage, il l'acheta à vil prix et y installa une habitation. Il se proposait de cultiver la garance sur les terres qu'il venait d'acquérir. L'établissement prit le nom de Neuhof. C'est à cette époque que Pestalozzi épousa la sœur d'un de ses camarades d'enfance, Anna Schulthess, fille d'un riche négociant de Zurich.

« Ma chère Schulthess, lui écrivait-il quelque temps avant les fiançailles, ceux de mes défauts qui, au point de vue de mon existence à venir, me paraissent être les plus importants, sont l'imprévoyance, l'imprudence et le manque de présence d'esprit dans le cas de changements imprévus qui peuvent survenir. J'ignore combien, par les efforts que je fais pour les combattre, par le jugement calme et par l'expérience, je parviendrai à les amoindrir. Ils existent à présent encore en une telle mesure, que je ne dois pas les laisser ignorer à la jeune fille que j'aime ; ce sont des défauts, chère amie, qui veulent être pesés par vous avec la plus sérieuse attention. J'en ai d'autres encore, qui résultent de cette impressionnabilité et de cette sensibilité qui refusent souvent de céder devant le jugement de la raison ; je vais très-souvent à l'extrême dans la louange et dans le blâme, dans la sympathie et dans la répugnance. Portez toute votre attention sur ces faiblesses ; il y aura des jours où la sérénité et le calme de mon âme souffriront sous leur influence. Je ne vous parlerai pas de ce qu'on remarque en moi dès le premier coup d'œil : ma grande négligence, vraiment déplorable en tout ce qui concerne l'étiquette, et en général en toutes les choses qui par elles-mêmes n'ont aucune importance. Je dois encore vous faire l'aveu, chère amie, que je regarderai toujours les devoirs envers ma femme bien-aimée comme subordonnés à ceux envers ma patrie, et que, époux le plus tendre, je serai insensible aux larmes de ma compagne si jamais elle veut m'empêcher par elles d'accomplir, quoi qu'il en doive résulter, mon devoir de citoyen.... Ma femme sera la confidente de mon cœur, et entrera en partage de mes desseins les plus secrets. Une grande, une loyale simplicité régnera dans ma maison.... Mon cœur tout entier appartient à ma patrie, j'oserai tout pour dimi-

nuer la souffrance et la misère du peuple auquel j'appartiens. Je ne me dissimule pas les suites que pourront avoir les entreprises qui me sollicitent, combien peu je suis à leur hauteur, et combien est grand mon devoir de vous signaler les périls qui peuvent en résulter pour moi !

» Ma chère, ma précieuse amie, je vous ai parlé à cœur ouvert de mon caractère et de mes désirs. Réfléchissez à tout cela. Si les traits que mon devoir était de vous faire connaître devaient diminuer votre considération pour moi, vous estimerez du moins ma franchise, et ne trouverez pas sans noblesse que je n'aie pas abusé de votre ignorance touchant mon caractère dans l'intérêt de mes vœux les plus intimes. Décidez donc si vous voulez donner votre cœur à un homme qui a ces défauts et qui se trouve dans cette situation, et si vous jugez pouvoir être heureuse avec lui.

» Ma chère amie, je vous aime de tout mon cœur, et si profondément que cette démarche m'a bien coûté ; je crains de vous perdre, ma bien-aimée, si vous me voyez tel que je suis ; j'ai souvent voulu garder le silence, enfin j'ai triomphé de moi. Ma conscience me disait hautement que je serais un séducteur, et non un amoureux, si je cachais à ma bien-aimée quelque chose de mon âme, ou une circonstance qui pût quelque jour l'inquiéter et la rendre malheureuse ; je me réjouis maintenant de ce que j'ai fait. »

Le 24 janvier 1769, Pestalozzi, âgé seulement de vingt-quatre ans, épousait Anna Schulthess. Le malheur ne tarda pas à venir s'installer au foyer. L'établissement de Neuhof ne réussit pas. Avec l'exploitation agricole, Pestalozzi avait eu l'idée de combiner une institution pour de pauvres enfants. Dans sa pensée, ces deux établissements devaient s'étayer mutuellement. En été, les enfants travailleraient aux champs ; en hiver, on les instruirait en les préparant à une existence honnête, laborieuse et éclairée. Idée féconde et réalisable certainement, mais sous une autre direction. La question commerciale et économique n'était nullement le fait de Pestalozzi. Secondaire au point de vue théorique et dans la pensée du fondateur, elle maintenait son rang au regard du succès matériel de l'exploitation qui devait tout soutenir et tout faciliter. L'entreprise se trouva bientôt dans une situation déplorable. Les capitalistes de Zurich aimèrent mieux retirer à grande perte les fonds qu'ils avaient prêtés, que de les abandonner en des mains aussi incapables de les faire valoir. Pestalozzi resta sans ressources. Ce premier désastre fut grand. Abandonné de ses amis, ridiculisé même par quelques-uns, cet homme généreux eut la douleur de voir

la misère s'appesantir dès le début sur sa jeune femme, héroïque dans cette épreuve comme elle le resta jusqu'à la fin.

La détresse de Pestalozzi fut salutaire en un sens : elle lui mit la plume à la main. Il écrivit son premier ouvrage pédagogique, « les Soirées d'un solitaire. » C'est dans cet écrit qu'il formula fragmentairement, et pour la première fois, les idées encore éparses qu'il devait plus tard réunir en un corps de doctrine et s'efforcer de réaliser par une méthode correspondante. Cette publication eut du retentissement. Encouragé par ce succès imprévu, et poussé par quelques amis, Pestalozzi se remit aussitôt au travail, et écrivit en deux mois son roman de « Lienhard et Gertrude. » Cet ouvrage fit le tour de l'Europe. L'Allemagne le reçut avec enthousiasme. La réputation pédagogique de Pestalozzi était fondée. Ce livre est écrit à la glorification de la mère, — de celle qui veille au foyer du pauvre laboureur et de l'artisan. Il est destiné à montrer, dans des tableaux pleins de vérité, ce que peut non-seulement pour le soutien du ménage, mais surtout pour l'instruction et l'éducation des enfants, une mère sensée, vigilante, et vraiment religieuse. Dans cette œuvre comme dans toutes les autres, Pestalozzi s'est préoccupé avant tout de l'influence maternelle. N'a-t-il pas tenté lui-même au Neuhof, et plus tard à Stanz, de remplacer la mère pour de pauvres orphelins ? Son but dominant, celui qu'il n'a jamais perdu de vue et qui s'est toujours dégagé avec une plus grande clarté de ses efforts, a été la découverte d'une méthode assez élémentaire, pour qu'elle pût être appliquée au plus humble foyer par la mère de famille. Transporter sous le moindre chaume une école primaire, tel était son rêve. Il se rappelait sa propre mère, ses tendres soins à l'instruire, trop souvent prodigués à l'aventure. « Je veux mettre l'éducation du peuple, écrivait-il, entre les mains des mères. »

Après la publication de « Lienhard et Gertrude », Pestalozzi resta dix-sept années encore au Neuhof. Les ouvrages qu'il écrivait durant cette longue période d'angoisse et de dénûment montrent combien, dans l'homme animé de quelque grande idée, qui est toujours un grand amour, la volonté sait réagir sous le poids des infortunes matérielles. En 1782, il publia « Christophe et Else », un nouveau roman populaire destiné à compléter celui de « Lienhard et Gertrude, » mais qui est loin d'avoir la même valeur. Dans cette même année et celles qui suivirent, parut également un journal hebdomadaire rédigé par lui et plusieurs écrits détachés. En 1798, les « Recherches sur la marche de la nature dans le développement de l'espèce humaine. » — Il a dit

lui-même de cet ouvrage : « Je passai trois années à l'écrire, au milieu des plus grands efforts, exclusivement dans le but de me mettre d'accord avec moi-même sur la marche de mes idées favorites, et de faire cadrer mes instincts naturels avec mes représentations du droit civil et de la morale. Mais cette œuvre m'offre un nouveau témoignage d'impuissance ; elle est un simple jeu de ma force d'investigation, exclusive et sans proportion avec moi-même, dépourvue de toute tendance suffisante vers l'énergie pratique, dont j'aurais eu si grand besoin pour le dessein que je poursuivais.

» La disproportion entre mon pouvoir et mes vues ne fit que s'en augmenter. — L'effet que produisit mon livre autour de moi fut comme celui de toute mon activité ; bientôt personne ne me comprit, et je ne trouvai pas deux hommes dans mon entourage qui ne me donnèrent à moitié à entendre qu'ils tenaient le livre entier pour un galimatias. »

C'est la révolution française qui indirectement ramena Pestalozzi aux tentatives d'application. Les armées françaises avaient pénétré en Suisse ; une république une et indivisible, moulée sur la nôtre, avait été décrétée à l'usage des populations. A sa tête figurait un directoire de cinq membres ; parmi eux Legrand, homme plein d'intentions excellentes et grand admirateur de Pestalozzi. Celui-ci crut l'occasion venue ; il sollicita pour la première fois de sa vie — et ce fut une place de maître d'école. Legrand songea d'abord à faire ériger sous sa direction une institution dans le canton d'Argovie. Un incident de guerre empêcha la réalisation du projet. Le 9 septembre 1798, le bourg de Stanz, dans l'Unterwalden, fut incendié par les Français, et tout le canton dévasté. — Des familles dispersées, des enfants orphelins, beaucoup d'autres sans asile, appelaient du secours. — Legrand invita Pestalozzi à se rendre sur les lieux dévastés pour y recueillir les enfants et veiller à leur éducation. On mit à sa disposition le couvent des Ursulines, resté intact ; il y entra accompagné seulement d'une ménagère. Peu à peu il recueillit dans ce refuge jusqu'à quatre-vingts enfants couverts de haillons, sales, rongés de vermine. A peine si entre dix il s'en trouvait un qui sût l'A B C. C'est là que Pestalozzi fit les premiers essais de la méthode qu'il avait indiquée dans « Lienhard et Gertrude. » Il s'attacha surtout à imiter l'éducation de famille. Son activité tenait du prodige. Presque seul, il suffisait à toutes les exigences de la maison. Tour à tour maître, père, comptable, valet et presque servante, le zèle qu'il déploya fut inouï. Comme à Neuhof trente années auparavant, il chercha des combinaisons propres à ac-

corder le travail manuel avec l'enseignement, l'établissement pédagogique avec l'établissement industriel, destiné à satisfaire à la fois par ses profits aux besoins financiers de l'entreprise, à donner et à maintenir l'habitude du travail chez les enfants, et à leur faciliter enfin pour l'avenir le gain de la journée. Privé d'auxiliaires, il créa l'enseignement mutuel des enfants les uns par les autres, s'en remettant aux plus intelligents et aux plus avancés du soin de le seconder. « Mon but était, dit-il encore à ce sujet, de simplifier assez les moyens d'enseignement pour que l'on pût facilement amener l'homme le plus ordinaire à instruire ses enfants, et à rendre peu à peu les écoles presque superflues en ce qui touche aux premiers éléments. Comme la mère est la première nourrice du corps de son enfant, il faut aussi que, par la grâce de Dieu, elle soit sa première nourrice intellectuelle, et je regarde les maux qui résultent de l'enseignement prématuré dans les écoles, et tout ce qu'on communique artificiellement aux enfants en dehors de la maison, comme très-grands. Le moment désiré approchera dès que nous aurons simplifié l'enseignement à tel point que la mère pourra enseigner elle-même sans secours étranger, et progresser elle-même tout en enseignant. »

Des maladies survinrent parmi les enfants ; Pestalozzi redoubla d'ardeur et de soins. Les parents le payèrent de leur ingratitude et de leurs calomnies. Le 8 juin 1799, les Français, pressés par les Autrichiens, l'arrachèrent à une tâche qui l'aurait tué. Arrivés à Stanz, ils convertirent en hôpital militaire les dépendances du couvent. Pestalozzi dut rendre à leurs familles le plus grand nombre des enfants ; vingt-deux seulement restèrent sur quatre-vingts, sous la direction du pasteur Businger. Pestalozzi se retira pendant quelque temps aux bains du Gurnigel, dans l'Oberland bernois. Dans un état de santé très-précaire encore, il se rendit ensuite à Burgdorf (seconde ville du canton de Berne), et y obtint par faveur l'autorisation de professer dans les plus basses classes. Le maître d'école prit de l'ombrage, et crut que Pestalozzi visait à le supplanter. « On se disait à l'oreille que moi-même je ne savais pas écrire, calculer, et pas même lire convenablement. »

Un an après, la poitrine attaquée, Pestalozzi se vit obligé encore une fois d'interrompre son humble mais fervent apostolat. Il reprit la plume et écrivit, en 1801, son livre « Comment Gertrude instruit ses enfants. » Il y parle avec une douleur poignante du désir qui remplit sa vie de venir en aide au pauvre peuple par l'éducation et l'enseignement, de son incapacité à réaliser ce vœu, de ses nombreuses mé-

prises, de son désespoir au regard de lui-même. Il attaque amèrement la culture intellectuelle et morale de la génération actuelle : « L'Europe s'est élevée d'un côté, dit-il, en ce qui concerne les arts particuliers, jusqu'à une hauteur gigantesque, mais d'un autre côté elle a perdu tous les principes d'une direction naturelle à imprimer à ses populations. Aucune partie du monde n'a été placée encore aussi haut, aucune n'est tombée aussi bas d'autre part; comme l'image du prophète, on la voit qui touche les nues de son front doré; mais l'enseignement populaire, qui devrait être le support de cette tête brillante, est fait comme les pieds de l'image, de l'argile le plus infime, le plus fragile et le plus méprisable. »

En 1804, après quelques tentatives infructueuses pour se mettre en rapport avec M. de Fellenberg, directeur de l'institution de Hofwyl, près de Berne, Pestalozzi accepta avec empressement l'offre que lui fit la ville d'Yverdon de mettre à sa disposition les bâtiments nécessaires pour l'établissement d'un institut pédagogique.

Fondé en 1805, l'établissement d'Yverdon a été pour la doctrine de Pestalozzi ce que le « Philanthropin » a été pour celle de Basedow. Cette institution célèbre, qui compta un instant près de deux cents élèves, a joui, comme celle de Dessau, mais à plus juste titre sans doute, d'une réputation européenne. Visitée par de très-hauts personnages, honorée du patronage spécial de l'empereur de Russie, elle resta durant les vingt années de sa durée un point de mire pour tous ceux qui s'intéressent aux importantes questions qu'elle ambitionna de résoudre. Le philosophe Fichte lui prédisait, je l'ai dit, comme le fit Kant pour le Philanthropin, qu'elle transformerait l'ordre social en couvrant l'Europe d'établissements semblables. Mais Pestalozzi ne pouvait que succomber à la longue sous le fardeau d'une pareille administration; il devait s'ensevelir sous les glorieux débris de cette œuvre, la dernière tentée par son génie, mais qui grandit son nom et l'élargit jusqu'aux confins du monde civilisé.

Raconter les phases et dire la destinée de cette œuvre suprême est chose impossible dans un aperçu aussi général. Quelques lignes suffiront aujourd'hui. L'établissement d'Yverdon se soutint longtemps par le zèle ardent du fondateur, qui se répandait partout, animant les cœurs et les volontés; mais il fut redevable de sa durée plus encore au concours de quelques hommes plus habiles à s'accommoder au fait, et à tirer des découvertes du maître ce qui se pouvait prêter à une application immédiate. Le système se mitigeait ainsi et sa rigueur logique se pliait davantage aux diverses exigences. Parmi les professeurs dont

l'auxiliaire fut des plus précieux pour l'établissement, il faudrait citer surtout Niederer et Schmid; leur rivalité, qui éclata plus tard, a marqué l'heure de la décadence. Tous deux étaient élèves de Pestalozzi, ardents à propager et à expérimenter ses doctrines. Niederer, avec son esprit généralisateur, aidait Pestalozzi à relier et à coordonner ses fécondes idées pour en former un réseau plus solide; Schmid, par son habileté administrative, sa brûlante énergie, sa persévérance et sa ponctualité, servait de discipline et de frein à la volonté emportée du maître, et facilitait la gestion matérielle de l'entreprise. La rivalité de ces deux hommes, qui avait germé dès le début et grandi par le contact, fit explosion dès 1815. Pestalozzi sentait bien que, livré à lui-même, il ne pourrait lutter longtemps. Aux embarras qui naissaient de l'enseignement s'ajoutaient déjà des embarras financiers accusant une administration défectueuse. Pestalozzi fit tout pour ramener Schmid et Niederer à la concorde; mais les réconciliations dues à ses efforts ne se soutinrent pas. Le déclin de l'institution ne fut pas rapide; d'autant plus douloureux pour Pestalozzi. L'édifice qu'il avait élevé tomba sous un affaissement graduel.

En 1815, la femme de Pestalozzi, Anna Schulthess, mourut âgée de près de quatre-vingts ans. Dix ans plus tard, Pestalozzi quittait Yverdon. Courbé par l'âge et par l'épreuve, mais non lassé dans son amour pour le genre humain, le vieillard rentrait au Neuhof, cherchant un dernier refuge auprès de son petit-fils, sous ce même toit qui avait vu son premier désastre et le commencement de sa détresse. Il y mourut le 17 février 1827. « Je pardonne à mes ennemis; puissent-ils trouver le repos maintenant que j'entre dans la paix éternelle! J'aurais volontiers vécu un mois encore pour achever mes derniers travaux; mais je n'en remercie pas moins la Providence qui me rappelle de ce monde. Et vous, les miens, restez paisibles à l'écart entre vous, et cherchez votre bonheur dans le cercle paisible du foyer de famille. » Ce furent ses dernières paroles. Peu d'étrangers accompagnèrent son cercueil, il était tombé beaucoup de neige ce jour-là. Dans le trajet jusqu'au cimetière, on passa près du nouvel hospice des pauvres, que Pestalozzi avait commencé de bâtir, mais qu'il ne devait pas voir s'achever.

« Je n'ai voulu durant toute ma vie, et je ne veux aujourd'hui que le bien du peuple, que j'aime et dont je sens comme peu d'autres les misères, dont je porte les souffrances comme peu d'autres les ont portées ¹. »

¹ Lienhard et Gertrude.

Ces paroles, qu'il écrivait en 1801, pourraient sans mentir à sa vie figurer sur la pierre de son tombeau.

Examinons maintenant l'œuvre de Pestalozzi dans ce qui la résume : c'est-à-dire dans sa méthode.

Une méthode se compose de deux choses : les principes d'abord, qui en forment l'esprit ou le côté théorique ; en second lieu les procédés d'application, qui en sont l'expression matérielle et positive. En ce qui concerne ses principes fondamentaux, la méthode de Pestalozzi s'accorde en général avec les idées que la pédagogie allemande a si énergiquement contribué à dégager du fatras de la scolastique depuis Jean Comenius. Mais cette coïncidence, loin de diminuer le mérite de Pestalozzi, lui servirait au contraire de caution, en même temps qu'elle apporterait, s'il était nécessaire, une présomption nouvelle en faveur des bases sur lesquelles on voudrait fonder l'enseignement nouveau.

Ces bases n'ont pas changé essentiellement depuis Comenius, elles se sont affermies et développées ; Pestalozzi les a consolidées plus que personne. Aujourd'hui elles sont inébranlables ; et si l'on discute encore, c'est sur les moyens propres à faire passer dans la pratique les principes posés, mais non pas sur ces principes eux-mêmes. Pestalozzi, comme ses prédécesseurs les plus éminents, se préoccupe beaucoup moins d'emmagasinier à la hâte des notions dans l'esprit, converti de la sorte en une espèce de bazar cérébral où toutes choses sont disposées les unes auprès des autres, selon une ordonnance artificielle, et sans autre lien chez la plupart qu'une mémoire incertaine, appelée à régner sur ce chaos décoré du nom de science ; son souci est, avant tout, d'augmenter en intensité la force intellectuelle et morale de l'homme. Ce qu'il veut, c'est beaucoup moins *enrichir* l'esprit de connaissances variées, que le fortifier en lui procurant, sans le lasser, une alimentation naturelle, puisée aux sources mêmes de la vie. Il ne s'occupe pas d'orner l'intelligence, mais de l'asseoir et de la développer ; les esprits ne doivent pas regorger du superflu et manquer du nécessaire. Le calcul, le dessin, les sciences naturelles, l'étude des langues ne lui importent pas comme telles. La religion n'est pas son but à elle-même, elle est un agent nécessaire chez l'enfant pour la culture morale, pour le développement de la conscience et l'affermissement de la volonté dans la justice. La fin que poursuit Pestalozzi dans la culture intellectuelle et morale, c'est la croissance naturelle de l'esprit, du cœur, de la volonté orientée vers le bien. Un homme ainsi formé sera prêt, une fois entré dans la grande et sévère école de la

vie pratique, à acquérir promptement les connaissances plus spéciales que commandera sa profession, et il restera, grâce à ce premier fonds, dans toutes les situations où le placera la destinée, un travailleur sensé, moralement sain, utile à lui-même et aux autres.

La méthode de Pestalozzi se montre plus attentive qu'aucune autre à stimuler dès le premier âge la réflexion par le spectacle des choses elles-mêmes. Elle s'efforce en toutes les branches de l'enseignement d'appliquer le principe de la contemplation vivante, et de faire gravir à l'esprit, degré par degré, l'échelle des synthèses, en excitant chez l'enfant, au moyen de l'imagination, et par des invitations discrètement ménagées, l'initiative intellectuelle, au lieu de la détruire et de la décourager en la devançant à tout propos. Aider la nature, et non la supplanter : voilà le secret. Nous trouvons une première et fort importante application de cette théorie dans l'enseignement du calcul, auquel Pestalozzi arrivait par la *contemplation* réelle des rapports entre les chiffres. Il présentait les éléments de toutes les unités, de toutes les fractions, ainsi que de leurs rapports mutuels, par la décomposition en unités et en parties de l'unité; cette manière de procéder rendait faciles à l'enfant et claires pour son esprit, en les imprimant dans son imagination, toutes les opérations arithmétiques, depuis le plus simple calcul jusqu'aux proportions les plus compliquées.

Pour la géométrie, qui est la science des rapports entre les dimensions, la contemplation se trouvait nécessairement appelée à jouer le rôle essentiel. Les rapports entre les lignes, les surfaces et les volumes étaient rendus palpables à l'œil et au toucher. Par le maniement des figures, l'enfant s'élevait peu à peu aux représentations les plus complexes; il apprenait la géométrie en construisant successivement, sous la direction intellectuelle du professeur et dans un enchaînement logique rigoureusement observé, l'angle, les surfaces, les corps; en divisant, combinant, mesurant et transformant les figures, on l'amenait à remarquer à son propre insu leurs relations les plus variées, à les compter, et à s'élever ainsi, sans qu'il fût besoin d'aucun effort particulier, jusqu'aux dernières limites de la science. De l'âge de huit ans à l'âge de treize, en un délai de cinq années, l'enfant le plus vulgairement doué devait, selon Pestalozzi, avoir construit ainsi tout l'édifice de la géométrie. Ces procédés, qui trouvent un auxiliaire si empressé dans le sens plastique dont l'enfant se montre doué, et qui le porte à construire, à combiner et à décomposer, ont été appliqués depuis avec un succès incontestable, et perfectionnés

encore dans beaucoup d'écoles publiques et d'institutions particulières de l'Allemagne ¹.

Dans l'art du dessin, la méthode était d'une application toute naturelle, et, par les forces des choses, avait toujours été observée. Pestalozzi mit son soin à la préciser par un enchaînement plus rigoureux, et s'attacha encore sur ce point, comme en toute matière, à ce que les facultés inventives de l'enfant fussent seulement invitées, toutefois sans excès et sans hâte funeste, à sortir de leur inertie. Dans toute l'étendue de son enseignement, il ne songeait qu'à éveiller le germe et à développer selon les vœux de la nature la capacité virtuelle déposée en lui. C'est ainsi que dans l'étude du chant, auquel toute la race germanique a fait une place sérieuse dans les écoles, Pestalozzi cherchait de même à stimuler l'initiative de l'élève, en l'exerçant à découvrir lui-même des rapports mélodiques. Il avait noté la gamme en chiffres : idée qu'il a pu emprunter à Jean-Jacques Rousseau, dont lui aussi, de son propre aveu, avait lu les écrits avec un grand enthousiasme dans sa jeunesse.

L'écriture était enseignée au moyen d'un tableau sur lequel des lignes verticales et horizontales, se croisant de manière à former des cadres, déterminaient avec la plus rigoureuse exactitude les proportions, c'est-à-dire les rapports respectifs des barres, des lettres et des mots. Les modifications apportées par Pestalozzi à l'enseignement de la lecture étaient dues en principe aux idées d'Olivier, professeur au Philanthropin, qui furent systématisées par Krug et appliquées par le professeur Zeller à Heilbronn. Cette méthode unissait d'une façon particulière la prononciation et l'épellation, cherchant à éviter les inconvénients des deux ; elle exige que l'enfant se rende compte clairement des moyens employés pour la prononciation de chaque lettre ; qu'il connaisse le mouvement que les lèvres, les dents, la langue, et le gosier affectent dans l'émission des sons. Pestalozzi pensait ainsi obtenir une prononciation correcte, en même temps qu'il espérait délivrer la lecture de la routine et du mécanisme qui élimine partout l'attention de l'enfant et sa spontanéité. Mais l'on peut se demander si cette manière d'apprendre à lire, poussée jusqu'à ses applications les plus minutieuses à chaque détail, outre qu'elle devait enrayer l'enseignement, ne risquait pas d'aboutir dans la rigueur de ses dernières conséquences à *mécaniser* au contraire cet enseignement, que Pestalozzi voulait débarrasser de tout formalisme artificiel, pour le rendre organique, vivant et conforme à la nature.

¹ Entre autres, et surtout, par Charles Froebel.

Ces quelques données suffisent pour caractériser la méthode de Pestalozzi, en révéler l'esprit et la constante préoccupation par le choix des moyens employés. Il faut abandonner le jugement définitif aux hommes spéciaux, à l'expérience surtout qui déjà a sanctionné quelques-uns de ces procédés, tout en les mitigeant. Mais dût la méthode périr entièrement, ce qui ne saurait plus périr, c'est l'inspiration d'où elle est sortie : c'est le combat à outrance contre tout enseignement et contre toute éducation qui tend à mécaniser l'homme, qui le corrompt et l'affaiblit en le dénaturant. Il est plus aisé sans doute d'asseoir l'enseignement sur la mémoire, l'éducation sur la vanité. Par la facilité qu'on a d'exciter ces ressorts, la tentation est grande de leur demander des succès trop rapides pour être solides et féconds. C'est là un système qui porte des fruits empoisonnés. La mémoire encombrée ne nourrit pas l'esprit; elle l'obsède, l'écrase souvent, le livre, une fois abandonné à lui-même, sans règle et sans fixité à toutes les oscillations et à tous les hasards. Quant à la vanité, elle reste comme un acerbe levain dont s'est imprégnée l'âme : stimulée par la chance du succès, elle se convertit chez beaucoup en une ambition fiévreuse et malsaine; leurrée dans ses espérances, elle tombe dans les découragements inertes, ou bien se transforme en envie, selon sa pente la plus naturelle, et tend à ne laisser en nous que le squelette de l'homme intérieur, l'égoïste dans son aridité impuissante.

L'Allemagne a compris les obligations qu'impose la culture humaine, et si elle n'est pas arrivée à des résultats suffisants, elle cherche du moins avec ardeur, et avec le respect profond de notre nature, la satisfaction des plus nobles exigences.

Dans ce grand dessein, elle devait s'attacher surtout à l'instruction élémentaire, de toutes la plus importante et la plus générale. La Suisse comme l'Allemagne s'est toujours préoccupée de l'enseignement populaire avec une sollicitude dont elle recueille les fruits. Elle est fière d'avoir engendré et possédé Pestalozzi. Elle est fière également d'un homme moins grand par la puissance d'investigation, mais plus assuré par contre dans le champ des réalisations pratiques : nous voulons parler de M. de Fellenberg, qui fut avant tout un administrateur. Dans les théories qu'il appliqua avec une rare sagesse et une dextérité vraiment hors ligne, on retrouve tous les principes que la pédagogie allemande moderne a mis à nu dans ses laborieuses recherches; mais ces principes, savamment atténués et équilibrés, ont reçu par son secours des applications et des développements dont à peine en d'autres mains ils eussent paru susceptibles. Homme d'un sens admirable, à la fois

mesuré et hardi, comme le sont les grands praticiens, Fellenberg a créé un instrument pédagogique, vivant témoignage de ce que peut un homme habile lorsqu'il rencontre, à portée de sa féconde initiative, des notions élaborées par le génie de la spéculation philosophique, et qui n'attendent, pour franchir la distance de l'idée au fait, que le secours des intelligences vouées par avance à leur service. Les hommes semblables sont faits pour accoucher les théories de leur réalité vivante. Le nom de Fellenberg restera associé à celui de Pestalozzi dans la reconnaissance et dans l'estime de ceux qui sont capables de comprendre ce mot, de tous le plus rempli de promesses, le plus vaste et le plus radical : l'éducation.

Je suis heureux de laisser ici la parole à un illustre critique, et fort autorisé en matière de pédagogie, à M. Saint-Marc Girardin. Son rapport lucide et substantiel sur « l'Instruction intermédiaire dans le midi de l'Allemagne » (1835) fournit un exposé des plus intéressants sur l'institut d'Hofwyl et sur son fondateur. Je prends la liberté d'en transcrire les plus importants passages :

« Hofwyl n'est point un institut, un collège : M. de Fellenberg n'est point un directeur d'école. Hofwyl est quelque chose de tout particulier, et la pensée qui l'a fondé et qui l'entretient est une pensée qui ne semble point appartenir à notre siècle. Hofwyl est un petit monde, une société en miniature que gouverne M. de Fellenberg, avec une autorité souveraine et presque religieuse. C'est lui qui a tout créé, et c'est lui qui donne à ce monde, sorti de ses mains, le mouvement et la vie morale qu'il veut. Pour trouver quelque chose qui ressemble à Hofwyl, il faut remonter jusqu'à ces républiques de l'antiquité qui se moulaient sous la main d'un législateur, ou jusqu'à ces ordres monastiques qui naissaient au moyen âge à la voix d'un saint ou d'un enthousiaste. Il y a dans M. de Fellenberg quelque chose du législateur antique, quelque chose du fondateur d'ordres monastiques. Il a, comme ces hommes à part, une volonté de fer, des passions ardentes qu'il a disciplinées afin de n'en garder que la force, une foi enthousiaste à son idée, une persévérance merveilleuse et surtout un don d'ascendant irrésistible sur les hommes qui font un pas, fût-ce un seul, dans le cercle de ses idées.

» Personne, depuis les philosophes grecs, n'a embrassé avec tant de force l'idée de l'éducation, personne n'en a mieux compris toute la portée que M. de Fellenberg. L'Église comprenait la force de l'éducation : mais comme c'était par la religion qu'elle faisait l'éducation de l'homme, et comme c'était pour le ciel plutôt que pour la terre qu'elle

le formait, l'idée de l'éducation disparaissait dans l'idée plus haute de la religion. M. de Fellenberg a repris le point de vue de Platon : son système d'éducation a des formes toutes séculières, et son but est tout séculier aussi. Il veut former l'homme, non pour le ciel, mais pour la société humaine, et c'est par l'éducation qu'il espère réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent. A la discipline impuissante des lois et des pouvoirs publics, il veut substituer la discipline que chacun s'impose volontairement, la discipline de l'éducation. C'est l'idée de la philosophie ancienne.

» Il y a trente-quatre ans que M. de Fellenberg a fondé Hofwyl. C'est en 1799, quand la Suisse venait de perdre son indépendance, que M. de Fellenberg, sentant sa patrie lui échapper, pensa qu'il y avait quelque chose de plus grand et de plus digne à faire que d'être patri-cien de Berne sous la protection de la république française. Comme sa patrie lui manquait, il s'adressa à l'humanité. Témoin de tant de sociétés qui s'écroulaient, il crut qu'il y avait une société nouvelle à fonder et que cette société ne pouvait se fonder que par l'éducation; il créa Hofwyl. Tous les instituts, tous les collèges, toutes les écoles avaient eu jusque-là pour but l'instruction; il eut en vue l'éducation. En jugeant Hofwyl, il ne faut point oublier quelle fut l'idée de son fondateur.

» Hofwyl comprend cinq instituts qui sont liés les uns aux autres d'une manière plus ou moins étroite : 1° un institut scientifique; 2° une école intermédiaire (*real schule*); 3° une école de pauvres ou école rurale; 4° une école normale perpétuelle; 5° une école normale trimestrielle pour les maîtres d'école. Voyons d'abord l'institut scientifique.

» Le latin, le grec, le français, l'allemand, les sciences mathématiques et physiques, le dessin, la musique, voilà quels sont, à Hofwyl, les objets d'enseignement; c'est plus ou moins ce qu'on trouve partout. Je crois que les études y sont faibles et je n'ai point entendu dire qu'aucun élève d'Hofwyl se soit jusqu'ici distingué dans les lettres. Aussi bien ce n'est pas là ce que cherche M. de Fellenberg : il ne vise point à faire des prodiges et des génies; il vise à faire des hommes d'honneur et de sens. Il y a, il faut l'avouer, dans les collèges et dans les instituts littéraires, une sorte de fermentation et de fièvre qui développe singulièrement les esprits, mais qui gâte peut-être les caractères. Dans les collèges, le travail n'a point la moralité qui lui est propre; l'élève ne travaille point en vue de remplir le devoir qui lui est imposé, et de goûter le charme d'une journée active et laborieuse;

il travaille pour surpasser ses condisciples. Le travail est une arme. L'émulation remplace l'obligation. Au lieu de cette satisfaction tranquille et douce que donnent les devoirs accomplis, les élèves ont les joies inquiètes de la bataille et de la victoire ; et, s'ils se relâchent, au lieu du regret d'avoir manqué à leurs devoirs, au lieu du repentir, c'est un dépit amer d'être vaincu, c'est une ardeur brûlante de prendre leur revanche. Le travail, dans les instituts littéraires, est un agacement perpétuel qui nuit à l'âme parce qu'il lui donne trop de secousses et d'émotions. Ce genre de travail porte ses fruits ; il fait des esprits vifs, brillants, hardis ; des imaginations riches, fécondes, variées ; des hommes de lettres, en un mot ; mais il fait des caractères ardents, ombrageux, inquiets, qui se nourrissent de vanité, des hommes de lettres aussi, en un mot.

» Quand l'instruction est le but d'un institut, c'est l'esprit qu'il faut surtout développer, et l'esprit a peut-être besoin d'être provoqué de cette manière pour faire tout ce qu'il peut ; mais quand on vise à l'éducation, c'est à l'âme qu'il faut s'adresser, et elle a besoin d'autres traitements que l'esprit.

» Je ne me dissimule point cependant les dangers des instituts où l'instruction ne tient que le second rang. Un des premiers, c'est que l'éducation est beaucoup plus chanceuse que l'instruction, je veux dire que l'éducation dépend beaucoup plus que l'instruction de l'homme qui la donne. Quand vous enseignez le latin ou les mathématiques, que vous l'enseigniez bien ou mal, l'élève en tire toujours quelque chose de bon. Dans l'éducation il n'en est point de même. Si vous inculquez à l'enfant de faux principes, si vous lui apprenez une morale creuse et vide, voilà un homme perdu : et les principes de la morale, c'est, songez-y bien, quelque chose qui n'a point l'authenticité et la précision d'une science, comme une grammaire latine ou un traité d'arithmétique. Nulle part l'enseignement ne dépend tant du professeur qu'en fait de morale. C'est là, je le répète, un des dangers des instituts qui visent à l'éducation : les erreurs y sont plus faciles et de plus grave conséquence que dans l'instruction.

» C'est ici qu'il y a lieu d'expliquer brièvement ce que j'appellerai volontiers la philosophie d'éducation de M. de Fellenberg ; je tirerai mes renseignements à ce sujet de plusieurs ouvrages publiés sur Hofwyl, de quelques souvenirs personnels et surtout d'un traité écrit en 1824 par M. de Fellenberg fils.

» M. de Fellenberg n'emprunte point son principe d'éducation à la religion. La religion n'est point exclue d'Hofwyl, à Dieu ne plaise ;

mais elle n'y a qu'une part restreinte d'influence. Cette intention est visible jusque dans les petits détails. Ainsi il n'y a point soir et matin de prières communes. Le soir seulement il y a une sorte de colloque de famille entre M. de Fellenberg et ses élèves. C'est un examen paternel de la conduite de la journée. Je doute que les petits faits de la journée d'une école puissent amener chaque jour, à propos, des avertissements, ou des conseils de morale propres à faire impression sur l'esprit de la jeunesse¹. Dans les anciennes écoles, la prière, la lecture de la Bible tiennent lieu de ce colloque, et valent mieux peut-être, quoique la routine, je l'avoue, émousse vite le sentiment de la prière.

» Ce n'est point non plus à l'amour de la patrie, au principe de l'éducation antique que M. de Fellenberg emprunte sa force. Il a des jeunes gens de toutes les nations et il n'élève point l'homme pour une patrie non plus que pour une église quelconque. Il élève l'homme pour l'humanité. Je ne puis guère définir plus nettement son principe d'éducation. M. de Fellenberg croit que Dieu qui a mis dans l'homme tout ce qu'il faut pour son développement physique, y a mis aussi tout ce qu'il faut pour son développement moral, et que l'éducation est l'art de diriger ce développement. L'homme, à cause de la mauvaise éducation qu'il reçoit, gaspille et perd une bonne partie des forces que Dieu lui a données. Il n'y a point un seul homme jusqu'ici qui ait employé à son profit et à celui de la société le capital qu'il tient de la Providence. Le but de l'éducation doit donc être de tirer de l'homme toutes les forces qui y sommeillent.

» Nos forces suffisent et au delà à l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés. Mais ces devoirs, quels sont-ils ? M. de Fellenberg ne le dit pas, et sa philosophie éclate surtout dans ce silence ; car M. de Fellenberg croit que l'homme a en lui l'instinct de tous ses devoirs, qu'il n'est pas besoin de les lui enseigner méthodiquement, ni de lui apprendre qu'il doit tout faire pour les remplir. Quand

¹ M. Saint-Marc Girardin nous permettra d'opposer à son scepticisme sur ce point, d'ailleurs fort naturel, la valeur d'une expérience personnelle. L'institut de Lenzbourg, dans le canton d'Argovie, aujourd'hui dissous par la mort de son fondateur, Christian Lippe, procédait en partie de Fellenberg. Ancien professeur à Hofwyl, M. Lippe réunissait les élèves autour de lui à la fin de chaque journée, et se livrait à cet examen, suivi d'admonestations paternelles, dont il s'agit. Ces réunions contribuaient puissamment à tenir les consciences éveillées sous l'ascendant moral du maître, à la fois bienveillant et sévère, et à resserrer encore les liens de cette famille transitoire que gouvernait l'autorité du meilleur des hommes. Mais il faut reconnaître que l'emploi de procédés de cette nature appelle des hommes d'élite particulièrement doués du côté du cœur. Entre des mains vulgaires, un instrument pareil sera toujours plus nuisible que salutaire.

l'estomac est sain, il accomplit toutes ses fonctions sans que personne le lui dise; quand l'âme est saine elle accomplit aussi tous ses devoirs sans que personne s'en mêle. Une âme saine dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, voilà où doit tendre l'éducation. Avec une âme saine et un corps sain, l'homme n'a besoin ni de traités de morale, ni de lois; il trouve en lui l'idée de tous ses devoirs et la force nécessaire à leur accomplissement.

» Je n'ai qu'un reproche à faire à cette philosophie d'éducation, c'est que pour l'appliquer il faut plus de soin et plus d'habileté que n'en ont les hommes ordinaires. Ayons grande confiance en la nature de l'homme, cela est fort bien; mais que veut la nature de l'homme? Quelle est l'éducation qui est selon le vœu de la nature de l'homme? Les indications sont fugitives et légères: que de soins, que d'attention pour reconnaître au passage ces indications rapides! Combien l'erreur est facile! Comme il est aisé de substituer ces idées au vœu de la nature et de donner une éducation systématique sous le nom d'éducation naturelle! Joignez à cela que la nature n'est pas quelque chose d'absolu et de général; elle varie selon les individus. Chacun a sa nature qu'il faut observer et qu'il faut connaître. Voyez quelle sagacité et quelle délicatesse de coup d'œil cela suppose.

» Croyant que l'éducation doit suivre la nature, M. de Fellenberg veut que l'éducation soit individuelle autant que possible, et que chacun ait la sienne. Cela est juste. La meilleure éducation, je le crois, est celle qui ne convient qu'à un seul homme; une éducation qui s'adapte à deux hommes est déjà moins bonne, car il y a une des deux natures qui est contrariée d'un côté ou d'un autre par cette éducation. Mais que devient alors l'éducation publique, et qui pourra conduire une école, s'il faut pour chaque élève une méthode particulière?

» Ici donc encore se montre un des inconvénients des instituts qui ont en vue l'éducation plutôt que l'instruction. Comme l'éducation, pour être bonne, doit surtout être individuelle, il n'y a guère de règle possible dans ces instituts. Tout dépend alors de l'homme qui les dirige et tout aussi finit avec l'homme.

» Passons maintenant de l'institut scientifique à l'école des pauvres, l'école rurale.

» L'école des pauvres est des établissements d'Hofwyl le plus florissant à cette heure. C'est aussi, je crois, l'établissement de prédilection de M. de Fellenberg; et il a raison, car c'est sa création la plus belle et la plus neuve, celle dont on peut le moins lui contester l'invention,

celle dont on peut le moins révoquer en doute le mérite, celle enfin qui me semble avoir le plus de durée, grâce au coopérateur et au successeur qu'il s'est choisi, M. Werly.

» Voici quelle est l'idée de cette école. M. de Fellenberg prend des enfants pauvres à l'âge de six ans, les nourrit, les habille et les instruit. Ils travaillent pour lui dans la campagne et à la ferme. C'est de cette manière qu'ils remboursent M. de Fellenberg de ses avances. Ils restent jusqu'à vingt et un ans dans l'école, et c'est pour eux un point d'honneur auquel aucun d'eux n'a manqué, de ne pas quitter Hofwyl avant cet âge, sachant bien que c'est surtout le travail de leurs dernières années qui paie les dépenses de leur enfance. Depuis 1809, époque de la fondation de cette école, quatre cent trente-quatre enfants ont été ainsi nourris, vêtus, instruits, et M. de Fellenberg est aujourd'hui remboursé de ses frais d'établissement et d'entretien, sauf une somme de 15,000 francs.

» Ce chiffre est précieux : voilà une école qui vit depuis vingt-cinq ans, et qui a fait l'éducation gratuite de quatre cent trente-quatre enfants qu'elle a nourris, logés et vêtus : elle n'a plus que 15,000 francs de dette. Cela peut faire espérer que de pareilles écoles peuvent se soutenir d'elles-mêmes, et qu'il suffit de leur avancer les premiers frais d'établissement.

» Dans l'école rurale, la méthode d'enseignement, cette méthode qui consiste à n'avoir aucun ordre fixe et invariable dans l'objet des leçons, est surtout curieuse. Écoutons ce qu'en dit M. Werly. Personne ne peut mieux que lui raconter cet enseignement perpétuel qui se donne au hasard, dans les champs comme à la maison :

« Beaucoup de personnes m'ont souvent demandé comment et quand j'enseigne mes garçons. Je réponds qu'ils sont enseignés continuellement : car la nature de presque tous nos travaux permet que j'enseigne en même temps que nous travaillons, et chaque entretien est dirigé vers un but d'instruction.

» Vivant ainsi au milieu de cette belle et libre nature, au milieu des œuvres de Dieu, il y a lieu à chaque instant d'exercer la mémoire et l'intelligence des enfants, de leur apprendre à observer, et d'exciter leur curiosité. On trouve là bien plus de moyens d'instruction qu'entre quatre murailles tristes et sombres, où les enfants sont obligés de rester assis, pressés l'un contre l'autre comme des bœufs sous le joug, emprisonnés pendant une longue journée, ce qui leur donne l'habitude de l'apathie et de la mauvaise humeur, plutôt que d'une vie laborieuse, active et gaie.

» Tout ce que nous faisons avec nos élèves sert de moyen pour développer leur esprit, c'est-à-dire pour faire mûrir et croître le germe; car chaque homme a son germe, chaque homme est semencé en venant au monde : il n'y manque que la façon de la culture. Nous ne leur faisons faire aucun exercice inutile, et il n'y a rien dont la pratique ne leur apprenne quelque chose. L'essentiel, c'est de ne pas laisser travailler machinalement, mais de rendre attentif au but et à l'utilité des choses, et de toujours expliquer comment, quand et pourquoi elles se font. L'expérience m'a bien montré quelle différence il y a pour les enfants entre un tel établissement et une simple école de village. Dans notre établissement, toutes les circonstances de leur vie future sont prévues et ils y sont préparés d'avance. Nous avons ici tous les travaux de la campagne et de plus tous les moyens d'instruction pour expliquer ces travaux. Chez nous, dans leur journée, que de choses se présentent à leur esprit dont ils n'auraient jamais eu l'idée sur les bancs de l'école et sur lesquelles ils n'auraient jamais demandé d'explication. Ils nous font des questions sans nombre sur mille et mille objets. Or le meilleur enseignement et le plus efficace est celui qu'on accorde aux instances de l'élève. Les connaissances s'impriment bien plus fortement dans la mémoire, quand c'est l'élève lui-même qui adresse au maître les questions. C'est ce que font mes élèves. L'un demande : « Pourquoi fait-on là ce fossé ? » Un autre : « Pourquoi cette eau est-elle conduite dans cette direction et non dans cette autre ? » Un troisième : « Pourquoi met-on ces plantes par ici, et non par là, pourquoi si loin l'une de l'autre ? etc. Pourquoi en été les jours sont-ils longs, et les nuits courtes, et pourquoi en hiver est-ce le contraire ? D'où viennent les nuages, les brouillards et les vapeurs, et où vont-ils ? » Et quand ils voient un insecte, un oiseau ou quelque autre animal, ils ont à l'instant même une suite infinie de questions à m'adresser. Tout cela se fait-il dans nos écoles de campagne, où les enfants pendant une grande partie du jour ne peuvent bouger de leurs places, et n'ont devant leurs yeux qu'une muraille inanimée ? »

« L'école des pauvres d'Hofwyl est placée à côté de l'institut scientifique, c'est-à-dire à côté des jeunes gens riches qui reçoivent une éducation toute différente de celle de l'école rurale. On pourrait croire qu'à mettre ainsi en présence les riches et les pauvres, ceux qui étudient dans les livres et ceux qui travaillent à la terre, il y a quelque danger. Les riches ne mépriseront-ils pas les pauvres ? les pauvres ne seront-ils pas jaloux des riches ? Il n'en est rien. M. de Fellenberg n'a pas cru qu'il dût être plus prudent que la Providence elle-même qui,

dans la société, a placé le riche en face du pauvre : il a mis hardiment face à face les pauvres et les riches et n'a pas voulu que, sous ce rapport, Hofwyl fût arrangé autrement que la société.

» Pourquoi en effet Hofwyl ne ressemblerait-il pas au monde ? pourquoi cacherait-on aux pauvres qu'il y a des riches ? est-ce pour leur en ménager la surprise à la sortie de l'école, dans l'âge des passions ? Et pourquoi aux riches cacherait-on aussi qu'il y a des pauvres qu'il faut aider et secourir autant que nous le pouvons ? Il faut montrer de bonne heure les riches aux pauvres et les pauvres aux riches, puisqu'ils doivent vivre ensemble ; il faut que les uns et les autres apprennent de bonne heure quel est l'ordre de la société. Loin d'être un mal, le voisinage des deux écoles à Hofwyl a je ne sais combien d'avantages.

» Les élèves de l'école des pauvres comprennent dès leur enfance qu'ils n'ont point le sort de leurs voisins, les élèves de l'institut scientifique, et que c'est pour cela qu'ils n'ont point la même éducation. Ils ne sont point tentés de murmurer contre la Providence en voyant comment les rangs sont différents : cela n'est point pour eux une chose nouvelle. La sortie de l'école n'est point pour eux, comme pour les élèves de nos collèges, un jour de révolution morale, un jour où ils voient tomber devant eux, comme un château de cartes, le monde du collège, et où ils voient se lever devant leurs regards un monde tout différent, où les rangs ne sont plus les mêmes. C'est pour les jeunes gens un triste et mauvais jour que celui-là, et peu savent résister à ses conseils d'amertume et de colère. Les élèves de l'école rurale ne sont point exposés à ce désappointement.

» Pour les riches, pour les élèves de l'école scientifique, le voisinage est bon aussi. La pauvreté à Hofwyl, dans l'école rurale, est honnête, intelligente, active : ce n'est point cette pauvreté en haillons, sale, paresseuse, brutale qu'il est si difficile de ne pas mépriser ou de ne pas prendre en dégoût. L'élève de l'institut scientifique respecte sans effort l'élève de l'école rurale. Pour lui ce n'est point un pauvre, c'est un paysan laborieux, intelligent ; voilà l'idée qu'il se fait des classes inférieures de la société ; et quand plus tard il les verra çà et là grossières, malpropres, débauchées, il saura que ce n'est point là le type nécessaire du pauvre, que c'est une exception, et qu'à ce mendiant vagabond il n'aurait fallu, pour être un ouvrier respectable, que l'éducation simple et peu coûteuse de l'école d'Hofwyl.

» Ainsi du côté du riche, point de mépris insolent pour le pauvre, et du côté du pauvre, point de jalousie et de haine contre le riche ; tel est l'effet du voisinage des deux écoles d'Hofwyl.

» Hofwyl ne serait point une image fidèle et vraie de la société de nos jours s'il y avait entre l'institut scientifique et l'école rurale une barrière insurmontable ; car il n'y a point dans notre société de barrière et d'obstacle pour le talent. Un homme part d'en bas pour arriver en haut, c'est ce qui se voit tous les jours. De même, à Hofwyl, si un enfant de l'école rurale montre un talent et un mérite particuliers, il passe dans l'institut scientifique et reçoit l'éducation destinée aux classes supérieures de la société. C'est un hommage rendu au droit que le mérite a d'arriver aux premiers rangs de la société, c'est un moyen de plus d'empêcher la jalousie du pauvre à l'égard du riche, et le mépris du riche à l'égard du pauvre. Le pauvre ne peut plus haïr ces rangs élevés auxquels il peut monter : le riche ne peut plus mépriser ces rangs inférieurs d'où lui viennent des égaux, je me trompe, des supérieurs.

» Hofwyl est le système d'éducation de M. de Fellenberg animé et mis en action, et ce système serait incomplet si, dans ce cadre, il n'y avait point place pour toutes les conditions de la société.

» L'institut scientifique fait l'éducation des classes supérieures ; l'école des pauvres fait l'éducation des classes inférieures : il y a entre ces deux conditions une condition intermédiaire, celle des hommes livrés à l'exercice du commerce et de l'industrie. Cette classe doit trouver aussi son éducation à Hofwyl. De là la fondation récente de l'école intermédiaire. Sur deux cent quarante élèves qui sont à Hofwyl, l'institut scientifique en a quatre-vingt-seize, l'école des pauvres cent six et l'école intermédiaire trente-huit seulement. Je ne puis guère donner de détail sur cette école : elle commence à peine. Tout ce que je puis dire, c'est que M. de Fellenberg croit à son succès, parce qu'elle répond aux besoins de la société nouvelle, et que c'est encore un témoignage en faveur du genre d'écoles que toute l'Europe cherche à fonder en ce moment.

» Hofwyl aujourd'hui, avec ses trois écoles voisines et qui donnent l'une dans l'autre, son institut scientifique, son école des pauvres et son école intermédiaire, représente donc exactement l'état de la société où les classes sont séparées sans cesser d'être voisines, afin que le passage soit facile de l'une à l'autre. Qu'on ne croie pas cependant qu'à Hofwyl ce passage, pour être toujours ouvert, soit toujours fréquenté. M. de Fellenberg ne fait point passer légèrement un enfant d'une école dans une autre, c'est-à-dire d'une classe de la société dans une autre. Il sait quel danger il y a à déclasser les hommes et à les transplanter d'une sphère sociale dans une autre. Il ne prend point la vivacité de

l'enfance pour du talent. Jusqu'ici il y a à peine deux ou trois élèves de l'école rurale que leur talent ait poussés dans l'institut scientifique. Aujourd'hui que l'école intermédiaire est fondée, il en pourra passer davantage dans cette école, l'intervalle à franchir étant moins grand.

» Ce n'est pas seulement à Hofwyl qu'il y a des écoles de pauvres. Hofwyl, comme une métropole, a fondé des colonies. A Maykirch, non loin d'Hofwyl, il y a, sous la conduite d'un maître, une colonie de trente et un enfants qui exploitent une ferme. Ils ont bâti eux-mêmes leur maison; ils font eux-mêmes leurs habits, leur cuisine: ils labourent, ils sèment, ils récoltent: ce sont de petits Robinson Crusoe. Dans le canton de Glaris, dans les marais desséchés de la Lenth, une école des pauvres, où les enfants travaillent à l'instar d'Hofwyl, est placée sous la conduite d'un élève de M. Wherly. Les écoles rurales ne sont donc point des rêves ruineux: ce sont des institutions possibles et praticables.

» Il me reste à parler des deux écoles normales d'Hofwyl, l'école normale permanente et l'école trimestrielle.

» L'école normale permanente est étroitement liée à l'école rurale. Elle se compose des élèves qui se distinguent dans cette école, sans cependant être appelés par leur talent à entrer dans l'institut scientifique, et des jeunes gens étrangers à Hofwyl, qui se destinent à être maîtres d'école et qui veulent perfectionner leur instruction. Ils vivent avec les élèves de l'école rurale, aident M. Wherly à les instruire, et partagent leurs travaux dans les champs: c'est de cette manière qu'ils remboursent M. de Fellenberg des frais de leur entretien.

» Sans l'école normale permanente, l'école rurale serait impossible, ou du moins elle ne serait praticable qu'en petit. Mais avec les jeunes maîtres qui en sortent et qui y rentrent sans cesse, qui sont formés à ses habitudes, à sa méthode et imprégnés de son esprit, l'école peut devenir nombreuse sans danger, parce qu'il y a toujours assez de maîtres pour suffire aux élèves, et des maîtres qui ont la tradition de l'école. Tout serait perdu si elle était livrée à des maîtres étrangers.

» L'école permanente est donc un établissement destiné plutôt à accroître et à continuer la famille des pauvres de M. de Fellenberg, qu'à propager au dehors l'esprit d'Hofwyl. L'école normale trimestrielle est fondée à ce dernier effet.

» Je ne puis mieux comparer cette école trimestrielle qu'aux retraites que font quelquefois les prêtres d'un diocèse sous la direction de l'évêque ou d'un grand vicaire. Chaque année, pendant les

trois mois d'été, les maîtres d'école du canton de Berne sont invités à venir à Hofwyl. Ils y sont logés et nourris aux frais de M. de Fellenberg, qui même prend soin quelquefois de leur famille pendant cette absence. Durant ce séjour, on s'efforce de leur inspirer l'estime des fonctions qu'ils remplissent, de remplir les lacunes qu'on trouve dans le cercle de leurs connaissances et de les exercer dans les méthodes les plus favorables aux progrès rapides des élèves. Quelques-uns d'entre eux reviennent l'année suivante pour achever leur instruction. Peu d'années suffiront à faire le tour de toutes les écoles du canton de Berne, et en élevant ainsi l'instruction des maîtres de quelques degrés, l'instruction des enfants se trouvera élevée d'autant.

» C'est en 1808 que M. de Fellenberg fonda ce cours trimestriel. Il eut beaucoup de succès, et les maîtres d'école se rendirent en grand nombre à Hofwyl. Le gouvernement bernois s'effraya de l'influence qu'une pareille réussite donnait à un simple citoyen ; et en 1809, quand M. de Fellenberg annonça son cours d'été, le gouvernement défendit aux maîtres d'école de s'y rendre, sous peine de déposition.

» Les maîtres d'école, qui sentaient le besoin qu'ils avaient de ce cours, vinrent alors à Hofwyl comme moissonneurs. Personne n'y pouvait trouver à redire, leur traitement étant trop faible pour qu'on puisse leur interdire de travailler pendant les vacances d'été des écoles de campagne. Ils travaillaient avec l'école rurale et perfectionnaient leur instruction dans l'intervalle des travaux. Ils apprirent de cette manière plus qu'ils ne croyaient ; car ils apprirent à comprendre la vertu du travail et son efficacité pour le développement moral et intellectuel de l'homme. »

IV.

Sans la perspective du passé, il est impossible de comprendre le présent dans aucune de ses directions. L'exposé historique et très-général qui a fait l'objet de cette étude servira de préliminaire à des études plus spéciales, et dont les investigations actuelles dans le champ de la pédagogie devront offrir la matière. Un grand courant entraîne les esprits vers l'étude du problème de l'éducation, où gît en partie la destinée des générations à venir. L'Allemagne par Comenius et Basedow, l'Angleterre par François Bacon et Locke, la France par Montaigne et Rousseau, la Suisse enfin par Pestalozzi et Fellenberg, ont contribué surtout, dans une mesure diverse, à former ce courant et

à lui donner une force d'entraînement irrésistible, contre laquelle lutteront en vain des efforts rétrogrades. La préoccupation dominante qui est sortie de là est celle de l'éducation populaire, — c'est-à-dire élémentaire. Elle n'est pas la seule néanmoins. Écoles publiques, primaires, intermédiaires et supérieures, institutions particulières et générales, gouvernements et individus, tous se sont mis à l'œuvre. C'est aujourd'hui un vaste champ où s'élaborent les systèmes et les perfectionnements, un domaine offert à des expériences variées, mais dirigées la plupart néanmoins dans un même esprit. Pour faire brèche, il faut de l'enthousiasme; pour fonder, il faut la patience, la foi au succès, alliée à une volonté à la fois ardente et réfléchie.

Dans l'âme humaine réside un type qui aspire à se réaliser et qui la constitue dans son essence intime. Dans l'ordre de la vie, cette aspiration s'appelle instinct. L'instinct dominant, on peut même dire l'instinct unique de toute existence, est celui du progrès. Souvent faussé par le dehors, cet instinct dévie; mais sa racine ne change pas.

Plus l'homme réalise l'humanité en lui, plus il se possède. La liberté morale est le terme suprême de ses efforts; elle ne pourrait devenir absolue que par la réalisation, également absolue, du type dont l'espèce poursuit la réalisation.

Ce type idéal déposé dans l'âme humaine est la raison d'être de la pédagogie, son appui et son but. L'individu qui n'aurait en lui nul sentiment de cet idéal de perfection, où se moule la notion divine, échapperait à toute tentative d'éducation. Chaque individu, par contre, dans lequel ce type existe et se manifeste à un degré quelconque, fût-ce le plus infime, est susceptible d'éducation en une mesure relative, et ne doit pas être abandonné. On ne saurait trop répéter que la pédagogie, théorie de la culture humaine, n'est qu'une des formes de la théorie du progrès. Tout effort vise à l'éducation : éducation de soi-même, éducation au sein de la famille, éducation des citoyens d'une même patrie, éducation du genre humain, qui a l'histoire pour école et les races privilégiées pour instituteurs. Une famille, une patrie devrait être une école commune pour le progrès. Le gouvernement des sociétés est l'application d'une pédagogie générale. Sa mission est d'assurer à chaque germe humain, à chaque âme individuelle, la répartition des meilleures conditions de développement que comporte un état social fixé par l'histoire, c'est-à-dire par le lieu, le temps, l'aptitude et le génie spécial d'un peuple. Ce que le gouvernement social est appelé à faire en grand, la pédagogie proprement dite se propose nettement de le faire dans une moindre étendue; mais peut-

être, à raison même de ces limites restreintes, avec plus d'efficacité, entre les mains des hommes capables d'exercer un gouvernement particulier. Car éduquer c'est gouverner, et tout instituteur est un gouvernant.

Les facultés de l'homme sont multiples, et aucune ne doit être négligée dans l'œuvre de la culture humaine. Développer une faculté, c'est la faire croître en l'orientant vers son objet naturel. Chaque faculté a le sien. C'est le beau pour l'imagination, le vrai pour la raison, la justice pour la volonté. C'est donc la vérité, la beauté, la justice qui sont les agents que la nature a préposés au développement de l'âme humaine. C'est par eux et pour eux que celle-ci doit être cultivée.

Mais ici les difficultés surgissent. Où est, en effet, la beauté qui développera l'imagination ? où la vérité qui développera la raison ? où est la justice qui fortifiera la volonté dans le bien ? où sont toutes ces choses admirables pour lesquelles l'homme se sent fait, qu'il cherche même à son insu, qui doivent orienter, régler et féconder ses efforts ? Si le maître qui veut développer l'âme en ses directions essentielles les connaît sans péril d'erreur, ne suffirait-il pas qu'il les présentât, avec discernement et par degrés, à chacune des facultés humaines, pour que de lui-même l'homme s'élevât à leur école dans la mesure de sa capacité ?

Où ces objets de toute culture existent, ou bien ils n'existent pas. S'ils existent, la pédagogie peut devenir une science ; s'ils n'existent pas, la pédagogie est un leurre, car elle manque à la fois de but et de fondement. Douter de la beauté, de la vérité, de la justice, c'est exclure toute possibilité d'éducation. L'âme règle ses mouvements sur un idéal secret. Désorientée, elle se corrompt, dévie ou se dessèche. Le sentiment de l'idéal est le sentiment religieux ; en le perdant l'homme se perd lui-même. Tout en conservant au fond quelque chose qui les relie, les notions sur la vérité, la beauté et la justice se sont montrées variables selon le temps, le lieu, la nation. L'histoire à cet égard ne supporte pas de démenti. La base de la pédagogie est donc mouvante. A certaines heures elle peut sembler incertaine, amener à l'hésitation les volontés les plus robustes, contrarier et amoindrir les résultats dus aux efforts les plus intelligents. L'histoire cependant ne peut creuser sous les pas de l'homme l'abîme des déceptions éternelles. Il faut que l'homme poursuive l'absolu : c'est dans sa nature ; mais il le poursuit pour atteindre le relatif, que lui impose à son tour la nature des choses. C'est ainsi que nous ne pouvons atteindre l'étoile

qui brille devant nous au firmament et qui reste toujours hors de notre portée : cependant elle guide le voyageur dans le désert et sur l'Océan, elle l'oriente dans sa route et le mène vers un but marqué.

Le vrai absolu, le beau absolu, la justice absolue, nous ne les atteindrons pas. L'humanité périrait dans l'absolu ; mais elle s'anéantirait également dans la brutalité si elle pouvait jamais arriver à bannir l'absolu de ses recherches comme de ses désirs, si elle pouvait cesser de croire à l'idéal et de s'en servir pour progresser dans ses destinées. Nous ne cesserons jamais de croire à l'idéal, même en renonçant à le posséder. Chaque époque, chaque peuple, chaque individu, porte en lui une parcelle de l'absolu — un reflet du soleil des esprits. Cette part relative faite à chaque époque est celle qui doit passer dans l'éducation et dans l'enseignement, qui doit servir à cultiver l'homme dans son ensemble, afin de le mettre, autant que le permettent les données historiques, en accord avec lui-même, avec la société, avec la nature. Une bonne pédagogie, celle qui voudra tirer profit de tout ce que peut offrir une situation sociale, se préoccupera donc d'abord de rechercher dans cette situation, et dans le passé qu'elle résume, ce qu'ils peuvent lui fournir d'auxiliaires vivants et efficaces pour la culture de l'homme. Elle demandera la plus grande somme de vérité à la science que possède cette société ; la plus grande somme de beauté à l'art, dont elle a du moins gardé les œuvres antérieures, à défaut du présent et dans l'attente de l'avenir ; la plus grande somme d'amour et de justice aux monuments supérieurs de sa religion morale. Cette fortune de l'âme rassemblée avec discernement, elle la gérera au profit de ceux qu'elle veut élever. Elle en fera l'aliment des cœurs et des intelligences qu'elle a pris à sa charge ; elle fera parvenir en eux ces agents de sa fertilité, comme le cultivateur fait arriver par des canaux convenablement disposés la fécondation sur les terrains où repose la semence. Si la semence appartient à la destinée, la culture, pour une large part, reste à l'homme. Mais combien se mêlent d'éduquer qui devraient aller s'asseoir au banc des écoliers ! Combien parlent, enseignent, morigèment, et qui jamais ne surent écouter ! Écouter, c'est le grand secret : écouter la nature et chercher ses décrets, en nous-mêmes surtout.

L'Allemagne tend vers une culture large, en rapport à la fois avec la nature humaine, qui renferme la semence, et avec les puissances sociales, qui fournissent les moyens, toujours limités, de la développer. Elle trouvera une éducation vraiment humaine, nationale et universelle en même temps, capable de répondre aux exigences les

plus urgentes de ce siècle et à ses conceptions de la vérité, de la beauté et de la justice ; une éducation qui, dans l'homme qu'elle élève, saura quintessencier l'histoire, en résumant les résultats les plus généraux de la science, de l'art et de la justice, qui représentent le labeur de tous les siècles antérieurs déposé dans la vie du présent. A l'encontre d'un mouvement pareil, les obstacles sont grands, les réactions sont vives, et ici comme partout s'agitent les partis. Mais en vain. Le flot profond qui porte les hommes de l'avenir est celui de l'histoire accumulée ; il est l'esprit du siècle qui a reçu tous les affluents du passé. Les matériaux ne manquent jamais aux hommes de bonne volonté.

CHARLES DOLLFUS.

COURSES ET AVENTURES

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Épisodes extraits de la relation de M. BALDUIN MOELLHAUSEN ¹.

Dans la mauvaise saison, lorsque après un repos de plusieurs jours une troupe de sauvages veut se mettre en route, partir promptement et obtenir du beau temps pour ce voyage, elle s'adresse directement à son manitou. On fume, on chante en son honneur, et on continue ainsi jusqu'à ce que la sérénité du ciel annonce que le Grand Esprit a entendu ces prières, et qu'il est content des préparatifs du voyage. J'assistai pour la première fois à une fête de ce genre chez les Ottoës, qui m'avaient donné l'hospitalité après m'avoir sauvé, comme je l'ai raconté, de ma triste situation dans le désert. Au bout de quelques jours de soins empressés, pendant lesquels je pus réparer mes forces, on me jugea assez fort pour patauger dans la neige depuis le matin jusqu'au soir. Le jour du départ fut donc fixé, et la veille on fit les préparatifs, c'est-à-dire qu'on implora le Grand Esprit par des chants, pour obtenir du beau temps pendant le voyage ; et voici comment les choses se passèrent :

Le feu flambait dans la tente de Farfar ; les guerriers, la mine sérieuse, étaient assis ou accroupis alentour ; femmes et enfants

¹ Voir la livraison de janvier. — Ces épisodes ont été, comme nous l'avons dit, intercalés par M. Moellhausen dans son compte rendu de l'expédition pour l'étude du tracé du chemin de fer du Pacifique. C'est le « naturaliste allemand » attaché à l'expédition qui charme les ennuis de la route par le récit de ces aventures.

avaient quitté la tente, à l'exception de l'épouse de Wo-nes-hee. La marmite était suspendue au-dessus des flammes, mais elle ne contenait encore que de l'eau qui bouillait et fumait. Comme j'espérais que la fête du soir serait accompagnée d'un copieux repas, j'avais ménagé pendant le jour mon appétit, afin de me montrer avec avantage dans cette réunion de guerriers. J'attendais avec une assez vive impatience le moment où les quartiers de chair de buffle séchés et les queues de castor seraient jetés dans les bouillons de la marmite. Les queues de castor étaient déjà prêtes, mais de chair de buffle point; en revanche il y avait près du feu, attaché par une corde, un gros chien-loup velu qui clignait paresseusement de l'œil.

C'était précisément le même chien dont je m'étais attiré l'affection particulière, ou plutôt les importunités nocturnes; aussi, je pensai qu'on l'avait attaché pour ce fait, et que c'était une attention, une politesse de la part des Indiens, qui ne voulaient pas que je fusse tourmenté par les chiens dans ce moment solennel. J'étais loin de soupçonner la fin tragique qui attendait le pauvre animal. Après que Waki-ta-mo-nee eut corrigé quelques lignes jaunes sur mon visage, la cérémonie commença.

Les deux jeunes garçons frappèrent en mesure et lentement un tambour indien, creusé dans un billot et recouvert d'une peau de buffle. A cette musique monotone et crierde se joignit bientôt un chant sauvage capable de déchirer les nerfs et les oreilles, et répété par tous les membres de la famille. *Hau-hau-hau-Ottoé-Wine-bag-Ottoé-Wine-bag-Kero-Kero-li-la!* C'était à s'enfuir à toutes jambes. *Kero-Kero-Kero!* hurla le médecin en faisant voltiger son tomahawk au-dessus de sa tête. *Kero-Kero-Kero!* cria-t-il en abaissant sa massue et en brisant le crâne au pauvre chien, qui râla. Les chants cessèrent et quelques minutes après l'animal était dépouillé de sa peau et dépecé; puis on en jeta les morceaux dans la marmite avec quelques queues de castor. « Pauvre et malheureuse bête! pensai-je, c'est donc pour aider à te manger que j'ai fait aujourd'hui si maigre chère! » et cette idée m'ôtait déjà tout appétit; mais il me fallait prendre part à ce repas de cérémonie: je savais, je sentais que j'étais observé, et j'étais sur mes gardes. D'ailleurs j'avais déjà mangé de la chair de loup, qui est loin de valoir celle du chien, et je n'avais plus à vaincre qu'un faible préjugé. Le sacrifice aurait été du reste beaucoup plus facile si je n'avais pas connu le pauvre animal. Cependant je surmontai ma répugnance, et je puis assurer que la viande de mouton n'a pas meilleur goût que la chair de chien bien préparée. Après ce splendide repas, on fuma encore

un peu, puis tout le monde sortit en joie pour observer l'état du temps.

Il faisait horriblement froid. La neige craquait sous les mocassins, les étoiles étincelaient et les cris perçants des loups retentissaient à travers la nuit. Le médecin promenait ses regards vers tous les points du ciel, où n'apparaissait aucun nuage. « Les chants ont été agréables, dit-il ; le soleil levant nous amènera du beau temps pour le voyage. — Mais si un orage s'élève en dépit des chants et de la chair de chien ? demandai-je à Farfar, l'Indien métis. — Cela se voit quelquefois, me répondit ce dernier ; dans ce cas, nous chantons et nous mangeons sans relâche jusqu'à ce qu'il vienne un beau temps ; et, une fois en route, nous nous inquiétons peu des ouragans, si le soleil nous a souri à notre départ. »

Le lendemain matin, dès la pointe du jour, toutes les femmes étaient en mouvement ; j'entendais de mon lit le piétinement des chevaux qu'on amenait et qu'on sellait, ce qui me paraissait assez étrange, car je voyais les hommes reposer encore tranquillement dans leurs couvertures. Mais je n'étais pas encore assez habitué aux mœurs et aux usages des Indiens pour trouver cela naturel. Du reste, regarder les autres travailler est une chose qui s'apprend vite ; aussi je n'eus pas de peine à rester assis près du feu avec mes compagnons jusqu'à ce que les tentes eussent été enlevées au-dessus de nos têtes, et que les pelleteries qui nous servaient de lits eussent été retirées. Dès que mon pesant chariot fut attelé de ses deux chevaux, et les autres chargés du reste de nos effets, le vieux Wo-nés-hee se plaça à la tête du cortège et se mit en marche à travers la plaine dans la direction du nord-ouest. Je restai près du feu avec les guerriers, qui fumèrent encore une pipe, et qui parurent se consulter pour savoir à quelle époque ils arriveraient dans leur nouveau campement. Enfin nous nous séparâmes. Pour nous, après avoir essayé deux ou trois directions opposées, nous suivîmes le cours de petits ruisseaux sur le bord desquels on ne trouvait que de minces bouquets de bois, mais où le gibier devait être abondant.

J'accompagnais le métis et Sha-ho-ka-ta-ko ; au bout de quelque temps je ne savais plus dans quelle direction pouvait être le reste de la troupe. Un fait qui, je l'avoue, me paraît encore inexplicable aujourd'hui, c'est comment les Indiens peuvent voyager sans s'égarer jamais dans ces plaines immenses, couvertes de neige, où l'œil n'aperçoit aucune marque, aucune limite, aucun point de repère. J'ai longtemps vécu avec les indigènes, je les ai accompagnés dans leurs

courses; je n'ai jamais vu qu'un seul se fût égaré, ou ne se fût trouvé à l'heure fixée au lieu du rendez-vous. Il m'était difficile de suivre mes deux compagnons qui, tantôt marchant, tantôt trottant, côtoyaient les sinuosités des ruisseaux et rarement enfonçaient dans la neige épaisse. Moi, je choisissais de préférence les hauteurs d'où le vent avait chassé la neige dans les bas-fonds. En ces endroits la marche était plus facile, et comme je ne perdais pas de vue les Indiens, et que je reconnaissais de loin la direction qu'ils devaient prendre, j'en profitais de temps en temps pour couper leur chemin en angle.

Cette neige durcie, sur laquelle les Indiens glissaient, mais où mes pieds enfonçaient continuellement, ne tarda pas à déchirer mes faibles mocassins. Je ne pus me traîner qu'avec les plus vives souffrances à une chasse au coati. Je dus me coucher tranquillement sur le sol, et regarder agir les autres, sans prendre part moi-même à un exercice qui m'a toujours procuré le plus agréable délassement. Les *racoons*, — ainsi qu'on appelle ici ces animaux, — abondent dans le pays; et leur chair délicate, et surtout la graisse succulente dont ils sont pourvus, nous engageait toujours à leur faire une chasse opiniâtre et à les enfumer dans le creux des arbres, leur asile favori. Avait-on découvert un coati, il ne fallait pas longtemps pour qu'il tombât en notre pouvoir. A l'aide d'une petite hache, on pratiquait dans le tronc creux une ouverture assez large pour y introduire un paquet d'herbes enflammées; on y ajoutait des feuilles sèches et des branchages, pour attiser le feu dont la fumée épaisse se répandait à l'intérieur. Au bout de quelques minutes, le coati, ou l'animal quelconque caché dans l'arbre, sortait son museau par une des fentes supérieures, afin d'aspirer un peu d'air frais; mais la fumée étouffante, loin de cesser, augmentait; le pauvre animal cherchait alors un refuge sur une branche voisine, où nos balles, sinon nos flèches, ne le laissaient pas échapper.

Mais, comme je viens de le dire, dans les premiers jours, je dus me priver de ce divertissement; j'épargnais mes pas afin de suffire à la marche. Si j'étais resté en arrière, ou si j'avais perdu la trace qui me guidait, j'aurais succombé certainement dès la première nuit au froid rigoureux contre lequel le feu seul n'eût pas été capable de me protéger. Les Indiens ne m'auraient pas attendu, ils ne seraient point pour moi revenus sur leurs pas; Farfar n'aurait pas été le moins du monde fâché de devenir mon héritier; quant aux autres, ils avaient une telle confiance dans leur chant magique que ma perte leur paraissait impossible, à moins que leur manitou n'en eût décidé autrement,

auquel cas ils n'auraient pas voulu aller contre ses volontés, et m'auraient plutôt laissé périr.

Dans la première journée, nous fîmes dix-huit à vingt milles, et je laisse à penser quelle fut ma joie quand, un peu avant le coucher du soleil, j'aperçus des colonnes de fumée sortir de l'épaisseur d'un petit bois. Toutes mes souffrances furent aussitôt oubliées, et je courus sur la trace de Farfar afin de me mettre le plus tôt possible sous un abri et m'y délasser. Quand j'arrivai, les tentes étaient déjà dressées; d'énormes brasiers y réchauffaient l'air, séchant jusqu'au dernier vestige de neige dans les endroits où l'on allait étendre des bottes de gazon sec, nouvellement arraché, pour empêcher le contact immédiat des pelleteries et des couvertures avec un sol humide et glacé. Enfin, épuisé et harassé, je pus me coucher près du feu; les filles de Wa-ki-ta-mo-nee avaient enlevé de mes pieds les leggings et les mocassins trempés d'eau, afin de les sécher et de les munir de plus fortes semelles. Mais je restais indifférent à toutes ces preuves d'attention et d'amitié; j'étais tellement tourmenté par la faim que je ne pensais qu'à une chose, à manger; je mâchais machinalement une tranche de viande desséchée et ne quittais pas des yeux la femme de Wo-nes-hee qui broyait une provision de maïs destinée à faire une excellente bouillie. Quand aujourd'hui je songe à cette soirée où je me jetai comme un affamé sur ce monceau de pâte salement pétrie, quand je pense qu'en outre j'avalai le quart d'un coati, il me semble que c'est un rêve fantastique. Le repas me parut délicieux, et, non content de cela, je m'occupai comme les autres, pendant toute la soirée, à broyer entre deux pierres des noix douces d'hickory, dont les femmes et les enfants avaient ramassé sous la neige une grande quantité; on les avait jetées en tas dans un coin de la tente pour que chacun pût en prendre à sa guise. A la rigueur, on n'est pas trop mal, même on est à l'aise sous une tente indienne: je m'en aperçus ce soir-là quand ma faim fut apaisée et mes membres réchauffés. J'étais étendu sur une peau de buffle, à côté d'un feu clair et pétillant, sans autre souci que celui peut-être d'avoir à casser une noix trop dure; mes pieds ne me causaient plus aucune douleur, et Wo-nes-hee veillait à ce que ma pipe ne s'éteignît pas. Le vieil Indien était devenu pour moi d'ailleurs un personnage d'un grand intérêt, depuis que j'avais appris que c'était un enchanteur à qui les morts de sa tribu, et même d'autres tribus, apparaissaient pendant la nuit et faisaient des révélations.

Quand le vénérable guerrier avait jeté sa couverture sur sa tête, et qu'il chantait pendant des heures entières d'une voix plaintive : *Ottoë*

Winebag, alors apparaissaient autour de nous les esprits de ceux qui, scalpés par l'ennemi, ne pouvaient trouver de repos dans les plaines immenses que parcouraient les bienheureux en goûtant le plaisir de la chasse; ces esprits erraient dans la tente, montrant au vieux *Wo-nés-hee* leurs blessures ouvertes, leur crâne saignant, criant vengeance, mais restant invisibles pour toute l'assemblée. Les autres s'étaient habitués à ces chants nocturnes; j'avoue qu'ils ne faisaient pas sur moi une impression favorable, bien que *Farfar* m'eût informé des vertus magiques de son compagnon. Ces vertus avaient beaucoup perdu de leur valeur à mes yeux, depuis que je m'étais convaincu qu'une imagination vive faisait voir au brave *Wo-nés-hee*, surtout lorsqu'il était à moitié endormi, les objets extérieurs sous une forme bien différente de la réalité. Ainsi, une nuit qu'on avait suspendu une paire de leggings pour les faire sécher, le vieux les prit pour une couple de chevaux qu'il aurait pu voler autrefois; mais, hélas! il avait manqué l'occasion; et maintenant il s'adressait à lui-même, en chantant, les plus vifs reproches sur sa négligence. Une autre fois, on vint me dire, le matin de bonne heure, que durant toute la nuit j'avais eu sur la poitrine un chef du Missouri, autrefois scalpé, et qui avait en vain essayé de sécher au feu sa tête sanglante. Je répondis que j'avais fort bien senti la pression, et que c'était un de nos chiens qui était venu se coucher sur moi. Mais le digne *Wo-nés-hee* ne voulut pas en avoir le démenti; d'après son opinion, tous les hommes n'avaient pas le don magique, et ce que j'avais pris pour un chien ne pouvait être autre chose que le chef du Missouri.

Quand je m'éveillai, le lendemain matin, j'étais presque dans l'impossibilité de me tenir sur mes pieds, ce qui me fit désirer vivement d'avoir un jour de repos.

Pour atteindre ce but, je déclarai qu'ayant tout le corps endolori, j'étais totalement incapable de marcher et qu'il serait bon de suspendre le voyage ce jour-là; si j'eusse été plus habitué aux chaussures indiennes, mes forces auraient suffi autant que celles des *Peaux-Rouges*; mais, avec mes pieds meurtris, je m'imaginai qu'il me serait impossible d'atteindre le bivouac dans notre second jour de marche. Ma résolution fut donc communiquée au médecin *Wa-ki-ta-mo-nee*, qui se mit aussitôt en devoir de me guérir radicalement. Il me visita sur mon lit avec l'air important d'un étudiant qui vient de subir son examen de docteur. Il ne me prit pas le pouls, mais il commença par me pétrir affreusement l'estomac: selon lui, c'était un esprit malin qui s'était niché dans mon corps, et il fallait peu de chose pour l'exciter à

déloger. A cette interprétation comique, je ne pus m'empêcher de rire ; mais cela ne fit que le confirmer dans son idée, et sans plus tarder il se mit à la besogne.

Il se plaça sur mon lit, à mes côtés, muni d'un tambour indien et d'une forte baguette ; puis, après avoir dressé l'instrument tout contre mes oreilles, il se mit à frapper la peau tendue avec une telle force qu'il y avait de quoi en devenir sourd et fou. Il chantait d'une voix glapissante, s'élevant de la basse la plus creuse aux notes les plus hautes. La sueur ruisselait le long de ses joues peintes ; dans ses yeux brillait une fureur sauvage. J'espérai lasser ce possédé ; me résignant à mon sort, abasourdi par cette odieuse musique, je restai sans mouvement et tâchai de saisir quelques-unes de ses paroles, mais en vain. Je ne pouvais distinguer que l'éternel *Hau! hau!* et le cri de *Ra-Vanga-tan-ga*, ce qui veut dire Grand Mosquito, surnom qui m'avait été donné par mes amis les Ottoës, la prononciation de mon nom leur donnant trop de difficulté. J'étais étendu depuis deux heures sur ce lit de torture, quand je m'aperçus de l'impossibilité d'épuiser la patience de mon bourreau ; je sentis en même temps que la mienne était à bout. Je fis mine de me lever et de m'éloigner ; mais à peine Wa-ki-ta-mo-nee eut-il remarqué mon mouvement, que ses chants se convertirent en un terrible beuglement et qu'il frappa son tambour à le mettre en pièces. Dans son idée, l'esprit malin et opiniâtre avait enfin cédé à l'influence de la médecine, et pour le chasser tout à fait il suffisait d'une dernière et puissante attaque. Et en vérité il était bien chassé, car je me glissai dehors avec la ferme volonté de laisser sur mon passage une trace sanglante jusqu'au Missouri, plutôt que de rester exposé à un tel vacarme. Cependant Wa-ki-ta-mo-nee essuyait la sueur de son front et déclarait, d'un air triomphant, à ceux qui l'entouraient, que son remède avait une vertu telle que rien ne pouvait y résister. Il donna donc le signal du départ.

Effectivement le remède n'était pas si mauvais. Mes pieds s'habituaient aux mocassins, mes blessures se cicatrisèrent pendant la marche, et bientôt je fus en état de poursuivre sur la neige l'élan et l'ours, comme un Peau-Rouge pur sang. Notre voyage se passa sans accident. Tantôt c'était un cerf, tantôt un chat sauvage ou bien un ours noir que nous rapportions au bivouac, et alors c'était une fête complète. Chaque soir nous atteignions un petit bois, un ruisseau, et nous n'avions plus rien, presque plus rien à désirer, car nous possédions tout ce qu'on peut souhaiter dans de pareilles circonstances.

Le premier retard que subit notre voyage fut occasionné par la

pluie : les chemins étaient glissants et impraticables, les ruisseaux s'étaient changés en torrents furieux; nous fûmes donc contraints d'attendre pendant une journée entière, sur les bords boisés d'un de ces torrents, un changement de température. Nous ne manquâmes de rien; et, pour se désennuyer, on cassa des noix, que l'influence d'une plus douce température avait mises à découvert en grande quantité. La pluie fut remplacée par une gelée claire, et nous continuâmes notre route.

La glace, sur les ruisseaux que nous avions à traverser, n'était pas assez forte pour nous porter, nous et nos chevaux; en conséquence le passage dut s'accomplir d'une manière que je me permettrai d'appeler peu loyale, appliquée aux hommes et aux bêtes; mais nous passâmes, et cela nous suffisait. En cette circonstance critique, je me suis convaincu que la femme indienne peut être à bon droit rangée parmi les plus rudes travailleurs, tant qu'elle n'est esclave que de son mari et qu'elle ne travaille que pour elle et pour les siens.

Donc, pour atteindre la rive opposée, on commençait par débarasser les animaux de leurs bagages; on attachait au plus fort cheval de la troupe, sous la mâchoire, une laisse en cuir, ou lasso, à sa queue on liait un second cheval, et les autres étaient forcés de suivre de la même manière. Ces préparatifs terminés, la moitié des hommes entraient dans l'eau, en brisant la glace devant eux, et traversaient le ruisseau, tenant en main l'extrémité des longes liées entre elles. J'étais déjà quelque peu fait au froid, mais on ne peut avoir aucune idée de la sensation qu'on éprouve au sortir de ce bain glacé, quand le vêtement de cuir humide gèle subitement sur le corps; le froid pénètre dans la peau comme un acier tranchant, et l'on prévoit avec angoisse l'impossibilité de se réchauffer. De désespoir on se jette sur le lasso, dont l'autre bout retient les chevaux attachés en longue file sur la rive opposée, et on tire de toutes ses forces, tandis que les hommes, les femmes et les enfants restés en arrière poussent dans l'eau les bêtes effarouchées, qui reculent malgré les coups dont on les accable. Une fois entrées dans le ruisseau, il est aisé de les faire passer en les tirant sur l'autre rive. Les bagages sont mis à flot sur des glaçons; vite on les recharge sur les animaux tremblants de froid, et l'on repart au trot, sur un tapis de neige éblouissant, pour ramener la circulation du sang par un violent exercice.

Mais ces tribulations eurent aussi leur terme. Le froid jeta sur les eaux des ponts solides; une forte neige qui tomba, et faillit nous enterrer au seuil même d'un précipice, rendit les chemins meilleurs : en

sorte que nous nous rapprochâmes rapidement de l'embouchure de la Nébraska et du village des Ottoës, situé près de là. Nos chasses avaient presque toujours une heureuse issue, et je puis dire hardiment que cette partie du voyage fut une des époques les plus intéressantes de ma vie. J'avais, il est vrai, continuellement à lutter contre les fatigues et les privations; mais l'homme oublie-volontiers tout cela quand il sent plus vivement à chaque minute quelle influence la belle et grande nature de Dieu exerce sur son corps et sur son esprit. Je regardais avec orgueil mes mocassins déchirés, mes pieds ensanglantés, et je riaais quand le vent du nord fouettait ma poitrine nue entre les plis de ma peau de buffle.

Comme j'étais heureux! je nageais dans la joie : mes rêves de jeunesse, ces rêves qu'avaient éveillés Fenimore Cooper et Washington Irving, s'étaient réalisés! Quand je portais le dernier coup au cerf géant ou quand je brisais avec une balle le crâne de l'ours, j'étais dans l'enthousiasme et n'aurais voulu échanger ma position avec personne sur ce globe terrestre; et si les guerriers peaux-rouges me tendaient la pipe en criant : *Ra-van-ta-ga*, *Ka-hi-ga-tan-ga*! (le Grand Mosquito, le grand chef!) alors j'étais payé au centuple de toutes mes fatigues.

Nous étions en route depuis quatre semaines, quand Farfar m'apprit que nous atteindrions ce jour-là le Missouri; des blancs, faisant le troc de fourrures, avaient, me dit-il, formé de petits établissements sur la rive est du fleuve. En même temps il proposa d'aller en avant pour recruter sur l'autre rive des gens qui pourraient m'aider, dès notre arrivée, à passer des Ottoës chez les blancs. Farfar devait agir suivant nos conventions, et déjà il avait disparu en toute hâte. Les autres et moi nous le suivîmes de loin, et vers midi nous touchions presque à la longue ligne de forêts qui marquent le cours du Missouri. Avant de descendre dans la vallée, nous passâmes devant le lieu de sépulture, puis devant le village des Ottoës.

Le cimetière renfermait une quantité de monticules entourés de palissades grossières et ornés de bâtons au bout desquels flottaient des bandes d'étoffes et des plumes multicolores. Le village, éloigné seulement de quelques centaines de pas, se composait d'environ soixante habitations d'architecture différente : les unes, construites en terre, ressemblaient à de grands fours ou à des meules de foin, tandis que d'autres, pareilles à de petites maisons, étaient bâties avec l'écorce épaisse du chêne. Ces huttes étaient vides en grande partie, car les habitants avaient dressé leurs tentes sur les deux angles formés par la Nébraska et le Missouri; là ils étaient, avec leurs animaux, plus à

l'abri contre la violence des ouragans, et dans ces bas-fonds ils trouvaient, sous la neige, un gazon plus fort et plus abondant.

Wa-ki-ta-mo-nee, avec sa famille, resta dans le village supérieur, tandis que Wo-nes-hee, accompagné des siens, descendit vers les terrains bas; quant à moi, j'étais, à la tombée du jour, sur la glace du Missouri, et je faisais la connaissance d'un M. Marten, qui m'invita très-amicalement à venir chez lui, sur l'autre rive du fleuve. Je pris provisoirement congé de mes amis les Ottoës, et je leur indiquai le petit blockhaus où j'allais habiter et où je serais heureux de les revoir. Mes bagages furent jetés sur le petit chariot, le chariot lancé sur la glace épaisse du fleuve, et bientôt je me trouvai parmi des frères, au milieu des blancs, qui se disputaient à qui m'offrirait des habits plus appropriés à ma peau blanche. Après une métamorphose complète, je m'assis près d'un feu de cheminée; je mangeai d'excellent pain, arrosé d'un verre de punch-whisky, et je racontai aux assistants mes voyages et mes aventures. J'eus la satisfaction de voir que même ces rudes pionniers du Far-West prenaient part à mes souffrances et se réjouissaient de ma délivrance.....

J'avais toutes les douceurs dont on peut jouir dans le Far-West : je dormais dans un lit mal équarri, je prenais mes repas à une table, et je m'asseyais sur un vrai siège; mais cette dernière jouissance n'était pas sans inconvénient, car un engourdissement prolongé, des douleurs cuisantes dans les pieds, me rappelaient sans cesse que la position assise n'était plus dans mes habitudes et m'était devenue même tout à fait étrangère. Je passais la plus grande partie de ma journée dans le local qui servait à la fois d'entrepôt et de marché; là, j'étais en relation continuelle avec les Ottoës, qui traversaient le Missouri gelé pour échanger des pelleteries contre les objets fabriqués par les blancs. Le vieux Wo-nes-hee s'y trouvait régulièrement dès le matin, et chaque fois il rappelait la douleur profonde qu'il avait éprouvée de la mort de son fils tué il y avait bien des années. Il avait couvert sa chevelure d'une bouillie d'eau et de cendre, et teint son visage en noir. C'est ainsi qu'il venait à moi, pleurant amèrement; si je ne le consolais pas à la hâte par un verre d'eau-de-vie, il éclatait en gémissements et en sanglots, et ne s'arrêtait, au grand amusement de mes amis les blancs, que quand je lui avais témoigné mon intérêt de la manière qu'il désirait le plus.

Si mes vieux compagnons de route venaient me voir tous les jours, je ne manquais pas de mon côté de leur rendre visite dans leurs wigwams; j'y trouvais toujours une réception cordiale et un plat de

viande préparé pour moi. Je chassais en leur compagnie, et dans mes entretiens avec eux je découvrais toujours matière à m'instruire, mais aussi à réfléchir.

Huit jours passèrent ainsi rapidement, et au bout de ce temps j'étais en état de me présenter dans un costume qui m'appartenait en propre, et dont j'étais redevable à l'habileté d'une femme qui m'avait confectionné, dans une couverture verte rayée, un superbe habit, lequel fit sensation dans le village des Indiens. A peine fus-je un peu rétabli et mes armes remises en état, que je me munis de provisions et dis adieu à mes hôtes pour retourner chez les Ottoës. En effet, j'avais appris qu'à douze milles au nord de Bethléem — c'est le nom de l'établissement où je venais de séjourner — se trouvait le village des Indiens Omahas, et que non loin de là il y avait un poste commercial de la Compagnie des pelleteries de Saint-Louis, une agence indienne et une mission presbytérienne. C'est là que je comptais me rendre, mais non sans avoir auparavant recueilli des détails sur les Ottoës.

Les Ottoës, originairement O-ta-ta-toës, comptent à peine aujourd'hui six mille âmes; les Missouris, jadis leurs voisins, sont incorporés dans leur tribu : cette réunion doit avoir été provoquée soit par la similitude de langage, soit par l'affaiblissement de la population, le nombre des Missouris étant descendu au-dessous de quatre cents. Les deux tribus habitent un village en commun, mais sous des chefs différents. Ottoës et Missouris vivent généralement ensemble, ils vont ensemble à la guerre et à la chasse; ensemble ils exécutent leurs danses sauvages et pittoresques dans la vallée, à l'embouchure de la Nébraska. Les hommes sont forts et vigoureusement bâtis. Parmi les femmes et les filles, il y a plus d'un beau type. Comme cette tribu a des dispositions amicales pour les blancs, j'errais librement au milieu de ces sauvages, et la porte de chaque wigwam m'était cordialement ouverte. Seulement il fallait éviter avec soin les ivrognes, car, avec la facilité de se procurer de l'eau-de-vie sur la rive opposée du Missouri, il y en avait toujours quelques-uns dans un état guilleret qui les faisait jouer avec le couteau et le tomahawk comme avec des volants, et maintes fois je dus employer toutes mes ressources d'esprit pour écarter ces instruments de mort sifflant au-dessus de ma tête. J'étais cependant assez prudent pour ne pas porter à la fureur, par une sensibilité mal placée, leurs esprits excités par la boisson. Je riais de leurs farces, et jamais je n'eus de rixe avec eux.

Et pourtant le second jour de mon arrivée, mon calme fut mis à une rude épreuve; si j'avais eu la possibilité de m'échapper secrète-

ment, je l'eusse fait, pour ne pas rester plus longtemps témoin de scènes qui menaçaient de devenir très-sérieuses pour moi, tout en m'attirant puissamment par leur côté original.

On exécutait la danse des chevaux avec une chaleur, une solennité et un éclat qu'on ne trouve que chez les Indiens. Si tous les acteurs avaient été à jeun, le spectacle eût été une véritable fête. Qu'on se figure une troupe d'hommes, le haut du corps nu, le visage tatoué de hideuses peintures, les membres couverts d'ornements fantastiques, de chevelures et de plumes flottantes, armés de pied en cap, sautant, gesticulant, tournant autour d'un grand feu dont les flammes éclairaient au loin la nuit sombre, donnant à leur corps bien fait toutes les postures, et brandissant vigoureusement leurs armes, comme pour écraser des ennemis invisibles.

Depuis le commencement de la danse, j'étais assis dans la neige près d'un petit feu, regardant passer devant moi tout ce bruit et cette agitation. La troupe sauvage tournait en cercle au son de trois tambours, de quelques fifres, au milieu des chants et des cris de l'assemblée entière; les mélodies des chansons guerrières et le souvenir des exploits accomplis excitaient les esprits; les pieds foulaient avec frénésie le sol glacé; les armes étincelaient à la lueur rougeâtre des flammes, et la sueur coulait abondamment le long des joues peintes. Un guerrier à la stature colossale, qui dansait devant moi, dirigea soudain sa lance contre ma poitrine, non pas, bien entendu, dans l'intention de me faire mal; mais, devant ce geste peu rassurant, je reculai effrayé, j'excitai un rire général, et, à mon grand dépit, même parmi les femmes et les enfants qui observaient attentivement la danse à distance respectueuse. J'avais ainsi donné prise sur moi, et il fallait y remédier; aussi je vis sans baisser les yeux un tomahawk siffler au-dessus de ma tête, et des armes de toute espèce s'abaisser vers moi ou me passer devant la poitrine, voisinage peu agréable; je commençai sérieusement à craindre que la main inconsidérée d'un ivrogne ne vint mettre sa massue en contact trop immédiat avec mon crâne. Tout en fumant ma pipe, assis comme je l'ai dit plus haut, je pensais au moyen de me tirer de là de la manière la plus sûre; je ne pouvais m'éloigner sous peine d'être traité de poltron et poursuivi par les risées et les sarcasmes; et rester là plus longtemps ne me semblait pas non plus trop prudent. Ces Indiens m'étaient dévoués, comme le prouvait toute leur conduite pendant la danse; mais que pouvait faire leur dévouement, si l'arme échappait de la main d'un ivrogne et mettait ma vie en danger?

Les braves Ottoës et les blancs leurs voisins auraient considéré ma mort comme un malheur regrettable sans doute, mais ils en auraient parlé comme on parle dans un bal d'un accident dû à la maladresse d'un danseur qui, en passant, renverse des mains d'un domestique quelques verres dont le contenu se répand sur la robe d'une belle dame. En tout cas, ma fin eût été peu glorieuse ; aussi, pour échapper à ce danger, je me déterminai à un acte qui me procura le respect des Indiens, mais qui, je le crains bien, si je le raconte aux soi-disant promoteurs de la civilisation, sera considéré comme une faiblesse et fera rire de moi.

Je jetai bas mon habit ; je découvris mes bras et les frottai, ainsi que ma figure, avec de la graisse et de la teinture rouge, qu'on me présenta de tous côtés fort obligeamment, et prenant dans ma main gauche mon long couteau de chasse, dans la droite un revolver, je sautai au milieu du cercle, afin de faire manœuvrer mes pieds et mes poumons, suivant la véritable méthode indienne. Ma conduite excita la gaieté générale, ainsi que je le devinai aux doubles hourras qui m'accueillirent ; et, encouragé par cette marque de faveur, je me donnai la plus grande peine pour imiter mes dignes professeurs.

C'était une rude besogne ; je m'en acquittai pourtant à la satisfaction de tous, et si cet exercice m'échauffa beaucoup, je me tirai du moins de la position désagréable dans laquelle je m'étais engagé ; mais un résultat plus important, c'est que les guerriers me regardèrent comme un visage pâle rempli d'espérance. De jolies filles, et même les plus laides Squaws, me prouvèrent par de petits cadeaux, produits de leur industrielle fantaisie. Quel progrès j'avais fait ce soir-là dans l'estime du beau sexe ! Mais la crainte de voir un second bal du même genre me fit prendre congé des Ottoës plus tôt que je ne pensais, et partir avec Farfar et plusieurs autres jeunes Indiens pour le pays des Omahas et la station commerciale de la grande Compagnie des pelleteries. Mes relations avec les Ottoës ne cessèrent pourtant pas entièrement. Souvent mes anciens compagnons venaient à l'agence où au comptoir d'échange, et ne manquaient jamais de me rendre leurs devoirs et de me demander, à cette occasion, du tabac et des couleurs. Une visite solennelle fut celle des deux personnages principaux de la tribu, Wa-ruck-scha-mo-nee et Ki-ka-poo, revenant chargés de présents d'un voyage à Washington, et qui entrèrent à l'agence accompagnés des guerriers les plus considérables, pour donner des détails sur l'entrevue qu'ils avaient eue avec le Grand Aïeul.

Wa-ki-ta-mo-nee était aussi de la suite de ces chefs, et il m'en-

gagea vivement à me livrer, quand viendrait le printemps, au vol des chevaux et à la chasse des buffles. Il me donna même à entendre que les chevaux avaient une plus grande valeur quand on les enlevait aux Sioux, ennemis héréditaires des Ottoës, et qu'une incursion à main armée chez cette nation serait d'autant plus agréable pour moi que j'y trouverais moyen de scalper un ou plusieurs ennemis. Quant au danger que pouvait courir ma propre chevelure, il n'en parlait pas, mais il pouvait l'avoir oublié.

Enfin, par une matinée claire, mais horriblement froide, nous tournâmes le dos au village des Ottoës et remontâmes rapidement le Missouri. La neige était couverte d'une croûte épaisse sur laquelle on marchait à merveille; plus nous approchions du but, plus le bois s'éclaircissait; et quand nous eûmes franchi la rivière du Papillon ou de Butterfly, non loin de sa jonction avec le Missouri, nous nous trouvâmes sur la lisière d'une vaste prairie, à l'extrémité de laquelle la Mission et l'agence avec leurs dépendances semblaient nous appeler et nous sourire. Aussitôt nous accélérâmes le pas, laissant à gauche, sur une colline, le bâtiment de la Mission; et au moment où le soleil envoyait ses derniers rayons sur les hauteurs, j'étais devant la porte de M. Sarpy, chef de la station commerciale, qui m'accueillit avec la politesse et la prévenance hospitalière habituelles dans le Far-West : « Comment vous va, monsieur ? Il fait froid, n'est-ce pas, monsieur ? Jetez-moi donc de côté ces minces chaussures; mettez-en une paire des miennes. Bill ! Io ! roulez dans la cheminée des souches neuves... Considérez ma maison comme la vôtre, monsieur. » Telles furent à peu près les paroles que M. Sarpy me lança comme une grêle, mais avec une telle sincérité, que je me sentis sur-le-champ attiré vers lui d'autant plus qu'à mon entrée dans la chambre il ôta de sa bouche une courte pipe à tête de nègre qu'il me tendit, à la mode indienne, pour que j'en tirasse quelques bouffées, et qu'après ce signe de bienvenue il remit entre ses dents.

La salle où je me trouvais était une pièce assez vaste, qui semblait servir à la fois de parloir et de salon; une table pour écrire, un fauteuil à bascule à l'américaine, quelques sièges et un vieux sofa composaient tout le mobilier, tandis que les parois en bois nu étaient ornées de quelques lithographies anciennes représentant des portraits d'Indiens. Malgré le petit nombre de sièges, la salle était remplie de gens qui, faute de mieux, s'étaient assis par terre le plus commodément possible, et jouissaient de l'agréable chaleur que répandait une colossale cheminée. Je suivis M. Sarpy à travers un groupe d'Indiens,

de métis et de blancs, et vins prendre place en face de lui, près du brasier, pour passer la soirée dans une douce conversation.

M. P. A. Sarpy est le plus parfait modèle de pionnier (*Backwoodman*) que j'aie jamais vu. C'est actuellement un des chefs de la Compagnie des pelleteries, dont il est depuis trente ans un des plus actifs soutiens; la fortune qu'il a gagnée s'élève presque à un million. Comme sa femme, une Indienne, ne lui a pas donné d'enfants, tout ce bien doit revenir aux enfants de son frère; malgré cela, il supporte les plus grandes fatigues et les privations, plutôt que de renoncer à un genre de vie qui est devenu pour lui plus qu'une habitude, une seconde nature. Je lui demandai pourquoi il n'allait pas manger tranquillement ses revenus dans quelque capitale d'Europe et s'y reposer sur ses lauriers, ou plutôt sur ses sacs d'écus. « Vous avez raison, me dit-il, c'est une pensée que je nourris depuis une quinzaine d'années, et tous les ans je me rends à Saint-Louis avec la ferme intention de ne plus revenir ici; mais cela ne dure pas un mois. Pendant les premiers huit jours, c'est une vie fort agréable de plaisir et de bombance; la seconde semaine, je commence à m'ennuyer; les autres huit jours, je pense à la vie libre du Far-West, et ma foi, à la quatrième, j'achète un costume neuf, une paire de bottes, je guette un bateau à vapeur, et je reviens le plus vite possible auprès de ma vieille Necoma, qui ne peut contenir sa joie de me voir de retour. Et voilà le manège que j'ai fait pendant des années; mais à la fin j'ai renoncé à toute espérance de devenir autre chose que ce que je suis maintenant, et voyez-vous, en somme, je ne changerais pas ma vie contre celle de qui que ce soit au monde. »

Tel est M. Sarpy; ses cabanes de bois sont pour lui des palais, le Far-West est son domaine; les Indiens lui procurent de la distraction, le voyage dans les différentes prairies, de l'occupation. Les privations et les dangers auxquels il est alors exposé assaisonnent sa vie et l'entretiennent dans un état de verdure et de force; tel il devait être il y a quinze ans, tel on le retrouve aujourd'hui, encore le même, bien que sa chevelure soit parsemée de quelques flocons de neige.

Lorsque M. Sarpy me quitta le soir assez tard pour monter dans sa chambre à coucher, plus confortablement disposée, il connaissait déjà la plus grande partie de mes aventures, et de plus que, sauf mes armes, je n'avais rien à moi, et même que je devais les habits que j'avais sur le corps. Il prit fort bien la chose, et me cria de la porte : « Votre premier soin chez moi doit être de rétablir complètement vos forces et votre santé; alors vous songerez à vous procurer de l'argent.

Les moyens d'en gagner ne vous manqueront pas; vous manquerez plutôt d'occasions de le dépenser. Bonne nuit pour aujourd'hui! Il y a là, dans un coin, des peaux de buffles, des fourrures de loutre et de castor; mettez-vous à votre aise et dormez bien. » La chaleur qui se répandait de la cheminée dans la chambre ne contribua pas médiocrement à me faire apprécier les douceurs d'un lit composé de peaux de buffles moelleuses et d'épaisses fourrures d'ours. Les flammes répandaient une joyeuse clarté, éclairant la pièce jusque dans les moindres recoins, et mettant en lumière les figures sauvages couchées en rang les unes à côté des autres, à moitié ou entièrement enveloppées dans leurs couvertures. Les uns dormaient, d'autres chantaient ou causaient jusqu'à ce que le sommeil eût fermé toutes les paupières, et alors on n'entendit plus que le bruit de la respiration, le petillement du feu et les gémissements de l'orage dans la cheminée. Seulement par intervalles, un guerrier, rêvant, chantonnait un air sauvage, ou bien une forme nue et luisante se levait, se dirigeant sans bruit vers la cheminée pour ranimer le feu qui commençait à s'éteindre.

C'est au milieu de cet entourage que je passai ma première nuit chez M. Sarpy, et tant que j'y séjournai, toutes les nuits se passèrent de la même manière, avec cette différence que le personnel rassemblé dans la salle changeait tous les jours, à l'exception des blancs. Dans les premiers temps, je n'avais d'autre occupation qu'à faire toujours de nouvelles connaissances. Des individus venaient, d'autres s'en allaient; toujours de nouvelles figures, de nouveaux visages animaient la salle de M. Sarpy, qui me faisait l'effet d'une scène de théâtre garnie de monde, d'autant plus que la rigueur de la température retenait les habitants de la maison derrière des portes bien closes. De cette façon, j'eus sans cesse occasion de m'exercer dans le dessin, et je me livrai avec zèle à cette occupation, voulant rapporter un jour dans ma patrie quelque chose de plus que le simple souvenir de ces aventures.

Nous étions surtout, — ainsi que je l'ai dit plus haut, — en relation avec les Omahas, tribu d'Indiens qui s'est toujours fait remarquer et par la supériorité de ses chefs et par son attachement pour les blancs.

Leur village est situé sur la rive escarpée de la rivière du Papillon, à six milles environ du Missouri. C'est une position habilement choisie, de manière que les habitants, dont le nombre n'est que de quinze cents, puissent se défendre aisément contre un ennemi supérieur. Le chef, Ongpa-Tonga (le Grand Cerf), jouit d'une grande considération; mais ce n'est rien encore auprès de son père, mort aveugle à l'âge de quatre-vingts ans, et qui fut pleuré non-seulement par sa

tribu, mais encore par la population blanche qui habite l'autre rive du fleuve. Le tombeau de ce célèbre guerrier s'élève sur une colline qui domine au loin le cours du Missouri. C'est là que dort le Grand Cerf avec son cheval et ses armes de bataille; une palissade et des pierres marquent la place et rappellent aux passants le souvenir du défunt. Mais qu'est-il besoin de ces signes extérieurs? Le nom d'Ongpa-Tonga vivra aux Council-Bluffs même quand la charrue aura détruit le gazon sur ses restes mortels et que la main industrielle des hommes aura jeté le grain dans les sillons. Je vais citer un trait de la vie de ce sauvage pour montrer la noblesse de son caractère :

Les stations commerciales de la Compagnie des pelleteries de Saint-Louis, dans l'Ouest, quoique situées à une grande distance les unes des autres, entretiennent pourtant des relations continuelles. Les chefs des forts se servent habituellement, pour le transport des nouvelles et des ordres, de coureurs blancs, mais aussi d'Indiens, qui, munis de quelques provisions et de leurs armes, parcourent des centaines de milles à travers le désert, remettent à destination les lettres et les dépêches, et, après une courte halte, se remettent en route. Afin de laisser moins de trace de leur passage et de se cacher plus facilement dans le voisinage d'Indiens ennemis, ces coureurs vont d'ordinaire à pied, et pourtant ils font plus de trajet que des chevaux dans un désert où les chemins n'existent pas. Il y a une couple d'années, quand le grand Ongpa-Tonga vivait encore, et quoique vieux, mais toujours robuste, s'en allait souvent en chasse, accompagné de jeunes guerriers, un Canadien fut expédié de Belle-Vue avec des lettres et des dépêches vers le commandant de la station des Indiens-Ponka, près d'Eau-qui-court. Le coureur, jeune et agile chasseur, préféra, pour les motifs dont je viens de parler, faire à pied un voyage long de deux cents milles en amont du Missouri, et il se mit gaiement en route. Depuis une semaine il poursuivait son chemin sans avoir rencontré d'obstacle, quand un matin en s'éveillant il se sentit si mal à l'aise, qu'il lui fut impossible de bouger de place. Il resta plusieurs jours ainsi étendu sans secours, et il s'aperçut qu'il était atteint de la petite vérole, cette affreuse maladie qui fait tant de ravages dans les régions de l'Ouest. Résigné à son sort, le malheureux attendit sa fin, remerciant en son cœur la Providence, qui du moins l'avait conduit près d'une source jaillissante où il pouvait tremper sa langue brûlante et enfiévrée.

Dans ce temps-là, le vieux Ongpa-Tonga, suivi de six de ses guerriers, était à la chasse, et le hasard, qui fait souvent de ces coups

merveilleux, voulut que le blanc fût rencontré dans cet état par les Indiens. Au premier coup d'œil, le chef reconnut la maladie contagieuse; il dit à ses compagnons de s'éloigner de ce dangereux voisinage, et, après quelques minutes de délibération, il prit un parti qui ferait honneur à plus d'un pieux missionnaire. Il faut dire que trois des gens d'Ongpa-Tonga avaient eu autrefois une attaque de cette terrible maladie qu'ils avaient heureusement surmontée, tandis que le chef et les trois autres avaient été épargnés. Dans son idée donc, les premiers étaient à l'abri d'une nouvelle attaque, et c'est avec leur aide qu'Ongpa-Tonga entreprit de sauver le blanc, de le ramener à Belle-Vue. Il ordonna donc aux trois autres de suivre des chemins où ils ne devaient pas rencontrer le malade. On obéit à ses ordres; les généreux Indiens placèrent sur une civière faite avec des branches le pauvre chasseur, et, se partageant le fardeau sur leurs épaules, ils retournèrent sur leurs pas. Après un pénible voyage de quatorze jours, ils atteignirent Belle-Vue, où ils étaient annoncés déjà par leurs camarades; leur belle action trouva sa récompense, car l'état du malade s'était tellement amélioré pendant la route, qu'à la grande satisfaction des Indiens il put, au bout de très-peu de temps, vaquer à ses occupations, et que des souffrances endurées il ne lui resta d'autre trace que des marques sur le visage.

Par de tels actes, le vieux guerrier s'était attiré l'affection universelle et la considération des blancs, qu'il emporta dans le tombeau, et si quelqu'un, aux *Council-Bluffs*, s'informe du Grand Cerf, l'écho lui répond de toutes parts : « Sensible comme un enfant aux maux de son prochain, il était terrible pour ses ennemis; son cri de guerre retentissait désagréablement à leurs oreilles, et il conquit bien des chevelures ornées, qui depuis le temps ont pourri à ses côtés. » Quand il vint à Washington, on fit son portrait par ordre du gouvernement, et cette peinture, bien réussie, entourée d'autres portraits de célèbres guerriers indiens, fut suspendue au Patent-Office, dans la collection ethnologique, où on peut la voir encore aujourd'hui.

Le jeune Ongpa-Tonga est également un chef habile, mais on ne retrouve pas en lui tous les sentiments généreux qui distinguaient son père. Il est pourtant hospitalier pour les étrangers, et comme j'avais lié quelques relations d'amitié avec lui, il ne me fut pas difficile d'assister souvent aux danses magiques des Omahas. Les guerriers de cette tribu sont partagés en deux corps, qui ont leurs costumes et leurs usages distincts. Les jeunes gens s'attachent à l'un ou à l'autre, suivant qu'ils y sont déterminés par des rêves ou des idées de magie ou de

sortcellerie. L'un des partis porte la chevelure longue, ornée, dans les occasions solennelles, d'une forte touffe de plumes de hibou et de vautour, à laquelle on joint en outre une houppe de crins de cheval teinte. L'autre parti se rase au contraire la tête, et ne laisse croître que la mèche en tire-bouchon, à laquelle on attache la queue d'un cerf de Virginie peinte en rouge foncé, et qui se dresse comme un peigne au sommet du crâne, semblant provoquer l'ennemi et lui offrir une poignée commode pour scalper. Dans leurs tatouages, nulle uniformité, aucune symétrie : chacun s'arrange le visage et le corps comme il lui plait, et c'est à qui l'emportera sur ses voisins par sa bizarrerie. De même, pour fumer, on suit des procédés différents. Dans les réunions, les uns font passer la pipe de main en main, tandis que les autres tiennent avec les deux mains le fourneau brûlant et présentent l'extrémité du tuyau de bouche en bouche, les fumeurs devant bien se garder de toucher eux-mêmes avec les doigts la pipe qui leur est offerte. Toutes les danses indiennes se ressemblent, en ce sens qu'elles s'exécutent en frappant la terre du pied au son des tambours. Mais tantôt les danseurs restent à la même place et sautillent d'un pied sur l'autre, tantôt ils tournent en rond, imitant les mouvements des animaux. De là vient que leurs danses portent des dénominations différentes : danses de buffles, de castors, d'ours, de chevaux et de chiens.

Le spectacle le plus intéressant en ce genre auquel j'assistai eut lieu chez M. Sarpy, un jour qu'une troupe d'Omahas à longue chevelure vint nous rendre visite et exécuter des danses devant la porte de Belle-Vue.

Le cortège en lui-même avait déjà quelque chose de très-singulier ; il y avait un tel pêle-mêle de couleurs criardes qu'il était fort difficile de distinguer la taille élancée des hommes sous l'amas d'ornements bizarres dont ils étaient surchargés. Leur coiffure de cérémonie était chez tous la même, savoir, une grande touffe de plumes ; mais, sauf cette ressemblance, il n'y avait pas chez les trente Indiens qui composaient la troupe deux lignes peintes de même : le visage et le haut du corps semblaient empruntés au caméléon, et les pièces de leur habillement, faites de cuir mou, étaient richement brodées de perles de couleur et d'aiguillons peints arrachés au porc-épic de l'Amérique du Nord. Des masses de franges en cuir, des chevelures scalpées, des peaux d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles, étaient attachées aux bras et aux leggings ; des colliers de perles, de coquillages, de dents de tigre et de griffes d'ours, s'enroulaient plusieurs fois autour des cous

peints et tatoués; les bras étaient chargés d'anneaux de cuivre. Dans cet attirail, la troupe sauvage présentait, en réalité, un superbe coup d'œil, surtout quand elle se mit sur une seule rangée en demi-cercle.

Chacun tenait dans la main droite un petit bâton élégamment travaillé en forme de crécelle, auquel étaient fixés quantité d'ongles de cerf, et accompagnait en mesure, du cliquetis de cet instrument, le son des tambours, frappés par quatre guerriers à cheveux blancs; tous les danseurs mêlaient à cette musique leurs chants sauvages, et la voix aigre des fifres, creusés dans des os de cygne, complétait ce concert inharmonieux. De vieux guerriers, tatoués en noir, allaient et venaient derrière les danseurs, les excitant de vive voix à de nouveaux efforts, vantant la bravoure de leur tribu et exhortant les spectateurs à donner des présents à pleines mains. Les blancs et les métis qui assistaient au spectacle s'empressaient de suivre cet avis et de récompenser les danseurs, chacun suivant ses ressources.

C'est ainsi qu'on leur distribua de la farine, des couvertures, de la couleur, du tabac, et même des chevaux, si bien que la bonne humeur finit par dégénérer en une joie sauvage, jusqu'à ce qu'un devin eût déclaré la danse terminée. Les acteurs se séparèrent alors pour se montrer, le reste du jour, dans leur costume fantastique et se faire admirer du public. Du reste, les Indiens sont très-vaniteux; ils mettent beaucoup de temps et de soins à leur toilette, et c'est à peine, à mon avis, si les plus élégants dandys du monde civilisé arrangent devant un trumeau leur ajustement avec autant de conscience qu'en met l'Indien lorsque, devant un petit miroir de poche, il tire des lignes bigarrées sur son corps et sur sa figure. De là vient sans doute qu'à la vue d'un fashionable niaisement accoutré, je pense toujours aux sauvages; naturellement l'extérieur du Peau-Rouge m'inspire plus de respect, parce que, à côté de la couleur dont il se farde, on peut voir les griffes de l'ours qu'il a tué, et à côté de son clinquant et de ses fanfreluches, la peau du crâne de ses ennemis. La coutume de scalper, qui est, avec raison, un objet de dégoût pour le monde civilisé, est sans contredit un usage barbare, mais qui perd beaucoup de son côté hideux quand on la connaît plus à fond. L'idée des souffrances que doit endurer le vaincu pendant cette opération devient moins effrayante, si on songe que l'Indien ne peut enlever la peau du crâne d'un ennemi que lorsque cet ennemi est privé de ses dernières forces, car la moindre résistance serait un obstacle; néanmoins, il peut être arrivé quelquefois, mais rarement, que le vaincu, seulement étourdi par un coup violent, se soit réveillé quand on le scalpait, car l'enlèvement de la peau du crâne

ne suffit pas seul à causer la mort, et ne rend pas impossible le rétablissement du blessé.

La coutume de scalper s'est conservée depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, et durera tant que des Indiens à l'état primitif peupleront les forêts et les prairies de l'Amérique. Et même le sauvage à moitié civilisé ne pourra pas résister à ce penchant et souvent en cachette attachera les chevelures ennemies à sa ceinture. Cette opération, aisée à pratiquer, est pourtant pleine de difficultés et de dangers, et il faut assurément plus de courage personnel pour conquérir, au milieu de la mêlée, ces trophées sanglants que pour envoyer de loin un plomb meurtrier dans une poitrine à découvert. L'ardente convoitise de ces marques infaillibles de bravoure fait du jeune Indien un guerrier, et procure au guerrier l'estime et la considération. La hablerie étant un des traits distinctifs de l'indigène en Amérique, — et la hablerie étant cousine germaine du mensonge, — il suit de là qu'un Indien ne parle jamais d'un ennemi tué par lui s'il n'a pas suspendu la chevelure de ce dernier à la fumée de son wigwam, car il sait que personne ne le croirait et qu'il serait regardé comme un menteur.

Un soir, j'étais assis à Belle-Vue, avec mes amis Sarpy et Décatur, devant un feu de cheminée clair et vif; nous causions agréablement de choses et d'autres, mais surtout de mes aventures. La salle était vide, par extraordinaire; quelques Indiens seulement, accroupis non loin de nous, fumaient la pipe avec un calme stoïque, faisant semblant de comprendre chacune de nos paroles.

Un léger *toc-toc*, tout à fait inusité dans les habitudes du lieu, vint nous troubler au milieu de notre entretien, et je regardai curieusement, quand la porte s'entr'ouvrit au mot : « Entrez ! » Deux femmes pénétrèrent dans la salle, deux femmes qui, à mon grand étonnement, n'étaient pas des Indiennes, comme on pouvait le juger par leur costume. « Bonsoir, mistress Alison; bonsoir, Amélie ! » s'écrièrent mes amis en offrant aux dames qui arrivaient les meilleures places près de la cheminée. Le salut fut rendu d'une manière amicale; et quand j'eus été présenté aux deux étrangères, sans autre formalité je me plaçai vis-à-vis d'elles de façon à pouvoir observer convenablement leurs physionomies, ce qui, je pense, n'était pas un crime, quand on avait été comme moi privé pendant si longtemps de voir les costumes féminins du monde civilisé. On ne me fera pas non plus un reproche si j'avoue que la plus jeune des deux dames — une métisse, ainsi que je le reconnus au premier coup d'œil — me parut plus que jolie. Était-ce que depuis deux mois je ne voyais le beau sexe représenté que par

d'affreuses squaws, et qu'une apparition si inattendue troublait complètement le peu d'intelligence que le froid m'avait laissée, ou bien était-ce en effet le charme de cette jeune Indienne à laquelle il était impossible de résister? Je l'ignore; mais ce que je dois avouer, c'est que la belle Amélie fit soudain une si profonde impression sur moi, que je ne songeai plus à prendre part à la conversation, et que je contemplai la jeune fille, dont les yeux noirs se fixaient sur moi avec une indicible expression d'innocence et de curiosité.

Mais, avant tout, laissez-moi vous faire le portrait d'une beauté du Far-West.

Fille d'une Indienne Pawnee et d'un Français qui, soit dit en passant, était allé depuis des années rejoindre ses pères en laissant un bien assez considérable, Amélie Papin n'avait pas encore atteint sa quinzième année. Dès l'enfance, elle avait été recueillie par M. Alison, qui avait beaucoup de relations avec la tribu des Pawnees, séjournait de temps en temps parmi eux et tâchait de leur donner des leçons de philanthropie qu'il mettait lui-même en pratique. Mistress Alison, femme d'une classe plus élevée, avait suivi partout son mari avec un dévouement et une abnégation sans bornes, partageant avec lui les fatigues et les privations. Elle avait traité la petite métisse comme son enfant, lui donnant une éducation aussi soignée qu'il était possible dans ces circonstances difficiles. Les dispositions naturelles de l'enfant lui étaient du reste venues en aide, car celle-ci se sentait attirée plutôt vers les habitudes de ses parents adoptifs que vers les mœurs de sa famille maternelle. C'est ainsi que la petite orpheline était devenue la charmante jeune fille assise en ce moment en face de moi, à côté de sa mère d'adoption. Son vêtement simple, taillé à l'américaine, dessinait une taille à laquelle il n'y avait rien à reprendre. Les mouvements et la grâce décente de la jeune fille étaient si naturels, si doux et en même temps si aisés, que je pouvais à peine en croire mes yeux quand je regardais sa peau bronzée. Son cou flexible supportait la tête la plus ravissante qu'on pût imaginer. Des cheveux noirs comme la résine, partagés en de longues tresses qui descendaient sur les épaules, encadraient une figure ronde et bronzée où se reflétait un charme particulier. On n'y regrettait pas du tout la blancheur de la peau, et même on finissait par se dire que la couleur convenant le mieux à l'ensemble était précisément cette teinte sombre qui faisait reluire la peau comme du satin, et n'empêchait pas la rougeur de colorer légèrement les joues. Les os de la mâchoire, un peu saillants, annonçaient l'origine indienne, ainsi que la coupe des yeux

grands et noirs, ombragés de longs cils. Sa bouche était bien faite, gracieuse et fraîche; deux rangées de dents magnifiques brillaient comme des perles entre ses lèvres roses. Ses mains étaient petites, comme celles de toutes les Indiennes; et elle avait un pied si mignon, que ses mocassins eussent mérité d'être envoyés à l'exposition universelle de Londres.

Telle était Amélie Papin, la belle métisse dont je tombai amoureux dès la première demi-heure. M. Sarpy, que sa gaieté n'abandonnait jamais, avait eu bientôt fait de ranimer l'entretien. On rit, on plaisanta; moi-même j'étais à chaque moment entraîné dans le courant de la conversation; mais j'en perdais sans cesse le fil, car je pensais à bien d'autres choses; déjà je me voyais en idée le héros d'un roman, et je prévoyais la surprise que causerait dans mon pays, à mes amis et connaissances, la nouvelle de mon mariage avec une princesse indienne.

En même temps, le désir de lui plaire s'éveillait naturellement en moi, et je ne puis m'empêcher de rire quand aujourd'hui je songe aux moyens comiques que j'imaginai pour paraître avec avantage. Je fus au comble de la joie quand je remarquai que la belle Amélie m'accordait quelque attention; mais si j'avais pu deviner ses pensées secrètes, mon amour-propre eût éprouvé un rude échec. La naïve enfant ne se gêna pas plus tard pour me dire que j'étais horriblement laid, et qu'avec mes cheveux dans la figure je ressemblais à un buffle plutôt qu'à un homme. Heureusement je ne pouvais lire dans son cœur, et plein d'illusions, je continuai à faire des projets pour l'avenir et à me bercer des plus douces espérances. C'est ainsi que se passa la soirée. M. Alison arriva tard pour chercher les dames et les ramener dans leur demeure, contiguë à l'agence des Indiens Pawnees. A peine étions-nous seuls, que M. Sarpy m'apostropha en ces termes : « Comment trouvez-vous ma nièce? — Ah! c'est votre nièce? répliquai-je. — Oui, ma nièce, et une jolie nièce encore. Son père était mon parent, et sa mère fille d'un grand chef. J'ai remarqué qu'elle vous plaisait. Vous pouvez la prendre pour femme, mais pas avant que vous soyez unis par le missionnaire qui est là-haut sur la montagne, M. Kenney; car Amélie est chrétienne et consentirait difficilement à un mariage indien. » Ces paroles furent prononcées sur le ton de la plaisanterie, mais je les retins pour les rappeler au besoin.

Le lendemain, ainsi qu'on le devine, je visitai la famille Alison, qui habitait une cabane très-convenablement disposée à quelques centaines de pas de notre établissement. J'y trouvai la réception la plus amicale; aussi je réitérai souvent mes visites; enfin j'y venais presque tous les

jours. Là je fis connaissance d'une foule d'Indiens Pawnees qui venaient voir leur ami Alison et s'informer de leur jeune et jolie parente. C'était une vie agréable; pendant la journée je coloriais des peaux de buffle : j'étais passé maître dans cet art, où je surpassais les plus habiles Peaux-Rouges et où je gagnais beaucoup d'argent de la Compagnie des pelleteries. Je passais habituellement la soirée chez M. Alison, jouant avec les enfants, racontant des choses de l'Europe, et donnant des leçons d'anglais à la jeune fille, qui en savait déjà quelque chose. Mes vues sur la belle Amélie n'étaient déjà plus un secret, et tout le monde me félicitait de cet heureux parti, car ma future passait pour riche; elle recevait des Indiens Pawnees une rente de peaux de buffles, lesquelles dans ce pays valent de l'argent comptant. Le seul malheur dans l'affaire, c'est que les deux parties intéressées n'étaient pas encore tout à fait d'accord. Moi, j'aurais bien été d'accord; par égard pour elle, je me serais même fait raser la tête avec plaisir, et serais devenu bourgeois indien; mais malheureusement elle ne savait pas ce qu'elle voulait : tantôt elle présentait ses lèvres fraîches à mes baisers, tantôt elle s'enfuyait comme une antilope effarouchée, riant et me disant que j'étais un homme laid et blanc, un buffle à deux jambes. De tels sobriquets n'étaient pas très-flatteurs, et pourtant ne diminuaient pas mon amour pour Amélie, qui semblait être un composé de pudeur et d'espièglerie. Je suis persuadé que celui qui a emmené sous son toit cette belle fleur des prairies a gagné là une brave femme, d'autant plus qu'elle était chrétienne et sage.

Ce qui est assez singulier, c'est que j'avais alors les sentiments les plus fraternels à l'égard des Indiens Pawnees, avec lesquels j'étais auparavant en guerre ouverte, et je ne tarissais pas d'éloges sur cette tribu devant la belle Amélie, qui prenait la chose avec assez d'indifférence. Les Pawnees ne partageaient pas ces sentiments, et même me haïssaient à cause de mon penchant pour la tendre fleur des prairies; c'est ce que j'appris à l'occasion, et d'une manière désagréable, mais évidente.

Quand la glace du Missouri eut commencé à fondre et les glaçons à flotter, et les terrains bas de l'embouchure de la rivière Papillon à disparaître sous l'eau, mon passe-temps favori fut d'aller à la chasse des canards, des oies, des cygnes, des pélicans et des grues, dont les eaux étaient littéralement couvertes. Dans mes excursions, j'étais toujours accompagné de deux jeunes Omahas, parents de la Nécoma de M. Sarpy, de fidèles, de braves garçons, tels qu'on n'en trouve que

chez les Peaux-Rouges. J'avais su, par ma conduite amicale à leur égard, gagner leur attachement, et ils cherchaient à m'en donner des preuves dans toutes les occasions. Je n'avais qu'à prendre ma gibecière et la passer autour du corps, aussitôt les deux frères Hug-ha et Schagree-ga-gee étaient à mes côtés, avec leur carabine sur l'épaule. Leur société était pour moi d'un double avantage à la chasse : d'abord, ils composaient une excellente garde du corps, et, en second lieu, ils faisaient l'office de chiens couchants et allaient chercher dans l'eau, en dépit des glaçons, le gibier que j'avais tiré.

Un jour pourtant, n'ayant pas aperçu les deux Indiens au moment de partir, je me mis seul en route pour chasser, comme à l'ordinaire, sur les bords de la rivière. Le trajet était de quatre milles, et, joyeux, je trottais à travers la prairie qui me séparait du théâtre de la chasse. J'avais choisi un heureux jour, car au bout d'une heure que je remontais la rivière, ma gibecière ne pouvait déjà plus contenir les canards tués. Je voulus me reposer un instant sur une pierre, et j'étais en train de charger mon fusil, quand soudain un Indien parut devant moi et me demanda brusquement de la poudre et du plomb. J'avais déjà vu cet individu dans la maison de M. Alison, et justement je n'avais pas été fort édifié de sa conduite envers moi. En effet, il ne cachait pas le déplaisir qu'il ressentait de ma prédilection pour la belle métisse; aussi quand ce sauvage, vrai Pawnee, se présenta devant moi, je me rappelai exactement tout cela : j'armai vite mon fusil d'une capsule, et je repoussai sa demande effrontée en lui disant que son arc partait fort bien sans poudre ni plomb. Son insistance prolongée lui attira la même réponse, sur quoi il se détourna de moi en me lançant plusieurs fois un juron anglais, les seuls mots qu'il comprit de cette langue; puis il s'enfonça dans l'épaisseur du bois et bientôt disparut à mes yeux. Je déposai mon gibier près de la pierre où j'étais assis et me remis en chasse, mais en ayant soin de ne pas décharger mes deux coups à la fois, bien que je ne craignisse pas beaucoup les menaces de l'Indien.

Au bout de peu de temps, j'avais de nouveau rempli ma gibecière; je résolus de revenir avec cette abondante provision, et, à cet effet, je me dirigeai lentement vers la place où j'avais déposé les canards tués. Quand j'atteignis cet endroit, je remarquai que tous les rôtis... futurs avaient disparu sans laisser de traces. Étonné, inquiet, je portai les yeux autour de moi, quand tout à coup un bruit se fit entendre derrière une des branches du buisson qui me séparait de la rivière, et au même moment une flèche vint me frapper à la cuisse. En un clin d'œil

le canon de mon fusil fut dirigé vers l'endroit d'où la flèche était partie, mais ce traître de Pawnee, — car ce ne pouvait être que lui, — se trouvait sur l'autre rive et hors de ma portée, car il s'était si adroitement blotti derrière des troncs d'arbres abattus que je n'avais pu l'apercevoir. Franchir la rivière n'était pas possible; en outre, il fallait se hâter d'enlever la flèche, qui heureusement n'avait pu pénétrer jusqu'à l'os. Une forte secousse arracha l'arme de la plaie, qui commença sur-le-champ à saigner abondamment. Le rusé coquin profita de ce moment de répit pour sortir de sa cachette et s'enfuir à toutes jambes; mais je lui envoyai du moins quelque chose qu'il n'oubliera pas de longtemps : c'étaient deux charges de gros plomb que je lui tirai dans sa fuite, et bien qu'il fût malheureusement bien loin de moi, je suis persuadé que son dos nu a été bien saigné, ou bien je n'aurais pas connu la qualité de mon fusil.

Après avoir lavé ma blessure avec de l'eau glacée jusqu'à ce que l'écoulement du sang se fût un peu ralenti, je pris mon butin, mes armes et la flèche qui m'avait été décochée, et je rentrai soucieux à la maison, mais en me réjouissant à l'idée d'être plaint par la belle Amélie. Le même jour, j'informai Hug-ha et Scha-gree-ga-gée de mon aventure, et ceux-ci, avec leur perspicacité habituelle, m'expliquèrent la chose, mais à leur manière. Ils me dirent que le Pawnee n'en voulait pas du tout à ma vie, car autrement il eût fait usage d'une flèche munie d'un crochet pour rendre la blessure mortelle; de plus, il se serait bien gardé, dans ce cas, de choisir un trait marqué du signe distinctif de sa tribu, car il était ainsi bien facile de découvrir le meurtrier. J'étais volontiers disposé à prendre l'aventure pour une plaisanterie, assez déplacée, il est vrai; cette tournure des choses était même plus commode pour moi, mais je m'arrangeai de façon à n'avoir plus d'affaires avec les Indiens de cette tribu. J'oubliai complètement ce qui venait de se passer, d'autant plus que l'égratignure ne m'inquiéta guère et ne tarda pas à se fermer. Quant au jeune scélérat, je ne le revis plus, et il n'en fut plus question; mais l'aventure me rendit plus prudent, et je n'allai plus à la chasse qu'avec mes deux compagnons, de peur de rencontrer les traîtres Pawnees.

Des larmes de compassion brillèrent dans les yeux noirs de la ravissante Amélie quand je lui contai ma blessure; son regard lança des éclairs quand je parlai du traître. Je crois qu'en ce moment, s'il avait été là devant elle, la tendre Indienne lui eût plongé un couteau dans le cœur. Mais l'orage finit par s'apaiser, et nous reprîmes, comme auparavant, nos innocentes conversations, qui roulaient presque toujours

sur la patrie lointaine, où je comptais emmener la jeune fille après avoir amassé quelque argent. C'étaient des rêves fantastiques tels qu'on en poursuit volontiers en pareil cas, sans prévoir que, dans un âge plus avancé, on se souviendra des faiblesses de la jeunesse comme des jeux d'une imagination en délire. Au milieu de ces riantes espérances, les jours s'envolaient rapidement; j'avais repris ma santé de fer et ma vigueur corporelle, et je ne songeai plus qu'à rendre ma personne aussi séduisante que possible. Les squaws les plus habiles furent mises en réquisition et durent déployer tout leur talent; en peu de temps mon habillement de cuir était entièrement couvert de franges et des plus belles broderies, depuis le chapeau qui couvrait mon épaisse chevelure huilée jusqu'à ma chaussure de légers mocassins. Mes armes, ma massue et mon couteau, que je portais toujours dans une ceinture brodée par Amélie, étaient abondamment garnis de clous en cuivre; bref, je n'avais négligé aucun détail de toilette, et si je n'étais pas ce que je me croyais, c'est-à-dire irrésistible, ce n'était pas ma faute.

Je commençais sérieusement à songer aux moyens de prendre une occupation fixe et de m'établir à demeure sur les rives du Missouri.

Je fis part de ma résolution à M. Sarpy, qui trouva très-convenable ce désir de prendre femme à vingt-quatre ans. Dans ses idées, un homme marié inspirait plus de confiance qu'un garçon; à la vérité, il ne m'encouragea pas dans cette démarche, mais il s'offrit de tout cœur à me servir pour me procurer une position qui me permit d'être tranquille sur l'avenir, et en même temps de rendre quelques services à la Compagnie des pelleteries.

La distance de l'embouchure de la Nébrasca ou Rivière-Plate jusqu'à Belle-Vue, à la pointe sud des Council-Bluffs, est de dix à douze milles. Entre ces deux points, juste au centre, est située, sur le Missouri, une île qui a quatre milles d'étendue, en grande partie couverte de saules, mais aussi de bouleaux et de chênes clair-semés; sous leur ombrage, ainsi que dans les clairières, croît un gazon fort et abondant. A en juger par les arbres, cette île n'a pas plus de soixante-dix ans d'existence; c'est seulement à cette époque qu'elle atteignit le niveau des eaux du Missouri. Ce fleuve, majestueux et calme, qui, lors des grandes eaux, entraîne des masses de bois flottant, de la boue et du sable, n'a cessé d'apporter son tribut à l'île naissante, qui a pris peu à peu l'étendue qu'elle a maintenant. Il continue encore sans relâche sa besogne jusqu'à ce qu'il ait emporté toute une courbure au-dessus de Belle-Vue; en outre, il creuse de toute sa force, pour des motifs faciles

à comprendre, son canal principal sur la côte est de l'île, tandis qu'il bouche le canal ouest, et ainsi jusqu'à ce que l'île ait été réunie à la terre ferme. Il s'écoulera sans doute bien du temps avant que ce résultat soit atteint, mais on ne peut douter que cela n'arrive; car le Missouri, — on en a la preuve sous les yeux, — n'a cessé de changer son lit, dans la vallée des Council-Bluffs, dont la largeur est de six milles. Autrefois il baignait le pied des collines rocheuses devant lesquelles s'étendent encore de grands lacs, mais dont aujourd'hui le fleuve s'écarte à une distance de plusieurs milles, creusant la rive opposée et emportant chaque année dans son cours d'énormes portions de terrain.

C'était l'île que M. Sarpy avait choisie pour ses vues particulières, et qu'il me destinait pour résidence.

Outre son commerce d'échange, M. Sarpy avait cultivé l'élevage du bétail, et au bout de quelques années s'était trouvé à la tête d'un troupeau considérable. Pendant l'hiver, ces animaux étaient nourris dans les environs du fort; mais au printemps, un peu avant la fonte des glaces, on les conduisait dans les gras pâturages de l'île, où ils devaient séjourner jusqu'au regel du Missouri. Cependant les Indiens trouvaient moyen de pénétrer dans l'île, et beaucoup de jeunes taureaux devenaient leur proie; ce butin passait dans les wigwams enfumés, dont les habitants lui faisaient fête en se régaland des morceaux délicats. Le projet de M. Sarpy était de mettre un terme à ces larcins; il me fit, dans ce but, des ouvertures trop aimables pour que je les refusasse. Voici comment il me mit au courant de la chose :

« Je vous bâtirai, au milieu de l'île, sur le point le plus élevé, un petit fort où vous serez logé commodément avec votre Amélie, ou bien avec les autres squaws que vous voudrez épouser. En même temps, je vous ferai présent d'un léger canot, dans lequel vous pourrez venir à Belle-Vue pour y prendre vos provisions ou ce dont vous aurez besoin, et comme vous devez habiter dans l'île, la surveiller et la garantir du pillage des Indiens, il vous sera assuré un revenu annuel que vous pourrez aisément doubler en peignant des peaux de buffle. Vous serez naturellement pourvu d'armes et en abondance; je vous donnerai également quelques-uns de mes meilleurs chiens : vous en attacherez un à votre porte, et laisserez les autres courir en liberté. Si les Indiens approchent, ces animaux les sentiront et vous avertiront par leurs aboiements : alors vous détacherez le chien laissé à la chaîne pour qu'il vous serve de guide, il vous conduira vers ses camarades, et vous facilitera ainsi les moyens d'empêcher le débarquement des Indiens.

Le plus souvent, votre présence seule suffira pour éloigner les voleurs; mais, dans le cas contraire, vous avez votre fusil. Le bétail ainsi placé sous votre garde n'aura plus à craindre les attaques du dehors, il prospérera, et vos jours s'écouleront dans la paix et le contentement. En outre, vous avez dans l'île une pêche, une chasse abondantes, et des milliers d'oiseaux aquatiques couvrent continuellement les eaux sur ce côté des bancs de sable.

— J'accepte volontiers cette proposition, répondis-je à M. Sarpy; cette vie de Robinson est depuis longtemps mon rêve; mais le seul inconvénient, à mon avis, dans cette affaire, c'est que si le bruit se répand que j'ai tué quelques Peaux-Rouges, leurs amis se réuniront contre moi et viendront me surprendre un beau jour, et, pour satisfaire leur vengeance, me tueront et me scalperont, moi, ma femme ou mes femmes.

— Quand un tel malheur vous menacera, s'écria M. Sarpy, alors, je vous en prie instamment, défendez-vous tant que vous pourrez remuer un membre, et, je vous le jure sur mon honneur, ajouta-t-il en riant, si on vous scalpe, eh bien, tant que le monde existera, l'île portera votre nom.

— Bravo! m'écriai-je en frappant dans la main droite qu'il me présentait; je m'établis dans l'île, advienne que pourra; seulement, puissiez-vous n'avoir jamais occasion de donner à l'île l'honorable nom de votre serviteur. »

Cependant la belle métisse n'était guère disposée à vivre ainsi dans la retraite, et me déclara franchement qu'elle ne me suivrait pas dans l'île. Je la menaçai de prendre pour femmes un certain nombre de squaws, mais cela ne l'effraya point, au contraire; nous nous disputâmes, puis nous fîmes la paix, à quoi j'étais bien forcé; mais en moi-même j'espérais que la jeune fille finirait par céder à mes désirs, et je me gardai pendant longtemps d'aborder ce sujet.

Sur ces entrefaites, les dernières glaces avaient été emportées par les eaux jaunâtres du Missouri; déjà elles allaient voguant sur le Mississippi ou fondant dans ses ondes; les bourgeons commençaient à grossir aux arbres, des troupes de voyageurs ailés s'enfuyaient vers le Nord, et les environs de Belle-Vue étaient le rendez-vous d'une foule d'émigrants qui allaient partir pour le lac d'Utah ou la Californie. Un goût irrésistible de voyager s'empara de moi; je considérais tristement les joyeux aventuriers faisant leurs préparatifs pour traverser les prairies; je levais des yeux mélancoliques vers les oiseaux qui passaient au-dessus de ma tête. Leur cri, qui semblait un cri de joie, m'allait au

cœur; je les aurais si volontiers suivis! Je pensais à mon île solitaire; je pensais à ma liberté, ce bien précieux que j'étais sur le point d'y enterrer; je pensais à ce vaste et superbe univers que j'aurais si volontiers parcouru dans tous les sens, et, pour la première fois, je faiblis dans mon amour pour la belle Amélie. Ce qui vint encore augmenter mes perplexités, c'est que plusieurs riches mormons me firent des propositions avantageuses, et que les principaux chefs des caravanes campées à Belle-Vue voulurent m'engager comme chasseur de buffles. Ils m'offraient une forte somme : cependant je restai ferme; ils faisaient briller à mes yeux les plus belles perspectives d'avenir, mais je refusai obstinément, et même leurs plus charmantes filles, des Suédoises et des Irlandaises, n'eurent aucune influence sur moi. Si la belle Amélie avait voulu m'accompagner et se faire mormone, je me serais peut-être laissé entraîner; mais elle paraissait avoir une répugnance particulière pour cette secte, et, d'un autre côté, je ne voulais pas renoncer à la religion dans laquelle j'avais été élevé. « Mais vous ne serez pas obligé de vous convertir à notre doctrine, me dit un vieux mormon; vous nous rendrez seulement des services que nous récompenserons en les payant. Vous connaissez la route jusqu'aux montagnes Rocheuses, et vous pourrez nous indiquer facilement les campements les plus avantageux; nous vous achèterons loyalement chaque buffle que vous aurez tué, et, de plus, nous vous donnerons d'avance notre meilleur cheval de chasse. »

C'était une proposition séduisante pour un chasseur passionné. Je considérai le superbe cheval, dont les membres semblaient taillés pour la course; je montai sur son dos, et lui appliquant la gueule de mon pistolet entre les deux oreilles, je fis feu : le noble animal se contenta de secouer la tête pour exprimer le mécontentement qu'il éprouvait de mon procédé, et dans le paroxysme de la joie que me causait cet excellent cheval de chasse, je criai à mes tentateurs : « J'y réfléchirai ! » Quand je revins à la maison, j'étais irrésolu comme un enfant; je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'habileté et la ruse des mormons, qui par l'offre d'un bon cheval avaient obtenu de moi ce que n'avaient pu ni l'argent ni les discours. Je comparais en idée l'existence monotone dans l'île avec la vie agitée d'un voyage dans les prairies; je comparais les vaches bigarrées de M. Sarpy aux bisons sauvages et velus, et jamais, je l'avoue, je ne me sentis moins de goût pour l'état de colon qu'à ce moment-là. « Je suis encore trop jeune, me disais-je pour m'excuser à mes propres yeux. Amélie est aussi trop jeune pour se marier, continuai-je en raisonnant; je trancherai brusquement le nœud gor-

dien, et partirai. » Oh ! que M. Sarpy avait raison de dire : Un homme marié mérite plus de crédit qu'un garçon !

Mon unique souci était de savoir comment je ferais le mieux connaître mon changement de détermination. Le hasard me servit à souhait. Aussitôt après mon arrivée à Belle-Vue, j'avais envoyé, par des Indiens qui descendaient le Missouri, plusieurs lettres, dont l'une avait atteint heureusement le fort Indépendance et ensuite son lieu de destination, Saint-Louis. Par suite de cet envoi, je reçus, au bout de trois mois, — juste au moment où j'y pensais le moins, mais où j'en avais le plus besoin, — des nouvelles de mon ancien compagnon de voyage et de souffrance, qui avait enfin gagné heureusement la Nouvelle-Orléans, et depuis longtemps renoncé à l'espoir de me voir repaître parmi les vivants. La lettre se terminait par ces mots : « Prenez le premier bateau à vapeur qui descende le Missouri et venez à la Nouvelle-Orléans, où je vous attendrai. » Des lettres de crédit accompagnaient cette missive ; de sorte que rien ne s'opposait plus à mon départ, d'autant que le bateau à vapeur qui m'avait apporté la nouvelle repartait le lendemain matin. J'oubliai les mormons, je ne pensai plus qu'à la Louisiane et à ses chasses aux crocodiles dans les Attacapas, sous le tropique, et je me hâtai d'informer M. Sarpy de ce qui venait de se passer. Il fut heureusement de mon avis, et me conseilla même un prompt départ.

Après avoir mis au plus vite mes affaires en ordre, je me rendis chez M. Alison, pour y passer encore quelques heures et dire un adieu peut-être éternel à ma bien-aimée Indienne. Les choses s'arrangèrent mieux que je ne l'aurais supposé. J'entrai la lettre à la main, j'annonçai la séparation qui allait avoir lieu, et cela d'un air fort embarrassé, à ce que je crois. « Oh ! que je suis contente ! s'écria Amélie, avec une expression de joie bien évidente ; j'avais grand-peur d'être obligée de me retirer avec vous dans l'île. — Mais si je reviens ? demandai-je un peu piqué. — Si vous revenez, répondit la métisse, que vous ne soyez pas encore marié et que moi je sois libre, alors il sera encore temps de conclure la noce. — C'est votre parole ! » m'écriai-je joyeux, en l'assurant qu'elle était la meilleure fille de tout l'univers ; mais en moi-même, je ne vous le cacherai pas, j'étais un peu blessé de la gaieté qui régnait dans toute la famille, au lieu de la scène d'adieu touchante et sentimentale à laquelle je m'attendais.

Le paquebot sur lequel je devais m'embarquer était un méchant bateau à moitié hors de service ; aussi le capitaine avait-il engagé à Saint-Louis, pour la durée du voyage, une troupe de musiciens qui

devaient jouer à chaque embarcadère, afin d'attirer les passagers. C'est une spéculation habituelle, fondée sur le goût des habitants du Farwest, qui généralement aiment mieux voyager sur un mauvais bateau avec de la musique, à un prix élevé, que sur un paquebot neuf sans musique et à bon marché. Par hasard, les exécutants étaient des Allemands; grâce à de bonnes rasades (sur les bateaux à vapeur il ne manque pas de boissons), je les mis dans une si joyeuse humeur qu'ils consentirent à venir donner le soir une sérénade à la belle Indienne. Ce fut au milieu de cette joie que je dis à tous un cordial adieu; je réprimai une larme dans mes yeux en donnant à Amélie le dernier baiser, et je courus vers l'embarcadère, où une troupe de guerriers omahas contemplaient le grand canot qui vomit des flammes. Il y avait là Ongpa-Tonga, le *Grand-Cerf*; Oha-gin-ga, le *Petit-Cuisinier*; il y avait la *Vache-Blanche* et la *Fumée-Jaune*, et bien d'autres de l'aristocratie des Omahas. J'embrassai ces guerriers nus et les pressai contre mon cœur tant et tant que j'étais hariolé de couleurs comme un habit d'arlequin. « Tout est prêt! » s'écria le pilote du haut de son poste. « Tout est prêt! » répondirent cent voix sur la rive. En deux sauts, je fus à bord; la cloche retentit, la sonnette tinta, les roues frappèrent les eaux sablonneuses, qui se couvrirent d'écume, et bientôt le bâtiment était au milieu du courant, descendant joyeusement le Missouri. Je restai longtemps encore sur le pont, les yeux fixés sur Belle-Vue, où de brillantes figures d'Indiens se mouvaient autour d'un feu clair et flambant. Le vapeur passa rapide et haletante le long de mon île déserte, qui, dans la nuit sombre, se plaçait comme un rideau noir devant les feux lointains, m'indiquant encore la place où j'avais laissé tant d'amis et mon amour. Je n'emportais de là qu'un souvenir pour toute la vie, un souvenir de jours joyeux et fortunés.

Traduit par GUILLAUME DEPPING.

.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE DANOISE.

HOLBERG, SA VIE ET SES OEUVRES.

TROISIÈME ARTICLE ¹.

Dans *le Bal masqué*, dont nous allons parler, on remarquera la même verve originale, jointe à la même imitation des formes françaises, que dans *l’Affaire*. Léandre, fils de Jérôme, vieillard grave et sévère, se livre à tous les plaisirs de la jeunesse, et il est un des plus fidèles habitués des bals masqués. Son père a promis de le marier à Éléonore, fille de Léonard, et comme Léandre ne connaît encore ni son futur beau-père ni sa future épouse, Jérôme tient à ce qu’il se présente sous de bons auspices, et lui défend sévèrement de fréquenter désormais les bals. Léandre promet d’obéir, c’est tout ce qu’il peut faire; mais le même soir il se rend à un bal masqué avec Henri, son domestique, et tous les deux y passent la nuit. Le lendemain matin, Jérôme surprend le brave domestique qui parle à moitié endormi, et revêtu encore d’un déguisement accusateur. Grande colère de Jérôme à la vue de ce costume, frayeur de Henri en se trouvant à son réveil en face d’un tel courroux. Léandre survient, il reconnaît ses torts et demande

¹ Voir la livraison de janvier et de février.

humblement pardon. Jérôme reste inflexible. Léonard arrive à ce moment, et au lieu de partager l'indignation de Jérôme, il prend la défense des bals masqués :

« Je ne condamne, dit Léonard, les bals masqués que lorsqu'on en abuse. Les divertissements inutiles, les jeux d'enfants, sont quelquefois aussi nécessaires pour certaines gens que le boire et le manger. Le bal masqué est un excellent exercice; il empêche le corps de devenir pesant, et il me paraît en outre merveilleusement inventé pour ramener les hommes à cette égalité naturelle où ils étaient au commencement, avant que l'orgueil eût pris le dessus, tant qu'un homme n'eut pas honte de se comparer à un autre. Personne ne reconnaît de supérieur dans ces nuits joyeuses. »

Le laquais, encouragé par ce secours inattendu, saura bien aussi prêcher pour son saint.

JÉRÔME.

C'est quelque chose d'étonnant, mon brave ami! ce garçon entre au bal et danse lui-même, ce que n'oserait faire aucun autre laquais.

HENRI.

Cela vient de ce que j'ai une meilleure tête et un meilleur jugement que la plupart des autres domestiques; car quel service peut rendre à son maître un pauvre garçon qui demeure assis dans une voiture, et qui s'y morfond tellement toute la nuit que le lendemain il est malade et obligé de garder le lit? Je soutiens que le plus grand service qu'un domestique puisse rendre à son maître, c'est d'avoir grand soin de soi, lorsque le service n'en souffre pas. Si les autres jeunes messieurs font une partie de bal masqué, leurs domestiques grondent entre les dents. Moi, au contraire, je saute de joie; je ne suis jamais plus alerte: demandez à M. Léandre; tandis que les autres laquais, après une nuit passée tristement à grelotter, sont tout engourdis, et, une fois de retour à la maison, n'ont ni la force ni l'idée d'aider leur maître à se déshabiller.

JÉRÔME.

Écoutez, je vous prie, ce drôle.... Il pourrait devenir l'avocat de toute la classe friponne des laquais.... Crois-tu, maraud, qu'il soit avantageux pour la santé de mener une vie déréglée et de faire de la nuit le jour?

HENRI.

Monsieur, le délicieux exercice de la danse pris à grande dose toute une nuit vaut mieux pour la santé que toute la boutique d'un apothicaire avalée en quelques heures.

JÉRÔME.

Ne peux-tu pas, imbécile, te donner de l'exercice autrement qu'en dansant?

HENRI.

Je sais bien que j'en puis prendre aussi en fendant du bois; mais de cette dernière façon je m'exposerais à l'hypocondrie, car on ne fend pas le bois avec plaisir; mais la danse, qui est mêlée de joie, peut guérir une bonne maladie. Je

souhaiterais que nous pussions aussi faire entrer dans la salle du bal le cocher et les chevaux, afin que ces pauvres bêtes eussent un peu de plaisir et quelque bon temps, pour les dédommager de tant de mauvais jours qu'elles ont passés.

JÉRÔME.

Je crois que je casserai la tête à ce drôle-là.

LÉONARD.

Ce serait un crime, mon ami ! Il a une trop bonne tête pour qu'on la lui casse.

JÉRÔME.

Ce maraud-là prend à tâche de défendre toutes les choses que les personnes prudentes et mûres condamnent, que les jeunes débauchés peuvent seuls approuver.

HENRI.

Monsieur a raison de dire que toutes les personnes mûres condamnent ces amusements. Mais pourquoi ? c'est que leurs jambes sont devenues roides et qu'ils ne peuvent plus danser. Les jeunes gens ont leur passe-temps et les vieillards le leur. La jeunesse prend plaisir au jeu, à la danse et à de semblables divertissements ; et les vieilles gens de ce pays passent souvent la soirée chez le marchand de vin. Là, ils critiquent les défauts de la jeunesse, jusqu'à ce que, une fois ivres à force de boire, quatre crieurs de nuit les emportent à la maison.

Jérôme, malgré les réponses ingénieuses de Henri, déclare que si Léandre et son domestique remettent le pied au bal masqué, il déshériterait l'un et chasserait l'autre. Puis il fixe le jour des fiançailles de son fils avec Éléonore.

Malheureusement une circonstance des plus graves vient s'opposer à l'exécution de ce projet. Léandre, dans le dernier bal masqué, est devenu amoureux fou d'une jeune personne qu'il ne connaît pas. En vain Henri invoque-t-il tous les arguments possibles pour le guérir, la colère de son père, le scandale qui résulterait d'une rupture avec M. Léonard, toujours décidé à marier sa fille à Léandre, la nécessité de tenir un engagement conclu sans protestation, enfin la colère de Jérôme qui déshériterait positivement son fils : Léandre n'entend rien, et Henri n'a plus d'autre parti à prendre que de seconder son maître dans son amour de rencontre. Pour cela, il s'adresse d'abord à Jérôme lui-même ; il se jette à ses genoux et le supplie, les larmes aux yeux, de ne pas faire le malheur de son fils en le forçant d'épouser une femme qu'il n'a jamais vue et qu'il ne pourra jamais aimer. Lorsque Jérôme apprend le véritable motif de ce refus, il ne se possède plus ; il voit tous ses projets renversés : son meilleur ami va devenir son ennemi acharné, il se verra peut-être même forcé de soutenir un procès scandaleux ; et, dans sa colère, il chasse son fils et Henri de la maison.

La belle inconnue qui a si rapidement ensorcelé Léandre n'est autre, comme on s'en doute, qu'Éléonore elle-même, la fille de Léonard, la femme qu'on veut lui faire épouser. Léonard, en faisant l'apologie du bal masqué, ne se figurait certes pas que sa fille se fût chargée la nuit précédente de prouver, en dansant sous le masque, que bon sang ne saurait mentir. Léonard, de son côté, rencontre donc autant de résistance de la part de sa fille, éprise d'un inconnu, que Jérôme en trouve du côté de son fils, fou de sa belle invisible. Léonard aussi a engagé sa parole, et repousse obstinément toutes les prières d'Éléonore; il faut qu'elle épouse Léandre quand même. Il ne reste donc à nos deux amoureux que la fuite, et Léandre persuade à Éléonore de le suivre à la campagne, où ils obtiendront bien de quelque prêtre de village une honnête bénédiction nuptiale. Il espère qu'une fois le mariage accompli, son père s'adoucirait et lui pardonnerait.

Nous arrivons au dénouement.

Voici d'abord la scène plaisante entre les deux pères se trouvant tous deux, mais à l'insu l'un de l'autre, frappés par un malheur pareil.

ACTE III, SCÈNE IV.

LÉONARD.

J'ai pu supporter toutes sortes de traverses avec fermeté, mais pour ce coup-ci, il m'accable. Je me représente l'avenir de ma fille perdu, ma propre réputation compromise et le chagrin que ma femme en concevra, car elle tenait fort à cette alliance. Mais tout cela n'est rien en comparaison de la scène que j'aurai avec M. Jérôme; il est vif et emporté, et il exhalera toute sa bile contre moi. Il faut que je réfléchisse un peu à ce que je dirai. (*Il se promène d'un côté du théâtre.*)

JÉRÔME *entrant par un autre côté.*

Ah! malheureux que je suis! plutôt à Dieu que ma femme eût mis au monde une poupée de filasse, au lieu de ce fils qui me cause tant de chagrins sur mes vieux jours.... Qu'est-ce que dira le bon M. Léonard lorsque je lui annoncerai une si fâcheuse nouvelle?

LÉONARD.

Plus je pense à ce qu'il me faut dire, plus je suis embarrassé.

JÉRÔME.

M. Léonard regardera peut-être la chose comme une ruse de ma part.

LÉONARD.

Encore si M. Jérôme était un homme comme un autre, à qui on pût parler et qui n'eût pas tant de vivacité et d'emportement!

JÉRÔME.

Mais s'il croit qu'il y a de ma faute, il sera bien injuste.

LÉONARD.

Je connais son caractère, et tout le corps m'en tremble.

JÉRÔME.

J'en ai assez de chagrin, sans qu'il vienne encore m'accabler davantage.

LÉONARD.

C'est ce qui me fait hésiter si je dois me hasarder à lui parler à lui-même.

JÉRÔME.

Ma femme et tous les gens de la maison peuvent lui témoigner que je suis entièrement innocent envers lui, je crains fort néanmoins que cela ne le persuade pas du tout.

LÉONARD.

J'appréhende que dans son premier feu il ne vienne me dire des choses que mon honneur ne me permettra pas d'endurer.

JÉRÔME.

Mais quand ce brave homme refuserait d'entendre aucune raison, je ne saurais l'en blâmer, car c'est sa fille unique qui est ainsi outragée.

LÉONARD.

Mais il faut que je m'arme de patience; tout ce qu'il fera ou dira contre moi n'est que l'effet d'une juste colère.

JÉRÔME.

S'il me traite de menteur ou de trompeur, je lui répondrai. « Monsieur Léonard, je n'ai pas le mot à dire à cela. »

LÉONARD.

Je me jetterai à ses pieds et je lui demanderai pardon, les larmes aux yeux, si cela peut servir à quelque chose.

JÉRÔME.

Je m'en vais d'abord lui découvrir l'affaire, car plus je garderais le silence, plus je lui donnerais occasion de se défier de ma sincérité.

LÉONARD.

Courage, Léonard! il faut que tu y ailles. C'est une affaire qui ne peut pas longtemps se tenir cachée. *(Ils se rencontrent tous deux; ils reculent de surprise et se tiennent quelque temps l'un devant l'autre sans parler. — D'une voix pleurante.)* Monsieur Jérôme!

JÉRÔME.

Monsieur Léonard!

LÉONARD.

Pourquoi reculez-vous ainsi devant moi?

JÉRÔME.

Pourquoi reculez-vous vous-même quand vous me voyez?

LÉONARD.

J'ai honte de paraître devant vous.

JÉRÔME.

Et moi donc !

LÉONARD.

Je ne dois plus me nommer votre ami.

JÉRÔME.

Vous n'avez pas sujet non plus de me donner ce titre.

LÉONARD.

Avez-vous déjà été informé de l'affaire ?

JÉRÔME.

Trop tôt, par malheur !

LÉONARD.

Ma fille est comme si elle avait perdu l'esprit.

JÉRÔME.

Mon fils est dans un tel désespoir, qu'il ne veut écouter aucune remontrance.

LÉONARD.

Ne suis-je pas à plaindre, monsieur Jérôme ?

JÉRÔME.

Ce chagrin ne m'est-il pas plus sensible encore, monsieur Léonard ?

LÉONARD.

Non ; il m'est bien plus sensible à moi, qui suis son père.

JÉRÔME.

Et n'est-ce pas mon fils ?

LÉONARD.

Ne vous moquez pas de moi, monsieur Jérôme ; que puis-je faire à cela ?

JÉRÔME.

Ne vous moquez pas de moi, monsieur Léonard ; je suis entièrement innocent.

LÉONARD.

Je vous prie de ne pas m'en vouloir.

JÉRÔME.

Ne regardez pas cela comme une défaite de ma part.

LÉONARD *à genoux.*

Je me jette à genoux devant vous et je vous demande pardon.

JÉRÔME.

C'est moi plutôt qui m'y jette pour vous demander pardon.

LÉONARD.

J'espère cependant que nous trouverons un moyen pour prévenir ce malheur.

JÉRÔME.

La puissance paternelle est grande.

LÉONARD.

Ma fille est désespérée !

JÉRÔME.

Elle en a bien sujet, l'honorable demoiselle !

LÉONARD.

Cette malheureuse a plutôt sujet de rougir.

JÉRÔME.

Je ne vous comprends point. La honte n'est pas pour elle, mais pour mon fils, qui est assez déraisonnable pour vouloir manquer à sa promesse.

LÉONARD *se lève.*

Que veut dire cela ? Je viens pour demander pardon au nom de ma fille, qui a un nouvel amour en tête, et....

JÉRÔME *se lève aussi.*

Qu'est-ce que cela signifie ? Je viens pour demander pardon au nom de mon fils, qui veut rompre avec votre fille.

LÉONARD.

Votre fils veut-il retirer sa promesse ?

JÉRÔME.

Votre fille veut-elle donc retirer la sienne ?

LÉONARD.

Il faut que nous ne nous entendions pas bien l'un et l'autre, monsieur Jérôme.

JÉRÔME.

Je le crois comme vous, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Parlons donc un peu plus clairement. Pourquoi vous mettiez-vous à genoux devant moi, et pourquoi fondiez-vous en larmes ?

Et voilà que les deux vieux s'expliquent, et prennent la résolution de faire sentir à leurs enfants toute la rigueur de l'autorité paternelle.

Cependant Léandre a envoyé Henri, sous le costume d'un rabbin, sonder le terrain, pour voir s'il ne lui reste aucun espoir de réconciliation avec son père ; mais le pauvre domestique est bientôt découvert par Madeleine, la femme de Jérôme. Ce dernier fait venir la garde, Henri est arrêté, et bientôt après on amène Léandre et Éléonore, dont la police a découvert la retraite. Nous sommes à la scène finale.

JÉRÔME *à son fils.*

Te voilà donc, traître, toi qui, par ta vie libertine, veux mettre avant le temps tes parents au tombeau !

LÉANDRE.

Je n'ai fait aucun mal. J'ai seulement conçu de l'amour pour cette belle demoiselle, qui appartient à une famille honorable.

JÉRÔME.

Est-ce vous, coureuse, qui avez débauché mon...?

ÉLÉONORE *la tête toujours tournée.*

Je ne suis pas une coureuse; je suis la fille d'un brave homme de Jutland.

JÉRÔME.

Oui, c'est ainsi que parlent toutes nos filles perdues : « Nous sommes, disent-elles, nouvellement arrivées de Jutland ou de Laland... » et cependant il est sûr qu'elles font leur métier dans cette ville depuis quelques années.

ÉLÉONORE.

Je puis vous prouver que je suis une demoiselle honnête et sortie d'une bonne famille.

JÉRÔME.

Certainement, par vos actions surtout, car vous avez séduit ce jeune homme, vous l'avez engagé à quitter la maison de ses parents. De qui êtes-vous fille, avec votre permission?

ÉLÉONORE.

Mon père s'appelle Léonard Muller; il est arrivé depuis quelques jours en cette ville pour me marier avec un jeune homme appelé Léandre; mais comme...

JÉRÔME.

Ha! ha! vous n'avez pas assez bien appris l'art de mentir convenablement. M. Léonard n'a qu'une fille, qui est présentement à tous les diables. Vous serez bientôt convaincue de votre fausseté, car voici le seigneur Léonard.

ÉLÉONORE.

Mon père! (*Léonard s'est tenu pendant ce temps-là détourné, pensif et tenant la tête penchée.*)

JÉRÔME.

Monsieur Léonard, regardez un peu ici.

LÉONARD.

Ah ciel! que vois-je?... ma fille!

ÉLÉONORE *à genoux.*

Mon père, pardonnez-moi! L'amour que je porte à ce jeune homme m'a rendue coupable envers vous. Mais vous vouliez me forcer, malgré moi, à épouser Léandre, le fils de M. Jérôme, que je n'ai jamais vu et....

LÉONARD.

Ciel! qu'est-ce que tout cela signifie?

JÉRÔME.

Ah! quelle aventure!

LÉONARD.

Levez-vous, ma fille chérie; voilà précisément ce M. Léandre avec qui tu t'es enfuie, de peur de devenir sa femme.

ÉLÉONORE.

Est-il possible! j'ai fui avec Léandre pour ne pas l'épouser?

LÉANDRE.

Quel étrange événement.... Voilà donc Éléonore, ma bien-aimée, dont j'ai tant redouté l'amour?

JÉRÔME.

Chers enfants, toutes ces contrariétés et ce hasard extraordinaire ne seront que fortifier votre affection mutuelle. Qu'on fasse immédiatement venir Henri, sans rien lui apprendre de ce qui vient de se passer.

LÉANDRE.

Permettez, mes chers parents, que j'embrasse ma femme. (*Ils s'embrassent.*)

On amène ensuite Henri, les mains liées derrière le dos. En apprenant l'heureuse issue du fatal amour de son maître, il demande une satisfaction pour tous les torts qu'on lui a faits, et on la lui donne en lui accordant la main de Pernille, la femme de chambre d'Éléonore. Voilà donc tout le monde heureux et content, par un dénouement simple et aisé comme tous ceux de Holberg.

Le style est défectueux dans les comédies de Holberg aussi bien que dans ses autres écrits. Souvent il hasarde des mots de son invention, souvent aussi, dans des scènes sérieuses ou passionnées, il emploie un langage peu digne et peu noble; souvent même il laisse échapper des termes grossiers, des expressions triviales. Cependant il ne faut pas oublier les exigences générales du genre, ni les qualités qui rachètent les défauts de notre auteur. Pope a dit de Shakspeare « que » même si les noms de ses personnages n'étaient pas imprimés au-dessus des répliques, on pourrait toujours facilement désigner l'interlocuteur. » Éloge un peu hasardé si on le prend dans son exagération absolue, mais vrai en ce sens que, dans Shakspeare, les répliques ne peuvent jamais se trouver mieux placées que dans la bouche qui les prononce. On peut, je crois, appliquer à Holberg la même observation.

Citons, par exemple, dans la pièce intitulée *le Potier d'étain politique*, cette scène si originale, mais si difficile, où se trouvent réunis plusieurs sots d'une même espèce, c'est-à-dire des sots politiques, se distinguant par des couleurs particulières, par des nuances diverses, et

formant une espèce de club. Appliquons-leur avec une certaine liberté l'idée de Pope :

« Bonjour à vous tous, braves gens! Où en sommes-nous restés la dernière fois? »

Celui qui ouvre ainsi la séance doit être le président; sans doute cet homme assis au bout de la table, avec l'air d'un premier bourgmestre donnant une audience : c'est en effet le chef politique, *Hermann de Brême* en personne.

« Il s'agissait de l'intérêt de l'Allemagne. »

Cette réplique doit partir d'un homme fort au courant de la discussion : c'est la réponse du secrétaire de l'assemblée, Richard, brossier de profession.

Un orateur se lève :

« C'est vrai, dit-il, je m'en souviens maintenant. Je pense que tout cela sera discuté à la diète prochaine. Je voudrais bien y être, ne fût-ce qu'une heure; je glisserais un petit mot à l'oreille de l'électeur de Mayence, qui m'en saurait gré. Ces grands seigneurs, vraiment, ne savent guère en quoi consistent les intérêts de l'Allemagne. Comment! une capitale comme Vienne, une résidence impériale, qu'on laisse sans flotte, sans une seule galère! Est-ce que nos gouvernants ne devraient pas entretenir à tout prix une flotte nombreuse pour la défense de l'empire? Les Turcs, sous ce rapport, sont bien plus avancés que nous; ce sont eux qui nous enseignent à faire la guerre.... Dira-t-on que les contributions, les ressources financières sont insuffisantes? mais les forêts ne manquent pas en Autriche et en Bohême, et il faut les employer pour construire des vaisseaux et des mâts.... Si nous avions une flotte à Vienne ou à Prague, les Turcs et les Français n'oseraient jamais assiéger ces deux villes, et nous pourrions aller tout droit à Constantinople; mais malheureusement personne ne pense à tout cela! »

Ainsi s'exprime l'arrogant et prétentieux Geers, qui a grand besoin d'un peu d'instruction. Pouvait-on mieux caractériser sa suffisance ignorante qu'en lui faisant prendre le premier la parole et débiter ce long discours, où se trahissent si plaisamment sa profonde ignorance de la géographie et l'absurdité de sa logique?

En voici un autre qui s'écrie :

« De par l'âme de ma mère! tout cela est bien vrai; nos aïeux étaient bien plus sages que nous. Vraiment, nous dégénérons; nous ne savons plus prendre, en rien, de grandes et énergiques mesures. Cependant, l'Allemagne de nos jours n'est pas moins étendue que celle d'autrefois, qui vit nos ancêtres se défendre vaillamment contre leurs voisins, et même conquérir de vastes provinces en France, et assiéger Paris par terre et par mer. »

Cette réplique paraîtra sans doute très-convenable dans la bouche de Sivert, le fabricant de pompes, qui voit de l'eau partout, qui se croit intéressé à protéger et à étendre la navigation.

« Mais Paris (lui objecte-t-on) n'est pas une ville maritime. »

Cette judicieuse observation, c'est François le coutelier qui l'a faite; peut-être dans sa jeunesse il avait entendu parler de la coutellerie française et reçu de bons renseignements de quelque voyageur. Mais le préopinant persiste à soutenir sa thèse :

« Je pense connaître la carte; croyez-vous que j'ignore la situation de Paris? Regardez bien où je pose mon doigt : voilà l'Angleterre, voici la Manche, voilà Bordeaux, et ici c'est Paris. »

Cette savante explication sied fort bien à notre fabricant de pompes, lequel doit se croire très-expert en affaires maritimes. Nous allons voir maintenant comment la sottise de l'un est plaisamment corrigée par l'ineptie plus grande encore de son contradicteur :

« Du tout, mon cher, pas du tout; voici l'Allemagne, et puis la France, qui ne forme avec elle qu'un seul continent. *Ergo*, Paris ne peut point être une ville maritime. »

Nous connaissons maintenant la science de François le coutelier. Mais il lui reste quelque chose à apprendre, comme Hermann le lui dira plus tard. Toutefois Sivert demande d'un air interdit :

« Il n'y a donc pas de mer en France? »

Et François de répondre en poursuivant son triomphe :

« Non certainement! Un Français qui n'a point voyagé ignore ce que c'est qu'un navire, et même une simple barque. J'en appelle là-dessus à maître Hermann.

» — Je vais résoudre la question. Henri, apporte-nous la grande carte d'Europe, celle de Dankwart. »

C'est là le ton du président, de ce personnage altier qui, après avoir accordé la parole aux autres, la reprend pour décider de sa pleine autorité. Hermann continue :

« Si je demande la carte; c'est seulement pour vous convaincre: car moi, je connais parfaitement la position géographique de Paris. Voyez-vous, Sivert, là est l'Allemagne. »

Le président, comme on le voit, cherche ici à maintenir sa dignité. Sivert, impatient d'entendre le jugement, s'écrie :

« Très-bien! je reconnais bien l'Allemagne par le Danube qui coule là! »

Et par un mouvement brusque qui sert bien son impatience, il renverse sur la carte son pot de bière.

« Quel fleuve rapide que le Danube ! »

C'est l'aubergiste qui a saisi l'occasion de placer ce bon mot et de provoquer ainsi un rire général. Le président rappelle à l'ordre l'assemblée, et poursuit en ces termes :

« Messieurs, nous nous arrêtons trop à des affaires de peu d'importance; parlons plutôt de Hambourg; cette ville nous fournira des sujets de discussion bien plus graves. Depuis longtemps je me suis demandé pourquoi nous ne possédions point d'établissement dans l'Inde, ce qui nous oblige d'acheter à l'étranger toutes les denrées coloniales dont nous avons besoin. Il me semble que cette question aurait dû attirer l'attention du bourgmestre et du conseil. »

Cette brève allocution est caractéristique au plus haut point; elle nous montre, d'une part, toute l'importance que s'arrogé Hermann de Brême, et, d'autre part, en nous faisant sentir qu'il doute de la capacité du bourgmestre et du conseil, elle trahit en même temps sa secrète ambition.

« Ne parlez pas du bourgmestre et du conseil; s'il nous faut attendre qu'ils y pensent, nous attendrons longtemps. Ici, à Hambourg, la seule gloire à laquelle aspire un bourgmestre, c'est de restreindre la liberté des citoyens. »

Ainsi parle Richard le brossier, qui, sans jamais s'attacher à la question du fond, ne parle que pour parler.

« Je pense, messieurs, qu'il est encore temps d'aviser. Pourquoi ne ferions-nous pas le commerce avec les Indes aussi bien que les Hollandais, qui n'y importent que du fromage et du beurre, et encore leurs maudites marchandises se gâtent-elles le plus souvent en route? Je crois donc que nous ferions bien de présenter une motion au conseil. Combien sommes-nous ici? »

Sans nous arrêter à la science prétentieuse que manifeste ici Hermann de Brême en matière de commerce et d'industrie, nous remarquerons combien ce discours convient à la gravité du président, qui, sans s'arrêter à la digression de Richard, maintient sa proposition à l'ordre du jour, voulant absolument qu'elle soit votée sans aucun débat, sans discussion préalable.

Sans y être engagé par le président, un autre prend la parole :

« Quant à moi; je pense que chacun doit oublier ses propres intérêts pour ceux de l'État. La proposition de maître Hermann me paraît admirable : plus le commerce fleurit, plus l'État prospère. Plus aussi, ajouterai-je, on bâtit de navires, plus nous autres, petits commerçants, trouvons à tirer profit de notre industrie; mais ce n'est point par ce dernier motif que j'appuie la proposition : je n'ai en vue que l'intérêt public, le bien-être universel. »

Avant même que sous la peau du lion vienne à percer le bout de l'oreille de l'âne, nous avons déjà pu soupçonner ici notre fabricant de pompes, ce Sivert, protecteur zélé de la navigation. Écoutons un contradicteur :

« Moi, je n'accéderai nullement à cette proposition; je préférerais des établissements dans le Groënland et la baie de Davis, car le commerce dans ces régions serait bien plus utile à l'État. »

Qui peut parler ainsi? n'est-ce pas un homme intéressé dans le commerce que l'on fait avec le nord de l'Amérique? Oui, c'est Geert le fourreur, qui songe à ses peaux comme M. Josse à son orfèvrerie.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse de cette scène; elle présentait, comme nous l'avons dit, au point de vue dramatique, d'assez grandes difficultés, dont l'auteur, on le voit, a heureusement triomphé; ce qui précède suffira sans doute pour faire apprécier les ressources infinies de Holberg, quand il s'agit de donner à chaque personnage le langage convenable à son caractère. Signalons maintenant son habileté non moins grande à faire éclater dans son dialogue le choc toujours comique des caractères et des intérêts. On sait que la facilité, l'esprit, la vivacité, sont les qualités saillantes du dialogue.

« Molière, dit Diderot, a des scènes où quatre ou cinq personnages » secondaires ne profèrent chacun que son mot, mais ce mot appartient au caractère et sert à le dépeindre. »

Si ce mérite tout spécial manque au poète danois, ou si du moins il ne le possède qu'à un degré inférieur, la cause en doit être attribuée au caractère exceptionnel des habitants du Nord, qui, dans le cas même d'une discussion animée, n'ont pas l'habitude de s'interrompre; chacun attend que son interlocuteur se soit bien expliqué; et pour que l'un aille jusqu'à couper la parole à l'autre, il faut qu'il y ait en jeu quelque passion violente, ou que la colère s'en mêle. Holberg a donc dû, à cet égard, se renfermer dans les convenances locales; mais il sait on ne peut mieux varier son dialogue entre cinq ou six personnes, de telle sorte que chacune, non-seulement dise ce qui convient, mais qu'elle le dise aussi au moment le mieux choisi. On pourrait citer comme exemple surtout la scène finale de *l'Affaire*, dans laquelle se trouvent tous les principaux personnages de la pièce; les plaisantes répliques qui se succèdent entre eux, et qui concourent si bien à l'heureux dénouement, font de ce dialogue multiple un ensemble tout à fait original et lui donnent une force comique sans pareille.

Une autre scène, dans la comédie de *la Chambre à coucher*, quoi-
qu'elle se passe entre deux personnages seulement, nous offre encore,
en fait de dialogue, une preuve de cette souplesse de talent de Hol-
berg. Le vieux Corfits, qui a épousé une jeune et jolie femme, se sent
possédé du démon de la jalousie; les propos de quelques mauvaises
langues, puis ses propres réflexions, lui font concevoir des soupçons
sur la fidélité de son épouse. Ces soupçons sont encore corroborés par
les réflexions imprudentes de son domestique Troëls, qui, croyant
Corfits bien loin, déplore en termes fort précis ses infortunes conju-
gales. Corfits a écouté le monologue tout entier, il ne saurait donc
plus douter de son malheur. Ce personnage, tel que nous le présente
le poète, est un honnête vieillard, digne de tout notre intérêt; nous
devrions donc nous attendre à une scène peu plaisante, et tenant
plutôt du drame que de la comédie; mais, nous allons le voir, le
dialogue va bientôt tourner au plus haut comique par une suite de
transitions habilement ménagées.

CORFITS.

Voilà un discours bien consolant pour moi!

TROËLS.

Quel discours?

CORFITS.

J'ai entendu tout ce que tu viens de dire, depuis le commencement jusqu'à la
fin. Mais pourquoi, chien que tu es, ne m'as-tu pas tout révélé plus tôt? Ah
ciel! mes soupçons n'étaient que trop bien fondés.... Je ne veux plus voir cette
femme; quel malheur que je n'aie qu'un témoin de son infamie!... Quelle témé-
rité! quelle imprudence! n'avoir pas honte de cacher chez elle un jeune homme...
dans la position où elle se trouve! Oh! je n'y tiens plus; je vais la démasquer
devant tout le monde et porter plainte à la justice!

TROËLS.

Il est bien sûr que monsieur pourra obtenir une séparation.

CORFITS.

Je l'espère du moins.

TROËLS.

Moi aussi. Monsieur obtiendra une séparation, celle de son honneur et de sa
bonne renommée. Ce n'est pas peu de chose que d'accuser une femme; je con-
nais le tribunal, mon frère est domestique chez le président. Le jugement sera
donc à peu près ainsi conçu :

« Attendu que les circonstances ont pu faire croire au sieur Corfits qu'il
est c....;

» Mais attendu l'insuffisance des preuves, lesquelles n'établissent pas la culpa-
bilité aussi clairement que deux et trois font cinq;

» Par ces motifs, le tribunal déboute le sieur Corfits de sa demande, et le
condamne à tous les dépens. »

CORFITS.

Quoi qu'il en soit, je tenterai la chose.... Va trouver M. Gothard, le chantre.
(A peine a-t-il prononcé ces mots, que Troëls prend sa course pour lui obéir. Corfits le rappelle vivement.) Es-tu fou?... où vas-tu?

TROELS.

Je vais trouver M. Gothard, le chantre, comme monsieur m'en a donné l'ordre.

CORFITS.

Et que vas-tu lui dire!

TROELS *hésitant un peu.*

Ma foi, je n'en sais rien.

CORFITS.

Écoute-moi donc avant de partir, stupide animal! Tu le prieras de me faire l'honneur de venir me parler.

TROELS *s'approchant de Corfits d'un air familier.*

Monsieur veut donc lui parler?

CORFITS.

Certainement! je veux le questionner un peu.

TROELS *s'ensuyant encore.*

Ah! je comprends! Soyez tranquille, monsieur, je le lui dirai.

CORFITS *l'arrêtant de nouveau.*

Que vas-tu lui dire?

TROELS.

Je vais lui dire... qu'il y a quelqu'un qui a fait monsieur....

CORFITS.

Malheur à toi, coquin! Qui t'a prié de le dire?

TROELS.

Eh! monsieur, je ne le lui dirai pas comme cela tout nettement : je le lui ferai comprendre à l'aide d'une petite plaisanterie. Par exemple, je lui dirai que monsieur s'est fait une bosse au front, et qu'il veut la lui faire voir; alors il devinera bien.... Laissez-moi faire.

(Troëls veut encore s'échapper, mais son maître lui crie derechef :)

Malheur à toi si tu en parles!

TROELS.

Mais que monsieur soit donc tranquille, puisque je lui promets de bien faire ma commission.

CORFITS.

Ce garçon a le diable au corps; il va me rendre ridicule aux yeux de tout le monde.

TROELS.

Monsieur veut donc le lui dire lui-même?

CORFITS.

Sans doute; je n'ai pas besoin d'interprète.

TROELS.

Alors monsieur veut se rendre ridicule lui-même, c'est encore pis!

La justesse de cette repartie, sans réplique possible, frappe tellement Corfits, qu'il recourt alors à un moyen extrême. Il saisit Troëls par les cheveux et s'écrie :

Ce garçon me rend fou; j'ai bien envie de lui casser la tête!

TROELS *effrayé, se lamentant.*

Mais enfin, s'il me demande de quoi monsieur veut lui parler, faut-il que je reste là comme un idiot, sans rien répondre?

CORFITS *plus doucement.*

Il suffit que tu lui dises que je désire l'entretenir de quelque chose d'important.

TROELS *reprenant confiance.*

Ah! maintenant je comprends! Je ne lui dirai pas du tout que monsieur l'est....

CORFITS *stupéfait.*

Ce garçon est ensorcelé aujourd'hui.

TROELS *continuant sans écouter.*

Il aura beau me demander de quoi il s'agit, je lui répondrai seulement que monsieur lui parlera lui-même de l'homme caché sous la table dans la chambre de madame....

CORFITS *exaspéré.*

Imbécile! dis-lui seulement que je veux lui parler. (*Troëls s'en va, et son maître, resté seul, dit :*) Vraiment, je ne comprends pas ce garçon, et si je ne connaissais sa probité, je l'aurais déjà chassé.... Est-ce méchanceté de sa part ou stupidité?

(*Bientôt Troëls revient en courant, et dit d'un air radieux :*)

Monsieur, dès que j'ai eu pris l'air, il m'est venu une idée superbe : Si M. Gothard me questionne, je lui dirai tout bonnement qu'une femme qui nous a rendu visite vient de nous dire un tas de choses stupides sur madame.

CORFITS *perdant enfin patience.*

Et moi aussi, quand je t'ai vu rentrer, il m'est venu une idée superbe : c'est de te casser les bras et les jambes! (*Puis courant après Troëls qui s'enfuit :*) Va-t'en (*s'écrie-t-il*), je te chasse!

N'avions-nous pas raison de donner cette scène comme un modèle de dialogue? Troëls ne tourmente ainsi son maître que par pur dévouement pour lui, et ainsi s'explique la grande patience qui n'échappe enfin à Corfits que lorsqu'il est poussé à bout.

Holberg est comique bien plus que plaisant. Il existe entre un trait comique et un trait plaisant une différence profonde : le premier sort

du sujet même, il naît de la situation des personnages et ne doit qu'à sa propre force l'avantage de provoquer le rire; tandis qu'un trait simplement plaisant, quel que soit son mérite, ne contribue en rien à l'action, n'a aucun rapport avec la position des interlocuteurs, et n'excite notre gaieté qu'autant qu'il conserve le sel de la nouveauté. En tenant compte de cette différence, nous comprendrons pourquoi les comédies de Holberg gardent leur saveur piquante, tandis que celles de ses successeurs ont en peu de temps perdu leur attrait. Disons aussi, en ce qui touche les traits satiriques, les allusions politiques, la polémique contemporaine, tout ce qui, enfin, se rattache aux mœurs d'une époque, à l'histoire du jour, que toute idée, si plaisante qu'elle soit, puisée à ces sources locales, ira s'affaiblissant d'âge en âge; plus on l'entendra, moins on en rira, jusqu'à ce qu'enfin on finisse par ne plus même la comprendre.

Disons encore un mot de la trivialité si souvent reprochée à Holberg. Lui-même se défend en ces termes :

« Vous accusez mes comédies de représenter des personnes de la basse classe, » et j'avoue que souvent j'en ai dessiné les caractères. Mais vous en trouverez beaucoup d'autres qui ne contiennent pas un seul mot grossier ou indécent : » *l'Étourdi*, *Maître Goert*, *l'Affairé*, *la Poudre arabe*, *l'Honnête Ambition*, *le Bal masqué*, *Don Ranudo*, *Mélampe*, etc. Du reste, il faut que vous sachiez qu'il » vaut mieux montrer sur la scène les gens du commun, car leurs défauts et ceux » des hauts personnages étant les mêmes, on peut ainsi d'autant mieux et avec » plus de sûreté blâmer indirectement ces derniers. »

A cette fine observation, j'ajouterai que Holberg, lorsqu'il fonda le théâtre danois, avait l'intention de commencer par la peinture des mœurs de la basse classe, et cela précisément parce que dans cette classe les folies se montrent sans fard, qu'elles y sont franches, naïves, et que par conséquent, traduites sur la scène, elles y sont d'autant plus compréhensibles. Il lui a donc fallu aussi, pour ce comique de bas étage, employer le langage qui lui est propre.

Jusqu'à présent nous avons surtout étudié Holberg dans les comédies qu'il a plus ou moins imitées de Molière. Parmi les pièces tout à fait originales, il faut citer *Jean de France*. L'auteur y ridiculise avec une mordante raillerie la jeunesse du Danemark qui, dit-il, bien avant l'âge de la majorité, fait des voyages ruineux à l'étranger sous prétexte d'approfondir les sciences et d'acquérir la connaissance du monde, mais qui revient au pays, moitié nue, pour y introduire un tas de folies et de modes nouvelles.

C'est qu'en effet, à l'époque de Holberg, un jeune Danois qui n'avait

pas voyagé ne pouvait occuper dans la société une place distinguée : il paraissait n'avoir reçu qu'une éducation incomplète, qu'une instruction commune; on s'occupait autant de la France que de sa patrie; le meilleur éloge qu'on pût faire d'un objet quelconque, c'était de dire : Il vient de France.

« Certes, dit Holberg dans une de ses lettres, je ne condamne pas les voyages à Paris, on peut même y apprendre beaucoup de bonnes choses; mais notre jeunesse n'imité pas celle de Rome, qui se rendait à Athènes pour profiter des leçons et du commerce des véritables savants. Les petits maîtres de Paris sont ses professeurs, et nul, excepté ces prétentieux discoureurs, n'est docteur à ses yeux; à force de vouloir copier leurs manières, elle nous revient tout estropiée. »

La première scène se passe entre deux de ces vieux bonshommes que l'on retrouve si souvent dans les pièces de Holberg : François, en danois Frands, et Jérôme.

Nous avons déjà dit quelques mots du caractère de Jérôme dans cette pièce. Fidèle aux vieux usages du pays, il se plaint du fiancé de sa fille, Jean, en danois Hans, le fils de François, qui depuis son retour de Paris blâme tout ce qu'il y a de bon dans son pays, et ne veut plus suivre que les mœurs ridicules des Parisiens :

« Je pourrais citer une vingtaine de garçons gentils et bien instruits, dit-il, à qui, dans leurs voyages, les modes ont fait oublier leur qualité de chrétien et leur catéchisme, et en même temps manger tout leur avoir. Ils reviennent chargés, pour toute richesse, d'une foule d'idées politiques tout à fait insensées; et avec leur éternel *Bonjour!* et *Comment vous portez-vous?* ils ne rapportent rien que de bonnes maladies ou l'habitude de la tristesse et de l'eau-de-vie. »

François veut rejeter la faute sur sa femme, qui a voulu à toute force achever ainsi l'éducation de son fils; mais Jérôme lui apprend qu'un homme doit être maître dans sa maison. Quelle honte pour un homme de dire : « Je suis ruiné! mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de ma femme! »

Puis vient Aro, domestique de François, qui nous prépare à l'arrivée de son jeune maître.

Quel air a Jean, et comment est-il vêtu (*demande François*)?

ARO.

Allez, il a l'air bien drôle. Je ne sais si monsieur connaît le valet de trèfle; il lui ressemble parfaitement. Il porte une robe de chambre en drap rouge, et sur sa tête un chapeau six fois plus large que le mien....

FRANÇOIS.

Voyons cette lettre que tu as à la main. « A monsieur, monsieur de Pedersen, auditeur de première classe à Copenhague.... » Ah oui! ça doit être pour son ancien et bon ami Pedersen, maître de la première classe au grand pensionnat.

Jean, ou plutôt Jean de France arrive. Il chante et danse; son discours se compose à moitié de danois, à moitié de jargon français. Il demande à son futur beau-père comment va Isabelle, sa fiancée.

Ma fille s'appelle Elsebeth, par la grâce de Dieu et en tout honneur.

JEAN.

Elsebeth, Isabelle ou Belle, ça revient au même; seulement ce dernier nom est le plus distingué.

FRANÇOIS.

Celui qui appellera ma fille Belle aura affaire à moi; c'est un nom de chien.... Je suis un vieux et honnête bourgeois qui ne comprends pas les *à la mode* modernes.

JEAN.

Oh! allamodes! Pardonnez-moi, cher beau-papa, allamodes, ce n'est pas bon parisien, c'est bas breton, pardi.... La, la, la, la! Connaissez-vous cet air, beau-papa? C'est le dernier menuet composé par le sieur Blondes, pardi! c'est un habile homme, le plus grand danse-maître en Europe. Est-ce qu'on ne dit pas aussi danse-maître en danois? J'ai tout à fait oublié notre langue à Paris.

Ces quelques lignes doivent suffire pour donner une idée des prétentions insupportables de Jean. Il quitte bientôt les deux vieillards en disant : « Nous autres, Parisiens, ne pouvons jamais rester longtemps dans le même endroit; il faut que j'aille un peu à la Grève. »

Jérôme se fâche maintenant pour tout de bon; cependant, il promet d'attendre encore quinze jours : si Jean ne s'est point corrigé jusque-là, il retire sa parole et ne consent plus à lui donner sa fille.

Madeleine, la femme de François, entre alors et exprime sa joie de voir son fils revenu. Elle le trouve charmant sous tous les rapports, et lorsqu'elle entend son mari prononcer un avis contraire, elle l'accuse de ne pas aimer ses enfants, lui fait des reproches cruels et le traite si durement que le pauvre vieux finit par déclarer qu'il n'a fait que plaisanter.

Jean rentre. Il a en tête un nouveau pas qu'il prie sa mère d'essayer avec lui; elle refuse d'abord, mais ne pouvant résister aux instances de son fils, la vieille femme se met à danser, et Jean force son père à leur faire de la musique en chantant.

Cette dernière scène de Holberg est une peinture de famille tout à fait originale. L'outrecuidance tyrannique du fils, ce sot engouement

de la mère, la faiblesse du père, devenu l'esclave de cette double folie, n'ont point passé de mode, et dans plus d'un intérieur on peut rencontrer de pareils tableaux.

Au second acte, l'intrigue se noue. Elsebeth et Antoine, son amoureux, conspirent avec Espen le domestique et avec Marthe la servante, afin de se débarrasser de Jean de France. Marthe se charge de jouer le rôle d'une dame française qui, amoureuse de Jean, l'a suivi en Danemark; Espen passera pour son domestique.

Le troisième acte s'ouvre ainsi : Jean faisant grand bruit avec son pauvre français, et Pierre lui enseignant en danois le moyen de mieux parler français. Nous mettrons en italique tout ce qui est prononcé en français.

JEAN *appelant son domestique.*

Pierre!

PIERRE.

Que me voulez-vous?

JEAN.

Fripon, maraud, coquin, badaud, fainéant! que la peste t'étoufferait! que le diable t'emporte! que le diantre t'enlevât!

PIERRE.

Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter toutes ces malédictions.

JEAN.

Comment, ce que tu fis, misérable? tu as écoulé quinze mois à Paris, et tu ne sais répondre ton maître lorsqu'il t'appelle.... Tu dis encore : Que voulez-vous? au lieu de : Monsieur?

PIERRE.

Certes, c'est un petit péché, mais il me semble qu'il ne mérite pas tant de malédictions.

JEAN.

Pour dire le vérité, ce n'est pas tant pour te maudire que pour m'exercer dans la française langue. Mon maître de langues m'a envoyé une liste de quarante nouveaux juréments à la mode, et il n'y a que toi sur lequel je pusse les appliquer.

PIERRE.

Mais monsieur pourra très-bien les pratiquer sur lui-même; il n'aura qu'à dire *me* au lieu de *te*, et personne n'aura un mot à y reprendre.

JEAN.

Ah! Pierre! je voudrais que nous étions dans Paris igjen¹... dans Paris... je ne me souviens comment dire pour exprimer igjen.

PIERRE.

Cela se traduit par aussi.

¹ *Igjen* signifie, en danois, de retour.

JEAN.

C'est vrai : aussi. Tu feras bien de me corriger quand je parle mal.... Eh bien, ne souhaites-tu pas que nous étions à Paris aussi?

PIERRE.

Sans doute; celui qui sait vivre sans manger, sans boire et sans se chauffer n'y manquera jamais de rien.

JEAN.

Imbécile! crasseux! gourmand! tu parles comme si tu serais né à la place Maubert, comme un crocheteur, un décroiteur ou un porteur d'eau à la pont Neuf.

PIERRE.

Eh! monsieur parle comme un fou, un bête, un sot, un bouffon, comme s'il était né dans une maison de fous ou sur un théâtre.

JEAN.

Quoi! bourreau, tu oses....

PIERRE.

Ne vous fâchez pas, monsieur, je n'ai dit tout cela que pour exercer un peu le français.

Espen arrive; il vient faire à Jean les compliments de sa maîtresse, qu'il appelle madame de la Flèche, et qui a connu l'aimable Danois à Paris. Notre fat, quoiqu'il ne connaisse aucunement cette dame, donne dans le panneau et demande l'honneur de lui présenter ses respects et de lui baiser les mains. Espen, ou d'Espang, répond que sa noble maîtresse sera enchantée de le voir, et il donne en son nom un rendez-vous à Jean.

Neus assistons au rendez-vous dans le quatrième acte.

Après avoir échangé plusieurs compliments avec Jean, Marthe, ou madame de la Flèche, éclate de rire parce qu'il est habillé, dit-elle, *comme un antique bourgeois*. Puis, à sa prière, elle lui chante une chanson dont il est si profondément ému qu'il tombe à genoux en versant un torrent de larmes. Il lui avoue avec désespoir que son père veut le marier à une jeune fille qui s'appelle Elsebeth.

« Elsebeth! s'écrie madame de la Flèche, que diable de nom est cela? Parlez-vous tout de bon, monsieur, Elsebeth! ah! est-il possible?... » (*Et elle s'évanouit.*)

Espen profite de cette pâmoison pour dire secrètement à Jean :

« Voyez comme elle vous aime! en entendant parler de votre mariage, elle s'est trouvée mal. »

Madame de la Flèche se retire dès qu'elle a repris ses sens, et Jean demande à Espen ce qui a tant fait rire cette charmante dame en entrant.

Et voilà qu'Espen lui apprend que, depuis six semaines, aucun gentilhomme ne porte plus en France son habit boutonné par-devant ni sa cravate nouée sous le menton.

« Cela paraît bien un peu incommode, ajoute-t-il, mais les gens distingués ont toujours leur valet de chambre pour les boutonner par derrière. »

Aussitôt le jeune Danois adopte cette nouvelle mode; Espen l'aide à retourner son habit et sa cravate, et après ce petit changement de costume, il exprime combien la tournure de Jean lui semble ravissante, dit encore quelques mots à l'avantage de sa maîtresse, et se retire.

Jean trouve la nouvelle mode fort agréable et fort dégagée; il se promet de la faire adopter par son père et son beau-père : avec le premier, il n'aura pas grande difficulté; quant au second, il saura bien l'y forcer. En ce moment arrive Pierre, à qui ses idées trop parisiennes ont valu des coups de bâton de la part de Jérôme; il ne demande pas mieux que de se venger, et le voilà d'accord avec son maître pour amener le vieux Jérôme à boutonner son habit par derrière. Le vieillard se présente alors. Jean et Pierre mettent la main à l'œuvre, ils retiennent Jérôme de force; Jean lui retourne son habit pendant que Pierre tourne sa cravate; Jérôme crie au secours et au voleur. Antoine, l'amoureux de sa fille, vient le délivrer, et par reconnaissance Jérôme déclare qu'il ne s'oppose plus à son mariage avec Elsebeth, et jure en même temps qu'il se vengera de Jean de France avant le coucher du soleil.

Au dernier acte, Jean est poursuivi, accablé de tous côtés; Jérôme le cherche pour accomplir sa vengeance. François n'essaie plus d'excuser les folies de son fils, il ne veut plus le voir, et pour comble d'infortune, un brutal joueur, qui a gagné cent écus au jeune fashionable, vient lui proposer la triste alternative de payer ou de se battre. Jean n'a ni argent ni courage, il cherche en vain à satisfaire cet homme par des promesses; l'impitoyable joueur, profitant d'une telle pusillanimité, ne se retire qu'après l'avoir dépouillé de sa montre, de son habit, de son gilet et de son chapeau.

Où Jean se réfugiera-t-il pour épancher sa douleur, si ce n'est auprès de madame de la Flèche? Malheureusement il ne sait pas où demeure sa belle compatissante; mais bientôt Espen vient le tirer d'embarras : il apporte à Jean une lettre de sa maîtresse, où elle déclare que, ne pouvant plus supporter le séjour du Danemark, elle a pris la résolution de retourner à Paris. Elle engage donc Jean à la rejoindre à Hambourg, où elle l'attendra pour rentrer en France.

Quel céleste message ! tout est sauvé. Jean va sans retard faire ses préparatifs de voyage, et bientôt son père reçoit de lui une lettre qui l'avertit de son départ, en le priant de lui écrire sous cette adresse : « Monsieur, monsieur Jean de France, gentilhomme et premier favori de madame de la Flèche, dame très-renommée à la cour de France. »

Ainsi finit la comédie. Marthe a-t-elle pris goût à la plaisanterie, et Jean de France ira-t-il avec elle jusqu'à Paris ? Nous ne pouvons, en tout cas, que leur souhaiter un bon voyage.

F. SOLDI.

LE JUGE DE DISTRICT.

C'était en pleine après-midi que ma voiture roulait sur le pavé un peu dur du chef-lieu de district, petite ville propre et soignée, et s'arrêtait devant l'auberge de l'*Ange rouge*. Déjà, chemin faisant, pendant les cinq heures que j'avais passées à traverser cette belle plaine, sous la bienfaisante influence d'un chaud soleil d'automne, j'avais su gré à mon ami de m'avoir déterminé à m'écarter ainsi de la ligne désespérément droite du chemin de fer. J'avais en poche un acte me donnant plein pouvoir pour conclure la vente d'un vignoble à lui légué dans les environs du petit chef-lieu, et une lettre de recommandation pour M. le juge. « La connaissance de cet homme ne te fera pas regretter ton voyage, m'avait dit mon ami, et le pays lui-même vaut bien la peine qu'on se dérange. Qui sait si je ne rachèterai pas un jour ce morceau de terre qui m'est maintenant à charge ? Pourquoi ne le choisirais-je pas si j'étais embarrassé de trouver quelque coin où l'on pût se séparer du monde sans le haïr, et humer goutte à goutte un petit reste de vie ? »

Effectivement, dès le premier coup d'œil, le site me parut bien fait pour des projets de ce genre. A l'endroit où l'élévation du terrain commençait à se faire sentir, en pente encore douce, les maisons, commodément situées, se réunissaient en un groupe visible déjà de loin, tandis que des cabanes de vigneron et de petites maisons de campagne s'étaient dispersées riantes sur le talus, et avaient pris possession de la vue la plus étendue.

Le vin que l'on recueille ici n'est pas renommé, mais, comme beaucoup de petits vins médiocres, il a un goût de terroir très-déterminé et une certaine couleur rouge-clair avenante. Quiconque ne l'a qu'une

fois légèrement goûté le range d'ordinaire parmi les breuvages qui n'ont pas le don de réjouir le cœur de l'homme ; mais les enfants du pays et les étrangers qui l'y ont goûté ressentent quelquefois, en présence des vins les plus nobles et les plus précieux de toutes les zones, un mal du pays, un désir de retrouver cette saveur regrettée,—impression que moi-même je devais éprouver.

De même qu'en traversant la ville je l'avais vue plongée dans le profond repos de l'après-midi, de même, en arrivant à l'auberge, je trouvai la salle des étrangers complètement vide. Toutefois l'hôte s'était vaillamment arraché à son somme et s'était présenté à moi, disposé à profiter de l'occasion pour boire courtoisement à ma bienvenue. Après les banalités obligées sur la guerre, le gouvernement et la moisson, il passa à l'événement le plus récent : la superbe noce de la fille du bourgmestre avec le fils du marchand le plus important de l'endroit. J'avais passé devant le magasin de celui-ci, et la variété des marchandises m'avait frappé : je pus le dire à l'aubergiste, ce qui ne lui causa pas une médiocre satisfaction. « Le jeune couple est parti hier, poursuivit-il, selon la mode nouvelle et inconsiderée que l'on suit maintenant, tandis qu'autrefois on regardait comme le mieux de commencer le ménage dans le propre nid..... Il n'y a plus maintenant qu'une suite de noce, qui aura lieu aujourd'hui, chez le père de la mariée. La plupart de mes habitués du soir y sont invités, il est vrai, mais je ne m'en trouverai pas plus mal, ajouta-t-il finement. On entend assez bien la musique sur cette place, et nous laissons les fenêtres ouvertes. Ce sera plein ce soir à l'*Ange rouge*, mais une place à la croisée vous sera réservée. Pourrait-on vous offrir encore une petite chopine ? »

Je le remerciai, tout en donnant des louanges à son vin, et le priai de m'indiquer le chemin qui conduisait chez M. le juge de district, voulant immédiatement me décharger de ma commission.

« Attendez ! s'écria mon homme s'interrompant dans un signallement très-consciencieux de la route, voilà mon Henri qui revient justement de l'école et qui va vous accompagner. M. le juge n'aime rien tant que de se voir entouré de jolis enfants et de beaux jeunes gens. La fille du bourgmestre, qui s'est mariée hier, était la prune de son œil, et il est dans les bonnes grâces de toutes les fillettes, bien qu'il soit déjà d'un certain âge et n'ait été de sa vie un bel homme. La beauté s'en va, la laideur reste, dit le proverbe. Lorsqu'il était jeune, elles ne se le seraient pas tant disputé. »

Il appela son gamin, qui arriva en courant. C'était un garçon à la

tête bouclée, aux beaux yeux noirs, à la mine éveillée. Il me prit familièrement la main, et nous nous mîmes ensemble en route.

« A cette heure-ci vous trouverez l'oncle chez lui, me dit mon petit conducteur. Quand les poires sont mûres, je vais chaque après-midi au jardin de l'oncle, en sortant de l'école, avec Hans, dont le père demeure tout à côté. Sitôt qu'il nous voit, il nous fait entrer, et nous avons la permission de monter sur l'arbre. Ensuite il retourne au tribunal, jusqu'au soir. »

Nous ne tardâmes pas à atteindre l'extrémité de la ville, et mon guide fit mine de passer la porte. « L'oncle demeure donc hors de la ville ? demandai-je. — Sa maison est près des remparts, répondit l'enfant : nous n'en avons pas pour longtemps maintenant. »

Nous tournâmes à gauche et entrâmes dans la promenade ombragée qui s'étend sur ce qui fut jadis une ceinture d'ouvrages offensifs et défensifs autour de ce paisible lieu. L'enfant s'arrêta en face d'une maison recouverte d'une couche grise par les années. « C'est ici, » dit-il. Une grille voisine de la maison permettait au regard de pénétrer dans le jardin. De magnifiques noyers prenaient racine dans les anciens fossés et caressaient de leurs branches touffues les étages supérieurs. Aucune âme humaine, excepté nous deux, ne jouissait à cette heure de leur parfum et de leur ombre ; mais on entendait sortir d'une fenêtre ouverte les sons d'un violon, auxquels les oiseaux mêlaient leur gazouillement.

« Est-ce l'oncle qui joue ? » demandai-je à Henri.

Il fit un signe de tête affirmatif :

« Mon père assure qu'il a plus de talent que nos meilleurs violonistes de la ville ; mais il ne joue jamais de danses, et fait presque toujours sa musique de tête. »

Je restai quelque temps au bas des degrés de pierre, donnant la main à mon petit ami, qui avait pris soin de sonner. Plus j'avais les yeux fixés sur ces feuillages verts et abondants, plus je sentais croître ma bonne opinion de l'habitant de ces lieux. C'était un endroit fort solitaire et dont le calme aspect rafraîchissait l'esprit et le corps, en même temps qu'à d'autres heures il devait offrir le plus aimable coup d'œil, lorsque les bourgeois venaient s'y promener joyeusement.

Enfin je montai l'escalier, dont la propreté parfaite témoignait des plus grands soins, me réjouissant de l'occasion que mon ami m'avait fournie de pénétrer dans cette demeure. L'étage inférieur paraissait inhabité, à en juger du moins par le lierre qui tapissait le mur du vestibule extérieur, et qui, croissant devant les portes, embrassait dans

ses étreintes serrures et boutons. Les sons du violon retentissaient davantage dans l'espace fermé de l'escalier, et je montais lentement, pour ne pas me ravir quelques instants de jouissance ; aussi n'étais-je pas encore à moitié, lorsqu'un visage surpris se montra en haut des marches. Le porteur de ce visage avait évidemment un refus laconique sur la langue, car, tout en avançant sur la rampe, il voulait, par des gestes vifs et significatifs, engager à la retraite la visite qui avait apparemment choisi un moment inopportun. Toutefois, lorsqu'il vit une figure complètement étrangère, il se résigna à la nécessité d'une explication verbale, et me laissa monter jusqu'en haut.

Son costume consistait en un long vêtement d'été de couleur claire. Des moustaches grises s'efforçaient de donner à ses traits paisibles une expression martiale.

Je demandai M. le juge, et présentai ma lettre de recommandation.

« Vous entendez que M. le juge fait de la musique, répondit-il avec un haussement d'épaules, accompagné cependant d'un pénible effort de politesse. A cette heure, personne ne vient le voir d'ordinaire, monsieur : chacun sait que je ne dois pas le déranger. »

Je m'excusai sur ce que, étant étranger, ce précieux renseignement m'avait manqué jusqu'alors, et je rejetai toute la faute sur l'aubergiste et sur son fils.

« Ce diable de petit garçon ! s'écria-t-il en colère, mais adoucissant cependant la voix. M. le juge souffre tout de ces gamins-là ! Nous n'avons pas d'enfant à nous, ajouta-t-il confidentiellement. Monsieur sait bon gré au voisin qui lui envoie quelqu'un des siens lorsqu'il n'en sait plus que faire. Quelquefois nous en avons tout le jardin plein, et les vauriens tombent à qui mieux mieux sur les buissons et les arbres.

— M. le juge n'est pas marié ? »

Le vieillard secoua la tête. « Nous ne sommes pas mariés, » dit-il du ton d'un homme qui, avec satisfaction, mais sans orgueil, se rend le témoignage d'avoir agi plus sagement que la plupart de ses semblables.

Pendant cet entretien à demi-voix sur l'escalier, les sons du violon se faisaient toujours entendre, s'enflant et décroissant alternativement avec une indicible harmonie ; ils me captivaient à tel point que j'oubliais complètement ce qui m'avait amené. La respectueuse attention avec laquelle j'écoutais me gagna le cœur du vieillard. « Si vous voulez vous tenir bien tranquille, dit-il, je vous ferai entrer dans l'anti-chambre ; là, vous entendrez mieux, et vous pourrez attendre à votre aise que monsieur ait mis son violon de côté. »

Il ouvrit avec précaution la porte la plus proche, mit, en me regardant, le doigt sur la bouche, et lorsque je fus entré, il repoussa le pêne dans la serrure avec la circonspection d'usage dans une chambre de malade.

Je me trouvais dans une pièce claire et spacieuse dont les trois fenêtres, descendant presque jusqu'au plancher, laissaient au regard toute liberté de s'étendre, entre les branches des arbres, sur le coteau et la montagne éloignée. Un air pur, pénétrant par ces vastes ouvertures, agitait les rideaux blancs et les feuilles des plantes placées dans les niches des fenêtres. Quelques chaises, un sofa, une étagère contenant de la musique, formaient l'ameublement simple et commode de la salle. De superbes gravures à la muraille, et, dans le coin le plus favorablement éclairé, la belle statue antique de l'Enfant priant, ôtaient à cette pièce tout l'inhospitalier du vide. Un goût délicat se révélait dans le choix des gravures, dans l'arrangement de toutes choses, et seul le sable répandu sur le plancher rappelait que M. le juge appartenait aux notables d'une petite ville.

Fort satisfait de ma situation, je m'assis sur l'une des chaises, et tandis que mes regards erraient sur les arabesques de stuc du plafond, je prêtais une oreille de plus en plus ravie au concert de la chambre voisine.

Ce n'était pas seulement l'étrangeté et l'originalité de ma situation, l'imprévu et le mystère, qui rehaussaient ma jouissance : il est positif que, ni avant ni depuis, je n'ai jamais entendu jouer ainsi. C'était évidemment une pure improvisation ; car, à un ensemble qui m'était étranger, il se mêlait de temps à autre des accords de mélodies connues, de même que, dans l'épanchement d'un entretien mental, on se rappelle tout à coup quelque belle parole d'un tiers qui résume d'une manière frappante les propres pensées. Si jamais la musique a eu une puissance capable de subjuguier l'âme, c'est bien ici qu'elle s'est exercée. Pas de pathos, pas de rhétorique musicale. Sans éclat, avec sobriété même, un thème succédait à l'autre, s'élevait tout à coup, et s'élevait encore, se fortifiant de la grave énergie de l'exécution ; je n'y avais pas encore réfléchi, et déjà j'étais subjugué. Une autre mélodie se détachait alors et se jouait à son tour de mes sensations, jusqu'à ce que la première, venant à reparaitre, me rappelât qu'elle avait sur moi des droits plus anciens. Jamais je n'ai ressenti à un tel degré le pouvoir magique de la simplicité. Si ce beau jour d'automne qui resplendissait au dehors se fût personnifié et eût lui-même conduit l'archet, il n'aurait pu manifester davantage la voix de la nature dans son jeu.

Et de même l'artiste se tut, sans en avoir averti par une solennelle cadence finale; il se tut, comme la forêt cesse tout d'un coup de murmurer lorsque s'apaise le souffle des vents. J'entendis un pas singulièrement irrégulier et le bruit d'un objet que l'on dépose sur un autre : j'en conclus que le violon était mis au repos. Je rappelai alors mes souvenirs, et ma mémoire, s'éveillant enfin, m'assura que j'étais dans l'antichambre de M. le juge de district, ayant en poche un plein pouvoir judiciaire, bien et dûment légalisé.

Au même moment, j'entendis le vieux serviteur entrer près de son maître par une autre issue et m'annoncer à lui. Un instant après, il m'ouvrait la porte et m'invitait à entrer.

Ce fut avec une étrange timidité que je me présentai sur le seuil. Le spectacle qui s'offrait à moi n'était pas propre à me replacer dans la disposition d'une visite d'affaires. La pièce était plus petite, mais non moins claire que celle d'où je sortais, et le tapis recouvrant le sol lui donnait un aspect plus intime. Un grand bureau, entre deux magnifiques mimosas en pleine fleur, occupait l'intervalle des fenêtres; le mur en face de moi était orné d'un seul grand tableau, copie de ce chef-d'œuvre de Palma le Vieux dont s'enorgueillit Santa-Maria-Formosa de Venise : sainte Barbe, avec son vêtement rouge foncé, sa chevelure d'un or sombre et ses yeux pleins de vie, se dirigeant gravement vers le contemplateur. Au-dessous, un canapé bas, et devant une petite table. Du reste, aucun autre tableau sur les murs, tous dissimulés par des bibliothèques.

Le juge était auprès de la table.

J'avais complètement oublié, pendant le concert, les paroles de mon hôte, qui me préparaient à faire la connaissance d'un personnage rien moins que beau. Mes imaginations s'étaient graduellement substituées à ses renseignements, si bien qu'au moment où arrive mon récit, je m'attendais à voir un homme simple, vigoureux, imposant, dont le visage serein et distingué s'adaptât dans le cadre de cette maison : la contre-partie à peu près complète de mes prévisions était en face de moi.

Une taille telle qu'on l'observe chez les enfants qui ont grandi trop rapidement et sans se former, recouverte d'habits maladroitement agencés, était surmontée d'une tête de la laideur la plus décidée. Le regard d'un unique œil gris-clair s'arrêtait sur moi avec calme; l'autre œil paraissait manquer, et la paupière fermée recouvrait complètement l'orbite. Le nez et la partie inférieure du visage étaient grêles et flétris; impossible de croire que le vermillon de la jeunesse eût jamais recou-

vert ces lèvres et ces joues. Le front, large et haut, sur lequel retombaient quelques touffes de cheveux d'un blond fauve, faisait penser, par sa proéminence, à ces vieilles maisons dont l'étage supérieur fait saillie sur l'inférieur; mais même cette conformation significative et inaccoutumée du crâne ne pouvait guère vivifier la fadeur du visage et convertir cette laideur en ce que les Français appellent *le beau du laid*. Jamais je n'ai vu une tête où tout coloris fût éteint à ce point.

Le maintien n'était pas moins malheureux : la tête se penchait légèrement sur l'épaule gauche; le bras gauche était un peu plus court que le droit, et en voyant cet homme se tenir près de la table, appuyé sur le pied droit, tandis que la pointe de l'autre pied se roidissait sur le tapis, on pouvait juger que le tribut prélevé sur ce pauvre côté gauche, dans la répartition des dons de la nature, l'avait été jusqu'à l'extrémité du corps.

Mon regard se reporta involontairement sur l'image de la sainte, qui, auprès de cette créature humaine si extraordinairement négligée, florissait radieuse, dans toute la plénitude de la beauté, et éclipsait son cadre d'or.

Il jouissait évidemment de ma première surprise, et je vis un très-fin sourire passer sur ses traits. En même temps, il entr'ouvrit les lèvres, et une rangée des plus belles dents donna tout à coup à cette bouche sans éclat de la noblesse et du charme.

« Vous devez avoir vu l'original de ce tableau, dit-il sans attendre que je me fusse autrement présenté à lui; je m'en aperçois à vos yeux, vous ne l'admirez pas pour la première fois. Bien que cette copie soit faite avec soin et intelligence, elle n'a pas cependant ce quelque chose qui ravit au premier coup d'œil jeté sur la véritable sainte Barbe. »

En même temps, il avait vivement tourné la tête vers le tableau et s'était reculé. Ses mouvements étaient prompts et libres, son œil rayonnait, et sa voix avait un timbre plus plein et plus sonore qu'on ne l'eût attendu de cette chétive poitrine.

Je lui répondis que je portais en moi, trait pour trait, le souvenir encore récent de ce tableau.

« Vous le conserverez tant que vous vivrez, » dit-il solennellement; puis, d'un ton plus léger : « Croirez-vous qu'avec ce tableau j'ai déjà réveillé des morts? »

Je ne lui répondis que par un regard interrogateur.

« Entendons-nous, reprit-il en souriant : mes morts se tenaient debout sur leurs pieds, mangeaient, buvaient, dormaient, et quelques-uns poussaient si loin l'orgueil qu'ils s'imaginaient savoir ce que c'est

que la vie, et cependant c'étaient des êtres sans flamme vitale, comme une petite ville en renferme fréquemment. Lorsqu'ils m'avaient assez fatigué, assez irrité, je les amenais à l'endroit où vous êtes actuellement : là, ils revenaient à eux peu à peu, l'humilité descendait dans leur cœur et les écailles leur tombaient des yeux. Ceux en qui rien ne s'enflammait avaient, j'en acquérais la certitude, une pierre dans la poitrine; mais je me garde bien de faire trop souvent mon miracle. Quantité de braves gens sont trop faibles pour porter la vie. Les arracher à leur léthargie, à leurs désirs modiques, à leurs étroits besoins, c'est les rendre malheureux. La beauté n'est pas pour quiconque craint de se créer des idoles; pour les autres, c'est bien! »

A ces mots, il tira sur le tableau un rideau de soie verte : « La chambre s'assombrit à l'instant même, dit-il gravement; mais ce sont des affaires qui vous amènent, et, pour cela, le soleil du dehors nous éclairera suffisamment. »

Il m'avança une chaise près du bureau, et s'assit. Lorsqu'il eut lu la lettre et examiné l'acte, il me dit : « Rien ne s'oppose à l'exécution de la vente; il ne reste qu'un seul point à débattre de vive voix avec l'acquéreur; je puis vous conduire chez lui, et l'affaire sera terminée avec trois mots et un trait de plume. Êtes-vous pressé de partir? nous allons nous mettre en chemin; mais si vous voulez passer la nuit, les choses seront au mieux : j'avertis l'aubergiste que vous êtes mon hôte et que vous couchez sous mon toit; je vous conduis à une soirée chez notre bourgmestre, mon bon vieil ami : là, vous rencontrez l'acquéreur, et, le verre à la main, vous concluez amiablement le marché. Allons, il me semble que vous restez; faites-moi ce plaisir! »

Je tapai dans la main qui m'était cordialement tendue. « Que j'entendrais mal mes intérêts, répondis-je, si je pouvais résister à une telle invitation! Malheureusement, vous n'aurez point en moi un danseur.

— Si les jeunes filles s'en contentent, je me réjouis déjà d'avoir à mon côté quelqu'un qui regarde la fête avec moi. La jeunesse d'ici est saine, et à cet âge c'est déjà la moitié de la beauté. Elle a de plus un caractère de race. Considérez la forme fine de la tête, la délicate conformation des tempes, et la grâce naturelle de ces jeunes filles, soit qu'elles marchent, qu'elles dansent ou qu'elles s'assoient. Les parents le voient bien aussi, peut-être aiment-ils à me l'entendre dire; si seulement ils savaient complètement l'apprécier! Mais que le premier jeune fat venu le leur dise, et leur plaisir sera deux fois plus grand....

» Voilà que je vous ai sur-le-champ fait connaître ma faiblesse, poursuivit-il gaiement en se levant; j'ai pris confiance en vous, et cela

aussi vient de là-haut, comme tout bien. Laissez-moi jouir, ce qui ne m'est pas souvent donné en partage, du bonheur de suivre le cours de mon vieux penchant, sans que mes braves voisins me prennent pour un fou auquel il faut passer beaucoup de choses, parce qu'il est d'ailleurs un bon enfant. Vous avez été en Italie. Vous savez combien débordent parfois les cœurs et les yeux!... »

Il appela le domestique et se fit apporter son chapeau. « Maintenant je pars pour la chancellerie, dit-il, et ce soir j'irai à l'*Ange rouge* vous chercher pour la fête. »

Nous descendîmes ensemble. Un couple d'hirondelles entraînait, avec un grand bruit d'ailes, par la fenêtre ouverte. « Leur nid est dans ce coin-là, me dit le juge; ce sont, l'été, les habitués de ma maison, et leur famille est la seule du pays dont les enfants ne s'accoutument pas à l'oncle. C'est bien de leur faute, car, pour moi, je les aime cordialement, ces oisillons. »

A ces mots, nous sortîmes sur le rempart, et mon hôte me fit remarquer un chemin qui se dirigeait transversalement, par un terrain ombreux, vers la colline située de l'autre côté : « Il vous conduit à un point d'où vous planerez sur toutes les magnificences de notre petite ville, puisse-t-elle trouver grâce à vos yeux! »

Je suivis le sentier, tandis que le juge marchait vers la porte. Je m'arrêtai derrière un arbre et je le suivis du regard; sa marche traînante, sa tête inclinée sur le côté, éclairée par les rayons du soleil, ses bras derrière le dos, rien ne m'échappait, tandis qu'il passait, se hâtant, sous les arbres. Mais aucune difformité, aucune négligence extérieure, ne pouvaient m'empêcher de voir en lui une apparition bienfaisante. — Ses paroles avaient-elles déjà suborné le témoignage de mes yeux?

Je ne revins à l'auberge qu'au crépuscule, grâce au sentier écarté que j'avais pris. Chemin faisant, je n'avais guère été occupé que de ma nouvelle connaissance, et en arrivant je la trouvai déjà en conversation intime avec mon hôtelier. Le petit Henri était près du juge, dont la main se reposait doucement, tandis qu'il parlait, sur la tête bouclée de l'enfant.

« J'ai déjà ravi votre âme à l'*Ange rouge*, me cria-t-il de loin, et vous êtes maintenant complètement au pouvoir du diable boiteux. Le très-honorable M. l'aubergiste est, à la vérité, privé d'un hôte qui

aurait propagé la réputation de ses bons lits. Mais cette renommée est déjà, sans vous, assez solidement établie dans le monde, et vous n'en apprendrez pas moins chez moi à estimer son bon vin, le vin de son propre cru. — Que ce soit de votre meilleur de l'année dernière, mon cher voisin, et ne soyez pas trop modeste dans votre envoi : vous savez que mon vieux Lerche n'est nullement ennemi de cette excellente boisson.

— Ainsi donc, je vous enverrai six bouteilles, monsieur le juge ? demanda l'hôte avec cette sorte de familiarité dévouée particulière aux aubergistes envers leurs pratiques de fondation.

— C'est convenu ! » dit le juge. Puis il tira doucement les boucles de l'enfant, laissa ses compliments pour madame l'hôtesse, et nous partîmes. Il était évident que j'avais considérablement gagné en considération à l'*Ange rouge* par la manière amicale avec laquelle le juge passait son bras droit sous mon bras gauche. Il ne s'appuyait pas, comme on eût pu le croire, et quiconque n'eût pas vu ses pieds aurait à peine songé, par les mouvements du buste, qu'il fût boiteux.

La place était animée. Des gamins et des jeunes filles, grimpés sur les degrés de la petite fontaine, regardaient par les fenêtres éclairées de la maison du bourgmestre. Les sons de divers instruments, violons, flûtes et contre-basses, cherchant à se mettre d'accord, annonçaient les grandes choses dont le moment arrivait, et rassemblaient un nombre de plus en plus considérable d'auditeurs. Lorsque nous passâmes devant la fontaine, les plus âgés des enfants quittèrent leur poste d'observation pour venir serrer la main de mon guide. Parmi tous ces jeunes visages, je ne vis pas une seule mine moqueuse. Et cependant l'aspect du pauvre juge était encore plus saisissant ce soir qu'à l'heure de ma visite. Vêtu d'un long habit noir, il tenait ses gants dans la main gauche, et dans la droite une branche de réséda, qu'il mit à sa boutonnière en entrant dans la maison.

Nous trouvâmes en haut une nombreuse société déjà rassemblée, et il me parut qu'on attendait l'arrivée de mon hôte pour commencer à danser. Les groupes de jeunes gens qui devisaient entre eux dans la salle s'animèrent tout d'un coup lorsque sa longue figure apparut sur le seuil. Les jeunes filles quittèrent leurs danseurs pour venir lui serrer la main. Les musiciens s'empressèrent de se mettre d'accord, et une clarinette fit entendre une roulade isolée qui conclut par un trille brillant. Le maître de la maison vint à notre rencontre, et fit un excellent accueil à l'hôte inattendu. Sa sœur, restée fille, remplissait les fonctions de maîtresse de maison, car celle qui eût eu le droit de les

exercer était morte depuis longtemps. Toujours au bras du juge, je continuai ma tournée, et, arrivé dans la pièce où se tenaient les parents, je dus subir une longue présentation. Sans qu'il y parût, j'avais constamment l'œil sur mon guide. Son visage exprimait le sentiment tranquille de l'autorité qu'il exerçait sur ce cercle; les paroles qu'il adressait à chacun portaient l'empreinte d'une bonté fine et souriante. Et, quoique tous parussent être d'accord qu'il n'était pas tout à fait de leur étoffe, il se révélait néanmoins, dans la manière dont l'accueillaient hommes et femmes, la conscience qu'ils n'avaient pas d'ami plus sûr.

A peine avions-nous présenté nos respects à toutes les notabilités, que l'orchestre commença une polonaise. Mon ami ouvrit le bal avec la maîtresse de la maison. Lorsqu'il traversa la salle avec elle, il paraissait, en dépit de sa difformité, être plus maître de ses mouvements que qui ce fût. Sa danseuse, appréciant grandement l'honneur reçu, le regardait amicalement, et recevait avec une vive reconnaissance chaque mot de sa bouche. Il la reconduisit ensuite dans la pièce contiguë, où un cercle de mères se forma bientôt autour de lui.

Sur ces entrefaites, je m'étais retiré avec l'acquéreur de la vigne, qui m'avait été présenté par le juge en la personne d'un très-honorable apothicaire, dans le cabinet du maître de la maison, séparé par une petite pièce des bruits de la musique et de la danse. On y avait préparé, à l'intention des hôtes d'un âge mûr, des bouteilles, des verres et tout l'attirail des fumeurs. Nous fûmes bientôt d'accord sur le marché. La principale clause du contrat se rapportait à cette fantaisie de mon ami de rentrer un jour en possession de cette petite terre, et l'acheteur, pensant à l'utiliser principalement par des expériences, sur des vignes nouvelles et des engrais chimiques, souscrivit volontiers à la condition d'un rachat possible dans l'avenir. Nous trinquâmes, en l'honneur de l'heureux marché, à la santé de mon ami et au progrès de la science. Puis le brave homme promit de m'envoyer, comme à l'intermédiaire du marché, quelque échantillon de sa nouvelle industrie.

Là-dessus nous levâmes le siège, et je retournai à l'entrée de la salle de danse. Les visages commençaient à rougir, les yeux à s'animer : c'était réellement un joli spectacle. « La jeunesse saine, c'est la moitié de la beauté, » m'avait dit le juge; cette parole me revenait à l'esprit. Le charme de la fraîcheur paraît le plus grand nombre de ces figures de jeunes filles; quelques-unes possédaient davantage. Les jeunes gens étaient pour la plupart distingués, et d'un maintien souple

et gracieux. Ils étaient doués apparemment d'un talent de conversation tout particulier, car plus d'une fois j'entendis, à travers la mélodie de la valse, un vibrant et candide éclat de rire de jeune fille, comme je ne me rappelle pas l'avoir jamais remarqué dans les bals des grandes villes.

Peu à peu je m'enfonçais dans mes réflexions, et je ne m'aperçus pas que quelqu'un venait derrière moi. Une main me toucha l'épaule, le juge était près de moi.

« Vous songez plus que vous ne regardez, me dit-il en souriant. Mon joyau nous a malheureusement été ravi hier. Maintenant il n'y a pas entre ces quatre murs une taille à comparer à la sienne. Et quelle chevelure, quels yeux, quel front calme ! L'esprit l'emportait cependant sur le visage, et la bouche était plus charmante par le sentiment et par la bonté que par la perfection des lignes. Nous sommes dans le Nord, mon cher ami : ici l'âme prend la place de la nature, et met la dernière main à la forme. Tenez, voici la sœur de la nouvelle mariée ; comme tous ses traits éveillés s'harmonisent depuis que je l'ai décidée à couper ses cheveux en rond autour de la tête ! — Un peu d'entêtement, mais de l'idéalité dans le sang, et ma très-bonne amie. — Et plus loin, cette petite dont les boucles retombent sur le cou. Comme l'oreille se montre gracieusement en soulevant la chevelure ! — Par malheur, une fleur la recouvre en ce moment.... Et ce petit nez présomptueux dans ce joli visage de soubrette, qu'il aura de peine à prendre d'ici à quelques années une certaine dignité ! — Voyez encore cette svelte jeune fille, avec une rose dans sa chevelure brune, celle qui se tourne en riant vers son amie. Je les aime, ces visages au pur ovale. Ils peuvent vieillir tant qu'ils veulent, le contour est indestructible. »

Pendant qu'il parlait, son œil unique s'éclairait, et, par un effet étrange, il semblait que son front saillant s'élargît. Sa bouche sans éclat était très-douce d'expression ; on n'y voyait nulle trace de ce fatal je ne sais quoi qui passe si souvent sur les lèvres des vieillards, lorsqu'ils font les connaisseurs à table, dans les galeries ou dans les salles de bal. Il continua, pendant plusieurs valses, à m'entretenir de la sorte : « Le plus petit nombre ici connaît le grand monde, dit-il ; mais il y a dans les petites villes des destinées qui suppléent tout d'un coup ce que des années de la vie du monde peuvent produire peu à peu chez l'homme. Je n'ai pas à regretter d'habiter si loin des grandes routes. Ici, les vies ont aussi leur histoire. Depuis douze ans que j'y habite, combien de douleurs m'a coûté cet avantage, que la nature ait mis sur moi le stigmaté de confident ! »

La conversation fut interrompue, et je m'entretins une heure avec d'autres personnes. Il revint à moi — vers dix heures environ — et me dit : « Je suis si égoïste que j'ai demandé pour vous et pour moi à notre hôte la permission de nous retirer. Je me suis réjoui toute l'après-midi de parler encore de l'Italie avec vous. Lerche a dû s'occuper d'un pauvre petit repas, et vous savez que l'*Ange rouge* s'est chargé du vin. Venez donc; ne dansant pas, nous sommes inutiles aux jeunes gens, et les vieux connaissent mon incapacité pour le jeu et pour la politique. »

Je le suivis de grand cœur, et nous parvînmes au vestibule sans qu'on eût remarqué notre retraite. Il m'avait déjà pris le bras, lorsqu'une jeune fille sortit d'une porte latérale : c'était précisément cette petite entêtée qu'il m'avait désignée comme la fille cadette du bourgmestre. « Vous ne devriez pas vous en aller ainsi, mon oncle, s'écria-t-elle. Vous n'éviterez pas cependant ce nœud de ruban que je vous avais destiné pour le cotillon.

— N'auriez-vous pas une décoration pour mon jeune ami, Clairette? dit-il en souriant, et la laissant attacher, de ses doigts effilés, le ruban à sa boutonnière. Elle lui siérait bien mieux qu'à moi. Prenez mon brin de réséda, déjà un peu fané, comme souvenir de votre chevalier invalide.

— Votre ami mérite d'être grondé, et non pas récompensé, répliqua-t-elle vivement. Bonne nuit, mon oncle! » Et elle avait disparu avant que j'eusse eu le temps de lui demander grâce.

« Voilà votre jugement prononcé! dit en riant mon compagnon, tandis que nous descendions. Vous n'appartenez pas encore au prytanée, et il vous faut mériter les bonnes grâces, c'est-à-dire les gagner en dansant. »

Nous traversâmes la ville, recouverte du sombre voile de la nuit; l'atmosphère était fraîche, le croissant s'élevait doucement au-dessus de la colline. Nous sortions de la porte. Mon ami s'arrêta : « Où sont-ils maintenant, dit-il, les deux êtres heureux qu'hier à cette même heure j'aidais à monter en voiture? Qu'il est délicieux d'emporter avec soi son jeune bonheur dans un monde lointain, lorsque la lune se lève, que les vents se sont tus, que la nuit plane sur la terre et que le profond silence de toutes choses laisse entendre les battements du cœur! Nos ancêtres, lorsqu'ils se rendaient directement de l'église à leur demeure, ne savaient pas ce qu'il y a de charme à emporter avec soi tout ce qui constitue pour l'homme sa patrie, — à introduire dans les plus misérables auberges où l'on passe la nuit sa maison entière, son avoir, ses biens, — sous la forme de la femme aimée! — Ces joies vous atten-

dent encore : jouissez-en de toute votre âme, mais pas trop longtemps. tout a son temps, son sommet, son déclin. »

Mon secret étonnement croissait de plus en plus à mesure que j'entendais les paroles de cet homme étrange. Quelle imagination vive et puissante pour pénétrer les mystères d'un bonheur qu'il n'avait pas goûté ! Car : « Nous ne sommes pas mariés, » avait dit son vieux serviteur. L'avait-il été autrefois ? et sinon, pour quel motif avait-il gardé le célibat ? Cette nature aimante, ferme, clairvoyante, ne paraissait-elle pas créée pour rendre une femme heureuse ? — Il était laid, sans doute : mais j'avais vu des hommes aussi laids sincèrement adorés par leurs femmes. Et si son physique fâcheux l'eût fait passer par de pénibles expériences, n'eût-on pas senti dans son langage une légère amertume, ou un parti pris de résignation ? Mais non, rien qui ne fût serein, rien qui pût faire soupçonner chez lui la privation des biens que son cœur appréciait et que sa bouche se plaisait à vanter !

Je ne trouvais aucune solution à mes doutes.

Cependant nous étions retournés dans la chambre de travail, où Lerche nous avait reçus avec un empressement de digne majordome. Une grande lampe brûlait sur la table, devant le tableau voilé, les six bouteilles de l'*Ange rouge* faisaient cercle à l'entour, et quelques mets froids étaient préparés. Les fenêtres encore ouvertes me permettaient de voir le feuillage, assombri par la nuit, ondoyer sous un ciel pur. Nous nous assîmes intimement, comme deux vieux amis. Mon hôte était évidemment de la meilleure humeur du monde. Lerche allait et venait, fort agité, bien qu'il n'eût plus à s'occuper de rien, et l'on s'apercevait, dans les intervalles passés au dehors, que, selon le témoignage de son maître, il n'était point ennemi des choses excellentes. Lorsqu'il eut desservi et annoncé que mon lit était préparé, ses fonctions furent terminées pour ce jour-là. « Je ne veux pas le déranger lorsqu'il est au dernier verre d'une bouteille, dit son maître avec bonté ; dans ces cas-là, il devient facilement sentimental, et je l'ai souvent entendu tenir tout seul, dans sa chambre, des discours dont lui-même ne comprenait pas un mot. Que voulez-vous ? nous autres vieux garçons nous avons tous nos singularités. »

Le repas achevé, je m'enfonçai dans un bon fauteuil, en face du tableau, et un excellent cigare acheva de me pénétrer du sentiment du bien-être. Le juge se promenait de long en large en fumant, et une pause interrompit notre entretien.

Enfin la longue série de mes pensées se fit jour : « Vous êtes cependant un homme heureux ! » m'écriai-je tout à coup.

Il s'arrêta et abaissa sur moi son regard avec la plus douce ironie.

« Vous pensez ? répondit-il ; — eh bien ! je suis de votre avis. Mais que signifie ce *cependant* par lequel vous faites précéder votre homme heureux ? Cela vous surprend-il de trouver un heureux là où mainte circonstance vous faisait chercher un infortuné ? Le bonheur chez soi n'existe-il point lorsqu'on est isolé ? Mais l'oncle de la moitié d'une ville ne l'est guère. Ou bien est-il impossible pour quelqu'un qui convient qu'il est un des hommes les plus laids de sa connaissance ?

» Je sais bien ce que vous voulez dire : vous m'assurerez que vous ne l'avez pas entendu ainsi, et vous me combattrez lorsque je vous dirai que vous auriez eu complètement raison de l'entendre ainsi. Il y a eu des gens, et mes meilleurs amis, qui ont voulu me consoler et se consoler eux-mêmes de ma chevalerie de la triste figure, en répétant une phrase que les enfants apprennent de leurs nourrices : Les hommes n'ont pas besoin d'être beaux, c'est bon pour les femmes. Ce me fut toujours un symptôme de ce qu'a d'artificiel la culture de nos esprits, que nous renoncions si facilement aux dons naturels. Mais, après tout, cette sage renonciation est-elle d'une si complète bonne foi ? Ne nous efforçons-nous pas simplement de faire de nécessité vertu ? Je souhaiterais cordialement qu'il en fût ainsi.

» D'où viendrait donc sans cela que tous — quelques fières vertus ou quelques hypocrites exceptés — nous désignons précisément par ce mot si doux et si sacré de « bonheur » les choses désirables qui nous sont données sans notre participation ? Pourquoi les hommes se réjouissent-ils, même dans un jeu où des noix et des jetons sont en cause, d'avoir les cartes gagnantes ? Pourquoi prennent-ils plaisir à voir les rosiers de leur jardin bourgeonner avant ceux du jardin voisin, ou bien le rossignol, qu'ils entendraient tout aussi bien dix pas plus loin, venir faire son nid sur le côté de la haie qui donne dans leur domaine ? C'est que, pour chacun, c'est une douce pensée de pouvoir se considérer comme un favori du ciel. Et, après cela, il nous serait indifférent de porter dans nos propres corps la marque d'une prédilection divine, ou un stigmate d'abandon ? Jamais ! Les peuples antiques, avec leurs vues nettes et pieuses, savaient apprécier ce bonheur, et ce n'était pas par hasard ni sans une grande pensée qu'ils avaient placé parmi leurs dieux une déesse de la beauté.

» Vous ne vous méprendrez pas sur ma pensée : je ne prétends pas renverser le côté vrai de l'axiome que je combats. Sans doute, la valeur d'un homme, pour les siens et pour le monde, consiste dans autre chose que dans un beau visage et des membres bien conformés. Mais

si l'on examine la question sous ce point de vue, quelle différence fera-t-on entre les sexes ? N'en est-il pas de même pour les femmes ? Et ne peut-on en convenir sans mépriser pour cela ces dons naturels, qui me paraissent, à moi, avoir le pas sur tous les biens que nous obtenons sans mérite ?

» Vous devez considérer comme le dernier dans la hiérarchie des êtres favorablement doués celui qui, privé dès l'origine de ces avantages, n'a jamais la perspective d'améliorer sa mauvaise chance, — espérance qui reste libre dans toute autre disgrâce du sort. »

Il disait toutes ces choses vivement, mais avec une sérénité complète. Aucun signe d'attendrissement ne se manifestait sur son visage. Il fit quelques pas dans la chambre, puis se remit près de la table, calme et l'œil fixé sur le tableau voilé.

« Il y a encore, poursuivit-il, une distinction que les sages oublient. Un bonheur manquant n'est pas la même chose qu'un malheur. Le monde septentrional où nous vivons est un monde de travail intelligent, d'énergie morale. Quoi de surprenant qu'un bonheur qu'il ne peut attendre de ses efforts, de ses recherches, ait diminué de valeur à ses yeux ? Mais c'est une folie dure et stupide d'exiger qu'on ne ressente pas non plus l'absence de ce bonheur, lorsqu'elle confine au malheur.

» Maintenant encore, maintenant que, vous l'avouez vous-même, je suis *cependant* un homme heureux, je me rappelle parfois le sentiment que j'éprouvais lorsque, dans ma jeunesse et déjà même dans mon enfance, je traversais les rues et je voyais les enfants interrompre leur jeu pour me regarder, ou bien les jeunes filles se pousser le coude à la dérobée pour se faire remarquer ce bizarre passant. Ne croyez pas que je fusse assez fou, néanmoins, pour porter envie à chaque joli visage de petit-maitre qui se trouvait sur mon chemin. Je me sentais, et plus les sentiments virils s'éveillaient en moi, plus je me répétais, avec consolation et courage, tout ce qu'on peut dire de sensé sur la valeur véritable de l'homme. J'avais aussi cette satisfaction que l'épouvante inspirée par mon aspect n'était pas insurmontable. Plus d'un enfant qui, au premier abord, était pris de malaise près de moi, se pendait un peu plus tard de tout son cœur à mon cou. J'avais plus d'un ami à la vie, à la mort ; j'avais aussi des amies — plus, malheureusement, qu'il ne m'était agréable — et, parmi elles, les plus belles jeunes filles de la ville.

— J'ai été témoin qu'en cela le bonheur vous est resté fidèle, répondis-je.

— Si j'avais des ennemis, dit-il en souriant, je leur souhaiterais ce bonheur qui ne dédommage qu'à un certain âge et jusqu'à un certain point de ce qu'il coûte dans la jeunesse ! C'est fort joli lorsqu'un homme inspire une confiance telle, qu'on commet à ses soins, sans nulle inquiétude : les parents, leurs filles ; les frères, leurs sœurs ; les maris, les femmes les plus légères. Seulement, ce témoignage d'estime est un peu ambigu, quand on est fait comme je suis. La réputation d'homme dangereux n'est certes pas une gloire ; mais si celle d'homme sans nulle conséquence est une fatalité plutôt qu'un opprobre, il y a cependant assez d'heures où l'on a honte de soi. »

Il vida tranquillement son verre et le remplit de nouveau. Son pâle visage se colora, moins par la chaleur du breuvage que par l'ébranlement du souvenir.

« Je n'ai pas honte de cette honte, poursuivit-il ; on n'aurait pas de cœur dans la poitrine si l'on ne rougissait d'être ainsi distingué.

— Et cependant je suis tenté de croire que vous jugiez alors injustement vous et les autres.

— Moi ? certainement non : c'est dans la jeunesse que la laideur se remarque davantage. — Les autres ? Dans ce temps, je le crus quelquefois comme vous le croyez aujourd'hui. Cette loyale croyance m'a même fait commencer une folie : un jour, dans une chambre où, par malheur, il n'y avait pas de miroir et lorsque le jour baissait, j'avouai à la plus belle de mes amies que j'avais rêvé d'elle plus souvent que de raison. C'était le préambule d'une belle et longue histoire du cœur dont je ne lui aurais pas fait remise, si elle eût davantage goûté la préface. »

— C'est à cette insensée que cela a fait tort, et plus encore à tout son sexe. Voyons, franchement, cher et excellent homme, cette âme vide devait-elle vous faire désespérer de toutes ses sœurs ? N'y aurait-il pas eu, dans votre jeunesse, plus d'une Clairette dont l'entêtement de sage espèce, celui-là, eût consisté à vouloir vous posséder ?

— Peut-être, dit-il sèchement ; mais par malheur son petit entêtement eût été vaincu par le grand entêtement qui est en moi. Mes vues étaient irrémédiablement fixées sur la beauté, et cette contradiction inhérente à mon être : un goût difficile et ma structure plus que médiocre, des désirs immenses et l'absence de tout ce qui peut donner des droits, — ce conflit était si violent et si considérable, que le ciel parut enfin l'avoir pris en pitié. »

Il se plongeait dans ses souvenirs, et son visage rayonnait : « J'ai reçu plus que vous tous ! » dit-il tout à coup, parlant à demi pour lui-

même. Il leva son verre, regarda un instant la lumière passant à travers la pourpre du vin, et me dit :

« Le vin a déjà poussé trop loin les épanchements pour que je ne doive et ne puisse pas *tout* vous dire. Remplissez votre verre ! A qui la vieillesse peut-elle mieux se confier qu'à la jeunesse ? »

(*Traduit de l'allemand de M. PAUL HEYSE.*)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

DES DERNIÈRES RECHERCHES
FAITES
SUR LA LANGUE ÉTRUSQUE,
SPÉCIALEMENT EN ALLEMAGNE ¹.

L'Étrurie était, au siècle dernier, regardée comme la terre classique de l'archéologie. Les vases peints, les figurines, les bronzes qu'on avait retirés du vieux sol italique, semblaient autant d'œuvres de l'art étrusque. Une étude plus attentive des monuments et des lieux est venue modifier notablement ces idées. Une part plus large a été faite en Italie à l'influence hellénique. D'un autre côté, les véritables produits du génie plastique des Étrusques se sont offerts à nous; des sépultures, des nécropoles tout entières ont été retrouvées sur l'emplacement des plus anciennes cités de la Toscane; et au fond des chambres sépulcrales, l'antiquaire a mis avec bonheur la main sur des fresques, des urnes, des sarcophages, des bijoux, des instruments et des objets de toute sorte, dont se sont enrichis nos musées et qui ont révélé les caractères d'un art que nous connaissions à peine, précisément au moment où nous en parlions davantage. Le musée Grégorien et la collection Campana témoignent de l'incroyable abondance des antiquités étrusques, des ressources qu'on en peut retirer pour l'histoire primitive de l'Italie. Cependant le peuple, dont les monuments sont aujourd'hui partout, reste caché dans un nébuleux lointain. Rome en était encore à son âge héroïque, que l'Étrurie s'approchait de sa période de

¹ Voyez notamment *Das Etruskische durch Erklärung von Inschriften und Namen als semitische Sprache erwiesen*, von J. G. Stickel. Leipzig, 1858, gr. in-8°.

décadence; et comme pour percer les mystères des annales étrusques il faut passer à travers les premiers siècles de Rome, l'Étrurie se trouve ainsi masquée à nos regards par le brouillard qui enveloppe les commencements de la ville éternelle. Tous les monuments sont présents sans doute; mais ce sont des personnages muets, car la langue des inscriptions qui les recouvrent est encore une énigme. Ce n'est pas qu'on ne puisse parvenir, sans le secours des inscriptions, à saisir le sens de quelques-unes des scènes, des images représentées, grâce à leur pantomime animée. Ces lambeaux d'explications ne sauraient satisfaire notre légitime curiosité, et tous nos efforts doivent tendre à découvrir le sens des textes épigraphiques, hélas! trop peu nombreux, jusqu'à présent recueillis. Nous n'avons pas à vaincre, pour ces inscriptions, la première et souvent la plus considérable des difficultés qui s'attachent aux recherches de ce genre. Je veux parler de la détermination des lettres. L'alphabet nous en est connu : ce sont les vieilles formes helléniques, les mêmes qui se voient sur les plus antiques inscriptions de la Grèce. Tacite nous apprend en effet, au livre XI de ses *Annales*, que les Étrusques devaient la connaissance de l'alphabet au Corinthien Démarate.

Mais que sert de pouvoir épeler des mots, si l'on est impuissant à en percer le sens? L'impatience ne fait que s'accroître quand, une première difficulté surmontée, les autres résistent au redoublement de nos efforts. D'ailleurs, quoique l'alphabet soit connu, la prononciation de certaines lettres donne encore lieu à des incertitudes; de plus, les exigences de la place ont fréquemment fait supprimer des finales, parfois même des voyelles, dont l'absence accroît encore la difficulté de la lecture.

Les premiers antiquaires qui ont dirigé leur attention sur les inscriptions étrusques cherchèrent d'abord des analogies entre leurs mots et le vocabulaire grec et latin. Lanzi, dans son *Saggio di lingua etrusca*, essaya ensuite de soumettre les éléments de l'idiome étrusque qui nous ont été conservés, à un examen systématique et à une étude d'ensemble. Mais, en dépit de sa science et de ses efforts, il n'arriva qu'à des résultats peu satisfaisants, et sauf quelques lectures probables, tout, dans les interprétations qu'il propose pour les textes étendus, est encore sujet à contestation. Ceux qui ont jusqu'à présent marché sur ses traces, Vermiglioli, le P. Secchi, Orioli, Magliarini, Campanari, Conestabile, n'ont que peu ajouté aux rapprochements qu'on lui doit. Ils découvrirent sans doute des analogies, mais ils n'en purent tirer des applications utiles pour l'intelligence raisonnée des inscriptions; ils

fixèrent le sens de certains mots, voilà tout. Otfried Müller, dans son excellent ouvrage sur les Étrusques, emprunta à l'antiquité grecque et latine toutes les lumières qu'elle pouvait jeter sur un problème si obscur; sa vaste et ingénieuse érudition ne fut pas beaucoup plus heureuse que celle de Lanzi. Avec lui nous apprîmes tout ce qu'on pouvait savoir sans la connaissance de la langue; mais pas un seul déchiffrement n'est sorti du tableau riche et vivant qu'à l'aide de documents patiemment collectés, il nous trace de l'Étrurie.

La découverte de l'existence de la grande famille des langues indo-européennes promet enfin des résultats plus positifs. M. Richard Lepsius, qui, avant de se livrer aux études hiéroglyphiques, avait porté ses investigations sur les anciens idiomes italiques, entra dans une voie en apparence moins stérile, mais il abandonna promptement cet ordre de recherches. L'osque, l'ombrien, le messapien, le sabellien furent plus heureux : ils rencontrèrent des interprètes pleins de sagacité qui en débrouillèrent les obscurités. Grâce à MM. Mommsen, Aufrecht, Kirchhoff, Huschke, Lange, à M. Lepsius lui-même, on commence à en comprendre quelques phrases. Mais l'étrusque resta abandonné aux vents des hypothèses, faute d'une méthode critique suffisante pour en poursuivre l'explication.

Les rapprochements avec le grec et le latin ne donnant que d'insignifiants résultats, on se tourna vers les langues sémitiques, vers l'hébreu, cet antique idiome d'Israël d'où jadis les savants prétendaient faire dériver tout vocabulaire humain. A divers intervalles parurent des antiquaires qui crurent avoir découvert dans la Bible le sens des mots, des phrases demeurés rebelles aux efforts de l'école de Lanzi. Lanci, Jannelli, Leudier, soutinrent que l'étrusque était un dialecte hébraïque. Leur opinion ne put tenir contre la critique. Après ces tentatives malheureuses, on devait croire le sémitisme de l'étrusque une hypothèse ruinée, quand, dans ces dernières années, on la vit se reproduire avec plus de force que jamais, et exposée à l'aide d'un appareil de science philologique de nature à imposer à des esprits inexpérimentés. Je dois avouer qu'il y a un fait qui donne à cette opinion une sérieuse vraisemblance, et je m'étonne de ne point le trouver préalablement rappelé par ceux qui l'ont de nouveau adoptée. Hérodote, s'appuyant sur le témoignage de quelques logographes, et une foule d'auteurs après lui, nous représentent les Étrusques comme une colonie lydienne. Or la langue de la Lydie, à en juger par les mots qui nous en restent, paraît avoir été sémitique. C'est là une probabilité en faveur du sémitisme de l'étrusque, et il est juste d'en tenir compte.

Mais une probabilité ne saurait aller contre des témoignages contraires. Et le malheur est qu'on ne retrouve pas un seul mot connu pour étrusque dans la liste des mots lydiens, telle que M. P. Bœtticher a pris soin de la dresser. Au reste, sans nier l'origine lydienne des Tyrrhènes qui vinrent s'établir en Étrurie, on peut cependant admettre que ces colons trouvèrent sur les bords de l'Arno et du Tibre des peuples d'une autre race qui avaient leur langue. Cette langue a pu être adoptée par les Tyrrhéniens. Il n'est pas probable, en effet, que quelques émigrés des côtes de l'Asie Mineure soient devenus assez maîtres du pays, pour y substituer complètement leur idiome à celui que parlaient de plus anciens occupants.

Ainsi l'origine lydienne des Tyrrhènes ne saurait être invoquée comme un élément indispensable pour la solution du problème rappelé ici; elle ne le peut être au moins, qu'autant qu'elle vient confirmer de premiers résultats solidement établis, et je ne vois pas, hélas! que cela soit.

Entre les nouveaux partisans du sémitisme de l'étrusque, M. J. G. Stickel, professeur de philologie orientale à Iéna, se place sans contredit au premier rang. Son livre est le plus étendu, le plus savant, le plus complet des exposés tentés en faveur de cette thèse. C'est donc à lui que nous nous adresserons de préférence pour connaître les arguments et les étymologies sur lesquels elle se fonde; c'est lui qui nous guidera dans une étude que nous entreprendrons volontiers avec lui, pourvu que nous puissions toujours dire avec Horace :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

Cependant M. Stickel est un guide qu'il nous est difficile de suivre sans scrupule, car, au lieu de nous amener graduellement à ses idées, de suivre une méthode lente, mais sûre, il prétend s'emparer du premier coup de notre conviction. Vous doutez du sémitisme de l'étrusque, dit-il à son lecteur, eh bien, vous allez en juger. Et choisissant la plus longue, la plus difficile, la plus énigmatique des inscriptions, celle qui fut découverte en 1822 dans une nécropole près de Pérouse, il la traduit au bout de la plume et n'est arrêté par aucun mot.

Voilà certes de quoi étonner ceux qui ont lu l'exposé qu'a donné Vermiglioli de ses tâtonnements; ceux qui ignorent tout ce qu'on arrive à faire avec de l'hébreu pourront croire que le savant allemand a décidément retrouvé la clef d'une serrure que l'antiquaire italien tenta vainement de forcer. Regardons-y de plus près pourtant. M. Stickel n'est pas le seul qui ait eu l'idée hardie de traduire le monu-

ment de Pérouse, le dictionnaire hébreu à la main. Il y a à Rome un père jésuite, Camille Tarquini, qui fait usage du même procédé. Il ne s'est pas montré plus embarrassé pour le sens ; le caractère hébraïque de l'inscription est à ses yeux tout aussi évident. Mais, chose curieuse, la version à laquelle le P. Tarquini est conduit, n'a pas le moindre rapport avec celle que donne son émule. Sens général, mots, formes grammaticales, tout diffère. M. Stickel voit dans l'inscription de Pérouse un monument commémoratif des luttes qu'eurent à soutenir les Tyrrhènes contre les habitants de Volsinies ; le P. Tarquini y découvre une stèle funéraire où sont consignés les lamentations d'un certain Velthinas sur la mort de son fils et les rites accomplis lors des funérailles. J'ajouterai qu'il ne serait pas difficile, avec un peu de bonne volonté, d'y lire encore tout autre chose ; car j'entrevois bien d'autres rapprochements possibles avec l'hébreu, l'arabè, le chaldéen, l'éthiopien, auxquels les deux auteurs n'ont point pensé. L'hébreu, et en général tout idiome sémitique, est des plus commodes pour ces sortes de versions intuitives. Le vague des voyelles, la simplicité des radicaux, la pauvreté grammaticale, permettent toujours des rapprochements entre le vocabulaire hébraïque et un idiome quelconque ; et pour peu que l'on ait de l'invention, ce dont MM. Stickel et Tarquini ne sont certes pas dépourvus, on arrive à des sens baroques parfois, mais qui peuvent aussi avoir un air de vraisemblance. L'arabe, langue congénère de l'hébreu, offre les mêmes ressources, et je me rappelle cet excellent général Duvivier, doué d'infiniment moins de jugement pour la philologie que pour la guerre, et qui soutenait que toutes les vieilles inscriptions grecques étaient composées en arabe ; le fait, c'est qu'il savait si bien transformer les mots, qu'il eût traduit tout Homère avec le Coran.

Il est donc nécessaire que l'on se souvienne que rien n'est plus décevant que les étymologies hébraïques, et que traduire à leur aide un texte quelconque ne prouve presque absolument rien. Cela ne veut pas dire que l'étrusque ne puisse être un idiome sémitique ; mais pour s'en assurer, il eût fallu s'y prendre autrement, et commencer par où M. Stickel a fini, à savoir : par recueillir les mots étrusques dont l'antiquité nous a gardé le sens, et vérifier si les mêmes mots ont pareille signification en hébreu. Ces mots sont, j'en conviens, peu nombreux ; en y ajoutant ceux dont la traduction ressort des inscriptions, on n'arrive pas à trente. Force est cependant de s'en contenter. On n'était guère plus riche en égyptien, avant qu'on eût constaté que le copte est dérivé de la langue des Pharaons.

Or, si je prends ces mots un à un, je n'en trouve en réalité aucun de sémitique, et Bochart lui-même, ce grand érudit du dix-septième siècle si enclin à trouver de l'hébreu partout, avoue qu'ils n'offrent rien d'hébreu. M. Stickel ne se laisse pas décourager par cet aveu désespéré de Bochart, et à force de feuilleter son dictionnaire, il arrive à découvrir un moyen de les sémitiser. Mais à sa méthode une objection bien simple peut être faite. Comment ces mots s'éloigneraient-ils tant des termes habituellement usités par les Sémites pour rendre les mêmes idées, quand au contraire sa version de l'inscription de Pérouse prétend nous montrer que l'hébreu s'était à peine altéré dans la bouche des Étrusques. Par quelle fatalité seraient-ce précisément les mots que les anciens nous ont transmis, qui s'éloigneraient le plus des habitudes de langage des Sémites? Voilà, par exemple, le mot *æsar*, qui désignait en étrusque les dieux; a-t-il la moindre ressemblance avec tous ceux que les Juifs, les Arabes ou les Éthiopiens appliquent à la divinité : *El, Allah, Adonai, Baal, Bel, Elschaddai, Jahvé, Moloch, Egzié*, etc.? M. Stickel sent la difficulté, et il tâche d'expliquer ce mot *æsar* par l'hébreu *atsara* (אצרא), en latin *cæsus*. Mais ce sens donné à *atsara* n'est pas le véritable. C'est une signification extensive, provenant de ce que ce mot signifiait *interdiction, défense* (de travail). Il a été ensuite entendu dans l'acception de *fête, de jour férié*, et par extension de *foule, de réunion*, parce que les fêtes amenaient un concours de peuple. Et en effet la racine d'*atsara* est *atsar* (אצר), qui a le sens du latin *clausit, cohibuit, imperavit*. Il n'est pas d'ailleurs permis d'aller chercher si loin l'étymologie d'un mot aussi naturel que celui de Dieu. Et puis, pas un seul nom de divinité étrusque n'est hébreu : *Tinia, Turan, Lasa, Cupra, Sethlans, Tagès, Vertumne*, n'ont rien de sémitique. Et le mot *falandus, falando*, qui, au dire de Festus, signifiait *ciel* en étrusque, a-t-il la moindre analogie avec le *schamaïm* (שמים) hébreu ou le *metse-nayt* éthiopien?

M. Stickel a recours aux rapprochements les plus étranges pour retrouver les sens des mots que nous connaissons. Ainsi, au lieu de reconnaître dans *aracos*, en étrusque *aigle*, le grec ἄραξ, il va chercher l'arabe *kharek*, qui signifie : il a déchiré. L'étrusque *hister*, qui avait fourni aux Latins leur mot *histrio*, est tiré de l'arabe *sadara*, qui signifie *saisi de vertige*, parce que, dit-il, les mimes avaient dans leur jeu l'apparence de *gens ivres*!

On s'étonne qu'un philologue du mérite de M. Stickel se contente de pareilles étymologies et qu'il les puisse sérieusement invoquer. Mais sa version de l'inscription de Pérouse l'a ébloui comme un

mirage; une illusion le domine; tout doit dès lors se plier à ses idées préconçues.

Puisque les mots lui font défaut, il aurait dû au moins s'attacher aux noms de nombre. La terminologie numérale est un des indices les plus sûrs pour reconnaître à quelle famille une langue appartient; M. Stickel n'en a souci. Les noms qui sont inscrits sur les dés étrusques de M. Campanari, et qui nous fournissent les six premiers nombres, il n'en parle pas. Il les ignore ou les veut ignorer; sans doute parce qu'ils dérangerait son système. Il prétend tirer ces noms de la valeur numérale des lettres de l'alphabet étrusque. Le *X* étrusque (↓), qui a l'apparence d'un fer de lance renversé, valant cinq, il en conclut que cinq se disait *khamesch* (חָמֵשׁ), comme en hébreu. Il n'y a à cela qu'une petite objection, c'est que le cinquième dé Campanari porte le mot *ki*; et nous apprenons par un autre dé que deux se disait en étrusque *thu*, ce qui ne ressemble pas à l'hébreu *schenaim* (שְׁנַיִם); quatre, *huth*, et non *arba* (אַרְבָּע); six, *sa*, et non *schesch* (שֵׁשׁ); un, *mach*, et non *ekhad*, *akhad* (אֶחָד, אֶחָד). *Zal*, qui répond à trois, pourrait faire penser à l'hébreu *shalosh* (שָׁלוֹשׁ); mais quand on fait attention que *l* se permute presque toujours avec *r* des Latins, on retrouve *zar* ou *tsar*, ce qui ramène à *ter* et achève de nous convaincre que la numération étrusque était indo-européenne, et non sémitique.

Ainsi le second moyen de vérifier l'exactitude de son hypothèse échappe à M. Stickel, comme le premier, et tout le fondement de sa méthode se réduit aux interprétations qu'il donne des inscriptions. J'ai dit le peu de confiance qu'elles inspirent; achevons de nous en convaincre.

On sait que la grande majorité des textes que nous possédons sont des inscriptions funéraires ne renfermant aucun autre énoncé que le nom du défunt. Les mêmes noms reparaissent souvent, car l'onomas-tique semble avoir été assez pauvre en Étrurie; les inscriptions latines, en nous redonnant les mêmes noms, nous permettent d'en vérifier la valeur purement nominative. Mais M. Stickel ne tient nul compte de tout cela; il traduit les noms propres, comme s'ils constituaient des substantifs communs; il les coupe, il les transforme au besoin, afin d'arriver à un sens, et en agit de même avec tous les mots, mettant de côté les points qui indiquent souvent leur séparation. Par exemple, le nom de Lautnius, qui figure fréquemment sur les monuments épigraphiques de l'Étrurie, étrusques ou latins, devient pour lui, dans l'inscription de Pérouse, l'assemblage de plusieurs syllabes, dont il rapporte le commencement à la finale du mot précédent, et dont il

emprunte la fin pour former le mot *utn*, qu'il rend par *othan* (אוֹתָן) et traduit par *nous* (nos). Le P. Tarquini ne se permet pas une mutilation si forte, mais il traduit aussi et croit voir l'hébreu *leuta naa* (לְהוֹטָה נָאָה), qu'il rend par *combustus est rite*. Touchant accord propre à donner une idée de la sûreté du procédé mis en usage par les deux émules ! Ailleurs, M. Stickel retrouvant le même nom, le traduit encore, mais cette fois d'une façon différente : Lautnius devient *Lothan* (לֹתָן). Un autre nom plus fréquent, *Larthal*, c'est-à-dire *fils de Larthias*, qui apparaît sans cesse sur les tombeaux, est mis à son tour sur le lit de Procuste. M. Stickel le lit *Laqtal* (לֹאקְטָל), et le traduit *pour le meurtre*. Quant au P. Tarquini, il reprend ici le système de mutilation pratiqué tout à l'heure par M. Stickel, et, joignant la syllabe initiale *la* au mot précédent, il ne garde que *rth*, qu'il rend par *rad* (רָד), *concupiscens*, et rejette *al* au mot suivant, de manière, en le joignant à la lettre *s* par laquelle ce mot commence, à faire *als*, qu'il explique par *alah* (אֵלָה). Mais le professeur allemand s'en tient rarement à une seule interprétation pour les noms propres qu'il défigure. A chaque inscription, nouveau sens. Ce nom de Larthias, dont Larthial n'est qu'un dérivé, il le rencontre ailleurs, et cette fois il en fait l'abréviation de *Larbie* (לֹאֲרִבִּי), qu'il traduit par *ad plurimos* et entend dans le sens de *morts*. L'inscription présente tout simplement ces noms, lus par Vermiglioli :

Larthias Enetius Attii filius.

Mais M. Stickel traduit (je mets en latin son allemand) :

Ad plurimos adimus, in perpetuum exsurgit.

Une autre fois, l'abréviation *La* pour Larthias est entendu par M. Stickel comme une négation (לֹא). Le nom si commun de *Aruns*, presque toujours écrit par abréviation sur les tombeaux, *Ar.*, *Arn.*, *Arnth.*, ne trouve pas davantage grâce devant le système de traduction du savant allemand ; et la courte épitaphe *AR. MES.*, qui doit vraisemblablement se lire *Aruns Mæcenas*, ou *Aruns Mæsius*, devient l'hébreu *ar mesch* (אֶר מֵשַׁח), *il est éveillé par le feu*, ou *il s'éveille du milieu du feu*, ou *il veille pour le feu*.

Ces exemples suffiront, je crois, pour apprécier la méthode sur laquelle reposent les déchiffrements de M. Stickel, comme ceux du P. Tarquini. Une fois qu'on l'a connue, on s'explique aisément les divergences des sens auxquels elle conduit.

Sans parler des inscriptions plus courtes que le savant professeur

d'Iéna torture étrangement, je dirai qu'à en juger par les apparences, la grande inscription de Pérouse est funéraire comme les autres. On y discerne plusieurs noms qui se retrouvent ailleurs, tels que *Felthinas*, *Thanna*, *Aulesius*, *Lautnius*, *Larthial*, quoique M. Stickel n'en reconnaisse pas un. Le P. Tarquini n'accorde que Velthinas; il est vrai que par compensation, *Abuna* devient par lui un nom, faute de découvrir en hébreu rien qui y corresponde. M. Stickel a été plus heureux, le sens d'aucun mot ne lui a fait défaut.

Il est vrai qu'en fait de sens, ce savant n'est pas des plus exigeants. Il a une telle confiance dans son procédé, qu'il accepte tout ce que les mots lui semblent dire. Il arrive aux phrases les plus étranges, les plus impossibles; n'importe, il enregistre toujours. En effet, on ne trouve dans les traductions de M. Stickel rien d'analogue à ce que nous fournissent les inscriptions latines de l'Étrurie. Des comparaisons inattendues, comme la finale de la grande inscription de Pérouse : *Vois, à vos tribulations il y a certainement une fin, à l'injustice pleine d'angoisses qui brûlait comme le charbon d'un bois épineux!* des sentences bizarres, comme l'inscription de l'Aringatore : *Ainsi est anéantie la possession des faibles! La destruction des deux yeux en témoigne, les yeux de celui qu'un coup de poing a aveuglé.* Tels sont les textes que l'auteur nous révèle.

Le P. Tarquini n'est pas mieux inspiré dans ses traductions; il se lance en plein style oriental, et trouve à son lapicide des mérites que M. Stickel n'a pas au même degré soupçonnés.

En vérité, il est triste de voir tant de science dépensée dans de pareilles fantaisies, et de n'avoir qu'à sourire là où l'on croyait s'éclairer.

Parlerai-je des verbes, des désinences de cas; ils n'ont en étrusque absolument rien de sémitique; mais nos deux interprètes, qui taillent tous les mots à leur guise, parviennent toujours à reconstituer un *Niphal* ou un *Hithpahel*, à découvrir un substantif construit et quelques-unes des particules à l'aide desquelles les Hébreux exprimaient les régimes.

Plusieurs inscriptions se terminent par des mots qui ont toute l'apparence du verbe, et qui finissent en *e*, comme une troisième personne de l'aoriste ou de l'imparfait grec. M. Stickel ne prend même pas la peine de discuter la question de savoir si ce sont des verbes, et cependant une troisième personne en *ce* ou *se* ne ressemble guère au radical bilittère ou trilittère qui forme le temps formatif du verbe en hébreu. La chose était assurément digne de l'attention de notre auteur.

Quant au génitif ou au dérivé en *al*, et en général à cette finale *al* que tous les anciens s'accordent à donner comme caractéristique de

l'étrusque, d'accord en cela avec les inscriptions, M. Stickel n'en a pas davantage souci. Le mot *etera*, qui offre visiblement le sens de second enfant, de seconde fille, l'arrête encore moins.

Pour ce savant, tout ce qu'on a tenté jusqu'à ce jour est non avvenu; et son mode d'interprétation lui paraît si évident, qu'il porte avec lui sa démonstration. Le P. Tarquini est de la même école, et, sans respect pour son confrère Secchi, qui tenta jadis d'une autre voie, il ne donne pas même un souvenir de commisération à des travaux sortis, comme les siens, de la Compagnie de Jésus.

Je sais que le P. Secchi n'était pas moins aventureux que le P. Tarquini; il aimait comme lui à laisser libre carrière à son imagination, mais au moins il connaissait les monuments et savait avouer quand il ne comprenait pas.

Que loin de l'Étrurie, retiré au fond de son cabinet, M. Stickel se laisse aller à des illusions qui ont souvent, en Allemagne, leur place à côté de la critique de bon aloi, cela peut encore s'expliquer; mais qu'en Italie, en face des admirables monuments du musée Grégorien, un antiquaire tombe dans les rêveries que nous propose le P. Tarquini, voilà ce qui se conçoit plus difficilement.

C'est que l'interprétation des textes inconnus est une pente glissante sur laquelle se laissent entraîner des esprits à d'autres égards clairvoyants; elle produit une sorte de vertige dont il est difficile de se défendre. Telle est la réflexion qui nous commande ici l'indulgence. Mais en faisant la part des faiblesses de notre esprit, je dois dire pourtant que des publications telles que celles de MM. Stickel et Tarquini, loin de faire avancer la philologie étrusque, la ramènent à plus de soixante ans en arrière; elles la font rétrograder au delà de Lanzi, car elles se jouent de tous les principes de la critique. Heureusement, l'invraisemblance des hypothèses atténue le danger de ces œuvres, et si on parvient jamais à démontrer que l'étrusque est une langue sémitique, ce ne seront certes pas les motifs allégués par le professeur allemand et le jésuite italien qui auront ouvert les voies à cette vérité encore problématique.

Mais, dira-t-on, faut-il donc rester dans l'impasse où s'est placée l'école de Lanzi? A cela je répondrai d'abord que, lors même qu'il en serait ainsi, mieux vaudrait s'arrêter en chemin que de faire fausse route; j'ajouterai que cette impasse peut devenir une rue; il n'y a pour cela qu'à déblayer le terrain qui nous ferme l'issue. Travail long, pénible, j'en conviens, mais qui peut n'être pas stérile. Attendons de nouvelles inscriptions; on en découvre encore tous les jours; et comme le fait le

savant M. Ariodante Fabretti dans son *Glossarium italicum*, recueillons par avance les moindres cailloux qui peuvent servir à paver la voie. La comparaison patiente et suivie des mots nous fournira, je l'espère, des données qui nous échappent aujourd'hui. C'est cette comparaison, à laquelle je me suis livré depuis plusieurs années, qui m'a convaincu que le fond de l'étrusque est non sémitique, mais indo-européen, que la famille dont cet idiome se rapproche davantage est celle des langues celtiques. J'ai développé ailleurs ces idées; ce n'est pas ici le lieu de les exposer. Je me bornerai à emprunter à ma mémoire quelques nouveaux arguments contre l'opinion de M. Stickel. Mais avant de clore cet examen par des considérations empruntées à mes propres études, je dois repousser une assertion du même savant, qui ne tendrait rien moins qu'à ébranler les bases mêmes de toute recherche sur la langue étrusque, la connaissance de l'alphabet. M. Stickel prétend que le ρ étrusque, qui est représenté par un P ou par un D retourné, répond, non au ρ grec, à R latin, comme tout le monde l'a cru jusqu'à présent, mais au Q, au koph (φ) hébreu. La vraie origine de cette opinion, dans son système, est la possibilité où elle le met d'expliquer par un idiome sémitique le mot *ril*, que les inscriptions bilingues (latines et étrusques) nous présentent avec le sens d'*année*. En changeant *r* en *q*, M. Stickel obtient le mot *qil* ($\varphi\text{ל}$), qu'il rattache à la racine ($\varphi\text{לל}$) *qálat*, en latin *celere*, *levis fuit*, et qu'à la rigueur il peut entendre dans le sens de révolution annuelle. La raison que donne le professeur d'Iéna de cette nouvelle assimilation de la lettre Q ou Q, c'est que cette lettre n'est autre que le koppa grec, et qu'elle a presque exactement la forme du koph phénicien, qui diffère à peine du resch (φ). Mais remarquons avec M. Janssen, auquel on doit un fort bon article sur le livre de M. Stickel¹, que le koppa n'a pas réellement la forme de cette lettre étrusque, qu'il est représenté par un O surmontant une barre (φ) ou dans les textes plus cursifs par une sorte de ρ retourné, d'une autre forme que le ρ véritable; et qu'ainsi le Q ou le Q répond bien positivement, sur les anciennes inscriptions en dialecte dorien ou éolique, au ρ ou *r* grec. L'assimilation proposée par M. Stickel est donc inadmissible, d'autant plus que, suivant les nécessités de ses transcriptions sémitiques, il rend tour à tour cette même lettre par un *q* ou par un *r*.

La valeur de la lettre étrusque ne saurait donc être mise en ques-

¹ *Uittreksel uit de Mededeeling van den Heer L. J. F. Janssen over Etruskische Opschriften* (1858).

tion, et nous avons là une preuve de plus des libertés incroyables que prend le savant allemand pour faire parler hébreu au lapicide toscan.

Le mot *ril* garde conséquemment sa forme et sa valeur, et comme on voit qu'il s'est aussi écrit *aril*, de même que *Aruns*, *Arnth* s'écrit parfois *Rnth*, on n'est pas embarrassé pour le rapprocher du *ar*, *jahr*, *year*, des langues germaniques; la terminaison *il* paraissant n'être que la désinence plurielle.

Il est un mot autre que *ril* ou *aril* dont le sens, bien que ne nous ayant pas été conservé par les anciens, ressort avec une égale évidence des inscriptions. Ce mot, qui a fort embarrassé M. Stickel et a été soumis par lui à son étrange système de mutilation, est *clan*. Il apparaît clairement avec le sens de *fil*s de, *né* de, *descendant* de, comme l'ont reconnu Lanzi, Otfried Müller, Orioli, Dennis, Fabretti. Or, en gaelic *clann* signifie enfant, descendant, et ce mot lui-même est dérivé du radical sanscrit *koul*, qui a le sens de race. Le nom de *clannius* et son diminutif *clannidius* se lisent assez souvent sur les inscriptions latines.

C'est là une preuve que nous sommes sur un terrain tout indo-européen; et en effet, outre les noms de nombre qui nous y ramènent, la plupart des mots donnés comme étrusques par les anciens, plusieurs de ceux dont la signification ressort des inscriptions, les noms de lieux, de rivières, de forêts de l'Étrurie, appartiennent à la même famille et trouvent dans les mots celtiques correspondants de curieuses coïncidences.

Citerai-je encore, en faveur de l'origine indo-européenne de l'étrusque, les analogies visibles qui rattachent à cette langue l'idiome des Tables eugubines? MM. Aufrecht et Kirchhoff ont mis hors de doute la parenté de l'ombrien et du sanscrit. Une alliance entre cette dernière langue et l'étrusque s'offre alors comme la conséquence de ces analogies. Et quand, d'un autre côté, on apprend par Isidore de Séville et Solin que la race qui avait peuplé l'Ombrie était originaire des Gaules, on arrive à reconnaître que la parenté de l'étrusque et des langues celtiques ne contredit aucun témoignage de l'antiquité.

La religion étrusque, qui nous est connue par les nombreux monuments que les fouilles ont mis au jour, par les bas-reliefs, les peintures, les vases, les miroirs, n'avait rien non plus de sémitique. C'était un polythéisme analogue à celui des Grecs, dont les Étrusques ont greffé les traditions sur les leurs, mais où la prédominance des divinités de la foudre et des enfers répand un aspect lugubre et effrayant.

On reconnaît là quelque chose de semblable au druidisme de la Grande-Bretagne et de la Gaule, où le dogme de l'autre vie dominait les enseignements religieux. Le nom du grand dieu du tonnerre en Étrurie, *Tinia*, se retrouve dans le *teine* gaelic, *feu*, *flamme*.

La Lydie, avec sa mythologie gracieuse et son culte d'Atys et de Cybèle, n'offre rien d'analogue à ces génies féminins ou *Lasa* qui conduisent le mort à son infernal séjour, à ce *Mantus* ou Charon étrusque qui frappe de son marteau celui que le sort a désigné. Indice nouveau qui plaide contre l'origine lydienne d'une langue parlée par un peuple dont le caractère et le culte étaient si profondément originaux.

Les rapports entre les langues gaelique et irlandaise et l'étrusque sont des plus frappants; je l'ai fait voir dans un mémoire lu l'an dernier à l'Institut; aussi est-ce dans cette direction qu'on doit, à mon avis, chercher les éléments d'une solution que ni M. Stickel ni le P. Tarquini n'ont assurément donnée.

Si j'étais orientaliste, j'aurais peut-être beaucoup à reprendre dans l'hébreu ou le phénicien de ces interprètes; mais je laisse ce soin à de plus habiles. Déjà le célèbre M. Ewald, avec l'autorité qui lui appartient, a, dans les *Nouvelles littéraires* de Göttingue, soumis à une critique sévère le livre de M. Stickel, que je n'ai pu examiner moi qu'à titre de *tyrrhénologue*. Le P. Tarquini aurait aussi grand besoin d'être soumis à un examen par qui de droit.

Ma tâche a été moins difficile. Nous en savons si peu en fait d'étrusque, qu'on y peut à bon marché paraître savant. Si le *Glossarium italicum* de M. Fabretti était plus avancé, j'aurais puisé dans cet excellent recueil, où sont rapprochés tous les mots des vieux dialectes italiques, une érudition dont je veux lui laisser l'honneur. Malheureusement ce glossaire, publié à Turin, n'en est encore qu'à son second fascicule. C'est le répertoire le plus complet qui ait été dressé, et il n'est plus possible de faire un pas dans les études étrusques, sans y recourir. Il serait bon aussi de composer une liste complète des noms de lieux du canton des Grisons et du Tyrol, l'ancienne Rhétie, colonie étrusque, peut-être même le berceau des premiers habitants de l'Étrurie. M. L. Steub a retrouvé dans ces mots plus d'une forme étrusque¹, bien que le dialecte qui se parle dans ce pays semble n'avoir guère gardé de trace de l'idiome antique et soit surtout dérivé du latin.

¹ *Ueber die Urbewohner Rätiens und ihren Zusammenhang mit den Etruskern.* Munich, 1843, in-8°.

Avec ces éléments, on pourra arriver à des résultats nouveaux; ils n'auront certainement pas le caractère étonnant de ceux qu'obtiennent MM. Stickel et Tarquini, mais ils résisteront du moins à la critique, contre laquelle ces deux savants **ont** oublié de se prémunir.

ALFRED MAURY.

DES VARIATIONS DE L'OREILLE MUSICALE¹.

Le diapason — j'entends le diapason musical — n'est en général pas le même dans le nord que dans le midi de l'Allemagne. Celui de Vienne est le plus haut de tous les diapasons allemands, mais il est au-dessous de celui de Saint-Pétersbourg : le *la* qu'on donne sur les bords de la Newa est le plus élevé de l'Europe entière. Le diapason de concert parcourt actuellement une échelle dont les principaux degrés sont, en allant de bas en haut, ceux de Paris, de Vienne et de Saint-Pétersbourg. L'Allemagne a une douzaine de diapasons de concert, celui de Vienne, celui de Berlin, celui de Dresde, celui de Francfort, etc., et ce fractionnement local ôte même une partie de sa valeur à la grande division en nord et en midi que je viens d'indiquer. Au contraire, le diapason de Paris est généralement pris pour le diapason français en général. L'Italie n'a pas non plus de diapason unique, et dès le siècle dernier on y distinguait, en montant de bas en haut, le *la* romain, le *la* vénitien et le *la* lombard. Le diapason de Rome paraît donc se rapprocher de celui de Paris ; ceux de la haute Italie, de ceux de Vienne et de Saint-Pétersbourg.

Cette variété du diapason est-elle quelque chose d'accidentel et d'arbitraire ? Le mot allemand² contient un profond double sens : il exprime à la fois la base des accords en musique et celle des accords de l'âme. C'est un des problèmes les plus séduisants, mais aussi les plus difficiles,

¹ Cet article, emprunté au nouveau volume de M. Riehl (*Culturstudien*), que nous avons annoncé dans notre dernière livraison, offre, outre ses mérites propres, un intérêt d'actualité, à cause des récentes discussions sur le diapason.

² *Stimmung*.

que présente l'histoire de l'humanité de rechercher dans chaque siècle, à côté des idées et des faits par lesquels il a marqué sa trace, le sentiment intime d'où ont jailli ces manifestations et en quelque sorte la tonalité dans laquelle il a modulé. L'histoire de l'art vient ici à notre secours. Chaque génération a ressenti et compris le beau d'une façon particulière. Cela est surtout vrai du beau dans la nature et ensuite du beau en musique. De tous les arts, la musique est celui qui arrive à l'expression la plus générale et partant la plus vague, et qui a les formes les plus fluides, les plus changeantes. Si donc il est avéré que chaque siècle voit et entend de son œil et de son oreille à lui, c'est dans les variations du goût relativement au beau dans la nature, et dans celles des formes fondamentales en musique que ce fait pourra le mieux se constater. C'est de ces formes fondamentales que je veux parler ici.

Comparons d'une manière générale le diapason du dix-huitième siècle à celui du dix-neuvième. A mesure que la vie européenne s'est agitée, passionnée, mobilisée dans les relations publiques et privées, et qu'on a vu monter la tonalité de l'esprit, le diapason musical a monté dans la même proportion. En 1739, Euler évaluait les vibrations du grand *ut* à 118 par seconde; en 1776, Marpurg en indiquait déjà 125 pour le même ton; Chladni les fixa en 1802 à 128, et vingt ans après à 136 et même 138. Depuis ce temps, il n'est pas douteux que nous n'ayons encore monté. C'est le romantisme¹ qui a déterminé l'exagération la plus violente; la progression avait été bien plus lente et plus mesurée dans l'école classique. Aujourd'hui il nous faut des tons de plus en plus éclatants et criards, des chants de plus en plus élevés. Les cordes se brisent, les voix expirent avant le temps, le diapason continue imperturbablement son mouvement ascendant².

Il faut noter comme un fait remarquable l'interversion entre le diapason d'église et celui de concert. Au dix-huitième siècle encore, le premier était bien plus élevé que le second, et certainement il y avait une autre raison que le désir de ménager l'étain dans la fabrication des tuyaux d'orgue. Les anciens maîtres réservaient à la musique d'église l'expression de la passion, et par conséquent les tons relativement les plus éclatants. Les compositions d'église de Bach sont bien plus dra-

¹ On sait que les Allemands attachent au mot *romantisme* un sens autre et plus général que les Français. Ils n'entendent pas par là une école littéraire, mais plutôt une direction générale de l'esprit.

² La réforme récemment arrêtée en France a précisément pour objet de le baisser d'une manière notable.

matiques, plus vives et plus arrêtées que les productions contemporaines de l'opéra italien. La musique de théâtre et de concert, ne faisant pour ainsi dire que jouer avec l'apparence des passions, maintenait l'accord des instruments à un diapason plus bas, et conservait ainsi une couleur plus douce et plus agréable. Quand Gluck et Mozart eurent transporté la tragédie de l'église au théâtre et dans le concert, il fallut bien que le diapason de concert se mît au niveau du diapason d'église, et depuis, par le cours naturel des choses, il est devenu insensiblement plus élevé.

Un autre fait encore se rattache à ce changement. Les opéras de Hændel ressemblent, pour nous, à de la musique de concert ; certains airs d'église de Bach, au contraire, à des morceaux d'opéra. Beaucoup de ces airs nous troubleraient aujourd'hui à l'église, et nous les acceptons comme d'excellente musique spirituelle de chambre, ce qu'ils n'étaient pas du tout du temps de Bach. La piété que nous apportons à l'église n'est plus assez fervente pour pouvoir supporter les développements et l'ampleur de la musique de Bach ; comme individus au contraire, chez nous, en famille, en compagnie, nous vivons d'une vie bien plus ardente ; toutes nos cordes, même celles de la foi, sont montées bien plus haut qu'au dix-huitième siècle : nous voulons donc jouir de Bach au concert et chez nous, et nous avons fait du pieux et pourtant si violent maestro un musicien de chambre.

Depuis un siècle, l'étendue de tous les instruments s'est considérablement agrandie du côté des sons élevés. Les hauteurs où doit grimper aujourd'hui un violon même ordinaire, s'il veut qu'on l'écoute, eussent paru anciennement des casse-cou aux premiers virtuoses. Les hommes eux-mêmes n'étaient pas montés assez haut pour prendre plaisir à ce gazouillage aigu. La flûte du dix-septième siècle était plus basse d'une quarte que celle du dix-huitième, et à son tour le dix-neuvième a haussé la flûte d'une tierce et même d'une octave entière, ce qui a donné la flûte tierce et la petite flûte. Nos arrière-grands-pères appelaient la flûte la plus grave *flauto d'amore*, le hautbois alto *oboe d'amore*, l'alto *viola d'amore*, parce que leur oreille attribuait principalement aux sons les plus bas du médium le caractère du tendre, de l'aimable et du langoureux. Aujourd'hui il n'est pas de mélodie amoureuse qui ne se croie obligée de s'égarer dans les sons aigus.

Les compositeurs classiques de chant italien de la première moitié du dernier siècle cherchaient aussi le plus souvent dans le médium l'expression de la passion dramatique, et la conclusion de leurs airs de bravoure. Notre oreille, autrement disposée, veut que la passion em-

prunte les tons les plus élevés possibles. Le contralto, autrefois si important dans les opéras, en a presque tout à fait disparu comme voix solo. L'extrême tension de notre âme a oblitéré en nous le sens du contralto.

Nous sommes aujourd'hui arrivés à un excès qui violente la structure même de la voix. A peine tolère-t-on encore dans le *lied* une combinaison de sons simple et naturelle. De tout temps on avait admis que la mélodie du *lied* comportait la moindre variété de sons possible. Tandis que, dans ses airs de chant, le vieux Bach lance sans nulle mesure la voix d'une extrémité de son étendue à l'autre, on voit ses fils et ses élèves n'employer que les plus modestes ressources dans leurs petites chansons allemandes, et tous les compositeurs suivre leur exemple jusqu'au temps des romantiques. Alors ce joug fut secoué comme tous les autres, et Schubert montra qu'il savait trouver les mélodies les plus excentriques aussi bien que les plus mesurées. On dirait parfois, comme chez Beethoven, que sa fantaisie se révolte de se voir contenue par les limites naturelles de la voix. Mais cette limite est indestructible, et le chant ne peut que souffrir dès qu'on la franchit. C'est pourquoi d'autres romantiques, Spohr, Mendelssohn, retournèrent au commode médium comme à la région naturelle du *lied*. Le mode des sons éclatants avait complètement fait oublier les conditions de ce genre; il doit indiquer la passion, l'effleurer, mais non lui donner sa pleine expression dramatique, et n'y eût-il que cette raison, il ne devrait jamais employer que des tons aisés. Nos chanteurs, qui, depuis Schubert, dramatisent si volontiers le *lied*, ne comprennent-ils donc pas combien serait ridicule un lecteur qui le déclamerait de toute la puissance de sa voix, comme le dialogue d'un drame?

Le compositeur de *lieder*, grâce à son inappréciable privilège de pouvoir écrire pour des voix d'une médiocre étendue, a presque seul le moyen de réagir peu à peu sur la musique instrumentale, de déshabituer notre oreille de l'éclat criard des sons aigus, et de lui faire apprécier de nouveau la sonorité plus naturelle et plus aisée du médium. Aujourd'hui notre musique instrumentale est tombée sous le despotisme des fabricants de pianos et d'instruments à vent. A peine le clavier s'est-il allongé de quelques sons, que les compositeurs s'empressent, pour ne pas rester en arrière, d'introduire ce martellement aigu dans leurs œuvres les plus prochaines; et si le chœur des instruments s'enrichit de quelques tuyaux et de quelques pistons, aussitôt les partitions s'élargissent pour les accueillir. L'art n'a-t-il donc pas honte de s'asservir ainsi au métier?

L'oreille du dix-huitième siècle donnait la préférence aux voix dont la couleur se rapprochait de celle du violon, du hautbois et du violoncelle, et les considérait comme particulièrement propres à l'expression lyrique et dramatique. Le castrat chante comme s'il avait un hautbois dans le gosier : c'est trop dur et trop terne pour notre oreille, qui préfère infiniment le timbre plus clair et plus éclatant de la flûte, de la clarinette et du cor. Le timbre favori du dix-huitième siècle est à celui du dix-neuvième comme de l'or mat à de l'or éclatant. Ce sont encore les romantiques qui marquent ici la révolution dans le goût. Beethoven consumma l'émancipation des instruments à vent dans la symphonie, en même temps que le piano fut complètement révolutionné par l'école moderne, gagnant incontestablement en éclat et en puissance, mais fermant peu à peu l'oreille du dilettante et du musicien aux charmes d'une harmonie simple et franche. L'amateur n'a plus guère d'oreille pour les finesses d'un quatuor de violon, tandis que nos ancêtres se seraient incontestablement sauvés devant nos instruments de cuivre. Les anciennes symphonies, principalement calculées sur l'effet des violons, nous font aujourd'hui l'effet d'images assombries; mais ce ne sont point elles qui ont changé, c'est notre oreille qui a perdu la faculté de les percevoir. Le même tutti d'orchestre qui paraissait grandiose, écrasant, il y a soixante-dix ans, ne paraîtra plus aujourd'hui que simplement fort. Si dans ces anciennes symphonies nous voulons obtenir l'effet auquel a visé le maître, il faut que nous doublions les instruments à cordes, sans renforcer les instruments à vent.

C'est une chose très-singulière que la caractéristique des différentes gammes. Selon les temps, on a attribué à chaque gamme une expression, une couleur diamétralement contraires. Le dix-huitième siècle considérait encore *la* majeur comme un ton brillant, insinuant et voluptueux; au dix-septième, Athanase Kircher l'appelait *tonus voluptuosus* par excellence; nous y voyons au contraire une gamme tout à fait modeste, naïve, terne, simple et même triviale. Aristote attribue au mode dorique, qui répond à peu près à notre *re* mineur, l'expression de la constance et de la dignité, et cinq cents ans après, Athénée l'appelle encore un mode viril, superbe et majestueux. *Re* mineur avait donc pour une oreille antique à peu près le caractère qu'*ut* majeur a pour nous. Au dix-septième siècle, Prinz trouve que ce ton est capable d'exprimer « la gravité, la gaieté, la joie, la piété et la mesure »; Kircher y découvre « de la force et de l'énergie »; Matheson, « une manière d'être dévote, tranquille, grande, agréable et satisfaite »; il le croit aussi propre à disposer l'âme à la piété et à

la paix qu'à la réjouir. La critique moderne au contraire, depuis la théorie de Ch. D. Schubart, et l'usage que Gluck et Mozart ont fait du ton de *re* mineur dans leurs drames, découvre une mélancolie féminine, une sombre concentration, une profonde angoisse dans ce même ton qui passait autrefois pour viril, digne et énergique; et pour que la mesure fût comble, on lui a demandé aussi d'exprimer la rage infernale, les frissons surnaturels, et toutes sortes de vampirisme musical. Déjà la Déesse de la Nuit¹ exhale en *re* mineur « la vengeance infernale » qui bouillonne dans son sein, et c'est encore en *re* mineur que l'enfer triomphe dans le *Freischütz*. Au seizième siècle, Sethus Calvisius dit d'*ut* majeur, qui correspond au mode ionien, que ce ton avait souvent servi autrefois à des chansons d'amour, ce qui lui avait procuré un renom un peu leste et folâtre, mais que depuis il était devenu le ton clair, belliqueux, qui précipite les hommes dans la mêlée. Le chant de guerre et de victoire de l'Église protestante : « Notre Dieu est une bonne forteresse », est écrit dans le mode ionien. Calvisius lui-même s'étonne de cet incroyable changement dans la manière d'apprécier une seule et même chose, et il ajoute qu'il serait presque tenté de croire que le mode ionien de son temps s'était anciennement appelé mode phrygien, et réciproquement. Mais ce ne sont pas les noms, c'est l'oreille qui a changé. *Ut* majeur avait bien été le ton érotique avant Calvisius. Ce fut *la* majeur qui le fut au dix-septième siècle; au dix-huitième au contraire, où la poésie érotique passe du gai badinage aux langueurs sentimentales, l'oreille musicale change de nouveau, et dès avant les temps de Werther et de Sigwart, le doux, langoureux et mélancolique *la* mineur est devenu la vraie gamme de l'amour; Matheson va même jusqu'à la proclamer la plus belle de toutes, ce qui est certainement caractéristique pour l'état des nerfs de son temps. Nous nous sommes affranchis de ces langueurs pleines de larmes et d'attendrissements, et nous tenons la gamme de *la* majeur pour particulièrement appropriée à l'expression de l'amour, selon l'exemple de don Juan déclarant sa passion à Zerline.

Depuis les romantiques, depuis Beethoven, notre oreille a perdu le goût des tons simples et naturels. Le dix-huitième siècle encore trouvait dans les gammes de *ut*, *la*, *re*, *fa* et *si* ♭ majeur des particularités caractéristiques que nous n'y savons plus distinguer. Notre oreille moderne, surexcitée et tendue outre mesure, trouve ces gammes plates, ternes et vides; nos nerfs se sont aventurés et acclimatés dans des

¹ Dans la *Flûte enchantée*.

régions moins habituelles, et des gammes que nos pères employaient seulement pour les situations les plus rares et les plus fortes sont devenues le pain quotidien de nos compositeurs.

On ne peut se retrouver dans ce chaos des variations de l'oreille qu'en se rangeant à l'avis du vieux Quantz, le maître de flûte de Frédéric le Grand, lequel, après avoir longuement délayé tous les arguments imaginables, finit par conclure qu'il est impossible de définir le caractère des différentes gammes, et que tout dépend du tact du compositeur, qui devra le guider sans nul parti pris, et uniquement conformément aux exigences de son oreille et de la situation. J'ajouterai seulement que le compositeur suivra toujours aussi nécessairement l'oreille de son temps, car en refusant de classer les gammes, Quantz indique déjà que son oreille s'est laissé captiver par l'école italienne alors régnante, qui s'attachait à la beauté bien plus qu'à l'expression, et qui, sans prendre part aux querelles d'école, composait ses mélodies de manière à les approprier le mieux possible à l'organe du chanteur et aux doigts de l'accompagnateur.

Dans la première moitié du dix-huitième siècle, l'oreille avait encore beaucoup de goût pour de la musique de danse d'un rythme lent. La plupart des airs de danse de ce temps sont d'un mouvement très-moderé. Pour notre oreille et notre sang modernes, au contraire, une danse lente est quelque chose de contradictoire et d'absurde, et ce qui agitait les jambes de nos ancêtres nous endormirait aujourd'hui. Nous voulons être entraînés dans un tourbillon; ils préféraient un mouvement sans fatigue. Quelles différences politiques et sociales ne doivent pas exister entre deux générations dont l'une ne goûtait que la majestueuse sarabande, la solennelle entrée, la musette et ses coquetteries champêtres, le rythme balancé de la sicilienne et les grâces élégantes du menuet; dont la seconde au contraire ne connaît plus que la valse tourbillonnante, le galop emporté, le cancan furieux! Le héros d'une tragédie lyrique ne se compromettrait pas en exécutant une sarabande, et l'oreille du dix-huitième siècle trouvait de la musique de danse jusque dans les airs d'église. Matheson a transformé des chants sacrés en menuets, gavottes, sarabandes, bourrées et polonaises, en conservant la mélodie note pour note et en modifiant seulement le rythme, tout comme nous faisons de nos airs d'opéra des marches, des valses et des polkas. Quelles immenses variations de l'oreille musicale en moins d'un siècle! Elles attestent non-seulement une révolution du sens artistique, mais une modification bien plus profonde encore dans les mœurs.

Plusieurs écrivains des dix premières années du dernier siècle constatent à ce moment un changement subit de la mode en musique. Peu auparavant, on cherchait l'effet dans les mesures les plus rapides, les figures et les rythmes les plus mouvementés; tout à coup ce fut la musique lente, grave, solennelle qui se trouva à l'ordre du jour. Au dix-septième siècle, la mesure douze-huit était employée surtout pour des airs de danse et en général pour des morceaux d'un mouvement rapide; au commencement du dix-huitième, elle eut de tout autres fonctions, et la convention du moment l'assigna à l'adagio tendre et langoureux. Dans ses giges sautillantes et dans ses morceaux de passion pastorale et insinuante, Hændel nous montre côte à côte le double emploi de cette mesure. Dans la deuxième moitié du siècle, le douze-huit, si cultivé dans la première, est presque tout à fait abandonné. En général, on voit le sentiment rythmique se simplifier, et beaucoup d'espèces de mesures tomber tout à fait hors de cours dans la période de Haydn. A ce point de vue, il n'y a pas de plus grand contraste qu'entre Haydn et S. Bach. Haydn généralise les rythmes pour arriver à l'effet le plus large et le moins cherché; Bach, au contraire, les individualise en visant à l'effet le plus subtil. Haydn et son temps se contentèrent de mesures à quatre, deux, trois et six temps, et ce compositeur simplifie toutes les formes rythmiques imaginables de manière à les réduire à l'un de ces quatre types. Bach emploie au moins trois fois autant de rythmes, et ses distinctions sont souvent si subtiles qu'on y soupçonnerait plutôt l'intention de coqueter avec les secrets techniques de l'art que celle d'accuser des nuances réelles. Et cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir aussi un sentiment unique et incomparable des plus délicates nuances du rythme. L'oreille des contemporains de Bach avait bien plus que la nôtre le sens des subtilités rythmiques. Pour distinguer dans un bal entre une courante et un menuet, une gavotte et une bourrée, il leur fallait une acuité de perception dont il est resté bien peu de chose aux danseurs d'aujourd'hui.

Dans les premières dix ou vingt années de ce siècle, l'oreille ne saisissait plus du tout les nuances plus fines des rythmes dansants, tandis qu'une plus grande variété de rythmes tendait de nouveau à s'introduire dans la musique de concert. Jamais il n'y eut d'airs de danse plus plats au point de vue rythmique que les valse et les écossaises de 1821. L'oreille était, à ce point de vue, comme obscurcie et endormie. Aujourd'hui elle commence véritablement à se réveiller. Nos polkas, nos mazurkas, basées sur le rythme original et accentué de danses nationales et populaires, sont pour cela d'un excellent augure.

A mesure que nous reprenons goût au rococo, notre oreille s'ouvre de nouveau aux distinctions plus fines entre les rythmes dansants.

Nous avons accéléré le mouvement en même temps que nous avons haussé le diapason. Nous vivons du double plus vite que le dix-huitième siècle, et notre musique est aussi deux fois plus rapide. La plupart de nos musiciens ne peuvent ou ne veulent plus exécuter un menuet de Haydn, parce qu'ils n'ont plus ni oreille ni poulx pour le mouvement modéré de ces morceaux. Le doux et tranquille andante, qui a servi à notre période classique pour tant de ses plus transparentes et plus pures peintures musicales, est tout bonnement mis hors la loi par les romantiques modernes. *Comodo, comodamente*, était il y a cent ans une des indications musicales les plus usitées. Nous ne la connaissons plus, et nous nous égarons bien plus souvent jusqu'au *furioso* que nous ne nous arrêtons au *comodo*. Les vieux maîtres avaient aussi une catégorie de morceaux qu'ils désignaient par *furia*, mais ils n'étaient pas si enragés qu'ils en avaient l'air, car leur *furia* était une danse. Les Français de l'ancien temps trouvaient une beauté particulière au trille extrêmement lent, qui nous paraît lourd et ridicule, tandis qu'il y a cent cinquante ans, on se fût fortement récrié contre les trilles rapides qui valent tant d'applaudissements à nos meilleures cantatrices. Pour le dire en passant, nos ancêtres d'il y a deux cents ans battaient le trille en tierce et non en seconde, ce que les joueurs de cornemuse seuls se permettaient encore au dix-huitième siècle, et ce qui nous paraîtrait aujourd'hui une exécution et une barbarie.

Il y a cent ans, c'était une témérité d'exécuter un adagio dans un concert; les critiques de ce temps le défendent formellement. Une inspiration noble, mélancolique, sérieuse, montrant comme sous un voile le feu d'une passion contenue, était pour la société satisfaite et frivole d'alors ce qu'est la fugue pour le gros public d'aujourd'hui, l'idéal de l'ennui. On demandait à la musique une excitation agréable et non pas une impression saisissante. On n'aimait pas les mouvements précipités, mais on aimait encore moins l'adagio. Le virtuose qui osait en risquer l'exécution devait avant tout s'appliquer à le rendre amusant, en l'ornant de toutes sortes de traits et de fioritures, de trilles improvisés, de *gruppelli*, de *pincements*, de *battements*, de *flattements*, de *doublés*, etc.¹ « Dans l'adagio, dit Quantz traitant de l'exécution, chaque note veut être caressée. » Aujourd'hui, dans un adagio héroïque, on veut plutôt qu'on les maltraite. C'est encore un fait inté-

¹ Tous les mots soulignés sont en français dans le texte.

ressant que la première moitié du dix-huitième siècle n'ait pas encore eu d'oreille du tout pour l'adagio sentimental féminin. Les adagios de Bach et de Hændel appartiennent tous encore au sexe fort. Quelle métamorphose subite, quel changement à vue, quand, dans la seconde moitié du même siècle, on voit soudain toutes les belles âmes fondre en une douce extase aux adagios fades et mous des compositeurs à la mode ! C'est au moment où *Werther* et *Siegwart*¹ inaugurent une nouvelle période littéraire que le vulgaire prend goût à l'adagio. Combien peu on a encore réfléchi aux rapports qui existent entre l'histoire de la musique et celle des lettres ! Le roman tout entier de *Siegwart* n'est pas autre chose qu'un adagio fondant, traduit en périodes lâches. Il s'y trouve même un passage impayable concernant précisément l'adagio. Siegwart et son ami de collège exécutent un soir sur le violon un adagio de Schwindl : « Et ils jouèrent d'une manière si plaintive, si fondante, si frémissante, que leurs âmes devinrent molles comme de la cire. Ils déposèrent leurs violons, se regardèrent avec des larmes dans les yeux, ne dirent qu'un seul mot : « Excellent ! » et furent se coucher. » C'est l'image la plus frappante de la soudaine affinité de l'oreille pour les tendresses de l'adagio pendant la période sentimentale. A partir de ce moment, l'adagio mit toutes les têtes à l'envers, et pendant le règne de Jean Paul, pour ne rappeler qu'une seule de ces folies, on s'écrivait dans les albums que le méchant était incapable de jouer un adagio. Mais le moment où l'oreille s'ouvrit à ce genre reste un moment important et décisif.

Il n'est pas étonnant qu'en harmonie nous trouvions toutes simples et même triviales des oppositions qui étonnaient nos ancêtres ; mais ce qui est vraiment énigmatique, c'est que les mêmes combinaisons aient passé tour à tour pour fausses et absurdes, et pour belles et naturelles. Les dissonances dures et brusques, qui nous paraissent souvent pleines d'effet, déchiraient toutes les oreilles il y a un siècle. Par contre, les effroyables successions de quartes dans les diaphonies de Guido d'Arezzo, du onzième siècle, nous sont tellement antipathiques et répugnantes, qu'il faut l'abnégation la plus entière des chanteurs les plus exercés rien que pour produire ces combinaisons de sons dans le gosier. Des chiens mêmes, qui écoutent tranquillement des successions de tierces et de sixtes modernes, se mettent à hurler de la façon la plus lamentable quand on leur joue sur le violon ces quartes barbares,

¹ Roman allemand qui fit beaucoup de bruit en son temps et qui est aujourd'hui tombé dans un juste oubli.

que cependant l'oreille du moyen âge trouvait belles et naturelles. Cette variation complète de l'oreille musicale, constatée par l'histoire, est tout à fait incompréhensible; mais elle nous laisse deviner aussi comme les chiens du moyen âge eussent hurlé si on eût pu leur jouer quelques modulations du *Tannhaeuser*¹.

La musique de concert de la première moitié du dix-neuvième siècle était, dans sa masse triviale, une simple distraction de la tête et de l'esprit. Comme on écrit aujourd'hui des méthodes de musique populaire, on écrivait alors des manuels ou des guides « comment un *galant homme* peut acquérir une idée et un goût complet de la musique », et Matheson² dit sans nulle satire et très-sérieusement : « Anciennement » on ne demandait pour une composition que deux choses, à savoir : » *melodiam* et *harmoniam*. Au jour d'aujourd'hui on ne peut se tirer » d'affaire qu'en y adjoignant une troisième chose, à savoir : la *galan-* » *terie*, qui ne se laisse en aucune manière enseigner ni renfermer en » des *régles*, mais qui ne s'acquiert que par un bon *goût* et un *judi-* » *cium* sain. S'il fallait une *comparaison*, c'est-à-dire si le lecteur n'était » pas assez galant pour comprendre ce que la *galanterie* signifie en la » *musique*, on pourrait se servir d'un habit où le drap représenterait » l'indispensable *harmonie*; la *façon*, la *mélodie* convenable; et ensuite » la *borderie* ou *broderie*, les galanteries. »

Quand on voit ce goût, si voisin de la friperie, du beau monde d'alors, on s'étonne encore plus de voir à un esprit grand et solitaire comme S. Bach le courage de développer, dans la musique de concert comme ailleurs, ses meilleures idées et ses formes les plus originales; il est vrai que ce fut aussi la raison pour laquelle il resta solitaire.

Cette musique, chargée de divertir la tête et l'esprit, aimait les morceaux peu développés, les périodes courtes, les petites mesures, les répétitions fréquentes d'une même pensée. L'oreille de l'entendement saisit vite tout cela, et s'amuse de la comparaison des thèmes qui reviennent sous la même forme ou sous une forme nouvelle. L'oreille que nous ouvrons à la musique est autre, plus rêveuse et moins portée à l'analyse réfléchie. C'est pourquoi la musique moderne est bien plus puissante,

¹ Un des plus célèbres opéras de M. Richard Wagner. Il va sans dire que nous laissons à M. Riehl la responsabilité de ce trait satirique, comme en général de toute sa manière de voir.

² Cet écrivain jouissait d'une très-grande autorité. On peut se faire une idée, par l'extrait que M. Riehl cite de lui, de la manière dont les Allemands écrivaient leur langue avant Lessing. Certains écrivains en étaient venus à en faire un mélange barbare et grotesque de latin, de français et d'allemand. Tous les mots soulignés sont en latin ou en français dans le texte.

mais aussi bien plus dangereuse que l'ancienne. Les morceaux s'allongent de plus en plus, afin qu'on ait le temps de bien rêver pendant leur exécution. La structure des périodes est devenue bien plus compliquée. Autrefois quatre mesures suffisaient pour une phrase mélodique simple; on en mit six, puis huit; on en met aujourd'hui douze et seize. Le vieux et honnête Schicht appela le jeune Beethoven, quand il connut pour la première fois l'architecture plus ample de ses périodes, un cochon musical; il écoutait l'homme de l'avenir avec l'oreille du temps passé. Aux auditeurs du milieu du dix-huitième siècle, les œuvres de Beethoven eussent certainement paru confuses, emphatiques, insensées et pleines des fautes les plus grossières de style et de grammaire, et elles furent jugées ainsi par quelques-uns des plus anciens contemporains du maître. Mais il ne faut pas trop rappeler ce fait, si l'on ne veut induire tout compositeur incompris à se prendre pour un Beethoven, parce qu'il est incompris.

Les courtes idées et les courtes phrases des vieux maîtres troublent, inquiètent et éveillent notre oreille rêveuse. Les virtuoses modernes réussissent rarement à nous bien présenter ce style trop concis, parce qu'ils ne sont plus habitués à faire alterner à de si courts intervalles le forte, le piano et l'expression mélodique; ils n'ont d'oreille et de main que pour des périodes à large expansion, des forte, des piano et des crescendo longs d'une aune.

L'ancienne musique réfléchie est à la musique moderne ce que la peinture allégorique du même temps est aux tableaux symboliques de Kaulbach. J. J. Frohberger, organiste de la cour de l'empereur Ferdinand III, a peint dans une allemande les dangers qu'il courut dans une traversée du Rhin, et ses contemporains trouvèrent sa peinture claire et limpide. Dietrich Buxtehude décrivit la nature des planètes en sept suites de morceaux de piano; l'organiste hambourgeois Matthias Weckmann mit en musique le 63^e chapitre d'*Isaïe*, et le fameux convertisseur de juifs Edzardi lui donna le témoignage que dans la basse il avait dépeint le Messie aussi vivement que s'il l'eût vu de ses yeux. Nous n'avons plus du tout d'oreille pour ces froides allégories, et nous ne pouvons pas plus nous expliquer ce goût de nos ancêtres que nous ne pouvons retrouver l'harmonie qui frappait le moyen âge dans les quarts de Guido, lesquelles aujourd'hui mettent les chiens en fuite.

Je m'arrête ici. Si je voulais développer ce que je ne fais qu'indiquer, l'esquisse deviendrait un livre.

Certes c'est un charme singulier de chercher, de retrouver l'esprit des temps passés dans des feuilles de notes jaunies; de remettre, à des

heures intimes et solitaires, son oreille à l'ancien diapason, afin qu'elle entende de nouveau, par le sens de l'esprit, les accords qui ont ravi les générations éteintes. C'est un charme singulier de fouiller le sentiment d'un monde évanoui, et de surprendre ses aspirations les plus intimes, les plus instinctives, qui ont été bien différentes des nôtres, et qui seraient perdues pour nous, parce que la parole et l'image sont impuissantes ici, si elles n'avaient trouvé leur expression complète et indestructible dans la composition musicale. Il manquerait à la restitution des siècles passés ce reflet de l'âme, ce point mystérieux et scintillant qui frappe le spectateur dans les yeux d'un bon portrait, si on négligeait des traits comme les variations de l'œil relativement à la vue du paysage, et celles de l'oreille musicale.

(*Traduit de l'allemand de M. W. H. RIEHL.*)

Le spirituel auteur de cette étude rétrospective et comparée a négligé de nous donner sa profession de foi musicale, mais il n'est pas malaisé de voir de quel côté sont ses sympathies, et nous ne croyons pas trop forcer son diapason en faisant suivre son travail d'un petit morceau de critique musicale, où les règles classiques sont défendues avec une vivacité humoristique, à propos et à l'encontre d'une œuvre célèbre, la neuvième Symphonie (Symphonie avec chœurs) de Beethoven. Ce morceau est, à vrai dire, une trouvaille. Nous l'avons déterré dans une collection de la *Gazette d'Augsbourg* (année 1852). Comme la plupart des articles de cette feuille, il n'est pas signé ; mais nous avons quelques motifs de croire et de dire qu'il est d'un critique éminent, connu surtout pour avoir analysé tout autre chose que des Symphonies. Ce sera même une consolation pour ceux qui le trouveront audacieux et téméraire de se dire qu'il a montré la même hardiesse en des matières d'une bien autre portée. En un mot, les plus concluantes raisons du monde nous autorisent à attribuer ce petit article moitié grave, moitié familier, à M. D. F. Strauss, le savant auteur de la *Vie de Jésus*.

Il est inutile de faire observer que la *Revue germanique* n'a point à prendre parti dans la lutte entre les anciens et les modernes, plus vive aujourd'hui parmi les musiciens allemands qu'elle ne le fut jamais en France, parmi les gens de lettres, au siècle de Louis XIV. Elle doit tenir compte de toutes les tendances et de tous les efforts. Les classiques ont aujourd'hui leur tour ; la musique de l'avenir aura prochainement le sien.

Cela dit, nous donnons sans autre préambule la parole à M. Strauss :

LA NEUVIÈME SYMPHONIE DE BEETHOVEN.

LETTRE MUSICALE D'UNE TÊTE BORNÉE.

« Vous secouez la vôtre à ce singulier titre ; vous y trouvez une modestie inutile, dites-vous, et vous voulez dire affectée ; nous nous connaissons, mais vous cependant paraissez encore ne pas me connaître tout à fait, car cette fois vous me faites vraiment tort. Depuis une certaine occasion, on m'a tant et si clairement donné à entendre que je ne sens pas la musique, que j'en suis depuis longtemps entièrement convaincu.

» Et cette occasion ? — Eh bien, ce fut une soirée d'amateurs de musique ; l'entretien roulait sur la neuvième Symphonie de Beethoven, exécutée quelques jours auparavant : admiration, extase de tous les côtés, tous les âges, tous les sexes, dans toutes les formes et sur tous les tons. Le silence que je gardais avait sans doute désagréablement frappé mon voisin, virtuose célèbre : « Mais vous l'admirez bien aussi, la dernière et première de notre plus grand maître ? » me demanda-t-il à voix assez haute. « C'est-à-dire », répliquai-je pendant le silence attentif provoqué par la question du virtuose, « c'est-à-dire, » et je n'ajoutai rien de plus, et depuis ce fatal « c'est-à-dire » mon incapacité musicale est un fait acquis pour tous les amateurs de notre résidence. C'était sans doute une réponse par trop simple et insuffisante à une telle question de répliquer « c'est-à-dire », et puis de rester court. Cent fois depuis, en vrai *Schwab*¹, aurais-je presque ajouté, je me suis récité dans ma pensée ce que j'aurais dû dire alors à haute voix aux autres, et c'était une dissertation approfondie. La voulez-vous ?

» Quand il y a tant et tant d'années — c'est ainsi que j'ai l'habitude de commencer mon sermon, — à la fête de Beethoven à Bonn, Franz Liszt fit exécuter la neuvième Symphonie, elle était pour ainsi dire encore une nouveauté en Allemagne. Elle n'avait encore obtenu que peu d'auditions, à cause de sa difficulté, et peu de succès, à cause de sa bizarrerie. Les auditeurs se fatiguaient dans les sombres labyrinthes

¹ Souabes. Les Souabes ont en Allemagne une réputation proverbiale et traditionnelle, peu justifiée du reste, de naïveté et de gaucherie.

de la première partie, se trouvaient dépaysés aux bords démoniaques de la deuxième, et à peine commençaient-ils à s'échauffer à la plainte profonde et pénétrante de l'adagio, qu'ils se sentaient comme arrosés d'une douche par le récitatif de basse de la quatrième partie; et alors un frisson les prenait, dont même l'hymne à la joie ne pouvait les débarrasser, et qu'ils étaient obligés d'emporter dans leur lit : déplorable fin d'un plaisir qu'ils s'étaient promis si exquis ! Tout cela a sans doute bien changé. Nos orchestres ont appris à surmonter ou à tourner les difficultés de l'œuvre gigantesque, et l'habitude en a rendu les singularités familières à notre public. La neuvième Symphonie est devenue célèbre, et même en quelque sorte populaire, du moins ne manque-t-elle pas une fois de faire chambrée complète. A l'entrée des voix, après trois parties et demie de musique instrumentale, là où les cheveux se dressaient il y a dix ans, les cœurs s'épanouissent aujourd'hui. La profonde symbolique indiquée par le passage de l'orchestre à la voix, le mot de l'énigme de la neuvième Symphonie, à savoir : que l'homme ne trouve que dans l'homme et par l'homme la solution de ses doutes et la fin de ses tourments, le *Homo homini Deus* de Feuerbach, est devenu une banalité que tout cavalier glisse à l'oreille de sa dame. Les hommes de progrès proclament depuis longtemps que Beethoven s'est surpassé lui-même dans cette œuvre, et a frayé par elle des voies nouvelles et inattendues à la musique, et le public se persuade qu'il la préfère, ne fût-ce que parce que personne n'aime à s'isoler des hommes de progrès.

» Et maintenant, après cette révolution dans le goût musical de l'Allemagne et même du monde entier, que direz-vous si je persiste à me ranger parmi ceux qui n'ont rien appris et rien oublié, qui n'ont pas oublié cette douche fatale, ni appris à se servir de la clef enchantée que tout auditeur reçoit maintenant avec le programme du concert ? Me reprocherez-vous encore ma modestie exagérée ou affectée ? Dieu pardonne au professeur de latin qui m'a fait autrefois apprendre la moitié d'Horace par cœur ! C'est à lui qu'il faut s'en prendre si le souvenir de la neuvième Symphonie fait toujours bourdonner à mon oreille le vers : *Humano capiti cervicem pictor equinam*. Pensez de moi ce que vous voudrez, mais je suis obligé de dire que si la symbolique justifie la composition anormale de la neuvième Symphonie, elle justifie aussi, au point de vue de l'art, le dieu à tête de chien et le taureau à tête d'homme. Ces figures n'ont-elles pas aussi leur profonde symbolique ? Mais en sont-elles moins pour cela des monstres ? Voilà donc à quoi je me tiens : montrer dans une œuvre d'art une idée symbolique, c'est en

faire ressortir la signification et peut-être la profondeur ; ce n'est pas en démontrant la beauté, et cependant la beauté est et reste la condition fondamentale de toute œuvre d'art, même la plus sublime.

» En insistant sur la limite que l'histoire même de la musique a élevée entre la musique vocale et la musique instrumentale, je sais bien quel désavantage je me donne vis-à-vis d'une époque appliquée à se distinguer des précédentes par la confusion de tous les arts. Sans doute, l'orchestre, à côté de son rôle indépendant, a de tout temps précédé et accompagné la voix, comme la peinture d'histoire peut placer la figure humaine au milieu d'un paysage. Précédant la voix, la musique instrumentale est, ou bien *Introduction*, en disposant l'auditeur, en préparant la situation qui éclate ensuite et s'épanouit dans le chant ; ou bien *Ouverture*, en exprimant avec les ressources des instruments les mêmes idées que l'opéra ou l'oratorio développera ensuite sous forme de chant dramatique ou lyrique avec le concours de l'orchestre, descendu alors du rôle principal au rôle accessoire. Ce sont là des formes et des combinaisons qui se justifient par la nature des choses. Si l'accompagnement incombe toujours aux instruments et jamais à la voix, et si, d'un autre côté, une introduction vocale à une composition instrumentale serait une monstruosité, cela vient de ce que le chant emprunte un sens plus précis à son union avec la parole, à son rapport plus intime avec l'âme, qui se manifeste immédiatement par la voix humaine.

» Dans la neuvième Symphonie, la musique instrumentale précède la musique vocale, ce qui est dans les règles ; mais elle ne la précède ni comme introduction ni comme ouverture, lesquelles, à n'appliquer d'abord qu'une mesure purement extérieure, ne doivent pour le moins jamais excéder les dimensions de l'œuvre qu'elles annoncent. Elle n'est pas une ouverture, car l'orchestre n'énonce pas les idées que contiendra le chant ; il n'en révèle absolument rien, il les cherche seulement et se hâte vers elles. Elle n'est pas non plus une introduction, car elle ne prépare pas un premier thème vocal, se développant ensuite en une série de thèmes et de situations ; tout au contraire, elle parcourt elle-même une série d'idées et de développements, tandis que le chant qui suit se borne à l'expression d'une idée seule et unique.

» La musique instrumentale pure, et tout particulièrement la symphonie, suppose que le cercle de sentiments humains nécessaire à la création d'une œuvre musicale organique et complète peut être exprimé sans l'aide de la voix et avec le seul concours de divers instruments. La musique vocale suppose, tout au contraire, que, de même que le

sentiment est inséparable de l'âme, et a pour organe naturel la voix humaine, de même il ne peut trouver son expression musicale complète que par la voix et avec le concours de la parole. Les deux suppositions sont justes en elles-mêmes et chacune en son lieu; le compositeur peut choisir entre les deux, et passer de l'une à l'autre dans des œuvres différentes, mais non pas dans une seule et même œuvre, sous peine d'en détruire l'unité.

» Le compositeur dramatique qui place une ouverture devant un opéra nous dit en quelque sorte : Voyez, le drame musical que je vais développer tout à l'heure, je puis vous le montrer avant le lever du rideau comme un mirage instrumental, mais la réalité ne viendra qu'après. Il n'abandonne donc en aucune manière son principe, qui est de considérer la musique vocale avec accompagnement comme la vraie. Beethoven, au contraire, part dans la neuvième symphonie du point tout opposé. Il s'arrête, il s'enfonce, il s'absorbe dans la musique instrumentale, comme s'il la croyait capable de recevoir et d'exprimer tout le flot de ses sentiments, pour la rejeter à la fin et recourir à la voix, comme au seul organe capable d'exprimer... Quoi? le sentiment humain en général? Non, car il a manifestement jugé l'orchestre capable de pleinement exprimer l'une des faces du sentiment, la douleur sous toutes ses formes et toutes ses couleurs; ce n'est que l'autre face, celle de la joie, qu'il ne doit pas pouvoir exprimer, et c'est ici que la voix humaine est jugée indispensable. Cette hypothèse concède à la voix unie à la parole trop ou trop peu. Non, ce n'est pas seulement la joie, c'est aussi la douleur qu'elle seule peut exprimer dans toute sa plénitude et dans toute son intensité; mais, dans la mesure de sa puissance, la musique instrumentale peut l'un aussi bien que l'autre; pour dénouer un nœud instrumental, il n'est jamais besoin d'un *Deus ex machina* vocal. Qui donc en a jamais regretté l'absence dans la Symphonie en *ut* mineur ou en *la* majeur du même maître?

» J'ai comparé plus haut le rapport entre la musique vocale et la musique instrumentale à celui qui existe entre la peinture d'histoire et le paysage; je vais invoquer celui de la peinture en général et de la sculpture. Celle-ci suppose que la beauté multiple du corps humain peut être exprimée par la simple forme corporelle, sans le secours de la couleur. La peinture dit : Non; plutôt que de me laisser prendre la couleur, j'aime mieux abandonner la forme matérielle. Elles ont encore raison toutes les deux, et chacune peut prouver sa thèse à sa manière; mais elles ne peuvent pas prouver les deux thèses dans la même œuvre. Que dirait-on d'un artiste qui, après avoir taillé les jambes, le tronc

et les bras d'une figure dans le marbre incolore, dirait, venant à la tête : Non, ce n'est plus cela, il me faut ici de la couleur ? On dirait qu'il a perdu l'esprit. Mais n'est-ce pas là justement l'histoire de la neuvième Symphonie ?

» Et voilà d'où vient — puisque aussi bien je me suis assez compromis pour n'avoir plus rien à cacher — cette impression fatale dont je ne puis me débarrasser chaque fois que, dans la quatrième partie, la basse commence son récitatif, et qui me fait me demander : Est-ce moi qui divague ou bien la musique ? Cela vient de ce qu'à ce moment l'œuvre change tout à coup son centre de gravité, et semble vouloir entraîner l'auditeur dans sa chute. Et Beethoven surtout, si incomparablement plus fort dans la musique instrumentale que dans la musique vocale, et qui, justement dans le chœur final de notre Symphonie, ne traite la voix humaine que comme un instrument, et ne rappelle en rien la puissance organique des chœurs de Hændel ; comment a-t-il pu de plein gré se donner un tel désavantage, et risquer un tel contre-sens au plus fâcheux endroit ? Car, soit dit en passant, avec tout le respect dû au maître si vénéré d'ailleurs par moi comme par tout le monde, ce chœur final me paraît justement le morceau le plus insignifiant de la neuvième Symphonie.

» Mais je vous entends me crier de loin : *Ohe, jam satis est!* et je pense que, d'accord avec nos amateurs contemporains, vous ne songerez plus à me contester mes droits à la qualité que je me suis arrogée dans l'intitulé de ma lettre. »

BULLETIN PHILOGIQUE.

Extraits des recueils philologiques allemands de l'année 1858.

Göttingische gelehrte Anzeigen, du 11, du 14 et du 16 janvier. Mythologie grecque, par *F. G. Welcher*. — [23 janvier.] Recherches dans le domaine de l'ancienne histoire politique et mythique, par *G. Muys*. Sous ce titre, assez mal choisi, avec le sous-titre « *Hellenica*, » qui n'est guère plus clair, nous trouvons quatre à cinq cents étymologies de noms propres grecs, appartenant soit à l'histoire, soit au mythe. — [4 et 6 février.] *Travels and researches in Chaldæa and Susiana*, by *W. K. Loftus*. Études assyriennes, inscription de Borsippa, etc., par *J. Oppert*. *The Prophecies relating to Niniveh and the Assyrians, etc.*, by *G. V. Smith*. L'auteur de cette notice, M. Ewald, tout en regrettant que la relation de M. Loftus ne soit pas nourrie d'une érudition plus sûre et plus complète, lui reconnaît cependant le double mérite d'une grande exactitude et d'une exposition concise; d'après lui, cet ouvrage devra prendre place à côté de ceux des Layard, Botta, Taylor, etc. Il juge beaucoup plus sévèrement la publication de M. Oppert, lequel, en prétendant donner le premier, par le moyen de la comparaison avec les langues sémitiques, une explication satisfaisante de l'inscription assyrienne, aurait eu le tort de hasarder des étymologies douteuses, pour une langue entièrement inconnue, avant d'en avoir établi les premiers principes grammaticaux. Ce jugement s'appuie sur la critique des explications données par M. Oppert d'un certain nombre de noms propres, tels que *Nabucodrossor*, *Mylitta*, *Aur Kinuv*, etc. Le troisième ouvrage, celui de M. Smith, se range parmi les nombreux essais, faits en Angleterre depuis la découverte des antiquités assyriennes, d'en tirer profit pour l'interprétation de la Bible. Ces tentatives n'ont pas été en général très-heureuses, et M. Smith, si nous en croyons M. Ewald, ne ferait point exception à la règle. — [8 et 11 mars.] La poésie philosophique et religieuse chez les Persans, d'après le *Mantiq al-thaïr*, ou le *Langage des oiseaux* de Farid-Uddin Attar, par *M. Garcin de Tassy*. Le critique, M. L. Krehl, pense que M. G. de Tassy, de son point de vue purement catholique, n'a pas réussi à faire comprendre toute l'importance du mysticisme mahométan; toutefois, il reconnaît le mérite de ces recherches sur une matière trop peu connue jusqu'à présent; il se félicite de pouvoir témoigner, d'après une copie qu'il possède du *Mantiq al-thaïr*, de l'exactitude du résumé publié par M. G. de Tassy. — [15, 18 et 20 mars.] La religion bouddhiste et ses origines, par *K. F. Köppen*. D'après cette analyse, l'ouvrage de M. Köppen présente, sous une forme claire et précise, les principaux résultats des recherches faites sur le bouddhisme, depuis son origine jusqu'au grand concile de Pataliputra, en même temps qu'une exposition de ses dogmes et de son culte, tels qu'ils ont été fixés à cette époque. — [25 et 27 mars.] *Codex argenteus sive sacrorum evangeliorum versionis Gothicæ fragmenta*, etc., ed. *A. Uppström*. Le texte de la Bible gothique

est basé sur un seul manuscrit dont dix feuilles s'étaient perdues depuis 1821; M. Uppström a eu la bonne fortune de les retrouver, et d'en profiter pour une édition plus exacte que celles qui l'ont précédée. — [5 avril.] Le Livre des Mystères égyptiens, par *A. v. Harless*. C'est une espèce de commentaire de l'écrit néoplatonicien connu sous le titre : « *De mysteriis Ægyptiorum.* » M. Harless, tout en faisant preuve d'une rare érudition, n'a point oublié sa qualité de théologien : son intention principale, c'est de tirer un parallèle entre la décadence des religions païennes et le temps présent. Il pense que plus d'un peuple moderne qui se vante de sa civilisation et de son christianisme s'approche rapidement d'un état de décadence semblable à celle de l'empire romain. M. Ritter relève ce qu'il y a d'exagéré et de peu fondé dans cette comparaison. — [8 et 10 avril.] Tuti-Naméh. Le livre du Perroquet, traduit pour la première fois, d'après la rédaction turque, par *G. Rosen*. M. Benfey, dans une notice assez étendue, vient à parler d'abord de l'origine de cet ouvrage, qui remonte par plusieurs degrés à la rédaction persane de Machshebi (quatorzième siècle), puis à un « *Tûti naméh* », persan plus ancien que nous ne possédons plus, et enfin à la Çukasaptati sanscrite, connue surtout par la traduction grecque de Galanos, sous le titre « *Ψιττακου μυθολογίαι νυκτεριναί.* » Ensuite il donne un résumé de la rédaction turque, avec la filiation complète de chacune des nombreuses légendes qui, dans le commencement du moyen âge, ont passé dans presque toutes les littératures européennes, et qui, dans leur rédaction originale, sont encadrées toutes dans la fiction d'un perroquet, qui, pendant l'absence de son maître, empêche sa maîtresse de sortir de la maison en lui récitant ces légendes, soixantedix ou soixante-douze nuits de suite. — [15 mai.] Ramayana, poema sanscrito di Valmici, traduzione italiana con note, etc., per *G. Gorresio*. On reconnaît le mérite de cette traduction, surtout en comparaison avec la traduction française par H. Fauche. Caractéristique du poëme. — [5 juin.] Les mythes sur la descente du feu chez les Indo-Germains, par *Kuhn*. Analyse de M. Benfey. — [10 juin.] Les monnaies orientales du cabinet de médailles de l'Académie de Königsberg, par *C. H. Nesselmann*. — [12 juin.] Engravings of unedited or rare greek coins. With descriptions. By *C. R. Fox*. Part I Europe. — [21 juin.] Études sur la formation des racines sémitiques, etc., par M. l'abbé Leguest. La loi fondamentale des langues sémitiques, qui veut que chaque racine soit composée de trois sons, est défendue ici par M. H. Ewald contre la supposition de M. Leguest, à savoir : que toute racine sémitique ordinaire serait formée par la réunion de deux syllabes, qui alors seulement représenteraient les véritables racines indivisibles. — [24 juin.] A Grammar of the Pukto, Pushto, or language of the Afghans. By *H. G. Raverti*. M. Ewald prouve, par une analyse des noms de jours de la semaine, que les Afghans, à une époque antérieure à l'islamisme, avaient été convertis au christianisme nestorien. — [30 juin.] A Zulu-Kafir Dictionary etymologically explained, with copious illustrations and examples, preceded by an introduction on the Zulu-Kafir language. By the Rev. *J. L. Döhne*. M. Ewald signale cet ouvrage comme un des plus importants pour la connaissance des langues de l'Afrique du Sud. — [22 juillet.] Empédocle et les Égyptiens, par *A. Gladisch*, avec des explications tirées des monuments égyptiens, par *H. Brugsch* et *J. Passalacqua*. L'auteur de cette dissertation se propose de démontrer l'identité complète des doctrines d'Empédocle avec les idées des anciens Égyptiens. Le critique cependant y trouve à redire sur plusieurs points. — [24 juillet.] Les monnaies de Lysimaque,

roi de Thrace, par *L. Müller*, inspecteur du cabinet de médailles royal de Copenhague. — [12 août.] La Géographie de l'ancienne Égypte, d'après les monuments, etc., par *H. Brugsch*, 1 vol. C'est une refonte, en quelque sorte, sur un plan plus large, de la célèbre « Description géographique » de Champollion. M. Brugsch a mis à profit pour son ouvrage non-seulement un savoir qui depuis longtemps fait autorité en cette matière, mais de plus une connaissance à peu près complète de tous les trésors des musées égyptiens en Europe, et ses propres recherches faites sur place pendant deux voyages en Égypte. Il indique comme source principale les hiéroglyphes des monuments égyptiens. M. Uhlemann, à cette occasion, signale les progrès qui ont été faits dans ces derniers temps pour l'explication des hiéroglyphes, progrès que M. Brugsch lui-même définit ainsi : « Les signes symboliques ou, pour mieux dire, les signes idéographiques en général, bien loin de nous amener à l'explication de certaines images, ne servent^t ordinairement qu'à déterminer les différents groupes de signes phonétiques qu'ils accompagnent et dont ils facilitent l'intelligence. » Sur le deuxième volume de cet ouvrage, qui traite de la géographie des pays voisins de l'Égypte, voyez numéro 140, du 4 septembre de ce même recueil. — [30 août.] La Clef de la langue Éwé, ou Principes grammaticaux du dialecte Anlo, avec un vocabulaire et un recueil de proverbes, de fables, etc., par *J. B. Schlegel*. Annonce de M. Ewald. — [6 septembre.] Le sixième volume de l'Histoire du peuple d'Israël, par *H. Ewald*, annoncé par l'auteur. — [13 et 16 septembre.] Le Livre des rois des anciens Égyptiens, par *C. R. Lepsius*. Cet ouvrage, d'après M. Ewald, doit prendre place à côté de la « Chronologie des anciens Égyptiens », du même auteur, et de la publication de Bunsen sur l'ancienne Égypte. M. Ewald signale le fait important, acquis désormais à la science, que la chronologie égyptienne, ainsi que le constate la critique la plus sévère, remonte indubitablement jusqu'à l'an 5000 av. J. C. Il indique les doutes et les lacunes qui se rencontrent encore dans cet intervalle, et il exprime le ferme espoir de les voir remplies par des recherches ultérieures. — [23 et 25 septembre.] Ardschi Bordschi, conte traduit du mongol en russe par le lama *Galsan Gombojen*. L'auteur, né Mongol lui-même, est professeur de cette langue à l'université de Saint-Petersbourg. Il a fait sa traduction d'après un manuscrit appartenant à l'Académie de Saint-Petersbourg. M. Benfey, dans l'analyse qu'il en donne, suppose que la rédaction mongole dérive d'un original sanscrit qui a pour titre « Vikramacaritra » ou « Sinhâsanadvâtrinçat. » Il espère en fournir des preuves plus exactes dans le travail qu'il prépare sur les sources et les reproductions des contes indiens. — [1^{er} octobre.] Vocabulaire des langues samoïèdes, par *A. Castren*, rédigé, avec l'autorisation de l'Académie impériale des sciences, par *A. Schiefner*. M. Benfey, en annonçant cette publication, qui paraît après la mort prématurée de l'auteur pour former le pendant et le complément nécessaire de sa grammaire samoïède, se plaît à reconnaître encore une fois les grands mérites que ce savant célèbre a eus pour une connaissance plus exacte de ces langues et de ces littératures, qui tiennent le milieu entre les idiomes finnois et tartares. Il ajoute une notice détaillée sur un manuscrit conservé à l'Institut historique de Göttingue, qui est dû à l'auteur de l'« Histoire de la Sibérie », J. E. Fischer (mort en 1771), et qui a pour titre : « Vocabularium continens trecenta vocabula triginta quatuor gentium maxime Sibiricarum. » — [4 et 7 octobre.] L'Origine sémitique de l'Étrusque démontrée, au moyen de l'explication des inscriptions et

des noms propres, par *J. G. Stickel*. Étude de la langue étrusque : La Grande inscription de Pérouse, par le R. P. *Tarquini*. Réfutation de ces deux ouvrages, par *M. H. Ewald*. — [11 octobre; etc.] Études indiennes, par *A. Weber*, vol. IV, cah. 1 et 2. Édition de *Vâjasaneyi-Prâtichâkhyam*, critiquée par *M. Benfey*. — [21 octobre.] Italiques et Grecs. Si les Romains parlaient sanscrit ou grec? etc., par *L. Ross*. Réfutation de *M. Benfey*. — [30 octobre.] Remains of a very ancient recension of the Four Gospels in Syriac, hitherto unknown in Europe; discovered, edited, and translated by *William Cureton*. *M. Ewald* pense que cette version syriaque, qui est une des acquisitions les plus importantes faites dans ces derniers temps par le Musée britannique, doit être plus ancienne que la version appelée *Peschito*; toutefois, il pense qu'elle n'est autre chose qu'une rédaction libre du texte canonique, et qu'il ne faut pas, avec *M. Cureton*, y chercher la rédaction originale araméenne de l'Évangile selon saint Matthieu. En conséquence, il propose de traduire l'inscription de cet Évangile par « *Versio variata*, » au lieu de la traduction de *M. Cureton* : « *The distinct Gospel of Matthew*. » Le texte malheureusement n'est pas complet; il ne contient que la moitié à peu près des quatre Évangiles. — [6 décembre, etc.] Description du musée de feu le prince *Basile Kotschoubey*, d'après son catalogue manuscrit, et Recherches sur l'histoire et la numismatique des colonies grecques en Russie, etc., par *B. de Köhne*. Cet ouvrage contient une histoire à peu près complète de la numismatique des colonies grecques du Pont-Euxin et des royaumes du Pont et du Bosphore. *M. Schmidt*, dans une analyse détaillée, signale les progrès faits dans cette branche de la numismatique depuis les travaux de *Carys* et de *Köhler*. Les résultats historiques de cet ouvrage se trouvent en contradiction sur plusieurs points avec les publications récentes de *Neumann* : « *Die Hellenen im Skythenlande*, » et de *Becker* : « *Ueber die heracleotische Halbinsel*. » — [31 décembre.] *Bibliotheca scriptorum classicorum et græcorum*, ed. *W. Engelmann*, septième édition. On raconte les origines de cet ouvrage, devenu indispensable à quiconque s'occupe de philologie classique.

Nachrichten von der G. A. Universität und der Königl. Gesellschaft der Wissen, schaften zu Göttingen. [9 août.] Explication d'une nouvelle inscription punique, par *H. Ewald*. L'inscription dont il s'agit a été publiée par *M. A. Judas* dans la Revue archéologique de Paris, juin 1858. *M. Ewald* la traduit comme il suit : « Au seigneur Baal-Chaman et à la seigneuresse Milchat-Baala, la déesse qui me guérit, dédié par Japher-Channa, fils de Melquart. » Suit une explication détaillée de cette interprétation. — [10 septembre.] Dissertation de *M. Ewald* sur l'origine, le contenu et la valeur des livres sibyllins. Regrettant le discrédit immérité où ces livres sont tombés, *M. Ewald* l'attribue à la grande scission des idées religieuses depuis l'établissement de l'ordre des Jésuites. Il leur attribue une importance capitale pour la connaissance plus intime de la marche des idées dans les siècles qui précédèrent et qui suivirent immédiatement l'apparition du christianisme. — [11, 18, 25 octobre.] Sur le livre éthiopien des écrits Clémentins, par *A. Dillmann*. Dissertation fort intéressante, mais dont l'analyse nous conduirait trop loin. *M. Dillmann* démontre que ce livre doit avoir été composé en Égypte de 750 à 760 ap. J. C. — [22 novembre.] Dissertation de *M. Ewald* sur le sens historique du quatorzième livre sibyllin. Il pense que ce dernier livre a été écrit en Égypte de 668 à 672 av. J. C.

HUNZIKER.

BULLETIN THÉOLOGIQUE.

*Une brochure de M. Baur. — La question des évangiles. —
Journaux de théologie.*

Nous ne pouvons mieux inaugurer ce bulletin, où nous nous proposons de résumer brièvement ou de mentionner tout au moins toutes les publications théologiques de quelque intérêt¹, que par l'annonce d'une publication nouvelle de M. Baur, l'éminent professeur de Tubingue. M. Baur, on a déjà eu bien des fois occasion de le dire ici, est le chef d'une école très-importante, dont l'originalité consiste tout bonnement à étudier l'histoire des dogmes et de l'Église au point de vue simplement historique. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, qu'elle se borne à raconter ou à coordonner les faits relatés dans les documents sacrés ou dans la tradition. Le point de vue historique de M. Baur implique avant tout la négation du miracle : considérer le christianisme historiquement, c'est le faire rentrer dans la marche générale de l'esprit humain, c'est nier qu'il soit le résultat d'une intervention extraordinaire, miraculeuse de la Providence; c'est proclamer qu'il a ses racines dans l'humanité et dans l'histoire, et qu'il marque une phase inévitable, principale sans doute, mais naturelle dans l'évolution de l'esprit. M. Baur n'entend pour cela contester ni son excellence ni même son caractère divin. A ceux qui seraient tentés de le taxer de contradiction, il suffit de rappeler qu'il professe les principes de la philosophie hégélienne, et que cette philosophie cherche Dieu dans le monde et surtout dans l'histoire. Le Dieu des panthéistes ne fait pas de miracles, donc le christianisme n'est pas un miracle; mais pour être naturel, il n'en est pas moins divin. Seulement, ce divin n'est pas venu du dehors et n'est pas tombé tout fait dans l'histoire. L'Idée chrétienne a subi la loi commune des idées en voie de réalisation; elle a germé, s'est développée et diversifiée, et la tâche de l'histoire est de la suivre dans ses phases successives. Ces phases sont marquées par les écrits du Canon, qui n'appartiennent pas tous à la même époque, et dont le classement historique est dévolu à la critique. Sans rentrer ici dans des détails déjà familiers à nos lecteurs, et sur lesquels la *Revue* aura sans doute encore plus d'une fois occasion de revenir, il suffit de rappeler que la critique de M. Baur et de son école est arrivée à des idées toutes nouvelles sur la formation du Canon et sur l'origine de quelques-uns des écrits du Nouveau Testament. Ces idées ont soulevé et soulèvent encore de divers côtés une violente opposition, et M. Baur vient de répondre à ses adversaires de toutes nuances dans un écrit intitulé : *L'École de Tubingue et sa situation présente*².

¹ Ce qu'elle fait déjà pour la philologie et la théologie, la *Revue germanique* se propose de le faire pour toutes les sciences.

² *Die Tübinger Schule und ihre Stellung zur Gegenwart.* — Tubingue, Fues, 1859.

L'un de ces adversaires, M. Uhlhorn, se fondant sur ce que les critiques de l'école de Tubingue n'ont pas réussi jusqu'à présent à faire accepter leurs solutions de tout le monde, ni même à s'entendre complètement entre eux, a soutenu que l'œuvre de cette école était terminée et manquée, et qu'il était indispensable de recourir au miracle pour expliquer les origines du christianisme. Le fond du débat mis de côté, tout le monde sent combien ce raisonnement est faible. Quelle que soit la valeur des essais tentés jusqu'à présent au nom du principe historique, leur destinée n'affecte en rien ce principe lui-même. La méthode n'est pas condamnée par l'usage défectueux qu'on en peut faire. M. Baur est d'ailleurs le premier à reconnaître que, dans ces matières, il faut trop souvent se contenter du plausible à la place de l'évident, « et que la nature des sources dont on dispose » ne permet pas de tout tirer au clair comme on le voudrait. » Il n'entend, au surplus, répondre que de ses propres œuvres, et non de tout ce qu'a produit autour de lui une application plus ou moins judicieuse de son principe. Nous croyons devoir détacher ici une page dans laquelle il définit lui-même sa méthode :

« Le premier devoir de l'historien est de ne pas voir dans les faits un agrégat fortuit de circonstances simplement réunies dans le temps, juxtaposées dans l'espace, mais d'en pénétrer la connexion intime, et de saisir avant tout les points qui font voir, au-dessous du phénomène extérieur, les causes intérieures, le général d'où procède le particulier, les idées qui dominent le tout. Ce n'est pas là une manière abstraite de considérer l'histoire, une exaltation de l'idée aux dépens du fait, du général aux dépens de l'individuel et du personnel. Il n'est jamais possible de séparer les deux facteurs. De même que le particulier sans le général, le fait sans l'idée qu'il manifeste, serait un corps sans âme; de même l'idée n'arrive à l'existence réelle, à la vie concrète, que dans l'individualité des personnages historiques. Ce qui donne à ceux-ci leur signification, c'est l'énergie avec laquelle, représentants de leur temps, expression vivante de la conscience de leur époque, ils saisissent et incarnent les idées générales du moment. Quels noms vides seraient pour nous tous les grands hommes de l'histoire, s'ils ne nous apparaissaient comme animés d'une idée qui domine leur individualité, et dans laquelle ils trouvent précisément le point d'appui de leur existence historique. Aussi peu on s'explique, il est vrai, pourquoi ce sont justement tels et tels individus qui dépassent de si haut tous leurs contemporains, autant il est nécessaire, d'un autre côté, l'esprit général du temps une fois donné, que ce soit telle idée et non telle autre qui entre par eux dans l'histoire. Mais c'est là la différence et le rapport entre le particulier et le général, entre l'accidentel et le nécessaire. S'il est vrai que le général ne peut se réaliser que dans le particulier et dans l'individuel, il n'est pas moins vrai que si un Charlemagne, un Grégoire VII n'eussent pas existé, d'autres eussent accompli leur œuvre avec cette libre détermination, où se confondent la liberté et la nécessité dans le grand enchaînement de l'histoire; ils l'eussent fait sous d'autres noms et à leur manière, dans la mesure de leur individualité, mais finalement avec le même résultat.... Le christianisme est un phénomène historique qu'il est permis, nécessaire même, de considérer et d'examiner au point de vue de l'histoire. Comment savoir ce qu'il est, comment il est né et entré dans le monde, si on ne remonte pas aux connexions historiques dont il est entouré, aux voies qui l'ont préparé, aux causes qui ont contribué à le faire surgir? Sans doute on arrive ainsi à éliminer le surnaturel et le miraculeux. C'est là, je le confesse, la tendance inévitable de la méthode historique.

Cette méthode cherche la relation naturelle des causes et des effets; le miracle, au contraire, pris dans son sens absolu, supprime cette relation et suppose un point où il serait impossible de saisir cette relation, non pas faute d'informations suffisantes, mais parce qu'elle aurait cessé d'exister. Mais comment prouver une telle suspension, si ce n'est historiquement. Or, pour la méthode historique, ce serait une pétition de principe d'admettre un fait qui serait en contradiction avec les analogies générales de l'histoire. L'existence d'un tel fait ne peut pas fournir la matière d'un débat historique; elle ne peut être que l'objet d'une controverse dogmatique sur la notion du miracle et sur la question de savoir si, en dépit de toutes les analogies de l'histoire, c'est un besoin absolu de la conscience religieuse de considérer certains faits comme des miracles, au sens absolu du mot. »

Les autres critiques auxquels répond M. Baur sont M. Weisse, qui a publié en 1856 un livre « Sur l'état actuel de la question des Évangiles, » et M. Ewald. Nous avons eu occasion d'indiquer dans notre dernier numéro la position prise par cet orientaliste éminent dans le débat sur les origines du christianisme, et la réponse de M. Baur n'a pu que nous fortifier dans l'opinion que nous avons exprimée, à savoir que ce terrain est loin d'être aussi favorable à M. Ewald que celui de l'Ancien Testament.

Il est dans l'ordre des choses que l'école de Tubingue ait contre elle tous les préjugés théologiques, car elle n'en admet aucun. Aussi trouve-t-elle des adversaires dans toutes les écoles. Mais aussi rien ne prouve mieux son importance et ses succès que les concessions que se voient contraints de lui faire des contradicteurs si divers. Pour ne parler, par exemple, que du quatrième Évangile, il est visible que la question a complètement changé de face depuis les travaux de M. Baur et des théologiens qui ont marché sur ses traces. Ce document était, il n'y a guère plus de vingt ans, considéré comme, en quelque sorte, au-dessus de la critique. Les doutes isolés qui s'étaient produits ne l'avaient pour ainsi dire point entamé. Ce serait certes aller beaucoup trop loin que de présenter dès aujourd'hui la question comme résolue pour tout le monde, mais on doit reconnaître que les partisans de l'opinion traditionnelle cèdent du terrain. M. Weisse, par exemple, est très-éloigné d'admettre les conclusions de M. Baur; mais il n'attribue point le quatrième Évangile, tel que nous le possédons, à saint Jean. Il admet deux rédactions successives, dont la deuxième seule aurait subsisté. Voici maintenant une nouvelle hypothèse qui se produit. D'après l'auteur anonyme d'une brochure dédiée « à la Faculté de théologie de l'université de » Zurich par un de ses élèves¹, » l'auteur du quatrième Évangile serait un des premiers prédicateurs de la foi nouvelle, plusieurs fois nommé dans le Nouveau Testament, le Juif alexandrin Apollos, qui aurait rédigé aussi l'*Épître aux Hébreux*. L'écrivain anonyme cherche à rendre son hypothèse la plus spécieuse possible, et c'est en conscience tout ce qu'il peut faire. C'est une conjecture de plus à ajouter à toutes les conjectures de ce genre, dont la critique théologique a été trop prodigue, à notre avis. Avec les meilleures chances possibles, tout ce qu'on peut espérer dans cette voie, c'est de poser des possibilités à côté d'autres possibilités ni plus ni moins admissibles. Un des principaux mérites de l'école de Tubingue, c'est précisément d'avoir relégué à l'arrière-plan ces discussions

¹ *Die Evangelien-frage im Allgemeinen und die Johannis-frage im besonderen* (La question des Évangiles en général et celle de saint Jean en particulier), 1 vol. in-8°, 132 pages. Zurich, 1857.

oiseuses et stériles. Elle s'inquiète peu du nom des auteurs et beaucoup du sens, de la portée et de la date vraisemblable des écrits. Comprendre et classer, voilà toute sa méthode.

L'anonyme de Zurich ne s'occupe pas seulement du quatrième Évangile, mais aussi des trois premiers. C'est celui de saint Marc qu'il tient pour le premier en date. L'infatigable M. Hilgenfeld, qui défend la priorité de saint Matthieu, a commencé de lui répondre dans le *Journal de théologie scientifique*¹, dont il est le directeur. Il a pris en même temps à partie M. Volkmar, sorti comme lui de l'école de Tubingue, mais avec lequel il se trouve rarement d'accord. M. Volkmar place la rédaction de l'Évangile selon saint Matthieu sous Trajan. Le travail de M. Hilgenfeld, dont nous ne connaissons encore que la première partie, est intitulé : « Les deux Opinions les plus récentes sur la critique des Évangiles. »

Nous avons remarqué dans le même cahier de son journal un bon article de M. Wilkens sur « l'Histoire de Port-Royal et du jansénisme en France. » L'auteur est remonté aux sources, en même temps qu'il a mis à profit les travaux de MM. Cousin, Sainte-Beuve, Feugère, et l'*Histoire de France* de M. Ranke. Le travail de M. Wilkens est écrit avec une chaude sympathie. C'est du reste le seul article du numéro qui nous sorte un peu de la critique sacrée. M. Hitzig, de Zurich, consacre une dizaine de pages à l'interprétation d'un passage de saint Marc et d'un autre de saint Jean. M. Baur polémique contre M. Schweizer au sujet de la doctrine de saint Paul contre la mort rédemptrice du Christ. M. Schleiden, quoique non théologien, se met aussi de la partie. Dans son ouvrage sur l'isthme de Suez, dont nous nous réservons de parler plus longuement, il avait été amené à toucher quelques points de l'histoire des Israélites. C'est un domaine que M. Ewald considère comme sien, et où il ne permet pas volontiers qu'on le trouble. Il l'a fait sentir à M. Schleiden, et celui-ci lui réplique à son tour d'une manière qu'il n'a pas dû trouver agréable. C'est une de ces mésaventures que l'absolutisme scientifique de M. Ewald lui attire quelquefois.

Le dernier numéro du recueil annuel que publie l'infatigable professeur de Göttingue, les *Annales de la science biblique* (*Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*), neuvième année, 1857-1858, se partage à peu près également entre les deux parties de la Bible. Nous rencontrons d'abord la suite d'un travail sur les premiers chapitres de la Genèse, que M. Ewald appelle : « Histoire des origines (*Urgeschichte*). » Les chapitres traités sont : Genèse IX, 18 ; XI, 9. Vient ensuite un travail intitulé : « Nouvelles Remarques sur le livre de Job ; des parties primitives du livre actuel et des additions postérieures ; division des discours, remarques sur des passages isolés. » Une étude sur les Actes des apôtres et sur le troisième Évangile revendique pour saint Luc la rédaction de ces deux documents, conformément à la tradition et aux idées que nous avons eu déjà occasion de signaler le mois dernier dans l'Histoire du siècle apostolique, de M. Ewald. La découverte récemment faite par M. Cureton d'une ancienne traduction syriaque des Évangiles a donné lieu à un quatrième article, où M. Ewald a inséré des « Remarques sur les Évangiles en général. » Dans l'article qui termine le recueil, M. Ewald, se tournant brusquement du passé vers le présent, examine l'état actuel de l'Église évangélique en Allemagne.

Études et critiques théologiques (*Theologische Studien und Critiken*), deuxième

¹ *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1859, 2^e cahier.

cahier. Cette revue trimestrielle, déjà ancienne et qui conserve sa réputation, n'est pas placée à un point de vue rigoureusement scientifique; elle représente plutôt une foi éclairée et tolérante. Ses directeurs, MM. Ullmann et Umbreit, occupent dans la théologie protestante une sorte de position de juste milieu, qu'ils ont su maintenir respectable. Nous avons remarqué dans la dernière livraison les articles suivants : Ritschl, « De ce qu'il faut entendre par Église visible et » Église invisible; » l'auteur discute les opinions des réformateurs sur ce point; Graf, « Des révélations particulières de Dieu, dont le contenu et l'histoire nous » sont transmis par les saintes Écritures; » Holtzmann, « Date et destination de » l'Épître aux Hébreux, » à propos d'un ouvrage de Schneckenburger; Riehm, « Du caractère humain et divin des saintes Écritures. » M. Dans l'article de M. Riehm, on trouve cette opinion, qu'il faut distinguer dans la Bible ce qui est relatif à l'œuvre du salut universel et ce qui est en dehors de ce grand intérêt. Ce qui n'y touche pas n'est pas inspiré.

Revue trimestrielle de théologie (Theologische Quart atschrift), publiée par MM. les professeurs de la Faculté de théologie catholique de Tubingue. Ce recueil représente, dans l'immense travail qu'accomplit la théologie d'outre-Rhin, la science catholique, nécessairement moins libre que la science protestante. Le principal article de la dernière livraison, signé de M. Kerker, traite « de la réforme de » l'Église en Italie immédiatement avant le concile de Trente. »

Nous signalerons encore les journaux et les articles suivants : *Gazette allemande pour la science et la vie chrétienne* (nos 3, 4, 5, 6), Vie sociale et religieuse à Alger, notamment en ce qui touche l'Église protestante, par M. Kaehler; De la dernière tentative pour unir le christianisme et la science, par M. Nitzsch; *Gazette ecclésiastique protestante pour l'Allemagne évangélique* (n° 3), La liberté religieuse, par M. Krause; (n° 6) l'Église et les chambres, par M. Hase; *Gazette ecclésiastique évangélique* du professeur Hengstenberg, De la confession et de l'absolution dans l'Église anglicane; réponse au professeur Baumgarten. La *Gazette évangélique* est l'organe d'une orthodoxie étroite et fanatique. Le professeur Baumgarten a perdu, il y a maintenant un an, sa chaire à la Faculté de théologie de Rostock pour avoir professé des opinions contraires à l'orthodoxie luthérienne, et ce fait, contraire à toutes les traditions de liberté scientifique qui sont la gloire des universités allemandes, a fait et fait encore beaucoup de bruit en Allemagne. On devine de quel côté se range la *Gazette évangélique*.

Nous avons sous les yeux la quatrième édition de la traduction de la Bible, par de Wette (2 vol., Heidelberg, 1858). Cette traduction, où le texte hébreu est serré d'aussi près que le permet le génie fort élastique de la langue allemande, passe à juste titre pour un chef-d'œuvre d'exactitude et de pénétration. La nouvelle édition est due à M. le licencié Schmidt de Bâle, qui a pu profiter de notes assez nombreuses laissées par de Wette. La traduction de l'Ancien Testament a reçu peu de corrections, et n'en comportait guère; mais celle du Nouveau a subi des modifications assez nombreuses, surtout dans les épîtres, notablement élucidées par la critique depuis les éditions précédentes.

A. N.

LIVRES NOUVEAUX.

ZUR SEELENFRAGE. Eine philosophische Confession. Von Immanuel Hermann Fichte.
(*Sur la question de l'âme, Confession philosophique, de M. Immanuel Hermann Fichte.*) — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1859.

Le petit volume que M. Fichte vient de publier ne nous offre aucune vue nouvelle, mais il a le mérite de condenser en peu de pages les vues de l'*Anthropologie*, dont nous avons parlé sommairement dans l'exposé des travaux les plus importants de la physiologie allemande sur la question de l'âme. L'intérêt et la signification de l'opuscule dont M. Fichte vient de nous gratifier, est dans les efforts que fait l'auteur pour ramener à son opinion M. Hermann Lotze, dans lequel il s'efforce de voir un allié plutôt qu'un contradicteur. Il indique donc les points où M. Lotze et lui se trouvent en divergence, ceux surtout, très-nombreux selon lui, où ils s'accordent, et qui pourraient motiver une réconciliation. M. Fichte complimente beaucoup son émule, et a soin d'envelopper son opposition des protestations les plus respectueuses. Il a trempé sa plume dans le miel. M. Lotze sera bien difficile s'il ne goûte pas les procédés délicats de cet amical adversaire. « Voyez ce qui nous sépare ! cela vaut-il la peine ? Encore un pas, et nous serons unis pour abattre le monstre, à savoir : le matérialisme. » M. Lotze pourtant a l'oreille un peu dure, et nous craignons bien que l'éloquence de M. Fichte n'échoue encore cette fois auprès de lui. Non sans raison, après tout ; car entre les deux théories il n'y a pas seulement des divergences secondaires. La première différence, c'est que M. Fichte, tout en reconnaissant dans l'âme le principe organisateur, indépendant du corps, puisqu'il l'engendre, accorde cependant l'étendue à l'âme, tandis que M. Lotze la lui refuse absolument. La seconde différence, qui se rattache à la première, c'est que M. Fichte, reconnaissant l'activité de l'âme en toutes les fonctions organiques, lui attribue à la fois une activité consciente et inconsciente, tandis que M. Lotze ne sépare point l'âme de la conscience, et refuse par conséquent de voir autre chose qu'un mécanisme de forces dans tous les phénomènes physiologiques auxquels l'esprit ne se sait pas intéressé.

En un mot, M. Lotze sépare la psychologie et la physiologie : dans les phénomènes physiologiques, il n'admet qu'un jeu multiple de forces inhérentes aux éléments matériels, excluant par là tout aussi bien le vitalisme que l'animisme. De ce côté, il est matérialiste. Mais dans les phénomènes de psychologie proprement dite, ceux qui s'accomplissent à la lumière de la conscience et se circonscrivent dans les limites de celle-ci, il se montre spiritualiste dans la plus grande

rigueur du mot. Le dualisme qu'il crée ainsi est certainement le côté faible de la doctrine, et c'est vers ce point que M. Fichte dirige sa critique. Par contre, M. Fichte prête le flanc aux objections de M. Lotze en parlant d'une âme qui jouirait de la propriété de l'étendue.

« Nous croyons avoir démontré dans l'*Anthropologie*, dit-il, à l'occasion d'une critique touchant « l'influxus physicus » et le « sensorium commune », l'énorme inconséquence, la contradiction logique qui consiste à faire entrer en réciprocité d'action directe un être inétendu avec un être étendu. *Tous deux n'existent nullement l'un pour l'autre*, parce qu'ils ne possèdent aucun domaine collectif où ils puissent entrer en contact, ce domaine ne pouvant être en général que l'espace, dans lequel, comme cela est démontré, chaque être réel, pour autant qu'il entre en réciprocité d'action avec un autre qui l'est également, doit présenter à celui-ci une prise matérielle; c'est-à-dire exister aussi dans *les conditions de l'espace*. Ceci nous ramène au point fondamental de toute notre théorie universelle, à savoir : que tout ce qui est réel (l'âme aussi bien que les éléments originels et divers en qualité, au moyen desquels le corps reçoit sa configuration) doit être quelque chose qui se traduit dans le temps et dans l'espace (« *Anthropologie* », § 81). »

Toute la difficulté, selon nous, gît dans la définition de la matière. Leibnitz et Herbart ont ouvert la voie que quelques physiciens, notamment M. Faraday en Angleterre, ont suivie depuis. Ils n'ont vu dans l'univers que des forces, des principes actifs; dans la matière, qui désigne l'ensemble des phénomènes de durée et d'étendue, non un principe, mais un résultat, l'impression que produit sur nos sens la rencontre de ces forces immatérielles.

A envisager ainsi les choses, le dualisme entre ce qui est immatériel et ce qui est matériel disparaîtrait de l'univers : le phénomène matériel serait l'expression physique d'une chose immatérielle, la force, que l'esprit perçoit dans son existence particulière. L'âme, qui est une force, se manifesterait dans son concours avec des forces différentes, mais aussi immatérielles qu'elle-même. Rien ne serait matériel, tout apparaîtrait matériellement. Parmi les forces hiérarchisées dans le système universel, il n'y aurait plus à distinguer entre matière et esprit, mais entre des forces subordonnées et des forces supérieures, entre des forces inférieures et des forces capables de régir celles-ci, et d'arriver avec leur auxiliaire à se posséder elles-mêmes plus ou moins, à se connaître et à se diriger. L'âme apparaît matériellement dans la hiérarchie organisée du corps vivant; elle se contemple elle-même, mais toujours par la médiation du corps, dans la conscience qu'elle acquiert d'elle-même, conscience qui s'élève selon la vigueur dont elle est douée, et selon le secours qu'elle a reçu du dehors pour le progrès de sa connaissance et de sa liberté.

C. D.

DU REMPLACEMENT DE LA FORME MASCULINE PAR LA FORME FÉMININE DANS LES NOMS PROPRES (*Von Vertretung männlicher durch weibliche Namensformen*), mémoire lu à l'académie des sciences de Berlin par M. F. Grimm. — Berlin, librairie de F. Dummler, 1858.

Les langues anciennes offrent, en général, un certain rapport entre le genre de chaque nom et les flexions de sa déclinaison. Ce rapport s'efface quelquefois

de telle sorte, qu'une seule déclinaison renferme des noms des trois genres; d'autres fois, au contraire, la distinction se maintient de sorte que chaque genre conserve ses flexions particulières. En latin, par exemple, la troisième et la quatrième déclinaison renferment chacune indifféremment des noms masculins, féminins et neutres, tandis que la première déclinaison est exclusivement propre au genre féminin, et la seconde au genre masculin et neutre. On rencontre toutefois ici une irrégularité remarquable. Certains noms de la première déclinaison sont masculins, tandis que certains noms de la seconde déclinaison sont au contraire féminins. Le même fait se reproduit pour la plupart des langues indo-germaniques; on rencontre dans chacune d'elles un nombre plus ou moins considérable de noms masculins qui ont des flexions féminines, et réciproquement. Cette confusion, concevable encore quand il s'agit de noms s'appliquant à des conceptions abstraites ou à des objets dépourvus de sexe, paraît tout à fait inexplicable lorsqu'on la voit s'étendre à des noms d'homme ou de femme; et pourtant toutes les langues nous présentent des noms d'homme, par exemple, dont les formes et les flexions sont évidemment féminines. D'où provient cette anomalie? M. Grimm a essayé de répondre à cette question en approfondissant la nature des relations qui existent entre le sexe et le genre grammatical. En se reportant aux époques comparativement voisines de l'origine du langage, on peut aisément se figurer que la force d'invention qui a déterminé le genre de chaque nom n'ait pas été astreinte à faire dépendre immédiatement du sexe le choix de ce genre. Chaque sexe s'est idéalisé dans l'imagination des premiers hommes, suivant la nature de ses attributs physiques ou moraux. Le sexe mâle éveillait des idées de force, de courage, de puissance, naturellement opposées aux idées de grâce, de faiblesse, de douceur, qui s'attachent à l'autre sexe. Le langage poursuivit cette abstraction dans le choix du genre, de sorte qu'un homme, par exemple, pût recevoir un nom du genre féminin, si ce nom faisait allusion à une qualité morale ou physique à laquelle le genre féminin eût été attribué. Ces noms d'homme féminins durent se construire originairement comme tels, en entraînant la flexion féminine de tous les mots qui en dépendaient; mais plus tard, lorsque l'idée qui avait présidé à la formation de ces noms eut été oubliée, il parut choquant de construire au féminin des noms se rapportant à des individus du sexe masculin, et la langue n'étant plus assez malléable pour modifier ces flexions, on se borna à rétablir la conformité entre le genre et le sexe, et l'on construisit ces noms au masculin dans la phrase, tout en leur conservant leurs flexions féminines. Voilà comment les noms tels qu'*Agrippa*, *Agricola*, etc., ont perdu leur signification féminine originaire, et sont devenus masculins de sens en restant féminins de forme. C'est ainsi qu'en français nous disons *LE GRAND Corneille*, *LE BON la Fontaine*, parce que l'étymologie féminine de ces deux noms propres n'est plus présente à notre esprit; tandis que nous disons au contraire en parlant d'un homme : *UNE BONNE épée*, *UNE MAUVAISE langue*, *UNE GRANDE intelligence*, parce que le sens de ces qualifications éveille au même instant dans notre esprit l'idée du genre que nous sommes habitués à leur attribuer. Quelques langues offrent un mélange des formes masculines et féminines dans les mêmes noms, ce qui s'explique en supposant que ces noms perdirent leur signification à une époque où la langue n'avait pas arrêté définitivement ses formes. Le grec, par exemple, décline : Ἀλκίης, Ἀλκίης, Ἀλκίης, Ἀλκίης, en mélangeant les flexions féminines et masculines. La déclinaison primitive était probablement : Ἀλκίης, Ἀλκίης, Ἀλκίης, Ἀλκίης, comme

semblent le prouver les formes éoliennes : Μῦριλλα pour Μυριλλης, et Ὑδραγόρα pour Ὑδραγόρη. On rencontre quelque chose de semblable dans l'italien, où les formes féminines *poeta*, *papa*, *nauta*, font au pluriel *poeti*, *papi*, *nanti*, avec la flexion masculine *i*, au lieu de *poete*, *pape*, *nante*, avec la flexion féminine *e*. Nous ne pouvons suivre M. Grimm dans les observations que lui suggère le rapprochement de la première et de la seconde déclinaison en latin et en grec, avec la déclinaison faible des idiomes germaniques. On peut hésiter parfois à partager les vues extrêmement hardies de l'illustre linguiste; mais on ne peut qu'admirer son érudition prodigieuse, ainsi que l'originalité et la profondeur de ses aperçus.

FERNAND DE WEGMANN.

PETIT LIVRE POPULAIRE DE L'ALSACE (*Elsässisches Volksbüchlein*), par Auguste Stœber.
— Mulhouse, J. P. Risler, 1859.

M. Stœber fait paraître sous ce titre la seconde édition d'un recueil de proverbes, dictons, jeux de mots, refrains répétés par les enfants dans leurs jeux et par les mères et les nourrices sur le berceau de leurs nourrissons, de légendes et de contes rassemblés dans toute l'Alsace et reproduits dans les idiomes allemands et français des différentes localités de cette province. L'intérêt d'une publication de cette nature n'est plus aujourd'hui contesté de personne. Dans ces poésies naïves, dans ces refrains que chaque génération transmet à la suivante en lui en laissant souvent ignorer le sens primitif, la science moderne sait trouver de précieuses données sur les origines des races, et reconnaître les derniers vestiges de mythes dont tout autre souvenir a désormais disparu. C'est la méthode comparative qui a mis en lumière l'importance de ces traditions populaires. Les recherches faites en France, en Allemagne¹, en Angleterre, ont révélé dans la nature de ces berceuses, de ces proverbes, de ces contes, la même analogie qui a été découverte entre les langues, les coutumes anciennes, les légendes et les religions des peuples de ces différents pays. Dans un Appendice placé à la fin du volume qu'il vient de publier, M. Stœber a consigné quelques essais de comparaisons, faites à l'aide des recueils de même nature publiés par MM. Brenner, Grimm, Kuhn, Meier, Rochholz, etc. L'auteur est même allé jusqu'à rechercher dans les traditions hébraïques les origines de quelques contes. Sans vouloir nous prononcer sur le mérite de ces rapprochements, nous avouons notre préférence pour les observations faites sur les pièces, numéros 98 et suivants, dans lesquelles se retrouvent les dernières traces du mythe des trois sœurs (*Chriskona*, *Ottília*, *Margareda*; *Mechtund*, *Chunigund*, *Wibrand*), c'est-à-dire de l'un des mythes les plus anciens et les plus répandus de la race indo-germanique.

M. Stœber nous avertit, dans sa préface, que le volume qui vient de paraître sera suivi de plusieurs autres, et que cet ensemble se terminera par une étude grammaticale sur les différents dialectes d'Alsace et par un glossaire des principaux termes de ces dialectes. L'auteur annonce également la publication prochaine par M. Liebich, de Strasbourg, d'une grammaire alsacienne. Ce sont là

¹ Voir dans la *Revue germanique* de décembre 1858 l'article sur l'ouvrage de M. Rochholz, intitulé : *Schweizer Sagen aus dem Aargau*.

des promesses dont nous sommes heureux de prendre acte. Les dialectes de l'Alsace, qui forment une division importante du groupe allémanique, et qui ont eu comme langue littéraire un certain éclat à l'époque de Henri de Gleissner et de Gottfried de Strashaus, sont maintenant réduits à l'état d'idiomes populaires, et ne sont plus habituellement parlés que par les classes illettrées dans les villes et dans les campagnes. Cet abandon a eu pour effet, d'une part, de les mettre à l'abri de l'influence de la langue allemande écrite, et, d'autre part, de les livrer sans défense à l'action instinctive que le peuple exerce sur les langues dont il est seul à se servir. L'allemand d'Alsace offre ainsi, à côté du maintien des formes les plus anciennes, les altérations les plus profondes au double point de vue de la lexicologie et de la grammaire. C'est là le caractère distinctif de tous les dialectes populaires, et c'est aussi là que réside l'intérêt principal de leur étude. Ils sont à la fois en retard et en avance sur les langues écrites, et offrent, dans un cadre plus restreint, le tableau de variations d'une amplitude souvent bien plus considérable.

L'envahissement progressif de la langue française finira par chasser l'allemand de l'Alsace, comme il chassera les idiomes basque et celtique de la Navarre et de la Bretagne. Remercions ceux qui, ainsi que M. Stœber, auront, en fixant les éléments fugitifs de ces dialectes, conservé les précieux documents qu'ils fournissent pour l'étude des langues et des races.

FERNAND DE WEGMANN.

LA MÉDITERRANÉE ET SA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE (*Das Mittelmeer, eine Darstellung seiner physischen Geographie*, etc.), par M. Böttger, professeur à Dessau; 609 pages in-8° en 8 livraisons. — Leipzig, Meyer, 1858.

Tout le monde connaît le rôle immense de la Méditerranée dans l'histoire de l'humanité. C'est autour de ses rives que s'est développée la civilisation antique, et si la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance ont un peu diminué son importance, il est permis de prévoir que le percement de l'isthme de Suez va la lui restituer tout entière. L'ouvrage de M. le professeur Böttger est donc presque une œuvre de circonstance, mais c'est en même temps une œuvre d'un haut intérêt et d'une vraie valeur. Le titre n'en expose qu'imparfaitement le sujet, et ce que nous avons de mieux à faire pour en donner une idée plus complète, c'est d'en résumer la table des matières. L'auteur débute par une description générale de la Méditerranée, dont il marque la division en trois bassins principaux. Puis il fait le tour du littoral tout entier, pour en étudier la constitution, les produits et le commerce. Il aborde ensuite la mer elle-même, le bassin, ses profondeurs diverses et ses modifications successives par les forces neptuniennes et volcaniques; après le contenant vient le contenu : l'eau, sa composition, sa température, le flux et le reflux, les détroits, la flore maritime, l'ichthyologie; après l'eau, l'air : l'atmosphère, les vents, les éléments, la constitution électrique, etc.

L'auteur place ensuite les chapitres consacrés au commerce et à la navigation, aux routes maritimes, à l'histoire du commerce, à celle de l'exploration géographique de la Méditerranée, aux lignes télégraphiques sous-marines, aux détermi-

nations topographiques les plus modernes. On voit que le sujet est complètement épuisé. La huitième livraison contient des suppléments, dont les deux plus importants sont consacrés à l'isthme de Suez et aux routes vers l'Afrique centrale. C'étaient des appendices indispensables dans l'état actuel des choses et de la science. Des cartes faites avec soin illustrent chaque livraison, et forment un atlas complet de la Méditerranée.

M. Böttger a grandement mis à profit, et il a eu soin d'indiquer cette circonstance, l'ouvrage anglais de l'amiral Smith; mais cet ouvrage remonte à 1823, et, d'un autre côté, M. Böttger a compris dans son livre beaucoup de matières qu'avait omises l'écrivain anglais.

A. V.

L'ENCHANTEUR DE ROME (*Der Zauberer von Rom*), roman en neuf volumes, par Ch. Gutzkow; les trois premiers volumes, deuxième édition. — Leipzig, Brokhaus, 1859

Les créations de l'esprit ne doivent pas être jugées avant d'être achevées. Il ne peut donc être question ici d'une analyse critique de l'œuvre nouvelle et considérable que M. Charles Gutzkow fait succéder aux *Chevaliers de l'Esprit*, et qui est à peine arrivée au tiers de son achèvement. C'est à peine si, au bout de ces trois volumes, il est permis d'avoir une opinion, non pas certes sur le dénouement, mais sur le véritable sujet de cette vaste composition. Les fils de la trame se perdent encore dans le vague, après avoir déjà dessiné bien des méandres compliqués; les caractères se posent et se développent, mais sont loin d'avoir dit leur dernier mot et livré leur clef, et bien des figures n'ont encore que le mystérieux attrait du sphynx. On peut deviner, mais on ne sait encore au juste quel est cet enchanteur de Rome que M. Gutzkow a voulu mettre en scène. Ce qu'il est permis de dire dès à présent, et ce que du reste l'auteur ne dissimule pas du tout, c'est que ce roman est une œuvre de tendance, une sorte de machine de guerre. Le sujet est contemporain, mais M. Gutzkow a emprunté son point de vue à l'histoire du moyen âge. Il ne croit pas que la lutte entre les Guelfes et les Gibelins soit terminée; il la voit se poursuivre de nos jours sous d'autres formes et avec d'autres armes. Les adversaires en présence sont la papauté et le protestantisme; mais la position que prend M. Gutzkow est plutôt défensive qu'offensive. Ce qui paraît le préoccuper, ce que du moins il s'occupe le plus de mettre en lumière, ce sont les conquêtes occultes du jésuitisme en Allemagne. Le lieu de la scène est la Prusse rhénane. L'héroïne du premier volume, qui se confond ensuite un peu dans la multiplicité des autres personnages, est une sorte de Gil Blas femelle que les circonstances ballottent à tous les extrêmes de la vie sociale, pour la jeter enfin comme une épave dans le giron du catholicisme. C'est la fille d'un pauvre maître d'école qui débute par être servante chez une vieille mégère d'un passé équivoque; elle se laisse enlever en toute innocence par un commis infidèle, échappe promptement à son ravisseur et tombe chez un pasteur protestant qui a pris sous sa garde le rejeton un peu avarié d'une grande famille catholique de la Westphalie. Ce jeune seigneur est fou, et notre héroïne acquiert sur lui un pouvoir mystérieux qui rappelle celui de Consuelo sur le comte de Rudolstadt, comme aussi le manoir westphalien où nous transportent les scènes

suivantes n'est pas sans partager un certain air de famille avec celui des Rudolstadt. Ces scènes sont, à notre avis, la meilleure et la plus vivante partie du premier volume. Le vieux comte, père du fou qu'on avait mis en pension chez le pasteur, est une figure féodale énergiquement dessinée, et qui attire malgré sa sauvage brutalité. Le jeune Klingsohr, nature brillamment douée, mais dénuée de centre de gravité, et enlevée par la paresse et la fantaisie aux devoirs et aux charmes sérieux de la vie, Hamlet aviné qui ne songe pas un seul instant à venger son père tué par le vieux comte, est aussi une création originale, un caractère vrai, bien conçu, et qui reste fidèle à lui-même dans toutes les excentricités de son orbite. On ne s'étonne point de le retrouver au second volume sous un froc de capucin, et faisant alterner la licence des anciens jours avec toutes les exagérations de l'ascétisme. De telles natures ne peuvent se mouvoir que dans les extrêmes. Il n'y a pas lieu de trop féliciter l'Église catholique de recrues comme cette Lucinde, le Gil Blas féminin, et ce Klingsohr. En face d'eux, le jeune prêtre Bonaventure Asselyn personnifie avec un charme austère les difficiles vertus du sacerdoce catholique. Nous pourrions encore citer bien d'autres personnages, mais, comme nous l'avons dit, nous ne pouvons encore bien les connaître, parce que l'action ne fait que se nouer. Il y a une certaine Armgart qui traverse le roman avec une grâce un peu farouche et singulière, et qu'on est toujours heureux de voir reparaitre, et une petite Gertrude qui vient à peine d'entrer en scène et qui a déjà donné d'elle la meilleure opinion. Quant à juger l'ensemble de l'œuvre, nous répétons que ce serait évidemment prématuré. Ce que nous en connaissons a un côté obscur que la suite éclairera sans doute, et contient des difficultés et des énigmes que l'auteur saura résoudre. Nous aurons l'obligation d'y revenir; peut-être aussi essayerons-nous de détacher un épisode de cette vaste action pour la mieux faire connaître à nos lecteurs. Aujourd'hui nous n'avons voulu que saluer au passage une œuvre évidemment considérable, et qui, si elle ne fait encore qu'irriter la curiosité, se recommande dès à présent par le nom de l'auteur et par l'effort qu'elle atteste.

A. N.

SEPHARDIM, ROMANISCHE POESIEEN DER JUDEN IN SPANIEN (Poésies romanes des Juifs en Espagne), par H. Kayserling, 1 vol. in-8°. — Leipzig, H. Mendelssohn, 1859.

Les lecteurs de la *Revue germanique* ont déjà pu juger par le *Spinoza* de M. Auerbach, qu'elle publie en ce moment, de l'importance des Juifs dans l'histoire espagnole, et de celle de l'Espagne dans l'histoire moderne des Juifs. La péninsule espagnole a été, à une certaine époque du moyen âge, surtout pendant la domination des Arabes, comme une seconde patrie pour cette race dispersée, qui a partagé avec les Maures l'honneur de représenter la civilisation au moment où le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie. La plupart des historiens ont représenté la victoire de Charles Martel à Poitiers comme la défaite de la barbarie par la civilisation. Cela n'est pas tout à fait exact. La bataille de Poitiers fut la victoire d'une civilisation future, et assurément très-supérieure, sur la civilisation d'alors; ce fut, au point de vue de l'avenir, un grand et heureux événement que l'échec des Maures dans la Gaule; mais, à ne voir que le

moment et les deux armées en présence, la civilisation était bien certainement dans le camp d'Abdérame. « Les Arabes d'Espagne, dit avec grande raison M. Kayserling, étaient passionnément épris des arts et des sciences; ils servirent de toutes leurs forces les intérêts de l'esprit; ils fondèrent des académies dans leur capitale et des cours publics dans toutes leurs villes; ils eurent plus de soixante-dix bibliothèques publiques, quand le reste de l'Europe vivait dans l'ignorance et les ténèbres. Que serait devenue la science, si elle n'eût eu un refuge en Espagne? »

Les affinités de race et même de religion, le monothéisme juif étant bien plus voisin de l'islamisme que le dogme chrétien, firent des Sémites dispersés, et depuis longtemps établis en Espagne, les alliés, les auxiliaires naturels des Sémites conquérants. Des savants, des penseurs juifs contribuèrent au développement de cette civilisation arabe, dont l'éclat rejaillit sur eux. Le christianisme triomphant les enveloppa dans sa haine contre les vaincus; ils eurent cependant, grâce à la position qu'ils avaient conquise dans le pays, au mérite éminent de quelques-uns d'entre eux et à l'humeur changeante des souverains, des moments de répit jusqu'à l'établissement de l'inquisition, qui ne leur laissa plus de trêve, les expulsa et les dispersa en Europe. L'ouvrage de M. Kayserling, qui ne veut être qu'une histoire littéraire, est en même temps une histoire religieuse et un martyrologe; beaucoup parmi les poètes dont il rappelle le souvenir sont morts pour la foi, d'autres dans l'exil, et il y a quelque chose de profondément touchant à voir ces proscrits illustrer à Amsterdam, à Hambourg et jusque dans le nouveau monde, la langue et la littérature du pays qui les repoussait de son sein, et faire entendre partout où ils se réfugiaient, un écho des romances espagnoles. Quelques-unes de ces poésies sont vraiment belles, et toutes ont cet intérêt qui subsiste pour l'historien de l'esprit humain, alors même que les exigences esthétiques ne sont plus satisfaites; elles rendent témoignage de la vie agitée d'un peuple intéressant entre tous. On ne peut que savoir gré à M. Kayserling de son travail, qui se présente d'ailleurs en quelque sorte sous le patronage de M. Ferdinand Wolf, la suprême autorité en fait d'ancienne littérature espagnole. M. Kayserling s'empresse de reconnaître dans sa préface tout ce qu'il doit aux communications de l'illustre savant autrichien.

A. V.

CRITIQUES ET ÉTUDES DRAMATURGIQUES (*Kritiken und dramaturgische Abhandlungen*),
par Roetscher, 1 vol. in-12. — Leipzig, Engelmann, 1859.

La critique théâtrale n'est peut-être pas aussi brillante en Allemagne qu'en France, mais il nous semble qu'elle prend sa mission plus au sérieux. On ne trouvera jamais à propos de théâtre, dans toute la presse allemande, une seule de ces fantaisies brillantes, de ces improvisations à côté, auxquelles nos feuilletonistes en renom ont habitué le public. Pour le critique allemand, le théâtre est plus qu'un prétexte, il est la chose même, et une chose qui vaut qu'on s'en occupe. Ses articles rappellent assez bien les feuilletons de Geoffroy dans le *Journal des Débats*, avec un horizon plus large et une supériorité de vues dont il n'y a pas lieu de lui faire un mérite, puisqu'au lieu de Laharpe, il a eu Lessing et Goethe pour maîtres. Il ne raconte pas les pièces, il ne les refait pas non plus;

il les analyse et les juge, et pour peu qu'un auteur de quelque renom se produise dans le grand répertoire, cela suffit pour fournir la matière d'une étude approfondie. La moitié du volume à peu près de M. Rœtscher est consacré à mademoiselle Rachel, à madame Ristori, et à deux actrices allemandes, mademoiselle Seebach et madame de Baerndorff. Mademoiselle Rachel et madame Ristori sont toutes les deux appréciées avec sympathie et pénétration; mademoiselle Seebach, quoique placée très-haut, nous paraît avoir été traitée avec une sévérité un peu rigoureuse, et sacrifiée un peu à madame de Baerndorff, sa rivale au théâtre royal de Hanovre. Deux acteurs qui jouissent d'une grande renommée en Allemagne, MM. Dessoir et Bogumil-Dawison, se trouvent également compris dans la galerie de M. Rœtscher. Les derniers chapitres du volume sont consacrés à des questions générales. M. Rœtscher ne veut pas qu'un rôle important soit jamais la propriété exclusive d'un seul acteur dans une compagnie théâtrale. Il est pour ce qu'il appelle « l'alternement » entre comédiens de valeur à peu près égale, bien entendu. C'est un principe que la rivalité des artistes permet assez rarement d'appliquer, mais dont le Théâtre-Français fait à Paris un assez fréquent usage dans l'ancien répertoire.

T. D.

ULRICH HUTTENII, *equitis Germani, opera quæ reperiri potuerunt omnia, edidit*
Edvardus Bæcking, vol. 1. Epistolæ 1506-1520. — Leipzig, Teubner, 1859.

Ulrich de Hutten reçoit enfin en Allemagne les honneurs qui lui sont dus. Après la belle étude que lui consacrait l'an dernier M. Strauss, voici le premier volume d'une édition nouvelle qui peut passer sans nulle exagération pour un hommage national. Ce volume, qui fait grand honneur aux soins de M. Bæcking, contient la correspondance et les épîtres en vers, de 1506 à 1520. L'éditeur a joint aux lettres écrites par Hutten celles qui lui ont été adressées, et même toutes celles qui le concernent dans la correspondance des hommes éminents du temps. Ce volume forme donc comme une histoire intime des esprits aux premiers temps du seizième siècle, écrite par les plumes les plus autorisées. Comme les lettres sont rédigées la plupart en latin, elles ne s'adressent pas seulement au public allemand. L'exécution typographique est à la fois élégante et magistrale.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 mars.

La haute philologie, qui a déjà dans notre presse scientifique des organes si importants, telles que les publications de MM. Kuhn et Ebert, va compter, ou plutôt compte dès à présent, un recueil périodique de plus. M. Steinthal, particulièrement connu par des travaux considérables sur l'origine du langage, vient de fonder, avec M. Lazarus, une *Revue* « pour la psychologie des peuples et la philosophie des langues. » C'est par « philosophie des langues » et non par « science des langues » que je crois devoir traduire ici le mot de *Sprachwissenschaft*, qui figure au titre du nouveau recueil. Voici en effet ce que les fondateurs disent de cette science dans le prospectus : « Elle a pour objet la connaissance de l'idée » du langage et de ses manifestations dans les différents idiomes que parle » l'humanité. Distincte de la philologie et de la linguistique purement expé- » mentale, elle se propose de découvrir par la méthode positive, et sans négliger » le concours de la physiologie, les lois psychologiques qui agissent dans les » langues, ou d'après lesquelles l'idée de la langue se réalise dans l'homme. » Toute langue est la propriété d'une communauté, et les lois qu'elle révèle ne » touchent pas l'individu, mais la collectivité. » Cette dernière phrase indique les rapports que les fondateurs établissent entre les deux objets de leur recueil. La langue est la manifestation la plus intime de l'esprit national, et par conséquent le principal élément d'une psychologie des peuples. Mais les autres éléments ne seront pas négligés, et la nouvelle *Revue* traitera « de tout ce qui appa- » rait dans l'histoire comme semence et comme fruit, comme condition ou comme » résultat de la vie de l'esprit collectif. » Elle veut « partir des conditions géo- » graphiques, c'est-à-dire de la détermination physiologique du corps national, » pour s'élever, par tous les degrés, tous les aspects de la vie civilisée, jusqu'aux » idées qui constituent et font agir l'esprit d'un peuple. » La *Revue* publiera : « 1° Des études ayant pour objet de déduire de faits donnés et acquis la connais- » sance des lois de la psychologie des peuples, que ces travaux aient pour objet » l'unité psychique d'une nation ou d'un État, ou de toute autre collectivité » spirituelle ; 2° des travaux de linguistique générale ayant pour objet de déduire, » de l'étude des idiomes, des lois psychologiques ; 3° des expositions de faits histo- » riques, ethnologiques, anthropologiques et géographiques, de nature à établir » ou à confirmer des lois psychologiques générales ; 4° des expositions de forma- » tions linguistiques particulières, et des caractéristiques de familles de langues, » de langues isolées, ou de certains groupes de formes, comme des formes » verbales, etc. ; 5° des comptes rendus de tous ouvrages entrant directement ou » indirectement dans le cercle des études de la *Revue*. » Les fondateurs termi- » nent ainsi leur programme : « La psychologie est la conscience humaine élevée

» à la forme scientifique, et autant une nation s'élève au-dessus de l'individu, et
 » l'humanité au-dessus d'une nation particulière, autant la psychologie des peu-
 » ples, qui est en même temps la psychologie de l'humanité, sera supérieure à
 » la psychologie individuelle. Cette science nouvelle aura en même temps un
 » jour une grande portée pratique. Il est évident en effet que tout progrès dans
 » la psychologie des peuples nous rapproche du but qu'Herbart indiquait déjà
 » comme celui de la psychologie individuelle, quand il disait : « L'esprit humain
 » a le pouvoir de connaître sa vraie nature, donc il la reconnaîtra, et alors les
 » chemins de la vie s'éclaireront devant lui; il fera un usage rationnel de ses
 » forces et ne les gaspillera plus aveuglément. » L'histoire est la grande institu-
 » trice des nations, mais il est manifeste qu'on ne peut profiter de ses enseigne-
 » ments qu'à la condition de démêler les conditions des faits accomplis, c'est-à-
 » dire les lois générales dont ils ont été l'application. La psychologie des peuples
 » a pour tâche de rendre l'histoire de l'humanité assez transparente pour montrer
 » toujours les causes internes à côté des effets, et les lois générales de l'esprit à
 » côté des phénomènes. »

Tout en souhaitant les meilleures chances à la nouvelle publication, il m'est impossible de ne pas faire ici quelques réserves. Est-il permis de dire d'une manière générale que les nations soient au-dessus des individus ? Si je tâche de me faire une idée de l'esprit collectif du peuple allemand, je trouve que Goethe, Hegel, Humboldt, et d'autres encore, bien que procédant de lui, se sont élevés au-dessus de lui, et représentent une force supérieure et plus générale, tandis que d'un autre côté une infinité d'individus sont restés et restent au-dessous. On ne peut non plus se dissimuler que les nationalités sont des formes changeantes, transitoires, incessamment modifiées et pas toujours à leur avantage, et qu'à bien voir les choses, le progrès, qui est la loi fondamentale de l'espèce, n'agit d'une manière constante que dans les deux termes extrêmes de la série, c'est-à-dire dans l'homme et dans l'humanité. Enfin, à entendre MM. Steinthal et Lazarus, on dirait qu'ils ont découvert la psychologie des peuples, comme Herbart la psychologie individuelle. L'une et l'autre supposition me paraissent également gratuites. L'idée d'un esprit collectif n'est certes pas nouvelle, et il y a déjà beaucoup de psychologie des peuples dans l'*Esprit des lois* de votre Montesquieu. On ne sera que juste en reconnaissant que Hegel a eu aussi quelque soupçon de cette science. Quant aux vues de Herbart sur la destinée de l'homme, il n'est pas davantage possible d'en faire honneur à ce philosophe en particulier. Elles sont la pensée même de l'esprit moderne, la conscience qu'il a acquise de lui-même, et ont été formulées bien des fois de diverses manières.

La première livraison de la nouvelle Revue est remplie presque en entier par une « Introduction » signée des deux rédacteurs en chef.

Nous avons eu à notre Grand-Théâtre, au commencement du mois, de belles représentations d'*Othello* et de *Richard III* par M. Dessoir. Mademoiselle Dœllinger, chargée à l'improviste du rôle de Desdemona, s'en est acquittée à la satisfaction générale. A l'Opéra, je noterai les débuts de mademoiselle Ubrich, du théâtre grand-ducal de Schwerin, dans *la Fille du régiment*. La jeune artiste, qui nous restera probablement, a une voix charmante, beaucoup de grâce et une bonne méthode. On a mis en répétition un nouvel opéra de Conradi, « la Fiancée du fleuve. » Le nouveau drame de M. Griepenkerl est reçu.

F. W.

Munich, 26 mars.

Six mois à peine nous séparent des grandes fêtes historiques et nationales qui ont illustré l'automne dernier à Munich, et nous voici à la veille d'une nouvelle solennité qui promet aussi de nous laisser de beaux souvenirs. Il s'agit cette fois du jubilé séculaire de notre Académie des sciences, qui tient certainement un des premiers rangs parmi les sociétés scientifiques de l'Allemagne. La fête commencera après-demain 28 mars, et durera deux jours. Mon compte rendu vous arriverait sans doute trop tard, et je crois plus sûr de vous envoyer simplement le programme. Le lundi 28, grand'messe à l'église de Saint-Michel et service à l'église protestante; à onze heures, séance publique de l'Académie : lecture du conseiller d'État Maurer, remplaçant M. Thiersch, président de l'Académie, et du professeur Müller, secrétaire de la première classe; à trois heures, banquet à l'hôtel de la cour de Bavière; à six heures et demie, représentation des *Adelphes*, de Térence, au Grand-Théâtre. Mardi 29 mars, à onze heures, séance publique de l'Académie, lecture par MM. Martius et Rudhardt, secrétaires de la deuxième et de la troisième classe; à trois heures, grand dîner au château royal; à six heures et demie, représentation d'*OEdipe à Colone*, de Sophocle, au Grand-Théâtre. Mercredi 30, visite des musées et des collections scientifiques, soirée à l'hôtel de ville donnée par les autorités municipales.

Beaucoup d'illustrations étrangères viendront prendre part à ces fêtes de la science; on attend entre autres MM. Lepsius et Ehrenberg, de Berlin; de Koningk et Spring, de Bruxelles; Wæhler et Wagner, de Göttingue; Schœnbein, de Bâle; Erdmann, de Leipzig; Fichte et Roth, de Tubingue; Eisenlohr, de Carlsruhe; Helmholtz, de Heidelberg; Cotta, de Freiberg. Le docteur Barth fait, à l'occasion de ce jubilé, hommage à notre Académie d'un aérolithe tombé en 1143 en Afrique, dans le pays de Wanika, au quatrième degré de latitude sud. Les indigènes avaient commencé par adorer comme un nouveau dieu cet objet qui leur arrivait du ciel; mais, le trouvant impuissant à chasser une épidémie, ils avaient fini par en faire cadeau à des missionnaires chrétiens. Un autre don précieux fait à notre Académie est la traduction du Nouveau Testament en langue tamyle (le principal idiome parlé au midi de l'Hindoustan), sur quatre-vingt-six bandes de feuilles de palmier. De leur côté, les membres de l'Académie augmentent l'éclat de cette solennité séculaire par la publication de divers travaux, dont quelques-uns fort importants. Je citerai au premier rang des sonnets inédits de Pétrarque, dont le manuscrit a été découvert à la bibliothèque de Munich par M. le professeur Thomas, et une édition arabe de la philosophie et de la théologie d'Averroès. M. Seydel publie un traité sur l'intensité lumineuse des planètes Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, avec une théorie particulière des phénomènes lumineux de Saturne; et M. Kunstmann, une histoire des premières découvertes faites en Amérique.

Les lectures publiques instituées par nos professeurs dans la grande salle du laboratoire de M. Liebig ont cette année encore plus de succès que l'année dernière; elles seront sans doute réunies en volumes, et je crois que vous aurez plus d'un emprunt à y faire. Je vous signale d'avance une très-intéressante leçon de M. Liebig sur la vie des plantes. Le voyageur Hermann Schlagintweit est venu de Berlin nous faire une lecture sur les races de l'Inde.

On m'annonce de Stuttgart la prochaine publication de deux ouvrages qui sont attendus avec impatience. L'auteur de *Charlotte Ackermann*, M. Otto Müller, corrige les dernières épreuves d'un roman qui porte le titre piquant : *le Petit-Fils de Casanova*. Ce livre, s'il est écrit avec la finesse d'observation, la sensibilité délicate, qualités habituelles de l'auteur, — et pourquoi en douter? — sera une bonne fortune pour la littérature actuelle, assez pauvre en études psychologiques. Le second ouvrage intéresse plus directement la France. M. Louis Seegeer, l'habile traducteur d'Aristophane et de Béranger, quelle heureuse rencontre de noms! tiré de son silence par la mort de votre poète national, prépare une seconde édition de sa traduction en vers des *Chansons*, à laquelle il joindra celle des Oeuvres posthumes. Pour ceux qui connaissent déjà la première édition et qui ont lu les traductions qui ont paru dernièrement dans le *Morgenblatt*, le succès de l'entreprise est assuré.

D.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

L'Afrique est l'objet d'une exploration incessante. Le dernier cahier des *Geographische Mittheilungen* (deuxième de 1859), de M. Petermann, contient plusieurs notices très-courtes, mais non moins intéressantes, sur plusieurs voyages en cours d'exécution ou de préparation. Les nouvelles les plus importantes sont celles du capitaine Burton et de son compagnon Speke, qui s'étaient mis à la recherche du grand lac intérieur. D'après les dernières nouvelles transmises par ces voyageurs, il y a non pas un, mais quatre lacs, que les indigènes appellent Ugidschi, Tschüwa, Nyassa et Ukerewa. Ils n'ont exploré que le premier. — Deux missionnaires se proposent de partir de Natal pour explorer le cours du Limpopo, un des fleuves les plus importants de l'Afrique orientale, après le Zambese. — Le voyageur allemand Roscher doit visiter de près, sur les indications du missionnaire Rebmann, la montagne neigeuse de Kilimandjaro (voir dans la livraison de février de la *Revue germanique* l'article de M. Vivien de Saint-Martin sur l'Afrique australe, pages 373 et 374). — On annonce un rapport du voyageur autrichien et chasseur de lions, comte de Thurheim, sur ses courses dans l'Abyssinie septentrionale en 1857 et 1858. — Le baron Krafft, qui voyage sous le nom de Hadj-Skander, écrit de Tripoli, à la date du 21 octobre 1858, qu'il est sur le point de partir pour Tombouctou. — L'expédition anglaise du Niger, dirigée par le docteur Baikie, qui n'a pas été heureuse sur le bras occidental du fleuve, où elle a perdu un voyageur, va se transporter sur le bras oriental, nommé Benue. — Les dernières informations concernant la nouvelle expédition du docteur Livingstone ne sont malheureusement pas très-favorables. Le capitaine Bedingfield, chef nautique de l'expédition, est inopinément retourné en Angleterre, par suite de dissentiments avec M. Livingstone.

PIERRES LITURGIQUES AU TIBET.

La communication suivante a été faite par M. R. Schlagintweit à la Société géographique de Berlin :

« Les cinq tablettes de zinc couvertes de figures et d'inscriptions tibétaines que je présente à la Société géographique, ont été fabriquées d'après notre collection, et représentent de ces pierres liturgiques comme on en trouve beaucoup dans le Tibet, à l'entrée des villages, rangées sur des murs longs et étroits, ou au côté extérieur des temples.

» Les inscriptions de ces pierres sont presque toujours les mêmes, et répètent le plus souvent la formule mystique : « *Gen ma que pad me hô.* » (La divinité tri-naire est en lui, le dieu des lotus et du joyau). Les pierres gravées diffèrent beaucoup entre elles, parce qu'elles doivent représenter Bouddha dans les diverses formes et manières d'être où le conçoivent les bouddhistes. Le dogme tibétain de la trinité ressort clairement de la formule que je viens d'indiquer, mais la trinité tibétaine est susceptible de mille fonctions qui comportent toutes une forme différente. La métamorphose de Bouddha en une forme quelconque s'appelle Dhyani. Parmi les Dhyanis les plus fréquentes, je citerai Bouddha porte-sceptre, porte-glaive; Bouddha armé de la massue des foudres; Bouddha sur un lotus. Ces diverses formes sont considérées comme identiques à la deuxième et à la troisième figure de la trinité.

» Les murs sur lesquels sont rangées les pierres liturgiques s'appellent manit. Ils sont hauts de quatre à cinq et larges de huit à dix pieds; dans le voisinage des localités importantes, ils sont très-longs. Ils sont toujours bâtis tout près de la route et parallèlement à elle, et les Tibétains ont l'habitude de les laisser à gauche, en passant devant eux. »

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'événement littéraire du mois a été la réception de M. Victor Laprade à l'Académie française. « Le mort saisit le vif », disent les jurisconsultes parlant d'un héritage qui se transmet par le seul effet de la loi. A l'Académie, les successions sont quelquefois difficiles à régler, à moins qu'il n'y ait rien à prendre. Ici, par exception, il ne s'agissait pas d'un médiocre héritage. M. Vitet, qui tenait les cordons du poêle durant cette funèbre cérémonie, a eu soin d'informer le récipiendaire, après l'avoir entendu de sa propre bouche, que la succession d'Alfred de Musset restait ouverte en dépit de sa nomination. Si le mort, en cette occasion, a saisi le vif, c'est donc dans un autre sens que celui où les juristes ont coutume d'employer la locution. M. Laprade n'en reste pas moins un homme de talent; il a l'âme pure et de grandes intentions. Sans souscrire entièrement aux épigrammes ciselées que M. Vitet lui a décochées avec une grâce parfaite, nous avouons volontiers que la poésie du nouvel académicien est trop constamment sublime, moins toutefois par la pensée et l'exécution, que par les sujets vers lesquels on la voit incliner de préférence. C'est une poésie qui respire dans un air subtil et raréfié, à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer et des préférences de M. Vitet. A pareille hauteur, la muse risque bien de planer seule; mais elle court le danger plus grand encore de se glacer dans la contemplation trop soutenue des neiges éternelles. Un mauvais plaisant disait qu'il n'osait lire M. Laprade de peur de s'enrhumer. L'Académie a rappelé le poète de ces hauteurs et l'a accueilli dans son sein; mais est-il bien sûr qu'elle l'y réchauffera? M. Laprade trouvera peut-être l'Académie plus froide encore que les Alpes, et ses rares sommets, également couronnés de sublimes frimas, lui rappelleront encore les régions qu'il aime, où règnent le silence, l'immobilité et l'absence de végétation.

Une source glacée est récemment descendue d'un de ces sommets académiques vers la retraite des humbles mortels : M. Guizot, comme nous l'annoncions dans notre dernière chronique, vient de publier le second volume des « Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. » L'homme d'État demeure en dehors de notre appréciation; mais, à tout bien considérer, c'est le moindre côté de cette individualité. Chez un peuple amoureux de langage, on a peine à discerner l'homme politique de l'orateur. Si l'on cherche non un système, mais un caractère, dans les « Mémoires » de M. Guizot, on y rencontrera à chaque pas cette nature de granit, riche et récalcitrante, que rien n'entame. M. Guizot est né impopulaire par la nature même de son esprit. Son talent est fait de deux choses : l'obstination et le dédain. C'est un bloc impossible à déplacer : là où il

s'est fixé, il demeure à jamais. Pour le soulever, il ne faut rien moins qu'un cataclysme. Sur cette surface rigide, les semences de l'idée vivante chercheront vainement un peu de terre et un peu de chaleur dont elles puissent vivre, même chétivement. Puissance négative au regard de l'avenir, M. Guizot n'est grand que vis-à-vis du passé : il a un incontestable pouvoir de *rétrospectivité*. Le coup d'œil de l'historien est clair chez lui, sûr et étendu. Il embrasse les choses par grandes masses, et connaît à fond, de nature, le grand art de l'élimination des détails secondaires. Son talent est un talent sculptural et non pittoresque, ou si l'on voulait voir un peintre en M. Guizot, c'est à M. Ingres qu'il faudrait le comparer. Même froideur, même rigidité dans les lignes, même obstination, même regard et même volonté cloués sur le passé, dédaigneux de l'avenir; même isolement qui se contemple, s'affirme à chaque obstacle nouveau, et se suffit à lui-même. L'homme dont la figure ressort de cette lecture des « Mémoires » ne saurait être méconnu dans sa consistance, mais il est difficile de l'aimer.

Avez-vous lu les aventures, faits et gestes de « l'illustre docteur Matheus, » que M. Erckmann-Chatrian a découvert à Graufsthal, sur la limite des Vosges et de l'Alsace? L'héroïque bonhomme vaut bien la peine qu'on passe quelques heures en sa compagnie. Cette odyssée campagnarde et pythagoricienne, où les plus hautes spéculations du plus illustre des docteurs se mêlent aux bruits des auberges, aux scènes nocturnes et diurnes, aux gloussements des basses-cours, aux imprécations, aux enthousiasmes et aux lapidations des fêtes populaires : tout cela fait à notre héros un cadre vivant, coloré, dessiné d'après la vie avec verve et relief. Cervantès a sa part dans l'inspiration qui a dirigé le pinceau de l'auteur. Le docteur Matheus ne s'en porte pas plus mal, et la philosophie possède en lui l'ébauche d'un *Don Quichotte*. Nous ne voulons pas dire que M. Erckmann-Chatrian soit un Cervantès, mais il n'est pas non plus, tant s'en faut, un écrivain ordinaire : son talent est venu en pleine terre, chose infiniment rare et que nous avons par-dessus tout. Il a le rire franc, l'*humour* gauloise, et dans son ironie vibrent toutes les tendresses des âmes compatissantes. Nous avons ri; notre critique est désarmée; nous n'attendrons pas qu'elle reprenne ses droits, et puisque nous sommes en quête de romans dénués de *vulgaires artifices*, signalons et recommandons celui de M. Léon de Wailly : « Angelica Kaufmann. » L'auteur a fait à la biographie de son intéressante héroïne une part très-suffisante, et il y a lieu de le féliciter d'y avoir ajouté le roman dans la juste mesure où il ne peut que relever la réalité sans la détruire, comme fait le vernis en passant sur un tableau. Le style est naturel, franc, rapide sans hâte. La recherche est absente; l'intérêt se soutient et va croissant, sans appeler à son aide les petits procédés de la chimie littéraire, qui ont si désavantageusement remplacé les bonnes et saines vendanges du cru par des breuvages de fabrique.

Nous n'avons pu que feuilleter le nouveau roman de M. Alexandre Weill, qui brille sous un titre charmant : « Émeraude. » N'est-ce pas à allécher les plus indifférents? Un premier coup d'œil jeté sur ces pages a suffi pour nous convaincre que l'auteur n'a ménagé, selon son habitude, ni la verve, ni l'entrain et l'esprit. Ce roman est très-original, comme tout ce que M. Weill a écrit. Pour écrire de la sorte, avec cette véhémence enflammée, il ne faut pas ressembler à tout le monde. Il y a peut-être encore un peu trop de gestes dans le style de l'auteur : il parle trop en écrivant et s'éperonne outre mesure. Plus de paix, plus d'équilibre ! Il ne pourra qu'y gagner.

M. Eugène Fromentin nous donne en un volume les études publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* sous le titre : « Un été dans le Sahel. » Nous avons lu avec un plaisir intime ces pages où M. Fromentin a pris la plume sans quitter la palette. Il est difficile de rendre le charme d'impression que cette lecture fait éprouver. On est bercé doucement; les tableaux qui se présentent à vos yeux à demi ouverts flottent entre le rêve et la réalité. Jamais de sécheresse dans le contour, et toujours au loin une perspective fugitivement entrevue, où l'âme peut s'échapper et se répandre dans le vague. Tout se fond et s'harmonise dans un ton général un peu blond, d'une lumière tempérée, uniforme, qui ne cherche pas à éblouir, et qui noie l'œil dans une splendeur rêveuse. M. Fromentin a de l'Orient une intuition remarquable; il possède à un haut degré le calme des contemplateurs; son œil glisse sur les surfaces, au lieu de s'y arrêter et de les pétrifier dans la sensation purement matérielle du pittoresque. Son Orient est au dedans plus qu'au dehors. C'est celui que l'on voit quand on a l'âme faite pour ces nonchalances divines qui enveloppent la pensée de songes confus, pour ces silences qui s'élèvent du désert, et qui, du sein de leurs brûlantes retraites, viennent régner sur les hommes et leur apprendre la haute gravité qui siège sur les lèvres scellées du sphinx.

Puisque nous parlons du désert, un mot sur l'opéra de M. Félicien David : *Herculanum*. Nous nous garderions bien de nous instituer juge en pareille matière; mais une opinion profane n'est pas un jugement. M. Félicien David, que nous appellerions volontiers le Bernardin de Saint-Pierre de la musique, nous semble posséder des qualités incontestables comme symphoniste, mais manquer absolument des dons nécessaires à la création d'un opéra. Son sentiment, lyrique par essence, ne se prête guère à dramatiser. L'action, les caractères et les situations ne sont point son fait. Un lever de soleil est, en un certain sens, plus facile à mettre en musique qu'un lever de rideau, — si tant est qu'il soit permis de mettre le soleil en musique, sans porter l'art du musicien au delà de ses frontières naturelles. M. Félicien David est un contemplateur par l'ouïe. Sa musique cherche à matérialiser par le son et à décrire ce qui peut-être est de soi immatériel, et indescriptible autrement que par la peinture. Le talent de Félicien David est descriptif, épique quelquefois; il sera difficilement actif et rapide, et l'action fait le drame. La musique ne saurait, au regard des exigences dramatiques, invoquer avec justice à cet égard le bénéfice d'une exception. L'opéra d'*Herculanum* devait renfermer des motifs mélodiques rendus avec une élégante originalité; mais cela ne suffit pas, tant s'en faut, aux conditions de la scène. Nous osons donc penser que M. David est sorti de sa voie dans cette tentative, et qu'il a violenté sa muse en la faisant monter sur les planches. Charbonnier est maître chez lui, mais à la condition d'y rester.

La *Revue germanique* s'occupera prochainement du « Faust » de M. Gounod, représenté au Théâtre-Lyrique tout récemment. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs au spirituel feuilleton publié par M. Berlioz, dans le *Journal des Débats*.

On continue d'attendre les bonnes comédies, du moins au théâtre, car en conscience il est difficile d'en voir une dans « Un beau mariage, » de M. Émile Augier. L'auteur vaut assurément mieux que sa pièce, et ce n'est pas le cas de dire qu'il s'est surpassé lui-même. Il a d'autres titres heureusement à la réputation, et sans nul doute il s'en ménagera de nouveaux dans l'avenir. Que devien-

drons-nous, dieux puissants, si le réalisme théâtral va s'installer jusque dans les fauteuils de l'Académie !

Nous aimons mieux vous parler de concerts. Ceux des Orphéonistes, au Palais de l'industrie, ont attiré de quoi peupler une ville qui ne serait pas trop ambitieuse : quinze mille auditeurs, dit-on, et six mille chanteurs dans un seul local ! Quelques personnes, afin de mieux entendre, se sont rendues dans les départements.

Pas n'est besoin d'aller si loin pour goûter la musique de M. Tausig, un quasi-compatriote pour la *Revue germanique*. M. Tausig est un pianiste qui ne se contentera pas de donner toute sa vie de brillantes espérances. Bien qu'à peine entré dans l'adolescence, il a déjà tenu bonne partie de ses promesses, et il les tiendra toutes quelque jour. Annonçons à cette occasion l'arrivée à Paris d'un musicien consommé et d'un talent du premier ordre : M. le baron Franz de Bulow, que l'Allemagne connaît et apprécie, veut que Paris consacre un talent en pleine maturité. Nous avons eu le plaisir d'entendre M. de Bulow ; son jeu plein de clarté, de finesse et d'expression, sa touche magistrale en font le digne gendre de Franz Liszt. Mais nous n'avons pas mission de dire au public ce que M. de Bulow lui dira prochainement lui-même, avec une puissance d'autorité qui n'a besoin que d'elle-même.

L'Allemagne scientifique élargit également sa place en France. M. Gustave Carus, dont nous avons eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue*¹, et qui doit sa notoriété à de remarquables travaux sur la physiologie, l'anatomie comparée et la physiologie psychologique, a été nommé dernièrement membre correspondant de l'Institut. Ce nous est une preuve nouvelle de l'union intellectuelle qui tend à se former entre les peuples par le commerce de leurs esprits les plus éminents, union qui permettra à la pensée moderne d'appeler à son secours, sans effacer les individualités nationales, toutes les forces dont elle dispose dans les différents pays civilisés.

CHARLES DOLLFUS.

Un post-scriptum, s'il vous plaît, pour « le Quart d'heure », *Gazette des gens demi-sérieux*, comme ce petit recueil s'intitule lui-même. Ce n'est point le quart d'heure de Rabelais dont il s'agit. Cette publication bimensuelle, qui de son propre aveu ne désire être prise au sérieux qu'à moitié, ne fait pas large brèche aux finances de ses abonnés. Peu d'argent et beaucoup de romans : n'est-ce pas le plus sûr garant du succès ? Bonne chance donc à « ce Quart d'heure » et à ses jeunes parrains !

Nous nous proposons depuis longtemps de signaler à l'attention de nos lecteurs un des cours qui donnent le plus d'éclat à l'enseignement actuel du collège de France, et dans lequel sont traitées des matières qui occupent une place importante dans le programme de notre publication. Ce cours est celui que M. Philarette Chasles consacre depuis deux ans aux vicissitudes des religions et de la civilisation en Asie. Le monde asiatique est, d'après lui, une fidèle image du

¹ A propos de « la Question de l'âme et la Physiologie allemande ». Voir la « Psyche » de M. Carus.

passé; c'est la synthèse confuse, l'humanité dans son abaissement. Esquisser à grands traits l'histoire de cette grande conquête qui s'est opérée lentement à travers les siècles au profit de la civilisation et au détriment de l'Orient, tel est le sujet que s'est proposé l'éminent professeur. Pendant deux années nous l'avons vu suivre pas à pas les progrès intéressants de cette révolution. L'année dernière fut consacrée tout entière aux prolégomènes de cette vaste étude et à l'analyse de divers mémoires anglais et allemands jetant un jour nouveau sur la matière et fournissant des renseignements précieux sur l'état comparatif de l'Asie et de l'Europe. C'est ainsi que M. Chasles a successivement analysé et commenté les œuvres de plusieurs Orientaux qui ont pris une part plus ou moins active à la civilisation et aux mœurs européennes.

La route ainsi frayée, M. Philarète Chasles a dit quelles sont les différences fondamentales de l'esprit asiatique et de l'esprit européen. Ces prémisses posées, le professeur est entré cette année dans l'étude approfondie du caractère et du progrès de la conquête. Il a fait voir l'Orient envahi par degrés et régénéré, pour ainsi dire, pied à pied par l'Occident. Systématiquement classées, les quatorze premières leçons ont fait parcourir au nombreux auditoire des régions jusqu'alors inexplorées. Le génie européen, représenté par diverses races, la Grèce d'abord, les Romains ensuite, se transforme avec le christianisme, et n'en continue pas moins de marcher à la conquête des anciennes races asiatiques. Ici se placent naturellement les croisades; le professeur passe rapidement, et se borne seulement à indiquer la marche de l'humanité par les colonisations, que « la guerre et l'oppression ont créées, que la paix et la charité continuent. »

L'idée guerrière, qui n'est qu'un symbole de barbarie, tombe insensiblement et s'efface de l'esprit des nouvelles générations. La guerre et l'oppression, représentées par l'esprit asiatique, cèdent nécessairement à l'action irrésistible de l'esprit moderne, éminemment conciliateur. Un des épisodes les plus intéressants de cette histoire, objet de la troisième leçon, c'est le tableau des Parsis ou Guèbres fuyant la persécution musulmane et venant fonder leurs colonies. A mesure que la civilisation européenne pénètre dans l'Orient, ils acquièrent, grâce à leur probité et à leur industrie, une autorité considérable. « Les colonies semées » par la persécution, dit l'improvisateur, remplissent l'histoire et ne sont pas » les moins puissantes pour la réparation du mal et la préparation du bien. En » Prusse, les protestants chassés de France, en Espagne, les Juifs bannis de leur » patrie, ont construit la moitié de la civilisation. Venise est une colonie d'exilés. » Les États-Unis sont sortis de ce germe douloureux. Une des plus antiques vic- » times de cette barbarie humaine qui n'a pas cessé, mais qui s'est adoucie peu » à peu, c'est le débris des vieux Guèbres, qui ont adoré le feu, la grande âme » de la nature; adorateurs du feu, Parses ou Parsis, ils existent encore, et rien » n'a pu les arracher à leurs traditions. La plus pure et la moins mêlée des reli- » gions fondées sur la contemplation physique de la nature a encore en eux ses » prosélytes fidèles. Jamais, depuis les temps de la persécution, ils n'ont oublié » ni leur langage, le parsi, langue de Zoroastre, ni leurs mœurs, ni leurs œuvres » de charité mutuelle. La souffrance ancienne resserre les liens. Race douce, » laborieuse, habituée à la lutte contre le malheur, héroïque dans la persistance » et le dévouement à ses aïeux, à ses souvenirs et à la destinée que Dieu lui a » faite. »

Or, ce jour-là même un nouvel auditeur vint affectueusement féliciter le pro-

fesseur qui descendait de sa chaire; c'était un Parsi que le hasard avait amené dans la salle des cours.

De la troisième à la quatorzième leçon, M. Philarète Chasles a étudié dans les documents originaux le génie spécial de toutes les populations orientales, sémitiques ou autres. Il a trouvé sa source dans la religion, et s'est plu à suivre ses évolutions, soit dans les œuvres littéraires, soit dans les faits de l'histoire. C'est ainsi qu'il est arrivé du monothéisme hébraïque, empreint si rudement et si puissamment sur les œuvres poétiques de la Judée, à la lutte du bien et du mal, qui constitue le fond de l'esprit guèbre; puis il a soigneusement distingué le génie brahmanique proprement dit du génie bouddhique, qui absorbe la vie individuelle dans l'immensité des êtres et conduit à la passiveté. Il est arrivé de là au génie chinois, qu'il a étudié dans sa littérature, traduite par des voyageurs anglais ou des sinologues français ou allemands, car M. Philarète Chasles cite toujours les sources auxquelles il puise.

Après avoir ainsi dégagé la question et analysé la tendance propre de chacune des parties constitutives de ce vieux monde oriental, le professeur, dans le second trimestre, entrera dans la portion purement historique de son travail. Les prolégomènes écartés, il montrera le mouvement actuel de l'Orient envahi par le monde occidental. Il le prendra depuis la moitié du dix-huitième siècle jusqu'aux derniers événements peints par Malcolm, Elphinstone, et tous les voyageurs et narrateurs étrangers dont le professeur fait usage. Rude tâche et pénible labeur. Il est difficile de répondre d'une manière plus sérieuse à cette admirable institution du Collège de France, dont l'esprit doit toujours être celui de la Renaissance qui l'a fondé, c'est-à-dire qu'il doit indiquer le courant et le progrès de la science, et non pas se borner à puiser dans les anciens dépôts, et à distribuer d'une main parcimonieuse à une jeunesse altérée de science une eau devenue croupissante, faute d'être agitée et renouvelée.

C. D.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME CINQUIÈME.

Première livraison.

<u>La question de l'âme et la physiologie moderne en Allemagne, par M. Ch. Dollfus.</u>	<u>5</u>
<u>Spinoza, roman traduit de l'allemand de M. Berthold Auerbach (deuxième partie).</u>	<u>41</u>
<u>Du style et des écrivains, traduit de l'allemand de M. Arthur Schopenhauer. . . .</u>	<u>75</u>
<u>Courses et aventures dans l'Amérique du Nord. Extrait de la relation de M. B. Møll-</u> <u>hausen.</u>	<u>86</u>
<u>Héro et Léandre, tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand de M. Grillpartzer.</u>	<u>106</u>
<u>Études sur la littérature danoise. Holberg, sa vie et ses œuvres, par M. F. Soldi</u> <u>(première partie)..</u>	<u>173</u>
<u>Livres nouveaux</u>	<u>189</u>
<u>Bulletin philologique.</u>	<u>200</u>
<u>Courrier scientifique et littéraire.</u>	<u>210</u>
<u>Chronique parisienne.</u>	<u>215</u>

Deuxième livraison.

<u>Jean Müller, ses œuvres et ses doctrines physiologiques, par M. Camille Dareste.</u>	<u>223</u>
<u>De l'art allemand au dix-neuvième siècle, par M. C. de Sault.</u>	<u>268</u>
<u>Spinoza, roman traduit de l'allemand de M. Berthold Auerbach (troisième partie).</u>	<u>292</u>
<u>Études sur Schiller, traduites de l'allemand de M. K. Fischer.</u>	<u>320</u>
<u>Le rôle de l'Allemagne dans les modernes explorations du globe (quatrième article),</u> <u>par M. Vivien de Saint-Martin.</u>	<u>354</u>
<u>Études sur la littérature danoise, Holberg, sa vie et ses œuvres, par M. F. Soldi</u> <u>(deuxième partie).</u>	<u>386</u>
<u>La Cloche, nouvelle traduite de l'allemand de M. M. Hartmann</u>	<u>409</u>
<u>Bulletin philologique.</u>	<u>444</u>
<u>Courrier scientifique et littéraire.</u>	<u>451</u>
<u>Chronique parisienne.</u>	<u>457</u>

Troisième livraison.

<u>Des écrivains populaires sur la botanique en Allemagne et en Danemark, par</u> <u>M. Martins.</u>	<u>463</u>
<u>Spinoza, roman traduit de l'allemand de M. Berthold Auerbach (quatrième partie).</u>	<u>487</u>
<u>Études sur la pédagogie allemande, par M. Ch. Dollfus.</u>	<u>520</u>
<u>Courses et aventures dans l'Amérique du Nord. Extrait de la relation de M. Balduin</u> <u>Mœllhausen</u>	<u>567</u>
<u>Études sur la littérature danoise. Holberg, sa vie et ses œuvres, par M. F. Soldi</u> <u>(troisième partie)</u>	<u>599</u>
<u>Le Juge de district, nouvelle traduite de l'allemand de M. Paul Heyse.</u>	<u>622</u>
<u>Des dernières recherches faites sur la langue étrusque, spécialement en Allemagne,</u> <u>par M. Alfred Maury</u>	<u>640</u>
<u>Des variations de l'oreille musicale, traduit de l'allemand de M. W. H. Riehl.</u>	<u>654</u>
<u>Lettre sur la neuvième symphonie de Beethoven, traduite de l'allemand de M. D. F.</u> <u>Strauss.</u>	<u>667</u>
<u>Bulletin philologique.</u>	<u>672</u>
<u>Bulletin théologique.</u>	<u>676</u>
<u>Livres nouveaux</u>	<u>681</u>
<u>Courrier scientifique et littéraire.</u>	<u>690</u>
<u>Chronique parisienne.</u>	<u>695</u>



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

148 - C - 1

La question des évangiles 675

Fischer, Schiller I 330 (Linte + 6)

Stimmung und
Wunder 654 v1655

Leberd. de la nat. v16-6 323

phantasie 324 note

culturelles 255

Grath, le Geo. allem. 194

Bellone D'Alman 200

